REVUE

DES

DEUX MONDES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME QUATRIÈME.

SECONDE SÉRIE.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 6.

LONDRES,
CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.

1833.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

AHASVÉRUS.

Les fragmens qui vont suivre, pour être compris, exigent quelques observations dont je voudrais à tout prix me dispenser, et qui du moins en un autre endroit me tiendront lieu de préface. A peine commencées, j'ai hâte d'en finir; car, s'il est quelque chose d'insupportable, c'est de ruminer à vide une seconde fois une œuvre que l'on a crue d'inspiration; et la seule façon de s'y résoudre, est de faire soi-même sa critique, comme s'il s'agissait de la conception d'autrui.

L'ouvrage auquel ces fragmens appartiennent est le résumé de dix ans de vie: poursuivi à travers maints voyages et maintes peines, tant d'esprit que de corps, je peux presque dire que chaque partie a été écrite en présence de son objet, à pied, à cheval, en gondole, sur mer, souvent à l'auberge, dans les cathédrales d'Allemagne, dans les basiliques de Rome, dans les villas de Naples, dans les spitia de Morée. Avec tout cela, à présent que je l'examine froidement, je ne lui trouve nulle chance de succès, et je me rends cette justice, que je n'ai rien fait pour qu'il en eût aucune: son moindre vice est de n'avoir rien de ce qui peut plaire à son

époque. Affirmer qu'en l'écrivant je n'aie songé qu'à l'avenir, c'est un langage qui n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes de notre temps, lesquels en auront bientôt fini, j'espère, de nos vides générations d'aujourd'hui; et cependant il est certain qu'il n'est pas fait non plus pour le moment actuel: il a méprisé le présent, le présent le lui rendra bien.

Son sujet est de tous les temps et de ceux qui courent les rues: c'est le dialogue de la vie et de la mort, du bien et du mal, de la matière et de l'esprit, de l'orient et de l'occident, de l'éternité et du temps; enfin, le lieu commun de l'infini et du fini. Dans ce drame, il y a trois personnages, Dieu, l'homme et l'univers; mais l'action et la péripétie ne se passent, à véritablement parler, qu'entre les deux derniers.

Avant les mondes, Dieu, envisagé sous le point de vue de l'art, était une strophe éternelle: retrouver et recomposer cette ode sans fin, c'est le labeur de toute poésie lyrique. Dans le travail de la création des sept journées, il devient épopée; mais le drame ne commence qu'avec la lutte, quand la création et le créateur, tous deux détachés l'un de l'autre, tous deux debout en face l'un de l'autre, tous deux hostiles l'un à l'autre, poursuivent, chacun à sa manière, le dénouement qui doit un jour les rassembler.

L'ouvrage dont il est ici question a pour but de reproduire quelques-uns des momens de cette éternelle tragédie, comme d'une œuvre humaine on traduit des lambeaux d'hémistiches que l'oreille par hasard a retenus. Il est divisé en quatre parties ou journées: la première contient l'Orient; la seconde, le Christ; la troisième, le moyen-âge et sa réalisation dans le monde moderne; la quatrième, la consommation de l'avenir dans le jugement dernier du passé.

L'Orient est le péristyle du grand édifice d'art que le monde construit incessamment; c'est, si l'on veut, le chœur ou le prologue de la tragédie que l'humanité doit jouer. Son rôle, à lui, est d'évoquer les dieux, d'appeler par la voix de ses peuples les monts, les mers et les cieux encore endormis, pour assister au spectacle qui commence. Tout est encore pacifique et sacré: pas un fil n'est embrouillé dans la vie universelle; les empires s'asseyent sur leurs gradins, en silence; sans tourner la tête, comme les sphinx, en chantant leur liturgie, ils attendent que l'énigme se noue. C'est là

le premier acte, dans l'idée de la Providence; il est tout lyrique : INCIPIT OPUS.

Le second, le voici : le Christ arrive ; il apporte le glaive, et encore quelque chose ; il apporte la lutte, il apporte l'individualité. Levez-vous, peuples et royaumes ; l'action commence ! Il est venu pour détacher le monde de l'Orient et le précipiter dans l'Occident. La personnalité des nations s'engage, plus tard ce sera celle de l'individu. Arrivez donc, Barbares de toutes races ! A côté du tombeau du Christ, mettez le tombeau de Rome : un Dieu mort ! un monde mort ! deux tombeaux jumeaux ! Il les faut l'un et l'autre pour le berceau d'un double avenir : SIC FINIT ACTUS SECUNDUS.

Au troisième acte (au moyen-âge et dans le monde moderne), le drame est tout haletant ; il pleure, il palpite, il sanglotte ; il s'est individualisé ; il est arrivé à sa dernière péripétie ; il déchire, il énerve : sa sensibilité est cuisante, elle est intolérable. C'est l'homme, lui, tout seul d'un côté, une fois Hamlet, une fois Pascal, une fois Byron, une fois un autre ; — et contre lui le peuple, le genre humain, le monde. Aussi écoutez, si vous pouvez, son monologue : « Quels soupirs ! ah ! que le cœur me brûle ! Tout me fait mal, tout me blesse ! Dans ma pensée est un univers, dans mon haleine est un siècle, dans mon regard est un abîme... Où me fuir ? Moi ! toujours moi ! rien que moi ! Plus de Dieu ! ce mot me tue... Laissez-moi ! secourez-moi ! Je n'en peux plus !... » EXPLICIT ACTUS TERTIUS.

Les cieux se rouvrent comme un rideau. La nature, le genre humain, l'individualité ont épuisé la lutte. En grandissant, chacun d'eux est devenu infini ; et à ce sommet de l'être, leur harmonie se retrouve. Une même parole les explique l'un à l'autre. Le même mot qui juge le passé crée l'avenir. Tout se rapproche, tout se confond ; tout se comprend, tout est consommé. Les cieux se retirent. La lutte et le drame ont cessé. Le chœur recommence, et le poème du monde réel, à son début et à son dernier mot, se déploie entre deux strophes infinies, comme entre deux éternités. Ainsi finit le mystère de l'idée divine.

C'est là du moins sa forme abstraite. Pour la réaliser dans l'art et dans une œuvre humaine, il fallait une figure, un nom, une tradition populaire dans laquelle elle fût déjà contenue. Ahasvérus est

ce symbole. Ahasvérus est de la même famille que les traditions sur lesquelles les Grecs fondaient leurs tragédies. Il est populaire et sacerdotal. Il tient à la fois à l'église et au foyer domestique, au dogme et à la légende. Le sens des modernes est compris sous son nom d'une manière aussi profonde que le sens des anciens l'était dans le Prométhée vulgaire. C'est ce que les poètes de nos temps ont bien senti, Béranger surtout; et il sera éternellement à regretter que Goëthe et Lamartine, qui ont tous deux étudié profondément cette tradition et qui l'ont ébauchée, n'aient pas fait retentir eux-mêmes ce Memnon délaissé.

Ahasvérus, au reste, ne se suffit pas à lui seul; pour lui servir d'interlocuteur et développer ses différences, il faut lui trouver ses types contraires. Ahasvérus est le genre humain, la vie. En face de lui sera la mort, non pas abstraite, mais personnifiée et réalisée qu'elle a été par les mains du catholicisme, dont elle est, à vrai dire, le fonds et le génie. Ahasvérus n'est pas seulement la vie. Il est la matière, le doute, la douleur. A côté de lui marchera l'esprit, la foi, l'espoir. Il est l'homme; la femme le suivra. Ainsi deux nouveaux personnages : l'éternelle mort et l'éternelle foi pour compléter dans Ahasvérus l'éternelle vie.

Ce type une fois achevé, la question d'art reste encore tout entière. Pour ne pas se briser, quel est le moule assez élastique où cette figure sera jetée? Sera-ce l'épopée? Sera-ce l'ode? Sera-ce le drame? Aucune de ces formes, ou plutôt toutes ensemble. Qu'une seule soit ôtée, et voilà votre géant à la question dans le brodequin de fer. Or le mystère, tel que le monde chrétien l'a conçu, est seul doué d'une telle universalité. Que l'on y pense, et l'on verra que l'idée d'Ahasvérus entraîne inévitablement avec elle ce genre d'expression, et qu'il y a entre ces deux choses une corrélation nécessaire. Le mystère est du peuple comme Ahasvérus. Il est né dans les esprits en même temps que lui; il enjambe, comme lui, les vallées, les mers et les siècles; en un mot il est vaste et infini comme lui. Toute autre combinaison s'épuise en vain à se mettre à son pas; avant la fin de son voyage, hors d'haleine, elle l'abandonne en chemin.

J'ajouterai que le mystère est une de ces formes que le moyen âge a laissées inachevées et qu'il appartient aux époques modernes

de clôre et de peupler. Il y a mis, lui, sa religion toute nue et sa foi. Pour ne pas les laisser vides, il nous reste, à nous, à y introduire la beauté et le génie, si nous pouvons, qui n'y furent jamais. Car une société n'est pas plus maîtresse de quitter à son gré les élémens primitifs de son art, que d'extirper les racines de sa langue; et ces formes indigènes, toujours anciennes, toujours nouvelles, sont des coupes de vermeil dans lesquelles circulent, à la ronde, les idées de chaque siècle à la table des peuples, et qui ne s'usent que lorsqu'elles ont été dûment remplies. L'avenir du drame est dans le mystère.

Il est inutile de dire que l'on ne doit chercher ici rien qui ressemble à la vérité locale, ni à la couleur historique, telles qu'elles ont été toutes deux entendues de nos jours. En général, rien ne serait plus facile que d'aligner avec méthode les siècles au bout les uns des autres, avec leurs rois et leurs royaumes, comme on aligne des alexandrins. Dans le poème classique du passé, chaque empire tomberait régulièrement à sa place, comme une rime plate. Il y a des nations qui se gonflent naturellement comme des épithètes sonores. Il y en a qui se traînent invisibles et muettes, comme des conjonctions; et nous savons de bonne source que les générations qui pourraient au besoin servir d'adverbes parasites et de chevilles ne manquent pas non plus. Mais la vie n'en agit pas ainsi. Elle parcourt à la fois tout l'organisme du passé. La poésie de l'histoire, la vraie, est son anachronisme. Comme l'éternité, elle mêle tous les temps, parce qu'elle les voit, parce qu'elle les sent vivre tous ensemble; et facilement, mon Dieu! cette poussière tient, sans tant de façons, dans le creux de sa main.

De tous les caractères d'Ahasvérus, le plus apparent est d'être peuple, foule, glèbe. Suivant le mot du jour, c'est l'éternel prolétaire; et voilà pourquoi il appartient à notre époque de le réaliser tôt ou tard. Puisque la monarchie est morte et qu'au moins nous avons le cadavre, ne songeons plus qu'aux funérailles; la société se fait démocrate; il faut bien endurer que l'art le soit aussi et avant elle, de quelque pas qu'elle aille. En prenant possession de l'avenir, le peuple apporte avec lui ses idées sous la forme de ses traditions. Comme lui, ses types d'art ont toujours vécu, et personne ne sait le jour où ils sont nés. Quant au pouvoir, il est certain qu'ils ne l'ont point eu encore, ni le trône pour s'y asseoir. Nous ne rom-

prons donc décidément avec le passé que lorsque ces types, jusqu'ici refoulés et murmurans dans la rue, auront eu à leur tour leur avénement dans l'art ou leur 10 août, et quand nous les aurons nous-mêmes couronnés de bonne grâce à la place de nos conceptions qui sont encore bourgeoises, mais ne sont plus royales.

Un mot seulement sur la manière dont le christianisme a été compris ici, puisque pour ce sujet il faudrait un volume. Comme le paganisme alexandrin portait en lui un germe de christianisme, le christianisme contient un nouveau monde qui commence à poindre. Dans le calice de l'évangile littéral est caché un évangile cosmogonique, qui brise déjà son enveloppe. A présent, le livre c'est la vie, l'homme c'est le genre humain, l'Eglise c'est le monde, le Christ c'est l'infini. Tout se meut, tout gravite, tout est emporté dans ce progrès. Ce qui était personnel est devenu social, ce qui était social est devenu cosmogonique. Dans cette transformation, le disciple se fait peuple, le peuple humanité, l'humanité univers, l'univers éternité, l'éternité Dieu; ici, la langue manque, et c'est en regardant ce cercle qui s'accroît et se ride incessamment, sans trouver de rivage, que l'auteur y a laissé tomber, lui, par mégarde, sa pensée, comme Ferragus son casque dans la source des Ardennes où il buvait.

Car, pour parler franchement, une étrange maladie nous travaille et nous point sans relâche. Comment l'appellerai-je? Ce n'est plus, ainsi que toi, René, celle des ruines. Non, vraiment; la nôtre est plus vive, et plus cuisante, et plus rongeante. Chaque jour elle ranime le cœur pour mieux s'en repaître. C'est le mal de l'avenir, mal aigu, sans sommeil, qui à chaque heure vous dit sur votre chevet comme au petit Capet : Dors-tu? Moi, je veille! Au fond de nos ames nous sentons déjà ce qui va être. Ce rien est déjà quelque chose qui palpite, là, sous notre main, dans notre sein. Nous le voyons, nous le touchons. Mais dans le monde, il tarde trop, en vérité. Le fardeau de ce qui n'est pas pèse sur nos désirs. Ce n'est pas la faiblesse de notre pensée qui nous tue; c'est son excès, c'est sa disproportion avec la vie; c'est le poids de l'avenir à supporter dans le vide du présent. Et pour nous guérir de notre fièvre, nous tenons sur notre bouche la coupe du lendemain où des lèvres boiront; mais ce ne sont pas les nôtres.

Et pourquoi en pleurer?

Personne n'est contemporain de son idée. Penchée sur son désir, comme sur un mont de sable, il faut que l'ame meure en montrant la vallée où elle ne descendra pas... Aucun homme sorti d'Égypte n'a vu la terre de Judée; bien près de nous, pas un homme de la Constituante n'assistera longuement à la réalisation du principe de la Constituante; d'entre nous, pas un homme ne doit rester vivant au jour où sa pensée entière prendra sa place dans le monde : hâtons-nous donc de penser pour mourir en paix, et laisser vivre sa journée, sans nous, à notre espérance!

Les fragmens que nous détachons ici sont :

PREMIÈRE JOURNÉE.

LE PROLOGUE. — LE DÉLUGE.

SECONDE JOURNÉE.

LA PASSION DU CHRIST VENGÉE SUR L'ANCIEN MONDE PAR LA VENUE DES BARBARES.

TROISIÈME JOURNÉE.

LA CATHÉDRALE ET LA DANSE DES MORTS.

QUATRIÈME JOURNÉE.

LA SCIENCE HUMAINE AU DERNIER JOUR DU MONDE. — UNE SCÈNE DU JUGEMENT DERNIER.

PREMIÈRE JOURNÉE.

PROLOGUE.

VOIX DANS LE CIEL.

Hosannah! Hosannah!

GABRIEL.

Silence! le Seigneur va parler.

LE PÈRE ÉTERNEL.

Ecoutez, saint Michel, Thomas, Bonaventure, grand saint Hubert qui fûtes évêque à Liége, et vous Pythagoras, Joseph-le-Juste et Marcus Tullius : depuis mille ans et plus, vos épreuves sont faites, et vos ames ont monté des limbes au plus haut escabeau du para-

dis, comme autrefois la rosée des joncs de marécage, quand le soleil l'apportait sous mes pieds. Vous le savez, les temps sont accomplis. Il y a tantôt trois mille cinq cents ans que le jugement dernier se fit dans Josaphat. Voyez au fond des cieux, la terre en tremble encore; éperdue, elle roule et ne sait plus son chemin. Voyez si jamais une feuille tombée d'un bouleau des Ardennes, à la fête des morts, courut par plus de monts et par plus de sentiers qu'elle, en roulant sans savoir où, avant de s'engouffrer dans mon puits de colère. Vous vous en souvenez. Quand l'épervier d'Allemagne ou de Judée se levait, dès le matin, au-dessus des bruyères, tout oiseau dans les champs, tout oiseau dans les villes, allait cacher sa tête sous un brin de ramée, et retenait sa voix. Voyez si tous ces mondes qui poudroient dans l'abîme, ne voudraient pas se blottir sous un sillon de chaume, ou sous l'herbe d'une source, ou sous le manteau d'un homme, tant que je tiens sur leurs nichées mes ailes étendues dans un cercle éternel. Le silence est profond. Entendez-vous, du haut de l'Empirée, ce soleil qui bourdonne si loin que la nouvelle ne lui est point encore venue, et l'hosannah des Chérubins qui tombe d'un monde sur l'autre, plus monotone que la goutte de pluie dans le lac d'une grotte? C'est assez de repos; encore cent ans, ce serait trop. Si l'univers est las de sa première journée, en le touchant de l'aile, mon ange Gabriel, vous irez réveiller l'ouvrier dans ma vigne. Je vous l'ai dit : la terre était mauvaise, j'en vais demain créer une autre. Je ferai cette fois l'homme d'une argile meilleure; je le pétrirai mieux. Les arbres auront plus d'ombre, les monts seront plus hauts. Ni votre chappe, saint Hubert, ni votre lance, ni votre écu tout azuré, ni votre mitre de diamans ne brilleront autant que la lumière de demain, sur une mer d'or. Les jours seront plus longs, et votre expérience sauvera mieux ce monde de toute tentation que n'ont pu faire anciennement ni Chérubins ni Séraphins, en sortant tout candides du berceau du néant. Mais, quel que soit l'état où s'en aille tomber jamais le monde qui va naître, pour vous mieux préparer à le tenir en votre garde, je veux qu'on vous retrace ici, en figures éternelles, le bien, le mal, et tous les gestes et le sort accompli de cet univers où vous avez vécu. Je veux qu'on vous dévoile le secret que j'ai mis, de ma main, dans le creux des rochers, dans le ciel frissonnant des lacs. Je veux qu'on

vous montre la terre depuis qu'elle échappa de ma main comme le grain du semeur pour produire son ivraie, jusqu'au jour où je la moissonnai toute sèche et fanée dans la vallée de Josaphat. Femme adultère qu'avant-hier je lapidai au bord du chemin, vous la verrez sans voiles, sous sa ceinture de mers, de vallées et de forêts qu'elle délia le soir de sa nuit éternelle. Vous verrez par quels longs soleils et quelles arides nuits, la coupe où mon nom et ma vie débordaient peu à peu s'altéra, et ne garda que la lie et l'univers au fond.

SAINT BONAVENTURE.

Seigneur, quand l'hirondelle allait partir pour l'Afrique ou l'Asie, ses petits secouaient à l'avance leurs ailes sur les toits de Florence la belle. Ainsi, nous nous hâtons, hirondelles divines, pour vous suivre à jamais dans les mondes futurs qui dorment en vous-même et que vous allez créer. Ce monde sera-t-il, Seigneur, un autre monde de Calabre, avec des monastères et des cellules de diamant? Seront-ce des cyprès avec une mer endormie sous leurs feuillages d'ivoire, des barques sur des flots sans fond avec des voiles de lumière, et des frères avec leurs auréoles, assis parmi des ruches et des abeilles d'or?

SAINT HUBERT.

Seront-ce point, Seigneur, des cathédrales d'or massif, d'épaisses voûtes en pierreries, des vitraux faits d'un pan de votre robe? Seront-ce point, à l'alentour, des bouleaux et des frênes d'argent, et des balcons en marbre sur un fleuve grand six fois comme le Rhin de Cologne?

SAINTE BERTHE.

Seront-ce point, Seigneur, des enfans tout endormis que vous bercerez sans fin, dans vos bras, au-dessus des nuages? Seront-ce pas des ames dans des villes d'ivoire et qui vivront cent ans des larmes d'une rose?

LE PÈRE ÉTERNEL.

Je vous l'ai dit déjà : avant de créer seulement une étoile de plus, je veux vous expliquer et vous faire connaître le mystère du monde d'où vous sortez. Vous y avez passé sans savoir ce qu'il est. Les uns l'ont vu en Terre-Sainte, les autres en Brabant, les uns dix ans, les autres cent; mais pas un de vous tous n'a tenu dans sa main

ce fruit tombé de mon rameau pour y chercher le ver rongeur; pas un n'a soulevé le sceau des mers et des villes ruinées et des tombeaux des peuples que j'entassais toujours pour cacher mes trésors; pas un ne s'est baissé pour voir verdoyer, dans l'abîme, le germe de mes moissons nouvelles, sous le nuage de la terre.

SAINT HUBERT.

Seigneur, long-temps j'ai voyagé dans l'Europe et l'Afrique; j'ai vu des orangers plus hauts que de grands chênes, autour des monastères, des flots plus bleus que la tunique de votre fils unique, sur le chemin de Jéricho, des paillettes et des sables d'argent, aux arbres du désert, la gomme et l'encens de Noël, et dans des roses de Joppé, des larmes de cristal. Serait-il bien possible, mon divin Créateur, que sous ces bois de myrtes, sous ces rivières et ruisseaux transparens, sous ces rochers et murs écroulés, vous eussiez mis encore des merveilles et des trésors magiques qu'aucun homme n'a vus ni touchés de ses doigts?

LE PÈRE ÉTERNEL.

C'est une longue histoire qui m'oppresse moi-même. Mes Séraphins vont célébrer devant vous ce terrible mystère; tous y auront leur place; chaque temps, chaque siècle que je secouai, l'un après l'autre, des plis de mon manteau, s'expliquera, par eux, dans son propre langage. Des montagnes et des plaines, fleurs, ouvrez-vous; trouvez une voix pour dire ce secret que vous gardâtes si bien au fond de vos calices. Les enfans morts en naissant répèteront ici, sur le sein de leurs mères, vos pensées endormies, vos rêves embaumés. Terre, ouvre-toi pour montrer ton génie. Le chœur des archanges redira tes paroles à son de trompe. Que les étoiles brillent comme la lampe du veilleur quand elle était pleine d'huile. Venez, troupe d'élus, comme l'herbe fauchée, vous entasser autour de moi; penchez-vous sans rien craindre chacun sur vos nuages, regardez dans l'abîme, et soyez attentifs; le spectacle va durer approchant six mille ans.....

—

LE DÉLUGE.

LE PÈRE ÉTERNEL, à l'Océan.

Comme un mot mal écrit dans mon livre, va effacer la terre.

L'OCÉAN.

J'y cours. A la cime du monde, il ne reste plus déjà que la tour d'un roi où il fait son banquet dans des plats de vermeil. Mon déluge entrera avant une heure dans la salle.

LE ROI, à table, au milieu de ses princes.

Le déluge, comme un lac, noie les lieux bas, il remplit l'auge des esclaves. Que l'Océan gronde, s'il veut, il ne viendra pas jusqu'ici; mes gardes l'arrêteront à l'endroit de mon royaume.

PREMIER SATRAPE.

S'il venait, roi des rois, ce serait pour lécher la plante de vos pieds.

SECOND SATRAPE.

Ou pour vous apporter un diadème de ses perles.

LE ROI.

I.

A ma table sont assis mille rois. Toutes les grandeurs de la terre ont monté, ce matin, mon escalier. Cent dromadaires légers ont apporté sur leur dos le vin pour la soif, et cent chameaux de race le pain pour la faim.

II.

Le vin se boira et le pain se mangera. Avant ce soir aussi, les étoiles auront fini leur banquet de lumière, et l'Océan aura versé dans sa coupe la dernière goutte de son outre. Mais nos vies de patriarches, ni ce soir, ni demain, jamais ne finiront.....

Silence! Qu'est ce bruit? J'ai entendu, je crois, un flot qui s'approche.

PREMIER SATRAPE.

Ce n'est rien; c'est un soupir de votre peuple.

LE ROI.

Le bruit augmente.

SECOND SATRAPE.

C'est un sanglot de votre empire.

LE ROI.

Recommençons donc, en chœur, à chanter jusqu'à minuit. La pluie tombe, l'éclair brille. Sous nos yeux, la barque du monde vient se briser pour notre amusement. En mourant, l'univers, à

nos pieds, ne demande, de nos lèvres royales, rien qu'un sourire; sifflons sur sa ruine.

II.

Océan, mer lointaine, as-tu bien compté d'avance les marches de ma tour? Il y en a plus de cent de marbre et d'airain. Prends garde, pauvre enfant en colère, que ton pied ne glisse sur mes dalles et que ta salive ne mouille ma rampe. Avant d'avoir monté la moitié de mes degrés, honteuse, haletante, te voilant de ton écume, tu rentreras chez toi en pensant: Je suis lasse.

III.

Dans les cavernes, dans les antres, dans les grottes où tu passes, tremblant, le lion rencontre sa proie tremblante; le serpent se cache sous le pied de la femme; et des villes de géans attendent, muettes, un pied dans ta fange, que l'autre s'y noie aussi jusqu'aux genoux.

IV.

L'épervier, l'aigle de mer, fuient devant toi; le pied traînant, ils grimpent sur leur roc pour abriter, contre toi, leur couvée sous leur poitrail; du bec, de l'aile, et de leur œil de flamme, hérissés, ils font peur à ton flot. Poursuis l'épervier et l'aigle de mer, si tu veux prendre, dans l'œuf, leurs petits coiffés de duvet.

V.

Ici, dans mon aire impériale, ce ne sont rien que couvées de rois coiffés de rubis; montés au plus haut de leur gloire, comment ta vague sur ta vague monterait-elle jamais si haut? De notre festin, nous te jetterons une miette; va, passe ton chemin.

PREMIER SATRAPE.

On frappe à la porte.

LE ROI.

Secourez-moi.

SECOND SATRAPE.

C'est ton héritier; je ne te connais plus.

LE ROI.

Qui est là?

L'OCÉAN.

Ouvrez, ouvrez-moi.

LE ROI.

Miséricorde!

L'OCÉAN, en battant la porte.

Et le verrou! et le verrou!

LE ROI.

Pitié!

L'OCÉAN, en redoublant.

Et le loquet! et le loquet!

LE ROI.

Mer des îles, Océan tout d'écume, que veux-tu à ma porte? Si tu demandes mon manteau, le voici.

L'OCÉAN.

Votre manteau, beau sire, est trop petit pour mes épaules.

LE ROI.

Si tu veux ma coupe d'or, pleine de vin pour t'enivrer; prends-la dans ta vague.

L'OCÉAN.

Que votre coupe, sur mes lèvres, me désaltère; c'est pour rire, mon maître!

LE ROI.

Eh bien! voici ma couronne; mets-la sur ton front.

L'OCÉAN.

Fi! de votre couronne; j'aime mieux, pour bandeau, ma poussière d'écume.

LE ROI.

Que veux-tu donc?

L'OCÉAN.

M'asseoir là, à votre table, à votre place. Allez régner sur mes grains de sable. Encore un pas, et je suis sur votre trône. M'y voici; qu'on y est à son aise! Là où était un monde, là est un flocon d'écume; à mon tour, je suis donc roi. Avec le sceptre je veux jouer, avec la tiare odorante, avec les vases du banquet; je lèche les coupes des convives jusqu'au fond; ce vin de roi m'enivre; mes vagues, qui chancellent, sont mes sujets. Çà, qu'on se courbe jusqu'à terre. A présent qu'on soupire; à présent qu'on se taise; à présent qu'on sanglotte. Mes fleuves, en foulant, comme des vendangeurs, les pampres de leurs rives, sont mes échansons qui m'ap-

portent à boire. Ce flot est trop amer; qu'il retourne à sa source! Un autre, un autre, et puis cent, et puis mille. A mon caprice que tout se ploie! D'un souffle, je fais, je défais mes villes mugissantes; mes murailles, pour me défendre des larrons, ne me coûtent à bâtir jusqu'aux nues, qu'une haleine. Mon royaume n'a point de bords ni de portes pour sortir. La flèche empanachée ne me peut rien; l'épée qui me frappe se rouille dans mon sein. Au loin, auprès, il n'est pas un voisin qui me pense détrôner. Si je me souille, j'ai de quoi laver ma tache, et rien ne laisse de trace derrière moi que mon manteau, quand le soleil l'empourpre.

LE PÈRE ÉTERNEL.

Assez, majesté d'écume, goutte d'eau à ton tour, déjà trop enivrée. Voilà, pour ta peine, une herbe déracinée, avec un peu de mousse, à ronger sur mon rivage.

SECONDE JOURNÉE.

LES BARBARES.

L'EMPEREUR DOROTHÉUS, debout sur les murs de Rome.

Du haut de ma plus haute tour, j'attends l'arrivée de mes trois messagers. Le premier a suivi la route de Ravenne; le second a pris des sandales ferrées pour monter sur les Alpes; le troisième est descendu là où le Danube creuse son lit. Oh! qu'ils tardent à revenir mes trois messagers! L'ombre s'accroît aux pieds de mes tours, l'épouvante dans mon cœur. Mais, Italie, qu'as-tu donc fait que les cigognes emportent leurs petits des toits de Rome et de Florence! Je ne peux pas, comme elles, emporter tes villes et les cacher sous les branches des arbres, dans les rochers et les forêts de la Sardaigne. Qu'as-tu donc fait de ton ciel azuré, de tes fleurs d'oranger, de tes golfes assoupis, de tes forêts de myrtes, de tes montagnes de marbre, que tu trembles comme une esclave engraissée pour les lions du cirque! Si tu étais encore endormie dans le berceau de Rome, au moins on pourrait te cacher sous un toit

de chaume, sous un bois de chênes. Tu mangerais ton pain en sûreté, comme l'enfant à la porte de son père. Car alors ton soleil était doux, ta mer était paisible, tes îles étaient parfumées, quand tes peuples naissaient avec les herbes de tes rivages. Mais à présent tes fleurs respirent le sang, et l'hysope du Golgotha croît partout sur tes montagnes. O Italie! qu'as-tu donc fait? Le bruit qui m'a réveillé dans la nuit s'approche à chaque instant. On dirait que le cheval de l'Apocalypse court échevelé sur le penchant des Apennins, et qu'il frappe, de la corne de ses pieds, les tombeaux qui bordent les chemins de l'empire.

(Un messager arrive aux pieds de la tour.)

Salut, beau messager, qu'as-tu rencontré sur ta route?

LE MESSAGER.

J'ai rencontré dans les forêts des aigles qui glapissent, et des loups qui hurlent dans les ravins. N'est-ce pas là le bruit qui vous a éveillé?

(Un autre messager arrive.)

L'EMPEREUR DOROTHÉUS.

Et toi, beau messager, dis-moi ce que tu as entendu.

LE MESSAGER.

J'ai entendu les avalanches dans les Alpes qui roulaient dans le fond des vallées, et les cerfs qui bramaient sous les branches des frênes. Est-ce là le bruit qui vous a tenu éveillé?

(Un troisième messager arrive.)

L'EMPEREUR DOROTHÉUS, au messager.

Et toi, qui portes des sandales ferrées, dis-moi ce que tu as vu.

LE MESSAGER.

J'ai vu les eaux vertes du Danube, qui grondaient sur des rochers de granit, comme la voix d'une foule en colère.

CHOEURS DES PEUPLES BARBARES.

CHOEUR DES GOTHS, dans le lointain.

« Savez-vous un bon signe pour l'homme des combats? C'est un bon signe, si le cliquetis du glaive est accompagné du cri du corbeau, et des hurlemens de la louve de Freya sous le frêne d'Ygdrasil. Le vautour des montagnes sait le sentier où va mourir le

cheval sauvage qu'il ombrage de ses ailes. Et nous aussi, nous savons le chêne sous lequel s'est abattue la cavale de Rome, que nos serres vont déchirer. Nornes et valkyries, mêlez dans vos chaudières le bec de l'aigle, les dents de Sleipnir, l'ivoire de l'éléphant qui font les runes des combats, et donnent la sagesse aux lèvres qui les touchent. Par le bord du bouclier, par la proue du vaisseau, par la pointe du glaive, par la roue du chariot, par l'écume de la mer, suivez-nous, soyez-nous propices. Le corbeau se penche sur l'épaule d'Odin pour redire nos paroles à son oreille. Le cerf court à travers la forêt, et se nourrit des branches du frêne qui ombrage les dieux ; et nous, nous marchons après lui sur les feuilles sèches des forêts. Nous descendons vers le midi, comme la neige fondue qui descend dans les vallées. »

CHŒUR DES HÉRULES.

« Tenons-nous par la main pour une danse guerrière. Les femmes du Danube se dressent à demi dans le fleuve, sur leurs corps de cygnes, pour nous regarder passer. Mais le vent du nord est notre roi; c'est lui qui nous envoie abattre sur la terre les feuilles des orangers et les fleurs de la vigne. Oh! marchons à grands pas avant que les figues soient mûres, avant que les citrons tombent d'eux-mêmes au pied de l'arbre, et que les raisins soient séchés sur la vigne. Encore un jour, et nous ne trouverons que l'écorce des oranges balayées à l'entour du bois. »

CHŒUR DES HUNS.

« A cheval! à cheval! demain vous achèverez de tondre la crinière des étalons sauvages. A cheval, dans la plaine et sur la montagne. Les fées se suspendent aux crins échevelés; les gnômes et les gnomides mordent en courant les croupes et la queue des chevaux. Crinières sur crinières, naseaux contre naseaux, au loin, au large, à l'alentour, que notre bande passe comme un nuage d'hiver sur une steppe de Mongolie; rapide au soleil couchant, et puis rapide quand le matin vient à luire, et puis rapide encore sous le soleil brûlant du jour, et puis après le jour dans les ténèbres de la nuit. Malheur à qui tourne la tête pour regarder en arrière! un djinn ailé qui le suit le renverse et le jette aux vautours. Voyez! l'herbe est encore penchée sous des pas d'archers qui nous ont devancés. Leur flèche touchera le but avant la nôtre. Nous arriverons quand

le trésor de l'Italie aura été pillé, et que la coupe des Gaules aura été bue jusqu'à la lie. »

CHŒUR DE FÉES.

« Sans tromperie, c'est un étrange voyage. L'herbe se dessèche sous le souffle des chevaux; on entend des chants magiques dans leurs crinières. Si nous pouvions mourir, nous aurions peur. Depuis mille ans nous tremblotons sous les mottes de terre des montagnes de Scythie. Nos joues s'y sont ridées en réchauffant nos mains de notre haleine. Chaque jour nous avons trouvé au bois une feuille de chêne pleine de rosée pour nous nourir. Et pourtant nous avons plus vécu que des dieux engraissés du sang des bœufs et des chevaux. Mais aujourd'hui, beaux cavaliers, votre colère nous fait pâmer. Partout où vous vous arrêterez, de grace laissez en chaque endroit quelques vieux murs debout, de quoi nous abriter sous le seuil d'une porte, à chacune, un pan de lin pour la vêtir, à chacune, un brin de bois sec pour faire bouillir sa chaudière. »

UN ENFANT D'ATTILA.

Mon père, pourquoi nos chevaux ne peuvent-ils s'arrêter? pourquoi notre ombre est-elle couleur de sang? Là haut, voyez-vous un vieillard dans une niche de pierre? sa tête se penche sur la fenêtre, il chante pendant que nous passons, ses mains tiennent un livre sur lequel ses yeux sont baissés. Père, c'est sans doute un savant homme; il sait peut-être où nous allons.

ATTILA à l'ermite.

Compagnon dans ta niche, nos chevaux suent le sang et ne peuvent s'arrêter; sais-tu où ce chemin mène? Nous paissions nos troupeaux dans les montagnes de Scythie. Si tu peux me dire pourquoi le vent nous a chassés, pourquoi l'ombre est sanglante, pourquoi les chevaux bondissent, je te donnerai une coupe d'or pleine du lait de ma cavale.

L'ERMITE.

Archers et cavaliers, vous arrivez bien tard. Hier je suis venu à votre rencontre. Je vous ai attendus ici en feuilletant mon livre; les vautours sont passés, les corbeaux après eux; les loups sont arrivés cette nuit à ma porte, et je leur ai montré la route. Il n'y a que vous qui soyez restés si tard à la porte de vos huttes.

ATTILA.

Compagnon, qu'est-il donc arrivé? Tes yeux scintillent dans ta niche comme l'œil de l'épervier dans son nid, ton livre flamboie comme le livre de la mort.

L'ERMITE.

Dites-moi si vous n'avez pas entendu les fleuves sangloter dans les vallées, quand vous étiez si longs à attacher vos selles et à plier vos tentes. N'avez-vous pas rencontré sur votre route deux étoiles qui brillent comme les yeux d'un homme à l'agonie, un nuage qui roule sur la montagne un linceul taché de sang, une forêt qui gronde, comme des chants de prêtres sur le bord d'un tombeau? Ce sont mes yeux qui brillaient dans les étoiles, c'est mon manteau qui pendait dans le nuage, c'est ma voix qui grondait dans la forêt : c'est que le Christ est mort. Il est mort, mon fils, le Dieu de la terre, et mes archanges chassent à coups de fouets vos chevaux devant ma porte. Ne vous arrêtez pas à boire dans mon puits; ne vous mettez pas à l'ombre sous mon porche. Courez, allez! effacez sous vos pieds le sang qui souille encore la terre; déracinez les villes, avant que j'aie fini la dernière page de mon livre. A la place des peuples faites un grand cimetière où croîtra l'herbe drue, comme dans le jardin de ma cellule. Trois jours vous marcherez; vous passerez deux fleuves; après, vous serez arrivés.

ATTILA.

C'est donc toi qui es l'Éternel, dans cette étroite niche? On disait que tu vivais dans une tente de diamant, sur une montagne d'or; mais n'importe! Pendant que nous passons, couvre avec tes paupières tes yeux d'éperviers, et avec ta robe ton livre qui flamboie. Mon carquois est à toi. Quand un archer de nos tribus meurt dans le combat, nous lui faisons un tombeau avec des mottes de terre, avec des fers et des os de chevaux, avec des amulettes et le sang de trente prisonniers. Puisqu'il est mort, ton fils, le Dieu de la terre, nous lui ferons ses funérailles avec les os des peuples, avec les ruines des villes, avec l'or des couronnes, jusqu'à ce que tu dises : C'est assez.

L'ERMITE.

Le soir approche; les chevaux hennissent; au retour, ils dormiront dans mon étable.

TROISIÈME JOURNÉE.

—

LA CATHÉDRALE.

L'orgue et les cloches de la cathédrale de Strasbourg retentissent et se répondent alternativement.

LA CATHÉDRALE.

I.

Ma voix, entendez-vous ma voix qui gronde, ma voix qui bourdonne? Je dormais accroupie sous mon manteau de pierre. Orgue aux tuyaux faits dans le ciel, bel orgue, que me veux-tu? Pourquoi m'enivres-tu de tes cris comme d'une coupe du vin du Rhin? Mes cloches et mes clochetons tremblottent, mes vitres frissonnent, mes pieds chancellent sous la grêle et le vent de tes chants. Allons, mes saints de pierre; allons, mes saints de vermillon assoupis sur mes vitraux, debout, debout. Entendez-vous? Allons, mes vierges de granit, chantez dans vos niches en tournant vos fuseaux. Allons aussi, mes griffons qui portez mes piliers sur vos têtes, ouvrez vos gueules. Allons, mes serpens, mes colombes de marbre qui vous pendez aux branches de mes voûtes. Allons, mes rois chevelus, qui rêvez le long de mes galeries sur vos chevaux caparaçonnés dans un roc des Vosges. Taillez, navrez, éperonnez leurs flancs, déchiquetez leurs croupes, brisez vos sceptres de granit sur leurs poitrails et leurs crinières de granit, tant que la pierre hennisse, tant qu'au loin, à l'alentour, les cavales des Vosges demandent à leurs maîtres dans l'étable : Maître, maître, où vont les chevaux de pierre qui hennissent? où vont les cavaliers de pierre qui montent à cette heure au galop, dans les tours, jusqu'au bord des nuages? Allons, nains, anges, dragons aspidiques, salamandres, gorgones, incrustés dans les plis de mes piliers, gonflez vos joues, ouvrez vos bouches, criez, chantez avec vos langues et vos voix de porphyre; hurlez dans l'arceau de la voûte, dans la dalle du pavé, dans la poussière du caveau, dans la pointe du clocher, dans la niche de la nef, dans le creux de la cloche. Donnez-moi tous vos chants dans le pli de mon manteau, à moi qui monte au ciel avec ma

plus haute tour. Encore! encore! oh! je veux monter plus haut. Encore un degré, encore un pan de mur, encore une tourelle, encore un fût rongé qui me grandisse assez pour que je jette leurs voix avec ma voix sur le plus haut nuage où le Seigneur est assis!

II.

Qui a tracé, il y a mille ans, sur un rouleau de parchemin le plan de mes tours à dentelles, de ma nef dorée? Est-ce un maître de Cologne ou bien est-ce un maître de Reims? Qui a tracé en vermillon le plan de mes colonnettes agiles, de mes portes rugissantes? Est-ce un maître de Vienne ou bien est-ce un maître de Rouen? Non pas, non pas. C'est le diable qui l'a vendu à l'ouvrier pour le prix de son ame; monte donc, ma tourelle; échevelée, habillée en pleureuse, glisse-toi, roule-toi dans le nuage comme une ame qui frappe de son aile de soie à la voûte du ciel sans pouvoir l'entr'ouvrir.

III.

Ma tête, ah! ma tête a percé le nuage d'automne. Elle a percé le plus haut des nuages; pourquoi les arbres ne veulent-ils pas monter plus haut que les fougères? Pourquoi les éperviers ne veulent-ils pas monter plus haut que ma ceinture? C'est que l'aile des éperviers est lasse. C'est que l'œil des éperviers se trouble. Déjà mes tours à moi ont le vertige. Comment feront-elles pour redescendre leurs degrés?

IV.

Voyez! mes petites chapelles noires se couchent autour de moi comme des génisses noires au pied de la montagne. Ne craignez rien, mes petites chapelles. Des trèfles et des ceps de pierre croissent dans mon vallon; le faucheur ne les fauchera pas, le vigneron ne les arrachera pas dans ma vigne. Des troncs et des branches de sapin germent sur mes sommets. Le bûcheron ne coupera pas de sapin dans ma forêt. La bûcheronne n'abattra ni troncs ni branches sur mes coteaux.

V.

Des rois et des papes trônent dans mes vallées, ils ont pour château une niche ciselée par un bon ouvrier. Si la pluie en tombant les découronne goutte à goutte, après mille ans, ils ont sur leurs têtes un dais de rochers festonné en trois jours par l'aiguille

d'une fée. Le rayon du soleil les salue dès qu'il luit; l'épervier fait son nid sur leurs diadèmes; le lierre leur refait leur manteau chaque automne. Jour et nuit, depuis mille ans, ils tiennent leurs sceptres levés sur les frimas et sur les orages entassés qui s'agenouillent à leurs pieds.

VI.

Ecoutez! écoutez! sans mentir, je vais vous dire mon secret pour ne pas crouler. Les nombres me sont sacrés: sur leur harmonie je m'appuie sans peur. Mes deux tours et ma nef font le nombre trois et la Trinité. Mes sept chapelles, liées à mon côté, sont mes sept mystères, qui me serrent les flancs: ah! que leur ombre est noire, et muette, et profonde! Mes douze colonnes dans le chœur, de pierre d'Afrique, sont mes douze apôtres, qui m'aident à porter ma croix; et moi, je suis un grand chiffre lapidaire que l'Eternité trace, de sa main ridée, sur sa muraille, pour compter son âge.

VII.

Courage, mes saints, mes dragons, mes vierges incrustées dans mes piliers. Vous m'avez répondu dans la poussière du caveau, dans la niche de la nef, dans le creux de la cloche. Vos voix grossissent, mes portes hurlent, mes tours résonnent comme l'ouragan; mes colonnes et mes colonnettes vibrent comme la corde d'une viole.

VIII.

Les montagnes à pic n'ont point de voix pour dire leurs secrets; les rochers n'en ont point dans leurs grottes, ni les forêts de sapin sur leurs cimes qui grisonnent. Moi, je parle pour eux; de mon sommet, j'écoute nuit et jour leurs génies égarés, leurs esprits muets pour leur prêter ma voix d'airain, et pour rouler dans le nuage d'hiver leur âme paresseuse sur mes paroles bondissantes et sur mes chants aux roues de bronze.

IX.

Quand les jeunes ouvriers avec leurs truelles furent montés en chantant jusqu'au pied de ma tour, ils dirent au maître : Maître, aurons-nous bientôt fini? l'ouvrage est long, la vie est courte. Le maître ne répondit rien. Quand les jeunes ouvriers devenus hommes furent montés avec leurs truelles jusqu'à la fenêtre de ma tour, ils

dirent au maître : Maître, aurons-nous bientôt fini? voyez! nos cheveux blanchissent, nos mains sont trop vieilles, nous allons mourir demain. Le maître répondit : Demain, vos fils viendront, puis vos petits-fils, après eux dans cent ans, avec des truelles toutes neuves; puis, vos petits-neveux; et personne, ni maître ni ouvrier, ne verra jamais la tour se clore sous le ciel, ni sa dernière pierre. C'est le secret de Dieu.

X.

Dans les plis de ma robe je traîne des peuples éternels; dans ma ceinture je noue autour de mes reins, pour me faire plus belle, des siècles ciselés. Pendant mille ans, j'ai cherché dans la ville une place pour m'asseoir. Qui sait, qui sait où est dans la ville le carrefour le plus fréquenté à toute heure, pour que j'y voie de mes fenêtres où vont avec leurs pieds boueux les rois, les peuples, les années, les empires, les générations de ribauds, de moines, de fileurs et de peigneurs de lin qui passent jour et nuit sur les dalles de mon pavé, sans jamais revenir, comme une louve se blottit avec ses louveteaux pour regarder fondre la neige dans son creux de rocher.

XI.

Savez-vous qui est mon maître? Ah! savez-vous comme il se nomme? il a rougi mes vitraux du sang de sa tunique. C'est lui qui a attaché avec une corde de pierre ma nef au rivage du ciel comme une barque de Galilée à un tronc de figuier, pour naviguer quand il lui plaît sur les nuages. Allons, vogue, vogue, ma nef, avec tes cordages, avec ton mât de granit sur la brume. Vogue avec ton beau pilote, avec tes voiles de marbre repliés en fuseau, en haut, en bas, au large, à l'alentour, jusqu'à la ville des anges.

LE CHRIST, sur un des vitraux de la cathédrale.

Ma cathédrale, c'est assez.

LA CATHÉDRALE.

Seigneur, je me suis tue.

SAINT-MARC, sur un des vitraux.

Et moi, Seigneur, je vous en prie, laissez-moi dans mon vitrail soulever de dessus mes yeux mon manteau de cristal pour regarder, à travers mes paupières azurées, ceux qui entrent dans l'é-

glise. C'est l'heure de la danse des morts. Tous les morts ont entendu la voix de la cathédrale. Les voilà. Ils viennent, ils viennent pour la danse. Ils viennent à pas légers, sans bruit dans les galeries, sans bruit dans les chapelles, sans bruit dans le jubé, comme la neige qui tombe par flocons dans un verger par une nuit de Noël. Les voyez-vous? Ils ont tous pris leurs habits de fête; à présent ils se penchent sur les balcons comme des cascatelles sur leurs rochers. Oh! qu'ils ont l'air triste les morts pour venir à la danse! Quand les feuilles de chêne tourbillonnent sous le vent dans les carrefours de bruyère, elles ne regrettent pas autant la cime du chêne, ni le creux de la grotte. Mes larmes tombent goutte à goutte sur mon auréole. Mais que pensent-ils de regarder avec leurs yeux vides du côté de l'horloge? A présent ils se pendent avec les dents aux grilles du chœur; ils se cramponnent avec leurs ongles aux dragons des piliers; ils s'accoudent dans les niches; ils se heurtent, ils se broient sous les voûtes, sur les degrés du maître-autel. A présent, les portes sont fermées, l'église est pleine. Que font les papes et les archevêques? Ils gardent leurs mitres sur leurs chefs; après eux viennent les rois qui portent leurs couronnes sur leurs fronts de squelettes; après les rois, six mille comtes qui couvrent leurs nuques de leurs manteaux. Voyez-les! les rangs se serrent pour leur faire place. Les voilà maintenant qui se donnent la main. Ils font une grande ronde dans la nef, et ils vont commencer à chanter. Que vont-ils dire? Leurs pieds nus sonnent sur les dalles. Leurs épées claquent à leurs côtés dans le fourreau. Leurs têtes branlantes s'entrechoquent : la cathédrale bondit avec eux comme une barque par la tempête sur la mer de Galilée.

CHOEUR DES ROIS MORTS.

Rentrons dans nos caveaux. Nos paupières sont trop pesantes; nos cheveux secouent autour de nous une poussière trop humide; nos mains, qui pendillent, sont trop froides..... ô Christ! ô Christ! pourquoi nous as-tu trompés? ô Christ! pourquoi nous as-tu menti? Depuis mille ans, nous nous roulons dans nos caveaux, sous nos dalles ciselées, pour chercher la porte de ton ciel. Nous ne trouvons que la toile que l'araignée tend sur nos têtes. Où sont donc les sons des violes de tes anges? Nous n'entendons que la scie aiguë du ver qui ronge nos tombeaux. Où est le pain qui devait

nous nourrir? Nous n'avons à boire que nos larmes qui ont creusé nos joues. Où est la maison de ton père? Où est son dais étoilé? Est-ce la source tarie que nous creusons de nos ongles? Est-ce la dalle polie que nous frappons de nos têtes, jour et nuit? Où est la fleur de ta vigne qui devait guérir la plaie de nos cœurs? Nous n'avons trouvé que des vipères qui rampent sur nos dalles; nous n'avons vu que des couleuvres qui vomissent leur venin sur nos lèvres. O Christ! pourquoi nous as-tu trompés?

CHŒUR DES FEMMES.

O vierge Marie! pourquoi nous avez-vous trompées? En nous réveillant, nous avons cherché à nos côtés nos enfans, nos petits-enfans, et nos bien-aimés qui devaient nous sourire au matin dans des niches d'azur. Nous n'avons trouvé que des ronces, des mauves passées, et des orties qui enfonçaient leurs racines sur nos têtes.

CHŒUR DES ENFANS.

Ah! qu'il fait noir dans mon berceau de pierre! Ah! que mon berceau est dur! Où est ma mère pour me lever? où est mon père pour me bercer? Où sont les anges pour me donner ma robe, ma belle robe de lumière? Mon père, ma mère, où êtes-vous? J'ai peur, j'ai peur dans mon berceau de pierre.

LA CATHÉDRALE, au bruit des cloches et de l'orgue.

Dansez, dansez, rois et reines, enfans et femmes; ce n'est pas le temps de pleurer. L'éternité se rit de vous, comme le vent quand il s'amuse à travers les carrefours, avec l'herbe des faneurs qu'il a ramassée dans les clairières.

LE ROI ATTILA.

Est-ce là mon royaume? Il a six pieds de long pour y coucher son roi. Maudits soient mes amulettes. Maudits soient les bâtons des sorciers. Ma jument s'est égarée dans la forêt du Christ. Voyez! elle a renversé son cavalier sous son poitrail noir. Dites-moi donc, mes amulettes, où sont passés les vautours couronnés avec les corneilles grises qui les suivaient? Dis-moi, ma belle cavale noire, où sont passés mes peuples qui croissaient sous la corne de tes pieds d'ébène, comme les ombres du soir en automne? Les ombres sont restées. Mes frères sont partis. Ma tente, couleur de tes cheveux, pend sur ma tête à la branche de l'arbre des combats par l'anneau de la mort. Ramène-moi vers eux dans les steppes du ciel,

ma belle cavale noire. Je te baignerai tout un jour, jusqu'à ta croupe haletante, dans la source où boivent les étoiles.

LE ROI SIEGFROY.

Est-ce là le Walhalla? Non, ce n'est pas là le Walhalla. Est-ce le frêne des Ases qui verdoie sur le monde? Est-ce le coursier des mers qui hennit sur sa vague avec les hommes des combats? Et cette voix qui hurle, est-ce le corbeau qui prophétise sur l'épaule de Révil? Loûves attelées de vipères; cornes magiques que le bouvier remplit pour enivrer les lèvres des héros; rameaux des cerfs qui distillent les fleuves goutte à goutte; runes gravés sur le tranchant de l'épée, sur le plat de la rame, sur le bord du bouclier, sur la proue du vaisseau, sur la roue du chariot, sur la pointe des nuages; tout le ciel orageux de Révil, comment s'est-il changé sur ma tête en voûtes de rochers? Pourquoi les valkyries ont-elles des lits de pierre? Et pourquoi les nornes nébuleuses ont-elles mis à leurs reins des ceintures de granit? Malheur! malheur! les dieux sont morts; leur soir est arrivé. Chantons le chant des funérailles.

LE ROI ARTHUS, à sa cour.

Non pas, non pas, Lancelot, Tristan, Parceval, mes prud'hommes, ne dites pas que voici la forêt de Brocéliande. Depuis plus de cent ans, j'écoute l'oreille contre terre le cor enchanté de Clingsor. Depuis plus de cent ans, je n'ai pas entendu seulement le char d'une fée heurter de son essieu ma couronne. Pourquoi avons-nous laissé nos coupes à demi pleines sur notre table ronde? Les nains de Bretagne, si nous étions restés chacun à notre place, nous les auraient remplies jusqu'à la fin du monde. Mais le Christ n'a rien à nous donner. Il n'a ni pain, ni vin, ni panetier, ni échanson, ni écuyer courtois. Regardez! sa table est vide et creuse. Il n'y tient qu'un convive à la fois. Sa coupe n'est jamais pleine que des gouttes de pluie qui suintent des dalles, une à une, tous les ans.

L'EMPEREUR CHARLEMAGNE.

Arthus, parlez bas. Si vous faites un pas de plus sur mes dalles, avec vos éperons résonnans, ma barbe blanche, qui reluit, ma bulle impériale, mon pourpoint d'écarlate, mes douze pairs à mes côtés, mon cœur d'aigle des Alpes, mon sceptre à fleur de lis coupé dans une futaie de Roncevaux, s'en vont choir en poussière sur un pan de votre manteau royal; et vous direz en se-

couant à terre le pan de votre manteau terni : Mes gendres, où donc est Charlemagne? Par où est-il passé, sans hérauts ni pages, notre empereur, qui tenait tout à l'heure son globe dans sa main, comme un faucon qui dort? (En se mêlant à la ronde.) Christ! Christ! puisque vous m'avez trompé, rendez-moi mes cent monastères cachés dans les Ardennes; rendez-moi mes cloches dorées, baptisées de mon nom, mes châsses et mes chapelles, mes bannières filées par le rouet de Berthe, mes ciboires de vermeil, et mes peuples agenouillés de Roncevaux jusqu'à la Forêt-Noire!

LA CATHÉDRALE.

Dans la vallée ombreuse qui mène en Italie, je connais une grotte plus cachée que tes cent monastères; je connais sur les monts un pic plus haut que tes clochers; les nuages, en été, flottent mieux que tes bannières filées par le rouet de Berthe; la rosée est plus fraîche sur une marguerite de Linange que dans tes ciboires de vermeil, et les flots de l'Océan sont mieux courbés vers terre que tes peuples de Roncevaux jusqu'à la Forêt-Noire.

CHOEUR DES FEMMES.

Rendez-nous à nous nos soupirs et nos larmes!

LA CATHÉDRALE.

Les vents aussi ont des soupirs quand c'est le soir : demandez vos soupirs aux vents. Les grottes aussi ont des larmes qu'elles distillent goutte à goutte : demandez vos larmes aux grottes.

CHOEUR DES ENFANS.

Rendez-nous à nous nos couronnes de fleurs; rendez-nous nos corbeilles de roses que nous avons jetées à la Fête-Dieu sur le chemin des prêtres!

LA CATHÉDRALE.

Il y a des roses de pierre sur ma tige; il y a des guirlandes de pierre autour de ma tête. Enfans, si vous pouvez, découronnez ma tête et reprenez vos roses sur ma tige.

LE PAPE GRÉGOIRE VII.

Et moi, qu'ai-je à faire à présent de ma double croix et de ma triple couronne? Les morts s'assemblent autour de moi pour que je donne à chacun la portion de néant qui lui revient... Malheur! le paradis, l'enfer, le purgatoire n'étaient que dans mon ame; la

poignée et la lame de l'épée des archanges ne flamboyaient que dans mon sein; il n'y avait de cieux infinis que ceux que mon génie pliait et dépliait lui-même pour s'abriter dans son désert... Mais peut-être l'heure va-t-elle sonner où la porte du Christ roulera sur ses gonds... Non, non! Grégoire de Soana, tu as assez attendu! Tes pieds se sont séchés à frapper les dalles; tes yeux se sont fondus dans leurs orbites à regarder dans la poussière de ton caveau; ta langue s'est usée dans ta bouche à appeler: Christ! Christ! et tes mains sont restées vides; oui, elles sont encore vides, toujours vides comme tout à l'heure! Regardez, regardez, mes bons seigneurs; c'est la vérité : voyez! que tous les morts me cachent leur blessure! que tous les martyrs mettent leur plaie dans l'ombre! je n'en peux guérir aucune. J'apporte en retour une toile filée par l'araignée à ceux qui ont donné leur couronne au Christ; j'apporte, dans le creux de ma main, une pincée de cendres à ceux qui attendaient un royaume d'étoiles dans l'océan du firmament.

CHŒUR DE TOUS LES ROIS MORTS.

Malheur! malheur! Qu'allons-nous devenir?

LA CATHÉDRALE.

Çà! que feriez-vous donc tous, je vous prie, d'un royaume éternel, si je vous en donnais un? Croyez-moi! vos bras sont trop maigres, vos mains sont trop froides, pour porter de nouveau ni sceptre, ni bulle, ni couronne. Deux ou trois jours de vie à vous tenir debout ont séché la moelle dans vos os. Que diriez-vous, s'il fallait porter comme moi, été, hiver, sur votre tête, sans fléchir, un diadème de rochers sous la neige et sous la pluie? Allez! quand l'horloge a sonné sous mes arceaux, l'heure qui tremble ne dit pas à l'Éternité : Arrête-moi sur le bord de la cloche; je veux durer, je veux vibrer toujours! Et moi, je suis l'Éternité visible sur la terre. Vous êtes, vous, l'heure errante qui s'est vêtue dans le monde, en courant, de son manteau retentissant. Maintenant, que je me joue de vous, s'il vous plaît, mes heures couronnées, oh! si fragiles, est-ce possible? oh! si fantasques! oh! si bruyantes! allons! amusez-moi, égayez-moi, déridez-moi, mes belles heures empourprées! Faites sonner en carillon, faites vibrer dans l'air les uns contre les autres, comme ferait un sonneur qui marquerait ma journée, vos mitres de papes, vos crosses d'évêques, vos

sceptres de rois, vos têtes branlantes, vos mains pendantes, vos épées de capitaines, vos chapelets d'ermites, vos éperons de cavaliers, vos blasons, vos noms et vos couronnes! Je suis triste: vous êtes tout mon jouet; dansez et dansez, rois et reines, enfans et femmes, jusqu'au matin!

QUATRIÈME JOURNÉE.

LA SCIENCE HUMAINE AU DERNIER JOUR DU MONDE.

LE DOCTEUR FAUST,

Enfermé dans son laboratoire et paraissant sortir d'une profonde rêverie pendant laquelle il ne s'est pas aperçu que le monde passait.

Oui, dans mon sein qui palpite la lumière incréée pompe ma vie. J'en ai le pressentiment. C'est l'heure où la vérité va se révéler à moi. Le mystère des choses commence à poindre, et, dans mon abîme, mon œil va voir clair jusqu'au fond. Le dernier jour de la science est arrivé; ma méditation portera son fruit. La logique est mûre, la critique aussi. La métaphysique a enjambé à priori son cercle de diamans, et dans sa forêt enchantée la dogmatique s'est réveillée en peignant ses cheveux d'or. Tout est prêt. Six mille ans pour la préface de la science humaine, ce n'est pas trop. Des élémens dépendait la conclusion; un seul échelon brisé de cette échelle qui monte au ciel, et je dégringolais éternellement dans mon éternel problème. D'hier, la méthode est trouvée. Commençons.

II.

Qui suis-je? corps et ame? le tout ensemble, ou plutôt l'un sans l'autre? Suis-je un rêve, une bulle de savon, un mot, ou bien un Dieu, ou bien un rien? Fatale question! Quand vous croyez passer devant elle, pieds nus, sans l'éveiller, toujours elle se met à hurler à vos oreilles, comme Cerbère à la porte de l'Elysée. Et il faut s'arrêter devant sa triple gueule, et rester là jusqu'au soir dans sa

région désolée. Allons ! c'en est fait ! voilà encore une journée perdue. Cela est sûr. Je ne ferai plus rien de cette semaine.

III.

A qui la faute? Tout à moi ! La formule était claire. C'est par le ciel qu'il fallait commencer. Les lettres y sont plus larges et hautes pour épeler le nom de l'infini, et dans cette équation d'étoiles, le grand inconnu se dégage mieux. (Il lève la tête au ciel.) Horreur ! Néant ! Le ciel est vide. Un zéro infini plane sur ma tête. Les mondes sont passés. Quand mon génie allait les suivre, comme des oiseaux effarés devant un bon oiseleur, ils se précipitent sous leurs ailes. J'arrive un jour trop tard pour tout connaître.

IV.

Insensé ! j'ai eu tort tout-à-l'heure ; le premier chemin était le meilleur ; reprenons cette voie. Que les mondes s'éteignent, leur foyer est vraiment en moi-même. Dans mon ame est écrite la raison de l'univers, et dans le ciel de mon cœur les étoiles qui se lèvent ne se couchent pas. Second Promethée, si la vie succombe, en puisant là dans mon sein que trop d'amour nuit et jour attise, je la rallumerai. Voyons. La chose en vaut la peine. Sans trembler, cette fois, redescendons plus loin dans ma pensée, par la voie de l'analyse.

V.

M'y voici. J'en touche le fond. Déjà dans ma nuit, je sens là une plaie, et puis là une autre, et puis là une source de pleurs qui n'ont pas encore coulé ! Holà ! en cet endroit, voici encore, *in fundo cogitationis*, un souvenir qui saigne. Sur ma foi, je suis comme un vieil arsenal plein de haillons envenimés, d'épées ébréchées contre mon seuil, de cuirasses meurtries sur mes dalles, d'armes qui blessent quand on les touche, et de dards suspendus à ma muraille qui font mourir ceux qui les remuent. Sous ces débris qui sanglottent, sous ces regrets gémissans, quelque chose brille là. Oui. — Non. — Un Dieu peut-être? — Point. C'est une larme encore qui tombe de ma voûte.

VI.

Au bruit que ma pensée fait en marchant sur ma ruine, mille images ressuscitent tout debout dans mon ame. Le front pâle, sous leur linceul, mille espérances à demi mortes, à demi vives, se re-

dressent dans mon cœur. Rendormez-vous, mes espérances. Ah! tous mes désirs, rendormez-vous d'un long dormir. Dans ma cendre que je remue, il n'est point d'or. Tout est poussière qui s'attiédit.

VII.

La chose est certaine. Je débute mal. Un cœur d'homme tout seul ne vaut rien pour y puiser la science. Trop de dards bien aiguisés l'ont percé et troué comme un crible. La vérité y passe, elle ne s'y arrête pas. Le genre humain ferait certainement mieux mon affaire.

VIII.

Par où le prendre aussi? Son bruit est déjà effacé. Dans son livre le vers a rongé son image, et la page qui portait son nom tombe en poudre sous ma froide haleine. Aujourd'hui il est trop tard pour déchiffrer comment ses empires et ses peuples s'appelaient. Ma lampe s'use; elle pâlit. Ah! qu'il fait noir dans ma science!

IX.

Monde qui clos ta paupière sur mon ame sans pleurer, vide infini, noir néant, dis-moi donc au moins, toi, qui tu es. A ton dernier moment, exhale comme un soupir un mot de vérité. Avant de s'engouffrer dans l'Océan, le fleuve se retourne et donne son secret au brin d'avoine qu'il désaltère. Mystérieux torrent, veux-tu t'engloutir sans jeter seulement ton nom au roseau que tu déracines?

LE SERVITEUR DU DOCTEUR.

Seigneur docteur, un étranger qui vient de loin demande à vous parler.

LE DOCTEUR.

Si c'est mon respectable maître de dogmatique, le docteur Thomasius de Heidelberg, ou mon doux ami Sylvio, faites-les entrer.

(Entre l'ange du jugement dernier.)

L'ANGE.

Jette là à tes pieds tes livres et ta renommée, suis-moi.

LE DOCTEUR.

Laissez-moi; il ne me faut plus qu'un jour pour découvrir le secret de la vie.

L'ANGE.

Viens apprendre le secret de la mort.

LE DOCTEUR.

Dans une heure, avant ce soir, j'aurai trouvé le dernier mot de la science.

L'ANGE.

Il n'y a plus ni heures, ni journées. C'est là son premier mot. Demande-le à cet enfant qui ressuscite.

—

PREMIÈRE SCÈNE DU JUGEMENT DERNIER.

La vallée de Josaphat se remplit peu à peu de morts pendant les chœurs qui suivent. Les saints chantent les litanies de la Vierge.

LA VIERGE MARIE.

Les fleurs flétries sur les tombeaux sont les premières ressuscitées; je les entends déjà qui se rhabillent sur leurs tiges.

CHŒUR DES FLEURS.

Si c'est le jour du jugement, nous nous levons au plus haut de nos tiges, pour que notre jardinier nous cueille. Nous n'avons rien à craindre du jardinier de Golgotha. Nous avons fait la tâche qu'il nous avait donnée. Chaque matin nous avons lavé nos écharpes et notre tunique dans la rosée, pour que le baiser de l'abeille n'y laissât point de traces. Chaque soir, nous avons filé, sur notre quenouille, notre fuseau parfumé dans nos doigts. Pas une fois, le soleil en se levant tout éclos, au plus haut du feuillage du ciel, ne nous a trouvées endormies sur notre chevet. Pas une fois, la mer, en se couchant dans sa corolle de rocher, ne nous a appelées à demi-voix de son dernier murmure, sans que nous n'ayons laissé tomber sur elle notre corbeille pleine de feuilles de citronniers et de roses sauvages. En hiver, nous avons mis sur nos épaules notre manteau de neige. En été, nous avons pris dans notre coffre notre ceinture qu'un rayon des étoiles nous tissait. Si une larme d'une femme tombait par hasard sur la terre, toujours nous l'avons recueillie sur le bord de notre calice. Si Ahasvérus passait par notre chemin, toujours nous avons baigné notre couronne dans le sang de Golgotha.

ROSA MYSTICA.

J'ai mis tous vos parfums dans ma cassolette; n'ayez pas peur, ils ne sont pas perdus; je vous les rendrai pour l'éternité.

CHŒUR DES FLEURS.

Sans jamais nous lasser, nous avons grimpé par les sentiers des chamois jusqu'au sommet des Alpes, pour voir notre Seigneur de plus près. Sans jamais plier sur nos genoux, nous sommes descendues fraîches et matinales jusqu'au fond des grottes, pour demander si notre maître ne s'y était point endormi. De nos sommets nous avons vu, sans avoir peur, la lave des volcans frapper à la porte des villes et s'asseoir, comme une foule, au seuil des maisons et sur le banc des théâtres. Du bord de nos cavernes, nous avons vu en souriant les armées, les chariots de guerre, les chevaux à la croupe bondissante, se baigner dans leur rosée de sang, les cimiers se dresser, les écus flamboyer et les épées cueillir leurs fruits mûrs sur la branche de l'arbre des batailles. Quand les sceptres des rois se desséchaient entre leurs mains, quand les peuples, l'un après l'autre, se fanaient dans leur automne, nous venions à leur place germer dans leurs vallées et oindre nos couronnes dans la pluie de leurs caveaux. De notre passé nous ne regrettons pas une heure; à présent qu'allons-nous devenir?

MATER SANCTISSIMA.

Ne craignez rien, je vous cueillerai dans votre haie pour me faire une guirlande, comme une jeune jardinière.

CHŒUR DES OISEAUX.

Et nous aussi, nous avons fait ce que notre oiseleur nous avait commandé; nous avons trempé au fond des bois les plumes de nos ailes dans des ruisseaux d'argent qui coulaient goutte à goutte, et que personne autre que nous ne connaissait. Nous avons aiguisé nos becs d'aigle sur le bord des nuages enflammés, et rougi nos gorges de fauvette au feu de bruyère des laboureurs. Oh! que les villes étaient petites quand nous passions avec la nue, le cou tendu, sur leurs broussailles! Avec leurs ponts et leurs murailles à sept enceintes, avec leurs vaisseaux dans le port, avec leurs clochers qui chantaient dès le jour, que de fois nous avons dit en les voyant sous l'ombre de nos ailes: Allons! fondons sur elles; c'est la couvée d'une fauvette qui se penche sur son nid pour prendre sa becquée. Sans jamais nous inquiéter, dans nos voyages, nous avons été, chaque année, chercher le grain d'or que notre oiseleur nous tendait, dans le creux de sa main, à travers l'Océan et le désert. A

présent, nos ailes sont lassées; nous allons tomber dans l'abîme, si un doigt ne nous retient. Tous les mâts sont rentrés dans le port; toutes les villes sont fermées. Nous avons mendié chez les rois de la terre : « Donnez-nous, rois de la terre, un brin d'herbe pour nous y reposer. Donnez-nous dans vos royaumes une branche de bois sèche pour nous y asseoir une heure. » Pas un d'eux n'a pu trouver, chez lui, ni brin d'herbe, ni branche sèche. Les vallées tremblent, les sommets frémissent comme un feuillage d'automne.

MATER CASTISSIMA.

Ne craignez rien non plus : dans la tour du ciel, je vous ferai un nid de soie, au coin de ma fenêtre.

CHOEUR DES MONTAGNES.

Comme un troupeau de cavales sauvages qui s'éveillent au jour et soulèvent leurs cheveux de leur front, si un bruit leur arrive, ainsi nos croupes et nos flancs se sont dressés sous le fouet des tempêtes. Notre crinière est faite de forêts, la corne de nos pieds est faite de marbre blanc; l'arçon de notre selle et le mors de notre bouche sont de nuage doré; notre écume est un fleuve qui blanchit notre frein; et nos naseaux, quand l'aiguillon nous éperonne, vomissent leur lave dans l'Océan. Tous les dieux, l'un après l'autre, ont passé sur nos sommets. De leurs trésors, nous n'avons gardé, Seigneur, que votre croix pour couvrir notre cime dans l'orage. Par nos petits sentiers, nous avons monté jour et nuit pour prendre dans nos coupes les fleuves et les fontaines. Chaque soir, nous avons enfermé, dans le fond de nos grottes, les brises embaumées et les parfums d'été que nous cueillions le jour. Pour vous plaire, chaque hiver, nous avons roulé sur nos têtes nos neiges entassées; et nous avons gémi, au fond de nos volcans, comme un homme qui s'endort oppressé, dans son lit, sous le poids de votre nom.

VOIX DU MONT-BLANC.

J'ai mené paître devant moi mes génisses blanches : les montagnes des Alpes sont mes blanches génisses; leurs cornes sont de neige; elles secouent sur leurs têtes les nuages d'hiver, comme une touffe d'herbe fauchée. Pour taches sur leurs flancs, elles ont trois forêts de sapins noirs; leurs mamelles sont de cristal; leur queue balaie mon chemin. En mugissant sous le vent et sous la bise, elles

lavent la corne de leurs pieds dans le lavoir des lacs. A leurs cols sont pendus des villes et des villages, des voix de peuples et des états croulans, comme des clochettes d'acier fin, pour être entendues de loin, dans le pâturage du Seigneur.

CHŒUR DES ALPES.

Cherchez où vous voudrez vos génisses blanches : nous ne connaissons plus votre cornemuse. Nous sommes, nous, une ronde de filles à marier qui nous donnons la main. Seigneur, changez, de grace, pour un habit de fête, notre ancienne robe de vapeurs. Pour amoureux, jamais nous n'avons eu à notre porte que l'aigle, qui nous baisait de son aile noire; pour fiancé, que le chamois, et pour époux, que le torrent qui roule sur nos pieds. Sans faute, chaque jour nous avons porté les fleuves dans nos jattes, comme la laitière qui descend du chalet. Mais l'été est fini; l'hiver du monde approche... Laissez-nous aussi, nous, descendre de nos cimes pour voir, à notre tour, dans la vallée, passer sur notre seuil ouvert les voyageurs, les marchands, les moines et les joueurs de chalumeaux!

LE PÈRE ÉTERNEL.

Vous avez douté une heure dans le fond de vos grottes. Allez! je me ferai de tous vos sommets ensemble, l'un sur l'autre, un banc de pierre pour m'asseoir sur ma porte.

L'OCÉAN.

Souvenez-vous, Seigneur, du jour où vous me meniez paître pour la première fois; souvenez-vous de l'heure où j'étais seul, sous vos yeux, dans votre immensité. Alors votre main me caressait comme son chien fidèle; alors vous me preniez vous-même dans vos bras pour m'apprendre à bondir sur mon roc, comme un petit chamois que son père mène pour la première fois dans la prairie des Alpes. Vous m'aimiez dans ce temps-là; ma brise était si fraîche! mon sable était si neuf! Je me voyais moi-même azuré et mes membres limpides jusqu'au fond de mon lit, comme une jeune fille sous ses rideaux de fiancée. Maintenant, qu'ai-je donc fait, Seigneur? J'ai baisé mes rivages; est-ce d'eux que vous êtes jaloux? J'ai bercé dans mes vagues des ombres qui passaient. Quand vous m'avez quitté pour une autre, plus belle que moi, j'ai jeté mes soupirs sur le vent qui m'éveillait, sur la dalle du môle,

sur la grève du rocher, dans la nasse du pêcheur, dans la voile qui m'habillait de lin. Êtes-vous jaloux de la voile, ou de la nasse du pêcheur, ou de la grève du rocher, ou de la dalle du môle? Je ne vois plus dans mon abîme que des carcasses de barques naufragées; mon flot ne roule plus que des algues arrachées de ma rive; mon sable est fait de la poussière des morts. Tant de couronnes et de sceptres rompus, tant de proues de vaisseaux, tant de villes englouties, tant de boucliers et de sabres rouillés, s'entrechoquent dans mes flots, qu'ils empêchent ma voix d'arriver jusqu'à vous!

LE PÈRE ÉTERNEL.

Tu as douté jusqu'au fond de tes vagues. Va! je prendrai toute ton eau dans ma main pour en laver la plaie et le calice de mon fils.

CHŒUR DES ÉTOILES.

Comme un pèlerin de Palestine emporte sur son habit les coquillages de la rive, ainsi vous nous aviez attachées au bord du manteau du matin. Comme les mules d'un évêque qui s'en va à Tolède secouent sous leurs crinières des clochettes dorées, ainsi nos voix argentines pendaient et résonnaient sous la crinière noire des mules de la nuit. Pour abréger notre voyage, il ne fallait qu'une goutte de rosée où nous nous mirions en passant; jusqu'à ce que le jour vînt à luire, nous nous contions nos rêves; et si quelque nuage mouillait notre chevelure, nous lui demandions en souriant notre chemin dans le désert. Mais, à cette heure, l'orage nous chasse avec les feuilles dans la forêt de Josaphat.

STELLA MATUTINA.

Vous n'avez pas assez pleuré dans la nuit d'orient de la Passion, quand je tenais mon fils mort dans mes bras sur le Calvaire, et vous avez souri dès le lendemain!

CHŒUR DES ÉTOILES.

Pardonnez-nous, Marie!... Quel crime encore avons-nous fait? Est-ce d'avoir effleuré dans la nuit les lèvres closes et la paupière d'une femme de Turquie, d'avoir baisé son turban, son poignard avec ses tresses, et encore sa ceinture dénouée sous sa tente? Est-ce d'avoir été trop lente à me lever dans le golfe de Naples, ou trop paresseuse à me bercer aux vignes grimpantes de ses îles? Est-ce d'avoir oublié l'heure dans les gondoles de Venise, à

la porte des palais déserts, ou d'avoir pris tant de fois le message du poëte, sur sa fenêtre, pour le porter au bout de l'infini?

LE PÈRE ÉTERNEL.

C'est assez! Vous aussi vous avez douté votre heure, sous votre tente de lumière. Rendez-moi tous vos brillans pour m'en faire un pendant d'oreille. De l'aurore jusqu'au couchant, au loin, à l'alentour, des plis du firmament, du sommet de la vague, de la cime de l'arbre, où vous vous éveillez, rendez-moi tous vos joyaux, qui étincellent, pour m'en faire une bague à mon doigt.

CHOEUR DES FEMMES.

I.

Le chemin de la terre que nous faisons en pleurant est trop rude pour nos pieds. On s'y blesse sans épines, sans pierres on s'y meurtrit. Quand elle s'est lassée, la fleur s'est penchée sur sa tige. L'étoile fatiguée s'est reposée sur un nuage. Mais notre cœur hors d'haleine n'a plus pour s'appuyer ni nuage ni tige.

II.

Maints soupirs, que personne n'a entendus, ont consumé notre souffle sur nos lèvres; et un mal de chaque jour, sans nom, sans cicatrice, a usé comme une lime l'espérance dans notre sein. J'aimerais mieux compter les cheveux de ma tête que les larmes invisibles qui ont coulé dans mon ame. Sans me plaindre, dans ma maison, j'ai fait mon ouvrage, j'ai filé mon rouet, j'ai soufflé dans mes cendres; mes cendres sont éteintes. Trop de pleurs y sont tombés l'un sur l'autre; et le fuseau, où mes désirs murmurans roulaient et déroulaient leur lin à la veillée, s'est brisé entre mes doigts.

MATER DOLOROSA.

Pitié! pitié! *Miserere!*

CHOEUR DES FEMMES.

I.

Je n'étais rien que soupir et que rêve. Avant que mon cœur fût rempli, tous mes jours ont coulé! ma vie s'est usée entre mes doigts, et mon ame est restée au milieu de sa tâche d'amour, comme un ouvrage qu'on laisse à peine commencé, retombe sur vos genoux, quand l'aiguille et le fil sont rompus. Je voudrais une

autre vie, et la donner dès demain à celui qui m'a rendu pour la première tout un regard.

II.

Oui, tout un regard! rien qu'un regard! Et point de ciel, s'il le faut, point d'étoiles! point de Dieu! point de Christ! Rien qu'un soupir, rien qu'une haleine, rien qu'une fleur qu'il a touchée. Et puis après l'abîme, la nuit sans lendemain, sur ma tête le vide, sous mes pas le néant.

LE PÈRE ÉTERNEL.

Dans cet amour si long, vous seules avez gardé sans le savoir mon souvenir. La terre a été votre temps de fiançailles. Vos noces seront aux cieux. Voici pour votre dot la bague que j'ai faite de tout l'or des étoiles.

EDGAR QUINET.

Le lecteur a pu prendre une première idée d'*Ahasvérus* par les réflexions dont l'auteur a fait lui-même précéder ces fragmens. Peut-être serait-ce chose bonne à introduire dans nos habitudes littéraires que de pareilles expositions, qui serviraient à initier plus intimement à la pensée de l'écrivain. Il arrive trop souvent que l'on se place, à son insu, dans un point de vue tout autre que celui de l'auteur, et cette méprise empêche toute relation de se former entre l'œuvre et la critique. *Ahasvérus* surtout soulève dans l'art une foule de questions nouvelles, qui ne peuvent se résoudre qu'en le suivant sur son propre terrain. Cet ouvrage important, de quelque manière qu'on le juge, paraîtra vers la fin d'octobre, et il sera alors de notre part l'objet d'un examen particulier.

(*N. du D.*)

MÉLANGES

DE SCIENCES ET D'HISTOIRE NATURELLE.

LE GUACO ET LES CURANDEROS
DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

C'était autrefois une chose bien consolante que de lire un traité de matière médicale, car non-seulement on y voyait pour chaque maladie vingt remèdes infaillibles, mais on y trouvait encore le moyen de se préserver des divers accidens et d'attirer sur soi toute sorte de prospérités.

Chaque plante, en effet, avait, outre ses nombreuses vertus curatives, quelque propriété mystérieuse que l'auteur du livre ne manquait pas de faire connaître; l'une, portée dans la poche, éclaircissait la vue; l'autre défendait contre l'action du mauvais œil; celle-ci faisait découvrir les trésors cachés; celle-là rendait heureux au jeu.

Rien n'était impossible à l'homme qui connaissait les vertus des herbes; il pouvait se faire aimer des femmes, mettre la discorde parmi ses ennemis, attirer le gibier dans ses pièges, le poisson dans ses filets, se faire suivre des loups et obéir des serpens.

La plupart de ces merveilles étaient déjà connues de l'antiquité,

mais ce fut surtout au moyen âge qu'elles acquirent une grande importance; alors on les réduisit en corps de doctrine, on en expliqua même le plus grand nombre, c'est-à-dire qu'on les ramena à un principe unique en les faisant dériver de *sympathies* et d'*antipathies*, sorte de rapports par lesquels on croyait alors tous les êtres naturels liés les uns aux autres.

Ce mode d'explication continua encore à être admis pendant la période dite de *la renaissance*; mais si les recherches d'érudition et de critique littéraire n'avaient pu lui rien enlever de son autorité, il n'en fut pas de même des travaux de l'école expérimentale qui le firent rapidement tomber en discrédit. Toutefois il ne cessa entièrement d'avoir cours que pendant le règne du cartésianisme, époque durant laquelle on ne voulait reconnaître que des actions purement mécaniques, et où on allait jusqu'à refuser aux animaux le sentiment.

Aujourd'hui nous ne croyons plus que les animaux soient de simples machines, et nous leur avons rendu, sous le nom d'*instinct*, quelques-unes de leurs anciennes *antipathies*. Je ne vois pas trop pourquoi le mot lui-même a été rejeté du langage scientifique, et ce qu'on a gagné à réunir sous une seule dénomination des impulsions fort différentes par leur nature, et qui n'ont de commun que d'être également irréfléchies et de tendre toutes, soit à la conservation de l'individu, soit à celle de l'espèce. Il y a même eu, indépendamment de la confusion qui est résultée de cette réunion, un autre inconvénient très réel : c'est qu'on a été porté à rejeter comme fausses les antipathies ou les sympathies dont on n'apercevait pas le but, et qu'on ne pouvait ainsi rattacher aux impulsions instinctives.

Lorsque nous voyons un jeune chien s'effrayer et prendre la fuite la première fois qu'il se trouve en présence d'un loup, animal dont l'espèce est très voisine de la sienne, tandis qu'il s'avance hardiment vers un cheval ou un taureau; si nous ne concevons pas d'où peut naître en lui cette frayeur, nous sentons du moins comment elle rentre dans les vues générales de la nature; nous savons que s'il lui fallait un premier essai pour apprendre que le loup est un animal nuisible, il n'acquerrait d'ordinaire l'expérience qu'en perdant la vie. Nous disons donc que sa frayeur est *instinctive*, et,

le mot prononcé, notre esprit est en repos. Mais comment nous retournerons-nous en voyant la crainte que fait éprouver à un lion une faible souris? Cependant le fait est constant. S'il se trouvait rapporté dans Pline ou dans Solin, on se tirerait d'affaire en le niant; mais il a été observé à la ménagerie du Jardin des Plantes : M. Cuvier l'atteste, il n'y a pas moyen qu'on le rejette; il faut se contenter de le négliger.

C'est une chose remarquable que, tandis que la souris est pour la plus faible espèce du genre *felis* un jouet, une proie ordinaire, elle soit pour les deux plus puissantes un objet d'aversion et même de terreur; car ce n'est pas le lion seulement qui tremble à sa vue, le redoutable tigre d'Asie, le tigre royal, est atteint de la même faiblesse. Voici ce que rapporte à ce sujet et comme témoin oculaire un excellent observateur, le capitaine Basil Hall :

« Nous eûmes, dit-il, l'occasion d'étudier tout à notre aise les habitudes du tigre sur un bel animal de cette espèce qui était nourri chez le résident britannique où il avait été apporté tout petit deux ans auparavant. Il était enfermé dans une cage en plein air, au milieu de la cour des écuries, et cette cage était grande comme une chambre ordinaire, de sorte qu'il y pouvait gambader et sauter tout à son aise. Il mangeait par jour un mouton, sans compter quelques morceaux de viande qu'on lui donnait par occasion. Nos jeunes gens se plaisaient quelquefois à le tourmenter; alors il se précipitait contre les barreaux de sa cage, et poussait des rugissemens qui faisaient trembler de frayeur et hennir lamentablement les chevaux des écuries voisines.

« Les genres de tourmens qu'on lui faisait subir étaient différens : tantôt on le piquait avec un bâton pointu, tantôt on le *tantalisait* en lui présentant des morceaux de viande qui étaient retirés avant qu'il eût pu les saisir; mais ce qui le vexait par-dessus tout, c'était de faire entrer dans sa cage une souris. Jamais petite maîtresse n'a manifesté plus de frayeur à la vue d'une araignée que ce magnifique animal à l'aspect du petit rongeur. Le grand divertissement consistait à attacher par la queue la souris au bout d'un bâton, et à la lui porter ainsi tout près du nez. Du moment où il la voyait, il s'élançait au côté opposé; si on obligeait la souris à s'avancer vers ce point, il se reculait dans un coin en se pressant contre les

barreaux ; il tremblait, criait et paraissait en proie à des angoisses si grandes, qu'il finissait d'ordinaire par exciter notre compassion et nous forcer à cesser le jeu. Quelquefois cependant nous voulûmes le contraindre à s'avancer vers le lieu où la petite souris, ne se doutant guère de la frayeur qu'elle inspirait, et n'en ressentant elle-même aucune, trottinait pour gruger des miettes : il en coûtait toujours beaucoup de peine pour l'obliger à se mouvoir, et nous n'y réussissions guère qu'en faisant partir près de lui un pétard; mais alors, au lieu de s'avancer tout droit ou de prendre un détour pour éviter l'objet de ses craintes, il faisait un bond d'une telle hauteur, que son dos atteignait presque le sommet de la cage. »

On n'a jusqu'à présent reconnu dans notre chat domestique rien qui ressemblât à ces étranges antipathies du tigre et du lion pour les souris, mais chacun connaît et personne ne s'explique l'extrême passion qu'il a pour certaines plantes, pour le *marum*, la *valeriane*, et surtout pour le *nepeta cataria*. Pour conserver cette dernière plante dans les jardins, on est obligé de l'entourer d'un treillage fermé. Si on néglige cette précaution, les chats l'ont bientôt détruite à force de se rouler sur elle. L'odeur les attire de fort loin et paraît les rendre ivres de plaisir (1); ils passent et repassent sur la touffe, se caressent contre les rameaux et mordent dans une sorte de frénésie les feuilles dont cependant ils ne se nourrissent point.

D'autres plantes produisent sur certains animaux des effets non moins marqués, mais tout contraires; tel serait, s'il en fallait croire Pline, l'effet du frêne sur les serpens. « Rien, dit-il, n'est meilleur contre la morsure des serpens que de boire le jus des feuilles de frêne et d'appliquer les feuilles sur la plaie. L'arbre lui-même est si contraire à ces animaux, qu'ils en fuient jusqu'à l'ombre. *J'ai vu,*

(1) Il paraîtrait que l'odeur de l'assa-fœtida produit sur les loups un effet analogue. Ainsi, dans les livres de secrets on trouve, à l'article des moyens indiqués pour la destruction des bêtes fauves, la recette d'une composition dans laquelle cette drogue entre comme principal ingrédient, et dont les hommes qui vont amorcer les pièges à loups doivent frotter la semelle de leurs souliers. A la vérité les livres qui traitent de ces matières sont remplis d'absurdités si choquantes, qu'on est toujours tenté de rejeter sans examen tout ce qu'on y rencontre d'un peu suspect; mais ici peut-être serait-ce aller trop loin que de nier l'efficacité de la recette; et nous savons que dans plusieurs parties de l'Amérique septentrionale on emploie

ajoute-t-il, un serpent renfermé dans un cercle formé en partie de feu et en partie de feuilles de frêne, s'échapper du côté du feu plutôt que de passer à travers les feuilles. Et certes il faut ici admirer la prévoyance maternelle de la nature, qui a fait que le frêne est déjà en fleurs avant que les serpens sortent de terre, et qu'il conserve sa verdure jusqu'au temps où ils se retirent dans leurs trous. »

On s'est habitué à ne pas attacher grande importance au témoignage de Pline, et il faut convenir qu'il donne à chaque instant des preuves d'une crédulité puérile, mais on ne l'accuse guère d'être menteur, et ici il raconte un fait dont il a été témoin. A la vérité, l'expérience répétée dans les temps modernes a plus d'une fois échoué. Camerarius dit qu'elle ne réussit point pour le frêne et les serpens d'Allemagne, et Moyse Charas, dans ses expériences sur la vipère, assure qu'ayant placé, au milieu d'un cercle de feuilles de frêne de trois pieds de diamètre, un de ces animaux, celui-ci, loin de paraître effrayé, alla aussitôt se cacher sous les feuilles. Peut-être le frêne employé par Camerarius et Charas n'était-il pas celui dont Pline avait fait usage, car cet auteur en distingue positivement quatre espèces. Quoi qu'il en soit, nos frênes européens ne sont pas les seuls parmi lesquels il faille chercher une semblable propriété; le frêne blanc d'Amérique passe aux États-Unis pour en être également doué, et une expérience récente semble confirmer l'opinion commune.

Voici comme le fait est raconté dans un des derniers numéros du journal de Silliman.

Au mois d'août dernier, j'allai au Mahoning avec M. Kertland et le docteur Dutton, pour y tirer des cerfs à l'affût, en un lieu où je savais que ces animaux ont la coutume de venir paître la mousse

avec succès, pour attirer les loups, un moyen qui se fonde sur la même propriété. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans un ouvrage publié récemment (*Notes of Illinois*).

« L'odeur de l'assa-fœtida brûlé a sur ces animaux un effet remarquable. Si on allume un feu dans le bois, et qu'on y jette une quantité suffisante de cette drogue pour que l'atmosphère soit imprégnée de l'odeur, tous les loups qui se trouvent dans l'espace où la vapeur se répand s'assemblent immédiatement et s'approchent du bûcher en hurlant d'une manière lamentable. La fascination qui semble agir sur eux est si puissante, qu'on peut tirer des coups de fusil et en tuer plusieurs avant que les autres se décident à quitter la place. »

qui reste attachée aux pierres de la rivière quand l'eau est basse. Après avoir été à notre poste environ une heure, nous vîmes paraître, au lieu d'un cerf, un serpent-sonnette, qui était sorti d'un trou du rocher sur lequel nous étions placés, et qui s'avançait vers l'eau à travers une étroite plage sablonneuse. En entendant nos voix, ou peut-être pour quelque autre cause, il s'arrêta et resta allongé, la tête tout près de la rivière. Il me parut que c'était une bonne occasion pour vérifier ce que j'avais entendu dire de la vertu des feuilles du frêne blanc (*white ash*); en conséquence, je priai mes compagnons de faire le guet, tandis que j'irais chercher une branche de cet arbre. Je me dirigeai alors vers une partie de terrain bas, qui était éloigné de trente à quarante perches de la rivière, et je revins bientôt avec une pousse de frêne blanc de huit à dix pieds de longueur et une d'érable à sucre, afin d'essayer comparativement le pouvoir des deux. Je m'avançai alors vers le serpent, en me plaçant entre son trou et lui, afin de lui couper la retraite. Quand j'en fus à sept ou huit pieds, il se *louva* (se mit en rond), éleva sa tête de huit ou dix pouces, et brandissant sa langue, fit voir qu'il se préparait au combat. Je lui présentai d'abord la branche de frêne blanc, de manière à lui toucher le corps avec les feuilles. Aussitôt il laissa tomber sa tête, étendit son corps, et se roulant sur le dos, il commença à se tortiller comme sous l'influence des plus grandes angoisses. Après avoir bien constaté cet effet, je mis de côté la branche de frêne, et, au même moment, le serpent s'enroula de nouveau et reprit son attitude menaçante. Lui ayant alors présenté la branche d'érable, il s'élança jusqu'à plonger sa tête au milieu de la touffe que formaient les feuilles, revint sur lui-même, s'enroula de nouveau et s'élança une seconde fois de toute la longueur de son corps et avec la rapidité de la flèche. Après m'être ainsi amusé de sa fureur pendant quelque temps, je repris la branche de frêne, et la lui présentai; sur-le-champ il laissa tomber sa tête, et s'étendit sur le dos comme la première fois. Je voulus voir si en le fouettant avec cette branche je parviendrais à l'exciter et le porter à se défendre. Je le frappai donc de plusieurs coups, mais ce traitement, au lieu d'éveiller sa colère, ne fit qu'augmenter son trouble, et bientôt il frappa la terre de sa tête, comme s'il eût voulu y faire une ouverture pour échapper à cette persécution.

L'expérience terminée, nous ne voulûmes pas tuer l'animal qui en avait été le sujet, et en nous éloignant, nous le vîmes regagner son trou, fort désireux, à ce qu'il semblait, de ne pas se trouver une seconde fois sur notre passage.

Je ne me rends pas garant de l'exactitude du récit qu'on vient de lire; mais, du reste, je ne vois pas ce qu'il y aurait de répugnant pour la raison à admettre que le frêné possède une propriété qu'on est obligé de reconnaître, et avec des circonstances encore plus merveilleuses, dans d'autres plantes du Nouveau-Monde.

Dans presque toutes les parties chaudes de l'Amérique espagnole, on emploie, pour arrêter les effets de la morsure des serpens et pour se préserver de l'atteinte de ces dangereux reptiles, certaines plantes qu'on désigne souvent sous un nom commun, quoiqu'elles appartiennent à des espèces et probablement à des genres différens. On les nomme lianes de guaco (*bejucos de guaco*), parce que c'est, dit-on, à l'oiseau guaco qu'on doit la découverte de leurs propriétés.

Le guaco est un butor à peu près de la taille du nôtre, mais plus léger de forme et plus brillant de couleur, sa robe étant agréablement nuancée de blanc, de gris cendré et de bleu ardoise. Il a reçu lui-même son nom du cri qu'il jette le soir, lorsque, perché sur la cime d'un arbre mort, il épie au loin les serpens dans la campagne. Un cri semblable a fait donner à un héron crabier, très répandu dans l'ancien continent, le nom de *guacco* ou *sguacco*, comme l'écrit Aldrovande.

Les effets du guaco ont été d'abord connus en Europe par la relation des expériences que le célèbre botaniste Mutis fit en 1788, à Mariquita, petite ville de la Nouvelle-Grenade. Ayant moi-même habité cette ville, j'ai eu occasion d'interroger plusieurs des personnes qui avaient été présentes aux premiers essais, et je me suis assuré que le récit inséré par Cavanilles dans les *Anales de ciencias naturales* ne contenait rien qui ne fût parfaitement conforme à la vérité. Voici en somme ce que j'ai appris sur ce sujet :

Un nègre esclave, nommé *Pio*, qu'un des principaux habitans de Mariquita, don Jose Armero, avait amené d'une province éloignée, s'était rendu célèbre par la hardiesse avec laquelle il maniait les serpens les plus redoutés. On avait vu ces animaux, devenus

timides en sa présence, chercher souvent à le fuir, mais jamais à le blesser; et l'on assurait qu'il pouvait, au moyen d'une certaine opération, communiquer à d'autres personnes un semblable pouvoir. La chose parvint aux oreilles de Mutis, et tout étrange qu'elle lui semblât, il ne dédaigna pas de s'en occuper. Il pensait avec raison qu'il vaut mieux perdre quelque temps à poursuivre une chimère, quitte à faire rire un peu à ses dépens, que de s'exposer, par une dédaigneuse insouciance ou un excès de scepticisme, à laisser échapper une découverte importante. Il ne tarda pas à se convaincre de la réalité du fait; et dès-lors il chercha, par toutes sortes de moyens, à obtenir du nègre la communication de son secret, afin de le divulguer dans l'intérêt général. Cela n'était pas aussi aisé qu'on serait tenté de le croire. Les *curanderos* (c'est ainsi que l'on nomme dans le pays les hommes qui guérissent les morsures des serpens) forment entre eux une sorte de confrérie. En recevant le secret, ils s'obligent à ne le communiquer que sous certaines conditions, et à des gens qui en feront comme eux un métier. Ils sont astreints, à ce qu'il semble, à diverses pratiques superstitieuses, et c'est une raison pour qu'ils se cachent encore, afin d'éviter les tracasseries qui leur seraient suscitées par les curés; enfin, ce qui paraîtra plus étrange, ils considèrent les serpens comme des êtres qui leur sont nécessaires, et en général ils évitent de leur faire du mal.

J'ai voyagé avec un guide qui appartenait à cette confrérie, et je fus fort surpris de voir que, lorsque nous trouvions dans notre chemin quelque serpent, au lieu de chercher à le tuer, comme eût fait tout autre campagnard, il se contentait de lui jeter de petites pierres, seulement pour l'avertir de nous laisser la route libre. Lorsque je l'interrogeai sur la cause de cette bizarrerie, il m'assura gravement que, s'il tuait un de ces animaux, il perdrait son pouvoir sur la race entière. Je suis persuadé qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il me disait, et je savais déjà que c'était un déterminé menteur; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne voulait pas tuer les serpens, et que la plupart des *curanderos* ont les mêmes égards pour ces vilains animaux.

A force de prières, de promesses, de menaces même, et en usant de toute l'influence que lui donnait son caractère d'ecclésiastique, Mutis parvint à arracher à l'esclave son secret. Afin de le répandre

plus sûrement, il voulut en constater d'abord l'efficacité de la manière la plus authentique; et ainsi il commença une série d'expériences auxquelles il appela, comme témoins, nombre de personnes recommandables.

La première expérience eut lieu le 30 mai 1788, à Mariquita, dans la maison de Mutis, en présence de plus de trente personnes. Là se trouvaient don Diego Ugaldo, depuis chanoine à Cordoue en Espagne; don Anselme Alvarez, conservateur de la bibliothèque de Santa-Fé; don Pedro Vargas, corrégidor de Zipaquira; plusieurs savans et artistes attachés à la *royale expédition botanique*; enfin quelques curieux, parmi lesquels je nommerai seulement celui dont je tiens la plupart de ces détails, don Domingo Conde. Bientôt arriva le nègre Pio, portant sur lui un serpent des plus venimeux qu'il commença à manier, à tourner entre ses mains, et même à secouer rudement, sans que l'animal montrât ni crainte ni colère. Le corrégidor Vargas, soupçonnant quelque supercherie, et croyant que le serpent avait eu les dents arrachées, l'excita du coin du manteau. Le reptile se redressa aussitôt, et se jeta avec fureur sur le morceau de drap dans lequel il enfonça des crochets longs de plus de dix lignes; mais l'esclave le frappant de la main, comme pour le punir de sa pétulance, il redevint aussi soumis, aussi doux qu'auparavant. Vargas alors, ne doutant plus de l'efficacité de la plante de guaco, voulut subir sur-le-champ l'opération par laquelle le nègre s'était rendu invulnérable, et son exemple fut suivi par plusieurs personnes présentes, notamment par don Francisco Zavaraïn, secrétaire de Mutis, et par Matis, peintre d'histoire naturelle. Ce dernier vivait encore lorsque j'habitais Santa-Fé, et j'ai eu occasion de parler avec lui plusieurs fois de cette fameuse expérience.

Les nouveaux initiés voulurent faire immédiatement l'essai de leur pouvoir, et ils commencèrent à toucher le serpent, qui d'abord fut aussi respectueux envers eux qu'envers le nègre; mais bientôt ils le secouèrent de manière à l'irriter, et enfin Matis fut mordu au doigt median de la main droite assez profondément pour que le sang ruisselât de la blessure. Le cher homme ne m'a pas avoué combien il eut peur alors; mais don Domingo Conde m'a dit qu'il n'avait vu de sa vie un homme si effrayé. La consternation, du reste,

était générale; le nègre seul ne témoignait aucune inquiétude : il frotta la morsure avec les feuilles froissées de la liane de *guaco*, et Matis n'éprouva aucun des accidens qu'une semblable blessure eût causés en toute autre circonstance. Il n'éprouvait que la douleur d'une piqûre ordinaire, et il put le même jour reprendre ses occupations.

Le corrégidor dressa procès-verbal de tout ce qui s'était passé devant lui, et Mutis rédigea à ce sujet un mémoire qui parut d'abord dans le journal de *Santa-Fé*, puis fut inséré par extrait dans deux recueils scientifiques publiés en Espagne, le journal hebdomadaire de Madrid et les Annales des sciences naturelles de Cavanilles.

L'usage du guaco se répandit rapidement dans la Nouvelle-Grenade, grace à l'influence des curés, que l'exemple de Mutis détermina à recommander l'inoculation, tandis qu'auparavant ils la proscrivaient comme une pratique superstitieuse, une opération de sorcellerie. La vogue du remède se soutint assez long-temps. Dix ans après, Mutis écrivait à M. Zéa, que nous avons vu à Paris en 1822, chargé d'affaires de la Colombie : « Personne à présent ne meurt de la morsure des serpens. Les chevaux, les moutons guérissent comme les hommes, quand on peut leur faire boire le suc du guaco. Les essais qu'on a eu occasion de faire sont si nombreux, qu'on en remplirait des volumes. »

Mutis était fort bien en cour, et en conséquence il obtint du roi d'Espagne, à diverses reprises, des ordres pour multiplier les expériences et leur donner tout le degré de certitude possible. Mutis s'adressa en conséquence à l'audience royale de Santa-Fé pour qu'on mît à sa disposition des criminels condamnés à mort, sur lesquels il voulait faire des essais. Son but était de reconnaître si l'inoculation préservait pour toujours des effets de la morsure des serpens, ou s'il fallait répéter à de certains intervalles l'opération, comme le prétendaient les *curanderos*. Il voulait voir encore si la blessure de plusieurs serpens contre lesquels on avait employé avec succès le guaco, était décidément mortelle, et enfin savoir si le préservatif réussissait également bien contre toutes les espèces de serpens venimeux. L'audience montra plus d'humanité et de sens que le vieux prêtre; non-seulement elle refusa de soumettre des

prisonniers à ces barbares essais, mais elle déclara qu'elle punirait sévèrement ceux qui, abusant de la confiance de quelque homme libre ou esclave, le détermineraient à se soumettre à de semblables expériences. D'ailleurs elle n'interdit point la pratique de l'inoculation dans les circonstances habituelles.

Des expériences analogues à celles que demandait vainement à la fin du XVIIIe siècle le chanoine Mutis ont été faites à diverses reprises dans le XVIe, et les premières l'on été par ordre d'un pape. « Il me souvient, dit Mathiole dans ses commentaires sur Dioscoride, que l'an 1524, au mois de novembre, je vis au Capitole de Rome la vertu du poison du *napel*; car le pape Clément voulant éprouver la vertu d'une huile que Grégoire Caravita de Bologne, chirurgien fort expérimenté, et dont j'étais alors élève, avait composée pour obvier à tous poisons et aux morsures de toutes bêtes venimeuses, Sa Sainteté ordonna de donner à manger du *napel* à deux brigands qui étaient condamnés à être pendus, pour éprouver sur eux la vertu de ladite huile; ce qui fut fait, et on leur bailla ledit poison parmi du massepin. Celui qui avait plus mangé dudit massepin, par l'ordonnance des médecins de Sa Sainteté, fut souvent engraissé de ladite huile, trois jours durant, et ne mourut point, bien qu'il endurât de grandes et horribles souffrances. Quant à l'autre, qui en avait moins pris, il ne fut engraissé de ladite huile, pour voir la vertu et véhémence du poison, ce qu'on vit aisément; car après quelques heures ce pauvre homme mourut, ayant souffert toutes les douleurs, tourmens, travaux, que conte Avicenne comme endurés par ceux qui ont bu du napel. Nous expérimentâmes le même l'an 1561 au mois de décembre à Prague, à l'endroit d'un larron qui avait été condamné à être pendu; auquel fut baillé par le bourreau, présens les médecins de l'empereur, une dragme des racines de napel incorporée en sucre rosat pour éprouver si l'antidote fameux, par lequel avait été délivré peu auparavant un autre malfaiteur à qui on avait donné de l'arsenic, aurait même vertu contre le napel. » L'homme mourut misérablement après quelques heures de souffrances. Un autre, sur lequel semblable essai fut fait à Naples, revint après sept heures d'horribles souffrances, pendant lesquelles il fut trois fois privé de la vue et plusieurs fois de la raison. Mathiole attribue sa guérison à la poudre

de bezoar qu'on lui avait administrée; il est à croire plutôt que la dose du poison n'était pas assez forte pour produire la mort chez cet individu, qui était jeune et vigoureux.

Je ferai remarquer en passant que la racine de napel, dont les effets sur l'homme sont si terribles, est mangée impunément par le rat, pour lequel même elle paraît être un mets assez friand. On connaît encore beaucoup de substances médicamenteuses ou vénéneuses dont les effets sur l'homme sont très différens de ce qu'ils sont sur certains animaux : ainsi une dose assez faible de cantharides, prise à l'intérieur, nous causerait des accidens très graves; un hérisson en prendra dix fois davantage sans être le moins du monde incommodé. On a même fait, dit-on, à ce sujet une observation qui, si elle se confirmait, serait fort curieuse. Dans l'île de Malte, on donna à manger à un hérisson un grand nombre de cantharides, et il ne s'en porta que mieux; mais cet animal ayant uriné dans un baquet plein d'eau, quelques soldats, qui n'en étaient pas prévenus, burent de cette eau par hasard et éprouvèrent les mêmes accidens que s'ils avaient avalé directement les cantharides.

J'ai dit que l'on confondait sous le même nom de lianes du guaco plusieurs plantes employées de la même manière contre les serpens, mais d'ailleurs différentes par l'espèce et même par le genre. Quelques-unes ne sont pas encore suffisamment déterminées. Quant à celle qui servit aux expériences de Mutis, c'est une corymbifère appartenant au genre mikania, genre voisin des eupatoires, lequel fournit lui-même beaucoup d'espèces vantées comme antidotes.

Le *mikania guaco* est une plante grimpante, à tige herbacée, qui monte sur les arbres jusqu'à trente pieds de hauteur. Les rameaux sont opposés sur la tige, et les feuilles sur les rameaux : ces feuilles, de forme ovalaire, sont longues de quatre à six pouces, larges de trois à quatre, minces, lisses en dessous, cotonneuses en dessus, légèrement pointues à l'extrémité. Les fleurs sont en corymbe, blanches dans l'espèce commune, violettes dans une espèce voisine également employée dans la Nouvelle-Grenade.

Dans les Antilles, la liane de guaco, qu'on commença à employer en 1800 contre la morsure de la vipère trigonocéphale, est

aussi une mikania, mais différente des deux espèces dont je viens de parler.

Dans le Guatimala, une autre plante désignée par le même nom et appliquée dans les mêmes cas est encore différente de toutes les précédentes, car sa tige est ligneuse, et la liane entière, par ses racines et ses branches, ressemble à une vigne, lorsqu'elle est dégarnie de ses feuilles. Les premières notions qu'on a eues en Angleterre et en France sur les effets de cette plante viennent de l'ouvrage de M. Thompson, qui, sous le ministère Canning, avait été envoyé pour visiter les *Républiques du centre* : « Dans ce pays, dit ce voyageur, il y a des serpens dont la morsure tue en vingt minutes; mais si, avant que les accidens soient devenus trop graves, la personne mordue peut mâcher un morceau de guaco et appliquer sur la blessure la salive imprégnée des sucs de la plante, elle n'a plus rien à craindre. Un jeune homme, ajoute-t-il, ayant dans la main une branche de *guaco*, saisit une de ces petites vipères dites *tamaulipas*, dont la morsure tue presque instantanément : l'animal resta immobile et comme engourdi... Le guaco ne sert pas seulement contre la morsure des serpens; on l'emploie dans le traitement des dyssenteries, des fièvres d'accès et de plusieurs autres maladies. Dans les lieux dont le climat passe pour funeste aux Européens, on en prend comme préservatif. »

Le guaco du Guatimala a été employé aussi contre la fièvre jaune, et tout récemment nous l'avons vu proposer contre le choléra.

Long-temps avant la publication de l'ouvrage de M. Thompson, long-temps avant celle du Mémoire de Mutis, on avait, dans un ouvrage souvent cité et rarement lu, des détails sur des effets tout semblables à ceux du mikania produits par une plante également employée dans la Nouvelle-Grenade, ou du moins sur la frontière. Voici comment s'exprimait à ce sujet, en 1741, le père Gumilla dans son *Orinoco ilustrado* :

« Que dirai-je de la *cure* par laquelle, dans le Guayaquil, on rend impuissant le venin des serpens?

« Ce pays, qui dépend de l'audience de Quito, est situé tout près de la ligne équinoxiale, et l'extrême chaleur, jointe à l'humidité de

la terre, y favorise tellement la propagation des couleuvres venimeuses, qu'à peine on peut faire un pas sans en heurter quelqu'une du pied; mais le sage auteur de la nature a voulu que dans les mêmes lieux naquît une liane qui fournit un remède universel contre ces venins. Aussi, est-ce un usage général parmi les cultivateurs de mâcher le matin en se levant un peu de cette plante, et de frotter avec la salive rendue ainsi médicamenteuse certaines parties de leur corps : cela fait, ils vont sans crainte à leurs occupations, car l'expérience de longues années leur a prouvé qu'aucun serpent ne viendra les assaillir, et que, si par hasard ils en foulent un du pied ou le touchent de la main, l'animal restera comme engourdi et hors d'état de leur nuire. »

« Mais, ajoute notre bon moine, le plus merveilleux de la chose est que, si un de nos campagnards veut s'exempter de cet assujétissement journalier, et n'avoir pas chaque matin à mâcher une plante dont le goût n'a rien d'agréable, c'est pour lui chose facile : pour cela, il cherche un guérisseur, *curandero* (les meilleurs sont les nègres), et, sans être malade, il se soumet, sous la direction de celui-ci, à une *cure* dont le résultat est de le préserver de la morsure de toute espèce de serpens.

« Le *curandero* lui impose une certaine diète, lui donne à boire, pendant un nombre de jours déterminé, une infusion de la susdite liane; puis, ce terme expiré, il lui fait aux pieds, aux mains, aux bras, aux jambes, à la poitrine et au dos des scarifications légères, mais suffisantes pour faire couler le sang; il essuie avec un linge toutes ces petites plaies, jusqu'à ce qu'elles ne saignent plus; il les oint du suc exprimé de la plante, et la cérémonie est finie. Celui qui s'est soumis à cette épreuve, non-seulement n'a plus rien à craindre des serpens, mais il peut en faire un jouet : il voit s'humilier devant lui cette vilaine race, qui ne s'est montrée flatteuse pour l'homme qu'une seule fois, et encore cette fois était-ce pour mieux répandre parmi les fils d'Ève son infernal poison. »

L'inoculation du nègre Pio différait peu de celle-là; mais elle était plus tôt faite et n'exigeait ni régime préalable, ni usage de la plante en infusion; seulement, après les scarifications, il faisait avaler deux cuillerées du suc exprimé de la plante, et avertissait d'en prendre une semblable dose chaque fois que la lune entrait en dé-

cours, car, dans l'Amérique espagnole, les phases de la lune marquent le temps d'une foule d'opérations, et pour presque toutes le décours est indiqué comme l'époque de rigueur.

Le père Gumilla, dans le chapitre où il traite de l'inoculation du guaco, parle aussi d'une autre opération à l'aide de laquelle les Indiens cherchent à se prémunir contre l'action des poisons, ce genre d'assassinat étant très commun parmi les diverses tribus qui habitent les bords de l'Orénoque. Comme l'opération a toujours été pratiquée par les *piaches* (magiciens), et qu'elle s'accompagne de certaines paroles mystérieuses, les missionnaires n'ont pas manqué de la proscrire; mais, en dépit de leurs efforts, elle s'est perpétuée en secret depuis la conquête jusqu'à nos jours. Il en coûte cependant cher pour être initié. D'abord le sorcier exige pour sa peine une forte somme, puis il soumet le récipiendaire à un jeûne très long, très rigoureux, et tel que de cent qui se présentent, soixante-dix ne peuvent atteindre le terme de rigueur. Ceux qui peuvent aller jusque-là reçoivent du sorcier trois pilules qu'ils doivent avaler sans les mâcher. Après cela, ils se croient en sûreté contre les poisons dont on fait usage parmi eux. Voici, dit le père Gumilla, comme j'ai d'abord été instruit de cette coutume : « Je demandais un jour à un Indien, homme sage, et qui jouissait de toute ma confiance, pourquoi un des jeunes gens du village était si pâle et si affaibli. — C'est, me répondit-il, parce qu'il jeûne maintenant pour se préparer à prendre les pilules, comme tels et tels les ont déjà prises. Parmi ceux qu'il me désignait était un Indien que je regardais comme le meilleur chrétien, comme l'exemple de toute la mission. Sur-le-champ j'allai trouver cet homme, et l'abordant brusquement : — Comment, lui dis-je, étant chrétien, racheté de Dieu, sers-tu encore le diable? et portes-tu dans ton estomac les pilules du *piache?* — Et comment, reprit l'Indien sans s'émouvoir, les Espagnols, qui sont aussi chrétiens, portent-ils à leur ceinture des pistolets et une épée? — Ils ne les prennent pas, répliquai-je, dans un mauvais dessein, mais seulement pour leur défense. — Et moi, dit l'Indien du même ton, je n'ai pas pris les pilules pour nuire à qui que ce soit, mais pour que, me sachant armé, mes ennemis ne songent pas à m'attaquer. »

Nous avons vu que Gumilla regarde les nègres comme les hommes

habiles par excellence en tout ce qui concerne les serpens, et c'est en effet dans les parties du continent américain où les nègres sont le plus nombreux, qu'on a le plus d'antidotes et de préservatifs contre les morsures de ces reptiles. Il y a quelque raison de croire que plusieurs des pratiques employées dans ce cas ont été dans l'origine introduites par eux et importées de leur première patrie ; ce qui est certain, c'est qu'à l'époque du voyage de Cadamosto, près d'un demi-siècle avant la découverte de l'Amérique, les habitans de la Sénégambie usaient de procédés mystérieux pour écarter de leurs demeures les serpens, et que leurs sorciers passaient même pour doués du pouvoir d'attirer à volonté ces animaux. Peut-être toute la sorcellerie consistait-elle dans la connaissance d'un fait déjà indiqué par les naturalistes anciens, et que les observations des modernes ont mis hors de doute : c'est qu'on peut attirer aisémens certains serpens et particulièrement l'*haje* (aspic de Cléopâtre) en imitant la voix de leur femelle. C'est en usant de cet artifice que les gens qui font en Égypte métier de prendre les serpens cachés dans les maisons parviennent à les faire sortir de leurs trous. Il est vrai que comme ces hommes ne sont payés qu'après avoir réussi, et qu'ils sont appelés quelquefois dans des maisons où il n'y a réellement pas de serpens, ils ont soin d'en apporter toujours quelques-uns cachés dans leurs vêtemens pour les faire paraître lorsqu'ils n'attendent plus rien de leurs recherches.

Les *curanderos* d'Amérique connaissent aussi ce secret et l'emploient au besoin, comme le prouve le fait suivant que je tiens d'un témoin oculaire, M. Castillo, ancien ministre des finances de la république de Colombie.

Se trouvant un jour dans une ville de la côte, M. Castillo parlait en présence de plusieurs habitans des expériences de Mutis et de la reconnaissance qu'on devait à ce savant pour avoir répandu une découverte si importante. — La chose, dit son hôte, ne valait pas la peine qu'on en fit tant de bruit. Long-temps avant qu'on ne la vantât dans les gazettes, cette inoculation se pratiquait ici, mais seulement parmi les hommes qui en ont véritablement besoin, parmi ceux qui travaillent aux champs. Ce vieux nègre qui va chaque jour chercher l'herbe pour les chevaux est un grand *curandero*, et il y a plus de trente ans que je l'ai vu pour la première fois jouer

avec des serpens à sonnette et même avec des tayas, qui ne lui faisaient aucun mal. Si vous voulez, il vous donnera un échantillon de son savoir-faire.—Mais, reprit M. Castillo, nous n'avons point de serpens. — Ne vous en mettez pas en peine, reprit le premier interlocuteur, il en trouvera, car il n'en manque pas dans le voisinage.

Le nègre, ayant été appelé, se mit en devoir d'aller chercher un serpent, et sur la demande de M. Castillo, qui craignait quelque supercherie, il fut suivi de toutes les personnes présentes. Arrivé dans un lieu humide rempli d'herbes et de buissons, le nègre, qui précédait de quelques pas les curieux, s'approcha avec précaution de différentes touffes, faisant entendre par intervalle un petit bruit flûté, et enfin, après quelque temps, il annonça par un geste qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Tout le monde resta immobile pendant que le nègre continuait son appel. Bientôt on le vit se baisser précipitamment et se relever tenant un serpent par le cou; il apporta ainsi l'animal à M. Castillo, qui le reconnut comme appartenant à une espèce très venimeuse, mais qui remarqua que, saisi ainsi près de la tête, il ne pouvait pas mordre. Le nègre alors, ayant passé deux ou trois fois la main sur le corps du serpent, le mit à terre, et le serpent ne chercha ni à fuir ni à offenser; il le reprit, joua avec lui comme font sur nos places avec des couleuvres communes les marchands de savon à détacher, puis le posa de nouveau au milieu du chemin. Au bout de quelques instans, le serpent commençant à s'agiter, le nègre le fustigea de la main et l'obligea à se tenir tranquille; enfin, quand la curiosité des assistans eut été pleinement satisfaite, il reprit la bête par la queue et la lança au loin dans les buissons.

Je n'ai pu savoir de M. Castillo si la plante dont cet homme avouait faire usage était la même que Mutis a fait connaître. Les efforts du savant botaniste pour répandre la pratique de l'inoculation par le mikania n'ont eu qu'un succès passager. L'opération est pratiquée encore aujourd'hui comme elle l'était avant lui dans certaines provinces, telles que celle du Choco où les serpens venimeux sont très abondans; elle est au contraire tombée en desuétude dans les lieux où les accidens sont rares, car on a reconnu que, pour être efficace, cette opération devait être fréquemment répétée, et il est bien difficile qu'on soit ponctuel dans l'exécution

de mesures préservatives, quand les chances de danger sont très éloignées.

Lorsque j'habitais Mariquita, plusieurs des individus qui avaient été inoculés du temps de Mutis vivaient encore, mais personne depuis long-temps ne s'était soumis à l'opération, et je ne trouvai ni jeune ni vieux qui voulût la répéter pour moi. Cependant plusieurs années après que Mutis avait quitté la ville, l'inoculation y était encore fort en vogue. Les jeunes gens se faisaient un jeu d'aller à la chasse des serpens; le jeu finit tout à coup par la mort de l'un d'eux. Ce jeune homme avait été mordu le matin par un serpent *coral*, et n'avait éprouvé aucun accident. A la vérité, le serpent n'était peut-être pas venimeux, car sous le nom de *coral* (corail) on confond, ainsi que l'a montré l'auteur de la *Faune Grenadine*, don Jorge Tadeo Lozano, quatre espèces toutes également marquées d'anneaux d'un rouge brillant, mais dont une seule espèce est pourvue de crochets mobiles. Quoi qu'il en soit, notre jeune homme, à qui la première morsure avait attiré de vives représentations, se fit un point d'honneur de n'y pas céder, et dès le soir même il se remit en chasse. Il fut mordu cette fois par un taya equis (*taya à l'x*), vipère ainsi nommée à cause d'espèces de croix de Saint-André dont tout son dos est marqué. Cette fois la chose fut sérieuse, et malgré les remèdes qu'on appliqua, le blessé mourut dans la nuit.

Je n'ai pu qu'une seule fois essayer l'action de la liane de guaco sur les serpens, et dans des circonstances trop peu favorables pour arriver à un résultat satisfaisant. L'animal avait reçu de l'homme qui s'était chargé de le prendre un coup violent, et il avait la colonne vertébrale rompue; cependant il se mouvait encore, mais il ne cherchait point à mordre : quand nous lui présentâmes la plante, il ne détourna point la tête, et ne parut pas plus endormi qu'auparavant.

En parlant des eupatoires, j'ai dit que plusieurs plantes de cette famille sont employées contre la morsure des serpens, quelques-unes l'ont été dès les temps les plus anciens, comme on peut le voir par divers passages de Dioscorides. C'est une chose remarquable sans doute que l'on attribuât ainsi des propriétés analogues à des plantes dont on ne pouvait alors connaître l'étroite parenté; et cela seul serait un motif de penser que ces propriétés ne sont pas aussi

chimériques qu'on l'a bien voulu dire depuis quelques années. La même analogie d'action, chez des plantes dont l'affinité botanique est encore moins frappante, a été signalée par un naturaliste colombien, le savant Caldas. Voici ce qu'il en dit dans le *Semenario del nuevo regno de Granada*, tom. 1, p. 234.

« En 1803, je fis une excursion botanique dans les vastes forêts de Mira, Santiago, Carapas, etc., lieux brûlans où abondent les serpens venimeux. J'étais accompagné par un Indien noanama, *curandero* renommé. Lorsque l'Indien me voyait tressaillir à l'approche de ces animaux : — *Ne crains rien*, me disait-il, *ne crains rien, blanc*; *s'ils te piquent, je te guérirai.* — Je cherchai par toutes sortes de moyens à gagner son amitié; je flattais son goût pour les liqueurs fortes, je lui faisais divers petits présens; enfin, quand je crus posséder sa confiance, je le priai de me faire connaître ses *secrets* et ses *herbes*. Il y consentit, mais en me faisant promettre le secret, et se cachant toujours très soigneusement des autres personnes de l'expédition botanique. Quelquefois, quand nous étions hors de vue, il s'écartait tout à coup du chemin, cueillait un rameau, et me le donnant furtivement : Tiens, disait-il, voilà une bonne *contra*. J'observais, je déterminais le genre, je décrivais l'espèce, et je la dessinais. De cette manière j'en vins à connaître bientôt un assez grand nombre de *contras*, pour me servir du langage de mon compagnon. Mais ce qui me surprit et appela toute mon attention, ce fut que toutes les plantes qu'il me présenta comme efficaces contre la morsure des serpens appartenaient à un seul genre. Toutes étaient des *Besterias*. Qui pouvait, je le demande, avoir appris à ce rustre à reconnaître, sans jamais s'y tromper, les plantes de ce genre, d'un genre aussi varié et aussi capricieux (*caprichoso*)? La vérité est que ces pauvres ignorans avaient été conduits par l'étude des propriétés médicales à réunir dans un groupe unique sous le nom de *contra* les mêmes espèces dont les botanistes, d'après l'étude des organes, ont formé leur *genre*. »

LES JACHÈRES DE FRANCE ET LES CAPOEIRAS DU BRÉSIL.

On a remarqué de temps immémorial que, lorsque la même terre a été ensemencée plusieurs années de suite avec la même espèce de grains, la récolte diminue et peut même devenir assez pauvre pour

ne plus couvrir les frais de culture. Ce fait, les agriculteurs l'expliquaient à leur manière en disant que la terre était *fatiguée*, et en conséquence ils la laissaient reposer; c'est-à-dire qu'après un terme qui variait selon la nature du sol et le système suivi pour les engrais, chacun de leurs champs restait à son tour une année sans être ensemencé.

Ce n'était pas sans regret que le laboureur laissait ainsi chômer tous les ans quelque portion de la terre; la perte qui en résultait était surtout sensible dans le pays où les produits de l'agriculture ont une grande valeur; et ce fut aussi là qu'on songea d'abord aux moyens de l'éviter.

On voyait les champs laissés en *jachères* se couvrir de plantes abondantes et souvent en apparence très vigoureuses; on en conclut à la fin que l'épuisement n'était que relatif, et on pensa que la terre, qui n'était pas fatiguée pour produire des herbes inutiles, ne le serait peut-être pas davantage si on lui demandait en place une moisson différente de celle qu'elle refusait de porter. L'essai eut du succès; l'expérience finit par enseigner l'ordre suivant lequel on devait faire se succéder les différentes récoltes; et enfin on en est venu au point que non-seulement chaque année donne la sienne, mais même que dans quatre ans, par exemple, on obtient cinq moissons.

Ce n'est pas pour les plantes annuelles seulement qu'a lieu cet épuisement relatif du sol; le même phénomène s'observe pour les plantes vivaces, les arbustes et les arbres; mais ici c'est la nature qui, d'ordinaire, se charge de substituer aux espèces, ou, comme diraient les gens du métier, aux *essences* pour lesquelles le terrain a cessé d'être favorable, les espèces qui y peuvent le mieux prospérer. Le renouvellement spontané s'opère probablement dans le plus grand nombre des cas où l'homme ne le contrarie pas trop fort; mais c'est surtout relativement aux forêts qu'on a eu occasion de le bien constater. En effet, les contrats de vente fournissent le moyen de savoir, pour chaque forêt, quelle espèce d'arbres y dominait aux époques des diverses transactions dont elle a été l'objet, tandis que lorsqu'il s'est agi, par exemple, de la vente d'un enclos, on n'a jamais songé à indiquer si, au moment où le marché a été passé, le terrain était garni d'orties, de mercu-

riale ou de valériane. On trouvera à ce sujet des renseignemens curieux dans un Mémoire de M. Dureau de Lamalle sur le renouvellement périodique des forêts. L'auteur y a indiqué, en se fondant sur des documens authentiques, l'ordre suivant lequel les espèces forestières se succèdent jusqu'à ce que, la rotation accomplie, la forêt se retrouve composée comme elle l'avait été à une époque précédente. Ces changemens ont lieu surtout après les coupes, qui, faisant, pour ainsi dire, table rase, permettent aux espèces pour lesquelles le sol est devenu plus convenable d'y prendre à leur tour la prédominance.

Dans les parties chaudes du Nouveau-Monde, la coupe des forêts est également suivie d'un changement spontané dans la végétation, mais avec cette grande différence, que tandis que chez nous les choses tendent, après un certain nombre de mutations et dans un espace de temps dont on peut, à quelque cinquante ans près, fixer la durée, à revenir à l'état primitif, dans l'Amérique tropicale il n'y a rien de semblable à ce retour; du moins si la périodicité existe, elle est insensible pour nous, et le cercle dans lequel elle doit s'accomplir se dérobe à nos regards par son immensité. Ce qui nous apparaît, c'est le changement, à travers un petit nombre de courtes transitions, d'un état dont on n'aperçoit point le commencement, à un autre état dont rien ne fait prévoir la fin.

M. Auguste de Saint-Hilaire, dans la relation de son voyage au Brésil (1), a appelé l'attention sur la facilité avec laquelle s'opèrent ces métamorphoses qui changent en peu d'années la face de provinces entières, et sur l'imprévoyance des colons qui, sans recueillir eux-mêmes de la destruction des forêts un bien grand avantage, ruinent les ressources du pays et condamnent ainsi leurs enfans à une misère presque certaine.

« Tout le système de l'agriculture brésilienne, dit ce savant voyageur, est fondé sur la destruction des forêts, et où il n'y a point de bois, il n'y a point de culture. L'expérience a appris aux Brésiliens quelles espèces d'arbres sont communes dans les forêts qui, mises en

(1) La *Revue des Deux Mondes* a rendu compte de ce livre à l'époque de sa publication. Un nouvel ouvrage du même auteur, le *Voyage dans le district des Diamans*, sera analysé dans un de nos prochains numéros.

culture, doivent donner les meilleures récoltes. Lorsqu'on a fait choix d'un terrain, on ne le défriche point, on se contente de couper à hauteur d'appui les arbres qui le couvrent. Cette opération se fait quand la saison des pluies est passée, on donne aux branchages le temps de sécher, et l'on y met le feu avant que les pluies recommencent.

« Lorsqu'on a fait deux récoltes dans une terre qui était autrefois couverte de bois vierges, on la laisse reposer; il y pousse des arbres beaucoup plus grêles que les premiers, et d'une nature entièrement différente; on laisse croître ceux-ci pendant cinq, six ou sept années, suivant les cantons; on les coupe, ensuite on les brûle, et on plante dans leurs cendres. Après une seule récolte, on laisse la terre reposer de nouveau; d'autres arbres y croissent encore, et l'on continue de la même manière jusqu'à ce qu'on juge le sol entièrement épuisé. Les espèces de taillis qui succèdent aux bois-vierges s'appellent *capoeiras*.

« Si l'on abandonne ces capoeiras à elles-mêmes et qu'on n'y laisse point paître de bétail, on voit naître à leur place d'autres taillis nommés *capoeirões* où l'on ne trouve plus les arbrisseaux des capoeiras. »

Le changement ne s'arrête pas toujours là : ainsi, dans la portion de la province de Minas-Geraes, qui se trouve à l'orient de la chaîne de Mantiqueira, les plantes herbacées ont remplacé sur une foule de points les forêts dont le sol était autrefois entièrement couvert. « Dans cette partie du Brésil, lorsqu'on a fait dans un terrain un petit nombre de récoltes, on y voit naître une très grande fougère du genre *pteris*. Une graminée visqueuse, grisâtre et fétide, appelée *capim gordura*, ou herbe à la graisse, succède bientôt à cette cryptogame ou croît en même temps qu'elle. Alors toutes les autres plantes disparaissent avec rapidité. Si quelque arbrisseau s'élève au milieu des tiges du *capim gordura*, il est bientôt brouté par les bestiaux; l'ambitieuse graminée reste maîtresse du terrain, et elle ne peut pas même être recommandée comme fourrage; car si elle engraisse les bêtes de somme et le bétail, elle diminue sensiblement leurs forces. L'agriculteur, ne pouvant plus espérer de voir naître de nouveaux arbres sur le terrain, dit que celui-ci est perdu sans retour (*he uma terra acabada*); après avoir fait sept à huit récoltes dans un champ, et quelquefois moins, il l'abandonne,

et brûle d'autres forêts qui bientôt ont le même sort que les premières. Où s'élevaient naguère des arbres gigantesques entrelacés de lianes élégantes, le voyageur ne découvre plus que des campagnes immenses de capim gordura, et cependant il est incontestable que cette graminée ne s'est introduite que depuis un petit nombre d'années. »

Des changemens analogues à ceux que M. A. de Saint-Hilaire signale pour le Brésil ont lieu, quoiqu'en général sur une plus petite échelle, dans les autres parties de l'Amérique tropicale; et j'ai eu moi-même souvent occasion de les observer pendant un séjour prolongé dans la république de Colombie. Dans ce pays, le système d'agriculture est à peu près semblable à celui du Brésil. Ainsi, quand on veut faire un nouvel établissement, on choisit, et avec grande raison, un lieu couvert d'arbres, et surtout de ceux qui ne croissent que dans un sol profond. On abat les troncs, qu'on laisse sur le sol jusqu'à la fin de l'été; alors on les brûle, et après avoir égratigné un peu la terre, sans même prendre la peine, si ce n'est dans certains cas particuliers, de déraciner les souches, on sème ou on plante dans les intervalles, au milieu de la cendre et des charbons. Après quelques moissons on laisse reposer la terre, qui se couvre bientôt d'un taillis qu'on désigne sous le nom de *rastrojo*, et ce taillis lui-même est, au bout de quatre ou cinq ans, coupé et brûlé pour faire place à de nouvelles cultures. Si l'établissement est abandonné, ce ne sont point de grands arbres qui renaissent à la place qu'occupaient les premiers, mais peu à peu on y voit apparaître des arbrisseaux différens de ceux qui s'y étaient d'abord développés. La différence d'aspect, suivant que le *rastrojo* est ancien ou récent, frappe les yeux, même les moins exercés, et je crois qu'elle n'est pas moins grande que celle qui existe entre les *capoeiras* et les *capoeirões*.

Ces goûts aventureux, cette facilité à transporter au loin son domicile, n'existent pas au même degré à beaucoup près chez l'habitant de la Colombie que chez celui du Brésil; aussi dans le premier pays, quoique l'agriculture soit fort déchue dans certains cantons où elle était autrefois florissante, et qu'elle ait pris au contraire du développement dans d'autres parties long-temps négligées, on trouve un grand nombre de lieux qui sont depuis long-temps culti-

vés et où la succession des cultures aux *rastrojos*, et des *rastrojos* aux cultures constitue un système de jachères presque aussi régulier que celui d'Europe, quoique peut-être plus mal entendu encore. Cependant certaines localités ont offert un phénomène analogue à celui de l'invasion du *capim gordura*, mais cela a eu lieu plutôt pour les pâtures que pour les terres cultivées. Voici, par exemple, ce que j'ai vu à Cartago, charmante petite ville située dans la vallée du Cauca par les 4° 34, de lat. N.

Lorsqu'en 1540, le capitaine Jorge Robledo fonda cette ville, le fond de la vallée était en grande partie couvert d'arbres élevés comme ceux qui restent encore sur la rive droite de la rivière de la Vieille (*Rio de la Vieja*) : ces arbres furent aussitôt abattus, et c'est ce qui arrivait presque toujours en pareil cas; car les conquérans, habitués à l'aspect des campagnes nues de l'Espagne, trouvaient que la présence des bois donnait au pays quelque chose de sauvage. Il y avait ici, d'ailleurs, un assez bon prétexte, c'était la nécessité de dégager les abords de la ville, afin que les Indiens ennemis, qui étaient alors très nombreux dans les deux cordillères, ne pussent s'approcher sans être aperçus. Une grande partie des terrains ainsi dépouillés ne fut pas employée pour la culture. Ils se couvrirent d'arbustes qui, arrachés successivement et broutés par le bétail, firent place à d'excellens pâturages d'une herbe fine et succulente. Il y a cinquante ans à peu près que ces prairies jusqu'alors parfaites ont commencé à être envahies par une plante traçante, nommée en quelques endroits *correjuela*, et dans d'autres *batato*, à cause de sa ressemblance avec la patate douce, *convolvulus batata*. Cette plante, qui se multiplie avec une merveilleuse facilité, par ses racines autant que par ses graines, comme le fait notre liseron commun, étouffe le gazon sur lequel elle s'étend, de sorte qu'au bout d'un petit nombre d'années des prairies excellentes sont devenues complètement inutiles pour la nourriture du bétail : c'est un véritable fléau pour les habitans, qui n'ont pu encore, malgré diverses tentatives, trouver le moyen d'en borner les progrès.

Si la plante continue à gagner du terrain, comme cela est assez probable, il ne s'ensuit pas cependant qu'elle doive rester complètement maîtresse du sol; et, quand elle aura fait tout périr au-

dessous d'elle, il lui naîtra sans doute des ennemis. Déjà, dans les lieux où elle s'est le plus anciennement introduite, on commence à voir paraître certains arbrisseaux à feuilles coriaces, différens de ceux qui se trouvaient dans les *rastrojos* anciens ou récens, et ces arbrisseaux l'étoufferont peut-être un jour.

Une autre ville de la Nouvelle-Grenade, Tocayma, fondée six ans seulement après Cartago, eut beaucoup plus tôt à souffrir d'un semblable mal. Riche et florissante d'abord, elle n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade, connue seulement parce que sa proximité de Bogota en fait un lieu de rendez-vous pour ceux des habitans du plateau qui, forcés de suivre un régime sudorifique, ont besoin d'en seconder les effets par l'influence d'un climat très chaud. Sa ruine, à la vérité, dépendit de plusieurs causes: d'une inondation qui renversa une partie des maisons; de l'extinction des Indiens, qui succombèrent aux fatigues, aux mauvais traitemens dont les accablaient les conquérans; mais principalement de la destruction de ses pâturages par l'introduction d'un misérable arbuste, l'*espino*, petit mimose épineux, qui ne commença à paraître dans la plaine où la ville avait été bâtie que quelque temps après l'établissement des Européens.

Une troisième ville, située un peu plus au nord que Tocayma, mais surtout à une beaucoup plus grande hauteur, et de manière à être, comme on le dit dans le pays, en *terre froide*, la ville de Leyva, a de même déchu graduellement, parce que son agriculture est devenue de moins en moins productive. Les campagnes, qui d'abord portaient des moissons de froment d'une abondance si extraordinaire, que je n'ose répéter ce que j'en ai entendu rapporter, donnent aujourd'hui à peine de quoi payer le laboureur. Mais ici il n'y a pas eu introduction, au moins en proportion notable, d'espèces végétales nuisibles aux blés; il y a eu seulement épuisement du sol. Ce qui doit surprendre d'ailleurs, ce n'est pas la stérilité actuelle, mais la longue durée de la fécondité. C'est une chose remarquable qu'une terre qu'on n'engraissait jamais, et à laquelle on demandait continuellement un même produit, ait pu encore, après deux siècles, donner des moissons qui payassent la semence et le labour.

Il est probable que, par une alternance judicieuse dans les cultures, on parviendrait, non pas à rendre aux campagnes de Leyva

leur première fertilité, mais à en obtenir des produits beaucoup plus avantageux que ceux qu'elles donnent aujourd'hui.

Il en est pour les végétaux comme pour les animaux, le même genre de nourriture ne convient pas à tous indistinctement : aussi, là où une plante ne trouve plus de quoi vivre, une autre rencontre des alimens abondans; et c'est ce qui explique, jusqu'à un certain point, d'une part, la nécessité des alternances dans nos cultures, de l'autre le renouvellement spontané des forêts. Mais, si une plante nuit à celles de la même espèce qui lui succéderont en prenant une partie des *alimens* dont elles auraient besoin, rien ne nous dit que ce soit là le seul mal qu'elle leur prépare, et qu'en même temps qu'elle les *affame*, elle ne les *empoisonne* pas en déposant dans le sol ses *excrémens*.

Cette idée, présentée depuis plusieurs années par M. Decandolle et appuyée de considérations qui lui donnaient beaucoup de poids, vient d'être récemment confirmée par des expériences directes.

Brugmans avait annoncé que des plantes enterrées jusqu'au collet dans du sable sec présentaient, quand on les en retirait, des gouttelettes d'eau à l'extrémité des racines. L'expérience répétée par d'autres semble avoir rarement réussi; mais s'il est difficile d'être témoin du suintement, il est aisé au contraire de constater l'existence de matières évidemment sécrétées par les racines. C'est ce qu'on observe, dit M. Decandolle dans sa *Flore française*, sur le *carduus arvensis*, *l'inula helenium*, le *scabiosa arvensis*, plusieurs euphorbes et plusieurs chicoracées. Il semble que ces sécrétions des racines ne sont autre chose que les parties des sucs propres qui, n'ayant pas servi à la nutrition, sont rejetées en dehors lorsqu'elles arrivent à la partie inférieure des vaisseaux; le phénomène, quoique n'étant pas toujours facile à voir, est probablement commun à un grand nombre de plantes.

MM. Plenck et de Humboldt, ajoute le savant botaniste, ont eu l'idée ingénieuse de chercher dans ce fait la cause de certaines habitudes des plantes. Ainsi l'on sait que le chardon nuit à l'avoine, l'euphorbe et la scabieuse au lin, l'inule aulnée à la carotte, l'erigerum âcre et l'ivraie au froment, etc. On peut croire que les racines de ces plantes laissent suinter des matières nuisibles à la végétation des autres. Au contraire, si la salicaire croît volontiers

près du saule, l'orobanche rameuse près du chanvre, n'est-ce pas que les secrétions des racines de ces premières plantes sont utiles à la végétation des autres?

M. Decandolle est revenu sur cette idée dans des ouvrages postérieurs; il l'a développée, et en a fait des applications à l'économie rurale. Il admet que les plantes, en pompant tout ce qui se présente de soluble à leurs racines, ne peuvent manquer d'aspirer aussi des particules qui ne peuvent servir à leur nourriture. Ainsi, lorsque la sève a été entraînée par la circulation dans tout le végétal, élaborée, et privée d'une grande quantité d'eau par les feuilles; puis, enredescendant, lorsqu'elle a fourni aux organes tout l'aliment qu'elle contenait, il doit se trouver un résidu de particules qui ne peuvent s'assimiler au végétal, étant impropres à sa nourriture. Ces particules, après avoir traversé tout le système, sans altération, retournent au sol par les racines, et le rendent moins propre à nourrir une seconde récolte de la même famille de végétaux, en accumulant des substances solubles qui ne peuvent s'assimiler. On sait fort bien qu'un animal ne peut être nourri de ses propres excrémens, et il est à croire que pour les végétaux il y a même impossibilité.

Des vipères peuvent être tuées avec leur propre venin; et, comme l'a fait voir M. Macaire dans des expériences antérieures à celles dont il va être parlé, des végétaux peuvent souffrir de l'absorption des poisons qu'ils fournissent eux-mêmes. Or, il doit arriver souvent que par l'action de ses organes une plante convertisse une portion des particules qu'elle a ingérées en substances délétères, soit pour les plantes de sa propre espèce, soit pour d'autres, et qu'elle rejette ensuite par ses racines une portion de ce poison. L'allongement continuel des racines rend l'effet fâcheux à peu près nul pour la même génération de plantes, et c'est la génération suivante qui, si elle est de la même espèce, aura à en souffrir. On conçoit d'ailleurs fort bien comment ces excrémens, qui sont au moins inutiles et probablement funestes à la plante d'où ils proviennent, de même qu'à ses semblables, pourront, au contraire, fournir une pâture abondante et saine à un autre ordre de végétaux. Les exemples tirés du règne animal s'offrent encore ici avec une force d'analogie remarquable.

Cette théorie, qui rend raison de la plupart des faits observés, avait encore cependant besoin d'être appuyée par des expériences directes : M. Macaire s'est chargé de ce soin, et les résultats ont pleinement prouvé la justesse des vues de M. Decandolle.

Pour obtenir les produits de l'exsudation supposée des racines, M. Macaire eut recours à différens moyens. Il essaya de faire vivre des plantes entièrement dans l'air, puis de faire germer des graines dans du sable siliceux pur, dans du verre pilé, sur des éponges lavées, sur du linge blanc. De tous ces procédés, les uns échouèrent complètement, et les autres donnèrent des résulats qui manquaient du degré de précision auquel aspirait le savant expérimentateur. Enfin, pour dernière ressource, il essaya de faire vivre dans de l'eau de pluie parfaitement pure des plantes toutes développées et pourvues de toutes leurs racines. Ces plantes étaient enlevées de terre avec précaution ; leurs racines étaient lavées avec un soin minutieux, essuyées, puis placées dans des fioles avec une certaine quantité d'eau dont la parfaite pureté avait été constatée à l'aide des réactifs ordinaires. Dans cet état, elles vivaient très bien, puisqu'elles continuaient à développer leurs feuilles, à épanouir leurs fleurs.

Si, au bout de quelques jours, on examinait l'eau dans laquelle une plante avait ainsi végété, il était aisé de reconnaître, soit au moyen de l'évaporation, soit à l'aide des réactifs, qu'il s'y trouvait des substances étrangères, fournies évidemment par les racines. Le même phénomène s'est répété sur tous les végétaux soumis à l'expérience; de sorte que M. Macaire le considère comme général, au moins pour les plantes phanérogames.

L'eau s'altérait par l'effet du séjour de la plante; mais il y avait deux manières d'expliquer ce changement : on pouvait l'attribuer à une sorte de macération dépendante de l'action du liquide, action qui aurait eu lieu tout aussi bien sur une racine privée de vie, ou le regarder comme le résultat d'une sécrétion active, d'une fonction propre seulement à la place vivante, et qui se continuait lorsque les racines étaient plongées dans l'eau, comme lorsqu'elles étaient encore enfouies dans la terre. Pour se décider entre ces deux suppositions, dont la dernière était déjà à beaucoup près la plus probable, M. Macaire fit des expériences très différentes, et dont les ré-

sultats cependant concordèrent parfaitement. D'une part, il voulut ne recueillir que les produits de plantes bien vivantes, afin qu'on ne pût pas supposer que ces sécrétions étaient l'effet d'une maladie produite par les circonstances insolites dans lesquelles le végétal se trouvait placé. De l'autre, il plaça des parties détachées de la même plante dans l'eau, afin de voir si cette eau s'altérait avec la même rapidité et de la même manière.

Des plantes vigoureuses de chondrille furent mises, avec leurs racines bien nettoyées, dans l'eau de pluie filtrée. On les y plaça toutes fleuries, et elles continuèrent à s'y épanouir; au bout de quelques jours, et avant qu'elles eussent eu le temps de souffrir du changement de régime, on les enleva, et on en replaça d'autres dans la même eau. Cette eau, après quatre substitutions semblables, avait pris une teinte jaune, une odeur assez prononcée analogue à celle de l'opium, et une saveur amère un peu vireuse; elle précipitait en brun la dissolution d'acétate neutre de plomb, troublait une dissolution de gélatine, et enfin laissait par l'évaporation une substance d'un brun rougeâtre.

Pour s'assurer que cette substance était bien le produit de la végétation, et non d'une action indépendante de la vie, M. Macaire mit tremper pendant le même temps, d'un côté, des racines seules de chondrille, de l'autre, dans un flacon différent, les tiges seules coupées de la même plante. Les racines se conservèrent fraîches, les tiges gardèrent leurs fleurs non flétries; mais, dans aucun des flacons, l'eau ne prit de couleur ni de saveur marquées; elle n'avait rien de cette odeur opiacée qui était si sensible dans l'autre; elle n'agissait point sur les réactifs, et enfin ne laissait presque aucun résidu.

Les expériences répétées sur des plantes très différentes donnèrent toujours des résultats analogues.

Une fois assuré que les végétaux rejettent par leur racine les parties impropres à leur alimentation, M. Macaire voulut savoir à quelle époque de la journée le phénomène a lieu. Pour cela il prit une plante enracinée et vigoureuse de haricot, et, après l'avoir nettoyée convenablement, il la mit tremper dans l'eau de pluie. Le soir, la plante fut lavée, essuyée, et placée dans un second flacon également plein d'eau de pluie; le matin, semblable opération du lavage

avant de remettre le haricot dans l'eau où la veille il avait passé le jour. Pendant une semaine, la plante fut ainsi, deux fois par vingt-quatre heures, passée d'un flacon à l'autre. Au bout de ce temps, les liquides contenus dans les deux flacons furent examinés : dans l'un comme dans l'autre, on trouva les produits de la sécrétion des racines; mais l'eau dans laquelle la plante avait végété toutes les nuits en contenait une proportion beaucoup plus considérable que l'autre. M. Macaire s'assura par la suite qu'en faisant pendant le jour une nuit artificielle pour les plantes, on augmentait sur-le-champ d'une manière très sensible l'excrétion des racines. Ce résultat curieux pouvait d'ailleurs, jusqu'à un certain point, être prévu; on sait en effet que c'est pendant le jour et sous l'influence de l'action exercée par la lumière que les racines des plantes absorbent les liquides qui servent à leur alimentation : il était donc naturel de penser que ce serait surtout pendant la nuit, époque où cesse cette absorption, que l'excrétion aurait lieu.

Il était probable, d'après ce qui vient d'être dit, que les plantes pourraient se servir de leurs racines pour se débarrasser des substances nuisibles qu'elles auraient ingérées; c'est ce qui fut mis hors de doute par les expériences suivantes. Des plantes de mercuriale, lavées avec précaution dans l'eau distillée, furent placées de manière à ce qu'une partie de leurs racines plongeât dans une solution légère d'acétate de plomb, et l'autre partie dans l'eau pure. Elles végétèrent assez bien pendant quelques jours, après quoi l'eau qui avait été placée pure au commencement de l'expérience contenait une certaine quantité de sel de plomb, sel qui avait été déposé évidemment par les racines qui y trempaient. Les essais variés de diverses manières tendirent tous à prouver que la sécrétion des racines est un des moyens par lesquels le végétal se débarrasse des substances qu'il a absorbées, et qui lui sont nuisibles ou seulement inutiles.

Les essais que M. Macaire a faits jusqu'à présent pour déterminer la composition des matières excrétées, ne sont pas très nombreux; cependant ils ont déjà conduit à ce résultat, que la nature de ces matières varie selon les familles de végétaux qui les produisent; que les unes, étant âcres et résineuses, peuvent nuire, et d'autres, étant douces et gommeuses, peuvent aider à l'alimen-

tation des végétaux, ce qui tend à confirmer la théorie des assolemens.

M. Macaire a eu lui-même occasion, dans le cours de ses expériences, de voir les excrémens de certains végétaux servir à d'autres alimens. Pendant qu'il s'occupait de la famille des légumineuses (et les seules qu'il soumit à ses observations étaient les espèces employées communément dans l'économie domestique, les pois, les fèves, les haricots), il remarqua que lorsque l'eau dans laquelle ces plantes avaient vécu était chargée de beaucoup de matière excrémentitielle, les nouvelles plantes de même espèce qu'on y mettait n'y vivaient pas bien et se flétrissaient assez vite. Ayant remplacé au contraire les légumineuses par des plantes d'une autre famille, celles-ci y prospéraient. Le blé, par exemple, y vivait très bien, et l'on voyait, à mesure qu'il séjournait dans le liquide, celui-ci perdre graduellement sa couleur jaune. La proportion de résidu obtenu par l'évaporation devenait en même temps de moins en moins considérable, de sorte qu'il était évident que le blé absorbait une partie de la matière sécrétée par les fèves. C'était une sorte d'assolement dans une bouteille.

Un accident survenu dans le cours des expériences que nous venons de rapporter, fournit à M. Macaire l'occasion de déterminer les circonstances dans lesquelles certains gaz exercent sur les végétaux une action délétère.

Plusieurs des plantes sur lesquelles on observait les excrétions des racines, ayant été endommagées par des exhalaisons de chlore, M. Decandolle, qui en fut informé, engagea M. Macaire à voir si l'action avait lieu de jour ou de nuit.

C'est pendant le jour, remarquait le savant botaniste, qu'ont été faites les expériences d'après lesquelles on a rejeté comme non fondées les plaintes des agriculteurs qui soutenaient que les exhalaisons de certaines manufactures nuisaient aux plantes situées dans le voisinage. Les chimistes ont presque toujours déclaré que l'action de ces gaz sur les végétaux était nulle, et ils n'ont pas soupçonné que l'heure pouvait avoir de l'influence sur le résultat. Peut-être auraient-ils été conduits à des conclusions toutes différentes, si leurs expériences, au lieu d'être faites de jour, temps pen-

dant lequel les plantes n'absorbent point de gaz, l'avaient été durant la nuit.

Pour suivre cette induction, qui ne pouvait être suggérée que par un botaniste, M. Macaire entreprit des expériences, tant de nuit que de jour, sur des plantes enracinées d'euphorbe, de mercuriale, de seneçon, de laitron et de chou. Les plantes étaient disposées de manière que leurs racines trempaient en dehors du vase. Le chlore, l'acide nitrique, le gaz nitreux et l'acide nitrochlorique n'exercèrent pendant le jour aucune action nuisible sur les plantes; dans certains cas seulement, ils grillèrent quelques feuilles, mais ils ne produisirent point d'empoisonnement, ils ne furent pas absorbés. Pendant la nuit, l'absorption s'opérait, et même avec une proportion de gaz plus faible que dans le jour, toutes les plantes périssaient; le chou seul résista.

ROULIN.

SCÈNE HISTORIQUE

DE

ROME AU XIE SIÈCLE.

ENLÈVEMENT DU PAPE.[1]

Tandis que Grégoire VII fulminait sur le nord ses redoutables anathèmes, il était mal en sûreté dans son église; et ce n'est pas un des moindres contrastes de sa vie, que de le voir attaquer avec tant de hauteur le roi d'Allemagne, faire payer tribut à Guillaume-le-Conquérant, et demeurer lui-même, au milieu de Rome, exposé au premier coup de main d'un ennemi. Mais ces désordres remon-

(1) Nous devons à M. Villemain l'obligeante communication de ce fragment de son histoire de Grégoire VII, à laquelle il travaille depuis long-temps, et qui se fera encore attendre. Nous espérons aussi donner prochainement dans la *Revue* un travail important que l'éloquent écrivain a bien voulu nous promettre.

(*N. du D.*)

tent plus haut, et tenaient moins encore à la rude licence du moyen-âge qu'à la nature même du gouvernement pontifical, puissance toute d'imagination et de foi, sans force matérielle, idole adorée au loin, faible et vulnérable dans son temple.

Aux siècles antérieurs, les barons romains, c'est-à-dire les seigneurs goths ou lombards, maîtres de quelques châteaux dans la banlieue de Rome, ou de quelque ruine fortifiée dans la ville, avaient souvent rançonné l'Église, en avaient opprimé le chef, s'en étaient disputé l'élection. Depuis qu'il n'y avait plus d'empereurs, ni de *Théodoric*, un comte de *Toscanelle* ou de *Tibur*, aidé de quelques hommes d'armes, disposait de la tiare; et la dépendance locale du siége de Rome s'était aggravée, en même temps que son nom grandissait dans le vide qu'avait laissé la chute de l'empire. Charlemagne délivra de ce joug honteux la chaire pontificale; et, l'exhaussant pour être couronné par elle, il l'avait rendue puissante à Rome et dans l'Italie. Après lui, comme le désordre recommença, elle fut faible à l'intérieur, en dominant au dehors. Elle fit juger l'empereur Louis par des évêques, et redevint elle-même en butte à quelques châtelains pillards de la campagne de Rome. Les Othon, les Henri, survenant comme de plus puissans maîtres et de plus glorieux oppresseurs, ne détruisirent pas entièrement cette féodalité des barons romains; elle reparaissait par intervalle, dans l'éloignement des lances allemandes. Quelquefois elle vendait ses services à l'empire, appuyait les Allemands, intrus évêques dans Rome, et réprimait le peuple, zélé pour les droits de l'Église; quelquefois elle s'unissait à lui, contre la domination allemande. C'était parmi cette noblesse qu'était toujours choisi le préfet de Rome (1), magistrat équivoque qui prêtait hommage au pape, et recevait de l'empereur l'investiture et le glaive. Toutefois, la puissance de ces familles allait s'affaiblissant, depuis que des seigneuries bien autrement redoutables, celles de Mathilde et des ducs normands, s'étaient élevées dans la Toscane et la Calabre.

(1) Urbis præfectus de sua dignitate respicit utrumque, videlicet domnum papam, cui facit hominium, et domnum imperatorem a quo accepit suæ potestatis insigne, scilicet exertum gladium. *Gerohus Reichperg. apud Baluz. miscell.*, t. v.

Pendant les longs troubles qui avaient précédé l'avénement de Grégoire VII, un de ces nobles romains, Cinci, fils d'Étienne, ancien préfet de Rome, s'était signalé par son audace et ses rapines. Profitant de la charge de son père, il s'était fait dans la ville plusieurs retraites fortifiées, et avait attiré près de lui tous les méchans et les *hérétiques* de Rome, dit la chronique. Meurtrier d'un de ses oncles, dont il avait forcé et détruit la maison, il fut frappé d'anathème par le pape Alexandre, à la demande d'Hildebrand, qui déjà gouvernait tout. Ayant pris la fuite avec deux de ses partisans, Bertramn et Nicolas, il s'était réfugié à la cour de Henri. Il avait servi la cause de l'anti-pape Cadaloüs, était rentré avec lui dans Rome, l'avait reçu dans sa maison, et avait fait la guerre de rue en rue pour sa cause. Cadaloüs vaincu et mort, Cinci, après avoir erré long-temps, favorisé par l'entremise de quelques nobles romains, que Grégoire VII ménageait, à son avénement, était revenu dans Rome, et avait fait au pape serment de garder la paix.

Remis en possession d'une tour qu'il avait autrefois bâtie à l'entrée du pont de Saint-Pierre, il jeta dans ce poste bon nombre d'hommes d'armes; et bientôt, sous prétexte d'un droit de péage, il rançonna tous les passans qui allaient ou revenaient chargés de quelque marchandise (1). Grégoire VII, irrité de ce désordre, voulut frapper dans Cinci un des derniers restes de ces barons factieux et brigands qui disposaient autrefois de la papauté. Après avoir épuisé les religieuses réprimandes et les menaces d'anathème, il donna l'ordre au préfet de Rome de se saisir du rebelle à Dieu et à l'Église. Ce préfet, du même nom et sans doute de la même famille que Cinci, était un pieux personnage qui portait si loin le zèle du Seigneur, que, laïque et homme de guerre, il avait plus d'une fois prêché le peuple à l'église (2). Des cardinaux même lui reprochaient d'être trop assidu

(1) Sicque factum est ut in ipsa turri, quam miræ magnitudinis supra pontem S. Petri construxerat, viros sicarios poneret, qui ab omnibus introeuntibus et exeuntibus ex iis quæ ferebantur prædam caperent. *Paul. Bernr. apud act. sanct.*

(2) Heri plane in ecclesia B. Petri apostolorum apostoli de præsentis tunc Epiphaniæ solemnitate... ita locutus es, non ut præfectum reipublicæ, sed potius ut sacerdotem decebat ecclesiæ. *Petri Damiani Epistolæ*, tom. Ier, pag. 354.

dans les lieux saints, et de négliger son tribunal temporel (1). Mais Grégoire VII avait bien jugé le dévouement intrépide de cet homme. Sans égard à sa parenté et aux murmures de la noblesse romaine, le préfet arrêta par force Cinci, et le jeta dans un cachot. Frappés de ce coup hardi, plusieurs nobles de Rome vinrent alors supplier le pape. Grégoire VII, après avoir exigé de Cinci serment, sur les reliques de saint Pierre, qu'il amenderait sa vie, et tiré de lui des otages, le mit en liberté, en confisquant sa principale forteresse. Elle fut, à coups de béliers et de marteaux, démolie de fond en comble, aux grands applaudissemens du peuple, qui, dans cette lutte, était de cœur pour le pape contre les *châtelains*.

Désespéré de cet affront, qui abattait son parti dans Rome, Cinci, chercha partout des alliés et une vengeance. Il s'adressa d'abord aux principaux excommuniés, visitant le duc Guiscard en Calabre, et envoyant un de ses fils à Ravennes, pour conférer avec l'archevêque Guibert. Le prince normand, tout brouillé qu'il était avec le pape, n'avait garde de violer de ses propres mains cette chaire de saint Pierre, dont il attendait plus tard une consécration pour ses conquêtes. Guibert, malgré sa haine, ne pouvait rien entreprendre à force ouverte contre le pape. Cinci leur confia cependant son projet de prendre et de tuer Grégoire VII, et il écrivit en Allemagne à Henri, pour offrir de lui amener, pieds et mains liés, le pape, son ennemi (2). On ne sait quelles furent les réponses, et les encouragemens de Henri.

Près d'un an s'était écoulé depuis le bannissement de Cinci. Sous la protection du prince des Normands et de Guibert, il employait ce temps à réunir des aventuriers, et à se préparer une occasion et des complices dans Rome ; il promettait pillage et liberté (3).

(1) Cave ergo, ne propter peculiaris orationis studium, cui insistere forte contendis, disciplinam tam innumerabilis populi, qui tibi commissus est, negligas. *Petri Damiani Epistolæ*, tom. I, pag. 356.

(2) Statuitque cum ipsis tempus opportunum, quomodo dominum papam caperet et occideret... promittens eumdem patrem regio conspectui repræsentandum. *Paul. Bernr. Apud. Act. Sanct.*

(3) Promittens eis ineffabilia, libertatem futuram, quæstum sine mensura. *Ibid.*

Toutefois, rien ne paraissait encore; et Grégoire célébrait avec sécurité les cérémonies saintes, se montrait souvent au peuple, et remplissait tous les devoirs de chef et de pontife.

La veille de Noël, il était allé, selon l'usage, à Sainte-Marie-Majeure, sur le mont Esquilin. Élevée près des ruines d'un temple de Diane, au lieu où furent les jardins de Mécène, cette basilique, la seconde des *Patriarchales* de Rome, était particulièrement chère à la dévotion du peuple. Parmi de pieuses reliques, on y vénérait un antique tableau de la Vierge, portant sur son bras gauche son divin enfant. Cette image, disait-on, venue de l'Orient, avait été peinte par l'apôtre saint Luc (1) : elle faisait des miracles; et l'on racontait que, promenée dans la ville, au temps du pape saint Grégoire, elle avait subitement conjuré le fléau d'une peste. Agrandie et ornée, sous le pape Sixte III (2), Sainte-Marie, depuis le cinquième siècle, était, chaque année, visitée à Noël par la ville entière, qui, se pressant à la messe pontificale, passait là toute la nuit dans les chants et les prières. Mais cette fois le pape n'avait été suivi à Sainte-Marie que d'un petit nombre de prêtres. Un long et violent orage, qui parut aux esprits préoccupés de l'anté-christ annoncer le retour du déluge (3), avait retenu beaucoup de familles dans leurs maisons. Les voisins s'étaient à peine visités durant le jour; et peu de fidèles, par cette nuit pluvieuse et noire, avaient fait le pélerinage de Sainte-Marie, dans un quartier lointain et désert.

Cependant le pape, revêtu de ses saints ornemens, debout à l'autel, célébrait la messe de minuit. Il venait de communier avec son clergé; le reste du peuple présent communiait encore, et le pape n'avait pas dit l'oraison dernière (4). Tout à coup l'église est envahie à grands cris, par des hommes couverts de fer. L'épée à la main, renversant tout sur leur passage, ils courent à la cha-

(1) Imago G. V. Mariæ in quadam grossa tabula, cum imagine Filii in brachio sinistro, quam depinxit S. Lucas evangelista. *Basiliæ S. Mariæ Majoris descriptio.*

(2) Diarium italic., pag. 106.

(3) Ipsum primi temporis imminere diluvium omnibus videbatur. *Paul. Bernriedens.*, pag. 122.

(4) Antequam post-communialem orationem finiret Eucharistiatus. *Berthold. Const.*, *Chronicon*, pag. 29.

pelle de la crèche, blessent quelques fidèles qui en défendent l'entrée, brisent la barrière, et mettent leurs mains sanglantes sur le pontife. C'étaient Cinci et sa bande, qui, avertis et secondés par les gens du voisinage, ayant des chevaux prêts aux portes de l'église, avaient tenté ce coup de main sacrilège.

Dans leur fureur, un d'eux blesse le pape au front; puis ils l'arrachent de sa messe inachevée, et l'entraînent, l'outrageant et le frappant, sans qu'il dise un seul mot, qu'il résiste, ou qu'il demande grâce, calme, intrépide, les yeux levés au ciel (1). Enfin, l'ayant dépouillé du *pallium*, de la chasuble et de la tunique, ne lui laissant qu'un vêtement sur le corps, ils le jettent en croupe derrière un des leurs, comme un brigand garotté qu'on emmène (2). Fuyant alors de toute la vitesse de leurs chevaux vers un quartier de la ville où Cinci possédait encore une tour fortifiée, ils s'y renferment avec leur prisonnier.

Cependant les prêtres et les fidèles, échappés de ce désordre, remplissent la ville de leurs cris et de leur effroi. On sort des maisons : les torrens de pluie et le violent orage s'étaient apaisés; le ciel était redevenu serein; les rues et les places furent en un moment éclairées de mille torches.

On se racontait avec horreur les attentats de la nuit : l'église de Sainte-Marie profanée, la captivité ou la mort du pontife; car on ne savait ce qu'il fallait craindre encore. Les prêtres couraient d'église en église, dépouillant les autels, et cachant les choses saintes. Il semblait qu'on eût à craindre une profanation universelle. Les autres habitans prenaient les armes. Tout le reste de la nuit, les trompettes sonnèrent, les cris d'alerte retentirent; on plaça des postes, on garda les issues de la ville, de peur que le pontife, s'il vivait encore, ne fût emmené hors des murs par ses ravisseurs (3).

En même temps, la foule se porte au Capitole, qui, par un instinct de souvenir, était encore, dans toutes les crises publiques, le rendez-vous du peuple, et comme le lieu de ses conseils. Là, on

(1) De missa nondum finita, violentis manibus, abstraxerunt, cædentes et percutientes. *Paul. Bern.*, pag. 123. — Non reclamavit, non reluctatus est. *Ibid.*

(2) Ut furem tractum, post dorsum cujusdam sacrilegi posuerunt. *Ibid.*

(3) Totâ nocte, signis tubisque sonantibus, militibusque omnes aditus lustrantibus, ne aliquo portaretur extra urbem ingenio. *Ibid.*

apprend enfin, par divers témoignages, que le pape est vivant; qu'il est prisonnier dans une tour de la ville.

A cette nouvelle, le peuple pousse des cris de joie vers le ciel. Le jour paraissait, et tout devenait plus certain et plus facile. On marche en armes vers la forteresse désignée, que l'on nomme de tous côtés le repaire de l'anté-christ. Quelques-uns des hommes d'armes de Cinci en défendaient les premières approches; ils sont attaqués, mis en fuite, et se rejettent dans l'enceinte fortifiée, auprès de leurs camarades. Le peuple alors en forme le siége : on apporte des machines de guerre; on bat les murs à coups redoublés; on allume des feux au pied des portes. Les assaillans combattent à l'envi; personne ne se ménage pour une cause si sainte. Le rempart extérieur cède et s'écroule, et le peuple est au pied de la tour (1).

Pendant l'assaut, Grégoire VII, jeté d'abord dans une chambre de cette tour, y recevait à la fois des soins extraordinaires et des outrages. Un habitant de la ville et une femme de noble naissance s'étaient introduits avec les ravisseurs; et là, oublié dans la confusion du combat, cet homme couvrait de fourrures le pontife souffrant du froid de la nuit, et réchauffait sur son propre sein les pieds glacés du vieillard (2).

La femme, avec un zèle plus tendre encore, lavait et pansait sa blessure, en accusant les ennemis de Dieu, les meurtriers sacriléges dont elle était entourée; puis, versant des larmes, elle baisait avec religion la poitrine, les cheveux, les vêtemens du pontife. Ce spectacle rappelait aux imaginations du temps les soins de Madeleine pour le Sauveur lui-même (3). Mais, au même lieu, à la même heure, une autre femme, la sœur de Cinci, vint accabler le pontife de malédictions et d'injures (4).

(1) Ignis appositus est; allatisque machinis et arietibus, rumpitur murus. *Paul. Bern.*, pag. 123.

(2) Vir ille, tædio detractionis et algore hibernalis noctis afflictum allatis calefecit pellibus, pedesque ejus in sinu suo composuit. *Ibid.*

(3) Matrona vero ipsa, fomento medicaminis sui, Patris nostri plagam, nimio sanguinis rosei profluvio tabidam, deplorando mulcebat... Altera nimirum Maria effecta, caput pectusque deosculans lacrymis rigabat. *Ibid.*

(4) Traditoris soror Patri maledicere non formidabat. *Ibid.*, pag. 124.

Cinci lui-même, avec d'horribles menaces, voulait arracher au pape un ordre de livrer son trésor et ses châteaux; mais Grégoire demeurait inflexible (1). Un serviteur de Cinci, imitant son maître, jurait, avec des blasphèmes, qu'il couperait la tête au pape avant la fin du jour. Le hasard du combat punit bientôt la brutalité de cet homme : ayant paru sur les créneaux, il tomba mortellement blessé à la gorge d'une javeline lancée du dehors; et sa mort fut, aux yeux de ses compagnons même, un signe de la colère céleste.

Cinci, embarrassé de ce qu'il a fait, craignant que la forteresse ne soit bientôt prise d'assaut par le peuple en fureur, vint se jeter aux pieds du pape (2); et, avec cette componction de scélérat, si facile et si commune dans les mœurs superstitieuses et barbares, il supplie le pape de le délivrer de son péché, de lui donner l'absolution : « Je suis un parricide, dit-il, un sacrilége! J'ai « violé le sanctuaire de la mère de Dieu et la crèche du Sau- « veur : je t'en ai arraché, toi, mon père et mon seigneur aposto- « lique... Protége-moi; fais-moi miséricorde; inflige-moi quelque « pénitence, et apaise, comme tu sais le faire, le peuple, soulevé « contre moi par un juste jugement de Dieu! Tout souillé que je « suis, reçois-moi dans tes saintes mains, et donne-moi ce jour-ci « pour faire pénitence! » En disant ces mots, cet homme restait prosterné devant le pape.

Grégoire alors lui rappelle sévèrement tant d'avis qu'il lui avait autrefois fait donner par des hommes pieux, tant de reproches qu'il lui avait adressés lui-même avec une si longue patience. « Cependant, lui dit-il, la porte de la vie peut encore s'ouvrir pour toi, si tu te convertis de cœur. »

Cet homme se jeta de nouveau contre terre, confessant qu'il était un coupable et un malheureux, et promettant d'accomplir sans délai la pénitence qui lui serait imposée (3).

(1) Ibi diu, gladio super collum illius furialiter stricto, torvus, minax et omnifariam terrificus, thesaurum et firmissimi S. Petri castella in beneficia sibi extorquere non cessavit ab eo; sed omnino non potuit. *Berthold. Constant. Chron.*, pag. 29.

(2) Procidit ad pedes beatissimi papæ. *Paul. Bernried.*

(3) Mox ad terram corruens, verum se reum miserumque confessus est. *Ibid.*

Alors Grégoire lui dit : « L'injure que tu m'as faite à moi, je te « la pardonne en père; mais ce que tu as commis contre Dieu, la « mère de Dieu et les apôtres, ou plutôt contre l'Église entière, il « faut l'expier ainsi que je l'ordonne. Tu iras d'abord à Jérusalem; « et ensuite, si tu survis et reviens de là, tu te remettras sous ma « main et mes conseils, afin de retrouver ainsi la grace de Dieu « tout-puissant, et, après avoir été, pour tous les fils de l'Église, « un exemple de perdition, d'être un exemple de repentir. »

Cet homme, toujours prosterné, promit de faire toutes les expiations et toutes les pénitences; et le pape, s'avançant alors vers une des fenêtres de la tour, parut aux yeux des assiégeans; et, les mains étendues, il leur faisait signe de s'apaiser, et d'envoyer vers lui quelques-uns de leurs chefs.

Transportés à cette vue, presque tous croient que le pontife les appelle à son secours. Ils redoublent d'efforts pour monter jusqu'à lui; les plus hardis escaladent les fenêtres qu'abandonnent les brigands découragés; on pénètre jusqu'au pontife, et il est ramené sur les bras de ses libérateurs, devant le peuple qui versait des larmes de joie. Mais alors, quand tout le monde vit sur lui les marques de violence, les taches de sang (1), on fut saisi d'une nouvelle horreur; on poussa mille cris lamentables.

Dans ce trouble, dans l'agitation de son péril et de sa délivrance, le pape n'a qu'une pensée, n'exprime qu'un vœu, d'aller, avant tout, à l'église Sainte-Marie, d'où il a été arraché, reprendre sa messe de Noël, interrompue par l'attentat de Cinci. Un peuple immense le suit à l'autel; et là cette messe solennelle, qu'il avait commencée avant la première heure du jour, il l'acheva vers le soir, à jeun, blessé, mais soutenu par sa foi. Ensuite, il prononça des actions de grace, et bénit la sainte victoire du peuple (2); puis il alla se reposer dans le palais de Latran.

Le peuple, maître de la tour, avait d'abord épargné les satellites

(1) Cernebatur enim totus cruoris magnitudine respersus. *Paul. Bernr. apud Act. sanct.*

(2) Gratanter ad altare rediens... missam quam in galli cantu cœperat, adhuc jejunus et ab aliis sustentatus, vespere complevit. *Berthold Chronicon.* — *Petershusanum Chr.*, lib. II, § 33.

de Cinci, par l'ordre du pape. Mais on fit bientôt une sévère recherche des complices de cet attentat. Un grand nombre eurent le nez coupé, et furent bannis de Rome. On confisqua leurs biens : nouvelle preuve qu'il n'y avait pas seulement dans ce complot des bandits aventuriers, mais aussi quelques-uns de ces nobles romains, rivaux du pouvoir pontifical.

Cinci, couvert dans le premier moment par la puissance du pardon apostolique, s'était échappé avec sa femme, sa sœur, ses enfans, ses frères, pendant que le pape célébrait l'office d'action de graces (1). Par un décret du sénat, les maisons fortifiées qu'il avait dans Rome furent démolies, et ses biens confisqués.

Bientôt le pape le somma de comparaître pour la pénitence qui lui était imposée; mais lui, retiré dans un château voisin de Rome, fit des courses sur les domaines de l'église, et vécut de rapines et de brigandages. Le pape le fit particulièrement excommunier par l'évêque de Preneste, dans le diocèse duquel était son nouveau repaire; mais cet homme, qui n'avait plus à craindre la fureur de tout le peuple de Rome, continua ses violences jusqu'au moment où il alla rejoindre le roi de Germanie.

Tandis que Cinci, de conspirateur devenu chef de brigands, faisait quelques pillages dans la plaine, le calme était rétabli dans Rome; et l'autorité du pontife y semblait mieux affermie que jamais par le dévouement populaire. On venait de voir cependant quel était le faible de cette puissance si superbe et si redoutable au dehors. Il était donc possible d'outrager jusque dans son sanctuaire cette souveraineté presque divine, qui s'élevait au-dessus de tous les trônes. Même en excitant l'indignation, l'attentat de Cinci pouvait au loin affaiblir dans les esprits la majestueuse inviolabilité du pontife. C'est par-là, sans doute, qu'il faut expliquer le silence que Grégoire VII garda sur ce singulier évènement. Il ne fit retentir dans la chrétienté aucune plainte, aucun anathème. Il n'accusa personne d'être l'instigateur ou le complice de Cinci.

Cette intention est surtout remarquable dans une lettre que Grégoire VII écrivait à Henri, le 8 janvier 1076, treize jours après cette

(1) Ipso vix interventu papæ, cui se reum dederat, inde vivo propulsato. *Berthold Chronicon*, pag. 29.

nuit fatale de Noël, et lorsqu'il ne devait pas encore être remis de ses blessures. Pas un mot dans cette lettre n'indique qu'il y ait eu le désordre le plus léger dans Rome. Le pontife continue d'avertir le roi avec une impérieuse gravité, et rassemble contre lui de nouveaux griefs. Mais il aime encore mieux taire l'outrage de Cinci que d'en accuser Henri.

VILLEMAIN.

LETTRES

SUR

LES HOMMES D'ÉTAT

DE LA FRANCE.

TROISIÈME LETTRE.

Paris, le 15 septembre 1833.

Un singulier incident s'éleva dans la chambre des députés, pendant la session de 1821. Un officier d'état-major, le colonel Alix, adressa une pétition à la chambre pour engager ses membres à respecter la charte et à abroger toutes les lois qui lui étaient contraires. Jamais pétition n'avait été plus opportune : M. de Villèle était à la veille d'arriver au pouvoir.

Quelques députés s'emportèrent, et coururent, tout irrités, à la tribune pour demander justice de cette insolence. N'avaient-ils pas juré obéissance à la charte, en même temps qu'ils avaient prêté serment de fidélité au roi? Les croyait-on capables de violer leurs

sermens? Il y eut beaucoup de bruit et de colère. Les ministres qui se trouvaient là protestèrent, la main sur le cœur, de leur attachement à la constitution; l'opposition gronda et fit entendre sa voix menaçante, et la lutte s'engageait avec acharnement entre les deux partis, quand M. Villèle, qui siégeait au banc des ministres, comme membre du conseil, sans titre et sans portefeuille, vint poser ses coudes sur la balustrade de marbre de la tribune, avec cette nonchalance et cette froideur qui le distinguaient de ses collègues, les députés du midi. Je vis alors, pour la première fois, ce petit corps maigre, affublé d'un habit bleu brodé d'argent, et cette longue figure jaunâtre où l'on ne distinguait, à quelque distance, qu'un nez en saillie, grotesquement recourbé vers la bouche, et la cachant si bien, qu'il semblait usurper ses fonctions et produire seul une parole saccadée et nazillarde, à laquelle on avait quelque peine à s'habituer. On l'écouta avec beaucoup de déférence. M. Villèle était déjà une puissance morale. Il dirigeait, avec son ami M. Corbière, une grande partie du côté droit de la chambre, et, depuis peu de temps, il s'était introduit presque de vive force dans le conseil, d'où l'avait repoussé jusqu'alors le défiant duc de Richelieu. M. Villèle ne se fâcha pas, ne s'irrita pas, ne parla pas de ses sermens, ne se montra pas offensé pour sa part, parce qu'on soupçonnait la chambre de se prêter à la violation de la charte; il fit seulement observer que les questions que plusieurs orateurs avaient élevées à propos de cette pétition, devaient venir dans la discussion du budget, que ce n'était ni le jour ni l'heure de s'échauffer ainsi, et d'un ton très naïf, très simple, demanda la clôture. Vous avez vu quelquefois l'effet d'un seau d'eau froide lancé au milieu d'un combat de dogues. M. Villèle produisit cet effet-là.

Casimir Périer seul, ce volcan toujours bouillant, ne s'apaisa pas sous cette pluie de paroles glacées. Il s'élança à la tribune que gravissait en même temps le général Donadieu. Tandis que d'un côté s'élevait tout à coup la tête noire et crépue qui surmontait cette haute stature, de l'autre côté se montra le visage colère et hautain de Périer; et M. Villèle, sans perdre rien de son calme, se trouva entre les deux orateurs les plus fougueux de la droite et de la gauche. Madame de Staël, parlant de Cambacérès adjoint au consulat de Sièyes et de Bonaparte, disait que c'était du coton

placé entre deux vases de porcelaine. En cette occasion, M. Villèle ressemblait à une mince feuille de papier entre deux marteaux de fer.

Casimir Périer, qui devinait déjà que le pouvoir allait se concentrer dans cette main qui posait sur la tribune, près de la sienne, dédaigna de combattre le ministère, et s'attacha uniquement à M. Villèle. M. Villèle n'avait pas attendu son tour pour parler. De quel droit lui avait-on accordé la préférence? « C'était donc comme ministre qu'il avait obtenu la parole? » disait Périer en le regardant avec une feinte surprise. « Ministre! reprit-il d'un ton retentissant, il faut alors commencer par établir une question. Devons-nous souffrir qu'un ministre qui n'a aucunes fonctions, qu'on ne sait comment qualifier, puisqu'il n'a pas de portefeuille, puisse ainsi prendre la parole et intervertir l'ordre de la discussion! J'avoue, messieurs, que je ne sais comment appeler ces sortes de ministres; voudraient-ils donc, dit-il en se tournant vers M. Villèle, voudraient-ils donc qu'on les appelât les ministres de la clôture? » A ce trait spirituel, M. Villèle, au grand étonnement de la chambre, sembla un peu embarrassé et confus.

Périer, avec sa sagacité habituelle, avait deviné à la fois et le ministre et la nature de son ministère. Pendant ses sept années de puissance, M. Villèle ne fut rien autre chose que le ministre de la clôture, échappant toujours au dernier mot d'une discussion, remettant sans cesse la décision au lendemain, ennemi de toute conclusion, et ne subissant un résultat quelconque qu'après avoir bien regardé autour de lui s'il ne voyait pas quelque sentier pour s'enfuir. Telle a été la politique constante de M. Villèle. Elle a fait durer sept ans son ministère, mais elle a diminué peut-être d'autant d'années le règne des Bourbons.

M. Villèle était un de ces caractères rares que le malheur n'aigrit point, un de ces hommes peu communs dont la misère ne fausse pas les idées, et qui ne s'efforcent pas de rendre la société tout entière responsable de leur mauvaise fortune. Un tel caractère, joint à un immense savoir-faire, devait triompher de toutes les petites adversités qui l'assaillaient. Il les surmonta et mena, comme on l'a vu, celui qui le possédait à une haute fortune; mais là s'effacèrent et devinrent inutiles toutes ces qualités si brillantes

dans une basse condition, et se fit sentir l'absence des hautes vues et des larges conceptions que le génie seul conserve et nourrit au milieu des embarras d'une vie étroite. Une fois installé dans la haute et vaste sphère où l'avaient porté sa ruse et sa patience, M. Villèle ne se trouva rien de plus que cette patience et cette ruse pour s'y maintenir. Où le génie d'un Napoléon n'eût pas suffi pour diriger vers un noble but cette sève de liberté qui animait toute la jeune génération, et contenir cet amour furieux du despotisme qui éclatait parmi les fougueux vieillards de la monarchie, n'apparut qu'un Mazarin, spirituel aussi, gai, roué, habile, dont l'esprit fin et conciliant eût certainement terminé la Fronde et fait face aux grandes intrigues et aux petites émeutes de cette joyeuse époque, mais qui n'était pas de taille à dominer les violentes passions qui luttaient alors. On a dit de M. Villèle que ce fut un grand ministre; M. Villèle n'a été qu'un grand homme d'affaires. On s'est fondé, pour louer son ministère, sur la prospérité du pays. L'Angleterre prospéra aussi sous Walpole; mais avec toute cette prospérité, si Chatam n'était venu la régénérer, elle périssait de gangrène. Pour la France, elle est encore dévorée, à cette heure, par la lèpre dont le ministère de M. Villèle l'a couverte.

La destinée politique de M. Villèle était déjà assurée, quand son nom fut prononcé pour la première fois en public et dans les alentours du trône. A peine connu dans son département par une brochure contre le projet de la charte, encore moins connu hors des limites de la Garonne par sa nomination à la mairie de Toulouse, siégeant depuis peu de temps à la chambre, il s'était déjà créé le centre d'une foule de petites intrigues, et s'était fait la base d'un grand nombre d'espérances. Déjà aussi M. Corbière s'était attaché à sa fortune. M. Corbière était, ainsi que M. Villèle, un de ces bourgeois déliés, qui avaient uni leur sort aux intérêts aristocratiques de la restauration, et qui n'ayant perdu, par la révolution, ni titres, ni terres, ni fortune, lui demandaient cependant avec aigreur toutes ces choses, en dédommagement de l'obscurité et de la nullité où ils avaient vécu jusqu'à leur âge mûr, pendant tout le temps où il fallait acheter sa noblesse et sa fortune, non par des intrigues et des faux-semblans de piété et de dévouement, mais par des fatigues sans nombre, de vrais services à la patrie, des

blessures reçues sur le champ de bataille. M. Corbière était aussi opiniâtre que M. Villèle l'était peu; car M. Villèle ne voyait que le résultat, et peu lui importait la route qui devait y conduire. Il comptait ses ennemis, les haïssait et les persécutait, tandis que M. Villèle fermait les yeux et ne haïssait personne, parce qu'il savait très bien que dans un système politique comme le sien, l'ennemi de la veille pouvait être l'ami du lendemain. Enfin M. Corbière s'était laissé échauffer au jeu qu'il avait d'abord joué par calcul et par circonstance. L'opposition lui donnait des transports de rage, et la presse le mettait hors de lui; il eût voulu la traiter tout entière comme il traita Magalon; et sous sa paupière à demie endormie, sous ces façons insouciantes et bonasses, avait germé une sorte de férocité qui embarrassa souvent son ami Villèle, l'homme des voies détournées, des moyens conciliateurs et des transactions douces. On voit que l'association de ces deux hommes n'était fondée ni sur une parité de vues, ni sur une conformité d'humeurs. Elle dura long-temps toutefois, parce que le hasard ne sépara pas leurs intérêts; mais ils avaient une trop haute opinion l'un de l'autre pour douter qu'aucun d'eux eût jamais hésité à sacrifier l'attachement qu'il professait pour son ami, à la moindre combinaison politique. L'un des deux n'en pouvait douter du moins, car vingt fois, pendant son ministère, M. Villèle fit offrir à ceux de ses adversaires qu'il voulait apaiser, le portefeuille de son collègue Corbière.

Les amis de M. Villèle étaient en majorité à la chambre, le discours du trône était soumis par les ministres à son approbation, et Louis XVIII ne connaissait pas encore personnellement M. Villèle, tant celui-ci mettait de sobriété et de retenue dans ses démarches. Un jour enfin, M. de Richelieu écrivit à M. Villèle que le roi voulait le voir. La conférence fut singulière. M. Villèle vint accompagné de son ami Corbière. Louis XVIII, le gentilhomme le plus aristocrate de sa cour, reçut d'abord avec froideur et presque avec une nuance de dédain ces deux représentans bourgeois du parti aristocratique. Quelques momens auparavant, le roi avait parlé malignement à ses intimes de la tournure et des prétentions de M. de Cazalès à l'assemblée nationale. A la vue de M. Villèle et de son collègue M. Corbière, il redoubla de cette dignité hautaine qu'il affectait presque toujours, et leur demanda, non sans

humeur, où s'arrêteraient les prétentions des royalistes, et quelle sorte de ministère ils avaient dessein de lui imposer. M. Corbière, tout spirituel qu'il était, ouvrait déjà la bouche pour répondre sérieusement au roi, quand M. Villèle, avec cet enjouement et cette bonhomie apparente qui diminuent l'expression peu attrayante de son visage, se hâta de faire bon marché de ses amis, et se moqua, avec tout l'aplomb d'un homme de cour, de l'aveugle opiniâtreté des gens les plus emportés de son parti. Le roi, homme d'esprit aussi, et dont les convictions étaient également fort légères, comprit aussitôt M. Villèle. Le lendemain, M. Corbière fut nommé président du conseil de l'instruction publique, et M. Villèle entra avec M. Lainé dans le conseil.

M. Villèle avait refusé de se laisser faire ministre à portefeuille, car on ne lui avait encore offert qu'une direction, celle des contributions directes, qu'on voulait ériger pour lui en ministère; il aimait mieux essayer le banc des ministres dans une position douteuse, et laisser le ministère de M. de Richelieu se compromettre vis-à-vis des deux partis, sans prendre la responsabilité de ses actes. Jamais situation ne dut plaire davantage à M. Villèle! Les chefs de l'opposition royaliste venaient chaque matin conférer avec lui dans son appartement de la rue de Provence, et lui dérouler le plan de leurs attaques contre ce ministère dont on lui avait livré tous les secrets, et au sein duquel il s'était introduit comme dans une place ennemie. M. Villèle se laissait doucement gronder de son inertie, disait d'un air pensif à ses partisans qu'il n'était pas encore temps de saisir le pouvoir, les engageait mollement à modérer leurs agressions, défendait ses collègues du conseil par de mauvaises raisons, découvrait comme par mégarde leur côté faible; et quand, à la chambre, M. Castelbajac avait lancé des paroles furieuses à M. Pasquier, quand M. de Richelieu, M. Roy et M. Siméon étaient sortis de la séance tout meurtris par l'éloquence acérée de M. de Bonald et de M. Delalot, M. Villèle abordait la larme à l'œil ses collègues, et se plaignait à eux du caractère indisciplinable de ses amis. Un jour, M. de Richelieu se lamenta en présence de M. Decazes, et lui parla avec candeur des embarras de ce bon M. Villèle avec son parti, et des efforts inutiles qu'il faisait pour le calmer. M. Decazes connaissait de longue

main M. Villèle; il dessilla les yeux de M. de Richelieu, qui refusa long-temps de le croire. Mais, peu de temps après, les actes de son ministère ayant excité de nouvelles et violentes sorties de M. Castelbajac et de M. de Sallaberry, M. de Richelieu se pencha vers M. Villèle, qui se trouvait au banc des ministres, et lui dit : « Vraiment, ils *vous* attaquent trop fort! Je vois qu'il faut que je me dévoue pour vous : je me retire! » Le soir même, M. de Richelieu alla trouver le roi, et lui présenta, avec sa démission, une nouvelle liste de ministres, en tête de laquelle figuraient M. Villèle et M. Corbière. A toutes les instances que lui firent le roi et son frère pour rester, il répondit que les amis de M. Villèle l'avaient trop grièvement offensé; mais il garda noblement le silence sur les soupçons qu'il avait formés contre M. Villèle lui-même. Les royalistes et leur chef, le comte d'Artois, principal auteur du nouveau ministère, crurent que la contre-révolution était faite.

La situation de la France est bien simple aujourd'hui : elle n'a pas d'amis, et toutes les puissances sont armées contre elle. Sa position était plus compliquée au moment où M. Villèle entra dans le ministère, et s'en fit le chef. Le congrès de Vérone venait de s'ouvrir; et, pour la première fois depuis la restauration, la France était appelée à faire sentir le poids de son épée dans la balance des pouvoirs européens. Sous un gouvernement qui n'aurait pas eu des engagemens de reconnaissance et de sympathie avec l'étranger, la circonstance était bien favorable pour ressaisir un immense crédit en Europe. L'insurrection grecque, à laquelle s'intéressaient ardemment tous les peuples, et que combattaient presque ouvertement tous les souverains, avait créé des centres d'opposition et de résistance dans la plupart des états de la sainte-alliance. Le Piémont et Naples, volcans mal éteints, venaient de produire une irruption nouvelle, qui occupait une partie des forces de l'Autriche et tenait en éveil toute son attention ; l'Angleterre surveillait avec inquiétude la Russie, qui n'avait jamais cessé d'exécuter sourdement le testament politique de Pierre Ier, et semblait déjà mettre le pied sous ce fameux arc de triomphe de Cherson, qu'elle a franchi depuis, où Catherine avait fait inscrire ces trois mots insolens : *Route de Constantinople!* La Pologne et l'Allemagne frémissaient sous les baïonnettes qui les maintenaient avec tant de

peine; et l'Espagne, qui d'un bond avait dépassé la France, appelait, par son exemple, les peuples plus arriérés à une complète régénération.

M. de Metternich et lord Castlereagh avaient cherché à entraîner le ministère français dans une alliance contre la Russie, dont les armées couvraient déjà les rives du Pruth. M. de Metternich mettait à ce projet toute l'activité et la finesse dont il est doué; mais sa grace et ses séductions échouaient contre le duc de Richelieu, qui devait à la Russie sa fortune politique, et dont le cœur était sincèrement dévoué à sa patrie adoptive. Aussi M. de Metternich apprit-il avec joie la retraite de M. de Richelieu et la nomination de M. Villèle. Déjà il se croyait assuré de la triple alliance, quand lord Castlereagh s'avisa de se couper la gorge pour sortir des embarras où l'avait jeté sa politique imprévoyante et hautaine. Georges Canning lui succéda, et l'Angleterre échappa pour toujours à l'influence de M. de Metternich.

M. Villèle, installé dans son fauteuil de ministre, demanda de quoi il était question, et eut bientôt pris son parti : celui de ne rien faire. Il était cependant difficile d'exécuter ce projet entre deux hommes tels que Canning et M. de Metternich.

Jeté d'un mince comptoir sur un vaisseau qui le laissa, par une belle matinée d'été, sur la plage de l'Ile-Bourbon, avec les vêtemens qu'il portait pour tout bien, M. Villèle, qui avait été fort heureux d'être agréé comme régisseur dans la sucrerie de M. Panon, était successivement devenu son gendre, membre de l'assemblée coloniale, riche planteur, puis, à son retour, homme influent dans sa province natale, puis encore chef de parti dans la chambre, puis membre du conseil, et enfin premier ministre. Toutes ces choses, M. Villèle les avait tour à tour obtenues par l'application d'une seule pensée; il était bien fondé à placer quelque confiance dans cette pensée et à y persévérer. Il résolut donc d'appliquer à l'avenir ce système d'inertie, qui lui avait si bien réussi pour le passé. M. Villèle avait eu trop souvent besoin de la Fortune pour badiner avec elle; il la traitait sérieusement, ne s'adressait à elle qu'avec timidité, et ne risquait jamais de la compromettre en soumettant à son caprice ces grands coups hasardés qui ont souvent ruiné ses plus anciens favoris. Étonné de se trouver si haut, M. Vil-

lèle tâchait de ne pas bouger, par crainte d'un vertige; et, au lieu de regarder au-dessus de lui, il voyait sans cesse à ses pieds l'immense abîme d'où il s'était si laborieusement élevé à la place qu'il occupait. Un homme saisi par cette constante préoccupation ne pouvait prendre un grand essor politique. Aussi la crainte que M. Villèle, homme nouveau, avait inspirée à M. de Metternich cessa bientôt; il vit d'un coup d'œil tout le parti qu'on pourrait tirer d'un caractère tel que celui de M. Villèle, et se mit en devoir de le faire marcher malgré lui.

M. de Metternich avait une immense supériorité sur M. Villèle, il possédait des convictions. Il avait en outre l'avantage d'une position décidée. M. de Metternich s'est dévoué gaiement au parti de la monarchie absolue à laquelle se rattachent naturellement tous les intérêts de la caste où il est né. Ce n'est pas qu'il croie à la durée du système qu'il défend; au contraire, il prévoit sa chute, et ne dissimulait pas au congrès de Vienne qu'on en avait bien tout au plus pour vingt ans; mais il accepte franchement la chance de s'ensevelir sous les ruines de l'édifice qu'il soutient, et ne regarde jamais autour de lui pour voir s'il ne pourrait se ménager une issue secrète. Doux et conciliant, M. de Metternich devient impitoyable et cruel quand ses projets sont menacés. Comme il sait très bien qu'il risque sa tête au jeu, il ne ménage pas celles de ses adversaires, et signe un arrêt de mort ou d'éternelle détention avec l'amabilité de ce prince d'une tragédie de Lessing, qui disait en pareil cas en prenant la plume que lui tendait son chancelier : « avec plaisir! » Le despotisme a trouvé en lui un défenseur froid, mais sûr, qui ne s'emporte pas, qui ne s'épuise pas en frais d'éloquence; mais qui dit aux juges : « La cause de mon client est la mienne; si vous le condamnez, condamnez-moi avec lui. » Il ne gagnera peut-être pas le procès, mais il l'aura fait durer long-temps, du moins; et il ne s'esquivera pas à l'heure décisive.

De son côté, M. Canning avait aussi parfaitement deviné M. Villèle; mais il était poète, c'est-à-dire d'une race irritable, et philosophe whig, quoiqu'il différât de principes avec M. Hume et sir Robert Wilson, *toto cœlo*, comme il le disait dans son langage classique. Or, il n'était pas dans la nature d'un tel homme d'agir comme un diplomate allemand. Canning s'était fait le chevalier

errant du whigisme modéré, et ceci est un éloge sincère, car j'ai toujours éprouvé pour Don Quixote une admiration sérieuse et profonde. Il s'était mis franchement sur la brèche comme Metternich, et il était beau de le voir opposant son front calme et dépouillé par les soucis, aux attaques furieuses de toute l'aristocratie anglaise. Il y avait une noble jactance dans les défis que Canning lançait à tout moment aux hommes et aux préjugés. A ceux de ces dédaigneux ennemis qui lui reprochaient les écarts et les distractions de son esprit poétique, il répondait par des citations de Milton et de Shakspeare; quand les feuilles d'opposition lui rappelaient sa naissance obscure, il conviait autour de lui ses plus chétifs parens; il se plaisait à parler à la chambre haute de son ami Moore, de son ami Sismondi, de son camarade Francis d'Ivernois; sa joie était de braver quelqu'un ou quelque chose, mais cette joie était l'expression d'une douleur profonde, et il n'éprouvait le besoin de porter des coups que parce qu'il avait lui-même le cœur déchiré par les coups de ses adversaires.

Un désespoir d'honnête homme saisit cette ame probe, à la vue de tous les obstacles qui s'élevaient autour d'elle. Placé entre les lords unis d'intention au roi qui le haïssait, et l'avait choisi malgré lui, et le pays qu'il voulait sauver, à peu près comme M. Villèle entre le parti royaliste effréné et la nation, Canning sentait chaque jour que la puissance d'accomplir ses vues lui échappait, et son amertume devint extrême en voyant ce ministère de rouerie et de corruption qui allait le priver du concours de la France. Il ne sut pas se contenir, et tandis que M. de Metternich travaillait sourdement à jeter, quoi qu'il en eût, le paisible M. Villèle dans les embarras de la guerre d'Espagne, Canning rompit la glace, et prononça en plein parlement, contre la monarchie des Bourbons, ses terribles paroles d'anathème, qui achevèrent de nous précipiter dans les voies de la sainte-alliance. Voyez un peu ces trois hommes! Canning, dévoré par ses passions politiques, est mort à la peine. Villèle, échappé prudemment aux orages, prévoyant comme l'hirondelle, a quitté l'édifice qui menaçait de s'écrouler sur lui, et vit avec insouciance, tranquillement caché dans sa richesse. Metternich seul est resté debout. Soutenu par sa froide conviction, il a résisté à une effroyable tempête, et maintenant le voilà face à face avec son ancien

adversaire Talleyrand, éternel comme lui, et donnant tous deux à l'historien le curieux spectacle de deux vieillards à demi mourans, dont les mains tremblantes, étendues d'un bout de l'Europe à l'autre, se disputent l'empire du monde.

M. de Metternich s'était emparé de l'esprit du pieux et borné vicomte de Montmorency, et lui avait fait envisager la guerre d'Espagne comme une sainte croisade. M. de Montmorency, lancé par l'habile Metternich près de l'empereur Alexandre, s'était porté garant, en sa qualité de plénipotentiaire au congrès et de ministre des affaires étrangères, que la France étoufferait la révolution espagnole; toutes les lettres du ministre à ses amis de Paris et aux femmes influentes dont il était entouré dans ses dernières années, annonçaient la guerre, une guerre d'enthousiasme et de foi; et M. Villèle, pressé de tous côtés, se débattait d'une façon presque comique contre les idées belliqueuses de son parti. A tous, M. Villèle faisait une seule et même objection. La guerre d'Espagne devait faire baisser les fonds! M. de Metternich lui-même n'aurait pu répondre à cet argument. Il fallut cependant céder, et marcher à la croisade.

Ce n'était rien que de faire la guerre malgré lui, M. Villèle était encore appelé à une tâche plus pénible. Il dut venir à la chambre défendre le principe de cette guerre contre l'opposition, se faire martial, et combattre Foy et les généraux, qui l'accusaient d'entraîner le pays dans une entreprise désastreuse; essuyer enfin les reproches de ceux dont il partageait secrètement l'opinion, et subir de la part de ses amis des éloges peut-être fort peu sincères. M. Villèle apportait toutefois une grande consolation avec lui. La rente n'avait pas éprouvé de baisse.

C'est que déjà toute la politique de M. Villèle s'était concentrée à la Bourse. Sans doute, la politique spéculative de Locke et de Bodin, et les idées vagues et abstraites qui ont produit jadis *l'Utopie* de Thomas Morus, *l'Oceana* d'Harrington, et les principes de gouvernement d'Algernon Sidney, ne seraient plus de mise dans un siècle comme le nôtre; mais, sans sortir des choses positives, un ministre placé à la tête d'un État comme la France devait se tenir, pour la gouverner dignement, à une certaine hauteur de vues philosophiques, qui n'a pas manqué même à M. de Po-

lignac, et dont, il faut le dire, M. Villèle était incapable. Grace à lui, toute la France était attirée à la Bourse, et l'agiotage remuait avec fureur toutes les classes, comme au temps de la rue Quincampoix et du Perron ; on y voyait chaque jour accourir les cultivateurs, les manufacturiers, les généraux, les magistrats, les gens de lettres. Les danseurs de l'Opéra et les femmes elles-mêmes y avaient leur coin, et, comme le disait spirituellement à la chambre M. de Girardin, qui jouait beaucoup lui-même, on trouvait là le maître et le valet se coudoyant et se rudoyant pour tâcher d'arriver un peu plus tôt près du crieur qui proclamait le cours. Pour M. Villèle, il s'étonnait très naïvement du peu de faveur que l'agiotage obtenait dans les chambres ; et, comme Périer se plaignait un jour, à la tribune, de n'être entouré à la Bourse que de comtes, de ducs, et même de grands officiers de la couronne : « Hé! c'est l'égalité que vous demandez tant! » lui répondit gaiement M. Villèle.

Le ministre fut très applaudi par les bancs du centre droit; il est vrai que sur ces bancs siégeaient ces amis du matin qui venaient chaque jour exploiter les nouvelles du télégraphe que leur livrait le ministre, complaisance coupable qui ne contribua pas peu à le maintenir au pouvoir.

Il faut dire à la justification de M. Villèle qu'il était trop complètement homme d'affaires pour bien sentir la force du blâme qui pouvait rejaillir sur lui, et qu'il ne comprit certainement pas la portée de cette phrase que lui adressa M. de Mosbourg dans une de ses fameuses lettres, lorsqu'il lui annonça « que la vengeance des chiffres et des principes n'est jamais incertaine. » Cette singulière innocence de M. Villèle était telle, qu'il parla un jour à la chambre sans le moindre détour, et comme de la chose la plus naturelle, des gros bénéfices qu'il procurait sur les emprunts. Hâtons-nous de le dire, un cri de pudeur et d'indignation s'éleva dans cette chambre corrompue et vénale : « Vous voulez augmenter les « bénéfices sur les emprunts! s'écria une voix de la gauche. Mais « depuis quand les emprunts ne sont-ils plus considérés comme « des malheurs publics? Depuis quand ne sont-ils plus une dou- « loureuse obligation à laquelle les nations sont assujéties par l'im- « périeuse nécessité! Des bénéfices sur les emprunts! La tribune

« nationale avait été vierge jusqu'à présent d'un pareil langage. Les « bénéfices des emprunts, messieurs, sont pour les juifs, et les « charges sont pour les peuples. Ainsi, vous êtes bien avertis, « vous l'êtes par le gouvernement lui-même. »

Devant ces attaques qui furent souvent terribles, au milieu de l'animosité des partis, quand la gauche bondissait sur ses bancs, quand Périer ou Foy lui lançaient du haut de la tribune les plus rudes apostrophes, le comparant tantôt à Law et tantôt à Terray, invoquant contre lui l'opinion et la morale publique, M. Villèle montrait une patience admirable, si elle avait pris sa source dans une conscience satisfaite et pure. Il demandait paisiblement la parole d'un signe de tête, gagnait la tribune en se dandinant, laissait s'écouler une pause pour calmer l'agitation, et commençait sa réplique d'un ton de voix très bas afin de commander le silence. Jamais il ne se lassait de paraître à cette tribune, et d'y succéder à ses adversaires. Il y montait vingt fois dans une séance, répondant à tout, ou plutôt ne répondant à rien; car dans ses ambages prolixes il était à peu près impossible de trouver un fait, et tout l'esprit de logique et de finesse dont il était armé, il l'employait à faire perdre de vue le but véritable de la question, et à dérouter sur l'intention des propositions ministérielles; et toujours relevé par Foy, par Périer, par Benjamin Constant, par Sébastiani, leur échappant toujours par mille ruses et mille détours, comme un renard poursuivi par une meute, il revenait aussi comme le renard au point d'où il était parti, et reprenait sa place sur son banc, en se frottant les mains, heureux d'avoir encore rendu inutile une discussion de deux heures.

Tracer le tableau des évènemens politiques du ministère de M. Villèle, ce serait écrire l'histoire presque complète des finances sous la restauration. Ne craignez pas que je vous fasse ce récit dans une simple lettre. Cette histoire serait curieuse cependant. On verrait le ministre contrarié successivement dans toutes ses grandes mesures financières par la nécessité de satisfaire le parti auquel il obéissait bien malgré lui, déployant l'intelligence la plus merveilleuse et la plus rare pour rendre moins désastreuses les opérations qu'il n'était pas maître de ne pas exécuter, s'appliquant à réparer par quelques bonnes institutions commerciales les désas-

tres effroyables que produisait l'agiotage, sur lequel reposait toute sa vie politique ; en un mot, tâchant de s'isoler dans les chiffres, pour se mettre à couvert de la terrible responsabilité que faisaient peser sur sa tête les actes d'un parti dont il était l'instrument, tout en se raidissant contre lui. La vie ministérielle de M. Villèle ne fut, en effet, qu'une lutte contre la congrégation, qui ne se sentait pas encore assez puissante pour saisir le pouvoir à visage découvert. C'est elle qui, placée derrière lui, comme la Mort que dépeint Bossuet, le poursuivait en lui criant incessamment : Marche! marche! C'est elle qui le contraignit à faire la guerre à l'Espagne, et, par suite des frais immenses de cette guerre, aux emprunts qui le jetèrent dans les mains des banquiers agioteurs et dans les intrigues scandaleuses du syndicat ; c'est elle qui l'enlaça dans les inextricables embarras du trois pour cent, en lui demandant un milliard d'indemnité pour sa rançon de ministre ; et loin de le laisser libre après qu'il l'eut payée de si bonne grace, elle l'entraîna impitoyablement de la loi du sacrilège à la loi des journaux, de la loi des journaux à la loi du droit d'aînesse, aux persécutions de la presse, aux largesses sans nombre envers le clergé, et ne cessa de le gourmander et de l'entraîner sans relâche, jusqu'à ce qu'elle l'eût fait marcher dans le sang et tremper dans les massacres de la rue Saint-Denis. Alors l'homme fut bien à elle. Il avait reçu le baptême du fanatisme et de la vengeance, mais ce baptême de feu et de sang l'avait tué. Elle le laissa tomber sans regret, et le repoussa du pied comme un cadavre inutile. Telle a été la destinée de M. Villèle, en même temps si brillante et si déplorable, de celui que Foy, injuste ce jour-là, appelait avec fureur un maître insolent, et qui n'était qu'un pauvre esclave garotté de mille liens. On peut dire, sans crainte de se tromper, que de tous les actes ostensibles de son long ministère, la loi de septennalité fut le seul qu'il fit volontairement ; et il la proposa uniquement parce que c'était un moyen d'immobilité qu'il se donnait, et qu'il espérait échapper ainsi au génie turbulent et exigeant de la congrégation. Dans ses actes secrets, l'achat et la corruption des journaux furent aussi un effet de sa libre volonté. Mais des voies si douces et si paternelles ne convenaient pas à la congrégation ; elle le força de présenter la loi de la presse, qui répugnait à toutes ses idées. Quel autre que M. Villèle

eût supporté ce supplice de sept ans ? Ce ne fut cependant que de vive force qu'on l'arracha de son siège, et encore fit-il des efforts inouis de persévérance et d'adresse pour y rester.

Beaumarchais fait dire à son joyeux Figaro qu'il lui a fallu plus d'esprit et de capacité pour subsister seulement, qu'il en faut pour gouverner les treize royaumes de la monarchie. M. Villèle pouvait en dire autant. Qui voudrait contester l'incontestable supériorité de cet esprit heureux et délié, en songeant que son crédit reste le même auprès de Louis XVIII et de son successeur Charles X? M. Villèle avait été porté au ministère par le comte d'Artois lui-même, qui avait pris la peine de vaincre la répugnance qu'éprouvait son frère contre l'habile chef du parti royaliste; mais il était impossible de se maintenir au pouvoir en plaisant à la fois au roi et au comte d'Artois. M. Villèle courut au plus pressé, et plusieurs fois il s'exposa au ressentiment de Monsieur, qui ne lui ménagea pas l'expression hautaine. Les amis du comte d'Artois, M. de Polignac, M. de Montmorency, M. de Rivière, tous écartés des grandes affaires par M. Villèle, s'étaient déclarés presque ouvertement ses ennemis personnels. Le duc d'Angoulême et sa femme n'aimaient pas non plus le premier ministre, qui n'affecta jamais, il faut lui rendre cette justice, ni la dévotion, ni le fanatisme du parti religieux. En peu de jours, cependant, ce ministre haï, repoussé, contre qui on avait de justes motifs de défiance et de mécontentement, devint l'homme nécessaire. Le roi répondait avec humeur à ceux de ses intimes qui attaquaient la personne et le caractère de M. Villèle; le Dauphin allait partout disant qu'on l'avait méconnu, et qu'il était rempli des meilleures intentions, et la Dauphine gardait un bienveillant silence. C'était beaucoup pour elle. Quelques paroles dites à propos, par M. Villèle, à l'oreille de la congrégation, avaient opéré tous ces heureux changemens.

L'ordre de présentation de quelques projets de lois de la session, expliquera suffisamment la nature de ces paroles.

Indemnité des émigrés.

Loi du sacrilège.

Loi en faveur des communautés religieuses.

M. Villèle se dévoua complètement. Sa loi d'indemnité fut attaquée par l'opposition libérale avec une chaleur et une verve bril-

lantes qui font de cette discussion une des pages les plus curieuses de notre histoire constitutionnelle. — « Un milliard! s'écriait le « général Foy. Un milliard, messieurs! mais c'est vingt fois le « montant de ce déficit de 1789, qui fit éclater la révolution; c'est « le tiers en sus de la rançon de guerre à laquelle nous condamna, « en 1815, la victoire de l'étranger. C'est plus qu'il n'en faudrait « pour restaurer toutes nos routes, achever nos canaux, recons- « truire nos prisons, élever les forteresses qui manquent à la dé- « fense du territoire.... Et ceux qui dévoreraient ce milliard sont « déjà de beaucoup les plus riches et les plus rétribués... et ce ne « sont pas seulement les nationaux et les régnicoles qui prendront « part à cette large curée; ce seront des hommes, jadis français, « que les hasards de l'émigration ont fixés et naturalisés sur la « terre étrangère; ce seront des généraux de l'Autriche et de la « Russie, qui ont déjà eu leur part du butin fait sur la France. »

M. Villèle, l'orateur spécial, qui avait toujours une réplique prête pour une question de chiffres, et qui ne se dérangeait jamais de son banc pour répondre à des sentimens, prit cette fois le rôle de M. de Peyronnet et de M. Corbière; il monta les degrés de la tribune d'un air attendri : « Si l'auguste monarque, fondateur de la charte, dit-il d'une voix lugubre, si le roi qui règne sur nous aujourd'hui n'avait pas émigré... » Là, M. Villèle s'arrêta, laissant deviner par son silence le sort qui eût attendu les deux frères de Louis XVI; et le côté droit lui répondit par un profond gémissement. « Mais nous-mêmes, reprit un moment après M. Villèle, « qui n'était pas homme à s'oublier long-temps, nous-mêmes, que « serions-nous devenus sans l'émigration de nos princes? Sans l'é- « migration de nos rois, qu'aurions-nous eu, en 1814 et après les « cent-jours, à opposer aux armées de l'Europe, établies dans la ca- « pitale? Notre affranchissement de l'étranger, nos libertés publi- « ques, la prospérité et le bonheur dont nous jouissons, nous les « devons à l'émigration qui nous a conservé nos princes! Qu'on « cesse donc de faire un crime de leur dévouement et de leur fidé- « lité à ceux qui ont tout perdu pour les suivre! »

C'est par de tels argumens qu'on arracha un milliard aux chambres : il est vrai qu'une belle partie de ce milliard devait tomber dans les mains d'un grand nombre de membres de ces assemblées.

Dans la discussion de la loi qui avait pour but l'autorisation par simple ordonnance des couvens de religieuses, et qui accordait à ces communautés le droit de recevoir des donations, M. Villèle justifia ainsi son projet : « En vain voudrait-on s'en tenir à l'an-« cienne législation, qui défendait toute libéralité de la part des « religieux au profit des communautés où ils entraient ; les cir-« constances ne sont plus les mêmes aujourd'hui : les communau-« tés, loin qu'on puisse craindre l'excès de leurs richesses, ont « besoin qu'on les prémunisse contre le dénuement absolu qui les « menace. La loi que nous vous apportons est une loi de franchise « et de loyauté, proposée dans l'intérêt de l'éducation des pauvres « et du soulagement des malades. »

Ainsi, cette candide et bénigne restauration ne produisait que des lois de franchise et de loyauté, de réparation et de tendresse, de justice et d'amour, régime vraiment primitif et paternel, qui réalisait la comparaison de la société et d'un troupeau de brebis, dont M. Villèle et ses collègues étaient les innocens bergers. Sans les acrimonieuses attaques de l'opposition libérale, qui renversa ce ministère, avant peu le Lignon eût coulé à la Bourse !

En présentant la loi du sacrilège à la chambre des pairs, le garde-des-sceaux n'avait pas manqué d'une certaine franchise, car il avait dit que la loi n'était pas de nécessité ; mais M. de Labourdonnaye et M. de Bonald prononcèrent des paroles fanatiques et terribles. Le premier voulait, disait-il, venger la Divinité en tuant le *déicide;* l'autre était allé plus loin. Selon lui, la mort du sacrilège n'était qu'un simple renvoi du coupable devant son juge naturel. Il se trouve pourtant des gens qui vantent ces hommes et ce régime !

Selon d'autres, la loi du sacrilège était une haute leçon de piété qu'on voulait donner aux peuples. Il est impossible de se faire aujourd'hui une idée de cette discussion, tant elle est déjà loin de nous ; on est tenté de fermer *le Moniteur,* et de l'accuser de mensonge, en lisant les discours de M. Duplessis de Grénedan et de quelques autres députés qui venaient, au sortir de la séance, prendre place à la table somptueuse et élégante du palais Rivoli ou de la chancellerie, et fournir avec aisance leur part d'une conversation douce et spirituelle, après avoir demandé le matin, d'une

voix forcenée, des bourreaux et des supplices. M. Villèle, cette fois, eut le courage de ne pas prendre part à tous ces débats; il ne se prononça ni pour le voile noir, ni pour le voile rouge qu'on devait jeter sur la tête du supplicié; il ne demanda ni la section du poing, ni la torche expiatoire, et s'en alla tranquillement, pendant toute cette orgie législative, disputer sa loi de conversion de rentes à la chambre des pairs. On aime à retrouver M. Villèle dans sa situation naturelle, et ne forçant pas son caractère. Il avait fait assez pour la congrégation d'ailleurs, elle ne pouvait plus douter de son zèle.

M. Villèle songeait cependant à se débarrasser de la congrégation. Il avait trop de sens et d'esprit pour ne pas voir que la France finirait par se lever tout entière contre ce système d'asservissement religieux auquel on tentait de la soumettre, et il réfléchit sérieusement aux moyens de rester encore debout au milieu des ruines qui se prépareraient autour de lui. Son collègue Frayssinous, emporté par une sainte fureur, avait avoué à la chambre l'existence d'un certain nombre de congrégations jésuitiques, et toutes l'opposition libérale s'était emparée des aveux du ministre des affaires ecclésiastiques pour animer le pays contre ce ministère de mensonge, qui avait toujours nié l'existence des jésuites. Un second mémoire de M. de Montlosier, accompagné d'une dénonciation devant les cours royales, parut alors, et quelques personnes, qui voyaient fréquemment M. Villèle à cette époque, crurent savoir qu'il ne fut pas étranger à ces publications. A qui plus qu'à M. Villèle pesaient la congrégation et les jésuites? Ils avaient toujours étendu la main sur lui, mais jamais ils ne l'avaient appuyée aussi rudement. Chaque jour, ils lui demandaient de nouvelles concessions, et il devait se trouver trop heureux quand ils n'exigeaient que des concessions secrètes, et non de ces démarches éclatantes qui le menaient si rapidement au moment de sa chute. Un de leurs délégués, M. Renneville, était établi jusque dans son cabinet, comme ces émissaires des tribunaux secrets du moyen âge, qui forçaient les grands coupables à les prendre sur la croupe de leur cheval et à les admettre dans leur lit. Faut-il s'étonner que M. Villèle ait cherché à s'affranchir de cette tutelle? Le mémoire de M. de Montlosier, en appelant la décision des chambres sur cette question, devait renverser la

congrégation ou consolider légalement son existence. Or c'est là ce que demandait M. Villèle. Il ne s'agissait pour lui que de savoir où était le pouvoir; il le cherchait de bonne foi et avec ardeur, non pour le combattre, mais pour lui tendre la main.

Dans l'indécision où il se trouvait, il fallut cependant faire violence à ses sentimens, et soutenir devant les chambres cette fameuse loi de la presse, que le parti religieux lui arracha. La discussion de cette loi fut traversée par un petit incident qui augmenta encore l'impopularité de M. Villèle. L'ambassadeur d'Autriche, par ordre de sa cour, sans doute, avait ordonné à ses gens de ne pas annoncer, dans son salon, les maréchaux de l'empire avec leurs titres nobiliaires. Le comte Appony consentait volontiers à recevoir chez lui le maréchal Oudinot, le maréchal Soult et le maréchal Mortier; mais il refusait absolument d'ouvrir sa porte aux ducs de Reggio, de Dalmatie et de Trévise. L'opposition, en masse, prit fait et cause pour les maréchaux; et M. Villèle fut sommé, à la chambre, de demander réparation de cette offense faite à la nation. M. Villèle, très débonnaire de sa nature, ne ressentait nullement l'offense. Il répondit qu'un ambassadeur, dans son hôtel, est censé dans son pays, et que c'était aux maréchaux français à ne pas aller en Autriche. Mais cet argument fut très peu goûté par la chambre. M. Hyde de Neuville lui répondit avec beaucoup de noblesse; et M. Sébastiani, qui depuis s'est montré moins susceptible, parla, avec l'enthousiasme d'un soldat de la révolution, du sentiment national attaché à ces titres qu'on livrait à la merci d'un laquais. M. Villèle, voyant la tournure que prenait cette affaire, revint dire à la chambre qu'il était heureux d'annoncer (ce furent ses termes) que le maréchal qui avait été l'objet des refus de l'ambassadeur, avait reçu une ample et complète satisfaction. Deux jours après, on sut que M. Appony avait nettement refusé de reconnaître les titres du maréchal Soult et du duc de Trévise, et qu'il avait admis seulement celui du duc de Reggio; mais la clôture était prononcée, la chambre avait passé outre, et le génie fertile de M. Villèle avait encore triomphé de cet obstacle.

La loi de la presse augmentait à la fois le timbre et le port des journaux; M. Villèle déclara qu'il ne voulait pas tuer les journaux,

comme on l'en accusait, mais qu'il prétendait seulement associer l'administration à leurs bénéfices. Puis il se mit à énumérer fort au long ces bénéfices, prenant pour but de ses calculs un journal de 20,000 abonnés, tel que l'était alors *le Constitutionnel.* Il compta par francs et par centimes les frais d'impression et de papier, qui montaient, dit-il, pour le premier mille à une somme de 48,960 fr.; puis il fit remarquer que les dix-neuf autres mille coûteraient bien moins, et fit apprécier les causes de cette différence. Les frais du timbre, il les compta à 6 centimes, quoique, dit-il, ils ne soient dans la réalité que de 5 centimes 9/10es ! Les 2 centimes de frais de port pour les deux tiers de l'abonnement sont de tant, ajouta-t-il, la totalité des frais de tant, le produit des abonnemens de tant. Et il comptait toujours les centimes. Les frais de rédaction de tant, reste telle somme pour les bénéfices. Le capital nécessaire pour l'exploitation fut cité avec la même apparence d'exactitude. Il se montait, selon le ministre, à 15,000 francs. On lui fit objecter qu'une seule presse mécanique coûtait 25,000 francs; mais il n'en tint pas compte. Ses calculs étaient faits, il n'en voulut pas démordre.

M. Villèle, dont la franche corruption déconcerte toujours, continua ainsi d'étaler avec complaisance, lui premier ministre, les résultats du plus bas espionnage; car tous les comptes qu'il fournissait, quoique dénaturés, avaient été soustraits dans les bureaux du *Constitutionnel.* On n'ose le dire, mais il paraît certain que le personnage qui les livra, reçut de sa main la croix de la Légion-d'Honneur. Vraiment, c'était traiter la France avec trop de mépris.

Le lendemain, Périer accourut à la tribune, y déroula tous les comptes rectifiés du *Constitutionnel*, donna à son tour les chiffres, montra qu'ils avaient été surchargés, et prouva la fausseté des assertions de M. Villèle, qui se contenta de lui répondre : «L'orateur qui m'a reproché hier de porter ici une investigation immorale sur une industrie particulière, fait justement ce qu'il m'a reproché. » — « J'y ai été autorisé, moi ! » s'écria Périer d'une voix foudroyante. M. Villèle n'avait pas senti cette nuance-là.

Que vous dirai-je que vous ne sachiez déjà ? Suivrai-je M. Villèle de nécessité en nécessité, depuis la dissolution de cette cham-

bre qui l'avait si fidèlement servi dans toutes ses fautes, le licenciement de la garde nationale, et cette fournée de pairs dont il disait dans son spirituel cynisme : « J'en ferai tant qu'il sera honteux de l'être, et honteux de ne l'être pas; » jusqu'à cette boucherie de la rue Saint-Denis, faite au moment des élections, et dont on n'ose sonder la source, tant on frémit de trouver des taches de sang à des mains qui n'étaient encore qu'impures. Dans cette terrible journée et dans cette plus terrible nuit, M. Villèle se montra ce que nous nommons un politique consommé, et ne s'occupa que de donner des ordres pour faire mander aux départemens le péril où se trouvait le trône, et pousser les préfets à reporter toutes les voix sur les candidats royalistes. Avec les nombreux visiteurs qui affluaient à l'hôtel des finances, M. Villèle ne s'occupait que des élections. — Faudrait-il se jeter sans réserve dans le parti royaliste, passer vers le centre gauche, modifier son ministère en y faisant entrer M. de Polignac ou M. de Martignac, renvoyer M. de Peyronnet ou son vieil ami Corbière? M. Villèle était décidé à tout. A tout, non; car il ne pouvait se décider à quitter le ministère. Chaque courier changeait ses projets et ses opinions. Il y eut une certaine dépêche qui les modifia tellement, qu'il fit proposer secrètement à Casimir Périer le portefeuille de l'intérieur et du commerce. M. de Pastoret, M. Portalis, une foule d'autres furent tentés tour à tour; enfin il fallut bien reconnaître que la place n'était pas tenable. M. Villèle se résigna donc à entrer dans la chambre des pairs; car ses successeurs refusaient les portefeuilles, s'il persistait à rester dans la chambre des députés.

Rendu dès ce moment à lui-même, M. Villèle a pu exercer librement la plus haute qualité qui le distingue, la prudence. On ne l'a pas vu prendre la parole dans la chambre des pairs, où, sur toutes les questions, il eût couru le danger de se compromettre; les élections, où il pouvait jouer un rôle actif, n'ont pas été pour lui une occasion de développer son influence; il a su se soustraire à cette exaspération de dévouement, qui a précipité M. de Peyronnet dans la prison de Ham; et s'il ne lui a pas été permis de refuser la visite de quelques illustres victimes de son parti, dans son magnifique domaine de Morville-la-Basse, où il vit retiré, et dont il a triplé les revenus par son habile gestion, il n'a du moins pris nulle part à

toutes les intrigues légitimistes du moment. Il est des hommes qui sortent découragés des luttes politiques, maudissant le pays qui les repousse, se tordant les bras avec désespoir, en songeant au bien qu'ils n'ont pu faire, ou au mal qu'ils ont fait involontairement, qui expirent de douleur dans leur retraite. M. Villèle, après avoir fait tous les efforts humains pour rester au pouvoir, en est sorti le sourire sur les lèvres, et calme comme il y est entré. Ce n'est pas une de ces organisations qui périssent à la peine, et laissent leur raison dans ces combats cruels; il s'était chargé de faire les affaires de la restauration, il les a gérées avec zèle, et en véritable intendant, n'oubliant pas en même temps de faire les siennes, et se consolant un peu de la chute de la maison de Bourbon, en songeant que la maison de Villèle n'a pas été renversée avec elle. M. Villèle n'a-t-il pas raison de mépriser les passions politiques, de quelque nature qu'elles soient, lui qui se promène paisiblement sous les beaux ombrages de Morville, tandis que Périer et Canning pourrissent dans leur tombe!

Maintenant, au moment de terminer cette lettre, je crains bien de m'être abandonné à quelques vieux restes de ces fâcheuses passions, et de n'avoir pas parlé du ministère de M. Villèle avec tout le calme et l'impassibilité que doit inspirer une époque entièrement séparée de nous par la révolution qui a éloigné sans retour tous ces hommes. C'est que, je l'avoue, la restauration représentée par Charles X, et tous les dévots personnages qui l'entraînaient à se perdre et à mentir au pays; la restauration représentée par M. de Labourdonnaye qui voulait venger Dieu, par M. de Bonald qui disait à propos du sacrilège : « Si les bons doivent leur vie à la société comme devoir, les méchans la lui doivent pour exemple; » cette restauration ainsi faite, je m'accoutume à la voir avec indulgence, car, toute folle et odieuse qu'elle ait été, elle exprime une religion et une croyance, deux sentimens qu'on m'a toujours appris à respecter. Mais la restauration des roués, telle qu'elle s'est formée sous le ministère de M. Villèle, flairant le vent, se pliant à tout, prenant tous les masques et toutes les robes, sans pudeur, sans morale, sans conviction, se faisant commode et facile pour plaire à ceux-ci, cruelle et furieuse pour sympathiser avec ceux-là; ce régime et les hommes qui l'ont créé m'inspirent une

mauvaise disposition que le temps n'a pas affaiblie, car de ce fumier sont nés les doctrinaires. C'est là le legs que M. Villèle a fait à la France. Son souffle agite encore la surface du pays ; à son école se sont formés tous ces petits hommes d'état qui jouent aujourd'hui, comme lui, avec les pensées les plus saintes, et prennent le langage de la liberté comme il a pris le langage monarchique, pour arriver, non pas à des résultats énergiques, car ils n'osent pas plus rêver le despotisme que M. Villèle n'osait y songer, mais pour gagner, ainsi que lui, le lendemain, pour jouir et pour vivre. École funeste qui ramènera le pays en peu d'années au point où M. Villèle l'avait laissé, et qui essaie vainement, à force de ruses et d'intrigues, d'endormir et de détourner de leur voie les sentimens les plus généreux et les plus nobles qui aient jamais animé un peuple.

(*West-End-Review.*)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1833.

Le petit congrès de Munchen-Graetz est toujours l'objet de toutes les conversations et de toutes les conjectures. Les politiques, après avoir épuisé toutes les suppositions, créé le protectorat de l'empereur d'Autriche en Italie, donné la Turquie à l'empereur Nicolas, et mis en mouvement toutes les armées du Nord et du Midi contre la France, se sont arrêtés à cette nouvelles qu'ils répandaient avec assurance. Les souverains alliés, ayant reconnu qu'une ligue morale ne suffisait pas pour étouffer la révolution en France, et que tout en l'isolant du reste des peuples, elle parvenait encore à se faire jour parmi eux par ses doctrines, auraient arrêté entre eux de détruire sa prospérité matérielle par une coalition des intérêts positifs contre ceux de cette redoutable nation. Chacun des souverains s'occuperait donc, à son retour dans ses États, de concourir, pour sa part, à la formation d'un blocus continental contre la France, exécuté au moyen des lignes de douanes de chaque pays. Les prohibitions les plus sévères et les plus absolues seraient appliquées aux produits de l'industrie française et s'étendraient aux produits anglais, si l'Angleterre persistait dans son alliance avec la France. On espérait surtout détacher par ce moyen l'Angleterre de la France, et même renverser le ministère Grey, en chargeant quelques journaux anglais de l'opposition tory de faire compren-

dre à la nation que la stagnation où se trouverait son commerce, par suite de ces mesures, cesserait dès qu'un cabinet plus en harmonie avec les principes politiques qui dominent le continent, offrirait des garanties de paix et de sécurité aux souverains de la sainte-alliance. Toutes ces suppositions se réduisent à bien peu de chose, et encore sont-elles mal fondées; car il paraît aujourd'hui certain que l'assemblée de Munchen-Graetz s'est passée en discussions peu importantes, et qu'elle n'aura d'autres résultats que de resserrer un peu l'action politique des états secondaires de l'Allemagne. Le prince de Metternich ne dissimulait pas, devant les personnes qui l'approchent, l'humeur que lui causait ce petit conventicule, où ne pouvait se décider la grande question européenne qui se débat entre lui seul et le prince de Talleyrand, et qui, donnant de l'ombrage à tous les peuples, allait encore augmenter les difficultés de gouvernement. Cette mauvaise disposition de M. de Metternich s'est particulièrement exhalée contre les petites bandes légitimistes qui couvrent la route de Prague que la police autrichienne, passée maîtresse en vexations, s'est chargée de leur rendre peu agréable. On doute même qu'ils puissent arriver jusqu'à la résidence de Charles X, qui montre aussi une vive humeur contre ces voyageurs qu'il nomme des étourdis, et qui répète avec complaisance, à chaque moment, les paroles que disait dernièrement à ce sujet l'empereur Nicolas : « Leur place est à Lisbonne et non à Prague. » Quant à M. de Metternich, il s'écrie que les royalistes français ont bien raison de ne pas compter sur l'étranger, et que la sainte-alliance ne se mettra pas en campagne pour obtenir aux Français le suffrage universel que prêche *la Gazette*. En général, les doctrines de *la Gazette de France* ont singulièrement nui aux intérêts du parti légitimiste près des puissances étrangères.

Dans la petite cour de Prague, on compte en ce moment quatre partis très distincts, très divisés, et très acharnés l'un contre l'autre.

1° Le parti de l'ancien régime pur, en tête duquel se trouve Charles X.

2° Le parti du suffrage universel et des vieilles franchises communales, qui a des partisans parmi les émigrés français de Vienne, et que représentent M. de Montbel et ses amis.

3° Le parti chevaleresque ou de la duchesse de Berry, qui n'a pas de but arrêté, et voudrait s'appuyer sur l'armée.

4° Et enfin, qui le croirait? le juste-milieu, dont M. Frayssinous s'est fait le représentant, et que soutiennent les nouveaux précepteurs et les alentours du duc de Bordeaux. On voit que le parti légitimiste ne manque pas d'activité et de sève. D'ailleurs, les théories ne s'agitent pas seulement, et en attendant que la France choisisse un jour entre les quatre restaurations qui lui seront offertes, ses agens les plus actifs se jettent dans le Portugal et dans la Vendée. M. de Bourmont a reçu de nouveaux renforts d'officiers français, et, dans l'impossibilité de faire le siége de Lisbonne qui se fortifie d'une manière formidable, il organise une guerre

de guérillas, par laquelle il espère dévaster le pays. Pendant ce temps, les voyages du fameux bateau à vapeur le *Carlo Alberto* tiennent toutes nos autorités en éveil; il est signalé sur toutes nos côtes, et l'on s'attendait à voir reparaître la duchesse de Berry dans la Vendée, pour l'époque de la majorité de son fils, qui a eu lieu le 29 septembre. Le *Carlo Alberto*, tant redouté, s'est cependant présenté à Marseille, avec des papiers en règle, justifiant de sa route, pendant laquelle il a transporté à Livourne, à Gênes et à Nice, des baquets de sangsues, des balles de soie, et des barils de cochenille. On ne parle pas de quelques passagers, honnêtes négocians sans doute, qui trafiquaient d'autres marchandises, les autorités sardes ayant pourvu à ce que la police de France ne pût tracasser les propriétaires de cet intéressant navire.

M. de Talleyrand est de retour à Paris. On a fait aussi beaucoup de conjectures sur le retour de M. de Talleyrand. Son auguste ami, comme disait M. Viennet, qui se défend beaucoup cependant de cette expression qu'on lui prête, son auguste ami disait bien bas, bien confidentiellement, que, depuis quelque temps, le prince des diplomates était continuellement en proie à ce sommeil incommode qui saisissait aussi trop souvent le sublime Homère, et qu'il s'endormait en tous lieux, à toute heure, aux conférences de Downing-Street comme dans le salon du roi d'Angleterre, au whist et à table. On le plaignait beaucoup, sans doute; mais les plus belles organisations ont une fin, disait-on, et son absence ne serait pas aussi vivement sentie à Londres qu'on pourrait le croire. Nous ne rechercherons pas les motifs secrets de ces condoléances amicales, nous dirons seulement qu'elles ne sont pas fondées. M. de Talleyrand s'est présenté à Paris plus vif, plus frais, plus caustique, plus net d'esprit et plus lucide que jamais. La mort de l'un de ses principaux hommes d'affaires le force de s'occuper lui-même, pendant quelque temps, de la gestion de ses biens; et il se dispose à partir pour Bourbon-l'Archambault et pour Valençay. Il est vrai qu'il a vendu ses chevaux à Londres; mais il dit que ses chevaux étaient déjà vieux; qu'il a congédié son cuisinier français, mais il assure que ce cuisinier s'était gâté la main en Angleterre, et qu'il eût fallu le remplacer : toutes ces choses, il les retrouvera au besoin; rien ne l'embarrasse et ne l'inquiète, et on verra bientôt reparaître sur la scène ce vieillard malicieux, dernière ruine de l'assemblée constituante, qui, juché sur les décombres de sept ou huit régimes qu'il a enterrés, ricane comme un don Juan politique au milieu du monde, qui cherche vainement à le deviner. Au reste, M. de Talleyrand, par sa haute considération en Angleterre, par ses manières, son esprit, et surtout par son faste inoui et par l'éclat extraordinaire de son train et de sa maison, a rendu l'ambassade de Londres désormais impossible. En vérité, on a droit de s'inquiéter pour son successeur, et on se demande quelle figure feront M. Viennet et M. Edmond Blanc, par exemple, quand ils seront chargés de représenter la France à Londres?

Le luxe de M. de Talleyrand a excité l'émulation. La cour n'avait pas encore

déployé autant de pompe qu'elle l'a fait dans le récent voyage de Fontainebleau; mais, ce qui est remarquable, c'est que, pour la première fois, on a tenté de faire de l'étiquette. Le roi avait officiellement nommé les personnes qui devaient faire partie du voyage, et les listes avaient été envoyées avec le cérémonial qu'y mettait feu Louis XIV. Pour plus d'éclat, les journaux ministériels ont été chargés de promulguer ces listes, où le public attentif a pu découvrir de nouveaux dignitaires. Nous les reproduisons textuellement :

« Suite du roi : M. le général Athalin, aide-de-camp du roi, *commandant supérieur des palais et des services.*

« MM. les lieutenans-généraux Durosnel, duc de Choiseul; les maréchaux-de-camp vicomte de Rumigny, Gourgaud, de Laborde; le lieutenant-colonel baron Dumas, aides-de-camp du roi.

« Le capitaine Théry, le capitaine Grobon, officiers d'ordonnance.

« Le baron Fain, premier secrétaire du cabinet; M. Camille Fain, second secrétaire du cabinet.

« M. Casimir Delavigne, bibliothécaire de Fontainebleau.

« Suite de la reine : Mme la marquise de Chanterac et Mlle de Chanterac.

« Suite des princesses : Mme la duchesse de Massa, dame d'honneur, et Mlle de Massa; Mme de Mallet, dame pour accompagner; Mme Angelet, gouvernante de S. A. R. la princesse Clémentine.

« Suite de S. A. R. Madame Adélaïde : Mme la comtesse de Montjoye, Mme la vicomtesse de Rumigny.

« Suite des jeunes princes : M. Cuvillier Fleury, précepteur de S. A. R. Mgr le le duc d'Aumale; M. Delatour, précepteur de S. A. R. Mgr le duc de Montpensier.

« Personnes invitées : M. le maréchal duc de Dalmatie, président du conseil, ministre de la guerre; M. le comte Sébastiani.

« Les autres ministres sont venus et répartis successivement.

« Le 22, M. le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères; M. Guizot, ministre de l'instruction publique; M. Humann, ministre des finances.

« Le 23, M. Barthe, garde-des-sceaux, ministre de la justice; M. Thiers, ministre du commerce et des travaux publics.

« Le 24, M. le comte de Rigny, ministre de la marine; M. le comte d'Argout, ministre de l'intérieur.

« MM. le maréchal Maison et son fils; le baron Pasquier, président de la chambre des pairs; le général Pajol, le comte de Flahaut, le général comte Jacqueminot, le marquis de Praslin, le comte de Celles, le comte d'Harcourt, et M. Gudin, peintre.

« Mmes la duchesse de Dalmatie, Barthe, la comtesse de Montalivet, la comtesse

Delaborde et Mlle Delaborde, la comtesse de Flahaut et Mlle de Flahaut, la marquise de Praslin, la baronne de Saint-Didier et Mlle de Chabot.

« Maison et Intendance générale : MM. le comte de Montalivet, le marquis de Strada, écuyer commandant; Maréchal, inspecteur-général des services de l'intendance.

« MM. Boyer, payeur du voyage; Leblond, inspecteur du mobilier; Zimmermann, sous-inspecteur; Ginesty, directeur de la poste de la maison du roi; Uginet, contrôleur des services; Dubucquoy, contrôleur de la bouche. »

Rien n'y manque, ni les poètes, ni les chefs d'office et de cuisine! Les chanteurs et les musiciens avaient été aussi convoqués, et madame Damoreau, Nourrit et Levasseur, ont contribué aux plaisirs du royal voyage. On raconte à ce sujet qu'après avoir quitté le château de Fontainebleau le lendemain matin, à jeun, et emportant quelques stériles remerciemens, les trois artistes trouvèrent, à leur passage à Paris, une invitation de M. Aguado, qui les priait d'accepter un déjeuner dans son magnifique château de Petit-Bourg. La chère fut royale, et les adieux aussi; car, en ramenant ses hôtes à leur voiture, M. Aguado leur offrit quelques bijoux de prix, qu'il les pria de conserver en souvenir de cette visite. Mme Damoreau, Nourrit et Levasseur n'avaient cependant pas chanté à Petit-Bourg !

D'autres voyages de cour se préparent. On attend le roi et la reine des Belges pour le 8 de ce mois. La cour ira alors à Compiègne, à Eu et à Rambouillet, domaine détaché de la couronne à l'époque de la révolution de juillet, mais qu'on espère voir y retourner bientôt.

A Rambouillet, la cour se montrera très particulièrement affable et généreuse, et les habitans ne pourront se dispenser, dans l'élan de leur reconnaissance et de leur enthousiasme, d'adresser aux chambres une demande pour la réintégration du château de Rambouillet dans les domaines de la couronne. D'un autre côté, on se propose, dans cette session, de demander aux députés le vote d'un million pour la dot de la reine des Belges, qui n'est pas encore payée, au grand mécontentement du roi Léopold, et un apanage pour S. A. R. le duc d'Orléans. M. Dupin, qui s'est jadis montré si érudit et si brillant dans l'affaire des apanages de la maison d'Orléans, ne pourra refuser son concours en cette circonstance, et, grace à l'assistance du tiers-parti, qui paraît assurée, on ne doute pas du succès de cette demande. Pour mieux l'appuyer, les amis de la maison sont chargés de répandre partout que la royauté se livre, dans l'intérêt de la couronne, à des profusions qui l'épuisent. On joue la prodigalité et le désordre; on se fait faire des remontrances qu'on n'écoute pas; les plus zélés vont jusqu'à dire qu'on a des dettes, et qu'on ne sait comment les payer; enfin M. Vatout s'appitoie lamentablement sur les besoins de son auguste maître, et se montre fort inquiet pour son hiver. La chambre serait bien cruelle si elle refusait son secours à cet excès de détresse.

Une véritable détresse qui dissimule, loin d'être feinte, c'est celle du *Constitutionnel*, ce vieux roi des journaux, que chaque jour détrône, et qui voit peu à peu déserter tous ses abonnés. Les assemblées d'actionnaires y sont presque en permanence, comme dans les grandes crises, et les délibérations infructueuses s'y succèdent sans interruption. Il paraît qu'enfin, après de longues discussions, il aurait été décidé que la rédaction en chef de cette feuille aux abois, serait offerte à M. Chambolle, l'un des jeunes rédacteurs du *National*, homme de capacité et de talent, qui résigna avec beaucoup de noblesse sa place de secrétaire-rédacteur de la chambre, quand son protecteur M. Lafitte échoua dans la question de la présidence. La décadence du *Constitutionnel* est un véritable événement politique; la chûte de ce représentant obstiné des vieilles et étroites idées libérales annonce une ère nouvelle, et il est d'un bon augure de voir une feuille politique ainsi arriérée, dépassée par ses lecteurs. Pour un gouvernement observateur, il y aurait un signe d'avertissement dans cette catastrophe; mais on se fait aveugle et sourd pour jouir en paix du temps présent, et l'on se barricade contre les fâcheux indices, en se promettant bien de rouer aussi l'avenir.

Don Pédro se montre plus attentif aux influences de la presse, et, loin de les méconnaître, il a trouvé le loisir, au milieu de ses embarras de Lisbonne, d'adresser des propositions à quelques journalistes de Paris qu'il voudrait envoyer à Rio-Janeiro, pour y publier un journal pédriste. Un écrivain vif et mordant, qui a beaucoup contribué au succès du *Corsaire*, a, dit-on, été chargé de cette périlleuse mission, et va s'embarquer pour préparer les voies d'une restauration au Brésil. Nous ne doutons pas de son talent et de son courage, mais nous doutons de son succès.

C'est une publication assurément fort curieuse et fort intéressante que celle du livre de M. le général Dermoncourt, intitulé : *La Vendée et Madame* (1). On a pu déjà en juger par le fragment que nous en avons donné dans une de nos précédentes livraisons. On sait que c'est au général Dermoncourt que fut confiée la personne de *Madame*, après qu'elle eut été arrêtée dans sa retraite de Nantes. Les bons procédés du général, sa politesse et une sorte de bonhommie qui le distinguent, gagnèrent le cœur de la princesse, qui lui conta fort au long, s'il faut en juger par les détails que nous fournit M. Dermoncourt, toutes les circonstances de son voyage et de son séjour dans la Vendée. M. Dermoncourt a complété tous ces renseignemens par les récits recueillis de la bouche de M. Berryer, qui lui a tracé tout l'itinéraire de la route qu'il suivit pour avoir une conférence avec la duchesse de Berri, et par les communications de plusieurs autres personnes qu'il ne nomme pas, mais qui semblent assez bien instruites de tous les évènemens de cette petite campagne.

(1) Un vol. in-8, chez Guyot et Canel.

Il n'en est pas tout-à-fait ainsi des documens que M. Dermoncourt a recueillis touchant le débarquement de la duchesse de Berri à Marseille, lors de l'apparition du *Carlo-Alberto;* et si, comme il y a lieu de le croire, l'auteur de ce livre a recueilli ces renseignemens de la princesse elle-même, il faut qu'elle ait eu des raisons importantes pour dénaturer un peu les faits. Dans ce récit, M. Dermoncourt rapporte que la duchesse ayant fait relâche à Gênes, se remit en mer le même jour, et le 29 avril se trouva à la hauteur de Marseille. Le temps était peu favorable pour un débarquement. C'était exposer le bâtiment que d'essayer de le faire attérer partout ailleurs que dans la rade. Le capitaine offrit à Madame de risquer la descente; mais elle s'y opposa formellement, et demanda que la petite chaloupe du paquebot fût mise à la mer. Deux personnes descendirent dans cette frêle embarcation : M. de Ménars et le général Bourmont. Ce fut avec la plus grande peine que la barque surmonta une mer houleuse, et jeta ses passagers sur la côte sans qu'ils fussent aperçus. Heureusement pour eux, le soir commençait à venir. Ils n'osèrent entrer dans aucune maison, et résolurent de passer la nuit où ils étaient. Madame s'enveloppa dans son manteau, se coucha à l'abri d'un rocher, et s'endormit, gardée par M. de Ménars et M. de Bourmont, qui firent sentinelle jusqu'au jour.

Aux premiers rayons du matin, Madame aperçut avec joie le drapeau blanc qui flottait sur l'église Saint-Laurent, et entendit battre le tocsin qui lui annonçait que ses amis avaient répondu à son appel. Ses compagnons de voyage eurent beaucoup de peine à l'empêcher de se jeter aussitôt dans Marseille, où retentissait déjà la générale. La joie de Madame fut de courte durée; à neuf heures, le drapeau tricolore reparut sur le clocher, et les baïonnettes de la garde nationale brillèrent sur l'esplanade de la Tourette; puis tout rentra dans le calme et le silence. Madame, le cœur navré, jugea que l'insurrection était finie.

Que faire alors? Elle ne pouvait rester sans imprudence où elle se trouvait. Le *Carlo-Alberto*, poursuivi par une frégate, venait de disparaître. Il ne restait que deux ressources : traverser toute la France et se jeter dans la Vendée, ou franchir le pays qui sépare le Rhône des Alpes, et gagner le Piémont. Madame prit le premier parti, et, selon M. le général Dermoncourt, elle se mit en route à travers les montagnes, guidée par un charbonnier, et gagna, après des fatigues sans nombre, la maison d'un républicain, maire d'une commune, à qui elle se découvrit, et qui la reçut fort bien. Le lendemain, Madame était près de Montpellier, ayant fait la route dans le char-à-bancs du maire. Là, M. de Ménars, qui avait quitté Madame, d'après ses ordres, la rejoignit, monta en calèche avec elle, et les voyageurs prirent en poste la grande route de Montpellier à Carcassonne. De là elle se rendit à Toulouse, où elle fit prévenir plus de vingt personnes *qu'elle recevrait de trois heures à huit heures du soir.* Cette réception, dit M. Dermoncourt, se fit avec la même publicité que si l'on eût été aux Tuileries..

Madame partit de Toulouse, toujours dans sa calèche découverte, et se rendit à

Bordeaux. Elle loua une barque de pêcheur, descendit la Garonne, alla passer la Gironde au-dessous de Cublac, et s'achemina vers Blaye où elle ne devait pas tarder à revenir. Le jour suivant, elle se mit en route sur un âne, et courut ainsi gaiement, sur ce modeste animal, à la conquête de la couronne de son fils. Neuf jours après, Madame se trouvait dans la Vendée, et conférait avec M. de Charette aux environs de Montaigu.

Nous ne contestons pas la fidélité de l'itinéraire de Madame, qui ne peut avoir été fourni que par elle; mais, nous l'avons dit, la princesse avait sans doute quelques raisons de taire alors au général Dermoncourt une circonstance assez importante. Il est très vrai en effet que Madame quitta le *Carlo-Alberto* dans une barque et se fit descendre avec M. de Ménars aux environs de Marseille; il est également vrai que Madame traversa le Midi dans une calèche découverte; qu'elle reçut presque publiquement ses partisans à Toulouse; qu'elle visita Bordeaux, et gagna la Vendée d'une façon presque aussi officielle, se faisant précéder par un ordre du jour et des proclamations; mais ce que Madame n'a pas dit, et ce que M. le général Dermoncourt paraît avoir ignoré, c'est que toutes ces choses se firent, non pas sans interruption, mais dans le cours de deux voyages fort distincts.

Or, voici comme les choses se passèrent, et, au besoin, nous pourrions en trouver quelques preuves.

Après son débarquement, Madame erra plusieurs jours, avec son compagnon, dans les environs de Marseille et le long de la côte, tâchant de s'aboucher avec ses partisans, et de gagner quelques châteaux éloignés que ses amis, comme elle les nomme, possèdent dans la province. La police fut presque constamment instruite de ses démarches; elle suivait ses traces à peu d'heures près, et, avec quelques efforts, il eût été très possible de s'emparer d'elle. Toutefois, on ne voulait rien faire sans les ordres de Paris, et on se contenta d'observer la princesse, sans prendre de mesures décisives pour l'arrêter. Madame se sentait poursuivie; elle ne pouvait douter qu'on ne fût à sa piste; et, loin de songer à traverser le pays, elle courait de retraite en retraite, dans un rayon de terrain peu étendu. Ce fut à cette époque que les colonels Ma..... et d'H....., attachés à la personne d'un puissant personnage, furent envoyés à Marseille. Ces deux officiers ne tardèrent pas à connaître la retraite de la duchesse; ils s'y rendirent aussitôt, et lui déclarèrent que, loin d'en vouloir à sa personne et de chercher à la priver de sa liberté, ils avaient l'ordre de ne pas la quitter qu'ils ne l'eussent vu s'embarquer et quitter le sol de la France. Ils gagnèrent, en effet, avec elle un petit port peu éloigné, la mirent à bord d'un léger bâtiment, et s'assurèrent de leurs yeux, comme on le leur avait ordonné, qu'elle s'était éloignée du territoire. Madame se rendit à Massa, où elle reprit tous ses projets, et adressa des lettres à plusieurs de ses partisans pour les rassurer sur son sort. Une de ces lettres, dont la date ne laisse aucun doute à cet égard, fut adressée à un officier royaliste, chargé, sous la restauration,

de la police de la capitale, et qu'un mot fameux a rendu célèbre lors de l'expulsion de Manuel. La duchesse de Berry lui écrivait fort gaiement qu'elle se trouvait saine et sauve à Massa, et qu'elle n'avait pas été *empoignée*, comme il pouvait le craindre. Plusieurs personnes fort connues ont entendu la lecture de cette lettre dans le salon d'une dame que sa beauté et l'attachement que lui portait Charles X ne faisaient pas moins distinguer autrefois dans le faubourg Saint-Germain, que ne le fait aujourd'hui son dévouement aux Bourbons.

Quelque temps après, Madame rentra, en effet, en France par le Midi, et arriva à Toulouse dans une calèche découverte. Le sentiment qui a dicté à Madame la discrétion sur les circonstances que nous venons de rapporter, fait honneur à la délicatesse de son ame. Elle a oublié quelques justes ressentimens pour ne tenir compte que du bienfait; mais l'histoire, qui commence déjà aujourd'hui pour elle, doit recueillir cette action : de tels traits, autant que le sang-froid et l'intrépidité de Madame, sont faits pour exciter l'indulgence en faveur de ses faiblesses.

M. Dermoncourt est mieux informé quand il rapporte que Madame avait à Paris, parmi les personnes qui approchent le plus près le roi Louis-Philippe, des amis qui lui rendaient compte de ce qui se passait aux Tuileries. L'un de ces amis lui écrivit, dit-il, pour lui annoncer la trahison de Deutz, qui la livra : « Cette per-« sonne, dit M. Dermoncourt, serait curieuse à nommer, si la nommer n'était de « ma part une dénonciation. » Tout le monde sait aujourd'hui que ce personnage est M. d'A...; mais que M. Dermoncourt se rassure : M. d'A.... n'agissait pas sans autorisation, et il était assuré, en agissant ainsi, d'une approbation qui lui tient lieu de toutes les autres.

Nous ne quitterons pas le curieux et intéressant ouvrage de M. le général Dermoncourt sans remplir une autre lacune qui se trouve dès les premières pages. Dans le récit, fort abrégé, du voyage de Charles X à Cherbourg, récit qui ne tient pas à son sujet, M. Dermoncourt paraît ignorer la cause des retards et des lenteurs que le vieux roi mettait dans sa marche. Cette cause est, en effet, peu connue. Charles X, se berçant toujours de fausses espérances, avait écrit, dès le premier jour de son voyage, au duc de Wellington, alors premier ministre, pour solliciter de lui l'envoi d'une frégate anglaise à Cherbourg.

Cette frégate devait transporter Charles X à Alger, où il voulait aller pour réclamer le secours de sa flotte, opérer une descente dans le Midi, et revenir, les armes à la main, soumettre sa capitale rebelle. La dépêche fut écrite par le duc de Luxembourg, et nous avons eu connaissance d'une copie de cette lettre, remise à un diplomate anglais, qui prit part à cette négociation. Le duc de Wellington refusa avec beaucoup de prudence, et Charles X, après avoir long-temps retardé sa marche pour attendre la réponse, fut forcé, à défaut d'une frégate, de s'embarquer sur le *Charles Carroll*, et de renoncer à la conquête de la France. Ce fait peut paraître singulier, si l'on songe au peu d'empressement que Charles X,

jeune et fier alors, mit à débarquer sur le rivage de l'Ile-Dieu; mais il est positif, et mérite aussi d'être recueilli comme document pour l'histoire.

Une des parties les plus intéressantes du livre de M. Dermoncourt, c'est le récit qu'y fait en quelque sorte M. Berryer lui-même (car quel autre que M. Berryer pourrait savoir ces détails?) de son entrevue avec Madame. Mais M. Berryer, ainsi que Madame, a fait une petite omission dans ses récits. Il a oublié de dire que ce fut à la suite d'une conversation qu'il eut avec le préfet de Nantes, M. de Saint-Aignan, et dans laquelle il déploya un peu trop de cette spirituelle franchise qui le distingue, que M. de Chateaubriand fut inquiété à Paris par la police, et prié d'aller faire un tour en Suisse ou en Italie. On avait conclu de la conversation de M. Berryer que le haut comité royaliste à Paris, composé de MM. de Chateaubriand, de Pastoret et de Bellune, se livrait à des entreprises qui pourraient donner de l'inquiétude au pouvoir. M. de Montalivet, qui donna cet avis charitablement à M. de Chateaubriand, n'a pu oublier la lettre que lui écrivit, et que remit lui-même chez son concierge, le noble chevalier de la restauration. Elle portait cette féodale suscription : « *De gentilhomme à gentilhomme.* » M. de Chateaubriand faisait là une concession évidente à M. de Montalivet, car on sait que M. Montalivet, père du jeune ministre, était tout simplement un comte de fabrique impériale.

Rien de plus curieux que le voyage de Madame dans la Vendée, tel que le rapporte M. Dermoncourt. Nous voudrions le citer; mais la place nous manque.

Le livre de M. Dermoncourt sera lu avec avidité, et nous ne serions pas étonnés si bientôt il y ajoutait une suite. A voir tous les préparatifs que fait Madame en ce moment, on peut croire qu'elle se dispose à lui fournir les matériaux d'un second volume.

— Une notice fort détaillée, écrite avec un soin et un goût remarquables, vient d'être publiée sur M. Thurot, membre de l'Académie des Inscriptions, mort, il y a un an passé, du choléra. M. Thurot était l'un des disciples les plus doctes et les plus sages de cette école de philosophie et d'idéologie qui a eu pour maîtres, dès le commencement du siècle, Cabanis, Garat, M. de Tracy. Il a consigné les résultats de son observation scrupuleuse dans l'ouvrage intitulé : *De l'Entendement et de la Raison*, dont une seconde édition paraît enrichie de la notice, qui est un excellent morceau et un juste hommage. Helléniste érudit, traducteur et souvent commentateur utile de l'*Hermès* de Harris, professeur laborieux, M. Thurot unissait à toutes les qualités saines et solides de l'esprit les plus rares vertus morales, comme citoyen et comme homme privé. L'auteur de la notice a dignement relevé ce mérite modeste; il a parlé des philosophes au milieu desquels M. Thurot s'était nourri, des circonstances et des choses de cette vie studieuse, en témoin exact, compétent, et qui n'a pu être lui-même sans influence ni sans gloire dans la carrière. Peu d'écrivains sont capables d'exposer si bien et de savoir si nettement ce qui concerne l'époque

philosophique mémorable à laquelle se rattachait M. Thurot. Il n'en est même guère qu'un seul, si nous l'osons dire, qui nous semble pouvoir allier à cette pureté de tradition philosophique, à cette rectitude de principes judicieux et probes, les graces sévères d'un style si achevé.

— Il y a à peine un mois que l'ouvrage historique de M. Alexandre Dumas, *Gaule et France* (1), a été mis au jour, et déjà le premier tirage est épuisé. Ce rapide succès montre mieux que tout ce que nous pourrions dire, la sympathie du public pour le jeune et chaleureux écrivain. Il ne nous est pas permis, à nous que des rapports d'amitié lient si intimement à l'auteur, de louer son livre : aussi nous abstiendrons-nous de l'examiner en détail, pour ne pas être accusés de partialité.

Bruchstucke, etc. — Fragmens des écrits d'un prisonnier, par Frédéric Seybold. Stuttgard, 1833.

Nous lisons dans le *Morgen-Blatt* les lignes suivantes de M. Wolfgang-Menzel, à propos de ce nouvel ouvrage d'un écrivain allemand qui expie à cette heure dans les cachots de la diète le crime d'avoir loué la France avec trop d'effusion. Les malheurs de M. Seybold nous font un devoir de répéter ces lignes, et nous désirerions fournir par là, à un traducteur habile, l'idée de populariser parmi nous le nom de notre courageux allié.

« Notre célèbre publiciste, M. Seybold, si connu parmi nous pour avoir fondé la *Gazette du Necker*, a raconté ici une suite de scènes et de tableaux tirés des deux excellens romans *le Camisard* et *le Patriote*, que nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de louer. Il y a joint des fragmens de ses lettres politiques sur le midi de l'Allemagne et une partie de ses souvenirs sur Paris. Ce dernier ouvrage a été, comme on sait, la cause des rigueurs exercées contre lui. M. Seybold est un des meilleurs publicistes de l'Allemagne; il surpasse quelquefois tous les autres. Il unit la clarté de Rehberg avec la dialectique de Lindner et la verve piquante de Boerne. Mais Seybold a pour les précautions politiques le dédain qu'inspire la conscience d'une force supérieure. Il a pris plaisir à fouler d'un pied hardi l'œuf du pouvoir, qui ne veut être qu'effleuré dans une danse légère. Sans cela, il aurait échappé aux persécutions sous lesquelles il gémit maintenant, et peut-être le verrions-nous placé dans une position élevée, où ses talens lui vaudraient autant d'avantages qu'ils lui causent de malheurs; mais alors notre littérature et notre histoire seraient frustrées de l'un de ces rares caractères qui osent faire brèche dans les préjugés de leur époque, et revendiquer leur individualité à leurs risques et périls. Dans *le Patriote*, son meilleur roman, Seybold a caractérisé avec une vérité et une verve incomparables la gaucherie, l'affectation, la duperie et la couardise avec lesquelles les Allemands, depuis la restauration, ont joué la comédie constitutionnelle. Cet ouvrage l'a placé au premier rang des écrivains satiriques de l'Allemagne. »

(1) Chez Guyot, place du Louvre, 18.

THÉATRES DES DÉPARTEMENS.

Quelque puisse être le pouvoir politique de Paris, la centralisation de l'enthousiasme ne peut se fonder aisément : toute province, tout département, toute ville, sait recevoir et apprécier dignement aujourd'hui ce que lui portent nos grands talens. Une preuve mémorable vient de nous en être donnée. Cette tragédienne unique, originale, puissante, dont le singulier génie réunit les plus hautes inspirations aux plus intimes familiarités, et toutes les grandeurs de l'art à toutes ses graces; cette actrice dont le nom exprime tout un genre, Mme Dorval, vient de passer à Rouen, et elle y a trouvé le plus beau triomphe qu'une femme puisse trouver sur un théâtre.

Ce public impatient, lettré, jugeur, capricieux, turbulent, qui se plaît à briser comme ses banquettes les arrêts de *Paris la grande ville*, et ose quelquefois s'en moquer; ce parterre, debout comme l'était ici le parterre de Lekain et de Clairon, après avoir contemplé d'abord et observé en silence cette femme dont le talent primitif et régénérateur lui avait été si long-temps et si justement vanté, a confirmé glorieusement l'arrêt porté par la capitale et renouvelé par elle à chaque représentation. L'enthousiasme fut tel, que jamais acteur n'en avait reçu, avant Mme Dorval, des marques aussi éclatantes. Jamais elle n'a joué *Antony, les Enfans d'Édouard, Clotilde* et *le Joueur*, sans être redemandée et retenue sur le théâtre par de longues salves d'applaudissemens, par des cris d'admiration et des couronnes tombées de toutes les loges, avec des bouquets de femmes arrachés des ceintures. Les journaux de Rouen, qui sont loin d'être en arrière des feuilles de Paris pour les doctrines littéraires, ont dit avec des expressions chaleureuses leur surprise et leur enthousiasme; mais ces grandes scènes de sympathie et d'attendrissement ne peuvent être rendues par des écrits, il faut en avoir été témoin ou les entendre redire par ceux qui les ont vues et ressenties. Notre premier dessein, en les faisant connaître, est de rendre à une femme célèbre une justice qui lui a été souvent trop disputée et toujours enviée; le second est de prendre acte d'un sentiment général d'indignation venu de l'une des grandes villes de France.

Rouen s'étonne et Rouen a raison de s'étonner de l'apparente indifférence avec laquelle on laisse s'éloigner une actrice si justement aimée, et qui, arrivée à présent au plus haut développement de son talent, n'attend qu'une scène pour montrer tout ce que peut enfanter de beau l'union de l'inspiration la plus instinctive et de la plus studieuse observation. On comprend la question mille fois répétée par cette grande ville; mais la réponse en est si triste et si humiliante, qu'on hésite à la faire tout haut. Les villes de province sont plus franches que Paris en cela; elles n'ont ni coteries théâtrales, ni faux respects; elles disent ce qu'elles ont à dire, ou plutôt elles impriment ce que tout le monde dit.

« Voilà qui est étrange! dit Rouen dans sa *Revue*, Mme Dorval était vraie en France quand tout le théâtre était faux. Or, tandis qu'elle poursuit le cours de sa gloire dramatique, voilà Célimène qui veut être Mme Dorval, et Clytemnestre qui veut être Mme Dorval; et, bien plus! toutes les deux veulent qu'elle-même ne soit plus Mme Dorval, et l'empêchent de jouer à Paris! Chacune d'elles ferme une porte de son paradis terrestre, et la garde. On conçoit dans l'art un sentiment de rivalité qui sert l'émulation; mais craindre que votre rivale ne devienne votre supérieure, et, pour l'empêcher, s'en défaire par tous les moyens possibles, est un méfait qui n'est pas du ressort des lois, mais qui ne peut être absous par un jugement public. »

Paris sait très bien ce que Rouen lui dit là; Paris en gémit et en souffre, et emploie, pour le témoigner au Théâtre-Français et à la Porte-Saint-Martin, le meilleur moyen possible : il n'y va pas. La punition est sévère, mais trop lente. Les directions jalouses, maladroites et haineuses, les administrations incertaines, méticuleuses, indolentes, tout cela se traîne, à la manière des limaçons il est vrai, humblement et lentement; mais cela marche enfin, et ce qui se traîne si bas ne fait pas de chute : cela peut aller long-temps encore, et il y a peu de remède, à moins qu'un jour un gouvernement intelligent, ou le public en masse, ne mette le pied dessus.

F. BULOZ.

MÉTELLA.

§ Ier.

Le comte de Buondelmonte, revenant d'un voyage de quelques journées aux environs de Florence, fut versé par la maladresse de son postillon, et tomba, sans se faire aucun mal, dans un fossé de plusieurs pieds de profondeur. La chaise de poste fut brisée, et le comte allait être forcé de gagner à pied le plus prochain relai, lorsqu'une calèche de voyage, qui avait changé de chevaux un peu après lui à la poste précédente, vint à passer. Les postillons des deux voitures entamèrent un dialogue d'exclamations qui aurait pu durer long-temps encore sans remédier à rien, si le voyageur de la calèche, ayant jeté un regard sur le comte, n'eût proposé le dénouement naturel à ces sortes d'aventures : il pria poliment Buondelmonte de monter dans sa voiture, et de continuer avec lui son voyage. Le comte accepta sans répugnance, car les manières distinguées du voyageur rendaient au moins tolérable la perspective de passer plusieurs heures en tête-à-tête avec un inconnu.

Le voyageur se nommait Olivier; il était Génevois, fils unique,

héritier d'une grande fortune. Il avait vingt ans, et voyageait pour son instruction ou son plaisir. C'était un jeune homme blanc, frais et mince. Sa figure était charmante, et sa conversation, sans avoir un grand éclat, était fort au-dessus des banalités que le comte, encore un peu aigri intérieurement de sa mésaventure, s'attendait à échanger avec lui. La politesse, néanmoins, empêcha les deux voyageurs de se demander mutuellement leur nom.

Le comte, forcé de s'arrêter au premier relai pour y attendre ses gens, et leur donner ses ordres relativement à la chaise brisée, voulut prendre congé d'Olivier; mais celui-ci n'y consentit point, il déclara qu'il attendrait à l'auberge que son compagnon improvisé eût réglé ses affaires, et qu'il ne repartirait qu'avec lui pour Florence : — Il m'est absolument indifférent, lui dit-il, d'arriver dans cette ville quelques heures plus tard ; aucune obligation ne m'appelle impérieusement dans un lieu ou dans un autre. Je vais, si vous me le permettez, faire préparer le dîner pour nous deux. Vos gens viendront vous parler ici, et nous pourrons repartir dans deux ou trois heures, afin d'être à Florence demain matin.

Olivier insista si bien, que le Florentin fut contraint de se rendre à sa politesse. La table fut servie aussitôt par les ordres du jeune Suisse; et le vin de l'auberge n'étant pas fort bon, le valet de chambre d'Olivier alla chercher dans la calèche quelques bouteilles d'un excellent vin du Rhin, que le vieux serviteur réservait à son maître pour les mauvais gîtes.

Le comte, qui, en dépit des meilleures apparences, se livrait rarement avec des étrangers, but très modérément, et s'en tint à une politesse franche et de bonne humeur. Le Génevois, plus expansif, plus jeune, et sachant bien, sans doute, qu'il n'était forcé de veiller à la garde d'aucun secret, se livra au plaisir de boire plusieurs larges verres d'un vin généreux, après une journée de soleil et de poussière. Peut-être aussi commençait-il à s'ennuyer de son voyage solitaire, et la société d'un homme d'esprit l'avait-elle disposé à la joie : il devint communicatif.

Il est fort rare qu'un homme parle de lui-même sans dire bientôt quelque impertinence ; aussi le comte, qu'une certaine malice contractée dans le commerce du monde abandonnait rarement, s'attendait-il à chaque instant à découvrir dans son compagnon ce

levain d'égoïsme et de fatuité que nous avons tous au-dessous de l'épiderme. Il fut surpris d'avoir long-temps attendu en vain; il essaya de flatter toutes les idées du jeune homme pour lui trouver enfin un ridicule, et il n'y parvint pas; ce qui le piqua un peu, car il n'était pas habitué à déployer en vain les finesses gracieuses de sa pénétration.

— Monsieur, dit le Génevois dans le cours de la conversation, pouvez-vous me dire si lady Mowbray est en ce moment à Florence?

— Lady Mowbray? dit Buondelmonte avec un léger tressaillement: oui, monsieur, elle doit être de retour de Naples.

— Elle passe tous les hivers à Florence?

— Oui, monsieur, depuis bien des années. Vous connaissez lady Mowbray?

— Non, mais j'ai un vif désir de la connaître.

— Ah!

— Est-ce que cela vous surprend, monsieur? on dit que c'est la femme la plus aimable de l'Europe.

— Oui, monsieur, et la meilleure. Vous en avez beaucoup entendu parler, à ce que je vois.

— J'ai passé une partie de la saison dernière aux eaux d'Aix, lady Mowbray venait d'en partir, et il n'était question que d'elle. Combien j'ai regretté d'être arrivé si tard! J'aurais adoré cette femme-là.

— Vous en parlez vivement! dit le comte.

— Je ne risque pas d'être impertinent envers elle, reprit le jeune homme; je ne l'ai jamais vue, et ne la verrai peut-être jamais.

— Pourquoi non?

— Sans doute, pourquoi non? mais l'on peut aussi demander pourquoi oui. Je sais qu'elle est affable et bonne, que sa maison est ouverte aux étrangers, et que sa bienveillance leur est une protection précieuse; je sais aussi que je pourrais me recommander de quelques personnes qu'elle honore de son amitié; mais vous devez comprendre et connaître, monsieur, cette espèce de répugnance craintive que nous éprouvons tous à nous approcher des personnes qui ont le plus excité de loin nos sympathies et notre admiration.

— Parce que nous craignons de les trouver au-dessous de ce que nous en avons attendu, dit le comte.

— Oh! mon Dieu non, reprit vivement Olivier, ce n'est pas cela. Quant à moi, c'est parce que je me sens peu digne d'inspirer tout ce que je sens, et en outre malhabile à l'exprimer.

— Vous avez tort, dit le comte en le regardant en face avec une expression singulière; je suis sûr que vous plairiez beaucoup à lady Mowbray.

— Comment! vous croyez? et pourquoi? d'où me viendrait ce bonheur?

— Elle aime la franchise, la bonté. Je crois que vous êtes franc et bon.

— Je le crois aussi, dit Olivier, mais cela peut-il suffire pour être remarqué d'elle au milieu de tant de gens distingués qui lui forment, dit-on, une petite cour?

— Mais..., dit le comte reprenant son sourire ironique, remarqué... remarqué... comment l'entendez-vous?

— Oh! monsieur, ne me faites pas plus d'honneur que je ne mérite, répondit Olivier en riant; je l'entends comme un écolier modeste qui désire une mention honorable au concours, mais qui n'ambitionne pas le grand prix. D'ailleurs... mais je vais peut-être dire une sottise. Si vous ne buvez plus, permettez-moi de faire emporter cette dernière bouteille. Depuis un quart d'heure, je bois par distraction...

— Buvez, dit le comte en remplissant le verre d'Olivier, et ne me laissez pas croire que vous craignez de vous faire connaître à moi.

— Soit, dit le Génevois en avalant gaiement son sixième verre de vin du Rhin. Ah! vous voulez savoir mes secrets, monsieur l'Italien? Eh bien! de tout mon cœur. Je suis amoureux de lady Mowbray.

— Bien! dit le comte en lui tendant la main dans un accès de gaieté sympathique; très bien!

— Est-ce la première fois qu'un homme serait devenu amoureux d'une femme sans l'avoir vue?

— Non, parbleu! dit Buondelmonte. J'ai lu plus de trente romans, j'ai vu plus de vingt pièces de théâtre, qui commençaient ainsi; et, croyez-moi, la vie ressemble plus souvent à un roman

qu'un roman ne ressemble à la vie. Mais, dites-moi, je vous en prie, de tous les éloges que vous avez entendu faire de lady Mowbray, quel est celui qui vous a le plus enthousiasmé?

— Attendez... dit Olivier, dont les idées commençaient à s'embrouiller un peu. On raconte d'elle beaucoup de traits presque merveilleux : on dit pourtant que, dans sa première jeunesse, elle avait montré le caractère d'une personne assez frivole.

— Comment dites-vous? demanda Buondelmonte avec sécheresse; mais Olivier n'y fit pas attention.

— Oui, continua-t-il; je dis un peu coquette.

— C'est beaucoup plus flatteur! dit le comte. De sorte que...?

— De sorte que, soit imprudence de sa part, soit jalousie de la part des autres femmes, sa réputation avait reçu en Angleterre quelques atteintes assez sérieuses pour lui faire désirer de quitter ce pays d'hommes flegmatiques et de femmes collets-montés. Elle vint donc en Italie chercher une vie plus libre, des mœurs plus élégantes. Même on dit...

— Que dit-on, monsieur? dit le comte d'un air sévère.

— On dit... continua Olivier, dont la vue était un peu troublée, bah! elle l'a dit elle-même en confidence, à Aix, à une de ses amies intimes, qui l'a répété à tous les buveurs d'eaux...

— Mais qu'est-ce donc qu'elle a dit? s'écria le comte en coupant avec impatience un fruit et un peu de son doigt.

— Elle a dit qu'à son arrivée en Italie, elle était si aigrie contre l'injustice des hommes et si offensée d'avoir été victime de leurs calomnies, qu'elle se sentait disposée à fouler aux pieds les lois du préjugé, et à mener une aussi joyeuse vie que la plupart des grands personnages de ce pays-ci.

Le comte ôta son bonnet de voyage et le remit gravement sur sa tête sans dire une seule parole. Olivier continua.

— Mais ce fut en vain. La noble lady fit ce vœu sans connaître son propre cœur. N'ayant point encore aimé, et s'en croyant incapable, elle allait y renoncer, lorsqu'un jeune homme tomba éperdument amoureux d'elle, et lui écrivit sans façon pour lui demander un rendez-vous.

— Vous a-t-on dit le nom de ce jeune homme? demanda Buondelmonte.

— Ma foi! je ne m'en souviens plus. C'était un Florentin; et vous devez le connaître, car il est encore...

Le comte l'interrompit afin d'éluder la question : — Et que répondit lady Mowbray?

— Elle accorda le rendez-vous, résolue à punir le jeune homme de sa fatuité, et à le couvrir de ridicule. Elle avait préparé, à cet effet, je ne sais quel guet-apens de bonne compagnie, dont je ne sais pas bien les détails.

— N'importe, dit le comte.

— Le Florentin arriva donc; mais il était si beau, si aimable, si spirituel, que lady Mowbray chancela dans sa résolution. Elle l'écouta parler, hésita, et l'écouta encore. Elle s'attendait à voir un impertinent qu'il faudrait châtier; elle trouva un jeune homme sincère, ardent et romanesque... Que vous dirai-je? Elle se sentit émue, et essaya pourtant de lui faire peur en lui parlant de prétendus dangers qui l'environnaient. Le Florentin était brave; il se mit à rire. Elle tenta alors de l'effrayer en le menaçant de sa froideur et de sa coquetterie; il se mit à pleurer, et elle l'aima... Si bien que le comte de... de... Ma foi! je crois que son nom va me revenir... Buonacorsi... Belmonte... Buondelmonte, ah! m'y voici! le comte de Buondelmonte eut le pouvoir d'attendrir ce cœur rebelle. Lady Mowbray fixa à Florence ses affections et sa vie. Le comte de Buondelmonte fut son premier et son seul amant sur la joyeuse terre d'Italie. Maintenant que je vous ai raconté cette histoire telle qu'on me l'a donnée, dites-moi, vous qui êtes de Florence, si elle est vraie de tous points... Et cependant, si elle ne l'est pas, ne me dites pas que c'est un conte fait à plaisir; il est trop beau pour que j'en sois détrompé sans regret!

— Monsieur, dit le comte, dont la figure avait pris une expression grave et pensive, cette histoire est belle et vraie. Le comte de Buondelmonte a vécu dix ans le plus heureux et le plus envié des hommes, aux pieds de lady Mowbray.

— Dix ans! s'écria Olivier.

— Dix ans, monsieur, reprit Buondelmonte. Il y a dix ans que ces choses se sont passées.

— Dix ans! répéta le jeune homme; lady Mowbray ne doit plus être très jeune?

Le comte ne répondit rien.

— On m'a pourtant assuré à Aix, poursuivit Olivier, qu'elle était toujours belle comme un ange, qu'elle était grande, légère, agile, qu'elle galopait au bord des précipices sur un vigoureux cheval, qu'elle dansait à merveille. Elle doit avoir trente ans environ, n'est-ce pas, monsieur?

— Qu'importe son âge? dit le comte avec impatience. Une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir, et tout le monde vous l'a dit : lady Mowbray est toujours belle. On vous l'a dit, n'est-ce pas?

— On me l'a dit partout, à Aix, à Berne, à Gênes, dans tous les lieux où elle a passé.

— Elle est admirée et respectée, dit le comte.

— Oh! monsieur, vous la connaissez, vous êtes son ami peut-être? Je vous en félicite; quelle réputation plus glorieuse que celle de savoir aimer? Que ce Buondelmonte a dû être fier de retremper cette belle ame et de voir refleurir cette plante courbée par l'orage!

Le comte fit une légère grimace de dédain. Il n'aimait pas les phrases de roman, peut-être parce qu'il les avait aimées jadis. Il regarda fixement le Génevois; mais voyant que celui-ci se grisait décidément, il voulut en profiter pour échanger avec un homme sincère et confiant des idées qui le gênaient depuis long-temps.

Sans se donner la peine de feindre beaucoup de désintéressement, car Olivier n'était plus en état de faire de très clairvoyantes observations, le comte posa sa main sur la sienne, afin d'appeler son attention sur le sens de ses paroles.

— Pensez-vous, lui demanda-t-il, qu'il ne soit pas plus glorieux pour un homme d'ébranler la réputation d'une femme, que de la rétablir quand elle a reçu à tort ou à raison de notables échecs?

— Ma foi, ce n'est pas mon opinion, dit Olivier. J'aimerais mieux élever un temple que de l'abattre.

— Vous êtes un peu romanesque, dit le comte.

— Je ne m'en défends pas, cela est de mon âge; et ce qui prouve que les exaltés n'ont pas toujours tort, c'est que Buondelmonte fut récompensé d'une heure d'enthousiasme par dix ans d'amour.

— Lui seul pourrait être juge dans cette question, reprit le comte, et il se promena dans la chambre, les mains derrière le dos et le sourcil froncé. Puis, craignant de se laisser deviner, il

jeta un regard de côté sur son compagnon. Olivier avait la tête penchée en avant, le coude dans son assiette, et l'ombre de ses cils, abaissés par un doux assoupissement, se dessinait sur ses joues, que la chaleur généreuse du vin colorait d'un rose plus vif qu'à l'ordinaire. Le comte continua de marcher silencieusement dans la chambre jusqu'à ce que le claquement des fouets et les pieds des chevaux eussent annoncé que la calèche était prête. Le vieux domestique d'Olivier vint lui offrir une pelisse fourrée que le jeune homme passa en bâillant et en se frottant les yeux. Il ne s'éveilla tout-à-fait que pour prendre le bras de Buondelmonte et le forcer de monter le premier dans sa voiture, qui prit aussitôt la route de Florence. — Parbleu, dit-il en regardant la nuit qui était sombre, ce temps de voleurs me rappelle une histoire que j'ai entendu raconter sur lady Mowbray.

— Encore? dit le comte, lady Mowbray vous occupe beaucoup?

— Ne me demandiez-vous pas quel trait de son caractère m'avait le plus enthousiasmé? Je ne saurais dire lequel, mais voici une aventure qui m'a rendu plus envieux de voir lady Mowbray que Rome, Venise et Naples. Vous allez me dire si celle-là est aussi vraie que la première. Un jour qu'elle traversait les Apennins avec son heureux amant Buondelmonte, ils furent attaqués par des voleurs; le comte se défendit bravement contre trois hommes : il en tua un, et luttait contre les deux autres, lorsque lady Mowbray, qui s'était presque évanouie dans le premier accès de surprise, s'élança hors de la calèche, et tomba sur le cadavre du brigand que Buondelmonte avait tué. Dans ce moment d'horreur, ranimée par une présence d'esprit au-dessus de son sexe, elle vit à la ceinture du brigand un grand pistolet dont il n'avait pas eu le temps de faire usage, et que sa main semblait encore presser. Elle écarta cette main encore chaude, arracha le pistolet de la ceinture, et se jetant au milieu des combattans, qui ne s'attendaient à rien de semblable, elle déchargea le pistolet à bout portant dans la figure d'un bandit qui tenait Buondelmonte à la gorge. Il tomba roide mort, et Buondelmonte eut bientôt fait justice du dernier. N'est-ce pas là encore une belle histoire, monsieur?

— Aussi belle que vraie, répéta Buondelmonte. Le courage de lady Mowbray la soutint encore quelque temps après cette terrible

scène. Le postillon, à demi mort de peur, s'était tapi dans un fossé, les chevaux effrayés avaient rompu leurs traits ; le seul domestique qui accompagnât les voyageurs était blessé et évanoui. Buondelmonte et sa compagne furent obligés de réparer ce désordre en toute hâte, car à tout instant d'autres bandits, attirés par le bruit du combat, pouvaient fondre sur eux, comme cela arrive souvent. Il fallut battre le postillon pour le ranimer, bander la plaie du domestique, qui perdait tout son sang, et le porter dans la voiture, ratteler les chevaux. Lady Mowbray s'employa à toutes ces choses avec une force de corps et d'esprit vraiment extraordinaire. Elle s'avisait de tous les expédiens, et trouvait toujours le plus sûr et le plus prompt moyen de sortir d'embarras. Ses belles mains, souillées de sang, rattachaient des courroies, déchiraient des vêtemens, soulevaient des pierres. Enfin tout fut réparé, et la voiture se remit en route. Lady Mowbray s'assit auprès de son amant, le regarda fixement, fit un grand cri, et s'évanouit. — A quoi pensez-vous? ajouta le comte en voyant Olivier tomber dans le silence et la méditation.

— Je suis amoureux, dit Olivier.

— De lady Mowbray?

— Oui, de lady Mowbray.

— Et vous allez sans doute à Florence pour le lui déclarer? dit le comte.

— Je vous répéterai le mot que vous me disiez tantôt : Pourquoi non?

— En effet, dit le comte d'un ton sec, pourquoi non? — Puis il ajouta d'un autre ton, et comme s'il se parlait à lui-même : — Pourquoi non?

— Monsieur, reprit Olivier après un instant de silence, soyez assez bon pour confirmer ou démentir une troisième histoire qui m'a été racontée à propos de lady Mowbray, et qui me semble moins belle que les deux premières.

— Voyons, monsieur.

— On dit que le comte de Buondelmonte quitte lady Mowbray?

— Pour cela, monsieur, répondit le comte très brusquement, je n'en sais rien et n'ai rien à vous dire.

— Mais, moi, on me l'a assuré, reprit Olivier; et quelque triste que soit ce dernier dénouement, il ne me paraît pas impossible.

— Mais que vous importe? dit le comte.

— Vous êtes le comte de Buondelmonte, dit Olivier, vivement frappé de l'accent de son compagnon; et lui saisissant le bras, il ajouta : Et vous ne quittez pas lady Mowbray.

— Je suis le comte de Buondelmonte, répondit celui-ci; le saviez-vous, monsieur?

— Sur mon honneur, non.

— En ce cas vous n'avez pu m'offenser. Mais parlons d'autre chose.

Ils essayèrent, mais la conversation languit bientôt. Tous deux étaient contraints. Ils prirent d'un commun accord le parti de feindre le sommeil. Aux premiers rayons du jour, Olivier, qui avait fini par s'endormir tout de bon, s'éveilla au milieu de Florence. Le comte prit congé de lui avec une cordialité à laquelle il avait eu le temps de se préparer.

— Voici ma demeure, lui dit-il en lui montrant un des plus beaux palais de la ville, devant lequel le postillon s'était arrêté; et au cas où vous en oublieriez le chemin, vous me permettrez d'aller vous chercher pour vous servir de guide moi-même. Puis-je savoir où vous descendrez, et à quelle heure je pourrai, sans vous déranger, aller vous offrir mes remerciemens et mes services?

— Je n'en sais rien encore, répondit Olivier un peu embarrassé; mais il est inutile que vous preniez cette peine. Aussitôt que je serai reposé, j'irai vous demander vos bons offices dans cette ville, où je ne connais personne.

— J'y compte, reprit Buondelmonte en lui tendant la main.

— Je m'en garderai bien, pensa le Génevois en lui rendant sa politesse. — Ils se séparèrent.

J'ai fait une belle école! se disait Olivier le lendemain matin, en s'éveillant dans la meilleure hôtellerie de Florence; je commence bien! — Aussi, cet homme est fou d'avoir pris au sérieux les divagations d'un étourdi à moitié ivre. J'ai réussi toutefois à me fermer la porte de lady Mowbray, moi qui désirais tant la connaître! c'est horriblement désagréable, après tout!... Il appela son valet de chambre pour lui faire la barbe, et s'impatientait sérieusement de

ne pouvoir retrouver dans son nécessaire une certaine savonnette au garafolo qu'il avait achetée à Parme, lorsque le comte de Buondelmonte entra dans sa chambre.

— Pardonnez-moi si j'entre en ami sans me faire annoncer, lui dit-il d'un air riant et ouvert; j'ai su en bas que vous étiez éveillé, et je viens vous chercher pour déjeuner avec moi chez lady Mowbray.

Olivier s'aperçut que le comte cherchait dans ses yeux à deviner l'effet de cette nouvelle. Malgré sa candeur, il ne manquait pas d'une certaine défiance des autres, il avait en même temps une honnête confiance en son propre jugement. On pouvait l'affliger, mais non le jouer ou l'intimider.

— De tout mon cœur, répondit-il avec assurance, et je vous remercie, mon cher compagnon de voyage, de m'avoir procuré cette faveur. Maintenant nous sommes quittes.

Les manières cordiales et franches de Buondelmonte ne se démentirent point. Seulement, comme le jeune étranger, tout en se hâtant, donnait des soins minutieux à sa toilette, le comte ne put réprimer un sourire qu'Olivier saisit au fond de la glace devant laquelle il nouait sa cravate. — Si nous faisons une guerre d'embûches, pensa-t-il, c'est fort bien, avançons. — Il ôta sa cravate, et gronda son domestique de lui en avoir donné une mal pliée. Le vieux Hantz en apporta une autre : — J'en aimerais mieux une bleu-de-ciel, dit Olivier; et quand Hantz eut apporté la cravate bleu-de-ciel, Olivier les examina l'une après l'autre d'un air d'incertitude et de perplexité.

— S'il m'était permis de donner mon avis, dit le valet de chambre timidement...

— Vous n'y entendez rien, dit gravement Olivier; monsieur le comte, je m'en rapporte à vous, qui êtes un homme de goût : laquelle de ces deux couleurs convient le mieux au ton de ma figure?

— Lady Mowbray, répondit le comte en souriant, ne peut souffrir ni le bleu ni le rose.

— Donnez-moi une cravate noire, dit Olivier à son domestique.

La voiture du comte les attendait à la porte. Olivier y monta avec lui. Ils étaient contraints tous deux, et cependant il n'y parut point. Buondelmonte avait trop d'habitude du monde pour ne pas pa-

raître tel qu'il voulait être; Olivier avait trop de résolution pour laisser voir son inquiétude. Il pensait que si lady Mowbray était d'accord avec Buondelmonte pour se moquer de lui, sa situation pouvait devenir difficile; mais si Buondelmonte était seul de son parti, il pouvait être agréable de le tourmenter un peu. En secret, leur première sympathie avait fait place à une sorte d'aversion. Olivier ne pouvait pardonner au comte de l'avoir laissé parler à tort et à travers, sans se nommer; le comte avait sur le cœur, non les étourderies qu'Olivier avait débitées la veille, mais le peu de repentir ou de confusion qu'il en montrait.

Lady Mowbray habitait un palais magnifique; le comte mit quelque affectation à y entrer comme chez lui, et à parler aux domestiques comme s'ils eussent été les siens. Olivier se tenait sur ses gardes, et observait les moindres mouvemens de son guide. La pièce où ils attendirent était décorée avec un art et une richesse dont le comte semblait orgueilleux, bien qu'il n'y eût coopéré ni par son argent ni par son goût. Cependant il fit les honneurs des tableaux de lady Mowbray comme s'il avait été son maître de peinture, et semblait jouir de l'émotion insurmontable avec laquelle Olivier attendait l'apparition de lady Mowbray.

Métella Mowbray était fille d'une Italienne et d'un Anglais; elle avait les yeux noirs d'une Romaine et la blancheur rosée d'une Anglaise. Ce que les lignes de sa beauté avaient d'antique et de sévère, était adouci par une expression sereine et tendre qui est particulière aux visages britanniques. C'était l'assemblage des deux plus beaux types. Sa figure avait été reproduite par tous les peintres et sculpteurs de l'Italie; mais malgré cette perfection, malgré ces triomphes, malgré la parure exquise qui faisait ressortir tous ses avantages, le premier regard qu'Olivier jeta sur elle lui dévoila le secret tourment du comte de Buondelmonte : Métella n'était plus jeune...

Aucun des prestiges du luxe qui l'entourait, aucune des gloires dont l'admiration universelle l'avait couronnée, aucune des séductions qu'elle pouvait encore exercer, ne la défendirent de ce premier arrêt de condamnation que le regard d'un homme jeune lance à une femme qui ne l'est plus. En un clin d'œil, en une pensée, Olivier rapprocha de cette beauté si parfaite et si rare le souvenir

d'une fraîche et brutale beauté de Suissesse. Les sculpteurs et les peintres en eussent pensé ce qu'ils auraient voulu; Olivier se dit qu'il valait toujours mieux avoir seize ans, que cet âge problématique dont les femmes cachent le chiffre comme un affreux secret.

Ce regard fut prompt, mais il n'échappa point au comte, et lui fit involontairement mordre sa lèvre inférieure.

Quant à Olivier, ce fut l'affaire d'un instant; il se remit et veilla mieux sur lui-même : il se dit qu'il ne serait point amoureux, mais qu'il pouvait fort bien, sans se compromettre, agir comme s'il l'était; car, si lady Mowbray n'avait plus le pouvoir de lui faire faire des folies, elle valait encore la peine qu'il en fît pour elle. Il se trompait peut-être; peut-être une femme en a-t-elle le pouvoir tant qu'elle en a le droit.

Le comte, ravalant aussi sa mortification, présenta Olivier à lady Mowbray avec toutes sortes de cajoleries hypocrites pour l'un et pour l'autre; et au moment où Métella tendait sa main au Génevois en le remerciant du service qu'il avait rendu à *son ami*, le comte ajouta : — Et vous lui devez aussi des remerciemens pour l'enthousiasme passionné qu'il professe pour vous, madame. Celui-ci mérite plus que les autres, il vous a adorée avant de vous voir.

Olivier rougit jusqu'aux yeux, mais lady Mowbray lui adressa un sourire plein de douceur et de bonté; et lui tendant la main : — Soyons donc amis, lui dit-elle, car je vous dois un dédommagement pour cette mauvaise plaisanterie de monsieur.

— Soyez ou non sa complice, répondit Olivier, il vous a dit ce que je n'aurais jamais osé vous dire. Je suis trop payé de ce que j'ai fait pour lui. — Et il baisa résolument la main de lady Mowbray.

— L'insolent ! pensa le comte.

Pendant le déjeuner, le comte accabla sa maîtresse de petits soins et d'attentions. Sa politesse envers Olivier ne put dissimuler entièrement son dépit. Olivier cessa bientôt de s'en apercevoir. Lady Mowbray, de pâle, nonchalante et un peu triste qu'elle était d'abord, devint vermeille, enjouée et brillante. On n'avait exagéré ni son esprit ni sa grace. Lorsqu'elle eut parlé, Olivier la trouva rajeunie de dix ans; cependant son bon sens naturel l'empêcha de se tromper sur un point important. Il vit que Métella, sincère dans sa bienveillance envers lui, ne tirait sa gaîté, son plaisir et son *rajeunisse-*

ment que des attentions affectueuses du comte.—Elle l'aime encore, pensa-t-il, et lui l'aimera tant qu'elle sera aimée des autres.

Dès ce moment, il fut tout-à-fait à son aise, car il comprit ce qui se passait entre eux, et il s'inquiéta peu de ce qui pouvait se passer en lui-même; il était encore trop tôt.

Le comte vit que Métella avait charmé son adversaire; il crut tenir la victoire. Il redoubla d'affection pour elle, afin qu'Olivier se convainquît bien de sa défaite.

A trois heures, il offrit à Olivier, qui se retirait, de le reconduire chez lui; et au moment de quitter Métella, il lui baisa deux fois la main si tendrement, qu'une rougeur de plaisir et de reconnaissance se répandit sur le visage de lady Mowbray. L'expression du bonheur dans l'amour semble être exclusivement accordée à la jeunesse, et quand on la rencontre sur un front flétri par les années, elle y jette de magiques éclairs. Métella parut si belle en cet instant, que Buondelmonte en eut de l'orgueil; et passant son bras sous celui d'Olivier, il lui dit en descendant l'escalier : —Eh bien! mon cher ami, êtes-vous toujours amoureux de ma maîtresse?

— Toujours, répondit hardiment Olivier, quoiqu'il n'en pensât pas un mot.

— Vous y mettez de l'obstination!

— Ce n'est pas ma faute, mais bien la vôtre. Pourquoi vous êtes-vous emparé de mon secret, et pourquoi l'avez-vous révélé? A présent nous jouons jeu sur table.

— Vous avez la conscience de votre habileté!

— Pas du tout, l'amour est un jeu de hasard.

— Vous êtes très facétieux!

— Et vous donc, monsieur le comte?

Olivier consacra plusieurs jours à parcourir Florence. Il pensa peu à lady Mowbray; il aurait fort bien pu l'oublier, s'il ne l'eût pas revue. Mais un soir il la vit au spectacle, et il crut devoir aller la saluer dans sa loge. Elle était magnifique aux lumières et en grande toilette; il en devint amoureux, et résolut de ne plus la voir.

Lady Mowbray s'était maintenue miraculeusement belle au-delà de l'âge marqué pour le déclin du règne des femmes, mais depuis un an le temps inexorable semblait vouloir reprendre ses droits

sur elle et lui faire sentir le réveil de sa main endormie. Souvent, le matin, Métella, en se regardant sans parure devant sa glace, jetait un cri d'effroi à l'aspect d'une ride légère creusée durant la nuit sur les plans lisses et nobles de son visage et de son cou. Elle se défendait encore avec orgueil de la tentation de se mettre du rouge, comme faisaient autour d'elle les femmes de son âge. Jusque-là elle avait pu braver le regard d'un homme en plein midi, mais des nuances ternes s'étendaient au contour de ses joues, et un reflet bleuâtre encadrait ses grands yeux noirs. Elle voyait déjà ses rivales se réjouir autour d'elle, et lui faire un meilleur accueil à mesure qu'elles la trouvaient moins redoutable.

Dans le monde, on disait qu'elle était si affectée de vieillir, qu'elle en était malade. Les femmes assuraient déjà qu'elle se teignait les cheveux et qu'elle avait plusieurs fausses dents. Le comte de Buondelmonte savait bien que c'étaient autant de calomnies; mais il s'en affectait peut-être plus sincèrement que d'une vérité qui serait restée secrète. Il avait été trop heureux, trop envié depuis dix ans, pour que les jouissances de la vanité, qui sont les plus durables de toutes, n'eussent pas fait pâlir celles de l'amour. — L'attachement et la fidélité de la plus belle et de la plus aimable des femmes avaient-elles développé en lui un immense orgueil, ou l'avaient-elles seulement nourri?

Je n'en sais rien. Toutes les personnes que je connais ont eu vingt ans, et mes études psychologiques me portent à croire que presque tout le monde est capable d'avoir vingt ans, ne fût-ce qu'une fois en sa vie. Mais le comte en eut trente et demi le jour où lady Mowbray en eut.... (je suis trop bien élevé pour tracer un chiffre qui désignerait au juste ce que j'appellerai, sans offenser ni compromettre personne, l'âge *indéfinissable* d'une femme); et le comte, qui avait tiré une grande gloire de la préférence de lady Mowbray, commença à jouer dans le monde un rôle moitié honorable, moitié ridicule, qui fit beaucoup souffrir sa vanité. Dix ans apportent dans toutes les passions possibles beaucoup de calme et de raisonnement. L'amitié qui survit à l'amour est plus susceptible de calcul et plus froide dans ses jugemens. L'amitié (que deux ou trois exceptions qui sont dans le monde me le pardonnent!) n'est point héroïque de sa nature. L'amitié de Buondelmonte pour Métella vit d'un œil

très clairvoyant les chances d'ennui et de dépendance qui allaient s'augmentant d'un côté, de l'autre les chances d'avenir et de triomphe qui étaient encore vertes et séduisantes. Une certaine princesse allemande, grande liseuse de romans, et renommée pour le luxe de ses équipages, débitait des œillades sentimentales qui, au spectacle, attiraient dans leur direction magnétique tous les yeux vers la loge du comte. Une prima donna, pour laquelle quantité de colonels s'étaient battus en duel, invitait souvent le comte à ses soupers et le raillait de sa vie bourgeoise et retirée. De jeunes gens, dont il faisait du reste l'admiration par ses gilets et les pierres gravées de ses bagues, lui reprochaient sérieusement la perte de sa liberté. Enfin, il ne voyait plus personne se lever et se dresser sur la pointe des pieds, quand lady Mowbray, appuyée sur son bras, paraissait en public. Elle était encore belle, mais tout le monde le savait; on l'avait tant vue, tant admirée! il y avait si long-temps qu'on l'avait proclamée la reine de Florence, qu'il n'était plus question d'elle, et que la moindre pensionnaire excitait plus d'intérêt. Les femmes osaient aborder des modes que la seule lady Mowbray avait eu le droit de porter; on ne disait plus le moindre mal d'elle, et le comte entendait avec un plaisir diabolique répéter autour de lui que sa conduite était exemplaire, et que c'était une bien belle chose que de s'abuser aussi long-temps sur les attraits de sa maîtresse.

La douleur de Métella, en se voyant négligée de celui qu'elle aimait exclusivement, fut si grande, que sa santé s'altéra, et que les ravages du temps firent d'effrayans progrès. Le refroidissement de Buondelmonte en fit à proportions égales; et, lorsque le jeune Olivier les vit ensemble, lady Mowbray n'en était plus à compter son bonheur par années, mais par heures.

— Savez-vous, ma chère Métella, lui dit le comte le lendemain du jour où elle avait rencontré Olivier au spectacle, que ce jeune Suisse est éperdument amoureux de vous?

— Est-ce que vous auriez envie de me le faire croire? dit lady Mowbray en s'efforçant de prendre un ton enjoué. Voilà au moins la dixième fois depuis quinze jours que vous me le répétez!

— Et quand vous le croiriez, dit assez sèchement le comte, qu'est-ce que cela me ferait?

Métella eut envie de lui dire qu'il n'avait pas toujours été aussi

insouciant; mais elle craignit de tomber dans les phrases du vocabulaire des femmes abandonnées, et elle garda le silence.

Le comte se promena quelque temps dans l'appartement d'un air sombre.

— Vous vous ennuyez, mon ami? lui dit-elle avec douceur.

— Moi! pas du tout! Je suis un peu souffrant.

Lady Mowbray se tut de nouveau, et le comte continua à se promener en long et en large. Quand il la regarda, il s'aperçut qu'elle pleurait : — Eh bien! qu'est-ce que vous avez? lui dit-il en feignant la plus grande surprise. Vous pleurez parce que j'ai un peu mal à la gorge!

— Si j'étais sûre que vous souffrez, je ne pleurerais pas.

— Grand merci, milady!

— J'essaierais de vous soulager; mais je crois que votre mal est sans remède!

— Quel est donc mon mal, s'il vous plaît?

— Regardez-moi, monsieur, répondit-elle en se levant et en lui montrant son visage flétri : votre mal est écrit sur mon front...

— Vous êtes folle, répondit-il en levant les épaules, ou plutôt vous êtes furieuse de vieillir! Est-ce ma faute, à moi? puis-je l'empêcher?

— Oh! certainement, Luigi, répondit Métella, vous auriez pu l'empêcher encore! — Elle retomba sur son fauteuil, pâle, tremblante, et fondit en larmes.

Le comte fut attendri, puis contrarié; et cédant au dernier mouvement, il lui dit brutalement : — Parbleu, madame, vous ne devriez pas pleurer, cela ne vous embellira pas. — Et il sortit avec colère.

Il faut absolument que cela finisse, pensa-t-il quand il fut dans la rue. Il n'est pas en mon pouvoir de feindre plus long-temps un amour que je ne ressens plus. Tous ces ménagemens ressemblent à l'hypocrisie. Ma faiblesse d'ailleurs prolonge l'incertitude et les souffrances de cette malheureuse femme. C'est une sorte d'agonie que nous endurons tous deux. Il faut couper ce lien, puisqu'elle ne veut pas le dénouer.

Il retourna sur ses pas, et la trouva évanouie dans les bras de ses femmes; il en fut touché, et lui demanda pardon. Quand il la vit

plus calme, il se retira plus mécontent lui-même que s'il l'eût laissée furieuse. Il est donc décidé, se dit-il en serrant les poings sous son manteau, que je n'aurai pas l'énergie de me débarrasser d'une femme! Il s'excita tant qu'il put à prendre un parti décisif; et toujours au moment d'en adopter un, il sentit qu'il n'aurait pas le courage de braver le désespoir de Métella. Après tout, que ce fût par vanité ou par tendresse, il l'avait aimée; il avait vécu dix ans heureux auprès d'elle, il lui devait en partie l'éclat de sa position dans le monde; et il y avait des jours où elle était encore si belle, qu'on le proclamait heureux : il était heureux ces jours-là. Cependant il le faut, pensa-t-il, car dans peu de temps elle sera décidément laide, je ne pourrai plus la souffrir, et je ne serai pas assez fort pour lui cacher mon dégoût; alors notre rupture sera éclatante et rude : il vaudrait mieux qu'elle se fît à l'amiable dès à présent....

Il se promena seul pendant une heure au clair de la lune; il était tellement malheureux, que lady Mowbray serait venue au-devant de ses desseins, si elle avait su combien il était rongé d'ennui. Enfin il s'arrêta au milieu de la rue, et regardant autour de lui dans une sorte de détresse, il vit qu'il était devant l'hôtel où logeait Olivier; il y entra précipitamment, je ne sais pas bien pourquoi, et peut-être ne le savait-il pas non plus lui-même. Quoi qu'il en soit, il demanda le Genevois et apprit avec plaisir qu'il était chez lui; il le trouva se disposant à aller au bal chez un banquier auquel il était recommandé. Olivier fut surpris de l'agitation du comte : il ne l'avait pas encore vu ainsi, et ne savait que penser de son air inquiet et de ses fréquentes contradictions. Rien de ce qu'il disait ne semblait être dans ses habitudes ni dans son caractère. Enfin, après un quart d'heure de cette étrange manière d'être, il lui pressa la main avec effusion, le conjura de venir souvent chez lady Mowbray; et après lui avoir fait mille politesses exagérées, il se retira précipitamment comme un homme qui vient de commettre un crime.

Buondelmonte retourna chez lady Mowbray; il la trouva souffrante, et prête à se mettre au lit; il l'engagea à se distraire et à venir avec lui au bal chez le banquier A.... Métella n'en avait pas la moindre envie; mais voyant que le comte le désirait vivement,

elle céda pour lui faire plaisir, et ordonna à ses femmes de préparer sa toilette.

— Vraiment, Luigi, lui dit-elle en s'habillant, je ne vous comprends plus; vous avez mille caprices; avant-hier, je désirais aller au bal de la princesse Wilhelmine et vous m'en avez empêchée; aujourd'hui....

— Ah! c'était bien différent : j'avais un rhume effroyable ce jour-là.... je tousse encore un peu....

— On m'a dit cependant....

— Qu'est-ce qu'on vous a dit? et qui est-ce qui vous l'a dit?

— Oh! c'est le jeune Suisse avec lequel vous avez voyagé, et que j'ai vu au spectacle hier soir : il m'a dit qu'il vous avait rencontré la veille au bal chez la princesse Wilhelmine.

— Ah! madame, dit le comte, je comprends très bien les raisons de M. Olivier de Genève pour me calomnier auprès de vous!

— Vous calomnier! dit Métella en levant les épaules. Est-ce qu'il sait que vous m'avez fait un mensonge?

— Est-ce que vous allez mettre cette robe-là, milady? interrompit le comte. Oh! mais vous négligez votre toilette déplorablement?

— Cette robe arrive de France, mon ami; elle est de Victorine, et vous ne l'avez pas encore vue.

— Mais une robe de velours violet! c'est d'une sévérité effrayante.

— Attendez donc; il y a des nœuds et des torsades d'argent qui lui donnent beaucoup d'éclat.

— Ah! c'est vrai! voilà une toilette très riche et très noble. On a beau dire, Métella, c'est encore vous qui avez la mise la plus élégante, et il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une taille aussi belle....

— Hélas! dit Métella, je ne sens plus la souplesse que j'avais autrefois, ma démarche n'est plus aussi légère; il me semble que je m'affaisse, et que je suis moins grande d'une ligne chaque jour.

— Vous êtes trop sincère et trop bonne, ma chère milady, dit le comte en baissant la voix. Il ne faut pas dire cela, surtout devant vos soubrettes. Ce sont des babillardes qui iront le répéter dans toute la ville.

— J'ai un délateur qui parlera plus haut qu'elles, répondit Métella, c'est votre indifférence.

— Ah! toujours des reproches; mon Dieu! qu'une femme qui se croit offensée est cruelle dans sa plainte et persévérante dans sa vengeance!

— Vengeance? moi, vengeance? dit Métella.

— Non, je me sers d'un mot inconvenant, ma chère milady, vous êtes douce et généreuse, en ai-je jamais douté? Allons, ne nous querellons pas; au nom du ciel! ne prenez pas votre air abattu et fatigué. Votre coiffure est bien plate, ne trouvez-vous pas?

— Vous aimiez ces bandeaux lisses avec un diamant sur le front...

— Je trouve qu'à présent les tresses descendant le long des joues, à la manière des reines du moyen âge, vous vont encore mieux.

— Il est vrai que mes joues ne sont plus très rondes, et qu'on les voit moins avec des tresses. Francesca, faites-moi des tresses.

— Métella, dit le comte lorsqu'elle fut coiffée, pourquoi ne mettez-vous pas de rouge?

— Hélas! il est donc temps que j'en mette, répondit-elle tristement; je me flattais de n'en jamais avoir besoin.

— C'est une folie, ma chère, est-ce que tout le monde n'en met pas? Les plus jeunes femmes en ont.

— Vous haïssez le fard, et vous me disiez souvent que vous préfériez ma pâleur à une fraîcheur factice.

— Mais la dernière fois que vous êtes sortie, on vous a trouvée bien pâle... On ne va pas au bal uniquement pour son amant.

— J'y vais uniquement pour vous aujourd'hui, je vous jure.

— Ah! milady, c'est à mon tour de dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi! *Autrefois* vous étiez un peu fière de vos triomphes?....

— J'en étais fière à cause de vous, Luigi; à présent qu'ils m'échappent, et que je vous vois en souffrir, je voudrais me cacher. Je voudrais éteindre le soleil et vivre avec vous dans les ténèbres.

— Ah! vous êtes en veine de poésie, milady. J'ai trouvé tout à l'heure votre Byron ouvert à cette belle page des ténèbres; je ne m'étonne pas de vous voir des idées sombres. Eh bien! le rouge vous sied à merveille. Regardez-vous, vous êtes superbe; allons, Francesca, apportez les gants et l'éventail de milady, voici votre

bouquet, Métella ; c'est moi qui l'ai apporté, c'est un droit que je ne veux pas perdre.

Métella prit le bouquet et regarda tendrement le comte avec un sourire sur les lèvres, et une larme dans les yeux. — Allons, venez, mon amie, lui dit-il, vous allez être encore une fois la reine du bal.

Le bal était somptueux, mais, par un de ces hasards facétieux qui se rencontrent souvent dans le monde, il y avait une quantité exorbitante de femmes laides et vieilles. Parmi les jeunes et les agréables, il y en avait peu de vraiment jolies. Lady Mowbray eut donc un très grand succès, et Olivier, qui ne s'attendait pas à la rencontrer, s'abandonna à sa naïve admiration. Dès que le comte le vit auprès de lady Mowbray, il s'éloigna, et dès qu'il les vit s'éloigner l'un de l'autre, il prit le bras d'Olivier, et sous le premier prétexte venu, il le ramena auprès de Métella.—Vous m'avez dit en route que vous aviez vu Goëthe, dit-il au jeune voyageur, parlez donc de lui à milady, elle est si avide d'entendre parler du vieux Faust, qu'elle voulait m'envoyer à Weimar tout exprès pour lui rapporter les dimensions exactes de son front. Heureusement pour moi, le grand homme est mort au moment où j'allais me mettre en route. Buondelmonte tourna sur ses talons fort habilement en achevant sa phrase, et laissa Olivier parler de Goëthe à lady Mowbray.

Métella, qui l'avait d'abord accueilli avec une politesse bienveillante, l'écouta peu à peu avec intérêt. Olivier n'avait pas infiniment d'esprit, mais il avait fait beaucoup de bonnes lectures; il avait de la vivacité, de l'enthousiasme, et, ce qui est extrêmement rare chez les jeunes gens, pas la moindre affectation. Avec lui, on n'était pas forcé de pressentir le grand homme en herbe, la grande puissance intellectuelle méconnue et comprimée; c'était un vrai Suisse pour la franchise et le bon sens, une sorte d'Allemand pour la sensibilité et la confiance, il n'avait rien de Français, ce qui plut infiniment à Métella.

Vers la fin du bal, le comte revint auprès d'eux, et les retrouvant ensemble, il se sentit joyeux et triompha intérieurement de son habileté. Il laissa Olivier donner le bras à lady Mowbray pour la reconduire à sa voiture et les suivit par derrière avec une discrétion vraiment maritale.

Le lendemain, il fit à Métella le plus pompeux éloge du jeune

Suisse, et l'engagea à lui écrire un mot pour l'inviter à dîner. Après le dîner, il se fit appeler dehors pour une prétendue affaire imprévue, et les laissa ensemble toute la soirée. Comme il revenait seul et à pied, il vit deux jeunes bourgeois de la ville arrêtés devant le balcon de lady Mowbray, et il s'arrêta pour entendre leur conversation.

— Vois-tu la taille de lady Mowbray, au clair de la lune? On dirait une belle statue sur une terrasse.

— Le comte est aussi un beau cavalier. Comme il est grand et mince!

— Ce n'est pas là le comte de Buondelmonte, celui-ci est plus grand de toute la tête. Qui diable est-ce donc? Je ne le connais pas.

— C'est le jeune duc d'Asti.

— Non, je viens de le voir passer en sédiole.

— Bah! ces grandes dames ont tant d'adorateurs, celle-là qui est si belle surtout! Le comte de Buondelmonte doit être fier!...

— C'est un niais. Il s'amuse à faire la cour à cette grosse princesse allemande, qui a des yeux de faïence et des mains de macaroni, tandis qu'il y a dans la ville un petit étranger nouvellement débarqué, qui donne le bras à Mme Métella, et qui change d'habit sept fois par jour pour lui plaire.

— Ah! parbleu! c'est lui que nous voyons là-haut sur le balcon. Il a l'air de ne pas s'ennuyer.

— Je ne m'ennuierais pas à sa place.

— Il faut que Buondelmonte soit bien fou! »

Le comte entra dans le palais et traversa les appartemens avec agitation. Il arriva à l'entrée de la terrasse, et s'arrêta pour regarder Métella et Olivier, dont les silhouettes se dessinaient distinctement sur l'air transparent d'une belle soirée. Il trouva le Genevois bien près de sa maîtresse; il est vrai que celle-ci regardait d'un autre côté et semblait rêver à autre chose; mais un sentiment de jalousie et d'orgueil blessé s'alluma dans l'âme italienne du comte. Il approcha d'eux et leur parla de choses indifférentes. Lorsqu'ils rentrèrent tous trois dans le salon, Buondelmonte remarqua tout haut que Métella avait été bien préoccupée, car elle n'avait pas fait allumer les bougies, et il se heurta à plusieurs meu-

bles pour atteindre à une sonnette, ce qui acheva de le mettre de très mauvaise humeur.

Le jeune Olivier n'avait pas assez de fatuité pour s'imaginer qu'il pouvait consoler Métella de l'abandon de son amant. Quoiqu'elle ne lui eût fait aucune confidence, il avait pénétré facilement son chagrin, et il en voyait la cause. Il la plaignait sincèrement et l'en aimait davantage. Cette compassion, jointe à une sorte de ressentiment des persifflages du comte, lui inspirait l'envie de le contrarier. Il vit avec joie que le dépit avait pris la place de cette singulière affectation de courtoisie, et il reprit la conversation sur un ton de sentimentalité romanesque que le comte était peu disposé à goûter, et qui augmenta singulièrement sa mauvaise humeur. Métella, surprise de voir son amant capable encore d'un sentiment de jalousie, s'en réjouit, et, femme qu'elle était, se plut à l'augmenter en accordant beaucoup d'attention au Genevois. Si ce fut une scélératesse, elle fut excusable, et le comte l'avait bien méritée. Il devint âcre et querelleur, au point que lady Mowbray, qui vit Olivier très disposé à lui tenir tête, craignit une scène ridicule et fit entendre au jeune homme qu'il eût à se retirer. Olivier comprit fort bien, mais il affecta la gaucherie d'un campagnard, et parut ne se douter de rien jusqu'à ce que Métella lui eût dit tout bas :

— Allez-vous-en, mon cher monsieur, je vous en prie.

Olivier feignit de la regarder avec surprise.

— Allez, ajouta-t-elle, profitant d'un moment où le comte allait prendre le chapeau d'Olivier pour le lui présenter; vous m'obligerez, je vous reverrai...

— Madame, le comte s'apprête à me faire une impertinence; il tient mon chapeau : je vais être obligé de le traiter de fat, que faut-il que je fasse?

— Rien, allez-vous-en et revenez demain soir.

Olivier se leva : — Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit-il, vous vous trompez, c'est mon chapeau que vous prenez pour le vôtre; veuillez me le rendre, je vais avoir l'honneur de vous saluer.

Le comte, toujours prudent, non par absence de courage (il était brave), mais par habitude de circonspection et par crainte du ridicule, fut enchanté d'en être quitte ainsi. Il lui remit son cha-

peau et le quitta poliment; mais, dès qu'il fut parti, il le déclara souverainement insipide, mal appris et ridicule. — Je ne sais comment vous avez fait pour supporter ce personnage, dit-il à Métella, il faut que vous ayez une patience angélique.

— Mais il me semble, mon ami, que c'est vous qui m'avez priée de l'inviter, et vous me l'avez laissé sur les bras ensuite.

— Depuis quand êtes-vous si Agnès, que vous ne sachiez pas vous débarrasser d'un fat importun? Vous n'êtes plus dans l'âge de la gaucherie et de la timidité.

Métella se sentit vivement offensée de cette insolence; elle répondit avec aigreur, le comte s'emporta, et lui dit tout ce que depuis long-temps il n'osait pas lui dire. Métella comprit sa position, et, en s'éclairant sur son malheur, elle retrouva l'orgueil que son affection irréprochable envers le comte devait lui inspirer.

— Il suffit, monsieur, lui dit-elle; il ne fallait pas me faire attendre si long-temps la vérité. Vous m'avez trop fait jouer auprès de vous un rôle odieux et ridicule. Il est temps que je comprenne celui que mon âge et le vôtre m'imposent : je vous rends votre liberté.

Il y avait long-temps que le comte aspirait à ce jour de délivrance; il lui avait semblé que le mot échappé aux lèvres de Métella le ferait bondir de joie. Il avait trop compté sur la force que nous donne l'égoïsme. Quand il entendit ce mot si étrange entre eux, quand il vit en face ce dénouement triste et honteux à une vie d'amour et de dévouement mutuels, il eut horreur de Métella et de lui-même; il demeura pâle et consterné. Puis un violent sentiment de colère et de jalousie s'empara de lui.

— Sans doute, s'écria-t-il, cet aveu vous tardait, madame! En vérité, vous êtes très jeune de cœur et je vous faisais injure en voulant compter vos années. Vous avez promptement rencontré le réparateur de mes torts et le consolateur de vos peines. Vous comptez recourir à lui pour oublier les maux que je vous ai causés, n'est-ce pas? Mais il n'en sera pas ainsi, demain un de nous deux, madame, sera près de vous. L'autre ne vous disputera plus jamais à personne. Dieu ou le sort décideront de votre joie ou de votre désespoir.

Métella ne s'attendait point à cette bizarre fureur. La malheureuse femme se flatta d'être encore aimée; elle attribua tout ce que

le comte lui avait dit d'abord à la colère. Elle se jeta dans ses bras, lui fit mille sermens, lui jura qu'elle ne reverrait jamais Olivier, s'il le désirait, et le supplia de lui pardonner un instant de vanité blessée.

Le comte s'apaisa sans joie, comme il s'était emporté sans raison. Ce qu'il craignait le plus au monde était de prendre une résolution, dans l'état de contradiction continuelle où il était vis-à-vis de lui-même. Il fit des excuses à lady Mowbray, s'accusa de tous les torts, la conjura de ne pas lui retirer son affection et l'engagea à revoir Olivier, afin de lui ôter tout soupçon de ce qui s'était passé à cause de lui.

Le jour vint et termina enfin les orages d'une nuit d'insomnie, de douleur et de colère. Ils se quittèrent réconciliés en apparence, mais tristes, découragés, incertains et tellement accablés de fatigue l'un et l'autre, qu'ils comprenaient à peine leur situation.

Le comte dormit douze heures à la suite de cette rude émotion. Lady Mowbray s'éveilla assez tôt dans la journée; elle attendait Olivier avec inquiétude, elle ne savait comment lui expliquer ses paroles de la veille et la conduite de M. de Buondelmonte.

Il vint et se conduisit avec assez d'adresse pour rendre Métella plus expansive qu'elle ne l'avait résolu. Son secret lui échappa, et des larmes couvrirent son visage en avouant tout ce qu'elle avait souffert et tout ce qu'elle craignait d'avoir à souffrir encore.

Olivier s'attendrit à son tour, et, comme un excellent enfant qu'il était, il pleura avec lady Mowbray. Il est impossible, quand on est malheureux par suite de l'injustice d'autrui, de n'être pas reconnaissant de l'intérêt et de l'affection qu'on rencontre ailleurs. Il faudrait, pour s'en défendre, un stoïcisme ou une défiance qu'on n'a point dans ces momens-là. Métella fut touchée de la réserve délicate et des larmes silencieuses du jeune Olivier. Elle avait compris vaguement la veille qu'elle était aimée de lui, et maintenant elle en était sûre. Mais elle ne pouvait trouver dans cet amour qu'un faible allègement aux douleurs du sien.

Plusieurs semaines se passèrent dans cette incertitude. Le comte ne pouvait rallumer son amour sans cesse prêt à s'éteindre, qu'au feu de la jalousie. Dès qu'il se retrouvait seul avec sa maîtresse, il regrettait de ne l'avoir pas quittée lorsqu'elle le lui avait offert. Alors il ramenait son rival auprès d'elle, espérant qu'une autre

affection consolerait Métella et la rendrait complice de son parjure. Mais dès qu'il lui semblait voir Olivier gagner du terrain sur lui, sa vanité blessée et sans doute un reste d'amour pour lady Mowbray le rejetaient dans de violens accès de fureur. Il ne sentait le prix de sa maîtresse qu'autant qu'elle lui était disputée. Olivier comprit le caractère du comte et sa situation d'esprit. Il vit qu'il disputerait le cœur de Métella tant qu'il aurait un rival. Il s'éloigna et alla passer quelque temps à Rome. Quand il revint, il trouva Métella au désespoir et presque entièrement délaissée. Son malheur était enfin livré au public, toujours avide de se repaître d'infortunes et de se réjouir la vue avec les chagrins qu'il ne sent pas; la désertion du comte et ses motifs rendirent le rôle de lady Mowbray fâcheux et triste. Les femmes s'en réjouissaient, et quoique les hommes la tinssent encore pour charmante et désirable, nul n'osait se présenter, dans la crainte d'être accepté comme un pis-aller. Olivier vint, et comme il aimait sincèrement, il ne craignit pas d'être ridicule; il s'offrit non pas encore comme un amant, mais comme un ami sincère, comme un fils dévoué. Un matin, milady Mowbray quitta Florence sans qu'on sût où elle était allée; on vit encore le jeune Olivier pendant quelques jours dans les endroits publics, se montrant comme pour prouver qu'il n'avait pas enlevé lady Mowbray. Le comte lui en sut bon gré et ne lui chercha pas querelle. Au bout de la semaine, le Genevois disparut à son tour, sans avoir prononcé devant personne le nom de lady Mowbray.

Il la rejoignit à Milan, où, selon sa promesse, elle l'attendait; il la trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Je ne sais si son amour diminua, mais son amitié s'en accrut. Il se mit à ses genoux, baisa ses mains, l'appela sa mère, et la supplia de prendre courage.

— Oui, appelez-moi toujours votre mère, lui dit-elle; je dois en avoir pour vous la tendresse et l'autorité. Écoutez donc ce que ma conscience m'ordonne de vous dire dès aujourd'hui. Vous m'avez parlé souvent de votre affection, non pas seulement de celle qu'un généreux enfant peut avoir pour une vieille amie; mais vous m'avez parlé comme un jeune homme pourrait le faire à une femme dont il désire l'amour. Je crois, mon cher Olivier, que vous vous êtes trompé alors, et qu'en me voyant vieillir chaque jour, vous serez

bientôt dissuadé de cette erreur. Quant à moi, je vous dirai la vérité. J'ai essayé de partager tous vos sentimens; je l'ai résolu, je vous l'ai presque promis. Je ne devais plus rien à Buondelmonte, et je me devais à moi-même de le laisser disposer de son avenir. J'ai quitté Florence dans l'espoir de me guérir de ce cruel amour, et d'en ressentir un plus jeune et plus enivrant avec vous. Eh bien! je ne vous dirai pas aujourd'hui que ma raison repousse cette imprudente alliance entre deux âges aussi différens que le vôtre et le mien. Je ne vous dirai pas non plus que ma conscience me défend d'accepter un dévouement dont vous vous repentiriez peut-être bientôt. Je ne sais pas à quel point j'écouterais ma conscience et ma raison, si l'amour était une fois rentré dans mon cœur. Je sais que je suis encore malheureusement bien jeune au moral; mais voici ma véritable raison. Olivier, n'en soyez pas offensé, et songez que vous me remercierez un jour de vous l'avoir dite, et que vous m'estimerez de n'avoir pas agi comme une femme de mon âge, blessée dans ses plus chères vanités, eût agi envers un jeune homme comme vous. Je suis femme, et j'avoue qu'au milieu de mon désespoir j'ai ressenti vivement l'affront fait à mon sexe et à ma beauté passée. J'ai versé des larmes de sang en voyant le triomphe de mes rivales, en essuyant les railleries de celles qui sont jeunes aujourd'hui, et qui semblent ignorer qu'elles passeront, et que demain elles seront comme moi. Eh bien! Olivier, je me suis débattue contre ce dépit poignant; j'ai résisté aux conseils de mon orgueil, qui m'engageait à recevoir vos soins publiquement et à me parer de votre jeune amour comme d'un dernier trophée: je ne l'ai pas fait, et j'en remercie Dieu et ma conscience. Je vous dois aujourd'hui une dernière preuve de loyauté...

— Arrêtez, madame, dit Olivier, et ne m'ôtez pas tout espoir! Je sais ce que vous avez à me dire: vous aimez encore le comte de Buondelmonte, et vous voulez rester fidèle à la mémoire d'un bonheur qu'il a détruit. Je vous en vénère et vous en aime davantage; je respecterai ce noble sentiment, et j'attendrai que le temps et Dieu vous parlent en ma faveur. Si j'attends en vain, je ne regretterai pas de vous avoir consacré mes soins et mon respect.

Lady Mowbray serra la main d'Olivier, et l'appela son fils. Ils

se rendirent à Genève, et Olivier tint ses promesses. Peut-être ne furent-elles pas très héroïques d'abord; mais, au bout de six mois, Métella, apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des montagnes, retrouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues. Ainsi qu'on voit, après les premières pluies de l'automne, recommencer une saison chaude et brillante, lady Mowbray entra dans son *été de la Saint-Martin;* c'est ainsi que les villageois appellent les beaux jours de novembre. Elle redevint si belle, qu'elle espéra avec raison jouir encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne.

Ils avaient fait ensemble le voyage de Venise; et, à la suite des fêtes du carnaval, ils s'apprêtaient à revenir à Genève, lorsque le comte de Buondelmonte, tiré à la remorque par sa princesse allemande, vint passer une semaine dans la ville des doges. La princesse Wilhelmina était jeune et vermeille; mais, lorsqu'elle lui eut récité une assez grande quantité de phrases apprises par cœur dans ses livres favoris, elle rentra dans un pacifique silence, dont elle ne sortit plus que pour redire ses apologues et ses sentences accoutumées. Le pauvre comte se repentait cruellement de son choix, et commençait à craindre une luxation de la mâchoire, s'il continuait à jouir de son bonheur, lorsqu'il vit passer dans une gondole Métella avec son jeune Olivier. Elle avait l'air d'une belle reine suivie de son page. La jalousie du comte se réveilla, et il rentra chez lui déterminé à passer son épée au travers de son rival. Heureusement pour lui ou pour Olivier, il fut saisi d'un accès de fièvre qui le retint au lit huit jours. Durant ce temps, la princesse Wilhelmina, scandalisée de l'entendre invoquer sans cesse dans son délire lady Mowbray, prit la route de Wurtemberg avec un chevalier d'industrie qui se faisait passer à Venise pour un prince grec, et qui, grace à de fort belles moustaches noires et à un costume théâtral, passait pour un homme très vaillant. Pendant le même temps, lady Mowbray et Olivier quittèrent Venise sans avoir appris qu'ils avaient heurté la gondole du comte de Buondelmonte, et qu'ils le laissaient entre deux médecins, dont l'un le traitait pour une gastrite, et l'autre pour une affection cérébrale. A force de glace appliquée, par l'un sur

l'estomac, et par l'autre sur la tête, le comte se trouva bientôt guéri des deux maladies qu'il n'avait pas eues ; et, revenant à Florence, il oublia les deux femmes qu'il n'avait plus.

---

§. II.

Un matin, lady Mowbray, qui s'était fixée en Suisse, reçut une lettre datée de Paris ; elle était de la supérieure d'un couvent de religieuses où Métella avait mis deux ou trois ans auparavant sa nièce miss Sarah Mowbray, jeune orpheline *très intéressante*, comme le sont toutes les orphelines en général, et particulièrement celles qui ont de la fortune. La supérieure avertissait lady Mowbray que la maladie de langueur dont miss Sarah était atteinte depuis un an, faisait des progrès assez sérieux pour que les médecins eussent prescrit le changement d'air et de lieu dans le plus court délai possible. Aussitôt après la réception de cette lettre, lady Mowbray demanda des chevaux de poste, fit faire à la hâte quelques paquets, et partit pour Paris dans la journée.

Olivier resta seul dans le grand château que lady Mowbray avait acheté près du lac Léman, et dans lequel depuis cinq ans il passait auprès d'elle tous les étés. C'était depuis ces cinq années la première fois qu'il se trouvait seul à la campagne, forcé, pour ainsi dire, de réfléchir et de contempler sa situation. Bien que le voyage de lady Mowbray dût être d'une quinzaine de jours tout au plus, elle avait semblé très affectée de cette séparation, et lui-même n'avait point accepté sans répugnance l'idée qu'un tiers allait venir se placer dans une intimité jusqu'alors si paisible et si douce. Le caractère romanesque d'Olivier n'avait pas changé, son cœur avait le même besoin d'affection, son esprit la même can-

deur qu'autrefois. Avait-il obéi à la loi du temps, et son amour pour lady Mowbray avait-il fait place à l'amitié? il n'en savait rien lui-même, et Métella n'avait jamais eu l'imprudence de l'interroger à cet égard. Elle jouissait de son affection sans l'analyser. Trop sage et trop juste pour n'en pas sentir le prix, elle s'appliquait à rendre douce et légère cette chaîne qu'Olivier portait avec reconnaissance et avec joie.

Métella était si supérieure à toutes les autres femmes, sa société était si aimable, son humeur si égale, elle était si habile à écarter de son jeune ami tous les ennuis ordinaires de la vie, qu'Olivier s'était habitué à une existence facile, calme, délicieuse tous les jours, quoique tous les jours semblable. Quand il fut seul, il s'ennuya horriblement, engendra malgré lui des idées sombres, et s'effraya de penser que lady Mowbray pouvait et devait mourir long-temps avant lui.

Métella retira sa nièce du couvent, et reprit avec elle la route de Genève. Elle avait fait toutes choses si précipitamment dans ce voyage, qu'elle avait à peine vu Sarah; elle était partie de Paris le soir même de son arrivée. Ce ne fut qu'après douze heures de route, que, s'éveillant au grand jour, elle jeta un regard attentif sur cette jeune fille étendue auprès d'elle dans le coin de sa berline.

Lady Mowbray écarta doucement la pelisse dont Sarah était enveloppée, et la regarda dormir. Sarah avait quinze ans, elle était pâle et délicate, mais belle comme un ange. Ses longs cheveux blonds s'échappaient de dessous son bonnet de dentelle, et tombaient sur son cou blanc et lisse, orné çà et là de signes bruns semblables à de petites mouches de velours. Dans son sommeil, elle avait cette expression raphaélique qu'on avait si long-temps admirée dans Métella, et dont elle avait conservé la noble sérénité en dépit des années et des chagrins. En retrouvant sa beauté dans cette jeune fille, Métella éprouva comme un sentiment d'orgueil maternel. Elle se rappela son frère qu'elle avait tendrement aimé, et qu'elle avait promis de remplacer auprès du dernier rejeton de leur famille; lady Mowbray était le seul appui de Sarah, elle retrouvait dans ses traits le beau type de ses nobles ancêtres. En la lui rendant au couvent avec des larmes de regret, on lui avait dit

que son caractère était angélique comme sa figure. Métella se sentit pénétrée d'intérêt et d'affection pour cette enfant, elle prit doucement sa petite main pour la réchauffer dans les siennes, et se penchant vers elle, elle la baisa au front.

Sarah s'éveilla, et à son tour regarda Métella; elle la connaissait fort peu, et l'avait vue préoccupée la veille. Naturellement timide, elle avait osé à peine la regarder. Maintenant la voyant si belle, avec un sourire si doux et les yeux humides d'attendrissement, elle retrouva la confiance caressante de son âge, et se jeta à son cou avec joie.

Lady Mowbray la pressa sur son cœur, lui parla de son père, le pleura avec elle; puis la consola, lui promit sa tendresse et ses soins, l'interrogea sur sa santé, sur ses goûts, sur ses études, jusqu'à ce que Sarah, un peu fatiguée du mouvement de la voiture, se rendormit à son côté.

Métella pensa à Olivier, et l'associa intérieurement à la joie qu'elle éprouvait d'avoir auprès d'elle une si aimable enfant. Mais peu à peu ses idées prirent une teinte plus sombre : des conséquences qu'elle n'avait pas encore abordées se présentèrent à son esprit; elle regarda de nouveau Sarah, mais cette fois avec une inconcevable souffrance d'esprit et de cœur. La beauté de cette jeune fille lui fit amèrement sentir ce que la femme doit perdre de sa puissance et de son orgueil en perdant sa jeunesse. Involontairement elle mit sa main auprès de celle de Sarah : sa main était toujours belle; mais elle pensa à son visage, et regardant celui de sa nièce : Quelle différence! pensa-t-elle; comment Olivier fera-t-il pour ne pas s'en apercevoir? Olivier est aussi beau qu'elle; ils vont s'admirer mutuellement; ils sont bons tous deux, ils s'aimeront... Et pourquoi ne s'aimeraient-ils pas? Ils seront frère et sœur; moi, je serai leur mère... La mère d'Olivier! Ne le faut-il pas? n'ai-je pas pensé cent fois qu'il en devait être ainsi? Mais déjà! Je ne m'attendais pas à trouver une jeune fille, une femme presque, dans cette enfant! Je n'avais pas prévu que ce serait une rivale... Une rivale, ma nièce! mon enfant! Quelle horreur! Oh! jamais!

Lady Mowbray cessa de regarder Sarah; car, malgré elle, sa beauté, qu'elle avait admirée tout à l'heure avec joie, lui causait

maintenant un effroi insurmontable; le cœur lui battait; elle fatiguait son cerveau à trouver une pensée de force et de calme à opposer à ces craintes qui s'élevaient de toutes parts, et que, dans sa première consternation, elle exagérait sans doute. De temps en temps, elle jetait sur Sarah un regard effaré, comme ferait un homme qui s'éveillerait avec un serpent dans la main. Elle s'effrayait surtout de ce qui se passait en elle; elle croyait sentir des mouvemens de haine contre cette orpheline qu'elle devait, qu'elle voulait aimer et protéger : — Mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-elle, vais-je devenir jalouse? Est-ce qu'il va falloir que je ressemble à ces femmes que la vieillesse rend cruelles, et qui se font une joie infame de tourmenter leurs rivales? Est-ce une horrible conséquence de mes années que de haïr ce qui me porte ombrage? Haïr Sarah! la fille de mon frère! cette orpheline qui tout à l'heure pleurait dans mon sein!... Oh! cela est affreux, et je suis un monstre!

— Mais non, ajoutait-elle, je ne suis pas ainsi : je ne peux pas haïr cette pauvre enfant; je ne peux pas lui faire un crime d'être belle! Je ne suis pas née méchante; je sens que ma conscience est toujours jeune, mon cœur toujours bon : je l'aimerai; je souffrirai quelquefois peut-être, mais je surmonterai cette folie...

Mais l'idée d'Olivier amoureux de Sarah revenait toujours l'épouvanter, et ses efforts pour affronter une pareille crainte étaient infructueux. Elle en était glacée, attérée; et Sarah, en s'éveillant, trouvait souvent une expression si sombre et si sévère sur le visage de sa tante, qu'elle n'osait la regarder, et feignait de se rendormir pour cacher le malaise qu'elle en éprouvait.

Le voyage se passa ainsi, sans que lady Mowbray pût sortir de cette anxiété cruelle. Olivier ne lui avait jamais donné le moindre sujet d'inquiétude : il ne se plaisait nulle part loin d'elle, et elle savait bien qu'aucune femme n'avait jamais eu le pouvoir de le lui enlever; mais Sarah allait vivre près d'eux, entre eux deux, pour ainsi dire; il la verrait tous les jours; et, lors même qu'il ne lui parlerait jamais, il aurait toujours devant les yeux cette beauté angélique à côté de la beauté flétrie de lady Mowbray; lors même que cette intimité n'aurait aucune des conséquences que Métella craignait, il y en avait une affreuse, inévitable, ce serait la conti-

nuelle angoisse de cette ame jalouse, épiant les moindres chances de sa défaite, s'aigrissant dans sa souffrance, et devenant injuste et haïssable à force de soins pour se faire aimer! — Pourquoi m'exposerais-je gratuitement à ce tourment continuel? pensait Métella. J'étais si calme et si heureuse il y a huit jours! Je savais bien que mon bonheur ne pouvait pas être éternel; mais, du moins, il aurait pu durer quelque temps encore. Pourquoi faut-il que j'aille chercher une ennemie domestique, une pomme de discorde, et que je l'apporte précieusement au sein de ma joie et de mon repos, qu'elle va troubler et détruire peut-être à jamais? Je n'aurais qu'un mot à dire pour faire tourner bride aux postillons, et pour reconduire cette petite fille à son couvent... Je retournerais plus tard à Paris pour la marier: Olivier ne la verrait jamais; et, si je dois perdre Olivier, du moins ce ne serait pas à cause d'elle!

Mais l'état de langueur de Sarah, l'espèce de consomption qui menaçait sa vie, imposait à lady Mowbray le devoir de la soigner et de la guérir. Son noble caractère prit le dessus, et elle arriva chez elle sans avoir adressé une seule parole dure ou désobligeante à la jeune Sarah.

Olivier vint à leur rencontre sur un beau cheval anglais, qu'il fit caracoler autour de la voiture pendant deux lieues. En les abordant, il avait mis pied à terre, et il avait baisé la main de lady Mowbray en l'appelant, comme à l'ordinaire, sa chère maman. Lorsqu'il se fut éloigné de la portière, Sarah dit ingénuement à lady Mowbray: — Ah mon Dieu! chère tante, je ne savais pas que vous aviez un fils; on m'avait toujours dit que vous n'aviez pas d'enfans?

— C'est mon fils adoptif, Sarah, répondit lady Mowbray; regardez-le comme votre frère.

Sarah n'en demanda pas davantage, et ne s'étonna même pas: elle regarda de côté Olivier, lui trouva l'air noble et doux; mais réservée comme une véritable Anglaise, elle ne le regarda plus, et, durant huit jours, ne lui parla que par monosyllabes et en rougissant.

Ce que lady Mowbray voulait éviter par-dessus tout, c'était de laisser voir ses craintes à Olivier; elle en rougissait à ses propres yeux, et ne concevait pas la jalousie qui se manifeste. Elle était

Anglaise aussi, et fière au point de mourir de douleur plutôt que d'avouer une faiblesse. Elle affecta au contraire d'encourager l'amitié d'Olivier pour Sarah; mais Olivier s'en tint avec la jeune miss à une prévenance respectueuse, et la timide Sarah eût pu vivre dix ans près de lui sans faire un pas de plus.

Lady Mowbray se rassura donc, et commença à goûter un bonheur plus parfait encore que celui dont elle avait joui jusqu'alors. La fidélité d'Olivier paraissait inébranlable; il semblait ne pas voir Sarah lorsqu'il était auprès de Métella, et s'il la rencontrait seule dans la maison, il l'évitait sans affectation.

Une année s'écoula pendant laquelle Sarah, fortifiée par l'exercice et l'air des montagnes, devint tellement belle, que les jeunes gens de Genève ne cessaient d'errer autour du parc de lady Mowbray pour tâcher d'apercevoir sa nièce.

Un jour que lady Mowbray et sa nièce assistaient à une fête villageoise aux environs de la ville, un de ces jeunes gens s'approcha très près de Sarah et la regarda presque insolemment. La jeune fille effrayée saisit vivement le bras d'Olivier, et le pressa sans savoir ce qu'elle faisait. Olivier se retourna, et comprit en un instant le motif de sa frayeur. Il échangea d'abord des regards menaçans et bientôt des paroles sérieuses avec le jeune homme. Le lendemain, Olivier quitta le château de bonne heure, et revint à l'heure du déjeuner; mais, malgré son air calme, lady Mowbray s'aperçut bientôt qu'il souffrait, et le força de s'expliquer. Il avoua qu'il venait de se battre avec l'homme qui avait regardé insolemment miss Mowbray, et qu'il l'avait grièvement blessé, mais il l'était lui-même; et Métella l'ayant forcé de retirer sa main, qu'il tenait dans sa redingote, vit qu'il l'était assez sérieusement. Elle s'occupait avec anxiété des soins qu'il fallait donner à cette blessure, lorsqu'en se retournant vers Sarah, elle vit qu'elle s'était évanouie auprès de la fenêtre. Cette excessive sensibilité parut naturelle à Olivier, dans une personne d'une complexion aussi délicate; mais lady Mowbray y fit une attention plus marquée.

Lorsque Métella eut secouru sa nièce, et qu'elle se trouva seule avec Olivier, elle lui demanda le motif et les détails de son affaire. Elle n'avait rien vu de ce qui s'était passé la veille; elle était dans ce moment à plusieurs pas en avant de sa nièce et d'Olivier, et donnait

le bras à une autre personne. Olivier tâcha d'éluder ses questions; mais comme lady Mowbray le pressait de plus en plus, il raconta avec beaucoup de répugnance que miss Mowbray ayant été regardée insolemment par un jeune homme d'assez mauvais ton, il s'était placé entre elle et ce jeune homme; celui-ci avait affecté de se rapprocher encore pour le braver, et Olivier avait été forcé de le pousser rudement pour l'empêcher de froisser le bras de Sarah, qui se pressait, tout effrayée, contre son défenseur. Les deux adversaires s'étaient donné rendez-vous dans des termes que Sarah n'avait pas compris; et au bout d'une heure, après que les dames étaient montées en voiture, Olivier avait été retrouver le jeune homme et lui demander compte de sa conduite. Celui-ci avait soutenu son arrogance, et malgré les efforts des témoins de la scène pour l'engager à reconnaître son tort, il s'était obstiné à braver Olivier; il lui avait même fait entendre assez grossièrement qu'on le regardait comme l'amant de miss Sarah, en même temps que celui de sa tante, et que quand on promenait en public le scandale de pareilles relations, on devait être prêt à en subir les conséquences.

Olivier n'avait donc pas hésité à se constituer le défenseur de Sarah, et tout en repoussant avec mépris ces imputations ignobles, il avait versé son sang pour elle. — Je suis prêt à recommencer demain, s'il le faut, dit-il à lady Mowbray, que ces calomnies avaient jetée dans la consternation. Vous ne devez ni vous affliger ni vous effrayer; votre nièce est sous ma protection, et je me conduirai comme si j'étais son père; quant à vous, votre nom suffira auprès des gens de bien pour garder le sien à l'abri de toute atteinte.

Lady Mowbray feignit de se calmer, mais elle ressentit une profonde douleur de l'affront fait à sa nièce. Ce fut dans ce moment qu'elle comprit toute l'affection que cette aimable enfant lui inspirait. Elle s'accusa de l'avoir amenée auprès d'elle pour la rendre victime de la méchanceté de ces provinciaux, et s'effraya de sa situation, car elle n'y voyait d'autre remède que d'éloigner Olivier de chez elle tant que Sarah y demeurerait.

L'idée d'un sacrifice au-dessus de ses forces, mais qu'elle croyait devoir à la réputation de sa nièce, la tourmenta secrètement sans qu'elle pût se décider à prendre un parti.

Elle remarqua, quelques jours après, que Sarah paraissait moins timide avec Olivier, et qu'Olivier, de son côté, lui montrait moins de froideur; lady Mowbray en souffrit, mais elle pensa qu'elle devait encourager cette amitié, au lieu de la contrarier; et elle la vit croître de jour en jour sans paraître s'en alarmer.

Peu à peu Olivier et Sarah en vinrent à une sorte de familiarité; Sarah, il est vrai, rougissait toujours en lui parlant, mais elle osait lui parler, et Olivier était surpris de lui trouver autant d'esprit et de naturel. Il avait eu contre elle une sorte de prévention qui s'effaçait de plus en plus. Il aimait à l'entendre chanter; il la regardait souvent peindre des fleurs, et lui donnait des conseils. Il en vint même à lui montrer la botanique et à se promener avec elle dans le jardin. Un jour Sarah témoigna le regret de ne plus monter à cheval. Lady Mowbray, indisposée depuis quelque temps, ne pouvait plus supporter cette fatigue; ne voulant pas priver sa nièce d'un exercice salutaire, elle pria Olivier de monter à cheval avec elle dans l'intérieur du parc, qui était fort grand, et où miss Mowbray put se livrer à l'innocent plaisir de galoper pendant une heure ou deux tous les jours.

Ces heures étaient mortelles pour Métella. Après avoir embrassé sa nièce au front et lui avoir fait un signe d'amitié en la voyant s'éloigner avec Olivier, elle restait sur le perron du château, pâle et consternée comme si elle les eût vus partir pour toujours; puis elle allait s'enfermer dans sa chambre et fondait en larmes. Elle s'enfonçait quelquefois furtivement dans les endroits les plus sombres du parc, et les apercevait au loin, lorsqu'ils franchissaient rapidement tous les deux les arcades de lumière qui terminaient le berceau des allées. Mais elle se cachait aussitôt dans la profondeur du taillis, car elle craignait d'avoir l'air de les observer, et rien au monde ne l'effrayait tant que de paraître ridicule et jalouse.

Un jour qu'elle était dans sa chambre et qu'elle pleurait le front appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Sarah et Olivier passèrent au galop; ils rentraient de leur promenade, les pieds de leurs chevaux soulevaient des tourbillons de sable; Sarah était rouge, animée, aussi souple, aussi légère que son cheval avec lequel elle ne semblait faire qu'un; Olivier galopait à son côté; ils riaient tous les

deux de ce bon rire franc et heureux de la jeunesse qui n'a pas d'autre motif qu'un besoin d'expansion, de bruit et de mouvement. Ils étaient comme deux enfans contens de crier et de se voir courir. Métella tressaillit, et se cacha derrière son rideau pour les regarder. Tant de beauté, d'innocence et de douceur, brillait sur leurs fronts, qu'elle en fut attendrie. — Ils sont faits l'un pour l'autre : la vie s'ouvre devant eux, pensa-t-elle, l'avenir leur sourit, et moi, je ne suis plus qu'une ombre que le tombeau semble réclamer... — Elle entendit bientôt les pas d'Olivier qui approchait de sa chambre; s'asseyant précipitamment devant sa toilette, elle feignit de se coiffer pour le dîner.

Olivier avait l'air content et ouvert; il lui baisa tendrement les mains, et lui remit de la part de Sarah, qui était allée se débarrasser de son amazone, un gros bouquet d'hépatiques qu'elle avait cueillies dans le parc. — Vous êtes donc descendus de cheval? dit lady Mowbray.

— Oui, répondit-il; Sarah, en apercevant toutes ces fleurs dans la clairière, a voulu absolument vous en apporter, et, avant que j'eusse pris la bride de son cheval, elle avait sauté sur le gazon. Je lui ai servi de page, et j'ai tenu sa monture pendant qu'elle courait comme un petit chevreau après les fleurs et les papillons. Ma bonne Métella, votre nièce n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas une petite fille, c'est une espèce d'oiseau déguisé. Je le lui ai dit, et je crois qu'elle rit encore.

— Je vois avec plaisir, dit lady Mowbray avec un sourire mélancolique, que ma Sarah est devenue gaie. Chère enfant! elle est si aimable et si belle!

— Oui, elle est jolie, dit Olivier, elle a une physionomie que j'aime beaucoup. Elle a l'air intelligent et bon; elle vous ressemble, Métella; je ne l'ai jamais tant trouvé qu'aujourd'hui. Elle a votre son de voix par instans.

— Je suis heureuse de voir que vous l'aimez enfin, cette pauvre petite! dit lady Mowbray. Dans les commencemens, elle vous déplaisait, convenez-en?

— Non, elle me gênait, voilà tout.

— Et à présent, dit Métella en faisant un violent effort sur elle-

même pour conserver un air calme et doux, vous voyez bien qu'elle ne vous gêne plus.

— Je craignais, dit Olivier, qu'elle ne fût pas avec vous ce qu'elle devait être; à présent je vois qu'elle vous comprend, qu'elle vous apprécie, et cela me fait plaisir. Je ne suis pas seul à vous aimer ici. Je puis parler de vous à quelqu'un qui m'entend, et qui vous aime autant qu'un autre que moi peut vous aimer.

Sarah entra en cet instant, en s'écriant : — Eh bien! chère tante, vous a-t-il remis le bouquet de ma part? C'est un méchant homme que M. votre fils. Il me l'a presque ôté de force pour vous l'apporter lui-même. Il est aussi jaloux que votre petit chien, qui pleure quand vous caressez ma chevrette.

Lady Mowbray embrassa la jeune fille, et se dit qu'elle devait se trouver heureuse d'être aimée comme une mère.

Quelques jours après, tandis que les deux enfans de lady Mowbray (c'est ainsi qu'elle les appelait) faisaient leur promenade accoutumée, elle entra dans la chambre de Sarah pour prendre un livre, et ramassa un petit coin de papier déchiré qui était sur le bord d'une tablette. Au milieu de mots interrompus qui ne pouvaient offrir aucun sens, elle lut distinctement le nom d'Olivier, suivi d'un grand point d'exclamation. C'était l'écriture de Sarah. Lady Mowbray jeta un regard sur les meubles. Le secrétaire et les tiroirs étaient fermés avec soin : toutes les clefs en étaient retirées. Il ne convenait pas au caractère de lady Mowbray de faire d'autre enquête. Elle sortit cependant pour résister aux suggestions d'une curiosité inquiète.

Lorsque Sarah rentra de la promenade, lady Mowbray remarqua qu'elle était fort pâle, et que sa voix tremblait. Un sentiment d'effroi mortel passa dans l'ame de Métella. Elle remarqua pendant le dîner que Sarah avait pleuré, et le soir elle était si abattue et si triste, qu'elle ne put s'empêcher de la questionner. Sarah répondit qu'elle était souffrante, et demanda à se retirer.

Lady Mowbray interrogea Olivier sur sa promenade. Il lui répondit, avec le calme d'une parfaite innocence, que Sarah avait été fort gaie toute la première heure, qu'ensuite ils avaient été au pas et en causant; qu'elle ne s'était plainte d'aucune douleur, et que c'était lady Mowbray qui, en rentrant, l'avait fait apercevoir de sa pâleur.

En quittant Olivier, lady Mowbray, inquiète de sa nièce, se rendit à sa chambre, et, avant d'entrer, elle y jeta un coup d'œil par la porte entr'ouverte. Sarah écrivait. Au léger bruit que fit Métella, elle tressaillit, et cacha précipitamment son papier, jeta sa plume et saisit un livre; mais elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir que lady Mowbray était auprès d'elle.—Vous écriviez, Sarah? lui dit-elle d'un ton grave et doux cependant.

—Non, ma tante, répondit Sarah dans un trouble inexprimable.

— Ma chère fille, est-il possible que vous me fassiez un mensonge?

Sarah baissa la tête et resta toute tremblante.

— Qu'est-ce que vous écriviez, Sarah? continua lady Mowbray avec un calme désespérant.

— J'écrivais..... une lettre, répondit Sarah au comble de l'angoisse.

—A qui, ma chère? continua Métella.

— A Fanny Hurst, mon amie de couvent.

—Cela n'a rien de répréhensible, ma chère; pourquoi donc vous cachiez-vous de moi?

— Je ne me cachais pas, ma tante, répondit Sarah en essayant de reprendre courage. Mais sa confusion n'échappa point au regard sévère de lady Mowbray.

— Sarah, lui dit-elle, je n'ai jamais surveillé votre correspondance. J'avais une telle confiance en vous, que j'aurais cru vous outrager en vous demandant à voir vos lettres. Mais si j'avais pensé qu'il pût exister un secret entre vous et moi, j'aurais regardé comme un devoir de vous en demander l'aveu. Aujourd'hui, je vois que vous en avez un, et je vous le demande.

—Oh! ma tante! s'écria Sarah éperdue.

— Sarah, si vous me refusiez, dit Métella avec beaucoup de douceur et en même temps de fermeté, je croirais que vous avez dans le cœur quelque sentiment coupable, et je n'insisterais pas, car rien n'est plus opposé à mon caractère que la violence. Mais je sortirais de votre chambre le cœur navré, car je me dirais que vous ne méritez plus mon estime et mon affection.

— Oh! ma chère tante, ma mère, ne dites pas cela, s'écria miss Mowbray en se jetant tout en larmes aux pieds de Métella.

Métella craignit de se laisser attendrir, et, lui retirant sa main, elle rassembla toutes ses forces pour lui dire froidement : — Eh bien ! miss Mowbray, refusez-vous de me remettre le papier que vous écriviez ?

Sarah obéit, voulut parler, et tomba demi-évanouie sur son fauteuil. Lady Mowbray résista au sentiment d'intérêt qui luttait chez elle contre un sentiment tout contraire. Elle appela la femme de chambre de Sarah, lui ordonna de la soigner, et courut s'enfermer chez elle pour lire la lettre. Elle était ainsi conçue : « Je vous ai « promis depuis long-temps, *dearest* Fanny, l'aveu de mon secret. « Il est temps enfin que je tienne ma promesse. Je ne pouvais pas « confier au papier une chose si importante sans trouver un moyen « de vous faire parvenir directement ma lettre. Maintenant je saisis « l'occasion d'une personne que nous voyons souvent ici, et qui « part pour Paris. Elle veut bien se charger de vous porter de « ma part des minéraux et un petit herbier. Elle vous demandera « au parloir, et vous remettra le paquet et la lettre, qui de cette « manière ne passera pas par les mains de madame la supérieure. « Ne me grondez donc pas, ma chère amie, et ne dites pas que je « manque de confiance en vous. Vous verrez, en lisant ma lettre, « qu'il ne s'agit plus de bagatelles comme celles qui nous occu- « paient au couvent. Ceci est une affaire sérieuse, et que je ne « vous confie pas sans un grand trouble d'esprit. Je crois que mon « cœur n'est pas coupable, et cependant je rougis comme si j'al- « lais paraître devant un confesseur. Il y a plusieurs jours que je « veux vous écrire. J'ai fait plus de dix lettres que j'ai toutes dé- « chirées; enfin je me décide, soyez indulgente pour moi, et si « vous me trouvez imprudente et blâmable, reprenez-moi dou- « cement.

« Je vous ai parlé d'un jeune homme qui demeure ici avec nous, « et qui est le fils adoptif de ma tante. La première fois que je le « vis, c'était le jour de notre arrivée; je fus tellement troublée, « que je n'osai pas le regarder. Je ne sais pas ce qui se passa en « moi lorsqu'il entra à demi dans la calèche pour baiser les mains « de ma tante. Il le fit avec tant de tendresse, que je me sentis « attendrie, et que je compris tout de suite la bonté de son cœur ; « mais il se passa plus de six mois avant que je connusse sa figure,

« car je n'osai jamais le regarder autrement que de profil. Ma « tante m'avait dit : Sarah, regardez Olivier comme votre frère. « Je me livrais donc d'abord à une joie intérieure que je croyais « très légitime. Il me semblait doux d'avoir un frère, et s'il m'eût « traitée tout de suite comme sa sœur, peut-être n'aurais-je jamais « songé à l'aimer autrement !... Hélas ! vous voyez quel est mon « malheur, Fanny; j'aime, et je crois que je ne serai jamais unie « à celui que j'aime. Pour vous dire comment j'ai eu l'imprudence « d'aimer ce jeune homme, je ne le puis pas; en vérité, je n'en « sais rien moi-même, et c'est une bien grande fatalité de ma des- « tinée. Imaginez-vous qu'au lieu de me parler avec la confiance « et l'abandon d'un frère, il a passé plus d'un an sans m'adresser « plus de trois paroles par jour, si bien que je crois que tous nos « entretiens durant tout ce temps-là tiendraient à l'aise dans une « page d'écriture. J'attribuais cette froideur à sa timidité; mais, le « croirez-vous? il m'a avoué depuis qu'il avait pour moi une espèce « d'antipathie avant de me connaître. Comment peut-on haïr une « personne qu'on n'a jamais vue, et qui ne vous a fait aucun mal? « Cette injustice aurait dû m'empêcher de prendre de l'attache- « ment pour lui. Eh bien ! c'est tout le contraire, et je commence « à croire que l'amour est une chose tout-à-fait involontaire, une ma- « ladie de l'ame à laquelle tous nos raisonnemens ne peuvent rien.

« J'ai été bien long-temps sans comprendre ce qui se passait en « moi. J'avais tellement peur de M. Olivier, que je croyais parfois « avoir aussi de l'éloignement pour lui. Je le trouvais froid et « orgueilleux, et cependant lorsqu'il parlait à ma tante, il chan- « geait tellement d'air et de langage, il lui rendait des soins si « délicats, que je ne pouvais pas m'empêcher de le croire sensible « et généreux.

« Une fois, je passais au bout de la galerie, je le vis à genoux « auprès de ma tante; elle l'embrassait, et tous deux semblaient « pleurer. Je passai bien vite et sans qu'on m'aperçût, mais je ne « saurais vous rendre l'émotion que cette scène touchante me « causa. J'en fus agitée toute la nuit, et je me surpris plusieurs « fois à désirer d'avoir l'âge de ma tante, afin d'être aimée comme « une mère par celui qui ne voulait pas m'aimer comme une « sœur.

« Je compris mes véritables sentimens à l'occasion du duel dont « je vous ai parlé. Je ne vous ai pas nommé la personne qui me « donnait le bras, et qui se battit pour moi; je vous ai dit que « c'était un ami de la maison : ce fut M. Olivier. Lorsqu'il revint, « il était fort pâle, et tenait sa main dans sa redingote; ma tante « se douta de la vérité, et le força de nous la montrer. Je ne sais « si cette main était ensanglantée. Il me sembla voir du sang sur « le linge qui l'enveloppait, et je sentis tout le mien se retirer vers « mon cœur. Je m'évanouis, ce qui fut bien imprudent et bien « malheureux; mais je crois qu'on ne se douta de rien. Quand je « revis M. Olivier, je ne pus m'empêcher de le remercier de ce « qu'il avait fait pour moi; et tout en voulant parler, je me mis à « pleurer comme une sotte. Je ne sais pourquoi je n'avais jamais « pu me décider à le remercier devant ma tante. Peut-être que ce « fut un mauvais sentiment qui me fit attendre un moment où « j'étais seule avec lui. Je ne sais pas ce qu'il y avait de coupable « à le faire, et cependant je me le suis toujours reproché comme « une dissimulation envers lady Mowbray. J'avais espéré, je crois, « être moins timide devant une seule personne que devant deux. « Mais ce fut encore pire, je sentis que j'étouffais, et j'eus comme « un vertige, car je ne m'aperçus pas que M. Olivier me pressait « les mains. Quand je revins à moi, mes mains étaient dans les « siennes, et il me dit plusieurs choses que je n'entendis pas. Je « sais seulement qu'il me dit en s'en allant : Ma chère miss Mow- « bray, je suis touché de votre amitié; mais en vérité il ne faut pas « que vous pleuriez pour cette égratignure. Depuis ce temps, sa « conduite envers moi a été toute différente, et il a été d'une bonté « et d'une obligeance qui ont achevé de me gagner le cœur. Il me « donne des leçons, il corrige mes dessins, il fait de la musique « avec moi; ma tante semble prendre un grand plaisir à nous voir « si unis. Elle nous fait monter à cheval ensemble, elle nous force « à nous donner la main pour nous raccommoder, car il arrive « souvent que tout en riant, nous finissons par nous disputer et « nous bouder un peu. Moi, j'étais tout-à-fait à l'aise avec lui, « j'étais heureuse, et j'avais la vanité de croire qu'il m'aimait. Il « me le disait du moins, et je m'imaginais que quand on s'aime « seulement d'amitié, et qu'on se convient sous les rapports de la

« fortune et de l'éducation, il est tout simple qu'on se marie en-
« semble. La conduite de ma tante semblait autoriser en moi cette
« espérance, et je pensais qu'on me trouvait encore trop jeune
« pour m'en parler. Dans ces idées, j'étais aussi heureuse qu'il est
« permis de l'être, je ne désirais rien sur la terre que la continua-
« tion d'une semblable existence. Mais hélas! ce rêve s'est effacé,
« et le désespoir depuis ce matin..... »

Ici la lettre avait été interrompue par l'arrivée de lady Mowbray.

Métella laissa tomber la lettre, et cachant son visage dans ses mains, elle resta plongée dans une morne consternation. Elle demeura ainsi jusqu'à une heure du matin, s'accusant de tout le mal, et cherchant en vain comment elle pourrait le réparer. Enfin elle céda à un besoin instinctif, et se rendit à la chambre de sa nièce. Tout le monde dormait dans la maison, le temps était superbe, la lune éclairait en plein la façade du château, et répandait de vives clartés dans les galeries dont toutes les fenêtres étaient ouvertes; Métella les traversa lentement et sans bruit, comme une ombre qui glisse le long des murs. Tout à coup elle se trouva face à face avec Sarah, qui, les pieds nus et vêtue d'un peignoir de mousseline blanche, allait à sa rencontre; elles ne se virent que quand elles traversèrent l'une et l'autre un angle lumineux des murs. Lady Mowbray, surprise, continua de s'avancer pour s'assurer que c'était Sarah; mais la jeune fille, voyant venir à elle cette grande femme pâle, traînant sur le pavé de la galerie sa longue robe de chambre en velours noir, fut saisie d'effroi. Cette figure morne et sombre ressemblait si peu à celle qu'elle avait habitude de voir à sa tante, qu'elle crut rencontrer un spectre et faillit tomber évanouie; mais elle fut aussitôt rassurée par la voix de lady Mowbray, qui était pourtant froide et sévère.

— Que faites-vous ici à cette heure, Sarah, et où allez-vous?

— Chez vous, ma tante, répondit Sarah sans hésiter.

— Venez, mon enfant, reprit lady Mowbray, en prenant son bras sous le sien.

Elles regagnèrent en silence l'appartement de Métella. Le calme, la nuit et le chant joyeux des rossignols contrastaient avec la tristesse profonde dont ces deux femmes étaient accablées.

Lady Mowbray ferma les portes, et attira sa nièce sur le balcon de sa chambre. Là, elle s'assit sur une chaise et la fit asseoir à ses pieds sur un tabouret; elle attira sa tête sur ses genoux, et prit ses mains dans les siennes que Sarah couvrit de larmes et de baisers.

— Oh! ma tante, ma chère tante, pardonnez-moi, je suis coupable.....

— Non, Sarah, vous n'êtes pas coupable : je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est d'avoir manqué de confiance en moi. Votre réserve a fait tout le mal, mon enfant; maintenant il faut être franche, il faut tout me dire.... tout ce que vous savez....

Lady Mowbray prononça ces paroles dans une angoisse mortelle; et en attendant la réponse de sa nièce, elle sentit son front se couvrir de sueur. Sarah avait-elle découvert à quel titre Olivier vivait, ou du moins avait vécu auprès d'elle durant plusieurs années? Lady Mowbray ne savait pas quelle raison Sarah pouvait avoir pour renoncer tout à coup à une espérance si long-temps nourrie en secret, et frémissait d'entendre sortir de sa bouche des reproches qu'elle pensait mériter. Un poids énorme fut ôté de son cœur lorsque Sarah lui répondit avec assurance : — Oui, ma tante, je vous dirai tout; que ne vous ai-je dit plus tôt mes folles pensées! vous m'auriez empêchée de m'y livrer, car vous saviez bien que votre fils ne pouvait pas m'épouser.....

— Mais, Sarah, quelles sont vos raisons pour le croire?... Qui vous l'a donc dit?

— Olivier, répondit Sarah. Ce matin, nous causions de choses indifférentes dans le parc; nous étions près de la grille qui donne sur la route. Une noce vint à passer, nous nous arrêtâmes pour voir la figure des mariés; je remarquai qu'ils avaient l'air timide. — Ils ont l'air triste, répondit Olivier. Comment ne l'auraient-ils pas? Quelle chose stupide et misérable qu'un jour de noce! — Eh quoi! lui dis-je, vous voudriez qu'on se mariât en secret? Ce serait encore bien plus triste. — Je voudrais qu'on ne se mariât pas du tout, répondit-il : pour moi, j'ai le mariage en horreur, et je ne me marierai jamais. — Oh! ma chère tante, cette parole m'enfonça un poignard dans le cœur; en même temps elle me sembla si extraordinaire, que j'eus la hardiesse d'insister et de lui dire, en affectant de le plaisanter : — Vous ne savez guère ce que vous ferez à cet égard-là.

— Il me répondit avec beaucoup d'empressement, et comme s'il eût eu l'intention de m'ôter toute présomption : — Soyez sûre de ce que je vous dis, miss; j'ai fait un serment devant Dieu, et je le tiendrai. — La honte et la douleur me rendirent silencieuse, et j'ai fait de vains efforts toute la journée pour cacher mon désespoir... Sarah fondit en larmes. Métella, soulagée d'une affreuse inquiétude, fut pendant quelques instans insensible à la douleur de sa nièce. Olivier n'aimait pas Sarah! En vain elle l'aimait, en vain elle était jeune, riche et belle; il ne voulait pas d'autre affection intime, pas d'autre bonheur domestique que celui qu'il avait goûté auprès de lady Mowbray. Un instant livrée à une reconnaissance égoïste, à une secrète gloire de son cœur enivré, elle laissa pleurer la pauvra Sarah, et oublia que son triomphe avait fait cette victime. Mais sa cruauté ne fut pas de longue durée; la passion de lady Mowbray pour Olivier prenait sa source dans une ame chaleureuse, ouverte à toutes les tendresses qui embellissent les femmes. Elle aimait Sarah presque autant qu'Olivier, car elle l'aimait comme une mère aime sa fille. La vue de sa douleur brisa le cœur de Métella : elle avait bien des torts à se reprocher! Elle aurait dû prévoir les conséquences d'un rapprochement continuel entre ces deux jeunes gens. Déjà la malignité des voisins lui avait signalé un grave inconvénient de cette situation. Elle avait résisté à cet avertissement, et maintenant le bonheur de Sarah était compromis plus encore que sa réputation.

Elle la pressa dans ses bras en pleurant, et dans le premier instant de sa compassion et de sa tendresse, elle pensa à lui sacrifier son amour. — Non, lui dit-elle égarée par un sentiment de générosité exaltée, Olivier n'a pas fait de serment, il est libre, il peut vous épouser; qu'il vous aime, qu'il vous rende heureuse, et je vous bénirai tous deux : ce ne sera pas moi qui m'opposerai à l'union de deux êtres qui sont ce que j'ai de plus cher au monde...

— Oh! je le crois bien, ma bonne tante! s'écria Sarah en se jetant de nouveau à son cou; mais c'est lui qui ne m'aime pas! Que faire à cela?

— Il ne vous a pas dit qu'il ne vous aimait pas? Est-ce qu'il vous l'a dit, Sarah?

— Non, mais pourquoi se dit-il engagé? Oh! peut-être qu'il l'est

en effet. Il a quelque raison que vous ne connaissez pas? Il aime une femme, il est marié en secret peut-être?

— Je l'interrogerai, je saurai ce qu'il pense, répondit Métella; je ferai pour vous, ma fille, tout ce qui dépendra de moi. Si je ne puis rien, ma tendresse vous restera.

— Oh! oui, ma mère! toujours, toujours! s'écria Sarah en se jetant à ses pieds.

Calmée par les promesses hasardées de sa tante, Sarah se retira plus calme. Métella la mit au lit elle-même, lui fit prendre une potion calmante, et ne la quitta que quand elle eut cessé de soupirer dans son sommeil, comme font les enfans qui s'endorment en pleurant et qui sanglotent encore à demi en rêvant.

Lady Mowbray ne dormit pas; elle était rassurée sur certains points, mais à l'égard des autres elle était en proie à mille agitations, et ne voyait pas d'issue à la position délicate où elle avait placé la pauvre Sarah. La pensée d'engager Olivier à l'épouser n'avait pu prendre de consistance dans son esprit; c'est en vain qu'elle eût sacrifié cette jalousie de femme qu'elle combattait si généreusement depuis plus d'une année. Il y a dans la vie des rapports qui deviennent aussi sacrés que si les lois les eussent sanctionnés, et Olivier lui-même n'eût pas pu oublier qu'il avait regardé Sarah comme sa fille.

Incapable de se tirer elle-même de cette perplexité, lady Mowbray résolut d'attendre quelques jours pour prendre un parti; elle chercha à se persuader que la passion de Sarah n'était peut-être pas aussi sérieuse que, dans ses romanesques confidences, la jeune fille se l'imaginait; ensuite, Olivier pouvait par sa froideur l'en guérir mieux que tous les raisonnemens. Elle alla retrouver Sarah le lendemain, lui dit qu'elle avait réfléchi, et que le résultat de ses réflexions était celui-ci : il était impossible d'interroger Olivier sur ses intentions, et de lui demander l'explication de ses paroles de la veille, sans lui faire voir l'impression qu'elles avaient faite sur miss Mowbray, et sans lui faire soupçonner l'importance qu'elle y attachait.— Dans la situation où vous êtes vis-à-vis de lui, dit-elle, le premier point, le plus important de tous, c'est de ne pas laisser deviner que vous aimez, sans savoir si l'on vous aime.

— Oh! certainement, ma tante, dit Sarah en rougissant.

— Il n'est pas besoin sans doute, mon enfant, que je fasse appel à votre pudeur et à votre fierté; l'une et l'autre doivent vous suggérer une grande prudence et beaucoup d'empire sur vous-même...

— Oh! certes, ma tante, repartit la jeune Anglaise avec un mélange d'orgueil et de douleur qui lui donna l'expression d'une belle martyre du Schidone.

— Si mon fils, poursuivit Métella, est réellement lié au célibat par quelque engagement qu'il ne puisse pas confier, même à moi, il faudra bien, Sarah, que vous vous sépariez l'un de l'autre...

— Oh! s'écria Sarah effrayée, est-ce que vous me chasseriez de chez vous? Est-ce qu'il faudrait retourner au couvent, ou en Angleterre? Loin de lui, loin de vous, toute seule!... Oh! j'en mourrais! Après avoir été tant aimée!

— Non, dit Métella d'une voix grave, je ne t'abandonnerai jamais; je te suis nécessaire: nous sommes liées l'une à l'autre pour la vie.

En parlant ainsi, elle posa ses deux mains sur la tête blonde de Sarah, et leva les yeux au ciel d'un air solennel et sombre. En se consacrant à cette enfant de son adoption, elle sentait combien étaient terribles les devoirs qu'elle s'était imposés envers elle, puisqu'il faudrait peut-être lui sacrifier le bonheur de toute sa vie, la société d'Olivier.

— Me promettez-vous du moins, continua-t-elle, que si, après avoir fait tout ce qui dépendra de moi pour votre bonheur, je ne réussis pas à fermer cette plaie de votre ame, vous ferez tous vos efforts pour en triompher et guérir? Ai-je affaire à une enfant romanesque et entêtée, ou bien à une jeune fille forte et courageuse?

— Doutez-vous de moi? dit Sarah.

— Non, je ne doute pas de toi: tu es une Mowbray, tu dois savoir souffrir en silence... Allez-vous coiffer, Sarah, et tâchez d'être aussi soignée dans votre toilette, aussi calme dans votre maintien, que de coutume. Nous allons attendre quelques jours encore avant de décider de notre avenir. Jurez-moi que vous n'écrirez à aucune de vos amies, que je serai votre seule confidente, votre seul conseil, et que vous travaillerez à être digne de ma tendresse.

Sarah jura, en pleurant, de faire tout ce que désirait sa tante; mais, malgré tous ses efforts, son chagrin fut si visible, qu'Olivier s'en aperçut dès le premier instant. Il regarda lady Mowbray, et trouva la même altération sur ses traits. Les vérités qu'il avait confusément pressenties quelquefois, brillèrent à son esprit; les pensées qui, par bouffées brûlantes, avaient traversé son cerveau à de rares intervalles, revinrent l'embraser. Il fut effrayé de ce qui se passait en lui et autour de lui; il prit son fusil, et sortit. Après avoir tué, au clair de la lune, quelques innocens lapins, qui n'en pouvaient mais, il rentra plus fort, trouva les deux femmes plus calmes, et le reste de la soirée s'écoula assez agréablement. Quand on a l'habitude de vivre ensemble, quand on s'est compris si bien, que durant long-temps toutes les idées, tous les intérêts de la vie privée, ont été en commun, il est presque impossible que le charme des relations se rompe tout à coup sur une première atteinte. Les jours suivans virent donc se prolonger cette intimité, dont aucun des trois n'avait altéré la douceur par sa faute. Néanmoins la plaie allait s'élargissant dans le cœur de ces trois personnes. Olivier ne pouvait plus douter de l'amour de Sarah pour lui; il en avait toujours repoussé l'idée, mais maintenant tout le lui disait, et chaque regard de Métella, quelle qu'en fût l'expression, lui en donnait une confirmation irrécusable. Olivier chérissait si réellement, si tendrement sa mère adoptive, il avait connu auprès d'elle une manière d'aimer si paisible et si bienfaisante, qu'il s'était cru incapable d'une passion plus vive : il s'était donc livré en toute sécurité au danger d'avoir pour sœur une créature vraiment angélique. A mesure que ses sentimens pour Sarah devenaient plus vifs, il réussissait à se tranquilliser en se disant que Métella lui était toujours aussi chère; et en cela, il ne se trompait pas: seulement pour l'une l'amour prenait la place de l'amitié, et pour l'autre l'amitié avait remplacé l'amour. L'ame de ce jeune homme était si bonne et si ardente, qu'il ne savait nullement se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Mais, quand il crut s'en être assuré, il ne transigea point avec sa conscience : il résolut de partir. La tristesse de Sarah, sa douceur modeste, sa tendresse réservée et pleine d'une noble fierté, achevèrent de l'enthousiasmer : expansif et impressionnable comme

il l'était, il sentit qu'il ne serait pas long-temps maître de son secret, et ce qui acheva de le déterminer, ce fut de voir que Métella l'avait deviné.

En effet, lady Mowbray connaissait trop bien toutes les nuances de son caractère, tous les plis de son visage, pour n'avoir pas deviné, avant lui-même peut-être, ce qu'il éprouvait auprès de Sarah : ce fut pour elle le dernier coup; car, en dépit de sa bonté, de son dévouement et de sa raison, elle aimait toujours Olivier comme aux premiers jours. Ses manières avec lui avaient pris cette dignité que le temps, qui sanctifie les affections, devait nécessairement apporter; mais le cœur de cette femme infortunée était aussi jeune que celui de Sarah. Elle devint presque folle de douleur et d'incertitude : devait-elle laisser sa nièce courir les dangers d'une passion partagée? devait-elle favoriser un mariage qui lui semblait contraire à toute délicatesse d'esprit et de mœurs? Mais pouvait-elle s'y opposer, si Olivier et Sarah le désiraient tous deux? Cependant il fallait s'expliquer, sortir de ces perplexités, interroger Olivier sur ses intentions; mais à quel titre? Était-ce l'amante désespérée d'Olivier, ou la mère prudente de Sarah, qui devait provoquer un aveu aussi difficile à faire pour lui?

Un soir, Olivier parla d'un voyage de quelques jours qu'il allait faire à Lyon; lady Mowbray, dans la position désespérée où elle était réduite, accepta cette nouvelle avec joie, comme un répit accordé à ses souffrances. Le lendemain, Olivier fit seller son cheval pour aller à Genève, où il devait prendre la poste. Il vint à l'entrée du salon prendre congé des dames; Sarah, dont il baisa la main pour la première fois de sa vie, fut si troublée, qu'elle n'osa pas lever les yeux sur lui; Métella, au contraire, l'observait attentivement; il était fort pâle et calme comme un homme qui accomplit courageusement un devoir rigoureux. Il embrassa lady Mowbray, et alors sa force parut l'abandonner, des larmes roulèrent dans ses yeux, sa main trembla convulsivement en lui glissant une lettre humide...

Il se précipita dehors, monta à cheval et partit au galop. Métella resta sur le perron jusqu'à ce qu'elle n'entendît plus les pas de son cheval. Alors elle mit une main sur son cœur, pressa le billet dans l'autre, et comprit que tout était fini pour elle.

Elle rentra dans le salon. Sarah, penchée sur sa broderie, feignait de travailler pour prouver à sa tante qu'elle avait du courage et savait tenir sa promesse; mais elle était aussi pâle que Métella, et comme elle, elle ne sentait plus battre son cœur.

Lady Mowbray traversa le salon sans lui adresser une parole; elle monta dans sa chambre et lut le billet d'Olivier.

« Je pars, vous ne me reverrez plus, à moins que dans plu-
« sieurs années...; et lorsque miss Mowbray sera mariée!... Ne me
« demandez pas pourquoi il faut que je vous quitte; si vous le
« savez, ne m'en parlez jamais! »

Métella crut qu'elle allait mourir, mais elle éprouva ce que la nature a de force contre le chagrin. Elle ne put pleurer, elle étouffait, elle eut envie de se briser la tête contre les murs de sa chambre; et puis elle pensa à Sarah, et elle eut un instant de haine et de fureur.

— Maudit soit le jour où tu es entrée ici! s'écria-t-elle. La protection que je t'ai accordée me coûte cher, et mon frère m'a légué la robe de Déjanire!

Elle entendit Sarah qui approchait, et se calma aussitôt; la vue de cette aimable créature réveilla sa tendresse, elle lui tendit ses bras.

— O mon Dieu! qu'est-ce qui nous arrive? s'écria Sarah épouvantée. Ma tante, où est allé Olivier?

— Il va voyager pour sa santé, répondit lady Métella avec un sourire mélancolique; mais il reviendra, ayons courage, restons ensemble, aimons-nous bien.

Sarah sut renfermer ses larmes; Métella reporta sur elle toute son affection. Olivier ne revint pas: Sarah ne sut jamais pourquoi.

GEORGE SAND.

LES DERNIÈRES FÊTES ROYALES DE MADRID.[1]

Première Partie.

The actors are come hither, my lord.

HAMLET.

I.

PRÉPARATIFS.

En même temps que se publiait, le 7 avril 1833, le décret du roi Ferdinand VII convoquant les *cortès* à Madrid et fixant l'époque de leur réunion au 20 juin suivant, pour la célébration de la *jura* de la princesse des Asturies, des ordres étaient donnés afin que l'on com-

(1) Nous recevons d'un de nos amis de Madrid ce curieux récit des fêtes de la *jura;* le même collaborateur nous fait espérer pour la *Revue* une série de travaux sur l'Espagne, qui gagneront encore en intérêt et en à-propos depuis l'évènement du 29 septembre. (*N. du D.*)

mençât immédiatement les préparatifs des *funciones reales*, des fêtes royales, qui, selon l'ancienne coutume, devaient indispensablement accompagner cette solennité.

C'était à la *Plaza-Mayor* où ont lieu, en de pareilles occasions, les courses de taureaux, — les plus essentielles et les plus magnifiques de ces fêtes, — qu'il y avait surtout de grands travaux à exécuter. Ils furent entrepris, poussés et accomplis avec une activité et une ardeur qui ne sont guère d'habitude dans les Castilles, surtout lorsqu'il s'y agit de constructions publiques.

La *Plaza-Mayor*, qui forme un vaste parallélogramme ayant quatre cent quatre pieds de longueur sur trois cent deux de largeur, se trouvait ouverte à son angle oriental par tout l'espace qu'avait laissé vide la chute des deux vieilles maisons qui s'y étaient écroulées en 1819. L'une d'elles, qu'on rebâtissait depuis cette époque, se serait achevée, — Dieu sait sous quel règne! — elle se termina en quelques jours et comme par miracle; l'autre, dont on n'avait pas encore posé même la première pierre, se fabriqua aussi rapidement en bois et en toile, ainsi qu'une troisième qui ferma la rue de *los Boteros*.

Tandis que se complétaient ainsi les quatre façades de la place, en avant de ses galeries s'élevait à la fois sur tous les points l'immense amphithéâtre du *tendido* (1). Les deux *toriles* s'étendaient la rue du *Sol* et dans la rue *Impériale*.

On posait la barrière, — cette dernière ceinture du cirque. On labourait le sol pour le niveler. De paisibles bœufs y traînaient insoucieusement la charrue, préparant l'arène où devait couler le sang de tant de leurs frères. A peine placés, les gradins se couvraient de peintres et de serruriers. Chaque planche était peinte aussitôt que clouée et rabotée. On travaillait sans interruption, sans relâche, — le jour au grand soleil, — la nuit à la lumière des torches. On travaillait les dimanches même!

Les dimanches! — Cela ne s'était jamais fait!

On ne respectait rien non plus de ce qui pouvait gêner le moins du monde l'abord et les embellissemens de la place. — Ainsi, dans

(1) On peut voir l'explication de tous ces mots techniques dans la *Course de taureaux*, imprimée dans la *Revue* du 1er novembre 1831.

le *Callejon del infierno*, l'un des passages voûtés qui y donnent entrée, il y avait au-dessus de l'échoppe d'un savetier une vierge *del Carmen*, comme on en voit encore partout à Madrid, en des niches, sous les portails des maisons et au coin des rues. — On renvoya d'abord, bien entendu, le savetier; — mais la pauvre vierge n'obtint pas grace davantage. On la chassa impitoyablement de cette résidence, dont elle était en possession depuis tant d'années! On badigeonna brutalement toutes les indulgences qu'elle accordait, et dont la liste était sur le mur.

En voyant ces profanations, quand ils passaient près de la *Plaza-Mayor*, les vieux chrétiens de Madrid, — *los christianos viejos*, — ceux qui se disent et se répondent encore en se saluant : — *Ave Maria purissima*; — *Sin pecado concebida*; ceux-là levaient tristement les yeux au ciel et s'écriaient en pressant le pas : — *Valgame Dios*.

Mais pour les esprits attentifs, il y avait là une curieuse occasion d'observer et de reconnaître cet invincible mouvement du siècle qui va, — qui va, — renouvelant partout toute chose. — C'était donc de l'Espagne, — c'était des royaumes de sa majesté catholique que le catholicisme s'en allait aussi! — Et c'étaient ces fêtes au moyen desquelles il s'agissait presque de ressusciter le moyen âge, qui fournissaient elles-mêmes naïvement des preuves de l'affaiblissement universel des croyances apostoliques! — Qui pouvait nier cette évidence? Quelques-unes des vagues de ce torrent de doute et d'incrédulité qui a inondé la France très chrétienne, commençaient à franchir les Pyrénées et à se répandre sur la péninsule très catholique.

Quant aux amateurs de taureaux, dont le nombre est grand à Madrid, fort peu préoccupés de réflexions philosophiques, et laissant d'ailleurs facilement se taire leurs scrupules religieux, c'était avec une joie pure de tout mélange qu'ils avaient vu se dresser le théâtre des fêtes somptueuses qu'on leur préparait. Tant qu'avait duré la construction du cirque, il ne s'y était guère enfoncé un poteau ou posé un banc hors de leur présence, ou sans qu'ils l'eussent constaté.

Cependant les séides du carlisme ne négligeaient rien de leur côté pour refroidir l'ardeur des *aficionados* et pour effrayer d'a-

vance la foule qui devait se presser dans ce vaste amphithéâtre. Avant même qu'il fût achevé, on y avait trouvé affichés plus d'un matin des avis aussi charitables que celui-ci :

Si no quieres ser quemado,
No vayas al tablado (1).

S'il est vrai que quelques familiers honoraires du ci-devant saint-office songeaient sérieusement à l'exécution de ces menaces, il y avait chez eux de la maladresse à le révéler de cette sorte et si prématurément; car le gouvernement, bien averti de ces bonnes intentions, ne pouvait manquer de faire tous ses efforts pour priver ces fanatiques du magnifique *auto-da-fé* dont ils avaient rêvé le divertissement, en mémoire sans doute de ceux qui s'étaient célébrés si souvent sur la même place en de meilleures circonstances.

Au nombre des mesures qui furent prises pour prévenir ce danger éventuel, il y en eut une qui, toute prudente qu'elle était, parut pourtant bien rigoureuse. — Un arrêté du corrégidor défendit formellement de fumer dans la place, pendant la durée des *funciones reales*. On imposait là une dure privation à ce peuple qui ne jouit qu'à demi de ses taureaux, s'il ne les voit pas mourir à travers les nuages de fumée de ses *cigaritos*. — C'était bien la peine qu'une récente ordonnance royale, — une ordonnance vraiment populaire, — eût abaissé d'un quart le prix des tabacs! N'était-ce pas suspendre le bienfait au moment où se présentait la plus belle occasion de le recueillir?

Ah! monsieur le corrégidor, vous aviez rendu là un arrêté qui devait vous valoir de bien cordiales malédictions!

Après les travaux de la *Plaza-Mayor*, les plus considérables avaient été ceux qui s'étaient exécutés au couvent royal de *San-Geronimo*. Suivant les vieux usages, c'était dans son église que devait se célébrer la *jura*; mais depuis celle du roi actuel, qui eut lieu en 89, — pendant la guerre de l'indépendance, lors de l'incendie du palais du *Buen-Retiro*, — cette église avait tellement souf-

(1) Si tu ne veux pas être brûlé, ne va pas à l'amphithéâtre.

fert, que, pour être rendue digne de la cérémonie qui allait se passer, elle exigeait d'énormes réparations. — Et puis, si les généraux de Napoléon ne l'avaient guère ménagée, — sous le prétexte de fermer les plaies que lui avait faites la guerre, les architectes de Ferdinand VII l'avaient traitée peut-être avec plus de barbarie. — Ils s'étaient contentés de blanchir au dedans son vaisseau gothique, uniquement, j'imagine, parce qu'ils n'avaient osé ou rien pu davantage contre lui. D'ailleurs, le portail ayant été mis à leur discrétion, ils l'avaient affublé galamment de je ne sais quelle devanture de plâtre figurant des colonnes corinthiennes de marbre rose et vert. Une fois qu'on eut la main à l'œuvre, on ne se borna pas à consolider le pauvre édifice et à l'orner intérieurement, on voulut autant que possible expier le sacrilège des maîtres maçons iconoclastes qui l'avaient défiguré. Sur la façade soi-disant grecque, on replaqua une façade tant mal que bien gothique, formée en partie de châssis et de toiles peintes, — comme une décoration de théâtre.

En vérité, il semblait qu'on eût écrit sur cette église le résumé des vicissitudes politiques de l'Espagne durant les vingt dernières années! — L'antique monarchie absolue s'étant trouvée singulièrement lézardée et ébranlée après l'invasion française, pour la renouveler, de maladroits réformateurs avaient cru qu'il suffisait de la badigeonner de liberté et d'y ajouter un vestibule constitutionnel. — Maintenant, cette charte postiche jetée bas, on refaisait au vieux monument un portail du xve siècle. — Celui-là serait-il plus solide? N'était-ce pas là une restauration bien tardive?

Mais ne cherchons point, mon Dieu! des révolutions dans des fêtes! On avait mis du gothique à *San-Geronimo,* parce que le gothique était à la mode à Madrid, parce qu'on en avait mis partout. — Comme si cette ville coquette, qui se parait si magnifiquement pour ses *funciones reales,* avait aussi rougi de montrer dans toute leur nudité ses fontaines, — la plupart du meilleur temps du mauvais goût, — elle les avait voilées d'élégantes chapelles gothiques. — Bizarre encadrement! Au travers des trèfles à jour et des ogives ouvertes, on vit les Tritons, les Naïades et les Amours de *Ribera,* se jouer au milieu de leurs guirlandes, de leurs coquilles et de leurs chicorées.

Ce n'était pas seulement le gouvernement et son excellence *el*

ayuntamiento (1), qui s'étaient mis en frais de façades et de temples gothiques à l'occasion des solennités de la *jura*; beaucoup de grands seigneurs et de riches propriétaires, en bons et fidèles vassaux, n'avaient rien épargné pour donner à leurs palais l'air le plus chevaleresque et le plus féodal qu'ils avaient pu.

Ainsi l'hôtel du *duc de Frias*, le plus complet échantillon en ce genre, avait été transformé en un castel muni de ses pont-levis, poterne, fenêtres à vitraux, et tourelles avec donjon, au-dessus duquel flottait la bannière de la maison.

Il faut être juste pourtant. Tous les artistes auxquels avait été confié le soin d'embellir et de décorer la capitale, n'avaient pas déserté sans exception le style grec et la mythologie.

Le palais du commissaire de la *Cruzada* se recommandait par une heureuse fusion d'ornemens de toutes les écoles et de tous les temps. Les colonnes d'Hercule s'y élevaient parmi les flèches d'une cathédrale, entre lesquelles s'envolait le phénix, symbole de l'immortalité des races royales.

Autour de la *Minerve* de la place de *la Villa*, on avait construit une galerie qui eût appartenu exclusivement à l'ordre dorique, n'eût été l'ogive qui en occupait le fond, et à la pointe de laquelle avait été posé un Neptune couché.

Tandis qu'on logeait si confortablement les fontaines ses sœurs, la Vénus de la *Puerta del Sol*, — *la Mari-Blanca*, comme l'appelle le peuple, — avait été beaucoup moins bien traitée. — Elle avait entièrement disparu sous une colonne haute de quarante pieds, enrichie de grisailles à sa base et supportant à son sommet une statue en pied de sa majesté Ferdinand VII. Pauvre *Mari-Blanca!* elle qui aimait tant son soleil! elle qui était habituée à s'entendre conter tant de nouvelles et de confidences politiques, qu'est-ce qu'elle avait fait pour qu'on l'emprisonnât ainsi, — pour qu'on lui mît un monument si lourd et si classique sur les épaules?

La maison qui offrait les meilleures peintures mythologiques était celle du duc d'Hijar, en avant de laquelle avaient été simulés des bosquets où, dans des niches de verdure, étaient placées les statues du *Commerce*, de l'*Industrie*, de l'*Agriculture*, de l'*Abon-*

(1) *El ayuntamiento*, la municipalité. On lui donne l'excellence.

dance, et d'autres divinités allégoriques qui ont eu jadis des autels en Ibérie.

D'ailleurs on avait badigeonné pour le moins ou gratté toutes les églises, tous les couvens et tous les édifices publics et particuliers que l'on n'avait pas plus magnifiquement ornés. On avait repavé les rues. — On avait remis la ville tout entière à neuf.

Mais ce n'était pas assez que l'on se fût occupé d'avance des décorations. — La troupe des personnages qui allaient figurer sur la scène était nombreuse. Pour tous il avait fallu des costumes. Durant deux mois, dans les magasins, chez les tailleurs, chez les couturières, il n'y avait eu d'ouvriers employés qu'à broder et couvrir de paillettes des uniformes de *gala*, des robes de cour, des habits de toreros ou de chambellans.

Et puis aussi, comme quelques acteurs n'étaient pas bien sûrs de leurs rôles, il y avait eu des essais de tournois et de courses de taureaux, — des répétitions de la plupart des fêtes et des cérémonies.

Enfin, le 19 juin, la veille du jour où devait se lever la toile, tout était prêt. Les affiches étaient posées. On avait le programme du spectacle. On savait qu'il durerait une semaine entière. C'était le lendemain qu'allait commencer la comédie fameuse en sept journées, — *la famosa comedia.* — La foule était grande dans la salle. Outre la population entière de Madrid, plus de quarante mille curieux, accourus des provinces et des pays étrangers, s'y pressaient et s'y plaçaient de leur mieux. On allait donc revoir ces vieilles pièces que l'on n'avait pas représentées depuis la fin du siècle dernier, — ces vieilles pièces du théâtre espagnol, parfois extravagantes et de mauvais goût, mais toujours amusantes et curieuses, abondantes toujours d'intérêt et de poésie.

II.

LA JURA.

Le 20 juin, à onze heures du matin, au moment même où, grace à la protection amicale d'un moine du couvent, je me glissais au

fond de l'une des tribunes basses de *San-Geronimo*, toute l'assemblée des *cortès*, qui venait d'entrer processionnellement dans cette église avec leurs majestés, achevait de s'y ranger selon l'ordre d'étiquette qui avait été arrêté d'avance.

Avant que la cérémonie commençât, je me hâtai de jeter un coup d'œil sur l'enceinte qui en allait être le théâtre.

Elle était éblouissante d'ornemens. Tout son vaisseau gothique avait été tendu jusqu'à ses voûtes de taffetas bleu et de lévantine amarante. De pilier en pilier, à moitié de leur hauteur, couraient des draperies de satin blanc à franges d'or, surmontées de larges couronnes de fleurs, et relevées et soutenues par des ganses et des glands d'or.

L'orgue, — le chœur, qui est suspendu au-dessus du portail, et où l'on avait mis ensemble les musiciens et les moines; — les tribunes hautes la plupart vides, les tribunes basses occupées par les secrétaires d'état, les conseils, — *los consejos*, — et le corps diplomatique, avaient été décorés avec une égale magnificence.

En avant du maître-autel et au niveau de la plus haute de ses marches, il y avait une estrade garnie de riches tapis qui s'étendait dans toute la *capilla mayor*.

Cette estrade, que fermait à droite et à gauche une balustrade dorée, s'ouvrait sur le corps de l'église par un escalier de huit degrés qui y descendait.

Là, du côté de *l'épître*, sous un dais de velours cramoisi, étaient les deux fauteuils de leurs majestés, et devant elles un prie-dieu. — A la gauche du fauteuil de la reine, il y en avait un pour la sérénissime princesse des Asturies. Après le sien étaient, — d'abord celui de l'infant don Francisco de Paula, et ensuite ceux de l'infant don Sébastien et des deux jeunes fils de l'infant don Francisco.

Les sérénissimes infantes se trouvaient dans l'une des tribunes hautes de la chapelle.

Entre l'autel et le trône, il y avait un siège pour le patriarche des Indes, qui était assis, revêtu des habits pontificaux et entouré des chapelains d'honneur.

C'était le patriarche des Indes, entre les mains duquel les *cortès* allaient jurer, au défaut et au refus de S. E. l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, qui avait été désigné d'abord à cet effet,

et qui, alléguant pour excuse son grand âge et la faiblesse de sa santé, n'avait point voulu imposer à sa conscience la responsabilité de tant de sermens, et se charger d'un dépôt si lourd à la fois, — et si fragile.

Du côté de l'évangile, en face du dais de leurs majestés, étaient les fauteuils de S. E. le cardinal archevêque de Séville, du nonce de sa sainteté, et de M. le comte de Rayneval, l'ambassadeur de France.

Après eux, derrière le banc des prélats, un autre banc était occupé par les ministres du conseil et de la *camara*, les *témoins* et assistans (*asistentes*); et debout, à leur droite, se tenaient le secrétaire de la *camara*, les *escribanos mayores* du royaume, et les majordomes de semaine.

Dans le corps de l'église, au-dessous de l'estrade, du côté de l'épître, il y avait le banc des grands d'Espagne, en arrière duquel s'étaient rangés les gentilshommes de bouche; — à quelque distance, celui des *titulos*; et, du côté de l'évangile, le banc auquel les prélats devaient descendre après la messe; puis, à quelque distance également, les bancs des députés-procureurs aux *cortès*; et, à l'extrémité de leur double file, un banc en travers, vis-à-vis de l'autel, pour les députés de Tolède.

A la droite du roi se tenaient, debout, le comte d'Oropesa, ayant à la main l'*estoc royal* (*el estoque real*), le symbole de la justice; puis, le marquis de San-Martin, majordome *mayor* du palais; derrière leurs majestés, le capitaine des gardes, la *camerera mayor* et les dames de la reine; — derrière la jeune princesse, la marquise de Santa-Cruz, sa gouvernante, et sa nourrice, dont la fraîcheur et la beauté ressortaient davantage sous le simple et pittoresque costume des montagnardes de *Santander*.

De chacun des côtés de la balustrade, au haut de l'escalier, il y avait deux rois d'armes, et au bas deux massiers.

A l'extrémité des bancs, et derrière celui des députés de Tolède, étaient quatre portiers de la *camara* et deux alcades de *casa y corte*.

Lorsque leurs majestés, qui s'étaient agenouillées à leur priedieu, se furent relevées et assises, la messe pontificale du Saint-Esprit commença, et fut célébrée par le patriarche des Indes,

qui, l'ayant achevée, entonna le *Veni, Creator,* que chanta à grand orchestre la musique de la chapelle du roi.

Pendant cet hymne, toute l'assemblée se tint à genoux.

Dès qu'il fut terminé, le patriarche des Indes, s'étant revêtu du *pluvial*, vint s'asseoir sur un fauteuil qu'on avait placé pour lui, le dossier appuyé contre le maître-autel.

L'archevêque de Séville s'approcha alors, et posa un missel avec un crucifix sur une table qui était à la droite du patriarche, couverte d'un riche tapis, et aux pieds de laquelle il y avait un coussin de velours rouge.

Les prélats, à un signal que leur donna le maître des cérémonies, descendirent de l'estrade et allèrent occuper le banc qui leur était réservé en avant de celui des députés-procureurs, dans le corps de l'église.

Tout étant ainsi disposé, le roi d'armes le plus ancien prononça à haute voix ces paroles :

« Écoutez! écoutez! écoutez la formule du serment et de l'hommage que les sérénissimes infans, les prélats, les grands, les *titulos* et les procureurs des villes, qui sont ici présens, vont prêter à la sérénissime princesse des Asturies, comme fille aînée et héritière du roi catholique, de Ferdinand VII, notre souverain seigneur et maître, et de la reine, notre souveraine, dona Maria-Christina! »

Après cette *proposition* du roi d'armes, le *camarista* de Castille le plus ancien s'avança vis-à-vis de leurs majestés et de leurs altesses royales, ayant à sa droite le secrétaire de la *camara* et les *escribanos mayores,* et lut *l'écriture* suivante, *la escritura de juramento :*

« Vous qui êtes ici présens, vous serez témoins comme quoi, devant le roi catholique don Ferdinand VII, notre souverain seigneur et maître, et la reine dona Maria Christina, notre souveraine, — les sérénissimes infans, et les prélats, et les grands, et les *titulos*, et les procureurs des villes et des royaumes réunis en cortès par ordre de sa majesté, au nom de ces royaumes, tous ensemble, et d'une volonté libre, spontanée et unanime, et chacun pour soi et ses descendans, et lesdits procureurs pour eux et leurs constituans et en vertu des pouvoirs qui leur ont été donnés, déclarent qu'ils re-

connaissent et acceptent dès à présent la sérénissime et très haute princesse Maria-Isabel-Luisa, fille aînée de sa majesté, ici présente, comme princesse de ces royaumes et domaines appartenant au roi, notre souverain seigneur, et de ceux qui lui seraient donnés, de ceux qu'il y réunirait et incorporerait durant les jours longs et prospères qui lui sont réservés, et, après lui, comme reine et souveraine légitime et héritière naturelle et *propriétaire* desdits royaumes et domaines; qu'ainsi, du vivant de sa majesté, ils engagent à ladite sérénissime princesse leur foi, leur obéissance et leur fidélité, et promettent de garder son service comme de loyaux et fidèles sujets et de bons vassaux sont tenus de le faire! Et surabondamment, et pour plus de force et de sûreté, vos altesses les infans, et vous tous, prélats, grands, *titulos* et procureurs des villes, en vos noms et en ceux de vos descendans et de vos constituans, vous allez dire et jurer à Dieu notre Seigneur, et à sainte Marie, sa mère, sur la sainte croix et sur la lettre des saints évangiles, qui sont écrits dans ce missel ouvert devant vous, lesquels croix et évangiles vous toucherez corporellement de vos mains droites; — vous allez dire et jurer de toute votre loyauté que vous reconnaissez la sérénissime princesse, après sa majesté, comme votre reine et souveraine naturelle; que vous vous maintiendrez fidèlement en son vasselage, ainsi que c'est votre devoir; que vous n'irez contre rien de ce à quoi vous êtes obligés envers elle; que vous n'en céderez et que vous n'en vendrez rien, directement ni indirectement, en aucun temps, de quelque manière, pour quelque cause ou quelque raison que ce soit : ce faisant, Dieu aide en ce monde vos corps, et vos ames en l'autre, où vous avez à durer davantage. Et vous direz aussi que, faisant le contraire, vous consentez à le payer et à ce qu'il vous en coûte cher, comme à ceux qui jurent en vain le saint nom, et que vous voulez être tenus pour menteurs, parjures, infames et hommes de peu de valeur, et encourir les peines prononcées par les lois de ces royaumes contre les traîtres et félons; en foi de quoi vous déclarerez tous à haute et intelligible voix : — « Nous le jurons ainsi. — Amen. » — Puis chacun de vous encore, prélats, grands, *titulos* et procureurs des villes, tant en vos noms qu'en ceux de vos descendans ou constituans, vous direz aussi que vous prêtez l'*hommage-lige*, une, deux et trois fois, — une, deux et trois

fois, — une, deux et trois fois, — selon la coutume et selon votre devoir, entre les mains du duc de Medina-Celi, qui la recevra de vous au nom de ladite sérénissime et très haute princesse Maria-Isabel-Luisa, et que vous le prêtez pour le garder aussi fidèlement que ledit serment, et sous les mêmes peines; après quoi, avec toute la révérence et toute l'humilité qui lui sont dues, vous baiserez la main de ladite sérénissime infante, dès à présent votre princesse et votre future reine et souveraine naturelle. »

Cette lecture terminée, le *camarista* qui l'avait faite, le secrétaire de la *camara* et les *escribanos mayores* se retirèrent et retournèrent à leurs places.

Immédiatement le roi d'armes appela le sérénissime infant don Francisco de Paula.

Son altesse royale se leva, et après avoir fait à l'autel et à leurs majestés les trois révérences d'usage, accompagnée du maître des cérémonies, elle s'agenouilla, et posa la main droite sur le missel et le crucifix qui étaient placés devant le patriarche.

— Votre altesse, comme infant de Castille, dit ce dernier, jure de garder fidèlement tout le serment qui vient d'être lu?

— Oui, je le jure, répondit le prince.

— Qu'ainsi Dieu et les saints Évangiles vous soient en aide, ajouta le patriarche.

— Amen! dit son altesse.

Et en même temps elle se releva, renouvela les trois révérences à l'autel et à leurs majestés, et fut se mettre à genoux devant le roi, qui lui dit, prenant ses mains dans les siennes :

— Prêtez-vous l'hommage-lige, une, deux et trois fois, et donnez-vous votre parole d'y être fidèle, selon l'écriture qui en a été lue?

— Je le promets, répondit l'infant; et il s'inclina pour baiser la main de sa majesté, qui aussitôt lui jeta les bras au cou, et le releva.

Le prince fut ensuite baiser la main de la reine et celle de la jeune princesse; puis il alla se rasseoir.

L'infant don Sébastien, et les deux jeunes fils de l'infant don Francisco, vinrent successivement prêter le serment et l'hommage-

lige, et baiser les mains royales de la même façon et avec le même cérémonial.

Tant que durèrent les quatre prestations de serment, tous les assistans se tinrent debout. Lorsqu'elles furent achevées, le maître des cérémonies substitua un autre missel et un autre crucifix à ceux qui avaient servi pour les infans; puis le roi d'armes cria :

« Duc de Medina-Celi, passez recevoir, au nom de la sérénissime et très haute princesse des Asturies, l'hommage-lige des prélats, des grands, des *titulos* et des villes du royaume. »

Le duc de Medina-Celi s'avança, et ayant fait les trois révérences accoutumées, se plaça à la gauche du fauteuil du patriarche, et s'y tint debout et découvert.

Alors, appelés successivement, son éminence le cardinal archevêque de Séville d'abord, puis les autres prélats, vinrent un à un prêter le serment entre les mains du patriarche, et l'hommage-lige entre celles du duc de Medina-Celi, et ils furent, en se retirant, baiser les mains de leurs majestés et de la sérénissime princesse.

Les grands, et après eux les *titulos*, furent appelés ensuite, et montèrent deux à deux, prêtant d'ailleurs le serment et l'hommage-lige, et passant au baise-main avec les mêmes formalités et le même cérémonial.

Mais quand ce fut le tour des députés-procureurs des villes, s'éleva la compétence accoutumée entre ceux de Burgos et de Tolède. — Incident inévitable, et qui se consigne d'avance au programme; épisode qui accompagne indispensablement depuis trois siècles toutes les *juras*.

Or, les députés de Burgos montèrent sur l'estrade, et presque aussitôt s'y présentèrent ceux de Tolède; et tous ayant fait préalablement les révérences voulues, prétendirent être admis les uns avant les autres au serment, les procureurs de Tolède déclarant que la prérogative leur appartenait, leur ville étant la plus ancienne, et ayant droit à la prééminence comme tête du royaume (*cabeza del reyno*), ceux de Burgos réclamant la préférence à titre de privilège spécial à eux octroyé. — Cette double requête fut formulée par les deux députations en peu de mots et en termes modérés et respectueux; après quoi, statuant sur le différend, le

roi dit : « Que Burgos jure d'abord ; Tolède jurera quand je l'ordonnerai. » Les quatre députés, ayant renouvelé leurs révérences, supplièrent sa majesté de vouloir bien leur donner acte de sa décision, et le roi répondit qu'il le leur concédait.

Cette querelle pacifique ainsi terminée, les procureurs de Tolède retournèrent à leur banc, et ceux de Burgos, demeurés sur l'estrade, prêtèrent le serment et l'hommage, puis baisèrent les mains de leurs majestés et de la princesse, et furent suivis de tous les autres députés, au nombre de soixante-seize, qui arrivèrent deux à deux successivement, ville par ville, pour accomplir les mêmes cérémonies.

Les grands majordomes et les majordomes de semaine vinrent ensuite ; puis l'on appela les procureurs de Tolède.

Le comte d'Oropesa jura après eux, ayant laissé entre les mains du marquis de Sotomayor, premier écuyer de sa majesté, l'estoc royal, qu'il reprit aussitôt son serment prêté.

Pour faire le sien, le duc de Medina-Celi céda sa place au comte de Cervellon, qui reçut de lui l'hommage-lige.

Enfin le patriarche, se levant, laissa l'habit pontifical, et jura entre les mains de l'archevêque de Séville, qui, revêtu du pluvial, s'était assis au fauteuil que le premier avait quitté.

Le patriarche fut le dernier qui prêta l'hommage-lige et baisa les mains de leurs majestés. Dès qu'il fut allé prendre la chaise de l'archevêque de Séville, qui demeura au fauteuil, le secrétaire de la *camara* s'avança vers le trône, suivi des *escribanos mayores*, et ayant fait les trois révérences, il dit à haute voix :

— Seigneur, votre majesté, au nom de la sérénissime et très haute princesse Maria-Isabel-Luisa, sa fille aînée, accepte-t-elle le serment et l'hommage-lige des *cortès?* Demande-t-elle à leurs *escribanos* d'en prendre acte et d'en donner témoignage? Ordonne-t-elle que les prélats, les grands et les *titulos* non présens ici soient admis à jurer de même?

— Je l'accepte, je le demande, et je l'ordonne ainsi, répondit sa majesté.

Le secrétaire de la *camara* et les *escribanos mayores* étant restés debout comme ils étaient, les députés-procureurs de Burgos mon-

tèrent sur l'estrade, et après avoir fait également les trois révérences, le plus âgé des deux parla ainsi à sa majesté :

— Seigneur, le royaume félicite humblement votre majesté, et la reine notre souveraine, de *la jura* de la sérénissime infante *doña Maria-Isabel-Luisa*, votre fille bien-aimée, et vous renouvelle, ainsi qu'il le doit, ses protestations d'amour et de fidélité. En même temps le royaume vous supplie de vouloir bien ordonner qu'il soit accordé à chaque ville un témoignage authentique de l'acte solennel qui vient d'être accompli à la joie universelle de vos vassaux, disposés tous à se sacrifier pour leur souverain et maître; et votre majesté faisant droit à notre requête, nous en recevrons grand merci.

— Cela est bien ainsi, répondit le roi, et j'ordonne que les témoignages requis par vous soient octroyés. »

Le secrétaire de la *camara*, les *escribanos mayores* et les procureurs de Burgos étant allés reprendre leurs places, le cardinal-archevêque de Séville, se retournant vers l'autel, entonna le *Te Deum*, qui fut exécuté à grand orchestre par la musique de la chapelle royale.

Le même archevêque donna ensuite la bénédiction solennelle, et leurs majestés s'étant levées se retirèrent par le cloître du couvent, accompagnées de toute l'assemblée, comme elles étaient venues.

Il était deux heures lorsque cette longue solennité se termina; on n'avait pas à se plaindre. Elle s'était célébrée littéralement et rigoureusement, selon le cérémonial officiel qui en avait été publié l'avant-veille : cérémonial immuable depuis deux siècles; car, sauf la suppression de quelques révérences et de quelques courtoisies pour les dames, il avait exactement été celui de la *jura* du prince don Balthazar Carlos, fils de Philippe IV, qui eut lieu dans la même église en 1632.

Si j'essaie de traduire l'impression qu'avait produite cette vivante évocation du passé, je dirai qu'elle avait semblé plus bizarre et curieuse que grande et imposante. L'église où elle se passait s'était rapetissée singulièrement sous les ornemens excessifs dont on l'avait surchargée.

Dans les tribunes, qui n'avaient pourtant pas même été toutes

remplies, il n'y avait eu de places que pour la *servidumbre* royale, pour les dépendans de la cour et du palais, pour quelques étrangers. — Entourés seulement d'une douzaine de hallebardiers, les bancs des membres des *cortès* étaient restés isolés au milieu du corps de l'église, où personne n'avait été admis. Enfin, à ce spectacle qui aurait dû figurer au moins une représentation nationale et populaire, c'était surtout le peuple qui avait manqué. — Cela voulait trop dire qu'on ne l'y avait compté pour rien.

Et puis, il eût été à souhaiter que les rôles principaux du cérémonial fussent joués avec plus de dignité extérieure.

Tout le monde ne savait pas que le duc de Frias, — le seizième comte d'Oropesa, qui tenait *l'estoc royal*, avait l'ame plus haute et plus forte que le corps; — la grande épée de Gonzalve de Cordoue avait paru bien lourde pour cette faible main.

Le duc de Medina-Celi, qui recevait l'hommage-lige, plus médiocre de taille encore, plus chétif, et presque contrefait, apparaissait là aussi assez malheureusement comme le premier représentant de la grandesse.

D'ailleurs les costumes modernes et sans caractère de la plupart des personnages contrastaient étrangement avec l'ancienneté de la pièce qu'ils représentaient. Ils rappelaient un peu les tragédies grecques jouées sous Louis XV par les comédiens français, les cheveux poudrés et en habits de marquis.

Quelques scènes petites et insignifiantes en apparence, mais dont le sens n'avait échappé à personne, avaient inspiré de tristes et pénibles réflexions.

Au moment où l'infant don Francisco de Paula, qui avait prêté serment le premier, retourna s'asseoir, telle était son émotion, que si le maître des cérémonies ne l'eût conduit et soutenu, il eût eu de la peine à arriver jusqu'à son fauteuil. — Chacun avait alors compris tout ce qu'il éprouvait, car il venait de donner au roi, son frère, une preuve bien grande d'abnégation et de dévouement. Tandis que *don Carlos* absent, protestant hautement contre cette *jura* qui prétendait consacrer l'abolition de la loi salique, lui, don Francisco, — l'infant le plus proche du trône après ce prince, — il y avait renoncé pour lui et pour ses fils. — Il avait prosterné ses chances de royauté aux pieds d'une princesse des Asturies de trois

ans! — Était-ce légèreté ou sagesse? était-ce faiblesse ou courage? — Qui sait? Mais du moins, si résolu qu'il eût été d'avance à ce sacrifice, il ne l'avait pas consommé sans qu'il lui en coûtât quelque trouble et quelques derniers combats.

La sérénissime princesse, jolie petite fille blonde et blanche, que sa nourrice, qui se tenait debout derrière elle, s'était efforcée d'amuser toute cette longue séance avec ses hochets de diamans, avait plus d'une fois voulu descendre de son trône pour aller jouer sur le tapis aux genoux de sa mère; et l'on avait entendu le roi murmurer et en témoigner son impatience. — Elle avait aussi pleuré souvent lorsqu'on lui baisait la main! — Pauvre enfant! — elle pleurait, et pourtant elle ne savait pas qu'on lui mettait sur la tête une couronne, et une couronne qui serait bien lourde à porter, — qui la ferait tomber peut-être, et ne garantirait plus alors son jeune front comme les bourrelets qu'elle quittait à peine, — mais le briserait.

III.

L'ENTRÉE PUBLIQUE.

L'entrée publique avait un sens autrefois, parce qu'après la *jura* de l'héritier du trône, la famille royale entrait effectivement à Madrid, venant du *Buen-Retiro*, qui alors était hors de la ville. Aujourd'hui que le cortège sort tout simplement du palais, qui est dans la ville, l'entrée publique n'est plus, si vous voulez, qu'une vieille coutume assez peu raisonnable. Que nous importe? L'entrée du 21 juin fut, au moins, une promenade magnifique, et qui rappelait bien tout l'ancien luxe des rois de l'Espagne et des Indes.

Il était sept heures du soir, il faisait jour encore, lorsque la tête du cortège se mit en mouvement.

Le timbalier, les clarinettes, les massiers et les douze alguazils de la *villa* ouvraient la marche, tous à cheval et revêtus de leurs costumes d'étiquette : les massiers avec leurs tuniques et leurs toques rouges, les alguazils avec le petit manteau, le justaucorps de

drap de soie noir, la fraise et les manchettes de dentelle, et le chapeau rabattu aux plumes tricolores.

Venaient ensuite, à cheval aussi, bien qu'en habit de cour et en bas de soie, son excellence *el ayuntamiento*, précédé du seigneur *corregidor*, son président, ayant à sa droite le comte d'Altamira, *alferez mayor* de Madrid; — puis, le capitaine-général de la Nouvelle-Castille et son état-major.

A quelque distance s'avançait après eux la compagnie des hallebardiers du roi.

Derrière eux arrivaient six voitures de la maison royale, chacune à quatre mules.

Le timbalier, les clarinettes et les écuyers du palais précédaient douze autres voitures de la cour, aussi à quatre mules; — une treizième, de *gala*, tirée par six mules gris-de-perle, et deux superbes carrosses de cérémonie, attelés chacun de six chevaux richement harnachés, et couronnés de plumes blanches et bleues.

Six autres carrosses à six chevaux, non moins brillans, conduisaient les sérénissimes infans don Sébastien et son épouse, don Francisco de Paula et ses enfans.

Entre quatre derniers carrosses de cérémonie venait celui de leurs majestés, tout resplendissant d'or, recouvert au-dessus de velours orange, surmonté de quatre bouquets de plumes de la même couleur, à ses quatre angles, et, au milieu, de la couronne royale; et traîné par huit chevaux café-au-lait, la tête ornée de diadèmes et de panaches.

Il y avait encore à la suite dix carrosses à quatre mules pour les dames de la *servidumbre* de la reine.

Autour de toutes ces voitures marchait à pied, sur deux files, un nombre infini de palefreniers, de laquais et d'écuyers, en grande livrée.

Plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie suivaient; le dernier était de lanciers.

A leur sortie du palais, leurs majestés étaient entrées à la paroisse de *Santa-Maria* pour y entendre le salut, et faire leur prière à *Notre-Dame d'Almudena*. J'étais debout à la porte de cette église lorsqu'elles en descendirent les degrés et remontèrent dans leur carrosse. Le cortège, qui s'était arrêté pour les attendre, se

remit en marche. Je le suivis long-temps des yeux; je le vis s'enfoncer lentement dans la large rue *Mayor*. Au-dessous de tant de lignes de fenêtres chargées de tentures aux couleurs éclatantes, la masse des drapeaux flottans des lanciers produisait un singulier effet de perspective : on eût dit que c'était un rang de balcons qui s'en allait.

Il y avait quinze jours, la procession *del Corpus*, — du saint Sacrement, — partant à la même heure de la même église, avait pris la même route. — Le 6 juin, c'était Dieu, — *su majestad*, sa majesté, — qui sortait de *Santa-Maria*, avec les croix, avec les cierges, avec les bannières, avec les prêtres des paroisses et les moines des couvens de Madrid. — Le 22, c'était le roi, — *su majestad*, sa majesté aussi, — avec ses étendards, avec ses troupes, avec ses livrées, avec sa cour. Et l'on rendait à la majesté royale les mêmes honneurs qu'à la majesté divine. — Pour la procession du roi, comme pour le cortège de Dieu, il y avait une haie de grenadiers provinciaux; pour le cortège du roi, comme pour la procession de Dieu, tous les balcons étaient tendus et drapés de soie, de velours et de femmes parées; les rues sablées, semées de fleurs, et encombrées d'une foule prosternée. — C'est que c'étaient bien les deux majestés, — *ambas majestades*, comme les appelle ce peuple qui les confond encore dans sa double religion, — qui met encore le roi d'Espagne à côté du roi des cieux; — *el rey de España, y el rey de los cielos.*

La nuit était venue, mais la ville, au défaut du jour, commençait à s'éclairer de la lumière des torches qui s'allumaient de tous côtés aux croisées.

J'avais laissé mes pas me conduire au hasard dans les rues. Plus je m'y avançais, plus je les trouvais brillantes et illuminées. Partout aux balcons ce n'étaient que draperies, transparens, dais somptueux, entourés de lustres et suspendus sur les portraits du roi et de la reine. La foule des curieux allait, venait, se croisait, se heurtait, s'arrêtait, s'attroupait, au point d'obstruer le passage devant les maisons qui se distinguaient par le plus grand luxe de vers de couleurs et d'allégories. Fatigué outre mesure, j'étais sorti à grand' peine de la cohue qui remplissait la place du palais du commissaire de la *Cruzada*, et je revenais par la rue de Tolède. — Comme je regardais du côté de la *Plaza-Mayor*, je vis entr'ouverte l'une des

portes du cirque des taureaux qui y était construit. Je m'approchai. Le factionnaire ne m'arrêtant point, j'entrai.

La place, déjà drapée et tendue pour la *course royale* du lendemain, était aussi tout entière illuminée, mais avec une magnifique simplicité. Chacun des balcons de ses cinq cents croisées supportait deux candelabres où brûlaient des cierges de cire blanche à quatre mèches, — *cuatro mecheros*. L'immense clarté qu'ils répandaient n'éclairait pourtant que la solitude. La place était presque déserte. Leurs majestés devant y passer en retournant à leur palais, de crainte d'encombrement, on n'y avait laissé pénétrer personne. Seulement, de l'arc d'*Atocha* à celui des *Platerias*, elle était traversée en biais par une double haie de volontaires royalistes qui se tenaient là immobiles, appuyés sur leurs fusils. L'amphithéâtre des gradins était vide également. A peine quelques figures apparaissaient-elles çà et là aux croisées. On n'entendait dans toute cette vaste enceinte que le pétillement des bougies.

Dix heures sonnèrent à l'horloge de la *casa real de Panaderia*. — Au même moment, les cloches de l'église de *Santa-Cruz* et du couvent de *Saint-Thomas* s'ébranlèrent à grandes volées. Il y eut un roulement de tambours. Une voix commanda le port d'armes, et ce mouvement s'exécuta soudain sur les deux lignes des volontaires.

C'était le cortège qui arrivait. La tête déboucha bientôt par l'arc d'*Atocha*.

Le timbalier de la ville entra d'abord; puis vinrent les massiers, puis les alguazils, — puis tout le reste, — comme je l'avais vu défiler il y avait trois heures par la rue *Mayor*.

Ce n'était plus pourtant, comme là, ce cortège qui s'avançait lentement sous tant de milliers de regards, s'arrêtant, se balançant à chaque pas dans l'étroit chemin que les grenadiers provinciaux lui maintenaient à grand'peine au milieu des flots d'une foule bruyante. — Maintenant, à travers cette place inondée de lumière, mais déserte, il passait vite et sans obstacle. Oh! cela figurait bien le profond isolement de la royauté dans ses splendeurs. Cette haie de volontaires royalistes n'avait pas de peuple à contenir. On eût compté les têtes qui regardaient des balcons. — Cependant les che-

vaux allaient au trot, secouant leurs panaches. Les voitures roulaient rapidement sur le sable. Les livrées marchaient à grands pas aux portières. Tout cela glissait sans bruit; tout cela s'enfonçait en silence et disparaissait sous l'arc des *Platerias*.

C'était quelque chose d'étrange et de merveilleux, en effet, que cette caravane royale au milieu de ce désert illuminé. Du coin obscur où j'étais, je voyais si petits ces cavaliers, ces laquais, ces carrosses! Il me semblait que je regardais par le verre d'une lanterne magique.

Cependant, les dernières voitures passées, les régimens arrivèrent avec leurs musiques; après eux la foule allait se précipiter dans la place! — J'en sortis avant qu'elle y entrât. — Je voulus n'emporter que l'impression du fantastique spectacle que j'avais été là presque seul à voir, et peut-être le seul à sentir.

IV.

LES TAUREAUX DU ROI.

Le 22, c'était le grand jour, c'était la grande fête; — c'était la grande course royale. — Il y avait eu déjà le matin la petite course, la course d'essai, — *la prueba*. — Les toreros n'y avaient figuré qu'en costume noir, en négligé. Cela s'était passé sans cérémonie. On avait tué dix taureaux qui avaient tué eux-mêmes tout au plus une douzaine de chevaux, et blessé à peine deux *banderilleros*. Ce n'était rien, je vous le dis. C'était la course d'essai.

Mais c'était à cinq heures, — lorsque le pavé brûlait, — lorsque, dévoré par le soleil de la journée, Madrid n'était plus que du feu; — c'était à cinq heures qu'il vous eût fallu traverser ses rues désertes, et vous approcher de la *Plaza-Mayor*, aux portes de laquelle se pressait tout ce qui dans la ville n'y avait pu trouver encore entrée. Or si, n'ayant point de place réservée, à force d'argent ou à force de bras, vous aviez été assez heureux pour y pénétrer, un bien magnifique spectacle se serait d'abord offert à vos regards.

Ce n'était pas seulement le vaste amphithéâtre du *tendido* qui

était encombré de peuple, et les quatre étages de balcons, tendus de drap écarlate à franges d'or, des quatre façades, qui étaient garnis d'éclatans uniformes, de brillans habits de gala, de parures de femmes éblouissantes; — une foule innombrable était encore suspendue au balcon qui court autour des toits de toutes les maisons de la place, et les couronne ainsi qu'un diadème. A voir d'en bas cette multitude qui se penchait au-dessus de la draperie bleue de ce dernier balcon, on eût dit une épaisse chevelure relevée et soutenue par un long bandeau de soie.

Plus de soixante mille spectateurs étaient entassés dans cette immense enceinte. Plus de soixante mille regards tournés à la fois vers l'arène attendaient impatiemment l'instant où les combattans allaient y paraître.

C'est que ce ne devait pas être une course ordinaire. — Ce devait être une course royale, — une de celles qui se comptent par règnes; — de celles qui sont comme le baptême de chaque royauté naissante; — un baptême sanglant! — Qu'importe, s'il est joyeux et national pour le peuple? Non, ce ne devait point être une course ordinaire. — Outre les toreros, les athlètes habituels, on allait avoir les hallebardiers rangés dans le cirque même au-dessous de la loge royale, et les alguazils à cheval devant eux, n'ayant pour se défendre des taureaux, s'ils en étaient attaqués, — les premiers, que leurs hallebardes, — les seconds, que la vitesse de leurs montures; — et puis les *caballeros en plaza.*

Les *caballeros en plaza*, — *les chevaliers dans la place*, — ne sont point des toreros de profession. Autrefois, ces chevaliers étaient des nobles des plus nobles, — des grands, pour lesquels c'était une passion et un exercice fréquent que de se mesurer contre les taureaux en présence de la cour et dans ses fêtes, et qui ne recherchaient d'autre récompense de ce danger que son seul honneur. — Aujourd'hui ce sont des amateurs, — nobles et chevaliers tout au plus, — qui combattent ces redoutables animaux, conformément à la tradition, — sans cuirasse, à cheval, avec de petites lances appelées *rejoncillos.* Comme cela n'a plus lieu qu'en de rares occasions, — et même uniquement lorsqu'il y a des *funciones reales*, — il en résulte que ceux qui s'exposent à cette lutte, déterminés seulement par l'appât d'un bénéfice assez mince, man-

quant, sinon de courage, au moins de l'habitude et de la pratique qui seraient si nécessaires pour ces périlleuses entreprises, jouent absolument leur vie au hasard.

Il allait donc y avoir chance de mort de tous côtés et à chaque instant, et par conséquent surcroît énorme d'intérêt, — et par conséquent un bénéfice de cent pour cent d'émotions sur les courses habituelles. C'était quelque chose pour les *aficionados*.

Enfin leurs majestés parurent et prirent place au balcon principal de la *casa real de Panaderia*, sous le dais de velours rouge, brodé d'or, qui leur avait été préparé. Les autres balcons de cet édifice furent occupés par les infans, par les infantes, par la *servidumbre* royale, par les grands d'Espagne, les chambellans, les dames d'honneur, majordomes, tous revêtus de leurs plus splendides costumes de cour.

La compagnie des hallebardiers entra dans l'arène, et vint se ranger sur trois files au-dessous du balcon de leurs majestés.

Alors commença le cérémonial de la course.

Six alguazils à cheval s'avancèrent par l'arc de Tolède, précédant quatre calèches à six chevaux, entourées de laquais en grande livrée et de quadrilles de *matadores* à pied, dans chacune desquelles se trouvait l'un des quatre *caballeros en plaza*. Ces caballeros étaient : *Manzano, Villaroel, Cordoba* et *Artaiz*. Ils étaient assis chacun à la gauche de leurs parrains, le duc de Florida Blanca, le duc de Frias, le duc d'Albe et le duc del Infantado.

Les *caballeros en plaza* portaient l'ancien costume espagnol, la veste et le manteau de soie, le chapeau à plumes rabattu ; les *matadores*, leurs riches et élégans habits de *majos*, étincelans d'or, de perles et de pierreries.

Les voitures s'étaient dirigées vers la loge de leurs majestés, et s'arrêtaient successivement au-dessous. Là, les chevaliers mettaient pied à terre avec leurs parrains, et saluaient debout en se découvrant ; — les matadors saluaient derrière eux en s'agenouillant.

Après eux s'approchèrent trente autres toreros à pied, — *banderilleros, capeadores* et *chulos* ; — puis les picadors à cheval, au nombre de dix ; puis les attelages de mules ; puis quatre troupes de *volantes* ou coureurs, chacune de cinquante hommes, déguisés, ceux de la première en anciens Espagnols, ceux de la seconde en

Indiens, ceux de la troisième en Mores, et ceux de la dernière en Romains; puis enfin vingt-quatre chevaux des écuries du roi, richement caparaçonnés, conduits chacun par un valet de pied, et destinés à servir de montures aux *caballeros en plaza.*

Tout cela défila sous le balcon de leurs majestés et sortit de la place après en avoir fait le tour, à l'exception des alguazils, des banderilleros, des capeadors et des chulos, qui prirent immédiatement position, les premiers en avant des hallebardiers, les autres aux quatre coins de l'arène.

Les *caballeros en plaza* rentrèrent bientôt à cheval, armés des *rejoncillos*, et escortés chacun de quatre matadors tenant en mains les petits drapeaux d'écarlate, — les *muletas,* — et les grands manteaux de soie.

Ils allèrent se placer ainsi vis-à-vis des portes des deux *toriles.*

La première bataille allait se livrer. L'anxiété était grande, le silence universel et profond.

Enfin le chambellan, debout derrière sa majesté, donne le signal en agitant un mouchoir blanc et en jetant les clefs des *toriles.* Un *chulo,* les ayant ramassées, les remit à l'un des alguazils qui courut les porter au *mayoral.* On lâcha en même temps des colombes qui s'envolèrent, faisant flotter des tresses de rubans attachées à leurs pattes.

Aussitôt un roulement de tambours se fit entendre. La porte du torile du roi s'ouvrit soudain, et un magnifique taureau andaloux, à la *devise* écarlate aux franges d'argent, s'élança dans l'arène. Aveuglé par le soleil, qui l'avait ébloui d'abord, il avait passé au milieu des quatre *caballeros* sans les voir. Mais quand il eut traversé toute la largeur de la place, apercevant les alguazils, il se précipita vers eux. Ceux-ci cependant, qui étaient sur leurs gardes, trompèrent sa furie, et évitèrent son attaque en s'enfuyant de divers côtés au grand galop, comme une volée de corbeaux qui se serait dispersée.

Le terrible animal se trouvait vis-à-vis des hallebardiers, qui, à son approche, se mettant en défense sans rompre leurs lignes, lui présentèrent un front hérissé d'un triple rang de piques. Il s'arrêta devant eux, mugissant, grattant du pied la terre, puis il s'éloigna lentement, à reculons, secouant la tête, — comme s'il eût voulu dire

qu'il pouvait bien se retirer sans déshonneur devant une armée entière.

Ce fut alors qu'appelé par des voix qui le défiaient, il se retourna brusquement. — *Manzano,* l'un des *caballeros*, venait à sa rencontre, assisté de ses quatre matadors. Le combat devenait plus égal; il commença vite, et ne fut pas long.

Le cavalier s'était avancé seul, droit en face du taureau : dès qu'il fut à deux pas de lui, il leva le bras pour le frapper; mais en même temps qu'il lui brisait son *rejoncillo* dans le cou, il tombait lui-même sous son cheval éventré.

Tandis qu'on se levait partout, tandis qu'on montait sur les bancs, qu'on se penchait aux balcons pour mieux voir le malheureux Manzano, que les chulos emportaient blessé de sa chute, le taureau, blessé lui-même, mais non pas à mort, courait, plus furieux, chercher de nouveaux adversaires.

En un instant, non sans avoir été percé de deux autres *rejoncillos,* il eut renversé deux des autres chevaliers, *Cordoba* et *Villaroel,* qui se relevèrent pourtant cette fois et sortirent de l'arène pour prendre d'autres chevaux, ceux qu'ils montaient ayant été tués sur la place comme celui de Manzano.

Epuisé par ses trois blessures et par la perte de son sang, qui coulait à flots, l'animal s'abattit enfin mourant, et un *chulo* l'acheva d'un coup de *cachete* entre les cornes.

Cette première bataille avait été déjà bien sanglante. Celles qui la suivirent ne le furent pas moins. L'intérêt de ce grand drame était poignant; l'action ne languissait pas un seul moment. A peine un taureau succombait-il, à peine les attelages de mules l'avaient-ils enlevé de l'arène ainsi que les chevaux qu'il avait déchirés et tués avant de l'être lui-même, aussitôt un autre taureau reparaissait, et le carnage recommençait. Six de ces vaillans animaux furent encore combattus avec des chances diverses par les chevaliers *rejoneadores.*

Villaroel fut le plus maltraité de tous. Un petit taureau de la Navarre, auquel une légère blessure à l'épaule n'avait rien ôté de ses forces, et qu'elle avait au contraire irrité davantage, s'élançant avec une incroyable rapidité vers le *caballero*, qu'il prit en flanc à l'improviste, d'un coup de corne lui cloua le mollet sur le ventre

de son cheval. Il tomba; mais ce ne fut pas là tout son malheur. Son chapeau à plumes, jeté aussi à terre, entraîna en même temps une perruque qu'il portait, et découvrit un chef aussi dépouillé de cheveux que celui d'un Chinois. Le pauvre homme sentit bien que c'était là ce qu'il y avait de plus amer dans sa disgrace, car, comme on l'enlevait, son premier mouvement fut de se cacher la tête avec les mains.

Cela ne fit que redoubler les rires inhumains qui accueillirent le malheureux à son passage entre les barrières, sous les gradins du *tendido*. — Ne vous en étonnez point. — Ce peuple n'est peut-être pas plus cruel qu'un autre peuple. — C'est l'ardeur de son soleil, je crois, qui lui donne une telle soif de sang dès qu'il est assis à son amphithéâtre. Et puis il n'a pas déjà trop de pitié, mon Dieu! pour les accidens sérieux! Comment voudriez-vous qu'il lui en restât pour les accidens ridicules?

Une nouvelle scène était au surplus bientôt venue le distraire de cette mauvaise joie, et Villaroel n'avait pas tardé à être vengé de sa défaite. Le même taureau qui l'avait renversé, dispersant, à sa seule approche, la cavalerie légère des alguazils, fondit impétueusement, tête baissée, sur le triple rang des hallebardiers; mais toutes leurs piques s'étaient abaissées en même temps pour le recevoir, et il tomba soudain, criblé de plus de cent profondes et mortelles blessures.

Celui des quatre *caballeros en plaza* qui eut toute la gloire et tout le bonheur de l'entreprise, ce fut Artaiz. Dans les six premiers combats, c'était lui qui s'était le plus vaillamment exposé au péril. Sous lui, — ou sur lui, — il avait eu déjà cinq chevaux éventrés, mais ses chutes avaient été brillantes. A peine jeté à terre, il s'était toujours relevé audacieusement, portant la main à son épée, afin de se défendre, s'il le fallait, avec elle, et de combattre en fantassin. Lorsque le septième taureau, un puissant taureau de la Manche, fut lancé dans la place, Artaiz s'avança au trot à sa rencontre, laissant derrière lui ses matadors. Les deux ennemis s'arrêtèrent vis à vis l'un de l'autre et se mesurèrent quelques instans du regard. On voyait que chacun d'eux n'attendait qu'afin de frapper plus sûrement. Le hardi cavalier porta cependant le premier le défi. Se retournant vers l'un de ses toreros, il lui ordonna de jeter

son manteau à la tête du taureau. A cet affront l'animal s'élança. Au même moment, Artaiz, qui avait le bras levé, lui enfonça son rejoncillo entre les yeux, jusqu'au cerveau, avec une telle adresse et une telle force, qu'il le tua du coup et le fit rouler mort aux pieds de son cheval.

A cette éclatante victoire, ce fut par toute l'enceinte un tonnerre d'applaudissemens et de *viva*, qui dut s'entendre jusqu'au fond des quartiers les plus reculés de la ville. Tous les balcons se pavoisèrent de mouchoirs flottans. C'était un beau triomphe, je vous assure; c'était une belle récompense que cette seule et immense voix de soixante mille spectateurs! Il n'y a guère de lices où l'on décerne au vainqueur une pareille acclamation.

Ce septième taureau une fois emporté par les mules, sur un signe du roi, l'*alguazil mayor*, ayant communiqué aux deux *caballeros en plaza* restés sains et saufs l'ordre que sa majesté leur donnait de se retirer, les accompagna hors de la place; puis y rentra aussitôt, introduisant les picadors à la grande lance, les picadors cuirassés et bardés de fer.

L'arène était restituée à ses maîtres ordinaires. Les toreros de profession reparaissaient sur le premier plan. Après un entr'acte de quelques minutes qui suffirent aux banderilleros, aux chulos et aux matadors pour se disposer en ordre de bataille, l'action fut reprise avec les armes habituelles; le sang recommença à couler.

Si cette seconde partie de la course offrit moins d'incidens inaccoutumés que la première, elle ne lui céda rien en carnage. Les taureaux qui se ruaient successivement dans la place, étaient plus terribles et plus furieux les uns que les autres. C'était aussi parmi les toreros à pied et à cheval à qui se surpasserait en courage et en témérité. Les picadors s'avançaient follement, seuls et sans chulos, jusqu'au milieu de l'arène. Les banderilleros posaient leurs *banderillas* en croisant les bras, au-dessus des cornes du taureau. Il n'y avait presque pas un matador qui ne voulût achever le sien d'une estocade. Chevaux et taureaux aussi, combien tombaient blessés, mourans ou morts! Qui aurait pu compter le nombre des victimes?

On tua jusqu'à la nuit. Elle était sombre déjà, et pourtant un taureau luttait encore vaillamment contre l'armée entière des tore-

ros. L'obscurité ne permettant plus qu'on l'attaquât avec l'épée, on le harcela de mille façons, pour l'épuiser, pour le contraindre à s'abattre de lassitude! Mais, plein de force encore, il tenait bon; et s'étant retranché dans l'un des coins de l'arène, il se maintenait contre ses nombreux ennemis. — Il ne devait point cependant y avoir pour lui de grace. Il fallait qu'il mourût, et qu'il mourût misérablement. Un chulo s'avança bientôt armé de la *media luna*, afin de l'achever en lui coupant traîtreusement les jarrets. Les ténèbres, qui s'épaississaient à chaque instant, auraient dû se hâter davantage, et couvrir au moins tout-à-fait de leur ombre ce lâche assassinat! Il n'en fut pas ainsi.

Soudain et comme par enchantement, les torches de cire, qui étaient déjà préparées dans leurs candelabres, s'allumèrent au même instant à tous les balcons de la place. — On eût dit qu'un éclair avait lui, qui s'était prolongé et était resté au ciel. — Une vive et éclatante lumière remplaça tout à coup l'obscurité et fit de nouveau jaillir de l'amphithéâtre et des croisées les milliers de têtes qui les encombraient.

C'eût été là un magnifique spectacle sans la hideuse scène que cette rapide illumination vint éclairer. A sa clarté, on vit, au milieu du cirque, le pauvre taureau, les deux jarrets de derrière coupés, sautant sur les tronçons de ses jambes mutilées et menaçant encore les quarante bouchers qui l'entouraient.

Il tomba enfin.

C'était le dénouement. — La grande course royale était terminée.

Le sang avait coulé pendant trois heures. — Leurs majestés se levèrent pour retourner à leur palais. — Il y avait le soir à la cour baise-main des dames.

D. Juan Martinez.

PHILIPPE DE MORVELLE.

SECOND FRAGMENT.[1]

Une Election au Bailliage de Quingey.

Le 5 mars 1789, la petite ville de Quingey, chef-lieu du bailliage de ce nom, dans la province de Franche-Comté, ville ordinairement paisible et qu'on aurait pu croire à peu près déserte, offrait un spectacle très animé. Des groupes d'oisifs et de curieux encombraient la principale rue, où l'on voyait, de quart d'heure en quart d'heure, passer et se croiser des voitures et des gens à cheval. Ces groupes étaient surtout nombreux aux extrémités de la rue, qui, de part et d'autre, aboutissait à la grande route, et devant la porte des deux principales auberges : *le Soleil d'Or*, et *les Quatre-Vents*. Chaque étranger qui arrivait et mettait pied à terre, excitait dans la foule un redoublement de curiosité ; on examinait avec attention son équipage et sa figure, et l'on s'entretenait avec chaleur du grand évènement qui allait avoir lieu. Des marchands ambulans, profitant, dans l'intérêt de leur commerce, de cette affluence extraordinaire et de la disposition des esprits, étalaient leurs pacotilles

(1) Voir la livraison du 15 juin.

sur des tables, et criaient pour attirer les chalands. Des chanteurs de complaintes allaient et venaient comme dans une foire; mais au lieu du fameux cantique de Geneviève de Brabant, ils chantaient sur le même air une chanson non moins bien versifiée, et qui commençait par ces mots :

« Messieurs du tiers-état, réunissons-nous... »

En effet, l'on aurait pu se croire à l'ouverture de la grande foire de Quingey, célèbre à dix lieues à la ronde, si tous les nouveaux arrivans, qui traversaient la ville et descendaient aux auberges, n'eussent pas offert dans leurs costumes les signes distinctifs du gentilhomme : l'épée et le chapeau galonné. C'était toute la noblesse du bailliage qui se réunissait pour procéder le lendemain à l'élection d'un député aux états-généraux. Les électeurs de la montagne venaient à cheval, suivis d'un seul valet, ou dans de petites voitures basses et tout ouvertes par le côté, suivant la mode du pays; ceux de la plaine, et surtout les gens de familles parlementaires, avaient des équipages plus élégans et des laquais en grande livrée. Le comte de Morvelle, selon l'usage de la haute société parisienne, où la simplicité était de bon ton, arriva dans sa chaise de voyage, et se rendit d'abord chez le bailli de Quingey, personnage à qui ses fonctions donnaient en ce jour une grande importance, et avec qui le comte, dans l'intérêt de sa candidature, entretenait, depuis deux mois, une correspondance assez active. Il se trouvait alors dans son cabinet d'audience, où M. de Morvelle, après s'être nommé, fut sur-le-champ introduit.

C'était une pièce plus longue que large, dont le fond était occupé par une estrade fermée d'une petite grille en bois, et surmontée d'un grand bureau. Le magistrat était assis dans cette espèce de sanctuaire, sur les murs duquel s'élevaient en étages des rayons chargés de livres, de registres et de liasses de papiers. Le reste de la chambre n'avait pour ameublement qu'un poële de fonte, deux grands fauteuils, et des bancs recouverts de cuir tout luisant par suite du long usage qu'ils avaient fait.

Au nom de M. le comte de Morvelle, le magistrat, quittant son estrade, s'avança d'un air empressé vers la porte du cabinet, et le comte vit pour la première fois un homme qui ne lui était connu

que par ses lettres et par sa réputation d'habileté en affaires. Il était d'une taille ramassée et d'une complexion épaisse ; sa figure, très large et très rouge, lui donnait, au premier aspect, un air de bonhomie ; mais un regard fin qu'il dirigeait en-dessous vers son interlocuteur, et un demi-sourire qui se dessinait aux deux coins de sa bouche, ne tardaient pas à dévoiler un esprit plus rusé que ne semblaient le comporter sa tournure matérielle et la vulgarité de son langage. — Oh! vraiment, monsieur le comte, dit-il avec un accent comtois très prononcé, allongeant toutes les voyelles brèves et traînant la voix sur l'avant-dernière syllabe de chaque membre de phrase ; vraiment oui, je m'occupais de vous, c'est-à-dire de mon dernier supplément à la liste de messieurs les électeurs. La voilà close enfin, grace à Dieu : voyez ! Mon bureau est couvert de titres, d'actes d'inféodation, de brevets, de charges portant noblesse; il faut regarder de près à tout cela; si tous les noms étaient aussi anciens que le vôtre, nous n'aurions pas tant de peines à prendre.

— Je suis sûr, monsieur, répondit le comte sans paraître sensible à cette flatterie, qu'aucun titre faux ou insuffisant n'échapperait à votre sagacité. J'arrive un peu tard pour un candidat, faute d'avoir fait entrer en ligne de compte les accidens de voyage. J'aurais dû être ici avant tous les autres, mais n'y pensons plus. Savez-vous quelque chose de définitif sur les dispositions de ces messieurs?

— Oh! mais, reprit le bailli, il y a là, comme en tout, du pour et du contre. On dit que vous avez un beau nom, et que pour l'honneur vous êtes sans reproche; mais on dit aussi que vous pourriez bien adhérer au doublement du tiers.

— Oui, certes, dit le comte, j'y adhère.

— Et c'est là le mal, répliqua le bailli, c'est là le mal; ou plutôt il n'y en aurait aucun, si, tout en adhérant, puisque c'est votre idée, vous laissiez croire à ces messieurs que...

— Non, repartit M. de Morvelle avec vivacité, un homme d'honneur doit avoir le courage d'avouer son opinion, et je l'aurai.

— C'est à merveille, dit le bailli d'un ton ironique; mais voyez-vous, monsieur le comte, qui veut la fin veut les moyens : vous y réfléchirez; le plus pressé est de vous mettre en rapport avec certaines personnes qui, selon moi, feront la pluie et le beau temps dans

l'assemblée d'élection. C'est d'abord M. de la Planchotte, ancien grand-bailli d'Amont, puis M. le président à mortier Laurencin de la Grange-aux-Poules, MM. les conseillers de Grand-Claude et de Petit-Claude, enfin MM. Zozo et Fanfan de Bretigney, M. Fifi de Saint-Gigoux, et M. Toto de Belcombe, tous gens de grand mérite, et qui, de près ou de loin, tiennent à messieurs du parlement.

Le comte ne put s'empêcher de dire en souriant : — Voilà de singuliers prénoms!

— Monsieur, reprit le bailli sans s'émouvoir, c'est la coutume de Franche-Comté de conserver les petits noms d'enfance; cela entretient d'agréables souvenirs, et pour ma part je l'approuve fort. Mais pendant que nous causons, le temps presse : midi! pardieu! c'est l'heure du dîner! Voudriez-vous me faire l'honneur de partager le mien?

Le comte, sentant qu'un refus de sa part mettrait fin à l'entrevue, accepta sans balancer, et continua : — Monsieur le bailli, vous ne me citez, comme importans, que des noms qui appartiennent à la robe; et la noblesse d'épée, qu'en pensez-vous?

— J'en pense, monsieur le comte, ce qu'a écrit le prince des orateurs : *Cedant arma togæ*, c'est-à-dire que l'assemblée fera ce que nos messieurs de robe auront jugé convenable; et la chose est toute naturelle, l'œil dirige, et le bras exécute. Il n'y aura de récalcitrans que nos chasseurs de loups de la montagne, qui font bande à part et prennent le singulier titre de *Société des vieux Comtois*.

— Vieux Comtois! reprit M. de Morvelle, c'est la première fois que j'entends ce nom.

— Oh! ce sont de très bons gentilshommes, tous nobles de nom et d'armes, mais qui ont des idées de l'autre monde, et y tiennent comme des enragés; il faut les voir, monsieur le comte, vous les trouverez au *Soleil d'Or*, et je vous souhaite bonne chance pour ma part.

En ce moment la porte s'ouvrit, et une femme de grande taille, très blonde et très colorée, véritable beauté franc-comtoise, entra dans l'appartement. M. de Morvelle se leva aussitôt : — Non, monsieur le comte, dit le bailli, ce n'est pas la peine, ne vous dérangez pas, c'est ma femme; — et, s'adressant à la dame, il ajouta : — Femme, M. le comte de Morvelle nous fait l'honneur de dîner ici,

entends-tu? — Elle sortit en faisant une révérence un peu raide, et la conversation continua. Au bout de quelques minutes, une servante vint annoncer le dîner, et après plusieurs cérémonies au passage de la porte, le bailli, pour montrer le chemin à son hôte, marcha devant et le conduisit dans la salle à manger.

Sans faire aucune attention à sa femme, qui se tenait debout près de la table, une serviette au bras, le magistrat prit une chaise, montra de la main au comte celle qui était en face, et s'assit. Le comte de Morvelle parut embarrassé : — C'est la place de madame, dit-il en hésitant.

— Monsieur le comte, répondit le bailli avec le plus grand sérieux, cette place est la vôtre : c'est la coutume de Franche-Comté, que le mari soit servi par sa femme; c'est un usage patriarcal, et, pour ma part, je l'approuve fort. Mais je puis y déroger pour aujourd'hui, afin de ne point choquer un hôte qui honore ma maison.

Alors se tournant du côté de la dame, toujours droite et silencieuse : — Femme, dit-il avec son ton habituel d'autorité et sans oublier le refrain qui accompagnait toujours ses allocutions conjugales, femme, puisque M. le comte le permet, tu peux t'asseoir et dîner; entends-tu? — Le repas, commencé d'une si étrange manière, s'acheva sans aucun incident remarquable. M. de Morvelle prit congé de son hôte, et se dirigea vers l'hôtel du *Soleil d'Or*, dont la vieille enseigne venait d'être remplacée par un écusson aux armes de la province, avec ces mots : *Au rendez-vous de la noblesse!*

En entrant à l'auberge, où son valet de chambre avait déjà répandu le bruit de son arrivée, le comte fut agréablement surpris de trouver deux billets à son adresse qui devaient faciliter beaucoup ses démarches préliminaires auprès de ceux dont il briguait les suffrages. L'un de ces billets lui annonçait que la Société des vieux Comtois se réunirait à trois heures précises au Soleil d'Or, et l'invitait, comme membre d'une très ancienne maison du pays, à faire partie de la réunion. L'autre, signé Laurencin de la Grange-aux-Poules, lui faisait part du désir qu'avaient plusieurs électeurs, de conférer avec lui sur le fait de sa candidature; le rendez-vous était pour six heures, dans une maison située sur le chemin de Dôle, à peu de distance de la ville.

A l'heure fixée pour le premier de ces rendez-vous, le comte fut

introduit dans la grande salle de l'auberge par un valet de chambre botté et éperonné, qui servait d'huissier à la porte. Un vieillard d'une physionomie calme et douce, remplissant, à ce qu'on pouvait croire, les fonctions de président d'âge, vint à la rencontre du candidat, et lui dit : — Monsieur, soyez le bien-venu.

— Monsieur, répondit le comte, je me trouve honoré d'être reçu en si bonne compagnie, et je suis prêt à m'expliquer franchement sur mes intentions et mes principes.

Il prit place dans le cercle irrégulier que formait l'assemblée, et jeta un coup-d'œil sur les personnes qui l'entouraient. Une figure l'étonna par sa singularité : c'était celle d'un homme de moyen âge, qui avait les cheveux courts et sans poudre, une paire de moustaches relevées en barbe de chat, et une épée dont la longueur était peu ordinaire en France. Il ne lui manquait que la cape noire et le pourpoint serré pour être le véritable portrait d'un *hidalgo*. Le contraste que présentait son costume moitié castillan, moitié français, avait quelque chose de risible, ce qui n'empêchait pas le personnage d'affecter dans ses moindres gestes une gravité imposante.

Pendant les deux ou trois minutes de chuchottemens qui servirent de préliminaires à l'examen solennel que devait subir le candidat : — Est-il de Saint-Georges? demanda l'un des assistans à son plus proche voisin.

— Sans doute, répliqua celui-ci ; et je puis en répondre, car mon trisaïeul a été le parrain du sien en mil cinq cent nonante-neuf.

Pour l'intelligence de ce propos, il faut savoir qu'en Franche-Comté une pareille question peut tenir lieu d'enquête sur l'ancienneté d'une famille, car l'ordre ou confrérie des chevaliers de Saint-Georges exigeait la preuve de seize quartiers. Enfin le doyen de l'assemblée, M. le vidame de Fauquemont, réclama le silence, et tout le monde se tut.

— Monsieur, dit le vieillard en s'adressant au comte de Morvelle, vous pensez comme nous, je suppose, que le roi a une belle occasion pour se légitimer?

— Monsieur, répondit le comte, qui, d'après ces derniers mots, crut qu'il avait en face de lui un philosophe à outrance, l'expression est peut-être un peu forte, quoique d'ailleurs je la trouve conforme aux principes rigoureux du *Contrat social*.

— Monsieur, reprit le vidame, je n'ai pas l'avantage de bien saisir votre réponse. Vous semblez croire qu'il existe un contrat social, c'est-à-dire un traité d'union, consenti d'une part et de l'autre, entre le royaume de France et l'ancien comté de Bourgogne, tandis que nous tous, ici présens, nous réclamons contre l'absence d'un pareil acte. Vous commandez, monsieur, un régiment qui porte le nom de la province : pourrait-elle compter sur vous pour la défense de ses droits?

— Sans doute, monsieur, répondit le comte, mais en tant que ses droits sont ceux de la France entière, et sauf mon devoir de fidélité comme militaire et comme sujet.

— Monsieur, reprit le vidame, qui est pour la France n'est pas pour nous; car nous sommes en litige avec elle, nous, membres de la nation comtoise. Et quant au devoir de fidélité.....

Le comte, surpris au dernier point, préparait en lui-même sa réponse, lorsqu'un jeune homme, se levant et interrompant l'orateur, dit avec feu : — Je suis d'une famille où l'on se fait enterrer les pieds tournés du côté de la France, afin de protester, même après la mort, contre la conquête de notre pays par Louis XIV, et contre l'anéantissement de nos libertés nationales.

L'homme aux moustaches et à la rapière fit un geste d'approbation. — Pour moi, dit-il d'un ton posé, mais ferme, je suis d'une maison qui tient à honneur d'avoir toujours un de ses membres dans les gardes wallones de sa majesté catholique, et cela pour que l'hommage des Champagnoles envers le roi leur seigneur ne soit jamais interrompu. J'ai achevé mon temps de service; aujourd'hui c'est le tour de mon frère, et cela durera.....

— Permettez, M. de Champagnoles, dit le vidame de Fauquemont, nous sommes ici pour nous entendre sur le fait de la députation aux états-généraux, et non pour raconter notre histoire.

Mais l'ex-garde du corps du roi d'Espagne, loin de se rendre à cette observation, reprit son discours au point précis où il avait été interrompu.

— Et cela durera jusqu'à ce que sa majesté très chrétienne ait acquis, en nous faisant justice, le droit de m'appeler son sujet. Don Carlos-Pedro-Fernando Jaquinet, y Bobigny, y Champa-

gnoles, y Tourtonvelle, voilà le nom que je portais dans les gardes wallonnes, et *por Dios!* j'irai le reprendre.

— Monsieur, dit le comte de Morvelle en se levant pour sortir, ces propos n'ont absolument rien de commun avec l'objet qui m'a fait venir ici.

— Mille pardons, répliqua le marquis de Champagnoles; cela veut dire, monsieur le comte, que je couperais ma main droite, si je croyais qu'à l'élection de demain elle pût voter pour un *franciot*.

Ce sobriquet de mépris, qui ne se trouve plus guère aujourd'hui que dans la bouche des paysans comtois, fit monter le rouge au visage du comte de Morvelle. — Messieurs, dit-il en s'adressant à l'assemblée, il se traite ici des questions et il se dit des choses qui touchent à l'honneur, je me retire; mais, si monsieur y consent, nous pourrons nous revoir ailleurs.

Le semi-Castillan passa la main sur sa moustache; mais avant qu'il ouvrît la bouche, le doyen de la réunion lui dit avec dignité : — M. de Champagnoles, je vous interdis de répondre; il ne convient pas qu'un dissentiment politique dégénère en querelle personnelle. M. le comte de Morvelle, tout homme d'honneur qu'il est, et c'est une justice que nous lui rendons tous, ne peut être le candidat des *vieux Comtois*; lui-même reconnaît que nos opinions ne s'accordent pas avec les siennes : ainsi la séance est levée.

Cette première épreuve des tribulations de la candidature avait mis le comte de Morvelle dans un véritable état d'irritation; il sortit de l'auberge pour prendre l'air. En se promenant à grands pas, il disait entre ses dents : « Ce fat impertinent méritait une leçon; qui diable m'aurait dit que je trouverais ici de loyaux sujets du roi catholique, et que je serais au moment de croiser mon épée avec une rapière espagnole? En vérité, ils sont fous à lier, avec leur nation comtoise; mais grace à Dieu, il y a d'autres têtes que celles-là dans l'assemblée d'élection. » Cette pensée et la fraîcheur du soir lui rendirent le calme dont il avait besoin pour son second rendez-vous. Il tira sa montre, et s'achemina aussitôt vers la maison qu'on lui avait désignée.

L'assemblée qui s'y trouvait réunie était beaucoup plus nombreuse que la précédente, et le local lui-même présentait dans ses dispositions matérielles un ordre tout-à-fait imposant. Les sièges

étaient rangés avec la plus grande symétrie : à l'un des bouts se trouvaient une table à écrire et le grand fauteuil destiné au président; la place du candidat était marquée à l'autre bout, et directement en face; une écritoire et des feuilles de papier, placées sur le bureau, annonçaient l'intention, soit de prendre des notes, soit de rédiger le procès-verbal de la séance. On voyait que l'esprit judiciaire, avec sa régularité magistrale, dominait dans cette réunion.

Après les salutations, où brilla dans toute son emphase la civilité provinciale, le fauteuil de la présidence fut occupé par celui des assistans que son titre semblait y appeler, M. le président à mortier Laurencin de la Grange-aux-Poules. C'était un homme d'environ cinquante ans, remarquable par sa taille longue et mince et par une raideur singulière, qui pourtant ne manquait pas de noblesse; sa physionomie était grave jusqu'à l'impassibilité, sa parole facile, mais monotone et d'une lenteur qui avait quelque chose de mesuré; ses moindres discours étaient accompagnés d'un geste oratoire de la main droite, qu'on aurait pu croire destiné à en marquer la cadence. En un mot il présentait, dans sa forme la plus pure, le type original du magistrat franc-comtois.

Lorsque tout le monde fut assis, il y eut un moment de silence, pendant lequel la gravité du président parut se communiquer à l'assemblée. Puis, M. de la Grange-aux-Poules, levant le bras en même temps qu'il ouvrait la bouche, s'adressa ainsi au candidat placé en face de lui :

— Monsieur, la portion de l'assemblée électorale qui vient de m'appeler à l'honneur de porter la parole en son nom, désire savoir quel est votre sentiment sur l'ordonnance du 23 septembre qui double la représentation du tiers-état.

— Monsieur, répondit le comte de Morvelle, je la crois fondée en droit et en raison.

— En raison, monsieur ! admettez-vous le principe de l'égalité entre les trois ordres?

— Très certainement! monsieur, et je pense qu'aucun des ordres ne doit être considéré comme inférieur aux autres.

— Eh bien! monsieur, de cette égalité de droits que vous établissez entre les trois ordres, résulte logiquement l'égale représentation de chacun d'eux : la conséquence est rigoureuse. —

Grace à l'argumentation toute scolastique de son interlocuteur, le comte venait de s'enferrer lui-même. Il s'en aperçut un peu tard, et crut prendre sa revanche en s'élevant à des considérations philosophiques, en établissant qu'il y avait un point de vue supérieur à celui de la distinction des ordres, le point de vue de l'unité nationale; mais il fut arrêté presque aussitôt par le président, qui lui dit : — Monsieur, le mandat que vous sollicitez n'est pas celui d'un Lycurgue ou d'un Solon, c'est celui d'un loyal représentant de la noblesse de France aux états-généraux du royaume. Ou cette sollicitation implique de votre part la reconnaissance en droit comme en fait de l'antique séparation des trois ordres, ou nous n'avons rien à nous dire. —

Avant que le comte pût répondre à cette interpellation, l'un des plus notables assistans, M. le conseiller de Grand-Claude, ajouta d'une voix criarde : — Monsieur, il s'agit de réformes dans l'état, et nullement de révolutions; il s'agit d'améliorer, et non d'innover en quoi que ce soit : c'est la teneur expresse de nos cahiers.

— D'accord, messieurs, répondit le comte du ton satisfait d'un homme qui croit avoir trouvé un argument sans réplique, d'accord; mais au moment d'entreprendre la réparation d'un vieil édifice, n'est-il pas sage de prévenir le cas où les murailles crouleraient sous le marteau, et de songer au plan d'après lequel il conviendrait alors de rebâtir à neuf?

Ces paroles étaient à peine prononcées, que le président reprit avec son imperturbable gravité : — Monsieur le comte, pour parvenir à nous entendre, nous devons être clairs; si j'osais vous adresser une requête, ce serait celle de parler sans figures.

Il fallut à M. de Morvelle toute la longanimité d'un candidat pour ne rien laisser voir de l'humeur que lui causait cette chicane. Reprenant aussitôt son discours, et remontant aux sources même du droit naturel, et à l'origine des sociétés, il débita, avec une grande facilité d'élocution, tout ce que dix ans de conversations, à défaut d'études, lui avaient appris en politique. Mais, malgré le talent de l'orateur, l'assemblée resta impassible. Les théories élevées et absolues de la philosophie parisienne venaient échouer contre le bons sens fortement carré de l'esprit comtois et les habitudes formalistes de l'esprit parlementaire. Il n'y eut plus ni objections ni

réplique, et le comte, s'apercevant qu'il prêchait dans le désert, s'arrêta lui-même et cessa de parler.

—Monsieur, dit alors le président qu'une forte distraction venait de saisir, et qui se croyait à l'audience, la cour vous donne acte; et, se reprenant aussitôt,—l'assemblée vous remercie des explications que vous avez bien voulu lui donner.

Tout le monde se leva, et le comte sortit de cette seconde épreuve aussi mécontent que de la première. « Quelles gens! disait-il, bon Dieu! quelles gens! Avec les uns il faut finir par se battre; les autres ergotent comme des pédans, chicanent comme des procureurs, et puis s'endorment. Je crois que leurs têtes ont été taillées dans les carrières du Jura, c'est de la roche.... c'est du granit... »

Au milieu de ces réflexions peu agréables, le comte de Morvelle se vit accoster dans la rue par un homme qui le salua avec un ton de parfaite politesse: —Ah! monsieur, lui dit cet homme, ils ne vous comprennent pas; que vous avez dû souffrir au milieu de ces esprits épais! Moi-même j'ai bien souffert pour vous. En effet, à la faveur du clair de lune, le comte reconnut l'un des assistans, dont la mise et les manières élégantes, au milieu d'une foule de tournures empesées et de costumes de mauvais goût, avaient attiré son attention.

— Malgré une taille avantageuse, l'inconnu avait dans toute sa personne quelque chose d'efféminé; ses traits fins, mais pâles et un peu ridés, prenaient, dès qu'il ouvrait la bouche, une expression caressante; il portait un jabot et des manchettes du plus beau point d'Angleterre, des bagues à plusieurs de ses doigts, et de petites boucles d'or à ses oreilles. Quoique ce genre de figure ne fût pas celui qui, au premier aspect, plaisait le mieux au comte de Morvelle, il répondit en homme du monde aux avances de l'étranger, et une conversation suivie s'établit entre eux.

— Monsieur, dit l'inconnu, ne croyez pas que les deux coteries que vous avez vues, règnent sur l'assemblée d'élection. Il y a des hommes sans préjugés, de véritables indépendans, et ceux-là, monsieur, vous sont acquis, je m'en porte garant; vous en jugerez vous-même, si vous nous faites l'honneur de souper avec nous.

Le comte hésitait à répondre à cette brusque proposition, mais

sa nouvelle connaissance lui assura qu'une invitation en forme devait se trouver à son hôtel, et l'intérêt de sa candidature acheva de dissiper ses scrupules. Il suivit donc l'inconnu, qui prit le chemin de l'auberge des Quatre-Vents, où les indépendans avaient établi leur quartier.—Monsieur, dit l'homme aux boucles d'oreilles, pendant qu'ils cheminaient ensemble, voici l'aurore d'un beau jour; l'ère de la faveur est à sa fin, et celle du mérite commence. Quelle carrière pour un homme comme vous!

Le comte s'excusa très franchement d'avoir la moindre pensée d'ambition personnelle.

— Je vous crois, monsieur, reprit son guide, mais je ne vous approuve pas, pardonnez-le-moi; la fortune doit être le prix du talent, et du talent seul; c'est à l'homme qui sent ce qu'il vaut de le proclamer, et, pour ma part, s'il y a lieu, j'en aurai le courage. Il me faut 30,000 livres de rente, je ne crois pas valoir moins que cela.

Cette naïveté de dépravation causa au comte de Morvelle un sentiment de dégoût qu'il aurait eu peine à contenir, sans la crainte de ruiner par un mot le dernier appui de sa frêle candidature. Il oubliait qu'à une autre époque des pensées fort analogues à celle de pêcher en eau trouble, avaient occupé et amusé son imagination; mais, grace à un heureux changement de fortune, ses désirs avaient pris un meilleur cours, si bien qu'il pouvait maintenant se vanter, en toute franchise, d'être un vrai philosophe, un homme à principes, sans autre but que le triomphe des trois ou quatre idées dont il avait meublé sa tête.

Arrivés à l'auberge, qui de temps immémorial était en rivalité avec celle du Soleil-d'Or, le comte et son introducteur montèrent jusqu'au premier étage, où se trouvait une porte à deux battans : l'inconnu ouvrit sans se faire annoncer, et ils entrèrent dans une salle bien éclairée et remplie d'hommes qui causaient par groupes, les uns assis, les autres debout. Le milieu de la pièce était occupé par une table de vingt à trente couverts, déjà garnie d'un premier service. — C'est Bois-la-Ville, s'écrièrent ensemble plusieurs des convives. Te voilà donc, enfin! Parbleu, nous ne t'attendions plus, et nous allions nous mettre à table. — Pour toute réponse, M. de Bois-la-Ville dit très haut : — Messieurs, monsieur le comte de Morvelle!

A ces mots, les groupes se séparèrent, et tous les convives, se pressant l'un l'autre, formèrent un cercle vers la porte : ceux qui étaient aux premiers rangs s'empressèrent de serrer la main au candidat, et les paroles suivantes sortirent presque à la fois d'une douzaine de bouches : « Monsieur, votre nom, — votre réputa-« tion, monsieur, — monsieur, vos principes bien connus — « nous faisaient une loi, — un devoir de vous inviter, monsieur, « non pour vous faire passer un examen, — pour vous mettre sur « la sellette; — non, monsieur, mais pour vous faire voir que « vous avez ici des amis. » Toutes ces démonstrations terminées, le comte fut installé à table à la place d'honneur, chacun s'assit, et le souper commença.

Ce fut alors que M. de Morvelle put observer à loisir ses nouveaux amis politiques. La plupart étaient encore jeunes, et les plus âgés paraissaient affecter la mise et les manières de la jeunesse. Il y avait trois ou quatre uniformes, une croix de Saint-Louis, et plusieurs croix de Malte. Quant aux discours, ils étaient d'assez bon ton, sans éclat de voix, sans accent provincial, quelquefois un peu lestes, souvent hardis et ironiques. Quoique le souper fût, à proprement parler, un banquet politique, la politique ne fut pas tout d'abord le sujet de la conversation. On parla de femmes, de chevaux, de spectacles, de voyages, de pertes au jeu; on compta des anecdotes plaisantes ou scandaleuses, on s'étendit sur les ridicules de la province, sur les graces du parler comtois, sur la morgue campagnarde et la lourdeur parlementaire. — Oh! quel ennui! quelle dose d'ennui! s'écria l'un des plus jeunes convives: ma chère province, province chérie, je ne serai jamais assez loin de toi!

—Et où t'en iras-tu, mon pauvre Charencey, pour esquiver l'ennui? dit un officier qui portait l'uniforme du régiment de Bourgogne : ce vieux monde est partout le même, c'est-à-dire assommant. Et puisqu'on parle de faire du neuf, je demande qu'on le mette sens-dessus-dessous; au diable tout ce qui est, et vive tout ce qui n'est pas!

— Mais ce que tu dis là, chevalier, n'a pas le sens commun, répliqua le marquis de Charencey; on ne peut retourner le monde comme on retourne un gant; en fait d'abus, il faut savoir ce que l'on veut réformer.

— Des abus, dit un autre convive, il n'y en a pas de plus crians que la vénalité des charges. Je traite pour une place au parlement, je me crois sûr de l'avoir; mais j'ai le malheur de perdre au jeu 50,000 francs. Adieu la place et ma carrière de juge! Il faut que chacun, sans argent, puisse parvenir aux charges, s'il est de naissance à les remplir.

— Et qu'il n'y ait plus de faveurs de cour, dit une autre voix; vive la noblesse! au diable la cour!

— La cour! s'écria un chevalier de Malte; mais tant qu'il y aura un roi, il y aura une cour, c'est-à-dire des flatteurs, des parasites, des fats qui se croiront seuls nobles, et dépouilleront la noblesse. Qu'est-ce que le roi? un gentilhomme, et tous les gentilshommes sont égaux. Qu'on le reconnaisse enfin, sinon, au diable!...

— Au diable la noblesse, s'écria l'officier au régiment de Bourgogne, en coupant fort à propos, quoique probablement sans intention, la parole à son ami; au diable la noblesse! Elle est trop vieille comme le reste. Il nous faut du nouveau, du nouveau, messieurs, et des députés qui ne reculent pas devant cette grande besogne.

— Oui, sans doute, dit à demi voix l'un des convives, et qui, en y travaillant, n'oublient pas leurs amis.

Ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à M. de Morvelle, dont elles auraient vivement blessé la délicatesse, mais son introducteur les entendit, et jugea prudent alors de changer le cours de la conversation. Jusque-là son rôle avait été de beaucoup sourire et de parler peu, habitude qui lui assurait un bon accueil de la part des gens les plus opposés de caractères et d'opinions.—Messieurs, dit-il, votre esprit s'évapore en boutades qui ne mènent à rien; il serait temps, selon moi, de prendre les choses par le côté sérieux, et d'en parler sérieusement. Prions M. de Morvelle de nous dire quelle serait à son avis la meilleure constitution.

— Bois-la-Ville a raison, — il a, ma foi, raison. — Bravo! — Silence! La parole est à M. de Morvelle, s'écrièrent plusieurs convives.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et les gens de service placèrent sur la table vingt-cinq bouteilles du vin mousseux, célèbre en Franche-Comté sous le nom de casse-tête d'Arbois. La coïncidence

d'une pareille entrée en scène avec celle qu'on réclamait de lui, jointe au jugement qu'il ne pouvait s'empêcher de porter sur le caractère peu respectable de la plupart des assistans, causa au comte une expression de gêne qu'il n'avait jamais ressentie devant le plus imposant auditoire. La parole qu'il allait prendre lui semblait comme une profanation de ce qu'il y avait de pur et d'intime dans ses croyances politiques. Mais il était candidat et en face de ses commettans, c'est-à-dire de ses juges; il devait faire bonne contenance. D'un ton grave qui contrastait avec l'humeur joyeuse de l'assemblée : — Messieurs, dit-il, une vraie constitution libre est celle où la nation est souveraine, où toutes les fonctions publiques sont électives, où tous les pouvoirs sont responsables. Voilà le principe. Quant à l'application...

Un bruit d'aplaudissemens et de bravos couvrit la voix de l'orateur, et ne lui permit pas d'achever sa phrase. — C'est la république, — mais c'est la république ! dirent à la fois plusieurs voix.

— Qu'on lui donne le nom qu'on voudra, reprit le comte, toujours sérieux; c'est le véritable, le pur gouvernement de droit.

— Et pourquoi, dit l'officier au régiment de Bourgogne, ne pas l'appeler par son nom? Vive la république ! Il n'y a pas de traître ici. Messieurs, je m'installe président et je pose la question (il vida tout d'un trait le verre qui était devant lui), je pose la question, et je dis : Vous voulez le meilleur gouvernement, donc vous voulez la république, cela va de soi-même; mais quelle république? Ici commence la difficulté. Est-ce la république de Sparte, où l'on tuait les enfans mal bâtis? Est-ce la république d'Athènes, où l'on faisait boire la ciguë aux professeurs d'astronomie? Est-ce la république romaine, où, de par la loi, tout plébéien était bâtard? Est-ce la république des cantons suisses, ou celle de Hollande, ou celle des États-Unis, ou celle de Genève, ou celle de Saint-Marin? Voyons, je vais les mettre aux voix.

— Messieurs, dit vivement le comte de Morvelle, qui souffrait de voir ainsi travestir les graves discussions qui le passionnaient depuis plus de dix ans, — grace pour l'antiquité, c'est un monde de géans; pour comprendre de pareils hommes, il faudrait approcher de leur taille, et nous en sommes trop loin.

— Eh bien ! soit, dit le président, laissons dormir les anciens, et

ne discutons que les modernes. Je propose la république suisse (et il vida une seconde fois son verre, qu'on venait de remplir) : qui veut la république suisse? Il faut la majorité des suffrages, comme pour l'élection de demain.

—Appuyé!—Appuyé! crièrent plusieurs voix confusément. Guillaume Tell! — Vive Guillaume Tell! — Quels hommes que ces Suisses! — Comme ils se battaient! — Comme ils maniaient la hallebarde! Ils ont tué à Granson le trisaïeul de mon grand-père! — Le pauvre homme! A sa santé! — Vive la république suisse!

—Un instant, messieurs, dit une voix forte qui domina toutes les autres, je m'oppose... — Et le silence se rétablit.

—Quoi! messieurs, prendre pour modèle une république de paysans! voulez-vous mener paître les vaches, devenir fabricans de fromages, et avoir pour musique militaire le son du cornet à bouquin?—Il se fit de grands éclats de rire, et l'on cria : —Une autre! — Une autre!

— Messieurs, reprit le président, je mets aux voix la république hollandaise? — Et il but un troisième verre de vin.

On criait déjà : Bravo! —Ruyter! — de Witt! quand un opposant se leva, et dit : —Non. La Hollande, c'est trop bourgeois, bourgeois à faire mal au cœur. C'est un pays où l'on peint les arbres en vert, où on les taille en boules, en clochers, en singes, en poissons, en éléphans; un pays où une femme se croit bien mise, quand elle porte sur sa personne tout l'étalage d'un bijoutier. Et à ce propos permettez-moi de vous parler d'un bal où j'ai figuré à Rotterdam avec la belle des belles, la femme de mon digne ami Myn-Heer Van-Knipelstop. Elle avait au sommet de la tête un petit moulin à vent tout en diamant, dont les ailes se mettaient à tourner dès qu'elle entrait en danse...

Les rires et les bravos interrompirent l'orateur, et l'on cria : — Une autre! — Une autre!

— Messieurs, dit le président, voici le tour de mon ancienne connaissance, la république des États-Unis...

Le comte de Morvelle éprouva un mouvement de contrariété. — Messieurs, dit-il, je demande pour ce pays la même grace que pour l'antiquité; nous avons contribué de nos épées à l'affranchir, et toutes les grandes idées du siècle y ont germé comme sur un

sol vierge. Tout ce qu'on peut dire de cette patrie de l'indépendance humaine, c'est de répéter le vœu d'un philosophe, l'abbé Raynal : Cette terre franche et sacrée ne couvrira pas mes os, mais je l'aurai désiré...

La phrase sentimentale de l'abbé philosophe avait besoin, pour produire tout son effet, de rencontrer dans l'auditoire une certaine disposition rêveuse; mais grace au vin d'Arbois, toutes les têtes, qu'on nous passe l'expression, étaient lancées au grand galop dans une route diamétralement opposée. L'officier au régiment de Bourgogne but son quatrième verre, et dit : — Messieurs, je laisse le fauteuil de président à qui voudra le prendre, et je demande la parole à mon successeur. Pour la république suisse, vous avez dit paysan; pour la république de Hollande, vous avez dit bourgeois; moi, messieurs, pour la république américaine, je dis bourgeois gentilhomme.

—Prouvez-le! — prouvez-le! — dirent en même temps plusieurs voix; ce n'est pas tout d'affirmer, il nous faut des preuves.

—Des preuves, reprit l'officier, en voici : j'ai fait la campagne d'Amérique sous M. de Bouillé; à la première étape, je logeai chez un procureur qui, pour n'être pas confondu avec son frère, le meilleur sellier de la ville, prenait le titre d'écuyer, *esquire*. Les deux frères ne se voyaient jamais, à cause de la distance des rangs. A la seconde étape, j'eus pour hôte un riche fermier, nommé George Oakam; je lui parlai des sacrifices qu'il faisait pour la révolution. — Monsieur, répondit-il, ce n'est rien, si le pays devient libre; d'ailleurs je ne perdrai jamais ce que mes pères ont sacrifié en quittant l'Angleterre, car nous possédions de toute antiquité la ville d'Oakam, dans le Rutlandshire : notre nom de famille en fait foi. — A la troisième étape, je trouvai un brasseur qui se piquait de parler français. — *Monsteur le capitaine,* me dit-il, *êtes-vous de Normandie? C'était le contré de mes ancestors, avant le conqueste de Angleterre.* Enfin j'arrive en Virginie, et la première chose dont j'entends se plaindre un respectable fabricant de draps, c'est de ne pouvoir, à cause de la guerre, faire chercher et dessiner à Londres les armes de sa famille. J'offris de le tirer de peine à l'aide de ma science du blason, et je lui fis, vous pouvez m'en croire, des armoiries impayables. Il y avait une tête de nègre tirant la langue, deux bro-

chettes de goujons, trois canards, et un cochon de Siam; le tout en champ d'azur avec timbre et cimier.

—Excellent!—Bravo!—Excellent! crièrent les convives avec un bruit et des trépignemens qui prouvaient que le vin mousseux d'Arbois méritait son vieux surnom; au diable les brasseurs qui ont des ancêtres et les procureurs écuyers! au diable leur république! — Une autre! — Une autre!

— Voulez-vous Genève? dit l'officier.

— Non, non, c'est trop petit.

— Voulez-vous Saint-Marin?

— Fi donc, imperceptible!

— Eh bien! mes chers amis, la liste est épuisée.

— Non pas, non pas, cria-t-on de tous côtés; il y a encore Venise. — Venise la reine des mers! — Le lion de Saint-Marc! — Le Bucentaure! — Le doge! — Quel homme qu'un doge!.... — Tous ces mots partaient à la fois, c'était un bruit à ne pas s'entendre.

— Silence, messieurs, dit l'officier, je reprends le fauteuil de président (et il vida son verre encore une fois), je répare mon oubli, et je propose la république de Venise, à cause de son carnaval.

Cette saillie excita un tonnerre de bravos et d'applaudissemens; il n'y eut plus que des propos sans suite et des acclamations désordonnées : le vin d'Arbois avait décidément le dessus. M. de Morvelle, qui en avait usé avec beaucoup de discrétion, jugeant qu'il était temps de mettre à couvert la dignité de sa candidature, se leva pour prendre congé; tous les convives se levèrent aussi, quelques-uns en trébuchant, et se pressèrent pour lui serrer la main : —Au revoir, monsieur; — à demain, monsieur; — monsieur, vous pouvez compter sur nous; — monsieur, nous sommes tous des vôtres; — nous pensons tous comme vous, monsieur; — monsieur, c'est à la vie et à la mort. —

Le comte, entouré et presque étouffé par ses nouveaux amis, réussit enfin à se dégager; il sortit de la salle, accompagné de son introducteur, M. de Bois-la-Ville, qui paraissait décidé à ne pas le quitter plus que son ombre.

— Eh bien! monsieur, lui dit cet homme, qui avait gardé son

sang-froid et son aplomb, au milieu des folies de la soirée, vous avez vu nos indépendans; qu'en pensez-vous? Ce ne sont pas de fortes têtes, mais ce sont les seules têtes du pays qui comprennent ce qu'il faudrait faire. Ils ne peuvent rien par eux-mêmes; mais bien disciplinés, bien dirigés par quelqu'un de prudent qui ne leur dirait pas son dernier mot, je vous assure qu'ils feraient merveille. Je vais les surveiller de près, pour que demain aucun d'eux ne vous manque; et si, comme je l'espère, vous réussissez, monsieur le comte, nous nous reverrons à Paris.

— Monsieur, je serais très flatté... très heureux... de vous recevoir chez moi, quoi qu'il arrive, — répondit le comte avec une certaine hésitation, et là-dessus ils se séparèrent.

Le lendemain l'élection eut lieu, et M. de Morvelle obtint à peine le quart des voix des électeurs présens à Quingey. Le candidat préféré était un des cliens de la société parlementaire, et l'un des plus chauds *protestans;* c'est ainsi qu'on appelait alors en Franche-Comté les adversaires de l'ordonnance qui doublait la représentation du Tiers. La cause des souvenirs comtois et celle des idées parisiennes furent toutes les deux vaincues : après le dépouillement du scrutin, la plupart des indépendans vinrent faire leurs complimens de condoléance au candidat qu'ils avaient soutenu. Mais M. de Bois-la-Ville ne se présenta pas cette fois, occupé sans doute qu'il était à refaire sur une autre base ses plans d'intrigues et de fortune.

M. de Morvelle partit de Quingey, un peu confus, mais nullement ébranlé dans ses convictions politiques. Il pestait fort contre l'esprit provincial, et imputait même à cet esprit arriéré le désagrément qu'il avait eu, de se voir protégé par un intrigant, et de compter pour amis tous les hommes de conduite ou légère ou décriée. « Paris! disait-il en lui-même, pendant que sa chaise de poste roulait sur la grande route, il n'y a que Paris! J'aurais dû m'en douter plus tôt, et vendre mes maudits fiefs de province. J'aurais, comme le comte de Mirabeau, jeté bas ma gentilhommerie pour un mois ou deux, et pris boutique dans la rue Tire-Chappe! Mais il est trop tard pour y songer! »

Mme AUGUSTIN THIERRY.

DE

LA PRESSE PÉRIODIQUE

EN ALLEMAGNE.

Avec les siècles, les moyens de développement intellectuel changent ou se modifient : le progrès de civilisation, qui s'opérait autrefois par le choc des armes, par l'invasion des peuples, par les prédications, les disputes théologiques et philosophiques, les guerres de religion, est remis maintenant aux soins de la presse.

Étudier les organes de la presse, c'est étudier par là même l'esprit, le caractère, la tendance littéraire et politique, et l'état progressif d'une nation; car, s'il est vrai de dire que la littérature reflète les mœurs d'une époque, cette vérité est surtout applicable au journalisme, vaste diorama où se peignent, sur une suite de toiles mobiles et changeantes, tout ce qui pique la curiosité, tout ce qui enflamme les esprits, tout ce qui tient aux conceptions du génie et aux erremens du vulgaire, aux rêves de l'homme d'état et aux sublimes efforts du peuple. La question politique qui se débat depuis des siècles n'est pas changée; le terrain n'est plus le même, voilà tout. Autrefois on luttait pour un pan de muraille, pour une tour et une franchise municipale; aujourd'hui on lutte pour la liberté de pouvoir dire hautement son opinion. La presse est devenue le champ-clos

et la forteresse : les rois en défendent l'entrée avec des ordonnances et des condamnations; les peuples montent à l'assaut avec courage et persévérance. Plus d'un bastion est déjà pris, plus d'une brèche est déjà faite : gare le corps-de-logis et les défenses intérieures !

Nos relations habituelles avec l'Angleterre nous ont assez fait connaître l'état du journalisme dans ce pays. Nos relations avec l'Allemagne sont moins fréquentes, l'idée que nous avons de ses journaux est moins précise, et voilà ce qui nous donne la hardiesse de rapporter à cet égard quelques observations prises sur les lieux même.

Il y a deux manières d'envisager l'état de la presse : c'est d'abord de calculer le nombre de ses organes, puis d'observer leur attitude et leur langage.

Sous le premier point de vue, l'Allemagne serait de beaucoup supérieure à la France. D'après le tableau de l'OFFICE-CORRESPONDANCE, nous ne comptons guère, je crois, que quatre cent cinquante journaux; et le catalogue d'abonnemens publié par la poste de Berlin, en 1833, présente sept cent quatre-vingts feuilles périodiques écrites en langue allemande. C'est que là pas une société, pas une secte, pas une science, pas une association, ne manque d'avoir un représentant, et ce représentant est un journal hebdomadaire ou mensuel, grand in-12 ou petit in-4°. Allez en Allemagne, vous trouvez à foison les journaux de dogmes religieux, d'écoles, de théories scientifiques, de voyages, journaux de chasse, de métiers, de paysans (Bauernzeitung); puis les journaux de villages (Dorfzeitung), qui se fabriquent, bien entendu, dans les villes. C'est que, d'abord, l'Allemand est de son naturel encore plus studieux et plus porté à la réflexion qu'on ne l'imagine : là, les plus petits villages ont leurs cabinets de lecture; le maître d'une taverne, qui vous versera, pour quelques kreutzers, un verre de bière sur le coin d'une table, peut vous mettre en même temps entre les mains un journal politique ou littéraire, à votre choix. Le pasteur a son journal; le bourgmestre, l'adjoint, le maître d'école, le juge, l'artisan, tout homme un peu aisé veut avoir son journal; et, si vous arrivez le dimanche soir dans une famille allemande, vous pouvez être assuré de trouver le maître de la maison faisant à haute voix la lecture du journal, comme une lecture utile ou édifiante. Une autre raison contribue encore à multiplier ainsi les journaux, c'est la division du pays entre tant de petits états, tant de villes capitales, qui tous veulent posséder leur moniteur, et tant d'universités, qui toutes aussi veulent développer leur méthode d'enseignement et la science de leurs professeurs.

Dans cette grande quantité de feuilles périodiques, celles qui occupent

le plus de place et le rang le plus honorable sont, sans contredit, les feuilles littéraires et scientifiques. Quant aux journaux politiques, je n'ai pas besoin de dire où ils en sont pour l'esprit d'indépendance et la liberté d'examen : la diète de Francfort est là, comme ces méchantes femmes qui deviennent plus revêches à mesure qu'elles vieillissent, et plus impatientes à mesure qu'on les contrarie; c'est elle qui porte sur toutes ces petites souverainetés, dont le salut absolutiste est remis à sa garde, un œil de lynx; c'est elle qui épie les journalistes, qui scrute leurs œuvres et leur pensée, qui interprète le mot douteux et traduit la citation étrangère, qui sermonne les censeurs et réveille le zèle des agens de police; c'est elle qui est à la fois le lion de Saint-Marc et le sénat de Venise, qui accuse et condamne, qui ouvre sa large gueule pour recevoir les dénonciations et pose la sellette pour en faire bonne et prompte justice. La suppression brutale de quelques feuilles élevées au-dessus du diapason toléré par la conférence, doit apprendre aux journalistes leur devoir; et le cachot de Wirth, le courageux rédacteur de la TRIBUNE ALLEMANDE, peut servir de leçon à ceux qui feraient mine de se regimber contre les désirs de la diète.

Donc, n'allez pas chercher dans les journaux politiques allemands une étincelle de cette liberté parlementaire, qui se retrouve dans les feuilles anglaises et dans les nôtres. Les états soi-disant constitutionnels, comme, par exemple, le pays de Bade, le royaume de Wurtemberg, le duché de Darmstadt, etc., souffrent encore, il est vrai, la discussion d'un projet de loi, l'examen d'un système ministériel, mais tout cela avec tant de détours obligés, avec tant de circonlocutions, que le travail d'entourage rétrécit singulièrement le fond de la pensée. On dirait d'un poète classique qui ne peut parler comme tout le monde, et qui est obligé de faire une longue périphrase pour nous donner à comprendre, à travers mainte image, mainte métaphore, qu'il fait nuit ou qu'il fait jour.

Mais sortez de cette quasi-liberté d'expression pour en venir aux états où les désirs de la diète sont regardés comme chose sainte et inviolable, et voici bien une autre affaire! N'allez pas croire au moins qu'ici les feuilles se fabriquent à coups de ciseaux; non pas, vraiment; ce serait trop joli! Hélas! il faut, au contraire, que ce pauvre rédacteur sue beaucoup pour arranger un fait, dénaturer un discours et grossir une façon d'émeute. Prenez, par exemple, le journal de Leipsig (LEIPZIGER ZEITUNG), le CORRESPONDANT DE NUREMBERG, le STAATSZEITUNG ou Moniteur de Berlin, sans en excepter la GAZETTE D'AUGSBOURG, et vous pourrez juger de tout ce qu'il a fallu de patience, d'efforts, et, j'ose le dire, de génie, au directeur de ces feuilles pour nous assaisonner une série de nouvelles si

alarmantes, et un article de fonds si bien raisonné. Cette pauvre France, comme on l'habille! comme on la représente chétive et sans ressources, ou couverte d'hommes armés; douce et inquiète, ou rugissant de colère; tremblant derrière ses forteresses, ou s'élançant au-delà des frontières! Si vous saviez quel parti un journaliste quelque peu entendu aux affaires peut tirer d'un tapage qui se fait dans un de nos théâtres de province, d'une démission de député et d'un banquet patriotique! comme d'une vitre cassée il lui est facile de créer une émeute, et d'un toast républicain une protestation unanime contre l'ordre de choses actuel! Vous avez vu de ces microscopes effrayans qui vous font d'une mouche un monstre prodigieux? Les journalistes allemands qui sont bien avec la diète se servent de tels microscopes pour lire les débats de nos chambres et les nouvelles de notre pays. Avec cela, un discours de M. Garnier-Pagès est un acte de sédition flagrante; et une chanson que l'on imprime en l'honneur de Henri V ne peut manquer de ramener bientôt la branche aînée sur le trône... Voilà cependant comme l'éducation des peuples se fait, quand le peuple ne se charge pas de la faire lui-même. Quelques-uns de ces journaux, mais bien peu, il est vrai, grace à leur ancienneté et à la haute influence qui les protége, comptent cependant un nombre d'abonnés qui ferait envie à plus d'un de nos bons journaux français. La GAZETTE D'AUGSBOURG est répandue par toute l'Europe; l'OBSERVATEUR AUTRICHIEN s'est tiré à six mille exemplaires; la SPENERSCHE ZEITUNG, qui paraît à Berlin, se tire encore à dix mille; et le journal de Leipzig, avec son privilége, qui lui ôte en Saxe toute crainte de concurrence, compte au moins huit mille abonnés. La plupart des journaux allemands, soit politiques, soit littéraires, ne paraissent que certains jours de la semaine, et, d'ordinaire, dans le format in-4°, à deux colonnes, papier gris et mauvaise impression. L'ALMANACH DE LIÉGE passerait pour un bijou de gravures et de typographie auprès du plus grand nombre d'entre eux.

Après cela, on se demande pourquoi le gouvernement, qui se montre si sévère à l'égard des journaux du pays, autorise l'introduction des journaux étrangers, et notamment des nôtres? Mais c'est que, d'un côté, il serait assez difficile de s'opposer totalement à cette introduction. L'Autriche a beau faire visiter avec une rigoureuse exactitude les malles des voyageurs, et saisir jusqu'à un demi-numéro égaré du CONSTITUTIONNEL qui enveloppe un livre ou une douzaine de cravates, les Autrichiens n'en sont pas moins, tout comme d'autres, au courant de notre politique; et, en laissant passer nos journaux, l'autorité accorde d'un air libéral ce qu'elle ne pourrait guère empêcher. Ensuite, par leur prix assez élevé, par leur rédaction en langue étrangère, ces journaux ne s'adressent jamais

qu'à une classe de lecteurs choisis, rentiers et professeurs, marchands et fonctionnaires, tous gens qui tiennent beaucoup à digérer en paix, et à ne pas déranger l'équilibre de leur position par des opinions assez peu inhérentes à la douce somnolence dont ils jouissent, et au puissant patronage dont ils s'honorent. Il faut observer encore que ces feuilles étrangères n'agissent jamais directement sur les esprits, comme les feuilles du pays même, et que dans le cas où une phrase du NATIONAL, de la TRIBUNE, pourrait faire impression sur l'ame d'un lecteur, cinquante pages allemandes arrivent aussitôt pour paralyser cette impression, et remettre les choses au point de vue où elles doivent se trouver.

Que si maintenant, des journaux politiques de l'Allemagne, nous passons aux journaux scientifiques et littéraires, la transition est belle, sans doute, mais non pas encore autant que l'on pourrait le désirer; et il faut retrancher une assez grande quantité de ces feuilles, revêtues d'un titre pompeux et accompagnées quelquefois d'une grande réputation, avant que d'en venir à un résultat vraiment bon et solide.

En Allemagne, chaque petite ville ayant son libraire-éditeur, chaque libraire veut avoir son journal à lui, dans lequel il fasse ses annonces, et vante les ouvrages qu'il publie et les ouvrages que publient ses amis. C'est alors, entre messieurs les libraires qui tiennent ainsi à leur disposition une feuille périodique, et quatre ou cinq cents abonnés, un échange de services et de politesses, qui met de côté toute critique saine et consciencieuse. Le libraire de Dresde affirmera qu'il vient de paraître chez son confrère de Berlin un roman que tout le monde doit s'arracher; et, pour agir en homme délicat et reconnaissant, le libraire de Berlin jurera ses grands dieux que rien ne vaut les poésies publiées chez son confrère de Dresde. L'un et l'autre s'encensent ainsi ou s'attaquent, selon le parti qui les unit ou la rivalité qui les sépare, abstraction faite toujours du mérite réel des ouvrages dont ils s'occupent. C'est entre ces honnêtes industriels ce qui arrive assez souvent chez nos journalistes, avec cette différence toutefois, que chez nos journalistes il peut y avoir illusion d'attachemens particuliers, ou d'amour-propre, et que chez les libraires dont nous parlons tout est plutôt calcul d'intérêt.

Après cette première série, que tout lecteur doué d'un peu de tact a bientôt remise à la place où elle doit être, vient celle des journaux anciens, qui vivent sur leur vieille réputation comme une femme galante sur ses souvenirs. Il y a dans la nature du peuple allemand quelque chose de si bon et de si naïf, un respect si religieux pour le passé, qui le porte à admettre sans réflexion ce que ses pères ont admis, et à se réjouir, homme mûr, de ce dont il se réjouissait enfant! De là, ces vieux meubles

entretenus avec soin; de là, ces journaux qu'on lisait il y a quarante ans en famille, et qu'on lit encore aujourd'hui en famille. Leur style, leur format, n'ont pas changé : leur orgueil de vieilles têtes n'a pas pu leur laisser choisir un papier un peu moins jaune et des caractères plus lisibles. Les guerres sont venues, les révolutions se sont faites, la face des empires a changé autour d'eux, et ils sont restés ce qu'ils étaient, fidèles sectateurs des coutumes passées; protestant, par leur attitude, contre notre esprit d'innovation; espèces de pères nobles en habit de gros drap et en perruque, se moquant du frac léger et des airs éventés des hommes de cette époque. Vous ririez de voir ce SPECTATEUR DE LA SPRÉE en une demi-feuille ployée en in-8°, un mauvais médaillon gravé en tête, comme les images de contes bleus des frères Decker; un papier qui mange la moitié des lettres d'impression, tant il est spongieux et ridé; avec cela, des historiettes de bonnes d'enfans, des nouvelles comme en donne Matthieu Lænsberg! Et ce SPECTATEUR DE LA SPRÉE, grace à son vieil âge, n'en compte pas moins douze mille abonnés, plus que jamais, chez nous, le talent de leurs rédacteurs n'a pu en procurer au COURRIER FRANÇAIS et au NATIONAL!

Vient encore une troisième série, non moins fastidieuse que les deux autres: c'est celle de toutes ces publications que l'on établit aujourd'hui pour soutenir une théorie qui tombera demain; c'est celle de toutes ces petites feuilles soi-disant caustiques et mordantes qui veulent singer les allures de notre CHARIVARI et de notre CORSAIRE, et ne réussissent le plus souvent qu'à faire de lourds jeux de mots et des pointes d'esprit sans portée; c'est celle encore de toutes ces feuilles de poètes et romanciers-amateurs, de dames du grand monde et d'étudians fashionables, qui se gonflent des vers de monsieur le baron, des nouvelles de madame la conseillère, des bouts de drame de monsieur le chambellan; mauvais marquetage de littérature, pâle et insignifiant pastiche de ce que fait à quelques pas de là un bon poète, un romancier habile. Mais, au-dessus de toutes ces fades et ennuyeuses publications, voici venir, avec leur large portée et leur juste ascendant, ces journaux où l'Allemagne se reflète avec son caractère profond et sérieux, ses études suivies, et son talent d'observation. Voici le JAHRBÜCHER de Vienne, remarquable par les idées qu'il émet sur la connaissance de l'histoire et de la philosophie; le JAHRBÜCHER de Berlin, auquel les élèves de Hegel, et entre eux tous M. Henning, ont imprimé une haute direction; le POLITISCH ZEITSCHRIFT, qui se publie aussi à Berlin, et dans lequel M. Savigny ne craint pas d'épancher les trésors de sa science; le journal de jurisprudence dirigé par Hitzig; celui d'histoire naturelle, où notre célèbre compatriote M. de

Chamisso jette à la fois tout ce qu'il a recueilli de ses voyages et de ses études, joint à ce que lui donne de puissance sa riche imagination; le JAHRBUCHER d'Iéna et le journal de Gœttingue, qui se distinguent par leur esprit de critique et leurs théories littéraires; le journal de musique de Rochlitz, dont Hoffmann fut le collaborateur, et qui se soutient avec le même succès depuis près de quarante ans.

Parmi les journaux spécialement littéraires, il faut placer en première ligne celui que le libraire Brockaus publie à Leipzig sous le titre de BLATTER FUR LITERARISCHE UNTERHALTUNG (Journal d'entretien littéraire); le FREYMÜTHIGE, qui paraît à Berlin, sous la direction de M. Hering (Willibald-Alexis), l'ami de Heine, et l'auteur de Cabanis; le GESELLSCAHFTER, rédigé par M. Gubitz et la plupart des hommes de lettres distingués de Berlin; le MAGAZIN DES AUSLANDES, dans lequel M. Lehmann fait revivre, avec beaucoup de tact et d'esprit, les principales productions étrangères, le Journal du beau monde (ZEITUNG FÜR DIE ELEGANTE WELT), qui paraît à Leipzig, et compte parmi ses rédacteurs des hommes d'un véritable talent, tels que le docteur Laub et le professeur Wolff, d'Iéna; et, avant tout, il faut placer le MORGENBLATT DE STUTTGARDT. Ce journal, qui exerce une haute influence, a trois parties distinctes : la première ne renferme, comme la plupart des journaux allemands, que des nouvelles et des poésies; la seconde présente l'examen et la critique des œuvres d'art; puis arrive un beau jour Menzell, Menzell l'orientaliste, le philosophe, l'historien, le poète, qui prend à droite, à gauche, dans cette vaste collection de livres dont il doit rendre compte, et leur assigne une place dans l'échelon littéraire. La critique de Menzell est souvent âpre et mordante; c'est celle d'un homme qui a trop lu, et dont il est aussi difficile d'exciter la sympathie pour un ouvrage nouveau, qu'il le serait, si je puis me servir de cette comparaison, de réveiller l'appétit factice d'un gastronome blasé sur les raretés de Chevet et les chefs-d'œuvre de M. Carême. Aussi, avec quelle pitié dédaigneuse il traite ce déluge de vers et de nouvelles, de modestes brochures et de lourds in-8°, qui l'inondent! Quelle amère ironie passe sur les lèvres de cet ami d'Uhland et de Tieck quand un jeune poète présomptueux s'en vient lui apporter ses élégies d'amour et ses rêves de tristesse! et quelle froide moquerie s'imprime dans le regard de ce député patriote et consciencieux du Wurtemberg lorsque des ouvrages d'histoire et de politique s'offrent à lui revêtus de la livrée de la courtisanerie et du cachet de la servilité! Mais laissez ce qu'il y a de trop rude dans ses paroles, de trop incisif peut-être dans l'analyse qu'il fait d'un livre, et vous trouverez chez lui un esprit de critique large, profonde, et placée à un point d'élévation

devenu rare en Allemagne comme en France. Ce qui ajoute d'ailleurs tant de prix à ses suffrages, c'est qu'il ne se laisse influencer dans les jugemens qu'il porte par aucune considération personnelle, ni même par les liens de l'amitié : de là vient qu'une critique de Menzell est une chose de poids, d'après laquelle le succès d'un livre peut s'escompter à beaux deniers comptans comme la signature d'un négociant bien famé.

En traçant cette brève esquisse de l'état de la presse périodique allemande, je ne dois pas oublier de signaler ce qui prouve beaucoup pour notre influence en pays étrangers, c'est la publication de cinq journaux français : un à Francfort, deux à Leipzig, un à Berlin, et un autre à Vienne. Le premier est un journal politique; les autres sont formés à peu près sur le modèle du CABINET DE LECTURE, c'est-à-dire qu'ils s'occupent de recueillir ce qui s'offre à leur convenance dans nos revues littéraires, et ce n'est pas une surprise peu agréable que de trouver à trois cents lieues de son pays des articles français, sortis tout fraîchement d'une imprimerie allemande.

A considérer maintenant la presse d'Allemagne sous le rapport de l'influence qu'elle possède, et de la prospérité dont elle jouit, il faut reconnaître qu'elle reste à cet égard bien en arrière de la nôtre, et ce qu'il y aurait de plus étonnant, c'est que le contraire arrivât. La censure pèse de tout son poids sur ces journaux, et si quelques hommes hardis tentent de lui échapper, le meilleur parti qu'ils aient à prendre, c'est de porter avec un peu moins de gêne le joug qui les oppresse; c'est de tomber avec grâce comme le gladiateur. Quant au reste, quant à cette foule d'écrivains qui se trouvent toujours vivre en très bonne intelligence avec les censeurs, il y a, sur tout ce qui sort de leur plume, une teinte d'uniformité qui court d'une ville à l'autre, du fond de la Prusse à l'extrémité du pays de Bade. Presque tout leur travail ne consiste le plus souvent qu'à faire un résumé des principales nouvelles qui leur tombent entre les mains, et à les disposer avec plus ou moins de goût. Et qu'importe alors au bon bourgeois de Cobourg, de recevoir le journal de Munich, plutôt que celui de Francfort ou de Dresde? Le centre politique manque, le foyer où toutes les grandes discussions naissent et s'échauffent, le levier qui fait mouvoir toute une nation, n'est ni dans cette ville ni dans celle-là; sa première chose à ce bourgeois, c'est de savoir comment va son grand-duc, c'est de lire la nomination d'un nouveau conseiller, c'est de voir ce que l'on a discuté hier à la cour, chez les ministres, et pour tout cela, rien ne vaut mieux que la petite feuille in-4° qui s'imprime à deux pas de chez lui, dans laquelle il trouvera en outre un résumé de ce qui se passe de plus important dans le reste de l'Allemagne, et dans les autres états.

Réduits à un tel rôle, la plupart de ces journaux ne peuvent être comparés qu'à nos journaux de département, auxquels ils sont souvent encore bien inférieurs, pour la disposition matérielle et surtout pour la rédaction; ils ne dépassent guère les frontières du pays auquel ils appartiennent spécialement. Les journalistes des états voisins les reçoivent, il est vrai, mais le peuple s'en soucie peu, et n'a pas grande raison de s'en soucier.

Quant aux feuilles littéraires, elles partagent à peu près le même sort. L'esprit de décentralisation générale qui existe en Allemagne ne permet pas à Berlin de reconnaître la suprématie de Vienne, ni à Vienne celle de Stuttgardt, ni à Stuttgardt celle de Leipzig, etc.; toutes veulent avoir leurs bibliothèques, leurs littérateurs et leurs journaux; et, tandis que chez nous et en Angleterre, le concours d'un grand nombre d'écrivains sert à former des revues importantes, qui se distinguent et par la variété de leurs articles et par le volume de leurs publications, il paraît d'ici, de là, en Allemagne, dans chaque université, dans chaque petite ville, un petit journal qui compte deux ou trois rédacteurs : l'un y apporte une nouvelle, le second une pièce de vers, un autre un article de théâtre; tout cela remplit quelques numéros, et puis on recommence avec une nouvelle, une pièce de vers et un article de théâtre. Aussi voyez : le FREYMUTHIGE de Berlin, dont le rédacteur, M. Hering, n'est certes pas un homme ordinaire, n'a pas encore pu atteindre ses six cents abonnés; le GESELLSCHAFTER est à peu près placé au même niveau; et, quant à toutes ces feuilles qui paraissent en seconde ligne, elles peuvent crier merveille, si elles atteignent deux ou trois cents souscripteurs.

Viennent donc à présent les journaux scientifiques, les annales d'université, et les recueils qui, par le mérite d'une rédaction transcendante, ou par leur ancienneté, pourraient prétendre à une grande vogue; mais ici se présente une autre difficulté, ce sont les moyens de transport, car dans ce pays, ce n'est plus comme en France, où pour une taxe d'un sou nous allons faire circuler une feuille d'impression d'un bout du royaume à l'autre. En Allemagne, on n'a que deux moyens d'éviter l'énorme impôt que la poste perçoit sur toute espèce d'ouvrage imprimé, c'est d'expédier, au bout de huit ou quinze jours, par collection et non pas par chaque numéro, les journaux, en les plaçant dans des ballots de librairie, que l'on dépose au roulage (c'est de la sorte que la plupart des journalistes échangent entre eux), et l'on conçoit quel long retard cause un tel mode d'expédition; ou il faut s'abonner directement à la poste, et l'on obtient par là une certaine diminution sur la taxe ordinaire : mais il en coûte encore très cher pour recevoir directement par cette voie plusieurs feuilles périodiques; et c'est là, sans doute, une des principales entraves qui s'opposent

à ce que les feuilles allemandes s'en aillent plus au loin, et comptent un plus grand nombre d'abonnés.

Mais cette entrave prend encore bien plus de gravité lorsqu'au lieu d'établir des relations dans l'Allemagne même, on veut étendre ces relations à l'étranger. Alors, l'expédition que l'on ferait au moyen de la librairie devient véritablement trop lente pour qu'il soit possible d'y songer; et la poste allemande, qui se charge des abonnemens, perçoit sur chacun de ces abonnemens une taxe fort élevée. On en jugera par le tableau suivant :

Les Journaux politiques quotidiens coûtent, pour l'année,

	à Paris :	à Berlin :	
	80 fr.;	122 fr.	
La Revue des Deux Mondes.	50	67	50 c.
— — Britannique. . . .	52	66	50
— — Encyclopédique. .	50	75	»
— — Germanique. . . .	25	37	50
Le Cabinet de Lecture. . .	48	64	»

Ce tableau est fait d'après le catalogue de la poste de Berlin; et les chiffres sont loin d'être enflés, puisque je ne compte le thaler qu'à 3 fr. 75 c., ce qui le met à sa plus basse valeur. Ainsi, un journal politique français coûte aux habitans de Berlin la moitié en sus de ce qu'il nous coûte, à nous, et une de nos revues un tiers; bien entendu que le même impôt pèse sur les journaux que nous recevons d'Allemagne. N'est-ce pas une raison assez forte pour que nos feuilles politiques et littéraires se répandent au-delà du Rhin en si petit nombre? N'est-ce pas là une barrière imposée entre les relations de deux peuples qui sont appelés pourtant à faire entre eux un échange sans cesse plus large et plus suivi de leurs idées et de leurs travaux? Pourquoi donc le gouvernement ne tente-t-il pas de rompre cette barrière, et d'établir entre ces deux états, qui se touchent, une plus grande liberté de communication? Ce serait donner à notre presse périodique un nouveau moyen de prospérité et de développement; ce serait aussi, ce qui n'est certes pas d'une moindre importance, jeter chaque jour entre la France et l'Allemagne des liens plus puissans; faire que les deux peuples se connussent mieux, et s'éclairassent mutuellement. Que, s'il y a de grandes difficultés à vaincre pour traiter avec tant de petits états, elles sont loin cependant d'être insurmontables, car, dans ce cas-ci, une principauté entraînerait l'autre. Les Allemands désirent, tout autant que nous, devoir mettre de côté ces entraves journalières, qui les arrêtent à chaque instant dans leurs relations d'affaires, dans leur

correspondance, dans leur besoin d'étude; et ce serait, de la part de notre ministère, une belle initiative à prendre que celle de proposer l'abolition de toutes ces entraves. On a beaucoup parlé d'un traité de correspondance avec l'Angleterre, qui devait s'étendre aux feuilles périodiques, dont le prix est presque double à Londres. Jusqu'ici, le gouvernement français n'a pu vaincre qu'à demi les répugnances du POST-OFFICE : il est à désirer que ces difficultés ne tardent pas à être aplanies. Mais nous touchons à l'Allemagne comme à l'Angleterre; et, d'ailleurs, au point où nous en sommes venus, ces considérations de distance disparaissent, et les hommes éclairés de toutes les nations ne demandent qu'à correspondre ensemble, sans avoir à faire timbrer si cher l'affranchissement de leurs écrits et de leur pensée.

X. MARMIER.

VERS INÉDITS

D'ANDRÉ CHÉNIER.

Il va paraître d'ici à peu de jours (1) une édition des poésies d'André Chénier, plus complète que les précédentes. M. de Latouche, dans un article qui sert de supplément à sa notice sur le poète, avait déjà fait connaître plusieurs de ces fragmens et de ces ébauches qui n'avaient pas été comprises dans la première édition. Pour ne donner ici que des morceaux tout-à-fait inédits, nous nous bornerons aux suivans. La pièce à mademoiselle de Coigny rappellera à tout le monde par sa grace innocente et discrète ce que l'auteur de STELLO nous a naguère appris sur ces délicates amours. Les autres morceaux ne sont que des pensées isolées, des imitations de passages antiques, des pierres précieuses à demi taillées, et qui eussent sans doute trouvé place dans quelque ensemble. C'est ainsi que, par une heureuse inadvertance, on a laissé dans les fragmens nouveaux le développement de cette pensée :

Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage; etc.,

que le poète a depuis enchâssé sans presque aucun changement dans l'élégie seizième. De même, probablement, la plupart de ces petits fragmens et tableaux étaient destinés à figurer ailleurs. On aime à surprendre ainsi le mystère et les degrés de la création dans les œuvres du génie. C'est pour

(1) Chez Charpentier, rue Montesquiou, 4, et Renduel, rue des Grands-Augustins. Cette édition formera deux beaux volumes in-8°, et contient près de six cents vers inédits.

cela que nous avons cité le canevas de l'élégie des DEUX COLOMBES : les artistes y verront, en quelque sorte, l'œuf sacré avant l'éclosion. Il y a à profiter aux canevas les plus informes des maîtres : c'est le commencement tout intime de leur pensée. — On remarquera les vers énergiques de la fin, qui semblent inspirés sous les ruines du Portique, et qui révèlent le côté mâle et la gêne de cette grande ame d'André avant le JEU DE PAUME et les IAMBES.

I.

A mademoiselle de Coigny.

Blanche et douée colombe, aimable prisonnière,
Quel injuste ennemi te cache à la lumière?
Je t'ai vue aujourd'hui (que le ciel était beau!)
Te promener long-temps sur le bord du ruisseau;
Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,
Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.
Caché dans le feuillage, et n'osant l'agiter,
D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,
J'avais peur que le vent décelât mon asile.
Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,
De ne pouvoir aller, le ciel était si beau!
Promener avec toi sur le bord du ruisseau.
Car si j'avais osé, sortant de ma retraite,
Près de ta tête amie aller porter ma tête,
Avec toi murmurer, et fouler sous mes pas
Le même pré foulé sous tes pieds délicats,
Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie;
Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie,
Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,
Auraient connu soudain que tu fais mes amours.
Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,
T'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière;
Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,
Te promener encor sur le bord du ruisseau.
Blanche et douce brebis à la voix innocente,
Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,

Osé sortir du bois et bondir avec toi,
Te bêler mes amours et t'appeler à moi,
Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite,
M'auraient vu. Par leurs cris, ils t'auraient mise en fuite;
Et pour te dévorer eussent fondu sur toi,
Plutôt que te laisser un moment avec moi.

II.

Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs
Il n'est plus de soutien de tes jours chancelans,
Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,
Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,
Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.
Sur ton siége de hêtre, ouvrage de ma main,
Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-même,
Le front baissé, l'œil sec, et le visage blême,
Tout le jour en silence à ton foyer assis,
Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.
Et toi, toi, que fais-tu seule et désespérée,
De ton faon dans les fers lionne séparée?
J'entends ton abandon lugubre et gémissant :
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.
Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.
— La voici, disent-ils, la femme de douleurs!
L'étranger te voyant mourante, échevelée,
Demande : — Qu'as-tu donc, ô femme désolée?
— Ce qu'elle a? Tous les dieux contre elle sont unis :
La femme désolée, elle a perdu son fils!

III.

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
Chacun d'un front serein déguise ses misères.

Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
Nul, des autres mortels, ne mesure les peines
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes ;
Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
Se dit : — Excepté moi, tout le monde est heureux.
— Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
Ils changent ; et bientôt versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

IV.

Je veux qu'on imite les anciens.

— Tiré d'Oppien. —

. . . . . Comme aux bords d'Eurotas
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle, en un riche tableau,
Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau ;
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nérée,
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.
L'épouse les contemple ; elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux ;
Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

V.

Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les dieux les firent belles.
Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur ame innocente,
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
L'une a dit à sa sœur : — Ma sœur. . . . . .
. . . . . .

L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit, peut-être, ignorent les détours.
Viens. . . . . .
. . . . . .
L'autre a dit à sa sœur : — Ma sœur, une fontaine
. . . . . .
Le voyageur, passant en ses fraîches campagnes,
Dit : Oh! les beaux oiseaux! oh! les belles compagnes!
Il s'arrêta long-temps à contempler leurs jeux.
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.

VI.

At mihi contingat Veneris, etc.
— Ovide, liv. II. —

Oh! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours,
Sur le seuil d'une belle en arrêter le cours!
Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,
Mon ame, sans efforts, sans douleurs, sans combats,
Se dégage, et s'envole et ne le sente pas!
Qu'attiré sur ma tombe où la pierre luisante
Offrira de ma fin l'image séduisante,
Le voyageur ému, dise avec un soupir :
Ainsi puissé-je vivre, et puissé-je mourir!

VII.

La nymphe l'aperçoit et l'arrête et soupire.
Vers un banc de gazon, tremblante elle l'attire;
Elle s'assied. Il vient timide avec candeur,
Ému d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.
Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.
L'une, de son front blanc, va de sa chevelure

Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
Caresse lentement le mol et doux coton.
Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.
Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi,
Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi?
Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire?
Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,
Trop heureux! te pressaient entre leurs bras glissans,
Et l'olive a coulé sur tes membres luisans.
Tu baisses tes yeux noirs? Bienheureuse la mère
Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire!
Sans doute elle est déesse. Eh quoi! ton jeune sein
Tremble et s'élève? Enfant, tiens, porte ici ta main.
Le mien plus arrondi s'élève davantage.
Ce n'est pas (le sais-tu? déjà dans le bocage
Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi?)
Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.
Tu souris? Tu rougis? Que ta joue est brillante!
Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente!
N'es-tu pas Hyacinthe, au blond Phébus si cher?
Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter?
Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle,
Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle?
Mais, ô qui que tu sois, que tes yeux sont charmans!
Bel enfant, baise-moi. Mon cœur de mille amans
Rejeta mille fois la poursuite enflammée;
Mais toi seul, aime-moi, j'ai besoin d'être aimée.

. . . . . .

La pierre de ma tombe à la race future
Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture.

VIII.

TRADUCTION D'UNE ÉPIGRAMME D'ÉVÉNUS DE PAROS.

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,

Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
Nus, tremblans, dans les airs n'osent prendre l'essor.
Tu voles; comme toi la cigale a des ailes.
Tu chantes ; elle chante. A vos chansons fidèles
Le moissonneur s'égaie; et l'automne orageux
En des climats lointains vous chasse toutes deux.
Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie
A ton nid, sans pitié, cette innocente proie?
Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
Sous la morsure, hélas! d'un chanteur comme lui?

IX.

Si j'avais vécu dans ce temps de l'antique Rome....

Des belles voluptés la voix enchanteresse
N'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.
Je n'aurais point en vers de délices trempés,
Et de l'art des plaisirs mollement occupés,
Plein des douces fureurs d'un délire profane,
Livré nue aux regards ma muse courtisane.
J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras;
Et si du grand César l'invincible génie
A Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,
J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,
Sur les bords africains, défait et non vaincu,
Fils de la liberté, parmi ses funérailles,
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles !
Et des pontifes saints les bancs religieux
Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux
Prouver en longs discours appuyés de maximes
Que toutes mes vertus furent de nobles crimes,
Que ma mort fut d'un lâche, et que le bras divin
M'a gardé des tourmens qui n'auront point de fin.
. . . . . .

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1833.

Les affaires d'Espagne occupent tous les esprits; et au mouvement que se donnent tous les hommes politiques, il semble que nous soyons rentrés dans les intrigues qui précédèrent la fameuse guerre de la succession. Depuis long-temps on s'attendait à recevoir la nouvelle de la mort de Ferdinand VII; déjà plusieurs fois des avis controuvés avaient dû faire prendre les mesures nécessaires en pareil cas; cependant, quand la nouvelle officielle et véritable arriva au cabinet de Neuilly, rien ne se trouva prêt pour aviser aux embarras qui devaient naître de cet important évènement politique. Un conseil fut assemblé, et le véritable président, le chef réel du ministère, prit à peu près seul la parole, et seul se montra un peu instruit des intérêts de la France et des chances de succès qu'on peut avoir en Espagne. Un des ministres, homme historique s'il en fut, se jeta dans l'histoire des affaires de la succession, dans la discussion de la coutume salique qui régit la famille des Bourbons, et imagina, comme moyen diplomatique, de faire valoir à la jeune reine douairière d'Espagne le sacrifice de ce principe que les Bourbons cadets de France consentent à lui faire. C'est à cette niaiserie de professeur que se réduisirent les lumières que le ministère tout entier apporta dans ce conseil. Les autres

ministres se rangèrent pour la plupart, selon leur coutume, à l'opinion du maître; et deux d'entre eux, les seuls qui aient conservé quelque velléité d'indépendance, déclarèrent qu'ils n'étaient pas PRÉPARÉS. L'agonie de Ferdinand, qui a duré dix mois, leur avait cependant laissé le temps de s'instruire.

Pour s'assurer toute la sécurité possible pendant ces inutiles conférences, on avait bravement enseveli dans le mystère du cabinet le contenu de la dépêche de Madrid. Voulait-on prendre le temps de s'instruire, et se mettre en état de répondre aux interpellations que les ambassadeurs étrangers ne manqueraient pas de faire à la réception de cette nouvelle? Se réservait-on l'avantage et le plaisir de favoriser quelques honnêtes amis du parquet et de la coulisse? Toujours est-il que la nouvelle de la mort du roi d'Espagne, parvenue au gouvernement par voie télégraphique, fut gardée secrète pendant deux grands jours, et qu'à l'heure même où le ministère annonçait l'évènement dont il venait, disait-il, d'avoir connaissance par le télégraphe, un courrier arrivé de Madrid, à dos de cheval, quittait l'étrier rue Bergère, chez un de nos principaux banquiers, et lui apportait cette même nouvelle à peu près dans les mêmes termes. Il faut que ce courrier se soit servi de bien bons chevaux, ou nos ministres de bien mauvais télégraphes. C'est ce que nous ne saurions dire; mais ce qui est bien certain, c'est qu'une forte baisse, très prévue, très naturelle, fut le résultat de cette communication.

L'administration du télégraphe que Casimir Périer avait réclamée pour lui seul, en sa qualité de président du conseil et non de ministre de l'intérieur, est restée dans les mains du chef de ce dernier département. Or, pour peu qu'il soit souple et dévoué, les nouvelles venues par cette voie peuvent être communiquées directement au chef réel du ministère, sans l'intervention des autres ministres. Le mécanisme de cette communication est d'une grande simplicité. D'abord, un personnel peu nombreux est attaché à l'administration télégraphique, et tout le secret est circonscrit dans un cabinet central, composé d'un administrateur en chef, d'un traducteur et d'un copiste. La dépêche, copiée sur les signaux de la machine, est apportée, au fur et à mesure qu'elle se dessine, à l'interprète, qui la traduit sous les yeux même de l'administrateur; et, selon les réglemens, elle doit être envoyée en triple expédition au président du conseil, au ministre de l'intérieur, et au ministre que cette dépêche concerne. Mais les réglemens plient toujours devant une volonté puissante et ferme, et un ministre de l'intérieur, qui sait avec quelle grâce on l'accueille quand il se présente avec une dépêche unique, bien soigneusement cachée à tous ses collègues, ne résiste pas toujours à ces séductions. C'est au

ministère de l'intérieur que M. de Montalivet et M. Thiers ont achevé de consolider leur faveur, et dans notre régime actuel, on pourrait donner au ministre chargé de ce portefeuille, le titre plus exact de premier commis du télégraphe.

Les nouvelles du télégraphe ne sont pas toujours aussi cruellement séquestrées. Le télégraphe n'apporte pas chaque jour l'annonce d'une mort de roi; souvent ses communications intéressent moins directement le pouvoir suprême, et alors on les laisse tomber avec clémence, comme une pluie bienfaisante, sur les commensaux des ministres, qui se composent de pairs, de députés, de gens d'affaires et de médecins, race familière qui eut de tout temps ses accès libres près de tous les pouvoirs. Il faut voir ces jours-là avec quelle rapidité les cabriolets et les tilburys des agens de change s'élancent vers la Bourse, quel mouvement au parquet, quel flux, quel reflux de questions, d'ordres, d'achats, de ventes et d'agitations de toute espèce! Au milieu de l'activité et du désordre de cette sphère subalterne, de cette fourmilière ministérielle, on distingue un groupe calme, fier et dédaigneux, qui ne prend pas la moindre part à tout ce mouvement, et l'observe avec un malin sourire. C'est le grand monde financier, peu nombreux comme le grand monde, véritable ministère, qui a ses représentans près de chaque ministre à portefeuille, et qui, parmi toutes ces confidences et ces nouvelles qu'on se dépèce avidement sur le pavé de la Bourse, a déjà choisi ce qui lui semblait bon. Les affaires de ce groupe-là sont déjà terminées, lorsque celles du second groupe commencent. Ainsi, dans les grandes journées, chacun de nos ministres assiste à la Bourse de sa personne en quelque sorte, de même que les banquiers siègent par procuration dans le conseil, tant toutes ces ames et ces intérêts sont unis! Nous traçons ici, avec une certaine exactitude, le tableau de cette division des pouvoirs et de ce double ministère, tel que l'ont établi des relations durables et journalières, fondées à la fois sur des sentimens d'amitié et d'intérêt réciproques :

Présidence.		— M. DE ROTHSCHILD.
Ministère de la guerre.	Le maréchal SOULT.	— MM. DAVILLIERS et Cie.
— — des finances..	M. HUMANN.	— MM. DELESSERT et Cie.
— — de l'intérieur.	M. D'ARGOUT.	— MM. PILLET WILL et Cie.
— — de la marine.	M. DE RIGNY.	— M. TOURTON. / M. WELLS, abs. par congé.
— — du commerce.	M. THIERS.	— MM. ESPARRIA et Cie.

On voit que non-seulement les capacités figurent dans le ministère actuel, mais encore qu'elles y sont doubles, et que chaque département,

déjà occupé par un homme spécial ou spirituel, est encore flanqué de quelques-unes de ces intelligences, moins brillantes, mais solides, dont on pourrait formuler l'étendue d'après leurs comptes à la Banque de France et au Trésor. Pour notre part, nous sommes loin de contester le mérite de ce ministère adjoint, et nous partageons l'opinion d'un de nos hommes de finance les plus distingués, qui se récriait fort contre les gens qui pensent qu'on peut faire sa fortune sans esprit. Rien de plus spirituel qu'un banquier riche; et, pour n'en citer qu'un seul, M. Rothschild lançait, il y a peu de temps, contre la presse une saillie plus ingénieuse que toutes celles qui lui ont été décochées par le MIROIR et les feuilles légères. Le capitaliste des rois niait, devant un homme du métier, la puissance et l'influence des journaux : « Prenez garde! dit celui-ci; les journaux font l'effet de la goutte d'eau, qui, lentement, perce la pierre. — Sans doute, répondit le banquier; mais que la pierre se meuve un peu seulement et s'agite, la goutte n'y fera pas la plus petite brèche. Eh bien! le gouvernement, c'est la pierre. » Ce mot de M. Rothschild est au moins aussi spirituel que tous ceux de son collègue M. Thiers, et il leur ressemble 'pautant plus, qu'il n'est pas vrai.

Les affaires de bourse nous ont fait perdre de vue l'affaire d'Espagne. Après de mûres combinaisons, M. Mignet, directeur des archives du ministère des affaires étrangères, a été expédié à Madrid. M. Mignet est l'ami d'enfance et le compagnon de M. Thiers. Venus à Paris ensemble, pauvres et laborieux, ils furent admis, grace à la protection de Manuel et de M. Laffitte, M. Thiers au nombre des rédacteurs du CONSTITUTIONNEL, et M. Mignet parmi ceux du COURRIER FRANÇAIS. En même temps, ils se mirent tous deux à écrire, chacun de son côté, une histoire de la révolution française. L'histoire de M. Mignet est encore plus radicale que celle de M. Thiers; et M. Mignet a eu beau modifier ses doctrines depuis que l'habit de conseiller d'état cache l'ancien rédacteur du COURRIER FRANÇAIS, ses principes écrits, ceux qui restent, sont seuls connus dans les pays étrangers. M. Mignet aura donc beaucoup à faire pour vaincre la répugnance du corps diplomatique à son égard. Il trouvera à Madrid M. d'Oubril, cet ambassadeur de Russie dont l'habileté causait tant d'ombrage à Napoléon, qu'il exigea son rappel d'Espagne; M. Liebermann, chargé d'affaires de Prusse, Israélite adroit que son talent a porté à ce poste, en dépit des préjugés qui repoussent sa race des hautes affaires dans toute l'Allemagne; M. Brunetti, dont M. de Metternich vante beaucoup la finesse et la dextérité; et, enfin, M. Villiers, ambassadeur d'Angleterre, qui, bien que notre allié, sera l'obstacle le plus grand à l'accomplissement de la mission de M. Mignet.

M. Mignet est un beau jeune homme, au regard rêveur et mélancolique, élégant et recherché comme l'était M. Sébastiani dans ses beaux jours, et porteur d'une chevelure blonde toute pareille à celle que Mme de Staël admirait si passionnément sur la tête de Benjamin Constant. On a dit avec beaucoup de méchanceté que les femmes le regardent comme un grand historien, et les hommes comme un homme à bonnes fortunes : il n'en est rien. M. Mignet est un esprit droit et judicieux, et il a obtenu dans le monde des succès faits pour exciter l'envie. M. Thiers, qui apprécie fort bien toutes les capacités de son ami, est l'auteur véritable de cette mission, qu'il a appuyée de ces motifs qui faisaient rougir le duc de Saint-Simon quand on les exposait dans le conseil de la régence. En un mot, M. Mignet est envoyé à Madrid, près de la jeune veuve de Ferdinand, dans les mêmes vues qui firent nommer, du temps d'Anne d'Autriche, le duc de Buckingham ambassadeur à la cour de Louis XIII.

Mais l'Angleterre n'a pas encore oublié ces bonnes traditions. Il y a plus de deux mois, et du vivant même de Ferdinand, que M. Villiers est parti pour le même poste. M. Villiers est aussi un beau jeune homme, droit, bien fait, et de bonnes manières : sa chevelure est blonde aussi, mais elle ne tombe pas candidement sur son cou comme celle de M. Mignet; au contraire, elle se relève avec fierté sur son front, et lui donne une sorte d'audace qui manque essentiellement à son compétiteur. M. Villiers est pénétrant et ferme, et il s'appuie sur une haute position sociale qui lui assure partout ses libres entrées. L'héritier d'une pairie anglaise peut marcher de front avec ce qu'il y a de plus haut en Espagne; et malheureusement M. Mignet n'apporte dans ce pays d'aristocratie nobiliaire, qu'une naissance un peu plus qu'obscure. D'ailleurs il est sans titre pour sa mission, à moins qu'il n'ait en poche des lettres de créance qui le nommeraient à la place de M. de Rayneval, et qu'il serait autorisé à déployer dans l'occasion. Nous en doutons toutefois, et nous sommes à peu près sûrs qu'en fouillant M. Mignet, on ne trouverait sur lui que des lettres de change. On parle d'un million. A Berne ou à Baden, ce serait beaucoup. A Madrid ce n'est rien.

Telle est la situation des deux jeunes envoyés de France et d'Angleterre qui doivent concourir au même but, mais que la nature de leurs instructions et la parité de leurs personnes, rendront nécessairement rivaux, au lieu de les unir contre la vieille diplomatie qui les observe. Déjà M. Villiers a pris les devans en forçant la porte de M. Zéa Bermudez, qui refusait de le voir, et en le contraignant à lui donner un récépissé de la reconnaissance de dona Isabella II par l'Angleterre. La lutte sera curieuse, et les documens ne nous manqueront pas.

Tandis que M. Mignet se mettait en route pour les Pyrénées, lord Stuart de Rothsay, ancien ambassadeur en France, arrivait en Angleterre de retour d'un voyage encore plus dangereux, et dont les chances étaient moins agréables. Lord Stuart était parti pour l'Écosse quelques jours avant les grandes tempêtes qui désolèrent l'Océan, annonçant à toute la société de Londres qui allait tenter une petite excursion pour son plaisir. Dans un port d'Écosse où séjourna le noble lord, il lui prit fantaisie d'assister à une pêche, et il monta sur une de ces grandes embarcations pourvues de vivres pour quelques jours, qui vont au-delà du canal guetter le passage des harengs. Quelques heures après son départ, une effroyable tempête s'éleva, et le navire, chassé par les vents, fut poussé jusque dans la mer du Nord, d'où il ne put regagner l'extrémité de l'Écosse qu'au bout de plusieurs semaines. Pendant ce temps, on se livrait à Londres à une foule de conjectures sur l'absence de lord Stuart, et on pensa généralement qu'il s'était embarqué pour la Hollande, chargé d'une mission secrète près du roi Guillaume. Déjà, dit-on, le ministère anglais avait envoyé un émissaire à Amsterdam pour épier sa conduite, et déjouer des intrigues qu'on regardait comme dangereuses de la part d'un homme aussi habile, lorsqu'un matin le malheureux lord apparut sur le rivage d'Écosse, encore plus maigre qu'on ne l'avait jamais vu, et dans un état de délabrement qui n'eût pas fait soupçonner en lui un membre de la chambre des pairs et l'un des plus nobles représentans de l'aristocratie anglaise près des grandes cours de l'Europe. On dit que la gravité de lord Grey n'a pas tenu au récit de cette aventure, et qu'il a témoigné à lord Stuart le regret de ne l'avoir pas chargé d'une négociation près du gouverneur du Groënland.

M. Thiers se marie décidément la semaine prochaine; il épouse Mlle Dosne. M. Dosne, futur beau-père de M. Thiers, avait été nommé receveur-général à Brest, à l'époque où M. Thiers était secrétaire-général du ministère des finances. Le titre de pair de France a été promis à M Dosne, en faveur de ce mariage. Cette nomination aura lieu prochainement.

Quelques personnes mal informées ou malveillantes ont répandu le bruit que M. Aguado avait réuni quelques capitalistes et quelques hommes d'état absolutistes dans son château de Petit-Bourg, et que là il avait été question d'ouvrir un emprunt en faveur de l'infant don Carlos, que la QUOTIDIENNE décore du titre de Charles V. Il est très vrai qu'un grand nombre d'Espagnols, jugeant avec raison de l'influence de M. Aguado, par sa grande fortune et sa capacité, se sont groupés autour de lui, comme au centre de la force et de la pensée. Il est également vrai que des ouvertures ont été faites pour négocier un emprunt, et que ces ouvertures ont été accueillies, non pas avec faveur, mais avec enthousiasme. Seu-

lement les fonds de cet emprunt seraient destinés à la reine d'Espagne, et nous savons que M. Aguado n'a pas attendu la réalisation de ce projet, pour faire offrir à la régente tous les services qu'il est capable de lui rendre. De telles offres, de la part de M. Aguado, valent bien la reconnaissance conditionnelle de quelques souverains, et la régente saura sans doute les apprécier. Il était aussi trop invraisemblable de supposer que M. Aguado, qui, en France, se rattache par ses principes et par ses liaisons au mouvement et à l'opposition, se ferait le partisan de don Carlos et du parti de la Foi en Espagne. Le caractère généreux et loyal que M. Aguado a montré si souvent, devait le mettre à l'abri de pareilles imputations.

Il en est ainsi du bruit qui s'est répandu de l'entrée de M. de Talleyrand au ministère des affaires étrangères. Nous le répétons, M. de Talleyrand a été forcé de venir en France par suite de la mort d'un de ses hommes d'affaires, et il ne tardera pas à retourner en Angleterre. Ce serait d'ailleurs une dérision que d'offrir le portefeuille des relations extérieures à M. de Talleyrand, qui regarde Londres comme le marché des affaires de la France, et qui a sû en effet y concentrer toutes les négociations. Faut-il donc dire que ce n'est pas sans de profondes méditations et de grands efforts, que M. de Talleyrand est parvenu à retenir et à attirer à Londres les négociateurs qui y traitent pour le compte des puissances, et que ce personnel, qui lui convient, ne se retrouverait pas à Paris? M. de Talleyrand n'a pas le temps de recommencer à rassembler ici les élémens d'une nouvelle conférence; il ira retrouver à Londres ceux qu'il y a laissés, et les mésintelligences qui existent entre lui et M. de Broglie ne l'arrêteront pas. Un mot suffira : M. de Talleyrand ne correspond pas avec M. de Broglie. Sa chancellerie seule communique avec les bureaux. Les lettres de l'ambassadeur vont à une autre adresse. C'est à ce prix que se conservent aujourd'hui les ministères!

Il est vrai que les ministères valent la peine d'être conservés. M. Humann, principal actionnaire des salines de l'Est, vient de faire cerner, par la gendarmerie, des exploitations de salines rivales. Les portes des bâtimens ont été enfoncées violemment par ordre du sous-préfet, muni d'un mandat de M. le ministre des finances, et ces établissemens fermés malgré les réclamations des propriétaires. Les tribunaux seront appelés à faire justice de cet acte de violence. Nous ne préjugerons pas la question, mais il est fâcheux, pour la réputation de M. Humann, que lui et tous ses amis d'Alsace, MM. Saglio, Hermann, Gontard et autres, soient si directement intéressés à la ruine de ceux qu'il poursuit avec tant de véhémence.

En attendant, les tribunaux ont donné une rude leçon à M. Persil, en

le déboutant dans l'affaire des colporteurs arrêtés, par l'ordre de M. Gisquet, sur la voie publique. M. Gisquet n'avait pas seulement transgressé la loi, il l'avait bravée; et pour le défendre, M. Persil venait demander naïvement au tribunal d'imiter M. Gisquet, attendu, disait-il, que les journaux sont ennemis de la justice. Dans son réquisitoire, qui mérite d'être répandu dans toute la France, M. Persil avance aussi qu'il faut absolument sévir contre ces hommes qui ne craignent pas de dire aux ouvriers « qu'ils sont hommes comme les autres ». On ne saurait rien voir de plus maladroit que ce réquisitoire. C'est une véritable fatalité pour un gouvernement qu'un homme tel que M. Persil, qui, de médiocre avocat, et d'honnête interprétateur d'hypothèques qu'il était, est devenu tout à coup un fougueux inquisiteur qu'on dirait échappé d'un couvent espagnol. On a comparé M. Bellart à M. Persil; M. Bellart était plus suceptible de raison et de prudence, et il mettait moins légèrement en péril les ministres qui l'employaient.

L'ouverture du Théâtre-Français a eu lieu cette semaine; M. Fontaine, qui s'était chargé de la décoration de la salle, s'est montré digne de sa réputation. L'architecte des Tuileries et du Palais-Royal n'a pas jugé à propos de faire des frais d'imagination pour une salle de théâtre. Il n'est pas de café de faubourg qui ne soit décoré avec plus de goût et de sentiment de l'art. M. Chenavard, à qui M. Fontaine a enlevé ce travail, lui doit des remerciemens et une sincère reconnaissance. Les dessins de M. Chenavard seront publiés prochainement, et achèveront de relever le mérite de M. Fontaine. On assure que le triste barbouillage du Théâtre-Français n'a pas coûté moins de 62,000 francs. La salle de l'Opéra, la plus vaste et la plus noblement décorée de toutes les salles de théâtre, a été complètement peinte, avec toutes ses fresques et ses dorures, pour 52,000 francs. En attendant mieux, M. Chenavard a été chargé par le ministère de la décoration de l'Opéra-Comique.

Les décors du petit théâtre de Chantilly, construit par le prince de Condé, et où M. le duc de Chartres avait fait ses débuts dramatiques, viennent d'être mis en vente pour le compte de la liste civile. Cette vente produira à peu près six cents francs, et les habitans de Chantilly seront privés du seul théâtre qu'ils avaient.

Le théâtre du Vaudeville ne se vend pas, mais M. Arago, son directeur, se retire. M. Arago est un homme d'esprit et de talent, qui était d'un grand secours à son théâtre. Il l'abandonne par suite des désagrémens que lui ont suscités ses co-associés, en faisant représenter, pendant son absence, un vaudeville de M. Ancelot, intitulé LES TÊTES RONDES ET LES CAVALIERS, où se trouve un grand nombre d'allusions carlistes.

A l'Ambigu-Comique, un mauvais mélodrame, intitulé LOUIS XIII, et tiré du beau roman de M. de Vigny; aux Variétés, les TIRE-LAINES, triste farce sans esprit; l'Opéra prépare un ballet en trois actes; et les Italiens attirent la foule, grace à la voix d'Iwanoff et surtout à celle de Rubini.

La critique politique nous a fait négliger depuis quelque temps la critique littéraire. Hâtons-nous de remplir cette lacune.

L'inépuitable M. Balzac a grossi son bagage de deux épais volumes, LE MÉDECIN DE CAMPAGNE. M. Balzac a quitté cette fois sa Touraine, et s'est jeté dans les belles vallées du Grésivaudan, dans les campagnes de Grenoble, au milieu des sites âpres et pittoresques de la Grande-Chartreuse. La manière dont M. Balzac compose ses tableaux, cette richesse de détails, cette observation microscopique des minuties qui le distinguent, et qu'il applique tantôt à la description d'une cabane ou d'une chambre d'auberge, et tantôt au portrait d'une jeune fille ou d'une vieille femme dont on dirait les rides comptées par le pinceau de Gérard Dow, convenaient mal peut-être aux grands paysages agrestes de l'Isère. Aussi nous doutons que les descriptions de M. Balzac soient goûtées dans le magnifique pays qu'il a décrit. M. de Stendhall, dans son délicieux roman, intitulé, on ne sait pourquoi, LE ROUGE ET LE NOIR, avait aussi animé son début par une description des campagnes de Grenoble; c'est là qu'il faut chercher la peinture des lieux décrits par M. Balzac dans son nouveau roman. Malheureusement pour les lecteurs et pour M. Balzac, ce n'est pas seulement la partie descriptive qui se trouve faussée et incomplète dans LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

M. Benassis, le médecin de campagne, est une sorte de Bonhomme Richard, qui regarde sa profession comme un sacerdoce, et qui s'occupe tout à la fois de la réforme politique et sociale de sa commune. De là d'interminables discussions entre lui, le curé, le maire, et tous les personnages qui représentent les diverses classes de la société. Ces conversations forment une suite de contes d'économie politique, qui rappellent ceux de miss Harriet Martineau, moins la science sociale, que miss Martineau possède fort bien, et dont M. Balzac n'a perçu quelques élémens qu'à l'aide d'une intelligence vive et ingénieuse; mais ces jets désordonnés ne suffisent pas à remplacer les faits qui lui manquent absolument.

Dépouillé de ses prétentions scientifiques, il reste peu de pages au nouveau livre de M. Balzac; mais dans ce peu de pages on retrouve le talent chaud et animé, l'esprit observateur du fécond romancier. Nous citerons particulièrement la mort d'un fermier des montagnes du Dauphiné et ses

funérailles, tableau vrai, original et parfaitement senti de ces mœurs primitives si peu connues. M. Balzac a vu cette fois, il n'a pas créé, comme il le fait souvent, des types imaginaires, en les donnant pour l'expression de la vérité, et ce court épisode suffirait à faire oublier tout ce que LE MÉDECIN DE CAMPAGNE renferme de fastidieuses descriptions, de plaisanteries lourdes et prolongées et de pâles discussions sans profondeur et sans portée.

M. Alphonse Karr, qui s'est fait connaître par son joli roman de SOUS LES TILLEULS, lui a donné en quelque sorte une suite dans UNE HEURE TROP TARD. Il serait presque impossible d'analyser le nouveau roman de M. Karr; c'est une fine et délicieuse étude du cœur, développée avec un art infini, gâtée souvent par des bizarreries et une affectation d'originalité qui déparent quelques-unes des meilleures parties de ce livre. M. Karr possède à un haut degré ce qui manque à M. Balzac. Quand il se trouve en présence du ciel, des champs, des eaux fraîches et pures, son style et sa pensée s'élèvent; on sent que cette nature qu'il décrit, il n'est pas venu l'étudier un beau jour pour ajouter quelques pages descriptives à un roman; M. Karr connaît tous les secrets de la vie champêtre; on ne peut douter, en le lisant, qu'il n'ait vécu familièrement, et pendant de longues années, dans ces bois de chênes, au milieu de ces prairies boisées de bouleaux et de saules qu'il se plaît à montrer à ses lecteurs. M. Karr compose naturellement et simplement le fond de ses tableaux. M. Balzac peint d'abord péniblement ce fond, et il y applique ensuite, bon gré mal gré, ses personnages. D'un côté est le vrai; de l'autre se trouve l'effet. Ici l'air pur, le chant des oiseaux, les rayons du matin qui percent les vapeurs des marécages, la fraîcheur des douces matinées d'octobre, et la douce chaleur du printemps; là un ciel de fantaisie, un soleil de théâtre, une nature brillante, mais factice, décoration bien faite qui plaît aux yeux, mais qu'il ne faut pas regarder long-temps ni examiner de trop près.

Les trois personnages principaux du roman de M. Karr, ingénieusement groupés, ont un charme inexprimable. Richard est l'homme positif, et de plus l'homme heureux. Ses fautes même lui réussissent. Maurice, son ami, est l'homme du sentiment que toutes ses bonnes qualités et ses bonnes actions mènent à sa ruine. Entre eux, il y a une jeune fille, Hélène, d'une belle ame, d'une admirable beauté, que la noblesse de son cœur entraîne chaque jour, et par une effroyable fatalité, à une ignominie nouvelle. Hélène se livre à un grand seigneur pour donner du pain à sa mère, Richard donne un grand coup d'épée à son ami, lui enlève la place qu'il sollicitait, s'enrichit tandis qu'il se ruine, et tout cela si involontairement, par un effet si naturel des qualités positives de son esprit,

que le malheureux Maurice ne peut refuser à Richard son amitié et son estime. Tout ce tableau est si frais et si brillant, et l'imagination de l'auteur, la solidité de ses études et de ses connaissances, l'originalité de ses vues, y ont répandu une variété si grande, qu'on ne saurait trouver une lecture plus attachante. Si M. Karr ne se laisse pas étourdir par le succès de ses deux romans; s'il s'abstient désormais de ces efforts pénibles qui gâtent si souvent le style naturel, vif et gracieux qui lui appartient, s'il obéit au sentiment qui le domine dans ses meilleures pages, et qui donne des émotions si vraies et si pures, il prendra bientôt une des premières places parmi les romanciers de cette époque. M. Karr, qui comprend si bien la nature et ses simples beautés, n'a qu'à la consulter; elle lui donnera de meilleurs conseils que la critique.

Dans L'EXCELLENZA, OU LES SOIRS AU LIDO, M. Roger de Beauvoir a déployé toutes les qualités et tous les défauts de la jeune école littéraire. De brillantes couleurs, des saillies spirituelles, un talent de narration remarquable, distinguent les contes de M. de Beauvoir, et une connaissance parfaite de l'Italie, qu'il a habitée long-temps, leur donne un cachet tout particulier. M. Roger de Beauvoir s'était fait connaître par un livre plein d'intérêt, qui décelait une étude consciencieuse de notre vieille histoire. LES SOIRS AU LIDO ajouteront à la réputation de l'auteur de L'ÉCOLIER DE CLUNY; LEA MARINI, la plus jolie nouvelle de ce recueil, est surtout contée avec beaucoup d'art. Venise, dont on a tant abusé, y est dépeinte avec grandeur, enrichie de coloris, et tous les petits poèmes en prose dont se compose le livre de M. Beauvoir, vous saisissent par un intérêt dramatique puissant. M. Beauvoir promet un second volume à ses lecteurs.

Nous avons sous les yeux la traduction du brillant ouvrage de M. Bulwer, intitulé : L'ANGLETERRE ET LES ANGLAIS. Ce livre est dédié au prince de Talleyrand, et on ne peut se dissimuler que le chapitre qui accompagne cette dédicace n'ait une teinte un peu moqueuse. Un homme d'un esprit aussi fin et aussi caustique que l'est M. Bulwer, était cependant fait pour comprendre celui de M. de Talleyrand. Le livre de M. Bulwer sera bien utile en France, où l'on apprécie si mal l'Angleterre et les Anglais. L'auteur de PELHAM, répandu dans la société, membre du parlement, lié par ses sentimens politiques avec toute l'aristocratie whig, rapproché de la bourgeoisie par sa vie antérieure, ayant eu à souffrir, comme esprit libéral, comme esprit supérieur et comme écrivain, de tous les préjugés de la société anglaise, était dans une excellente situation pour observer les mœurs de ses compatriotes et mettre le doigt sur les plaies de son pays. M. Bulwer l'a fait sans ménagement, avec toute la verve, la

finesse, la propriété d'expressions, le génie de sarcasme dont il avait déjà fait preuve, dans PELHAM, dans FALKLAND et dans la charmante composition d'EUGÈNE ARAM. M. Bulwer pose d'abord en fait que la vanité nationale des Français consiste à appartenir à un si grand pays, tandis que la vanité d'un Anglais se délecte dans la pensée qu'un si grand pays LUI APPARTIENT. Le fondement de toutes nos idées, comme de toutes nos lois, dit-il, est placé dans le sentiment de la propriété. C'est MA femme que vous ne devez pas insulter, c'est MA maison dans laquelle vous ne devez pas pénétrer, c'est MON pays dont vous ne devez pas dire de mal, et par une sorte d'appropriation qui s'élève au-dessus de la terre, c'est MON Dieu que vous ne devez pas blasphémer. L'Anglais est donc vain de son pays, ajoute M. Bulwer. Pourquoi? pour ses édifices publics? il n'y entre jamais. Pour ses lois? il les décrie sans cesse. Pour ses hommes publics? ce sont des charlatans. Pour ses écrivains? il ne les connaît pas. Il est vain de son pays pour une excellente raison : c'est que ce pays le produit LUI!

C'est là le principe sur lequel repose tout le livre de M. Bulwer. C'est par cette excessive concentration d'égoïsme qu'il explique tous les phénomènes de prospérité, de grandeur, de bizarrerie, tous les effets bons ou mauvais de l'esprit national, le défaut de sociabilité, en un mot tout le mouvement social de l'Angleterre. De longues vues, empreintes d'un sens exquis, ont présidé à toutes ces observations formulées en une série de portraits originaux, où derrière l'homme politique on retrouve toute la verve du romancier. M. Bulwer explique surtout parfaitement la nature de l'influence qu'exerce l'aristocratie anglaise, dont les membres, au lieu de se tenir à l'écart des autres classes, et de renfermer leur dignité au sein des distinctions héraldiques, se sont mêlés à la nation en s'appropriant tous les avantages d'une telle alliance. Les nobles anglais ne se font pas scrupule d'épouser des filles de banquiers, d'avocats et de négocians; leurs assemblées d'agriculture et de comté les mettent en contact avec des personnes de tous les rangs; leurs relations politiques les lient intimement avec les hommes de talent et de capacité de toute espèce. Ce mélange a eu pour effet de réduire de plus en plus la valeur de l'homme à celle que lui donnent ses richesses, et de rétablir un niveau d'égalité qui tend de plus en plus à effacer les autres distinctions.

Partant toujours de ce principe d'égoïsme et d'avidité qu'il a reconnu dans ses compatriotes, M. Bulwer nie la haine que les Anglais portent aux Français, et qui tend heureusement chaque jour à s'affaiblir. Cette haine consiste, selon l'auteur anglais, seulement dans l'éloignement que la pauvreté de la plupart des Français qui résident en Angleterre fait

éprouver à leurs hôtes et à leurs créanciers. « Tous les étrangers réfugiés et malheureux sont, dit-il, en butte à la même aversion. Un Russe de ma connaissance vint en Angleterre, il y a deux ans, avec une petite valise. Juste ciel! quel mal il dit de nous! Je le vis, il y a peu de temps, comme il venait nous faire sa seconde visite; il était ravi de tout ce qu'il voyait : quels progrès le peuple avait faits! que nous étions hospitaliers! — A quoi pouvait tenir cette différence dans le jugement que le Russe portait de nous? A ce que, dans l'intervalle qui s'était écoulé entre ses deux voyages, son oncle était mort, et lui avait légué une grande fortune. Ni à sa première visite, ni à la seconde, ces bonnes gens n'avaient considéré l'étranger : à l'une, ils avaient regardé sa petite valise; à l'autre, ses trois voitures à quatre chevaux. »

M. Bulwer n'a pas jeté un coup d'œil moins sagace sur les classes inférieures que sur l'aristocratie. Son chapitre de l'influence des cabarets sur la santé et les mœurs du peuple, résultat d'une enquête près du boroughreeve de Manchester, M. Braidley, est un morceau plein d'intérêt et de vues nouvelles. Ses considérations sur l'armée, peu favorables au régime anglais, sont assez puissantes pour provoquer une réforme dans cette partie de l'administration. Mais ses portraits sont surtout caractéristiques; ils expliquent, en quelque sorte, les opinions émises au commencement de cet ouvrage, et forment comme une suite de pièces justificatives aux assertions de l'auteur. Le livre de M. Bulwer a eu un grand succès en Angleterre; un pareil succès l'attend ici.

F. BULOZ.

DE LA CHINE

ET DES TRAVAUX

D'ABEL RÉMUSAT.

DEUXIÈME ARTICLE[1].

On raconte qu'un professeur de théologie fut, à raison de quelque proposition hétérodoxe, suspendu et mis en prison, où il resta un an. Quand il reparut dans sa chaire, il commença en ces termes : « Messieurs, je vous disais dans ma dernière leçon... » Sans avoir une aussi bonne excuse à donner pour une interruption presque aussi longue, l'auteur de cet article se voit forcé de faire comme ce professeur de théologie. Je disais donc dans mon premier article ce que sont l'écriture et la langue des Chinois ; j'indiquais les principales branches de leur littérature, et, en particulier, celles dont la science habile de M. Rémusat nous a fait connaître quel-

(1) Voyez la première série de la *Revue*, livraison du 15 novembre 1852.

ques échantillons. Aujourd'hui, pour tenir une promesse dont j'ai regret d'avoir tant différé l'accomplissement, il me reste à suivre mon docte guide dans les applications les plus importantes qu'il a faites de son savoir sinologique, d'abord à tout ce qui pouvait jeter quelque jour sur les connaissances des Chinois dans les sciences naturelles et les arts mécaniques; secondement, aux recherches géographiques et historiques; enfin, à l'histoire de la philosophie et des religions.

§. IV.

SCIENCES NATURELLES ET ARTS MÉCANIQUES.

Avant de savoir le chinois, M. Rémusat avait étudié la médecine, et par là il avait pris quelque teinture de toutes les connaissances qui s'y rattachent. Il faut avouer qu'un érudit naturaliste est presque aussi rare qu'un naturaliste érudit; M. Cuvier a donné presque seul un glorieux démenti à cette seconde assertion, et M. Rémusat à la première. Si quelqu'un avait le droit d'établir des relations entre l'érudition et les sciences qui s'attribuent chez nous, un peu exclusivement, le nom de positives, et même le nom de sciences, c'était celui qui portait dans toutes ses recherches une méthode si sûre, une si rigoureuse exactitude. Peut-être, au reste, le devait-il en partie aux habitudes sévères qu'imposent à l'esprit les sciences d'observation.

Bien qu'il fût docteur en médecine, M. Rémusat a peu fait pour éclaircir la médecine chinoise; sans doute elle l'avait rebuté par les pratiques bizarres et superstitieuses qu'elle mêle à ses recettes. Cette science du pouls, si vantée, au moyen de laquelle les médecins chinois croient discerner dans son mouvement des milliers de variations, et, par ce seul secours, reconnaître l'état des organes; tout cet appareil de diagnostique subtile et probablement chimérique, quoiqu'il ait séduit Bordeu, n'avait pas trouvé grace devant le scepticisme de M. Rémusat : aussi disait-il spirituellement, à propos d'un exposé des bases physiologiques de la médecine chinoise, qu'on en devait conclure que les Chinois sont ou de bien mauvais médecins, s'ils se conduisent d'après leurs prin-

cipes, ou de bien mauvais raisonneurs, si, en partant de pareils principes, ils parviennent à guérir leurs malades.

La vogue de l'acupuncture lui fournit l'occasion de donner quelques détails sur ce procédé, usité à la Chine et au Japon, et peut-être trop vite abandonné parmi nous.

Dans ce siècle, les premiers qui vinrent dire à l'Académie que des pierres étaient tombées du ciel, c'est-à-dire de l'atmosphère, furent moqués pour leur crédulité : maintenant, nul savant ne doute du fait; mais il était curieux de le trouver constaté dans les annales du peuple qui offre la série d'annales la plus longue et la plus continue! C'est ce qu'a fait M. Rémusat en recueillant un grand nombre de faits de ce genre, attestés par des auteurs contemporains dont les plus anciens remontent à l'époque de la fondation de Rome.

M. Rémusat s'efforçait de pénétrer, au moyen de renseignemens écrits, cet empire fermé aux explorateurs européens, et, grace à lui, la science sédentaire en a plus d'une fois devancé et préparé les découvertes.

Ainsi interrogé par M. Cordier, sur le lieu où les Calmucks recueillent le sel ammoniac qu'ils portent dans toute l'Asie, il lui indiqua, d'après l'encyclopédie chinoise, deux volcans en ignition dans les régions centrales de l'Asie, à quatre cents lieues de la mer; fait géologique important, puisqu'on avait voulu expliquer les éruptions volcaniques par le voisinage de la mer, qu'en général leurs foyers semblent suivre. Il ajoutait qu'on ne pouvai mieux faire que de consulter les ouvrages composés à la Chine, sur l'histoire naturelle des climats qu'elle renferme, en attendant que le génie des sciences y conduisît les Pallas et les Humboldt. Le génie qu'invoquait M. Rémusat l'a entendu. M. de Humboldt est allé non loin de ces volcans de la Tartarie Chinoise; les relations que des témoins oculaires lui ont fournies, ont confirmé les assertions de l'encyclopédie, et l'illustre voyageur a rattaché avec reconnaissance les indications puisées aux sources chinoises par M. Rémusat et M. Klaproth, à ses importantes considérations sur les systèmes de montagnes qu'on réunit sous le nom vague, et, selon lui, très impropre, de *plateau central de l'Asie.*

J'ai parlé tout-à-l'heure d'encyclopédie, et on a pu s'étonner

d'en trouver une à la Chine; il y en a plusieurs : la plus considérable est celle qui a été publiée au Japon, et dont M. Rémusat a donné une table analytique complète en traduisant les titres de tous les chapitres.

Il ne faut pas être trop surpris en trouvant une ressemblance de plus entre notre Europe et cette Chine qui semble avoir pris à tâche d'en offrir en tous points une reproduction, ou plutôt une contrefaçon achevée. Les ouvrages encyclopédiques appartiennent à deux périodes de la vie des peuples, aux époques primitives et aux époques très avancées. Quand on sait peu, on éprouve le besoin de tout embrasser; quand on sait beaucoup, on sent la nécessité de tout résumer. Les premiers livres des peuples contiennent la masse entière de leurs connaissances, sous une enveloppe poétique ou religieuse, dans une vaste et confuse unité. Toujours on commence par une vue de l'ensemble, puis on va de l'universel au particulier; puis enfin, après avoir étudié en détail chaque partie du tout, on reconstruit ce tout qu'on avait décomposé, et ainsi, on finit comme on avait commencé, par des encyclopédies.

Là où la société est à la fois jeune et vieille, peu avancée et très arrêtée, ignorante de beaucoup de choses, érudite en quelques-unes, il y a double motif pour que les encyclopédies se produisent. C'est ce qui a eu lieu au moyen-âge. Le moyen-âge est un enfant né vieux; la caducité de la société ancienne est empreinte sur la naïveté de la société nouvelle; son berceau est un sépulcre. Aussi le moyen-âge est savant dans les langes, et encore au sein de sa nourrice morte, il balbutie confusément les choses passées. De cette science précoce et incomplète naquirent ces vastes recueils véritablement encyclopédiques, au moins dans l'intention de leurs auteurs, nommés trésors, images du monde, qui contenaient, sous une forme tantôt allégorique, tantôt purement didactique, la somme des connaissances de nos pères. Comme on croyait, dans Aristote, la Bible et quelques anciens, posséder tout savoir, on ne reculait pas devant un ouvrage complet, *de omni scibili*, et comme, en fait, le savoir était très limité, il était assez facile de l'y faire tenir tout entier. Il en est un peu de même à la Chine. La science y est renfermée dans des bornes étroites, mais elle a des prétentions à une géné-

ralité absolue, puisqu'il n'y a qu'un mot dans la langue pour désigner l'empire chinois et le monde. Cette science est dans l'enfance, mais c'est une enfance caduque comme celle de la nation elle-même, qui, aux erreurs du premier âge, associe souvent la pédanterie du dernier. La Chine est donc aussi dans cette situation doublement favorable aux encyclopédies, quand on ose les entreprendre parce qu'on croit tout savoir, et qu'on parvient à les achever parce qu'on ne sait pas grand'chose.

Je parle ainsi de l'encyclopédie japonaise par comparaison avec les lumières de l'Europe. Ce n'en est pas moins un ouvrage fort curieux, et duquel il y aurait beaucoup à tirer; dans ce vaste recueil qui n'a pas moins de quatre-vingts volumes in-8°, les objets ne peuvent être classés alphabétiquement, puisqu'il n'y a point d'alphabet en chinois; c'est donc une encyclopédie méthodique où les sujets de même nature se trouvent réunis. Chaque objet est figuré, et à côté de la figure est le nom en chinois et en japonais, et une synonymie offrant les mots étrangers. M. Rémusat, en faisant sur cet ouvrage le travail dont j'ai parlé plus haut, a eu soin d'indiquer la pagination d'après l'édition qui est à la Bibliothèque royale, de sorte qu'on peut y trouver ce qu'on y voudrait chercher, aussi facilement que dans notre encyclopédie méthodique.

Bien qu'à en juger par les titres des chapitres et par l'histoire du tapir asiatique que M. Rémusat en a extraite, les fables les plus ridicules tiennent une grande place dans cette volumineuse collection, on ne peut nier qu'elle ne doive fournir des documens utiles; un livre où il est traité de tous les genres de connaissances, depuis l'astronomie jusqu'à l'art de devider la soie, de toutes les conditions sociales depuis l'empereur jusqu'aux vétérinaires, aux sage-femmes et aux femmes de chambre; un tel livre contient nécessairement bien des faits neufs et intéressans pour nous; le texte peut être éclairci par les figures qui l'accompagnent, sauf à l'article des supplices; là, par exception, la place où les objets décrits devaient être représentés, a été laissée en blanc; délicatesse assez étrange de l'éditeur qui, en sa qualité de Japonais, ne devait pas avoir une horreur excessive du sang. Malheureusement, la portion de l'encyclopédie relative à la géographie des peuples étrangers n'en mentionnne pas un grand nombre. Il sem-

blerait que la description du Japon devrait être la partie la plus complète de l'ouvrage, et c'est une des moins satisfaisantes; elle est envahie par une foule de légendes locales qui se rapportent à l'ancien culte national des esprits ou se rattachent à la religion d'origine indienne, qui, sous le nom de culte de Fo, s'est introduite au Japon comme à la Chine; à ce bouddhisme dont l'histoire, encore presque ignorée, a joué un si grand rôle dans les destinées du monde et dans les travaux de M. Rémusat. Nous en dirons quelque chose à l'article des religions, revenons à l'histoire naturelle.

Je ne parlerai de la notice sur le tapir de la Chine, tirée de l'encyclopédie japonaise, que parce qu'elle a fourni au docteur Roulin l'occasion de curieux rapprochemens entre le rôle merveilleux que joue dans les imaginations américaines le tapir des Cordilières qu'il a découvert, et les attributs fabuleux que la crédulité chinoise a prêtés au tapir asiatique. Dans le Nouveau-Monde, cet animal, très innocent et inoffensif de sa nature, a été transformé en un être monstrueux et terrible; il épouvante les Indiens des Andes, qui lui attribuent des dimensions gigantesques, et croient que sous cette forme l'ame d'un de leurs anciens héros apparaît, quand un malheur menace leur nation. Les Chinois ont donné des pieds de tigre à ce pachyderme, en cette qualité cousin germain du pourceau, et une queue de bœuf à un animal sans queue. On ne s'en serait pas tenu là, suivant M. Roulin, et le tapir aurait eu les honneurs du mythe classique; les griffons d'Hérodote, gardiens de trésors, et en guerre avec les Arimaspes, seraient des tapirs défigurés par l'ignorance des populations scythiques, et transformés par l'imagination des Grecs en un composé merveilleux. Le bec crochu du griffon figurerait, dans cette hypothèse, la courte trompe du tapir, qui, lorsqu'elle est pendante, peut en effet ressembler à un bec recourbé. Le pied de tigre ou de lion que les Chinois lui ont donné lui serait resté, puis on aurait attaché les ailes d'un aigle à celui qui en avait déjà la tête; enfin, pour dernier ornement, on lui aurait fait présent d'une belle queue, enroulée et épanouie en feuilles d'acanthe. Cet ornement grec était du moins plus gracieux que la queue de bœuf des Chinois : le goût des peuples se peint jusque dans leurs plus grotesques fantaisies.

C'est toute une poésie populaire que cette création monstrueuse et fantastique qui se forme dans l'esprit des hommes d'après la création véritable; il se passe là quelque chose d'entièrement semblable à ce qui a lieu dans la formation spontanée des types héroïques; la tradition les compose ainsi de toutes pièces, attachant sur un corps, quelquefois assez difforme, ailes d'aigle, griffes de lion; dans cette opération, la fantaisie populaire est prompte, et fait faire rapidement bien du chemin à la donnée qu'elle travestit. Peu d'années lui suffisent pour rapetisser ce qui était grand, grandir ce qui était petit, transporter un personnage du monde réel dans le monde fabuleux. Quelque soixante ans après sa mort, Charlemagne est déjà, dans la Chronique du moine de Saint-Gall, une espèce de géant et de matamore tout-à-fait invraisemblable; il est, dans les romans de chevalerie, roi et père imbécile, tandis qu'un roitelet gallois y figure comme le plus puissant des monarques. Aujourd'hui, malgré l'invention de l'imprimerie et les révélations des mémoires, nous voyons se construire sous nos yeux la figure idéale, épique, pour ainsi dire, du héros de ce temps, et nous sommes tous plus ou moins dupes de cette construction à laquelle nous assistons. Déjà existe dans l'imagination des peuples un type convenu de Napoléon, qui commence à ne lui pas ressembler beaucoup, et lui ressemblera moins de jour en jour : dans soixante ans, ceux qui l'ont connu, s'ils vivaient alors, ne le reconnaîtraient plus. Ainsi va l'activité incessante de l'imagination humaine, défaisant, refaisant sans cesse, brodant le vieux, cousant le neuf; en vérité, à la voir procéder de la sorte, il n'est rien qu'on puisse refuser de croire, pas même qu'un tapir soit devenu un griffon.

En faisant des élémens de l'écriture chinoise la belle analyse dont j'ai rappelé, dans mon premier article, les piquans résultats, M. Rémusat avait été frappé de voir la nomenclature employée par les Chinois pour désigner les objets naturels, se rapprocher, en plusieurs points, de la nomenclature si philosophique qu'a inventée Linnée, et qu'ont adoptée tous les naturalistes. On sait qu'elle consiste à désigner les individus d'un genre par un substantif commun, et à différencier les espèces par un nom, soit substantif, soit adjectif, joint au premier : *canis leo, canis vulpes, rosa canina,*

viola tricolor... Eh bien! les Chinois, guidés par cet instinct de classification systématique qui leur est naturel, ont rencontré, en inventant leur écriture, ces procédés de la terminologie linnéenne; ils ont formé les caractères destinés à désigner les espèces, comme Linnée formait ses appellations binaires, de deux parties, l'une commune à toutes les espèces du genre, l'autre variable dans le nom de chacune d'elles. Seulement, comme leur langue écrite ne s'adresse qu'aux yeux, ils ont dessiné par des figures ce que Linnée exprimait par des mots. Pour désigner le loup et le renard, par exemple, ils ont tracé deux caractères ayant chacun une partie variable, qui désigne l'espèce, et une partie commune, qui est le nom écrit du chien, type du genre. On voit, je le répète, que c'est une traduction, une transcription en signes figuratifs de l'appellation binaire de Linnée.

Ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit d'observation et d'analogie des Chinois, c'est d'avoir reproduit souvent, dans leur classification, des rapports existant réellement entre les êtres, et avoués des naturalistes modernes. Ainsi, dit M. Rémusat, le loup, le renard, la belette et les autres carnassiers, furent rapportés au chien; les diverses espèces de chèvres et d'antilopes au mouton; les daims, les chevreuils, l'animal qui porte le musc, au cerf; les autres ruminans au bœuf, les rongeurs au rat, les pachydermes au cochon, les solipèdes au cheval... Voilà des familles vraiment *naturelles :* ce n'est pas un petit honneur pour les Chinois de reproduire, en quelque chose, la nomenclature inventée par Linnée et les divisions adoptées par Cuvier.

La désignation des insectes par un mot qui veut dire : *les animaux dont les os sont en dehors du corps*, est remarquable. Des idées récentes sur l'anatomie comparée, particulièrement des crustacées, que les Chinois confondent avec les insectes, aboutissent précisément à justifier cette singulière expression.

Ces heureuses rencontres des Chinois, dans quelques parties de l'histoire naturelle, contribuèrent sans doute à diriger de ce côté les travaux de M. Rémusat. Ce qu'il avait entrepris était immense; il voulait faire un tableau complet des connaissances que les Chinois possèdent relativement aux animaux, aux végétaux et aux minéraux, donner pour chaque objet la synonymie en chinois, en

japonais, en tonkinois, etc., dans les principales langues du haut Orient; y joindre la synonymie européenne établie d'après les descriptions et les figures, et des notices médicinales, usuelles, économiques, tirées des auteurs chinois. Tel est le vaste plan dont la mort a interrompu l'accomplissement, comme de tant d'autres du même auteur, encore plus regrettables. La partie botanique seule est très avancée; pour le reste, il n'existe que le cadre d'un travail, que M. Rémusat avait préparé sans doute, mais dont il ne paraît pas avoir commencé l'exécution.

L'utilité d'un pareil ouvrage serait d'établir des rapports certains entre les objets de la science orientale et ceux de la science européenne, et par là de mettre à notre portée les recettes et les procédés de la première. Peut-être ce résultat ne vaut-il pas toute la peine qu'il coûterait; on peut juger de la difficulté et des avantages qu'il peut y avoir à déterminer quel nom européen correspond au nom chinois d'une substance, par le travail de M. Rémusat sur la pierre Ju. Consacrer deux cents pages à préciser l'espèce minérale à laquelle ce nom doit se rapporter, et intéresser à une discussion si longue sur un sujet si restreint; rattacher naturellement cette question minéralogique à l'histoire du commerce antique de la Haute-Asie, à l'origine des noms de Cachemir et du Caucase; résoudre en passant la question des vases Murrhins; à propos des pierres précieuses qui formaient le pectoral du grand-prêtre, et des matériaux mystiques de la Jérusalem céleste, rencontrer en son chemin l'Exode et l'Apocalypse; c'est un tour de force : mais c'est aussi, ce me semble, une prodigalité d'érudition, de temps et d'esprit. En général, c'est faire un emploi assez vain de l'érudition que de lui donner pour matière de ses recherches les connaissances dont la nature est l'objet et doit être la source. Les naturalistes ne tiennent pas grand compte de ces travaux, ils estiment plus la découverte du moindre fait, que le labeur curieux par lequel on arrive à savoir à peu près quels faits ont été connus ou ignorés à telle ou telle époque, en tel ou tel pays. L'histoire des sciences naturelles ne se rattache que bien rarement à celle de l'homme; or, c'est l'homme qu'il faut chercher dans l'histoire, et la nature dans l'observation.

Quant aux arts mécaniques, on sait la supériorité des Chinois

dans quelques-uns. Surpassés maintenant dans la fabrication de la soie, ils l'emportent encore sur nous pour la porcelaine et pour la composition de leur encre; seuls ils savent cultiver et préparer le thé, dont l'usage presque universel a fait de leur commerce un besoin pour le monde. La priorité de leur industrie dans certaines inventions d'une utilité capitale, est incontestable : nul doute que de temps immémorial on n'ait connu la boussole à la Chine; que l'imprimerie n'y date de l'an 952, et le papier-monnaie de 1154; qu'il n'y ait eu de l'artillerie au xe siècle, et au commencement du XIIe des cartes à jouer, deux cents ans avant qu'on fasse mention en Europe de la gravure sur bois.

La question est de savoir si l'Occident a reçu de l'Orient ces diverses inventions, ou si, comme on le croit généralement, il y est arrivé par lui-même de son côté.

Cette question est importante; on ne peut dire qu'il soit indifférent pour l'histoire de la civilisation de connaître d'où sont venues des découvertes qui ont influé à tel point sur elle; et notre dédain pour les Chinois, qui nous semblent plutôt des magots que des hommes, serait un peu humilié, s'il se trouvait que nous leur devons ces trois choses : l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon.

Cette grave question a occupé M. Rémusat, et s'il n'a pas cru pouvoir la trancher par une solution précise, on voit assez de quel côté il inclinait.

L'antériorité démontrée de ces inventions à la Chine et l'incertitude où l'on est en Europe touchant leur berceau et les auteurs qu'on leur a prêtés, forment, il faut l'avouer, un préjugé favorable pour l'opinion qui les fait venir de l'Orient.

La boussole a été apportée par les Arabes dont les embarcations commerciales allaient, comme on sait, rencontrer les jonques marchandes des Chinois dans les ports de l'Inde. La poudre à canon et l'imprimerie seraient venues par la voie de terre. Remarquez que ces deux découvertes sont réclamées par plusieurs pays, et que leur date n'est pas bien certaine. En outre, d'après toutes les vraisemblances, c'est en Allemagne qu'on les voit d'abord se produire; or, c'est en grande partie par l'Allemagne que s'établirent au moyen-âge, avec l'orient de l'Europe, et par suite avec toute l'Asie, ces communications prodigieusement multipliées, qu'une des gloires

de M. Rémusat a été de mettre en lumière. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que le moine allemand inconnu qu'on fait inventeur de la poudre à canon, à ce que ce mystérieux Fust, dont on a mêlé l'histoire à la légende fabuleuse du magicien Faust, à ce que ces hommes, ou d'autres, eussent reçu ces secrets de quelques-uns des nombreux voyageurs que l'esprit d'aventure, de prosélytisme ou de commerce poussait dans l'ombre aux extrémités de l'Asie.

Seulement il semble que ces connaissances auraient dû pénétrer plutôt en Occident, au temps des invasions mongoles, qui paraît avoir été celui des rapports les plus fréquens entre l'Orient et l'Europe. Il est singulier aussi que Marc-Pol, qui passa plusieurs années au service d'un empereur de la Chine, qui fut envoyé par lui dans diverses parties de ses vastes états, pour y observer ce qui était digne de l'être, et qui, de ces observations faites pour le monarque tartare, a composé la relation si intéressante qu'il nous a laissée; il est singulier qu'un homme, qui avait tant vu et savait si bien voir, n'ait pas rapporté un secret qu'il devait connaître, puisqu'à l'époque où il se trouvait en Chine, la typographie y était employée depuis trois siècles. Quoi qu'il en soit, une gloire restera à l'Europe, bien supérieure à celle de l'invention première qui peut être due au hasard, la gloire du perfectionnement et de l'application où le hasard n'entre point. La poudre à canon ne servait pas aux Chinois, comme on l'a dit, seulement pour les feux d'artifice, puisqu'au dixième siècle ils avaient des *chars à foudre*, de véritables canons désignés par l'onomatopée assez expressive de *pao*. Plus tard ils sont mentionnés dans une expédition du général mongol Souboutai, et le petit-fils de celui-ci avait un corps d'artilleurs chinois dans son armée, en 1255, un siècle avant la bataille de Crecy, la première en Europe où cette arme ait figuré; mais depuis cette époque, l'artillerie chinoise n'a pas fait un progrès. Quelle distance au contraire d'un artilleur de Crecy à un artilleur de Waterloo!

L'imprimerie a débuté en Europe par le procédé où elle s'est arrêtée à la Chine, l'emploi des planches de bois mobiles, et cette analogie est une raison de plus de croire à une influence de la seconde sur la première. Mais l'imprimerie européenne, encore entre les mains de ses inventeurs, ou de ceux qui passent pour

l'avoir été, entre les mains de Fust et de Guttemberg, s'est élevée à un degré supérieur de perfections, et dès lors les caractères mobiles ont été trouvés. Telle est en toute chose l'opposition constante de l'Orient et de l'Occident : l'Orient invente et conserve, l'Occident applique et perfectionne. Langues, religions, systèmes, sciences, arts, jeux, il n'est presque rien qui ne nous soit venu de l'Orient; mais il n'est rien que nous n'ayons amélioré et développé : le progrès, le perfectionnement, tel est le génie de l'Occident. L'Orient est une mer immense et immobile, l'Occident est un fleuve qui en découle et s'en nourrit, mais qui marche toujours de plus en plus large, clair et profond, et à travers mille détours, mille erreurs, de rive en rive, de cataracte en cataracte, aujourd'hui lent, demain rapide, s'achemine majestueusement vers des régions inconnues.

§. V.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE.

M. Rémusat s'est peu occupé de la géographie de la Chine proprement dite, et dans les livres chinois qui traitent de cette science, il a cherché de préférence ce qui concernait les peuples voisins plus mal connus et plus difficiles à connaître que les Chinois eux-mêmes. Cependant, sans parler de quelques découvertes que nous indiquerons, il faut citer un excellent résumé inséré dans les nouveaux Mélanges asiatiques sous ce titre, *La Chine et ses habitans*, qui en soixante-neuf pages contient les notions les plus exactes sur la géographie physique, la division administrative, l'organisation sociale, religieuse et littéraire de la Chine.

Voici un extrait de ce sommaire, qui pourra préciser les idées souvent si vagues qu'on se fait de l'empire chinois :

Cet empire, en y comprenant les pays qu'y ont réunis les empereurs de la dynastie régnante, n'a pas moins de cinq cent vingt-cinq lieues du nord au sud, et de six cents lieues de l'est à l'ouest en partant des points les plus éloignés, ou trois milles lieues carrées de superficie; deux fleuves immenses, le Kiang et le fleuve Jaune, traversent une partie de cette vaste étendue; le premier a 7 lieues

à son embouchure. Le climat offre, comme on doit l'attendre de sa situation géographique, toutes les températures depuis les froids de la Sibérie jusqu'aux chaleurs de l'Hindoustan, et par suite les diverses espèces d'animaux qui leur appartiennent, depuis la zibeline et le renne jusqu'à l'éléphant et au chameau. Presque tous les végétaux utiles connus dans le reste du monde se trouvent à la Chine. De là un grand commerce intérieur qui se fait principalement au moyen des fleuves et des innombrables canaux dont elle est percée en tous sens. La Chine est comme un monde, et pourrait presque se suffire à elle-même; cependant les Chinois font le commerce avec la Russie par Kiacta, avec l'Europe et l'Amérique par Canton. Autrefois leurs vaisseaux se sont avancés à l'Occident jusqu'en Arabie et en Egypte. Le trafic de la soie les avait fait connaître aux Romains sous un nom qui était le nom chinois de ce produit (1). M. Rémusat ne tranche pas la question de la population portée par les calculs les plus exagérés à trois cent trente-trois millions, et dont le minimum ne peut être au-dessous de cent quarante. Il n'y a point de caste à la Chine, ni rien qui y ressemble; le corps des lettrés, en possession de tous les emplois civils et militaires, se recrute uniquement par des concours littéraires ouverts à tous; le despotisme de l'empereur, illimité en principe, trouve en fait des bornes dans les préceptes souvent assez hardis de la morale de Confucius, qui est la morale de l'État, et forme comme une sorte de catéchisme politique, base de toute instruction, et par là de toute autorité. Outre cette doctrine fondée sur un déisme assez vague, unique religion des lettrés, et auquel se rattache le culte purement civil, rendu par l'empereur ou les magistrats aux astres, aux montagnes, aux ames des parens et des sages, il en est deux autres moins arides et moins épurés qui se partagent la masse de la nation. L'une est celle des tao-ssé ou sectateurs du verbe; le fond est la doctrine de Lao-tseu, qui vivait en même temps que Confucius, vers l'époque de Socrate. Elle est mêlée de beaucoup de fables et de superstitions, d'enchantemens, de miracles prétendus, d'impostures assez semblables aux rêveries du néo-platonisme corrompu. Enfin,

(1) *Sé*, prononcé *ser* dans les provinces du nord, d'où *seres*, *serica tellus*.

la troisième religion de la Chine, celle qui dans le pays compte le plus grand nombre de croyans, est une religion étrangère, la religion de Bouddha, née dans l'Inde, dont on savait à peine le nom en Europe il y a un demi-siècle, qui compte près de trois mille ans d'antiquité, près de trois cents millions de sectateurs, et ne le cède peut-être qu'au christianisme pour la pureté de sa morale et l'étendue de son action bienfaisante sur la civilisation du genre humain.

Le système administratif est fort compliqué. Cette complication seule suffirait pour indiquer une civilisation très avancée, au moins très raffinée. Comme de semblables détails ne s'analysent point, laissons parler M. Rémusat.

« Le système de la subdivision des fonctions a prévalu depuis long-temps. L'administration des provinces est partagée entre plusieurs officiers qui n'ont pas de contrôle les uns sur les autres, et qui doivent porter à la cour les affaires sur lesquelles ils ne peuvent pas s'accorder; le gouverneur-général, que les Européens nomment vice-roi, a ordinairement deux provinces sous son administration. Il y a en outre un intendant de la province, un surintendant des lettres, un directeur des finances, un juge criminel et deux intendans : l'un pour les salines, l'autre pour les greniers publics. Chaque département, chaque arrondissement et chaque district ont en outre des magistrats particuliers qui exercent concurremment des fonctions administratives et judiciaires. Le nombre des officiers subalternes est très considérable, leurs titres et leurs noms sont rapportés dans l'almanach impérial. Tous les trois mois tous les officiers de l'empire sont distribués en neuf classes, partagées en deux divisions, et auxquelles sont assignées des prérogatives et des marques distinctives particulières. Le souverain nomme à tous les emplois d'après une présentation triple du conseil personnel. »

Pour comprendre ce que c'est que ce conseil du personnel, il faut savoir qu'à la Chine il n'y a point de ministres; mais chaque département est administré par un conseil, et ce sont ces conseils qui répondent à nos ministères; le département des finances est administré par le conseil des revenus; le département des cultes, par le conseil des rits; le département de la justice, par le conseil des peines et supplices. Supplice et justice sont naturellement syno-

nymes chez un peuple où le caractère qui exprime l'idée de gouvernement, a pour signe radical l'image d'un bâton. Au ministère des travaux publics correspond le conseil qui porte le même nom : il en est de même du ministère de la guerre ; enfin il y a un sixième conseil des emplois, chargé du personnel de toutes les autres administrations. C'est ce conseil dont je parlais plus haut. En outre, il y a une académie qui est en même temps une sorte de conseil d'état. La dignité d'académicien est en Chine la plus éminente de toutes, car l'autorité politique y marche toujours de pair avec l'élévation littéraire.

On a peut-être été surpris d'y trouver un almanach impérial, on le sera plus encore d'apprendre qu'il y existe un *Moniteur*. On peut donner ce titre à la *Gazette impériale*, journal officiel et unique. En ce qui est opinion purement spéculative, la liberté de la presse est complète, toutes les doctrines philosophiques peuvent se produire et se sont produites librement, depuis le mysticisme le plus extravagant jusqu'au plus grossier matérialisme. Mais si l'on effleure la personne ou la famille de l'empereur, si l'on a le malheur de tracer le caractère qui a l'honneur de servir à écrire son nom, sans le placer hors de ligne en haut de la page, et mettre au-devant l'épithète honorifique de rigueur, on s'expose soi et les siens à être coupé en morceaux.

Comme je l'ai dit, à l'exception de la notice sur la Chine et ses habitans, dont je viens de présenter les principaux traits, M. Rémusat a plutôt cherché, dans les auteurs chinois, des lumières sur la géographie des pays environnans que sur celle de la Chine elle-même.

C'est ainsi qu'il a traduit une description du royaume de Camboge, dans la presqu'île orientale de l'Inde, rédigée par un officier chinois qui, à la fin du XIIIe siècle, remplit une mission dans ces contrées encore aujourd'hui peu connues des Européens. L'année de ce voyage, 1295, est précisément celle où Marc-Pol revint en Europe; lui aussi avait reçu des missions semblables dans les mêmes régions. M. Rémusat ne jugeait pas impossible que les voyageurs se fussent rencontrés ; singulier rapport entre deux destinées rapprochées de si loin ! Puis ils se seraient quittés, l'un pour aller en Chine imprimer son voyage, traduit de nos jours, l'autre pour venir

dans la prison de Gênes dicter cette relation, dont la véracité a été long-temps contestée par l'ignorance, et n'a été reconnue que quand les récits de Messer Milione ont pu être vérifiés par le témoignage que les monumens chinois lui ont rendu.

Le voyageur chinois parle avec admiration de plusieurs monumens d'or, c'est-à-dire dorés. On reconnaît là le goût de ces peuples pour couvrir d'or ou d'argent leurs édifices et leurs statues, goût qui ne leur a point passé : au contraire, il paraît que depuis la découverte de l'Amérique une assez grande partie des métaux précieux du Nouveau-Monde s'écoule dans l'Inde orientale, où ils sont employés avec profusion à dorer ou à argenter des ponts, des tours, des statues colossales de Bouddha; singulier emploi de ces richesses qui, tirées d'Amérique, après avoir circulé dans toute l'Europe, et presque achevé le tour du monde, vont s'engloutir au-delà du Gange, dans des contrées presque inconnues, pour y faire resplendir des idoles et des pagodes.

Du reste, les observations que renferme ce voyage, quelquefois étranges au point de n'avoir pu être traduites qu'en latin, d'autres fois provoquant un sourire par leur naïveté, sont détaillées et offrent le caractère de la plus stricte véracité. Cet échantillon montre ce qu'on peut puiser de connaissances géographiques dans les écrivains chinois, sur des pays qu'il est plus facile pour eux que pour nous de visiter.

Outre ce que j'ai dit des volcans de l'Asie centrale, ce que M. Rémusat a fait de plus remarquable en ce genre, c'est d'avoir déterminé de son cabinet l'existence douteuse pour les navigateurs d'un groupe d'îles dans la mer du Japon.

M. Rémusat traita l'histoire comme la géographie; il s'occupa beaucoup moins de l'histoire chinoise que de celle des peuples voisins, encore plus ignorée. C'est surtout celle des nations tartares qu'il s'est efforcé de retrouver, s'aidant tantôt de la comparaison de leurs langues, tantôt de textes chinois. Ces peuples n'ont presque point de monumens un peu anciens; leurs destinées nomades n'ont pas laissé plus de traces dans l'histoire que n'en laissent leurs tentes voyageuses aux lieux où elles passent. La Chine au contraire, en possession depuis tant de siècles d'une organisation régulière, la Chine, centre fixe de ce monde errant, a sauvé de leurs annales

ce qu'elle en a gardé dans les siennes. La Chine est un flambeau lointain levé sur les ténèbres de la Haute-Asie ; et il ne faut pas croire que ce monde tartare soit entièrement étranger au nôtre. — On a long-temps trop séparé l'Orient de l'Occident. — Sur la foi de quelques chroniqueurs très-mauvais géographes, on faisait venir du Nord presque tous les barbares, comme s'il contenait des espaces assez vastes et assez féconds pour enfanter tant de peuples. On est assuré maintenant que leur mouvement n'a point eu lieu dans cette direction, mais s'est fait d'Orient en Occident comme le tour du soleil, que semble suivre autour du globe la rotation du genre humain. On commence à entrevoir au centre de l'Asie quelques-unes des secousses qui ont jeté sur l'Europe ce flot de populations conquérantes. Déjà de Guignes avait prouvé qu'on pouvait tirer parti des sources chinoises pour compléter certaines portions de l'histoire des invasions barbares. Il avait fait voir les Huns menaçant la Chine et roulant le long de la grande muraille avant de déborder sur l'empire romain. Enfin les auteurs chinois ont montré à M. Rémusat et à M. Klaproth, comme échelonnés sur divers points de l'Asie centrale et septentrionale, des Gètes, des Alains, des Ases, débris des nations gothiques, restés çà et là sur les plateaux de l'Asie comme ces flaques d'eau qui demeurent sur les sommets après qu'une inondation s'est retirée. Ainsi, une lumière partie de l'Orient a éclairé l'événement capital de l'histoire moderne. Sans elle, nous le verrions mal parce que nous ne le verrions que d'un côté, nous ne verrions que la tête de la grande colonne des peuples, non son point de départ. Sans les précieux avertissemens de l'histoire orientale, nous aurions pu, dans notre Europe, remuer long-temps les cendres de l'incendie et ne pas connaître quel vent l'avait allumé et poussé sur nous.

La plupart de ces faits sont consignés dans un beau Mémoire de M. Rémusat sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident. Dans le même Mémoire, il a suivi avec une sagacité merveilleuse, depuis le premier siècle avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours, les variations de limites qu'a subies cet empire. Il a montré qu'à plusieurs reprises ces limites s'étaient considérablement déplacées. Rien de plus flexible que les frontières de cette Chine, qu'on croit immobile : tantôt pressée, entamée au nord par les Ki-Tans,

confinée au sud du fleuve Hoëi; tantôt s'étendant à l'ouest jusqu'à la Sogdiane et la Transoxane, et poussant des émigrations jusqu'en Arménie.

Ce fut sous la dynastie des Han, quatre-vingt-sept ans avant Jésus-Christ, qu'on commença, disent les historiens chinois cités par M. Rémusat, à entretenir des rapports avec les pays situés vers l'Oxus. La politique chinoise allait y chercher des adversaires aux Hioung-Nou (les Huns suivant de Guignes), dont le redoutable voisinage la faisait trembler. On possède une relation fort curieuse d'une mission donnée à cette époque à un général chinois qui a écrit son voyage. On l'avait envoyé dans la Transoxane engager une nation qui avait fui à l'ouest devant les Hioung-Nou, et par sa fuite avait dégarni les frontières de la Chine, qu'elle matelassait, pour ainsi dire, contre l'ennemi commun, à reprendre son poste, pour défendre l'empire chinois. En route l'envoyé fut pris par les Hioung-Nou, qui le gardèrent captif dix ans; enfin il s'évada et arriva chez les You-Tchi, c'était le nom de la nation qu'il fallait décider à revenir dans les déserts de la Tartarie rendre au peuple chinois un rempart dont il avait grand besoin. Les You-Tchi ne l'écoutèrent point, comme on peut croire. — Pour retourner en Chine, il voulut prendre un autre chemin, afin d'éviter les Hioung-Nou; mais l'invasion avait marché pendant qu'il était en pourparler avec les You-Tchi, et il fut pris une seconde fois. On conçoit que de semblables ambassades devaient instruire les Chinois sur les pays occidentaux : la guerre et la conquête leur ouvrirent de ce côté d'autres communications. Environ cent ans après notre ère, une armée chinoise arriva jusqu'auprès de la mer Caspienne et manqua envahir l'empire romain, sans bien savoir ce qu'elle faisait. Ce fut vers le même temps qu'un souverain de cet empire, appelé par les Chinois *An-Thun*, probablement un des Antonins, envoya, disent-ils, au fils du ciel, des ambassadeurs qui se rendirent près de lui par le Ton-King. Ainsi quelques rapports ont existé entre la Chine et Rome. Si chacun de ces puissans états joue un si petit rôle dans les annales de l'autre, c'est que, ne sachant que vaguement leur existence, ils ignoraient leur mutuelle grandeur. C'était un événement assez peu important à Rome que quelques députés passassent chez les barbares Transgangétiques; peut-être quelques marchands, car tous les mar-

chands étrangers sont transformés à la Chine en ambassadeurs qui apportent les tributs de leur souverain au maître du monde. C'était peu de chose pour le maître du monde de joindre à son immense empire un état de plus du côté de l'Occident. Ainsi les deux monarchies qui se partageaient le plus grand nombre des peuples de la terre, se touchaient et ont pensé se heurter à leur insu, comme deux géans qui passeraient à côté, l'un et l'autre s'effleurant dans la nuit.

Mais ce fut surtout aux VIIe et VIIIe siècles, sous la glorieuse dynastie des Thang, que l'empire de la Chine acquit une grande extension à l'ouest; ce fut alors que les rois de Bokhara, de Karisme, de Samarcande, que les peuples des bords de l'Oxus jusque vers la mer Caspienne, furent compris dans l'enceinte démesurément élargie des frontières de la Chine. Sans doute, tout le pays intermédiaire ne formait pas un état régulier et constamment soumis: il y avait bien des insurrections locales, bien des chefs qui reconnaissaient l'empire de la Chine plutôt de nom que de fait; mais, enfin, il en résultait des relations, au moins passagères, entre elle et ces peuples sédentaires et nomades, qui la considéraient comme un centre de civilisation d'où ils recevaient quelques lumières, et auxquels elle étendait sa suzeraineté et son nom (Thsin). On voit les princes dépossédés se réfugier près du grand empereur; le fils du dernier des rois Sassanides de la Perse y fut chercher un asile, fuyant, disent les auteurs chinois, un vassal révolté; c'est ainsi que dans leur récit l'insurrection conquérante de l'islamisme s'est transformée en un simple soulèvement contre le souverain légitime.

Ensuite la Chine commença d'être envahie par les populations du nord, et démembrée de ce côté en plusieurs royaumes dont les plus célèbres furent les Ki-Tans, d'où lui vint par extension le nom de Cathai, et les Tangutains. Les pays occidentaux qui avaient reconnu sa suzeraineté y échappèrent, et cet état de morcellement fut couronné par les conquêtes des Mongols.

Maîtres de la Chine, les Mongols portèrent à leur tour le renom et l'influence de leur pouvoir bien loin vers l'Occident; de proche en proche, ils vinrent de la Corée en Silésie. Un petit-fils de Gengis s'appela le vainqueur des Francs, tandis que le roi de

Perse était le vassal du grand Khan de Tartarie, empereur de la Chine.

C'est le moment de la plus grande poussée vers l'ouest; c'est une dernière irruption des peuples du centre de l'Asie dans le nord de l'Europe, qui montra comment s'étaient faites les premières. Ce fut le dernier acte de la grande tragédie des invasions barbares.

Bientôt l'empire fut divisé entre les descendans de Gengis-Khan, et la Chine fut par là ramenée à des limites comparativement très restreintes, sous la dynastie suivante, celle des Ming. Par un hasard singulier, c'est précisément sous cette dynastie que la Chine a commencé d'être connue et fréquentée des voyageurs européens: de là les idées fausses qu'on s'est formées sur son étendue à l'ouest dans les époques antérieures. Du reste, ces anciennes limites si habilement retrouvées par M. Rémusat ont été atteintes de nouveau par la dynastie actuelle, celle des Mantchoux. Aujourd'hui elles enclavent des sources qui vont se verser dans la mer Caspienne. Une ligne de postes militaires et de fortifications traverse toute l'étendue de l'empire, depuis l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au-delà de Kashgar, situé à moitié route environ entre Peking et Vienne.

A l'histoire des variations qu'a subies de siècle en siècle l'étendue de l'empire chinois, se rattache celle des communications religieuses et commerciales de la Chine avec les contrées plus occidentales de l'Asie, entre autres avec la ville de Kothan, dans la petite Bucharie. Cette ville n'était guère connue que par les allusions des poètes arabes, à propos du musc qu'on tire de son territoire, et qui joue un si grand rôle dans les lieux communs érotiques de ces poètes. M. Rémusat a détaché l'histoire de la ville de Kothan d'une vaste collection où l'on a réuni tous les faits relatifs aux nations étrangères et aux rapports qu'ont eus les Chinois avec elles sous les différentes dynasties. Il se proposait d'en faire autant pour plusieurs autres parties de la même collection. Quant à Kothan dont l'importance est principalement d'avoir été la métropole du bouddhisme dans la Tartarie, nous y reviendrons lorsque nous esquisserons l'histoire de cette religion.

A l'occasion des langues tartares, j'ai déjà parlé des efforts qu'a

faits M. Rémusat pour débrouiller ce chaos mobile de peuples dispersés sur une immense étendue de pays où ils se croisent en tous sens, se mêlent ou se remplacent perpétuellement. Si, malgré ses travaux et ceux de M. Klaproth, il reste encore bien des obscurités dans l'histoire des nations tartares, du moins quelques points essentiels ont été éclaircis. On a démêlé la différence des races sous la confusion de cette dénomination de Tartares, dont la vogue en Occident paraît avoir été causée en grande partie par la ressemblance du nom de quelques hordes avec le nom latin des enfers : les Tartares vrais enfans du Tartare, *Tartari gens tartarea*; ce jeu de mot qui se rencontre fréquemment chez les écrivains du moyen âge exprime assez vivement l'épouvante qu'inspiraient à l'Europe ces démons déchaînés. Quoi qu'il en soit, M. Rémusat voulait qu'on se gardât de substituer par une pédanterie malavisée à ce mot de *Tartare* celui de *Tatar* qui ne s'applique qu'à une petite partie de ces populations, et ne peut sans confusion s'étendre à une masse si considérable de tribus distinctes; tandis que le nom de Tartare établi par l'usage, n'étant celui d'aucune d'elles en particulier, peut sans inconvénient servir à les désigner collectivement.

Ce nom pris dans cette acception générale comprend quatre familles de peuples, les Tongous, les Mongols, les Mantchoux et les Thibétains.

Les Tongous, situés le plus à l'orient, qui habitent sans les occuper cent mille lieues carrées, ont à plusieurs reprises fourni des maîtres à la Chine; dès le xe siècle, ils en ont occupé la partie septentrionale, donné à leur khan le nom d'empereur, et réclamé à ce titre la soumission des autres nations tartares. Ce fut un empereur tongou de la dynastie des Kin qui envoya demander le tribut à celui qui en 1210 était khan des Mongols, et lui prescrire d'écouter à genoux les ordres de son souverain. Mais le khan se tourna du côté du midi, cracha en l'air, et dit : « Celui qui t'envoie passe pour le fils du ciel et n'est pas même un homme. » Ce khan était Gengis, qui allait détruire la puissance des Tongous et fonder celle des Mongols.

Cependant les destinées conquérantes de la race tongouse ne devaient pas s'arrêter là, car cette race a produit les Mantchoux,

qui possèdent aujourd'hui la Chine, soumise par eux après qu'elle eut secoué le joug des Mongols.

Pour les Mongols, leurs conquêtes surpassent en étendue et en rapidité tout ce que l'Occident a connu de plus merveilleux. Partie des bords du lac Baïkal, cette nation, jusque-là ignorée du monde, roulant, suivant l'expression des écrivains tartares, comme une boule de neige et se grossissant de toutes les populations que l'avalanche entraînait, soumit la Chine, puis à travers la Cochinchine et le Japon atteignit l'île de Java, tandis que d'un autre côté elle traversait la Perse, les pays caucasiens, établissait en Russie le vasselage des grands ducs, qui a duré jusqu'au XVIe siècle, et venait en Pologne gagner la bataille de Lignitz, où les Tartares remplirent neuf grands sacs d'oreilles coupées.

Gengis-khan, à lui seul, a conquis presque autant de pays qu'Alexandre, et le mouvement conquérant s'est continué après lui. C'est un Alexandre dont les fils et les généraux furent aussi des Alexandre. Je ne parle que de la diffusion de la conquête, et non de son caractère. Si elle était prompte comme celle d'Alexandre, elle était destructive comme celle d'Attila. Alexandre alla planter un germe de la civilisation grecque au cœur de l'Asie; les Gengis-khanides se ruaient sur la civilisation de la Perse et de la Chine, et menaçaient la civilisation de l'Europe. Le Macédonien fondait Alexandrie, le Tartare incendiait Samarcande et Bokhara.

On connaît beaucoup mieux les ravages de la race mongole que ses origines. Les historiens chinois que nous avons en Europe, n'ont pas fourni sur ce point des documens bien positifs à leur habile investigateur; une histoire originale des Mongols, publiée par M. Schmidt, depuis les *Recherches sur les langues tartares*, et sur laquelle M. Rémusat a donné dans le *Journal Asiatique* plusieurs articles d'une critique, comme toujours, fine et substantielle, n'a pas contribué, autant qu'on l'eût pu croire, à remplir cette lacune; l'auteur de l'histoire est un prince mongol, de la race de Gengis-khan, zélé bouddhiste, et qui, en cette qualité, s'est plu à combler toute l'époque antérieure au moment où les Mongols paraissent sur la scène du monde, par des légendes empruntées au bouddhisme que ces peuples n'avaient pas alors adopté. La dévotion et l'amour-propre combinés ont conduit l'auteur à rattacher la ligne de Gengis

à cette suite fabuleuse de rois indiens, au moyen desquels on remonte facilement à l'origine du monde : c'est comme nos vieilles chroniques qui font descendre les Francs d'Hector et les Bretons de Brutus, greffant ainsi sur un passé célèbre et mensonger l'origine des nations modernes. Introduire des légendes bouddhiques dans l'histoire primitive du Mongol, c'est faire une confusion pareille à celle de cette Italienne qui croyait que Romulus était le nom du premier pape.

Dans cette obscurité où le laissaient sur l'ancienne extension de la race mongole et les sources nationales et les sources chinoises, M. Rémusat, à force de sagacité, est parvenu à constater que cette race habitait de toute antiquité à peu près le pays qu'elle occupe maintenant. Ainsi, après s'être répandue sur le monde, elle s'est renfermée dans son lit naturel, d'où M. Rémusat tire cette conclusion très importante pour l'histoire étudiée en grand, c'est que « les races ne sont pas sujettes au changement; qu'on doit en général chercher la patrie primitive des nations dans la contrée où on les retrouve de nos jours, et qu'à l'exception d'un petit nombre de déplacemens et de mélanges évidemment causés par la violence, et survenus bien plus rarement qu'on ne l'imagine, les peuples qui sortent de races différentes, les langues qui les tiennent séparés, les localités auxquelles ils sont attachés, résistent aux plus grandes révolutions, et subsistent de nos jours à peu près dans les mêmes rapports que l'antiquité nous fait connaître. »

Les deux autres familles tartares sont les Turcs et les Thibétains.

La race turque a joué un grand rôle dans les conquêtes tartares. Le nom Mongol a tout couvert de son éclat plus grand. Il n'en est pas moins vrai qu'il se trouvait beaucoup de populations turques dans ces multitudes diverses par la langue et par le sang, que les khans mongols appelaient leur armée. En outre, les populations turques ont ravagé pour leur propre compte, et conquis en leur propre nom. La plus brillante de ces conquêtes est celle qui s'est terminée par la prise de Constantinople; celle-là a été un grand évènement pour l'Europe. Il en est résulté que les autres portions de la race sont restées dans l'ombre, et qu'on n'a vu des Turcs que dans les Osmanlis. Mais ce serait se faire une idée bien fausse de l'étendue de cette famille de peuples que de la restreindre à ce seul rameau,

elle qui est disséminée dans presque toute l'Asie, elle placée, comme dit M. Rémusat, entre le golfe Adriatique et le lac Baikal, entre les Samoyèdes et les Indous. Je ne puis le suivre dans ses recherches ingénieuses de désert en désert, de tribu en tribu, poursuivant partout les analogies certaines du langage, rejetant sans hésiter les analogies trompeuses, démêlant les confusions qu'introduit la ressemblance ou l'altération des noms; car les jeux de mots, et si j'osais le dire, les calembourgs involontaires, tiennent une grande place dans la partie erronée des systèmes historiques. Il faudrait entrer dans des détails que ne comporte pas cette notice; et peut-être serait-il indifférent au lecteur d'apprendre à la fin que les Hioung-Nou sont la tige des nations turques. Cependant cela est de quelque importance; car si les Hioung-Nou sont les Huns, comme il est probable, n'est-il pas curieux de savoir s'ils sont Finnois ou Turcs; en d'autres termes, si Attila était de la famille des Lapons et des Hongrois, ou cousin de Bajazet et de Mahmoud.

Pour les Thibétains, ils forment une population à part. Renfermés dans leurs montagnes, ils ne furent jamais conquérans, excepté une fois, au IXe siècle, quand ils s'avancèrent jusqu'au golfe du Bengale, qui porta le nom de mer du Thibet. Leur histoire, peu en rapport avec celle du reste du monde, est en conséquence peu connue. Son principal intérêt se rattache aux destinées du bouddhisme qui y a été apporté d'ailleurs, et y a pris la forme particulière du lamisme, espèce de papauté dont nous aurons occasion de reparler.

Mais s'il faut quelque effort pour s'intéresser aux découvertes même les plus essentielles, quand elles portent sur des pays éloignés, sur des évènemens obscurs et isolés, il est naturel au contraire d'être vivement frappé de résultats qui intéressent notre histoire. Il est piquant de trouver la Tartarie et la France en relation diplomatique, et ce fut une bonne fortune pour M. Rémusat de rencontrer dans les archives du royaume des pièces de la chancellerie mongole; de lire pour la première fois ces lettres du petit-fils de Gengis-khan à Philippe-le-Bel, six cents ans après qu'elles avaient été écrites. Les deux beaux mémoires qu'il a consacrés à ce sujet entièrement neuf, contiennent les plus curieux

détails sur ces négociations, que la légèreté sceptique de quelques historiens avait niées. Entamées par les papes et les rois de France, elles eurent d'abord un succès médiocre auprès des chefs tartares; puis quand ils comprirent que les intérêts de leur conquête étaient d'accord avec les plans de croisade que l'Europe chrétienne commençait à abandonner, ce furent eux, chose étrange, qui tentèrent par leurs messages de ranimer cet enthousiasme. Alors ils prirent l'initiative des ambassades, écrivant en termes courtois, et ne menaçant plus comme auparavant les missionnaires d'envoyer au pape leur peau empaillée, mais offrant au roi de France le secours de leur cavalerie pour conquérir le Saint-Sépulcre. M. Rémusat a rattaché à l'histoire de ces singulières ambassades, des vues ingénieuses sur les relations, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le suppose souvent, qui liaient et rapprochaient au moyen âge l'Orient et l'Occident. Dans le morceau suivant, il a groupé un grand nombre de faits, dont le simple exposé frappe vivement l'imagination. Les vues qui suivent sont pleines d'élévation et de nouveauté. Je ne puis résister à transcrire le morceau tout entier; je ne crains point qu'il paraisse trop long à mes lecteurs, et nul autre ne me semble plus propre à leur donner idée du talent d'écrire de M. Rémusat, qu'une notice consacrée à sa mémoire doit faire aussi connaître.

« Beaucoup de religieux italiens, français, flamands furent chargés de missions diplomatiques auprès du grand Khan. Des Mongols de distinction vinrent à Rome, à Barcelone, à Valence, à Lyon, à Paris, à Londres, à Northampton, et un franciscain du royaume de Naples fut archevêque de Pékin. Son successeur fut un professeur de la faculté de théologie de Paris. Mais combien d'autres personnages moins connus furent entraînés à la suite de ceux-là, ou comme esclaves, ou attirés par l'appât du gain, ou guidés par la curiosité dans des contrées jusque-là inconnues! Le hasard a conservé le nom de quelques-uns; le premier envoyé qui vint trouver le roi de Hongrie de la part des Tartares, était un Anglais banni de son pays pour certains crimes, et qui, après avoir erré dans toute l'Asie, avait fini par prendre du service chez les Mongols. Un cordonnier flamand rencontra dans le fond de la Tartarie une femme nommée *Paquette*,

qui avait été enlevée en Hongrie; un orfèvre parisien dont le frère était établi sur le grand pont; et un jeune homme des environs de Rouen, qui s'était trouvé à la prise de Belgrade. Il y vit aussi des Russes, des Hongrois et des Flamands. Un chantre nommé Robert, après avoir parcouru l'Asie orientale, revint mourir dans la cathédrale de Chartres. Un Tartare était fournisseur de casques dans les armées de Philippe-le-Bel. Jean de Plan-Carpin trouva près de Gayouc un gentilhomme nommé Temer, qui servait d'interprète; plusieurs marchands de Breslaw, de Pologne, d'Autriche, l'accompagnèrent dans son voyage en Tartarie; d'autres revinrent avec lui par la Russie, c'étaient des Génois, des Pisans, des Vénitiens..... Des voyages de ce genre ne furent pas moins fréquens dans le siècle suivant.... On peut bien croire que ceux dont la mémoire s'est conservée, ne sont que la moindre partie de ceux qui furent entrepris, et qu'il y eut dans le temps plus de gens en état d'exécuter des courses lointaines, que d'en écrire la relation. Beaucoup de ces aventuriers durent se fixer et mourir dans la contrée qu'ils étaient allés visiter; d'autres revinrent dans leur patrie, aussi obscurs qu'auparavant, mais l'imagination remplie de ce qu'ils avaient vu, le racontant à leur famille, l'exagérant sans doute, mais laissant autour d'eux, au milieu de fables ridicules, des souvenirs utiles et des traditions capables de fructifier. Ainsi furent déposées en Allemagne, en Italie, en France, dans les monastères, chez les seigneurs, et jusque dans les derniers rangs de la société, des semences précieuses destinées à germer un peu plus tard. Tous ces voyageurs ignorés, portant les arts de leur patrie dans des contrées lointaines, en rapportaient d'autres connaissances non moins précieuses, et faisaient, sans s'en apercevoir, des échanges plus avantageux que tous ceux du commerce. Par là, non-seulement le trafic des soiries, des porcelaines, des denrées de l'Indoustan s'étendait et devenait plus praticable; il s'ouvrait de nouvelles routes à l'industrie et à l'activité commerciale; mais ce qui valait mieux encore, des mœurs étrangères, des nations inconnues, des productions extraordinaires venaient s'offrir en foule à l'esprit des Européens, resserré, depuis la chute de l'empire romain, dans un cercle trop étroit. On commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée et la

plus anciennement civilisée des quatre parties du monde. On songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient; et il fut aussi question d'établir une chaire de langue tartare dans l'Université de Paris. Des relations romanesques bientôt discutées et approfondies répandirent de toutes parts des notions plus justes et plus variées. Le monde sembla s'ouvrir du côté de l'Orient, la géographie fit un pas immense; l'ardeur pour les découvertes devint la forme nouvelle que revêtit l'esprit aventureux des Européens; l'idée d'un autre hémisphère cessa, quand le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance; et ce fut en allant à la recherche du Zipangri de Marc-Pol, que Christophe-Colomb découvrit le Nouveau-Monde.

J.-J. Ampère.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA KOUTOUDJI[1],

OU

COMME ON FAIT UN AMIRAL TURC.

HISTOIRE

RACONTÉE PENDANT UNE HALTE DE CARAVANE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Voici ce qui arriva dans la glorieuse et impériale ville de Stamboul, en l'année 1115 de l'hégire (l'an du Christ 1703), vers les derniers momens du règne de Moustapha second, trois mois avant l'avénement au sublime trône des Osmanlis, du Schah-Zadé Achmet, frère de Moustapha, ornement du jardin du pouvoir souverain, rejeton de la vigne de gloire et de félicité, fruit exquis de l'arbre de prospérité en ce monde et dans l'autre.

La Validé-Sultane (2), princesse très illustre et chaste, couronne

(1) On donne le nom de *Koutoudji* à la trésorière de la Sultane-Validé : c'est un des premiers emplois de sa maison.

(2) On appelle ainsi la mère d'un sultan régnant.

de la continence, la première des pierres précieuses du diadême impérial, avait parmi ses affidés un médecin appelé Nuh-Effendi, aussi profondément versé dans l'art de guérir qu'il était fidèle et dévoué musulman.

Ce digne serviteur de Dieu avait à son tour, et pour ses péchés, un neveu nommé Méhémet, livré dès sa première jeunesse à la débauche et à l'ivrognerie. Ni les exhortations, ni les menaces, n'avaient pu corriger cette méchante nature, qui retombait toujours dans ses plis, comme un arbre mal venu que le bostandji cherche vainement à redresser.

Surpris trois fois en état d'ivresse par les gardes-de-nuit, il avait passé par les trois épreuves des coups de bâton sous la plante des pieds, et puis, suivant la loi, on lui avait donné pour l'avenir le droit d'impunité, avec le titre humiliant d'*ivrogne impérial*.

Inscrit sur les contrôles des Baltadjis du sérail, par la protection de son oncle, Méhémet n'avait pas une seule fois fait son service auprès des princes et des princesses, et il recevait cependant sa solde comme les autres gardes du palais, quoiqu'il vécût retiré dans une maison que son oncle possedait à Scutari.

Il passait ses jours et ses nuits, couché dans l'angle de son divan, tantôt fumant le narguilé avec des courtisanes, tantôt s'enivrant de sa détestable boisson et donnant à rire à ceux qui le voyaient dans cet état misérable, privé du sens et de la raison.

La mauvaise conduite et l'impiété de Baltadji-Méhémet étaient sans doute parvenues jusqu'aux oreilles de la Validé-Sultane, car cette auguste princesse fit prévenir Nuh-Effendi qu'elle allait le débarrasser de ce glouton, qui donnait un si pernicieux exemple aux fidèles musulmans; elle lui intima l'ordre en même temps de se présenter le lendemain devant elle, afin d'apprendre ce qu'elle aurait décidé sur le sort de son neveu.

Nuh-Effendi reçut ce message avec une vive douleur. En dépit de lui-même et à force de voir ce malheureux jeune homme, il avait pris de l'attachement pour sa personne, malgré les chagrins que celui-ci n'avait cessé de lui causer. Au reçu de l'auguste missive de sa souveraine, il se renferma dans sa chambre et se prit à pleurer amèrement, devinant bien que c'en était fait de l'infortuné

Méhémet, et que ses péchés avaient enfin armé la justice céleste contre lui.

Il ne put cacher son trouble et ses pressentimens à son neveu, qui, après avoir entr'ouvert les yeux pour écouter les paroles du médecin, se retourna sur son divan en murmurant ce vieux proverbe du pays : « Que le mal qu'on te prédit pour demain ne t'empêche pas de dormir aujourd'hui. »

— Après tout, mon bon oncle, ajouta-t-il, Dieu est grand et ses desseins sont impénétrables : qui sait si de votre visite à la Validé ne va pas dépendre cette brillante fortune que j'entrevois si souvent dans mes rêves, quand le vin de Ténédos m'ouvre les portes du paradis.

Voilà dans quelle disposition Nuh-Effendi avait laissé son neveu Méhémet quand il se présenta au sérail impérial devant la Sultane Validé, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Son titre de hékim (*médecin*) lui ouvrit les portes les plus secrètes du harem, qu'un autre homme, eût-il été le premier de l'empire, n'aurait passées qu'au prix de sa tête.

Introduit dans une salle magnifiquement tendue de soieries de Brousse et de Baghdad, Nuh-Effendi aperçut, à travers un léger nuage d'aloès et de santal qui s'élevait d'un réchaud d'argent, la très chaste et très éclatante Sultane-mère, majestueusement accroupie sur un divan brodé de perles. Elle fumait un tchibouk enrichi de pierres précieuses, ainsi qu'il convient à une femme d'une aussi haute distinction.

La Validé était entourée de ses jeunes esclaves, toutes splendidement vêtues et dont les aimables visages brillaient sous la mousseline de leurs voiles comme autant de constellations au milieu de l'obscurité de la nuit. Seule, la Validé-Sultane montrait son visage découvert, car aucun regard mortel n'aurait osé se fixer sur ce soleil éclatant, de peur d'en être ébloui. Le hékim put remarquer cependant avec quelle noblesse ses yeux s'encadraient sous les arcades de ses sourcils, que le pinceau noirci de surmé avait arrondis sur son front, semblables à deux portiques du ciel.

Nuh-Effendi se prosterna au pied de l'estrade du divan, et il alla baiser avec respect le bas du manteau de sa souveraine; puis se relevant aussitôt et tenant ses yeux baissés à terre, dans l'attitude

d'un humble serviteur, il attendit qu'il plût à la gracieuse Sultane de lui adresser la parole. Elle daigna le faire en ces termes :

— N'as-tu pas un chien de mécréant pour neveu, qu'on appelle du nom de Baltadji-Méhémet?

— Vous l'avez dit, chaste princesse, répondit le médecin en tremblant, le fils de ma sœur porte en effet ce nom; mais on a trompé votre grandeur si on a prétendu que mon neveu fût un impie. C'est un jeune homme doux et docile comme un agneau, et qui aime tout au monde excepté deux choses : la mer, et les chevaux. Si ce n'est qu'on n'en pourra jamais faire ni un marin, ni un cavalier, il possède assez d'esprit et d'intelligence pour être propre à toutes choses. Voici la vérité: depuis de longues années il habite paisiblement, de l'autre côté du détroit, une petite maison que je possède à Scutari, sur la côte d'Asie, et la terreur que lui inspire la mer est si forte, que je n'ai pu le décider encore à m'accompagner une seule fois à Stamboul.

— C'est fort bien, Effendi, je te crois sur parole. Maintenant, laissons ce sujet pour y revenir en temps et lieu, et songe à répondre à une question sur laquelle je suis bien aise d'avoir ton avis.

La Validé frappa dans ses mains, et quatre femmes esclaves amenèrent devant elle une jeune fille, cachée sous un voile qui l'enveloppait de la tête aux pieds, puis les esclaves se retirèrent, et la jeune fille voilée resta seule avec le médecin et la Validé.

— Enlève ce voile, dit la sultane.

Nuh-Effendi enleva le voile, et la plus ravissante des créatures humaines parut à ses yeux. Ses cheveux noirs comme de l'encre s'échappaient à flots d'un toquet de velours rouge, bordé de pierreries, et flottaient le long de son dos. Elle était toute habillée de soie et de paillettes, et semblait à elle seule un firmament chargé d'étoiles. La chair de son visage, de son cou et de ses bras nus était un salem composé des plus belles fleurs, et sur chacune de ces fleurs le mot *amour* était écrit en lettres parfumées. Ses yeux, dont le bord était délicatement peint avec le plus noir surmé, s'allongeaient et se tendaient comme deux arcs de Tartarie dans les mains d'un habile tireur circassien. On aurait fait un livre de Ghazelles à la manière d'Hafiz, rien qu'avec les couleurs variées que

prenaient tour à tour les beaux globes de ses yeux, semblables à deux boules d'ébène qui reflétaient les feux du soleil.

— Comment trouves-tu cette fille? dit la Validé au hékim, interrompant brusquement le cours de ses réflexions.

— Belle comme la lune dans son plein, répliqua l'Effendi du ton d'un prophète inspiré.

—Chien d'imbécile, interrompit la Sultane-mère en jetant sa pantoufle à la tête du médecin, ce n'est pas cela que je te demande. Est-ce donc pour faire les fonctions d'eunuque que tu es venu dans mon palais? Cette fille n'est pas à vendre, et je ne te demande pas à quel prix tu l'estimes. Mais puisque tu es médecin, dis-moi de quelle maladie ma Koutoudji est menacée.

Le médecin tâta le pouls de la trésorière, et il ne sentit rien qu'un bras lisse et poli, délicieusement orné de la plus jolie main qui se pût rencontrer dans tout l'empire des Croyans. Il lui ordonna de montrer le bout de sa langue pour y saisir les traces de quelque inflammation. Il n'y vit qu'un éclat de fraîcheur qui fesait honte à la chair rosée de la grenade coupée toute mûre sur la branche. Il voulut lui poser la main sur le cœur pour en compter les pulsation, mais la Validé lui donna vivement de sa baboutche sur les doigts, et le hékim se prosterna aussitôt pour remercier la souveraine du précieux avertissement qu'elle voulait bien lui octroyer.

— Ane de savant que vous êtes, se prit à dire la Sultane-mère, ne voyez-vous pas que cette fille est grosse de plusieurs mois? Est-il besoin pour deviner cela que vous portiez la main sur elle comme si vous tâtiez la laine d'un bélier de Caramanie?

Le médecin ouvrit des yeux aussi grands que la porte majeure de la mosquée de sultan Bayézid.

— Nuh-Effendi, regardez bien cette fille. Je l'aime et la chéris comme mon propre enfant. Celui qui deviendra son mari aura droit à toutes mes faveurs. Je les répandrai sur lui comme le vent du mois de schaban répand sur la terre les fleurs des amandiers. A quelque degré inférieur qu'il se trouve dans l'échelle des dignités de l'empire, je veux le faire arriver au sommet. Heureux sera le mari de la Koutoudji. Il bénira le jour qu'il sera sorti du ventre de sa mère. A l'instant de son mariage, le sultan, mon fils, l'élèvera au rang de l'un des cinq Aghas de l'étrier impérial. Pour

le noyer ainsi dans l'océan de mes graces, Nuh-Effendi, j'ai choisi votre neveu Baltadji-Méhémet. Baltadji-Méhémet sera le mari de la Koutoudji. Allez lui annoncer qu'il ait à attendre demain l'Imam de votre quartier pour signer devant lui le contrat. Il recevra le matin même sa pelisse d'honneur et le titre de petit écuyer de Sa Hautesse. Sortez maintenant, Nuh-Effendi, et songez que si ce mariage venait à manquer, votre tête me servirait d'otage.

Le médecin se prosterna de nouveau, et porta à ses lèvres le bas du *féredjé* (1) de sa souveraine.

Il trouva dans l'antichambre le Capou-agha (2) du sérail, qui l'obligea de s'asseoir auprès de lui sur un tapis, et qui lui fit apporter un tchibouk d'honneur, la confiture et le café d'usage. ce respectable fonctionnaire lui répéta les menaces de la Sultane, menaces qui lui annonçaient de funestes conséquences, si le mariage concerté venait à éprouver la moindre entrave. Il faisait nuit quand le médecin de la Validé quitta le Capou-agha.

Il s'achemina tout pensif à travers les bois de cyprès qui font partie des jardins du sérail, et il réfléchissait en lui-même à la bizarrerie de cette aventure. Baltadji-Méhémet, l'ivrogne impérial, le fils indocile de sa sœur Fatima, allait donc devenir un homme important et voir s'abattre sur sa tête la pluie des graces de la Cour. Quelle cause inconnue pouvait lui avoir mérité cette faveur? Et quelle était cette Koutoudji, cette fille aérienne du jardin de la beauté, que la destinée envoyait dans sa vie d'une façon aussi singulière.

Cette fille portait-elle en effet dans son sein le fruit d'un amour étranger, et Baltadji-Méhémet consentirait-il à se reconnaître le père de cet enfant tombé du ciel? Il y allait de la tête de son oncle. Méhémet ne pouvait refuser, quelque extraordinaire que pût lui paraître la clause qu'on lui imposait.

Telles étaient les réflexions de Nuh-Effendi, lorsque sa promenade solitaire fut interrompue par un bruit de voix qui s'avançait vers le massif de cyprès qu'il côtoyait en ce moment. Il distingua la voix d'un homme et celle d'une femme, et il n'eut que le temps

(1) Le féredjé est le manteau des Turcs.

(2) Le chef des eunuques blancs.

de se blottir derrière un arbre pour ne pas faire envoler le beau couple qui bravait si témérairement à cette heure la loi rigoureuse du sérail.

C'étaient en effet un jeune homme et une jeune femme qui s'arrêtèrent précisément au pied de l'arbre que le hékim avait choisi pour asile. Ne pouvant fuir ni avancer, Nuh-Effendi se vit contraint d'assister en dépit de lui-même à cette criminelle entrevue que le sabre d'un bostandji ou le poignard d'un eunuque pouvait à chaque seconde venir terminer par une scène de mort.

— Arrêtons-nous ici, disait le jeune homme, belle rose du parterre de mon amour; l'ombre de ce bois nous sert de pavillon, et cette mousse, entremêlée de violettes, est un sofa digne de porter la reine des fleurs. Laisse-moi, mon adorée, tremper mes mains dans les ondes de ta chevelure et savourer longuement les baisers de ta bouche qui tombent sur la mienne comme des gouttes de rosée distillant d'une tulipe en fleurs.

— Mon beau lion, interrompait la jeune femme, laisse plutôt ta servante flatter de sa main ton cou victorieux; laisse-la se regarder dans le miroir de tes yeux, où elle se voit embellie de tous les charmes de ton amour. N'est-ce pas que tu m'aimes et que tu m'aimeras toujours, et que tu ne souffriras pas que le tendre oiseau de mon cœur aille chanter tristement dans la cage d'un époux barbare et cruel?

— Non, ma bien-aimée, les ordres de la Sultane-Validé ne s'accompliront pas, tant que ma main pourra tenir un poignard. Le Sultan, s'il le faut, entendra mes plaintes. S'il a pour moi la tendresse qu'il m'a tant de fois jurée, il me permettra de t'élever au rang de mon épouse, malgré la cruelle loi qui s'oppose à ce que je voie ma race se perpétuer sur la terre. Hélas! à quoi servent le rang, la richesse et la beauté, s'il faut que ma pauvre ame soit condamnée à un veuvage éternel? Le ciel peut-il vouloir que mon cœur se consume à chanter solitairement dans mon corps des mélodies qui ne seront pas entendues? N'est-ce pas pour orner le sein des femmes que les roses fleurissent sur les églantiers, et que les perles roulent au fond des mers? Est-ce pour s'écouter lui-même que le rossignol parle d'amour dans les jasmins sauvages? Non, mon étoile, c'est pour t'aimer que Dieu m'a mis de ce monde. Nous sommes deux

fruits venus ensemble sur l'arbre de la vie; on ne peut rompre la branche sans que nous tombions tous deux.

Et des baisers sans fin succédaient aux paroles.

Ils se renouvelèrent si long-temps, que les rayons de la lune finirent par plonger horizontalement dans les profondeurs du bois de cyprès. Nuh-Effendi parut alors aux regards effrayés des amans.

Le jeune homme se leva, et mit le khandjiar à la main. Le médecin s'enfuit de toute la légèreté de ses jambes, criant Allah! et miséricorde! si bien que le Capou-agha, que son devoir amenait sans doute de ce côté, se précipita entre les deux antagonistes, avec son bâton blanc. Pendant ce temps, la jeune fille aussi fuyait. Sur son visage épouvanté, Nuh-Effendi reconnut les traits de la favorite de la Sultane-mère, la belle Koutoudji, fiancée à son neveu Méhémet.

— Emparez-vous de cet homme, cria-t-il au Capou-agha!

Le jeune homme, sans faire mine de fuir ni de se troubler le moins du monde, le menaça de nouveau de son poignard, et lui jeta ces paroles d'un air de mépris et d'autorité :

— Souviens-toi bien, malheureux, que si cet infame mariage s'achève, toi et ton ivrogne de neveu, vous mourrez!

Et puis il s'éloigna tranquillement, sans que le chef des eunuques apportât le moindre obstacle à sa fuite.

Nuh-Effendi ne pouvait comprendre comment un tel outrage commis dans les jardins mêmes du sérail, n'avait pas été vengé sur l'heure par la mort du coupable.

— Mon ami, lui dit le Capou-agha, sortez au plus vite et regagnez votre logis. Surtout, si vous voulez conserver votre tête, n'ouvrez jamais la bouche sur ce qui vient de se passer. Vous possédez un secret qui peut vous tuer. Songez à vous taire, et exécutez fidèlement le devoir que vous dictera votre conscience. Adieu; que le Prophète retienne la bride de votre langue.

Nuh-Effendi, plein d'étonnement de tout ce qui venait de se passer, se rendit sans tarder à l'échelle de Baluk-Bazar, où il prit place dans une barque qui s'en retournait à Scutari.

Quand il entra dans la chambre de Baltadji-Méhémet, il le trouva sans caouk et sans turban, roulant sur le plancher, et poussant les plus bizarres exclamations. Sans s'effrayer de son état, le médecin

ramassa son neveu en le saisissant au bas du dos par l'étoffe de ses vêtemens, et il le porta ainsi sur son lit, comme un Atchi-bachi porte un mouton à la cuisine.

— Que Dieu te pardonne dans sa miséricorde, chien d'ivrogne. Éveille-toi au plus vite, et frotte-toi les yeux, pour écouter les bonnes nouvelles que je t'apporte.

Nuh-Effendi lui conta alors l'issue de son entrevue avec la Validé, en lui cachant cependant ce qu'il savait de la grossesse de sa future femme; car l'oncle, selon lui, ne devait rien savoir de ce qu'on avait confié au médecin, et puis il pensait en lui-même qu'un aussi léger accident ne devait apporter aucun obstacle à la fortune que le ciel voulait bien faire à son neveu.

En apprenant à quelle éminente dignité il allait être promu le lendemain, Baltadji-Méhémet ne put retenir ses plaintes. Il ne voulait pas entendre parler de cet honneur qu'on lui faisait, de l'élever au rang d'écuyer du Sultan; il lui faudrait donc chaque jour quitter le coin délicieux du divan de la paresse, pour aller s'exposer à se briser les os sur le dos rétif et fougueux d'un cheval. — Voilà, disait-il, l'explication de cet horrible rêve qui m'agitait, mon oncle, quand vous êtes entré dans ma chambre. Moi, enrôlé parmi les écuyers de Sa Hautesse! Cela équivaut à une condamnation à mort.

Nuh-Effendi calma cependant son désespoir, en lui rappelant qu'un refus les conduirait tous deux sous le sabre du bourreau. Telle était la volonté de la Sultane-mère; il fallait rompre ou plier.

Ce que son oncle venait de lui apprendre de ce jeune homme mystérieux qu'il avait surpris en causerie d'amour avec la Koutoudji, et que le Capou-agha lui-même n'avait osé punir de ce crime inoui dans les fastes du sérail impérial, ne contribuait pas peu à augmenter les terreurs de Méhémet; mais le médecin le rassura en lui persuadant que ce personnage devait être l'ame de quelque amant supplicié qui s'en revenait ainsi murmurer des paroles d'amour au clair de la lune.

Le lendemain, au lever du soleil, Nuh-Effendi et Baltadji-Méhémet dirent leur namaz en commun, et après avoir roulé le tapis de la prière, ils se rendirent en toute hâte à la maison que le médecin possédait à Stamboul, au bout de la rue du Divan.

Ils y trouvèrent l'Imam de la mosquée, assisté de ses deux muezzinns, qui devaient servir de témoins au contrat. Bientôt arriva un officier du sérail suivi d'une députation des employés aux écuries de Sa Hautesse, qui félicitèrent Méhémet sur sa nouvelle dignité. On le revêtit d'une pelisse d'honneur, et on introduisit dans la cour de la maison un magnifique cheval, richement caparaçonné, qui faisait retentir le pavé du battement de ses pieds. Méhémet regarda de travers le noble animal en poussant un gros soupir; puis, comme on vint lui annoncer que sa fiancée était en chemin pour venir le trouver, il alla dans la cour afin de monter le cheval qui devait le conduire au-devant de la Koutoudji.

Un jeune janissaire lui présentait humblement l'étrier, mais les singuliers regards que ce jeune homme lui lançait intimidèrent Méhémet, qui se retourna plusieurs fois du côté de son oncle, pour lui demander un signe d'encouragement.

Le médecin, les yeux fixés sur le janissaire, était devenu tout à coup plus pâle et plus tremblant que son neveu; ses gros yeux gris roulaient circulairement dans sa tête, et ses lèvres s'agitaient sans laisser sortir aucun son. Baltadji-Méhémet, voyant toute cette foule qui le regardait, recommanda son ame à Dieu, et s'éleva bravement sur l'étrier gauche du coursier impatient; mais à l'instant où il allait passer sa jambe droite par-dessus la croupe du noble animal, le janissaire lâcha les sangles qui retenaient la selle, et poussa rudement le nouveau dignitaire, qui alla donner de la tête sur le pavé. Un cri de stupéfaction et d'effroi partit du sein de la multitude, et au même instant un aigre éclat de rire retentit dans l'oreille du pauvre Baltadji. Le robuste genou du janissaire pesa sur sa poitrine, et une voix lui jeta tout bas ces paroles : Je suis le jeune homme que ton oncle a vu cette nuit dans le bois de cyprès du sérail; je te défends de pousser l'audace jusqu'à épouser une femme que j'aime. Je te jure, sur la tête de mon père, que si tu persistes, tu mourras de ma main!

Quand Méhémet se retrouva sur la selle, il chercha vainement des yeux l'insolent jeune homme qui lui avait ainsi parlé. Le janissaire avait disparu; mais son visage, enflammé du feu de la colère, brillait comme un fantôme devant l'imagination frappée de l'écuyer du sultan. Il y avait tant de hauteur et de majesté dans les regards

de ce mystérieux jeune homme, que, malgré lui, Méhémet tremblait encore par tous ses membres.

Il ne fut pas peu satisfait d'entendre près de lui les instrumens qui annonçaient la venue de sa fiancée, car ses genoux, affaiblis par la peur, ne suffisaient plus pour presser les flancs de son cheval, et une nouvelle chute eût infailliblement suivi la première. Méhémet rentra donc dans la maison de son oncle, où il trouva la Koutoudji, chastement recouverte d'un voile d'épaisse mousseline, qui ne laissait pas entrevoir la plus légère des perfections de ce beau diamant pur et sans tache.

La fiancée prononça d'une voix tremblante le *zévedjtu* (je me marie à toi), et Méhémet répondit *tézavedjtu* (je t'épouse). Puis l'Imam récita la prière du mariage, et les témoins apposèrent leurs signatures au bas du registre de la loi.

Méhémet offrit à sa femme des présens conformes à sa nouvelle dignité, et il reçut en échange des chemises de soie, des mouchoirs et des essuie-mains brodés en or et en argent.

Après la cérémonie nuptiale, l'escorte de la Koutoudji reprit le chemin du sérail, portant la jeune épouse dans un riche palanquin précédé d'une troupe de musiciens et de chanteurs.

Les fêtes des épousailles se firent pendant les quatre jours obligés, et les parfums les plus rares, les mets les plus exquis furent prodigués aux convives, et les présens du mari exposés aux regards du peuple. C'étaient de merveilleux présens que les jeunes filles du quartier vinrent admirer avec des soupirs d'envie. Nuh-Effendi était un oncle riche et généreux qui ne se fût pas contenté d'offrir à la fiancée de son neveu, comme jadis le prophète à son gendre Ali, deux coussins, un sceau de cuir, un chameau et 400 talens.

Après que les ongles et la paume des mains de l'épousée eurent été solennellement frottés de hinna, et que dans les belles tresses de sa chevelure les doigts délicats de ses sœurs et de ses amies eurent suspendu des touffes de fils d'or et semé des parcelles d'or sur ses joues et sur son front, la famille de Méhémet se réunit une dernière fois pour le dernier repas.

Au moment de la cinquième prière, deux heures après le coucher du soleil, Méhémet alla baiser les mains de ses oncles et de ses frères aînés, et, quittant l'appartement des hommes, il

entra dans le harem, précédé de sa mère, qui portait un flambeau allumé.

Enfin le paradis du mariage allait s'ouvrir devant ses pas. Les plus douces fleurs de la volupté préparaient pour lui leurs parfums. La Koutoudji, dont son oncle le hékim lui avait vanté si éloquemment les charmes, allait enfin se montrer à lui sans voile dans tout l'éclat de sa beauté. Il touchait à ce moment de félicité suprême, et savourait déjà, avec la bouche de l'espérance, la coupe de bonheur que le ciel lui avait remplie jusqu'aux bords. Il avait même perdu la mémoire des menaces faites à son oncle dans le bois de cyprès du sérail, et cette inquiétante figure de jeune homme qu'il avait vue planer sur sa tête était bien loin de son souvenir.

Soudain la portière de velours de la chambre s'agita ; des pas légers se firent entendre... mais ce n'était pas la Koutoudji!...

Nuh-Effendi, plus pâle encore et plus effrayé que le jour où il avait vu le jeune janissaire présentant l'étrier à son neveu, s'avança comme un fantôme, et réclama de Méhémet un instant d'entretien. Après l'avoir obtenu à grand'peine :

— Tu sais, mon fils, dit le vieillard, avec quelle sollicitude je t'ai élevé depuis ta plus tendre enfance; tu sais quelles peines cuisantes m'ont causées les écarts trop fréquens de ta jeunesse, et combien de larmes j'ai versées sur tes mauvais penchans?...

— Passons, mon oncle, interrompit Méhémet, puisque je sais tout cela. Quelque plaisir que je goûte à vous entendre, permettez-moi de préférer la voix mélodieuse de ma jeune épouse, qui, sans doute, soupire, ainsi que moi, après l'heureux instant qui doit la mettre dans mes bras. J'aime déjà la Koutoudji comme le salut de mon ame. Demain il fera jour, et j'aurai les yeux plus ouverts pour profiter de vos leçons.

— Insensé, dit le hékim en levant les mains au ciel, à quels coupables desseins ta pensée ose-t-elle s'arrêter? Si tu veux voir le bourreau venir demain chercher ta tête et la mienne, tu n'as qu'à poursuivre et faire entrer dans ton lit cette femme qu'on t'a donnée pour épouse. Abstiens-toi, Méhémet, de ce fruit défendu, si tu as quelque respect pour la bénédiction de ton oncle et quelque envie de voir la prospérité de notre maison. Donne-toi bien de garde de tâter d'un mets qui est réservé pour une autre table que la tienne.

Pense qu'on t'a mis en main une sœur, et non une épouse. Caresse-la en particulier comme une sœur, appelle-la ta femme en public, mais ne va pas plus loin; ne cherche pas même, si tu tiens à la vie, à porter tes regards indiscrets dans les ténébreuses profondeurs de ce mystère que je découvrirai à tes yeux quand il en sera temps. Tu frémiras alors des dangers que tu cours en ce moment, et le reste de tes jours tu trembleras au souvenir des désirs imprudens que tu as osé former.

Baltadji-Méhémet n'était pas encore revenu de sa surprise, lorsque l'Imam qui avait célébré la bénédiction nuptiale, entra dans la chambre, tenant d'une main un flambeau allumé, et de l'autre un bâton de cire parfumée, semblable à la cire dont on se sert pour sceller les ordres de la maison du sultan.

Le saint homme de Dieu apposa, sans dire une parole, l'empreinte de sa bague sur la porte qui conduisait à l'appartement de la Koutoudji; puis il se retira en annonçant que chaque soir il viendrait remplir le même devoir, et que chaque matin il briserait le scellé qui devait rester sur la porte pendant toute la durée de la nuit.

Après cette bizarre cérémonie, Nuh-Effendi et l'Imam se retirèrent en souhaitant à Méhémet une nuit solitaire et tranquille.

Baltadji-Méhémet passa la nuit dans les larmes, et il se promena jusqu'au jour de long en large dans sa chambre, attendant avec impatience que le soleil se levât et vînt le délivrer des tristes réflexions qui l'accablaient.

A peine le chant des muezzinns, appelant les fidèles à la première prière, avait-il retenti sur les hautes galeries des minarets, Méhémet sortit de sa chambre pour aller respirer l'air rafraîchissant du matin.

Mais les salles basses de la maison étaient déjà remplies de parens, d'amis et de visiteurs qui venaient le féliciter sur le bonheur ineffable dont le ciel avait bien voulu le combler; car la beauté de la Koutoudji, célèbre dans toute la ville de Stamboul, lui avait fait autant d'envieux qu'il y avait d'hommes de goût dans la populeuse capitale de l'empire des Osmanlis.

Chacun de ces regards d'envie, chacune de ces félicitations qu'il recevait, lui déchiraient l'ame ainsi que des coups de poi-

gnard. Lorsque son oncle et l'Imam de la mosquée arrivèrent à leur tour avec leurs complimens emmiellés, il fut tenté de leur briser sur la tête le tchibouk de jasmin qu'un serviteur venait de lui présenter; il se contint cependant, et les remercia tout haut des bons offices qu'ils lui avaient rendus; il les pria de croire à sa reconnaissance et à tout le désir qu'il éprouvait de s'acquitter convenablement envers eux.

Baltadji-Méhémet conserva le même sang-froid et la même impassibilité pendant les deux mois qui suivirent la journée de son mariage; et chaque soir il voyait l'Imam de la mosquée, accompagné de son oncle le hékim, apposer le scellé de la loi sur la porte de la belle Koutoudji.

Un soir qu'il était plus malheureux que de coutume, et que le tigre de la passion enfonçait plus avant ses terribles griffes dans son cœur, Méhémet se procura un outil qui sert aux charpentiers à percer les murs des maisons; il l'emporta dans sa chambre et le cacha sous le chevet de son lit.

Quand son oncle et l'Imam se furent retirés, il s'approcha de la muraille qui le séparait de l'appartement de la Koutoudji, et, levant un coin de la tapisserie, il perça un trou dans le bois, avec toutes les précautions imaginables, afin de ne pas éveiller le moindre bruit. Son stratagème réussit au-delà même de ses espérances, car il n'eut pas plus tôt jeté un regard à travers cette fenêtre d'amour, qu'il aperçut en face de lui la délicieuse créature qu'on appelait sa femme, nonchalamment étendue sur un divan, dans ce léger et transparent costume de la nuit qui ressemble aux ailes flottantes des anges du ciel.

A l'aspect de tant de merveilles, Méhémet eut de la peine à contenir les élans de sa joie. Il ferma cependant la porte de l'admiration, et il refoula dans son cœur les paroles du ravissement, qui se pressaient en foule sur ses lèvres. Son émotion fut au comble quand il entendit cette bouche si pure et si harmonieuse murmurer des mots d'amour, lesquels s'adressaient sans doute aux esprits invisibles qui se promènent la nuit dans les airs, montés sur ces jolis coursiers verts et roses qu'on appelle les illusions.

Combien la Koutoudji lui parut au-dessus des filles de la terre, lorsque son regard indiscret se fut heurté à tous les contours de ses

formes, lorsque son cœur, desséché par le feu du désir, eut bu comme une eau salutaire les mélodieux accens qui frappaient ses oreilles! Méhémet eût alors donné volontiers le reste de ses jours pour un baiser de la Koutoudji. Mais le serpent cache souvent sa tête parmi les fleurs.

Dans la chambre même occupée par la favorite de la Sultane-Validé, une voix de jeune homme répondit à la voix de la jeune femme, et un turban de cachemire, surmonté d'une riche agrafe de diamans, vint s'interposer entre le neveu du hékim et le gracieux visage de cette trompeuse fille des hommes.

La stupéfaction de Méhémet augmenta encore quand il reconnut dans les traits de son rival le terrible janissaire dont il avait senti le genou sur sa poitrine, et dont les menaces retentissaient encore dans sa mémoire.

C'était donc là le mystère effroyable que son oncle n'avait osé lui révéler!

Ce personnage inconnu, qui commandait à tout le monde, était donc le véritable mari de la femme que Nuh-Effendi avait fait épouser à son neveu : sa main devait cueillir toutes les fleurs du rosier de l'hymen, dont l'infortuné Baltadji n'avait pour lui que les épines!

Baissant la tête avec respect sous le joug pesant de la fatalité, il s'abîma sans murmure dans les profondeurs de son désespoir, et il fit des vœux dans son cœur pour que ce secret, si soigneusement caché, tombât bientôt en sa puissance; mais son étonnement et sa terreur ne connurent plus de limites quand il entendit la belle et naïve Koutoudji se plaindre à son amant des mauvais traitemens de son mari, et appeler sur lui sa vengeance.

— Chaque matin, disait-elle au jeune homme, quand vous êtes parti, mon mari vient me trouver dans ma chambre, et me force, le poignard sur la gorge, à manquer à la fidélité que je vous ai jurée. Il obéit en cela aux ordres de la Sultane-Validé, qui craint par-dessus toutes choses que vous ne m'arrachiez à sa tyrannie.

— Un jour viendra, répondit le jeune homme, où la Sultane elle-même ne pourra m'empêcher de te reconnaître pour ma femme et de t'élever jusqu'à moi. Alors tout le sang de cet infame Baltadji, qui a osé se rencontrer sur mon passage et te tourmenter de ses

odieuses caresses, ne suffira pas à ma vengeance; je ferai déchirer son corps en petits morceaux, et je les disperserai aux quatre coins de l'empire, afin que l'ange des tombeaux ne puisse les retrouver au jugement dernier. Telle est ma volonté, elle restera immuable comme mon amour pour toi.

Baltadji-Méhémet pensa mourir sur la place en entendant ces cruelles paroles, après lesquelles les voix s'éteignirent, et tout rentra dans le silence et dans l'obscurité.

Il se prit à pleurer amèrement en pensant au sort qui l'attendait; et dès ce jour, il ne lui fut plus possible de toucher sans frémir la main de cette belle épouse qui, sans motifs comme sans pitié, se plaisait à le perdre par d'aussi étranges calomnies.

Cependant la Validé-Sultane le faisait complimenter chaque jour, ainsi que son oncle, pour avoir ponctuellement exécuté ses ordres; et chaque jour aussi Nuh-Effendi recommandait à son neveu d'observer le plus profond silence sur les choses mystérieuses qui se passaient chaque soir entre sa femme et lui.

Marié ainsi à l'ombre d'une femme, Méhémet, envié de tous les jeunes gens de son quartier, était le plus malheureux de tous les fidèles Croyans. Il lui prit plusieurs fois envie de se tuer, pour échapper à ses craintes continuelles; mais la religion l'arrêta. Il se décida enfin à aller se jeter aux pieds du sultan sur le chemin qu'il devait traverser le vendredi suivant pour se rendre à la mosquée.

Mais l'insurrection de l'année 1115 de l'hégire advint sur ces entrefaites; sultan Moustapha vint à être déposé par le peuple; le schah-zadé Achmet III fut appelé au sublime trône des Osmanlis.

Tous les habitans de Stamboul se félicitaient de cet avénement du frère de Moustapha, jeune homme aimable et charmant, qui allait faire pleuvoir sur la capitale de l'empire la rosée de ses graces.

Plus que tout autre, Méhémet se sentit pénétré de joie en apprenant cette nouvelle qui lui permettait de tout espérer d'un jeune monarque, vanté d'avance pour l'aménité de son caractère et surtout pour l'excessive tendresse de son cœur.

Le saint jour du vendredi arriva; le nouveau sultan devait aller ce jour-là entendre la prière à la mosquée de Suleyman-le-Grand. La charge d'écuyer, dont Méhémet possédait le titre, lui permettait d'approcher la personne auguste de son souverain. Il se revêtit

donc de son splendide uniforme, et donna ordre à son palefrenier de caparaçonner le beau cheval qu'il tenait de la munificence de la Validé.

Mais au moment où il se disposait à sortir, une troupe de janissaires entra dans la cour, le yataghan au poing; et après quelques coups de bâton distribués à droite et à gauche, les soldats s'emparèrent de Nuh-Effendi et de Baltadji-Méhémet, auxquels ils attachèrent avec des cordes les pieds et les mains. On les hissa ensuite sur deux chevaux; et sans leur donner d'autre explication, on les conduisit à Top-khana, où ils furent jetés dans un cachot.

L'infortuné Baltadji se désespérait de cette aventure. Le lieu où il se trouvait renfermé lui apprenait assez qu'il n'en sortirait que pour aller à la mort.

Son oncle, recueilli en lui-même, conservait un visage grave et sévère, mais aussi plein de calme et d'assurance. Méhémet, les larmes aux yeux, lui reprochait ce fatal mariage, auquel il attribuait, sans pouvoir en expliquer la cause, l'affreux malheur qui venait de les frapper tous deux.

— Ne valait-il pas mieux, s'écriait-il dans sa douleur, résister aux ordres de la Sultane, puisqu'elle nous abandonne dans le péril où nous sommes aujourd'hui? Cruelle Koutoudji! cœur de tigresse sous la peau d'une gazelle, que vous ai-je fait pour m'enfoncer ainsi un poignard dans le sein?

— Mon fils, interrompait Nuh-Effendi, ne blasphémez pas contre la Providence : c'est quelquefois pour nous sauver que la main de Dieu s'appuie sur notre tête. N'avez-vous pas déjà une fois éprouvé les effets de la clémence du ciel? Quand la renommée de votre mauvaise conduite me fit comparaître devant la mère du glorieux Moustapha second, ne vous ai-je pas rapporté, au lieu du châtiment que vous aviez mérité, l'honorable protection de la Sultane, qui vous éleva au rang des écuyers de Sa Hautesse? Ne désespérez donc pas à cette heure comme un enfant qui a peur de son ombre : nous pouvons encore en appeler au Sultan; je vous assure qu'il ne refusera pas de nous entendre.

Un tchiaouch porta au sérail la requête de Nuh-Effendi, et il revint bientôt avec un ordre qui mandait les deux prisonniers au pied du trône de Sa Hautesse.

Baltadji-Méhémet sentit une lueur d'espérance s'allumer au fond de son cœur, mais cette lueur se fut bientôt changée en une flamme dévorante, lorsque arrivé dans la salle d'audience où le sublime monarque des Osmanlis siège sur un divan de drap d'or, il eut levé les yeux vers le visage de son auguste juge. Méhémet baissa la tête aussitôt, puis il recommanda son ame au Prophète, car dans les traits de son souverain il avait reconnu l'amant de sa femme!

Le bourreau impérial, avec son sabre nu, se tenait derrière l'estrade du divan, et il n'attendait qu'un signe pour s'emparer de ses victimes.

Après que la colère du Sultan se fut exhalée en menaces terribles, et qu'il eut donné l'ordre d'entraîner les coupables hors de sa présence, Nuh-Effendi, se prosternant la face contre terre, demanda à son souverain la permission de faire une révélation importante.

— Auguste successeur des Khalifes, ombre de Dieu sur la terre, dit le hékim d'une voix pure et tranquille, la Koutoudji de votre mère était près de vous donner un fils lorsque mon neveu reçut l'ordre de l'épouser. S'il ne s'était rendu aux instances de la chaste et sublime Validé, ce secret terrible eût été découvert, et la loi du sérail condamnait à mourir la mère et l'enfant. C'est pour sauver ce sang précieux que j'ai consenti à ce que les formalités du mariage fussent célébrées entre la bien-aimée de votre cœur et mon neveu Méhémet. Aujourd'hui que la grace du ciel vous a mis dans la main les destinées de l'empire, je dois vous rendre intact, et comme je l'ai reçu, le dépôt précieux qui a été confié à ma garde. Le saint Imam de mon quartier, qui attend à cette porte l'ordre de Votre Hautesse pour venir lui confirmer mes paroles, a mis, depuis la première nuit du mariage, une barrière sacrée, scellée de l'anneau de votre mère, entre mon neveu et sa femme, qui ne l'a jamais été que de nom. La Validé-Sultane et la Koutoudji elle-même, qui ne se plaignait de son mari quand vous daigniez la visiter, qu'afin de vous empêcher de compromettre par vos paroles l'existence de votre enfant, vous répéteront ce que vous affirme le plus dévoué de vos serviteurs. Nous avons voulu, au prix de notre vie, sauver deux têtes si chères à notre sublime souverain. Maintenant que nous avons rempli ce saint devoir, nous serons trop heureux de mourir, si telle est la volonté de notre maître.

Sultan Achmet, en entendant ces paroles, versa des larmes de de joie et d'attendrissement.

La Validé-Sultane, la Koutoudji et l'Imam, introduits tour à tour, répétèrent dans les mêmes termes la déclaration de Nuh-Effendi, et Baltadji-Mehémet, stupefait de ce qu'il venait d'apprendre, reçut une pelisse de zibeline, un riche poignard et un nouveau cheval magnifiquement orné. La munificence du glorieux Sultan ne se borna pas à ces dons. Sultan Achmet daigna de nouveau remercier Baltadji-Mehémet, et il l'accabla du poids de sa faveur en le nommant, dans l'effusion de sa reconnaissance, grand-amiral des flottes ottomanes.

Mehémet, épouvanté de sa dignité nouvelle, supplia son généreux maître de modérer ses bonnes graces, en assurant Sa Hautesse qu'il serait aussi mauvais homme de mer qu'elle l'avait vu timide écuyer.

— Mehémet, répondit le sultan, il était écrit là haut que vous seriez ce que vous ne vouliez pas être: souvent les hommes ne reconnaissent pas d'eux-mêmes la vocation que Dieu leur a faite. Une inspiration du ciel dicte en ce moment ma conduite.

Puis s'avançant vers son nouveau favori, Sultan Achmet ajouta tout bas :

— Vous embarquerez avant la nuit pour passer loin de Stamboul les six mois de mer que la loi vous commande chaque année. Tous les ans à votre retour, et pendant le même espace de temps, je vous permets d'être le mari de votre femme.

Le soir même en effet, le nouveau capitan-pacha porta son pavillon à bord du vaisseau amiral, et l'Imam crut pouvoir se dispenser de mettre le scellé sur la porte de la Koutoudji.

Ainsi finit l'histoire de la Koutoudji. Louanges à Dieu, le magnifique, le puissant, le fort, créateur du ciel et de la terre, du continent et des mers! à lui appartient la louange! Ainsi-soit-il.

LE PRINCE DÉMÉTRIUS CARADJA.

HISTOIRE BIOGRAPHIQUE

ET CRITIQUE

DE LA LITTÉRATURE

ANGLAISE

DEPUIS CINQUANTE ANS[1].

Quand Burns publia ses poésies, il espérait, dit-il, trouver des lecteurs curieux de connaître la nature des pensées et des sensations d'un

(1) Depuis la mort de Johnson, une grande révolution s'est faite dans la littérature anglaise. Nous n'avions encore sur l'origine et le développement de cette réforme que des essais disséminés dans divers recueils, des ouvrages incomplets et des biographies éparses. M. Allan Cunningham, poète et critique distingué, entreprend ici de nous tracer un tableau général du mouvement intellectuel de son pays depuis 1784 jusqu'à la mort de Scott. Il prend une à une les diverses branches de la littérature, et y rattache successivement tous les hommes qui s'en sont occupés. C'est d'abord la poésie proprement dite; puis viendront l'histoire, le roman, le drame, etc. Cette méthode, tout analytique, n'offre pas le point de vue brillant que nous pourrions attendre d'un tableau largement tracé; mais elle est peut-être

paysan. Moi (1), je nourris le même espoir, je n'ai pas le même talent que le célèbre poète écossais; mais avec son humilité, j'essaierai de montrer quelles sont les idées d'un paysan sur un sujet qui ne s'adresse pas seulement à l'imagination, à savoir l'histoire biographique et le caractère de la littérature anglaise depuis la mort de Johnson jusqu'à celle de Scott, c'est-à-dire pendant une période d'environ cinquante années.

Un écrivain célèbre, auquel je faisais part de mon projet, me disait. « Trois qualités sont nécessaires pour réussir dans une telle entreprise, c'est un jugement sûr, un cœur droit et une bonne conscience. » Mes connaissances ne sont pas aussi étendues que je le désirerais; mon jugement n'est

plus sûre, plus positive; et, lorsque l'on a vu se dérouler l'une après l'autre chacune des parties qu'elle embrasse, il ne reste qu'à rapprocher ces divers embranchemens pour former un ensemble, et trouver dans le plan général comme dans les détails la marche, les innovations et les résultats d'une époque.

Pour rendre ce travail plus complet, un de nos critiques le mieux versés dans la littérature anglaise s'est chargé de le faire passer dans notre langue, en ajoutant au texte des notes, qui en sont le commentaire et souvent le correctif. Ainsi la critique, en quelque sorte, se trouve jointe à l'œuvre dans le recueil même qui la publie. (*N. du D.*)

(1) Allan Cunningham, auteur de cette *histoire de la littérature anglaise moderne,* est né en Écosse comme le poète Robert Burns. Il a été maçon et tailleur de pierres dans sa jeunesse. Comme Burns, il a senti son génie poétique s'éveiller aux refrains populaires des vieilles ballades d'Écosse. Encouragé par quelques littérateurs d'Édimbourg, Allan Cunningham n'a pas tardé à conquérir une place honorable parmi les poètes et les prosateurs de son pays. Ses pièces lyriques ont de la naïveté, de l'énergie et de la grace. *The Maid of Elvar,* roman-poème divisé en strophes, et publié assez récemment, offre un mélange singulier de peintures bourgeoises, chevaleresques et rustiques; le paysage d'Écosse s'y trouve reproduit avec talent. L'œuvre capitale de Cunningham est sa *Biographie des peintres, sculpteurs et architectes anglais :* il y a de l'ingénuité et de la finesse dans les appréciations, de l'élégance et de l'abandon dans le style de ce livre, dont plusieurs fragmens ont été traduits et publiés en France. Ce qui distingue surtout Allan Cunningham de Robert Burns, son prédécesseur et son modèle, c'est l'élégance. Burns était passionné, ardent, violent, rustique : il n'y a pas trace de ces caractères chez Cunningham; son style est heureux, abondant, agréable, sa pensée facile et nette. Souvent, dans les sujets graves qu'il a traités, on peut regretter l'absence de ces hautes et fortes études qui élargissent la sphère de l'intelligence; jamais, comme il le dit lui-même, et selon la justice qu'il se rend, on ne peut l'accuser de manquer de candeur, de sincérité, de conscience.

sans doute pas ce qu'il y a de plus sûr, mais je me mets à l'œuvre avec loyauté, avec la ferme résolution de dire seulement ce que j'ai senti, ce que je crois.

La littérature de notre île se partage en deux grandes ères; on peut nommer l'une l'ère d'*Elisabeth;* l'autre, l'ère *georgienne* (1). Dans la première, l'esprit humain s'élance hors des ténèbres dont il fut long-temps enveloppé; la lumière apparaît; la découverte de l'imprimerie ouvre les sources des sciences sacrées et profanes. Puis arrive la seconde. Alors le génie littéraire subit l'influence de l'esprit d'investigation; il revient de son essor vers les espaces imaginaires; il se rit des anciennes croyances qui l'ont guidé, des rêves qui ont agi sur lui, et renonçant à son vol capricieux, le voilà qui se met à faire des études d'anatomie et de dissection, à discuter avec amertume sur la corruption du corps social et politique. Au temps où vivaient Spencer, Shakspeare (2), Milton, l'imagination parlait en souveraine, et, semblable à l'alouette, la poésie, planant dans une atmosphère supérieure, faisait entendre des chants plus suaves à mesure qu'elle s'élevait plus près du ciel. Au temps de Cowper, Burns,

(1) L'ère d'Élisabeth, à laquelle appartiennent *Shakspeare* et *Bacon*, fut suivie de l'époque puritaine, à laquelle appartiennent *Milton* pour l'épopée, et *Butler* pour la satire. Ensuite s'ouvrit l'époque d'imitation française, celle des *Roscommon* et des *Etheredge,* sous Charles II. En se dégageant de quelques ridicules et en acquérant de l'énergie, la littérature anglaise subit, sous la reine *Anne*, une nouvelle transformation; c'est dans cette époque que se placent *Pope*, *Goldsmith* et plusieurs autres. Enfin, la révolution française venant renverser cette école, crée la littérature anglaise du XIXe siècle, à la tête de laquelle se placent Byron et Scott. Ainsi nous trouvons cinq nuances bien tranchées dans l'histoire de l'intelligence en Angleterre, depuis 1550; il nous semble difficile d'adopter la classification arbitraire de l'auteur.

(2) Au temps où vivait Shakspeare, l'inspiration était encore libre, catholique, facile, mêlée de souvenirs italiens et de croyances populaires. Au temps où vivait Milton, au contraire, l'inspiration était sévèrement et rigoureusement religieuse. On ne doit point confondre ces inspirations si diverses. Il n'est pas exact non plus d'associer les noms de Cowper et de Crabbe, de Cowper, poète élégiaque, qui chantait comme Oberman écrivait, et de Crabbe, peintre inexorable des vices populaires. Ce n'est pas qu'il n'y ait, selon moi, un point de vérité dans le système de l'auteur. A mesure que la civilisation a marché, elle a refroidi l'élan poétique, et cela devait être; mais la ligne de démarcation qu'il a cru pouvoir indiquer entre l'époque d'analyse et l'époque d'imagination, nous semble factice et impossible à tracer avec exactitude.

Byron, Crabbe et Scott, ces chants nous viennent assez souvent d'une région moins haute; les sommités poétiques ont été envahies, et la muse cherche des retraites plus obscures pour y porter ses douces créations. Pendant l'ère à laquelle Elisabeth a donné son nom, la littérature anglaise fut essentiellement poétique; les sujets que l'on aimait à traiter comportaient à peine la prose (1), et les génies élevés de l'époque se faisaient un devoir chevaleresque de maintenir les œuvres d'art à leur plus grande élévation. Pendant l'ère georgienne, la prose ne s'est pas élevée, mais la poésie est descendue. Nous n'avons point de prose plus vigoureuse, plus flexible que celle de Dryden, et point de poésie d'une nature plus belle et plus majestueuse que le *Paradis perdu*. Les poètes anglais modernes ont préféré des sujets domestiques, familiers et parfois vulgaires. Ils ont choisi des thèmes dont les Spencer et les Milton n'eussent pas voulu, et pendant le règne de la dynastie de Hanovre, on a vu paraître bien des poèmes longs et péniblement travaillés, qui, par le fonds du sujet et par les détails, rentrent dans le domaine de la prose.

A la mort de Johnson, avant que l'on eût reconnu le mérite de Cowper, avant que Burns eût chanté, le caractère de la littérature britannique se présenta sous plusieurs faces. La poésie, polie et façonnée avec soin, avait gagné en éclat ce qu'elle avait perdu en solidité. La muse n'exhala plus qu'un son mélodieux, sans pensées, comme les roulades d'un aria à la mode. Les vers d'Ossian, où l'on reconnaît le caractère bien senti des anciens chants celtiques, n'eurent aucune influence en Angleterre. Les hommes tels que Thompson, Collins, Gray, qui avaient peint la nature, étaient morts et délaissés; Churchill est moins un poète qu'un écrivain satirique. Les vers de Johnson sont empruntés aux anciens, travaillés et artificiels; Falconer a chanté la tempête et l'océan avec grandeur et avec grace; Warton puise aux vieilles sources pures de la poésie anglaise; Darwin copie la nature, mais sa manière est affectée, précieuse et fausse. Le laborieux Hayley, plein d'exaltation factice, ne parle jamais à l'âme; Wolcot, épigrammatiste grossier, satirique sans force, dirige ses pointes sans portée contre la cour et l'académie, tandis que miss Seward, à laquelle cependant Walter Scott daigna penser, tâche d'attirer l'attention sur elle et sur sa petite coterie, au milieu de laquelle elle répand une faible et vacillante lumière (2). Les véritables voies de la nature étaient

(1) L'auteur oublie les *Essais de Bacon*, son *Organum*, l'*Anatomie de la Mélancolie*, par Burton, et plusieurs grands prosateurs admirables contemporains d'Élisabeth.

(2) Cette appréciation des divers poètes que cite l'auteur pourrait être con-

délaissées; la muse cesse d'être naïve et passionnée; des fleurs artificielles dans les cheveux, couverte de lourdes et prétentieuses broderies, elle quitte les grandes forêts, les torrens majestueux, et va, la harpe à la main, s'asseoir dans les grottes artificielles, aux pieds des cascades factices, auprès des nymphes de pierre et des faunes aux pieds fourchus. On peut en grande partie attribuer cette tendance à Johnson, qui, dans une série de critiques dont l'on doit admirer la sagacité et l'ironique finesse, prit à tâche de dénier la plupart des qualités poétiques auxquelles Cowper et Burns doivent leur immortalité. Il tourna en ridicule les poésies basées sur la nature et la réalité, en élevant la versification acérée de Hoole au-dessus de la simplicité enthousiaste de Fairfax; il fit de l'art du poète une amplification monotone et laborieuse plutôt que l'expression vive et variée d'un sentiment parti du cœur.

Pendant cette seconde période, la prose anglaise a beaucoup plus de nerf que les vers, et l'on peut mettre en doute qu'elle soit jamais tombée aussi bas que la poésie (1). Plusieurs hommes d'une trempe forte s'élèvent

troversée. Il est aujourd'hui reconnu que Macpherson, homme de talent, s'est mis à la place d'Ossian, le barde d'Erin, et que les chants primitifs de l'Ecosse et de l'Irlande n'ont rien du caractère emphatique et sombre, vaporeux et monotone, que Macpherson leur a prêté. Il était, selon nous, indispensable de ne pas oublier Édouard Young, esprit puissant, fécond et incomplet, créateur de l'*école de poésie funèbre*, et de citer Warton comme ayant donné le signal des études sérieuses et du retour à la nature. Quant à Johnson, il n'a jamais eu d'influence comme poète; et Falconer, bon versificateur, poète descriptif agréable, ne peut être mentionné à côté de Churchill, dont le vers acéré, vigoureux, brûlant, admirable de concentration et de concision, fit périr Hogarth dans l'agonie du désespoir. Quant au maniéré Darwin (qui a eu cependant son école), quant à la sentimentale et froide miss Seward, quant au poète didactique Hayley, leur mérite, aujourd'hui oublié, s'élève précisement au niveau de celui qui distinguait les versificateurs de l'empire, immédiatement au-dessous de M. Esménard et de M. de Lormian. Chatterton le suicide, poète de génie et tout-à-fait à part, méritait aussi d'être nommé; Wolcott, ou *Pierre Pindare*, satirique grotesque, nous semble peu digne de cet honneur. Il fallait peut-être aussi séparer les intelligences fortes, Savage, Young, Churchill, Chatterton, qui se sont frayé une voie isolée, de ces petits poètes qui ne sont que la queue traînante de l'école de Pope : Hayley, Darwin, Wolcott, et miss Seward.

(1) Il serait plus exact de dire que cette époque fut le règne de la prose et de l'éloquence anglaise. Junius et Burke, les deux modèles de l'éloquence politique, appartiennent à ce temps : Gibbon, le plus érudit et le plus brillant des historiens modernes,

alors pour maintenir la dignité de la littérature, et dans ce nombre, on distingue Warburton; chez lui, le savoir embellissait les dons de la nature et ne les étouffait pas. Johnson, dans ses *Vies des poètes* (LIVES OF THE POETS), fit preuve d'un talent prodigieux; là se trouve ce que peut-être personne avant lui n'avait encore offert au même degré, une connaissance approfondie de la vie humaine, une extrême finesse dans la peinture des caractères, et un tact parfait pour montrer les défauts d'un ouvrage; et tout cela rendu dans un style à la fois mâle et plein de douceur, où chaque mot porte une pensée, où chaque phrase fait naître une foule de réflexions. Hume, Robertson, Gibbon, s'emparent du domaine de l'histoire; il y a de l'art et une élégance calculée dans la disposition de leur plan, de la philosophie dans leur manière de raconter les troubles civils, la monotone série de ces rois succédant à d'autres rois, le pénible détail de ces couronnes disputées, de toutes ces guerres intérieures. Hume, avec son style simple et vigoureux, sans affectation, retrace les déchiremens de l'Angleterre depuis Jules César jusqu'à la révolution qui entraîna une vieille dynastie. Il fait l'histoire de la constitution, l'histoire du peuple, de ses libertés, et des vicissitudes qu'elles ont subies.

Robertson, à travers le travail visible de ses longues et harmonieuses périodes, montre une grande connaissance de son sujet, une grande habileté dans la manière de le mettre en œuvre. Pour la clarté des descriptions, pour la peinture des caractères et des évènemens, il est peut-être sans égal, ou s'il en a un, c'est Gibbon.

LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN (*The Decline and Fall of the Roman Empire*) est, sans doute, la plus magnifique histoire que l'on ait jamais produite. C'était le sujet le plus grand qu'un écrivain pût choisir, et Gibbon l'a traité en maître. Il est profondément instruit,

est leur contemporain; Walpole, dont les lettres l'emportent en élégance, en finesse, en variété, sur celles de mistriss Montagu, et peut-être sur celles de Voltaire, pour l'intérêt des matières et les détails de mœurs, vieillissait, pendant que Burke brillait au parlement. Samuel Johnson, dont l'auteur fait un si grand éloge, nous semble mériter cette admiration, quant au mécanisme matériel du style et à l'étendue des connaissances; mais il n'avait aucun sentiment de la poésie, et dans ses *Vies des poètes*, toutes ses appréciations, tous ses éloges sont vulgaires et prosaïques. Ce qui nous étonne surtout, c'est que M. Allan Cunningham ait oublié ici de mentionner Junius, le type le plus sévère, le plus mâle, de la prose anglaise, l'écrivain national par excellence, l'homme de l'ironie froide et inexorable, le *Tacite* de la polémique, le plus parfait, d'ailleurs, de tous les écrivains en prose que l'Angleterre ait produits.

mais il use de sa science sans effort; il la distribue comme la lumière dans un tableau : elle est toujours visible et toujours à sa place. Pour la pompe pittoresque des récits, pour la netteté du raisonnement, pour le talent de grouper les personnages et les faits, ou d'exprimer en quelques lignes le résultat de plusieurs faits, je le regarde comme sans rival. Il prodigue les ornemens, souvent il nous donne un sarcasme pour une opinion, un trait d'ironie pour un raisonnement; mais on retrouve chez lui ce que nous avons déjà dit de Johnson : chaque mot porte un sens profond, et chaque phrase est pleine de pensée.

Pendant que l'histoire s'élevait si haut, l'éloquence n'était pas tombée dans l'oubli. Burke vient, il prononce ces discours (1) auxquels peut-être on ne trouve rien à comparer, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, pour la beauté classique, la vigueur et la noblesse. Burke nous apparaît comme un géant parmi de grands hommes, les Pitt, les Fox, les Grattan (2), les Sheridan.

A cette époque, les nations subirent un changement social et politique dont l'influence rejaillit jusque sur notre littérature. L'Amérique devint république : la France essaya de l'imiter. Fils de ces puritains victimes de leur foi consciencieuse et de leur besoin d'indépendance, le peuple

(1) Les discours de Burke, si remarquables comme œuvres d'art, comme compositions de cabinet, comme essais polémiques, ne produisaient aucun effet sur le parlement. Dès que William Burke se levait pour parler, les bancs de la chambre des Communes se dépeuplaient : « *Now, Burke is beginning, let us go to dinner :* Burke Commence; allons dîner! » Le grand homme restait environné de quelques amis complaisans. L'éloquence parlée demande en effet plus d'abandon, de laisser-aller, de naïveté, de simplicité; elle doit ressembler davantage à une causerie familière. La gloire de Burke ne repose pas seulement sur ses discours, mais sur ses œuvres *politiques et métaphysiques*, et spécialement sur le *Traité du sublime*, et les *Observations sur la révolution française*. On y chercherait en vain la chasteté sévère de Junius; mais jamais aucun écrivain n'a jeté, sur les idées métaphysiques et sur la sécheresse des discussions, un voile plus brillant, une couleur plus ardente. Il est difficile de réunir avec plus de bonheur l'énergie de la dialectique et l'éclat du coloris. Comme orateur, il était souvent battu par Fox, improvisateur facile et diffus, et par Sheridan, qui ne parlait que par épigrammes.

(2) Thomas Grattan, de famille irlandaise, comme Burke et Sheridan, était souvent de très mauvais goût; mais il avait de la finesse, de l'énergie, de l'audace, et une extrême facilité d'improvisation. L'auteur aurait pu lui associer Curran, autre orateur irlandais, avocat, doué d'une éloquence vive, quelquefois emphatique, mais toujours pleine d'effet.

américain était devenu riche, nombreux, puissant, industrieux; il résolut de ne pas vivre plus long-temps sous notre dépendance : il proclama sa liberté; puisqu'on le soumettait aux taxes, il voulut avoir ses représentans dans le parlement d'Angleterre. On sait le résultat. La France, guidée par une politique aveugle et imprévoyante, tire l'épée du despotisme pour la cause de la liberté, et dans le combat où elle se jette, adopte pour elle-même les principes qu'elle a soutenus pour une autre nation. Alors sa littérature assujettie aux lois du gouvernement, aux susceptibilités de l'église, s'agite, impatiente dans ses entraves, puis tout à coup s'attaque au pouvoir avec le sarcasme plus poignant que le glaive, avec l'amère ironie plus cruelle que la flèche empoisonnée. La révolution a lieu. La chute d'une ancienne monarchie, entraînant avec elle tout ce qu'elle embrasse depuis si long-temps, et la fondation d'une république, basée sur ces débris, ne pouvaient s'opérer sans qu'il en résultât pour les peuples éloignés une profonde commotion, et l'Angleterre la ressentit. En Angleterre, où le roi n'est rien, où le parlement est tout; en Angleterre, où les lenteurs de la loi permettent aux passions de s'amortir, où la constitution est ouverte à tous ceux qui peuvent en comprendre les mystères, où l'on ose parler à cœur ouvert, sans crainte des fers ni du knout, l'exemple de la révolution française fut contagieux; on désira plus de liberté encore. Des pairs d'Angleterre signèrent *citoyen un tel;* des femmes adoptèrent le costume et les maximes libérales des femmes de Paris; des sculpteurs modelèrent des rois découronnés, offerts en sacrifice sur l'autel de l'indépendance; des poètes célébrèrent la dignité du génie, et la noblesse de ces hommes qui ne relèvent que de Dieu. Enfin les idées nouvelles jetèrent leur éclat sur le discours de l'orateur, sur les sermons des prêtres, et lorsque deux ou trois personnes se trouvaient réunies, c'était pour s'entretenir de liberté et d'égalité, du règne de la raison et de l'âge d'or de la science.

Ébranlée par ces secousses, la littérature changea de ton; les muses sortirent de leur engourdissement (1), et Cowper en Angleterre, Burns

(1) Nous sommes loin de penser que le mouvement littéraire décrit par l'auteur date, en France et en Angleterre, de la révolution d'Amérique, et de la révolution française qui la suivit. Ces deux révolutions ne sont elles-mêmes que les résultats d'une impulsion plus générale et invincible qu'elles servirent et propagèrent à leur tour. Avant elles, le puritanisme anglais, la philosophie française, poussent déjà les peuples vers la liberté; avant elles, Locke et de Foe parlent de tolérance; avant elles, *Wilke* se fait tribun du peuple; avant elles, Voltaire et Helvétius écrivent, Burns et Cowper chantent. La muse de Burns, c'est la vieille indépendance rustique et sauvage de l'Écosse; celle de Cowper, c'est l'austérité puritaine des vieux

en Écosse, exprimèrent leurs émotions dans le langage de la nature et de la vérité. La poésie anglaise renaquit. Il est vrai que ces deux poètes jouissaient déjà d'une grande renommée avant la révolution française; mais Cowper n'avait pas écrit son principal ouvrage, ni Burns la plupart de ses poésies, lorsque l'indépendance de l'Amérique fut proclamée; et sans vouloir les soumettre d'une manière trop absolue à l'influence de nos orages politiques, on peut croire pourtant qu'ils furent l'un et l'autre stimulés par l'esprit d'investigation auquel on s'abandonnait alors sans contrainte. Un critique célèbre (1) attribue ce changement opéré dans la littérature, à la publication des *Trésors de l'ancienne poésie anglaise* (RELIQUES OF ANCIENT ENGLISH POETRY); mais les belles ballades contenues dans ce recueil n'étaient pas inconnues. C'étaient des monumens domestiques, familiers aux hommes instruits de l'Angleterre; elles n'avaient jamais perdu toute influence sur les esprits accessibles aux émotions vraies, même revêtues d'un style sauvage et peu cultivé. Quoi qu'il en soit, une réforme salutaire fut opérée : les muses sortirent de leur ornière pour faire entendre une voix forte et puissante, et vers le nord comme vers le sud, à l'est comme à l'ouest, la Grande-Bretagne s'élança vers une poésie nouvelle.

J'ai voulu retracer brièvement le caractère de l'ancienne littérature anglaise; je vais poursuivre le plan que je me suis prescrit; et dans une suite de biographies critiques, j'embrasserai tour à tour la poésie, le roman, l'histoire, le drame, etc. Je m'attacherai à puiser mes renseignemens

indépendans. Le plus beau morceau des poésies de Cowper est un *Appel aux Français* contre la Bastille, alors debout, vénérée et redoutée. Il les invite à se lever en masse contre l'infame prison; il leur dit que Dieu le veut; que détruire la Bastille, c'est un acte de piété et de vertu; que cent victoires ne vaudraient pas cette victoire, et qu'elle effacerait la honte de cent défaites. Ce sublime morceau date de 1778, et ne fut inspiré au poète que par sa pensée intime, sœur des pensées enthousiastes qui fondèrent la république puritaine sous Cromwell.

(1) *Thomas Campbell.*— Cette explication est incomplète. Il y avait alors besoin de liberté, fatigue des règles scolastiques, révolte secrète contre les sentences du pédantesque dictateur Samuel Johnson; on revenait à Shakspeare; on admirait la naïveté des vieilles ballades; on étudiait le style des anciens auteurs tragiques; ce style libre, ardent, facile, ingénu, prêt à tout, avait un charme nouveau. Il est très vrai, comme l'a dit *Campbell* et comme *Walter Scott* l'a répété, que le *Recueil de Percy* produisit beaucoup de sensation dans le public et parmi les auteurs; mais cette sensation n'était que l'écho d'un besoin généralement senti, même avant la publication.

aux sources les plus authentiques, à représenter la physionomie des hommes morts ou vivans avec la plus entière impartialité.

Cowper. — Au premier rang de cette suite de poètes illustres qui firent revivre dans les vers anglais les idées vraies et naturelles, il faut placer William Cowper. Il était de naissance noble. Dans sa jeunesse, il se montra studieux et passionné pour la poésie. Ses parens le destinaient au barreau, chose moins incompatible avec les goûts de poète qu'on ne semble généralement le croire; Walter-Scott peut nous en donner la preuve. Mais Cowper tenait de sa mère une timidité naturelle qui le rendait trop sensible pour lui permettre de réussir dans une profession qui réclame une certaine hardiesse d'esprit et une assurance à laquelle il essaya en vain de s'habituer. Ce défaut d'organisation, en l'empêchant d'entrer comme greffier à la Chambre des Lords, ruina sa fortune en assurant sa gloire. Sa tristesse de cœur l'entraîna vers les idées religieuses; l'étude des saintes Écritures le porta vers la poésie, et lorsque ses œuvres commencèrent à obtenir les suffrages du public, la douleur qui pesait comme un nuage sur son ame passa, et le poète et l'homme surgirent comme le soleil en plein midi. Il n'y a rien dans toutes les biographies de plus agréable à observer que le moment où la gloire arrache l'ermite à sa retraite, où des parens nobles se retrouvent ses parens. Ses lettres, qui exprimaient naguère tant de craintes sur le présent, tant de doutes sur l'avenir, s'éclaircissent, deviennent riantes et joyeuses; sa muse prend une démarche plus hardie, et s'échappe pour jouir du soleil et de l'air, et des bruissemens des ruisseaux, de la mélodie des bois, et de la société des jeunes filles naïves et des jeunes gens pleins de candeur.

En 1782, Cowper fit son entrée dans le monde comme poète. Il publia : 1° *les Causeries de table*; 2° *le Progrès de l'erreur*; 3° *la Vérité*; 4° *la Supplication*; 5° *l'Espérance*; 6° *la Charité*; 7° *la Conversation*; 8° *la Retraite*. Le titre de ces ouvrages en indique le caractère; le but de l'auteur en les écrivant était d'exprimer ses sentimens intimes sur la beauté, la vérité, et les joies de la religion. C'est là, si l'on veut, un thème vulgaire qui rentre dans les attributions du prédicateur, mais Cowper ne le traita pas d'une façon vulgaire; son style est poli, vigoureux, plein de justesse. On y trouve des saillies de satire inexorable, des peintures ravissantes et pures, semées comme les fleurs sur le gazon, avec grace et avec luxe. Le monde s'étonna de voir apparaître ce nouveau censeur, et un assez grand nombre de critiques, ne jugeant la poésie que par habitude, hésitaient à lui accorder le mérite de l'inspiration. Vers la fin de l'année 1784, à peu près à l'époque où mourut Johnson, on vit paraître *la Tâche* (The Task), le plus bel ouvrage de Cowper. Il donne lui-même dans sa

préface l'explication de ce titre singulier. « Une dame le pria d'écrire un « poème en vers blancs, et lui indiqua pour sujet *le Sopha*. Il agrandit « son thême, élargit son cercle, et s'abandonnant aux rêves que lui « donnait sa situation d'esprit, il en vint à faire, de ce qu'il regardait « d'abord comme une plaisanterie, quelque chose d'assez sérieux.... un « volume. » *La Tâche* obtint les suffrages universels. On se plut à y chercher ces peintures si vraies des hommes et des choses, ces beaux paysages variés d'après les saisons; et cette suite de tableaux tristes ou rians, mais toujours vrais, dans leurs masses, dans leurs détails, dans leurs beautés, dans leurs difformités même. La touche de Cowper était brillante et délicate. Toutes les idées qui doivent un jour ou l'autre traverser notre vie et l'influencer se retrouvent dans cet ouvrage. Cowper plaide la cause du pauvre et du malheureux en face du riche; il avertit les grands de leurs devoirs envers la patrie, envers ceux qui souffrent, envers Dieu; il demande compte au parlement; il fait vibrer sur la chaire évangélique le fouet de ses vers acérés, présente aux cités corrompues le miroir de leurs vices, miroir devant lequel elles doivent frissonner, et offre aux habitans des prés et des plaines le tableau non moins fidèle des folies qui entraînent leurs enfans. La satire est vive, judicieuse, mordante; ses plaintes ne sont point outrées, et sa douceur n'est pas dénuée d'énergie. Il court, il est vrai, d'un sujet à l'autre; mais une chaîne sympathique, une sensibilité tendre, une spirituelle observation, rallient et réunissent les objets les plus disparates. Son vers est mâle, fortement accentué, libre d'entraves. Des critiques ont à tort voulu nous le montrer comme un écho des *Pensées nocturnes* (NIGHT THOUGHTS) : Cowper est original dans son expression et dans sa pensée. Est-ce ici le langage d'Young l'épigrammatique?

How in the name of soldiership and sense
Should England prosper, when such things as smooth
And tender as a girl, all essenced o'er
With odours, and as profligate as sweet,
Who sell their laurel for a myrtle wreath,
And love when they should fight, — when such as these
Presume to lay their hand upon the ark
Of her magnificent and awful cause.

« Au nom de l'honneur et du bon sens, répondez! Comment notre pays serait-il heureux, quand des êtres débiles et doux comme des vierges, des êtres embaumés de parfums et couverts de vices, jeunes gens qui parlent d'amour quand

il faut se battre, et vendent leur laurier pour un rameau de myrte; quand ces êtres mettent la main sur l'arche sainte, et osent se porter défenseurs de sa magnifique et sublime cause? »

Après le poème dont nous venons de parler, l'ouvrage le plus marquant de Cowper est sa traduction d'Homère. On n'a pas su reconnaître, comme on le devait, en Angleterre, la fidélité, la force avec laquelle il a rendu les beautés de l'Illiade et de l'Odyssée. La mélodie heureuse des vers de Pope charme l'oreille; mais Cowper s'élève souvent au-dessus de lui, et pour les peintures gracieuses, et pour celles d'une teinte plus forte.

Les dernières années de ce grand poète se passèrent tristes, et comme voilées d'un nuage sombre. Il fut pendant long-temps privé de la raison; parfois l'usage de ses facultés lui revint, mais cet éclair de bonheur ne durait pas. Cowper avait le caractère doux, courtois, candide et honnête, mais tant de timidité, qu'il ne pouvait voir les étrangers sans une sorte d'appréhension. Ses amis lui avaient voué un attachement peu ordinaire, et cependant quelques-uns exercèrent sur lui une influence défavorable, en lui représentant la gaîté comme une chose coupable, comme une sœur de la vanité, une courtisane du grand monde, et rien de plus (1).

Cowper était né en 1731, il mourut en 1800, après s'être acquis une réputation qui ne doit pas s'affaiblir.

Burns. — Le poète qui vient de nous occuper était un homme placé par sa naissance et son éducation au-dessus du vulgaire; celui dont je vais

(1) Le puritanisme exalté, morose, timide, orgueilleux, tremblant de Cowper, se rapprochait, sous plus d'un rapport, de l'exaltation et des susceptibilités de Jean-Jacques Rousseau. Cowper s'enfuyait quand on lui annonçait un grand seigneur; chez tous deux, mêmes souffrances d'imagination, même amour de l'isolement le plus profond, même crainte d'être troublés dans leurs rêveries. Cowper élevait des lapins avec un soin puéril et leur consacrait des élégies. Comme Rousseau, il a prédit la révolution française; plus heureux que lui, il a échappé aux médisances, aux intrigues et aux railleries des gens de lettres ses contemporains. La mélancolie à laquelle ces deux hommes remarquables étaient en proie, était une maladie chronique et incurable; chez Cowper, elle s'alliait à des sentimens superstitieux, qui ont donné à ses œuvres un caractère singulièrement sombre; chez Rousseau, elle se combinait avec un enthousiasme ardent, qui se transformait en panthéisme. L'habile auteur de cet article, dans son jugement plein de finesse et de vérité sur Cowper, a oublié de dire que Goldsmith l'avait précédé dans cette carrière de poésie naturelle; Goldsmith, homme de sensibilité et de génie, dont le *Deserted village* et le *Traveller*, ravissantes élégies domestiques, sont à la poésie anglaise

entretenir le lecteur n'était qu'un paysan, et son instruction répondait à son humble fortune (1). Robert Burns naquit à Doon, près de la vieille église d'Alloway, le 25 janvier 1759. Ses premières années s'écoulèrent sacrifiées à des travaux au-dessus de ses forces; on employait tour à tour le pauvre enfant à faire la moisson, à recueillir le blé, à battre à la grange, et avant l'âge de quinze ans, il devait labourer la terre. Telle était alors sa situation, qu'en jetant un regard vers l'avenir, il n'avait, dit-il lui-même, « rien de mieux à attendre que des fatigues de forçat, et une « vieillesse de mendiant. » Mais des pensées plus riantes vinrent se mêler à cette condition obscure, et le flambeau de la poésie éclaira cette triste perspective.

Sa sensibilité était profonde, ses passions étaient ardentes, impétueuses; il aimait, ou pour mieux dire, il adorait tout ce qu'il voyait revêtu d'une apparence de grace et de beauté. Sa parole était éloquente et inspirée dès qu'un joli visage voulait lui sourire.

Un de ses rustiques amis s'expose-t-il à sa colère, l'épigramme, la satire mordante ne lui manquent pas. Il attribue ses premiers essais à l'amour naïf d'une jeune fille qui travaillait à ses côtés pendant la moisson, et ses derniers vers sont écrits pour une fière et dédaigneuse beauté à laquelle il prodigue en vain l'encens le plus pur, l'hommage le plus poétique. C'est une remarque assez curieuse à faire que les morceaux de poésie les plus naturels, les plus passionnés peut-être de la littérature anglaise, aient été composés par un garçon de labour, et pour l'amour d'une paysanne.

Burns travaillait à la culture des champs sous la direction de son père, et quand celui-ci fut mort, le poète redoubla de zèle pour soutenir par son travail sa mère, ses frères et sœurs. Un sol aride, des saisons mau-

ce que le *Vicaire de Wakefield* est à la littérature des romans. Chez Goldsmith, il y a plus de pureté que chez Cowper, autant de charme, de grace, d'ingénuité, de vigueur, mais peut-être moins d'élévation.

(1) Il est bon d'observer que l'éducation commune des paysans écossais est de beaucoup supérieure à celle que le fils du bourgeois reçoit dans d'autres pays. Les chaumières du plat pays d'Écosse sont remplies d'une population rustique, mais civilisée, théologienne, poétique, habituée à la discussion des matières les plus graves, et qu'il est impossible d'assimiler aux paysans de nos campagnes et même aux ouvriers de nos faubourgs. Une moralité religieuse et sévère règne dans ces campagnes; et l'homme le plus pauvre possède une Bible, un recueil de vieilles ballades, quelques volumes dépareillés de Shakspeare, et souvent le *Fidèle Berger* de Ramsay. Robert Burns naquit dans une de ces cabanes.

vaises, des semences gâtées, tout concourut à rendre ses efforts inutiles. Puis les passions le dominent, l'absorbent : il ne voit point de meilleur parti à prendre que d'aller sous un ciel moins rigoureux, dans l'Inde occidentale, chercher un changement de fortune. Cependant, avant de partir, il veut publier ses poèmes; quelques hommes généreux le secondent dans cette entreprise. Au mois de juillet 1786, il est en état de faire paraître un petit volume sur lequel il place, il faut bien le dire, toutes ses espérances.

Jamais poète ne fut accueilli avec une tendresse, un enthousiasme pareils. Le livre vole de la ville à la chaumière, et de la chaumière au château. Le fermier dans sa grange, le berger auprès de ses moutons, la jeune fille devant son rouet, le lurent avec la même émotion que les hommes instruits, les gens riches et les écrivains. C'est que ces poèmes sont pleins de vie et de chaleur, et portent l'empreinte d'un cœur noble et d'un esprit élevé. Là, tout est fraîcheur, naïveté, tout est vrai, bien senti : tableaux piquans de bonheur domestique; expression des joies champêtres, naïfs transports d'un innocent amour; tout l'esprit du paysan, mais sans grossièreté; un pathétique simple et mâle; une tendresse qui s'allie très bien avec la gaîté, et une morale attrayante qui sourit à l'ame, et l'élève. Le poète aime les hommes et les fleurs de la vallée, les oiseaux qui fendent l'air, et les animaux qui paissent dans les champs. Il existe entre lui et toutes les choses créées un lien puissant de sympathie; et cette bienveillance universelle le porte jusqu'à nourrir l'espoir d'une universelle rédemption, jusqu'à croire à la réhabilitation dans leur premier état de gloire, des esprits à présent déchus. Et toutes ces idées sont revêtues d'un langage humble et rustique, d'un dialecte qui peut sembler barbare à l'homme de collége, mais qui, partant d'un tel foyer d'inspiration, doit être regardé comme classique (1).

Le nom de Burns et sa réputation de poète éclairèrent sa terre natale d'une splendeur subite; et, comme Byron l'a dit de lui-même, « la veille il s'était endormi homme obscur; il se réveilla le lendemain homme cé-

(1) Le patois écossais, qui a ses règles, son dictionnaire à part et ses idiotismes, possède aussi une littérature spéciale, dont Burns est la gloire, mais à laquelle les Allan Ramsay, les Ferguson, les Hogg, et Allan Cunningham lui-même, ont donné de l'éclat et de la solidité. On trouve dans ce dialecte, très favorable à la poésie naïve, pastorale et satirique, beaucoup de gracieux diminutifs, d'expressions pittoresques, consacrées aux variétés du paysage, aux occupations de la campagne, aux coutumes écossaises, et quelques mots empruntés à la langue française, tels que *bonnie* (*bon, aimable, doux*); *to fash* (*fâcher*), etc., etc.

lèbre. » Les premiers écrivains de l'Écosse voulurent entrer en rapports avec lui, et les noms les plus distingués, aussi bien que les plus humbles, se confondirent dans la liste de souscripteurs que l'on forma pour publier une nouvelle édition de ses œuvres. Il fut invité à se rendre à Édimbourg, où Blair l'appelait l'Ossian de la plaine (*Lowland-Ossian*). Burnet le fit assister à ces réunions du soir où l'on buvait le vin comme les anciens, dans des flacons couronnés de fleurs; Mackenzie étendit la gloire de Burns en consacrant à ses poésies une analyse pleine d'éloges hasardés et généreux; la duchesse de Gordon admira son esprit, et le jour où il soupa chez elle, prit son bras pour aller à table. Ainsi le paysan écossais fut accueilli et regardé comme une sorte de merveille. Il prit place dans le salon des grands. Les lords applaudirent à ses saillies; les fières *ladies* se rangèrent à ses côtés, effleurèrent son front inspiré de leurs plumes flottantes, et parurent toutes surprises de sa naïve éloquence.

On pensait qu'il recevrait bientôt une place ou une pension; tel lui écrivait que le gouvernement ne pouvait manquer de le protéger; tel autre voulait le recommander à la faveur du roi; un troisième, plus sage, lui disait : «Retournez au village; retrouvez vos sillons et vos prairies, et gardez votre indépendance. » Il fut adulé, fêté, caressé, jusqu'à ce qu'enfin la curiosité dont on l'avait rendu l'objet, étant satisfaite, on voulut voir quelque chose de plus nouveau. Les grands seigneurs cessèrent de l'inviter, et lorsqu'ils le rencontraient par hasard, le saluèrent froidement, ou ne firent pas attention à lui. Il demeura près d'une année à Édimbourg; et s'apercevant enfin que ses espérances étaient vaines, il se retira avec un amer chagrin et un profond dégoût à Nithsdale; là il prit la ferme d'Ellisland, épousa Jeanne Armour, et résolut de se livrer à son travail, et d'être prudent. Mais toutes les spéculations faites pour assurer son indépendance devaient mal réussir; la ferme réclamait plus de soins et de vigilance que le poète ne pouvait lui en accorder; il la quitta pour prendre une place dans les douanes, et se berça quelque temps de l'espoir d'arriver à un emploi supérieur. Mais la malheureuse étoile qui presidait à sa vie l'arrêta encore dans cette nouvelle carrière. Il comprit enfin que son pays l'oubliait; et dans l'amertume que lui causaient ses tristes déceptions, il parla trop librement peut-être de la dignité naturelle du génie et de la gloire que le talent procure, comparées au rang qu'un roi leur accorde. Là dessus on lui fit entendre qu'il ne devait plus compter sur aucun avancement, et que l'humble poste dont il était investi, dépendait encore de son silence. Il survécut à ce nouvel affront environ une année, et mourut dans l'été de 1796,

victime de sa douleur long-temps comprimée plutôt que d'un mal physique.

Burns était d'une taille droite, élevée, et d'une constitution si forte, que peu d'hommes pouvaient l'égaler dans les travaux les plus rudes. Il avait le front large, les cheveux bouclés naturellement, le visage basané, les yeux grands et noirs, la voix pleine et sonore. Comme poète, il mérite d'être placé au premier rang. Ses idées sont neuves, puissantes; son style original. Il ne doit rien de son succès aux sujets qu'il choisit, car ces sujets sont tout-à-fait vulgaires, et tels que peut-être pas un autre que lui n'eût osé les traiter. Tout ce qu'il a écrit se distingue par une douce nonchalance, par un choix heureux d'expressions, par une grande souplesse de pensée, par l'élan d'une ame passionnée, et la vigueur d'une intelligence mâle. Sa poésie est familière et noble, facile et concise; un vif sentiment de la beauté règne dans ses œuvres; il éclaire, échauffe, embellit, anime tout ce qu'il touche.

Il a chanté les femmes avec enthousiasme, jamais peut-être aucun poète moderne n'a parlé de la beauté avec plus de ferveur et de passion, et les vers qu'il lui adresse doivent vivre tant que les idées douces et gracieuses vivront dans notre pays. Il est du reste le poète du patriotisme ainsi que de la beauté. Son chant de *Bruce*, et ses autres poèmes de la même nature dureront aussi long-temps que notre langue. Paix à ce grand génie outragé (1)!

(1) Plusieurs poètes écossais, nés comme Burns dans des classes inférieures, lui avaient ouvert la route; il les a tous dépassés, et malgré l'ancienne prévention de l'Angleterre contre le dialecte de la Calédonie, devenue sa sujette, les critiques de Londres ont accepté la gloire et avoué la supériorité du chantre rustique. Notre Villon, pour la satire et l'ironie; notre contemporain Béranger, par l'esprit, la grace, la malice, le mélange habile et touchant des idées fortes et des émotions mélancoliques, peuvent donner quelque idée de ce Robert Burns, simple faiseur de chansons populaires, et l'un des plus grands poètes lyriques que la littérature moderne ait produits. Il a chanté, comme Béranger, la liberté, le vin et l'amour; mais il a donné bien plus de place que Béranger aux sentimens et aux peintures rustiques, aux passions violentes et ingénues qui se développent sous les toits de chaume, aux émotions et aux rêveries du paysan et du laboureur. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas cité *Marie dans le ciel*, la *Paquerette des montagnes*, la *Souris écrasée par la charrue*, et la *Bacchanale des gueux*, et le *Samedi soir*. Ce sont des chefs-d'œuvre en miniature, mais ce sont des chefs-d'œuvre; tout s'y trouve, sentiment, ironie, profondeur, délicatesse, amour de la nature et des hommes. M. Allan Cunningham a ménagé la mé-

Crabbe. — J'ai vu établir une longue et ingénieuse comparaison entre Burns et Crabbe. Cette ressemblance ne peut exister que dans l'imagination de l'écrivain, car à part le choix des sujets humbles et populaires, ces deux poètes ne doivent nullement être mis l'un à côté de l'autre. Burns s'élance avec hardiesse; Crabbe arrive à pas lents; l'Écossais bouillant de passion et d'énergie sympathise avec toutes les joies et toutes les douleurs de l'homme, et le poète anglais est un froid anatomiste qui s'arrête le scalpel à la main pour observer de quelle couleur est ce sang, quelle maladie ronge ce foie, et comme les sources de vie se ferment pour ces membres corrompus. Le premier pleure sur les misères humaines, et le second les crucifie. Mais qu'ils lisent George Crabbe, ceux qui voudront voir dans quelle triste situation notre époque de taxes et d'impôts a jeté le paysan; ceux qui voudront prendre le malheureux avec cette distribution de paroisse qui le soutient sans le rassasier, avec ses enfans assis dans la poussière, ses pauvres enfans que la faim torture, dont l'idiotisme s'empare, et le mettre à côté de ces hommes d'autrefois puissans et robustes, au milieu de leurs grasses campagnes, de leurs belles habitations où retentissait le bruit des armes victorieuses d'Azincourt (1)!

George Crabbe naquit en 1754 à Aldborough dans le comté de Suffolk et fut élevé à Cambridge; il étudia la chirurgie avec l'intention de la pratiquer, puis il revint de ce projet et tourna ses vues du côté de l'église. Dans cette carrière, les hommes de mérite réussissent quelquefois, mais c'est surtout par suite du patronage qu'ils s'acquièrent. Pour l'obtenir,

moire de son confrère et de son maître, dont les dernières années, livrées à l'intempérance, ont offert un si triste spectacle; Burns aimait le whisky, autant que Chapelle aimait le vin de Champagne.

(1) Jean-Jacques en France, Cowper et Crabbe en Angleterre, Franklin aux États-Unis, Burns en Écosse, bien que d'âges différens, étaient contemporains; une pensée semblable de renouvellement social, ou d'audace littéraire, ou de liberté populaire et religieuse, ou de moralité passionnée, ou d'enthousiasme aveugle; le même besoin d'étudier les classes inférieures, jusqu'alors si méprisées, apparaissent chez ces divers écrivains. L'un attaque les grands et exalte les humbles; l'autre cherche sous le toit du pauvre la copie des vices du riche; un troisième, plus sage et plus utile, essaie de ramener le prolétaire à ces habitudes d'économie et de vertu, gages de moralité et de bien-être; le dernier se fait le barde exalté des passions rustiques. Cet élan simultané, qui fait jaillir de toutes parts des accens analogues, et qui a lieu peu de temps avant que la révolution française n'éclate, est trop frappant pour ne pas être remarqué.

Crabbe écrivit et publia, en 1783, un poème intitulé *le Village*. Il débute comme il finit, il est le poète de la réalité, de la vie humble et positive; il écarte d'un seul coup le prestige des illusions, et nous montre la vérité sans détour et sans voile (*open, naked truth*). Pour lui, la Paquerette de Burns, qui dictait au poète écossais de si doux chants, n'eût été qu'une plante inutile, et la petite souris qui meurt sous le tranchant de la charrue, et au sort de laquelle le poète-paysan nous force de nous intéresser, n'eût été qu'une vilaine bête de plus à écraser. Voici comment, dans son premier ouvrage, il exprime sa pensée poétique :

The village life, and every care that reigns
O'er youthful peasants and declining swains;
What labour yields, and what that labour past,
Age in its hour of languor finds at last;
What form the real picture of the poor,
Demand a song — the muse can give no more.

« La vie du hameau, les peines et les soucis du jeune paysan, du berger à cheveux gris; les fruits du travail, et ce que trouve, après les jours du travail, le rustre, dans sa vieillesse et sa langueur; en un mot, le vrai tableau du pauvre et de son existence réelle réclament un chant : c'est tout ce que la muse peut donner... (1) »

Il continue en disant qu'autrefois les poètes parlaient du bonheur champêtre, parce qu'ils ignoraient les peines attachées à la condition du

(1) Avant que George Crabbe eût publié ses poésies, Goldsmith, nous l'avons déjà dit, avait décrit dans d'admirables vers la misère d'un village abandonné. Avant Goldsmith, Philips et Gay, dans *Trivia* et dans les *Eglogues vulgaires*, avaient tenté de reproduire fidèlement les mœurs du peuple; Allan Ramsay, poète écossais, n'avait pas essayé d'idéaliser ses peintures de la vie rustique. La route que Crabbe choisissait se trouvait donc frayée, ou du moins ouverte. Ce qui le distingue de tous ses prédécesseurs, c'est une misanthropie amère, âpre, froide, ironique, douloureuse. Tous ses ouvrages ne sont que l'amplification de ces mots de Labruyère : « Il y a quelque part en France des animaux à deux pieds couverts de fange, affamés..., etc.; ce sont des hommes. » La laideur du vice et de la misère, le froid, la faim, l'agonie de la pauvreté, n'ont pas de peintre plus expressif ni plus terrible que Crabbe; homme doux, pieux et fort attaché au gouvernement établi, il est éminemment et involontairement révolutionnaire par son génie. En le lisant, il est impossible de ne pas maudire une société organisée de manière à condamner les deux tiers de sa population à de telles mœurs, à de tels vices. Heureusement, ses

paysan; mais que lui, il se refuse à voiler les maux de la vie sous cette gaze d'élégante poésie.

« Il peindra la chaumière telle qu'elle est, telle que les auteurs ne « veulent pas la montrer. »

Il se trompe, s'il n'aperçoit autour de lui, parmi les paysans, que misère et dépravation. Oui, nous le croyons, le bonheur est également réparti entre tous les hommes; le pauvre journalier, qui vient de creuser ses sillons, est gai lorsqu'il regagne sa hutte; la laitière voit avec plaisir ses jattes couronnées de crême écumante; le pauvre homme même couvert de haillons est heureux, lorsque tombe dans son chapeau le sou que le passant lui jette; oui, tous ces gens-là sont heureux, plus heureux peut-être que les ministres d'état et les courtisans du trône.

J'ignore ce que Fox, Burke, Johnson, pensaient du *Village* de Crabbe (1) et des tristes peintures que ce poème renferme; mais l'auteur ob-

peintures, vraies en partie, et terribles dans leur partielle vérité, sont loin d'être complètes; lisez Burns, Wordsworth et Walter Scott, eux aussi ont été fidèles à la nature: ils vous diront que, même dans une civilisation corrompue, le pauvre a ses joies, ses vertus et sa grandeur.

(1) Fox, Burke, Goldsmith et Johnson admirèrent et encouragèrent les efforts de Crabbe. La plupart des critiques du temps ne le jugèrent que sous le rapport de la versification. Comme elle était, dans *le Village*, élégante, concise, épigrammatique, et qu'elle se rapprochait de la manière de Pope, ils ne s'aperçurent pas de l'originalité réelle du poète : cette originalité était dans la pensée et non dans la forme. Vingt ans après, lorsque Crabbe reparut devant le public, ce fut au contraire cette forme que l'on blâma. On était désaccoutumé. Cette suite de distique monotones dont le second vers est invariablement consacré à une épigramme, parut étrange et d'un goût suranné. Tel qu'il est, ce poète mérite une place à part. C'est le grotesque qui le frappe, non sous son aspect risible, mais sous son point de vue triste et douloureux. L'homme en haillons, le mauvais sujet, le joueur ruiné, l'invalide ivre, sont de bonnes fortunes et des trouvailles pour Crabbe. Les douze volumes qui composent ses œuvres ne sont remplis que de ces peintures. Vivant fort retiré, il a été inaccessible à toutes les séductions de la mode; il n'a subi aucune des influences et des variations de la littérature moderne en Angleterre. Aussi n'a-t-il qu'une seule manière, et cette manière est désespérante. On peut défier le lecteur le plus brave de parcourir un de ses volumes sans se reposer. S'il parle de l'amour, c'est pour en décrire la décadence inévitable, et le désillusionnement affreux; c'est pour montrer la lie amère qui se trouve au fond de la coupe enivrante. S'il laisse entrevoir quelques qualités chez l'homme, il se hâte de montrer l'alliage de vices et de faiblesses qui s'y mêle toujours. Il n'a pas

tint une petite place dans le clergé, et comprima pendant vingt-sept ans le triste langage de sa muse.

Les critiques et les poètes l'avaient déjà oublié, lorsqu'il publia le *Registre de Paroisse* (THE PARISH REGISTER); en 1810, il fit paraître un poème intitulé *le Bourg* (THE BOROUGH) : le temps avait augmenté sa finesse d'observation; il sembla avoir acquis un tact plus sûr et plus de talent pour rendre ses idées, mais il avait gardé les couleurs sombres de ses premiers tableaux, et ne voyait pas encore avec Burns combien de vertu et de bonheur peut se trouver dans une humble cabane. Les maisons de mendicité, les hôpitaux, les prisons, et les malheureux que ces établissemens renferment, sont sans doute des sujets de poésie assez ingrats, et Crabbe méconnut ou rejeta l'idéal poétique, et fit de son ouvrage un *Calendrier de Newgate* (1) en vers. Si, fatigués de travail et ennuyés du monde, nous voulons chercher dans Crabbe la consolation que nous offrent presque tous les poètes, alors, au lieu de nous sentir emportés au-dessus de notre nature par la magie du chant, nous ne sentons que dégoût et marasme. Non, que Dieu nous garde de Crabbe à l'heure de la souffrance! Les tableaux de dégradation morale, intellectuelle et physique, se retrouvent dans tous ses ouvrages; il veut être, à la façon de Job, le consolateur du peuple; il lui montre ses misères dans ce monde, puis le rassure avec cette doctrine édifiante, que *l'enfer n'est point fait pour des chiens.* Il ne convient pas au poète de fermer les yeux sur toutes les vertus, et de les ouvrir sur tous les vices et les misères de l'homme, pour prendre ensuite le ton satirique ou plaintif, et ne parler que des crimes les plus révoltans et des plaies saignantes de la nature humaine. Et pense-t-on qu'il y ait une grande droiture d'esprit chez cet écrivain qui regarde tous les hommes en haillons comme autant d'être perdus et réprouvés, et qui, s'entourant à plaisir d'images sinistres, nous représente la bonne vieille Angleterre comme une mendiante et une prostituée?

Après cela, on aime à sortir de ces sombres et terribles peintures

même de larmes pour le malheur, ou de colère contre le crime; il n'a qu'un sourire de mépris pour l'humanité. On a dit de lui récemment (*Caractères et Paysages*, par M. Ph. Chasles), *qu'il a pris la poésie à rebours.* En effet, son inspiration sans éclat, sans tendresse, sans grandeur, sans harmonie, et cependant puissante, se compose de tout ce que les autres poètes ont dédaigné.

(1) Histoire complète des crimes, des exécutions et des derniers momens des malheureux enfermés à Newgate. La collection du *Newgate-Calendar* est aujourd'hui précieuse et rare.

de Crabbe, pour retrouver ses scènes douces et gracieuses, car elles nous aident à supporter les tristes esquisses auxquelles l'auteur les associe, et, pareilles aux sources d'eau qui coulent dans le désert, elles nous récréent et nous rafraîchissent, en même temps qu'elles rattachent le poète aux plus tendres sympathies de la nature humaine. Que si du moins il eût rendu ces tableaux plus fréquens, s'il eût voulu faire dans la vie une égale part du bien et du mal, sa place serait marquée entre Cowper et Burns, qui de tous les poètes modernes sont ceux dont les œuvres trouvent l'écho le plus naïf chez tous les hommes.

On formerait un curieux chapitre de biographie, en examinant combien peu de livres cadrent parfaitement avec le caractère de leurs auteurs. Crabbe était d'une nature tendre, affectueuse, pleine de générosité. Il aimait à secourir les pauvres; souvent même, lorsque sa servante les avait repoussés, il courait après eux pour leur faire amende de cette dureté. Malheureusement ses vers, au lieu de sortir sans détour de son cœur, étaient le fruit d'un système dès long-temps arrêté et suivi avec persévérance. Il avait résolu de ne pas promener sa muse comme une bergère aimable et riante au milieu des arbrisseaux et des fleurs, mais de la faire passer à travers les ronces et les épines; et au lieu de s'abandonner aux chants de joie et d'amour, comme les autres muses ses sœurs, celle-ci devait se plaindre et pleurer, grincer des dents, s'arracher les cheveux, et ne souffrir aucune consolation.

Comme homme privé, Crabbe inspirait beaucoup d'affection; comme ecclésiastique, il fut toujours respecté. Il s'intéressait vivement à l'éducation des pauvres, et employa une grande partie de son temps à l'améliorer. Son école du dimanche était un de ses délassemens favoris; il aimait alors à s'asseoir au milieu des enfans, à leur parler, à les entendre, et beaucoup d'étrangers choisissaient ordinairement cette heure pour aller le voir. Sur la fin de sa vie, il disait à un de ses amis en lui montrant des enfans : « Je les aime beaucoup, et la vieillesse m'a de nouveau rendu leur compagnon. » Il mourut le 8 février 1832, à l'âge de 78 ans. Les habitans de Trowbridge fermèrent leurs boutiques, et quelques-uns prirent le deuil, pour rendre hommage à sa mémoire.

Rogers. — Nous avons remarqué dans les œuvres de Crabbe (1) un

(1) Crabbe se trouvait placé sur la limite du XVIIIe et du XIXe siècle. Avec Cowper et Burns, il forme, pour ainsi dire, l'anneau intermédiaire qui rattache l'une à l'autre, la littérature de la reine Anne d'une part, et de l'autre la nouvelle littérature de Scott et de Byron. Si l'auteur avait voulu donner un tableau complet, non de chaque écrivain pris à part, mais du mouvement de l'intelligence en An-

penchant à l'ironie dure et au cynisme; nous ne retrouverons pas ce défaut dans celles de Samuel Rogers (1). Comme Crabbe, pourtant, ce poète se distingue par un choix habile d'expressions, par sa grande lucidité de pensées et de style, par son goût pour les scènes de la vie privée et les tableaux dans le genre de *Gainsborough* (2). Mais la ressemblance à établir entre ces deux poètes ne s'étend pas plus loin; la muse délicate de Rogers choisit des sujets rians et poétiques; il ne va point ouvrir la porte des lazarets où la peste règne; il aime à contempler ce qui est beau et gracieux, et ne veut pas décrire Éden pour l'unique satisfaction de nous montrer l'esprit du mal se traînant entre les arbres, rampant sur la terre au milieu d'une bave sanglante, et arrivant auprès de la femme belle et innocente, pour lui murmurer à l'oreille de fatales paroles.

Il existe trois poèmes dont les titres sont analogues et le mérite tout-à-fait

gleterre depuis cinquante ans, peut-être aurait-il dû tracer ici (mais sans doute il le fera dans la suite de son travail) une ligne de démarcation bien sentie entre Crabbe, Cowper, Burns, prédécesseurs de Byron et de Scott, et la nouvelle génération d'hommes de génie ou de talent que la littérature britannique a vus éclore depuis 1800. L'impulsion donnée par la révolution française et par les immenses efforts de la Grande-Bretagne contre Bonaparte et la France fit naître à la fois et comme par miracle cette moisson brillante, Scott, Byron, Wordsworth, Southey, Coleridge. Leurs inspirations sont diverses; mais il y a de l'analogie dans leurs sentimens poétiques: tous audacieux, pleins d'originalité, neufs dans leur manière, énergiques dans l'expression, ils annoncent dignement l'ère de grandeur et de triomphe à laquelle ils appartiennent, et à laquelle se rattachent Rogers, Campbell, Hogg, et quelques autres.

(1) Si, en plaçant Rogers auprès de Crabbe, l'auteur de ces esquisses ingénieuses a voulu les faire ressortir par le contraste, il ne pouvait mieux choisir. Crabbe n'a jamais vu que le côté triste et douloureux de la nature humaine. C'était un pauvre ministre de village qui vivait dans la solitude et faisait de bonnes œuvres, tout en composant des vers imprégnés d'amertume. Rogers, banquier, riche, homme du monde, n'a considéré la vie que sous un aspect riant et gracieux; l'originalité lui manque, et quelquefois la force. Souvent le mauvais goût dépare les œuvres de Crabbe. Rogers est un poète tout virgilien que la gloire de Walter Scott et de Byron a rejeté dans l'ombre; mais une simplicité gracieuse, une douceur d'ame remarquable, recommanderont ses poèmes didactiques à l'estime, si ce n'est à l'enthousiasme de la postérité.

(2) Gainsborough, peintre du XVIIIe siècle, ami de Burke et de Sheridan, a traité des sujets rustiques avec assez de succès. Sa manière est un peu lâche, et sa couleur souvent forcée. Il a, dès l'année 1779, fondé à Londres une espèce de

distinct : ce sont *les Plaisirs de l'imagination*, par Akenside (1) (THE PLEASURES OF IMAGINATION); les *Plaisirs de l'espérance* (THE PLEASURES OF HOPE); et *les Plaisirs de la mémoire* (THE PLEASURES OF MEMORY). Le poème d'Akenside embrasse le présent, celui de Campbell, l'avenir, celui de Rogers, le passé. Il y a dans le premier une poésie plus douce; dans le second, plus d'enthousiasme; et dans le troisième, plus de naturel. Les *Plaisirs de la mémoire* furent publiés en 1792, et devinrent aussitôt populaires. A cet esprit d'observation originale, à ces fines peintures des hommes et des choses, à ces remarques sur la condition sociale et domestique, à tout ce qui distingue en un mot les disciples de la nouvelle école, se trouvent joints ici le travail de style, la clarté et la mélodie de l'école ancienne. Le poème fourmille de traits heureux et saillans, de passages qui se gravent dans la mémoire; et l'on peut dire qu'il plait

Diorama qui eut beaucoup de vogue à cette époque. (V. *Wine and Walnuts*. London, 1825.)

(1) Akenside, que peut-être M. Allan Cunningham aurait dû nommer, ainsi que Beattie et Parnell, est un poète métaphysique et contemporain de Cowper. Son inspiration est toute républicaine; il a répété en vers blancs, quelquefois très énergiques, quelquefois obscurs et surchargés d'épithètes, les déclamations de Mably et de l'abbé Raynal. Akenside, né en Écosse à la fin du XVIIIe siècle, était fils d'un boucher. Ses odes sont quelquefois citées comme des modèles de ridicule. Il est difficile de rien trouver de plus prosaïque et de plus plat; l'une d'elles commence par ces paroles :

Apportez la bougie et baissez la plaque du foyer!

Horace Walpole, homme de beaucoup d'esprit, se moquait non-seulement d'Akenside, mais de ses contemporains Thompson et Gray. Thompson, malgré son remarquable talent descriptif, est un poète lourd, fécond en paroles, pauvre d'idées, un pesant coloriste à la manière de certains élèves de Rubens. Beattie, dont le *Minstrel* contient quelques jolies strophes et quelques vers heureux, n'avait pour muse qu'une faible déesse, poitrinaire et essoufflée, qui ne pouvait ni fournir une longue carrière, ni se livrer à l'inspiration. Parnell était quelque chose de moins encore. Walpole avait raison de préférer à la triste et laborieuse fadeur de ces poètes l'extravagance de Nathaniel-Lee et la verve sombre de Marlowe. « J'aime mieux, disait-il, faire une orgie qui m'amuse et qui m'expose à être ra-« massé par la garde, que d'entendre radoter ma grand' mère, tous les soirs, au « coin du feu. »

A la fin du XVIIIe siècle, la poésie était didactique : Thompson, Akenside, Beattie, n'ont écrit que des traités en vers. La vraie poésie de passion et d'ame était morte. La gloire de Cowper et celle de Burns est de l'avoir ressuscité.

plutôt qu'il ne transporte, et qu'il prend doucement possession du cœur, au lieu de le remplir d'enthousiasme. Hazlitt (1), avec cette sorte de méchanceté qui accompagne son talent, dit qu'il ne manque à Rogers que deux qualités : le goût et le génie. Peut-être, parmi tous les hommes vivans, n'en est-il pas un dont le goût en poésie soit aussi juste et aussi délicat que celui de Rogers. A chaque page de ses œuvres, on reconnaît un amour de l'élégance poussé jusqu'à une délicatesse dédaigneuse. Il rejette beaucoup de choses que d'autres auteurs dont on n'a jamais mis le goût en question admettraient sans scrupule. Sa diction est pure, son style sans emphase a toute la vigueur nécessaire, et ses expressions s'accordent parfaitement avec ses idées. Il sait rendre beaucoup de pensées en peu de mots, et ne laisse peut-être que trop souvent apercevoir la crainte de ne pas se montrer assez clair et assez concis. L'école où il se forma était tourmentée aussi par cette crainte, et tout ce dont on peut l'accuser, c'est d'avoir suivi l'erreur de ses maîtres. Quant à la composition des *Plaisirs de la mémoire*, il la modifia, la refit jusqu'à perdre patience; puis il s'en alla trouver ses amis pour connaître leur opinion, écouter leurs remarques, et se rendre à leurs conseils. Une telle manière d'agir peut faire naître de sérieuses objections. Le poète est presque toujours sûr de perdre en vigueur plus qu'il ne gagnera en correction, et tout en améliorant les détails de son ouvrage, il pourra, quant à l'ensemble, mériter beaucoup de reproches. La poésie la meilleure est celle qui s'échappe d'un seul trait du foyer brûlant de l'imagination, et plus on la martelle, plus elle se refroidit.

Le succès des *Plaisirs de la mémoire* continua à être grand, même après l'apparition des *Plaisirs de l'espérance*. Rogers avait environ trente ans lorsqu'il publia son poème, et cinquante lorsqu'il mit au jour le second. Pendant cette période, de nombreux changemens s'étaient opérés, et l'empire des muses avait en quelque sorte subi une révolution. Alors avaient apparu des poètes éminens, non pas des hommes comme Gray, qui se contentent d'imprimer un volume, puis qui retombent dans le silence, mais des bardes féconds, ardens, audacieux, produisant sans cesse de nouveaux poèmes épiques, lyriques, dramatiques, romanesques, des volumes de vers.

(1) William Hazlitt, critique spirituel et passionné, est mort en Angleterre il y a un an. Le recueil de ses œuvres serait intéressant. Il a beaucoup écrit, surtout dans les journaux : une verve mordante, facile, hardie, le distinguait de tous ses contemporains, et lui faisait beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis.

Si l'on excepte Campbell (1), tous ces poètes, par une sorte d'impulsion unanime, prenaient dans leurs œuvres une autre tendance que celle adoptée jusqu'à ce jour. Il ne s'agissait plus pour eux d'assortir tant bien que mal la boutique du libraire de marchandises poétiques; mais en réformant l'ancienne manière, ils entraînaient le public hors des voies frayées pendant l'autre siècle. Il y avait donc plus d'un motif pour que le *Voyage de Colomb*, écrit avec simplicité et dans le goût ancien, ne réussît pas : il réussit. L'histoire de ce célèbre navigateur est par elle-même assez intéressante; nous voulons lire, relire le récit de ses infortunes; il nous apparaît alors comme un des plus intrépides héros de la chevalerie chrétienne. Un tel sujet est si poétique, qu'il n'est pas besoin d'y ajouter aucun embellissement d'emprunt, et il faut ici rendre grace au goût de Rogers, qui cherche seulement à intéresser l'ame de son lecteur par des scènes de voyages peintes d'une manière pittoresque. Rogers était parvenu à intéresser; mais les *Plaisirs de la mémoire* l'emportèrent sur le nouveau poème dans l'opinion publique.

En général, l'histoire en prose l'emportera toujours sur l'histoire en vers.

Deux années après la publication du *Voyage de Colomb*, parut le poème de *Jacqueline*, accompagné de *Lara*, de Byron. C'était de la part de Rogers une témérité maladroite; le public était enivré du génie de Byron, et voulut lui donner une réparation complète de l'injuste sévérité que la *Revue d'Édimbourg* avait exercée envers lui. On cherchait aussi avec une inquiète ardeur, dans cet ouvrage du jeune barde, les traces de sa vie étrange et de ses aventures singulières. La douce, l'aimable, la gracieuse Jacqueline était, il faut le dire, une compagne peu assortie au caractère du sombre, et mystérieux et vindicatif Lara. Mais la froideur avec laquelle on reçut l'œuvre de Rogers était injuste, et des passages comme celui-ci, et d'autres meilleurs encore, peuvent le prouver :

Soon as the sun the glittering pane
On the red floor in diamonds threw,
His songs she sung, and sung again,
Till the last light withdrew.

(1) Campbell et Rogers tiennent encore à l'école de Pope. Byron, qui avait commencé par faire de l'hétérodoxie poétique, se mit, sur la fin de sa carrière glorieuse, à relever le vieil étendard de ce poète : c'était là un caprice de femme ou de grand seigneur, rien de plus. Peut-être l'auteur eût-il donné une idée plus nette du développement littéraire, s'il avait réuni par groupes isolés les écrivains de di-

Every day, and all day long,
He mused or slumbered to a song.
But she is dead to him, to all!
Her lute hangs silent on the wall;
And on the stairs, and at the door
Her fairy foot is heard no more!
At every meal an empty chair
Tells him that she is not there.

« A peine le soleil, traversant le vitrage, avait-il jeté sur la pourpre du sol les diamans qui étincelaient dans les carreaux, Jacqueline chantait; elle chantait sans cesse les chansons qu'il lui avait apprises; et, pour s'arrêter, elle attendait que la dernière clarté du soir s'effaçât. Chaque jour, et tout le long du jour, il rêvait ou sommeillait bercé par ses chants. Mais la jeune fille est morte pour lui, pour tous! Son luth muet se balance suspendu à la muraille; le bruit léger de ses pas ne retentit plus à la porte, sur l'escalier; et, quand il va pour prendre place à table, un siège vide lui dit qu'elle n'est plus là... »

Le libraire rompit cette étrange association de Lara et de Jacqueline, et il n'en résulta aucune froideur entre les deux poètes. Ils continuèrent à se voir fréquemment. Plus tard, Moore et Campbell se joignirent à eux, et Lara et Jacqueline devinrent ainsi le sujet de beaucoup de joyeux propos, et grand nombre de bouteilles furent vidées en leur honneur. Rogers n'aspirait pas à écrire d'autre histoire d'amour, mais il voulut probablement donner à son noble ami une leçon de morale dans le poème qu'il composa sous le titre de : *la Vie humaine* (HUMAN LIFE). Cet ouvrage occupe un rang élevé dans l'estime publique, et renferme des passages que ne répudierait aucun poète. Le sujet en est trop vaste; puis le but peut bien être manqué, car il est rare, je crois, de voir l'homme s'amender d'un défaut moral, par respect pour quelques principes écrits en vers délicieux. Quand le poète fait siffler comme un fouet armé de pointes la satire implacable, on le craint du moins. Mais Rogers n'avait aucune prétention satirique. Il ne voulait pas mettre à nu la nature humaine pour la mieux fustiger.

Il la passe seulement en revue avec beaucoup d'indulgence, et la re-

verses écoles : ici Walter Scott et Southey, les poètes de la légende; là Byron, dans sa noble solitude; ailleurs Rogers et Campbell, soutiens de l'ancienne pureté poétique; plus loin Wordsworth et Coleridge, poètes platoniciens; enfin Hogg et Grahame, les élèves de Burns. Ce classement eût jeté plus de clarté dans le tableau.

garde comme une œuvre honorable pour celui qui en est l'auteur. Le poète n'a vu que le beau côté de la scène; un homme qui a de bons fruits dans ses jardins, des vins choisis dans sa cave, des mets recherchés sur sa table, et des capitaux agissant pour lui à la banque, pendant qu'il dort, ne peut pas envisager la vie humaine comme un présent de peu de valeur. S'il est bon, il aime à se représenter ses semblables *bien nourris, bien logés, et doucement traités :*

Well fed, well lodged, and gently handled.

Le dernier poème de Rogers est intitulé *l'Italie.* Il est plein de vers charmans, de descriptions brillantes comme les paysages de Claude Lorrain, et de groupes de figures inventées comme pourrait le faire Flaxman, et gracieuses comme celles de Chantrey. Une nouvelle preuve vient ici témoigner encore de son goût, c'est le soin qu'il a pris de confier l'embellissement de son livre au pinceau de Stothard et de Turner, et le travail de ces deux artistes surpasse en simplicité et en grace exquise tout autre travail du même genre.

Rogers est du reste un poète opulent; il est banquier, et fort estimé comme tel. Il habite une belle maison, située place Saint-James, et possède un bon choix de tableaux de son ami Reynolds, et plusieurs raretés curieuses, entre autres le traité de Milton pour le *Paradis perdu*, et celui de Dryden pour sa traduction de Virgile, portant la signature des deux poètes. C'est l'homme de bon ton et l'homme aimable par excellence. Il a toujours joui sans orgueil de sa fortune et de sa renommée. Sa conversation est brillante, variée, concise et épigrammatique. Il a vécu dans la société des hommes instruits, distingués, et peut dire sur tous ceux qu'il a connus quelque chose d'intéressant. Rogers est aujourd'hui âgé de soixante-dix ans, et comme il a beaucoup vu, et qu'il ne manque pas d'un certain talent d'observation, il pourrait faire, en recueillant ses souvenirs, un livre du plus grand intérêt. De tous nos poètes, c'est celui dont le goût en peinture et en sculpture peut être regardé comme le meilleur.

Scott. — Quelques-uns des poètes célèbres de nos jours ont cherché leur inspiration dans l'époque actuelle. Sir Walter Scott l'a puisée dans le passé. Sa muse, contemplant le siècle où nous vivons, n'y trouva que de pauvres sujets de poésie. Elle dédaigne de s'associer à ce temps où ne se retrouve plus ni l'ame de la chevalerie, ni l'éclat pittoresque du moyen-âge, ni la magnificence antique. Elle porte les yeux autour d'elle, et, voyant le monde rempli de filatures, de machines à vapeur, les hommes occupés à tracer des chemins de fer, à creuser des canaux, ou à terminer

quelque autre entreprise mécanique, elle se rejette en arrière, pour trouver, dans les jours qui ne sont plus, l'inspiration qu'elle appelle. Saisissant alors sa harpe, elle chante la maison des Stuart, et les chevaliers du nord, avec leurs combats dans la lice, leurs rencontres en bataille rangée, et leurs costumes, et leurs ménestrels. En d'autres termes, l'école où Walter Scott se forma fut celle des anciennes chroniques, et par sa naissance, par son éducation sur ce théâtre des guerres féodales et de l'épopée romantique, au milieu d'un peuple épris encore du souvenir des actions chevaleresques, et plein d'amour pour ceux qui les accomplissaient, son esprit ne pouvait guère prendre une autre direction. Puis il descendait d'une race de guerriers; son aïeul maternel avait tué dans une bataille un prince anglais, et ses ancêtres du côté paternel figuraient dans les guerres du parlement; l'un d'eux avait pris les armes pour la cause des Stuart.

Walter Scott naquit à Édimbourg le 15 août 1771. Il était maladif, boiteux du pied droit, et fut élevé par sa grand'mère; grace à elle, il devint fort, robuste, volontaire, et passionné pour tous les exercices qui réclamaient de la hardiesse et de l'adresse. Ses connaissances classiques n'étaient pas étendues, mais l'amour de la littérature se manifesta en lui avec le penchant pour la poésie et le roman, et de bonne heure il se distingua entre tous ses camarades de classe, par sa manière ingénieuse de raconter des histoires de vieux châteaux, et des combats de chevalerie. Il était âgé de seize ans à peu près, lorsqu'il eut l'occasion de lire quelque chose en présence de Burns, qui, fixant sur lui ses grands yeux noirs, s'écria : « Ce jeune homme fera parler de lui. »

Il se livra à l'étude des lois, mais son cœur demeura dévoué à la poésie. Une chose assez remarquable, c'est qu'il s'essaya d'abord à composer des ballades en vers, et d'après une lettre de Lewis (1), on peut croire que ce n'étaient pas des chefs-d'œuvre. Ses vers n'étaient pas faits pour être lus, mais pour servir au musicien qui peut changer en tons harmonieux des

(1) Monk Lewis, auteur du *Moine*, l'un de ces hommes de transition qui se trouvent entre deux époques, et que l'on oublie ordinairement. Lewis n'a pas été sans influence sur son temps; il a surtout contribué à former le génie de Byron et celui de Scott. Les héros de Byron, sombres, voluptueux, criminels et philosophes, ont leurs prototypes dans les ouvrages de Lewis, négligés aujourd'hui. Le goût pour les ballades anciennes, goût qui développa le premier essor du talent de Scott, lui fut inculqué par ce même Lewis. Il eut pour héritier littéraire et pour imitateur heureux, Maturin, auteur des *Albigeois*, qui poussa ce genre funèbre, érotique et satanique, à ses limites extrêmes.

consonnances choquantes. Bien qu'il y eût des beautés pittoresques et de la force dans ses compositions antérieures, sa ballade de *Glenfinlas* fut le premier poème qui révéla son génie. C'est un admirable morceau; le monde idéal s'y trouve réuni au monde positif; l'héroïsme guerrier à l'amour d'une femme, et les idées du nord y sont empreintes d'une manière caractéristique. D'autres ballades presque aussi belles suivirent celle-ci, et réunies, elles furent publiées sous ce titre : *Chants nationaux de la frontière écossaise* (THE MINSTRELSY OF THE SCOTTISH BORDER), où grand nombre de légendes martiales et romantiques de nos ancêtres apparurent pour la première fois. Cet ouvrage est remarquable par les grandes connaissances qu'il accuse en fait de traditions, d'histoire et de poésie. Après avoir ainsi placé les ballades écossaises dans un sanctuaire digne d'elles, le poète tourna ses pensées vers un but plus original et plus élevé.

En 1805, c'est-à-dire à l'âge de trente-cinq ans, il fit paraître *le Lai du dernier ménestrel* (THE LAY OF THE LAST MINSTREL). Il y a dans ce poème quelques-uns des passages les plus tendres que jamais Walter Scott ait écrits, des peintures admirables de grace et de délicatesse, et des scènes remplies d'une ardeur guerrière et d'une vigueur toute poétique. Le sujet est mystique, et l'emploi de la magie n'est pas justifié par les exploits qu'il s'agit d'accomplir. Le génie de la vieille Écosse, telle qu'elle était aux jours où la couronne parait sa tête, et le sentiment de sa gloire, y respirent à chaque page.

Vient ensuite *Marmion*, épopée pleine de combats entre les esprits, les chevaliers et les princes; l'amour n'y manque pas, mais il s'y montre un peu trop malheureux quand il est pur, et d'assez mauvais exemple quand il a du succès. Le charme de ce poème repose en grande partie sur le vieux comte d'Angus et la bataille de Flodden, à laquelle toutes les batailles anciennes et modernes doivent céder le pas. Jacques met le feu à ses tentes, descend de la montagne, et court à la rencontre de Surrey au milieu des nuages de fumée, et le tourbillon de la bataille, et les vicissitudes d'une lutte ardente et désespérée, et le sort de tous ces hommes que nous suivons avec un sentiment de haine ou d'amour, se trouvent ici admirablement dépeints. La narration est vive et ardente. Le public accueillit *Marmion* avec enthousiasme et témoigna le désir de recevoir encore beaucoup de poèmes marqués de la même empreinte originale et puissante.

La Dame du lac (THE LADY OF THE LAKE), publiée en 1810, est une histoire romantique, pleine de situations intéressantes, de sentimens chevaleresques, d'incidens remarquables. On peut même la regarder comme une épopée nationale : il s'y trouve des batailles, des combats singuliers, et

tous les divers développemens d'un amour vrai. Puis elle présente encore des contrastes pittoresques; le tartan bariolé des montagnards est mis en opposition avec la modeste jaquette grise des hommes de la plaine, et l'héroïsme demi-barbare des premiers, avec la politesse généreuse des seconds. La scène qui retrace les aventures des Fitz-James et de Roderic Dhu peut être mise tout entière, et pour le caractère, pour la vivacité et la force, à côté des plus beaux morceaux de poésie connus. Dans le poème qu'il publia ensuite, Walter Scott franchit les limites de son pays, et fait une incursion en Angleterre. *Rokeby* appartient à l'histoire de la grande guerre civile, et les scènes qui la représentent et celles où apparaissent les personnages qui y prennent part, sont également poétiques et intéressantes. *Rokeby* est bien différent des autres compositions en vers de Walter Scott, et se rapproche plus qu'elles de ses grands romans en prose. Il y a ici un genre de beauté calme, réfléchi, et les caractères sont réels, non idéalisés; mais on n'y trouve en revanche ni la hardiesse ni la pompe pittoresque de *Marmion* et de la *Dame du lac*. Cependant Bertram Risingham et les ménestrels proscrits me semblent avoir un caractère plus original que les chefs montagnards, et l'on ne peut nier que les paysages retracés dans *Rokeby* n'aient toute la grace et toute la moelleuse délicatesse des scènes du midi.

En composant ce poème, l'imagination de Walter Scott vit briller la première idée qui lui inspira *le Lord des Iles*. Ce dernier poème causa au public un complet désappointement; il ne se vendit pas, et les critiques le traitèrent avec sévérité. Il serait assez difficile cependant de dire en quoi il est inférieur aux ouvrages précédens. Il y a là une histoire nationale d'un haut intérêt, des aventures de mer, et des incidens capables de nous émouvoir. L'esprit est sans cesse tenu en alerte pour épier les mouvemens des princes, des comtes et des *ladies*, dont dépend le sort d'un royaume, et l'ame s'abandonne à ce double intérêt que nous ne pouvons nous empêcher de prendre à la bravoure et à la beauté. On peut remarquer encore dans ce poème toute la chaleur, toute la vivacité de style, toute la dignité héroïque des caractères qui nous frappent dans ses prédécesseurs. Mais Walter Scott a lui-même expliqué la cause du peu de succès qu'il obtint dans cette circonstance : « Je suis, dit-il, bien convaincu que si un titre populaire, ou si l'on veut attrayant, est avantageux au libraire, il présente des chances défavorables pour l'auteur. Choisissez un sujet d'une popularité reconnue, vous n'avez plus le privilège d'exciter vous-même l'enthousiasme du public; cet enthousiasme est déjà éveillé, et fermente avec plus de force peut-être que celui du poète même. »

Don Roderik, les *Noces de Triermain* et *Harold l'Intrépide* doivent être placés à un rang secondaire; ces poèmes renferment quelques beaux passages, mais ils sont écrits d'une manière inégale, et ni pour le plan, ni pour l'exécution, ils ne peuvent être mis à côté des cinq magnifiques romans qui les précédèrent. Un grand défaut se fait surtout sentir dans *Don Roderick*, c'est l'étrange rapidité avec laquelle le poète passe de l'histoire de Roderick à celle du duc de Wellington; les temps anciens sont ici maladroitement réunis aux temps modernes, et cette narration ressemble à un homme qui aurait l'échine du dos brisée. Les parties extrêmes sont vivantes, mais elles manquent de la force musculaire qui devrait les rallier. Quant aux deux autres poèmes, leur principal défaut consiste en ce qu'ils nous représentent des personnages et des évènemens trop éloignés de nous pour exciter notre sympathie, car à peine nous intéressons-nous à l'histoire d'Angleterre avant la conquête des Normands; et Walter Scott dut reconnaître, par le peu de débit de ses nouveaux ouvrages comparé à celui des précédens, qu'il avait déjà donné au public assez de festins où se trouvaient en abondance « le chapon, le héron, la grue, le paon au plumage d'or, la hure de sanglier et le cygne des eaux de Sainte-Marie : »

On capon, heron-shew, and crane,
The princely peacock 's gilded train,
On tusky boar's head garnished brave,
And cygnet from St. Mary's wave.

D'ailleurs un nouveau poète avait apparu avec une telle profondeur de pensées, une richesse de style si passionnée, et tant de récits merveilleux sur les peuples étrangers, qu'il attira tout le monde à lui. Ce poète, c'était Byron; s'il avait précédé Walter Scott, nul doute que ses pachas et ses brigands maritimes, qui joignent une seule vertu à une foule de vices, n'eussent cédé le pas à la chevalerie du nord; mais il obtint l'ascendant, et Walter Scott lui abandonna la place, pour porter sa bannière sur un autre terrain, où personne, si ce n'est Cervantes, ne peut lutter avec lui.

Scott est un poète vraiment national et héroïque. Il choisit pour théâtre son pays, et prend ses héros et ses héroïnes dans l'histoire et les traditions anglaises. Il y a dans ses vers une facilité, un mouvement et un coloris étonnans; ses poèmes présentent une succession de figures historiques composées d'après toutes les proportions exactes de la statuaire, et parlant et agissant au gré du poète. Cependant, avec cette élégance de formes, avec cette précision de dessin qui les fait ressembler à des œuvres

d'art, elles offrent moins que toute autre création moderne le repos de la sculpture. Personne depuis Homère n'a chanté avec tant de chaleur et d'enthousiasme la marche, la mêlée, et les divers résultats d'une bataille. Dans son *Pibroch*, il a, pour ainsi dire, concentré l'essence du caractère montagnard, et les peintures de mœurs les plus brillantes. Je ne peux mieux donner, dans un espace étroit, une idée de son vaste génie, qu'en reproduisant cette poésie extraordinaire :

Pibroch of Donuil Dhu,
  Pibroch of Donuil,
Wake thy wild voice anew,
  Summon Clan Conuil.
Come away, come away,
  Hark to the summons;
Come in your war-array,
  Gentles and commons.

Leave the deer, leave the steer,
  Leave nets and barges;
Come in your fighting gear,
  Broad-swords and targes.
Leave untended the herd,
  The flock without shelter;
Leave the corse uninterr'd,
  And the bride at the altar.

Come as the winds come when
  Forests are rended;
Come as the waves come when
  Navies are stranded.
Faster come, faster come,
  Faster and faster;
Chief, vassal, page, and groom,
  Tenant and master.

« Éveille-toi, Pibroch (1)! Pibroch de Donuil Dhu, Pibroch de Donuil, élève encore, élève ta voix sauvage: appelle le clan de Conuil! Venez, accourez! apportez vos armes, roturiers! Écoutez, nobles hommes!

(1) Le *pibroch* est le chant de guerre des montagnards ; la cornemuse des fils de Gaël jouait le pibroch, dans les dernières campagnes contre Bonaparte.

« Laissez le daim, laissez le chamois; laissez les barques et les filets : venez pour vous battre! venez avec vos larges glaives et vos boucliers. Laissez les pâturages sans gardiens, les troupeaux sans pasteurs. Laissez les cadavres sans sépulture, laissez la fiancée à l'autel!

« Venez comme les vents, lorsqu'ils abattent les forêts; comme les vagues, lorsqu'elles engloutissent les navires! Plus vite encore, plus vite! venez plus vite, chefs, vassaux, pages, varlets, maîtres et tenanciers. »

Ce morceau peut servir à caractériser toute la poésie de Scott : l'action! l'action! c'est là son défaut aussi bien que son mérite. Les autres poètes donnent à leurs héros des momens de bonheur et de calme champêtre. Milton lui-même accorde aux démons une sorte de repos. Mais Scott prend ses personnages, et les tient en mouvement jusqu'à ce que l'action en devienne presque fatigante, et que le lecteur cherche une place commode pour s'asseoir et réfléchir à tous les périls par lesquels il vient de passer. Walter Scott est de tous nos poètes le plus complètement national (1).

Wordsworth. — Burns n'est pas le seul écrivain qui ait compris cette loi de la nature, cette grande chaîne de sympathie par laquelle le monde vivant s'unit au monde mort, et l'un et l'autre à la source toute-puissante de lumière et d'amour. Parmi les autres poètes dévoués aux mêmes idées, Wordsworth doit être placé en première ligne (2). Il naquit à Cocker-

(1) Il est évident que l'ouvrage de Percy sur les *anciennes ballades* fut la source où Walter Scott alla puiser ses premières inspirations. Ses poèmes ne sont que des légendes romanesques écrites dans le style et le rhythme des vieux chants populaires. Lorsqu'il vit que le public commençait à se fatiguer de ces légendes métriques, il démonta sa harpe écossaise et se contenta de la prose. La même pensée, la même vénération pour les temps anciens, les mêmes études de costumes et de caractères qui avaient fait le succès des poèmes, assurèrent le succès des romans; mais dans ces derniers le détail des caractères est plus finement senti, plus curieusement approfondi, les paysages sont plus vrais. On ne saurait trop louer l'appréciation si juste et si nette que fait ici M. Allan Cunningham du talent poétique de Walter Scott. Elle nous promet, quand le critique viendra à l'examiner comme romancier, des aperçus non moins fins et non moins exacts sur l'influence que les compositions en prose du grand écrivain ont exercée sur la société moderne.

(2) Cette association de Burns et de Wordsworth peut sembler arbitraire. Wordsworth est mystique, et Burns passionné. Le premier écrit comme un Brahmane contemplatif; l'autre, comme un trouvère plein d'ardeur et de véhémence.

mouth, dans le Cumberland, le 7 avril 1770, reçut une bonne éducation, et fut destiné à l'église. Mais son amour de la poésie l'emporta sur son penchant pour l'état ecclésiastique; de bonne heure il préféra les sentiers périlleux où la muse l'entraînait, à la carrière plus facile qu'on lui offrait, et il prouva par ses ouvrages que sa vocation lui venait du ciel. Ses ballades lyriques parurent accompagnées d'une préface où il analyse les sources de l'inspiration et les règles principales de sa poétique.

« Les qualités nécessaires pour produire la vraie poésie sont, dit-il, « au nombre de six : 1° le talent de la description, qualité indispensable, « bien qu'on ne puisse le mettre en usage long-temps de suite, car il place « les plus hautes facultés de l'esprit dans un état de passivité et de subjec- « tion à l'égard des objets extérieurs; 2° la sensibilité, qui, plus elle est « développée, plus elle élargit les conceptions du poète; 3° la réflexion « avec laquelle le poète apprécie les faits, les images, les pensées et les « sentimens; 4° l'imagination pour créer, modifier, rassembler; 5° l'in- « vention pour établir des caractères en dehors des matériaux fournis pour « l'observation; 6° le jugement pour décider en quel lieu, comment, dans « quelle proportion chacune de ces facultés doit être mise en œuvre, et « déterminer les lois et le genre particulier de chaque composition.

« De ces sources et de plusieurs autres encore doit jaillir la poésie. On « peut croire, ajoute Wordsworth, que des poèmes de natures diverses « empruntent leur caractère ou des facultés de l'esprit qui ont présidé à « leur composition, ou du moule dans lequel ils ont été jetés, ou des « sujets qu'ils traitent. C'est d'après ces considérations que je divise les

On reconnaît, dans les œuvres de Wordsworth, une douceur d'ame enchanteresse, un quiétisme religieux, une piété profonde. Burns se moque des formes religieuses, bafoue les tartuffes de son pays, déifie la beauté physique, chante le vin et les belles, et même dans ses élans enthousiastes, dans ses caprices de religion, il mêle quelques mots de satire contre les gens qu'il n'aime pas, contre l'hypocrisie et l'austérité. Wordsworth, qui se rattache immédiatement à Cowper et qui l'a continué et épuré, n'est jamais satirique. Sa poésie est un long hymne sur les harmonies de la nature, qu'il aime à retrouver dans les sujets les plus humbles et les plus vulgaires. Burns joignait à une ame affectueuse et passionnée des sens inflammables, un esprit irritable, une grande susceptibilité. L'imagination de Wordsworth est plus haute, mais plus froide : il y a dans sa poésie quelque chose de l'atmosphère sublime et pure des montagnes inaccessibles. Ils ne se ressemblent que par leur sympathie avec la nature, sympathie bien plus sensuelle et plus voluptueuse chez Burns, bien plus métaphysique et plus profonde chez Wordsworth.

« miens en trois classes correspondant au cours de la vie humaine, et « présentant les conditions requises pour un ouvrage complet : un com- « mencement, un milieu et une fin. Ces trois classes forment un ordre « de temps qui part de l'enfance, et aboutit à la vieillesse, à la mort, à « l'immortalité. »

Et comme pour couronner son œuvre, pour achever de formuler ses principes, il publia en 1814 son poème intitulé l'*Excursion*.

Les aperçus que cet ouvrage philosophique présente sur l'homme, la nature et la société, sont le résultat d'une pensée profonde et de vastes observations. On y reconnaît partout la sensibilité la plus douce et l'imagination réglée par le jugement et la foi. C'est l'œuvre d'un homme dont le cœur s'ouvre à toutes les sympathies de l'existence domestique et sociale, et qui exprime des sentimens vrais d'une manière à la fois simple et sublime. Dans une introduction, l'auteur développe la tendance de tout le poème, dont il n'a publié que la première partie, pour ne pas s'attirer encore les reproches amers des critiques. Voici le début de l'*Excursion :*

Of Truth, of Grandeur, Beauty, Love, and Hope —
And melancholy Fear subdued by Faith;
Of blessed consolations in distress;
Of moral strength and intellectual power;
Of joy in widest commonalty spread;
Of the individual mind that keeps her own
Inviolate retirement, subject there
To conscience only, and the law supreme
Of that intelligence wich governs all —
I sing.

« Vérité, Grandeur, Beauté, Amour, Espérance, Craintes pénibles conquises par la Foi, Consolations qui viennent à nous dans le malheur, Force morale, Puissance intellectuelle, Joies répandues sur les hommes qui vivent en communauté, isolement de l'esprit, qui vit dans son propre sanctuaire, libre comme un roi sur son trône, et n'obéissant plus qu'à sa conscience et à la loi suprême de cette Intelligence qui gouverne tout : — voilà ce que je chante. »

La *Revue d'Édimbourg* était jeune alors, forte, audacieuse, insolente (1); elle traita Wordsworth comme le principal apôtre de l'hérésie poétique;

(1) Il est à regretter que l'auteur n'ait pas jugé à propos de montrer ici l'influence et l'impulsion dues aux publications périodiques de la Grande-Bretagne

elle affirma que les anciens principes littéraires étaient justes, et les nouvelles doctrines erronées et sans aucune valeur. Elle avait reproché à Walter Scott d'abandonner le large espace du poème épique, pour choisir, au mépris des plus saines observations, des sentiers montagneux et des contrées romanesques. Maintenant elle blâmait Wordsworth de chercher la poésie dans ses propres inspirations et dans les tableaux de la nature qui l'environnaient.

Wordsworth est le poète de la nature et l'homme aux nobles émotions, aux sentimens généreux, l'homme épris de tout ce qui tend à nous élever plus haut dans les idées d'honneur, de morale et de religion. Son style est, comme les sujets qu'il traite, simple, touchant et sans prétention. Peut-être entre-t-il quelquefois dans des détails trop minutieux, et l'on peut lui reprocher aussi d'avoir pris de temps à autre des choses trop vulgaires pour en faire l'objet de son inspiration. Mais on aimera toujours sa poésie pour les sentimens vrais et passionnés qu'elle respire. Wordsworth demeure à Rydal, dans le Westmoreland, et occupe une place dans l'administration du timbre. Il n'ignore pas ce que valent ses rêveries. Sa conversation est éloquente, et c'est un de ces hommes que l'on ne peut voir sans éprouver le désir de les revoir encore.

Southey. — Il y a des poètes dont le génie ne se borne point à produire des vers, mais qui, ayant atteint la cime du Parnasse, en descendent pour se jeter dans le large domaine de l'histoire, et conquérir, en adoptant la vérité pour muse, une renommée rivale de celle que leur ont procurée leurs fictions. Robert Southey est l'un de ces hommes-là, et l'un des plus distin-

sur la littérature moderne de nos voisins. C'est en luttant corps à corps avec la *Revue d'Édimbourg*, le *Quarterly*, le *Blackwood*, que Byron, Scott, Southey, Wordsworth, ont atteint le développement extraordinaire de leur force intellectuelle. Comme dans ces pays encore sauvages où la puissance physique et l'adresse du corps deviennent si redoutables et s'entretiennent dans les combats perpétuels, dans les assauts de force et de ruse que se livrent les tribus ennemies, la critique d'une part, et le talent créateur de l'autre, ont, pendant les trente années qui commencent notre siècle, déployé en Angleterre, toutes leurs ressources : il y a dans les *Revues anglaises* des chefs-d'œuvre de discussion et de polémique; et les attaques les plus violentes contre Scott, Byron et Wordsworth, n'ont pu ni diminuer leur gloire, ni amortir leur génie. Ce que la *Revue d'Édimbourg* reprochait surtout à Wordsworth, c'était l'importance presque majestueuse avec laquelle il traitait certains sujets : *l'Ane mort*, *l'Enfant perdu*, *le vieux Mendiant*, etc. Crabbe avait fait de semblables essais, mais avec ironie; Burns, avec naïveté; Wordsworth voulut y joindre une sorte de grandeur religieuse et tragique.

gués. Il naquit à Bristol en 1774. Ses parens étaient assez riches pour lui faire donner une excellente éducation. Il passa quelque temps à l'école de Westminster, et s'y fit remarquer par son ardeur pour le jeu et son amour pour l'étude. De Westminster, il se rendit à l'université, mais n'y demeura pas long-temps. Il se livra de bonne heure à la culture des lettres et fit paraître successivement plusieurs poèmes épiques.

Il n'avait pas encore vingt et un ans lorsqu'il écrivit *Jeanne d'Arc*, car la préface de cet ouvrage est datée du mois de novembre 1795. Les annales de notre poésie n'offrent pas d'exemple qu'un homme ait produit, si jeune, une composition d'un genre aussi distingué, et renfermant tant de pages nobles et pathétiques. A cette époque, Southey, entraîné par l'ardeur et la confiance de son âge, s'éprit d'un bel amour pour les théories révolutionnaires, et adopta avec joie ces promesses d'égalité universelle dont on n'exceptait que le génie. En cela, il se trouvait d'accord avec la plus grande partie de la nation anglaise, qui prenait plaisir à voir fouler aux pieds la tyrannie, à voir naître l'espérance de la liberté pour des millions d'hommes. Mais quelque temps après, Southey vit cette déesse de la liberté transformée en démon des conquêtes, et les citoyens français cherchant à asservir les autres états sous la conduite d'un chef dont le cri de guerre était : *Domination sans bornes !* Alors il cessa de prendre part aux idées politiques de la France, et se retournant du côté de son propre pays, il crut devoir le défendre contre l'association connue sous le nom d'*Amis du peuple* (FRIENDS OF THE PEOPLE). Cette conduite excita contre lui des animadversions; on l'accusa d'apostasie (1); Byron devint un de ses ennemis les plus opiniâtres, et l'on trouve dans ses ouvrages trop de vestiges de cette âpre animosité.

(1) L'ardeur de tempérament et de pensée qui caractérise Southey, a beaucoup contribué à favoriser les calomnies de ses ennemis et de ses rivaux. C'est un de ces hommes véhémens chez lesquels la puissance de réaction est terrible, et qui, trompés dans une espérance, se livrent tout entiers à l'espérance contraire. Le républicain de vingt ans a fini par être poète lauréat. Le jeune homme qui appelait tous les peuples d'Europe à la révolte, vient d'écrire, dans sa vieillesse, un ouvrage consacré à maudire la civilisation et ses progrès. Southey n'en est pas moins un homme honorable, laborieux, digne d'admiration et d'estime, un grand poète, un excellent prosateur. Le char de sa pensée l'entraîne toujours; libéral, il fut jacobin; déçu par la révolution française, il s'est fait absolutiste. Il y a peu d'observation, de réalité, de profondeur dans ses poèmes, mais une belle invention, une grande imagination épique; quelque chose qui rappelle les grandes pages du peintre Martin; de l'érudition et du coloris. Ses épopées sont des fresques lar-

A *Jeanne d'Arc* succéda *Thalaba*, poème arabe, qui renferme des choses étranges, mais où l'on trouve un sentiment héroïque mieux développé et plus de naturel que dans *Jeanne d'Arc*. L'introduction est datée de Cintra, octobre 1800. Il regarde le rhythme irrégulier dont il s'est servi dans cet ouvrage, et dans plusieurs autres, comme une sorte d'arabesque, servant de cadre à une peinture orientale. « Je défie le lecteur le plus maladroit, » dit-il avec naïveté, « d'en détruire l'harmonie. » Il a raison : c'est de la musique toute faite.

How beautiful is night!
A dewy freshness fills the silent air :
No mist obscures, nor cloud, nor speck, nor stain,
Breaks the serene of heaven :
In full orbed glory, yonder moon divine
Rolls through the dark blue depths;
Beneath her steady ray
The desert circle spreads,
Like the round ocean girdled with the sky.
How beautiful is night!

« Qu'elle est belle, la nuit! qu'elle est belle! La fraîcheur de la rosée remplit l'air silencieux; pas un brouillard, pas un nuage, pas une tache ne corrompt la sérénité du ciel. A travers l'espace azuré, la lune porte son globe majestueux; et, bien au loin, éclairé par ses paisibles rayons, le cercle désert et vide se déroule, pareil à l'océan, dont les cieux forment la ceinture... Ah! comme la nuit est belle! »

Le poème retrace le sort du courageux Thalaba, qui, par ses vertus, son amour, sa force d'ame, parvient à triompher de tous ses ennemis. C'est une histoire intéressante, car de tous nos poètes, Southey est celui qui a le plus de pathétique simple.

Madoc parut en 1803. Ce poème est fondé sur une tradition obscure qui rapporte qu'au XIIe siècle un prince de Galles conduisit une bande d'aventuriers à la recherche d'une terre féconde, et s'établit en Amérique. « On a prouvé d'une manière irrécusable, dit le poète, qu'il arriva

gement conçues, brillantes, pleines d'intérêt, et où les détails de costume sont soigneusement étudiés. Quant à la variété dramatique des caractères, quant à l'observation froide de l'humanité, ce n'est pas chez Southey qu'il faut les chercher. Southey coopère au *Quarterly Review*.

« en Amérique, et que sa postérité s'est maintenue jusqu'à ce jour sur « les bords méridionaux du Missouri. » Si depuis, cette terre a été parcourue, et si l'on n'y a point trouvé d'Indiens gallois, peu importe à la beauté du poème. L'ouvrage est écrit en vers blancs : « c'est, à mon avis, « dit Southey, le plus noble rhythme qui existe dans notre admirable « langue. » Et il est vrai qu'il manie ce rhythme comme un maître.

A Madoc succéda le farouche *Kehama*. C'est un conte où se trouvent décrits les sentimens, les mœurs, le caractère et les superstitions des Hindous. Il fut imprimé, je crois, en 1809. Le sujet de ce conte est le triomphe de la puissance et du vice sur un être pur et vertueux, triomphe assuré par une prière et une malédiction. Cependant la pénitence et la prière détruisent le charme, et l'innocence est couronnée. Les vers sont d'une mesure irrégulière, tantôt rimés, tantôt sans rimes, mais toujours harmonieux. Il y a dans cet ouvrage beaucoup de sensibilité et d'imagination. Le caractère de la jeune Neallinay, la peinture de ses souffrances, sont pathétiques, et retracés avec beaucoup de grâce et de simplicité. *Kehama*, tableau magnifique et bizarre, obtint un grand succès, et l'on en fit en peu de temps plusieurs éditions.

En publiant *Roderik le dernier des Goths*, Southey résolut, à ce qu'il paraît, de dire adieu à l'épopée historique. Il n'y a pas dans cet ouvrage autant d'imagination que dans ceux dont nous venons de parler, mais c'est le plus touchant de tous les poèmes de Southey, et peut-être des temps modernes. Là se trouve le pathétique de sentiment et de situation, et le style est d'une fermeté, d'une vigueur dont peu d'hommes de nos jours approcheront. D'après le récit du poète, Roderik s'échappe de la bataille fatale qu'il a perdue contre les Maures. Il cherche, par une vie de mortifications et de prières, à apaiser le ciel; puis un jour il reparaît comme soldat étranger au milieu de ses troupes, gagne la bataille, et l'injure de son pays étant ainsi vengée, il part, et on ne le revoit plus.

Les poésies diverses de Southey ont aussi un grand mérite. Les unes sont d'une nature gaie et renferment des passages pleins de douceur; les autres sont ironiques. Le poète, avec un air de bonne foi et de simplicité, soumet les objets de sa colère à un sarcasme poignant.

Southey a le don précieux d'être original dans ses conceptions, dans le choix de ses sujets, dans la structure de ses vers. Il écrit d'une manière égale, claire et facile; il est riche en matériaux, fécond en images, et possède tellement son sujet qu'il ne cesse pas de nous intéresser. Ses idées sont nobles, justes, et révèlent un cœur généreux, et un admirateur des choses grandes et héroïques. Ses poèmes ont survécu aux plus amères

aux plus violentes critiques, car on l'a attaqué aussi bien que Wordsworth, sans ménagement, parce que ses écrits ne ressemblaient pas à ceux des autres poètes. S'il eût suivi la route commune, sans doute il s'y serait encore distingué, mais il donna carrière à ses propres émotions, et au risque d'endurer le martyre dont le menaçaient les critiques, ils ne voulut suivre que son cœur et ses inspirations propres.

Sa vie a été laborieuse et honorable; il est un de nos plus féconds et de nos meilleurs écrivains. Beaucoup de critiques même placent ses ouvrages d'histoire et de biographie au-dessus de ses poèmes. Esprit varié, fécond, facile, orné de l'érudition la plus vaste, Southey vit à Keswick, aussi retiré que sa grande réputation peut le lui permettre. Peu de voyageurs instruits visitent les lacs, sans désirer voir le poète de Thalaba, le biographe de Nelson, et l'historien du Brésil.

Montgomery (1).—Écrire la vie de Jacques Montgomery, c'est en quelque sorte composer un roman. Il naquit à Irvine, dans l'Ayrshire, le 4 novembre 1771. Son père, prédicateur morave, l'emmena à l'âge de quatre ans à Antrim, en Irlande, où il passa environ une année, et de là, on le conduisit à Fulmick, dans un séminaire morave, pour y être élevé, tandis que son père et sa mère s'en allaient dans les Indes occidentales faire l'éducation des nègres. Tous deux périrent dans cette dangereuse entreprise, et le jeune poète fut redevable de son entretien et de son instruction à la générosité des Moraves. Sa situation n'était cependant pas peu monastique, car il devait rester dix ans séquestré du monde; mais elle eut un admirable résultat littéraire, et ce à quoi les bons frères ne s'attendaient peut-être pas, c'est qu'il en sortit poète.

A l'âge de dix ans, Montgomery faisait des vers, et à quatorze, ses essais remplissaient deux volumes. Les frères moraves, ne le jugeant pas,

(1) Les trois derniers poètes cités avec éloge par l'auteur, Grahame, Montgomery et Hogg, sont plutôt doués de talent que de génie, et sont loin de s'élever à la hauteur de Southey, de Wordsworth et de Scott. Sans doute, la classification de M. Allan Cunningham n'a d'autre règle que la date des naissances de chaque poète. S'il avait classé selon leur influence respective les écrivains dont il s'occupe, il aurait d'abord parlé de Scott, qui le premier ouvrit la carrière, précédé pas les étranges imaginations de Lewis, auteur du *Moine;* puis de Thomas Moore qui le suivit, puis de Southey et de Byron. Les noms de Campbell, Rogers, Wilson, se seraient placés ensuite dans cette liste. L'inconvénient de la forme adoptée par le spirituel auteur de ces biographies est de ne pas assez faire sentir quelle action chacun de ces écrivains a exercée sur son siècle, sur ses rivaux et ses successeurs.

d'après cela, très-propre à devenir missionnaire, le placèrent d'abord chez un marchand, puis chez un autre, jusqu'à ce que, las enfin de ce genre d'occupations, ou fatigué de son état de dépendance, et se sentant doué d'une résolution assez forte, Montgomery voulut se gouverner lui-même. En 1792, il s'associa avec l'éditeur du *Registre de Sheffield*, journal qui défendait violemment la cause des libertés publiques. Un ecclésiastique écrivit un chant de triomphe sur le renversement de la Bastille. Montgomery l'imprima, et fut condamné à vingt livres sterling d'amende et trois mois de prison. A peine remis en liberté, il publia l'histoire d'une émeute survenue à Sheffield, et dans laquelle deux hommes avaient été tués. Là-dessus, on le traîna devant les tribunaux qui le condamnèrent à une nouvelle amende de trente livres sterling et à six mois de prison. Cependant le magistrat qui l'avait fait poursuivre s'adoucit en sa faveur, et prit à tâche de lui rendre ses souffrances plus faciles à supporter.

Mais Montgomery s'inquiétait si peu des rigueurs de la justice, qu'il fit paraître en 1797, sous le titre des *Amusemens de ma prison*, une collection de poésies, les unes gracieuses et légères, les autres graves et mélancoliques. Son séjour à Scarborough lui donna le temps d'écrire son poème de *l'Océan*, publié en 1805; en 1806, les événemens politiques l'engagèrent à peindre la misère où la Suisse était plongée par ses relations avec la France. Le poème porte un caractère dramatique, et l'on y trouve de l'enthousiasme et de la sensibilité, bien que le rhythme dans lequel il est écrit soit de tous le moins propre à exprimer les sentimens tendres ou les vives émotions.

Vint ensuite le poème plus étendu des *Indes occidentales*, dont le succès fut tel qu'il s'en vendit plus de dix mille exemplaires. En 1812, il écrivit *le Monde avant le déluge* (THE WORLD BEFORE THE FLOOD); et, quoique ce soit là un monde assez éloigné de nous, le public lui fit cependant un très-bon accueil. On ne dédaigna pas non plus de recevoir le *Groënland*, fragment de poème, où il dépeint l'effet des missions moraves dans ces pays glacés. Le dernier de ses ouvrages d'une grande étendue est *l'Ile des Pélicans* (PELICAN ISLAND), poème en neuf chants dont il puisa l'idée dans les voyages du capitaine Flinders à la Nouvelle-Hollande. Une de ses œuvres les plus populaires est intitulée *Chants de Sion*; c'est la traduction des psaumes de David. Les vers en sont généralement faciles, harmonieux, mais n'approchent pas encore de la vérité et de la simplicité de nos anciennes traductions.

Le mérite de Montgomery doit être apprécié, non pas d'après le langage de la *Revue d'Edimbourg*, mais d'après l'opinion manifestée par le public. Ses idées sont simples et élevées, son style coulant et mélodieux,

son essor est toujours réglé, et ne s'élève ni trop haut, ni trop bas. Il est calme, et non pas impétueux; il a des mouvemens de tendresse, mais non pas des transports. C'est un homme d'une taille moyenne, d'une physionomie tranquille et mélancolique. Il jouit d'une grande estime, et il est de sa nature affectueux et obligeant.

Grahame. — Le poème intitulé *Sabath* (le dimanche) rendra long-temps le nom de Jacques Grahame cher à tous ceux qui tiennent aux pensées religieuses, et aux sentimens poétiques que cet ouvrage respire. Mais le mérite de Grahame se fonde encore sur d'autres bases. Ses *Géorgiques anglaises*, ses *Oiseaux d'Ecosse* doivent être rangés au nombre de ces livres qui s'emparent doucement de l'esprit, et y laissent leur souvenir long-temps après que des œuvres plus vantées et plus bruyantes ont été oubliées. Il y a, dans toutes les descriptions de Grahame, une facilité naturelle, un mélange d'ombre et de lumière tel que l'offre le paysage, et une vérité d'après laquelle on peut croire qu'il consultait ses propres émotions, et peignait en s'en rapportant au témoignage de ses yeux, et non point, comme dit Dryden, « à travers les *lunettes des livres.* » Le public a rendu hommage à la piété profonde et à l'inspiration du poète, en accueillant plusieurs éditions de ses œuvres. Les *Oiseaux d'Ecosse* forment une série de tableaux finement dessinés, où le plumage, la forme, le caractère, les habitudes de chaque espèce d'oiseaux se trouvent dépeints avec une fidélité égale à celle de Wilson (1).

Le drame de *Marie Stuart* manque de cette vigueur, de ce mouvement passionné que réclame le théâtre.

Les *Promenades du dimanche*, les *peintures bibliques*, et le *Calendrier champêtre*, sont des morceaux remarquables par l'exactitude des descriptions et le tour original des pensées.

Grahame naquit à Glascow le 22 avril 1765; son père le destina au barreau, mais il se livra de bonne heure à son penchant pour la poésie, et son amour de la vérité et de l'honneur l'eût toujours empêché de soutenir des causes dont il n'aurait pas reconnu scrupuleusement le bon droit. Son poème du *Dimanche* fut écrit et publié sous l'anonyme; il eut la joie de compter la femme qu'il épousa au nombre de ses plus fervens admirateurs. Sa santé déclinait : il accepta la cure de Sedgemore

(1) Ornithologiste célèbre, qu'il ne faut pas confondre avec Wilson, le poète, directeur du *Blackwood's Magazine*. Audiban l'Américain a dépassé récemment Wilson lui-même par la vérité pittoresque et l'énergie brillante des descriptions.

près Durham, et en remplit les devoirs avec zèle jusqu'au dernier moment de sa vie. Il mourut le 14 septembre 1814 (1).

Hogg. — Notre école écossaise de poésie rustique fut fondée par des rois : Jacques Ier écrivit son *Eglise du Christ au milieu de la pelouse* (Christ's kirk on the green), et Jacques V composa des ballades ingénieuses en patois écossais. Le même caractère fut soutenu par Ramsay, Ferguson, Tannahill, et largement développé par l'énergie brûlante et la puissante intelligence de Burns. Jacques Hogg, ou le berger d'Ettrick, comme il aime à se nommer lui-même, est reconnu pour être le chef vivant de cette école nationale. Son génie semble une émanation naturelle de l'Ecosse sauvage, de ses vallées agrestes et de ses lacs. Ses écrits soit en prose, soit en vers, ressemblent à l'or sorti tout brut de la mine, car il n'a pas reçu plus d'instruction qu'il ne lui en fallait pour écrire des caprices et les réciter ensuite.

Il naquit le 25 janvier 1772, trente ans après Burns. Outre ce rapport qui existe entre le jour de sa naissance et celui de la naissance du grand poète écossais (2), on raconte encore à cet égard des choses singulières. Par exemple, au moment où il vint au monde, on ne trouvait point de sage-femme, l'homme que l'on envoya pour en chercher une n'osait traverser le fleuve qui passait sur son chemin. Une fée d'Ecosse, la bienfaisante Brownie de Bodsbuk, remarquant cette crainte, courut elle-même chercher la sage-femme, la transporta rapide comme une fusée dans la demeure des parens de Hogg, et poussa un cri de joie lorsque l'enfant vit le jour. Il apprit à lire difficilement, puis parvint à écrire et s'en alla garder les troupeaux sur les montagnes. Ses parens étaient pauvres et ne pouvaient rien faire de plus pour son éducation. A un âge plus avancé, il chercha à s'instruire lui-même; alors son grand plaisir était de composer de longues ballades, et de les chanter à tous ceux qui voulaient l'entendre. C'était pour lui une chose bien plus facile de formuler sa pensée en vers que de l'écrire; cependant il voulait livrer à l'impression ses poésies, et il y parvint dans un voyage qu'il fit à Edimbourg à la tête d'un troupeau de moutons. Après la ballade de *Donald*

(1) Grahame et Montgomery nous semblent plutôt des poètes agréables que des écrivains originaux. Il y a chez ces deux auteurs un sentiment religieux qui ne manque pas d'onction; mais la force, la nouveauté, la hardiesse des poètes que M. Allan Cunningham a cités et analysés dans les biographies précédentes ne peuvent se comparer au talent estimable, heureux, mais après tout médiocre, de Grahame et Montgomery.

(2) Nous avons vu que Burns naquit aussi le 25 janvier.

Macdonald, qui avait déjà paru, le premier ouvrage publié par Hogg fut son poème de *Willie Katie*, pastorale simple, un peu rude, grossièrement naïve, et qui promettait mieux.

L'auteur entra en relation avec Walter Scott, et le succès de ses premiers essais ayant augmenté sa confiance en lui-même, il écrivit une série de ballades qui fut publiée par souscription sous le titre du *Barde de la montagne* (THE MOUNTAIN BARD). Quelques-unes de ses ballades sont très remarquables; celle que l'on connaît sous le nom de *Gilmanscleuh* est pleine de grâce et de simplicité, et le conte étrange de *Willie Wilkin* peut être mis presque au même rang que la *Glenfinlas* de Scott. La description des spectres est un chef-d'œuvre d'originalité. Le héros de ce conte s'aventure à courir à minuit après des sorciers et des génies malfaisans qui habitent une vieille église. Sa mère, bonne femme, bien dévote, le suit, et se trouve tout étonnée de voir le cheval de son fils lui apparaître comme un petit poulain, au milieu d'une troupe de chevaux gigantesques. Elle s'approche d'eux pour les caresser et reconnaît que ce sont des spectres. Il est vrai de dire qu'il ne se trouve pas, dans le recueil dont nous parlons, beaucoup de ballades égales à celle-ci, et quelques-unes sont singulièrement défigurées par la grossièreté du style.

Hogg gagna de l'argent, se fit des amis, et crut pouvoir prendre à son compte l'administration d'une ferme. Mais l'étoile de Burns brillait sur son front. Il échoua dans son entreprise; et lorsque ensuite il voulut redevenir berger, personne n'osa se confier à un homme atteint de cette incurable maladie poétique. Que faire donc? Il s'enveloppa de son *plaid*, prit son bâton à la main, et partit hardiment pour Édimbourg, résolu de vivre en poète, et de pourvoir, par ce moyen, à son existence, sauf à trouver ensuite quelque chose de mieux. Il rencontra d'abord grand nombre d'obstacles, bien que Scott et Wilson (1) se montrèrent pour lui pleins de bonnes dispositions. Enfin, il essaya de fonder un nouveau journal sous le titre de *l'Espion*. Mais cette ressource ne fut pas de longue durée; les puristes se révoltèrent contre quelques expressions rustiques et véhémentes qui se trouvaient dans le journal, et il tomba. Pendant ce

(1) Nous avons déjà plusieurs fois cité, dans ces notes, le nom de cet homme remarquable. Wilson, comme poète, se rapproche de Southey. Il a l'imagination féconde, facile, animée, ardente et pieuse. Depuis qu'il est rédacteur en chef de *Blackwood's Magazine*, sa renommée poétique s'est affaiblie; on ne l'a plus considéré que comme le distributeur des graces et des châtimens littéraires, comme le haut justicier de l'Écosse intellectuelle. Sa prose est vigoureuse, pittoresque et originale.

temps, Hogg s'était mis en secret à l'œuvre; et voilà qu'au moment où l'on s'attendait à ne plus rien voir paraître de lui, il surprit le public par sa *Veillée de la Reine* (THE QUEEN'S WAKE). Alors ceux qui l'avaient dédaigné recherchèrent son amitié; les grands seigneurs se prirent pour lui d'une belle admiration, et quelques joyeux habitans d'Édimbourg le rencontrant dans la rue, le saluèrent en dialecte d'Écosse.

« Pourquoi diable avoir gardé si long-temps dans votre tête ce beau « poème, et nous avoir ennuyés de vos critiques et de vos absurdes chan- « sons? Ma foi! *la Veillée* m'a empêché de dormir... C'est un succès, un « très beau succès! »

Le poème est écrit d'une manière inégale, et il ne pouvait guère en être autrement. C'est une suite de chants composés par plusieurs ménestrels, en l'honneur de la reine Marie, et rejoints l'un à l'autre par une narration amusante et pittoresque. Mais quelques-uns de ces morceaux s'élèvent à une grande hauteur sous le rapport de l'invention et de l'exécution. Il y a, dans celui de l'*abbé d'Ége*, beaucoup de facilité, de force et d'harmonie, et l'histoire de la *belle Kilmeny* est pleine de grace, de douceur et d'originalité; tout le recueil offre tant d'images poétiques et de naturel, que les critiques les plus difficiles n'osèrent le blâmer, et que le public l'accepta comme un ouvrage moral, intéressant et de premier ordre. Il s'y trouve encore d'autres passages, à peu de chose près aussi beaux que ceux dont nous venons de parler, mais d'un genre tout différent; telle est *la Sorcière de Fife* (THE WITCH OF FIFE); c'est une ballade où l'on trouve autant d'imagination, mais peut-être moins de véritable originalité que dans les précédentes.

Le poème de Hogg obtint un grand succès, et lorsqu'il fut parvenu à sa troisième édition, les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg* en reconnurent le mérite et parlèrent favorablement de l'auteur. Mais leurs airs de protection devaient offenser un poète d'une nature d'ame indépendante, qui demandait de la renommée, et non pas des aumônes.

Hogg publia encore *les Pèlerins du soleil* (THE PILGRIMS OF THE SUN), *le Miroir poétique* (THE POETIC MIRROR), où l'auteur prit à tâche d'imiter le style de chacun des principaux poètes vivans, et y réussit assez bien; *Mador des Landes*, poème en cinq chants, où se trouvent beaucoup de choses étranges, et enfin la *Reine Hinde*, dont le sujet remonte au temps où les Danois, abordant sur les côtes anglaises, semaient la désolation dans le pays.

Le premier des grands poèmes de Hogg fut publié en 1813, le dernier en 1825; mais aucun d'eux ne peut être mis à côté de *la Veillée de la Reine*, pour la facilité, l'éclat du style, et l'admirable variété que l'on

trouve dans cet ouvrage. L'auteur écrivit encore une série de contes en prose, qui lui assignent un rang distingué parmi les romanciers de nos jours, et il publia quelques poésies du genre pastoral, remarquables par leur ton de vérité et de simplicité. Il y a, dans ses compositions lyriques, une chaleur, une naïveté de sentiment et une grace qui les rendront toujours chères à ses compatriotes des montagnes, et qui leur obtiendront aussi d'autres suffrages, quand on en viendra à estimer de quelle valeur sont les véritables émotions du cœur.

Hogg (1) est, comme il se représente lui-même, *un berger*. La première fois que je le vis, c'était à Queenberry; il avait son *plaid* roulé autour de lui, ses chiens à ses côtés, et son cœur était plein de rêves poétiques. Il demeure à Yarow, dans une ferme que lui a cédée le généreux duc de Buccleugh. Là, les pâturages lui donnent des agneaux, la rivière du poisson, les montagnes du gibier; il mène une vie de calme et d'indépendance, à l'abri de toute inquiétude et de toute rumeur importune. Comme poète, il s'est élevé très-haut. Inférieur à Burns, pour l'énergie d'expressions et les mouvemens passionnés de l'ame, il ne le cède à personne pour le libre et naturel essor d'une imagination hardie et sans culture (2).

ALLAN CUNNINGHAM.

(1) La saveur rustique des poésies de Hogg, le talent descriptif dont il a fait preuve dans ses contes, la force et la facilité de sa verve méritent en effet qu'il ne soit pas confondu avec la foule des médiocrités dont le Parnasse anglais est encombré depuis la mort de lord Byron. Bien supérieur à Montgomery et à Grahame, moins monotone qu'eux, bon écrivain en prose, il ne lui manque, pour s'élever à une supériorité incontestée, que cette réflexion critique, cette philosophie, cette instruction première, que son éducation ne lui a pas données. Le plus grand malheur de Hogg est d'être venu après Burns et de l'avoir imité.

(2) On a vu se déployer, dans les heureuses et brillantes esquisses de M. Cunningham, une partie des richesses littéraires que l'Angleterre a vu éclore au commencement de ce siècle. Le cadre séparé dans lequel l'auteur a placé chacune de ses biographies, s'est opposé à ce qu'il établît dans son tableau un ensemble harmonieux. Il n'a pas pu montrer encore la prose influant sur la poésie, et la poésie sur la prose; Burke, par son *Traité du sublime*, et Godwin par ses admirables créations, éveillant le génie farouche de Byron; de leur côté, Coleridge et Wordsworth opposant leur foi pure et féconde, leurs vers inspirés et pieux, aux créations douloureuses de l'auteur de *Caleb Williams;* Southey se réfugiant dans les contrées lointaines, et Walter Scott dans le passé. Mais sans doute l'auteur s'est réservé cette tâche pour la suite de son œuvre.

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

VII.

LA MER DE GLACE.

J'avais donné rendez-vous à Payot (1) pour le lendemain à dix heures du matin seulement, la course que nous avions à faire n'étant que de six à sept lieues pour aller et revenir. Il vint nous chercher comme nous achevions de déjeuner; il avait été la veille, en nous quittant, reconduire Balmat un bout de chemin, et l'avait laissé enchanté de moi. Balmat me promettait sa visite pour le soir.

En sortant du village, Payot resta en arrière pour causer avec une femme. Comme le chemin se bifurquait cent pas plus loin, nous nous arrêtâmes, ignorant laquelle des deux routes il nous fallait prendre; dès que Payot nous vit indécis, il accourut à nous

(1) Voyez l'histoire de Jacques Balmat, livraison du 25 mars.

et nous dit, pour s'excuser de l'embarras momentané où il nous avait mis :

— C'est que je causais avec Maria.

— Qu'est-ce que Maria?..

— C'est la seule femme de la terre qui soit jamais montée sur le Mont-Blanc.

— Comment! cette femme? — Je me retournai pour la regarder.

— Oui, c'est une luronne, allez; imaginez-vous qu'en 1811, les habitans de Chamouny se dirent un matin : Ma foi, c'est bel et bon de conduire toujours les étrangers au sommet du Mont-Blanc pour leur plaisir, si nous y montions un jour pour le nôtre. Qui fut dit fut fait; on convint que le dimanche suivant, si le temps était beau, ceux qui voudraient faire partie de la caravane se réuniraient sur la place. A l'heure dite, Jacques Balmat que nous avions fait notre capitaine, nous trouva rassemblés; nous étions sept en tout, lui compris : c'étaient Victor Terraz, Michel Terraz, Marie Frasseron, Edouard Balmat, Jacques Balmat, et moi. Au moment de partir, nous ne sommes pas plus étonnés que de voir deux femmes qui arrivaient pour faire l'ascension avec les autres : l'une d'elles, nommée Euphrosine Ducrocq, nourrissait un enfant de sept mois. Balmat ne voulut point la recevoir dans la compagnie; l'autre, qui était celle que vous venez de voir n'était pas encore mariée, et s'appelait Marie Paradis. Jacques Balmat alla à elle, lui prit les deux mains, et la regardant dans le blanc des yeux : —Ah! ça, mon enfant, lui dit-il, êtes-vous bien décidée? — Oui! — C'est qu'il ne nous faut pas de pleureuses, entendez-vous? — Je rirai tout le long du chemin. — Je ne vous demande pas ça, vu que moi, qui suis un vieux loup de montagne, je ne m'engagerais pas à le faire; on vous demande seulement d'être brave fille et d'avoir bon courage; si vous vous sentez en aller, adressez-vous à moi, et quand je devrais vous porter sur mon dos, je vous réponds que vous irez où iront les autres; est-ce dit? — Tope! — Répondit Maria en lui frappant dans la main. Cet arrangement fait, nous partîmes.

Le soir, comme d'habitude, on coucha aux Grands-Mulets. Comme les jeunes filles ont le sommmeil agité, et qu'en rêvant Maria aurait bien pu tomber dans le ravin dont vous a parlé Balmat,

nous la mîmes au milieu de nous, nous la couvrîmes d'habits et de couvertures : elle passa donc une assez bonne nuit.

Le lendemain, au petit jour, tout le monde était sur pied; chacun se secoua les oreilles, souffla dans ses doigts et se remit en route. Nous arrivâmes bientôt à un endroit escarpé, et nous nous trouvâmes devant une espèce de mur de 12 à 1400 pieds de hauteur, et quand je dis un mur, il suffira que je vous explique la manière dont nous le gravîmes pour que vous conveniez que je n'y mets pas d'exagération. Jacques Balmat, qui montait le premier, ne pouvait se plier assez pour donner la main au second : alors il lui tendait la jambe, se soutenant à son bâton enfoncé dans la glace, jusqu'à ce que le second guide, se cramponnant à sa jambe, fût arrivé à son bâton. Aussitôt Balmat prenait un autre bâton des mains du second guide, le plantait plus haut, et recommençait la même manœuvre, qui, cette fois, s'étendait du second au troisième, et à mesure que l'on avançait, du troisième aux autres, jusqu'à ce qu'enfin chacun fût en route collé contre la glace, comme une caravane de fourmis contre le mur d'un jardin.

— Et Maria, interrompis-je, à qui tendait-elle la jambe?

— Oh! Maria montait la dernière, reprit Payot; d'ailleurs, pas un de nous ne pensait beaucoup à la chose. Nous nous faisions seulement la réflexion que, si le premier bâton venait à casser, nous dégringolerions tous; et au fur et à mesure que nous montions, la réflexion devenait de plus en plus inquiétante. Enfin n'importe, tout le monde s'en tira bien jusqu'à Maria; mais arrivée en haut, soit par fatigue de la montée, soit par peur de réflexion, elle sentit que ses jambes s'en allaient à tous les diables. Alors elle s'approcha en riant de Balmat, et lui dit tout bas, pour n'être pas entendue des autres : — Allez plus doucement, Jacques, l'air me manque; faites comme si c'était vous qui soyez fatigué. — Balmat ralentit sa marche; Maria profita de cela pour manger de la neige à poignée. Nous avions beau lui dire que les crudités ne valaient rien à l'estomac, c'était comme si nous chantions : aussi, au bout de dix minutes, le mal de cœur s'en mêla; Balmat, qui s'en aperçut, vit que ce n'était pas le moment de faire de l'amour-propre; il appela un autre guide, ils la prirent chacun sous un bras et l'aidèrent à marcher. Au même moment, Victor Terraz s'assit, en déclarant qu'il en

avait assez, et qu'il n'irait pas plus loin. Balmat me fit signe de venir prendre le bras de Maria à sa place, et allant à Terraz, qui commençait déjà à s'endormir, il le secoua vigoureusement.

— Qu'est-ce que vous me voulez? dit Terraz.

— Je veux que tu viennes.

— Et moi je veux rester ici; je suis bien libre!

— C'est ce qui te trompe.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que nous sommes partis à sept, qu'on sait que nous sommes partis à sept, et qu'en arrivant au grand plateau, d'où l'on peut nous distinguer de Chamouny, les gens du village verront que nous ne sommes plus que six : ils croiront alors qu'il est arrivé malheur à l'un de nous, et comme ils ne sauront pas à qui, cela mettra sept familles dans la désolation.

— Vous avez raison, père Balmat, dit Terraz, et il se remit sur ses jambes.

Ces deux retardataires ne nous rejoignirent que sur le dôme du Mont-Blanc. Maria était presque évanouie; cependant elle se remit un peu et porta les yeux sur l'horizon immense qu'on découvre; nous lui dîmes en riant que nous lui donnions pour sa dot tout le pays qu'elle pourrait apercevoir. Balmat ajouta : — Maintenant, puisqu'elle est dotée, il faut la marier; messieurs, quel est le luron qui l'épouse ici? — Dame! nous ne faisions pas de crânes prétendus : personne ne se présenta, excepté Michel Terraz; encore demanda-t-il une demi-heure.

Comme nous ne pouvions rester que dix minutes à peu près, la proposition n'était point acceptable : aussi, lorsque nous eûmes bien regardé le coup d'œil, Balmat nous dit : — Ah! ça, mes enfans, c'est bel et bon, mais il est temps de défiler. — En effet le soleil s'en allait grand train; nous fîmes comme lui.

Le lendemain, lorsque nous descendîmes à Chamouny, nous trouvâmes toutes les femmes du village, qui attendaient Maria pour lui demander des détails sur son voyage. Elle leur répondit qu'elle avait vu tant de choses, que ce serait trop long à raconter; mais que si elles étaient bien curieuses de les connaître, elles n'avaient qu'à faire le voyage elles-mêmes. Pas une n'accepta.

Depuis ce temps, Maria est restée l'héroïne de Chamouny, comme Jacques en est le héros, et elle partage avec lui la curiosité des étrangers et le sobriquet de *Mont-Blanc*. A chaque nouvelle ascension, elle va s'établir un peu au-dessus du village de la Côte : là elle dresse un dîner que les voyageurs ne manquent jamais d'accepter en revenant, et le verre à la main, hôtesse et convives boivent aux dangers du voyage et à l'heureuse réussite des ascensions nouvelles.

— Est-ce que quelques-unes ont amené des accidens graves? repris-je.

— Dieu merci, me répondit Payot, il n'y a jamais eu que des guides de tués; Dieu a toujours préservé les voyageurs.

— Effectivement, Balmat parlait hier d'une crevasse dans laquelle était tombé Coutet; mais j'ai cru comprendre qu'on l'en avait retiré.

— Oui, lui; car, quoiqu'il ait vu la mort de bien près, il est aujourd'hui sain et sauf comme vous et moi; mais trois autres y sont restés ensevelis avec 200 pieds de neige sur le corps. Aussi, dans les belles nuits, vous voyez voltiger trois flammes au-dessus de la crevasse où ils sont enterrés : ce sont leurs ames qui reviennent, car ce n'est pas une sépulture chrétienne qu'un cercueil de glace et un linceul de neige.

— Et quels sont les détails de cet évènement.

— Tenez, monsieur, me dit Payot avec une répugnance marquée, vous rencontrerez probablement Coutet avant de quitter Chamouny, et il vous les racontera lui-même; quant à moi, je n'étais pas du voyage.

Je vis que l'impression laissée par le souvenir de cet accident était si profonde et si triste, que je n'eus pas le courage d'insister; d'ailleurs, il s'empressa de distraire mon attention de ce sujet en me faisant remarquer une petite fontaine qui coule à droite du chemin.

— C'est la fontaine de Caillet, me dit-il.

Je la regardai avec attention, et comme je n'y trouvais rien d'extraordinaire, j'y trempai la main, pensant que c'était une source thermale; elle était froide. Je la goûtai alors, la croyant ferrugineuse : elle avait le goût de l'eau ordinaire.

— Eh bien! dis-je en me relevant, qu'est-ce que la fontaine de Caillet?

— C'est la fontaine que M. de Florian a *immortalisée*, en faisant passer sur ses bords la première scène de son roman de *Claudine*.

— Ah! ah! diable, et elle n'a pas d'autre titre à la curiosité des voyageurs?

— Non, monsieur, si ce n'est qu'elle est située à mi-chemin de la montée de Chamouny à la Mer de glace.

— A mi-chemin?

— Juste.

— Mon ami, voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Volontiers, monsieur.

— Eh bien! c'est de ne jamais oublier, dans l'intérêt de l'*immortalité* de votre fontaine, d'ajouter, comme vous venez de le faire, son second titre au premier : vous verrez auquel des deux nos voyageurs seront le plus sensibles.

En effet, la route du Montanvert est une des plus exécrables que j'aie faites : vers la fin de l'année surtout, lorsque les gens de pied et les mulets l'ont dégradée, les parties étroites du chemin s'éboulent, et alors la surface plane disparaît, et fait place à un plan incliné. Or, c'est comme si l'on marchait à une hauteur de deux mille pieds sur un toit d'ardoise : un faux pas, une distraction, un point d'appui qui manque, et vous roulez jusque dans la source de l'Arveyron que vous entendez gronder au fond de ce précipice, et où vous précèdent, comme pour vous montrer le chemin, les pierres auxquelles un simple déplacement fait perdre l'équilibre, et que dès-lors leur poids seul suffit pour entraîner.

C'est par cet aimable chemin qu'on grimpe, plutôt qu'on ne monte, pendant l'espace de trois heures à peu près; puis l'on aperçoit une masure perdue dans les arbres, c'est l'auberge des Mulets; vingt pas plus loin, une petite maison s'élève dominant la Mer de glace, c'est l'auberge des Voyageurs. Si je n'avais peur d'être taxé de partialité pour l'espèce humaine, j'ajouterais que les quadrupèdes sont là beaucoup mieux traités que les bipèdes, attendu qu'ils trouvent dans leur écurie du son, de la paille, de l'avoine et du foin, ce qui équivaut pour eux à un dîner à quatre services, tandis que les bipèdes ne peuvent obtenir dans leur hôtel que du lait, du pain et du vin, ce qui n'équivaut pas même à un mauvais déjeûner.

Mais le premier besoin qu'on éprouve en arrivant sur le plateau, n'est point la faim; c'est celui d'embrasser d'un seul coup d'œil cette cette large nature qui vous environne : à votre droite et à votre gauche, le pic de Charmoz et l'aiguille du Dru, qui s'élancent vers le ciel comme les paratonnerres de la montagne; devant vous, la Mer, un océan de glace, gelé au milieu du bouleversement d'une tempête, avec ses vagues aux mille formes, qui s'élèvent à soixante ou quatre-vingt pieds de haut, et ses gerçures qni seu'foncent à quatre ou cinq cents pieds de profondeur. Au bout d'un instant de cette vue, vous n'êtes plus en France, vous n'êtes plus en Europe, vous êtes dan l'océan arctique, au-delà du Groënland ou de la Nouvelle-Zemble, sur une mer polaire, aux environs de la baie de Baffin ou du détroit de Behring.

Lorsque Payot crut que nous avions assez considéré de loin le tableau qui s'étendait au-dessous de nous, il jugea qu'il était temps de nous faire mettre les pieds sur la toile. En conséquence il se mit à descendre vers la Mer de glace, que nous dominions d'une soixantaine de pieds, par un chemin bien autrement exigu que celui du Montanvert : c'est au point que j'eus un instant d'incertitude, me demandant s'il ne valait pas mieux me servir de mon bâton ferré comme d'un balancier que comme d'un appui. Quant à Payot, il marchait là comme sur grande route, et ne se retournait même pas pour savoir si je suivais.

— Dites donc, mon brave, lui criai-je au bout d'une minute, lui donnant une épithète que dans ce moment je ne pouvais convenablement garder pour moi; dites donc, est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin?

— Ah! vous voilà assis, vous! me dit-il, que diable faites-vous là?

— Tiens, ce que je fais, je fais que la tête me tourne, pardieu! Est-ce que vous croyez que je suis venu au monde sur le coq d'un clocher, vous? Vous êtes encore un fameux farceur! — Allons, allons, venez me donner la main; je n'y mets pas d'amour-propre, moi!

Payot remonta aussitôt vers moi, et me tendit le bout de son bâton. Grace à ce secours, je fis heureusement ma descente jusqu'au rocher situé à cinq pieds à peu près au-dessus d'une espèce de bourrelet en sable fin qui environne la Mer de glace. Arrivé

là, je poussai un *ah!* prolongé, qui tenait autant du besoin de respirer que de la joie que je pouvais avoir de me trouver sur une plate-forme; puis l'amour-propre me revenant du moment où le danger s'était éloigné, je tins à prouver à Payot que si je grimpais mal, je sautais bien, et d'un air dégagé, sans rien dire à personne, et afin de jouir de l'effet que produirait sur lui mon agilité, je sautai du rocher sur le sable.

Nous poussâmes deux cris qui n'en firent qu'un, lui, parce qu'il me voyait enfoncer, et moi, parce que je me sentais enfoncer. Cependant, comme je n'avais pas lâché mon bâton, je le mis en travers, ainsi que cela m'était arrivé en pareille circonstance avec mon fusil, en chassant au marais. Ce mouvement instinctif me sauva; Payot eut le temps de me tendre son bâton, que j'empoignais d'une main, puis de l'autre; et me tirant comme un poisson au bout d'une ligne, il me réintégra sur mon rocher.

Lorsque je me retrouvai sur mes pieds : — Ah! ça, êtes-vous fou? me dit Payot, vous allez sauter dans les moraines, vous!

— Eh! sacredieu! allez-vous-en au diable, vous et votre brigand de pays, où l'on ne peut faire un pas sans risquer de se casser le cou, ou de s'ensabler : est-ce que je connais vos moraines, moi?

— Eh bien! une autre fois vous les connaîtrez, me dit tranquillement Payot; seulement je suis bien aise de vous dire que si vous n'aviez pas mis votre bâton en travers, vous vous enfonciez sous le glacier, d'où vous ne seriez probablement sorti que l'été prochain, par la source de l'Arveyron. Maintenant voulez-vous venir au Jardin?

— Qu'est-ce que le Jardin?

— C'est une petite langue de terre végétale, en forme de triangle, qui se trouve au milieu du glacier de Talefre, et de l'autre côté de la Mer de glace.

— Et que fait-on là?

— Rien au monde.

— Pourquoi y va-t-on alors?

— Pour dire qu'on y a été.

— Eh bien! mon cher ami, je ne le dirai pas, voilà tout.

— Vous viendrez au moins faire un petit tour sur la Mer de glace.

— Oh! pour cela, tout à vous, je sais patiner.

— N'importe, donnez-moi toujours le bras; vous n'auriez qu'à faire quelque nouvelle imprudence.

— Moi, vous ne me connaissez guère, allez; j'en suis revenu, et je vous réponds que je ne marcherai pas autre part que sur votre ombre.

Je lui tins, ou plutôt je me tins religieusement parole. Nous fîmes, lui marchant devant, et moi derrière, à peu près un quart de lieue sur cette mer, dont on ne peut mesurer la largeur que lorsqu'on se trouve au milieu de ses vagues, et dont les horribles craquemens semblent des plaintes inconnues qui montent du centre de la terre jusqu'à sa surface. Je ne sais si cela tient à une organisation plus impressionnable, plus nerveuse que celle des autres; mais au milieu des grands bouleversemens de la nature, quoiqu'il me soit démontré qu'aucun danger réel n'existe, j'éprouve une espèce d'épouvante physique en me voyant si petit et si perdu au milieu de si grandes choses! Une sueur froide me monte au front, je pâlis, ma voix s'altère, et si je n'échappais à ce malaise, en m'éloignant des localités qui le produisent, je finirais certes par m'évanouir. Ainsi je n'avais aucune crainte, puisqu'il n'y avait aucun danger, et cependant je ne pus rester au milieu de ces crevasses ouvertes sous mes pieds, de ces vagues suspendues sur ma tête; je pris le bras de mon guide, et je lui dis: « Allons-nous-en. »

Payot me regarda. — En effet vous êtes pâle, me dit-il.

— Je ne me sens pas bien.

— Qu'avez-vous donc?

— J'ai le mal de mer.

Payot se mit à rire, et moi aussi. — Allons, ajouta-t-il, vous n'êtes pas bien malade, puisque vous riez; buvez un coup, cela vous remettra.

En effet, à peine eus-je posé le pied sur la terre que cette indisposition passa. Payot me proposa de suivre le bord de la Mer de glace jusqu'à la pierre aux Anglais. Je lui demandai ce que c'était que cette pierre. — Ah! me dit-il, nous l'avons appelée ainsi, parce que les deux voyageurs qui sont parvenus les premiers jusqu'ici, surpris par la pluie, se sont réfugiés sous la voûte qu'elle forme et

y ont dîné; or ces deux voyageurs étaient des Anglais, qui dans une excursion, avaient découvert Chamouny dont on ne connaissait pas l'existence, ce village étant enfermé dans une vallée où l'on trouve, sans le secours du commerce extérieur, tout ce qui est nécessaire à la vie. Ces deux Anglais ignoraient tellement quels hommes habitaient ce pays inconnu, qu'ils y entrèrent, eux et leurs domestiques, armés jusqu'aux dents, et croyant probablement avoir affaire à des sauvages. Au lieu de cela, ils trouvèrent de braves gens qui les reçurent de tout leur cœur, et qui, ignorans eux-mêmes des beautés qui les environnaient, n'avaient jamais cherché à explorer le cours solide de cette mer de glace, dont l'extrémité descendait jusqu'à la vallée. La reconnaissance nous a fait leur consacrer cette pierre où ils ont trouvé un abri; car en venant ici et en disant les premiers au monde entier ce qu'ils y avaient vu, ils ont fait la fortune du pays.

En achevant ces mots, Payot me montra un rocher formant voûte, sur lequel était gravée cette inscription, rappelant les noms des deux voyageurs et l'année de leur voyage :

POCOX ET WINDHEM. — 1741.

Après avoir fait le tour de la pierre, nous prîmes le chemin de l'auberge. En entrant dans la seule chambre dont elle se compose, j'aperçus un homme à genoux et soufflant le feu avec sa bouche. Payot m'arrêta sur la porte : — Vous vouliez voir Marie Coutet? me dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que Marie Coutet? repris-je, cherchant à rappeler mes souvenirs.

— Le guide qui a été emporté par une avalanche.

— Oui, certainement, je voulais le voir.

— Eh bien! c'est lui qui souffle le feu; depuis qu'il a manqué d'être gelé, il est devenu frileux comme une marmotte.

— Comment! c'est là l'homme qui est tombé dans la crevasse du grand plateau?

— Lui-même.

— Croyez-vous qu'il veuille me raconter son accident?

— Certainement : quoique ce ne soit pas une chose gaie, c'est

une chose curieuse, et nous sommes ici pour satisfaire la curiosité des voyageurs.

Je ne parus pas faire attention à l'espèce d'amertume avec laquelle il prononça ces mots. J'appelai le maître de l'auberge, afin qu'il nous apportât une bouteille de son meilleur vin et trois verres; je les emplis, et en prenant un de chaque main, j'allai à Coutet.

En m'entendant venir à lui, il se releva. Je lui présentai le verre qu'il accepta avec ce sourire que je n'ai jamais trouvé plus cordial que sur la figure des habitans de la Savoie.

— A votre santé, mon maître, lui dis-je, et puisse-t-elle ne jamais se retrouver dans un danger pareil à celui qu'elle a couru.

— Ah! monsieur veut parler de ma cabriole dans la crevasse, répondit Coutet?

— Justement.

— Le fait est, — Coutet interrompit sa phrase pour vider son verre, — que j'ai passé un mauvais quart-d'heure! — continua-t-il en le posant sur la table, et en s'essuyant la bouche du revers de sa main.

— Aurez-vous la complaisance de me donner quelques détails sur cet évènement? repris-je.

— Tous ceux que vous voudrez, monsieur.

— Alors asseyons-nous.

Je donnai l'exemple : il fut suivi. Je remplis les verres des deux guides, et Coutet commença.....

Une autre fois je vous dirai l'histoire de mon ami Coutet.

ALEX. DUMAS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 octobre 1833.

La situation de l'Espagne occupe toujours les esprits. De grands paris avaient été ouverts à Paris et à Londres en faveur de don Carlos, et don Carlos ne se montre pas. Ses partisans eux-mêmes ne lèvent encore la tête que fort timidement, et la fin malheureuse du seul d'entre eux qui a déployé un peu d'audace, du vieux Santos-Ladron, fusillé dans la Navarre, n'a pas été suivie des sanglantes réactions auxquelles on devait s'attendre. Jusqu'ici le parti de Charles V ne compte de noms populaires que ceux de Santos-Ladron, enterré maintenant dans les fossés de Pampelune; du faux curé Mérino, spectre encore moins redoutable que celui de Ladron; et du marquis de Valde-Espina, plus connu par ses richesses que par sa capacité et son courage. La reine a pour elle des hommes qu'il suffit de nommer : Saarsfield, Murillo, El Pastor et Castagnon.

Les troubles de l'Espagne sont cependant loin d'être terminés, car la Péninsule n'est pas seulement divisée, comme on le pense, en carlistes et en constitutionnels, en partisans de la régente et en partisans de l'infant; il existe dans la nation espagnole des germes de division assez nombreux pour entretenir une guerre civile aussi longue que celle des Maures. Déjà

du temps des cortès, en 1822, les partis étaient très nombreux en Espagne, et chacun de ces partis se divisait en sectes qui commençaient à guerroyer les unes contre les autres. Les deux principales divisions du parti constitutionnel se composaient des francs-maçons et des *communeros*. Les chefs du parti maçon étaient Riégo, Mina, Galiano, Isturitz, Évariste San-Miguel, qui s'étaient emparés des affaires, et représentaient, dans la révolution espagnole, ce qu'on nomme aujourd'hui le parti de la résistance. A leur suite se traînaient les indifférens, les hommes à places, les vieux royalistes convertis à la constitution par l'appât d'un traitement ou des distinctions, gens que l'opinion confondait tous dans le même mépris, sous le nom d'*anilleros*, de *camilleros* et de *pastelleros*, pâtissiers ou ventrus.

Les *communeros* étaient le parti du mouvement, parti énergique qui n'osait cependant pas rompre avec la monarchie, qu'il voulait fonder sur la souveraineté du peuple. Dans leurs réunions, qu'ils nommaient *torres* ou tours, par opposition aux loges des francs-maçons, ils prêtaient le serment de combattre jusqu'à la mort pour la liberté des communes et les franchises des anciens *communeros* de Castille, détruits par l'empereur Charles-Quint. Ces associations se composaient non pas seulement de bourgeois des villes et d'officiers de l'armée, mais d'un nombre infini d'ouvriers et de paysans. Palaréa, le duc del Parque, Ballesteros, Romero Alpuente, Reillo, Morales, Bertran de Lys, le malheureux Torrijos, figuraient dans ce parti, qui, plus que tous les autres, fut en butte aux réactions et aux persécutions des apostoliques.

Nous ne parlons pas des *afrancesados*, reste du régime du roi Joseph, parti qui s'efface chaque jour, et que remplace une autre nuance, celle des partisans du régime actuel de la France. L'ancien parti *afrancesado* comptait beaucoup d'hommes de talent; quelques-uns d'entre eux figurent dans le nouveau parti français. El Pastor, le colonel Moreno, le colonel Valdès, de Pablo, Graces, faisaient partie des *communeros*.

Mais tous ces partis se sont usés dans l'émigration; le meilleur de leur sang a coulé dans les expéditions tentées contre l'Espagne, où Pinto, Torrijos et tant d'autres ont péri. Les uns se sont énervés dans les petites intrigues de Londres et de Paris; les autres ont été oubliés en Espagne, où, pendant ce temps, se sont formés d'autres partis. Celui qui paraît devoir dominer aujourd'hui, et attendre la chute des Zéa-Bermudez, des Ofalia, pour se placer à la tête des affaires, est représenté par le marquis de Las Amarillas, homme jeune encore, puisqu'il a tout au plus quarante ans, et l'une des premières capacités de l'Espagne. Il a pour principaux soutiens le comte de Punon-Rostro, les ducs de San-Lorenzo,

de Frias, San-Carlos, Casa-Irujo et le marquis de Santa-Cruz, qui a épousé la nièce de Mme Brunetti, femme de l'ambassadeur d'Autriche. Cette circonstance n'est pas aussi indifférente qu'on pourrait le croire.

M. de Las Amarillas représente un juste milieu entre le ministère de M. Zéa-Bermudez, qui voudrait conserver le *statu-quo* de l'Espagne, et le parti modéré de l'émigration espagnole, qui demande une constitution moins démocratique que celle de l'île de Léon. Ces derniers ont conservé beaucoup de ramifications dans la Galice, couverte de ses *caliegos*, petits propriétaires qui ont gardé de l'attachement pour la constitution des cortès; dans la Catalogne, où Mina exerce encore de l'ascendant; dans les Alpuxarras, à Carthagène, à Grenade, à Malaga, à Cadix et à Valence, où les paysans ont été affiliés aux *communeros*. Dans un avenir peut-être très rapproché, le ministère de M. Las Amarillas, qui ne peut tarder à se former, aura ce parti à combattre. M. de Rayneval, homme d'une haute habileté, a déjà compris que c'est sur le nouveau ministère de M. Las Amarillas que devra s'appuyer l'alliance de la France, et que le rôle de notre gouvernement, tel qu'il est aujourd'hui, sera de protéger ce parti de juste-milieu contre les *communeros*, alliés naturels de l'opposition libérale et du parti de la république dans tous les pays.

Il s'agit donc pour nos diplomates de former en Espagne un ministère, et de renverser au plus tôt M. Zéa-Bermudez, qui s'est placé par ses antécédens sous l'influence de la Prusse et de la Russie. Telle sera la nature de notre intervention en Espagne, et nous osons prédire qu'elle sera toute pacifiqne.

Il est vrai qu'à la nouvelle de la mort du roi Ferdinand, il y eut un mouvement d'enthousiasme belliqueux au château des Tuileries. On obéissait à la fois et involontairement à un instinct égoïste, national et révolutionnaire. Dans le premier moment, on se laissa étourdir par les vieux généraux de l'empire et de la restauration qui se voyaient déjà traversant au pas de course toute la Péninsule et pénétrant de nouveau dans ces belles cathédrales espagnoles où se trouvent encore tant de tableaux de Murillo, de Cano et de Ribeira. On voyait d'avance, dans l'héritier du trône, un second pacificateur de l'Espagne; dans cette heureuse campagne qui s'ouvrait, un nouveau moyen d'entourer à peu de frais le trône de juillet de quelques rayons de gloire militaire. L'enivrement fut tel qu'on ne s'abordait qu'en parlant de cent mille hommes sur les Pyrénées, de subsides, de l'occupation des places fortes de Catalogne, etc. La loquacité de M. Thiers n'eut donc pas de peine à faire décider dans le conseil l'envoi de M. Mignet, chargé d'aller dire à Madrid tout ce qu'on avait pensé et

senti à la cour de France, et d'offrir à la régente, de la part de son bon voisin le roi Louis-Philippe, des soldats, un gendre en expectative, et, ce qui est bien plus fort, de l'argent.

Cependant, M. Mignet était à peine parti, que les ambassadeurs qu'on avait eu le temps d'amuser, en gardant secrète jusqu'au 4 la dépêche télégraphique de la mort de Ferdinand, reçue le 2, s'assemblèrent et vinrent troubler par quelques paroles d'aigreur les innocentes joies du château. M. Pozzo donna à lui seul plus d'inquiétudes que tous les autres. Il ne se plaignit pas, il n'accourut pas avec des remontrances, il ne fit pas le moindre bruit de ses courriers et des dépêches qu'il adressait à sa cour; au contraire, il se tint coi, et ne parut, pendant deux grands jours, ni chez M. de Broglie, ni chez le président réel, ni chez le président postiche du conseil. Le troisième jour au matin, l'anxiété de nos ministres était déjà si grande qu'ils eussent volontiers rappelé M. Mignet, s'il eût été possible, et que M. Thiers, le promoteur de cette mission, eut à essuyer quelques reproches fort amers pour un homme qui se prépare à franchir le seuil de la lune de miel. Il faut tout dire, M. Pozzo ne boudait pas seul. Le représentant d'une puissance bien autrement redoutable s'était retiré sous sa tente. M. Rothschild avait déclaré que, si on intervenait en Espagne, la rente éprouverait une forte baisse. Tout fut dit alors. On était bien préparé à résister quelques jours à l'empereur Nicolas, mais on ne tint pas une minute contre M. Rothschild.

Une lettre de M. Thiers, on dit même une lettre du roi, fut adressée en toute hâte à M. Mignet. On lui écrivait d'engager M. de Rayneval à ne pas suivre trop littéralement les instructions de M. de Broglie, honnête homme, savant homme, mais non pas toujours habile homme, qui se cantonne trop rigoureusement dans ses principes, dans les intérêts du pays, et dont l'inflexibilité et la droiture embarrassent souvent nos grands hommes d'affaires. M. Mignet fut donc prié de se modérer, de n'annoncer qu'une intervention pacifique, et de ne promettre ni soldats, ni surtout un écu. On lui recommandait, comme aux fils de famille, de ne pas se montrer crâne et tapageur, et surtout d'être économe.

Le courrier qui porta cette dépêche à Madrid trouva M. Mignet entouré par quelques femmes d'esprit qu'on avait jugées propres à deviner la mission du jeune diplomate. Mme de Santa-Cruz, dont nous avons parlé, confidente et amie de la régente, fêtait surtout M. Mignet. Toute cette jeune cour féminine, déconcertée par le visage vraiment diplomatique du profond et sérieux M. de Rayneval, semblait heureuse de trouver à qui parler.

C'est donc par l'intermédiaire de Mme de Santa-Cruz que M. Mignet a rempli la mission dont il était chargé directement pour la reine-régente. La *reyna gobernadora* a agi dans cette occasion comme le feu roi Stanislas, qui laissait certaines choses à dire à son chancelier. Tout en se rapprochant des partisans du marquis de Las Amarillas, M. Mignet n'a pas laissé que d'avoir accès près de M. Zéa, à qui il a prêché, avec beaucoup de conviction, des mesures de rigueur contre les partisans de don Carlos. M. Mignet, historien assez vert de notre révolution, s'est un peu ressenti, en cette circonstance, de ses études sur le comité de salut public. M. Zéa, homme fort obèse et par conséquent conciliateur et prudent, a paru fort étonné, dit-on, d'entendre justifier l'exécution de Santos-Ladron par une bouche aussi fleurie et aussi élégante. Au reste, les succès du parti de la régente, confirmés par les dernières dépêches, ont singulièrement aplani les difficultés de cette mission, et notre cabinet ne sera probablement pas forcé de nier les promesses et les offres chaleureuses faites en son nom par M. Mignet.

Voilà l'histoire de notre intervention en Espagne. Elle se bornera là sans doute, et le trône d'Isabelle s'affermira sans nous; mais on voit que nous l'avons échappé belle. Le roi des Français avait failli se brouiller avec M. Rothschild.

— En Angleterre, les associations pour le refus de l'impôt des accises causent quelques inquiétudes. Le conseil a décidé que ces rébellions seraient réprimées avec énergie. De telles résolutions veulent être justifiées par le succès : elles le seront sans doute; mais le gouvernement anglais ne sera pas moins forcé de changer complètement, et avant peu, le système de ses taxes, qui pèsent trop lourdement sur le peuple. A la veille d'une pareille réforme, et des évènemens qui se préparent dans quelques-unes de ses plus importantes colonies, l'Angleterre doit renoncer à jouer un rôle bien actif sur le continent, et fût-elle pour nous un allié fidèle, cette alliance nous sera peu utile au moment du danger. Il est vrai qu'il nous restera le roi Léopold, qui disait, en réponse au discours de M. de Rambuteau : « Soyez certain que je suis l'ami de la France, *et peut-être son ami le plus sincère !* » Voilà certe de quoi empêcher de dormir le pauvre empereur Nicolas.

Le malheureux accident qui a marqué au Bourget l'arrivée du roi et de la reine des Belges, sera long-temps le sujet des conversations du château; et déjà bon nombre de pièces de vers et de tableaux ont été commandés par M. Thiers pour éterniser l'action du roi Louis-Philippe en cette circonstance. Le courrier Verner, secouru et saigné par Louis-Philippe, au moment où, renversé de cheval, l'énorme diligence de famille vient de

lui passer sur le corps, fournira plusieurs grandes pages à la prochaine exposition. On s'accorde généralement à louer la présence d'esprit et le sang-froid du roi, et un journal le félicitait assez maladroitement d'être le seul souverain *phlébotomiseur* de l'époque. Ce journal se trompe, et sans vouloir affaiblir le trait d'humanité du roi que nous apprécions mieux que personne, nous ferons observer que don Pédro et son frère don Miguel possèdent à un haut degré le talent de saigner; que tous deux ils ne sortent jamais sans être munis de lancettes, et que don Miguel a souvent ainsi sauvé la vie à ses écuyers ou à ses piqueurs frappés par le taureau.

Au reste, on annonce la mort de ce pauvre don Miguel, tué, dit-on, devant Santarem.

L'aventure du Bourget n'a pas nui à la réception du roi et de sa famille à l'Opéra, pendant la représentation de lundi dernier. La royauté de juillet, qui avait déjà affecté de la pompe et de l'apparat dans le dernier voyage de Fontainebleau, avait déployé cette fois un grand appareil militaire. Plusieurs bataillons de troupes de ligne, avec armes et bagages, campaient dans la rue Lepelletier, sous le vestibule extérieur de l'Opéra, et poussaient leurs postes avancés jusqu'à l'escalier intérieur et à la porte de la loge royale. Un escadron de garde municipale, trompettes en tête, se déployait devant la façade principale, et des vedettes de cavalerie occupaient toutes les avenues. Les corridors du théâtre étaient garnis de sergens de ville, et quelques banquettes du parterre envahies par des fonctionnaires moins ostensibles, pour qui la préfecture de police avait envoyé galamment retenir un certain nombre de billets. De telles précautions, prises à la face d'un souverain étranger, étaient un peu injurieuses pour la population parisienne. M. Thiers disait, il y a peu de temps, en notre présence : « Avant deux ans *nous* serons plus forts et plus puis- « sans que Napoléon; et cela, sans la guerre! » Mais, en vérité, c'est un peu la guerre qu'un tel déploiement de soldats; et le roi Léopold, à Paris, est assez loin des Hollandais pour n'avoir plus besoin du secours de l'armée française.

— Nous demandons pardon à nos lecteurs de parler encore du mariage de M. Thiers; mais nous ne pouvons leur laisser ignorer que son second ban a été publié cette semaine. Tous les peintres dont M. Thiers encourage le talent, en sa qualité de ministre des travaux publics, s'occupent en ce moment à préparer un album pour Mme Thiers. On dit que cet album sera une merveille, et qu'il surpassera celui qui fut offert autrefois par les artistes à la duchesse de Berry. Les poètes se réuniront sans doute pour former de leur côté un album littéraire, dans le genre de

la *Guirlande à Julie*, qui rendit jadis mademoiselle de Rambouillet si célèbre. M. Barthélemy, qui excelle dans le genre doux et galant, contribuera bien pour quelques madrigaux à cette œuvre. Au reste, M. Thiers n'encourage pas seulement les peintres et les poètes; au milieu de ses graves occupations, entre ses affaires de cour et de cœur, il a trouvé encore quelques heures à donner cette semaine à la lecture d'une comédie nouvelle de MM. Empis et Mazères. Le duc de Bassano, M. de Celles et quelques femmes d'esprit assistaient à cette lecture, et nous savons de bonne source que cette pièce a été trouvée très plaisante et très spirituelle. M. Thiers lui-même a été de cet avis. On l'a entendu dire aux auteurs qu'il se souvenait d'une de leurs meilleures comédies intitulée *la Mère et la Fille :* « Je ne vous cache pas, messieurs, a-t-il ajouté « avec beaucoup de grace, que j'ai dû à *la Mère et la Fille* mes plus « agréables momens. »

— M. le ministre des finances ne s'est pas montré aussi galant envers son collègue, M. Thiers, que les peintres et les écrivains. M. Humann avait émis plusieurs fois, en qualité de rapporteur du budget, le vœu de supprimer les deux recettes générales, voisines du département de la Seine, comme l'avait été celle de Paris, à la mort du receveur-général de la Seine, M. Lapeyrière. Les receveurs d'arrondissement de Melun et de Versailles eussent versé leurs fonds directement au trésor, comme font aujourd'hui les receveurs de Paris; et cette économie, qui avait paru fort juste et fort raisonnable à M. Humann, lorsqu'il était député de l'opposition, lui semble encore telle aujourd'hui qu'il se trouve ministre des finances. Il faut rendre justice à M. Humann. Il est peu d'hommes plus équitables et plus inflexibles que lui, quand ses intérêts ne sont pas en jeu dans une affaire. M. Humann avait donc déjà décidé que la recette générale du département de Seine-et-Oise, vacante par la mort de M. Saulty, serait supprimée, et qu'il en serait ainsi de la recette de Melun, à la mort de celui qui l'occupe. M. Humann avait oublié une chose. C'est que M. Thiers se dispose à devenir gendre de M. Dosne, nommé autrefois, par ses soins, receveur-général du Finistère. Or, les propriétés de M. Dosne sont situées près de Mantes, dans le département de Seine-et-Oise, dont la belle recette se trouve si à propos vacante, et M. Thiers avait à peu près promis la mutation à son beau-père. Cette promesse avait été même garantie en haut lieu, dit-on; car on hésite encore à faire de M. Dosne un pair de France. M. Humann a été fort mal reçu, on pense bien, avec ses propositions d'économie, et l'on est fort occupé à lui faire entendre raison sur cette affaire. M. Humann est en général un peu opiniâtre; mais on espère qu'il ne se montrera pas inexorable en cette cir-

constance, et qu'il ne voudra pas troubler la touchante union qui règne depuis si long-temps dans le ministère.

Nous ne dirons plus qu'un mot de M. Thiers. Le cocher qui a été la cause de sa chute, non pas dans un fossé, mais dans une carrière de Vaugirard, est, dit-on, celui qui sauva la vie à Casimir Périer, lorsqu'il se trouva engagé dans une émeute, au milieu de la place Vendôme, vers les premiers temps de la révolution de juillet. Bayard, c'est le nom de ce cocher, a failli faire tuer M. Thiers, mais il avait sauvé Périer. Il doit être absous; car il y a là, ce nous semble, une compensation très ample.

—Les jeunes légitimistes voyageurs sont revenus de Prague. Ils se félicitent beaucoup de l'accueil qu'ils ont reçu de Henri V et de Charles X; mais ils se plaignent beaucoup de la police autrichienne. Plusieurs d'entre eux ont été poursuivis comme des malfaiteurs; mais partout ailleurs que dans la Bohême, ils ont reçu le meilleur accueil. On leur a montré au Hradschin la fenêtre d'où Rodolphe II, aidé de son Ticho-Brahé, s'efforçait de lire dans les astres son destin, qui se termina presque aussi tristement que celui de Charles X, et une autre fenêtre d'où furent précipités, en 1618, les conseillers Martinez et Slebata ainsi que le secrétaire Fabricius. Tout parle de rois tombés et de ministres punis à Prague, et les notions qu'y ont recueillies les jeunes voyageurs produiront peut-être quelques utiles enseignemens.

— M. Charles Nodier a été reçu à l'Académie en remplacement de M. Laya. C'est un acte de justice auquel on doit applaudir, quoiqu'il soit bien tardif. M. Salvandy était le concurrent de M. Nodier; il s'était retiré de bonne grace au moment de l'élection.

—Les théâtres ont représenté quelques pièces nouvelles. Aux boulevarts, *Struensée*, drame de M. Gaillardet, ouvrage très faible et mal conçu; au Gymnase, *le Soupçon*, vaudeville sans intérêt, et *Christophe*, farce plaisante où Bouffé joue plusieurs rôles. Le seul événement dramatique de cette quinzaine, c'est l'apparition de Mlle Giulietta Grisi dans le rôle de Ninetta, de *la Gazza ladra*, si bien chanté par Mme Malibran. Mlle Grisi a obtenu un plein succès. Nous reviendrons sur cette brillante actrice.

—Un officier polonais, M. Charles Forster, vient de publier la première livraison d'un ouvrage intitulé : *la Vieille Pologne* (1). Ce bel ouvrage est un album historique et poétique, qui renferme les légendes célèbres de

(1) In-4°, chez l'éditeur, rue de Richelieu, n° 12.

Niemcewicz, traduites et mises en vers français par nos poètes les plus distingués. Mme Desbordes-Valmore, Mme Tastu, Mme Ségalas, M. Alexandre Dumas, M. F. Soulié, M. de Pongerville, se sont hâtés d'offrir leur plume à M. Forster; et nos meilleurs artistes lui ont promis leur coopération pour les dessins de cet ouvrage, qui représentent des sujets de l'histoire de Pologne. Nommer MM. Charlet, Deveria, Norblin, etc., c'est dire combien l'album polonais offrira de talent et de variété. La première livraison contient, outre un portrait de Niemciewicz, plusieurs de ces dessins dus à Charlet, une belle introduction de M. Forster, le chant de Piast, par M. de Pongerville, et d'autres morceaux distingués. Les livraisons suivantes offriront d'autres noms connus et estimés, et ajouteront encore à la vogue de cet ouvrage.

— Sous le titre de *Rome souterraine*, il doit paraître dans la première semaine de novembre, au bureau de la *Revue Encyclopédique*, rue des Saints-Pères, un roman de M. Charles Didier. De belles études sur l'Italie et sur la campagne romaine ont déjà classé M. Didier au rang des peintres fidèles et sévères; nul doute que, dans la composition étendue qu'on annonce de lui, il n'ait porté le fruit de son long séjour à travers cette grande contrée, la chaleur et la mélancolie des souvenirs, et les inspirations d'une ame ouverte aux fortes leçons de l'histoire. Le roman de M. Didier sera de ces livres, à coup sûr, qui méritent d'être relus et médités.

F. BULOZ.

DE LA CHINE

ET DES TRAVAUX

D'ABEL RÉMUSAT.

DERNIER ARTICLE[1].

§. VI.

PHILOSOPHIE ET RELIGION.

J'ai eu déjà occasion de le dire, entre les grands systèmes de philosophie que l'Orient et l'Occident ont enfantés, il n'en est pas un qui n'ait eu cours à la Chine. Ce que nous connaissons de ses métaphysiciens suffit à nous en convaincre, et cependant nous sommes loin de les connaître tous. La collection des quarante *tseu* ou philosophes que possède la Bibliothèque du Roi attend encore des lecteurs et des interprètes. Les missionnaires jésuites, qui ont tant fait pour la science, ne lui ont pas rendu, en ce point, tous les services qu'elle pouvait espérer. A leurs préjugés religieux, ils ont joint souvent les préjugés philosophiques des

(1) Voyez la livraison du 15 novembre 1832 et celle du 1er novembre 1833.

lettrés. Les lettrés sont en possession de la doctrine de Confucius; cette doctrine contient la morale canonique et la politique officielle qui mène à tout. On conçoit qu'ils dédaignent parfaitement les systèmes par lesquels on n'arrive à rien. Donner les places est en tout pays un grand avantage pour une opinion, et qui lui concilie beaucoup de bons esprits, surtout parmi ceux qui les obtiennent; les lettrés, qui les ont toutes, ne forment aucun doute sur la sagesse de Confucius à qui ils les doivent; et leur mépris pour les penseurs dissidens et sans pouvoir est à la fois celui de l'orthodoxe pour l'hérésiarque et du fonctionnaire pour l'administré. Or les jésuites, d'ailleurs hommes de beaucoup de sens, de courage et de talent, par leur principe de l'autorité en matière de politique et de religion, étaient naturellement attirés vers les doctrines dominantes, et, comme on dit aujourd'hui, gouvernementales. Aussi, bien que les lettrés fussent leurs adversaires les plus acharnés et les plus dangereux, en voyant comme ils avaient réussi à s'emparer de tout le pouvoir, et comme ils étaient habiles à le conserver, les jésuites se prirent d'une grande admiration pour une théorie qui produisait dans la pratique de si beaux effets. Ils se sentirent, au contraire, fort peu d'estime pour les quarante ou cinquante systèmes qui n'étaient bons, comme le jansénisme ou le calvinisme, qu'à troubler l'obéissance et la soumission des esprits : c'est ce qui les a portés à négliger ce qu'on pourrait appeler la philosophie hétérodoxe de la Chine, avec d'autant plus de raison que l'orthodoxie y est philosophique, plutôt que religieuse. En outre, ils ont accueilli trop facilement les calomnies que toute opinion régnante épargne rarement aux opinions indépendantes. Ils ont répété avec assez de complaisance les imputations d'athéisme et de matérialisme, parfois fondées, mais parfois aussi un peu légèrement alléguées par le théisme dévot et hypocrite des mandarins. Cependant, pour être juste, il faut dire que les missionnaires sont encore ceux qui nous ont le plus appris sur les divers systèmes de la philosophie chinoise, et que les matériaux qu'ils nous ont transmis, quelque imparfaits qu'ils soient, ont suffi pour intéresser et exciter vivement l'active pensée de Leibnitz.

Des deux grandes divisions de cette philosophie envisageons d'abord celle qui a le plus d'importance en Chine et de renommée en Europe, l'école du docteur Koung (Koung-Fou-Tseu),

que par égard pour l'usage et pour les oreilles de mes compatriotes j'appellerai de son nom latinisé, nom assez étrange pour un personnage chinois, Confucius.

M. Rémusat, sauf la publication d'un des livres classiques du second ordre, s'est peu occupé de l'école de Confucius, pour laquelle il ne partageait point l'enthousiasme de certains jésuites. Je suis cependant obligé de m'y arrêter un peu. La portion de cette notice, consacrée à la philosophie chinoise, serait trop incomplète, si Confucius n'y figurait point.

Entre Confucius et Socrate, il y a plusieurs analogies qu'on a remarquées. Nés vers le même temps (1), ils ont eu même tendance pratique, même éloignement pour la spéculation. Cicéron a dit que Socrate fit descendre la philosophie du ciel, et la tradition rapporte que Confucius n'aimait pas à parler du ciel et de la nature. La célèbre inscription du temple de Delphes, *connais-toi toi-même*, fut le point de départ de la morale socratique. Le perfectionnement du *moi* est le fondement de toute la doctrine de Confucius. Confucius posa en termes très précis la nécessité absolue de la morale, indépendamment de tout intérêt personnel; la loi, disait-il, si elle variait de l'épaisseur d'un cheveu, ne serait plus la loi. Pourquoi parler de l'intérêt? ajoutait un de ses disciples; il y a la justice et l'humanité, et rien de plus. Le stoïcisme est là tout entier.

Tantôt ce sont de vagues éloges de la vertu, tantôt des préceptes froidement compassés. Le caractère abstrait de la langue, les formes presque mathématiques du style ancien, sont singulièrement favorables, chez Confucius et ses disciples, à l'expression nue et tranchée de l'obligation morale, proclamée dans sa rigueur impérative ou apodictique, pour parler le langage de Kant. Des sentences brèves et roides prescrivent une vertu inflexible, par quelques signes inflexibles aussi qui peignent à l'esprit des idées générales de devoir juxta-posées, sans liaison grammaticale, comme des chiffres, et se balançant comme des nombres.

Sans doute cette morale est ferme et pure, mais elle manque entièrement d'enthousiasme et d'onction, et par là elle est infé-

(1) Confucius, l'an 551, et Socrate l'an 470 avant notre ère.

rieure à la morale antique et plus encore à la morale chrétienne. Elle commande séchement les devoirs de la famille et de la cité, comme s'il s'agissait d'agencer des pierres et non d'harmoniser des hommes. Elle subordonne le jeune au vieux, le fils au père, le frère cadet au frère aîné, le sujet au magistrat, le magistrat au prince; et quand elle a bien assis la base de sa pyramide sociale, qu'elle en a bien mesuré les pans et les angles, elle est satisfaite et ne s'inquiète pas si cette pyramide est composée d'êtres vivans, ou bâtie d'ossemens arides; si au centre est un temple, ou, comme dans les pyramides d'Égypte, un sépulcre et une momie. En tête de toutes les vertus, elle place la justice et l'humanité; mais cette justice est toute négative, et cette humanité n'a pas d'entrailles. Le nom de celle-ci est admirable, on l'écrit en unissant au signe qui veut dire *homme*, le signe qui veut dire *deux*; c'est le lien de l'homme avec l'homme, la charité; et on trouve dans la morale chinoise ce divin précepte : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait. » Mais voyez ici combien la lettre est stérile, quand l'esprit défaut. L'idée de la charité est un accident dans le système, et ne s'y fait sentir que çà et là, comme par hasard. Dans le christianisme au contraire, la charité n'est pas une idée morte énoncée en passant, un devoir froidement prescrit par le législateur, comme une convenance sociale que l'étiquette impose, comme un régime bon à suivre, qu'un médecin recommande négligemment. Dans le christianisme, la charité est l'ame et la vie; c'est un sentiment immense et pénétrant, qui remplit tout le cœur de l'homme et contient toute la loi de Dieu.

La sécheresse de la morale de Confucius, l'absence de toute vitalité dans le sein de cette doctrine, ont porté leurs fruits. Certes, on ne peut nier qu'elle n'offre un appareil très imposant d'excellens préceptes, liés entre eux par un enchaînement dont la rigueur n'a jamais été surpassée, et disposés suivant les règles de la plus parfaite symétrie. Depuis bien des siècles, la principale étude des lettrés a été de les approfondir et de les retourner en tous sens. Chacun d'eux doit en être imbu dès l'enfance, et il n'y a peut-être pas un autre exemple d'une morale qui soit à la fois l'objet constant de la science et la base officielle de la politique. Avec tout cela, nous ne voyons pas qu'un grand perfectionnement en soit résulté pour la

classe des lettrés; les romans que nous connaissons font foi au contraire, dans les rapports où ils nous les montrent, d'une immoralité assez naïve et assez nue, et on ne trouve pas beaucoup à s'édifier sur leur compte dans les relations les plus récentes. Le commandant du vaisseau *le Amherst,* qui vient de parcourir leurs côtes, abordant et débarquant malgré eux où bon lui semblait, nous les fait voir aussi pusillanimes, aussi menteurs, aussi méprisables que possible. Eh bien! ces mandarins, qui affectaient le dédain le plus stupide pour les *barbares* jusqu'au moment où ils commençaient à les craindre, qui employaient d'ignobles artifices pour déterminer le vaisseau anglais s'éloigner volontairement, puis le faisaient poursuivre de loin à coups de canon, et proclamaient qu'il avait fui devant la flotte impériale, quand la veille quatre matelots, allant couper un câble, s'étaient trouvés, sans le vouloir, maîtres du vaisseau amiral; ces mandarins, qui revenaient sans pudeur sur leur décision, sitôt qu'on faisait mine de leur vouloir résister, qui, dans une ville de quatre cent mille ames, présidaient, par peur d'un équipage marchand, à son trafic avec les habitans, après l'avoir solennellement interdit; ces mandarins avaient tous gagné leurs postes en argumentant sur la morale de Confucius. Je crains que tout ceci ne prévienne médiocrement en faveur de ce philosophe, ou ne semble bien sévère à son égard. Je ne voudrais pas aller au-delà de ma pensée et sembler injuste envers Confucius. Confucius fut un sage; s'il lui manqua un élan et une flamme refusés peut-être à sa race, sa tentative fut élevée et son but honorable. Tombé dans des temps d'anarchie et de désordre, où l'unité de l'empire avait péri, brisée en une foule de petits états qui se faisaient la guerre, Confucius conçut la double pensée de retremper l'énergie personnelle des individus et de refaire l'unité de l'empire. Pour cela, il imagina, ou plutôt renouvela, en le régularisant, l'échafaudage moral et politique auquel il a attaché son nom, et qui étage, pour ainsi dire, la famille sur l'individu et l'état sur la famille. Il équilibra si habilement toutes les parties de son édifice, et, avec d'anciens matériaux, le construisit si bien dans le goût du pays, qu'il a duré jusqu'à nos jours, quoique assez creux, solide, et debout, malgré deux invasions. Son rêve de l'unité de la monarchie chinoise s'est réalisé. Si le succès de sa morale n'a pas égalé le triomphe de sa politique, c'est qu'il

est plus difficile, comme il est plus beau, d'améliorer les hommes que de les gouverner. Mais sur ce point encore il ne faut pas être injuste, et l'on doit reconnaître que celui qui a mis la paix à la place de la guerre, et l'emploi de l'intelligence, sous une forme quelconque, à la tête de la société, a bien mérité de la civilisation. Ce n'est pas entièrement sa faute, si son système a dégénéré en un pur formalisme. Il ne serait pas plus raisonnable de l'en rendre responsable, que d'imputer aux catégories d'Aristote tous les vices de la scolastique.

Comme je l'insinuais tout à l'heure, Confucius fut plutôt un arrangeur qu'un inventeur; il ne commença point, il continua et rétablit. C'est une grande différence, sans parler des autres, entre Socrate et Confucius. Socrate est nouveau comme la Grèce, il invente, il donne une impulsion inconnue. Confucius est comme l'Orient, il se rattache au passé et s'y appuie. Né à la Chine, pays de traditions et d'habitudes, comment serait-il novateur? Il s'en garde; et, faisant profession, en toutes choses, de restaurer l'ordre antique, il invoque sans cesse les anciens usages, les anciennes mœurs, l'ancienne sagesse, à l'ombre de laquelle il produit la sienne en la cachant. Telle est constamment la marche de Confucius. Son école fait pour lui ce qu'il avait prétendu faire pour les vieux sages, elle le répète, elle transmet la tradition qu'elle a reçue. Ceux même qui en altéreront le plus l'esprit en conserveront fidèlement la lettre. Tout s'engendre là sans interruption; c'est un déroulement et, pour ainsi dire, un désemboîtement continu. Confucius y figure à son point, entre ce qui le précède et ce qui le suit, tenant à tous deux. Aussi des cinq kings, ou livres classiques du premier ordre, un seul est composé, les autres seulement compilés ou commentés par lui, et les quatre *chou*, ou livres moraux du second ordre, ne sont point son ouvrage, mais renferment sa doctrine recueillie par ses disciples.

Un mot sur ces livres qui contiennent à peu près toutes les idées et presque toutes les expressions qu'on peut rencontrer chez les écrivains orthodoxes de la Chine.

Le plus respectable par son ancienneté et son obscurité est le Y-King. Ce livre a pour base deux signes symboliques fort simples, une ligne continue et une ligne brisée, qui, combinées trois

à trois de diverses manières, forment soixante-quatre figures. Selon les traditions des Chinois, ces trigrammes furent inventés par leur premier législateur, Fo-Hi, trente siècles avant Jésus-Christ. Il n'est pas facile d'en pénétrer le sens primitif, et il serait long d'énumérer toutes les significations qu'on leur a données. Ceci est un exemple frappant de la disposition qu'ont les Chinois à rattacher toutes leurs idées à une donnée traditionnelle. Vingt systèmes différens, et souvent opposés, se sont présentés depuis quatre mille ans, comme offrant la véritable interprétation des mystérieux emblèmes de Fo-Hi. Il paraît que d'abord tombés aux mains du vulgaire, ils étaient pris pour des figures cabalistiques et servaient à tirer les sorts, quand au XIIe siècle avant notre ère les princes qui fondèrent la troisième dynastie sur les ruines de la seconde, imaginèrent d'en tirer parti pour colorer leur usurpation. Ouen-Ouang, le nouvel empereur, et son fils Tcheou-Kong, ajoutèrent à chacun de ces soixante-quatre signes quelques caractères formant un sens vague et presque aussi énigmatique que les signes eux-mêmes, mais qui semblent avoir contenu des allusions à leur politique, faisant ainsi parler en leur faveur ces symboles que le peuple était accoutumé à respecter. L'obscurité du commentaire fut loin de lui nuire, et peut-être à cause de cette obscurité même il fut révéré à l'égal des figures qu'il accompagnait. Six cents ans après, quand vint Confucius, qui avait aussi ses vues politiques, il ne trouva rien de mieux, au lieu de les énoncer comme le fruit de ses réflexions, ce qui les aurait immanquablement discréditées, que de les donner pour une explication des figures de Fo-Hi, et des courtes phrases de Ouen-Ouang ou des Tcheou-Kong, avec lesquelles elles n'avaient probablement pas grand rapport. Les mots sans liaison dont ces phrases étaient formées, bizarrement enchâssés dans les axiomes de sa morale et de sa politique, leur prêtèrent une autorité qu'ils n'auraient pu avoir par eux-mêmes. Ainsi fut formé le Y-King.

Il en fut de lui comme d'un arbre sur lequel on grefferait successivement diverses espèces de fruits, comme d'un vieil habit de famille, que se passeraient, le taillant à leur mode, plusieurs générations. Mais les choses n'en sont pas restées là; des hérétiques de la secte de Lao-Tseu ont trouvé leur doctrine écrite dans les

phrases où Confucius avait reconnu la sienne. Le peuple a continué à y chercher des horoscopes, et un célèbre matérialiste du XIIIe siècle a montré clairement que la ligne continue est évidemment le principe actif de la nature, la ligne brisée le principe passif; et sans ménagement pour Confucius, partout où celui-ci avait vu de la morale et de la politique, il a vu de la physique et de la physiologie.

Ainsi se groupent ces divers systèmes autour de l'antique énigme que chacun d'eux a la prétention d'expliquer; ainsi s'enroulent, pour ainsi dire, comme le fil sur le fuseau, tous ces commentaires ingénieux d'un texte inintelligible.

Quoique l'origine du second des livres classiques, nommé *Chou-King*, ne soit pas aussi curieuse, ce livre, qui contient l'histoire de la Chine pendant les premiers siècles, a eu aussi ses aventures : brûlé par Hoang-Ti avec un soin tout particulier, parce qu'il contenait, très développés, les enseignemens moraux et politiques que le tyran voulait abolir, une portion seulement a survécu à ce désastre. D'abord, on n'avait sauvé que ce qu'avait pu retenir la mémoire d'un vieillard; puis on joignit à ces débris vingt-cinq chapitres de plus, au moyen d'un exemplaire qu'on trouva, tout altéré par l'humidité et les ans, dans une muraille de la maison de Confucius.

Confucius n'était point l'auteur du *Chou-King*; il en tira la substance de livres plus anciens, d'où son but ne fut pas tant d'extraire des documens pour l'histoire que des enseignemens pour la morale et des exemples pour la politique. Aussi, les harangues des princes, les remontrances des ministres, y tiennent-elles une grande place. On désirerait parfois quelques faits de plus et quelques sentences de moins, surtout quand on songe que c'est peut-être le monument historique le plus ancien qui existe. Le père Régis, homme de sens, qui, dans ses *Lettres à Fréret*, se moquait fort judicieusement de ceux qui voyaient les patriarches dans les anciens souverains de la Chine, et dans le roi Ouen-Ouang une figure du Messie; le père Régis reconnaît dans le *Chou-King* des parties *beaucoup plus anciennes que les ouvrages de Moïse* (1).

(1) Voyez la dissertation latine placée à la tête de la traduction de l'Y-King, par le père Régis, qu'a donnée M. Mohl, pag. 125.

M. Rémusat, qui n'est point suspect de témérité en ce genre, pensait que le premier chapitre du *Chou-King* date à peu près de l'époque qu'il raconte, de deux mille trois cents ans environ avant Jésus-Christ. Dans ce chapitre, des étoiles sont indiquées dans une position qu'en raison de la précession des équinoxes elles n'ont pu occuper depuis. En outre, tout y porte le cachet d'une civilisation primitive, et rien n'y sort de la vraisemblance. Là, point d'incidens ou de personnages merveilleux : ce qu'on trouve au début de cette histoire, ce sont des hommes occupés à dessécher et assainir les terrains qu'ils habitent, et que des inondations ont submergés. C'est ainsi qu'on a dû commencer, en effet, après ces déluges locaux dont on trouve partout des traces. Le style est d'une grande simplicité, et contient des caractères qu'on ne rencontre pas dans les monumens plus récens. Rien donc ne s'oppose à ce que certains endroits du *Chou-King* aient véritablement l'antiquité qu'on leur attribue. S'il en est ainsi, en voyant les lieux communs de la morale chinoise déjà débités par le roi Yao et le roi Chun, plus anciens que Moïse, on ne pourra s'empêcher d'admirer combien la pédanterie a été précoce dans le royaume du milieu. Il n'y aurait pas sujet de s'en trop étonner chez un peuple qui a connu l'écriture et l'histoire, à l'époque où les autres en sont encore à la poésie et au chant; mais peut-être doit-on à Confucius une partie de cette morale du *Chou-King*, peut-être a-t-il placé ses maximes dans la bouche de Yao, comme il a mis ses opinions dans les trigrammes de Fo-Hi.

Le livre des vers (Chi-King) est encore une compilation de Confucius. Cherchant partout dans le passé des appuis à ses principes, il fit un choix parmi les anciennes chansons, qu'on était, long-temps avant lui, dans l'usage de recueillir. Bien que toutes ne soient pas très-édifiantes, Confucius n'hésita pas à y trouver ses maximes de morale et de gouvernement. Et sur la parole du maître, toute l'école a commenté en ce sens de mille manières les trois cent onze petites pièces lyriques dont se compose le livre des vers.

Indépendamment de ces interprétations forcées, ce livre est curieux en lui-même : il contient une poésie populaire, une poésie de cour et de circonstance, du XIIe siècle avant J.-C., du troisième avant Homère. Certains morceaux étaient déjà anciens à cette épo-

que. Il ne se peut rien trouver qui peigne plus fidèlement l'état des mœurs antiques et des esprits neufs encore et déjà civilisés. Louanges d'un prince, épigrammes contre un ministre, lamentations sur les malheurs de l'empire, conseils pour l'en tirer, tels sont les sujets ordinaires de ces chansons inspirées, il y a trois mille ans ou plus, par l'évènement du jour. Quelquefois aussi, on y trouve l'expression touchante des sentimens domestiques dans leur primitive simplicité, parmi des traits d'une délicatesse étrange et d'une grace bizarre.

Les deux derniers kings n'ont pas été traduits : l'un est le livre des rites (li-ki), l'autre est un ouvrage historique, le seul des kings dont Confucius soit l'auteur. Ce sont les annales d'un de ces royaumes indépendans, dont les guerres déchiraient l'empire. Cette histoire n'a point pour but de raconter le passé comme un fait, mais de le présenter comme une leçon. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le récit paraît être fort sec et dénué de réflexions générales. M. Rémusat disait l'intention pratique de Confucius lui échapper complètement ; il soupçonnait que les allusions morales et pratiques que ce livre renferme tenaient uniquement à la valeur convenue et au choix significatif des expressions. Les artifices et les mystères du style chinois sont sans nombre ; ici le titre lui-même, *Printemps et Automne,* n'est probablement pas sans quelque secrète intention et quelque finesse cachée. A prendre la chose simplement, le nom des deux saisons principales désigne l'année, c'est comme qui dirait les années ou les *annales;* mais il y a tout un cortège d'idées morales, et par suite, d'idées politiques, attaché au printemps, et l'automne a aussi en ce genre un accompagnement sous-entendu. De sorte que ce titre en dit plus qu'il ne semble d'abord. S'il en est de chaque phrase comme de ces deux mots, on sent qu'il y a dans ce livre de la pâture pour les commentateurs : aussi ne s'y sont-ils pas épargnés.

Immédiatement après les cinq kings viennent les quatre livres moraux : l'un, appelé la grande Étude (1), contient un chapitre attribué à Confucius et dix chapitres commentaires du premier, dont l'auteur est un disciple, nommé Thseng-Tseu ; un second porte

(1) Il a été traduit par M. Pauthier.

le nom d'un autre disciple, Meng-Tseu ou Mencius (1); un troisième se compose de discours et d'apophthegmes recueillis de la bouche de Confucius lui-même; enfin le quatrième, rédigé par son petit-fils, a été publié et traduit par M. Abel Rémusat; il a rendu par *invariable milieu* les deux caractères dont se compose le titre, et qui, d'après les règles de sa grammaire et le commentateur chinois Tching-Tseu, qu'il cite (p. 8), devraient plutôt, ce me semble, signifier la fixité dans le milieu. Le milieu idéal, auquel tend la philosophie de Confucius, est un de ces termes abstraits et vagues dans le fond, qu'elle détermine avec une précision et combine avec une rigueur apparentes. Ce serait ici le lieu de chercher à indiquer les singulières corrélations d'idées et de signes qui jouent un si considérable et si curieux rôle dans la manière de raisonner, de raconter et d'écrire, que les Chinois ont adoptée. Mais je ne sais en vérité où trouver des expressions pour rendre ma pensée, ou plutôt pour traduire celle qui se loge dans l'étrange cerveau des Chinois. Je vais cependant m'efforcer d'en venir à bout et de dévoiler quelques-uns des secrets de leur esprit et de leur style. Personne que je sache n'a essayé de dire en français ce que je vais tâcher d'exprimer. C'est véritablement essayer l'impossible, car pour saisir quelque chose de tellement chinois, il faudrait se faire Chinois soi-même, penser et écrire en chinois. Or, c'est ce que le lecteur, pas plus que moi, n'est en état ni tenté de faire.

Le jeu des nombres tient une grande place dans les combinaisons de la pensée chinoise; exacte et minutieuse, elle a tout compté : les élémens, les vertus, les vices, les qualités physiques et morales. Chacune de ces classes d'objets a son chiffre, son numéro, pour ainsi dire. Toutes les dualités, par exemple, forment une catégorie. Tels sont les deux principes de la nature, le ciel et la terre, le vide et le plein, etc. De même pour le nombre trois. Il y a des triades de divers genres; une triade est formée par les trois vertus principales, une autre par les trois vices qui leur répondent, une autre par les trois plus anciens rois, une autre par le ciel, la terre et l'homme, etc. Au nombre quatre appartiennent les quatre mers,

(1) Cet ouvrage, plus considérable à lui seul que les trois autres livres moraux, a été traduit en latin, avec un choix de commentaires, par M. Jullien.

les quatre montagnes, les quatre saisons, les quatre peuples barbares. Au nombre cinq se rapportent les cinq relations sociales, les cinq élémens, les cinq couleurs, les cinq planètes, les cinq rangs, les cinq espèces de grains, les cinq viscères. On place sous le nombre six les six ministères ou conseils et les six sortes de calamités; ainsi de suite, jusqu'au nombre cent qui est celui des familles chinoises, et au nombre dix mille qui désigne l'universalité des choses. D'abord on voit là une fixité immuable qui tient au caractère du peuple. Pour rien au monde, il ne changerait le nombre attribué une fois à une classe d'objets. Présentez-lui un troisième principe, il n'y croira pas; une quatrième vertu, il ne l'admettra pas : le compte y est. Découvrez un sixième élément, un viscère, une couleur, une planète de plus; c'est en vain, il dira toujours les cinq viscères, les cinq couleurs, les cinq planètes. Il se gardera de changer sa hiérarchie et d'y introduire un rang de plus, car il en faut cinq; ou si le temps et le cours des choses le forcent à changer, ce changement opéré dans la réalité, le langage ne l'avouera pas. Les Chinois savent très bien qu'il y a plus de quatre peuples barbares, et leur histoire en fait foi; ils ne continuent pas moins de se servir de cette expression, et ils désignent les trois ou quatre cents millions d'habitans dont se compose la Chine actuelle, par cette locution primitive : *les cent familles*, qui a pu lui convenir il y a quatre mille ans. Ne voyez-vous pas dans cette persistance d'un langage de convention, un exemple frappant de la ténacité chinoise? Mais cette classification arbitraire et opiniâtre produit dans leur littérature des effets auxquels rien ne ressemble ailleurs, et qu'il me reste à exposer.

Par une singulière disposition de leur esprit, il s'établit une correspondance et comme une équation entre les objets, notions, êtres ou attributs, qui sont compris sous la même catégorie numérale. Ainsi, comme il y a deux principes, l'un mâle et l'autre femelle, l'un actif et l'autre passif, dans toute dualité, quelle qu'elle soit, l'un des termes sera mâle et actif, l'autre passif et femelle; chacun des trois anciens rois représentera la pratique d'une des trois vertus et la répression d'un des trois vices, ce qui exposera l'histoire des premiers temps à être plutôt un symbolisme moral que le tableau de la réalité. On pressent déjà qu'il s'établira

une harmonie, qui pourra tourner en confusion, entre les cinq élémens, les cinq couleurs, les cinq planètes, les cinq relations sociales. Chaque élément, je suppose, aura sa couleur, et voilà une physique *à priori*; chaque relation sociale dépendra de sa planète, et l'on aura un système d'astrologie, et cette physique et cette astrologie se tiendront. Tout se pénétrera, se mêlera. A chaque idée morale correspondront plusieurs autres idées de l'ordre politique, astronomique, physique, physiologique; toutes ces idées seront rangées dans des compartimens bizarres et réguliers. On pourrait presque dessiner comme une figure de géométrie une pensée qui se projette ainsi; et le style qui l'exprimera sera lui-même symétrique, géométrique. Toute période sera mesurable comme une ligne, calculable comme un angle.

En même temps la valeur de ces notions abstraites si rigoureusement alignées, balancées, équilibrées, cette valeur est très peu précise, c'est la symétrie dans le vague, à tel point, que les opinions les plus diverses les adoptent, sauf à exploiter diversement les mêmes formules. Toujours en vertu de cette horreur de l'innovation dont j'ai déjà parlé, une école ou une secte nouvelle se garde bien d'employer un langage à elle, elle prend le fonds d'expressions communes à toutes, les catégories en circulation, et se contente de leur donner un autre sens : spiritualistes, matérialistes, panthéistes, sectateurs de Bouddha, de Lao-Tseu ou de Confucius, se servent des mêmes dénominations pour exprimer les idées les plus différentes; et chacun fait jouer ces dénominations et ces idées selon leurs analogies reçues, d'après son point de vue particulier. De là, au premier coup d'œil, quelque chose d'uniforme et d'indéterminé. Une des plus grandes difficultés qu'on ait à vaincre pour comprendre à fond les livres chinois, c'est de démêler le mouvement de la pensée sous ce réseau impalpable qui l'emmaillotte, c'est d'atteindre la réalité et la vie à travers ce laborieux artifice de puérils rapprochemens, d'énumérations incomplètes et de mensongères identités.

Il y aurait un travail à faire, difficile, mais d'une grande utilité; il faudrait dresser un tableau de toutes ces catégories, établir la correspondance des divers objets et des diverses notions qu'elles comprennent; on prendrait d'abord celles-ci dans le sens ortho-

doxe de Confucius, puis on passerait aux autres doctrines qui se servent des mêmes termes, classés de la même manière, et se bornent à les interpréter différemment. On posséderait ainsi la base de tout le système intellectuel des Chinois, on aurait la clef de leur logique et de leur style.

M. Rémusat, qui partageait cette manière de voir et approuvait ce plan, n'a rien fait pour l'exécuter. Plus curieux des points plus entièrement ignorés, après avoir donné un des quatre livres moraux, moins pour aider à approfondir la philosophie de Confucius que pour faciliter l'étude de sa langue, il s'est tenu quitte envers cette école, qui avait exclusivement absorbé et usurpé, selon lui, l'intérêt des missionnaires, et il s'est occupé surtout des opinions indépendantes qu'on avait trop négligées.

Le premier il a fait connaître un peu de la vie et des opinions du philosophe Lao-Tseu. Tel est le nom du principal rival de Confucius, du chef de la secte des Tao-Tsé, secte assez nombreuse pour avoir mérité d'être appelée une des trois religions de l'empire. Ce que M. Rémusat a traduit du livre de ce philosophe ne suffit pas pour faire connaître à fond son système, où l'on entrevoit une grande subtilité; mais on en peut conclure qu'il a de nombreux rapports avec les idées platoniciennes ou pythagoriciennes, surtout comme les entendait l'école d'Alexandrie. Il parle du verbe (tao) qui a tout produit par les nombres : un a produit deux, dit-il, deux a produit trois, et trois a produit tout le reste. En même temps il semble tenir par certains côtés aux doctrines indiennes, qui placent le principe des êtres dans la négation de toute substance, et la fin de l'homme dans l'anéantissement de toute action; doctrines sur lesquelles le bouddhisme nous forcera bientôt de revenir. M. Rémusat a entièrement négligé ces derniers rapprochemens, qui, je pense, ne tarderont pas à être démontrés; quant au rapport des opinions de Lao-Tseu avec les opinions néo-platoniciennes, il l'a suffisamment établi, mais il l'a singulièrement expliqué. Partant d'une tradition assez vague et assez mêlée de fables, qui veut que Lao-Tseu ait voyagé du côté de l'occident, il a supposé qu'il était venu chercher sa philosophie chez les Grecs. Un Chinois à Athènes! certes la rencontre eût été piquante! Mais rien n'autorise à la supposer; l'on sait que le mouvement philosophique s'est

toujours opéré d'orient en occident; les opinions néo-platoniciennes sont particulièrement empreintes des influences orientales. Ce qui fait leur caractère propre, c'est précisément le mélange des idées de la Grèce et des religions de l'Orient. Rien donc ne s'explique mieux que la ressemblance de doctrines qui se trouvent dans l'Orient, avec des doctrines qui en sont sorties.

Mais il ne faut pas faire remonter le courant vers sa source, il ne faut pas faire rétrograder le soleil.

Un rapprochement que tout annonce être fortuit entre le nom de la triade de Lao-Tseu et le Jehovah des Hébreux, avait achevé, on peut le dire, d'égarer M. Rémusat; le dieu de Moïse n'a rien à démêler avec ces systèmes, qui, par leur essence, lui sont entièrement étrangers. — Et j'aimerais encore mieux faire voyager Lao-Tseu jusqu'en Italie, s'il le fallait, pour écouter Pythagore, que d'admettre aucune participation des Juifs, avant ou après la captivité, dans un système que le peu que nous en connaissons nous montre si différent de toutes leurs idées.

Jusqu'ici nous n'avons eu à citer aucun travail bien remarquable de M. Rémusat, touchant l'histoire philosophique et religieuse de la Chine; c'est pourtant à un point de cette histoire que se rapportaient ses études les plus chères et ses travaux les plus intéressans. On voit que je veux parler de ses recherches sur le bouddhisme, que dans le cours de ce travail j'ai eu souvent l'occasion d'annoncer, et auxquelles nous arrivons, après tout le reste, comme au terme le plus élevé de la carrière scientifique de M. Rémusat, terme qu'il est sans doute loin d'avoir atteint, mais vers lequel il a fait quelques pas immortels; car là il s'agit d'un des épisodes les plus importans et les plus ignorés de l'histoire de la civilisation. — Et s'il n'a pas eu le temps de l'embrasser dans son ensemble, il lui restera le mérite et l'honneur d'en avoir saisi quelques parties entièrement inconnues. Malheureux capitaine, il est tombé au pied du rempart qu'il commençait à gravir; mais il avait montré du doigt le point par où il fallait attaquer la forteresse, et quand de plus heureux soldats l'auront emportée, ils devront, pour être justes, y graver son nom avant le leur.

Qu'est-ce donc que cette religion de Bouddha? Quel a été son rôle dans l'histoire du monde? Je tirerai ma réponse sommaire à

la première question des documens les plus récens que les savans de l'Inde britannique nous ont transmis, principalement des Mémoires de M. Hogdson, et de trois Mémoires de M. Rémusat, qui ont paru dans le *Journal des Savans* de l'année 1831. Je répondrai à la seconde, surtout en rapprochant les diverses indications éparses dans les ouvrages de ce dernier, de manière à en former un précis des vicissitudes que le bouddhisme a traversées depuis trois mille ans. Comme toute autre religion, le bouddhisme a sa métaphysique et sa mythologie; il a aussi une morale et une organisation qui lui sont propres. Etudions successivement ces divers points en commençant par la partie métaphysique de la doctrine.

Le panthéisme est l'idée fondamentale de la doctrine de Bouddha, mais c'est un panthéisme raffiné. Or, le panthéisme, quand on le raffine, mène loin : s'il n'y a qu'une substance absolue dont toutes les existences particulières sont des manifestations, on sera facilement conduit à nier que ces existences soient autre chose que de purs phénomènes, c'est-à-dire des apparences, et c'est ainsi qu'on arrive à la théorie de *l'illusion*, célèbre aux Indes sous le nom de *maya*. Dans ce point de vue, l'univers visible n'a nulle réalité, il n'est pas véritablement, il paraît être; mais d'autre part l'essence absolue, qui produit les apparences en se manifestant par elles, on ne peut dire qu'elle soit, car, prise en elle-même, elle n'a ni forme ni attribut, rien de ce qui caractérise un être en particulier et fait qu'il est ceci plutôt que cela; ainsi sous cette analyse subtile l'être échappe et se dissout. La source même de l'être échappe aussi; ce qui reste n'est pas un pur néant, mais c'est quelque chose d'insaisissable à la pensée, d'ineffable à la langue, quelque chose de négatif, de vide, dont on peut dire qu'il est et n'est pas, ou plutôt dont on ne peut dire ni l'un ni l'autre. Toutes les fois qu'on partira du panthéisme, on arrivera, si l'on est logicien, à cet abîme. Alexandrie et l'Allemagne n'ont pu l'éviter, le bouddhisme y est tombé.

Mais la pensée orientale a bâti tout un système du mode sur cet abîme qu'elle a creusé.

Partant de l'idée d'émanation selon laquelle la substance absolue produit, en se répandant hors d'elle-même, cette grande illusion

qui est l'univers, le bouddhisme a établi une infinité de degrés dans l'échelle de l'existence, depuis l'être pur, sans forme, sans qualité, sans nom, jusqu'à ses dernières dégradations. L'être pur, c'est Bouddha, l'intelligence suprême et incompréhensible. Il produit tous les mondes par une irradiation éternelle. Cette lumière, qui sort de lui et de qui tout provient, va défaillant toujours de plus en plus, à mesure qu'elle s'éloigne de sa source et se disperse dans l'espace et la durée; de là tout un édifice cosmogonique, le plus gigantesque sans doute que l'imagination humaine ait jamais élevé. Il semble que son énergie se déploie plus puissante dans ce système où le néant la presse de toute part. Rien n'atteste mieux sa fécondité sans bornes que la construction idéale de ce fantastique univers qui est pour les bouddhistes, comme l'homme chez Pindare, *le rêve d'une ombre.*

Notre terre est partagée en un certain nombre d'îles ou montagnes : au centre est le mont Merou, autour duquel circulent les astres. Ses flancs sont de cristal, de saphir, d'or, d'argent; il est entouré de sept montagnes d'or, et de sept mers, dont les eaux sont parfumées. A la moitié de sa hauteur sont les six cieux des désirs. Les êtres qui les habitent, supérieurs à l'homme, sont encore soumis cependant à se multiplier par la volupté; mais c'est la volupté d'un regard ou d'un sourire. On voit qu'à mesure qu'on s'élève, tout va se purifiant. Dès le quatrième ciel des désirs, les sens n'ont plus d'influence, et au cinquième, les plaisirs sensibles sont convertis en joie intellectuelle; là pourtant, subsiste l'attache du plaisir, si épuré qu'il soit. Au-dessus du monde des désirs est le monde des formes; les êtres qui l'habitent sont élevés au-dessus de tout plaisir, mais ils sont encore soumis aux conditions d'existence et de matière, la forme et la couleur. On distingue dans le monde des formes dix-huit étages superposés, et les êtres qui les habitent se distinguent par des degrés correspondans de perfection morale et intellectuelle auxquels on s'élève par les quatre degrés de la contemplation.

Toutes ces régions, accessibles à l'homme dans ses diverses existences, forment le monde de l'homme, qui s'appelle aussi le monde de la patience.

Mais le monde, ainsi subdivisé, n'est qu'un point dans l'infinie

multitude de mondes qu'entasse l'imagination extravagante des bouddhistes. Pour se faire une idée de cette arithmétique vraiment monstrueuse, il faut écouter M. Rémusat nous dévoilant quelques-uns de leurs systèmes de numération; car ils en ont plusieurs qu'ils emploient selon le besoin. « Dans le système supérieur les nombres se multiplient par eux-mêmes; c'est ce qu'on nomme la méthode des dix grands nombres, méthode que Bouddha seul avait pu entendre, et qu'il expliqua dans la vue de donner une idée de ce qui est de sa nature inépuisable et sans bornes, les mérites pleins de pureté des Bouddhas, les périodes d'existence qui composent la destinée des Bouddhisatouas ou intelligences modifiées, et l'océan de vœux qu'ils forment pour le bonheur des êtres vivans, ainsi que l'enchaînement des lois qui constituent le développement infini des mondes. Le premier de ces dix grands nombres est l'asankya (l'innombrable, cent quadrilions), multiplié par lui-même. Ce nombre fait un asankya élevé à la seconde puissance (l'unité suivie de trente-quatre zéros), lequel à son tour, multiplié par lui-même, produit le second des dix nombres (l'unité suivie de soixante-huit zéros). On répète cette double opération sur celui-ci, puis sur chacun des suivans jusqu'au dixième qu'on nomme indiciblement indicible et qui ne pourrait être exprimé que par l'unité suivie de 4,456,448 zéros, ce qui en typographie ordinaire ferait une ligne de près de 44,000 pieds de longueur. »

Une fois en possession de ces procédés de numération, nous pourrons comprendre comment les bouddhistes opèrent des supputations de cieux et de mondes qui effraient la pensée.

Nous avons vu combien d'étages, tous habités par des êtres innombrables, formaient le monde de l'homme. Eh bien! il y a, disent les bouddhistes, des *univers* qui contiennent mille millions de ces mondes; d'autres prennent cent quintilions de ces univers, ils en forment un étage, et vingt de ces étages font une graine de mondes. L'étage inférieur repose sur une fleur de lotus. Cette fleur n'est pas la seule. Le nombre de ces lotus, chargé chacun d'un système d'univers, est exprimé par des myriades de myriades. « Les auteurs de ces légendes, dit M. Rémusat, semblent ne pouvoir se lasser d'entasser les plus folles exagérations, en faisant tour à tour reposer ces graines de mondes sur une mer parfumée, et celle-ci sur une

terre qui fait partie d'un plus vaste système. » En lisant tout cela, on est pris de vertige. C'est comme si les profondeurs de l'espace s'ouvraient, et que l'on vît tous les mondes, immense essaim de lueurs, tournoyer en bourdonnant dans l'infini.

Sans doute la fixation de ces nombres est une chose absurde en elle-même; mais, comme le remarquait très bien M. Rémusat, ils servent à faire entrer l'idée de l'immensité dans des esprits grossiers, à qui un mot abstrait ne dirait rien, et où elle s'insinue à la faveur de cette prodigalité de millions et de milliards qui nous semble ridicule.

Il se passe dans le temps l'équivalent de ce que nous avons trouvé dans l'espace. Le temps est divisé par les bouddhistes en périodes qui se suivent, comme l'espace en mondes qui se touchent.

Ces périodes ou kalpas sont composées d'un grand nombre d'années dont, comme on peut croire, ils savent le compte. Un kalpa, ou la vie d'un monde, contient quatre époques. Dans la première, le monde se forme et s'établit. Les êtres sont alors dans la région des formes; mais à mesure que le temps s'écoule, la vertu de Bouddha, de l'essence suprême, qui, en se communiquant, donna l'être ou au moins cette apparence d'être, qui est l'existence, la vertu de Bouddha s'affaiblit dans ses manifestations, et tout commence à décliner; les êtres descendent du monde des formes dans le monde des désirs. D'abord parfaitement purs, la sensualité s'éveille en eux, dès qu'ils ont goûté une eau qui jaillit, douce comme le miel et la crème; bien que cette sensualité soit encore délicate, leur splendeur commence à pâlir; ensuite ils mangent un aliment plus grossier, et avec les sexes se développent en eux toutes les dispositions violentes et passionnées; ils sont précipités dans la servitude et le trouble des sens.

Puis la chute est suspendue, l'univers est dans un état stationnaire qui dure un certain temps.

Mais bientôt il recommence à déchoir; sa destruction approche, elle est annoncée par des ouragans, des incendies, des cataclysmes qui atteignent, en montant, un étage du monde, et puis l'autre; enfin, le bien tarissant de jour en jour davantage, et le mal gagnant toujours, arrive le grand incendie, et en sept jours, toutes les *mauvaises conditions* sont détruites, c'est-à-dire les brutes, les

hommes et les génies pervers; alors le monde est remplacé par le vide, il n'y a ni jour, ni nuit, ni soleil : les ténèbres règnent.

Tout cela forme un kalpa. Les êtres qui habitent les étages célestes supérieurs, où ne s'étendent pas ces catastrophes, ont une existence dont la durée dépasse de beaucoup une de ces révolutions : il en est dont la vie est égale à 80,000 kalpas.

On voit que les siècles ne coûtent pas plus aux bouddhistes que les mondes.

A divers points de cette série de siècles, à divers degrés de cette échelle de mondes, apparaissent çà et là des manifestations spéciales de la substance absolue d'où tout émane; ces incarnations du suprême Bouddha s'appellent comme lui. Les bouddhas viennent, quand un âge est accompli, présider à l'âge qui va suivre; ils paraissent dans notre univers pour redresser la voie et restaurer la doctrine. Le dernier qui ait paru est Sakya-Mouni, le fondateur, le messie du bouddhisme, né aussi d'une vierge. Bouddha avait deux corps, l'un sujet à la naissance, à la mort, aux transformations; l'autre *était la loi* elle-même, éternelle et immuable. La vie de ce dieu fait homme a fourni un thème inépuisable aux fables et aux légendes, d'autant plus qu'on ajoute à l'histoire de son existence terrestre le récit de ses incarnations antérieures dans toute l'étendue des siècles; on fait de même pour les autres saints personnages, qui sont aussi des bouddhas, dont on raconte les transformations, les renaissances, les prodiges de pénitence, de charité ou de contemplation.

Ces légendes forment la partie populaire du bouddhisme : venons à sa partie morale.

C'est le beau côté du bouddhisme. A ceux qu'auraient repoussés les abstractions de sa métaphysique, ou les extravagances de sa mythologie, on pourrait dire : Cette religion, que vous méprisez, a proclamé la première l'égalité des hommes devant Dieu. Née dans l'Inde, pays de caste et d'exclusion, elle a foulé aux pieds la distinction des castes, elle a dit que tous les peuples étaient appelés; persécuté par les brahmes, le bouddhisme a eu la gloire du martyre; il a scellé sa foi à l'humanité de son sang. A peine est-il une vertu chrétienne qu'il n'ait prêchée : le détachement des sens, l'humilité, la mortification, la charité. Sa morale a des accens ten-

dres et pénétrans, où l'on croit reconnaître la douceur de la parole évangélique. Cet amour qui déborde s'étend même plus loin que l'humanité, et s'épanche jusque sur les animaux et les plantes en une rosée suave de tendre pitié (1). Mais au fond de cette morale, qu'un sublime instinct a révélée au bouddhisme, sa métaphysique a déposé un germe mortel. Le bouddhisme est panthéistique, et tout panthéisme conduit à l'indifférence. Si le panthéisme est grossier, l'homme qui ne voit dans l'univers d'autre mode d'existence que la vie matérielle, s'y abandonne et s'y endort. Si le panthéisme, plus subtil, s'élève, comme chez les bouddhistes, à l'idée de la substance absolue, sans attribut, sans forme, dont l'univers est la manifestation apparente, l'homme, ne trouvant dans cet univers nulle réalité où se prendre, ne s'y arrêtera pas; il tendra même à s'en dégager, et de là un déploiement d'énergie morale assez puissant. Mais par-delà cette illusion qu'il aura traversée, que trouvera-t-il? Une unité si haute et tellement inaccessible, que la distinction du bien et du mal n'y atteint point. C'est dans le monde des formes, des apparences, des changemens, qu'il y a du bien et du mal, selon qu'on participe plus ou moins à l'essence des choses; mais si on l'a une fois atteinte, il n'y en a plus; car l'essence des choses en elle-même est insondable, inqualifiable, et flotte entre le bien et le mal, comme entre l'être et le néant.

(1) Voyez le livre des Récompenses et des Peines, traduit par M. Rémusat. Ce petit livre de morale populaire, écrit par un tao-ssé, est accompagné d'un commentaire qui cite souvent Fo ou Bouddha; les deux sectes s'entendent parfaitement sur le soin à prendre des animaux. Ce sentiment touchant en lui-même est là poussé jusqu'à la puérilité : laissez quelques alimens pour la nourriture des rats, y est-il dit; n'allumez pas la lampe, par pitié pour les papillons : ce dernier trait a de la grace. Malheureusement, comme le remarque M. Rémusat, les sectaires qui poussent si loin la sollicitude pour les animaux n'ont pas dans tout le livre parlé une seule fois d'aumône en faveur des hommes. La faute en est au panthéisme qui, ne distinguant pas l'homme de la nature, ne le place pas au-dessus d'elle. C'est en partant de là qu'on en vient à le placer au-dessous, et à fonder, comme aux Indes, des hôpitaux pour les bêtes, où une créature humaine est servie à des puces. L'autre extrême, c'est le spiritualiste Malebranche, si convaincu que les animaux n'étaient que des machines, qu'il écrasait du pied, malgré ses cris, une petite chienne qu'il aimait.

De là résulte cette opinion des bouddhistes, que le degré suprême de la perfection morale est l'anéantissement de toutes les facultés absorbées dans la contemplation de Bouddha. Cesser d'agir, de sentir, de penser, c'est sortir du monde des changemens et des apparences, c'est s'unir à la substance absolue, c'est s'identifier avec le principe de l'être, en se faisant aussi semblable au néant que lui.

Tel est l'état de la plus haute sainteté, le *nirvriti*, opposé à l'état dans lequel on participe à la vie du monde, et qui s'appelle *sansara* : mais cette distinction même est encore une imperfection, parce qu'elle s'oppose à l'unification complète de toutes les pensées avec Bouddha. Aussi faut-il arriver à ce point où l'on reconnaît que le *nirvriti* et le *sansara* ne font qu'un.

La souveraine perfection consistant dans la souveraine unité, tout ce qui s'en éloigne, tout ce qui tend à la multiplicité, à la pluralité, est une chûte et une souillure. Or, la multiplicité, la pluralité, c'est la vie. La vie est donc entachée et viciée dans son fonds. La pensée, l'action, sont la source du mal; et ce mal est la cause immédiate des êtres. Cette opinion, inhérente au bouddhisme, a influé d'une manière bizarre, même sur sa cosmogonie. On y voit que l'ignorance (*avydia*), avec les erreurs et les passions qu'elle entraîne, est ce qui donne au monde sensible son apparence, et aux intelligences leur individualité; existence apparente, existence individuelle : ce sont deux dégradations de l'unité suprême, où tout est enveloppé et confondu.

Ces conséquences funestes à l'activité morale de l'homme sont inévitables, quand on part du panthéisme. Il n'y a de moral que le théisme, qui conçoit Dieu, non comme l'essence, mais comme la cause du monde; non comme une négation indéterminée, une abstraction dont on ne peut dire qu'elle est bonne ou mauvaise, qu'elle est ou n'est pas; mais comme une volonté vivante et aimante, une intelligence libre et infinie qui est identique au bien et essentiellement contraire au mal. L'union de l'homme avec un tel Dieu ne se fait pas par l'anéantissement de ses facultés, mais par l'harmonie de ce qui est en tous deux, l'harmonie de la volonté, de l'intelligence, de l'amour de l'homme, avec la volonté, l'intelligence et l'amour de Dieu. Dans ce Dieu, le bien moral a sa sanction : car

il y a son principe; devant lui, la pensée, l'action, la vie, sont saintes, ou peuvent être sanctifiées; il n'éteint point l'homme, il le développe; il ne l'écrase pas, il le relève.

Ce Dieu, qui est celui des chrétiens et de Platon, le bouddhisme ne l'a pas connu : de là cet abîme où, malgré de beaux commencemens, sa morale vient s'engloutir. Mais après avoir reconnu cette infériorité radicale et en avoir proclamé la cause, il faut, pour être juste, ajouter qu'avant d'approcher ce terme funeste de l'activité morale que le bouddhisme s'efforce d'atteindre, il parcourt glorieusement un vaste champ de mérite et de vertu. Si le but est faux, la route est belle. Heureusement aussi elle est longue, et ce qui est déplorable dans la doctrine est difficile. Heureusement tout le monde ne peut prétendre à cette perfection qui est un anéantissement. C'est le partage de quelques saints, Dieu merci, assez rares. Mais ce qui est à la portée de tous, ce sont des devoirs, inférieurs selon le bouddhisme, très supérieurs en réalité. Pour arriver au nirvriti, il faut commencer par être bienfaisant, charitable, humble, chaste, patient. — Ce n'est, il est vrai, qu'une préparation, mais elle doit prendre quelque temps, et ce temps au moins est employé à un perfectionnement véritable. — C'est un immense service rendu au monde que d'avoir enseigné efficacement ces vertus, et des prétentions même funestes à des vertus supérieures ne le peuvent effacer. D'ailleurs, ce qui dans le bouddhisme est un vice en théorie, a été quelquefois utile. Prêché à des races violentes et grossières, les races tartares par exemple, l'excès de son exaltation contemplative était pour elles sans danger, et a pu contribuer à les adoucir. Parmi des populations dominées par les intérêts matériels comme les Chinois, il était peut-être besoin, pour combattre cette tendance trop positive, d'une tendance exagérée à l'abstraction et au détachement des sens. Ce qui est certain, c'est que partout où l'on a pu observer son effet, on l'a trouvé très salutaire; et je crois avoir fait en faveur du christianisme des réserves assez décidées pour pouvoir conclure en disant que, sous le rapport de la morale, le bouddhisme est le christianisme de l'Orient. Christianisme imparfait, christianisme informe, si l'on veut; c'est encore beaucoup. La chose est si vraie que nulle part le christianisme n'a trouvé plus de facilité à s'établir que dans les pays où le boud-

dhisme avait été son précurseur. Le bouddhisme lui prépare le terrain et le féconde, tandis que le brahmanisme ou l'islamisme le sèche et le brûle.

Par cela même que le bouddhisme rejetait les castes, il devait tendre à avoir un chef et une hiérarchie. — Aussi dès l'origine, voyons-nous à sa tête un patriarche qui est le représentant de Bouddha, et plus que son représentant. Dans une doctrine qui admet des existences successives, il était naturel d'en venir à supposer que chacun des chefs de la religion est une incarnation du même Bouddha. Ici ce n'est pas seulement la doctrine qui se transmet, c'est la divinité. On conçoit quelle autorité cette croyance peut donner au prêtre-souverain, en qui elle voit une personnification toujours renaissante de son dieu. — De là sans doute est née en partie la possibilité de discipliner régulièrement le clergé bouddhiste; et cette discipline n'a pas été étrangère au succès de la doctrine. Les rangs de ce clergé sont d'ailleurs ouverts à tous; le poste suprême est vacant à la mort de chaque titulaire, et tout enfant peut prétendre à être nommé dieu. Il y a là un principe de vie qui n'est pas dans l'organisation immobile et fermée des castes : c'est un rapport de l'église bouddhiste avec l'église chrétienne. Du reste elles se ressemblent à plusieurs égards, car toutes deux ont des moines, des religieuses et un pape.

Telle est cette religion, dont l'histoire, encore à faire, serait l'histoire de la civilisation dans une grande portion du monde. Je vais suivre, comme je l'ai dit, les principales phases et migrations du culte de Bouddha, à travers la nuit qui les couvre, et où brillent çà et là quelques traces lumineuses; ce sont en général les points par où M. Rémusat a passé.

On est maintenant unanime à penser que la religion de Bouddha est née dans le centre de l'Inde, dans la province appelée autrefois Magadah, maintenant Béhar. Une hypothèse étrange avait prétendu faire de Bouddha un nègre, arguant d'une disposition bizarre de la chevelure que présentent fréquemment les statues de Bouddha, comme si la race nègre avait jamais donné quelque chose à une race supérieure! Le détail de coiffure, pour lequel on renversait aussi lestement, et contre toute analogie, l'ordre des familles humaines, a été expliqué par un usage singulier de cer-

tains sectaires bouddhistes. Cette explication d'un fait sans autre importance par lui-même que celle que l'esprit de système avait voulu lui donner, a été accompagnée par M. Rémusat de curieux renseignemens sur les trente-deux qualités visibles et les quatre-vingts sortes de beautés que les textes chinois et mongols prêtent au législateur-dieu Bouddha. L'imagination minutieusement descriptive de ses sectaires a fait de lui un signalement fantastique, il est vrai, mais où la tradition a conservé les traits dominans de la race à laquelle appartenait le promulgateur du bouddhisme. Il y est dit positivement que Bouddha avait les cheveux bouclés, et point crépus, les lèvres roses, le nez proéminent; en un mot, s'il y a un Bouddha humain, il était beau comme l'ont été tous les fondateurs de religion; il n'était pas plus un nègre que la vierge Marie n'était une négresse, quoiqu'elle soit représentée noire comme une Africaine dans les anciens tableaux, dont les auteurs la confondaient avec sainte Marie l'Égyptienne; il appartenait à la race à laquelle appartiennent les Brahmes, race que la conformité de sa langue et de ses traits rapproche des populations grecques et germaniques, ainsi que des autres branches de cette grande famille de peuples à laquelle nous tenons, qu'on appelle Caucasique, et qu'on pourrait appeler Himalayenne.

L'époque de la naissance du bouddhisme est plus difficile à fixer que le lieu de son origine; aussi les opinions ont-elles varié considérablement sur ce point. Pallas hésite entre deux dates séparées par une distance de mille ans. M. Langlès, par une distraction inexplicable, fait naître Bouddha vers quatre cents ans avant Jésus-Christ, et mourir en 542, cent quarante-deux ans avant sa naissance, âgé de quarante-neuf ans, confusion assez plaisante, que M. Rémusat n'a eu garde de laisser passer sans la remarquer.

Pour lui, il a donné à la chronologie du bouddhisme une base nouvelle, par la découverte qu'il a faite, dans l'encyclopédie japonaise, d'une liste des trente-trois premiers patriarches bouddhistes, avec la date de la naissance et de la mort du plus grand nombre d'entre eux rapportée à la chronologie chinoise. D'après ces documens, la mort de Bouddha aurait eu lieu en 950 avant Jésus-Christ, qu'il aurait ainsi précédé de près de dix siè-

cles. Sakya-Mouni (c'est le nom terrestre de Bouddha) meurt à soixante-dix-neuf ans. Le premier des patriarches, celui qui reçut immédiatement de lui sa doctrine, fut un brahmane : au brahmane succèdent, l'un après l'autre, trois patriarches pris dans chacune des autres castes, un kchatrya, un vaysia, un soudra; signe évident, dès l'origine, de la communauté de priviléges religieux établie entre tous les hommes.

Le document dont nous parlons dit peu de chose sur chacun des patriarches; il les peint menant une vie austère et mortifiée qu'ils terminent d'ordinaire en se précipitant volontairement dans les flammes, comme les anciens le racontent de plusieurs bouddhistes que, sous le nom indien de Samanéens et le nom grec de gymnosophistes, ils distinguaient des Brahmanes.

M. Rémusat attachait une confiance entière à cette liste de patriarches qu'il avait découverte. Les principales époques qu'elle assigne au développement du bouddhisme s'accordent assez bien avec le peu qu'on sait de l'histoire de cette religion, et avec les traditions des autres peuples de l'Orient qui l'ont embrassée, notamment des Cingalais. Cependant, quoi qu'en dise M. Rémusat, il est difficile que chacun des patriarches ait eu une vie moyenne de soixante dix-neuf ans. Ce qu'il me semble alléguer de plus décisif pour établir que la liste n'a pas été forgée après coup, c'est que, sur le nombre total des patriarches, il y en a deux dont l'époque n'est pas indiquée, et huit pour lesquels on se borne à un rapprochement indéfini avec les règnes des empereurs chinois. Un faussaire, dit M. Rémusat, n'eût pas manqué de donner toutes les dates avec une feinte exactitude : cela est vrai, mais sans recourir à un faussaire, sans admettre que toutes les dates soient inventées, on peut croire qu'il y a eu dans cette série des lacunes, et qu'elles ont été remplies arbitrairement; le monument n'en est pas moins très important. Il suffit que la vraisemblance de l'ensemble soit constante, il n'est pas besoin que la certitude des détails soit démontrée.

Le cosmopolitisme, qui est l'essence de la religion de Bouddha, a dû susciter, dès l'origine, des missionnaires dans son sein, et faciliter par là les conquêtes de son prosélytisme. Aussi voit-on, cent soixante-sept ans avant Jésus-Christ, le vingt-deuxième patriarche voyager jusqu'à Fergana, dans la petite Boucharie, à quatre

cents lieues de l'Inde, du pays arrosé par les fleuves sacrés, et hors duquel, selon les Brahmanes, il n'est point de salut.

Ceux-ci commencèrent par tolérer la secte nouvelle qui s'était détachée de leur religion, et se bornèrent, pendant plusieurs siècles, à la condamner comme hérétique ; sitôt qu'ils commencèrent à la redouter, ils la persécutèrent. Le bouddhisme alors chercha un refuge au midi, dans l'île de Ceylan. Cette île, déjà célèbre dans les traditions brahmaniques, théâtre des aventures qui remplissent une partie du Ramayana, et d'où Rama enleva sa femme Sita, par le secours de son ami, le roi des Singes ; Ceylan devint le sanctuaire de la religion rivale.

MM. E. Burnouf et Lassen qui, dans leur essai sur le pali, ont su rattacher à leurs découvertes philologiques des éclaircissemens importans pour l'histoire des religions, ont démontré que, du sixième siècle avant notre ère, datait la transplantation du bouddhisme à Ceylan ; ils ont fort bien établi qu'il a passé de là (en 543 avant Jésus-Christ) dans l'Inde ultérieure, chez les Birmans, dans le Pégu, à Siam, en même temps qu'il pénétrait aussi à Java.

Ainsi la religion persécutée allait s'étendant au sud et à l'orient de son berceau ; elle ne tarda pas à se répandre dans un pays immense où elle est devenue la foi du plus grand nombre, et où son histoire rentre plus particulièrement dans le sujet de cette notice ; elle s'établit à la Chine.

Près de quatre siècles avant Jésus-Christ (390), quelques livres bouddhistes y avaient déjà pénétré, et avaient été traduits en chinois, mais ce ne fut qu'environ neuf cents ans après, à la fin du cinquième siècle de notre ère, que le vingt-huitième patriarche bouddhiste, nommé Bodhi-Dharma, transporta de l'Inde avec lui le centre de la religion dont il était le chef, dans l'empire du milieu.

Les Chinois lui donnent le nom de Ta-Mo, et à cause de ce nom il a été confondu, tantôt avec saint Thomas, tantôt avec un certain Thomas, disciple de Manès ; mais la date de sa mort (491 ans après Jésus-Christ), avérée par le témoignage irrécusable de l'histoire chinoise contemporaine, met au néant ces suppositions erronées. Cette époque coïncide d'une manière remarquable avec la grande persécution du bouddhisme dans l'Inde. Ce fut alors en effet que

la haine sourde que les brahmanes nourrissaient depuis longtemps contre les bouddhistes éclata par un horrible massacre. Il paraît que les inimitiés philosophiques furent de moitié dans cette persécution avec l'intolérance sacerdotale, car c'était un philosophe de la secte, il est vrai, la plus théologique, appelée Mimansa, ce Khourila-Batta qui souleva contre les sectateurs de Bouddha les chefs et les populations de l'Inde, et qui fit retentir ce terrible anathème : « Depuis la mer du midi jusqu'au pied de l'Himalaya couvert de neige, que celui qui épargnera les femmes ou les enfans des bouddhistes soit livré à la mort. »

Cette sanglante extermination, qui semblait devoir anéantir le bouddhisme, fut ce qui lui livra presque toute la haute Asie. Repoussé de l'Inde, il se répandit sur tous les pays environnans, à l'est sur la Chine, au nord sur le Thibet, et à l'ouest sur la Perse, enfin chez les diverses nations tartares. Suivons ses destinées dans ces différens pays.

D'abord, il faut dire que le fer et le feu, aux mains du fanatisme religieux et philosophique, n'avaient pas suffi à extirper radicalement le bouddhisme du sol de l'Inde. On y rencontre des vestiges de cette croyance, encore après le XIe siècle et jusqu'au XVIe. Maintenant elle n'y existe plus sous son nom ; mais on la retrouve dans quelques sectes qui semblent sorties de son sein, entre autres la secte des Djainas. La même cause qui avait fait émigrer en Chine le chef de la religion bouddhiste, porta au VIIe siècle les mêmes doctrines dans les contrées montagneuses du Thibet, qui reçurent aussi à cette époque leur écriture de l'Inde, contrée à laquelle ils doivent ce qu'ils ont de civilisation, bien loin de lui avoir rien donné, comme on l'avait cru. Cette importation du bouddhisme indien au Thibet ne fut point la source du lamisme qui s'y constitua plus tard. Le lamisme se rattache au bouddhisme chinois, qui avait à sa tête le successeur des patriarches émigrés de l'Inde. On voit bien au IXe siècle un religieux chinois qui vient tenter une réforme du bouddhisme plus grossier des Thibétains ; mais il est vaincu dans une discussion solennelle par un Indien défenseur de l'orthodoxie thibétaine, et retourne en Chine, laissant une de ses bottes pour tout souvenir et adieu à ses partisans, qui paraissent avoir été peu nombreux. Au Thibet, on continua de se passer de la

doctrine plus épurée que le réformateur chinois était venu apporter sous le nom de grande doctrine, et d'aller à Ceylan étudier les traditions bouddhistes de l'Inde, qui s'y étaient transportées dans leur intégrité avant de se modifier à la Chine.

Les prédications chinoises furent plus heureuses dans d'autres pays plus civilisés, et où les missionnaires indiens ne les avaient pas devancées. C'est ainsi qu'elles établirent le bouddhisme au Japon et en Corée, probablement vers le VIe siècle après Jésus-Christ.

D'autre part, il continuait à se répandre de l'Inde au nord et à l'ouest parmi les nations tartares et les nations gothiques qui étaient les barbares du monde chinois, comme leurs frères étaient les barbares du monde romain. Au IVe siècle de notre ère, des pélerins chinois trouvèrent dans la partie nord-est de la Perse des populations gothiques qui, descendues des plateaux de l'Asie centrale, avaient fondé sous l'influence du bouddhisme un état civilisé.

Sur les plateaux même, dans les steppes de la petite Boucharie, le bouddhisme en se propageant semait des monastères, et établissait des relations commerciales entre l'Inde et les villes tartares. L'un de ses foyers principaux, qui furent en même temps des foyers de commerce et de civilisation, était cette ville de Kothan, dont M. Rémusat a traduit l'histoire, et qu'il appelait la métropole du bouddhisme en Tartarie. Cette histoire, assez maigre dans sa première partie, et dont la seconde est remplie de merveilles extravagantes, n'en contient pas moins des indications précieuses pour l'histoire du bouddhisme. Ainsi on voit qu'il n'y était pas encore établi à la fin du premier siècle de notre ère; en l'an 73, le roi de Kothan, qui fait la guerre aux Chinois, ne connaît pas la doctrine; il est entouré de devins, il adore Dieu sous le nom de *l'Esprit*. Telle était la religion formée d'un théisme vague et d'incantations qui avaient cours parmi les nations tartares avant le bouddhisme, comme on le peut voir dans l'histoire de Gengis-Khan. C'est ce qu'on a improprement appelé le schamanisme (1). Au Ier siècle, Kothan en est encore à ce culte grossier et primitif; à

(1) En altérant le mot sanscrit *samana*, nom que se donnent les bouddhistes, et qu'on a transporté, sans raison, aux prêtres du culte qu'ils ont remplacé.

la fin du IVe (397-401), le bouddhisme y a établi de nombreux monastères, dont l'un a été quatre-vingts ans à s'élever. Ce qui place au IIIe siècle, et peut-être au second, l'introduction du culte de Bouddha. Une légende, au reste assez plate, a du moins l'avantage de montrer l'origine que la tradition assignait au bouddhisme en le faisant apporter de Cachemire. On voit donc toujours depuis trente siècles le mouvement religieux et civilisateur partir du midi pour refluer vers le nord, et remonter des plaines de l'Inde sur les plateaux du Thibet. Ce qui n'empêche pas que primitivement le brahmanisme ne soit entré dans l'Inde par le nord; mais ces premiers commencemens se perdent dans la nuit des temps, se cachent sous le silence ou l'obscurité des traditions, tandis que les voyages plus récens du bouddhisme, bien que leur début soit antérieur à l'histoire grecque et romaine, peuvent être suivis, et nous éclairent sur l'influence des idées indiennes, en attendant que nous en puissions débrouiller les origines.

Revenons du bouddhisme indien au bouddhisme chinois, qui doit faire aussi ses conquêtes, et d'où sortira le lamisme.

Nous avons vu les bouddhistes chinois repoussés du Thibet où ils voulaient substituer la grande doctrine à la petite, c'est-à-dire la théologie philosophique à la mythologie légendaire. Malgré cet échec lointain, le successeur des anciens patriarches de l'Inde, établi à la cour des empereurs de la Chine, continua d'être le premier personnage du bouddhisme; il profita du voisinage de la majesté impériale, comme l'évêque de Rome de la majesté des souvenirs attachés au Capitole. Placé au centre du grand empire qui affectait un droit de souveraineté plus ou moins réel sur tous les peuples convertis au bouddhisme, le patriarche leur apparut comme le chef naturel de leur religion, comme une incarnation légitime de leur Dieu. Personne ne lui contesta la transmission authentique de la doctrine et de l'ame de Bouddha.

Telle fut l'origine de la suprématie du patriarche chinois. Le Thibet fut d'abord le pays qui la reconnut le plus difficilement. Tenant la doctrine d'une autre source, il ne faisait pas grand compte de ces prétentions. Mais, après la conquête de la Chine par les Mongols, quand les petit-fils de Gengis-Khan menacèrent à la fois le Japon et l'Égypte, Java et la Silésie, le bouddha qui était alors à

la cour de l'empereur dont la puissance était si grande, et sur qui l'éclat en rejaillissait, fut élevé au rang des rois. Il se trouva qu'il était Thibétain. On lui assigna pour cette raison des domaines dans le Thibet : c'est la donation de Pepin. Devenu prince temporel, le patriarche, qui prit le nom thibétain de lama (prêtre), organisa plus fortement que jamais la hiérarchie, dont cette longue série de chefs avoués de la religion avait établi les bases. Les successeurs de Gengis-Khan, ces princes que la naïve relation de Rubruquis nous montre incertains et assez indifférens entre les croyances mahométanes et bouddhistes, nestoriennes et catholiques, se plaisant aux pompes de tous les cultes, faisant discuter toutes les religions devant eux, sans se laisser convaincre par aucune; ces princes, devenus maîtres de la Chine, demeurèrent fidèles à leur système de tolérance et d'indifférence religieuse. Les premiers empereurs de cette dynastie, flottant entre la religion étrangère des bouddhistes et la doctrine nationale des sectateurs de Confucius, ne se montrèrent persécuteurs qu'à l'égard des tao-ssé dont ils firent brûler les livres; ils semblent cependant avoir incliné au bouddhisme, du moins c'est ce que les lettrés leur ont assez amèrement reproché. Ils en vinrent même à une sorte d'éclectisme, et déclarèrent que les lettrés étaient supérieurs dans les sciences morales et politiques, et les bouddhistes plus éclairés touchant la métaphysique. Sous la dynastie des Mongols, le lamisme, cette nouvelle organisation de l'église bouddhique, qui venait de se former à l'ombre de leur puissance, fit des progrès rapides. C'est alors que fut rédigée la gigantesque collection des livres sacrés thibétains, pour laquelle on employa trois mille onces d'or.

Après l'expulsion des Mongols, les lettrés, qui avaient été l'ame de la réaction nationale contre la dynastie tartare, les lettrés ne paraissent pas avoir persécuté le bouddhisme, bien qu'il dût avoir à leurs yeux le double inconvénient d'être une doctrine rivale et d'avoir été protégé par une domination étrangère. Selon M. Abel Rémusat, la dynastie des Ming, qui succéda aux empereurs mongols, eut encore plus qu'eux de zèle et de vénération pour le bouddhisme, tant il était déjà enraciné à la Chine.

L'invasion des Mantchoux, qui replaça la Chine sous le joug tartare qu'elle porte encore, y affermit le bouddhisme, qui était la

religion des nouveaux conquérans. Sous cette dynastie fut composé le dictionnaire polyglotte, que M. Rémusat appelle la Somme du bouddhisme. En effet, chacune des expressions philosophiques ou des dénominations mythologiques qui se rapportent à Bouddha, est là en cinq langues : en sanscrit, en chinois, en mantchou, en mongol et en thibétain.

M. Rémusat avait commencé à traduire avec M. E. Burnouf ce précieux recueil; on peut dire que ce travail, exécuté par deux hommes si capables de s'en bien acquitter, nous eût donné la clef, ou plutôt les clefs du bouddhisme, car il a plusieurs portes, et on n'arrivera à le pénétrer que si chacun se charge d'en ouvrir une. En un mot, il faudra, pour résoudre cette grande question, l'attaquer par la Chine, par l'Inde, par la Tartarie et par le Thibet.

Je suis obligé de faire en petit, dans cette esquise, ce qu'on ferait en grand dans une histoire du bouddhisme, de me déplacer avec lui, et de voyager sur ses pas d'un pays à l'autre, pour suivre ses mouvemens : nous avons vu ce qu'il avait été à la Chine; terminons en disant ce que, depuis l'érection du lamisme, il fut chez les nations tartares et dans le Thibet même.

Si les Mongols de la Chine, quoique retenus par des considérations politiques, s'étaient montrés pourtant favorables au bouddhisme, les Mongols de la Tartarie, libres de tout lien religieux, l'embrassèrent avec une telle avidité, qu'il eût été impossible au bout de quelques années, dit M. Rémusat, de distinguer les catéchistes des néophytes. Aux farouches capitaines de Gengis-Khan succédèrent presque subitement de contemplatifs lamas, et l'ambition des conquêtes fut remplacée par celle d'atteindre à la perfection par l'anéantissement extatique (nirvana), et d'arriver *au rivage opposé*, c'est-à-dire, de rentrer dans le sein de l'ame universelle. A cette nouvelle direction d'idées, les Mongols durent, outre l'adoucissement de leurs mœurs, une littérature. Des ouvrages religieux en sanscrit et en thibétain, langues sacrées et lithurgiques du bouddhisme, se conservèrent et se traduisirent dans des monastères de la Mongolie, comme des livres latins au moyen-âge dans des cloîtres de la Saxe et de l'Angleterre. M. Rémusat déplorait avec un peu de ressentiment la destruction toute récente d'un de ces monastères, qui contenait une magnifique bibliothèque

mongole, thibétaine et sanscrite. Cette bibliothèque, qu'avaient épargnée des Tartares, devait périr par l'incurie des autorités russes et la poltronerie de quelques savans, qui envoyèrent à leur place un escadron de Cosaques, pour faire l'inventaire des livres. Cette fois les Européens furent les barbares.

C'est principalement le Thibet qui, depuis l'établissement du lamisme, avait été le foyer d'où la doctrine de Bouddha se répandait chez les nations tartares.

Les Mongols l'adoptèrent, avons-nous dit, sous les premier successeurs de Gengis-Khan (en 1247), et le lama qui l'établit définitivement parmi eux, Sakya-Pandita, leur communiqua en même temps l'alphabet syriaque, qu'il avait emprunté aux Turcs Oigours, et que ceux-ci avaient reçu des nestoriens. Ainsi ce fut sous le manteau du grand lama, pour ainsi dire, et sous le couvert du bouddhisme, que cette écriture, qui appartenait à des prêtres chrétiens, passa chez les Mongols.

Le bouddhisme dont la douceur tendait à pacifier ces peuples turbulens, adopté d'abord par eux avec enthousiasme, eut de la peine à y prendre racine; au milieu de l'anarchie qui ne pouvait manquer de suivre les conquêtes des Gengiskhanides, il fut comme étouffé. Mais vers la fin du XVIe siècle, un chef, nommé Altan, ayant apparemment compris le parti qu'en pouvait tirer son autorité, employa ses efforts à le faire refleurir. Quelques victoires dans le Thibet avaient mis entre ses mains des prêtres lamistes qui paraissent lui en avoir inspiré l'idée, à peu près comme il arrivait quelquefois dans les premiers siècles du christianisme à des prêtres romains pris par des chefs barbares, de convertir leurs maîtres. Enfin le prince mongol résolut d'inviter le suprême pontife, le grand lama, Bouddha en personne, à se rendre dans ses états. Le divin personnage ayant appris qu'il y avait encore chez les Tartares des restes de leur ancienne foi, consentit au voyage. Je passe les miracles qui l'accompagnèrent; du reste, ce qui parut un évènement fort simple dans les idées de la métempsycose indienne, le prince et le lama se reconnurent pour s'être autrefois rencontrés dans une existence antérieure. Altan avait jadis porté le nom de Khoubilai, ce petit-fils de Gengis-Khan, sous lequel les Mongols embrassèrent le lamisme, et pour le dire en passant, le mortel qui probablement

a régné sur le plus grand nombre d'hommes, quoique la gloire de son nom tartare ne soit pas très populaire, et encore moins celle de son nom chinois, Chi-tsou ; de son côté, le lama se rappelait parfaitement avoir reçu de Khoubilai de grands honneurs, trois siècles avant, quand il était le lama Pagspa, neveu de celui qui avait enseigné l'art d'écrire aux Mongols; enfin l'interprète qui servait à leurs entretiens fut reconnu pour avoir parcouru avec eux le cercle des transmigrations. Ces trois personnes, qui se connaissaient de longue main, devaient s'entendre parfaitement. Aussi l'empereur tartare et le pape thibétain se concertèrent pour abolir certaines coutumes qui sentaient la barbarie, et se séparèrent en bonne intelligence, après avoir échangé des épithètes honorifiques. L'un reçut le titre de l'immense et suprême porteur de sceptres; l'autre celui de prêtre-océan (dalai-lama), qui ne remonte pas plus haut; titre que le lama a transmis à ses successeurs, ou, pour mieux parler, que, durant ses diverses transmigrations, Bouddha a continué de porter jusqu'à nos jours.

L'église lamaïque a eu depuis, comme toute église, ses troubles et ses schismes. Les empereurs de la Chine ont intervenu dans ces débats en occupant le Thibet militairement. Aujourd'hui le grand lama est autorisé, par le tribunal des rites, à s'appeler dieu suprême, pourvu qu'il ajoute et sujet obéissant. S'il perd la faveur impériale, on l'invite à venir à la cour, on le reçoit avec de grands honneurs; le fils du ciel pousse la bonté jusqu'à le faire soigner par ses médecins. Au bout de quelques jours, on lit dans la Gazette officielle que Bouddha a changé de demeure, et se trouve ainsi tout porté pour renaître au Thibet. Il paraît qu'en ce moment il n'y a pas de grand lama reconnu, parce qu'un débat s'est élevé entre le sacré collège du Thibet et l'empereur de la Chine. Les Thibétains prétendent reconnaître Bouddha dans un enfant né dans leur pays, et l'empereur mantchou croit avoir des raisons d'affirmer que Bouddha a fait cet honneur à sa famille en renaissant dans un de ses membres.

Quand la mort a surprit M. Rémusat, il était occupé d'une publication faite pour jeter le plus grand jour sur l'histoire du bouddhisme, et par suite sur l'état fort peu connu de la civilisation dans l'Inde, le Thibet, et la Perse orientale, du IVe au VIIIe siècle de notre ère. Il s'agit de plusieurs voyages entrepris par des religieux

de la Chine, allant, comme en pélerinage, visiter tous les lieux consacrés dans ces divers pays par des légendes bouddhiques, voyageant de temple en temple, de monastère en monastère, recueillant toutes les traditions qui concernent leur croyance, et en faisant la statistique, comme quelques siècles plus tard Benjamin de Tudèle fit celle du judaïsme. Malheureusement leur récit est aussi sec que le sien, et comme lui ne voit partout que des juifs, eux ne cherchent en tout pays que des sectateurs de la doctrine de Fo. Cependant il est impossible qu'ils ne rencontrent pas par hasard et ne recueillent, comme à leur insu, des renseignemens très instructifs sur les pays qu'ils traversent, et dont pour la plupart on ne sait absolument rien à cette époque : ce sont eux qui ont appris, par exemple, l'existence du royaume du Pot-d'Or, fondé dans le nord de la Perse par des Goths bouddhistes. Un seul fait de cette nature compense bien des lacunes. En ce qui concerne l'histoire du bouddhisme, histoire dont on a pu entrevoir l'intérêt, c'est un document capital. La traduction du premier de ces voyages est achevée et paraîtra bientôt. M. Klaproth compte traduire les autres. Malheureusement le commentaire dont M. Rémusat accompagnait sa traduction n'en dépasse pas la moitié, commentaire plus précieux peut-être que le texte; il avait été tiré tout entier des auteurs chinois, où le savant traducteur avait pu découvrir quelques éclaircissemens sur les objets dont parlent les auteurs de la relation. Ce qui manque à ce commentaire, pour être achevé, doit inspirer les plus vifs regrets. Là eussent trouvé leur place les résultats des lectures et des réflexions de M. Rémusat, dirigées principalement, depuis plusieurs années, sur l'histoire du bouddhisme. Il est cruel de penser qu'avec lui ont péri tant de recherches et d'idées dont il ne reste rien. Quand les mêmes lectures seront-elles faites par un homme d'un esprit supérieur comme le sien? C'est ce sentiment surtout qui a fait prendre la plume à l'auteur de cette notice. En voyant tout ce que la véritable érudition perdait en M. Rémusat, j'ai éprouvé le besoin de dire ce qu'il avait fait pour elle, et ce qu'il aurait fait sans la mort qui l'a frappé à quarante-deux ans; en consacrant à exposer le résultat de ses principales découvertes quelques notions puisées dans son enseignement, j'ai cru remplir un devoir envers lui.

J.-J. Ampère.

HISTOIRE BIOGRAPHIQUE

ET CRITIQUE

DE LA LITTÉRATURE

ANGLAISE

DEPUIS CINQUANTE ANS.

DEUXIÈME PARTIE. — POÈTES ANGLAIS [1].

COLERIDGE. — Il est des poètes et des hommes de talent dont la réputation s'appuie moins sur des productions achevées que sur la confiance générale qu'inspire leur capacité, sur le crédit littéraire qu'ils ont su acquérir : tel est Samuel Taylor Coleridge. On remarque beaucoup d'inégalités dans ses poèmes; tantôt de la vigueur et de l'élan, tantôt de la douceur et une grace ravissante; souvent une moralité haute; quelquefois de la tendresse et un pathétique naïf. Il aime à semer ses œuvres de sentences morales et de belles pensées, qu'il exprime avec brièveté et

(1) Voyez le numéro du 1er novembre.

avec grace; son imagination, quand il l'abandonne à son essor naturel, est hardie et originale.

Geneviève, admirable poème, rappelle les vieux troubadours et se pare de tous les prestiges de la chevalerie chrétienne. *Le Vieux Matelot* (OLD MARINER) est un chant de mer, et *Christabel* un chant des cieux, dans lequel la Muse s'est élancée jusqu'aux dernières limites de l'invention et de la vraisemblance. Dans son hymne intitulé : *Incendie, Famine et Massacre*, il a ranimé l'inspiration des sibylles et des furies, et prêté à ces agens de ruine et de malheur un langage digne d'eux. Chacun de ces poèmes est un chef-d'œuvre dans son genre (1). *Christabel*, il est vrai, n'est qu'un fragment, dont la conception d'ailleurs est si extraordinaire, que même ces critiques rares qui ont de la poésie dans la pensée et dans l'ame, reculent devant une création si bizarre. Mais l'auteur prête à la superstition une grandeur surnaturelle; et, sans s'écarter des croyances populaires, il atteint ce qu'il y a de plus sublime et de plus terrible à la fois dans le monde invisible. Souvent, lorsque Coleridge a ouvert au public les portes miraculeuses de sa poésie, il s'arrête tout à coup, se tait, les referme et nous laisse dans l'obscurité, soit que la source de son inspiration se trouve tarie, ou qu'il refuse d'entraîner après lui, dans des régions inconnues, les intelligences vulgaires. L'inspiration première de *Christabel* se trouve évidemment dans la légende gothique de Merlin,

(1) Il y a quelque chose d'incomplet et de vague chez Coleridge, qui nous semble trahir une faiblesse involontaire d'intelligence. Personne ne cause mieux que lui; nul ne disserte avec plus d'abondance, d'élégance, de grace, d'érudition, sur tous les sujets imaginables. Il est permis à l'homme qui cause de négliger la correction et la fixité de sa propre pensée, de ne pas formuler toujours nettement son opinion, et d'abandonner les rênes de la causerie à une négligente et brillante facilité; mais quand le poète veut créer, il est bien forcé d'imiter Dieu, de renfermer sa pensée dans des limites matérielles, de la façonner en artiste, de lui donner une expression précise et arrêtée. C'est ce qui manque presque toujours à Coleridge. Son élan se perd sans s'achever. Sa verve éclate sans résultat. On ne sait guère à quoi se rattachent les plus beaux fragmens de ses œuvres. Un somnambulisme bizarre les a dictées; elles commencent comme un rêve, elles finissent comme un rêve. La bienveillance de M. Cunningham lui a fait trouver d'ingénieuses excuses pour ce défaut que nous ne pouvons nous empêcher de signaler. Ce qui manque à Coleridge, c'est la concentration; sa pensée touche à la fois à toutes les limites de la circonférence intellectuelle; il est érudit, poète, superstitieux, philosophe, moraliste; il veut trop accomplir; les ailes de sa Muse se referment; elle tombe, et s'assoupit sur le sol.

fort peu en harmonie assurément avec notre civilisation matérielle et incrédule.

Le Vieux Matelot (OLD MARINER) est une leçon touchante et un poème sans modèle. Coleridge nous apprend à ne pas traiter avec cruauté ces êtres inférieurs à nous dans l'ordre de la création, mais doués de vie et de sentiment, fils de Dieu comme nous. Un albatros, oiseau de bon augure, qui annonce le beau temps au matelot, est tué par le héros du conte, qui se fait un jeu de cette mort. Tous ses compagnons et lui-même sont punis par le ciel de cette inutile cruauté. C'est lui qui, dans le poème, raconte la mort de l'oiseau, la destinée étrange du navire et les aventures surnaturelles de l'équipage. On ne peut s'empêcher de placer cette ballade singulière et fantastique au nombre des créations les plus remarquables des temps modernes (1).

D'excellens juges regardent sa traduction de *Wallenstein* comme supérieure à l'original de Schiller. Il y a des passages remplis de passion et de verve dans sa tragédie intitulée : *le Remords* (REMORSE), drame fait pour être lu plutôt que pour être représenté. La prose de Coleridge est inégale; il sait décrire avec vivacité et avec force, et la relation de ses voyages est belle et animée. Quelquefois il est dramatique, comme lorsqu'il raconte ses courses à travers l'Angleterre, son apostolat chrétien, et la manière dont furent accueillis les sermons laïques qu'il prononça : trop souvent aussi il est obscur et mystique.

Né en 1773, il fut élevé à l'hôpital du Christ, s'y distingua par son éloquence, acquit bientôt de la célébrité comme poète, épousa l'une des sœurs de Mme Southey (2), écrivit des articles politiques pour un journal, fit des cours publics de poésie, et réunit ses ouvrages en deux volumes, qui obtinrent un grand succès. Coleridge, ami de tous les hommes célèbres de l'Angleterre, habite maintenant une jolie maison située auprès de Londres, y reçoit tous les vendredis la meilleure société, attirée par le charme d'une conversation brillante, spirituelle et enthousiaste. Il n'a rien écrit depuis long-temps. L'avenir, qui le jugera d'après ses meilleurs poèmes, le placera sur la même ligne que les hommes les plus distingués de cette époque (3).

(1) Byron s'est beaucoup moqué de l'*Old Mariner*. C'est, comme la plupart des créations poétiques de Coleridge, une *fantaisie* brillante plutôt qu'une création achevée. La versification en est facile; l'idée principale du poète s'y développe avec plus de netteté que dans la plupart des productions du même écrivain.

(2) Voyez, dans le numéro du 1er novembre, la biographie de Southey.

(3) Coleridge est un des premiers écrivains anglais qui aient essayé de suivre le

LEYDEN. — Les *Scènes de l'Enfance* (SCENES OF INFANCY), *la Syrène* (MERMAID) et *la Cour de Keeldar* (COURT OF KEELDAR) attesteront long-temps le génie de John Leyden, qu'une mort prématurée a enlevé à ses amis et à la gloire. Fils de parens pauvres, il est né en 1775 auprès d'Ancram. Sa facilité, l'ardeur de son intelligence, et quelques chansons qu'il composa, lui valurent la protection et l'amitié de Walter Scott, dont la résidence était alors voisine d'Ancram. Ce poète inséra dans son premier recueil (1) deux ballades de Leyden, plus remarquables par l'imagination, la grace et l'élégance du rhythme, que par la vérité, la profondeur et l'entraînement.

On trouve dans les *Scènes de l'Enfance* des passages charmans et pittoresques, un sentiment vrai et gracieux de la nature; les traditions intéressantes et les beaux paysages de Teviotdale s'y reproduisent avec bonheur et souvent avec fidélité. Il ne manque à ce poème que la vigueur et l'originalité. L'oreille est charmée par une mélodie continue, plutôt que l'ame n'est élevée et remuée par la passion et le génie de l'auteur.

Lord Minto n'ignorait pas ce qu'il y a de douleur et de détresse dans la destinée du poète qui n'a que son talent pour soutien. Sans être sollicité, il offrit à Leyden une place administrative aux Indes-Orientales, place qui fut acceptée avec reconnaissance. Leyden quitta Walter Scott les larmes aux yeux, et partit pour les contrées du Soleil. On peut voir, dans les écrits de sir John Malcolm, avec quelle assiduité, avec quelle persévérance, Leyden se livra à l'étude des langues orientales. Déjà l'on s'attendait à voir s'ouvrir et se dérouler, sous cette main jeune et hardie, tous les trésors littéraires de la Perse et de l'Indoustan, lorsqu'en 1811,

cours mystique, non de l'érudition, mais de la pensée et de la critique allemandes. Ses études sur Schiller, Gœthe, Herder et Burger, ont laissé des traces dans tout ce qu'il a écrit.

Malheureusement, il n'a pas achevé de système, ni cherché à se rendre un compte philosophiquement exact de ses impressions. Un spiritualisme exalté, se combinant chez lui avec la pensée protestante, n'a rien pu produire de complet ni de saisissable. Il n'a pas échappé à la raillerie. « J'allai, dit Hazlitt, entendre « Coleridge, le fameux prédicateur laïque : lorsque je vis un petit homme noir, « sans dignité, sans tenue et sans grace, la figure rubiconde et fleurie, se débattre « dans une chaire, je fus singulièrement désappointé. » C'est dans un salon qu'il faut entendre Coleridge remuer toutes les idées contemporaines, soulever toutes les questions sans les décider, et répandre à flots cette brillante faconde, source de sa réputation.

(1) *Minstrelsy of the Scottish Border.*

attaché à l'expédition dirigée contre Batavia, il périt, consumé à la fois par l'ardeur du climat, par celle de son tempérament et par des études trop assidues. Toutes les fois que Scott m'a parlé du jeune Leyden, sa voix devenait émue, sa paupière s'humectait (1).

Lamb. — On reproche à la critique de refroidir et de décourager la verve des poètes. Si quelqu'un peut se plaindre d'elle, c'est bien Charles Lamb, que la *Revue d'Edimbourg* a traité avec une extrême dureté. Il avait publié quelques poésies dont les critiques écossais donnèrent au public l'idée la plus défavorable. Alors, abandonnant le Parnasse, Lamb s'est condamné à la prose, et ses essais, publiés sous le nom d'*Elia*, lui ont valu une réputation durable (2). Comme poète, il a imité le style énergique et suranné des contemporains de la reine Élisabeth. On peut lui reprocher peu d'élévation et de poésie idéale; mais

(1) Leyden a laissé une faible trace dans la poésie anglaise. On a déploré sa perte prématurée et les espérances détruites d'un beau talent desséché dans sa fleur.

De toutes les parties qui constituent le génie poétique, une seule, la mélodie musicale, la beauté des sons, le charme de l'oreille, appartenait à Leyden, lorsqu'il mourut.

(2) Lamb ne peut se classer au nombre des poètes. Parmi les écrivains anglais, il n'en est peut-être pas un seul qui n'ait essayé de *presser*, comme dit Montaigne, *la sentence aux pieds nombreux de la poésie*. Lamb a donc fait des vers comme tout le monde en fait; mais le vrai caractère poétique manque à Charles Lamb, dont les essais en ce genre furent assez malheureux pour justifier la sévérité des critiques. La *Revue d'Édimbourg* avait-elle si grand tort de dire à lord Byron que ses imitations d'Ossian manquaient de nouveauté; à Wordsworth, que son *Ane perdu* ne comportait pas une solennité de ton aussi majestueuse; à Walter Scott, que son vers de huit pieds, si facile à construire, l'entraînait à une diffusion et une redondance malheureuse de paroles inutiles; à Charles Lamb, que sa poésie, copiée sur le type du XVIe siècle, manquait d'actualité et d'abandon? Cette puissance et cette rigueur d'examen accompagnent toujours et encouragent, au lieu de le rabaisser, l'essor des littératures vraiment fortes.

Lamb est, comme prosateur, l'écrivain le plus original de cette époque. C'est de la simplicité dans la profondeur, de l'originalité dans la naïveté; quelque chose de Montaigne et de Sterne, de Labruyère et d'Addisson; un mélange de qualités et de nuances dont l'effet est à la fois piquant, pathétique et nouveau. Il écrit peu, et chacun de ses *Essais* est le résultat d'une sensibilité originale, vive, mêlée à un travail de style d'autant plus admirable qu'il est simple.

chacun de ses vers est plein de pensée ou se distingue par quelque saillie d'imagination forte et bizarre.

Né en 1755, élevé à l'hôpital du Christ, comme Coleridge, dont il fut le compagnon d'études, il fit de bonne heure preuve d'une intelligence facile et étendue. Lié dans sa jeunesse avec Wordsworth et Southey, il passa pendant quelque temps pour un des disciples de l'*école des Lacs*. C'est une appréciation très fausse. Les Lakistes doivent leur impulsion à l'époque présente ; la Muse de Lamb cherche son inspiration dans le passé. C'est la campagne qu'ils chantent; Lamb ne s'occupe que de la ville. Ils traitent des affections naturelles et cherchent à peindre les passions dans leur élan naïf; Lamb s'occupe peu du murmure des forêts et de celui des ruisseaux; c'est dans la cité de Londres, au milieu du marché de *Covent-Garden*, sous les portiques de *Drury-Lane*, qu'il trouve les originaux de ses portraits. Sa lyre est un écho de sentimens bourgeois et de pensées citadines. Dans ses essais en prose, il se montre plus hardi et plus heureux. Une diction originale et singulière, une observation pénétrante et neuve, une sensibilité active et bienveillante, le classent parmi les critiques les plus remarquables de ce temps. Sa conversation ressemble à ses livres : spirituelle, brillante, quelquefois sarcastique, mais corrigeant toujours le sarcasme par une grande douceur d'ame et par une aménité qui ne manque jamais de mêler un compliment inattendu à une épigramme dont nul ne peut s'offenser.

Campbell. — Ce poète a su réunir l'élégance et la grace de l'école de Pope à la vigueur, à l'élan, à l'originalité de la nouvelle école. Son père avait soixante-dix ans quand il naquit à Glascow, en 1777. Enfant précoce, le premier usage qu'il fit de la plume fut d'écrire des vers. Presque tous les prix de ses classes lui appartenaient; et sa mère, alors veuve, eut à se réjouir des succès de son fils. Il devint précepteur dans une famille du comté d'Argyle. Plusieurs ballades manuscrites, entre autres le *Chant funèbre de Wallace*, coururent le monde et commencèrent la réputation du jeune homme.

Il n'avait guère plus de vingt ans lorsqu'il publia les *Plaisirs de l'Espérance* (1), poème qu'il dédaigne un peu maintenant, mais qui prouve

(1) Voyez le dernier numéro de la *Revue des deux Mondes*, où il est question des trois poèmes d'Akenside, de Rogers et de Campbell, intitulés : *Pleasures of Hope*, *Pleasures of Memory*, etc.

Ce genre de poème didactique dans lequel on passe en revue, comme au moyen d'une lanterne magique, tous les souvenirs, tous les personnages qui se rapportent à un même texte, ne peuvent obtenir l'approbation des hommes qui ont le senti-

une imagination haute et poétique, une sensibilité forte et profonde. Il produisit ensuite *Lochiel et le Sorcier*, puis *le Fils d'O'Connor*. La versification de ces poèmes est noble et grandiose; en lisant le second, il est impossible de ne pas s'associer aux douleurs que le poète décrit. Tous deux représentent admirablement les idées et les sentimens de la nationalité gaëlique. Le peuple écossais adopta ces deux poèmes avec transport.

Celui que préfère le poète lui-même est l'admirable roman en vers intitulé : *Gertrude de Wyoming*. On ne peut le lire sans être ému ; c'est une douleur touchante et paisible pour ainsi dire; c'est un pathétique plein de dignité et de grandeur, comme celui de Niobé. Cet ouvrage abonde en scènes domestiques, en peintures de l'amour filial et paternel, qui protègeront la gloire de l'auteur. En 1822, il publia *Théodoric*, poème moins naturel et moins heureux dans ses détails, mais qui ne manque pas de beautés.

Il a composé plusieurs chansons de guerre, véritables hymnes dont la diction est concise et ardente, dont l'élégance classique s'unit à une énergie et à une rapidité merveilleuses. Je ne connais que le *Chant de guerre de Bruce* (1) par Burns et le *Donuil Dhu* (2) de Walter Scott qui puissent entrer en comparaison avec ces morceaux lyriques. On y trouve, au milieu du fracas de la guerre et des cris de joie barbares des vainqueurs, un mélange de tendresse, de grace et d'humanité, une sympathie pour les vaincus, des sentimens mélancoliques et profonds qui donnent à ces œuvres un caractère d'originalité vraiment touchante; il me suffit de citer *Hohenlinden* et la *Bataille de la Baltique*.

Il y a plusieurs années, Campbell a publié plusieurs volumes d'Extraits des poètes anglais anciens et modernes, accompagnés d'excellentes notices et de dissertations qui prouvaient un jugement sain, une critique forte, pénétrante, libérale, éclairée. Il avait commencé la vie de Thomas Lawrence; mais il a abandonné ce projet après en avoir écrit quel-

ment véritable de la poésie. C'est ainsi que Delille a fait le poème de l'*Imagination*, et M. Esmenard celui de la *Navigation*. Rien d'épique, rien de dramatique dans la création de pareilles œuvres. C'est un enchaînement de petits tableaux, dans chacun desquels on peut montrer plus ou moins de talent, mais qui ne s'unissent par aucun point central, par aucun lien de grande et haute unité. Ce genre, oublié en Angleterre, a été un peu relevé récemment par l'enthousiasme religieux du second des Montgomery, qui a chanté en vers assez purs, mais entachés de monotonie, l'omni-présence de la Divinité.

(1) *Scots who ha'e wi' Wallace bled*, etc.

(2) Voyez la traduction de ce *Pibroch* dans notre dernier numéro.

ques pages. On dit qu'il publiera bientôt une notice sur mistriss Siddons. Il semble avoir rompu son ancienne et noble alliance avec la Muse. De temps à autre cependant, quelques vers lui échappent encore, dignes des beaux jours de sa fécondité. C'est à la Pologne qu'il a consacré ses derniers chants. Il vit dans l'espérance de voir encore ce noble peuple ressaisir son vieux diadème d'indépendance et refouler le czar dans ses déserts.

Campbell est de moyenne stature, d'un tempérament ardent, d'une ame bonne et généreuse. On l'accuse de distraction dans ses relations sociales : c'est le plus grand crime qui lui soit imputé. La jeunesse de Glascow a demandé qu'il fût nommé recteur de l'académie de cette ville. Quand il arriva sur la plate-forme du collége, elle était couverte d'une neige épaisse, et les jeunes gens, divisés en bataillons ennemis, s'attaquaient et se défendaient vivement. Le poète, inconnu de ces jeunes gens, se mêla dans leurs rangs, prit part à leurs combats; puis, tout couvert de neige, il prononça son discours d'inauguration, qui étincelait de poésie et d'éloquence (1).

Thomas Moore. — L'Irlande (2), avec toute son éloquence, sa sen-

(1) Le sentiment de la perfection de la forme, et de l'harmonie à établir entre la pensée et l'expression, entre le rhythme et l'image, se trouve chez Campbell à un degré rare, et que les plus grands poètes modernes ont à peine atteint. La verve lui manque peut-être, et le défaut de fécondité est le plus grand reproche que l'on puisse adresser à sa Muse.

Les sentimens doux et patriarcaux qui respirent dans *Gertrude de Wyoming*, la structure savante du rhythme, le soin merveilleux avec lequel le poète a poli et perfectionné son œuvre sans lui rien enlever de son énergie, conserveront longtemps et lègueront à l'avenir cette épopée de quelques strophes, espèce de *Paul et Virginie* en vers, l'un des plus précieux fragmens de la littérature anglaise. Vous diriez un beau vase grec, dont la matière est riche, et la sculpture délicate. Byron, qui se moquait de tout, n'a pas épargné Campbell, et a fait remarquer, en la parodiant, l'obscurité de quelques-uns des vers de *Gertrude*. Campbell affecte la concision, et tombe quelquefois dans le défaut de clarté. C'est un poète peu créateur : le mélange heureux de la sévérité hellénique et de la vigueur teutonique lui donne une sorte d'originalité piquante.

La place de Campbell est honorable et isolée. Il n'a imité personne, et sans se ranger sous la bannière de Byron, sans se tenir servilement enchaîné aux souvenirs de Pope, il a produit des œuvres en petit nombre, mais remarquables. Critique sévère, judicieux, concis dans sa prose comme dans sa poésie, il a longtemps dirigé le *New Monthly Magazine*, qui lui a dû une partie de son succès.

(2) Comment se ferait-on une idée nette de la situation intellectuelle de a

sibilité, son imagination, contribue peu, ou contribue moins qu'elle ne le devrait peut-être, à la richesse intellectuelle de l'Angleterre; toutefois la qualité de ce qu'elle nous donne est excellente. Elle n'a aujourd'hui qu'un représentant à la cour du Parnasse, Thomas Moore. Je suis très familier avec ses ouvrages et très peu avec sa personne.

Né à Dublin en mai 1780, il se fit connaître de bonne heure par la facilité spirituelle de sa conversation et par la grace de ses poésies légères.

Grande-Bretagne, si l'on ne se souvenait que son unité politique, si mal affermie, si controversée, si combattue, n'a pas encore passé dans les mœurs, et que ces dernières, toutes puissantes sur les productions intellectuelles, sont soumises à l'influence de trois nationalités divergentes? — Il y a toujours eu en Angleterre trois écoles très distinctes d'éloquence, de poésie, de style; trois courans intellectuels que l'on ne peut confondre, et dont l'un part d'Édimbourg et de l'Ecosse, l'autre de Dublin et de l'Irlande; le dernier, et peut-être le moins abondant et le moins énergique, de Londres même et de l'Angleterre proprement dite. Il y a chez les écrivains irlandais, Sheridan, Burke, Thomas Moore, Maturin, Banim, une empreinte de vivacité, d'éclat, de véhémence, quelquefois d'extravagance, dont lady Morgan est ou le type ou la caricature; chez les écrivains écossais, Walter Scott, Galt, Wilson, Burns, Lockhart, une habitude d'investigation philosophique et de recherches savantes, d'études de caractères, de respect pour le passé, de patriotisme local et d'émotions naïves et fortes, mêlées de pédantisme et de minutie; chez les Anglais proprement dits, un bon sens pratique, une habitude de se rapporter aux antécédens, un amour de la simplicité brute, de l'énergie primitive, de la discussion étendue et libre, peut-être aussi moins d'originalité native. Les écrivains de ces deux pays, l'Irlande et l'Écosse, qui roulent comme des satellites autour des destinées de l'Angleterre, conservent avec un amour religieux leur saveur et leur prédilection nationale. Godwin et Junius peuvent être cités comme modèles du style anglais; Burke et Sheridan, comme types de l'esprit irlandais perfectionné et civilisé; Scott et Burns, comme les échos admirables de la passion et de l'observation écossaises.

Quant aux plaintes de M. Cunningham, qui semble reprocher à l'Irlande sa stérilité actuelle, je ne sais si ces reproches sont bien fondés. Maturin, Banim, Thomas Moore, lady Morgan, O'Connell, sont Irlandais. Banim est un romancier remarquable; Maturin a eu des étincelles de génie; lady Morgan, malgré tout ce qu'on peut alléguer contre son style, est une femme d'esprit; et le grand agitateur O'Connell a donné plus d'une preuve de faconde et de talent. Ce n'est peut-être pas, il est vrai, par une raison forte et sévère que tous ces personnages se distinguent; mais cette dernière observation, si elle est exacte, vient encore à l'appui des remarques que nous avons placées au commencement de cette note.

Nos jeunes nobles l'admirent dans leur intimité. Le prince de Galles fit de lui son ami. Auteur de poèmes érotiques assez agréables, mais licencieux, publiés sous le nom de *Tom Little* (1), il reçut de la *Revue d'Édimbourg* un accueil tellement sévère, qu'il se crut obligé de provoquer en duel le directeur de ce journal. Tout ce que je sais de leur rencontre, c'est que l'un et l'autre vivent encore, se portent bien et sont intimes amis.

Moore publia ensuite une œuvre plus digne de son talent, les *Chansons nationales de l'Irlande* (IRISH MELODIES), qui parurent par numéros successifs, et dont le but était d'adapter aux plus beaux airs irlandais des paroles patriotiques, en harmonie avec leur sens intime et leur caractère particulier. La grace lyrique, la mélodie du rhythme, la concision et l'heureux choix des mots, ne manquent pas à ces compositions; on ne peut leur reprocher que d'être trop brillantes, trop épigrammatiques, trop civilisées, trop fardées pour les airs rustiques auxquels elles s'allient. C'est la gaîté du beau monde; c'est la vivacité du boudoir, souvent la grace du salon : la verve y est prétentieuse, l'enthousiasme factice, et la simplicité affectée. Ces défauts sont balancés par de grandes beautés, par d'innombrables élans de sensibilité véritable, par des saillies de haute et noble indignation contre les ennemis et les oppresseurs de l'Irlande, par une profonde sympathie pour ses douleurs, par une noble et pathétique vue de son avenir, par d'admirables retours vers la splendeur traditionnelle de ses annales. Les poésies érotiques de Moore offrent aussi des peintures naïves et tendres, éloquentes, pathétiques, quelquefois innocentes et pures.

Lalla-Rookh est une histoire orientale mêlée de prose et de vers. L'auteur introduit dans son œuvre, comme personnage épisodique et comme interlocuteur, un critique aussi tranchant que *Jeffrey* (2), aussi

(1) *Thomas le Petit*, allusion à son nom réel de THOMAS MOORE, et à sa taille exiguë. L'auteur de ces notes se souvient d'avoir eu peine à découvrir, un soir, le petit Moore (grande gloire alors et *lion* magnifique, comme on dit à Londres), absolument perdu entre trois douairières ses patrones, assises comme lui sur une ottomane. Les poèmes de Tom Little sont devenus le manuel des jeunes personnes qui professent une morale libre, et des *demoiselles du monde*.

La *Revue d'Édimbourg* blâme surtout Thomas Moore d'avoir traduit *Anacréon* en vers modernes, d'avoir *doratisé* le poète grec, et prêté à la sensualité naïve du chantre de Théos, la couleur d'une civilisation raffinée, corrompue et recherchée dans le vice. Il est difficile de ne pas penser à ce sujet comme la *Revue d'Édimbourg*.

(2) Jeffrey, fondateur de la *Revue d'Édimbourg*, ne pouvait guère établir et perpétuer cette dictature littéraire, redoutée même aujourd'hui, sans s'exposer à beau-

respecté, aussi sévère, aussi savant que lui, et qui donne son opinion sur le poème sans épargner jamais l'auteur ni l'ouvrage. Il se moque impitoyablement de cette prodigalité de fleurs odorantes, de parfums délicieux, de rubis étincelans, de diamans chatoyans, d'étoiles rayonnantes, de velours et de perles dont l'ouvrage est semé. Il faut avouer que le Sosie de *Jeffrey* rencontre de temps à autre des phrases très heureuses, des observations tout aussi justes que celles de son prototype. Rien de plus plaisant que la contrition et les douleurs du juge quand il découvre, à sa grande mortification, quece paysan qu'il a soumis à sa férule, cet obscur poète, si mal traité par lui, est le fils d'un prince et l'héritier d'un trône. On dit que cette idée comique a été suggérée à Moore par le changement qui s'opéra tout à coup dans la critique de l'*Edinburgh Review*. Elle avait dénigré lord Byron tant qu'elle avait vu en lui le grand seigneur; elle devint subitement bienveillante pour lord Byron whig et philosophe.

Le poème de Thomas Moore a pénétré jusqu'aux extrémités du monde, et son nom est populaire dans tous les pays civilisés. Ses œuvres satiriques sont une espèce d'acide nitrique dont l'effet est cruel pour la victime que le poète a choisie. Le prince de Galles, lorsqu'il devint régent d'Angleterre, fit de grands changemens dant sa maison, traita froidement plusieurs de ses amis, et entre autres Thomas Moore, qui se vengea en poète offensé; il publia quelques redoutables poèmes, épines aiguës qui restèrent long-temps enfoncées dans le flanc du monarque (1).

coup d'inimitiés. Quelques clameurs qu'aient dû soulever Jeffrey, Gifford, Hazlitt et plusieurs autres qui se sont contentés de soumettre à leur observation le déploiement des forces contemporaines, leur influence a été aussi puissante que profonde et utile, comme nous l'avons dit plus haut. Ce qui est étrange, c'est que l'on pourrait reprocher plutôt à la *Revue d'Édimbourg* et au *Quarterly* l'indulgence de quelques appréciations que la cruauté de leurs critiques. Assurément, la misanthropie affectée de lord Byron, modèle d'une école ridicule; la prétention de Moore; le rhythme facile, brisé, vagabond, de Southey, dont les vers ne sont guère que de la prose déguisée et enivrée, méritaient quelques observations; l'avenir, tout en rendant hommage à ces hommes supérieurs, sera bien plus sévère envers eux.

(1) Les *Lettres interceptées* (Two-Penny Post-bag), recueil d'épitres en vers, que Thomas Moore attribuait aux principaux personnages de la cour et au prince régent lui-même, eurent un énorme succès. Ce sont de très bonnes et très caustiques plaisanteries légères, vives, pleines de gaieté, de saillies, de caricatures heureuses, de parodies fines ou grotesques. Moore excelle dans ce genre. Il a écrit plusieurs ouvrages en prose; on l'accuse, avec assez de raison, de manquer de simplicité. Dans *Lalla*

Cet écrivain célèbre est très petit de taille; son caractère est obligeant; il est recherché dans sa parure et très aimable dans le monde.

WILSON. — La partie occidentale de l'Écosse a produit Burns, Grahame, Campbell et Wilson (1). Il est né en 1789 à Paisley. Son père, homme fort riche, lui fit donner une éducation classique d'abord à Glascow, puis à Oxford, où il obtint des succès éclatans. On couronna une de ses compositions en vers, intitulée : *la Sculpture antique*, œuvre qui promettait un talent remarquable.

Rookh, le même défaut se joint à une surabondance de couleur locale, qui approche quelquefois du pédantisme.

L'école de Thomas Moore, son style orné, et, pour ainsi dire, composite sa prose scintillante, sa verve quelquefois affectée, et qui, dans ses élans érotiques, manque trop souvent d'abandon et de naïveté; le mélange de prétention à la science orientale et de grace recherchée qui caractérisent sa manière, ont obtenu un grand succès dans le monde fashionable, il y a quelques années. Mais ce vernis d'élégance commence à s'écailler et à tomber; mais cette surabondance d'ornemens commence à n'être plus de mode; mais on s'aperçoit déjà que Thomas Moore a usurpé la place de poète de premier ordre, et que le ranger au niveau de Scott et de Byron, c'est assigner à sa Muse coquette et fleurie un rang trop élevé pour elle. Sans doute, il y a beaucoup d'esprit, de facilité et d'éclat chez ce poète; mais la conception de ses œuvres manque de force, et la sévérité du goût, la grandeur des idées, la puissance de la passion, se laissent trop rarement remarquer dans ses écrits.

(1) Aujourd'hui rédacteur en chef du *Blackwood's Magazine*, Robert Wilson exerce une très haute influence sur la littérature d'Écosse. C'est surtout comme prosateur qu'il est remarquable, par l'abondance de sa diction, le libre emploi de tous les idiotismes vulgaires, qu'il relève et fait valoir par le mélange hardi de toutes les couleurs. Il y a plus d'un rapport entre sa prose vigoureuse et la prose enflammée de *Diderot*. Il soutient le parti conservateur, ou le *torysme*, dernier débri du jacobitisme antique, et le défend avec éloquence. *Wilson* excelle dans tous les exercices gymnastiques. C'est un excellent chasseur, un boxeur accompli, un grand amateur de pêche et un bon maître d'escrime. Ses poèmes ont de la verve, de la grandeur ; le spiritualisme exalté qui les anime efface peut-être trop souvent les couleurs et les détails de la vie réelle; l'élévation, la pureté, la piété, le pathétique, qui manquent à Crabbe, constituent le génie poétique de Wilson, dont la réputation à l'étranger n'est pas aussi haute qu'elle le mérite, et qui, comme la plupart des intelligences variées et inconstantes qui se livrent trop à la critique, a perdu en gloire ce qu'il gagnait en influence.

Le poème intitulé *l'Ile des Palmiers* l'annonça au public d'une manière très favorable. C'était une prodigalité d'images charmantes, un luxe inoui de couleurs gracieuses, une profusion de touches délicates et de scènes enchanteresses. Il publia ensuite la *Cité de la Peste*, poème profondément pathétique; tableau de Londres en proie au fléau qui dépeupla cette grande ville (1). L'intérêt dramatique y est puissant; les souffrances individuelles et la misère publique s'y trouvent peintes avec vigueur et avec grandeur; des rayons de lumière sillonnent l'obscurité hideuse du sujet; l'espérance plane sur les plus horribles asiles du désespoir; des fleurs éclosent sur les bords de la fosse pleine de cadavres: et ce vaste ossuaire dans lequel le poète nous introduit nous laisse apercevoir, au loin, un ciel pur, un horizon sublime. Plusieurs traits d'un naturel inimitable rachètent l'horreur et l'effroi causés par les scènes les plus douloureuses; et quand nous fermons ce livre, il y a plus de résignation dans notre ame, plus d'élévation dans notre pensée.

Sa puissance poétique est très variée. Il nous a promis un volume de féeries, dont nous ne possédons encore qu'un échantillon, intitulé: *Édith et Nora*. Les êtres surnaturels qu'il met en scène se jouent dans un paysage délicieux, riche, fécond, et que lui seul pouvait créer. Leur langage est inspiré, toutes les traditions de la poésie et de l'histoire concourent à leur donner une moralité et une vie spéciale. Son *ode à un daim sauvage* est un chef-d'œuvre dans son genre. Les images succèdent aux images, comme les vagues succèdent aux vagues; le langage court et s'élance; les pensées se pressent, la poésie devient élastique et rapide comme l'animal qui traverse la forêt en quelques élans.

Dans tous les poèmes secondaires de Wilson, on trouve un sentiment intime de la nature, une facilité et une grâce de langage presque lyrique, une étude profonde des mouvemens du cœur. C'est une imagination splendide, facile, ardente, une pensée élevée, une sympathie noble pour tout ce qui est grand et honorable dans notre espèce. On peut lui reprocher quelquefois l'ardeur de son enthousiasme et le luxe de ses paroles.

(1) L'*Histoire de la Peste*, par Daniel de Foe, a servi de base à ce poème; quel que soit le talent de Wilson, c'est dans la prose simple de l'auteur de Robinson que ces terribles réalités se reproduisent avec l'effet le plus dramatique et le plus profond. Déjà Chalmers, Walter Scott, Souchey, avaient essayé de faire revivre ce livre inconnu, publié en 1715 par l'auteur de *Robinson*. Le poème de Wilson surtout a contribué à ramener l'attention publique sur les écrits oubliés de Foë que les recherches consciencieuses de quelques esprits éminens ont enfin replacé à son véritable rang parmi les philosophes et les romanciers.

Sa physionomie est noble et mâle; dans le monde, il a de l'aisance, de l'éloquence et une grande facilité de commerce. Jamais il n'hésita à rendre service au talent et à frayer la voie aux jeunes gens qui entrent dans la carrière. Ennemi de toute affectation, de toute recherche en prose et en vers, dans le costume et dans la littérature, il a livré une guerre implacable aux fatuités de toute espèce.

Kirke-White. — Dieu et l'homme ont contribué à faire de Kirke-White un poète. Il faut lire, dans les pages touchantes de *Southey*, l'histoire de cette étrange destinée, les jeunes désirs de Kirke-White, son besoin de gloire, ses efforts long-temps perdus, sa recherche d'un protecteur, son chagrin en ne trouvant que des critiques amers, ses doutes religieux et son retour à la foi consolante. Un poète moins remarquable que ce jeune homme aurait dû de la célébrité à l'admirable narration de *Southey* (1).

Né en 1785, il mourut avant d'atteindre la maturité de l'âge. Sa poésie est agréable : il traite des sujets moraux, se montre rarement vide de pensée et toujours maître de l'instrument poétique; sincère, doux, aimable, touchant, il ne manque que d'enthousiasme et d'énergie. C'est une leçon terrible que cette vie. Jeunes poètes, lisez et tremblez!

Bloomfield. — A la tête de la poésie rustique en Angleterre se trouve Robert Bloomfield, né en 1766. Il était apprenti cordonnier quand il devint poète. Il publia le *Garçon de Ferme*, poème composé des glanures de Thomson : il trouva des protecteurs, et eut un moment de vogue, quitta son humble profession, et produisit beaucoup de poèmes, qui tous ont de la douceur et de la naïveté. Heureux dans l'expression des détails, plus naïf qu'énergique, on l'a nommé le *Burns de l'Angleterre;* mais il n'y a pas plus de ressemblance entre lui et le pâtre écossais qu'entre le canal et le torrent (2). Ses nombreux protecteurs et les éditions nombreuses de ses

(1) Quelque triste et touchante qu'ait été la mort de *Kirke-White*, sa haute mission de poète ne semble pas plus prononcée que celle de *Bloomfield*, dont on va lire la biographie; de *Lucrèce Davidson*, la jeune Américaine; de *Leyden*, et de beaucoup de jeunes gens dont les essais ont fait naître des espérances brillantes. Peut-être, aux yeux d'un philosophe non sentimental, mais réellement sensible aux maux de l'humanité, est-ce un grand mal que cette espérance de gloire offerte à tant de jeunes ames ardentes à se lancer dans la carrière des arts et de la poésie. — Que de déceptions! que d'existences brisées! que de douleurs amères! que d'avortemens cruels! Que dira l'avenir en lisant les noms perdus et effacés de tant de compétiteurs dévorés par ce besoin de gloire?

(2) Le pauvre cordonnier Bloomfield fut perdu par ses admirateurs. Doué

ouvrages ne l'empêchèrent pas de tomber dans la détresse et de mourir pauvre. C'était un homme aimable et modeste (1).

Lord Byron.—Le génie sceptique, amer, sarcastique de notre époque, a trouvé son poète, George Gordon, lord Byron. La nature l'avait doué des qualités les plus hautes : d'une imagination sans limites, d'une intelligence élevée, d'une puissance d'attention persévérante, d'une énergie passionnée et d'une sensibilité vive, en un mot, de tout ce qui prépare un grand poète. Comment s'est-il fait qu'une partie de ces dons se soient flétris et anéantis? c'est ce que jamais on ne découvrira peut-être (2).

d'un talent faible, de l'habileté vulgaire qui recoud une rime et polit un chant; sans imagination, sans énergie, sans connaissance du monde, sans connaissance des hommes, et privé même de cette sensibilité passionnée et intelligente qui peut suppléer à tout, il reçut d'absurdes éloges de quelques grandes dames et de quelques critiques niais. Ces messieurs et ces dames ne s'étonnaient que d'une chose : un *cordonnier-poète!* Cette alliance les enchantait. — On voulut avoir un nouveau *Burns*; comme s'il était bien merveilleux qu'un homme qui sait lire, et qui a eu entre les mains une prosodie et deux ou trois Almanachs des Muses, essaie de scander ses vers, de rimer des strophes, et parvienne à ce degré d'habileté mécanique. Après avoir encouragé *Bloomfield* et l'avoir gonflé d'une vanité fatale, ses protecteurs s'aperçurent que dans toute sa poésie il n'y avait rien, si ce n'est des idées vulgaires, des détails vulgaires, peu de prétention, il est vrai; de la mélodie, quelques parties adroitement traitées, mais aussi nulle force, nulle originalité. *Bloomfield* avait délaissé son état et ses pratiques. Ses protecteurs se dégoûtèrent de leur patronage; il mourut très jeune et très malheureux.

(1) Bloomfield et Byron ne se ressemblent que sous un rapport : tous deux vivaient en 1800. Ils occupent les deux extrémités de l'échelle littéraire. Une bienveillance indulgente, et le plan de ces biographies, qui devaient se succéder sans autre ordre que celui des temps, ont seuls pu engager l'auteur à placer ces deux noms côte à côte.

(2) Les idées mélancoliques, l'anathème sur les institutions, le dégoût de la vie sociale, avaient déjà trouvé des interprètes très puissans. *Rousseau, Young, Gœthe, Godwin, Junius, Burns*, avaient lancé vers le ciel plus d'un cri de désespoir. *Byron* naquit et grandit dans une situation fausse; son enfance fut contemporaine de la révolution française; il avait un titre sans fortune, une beauté remarquable et une infirmité naturelle, un rang dénué de tout ce qu'il fallait pour le soutenir, un beau nom souillé déjà par des crimes et des folies, un orgueil immense environné d'obstacles, un ardent désir de gloire et peu de ressources pour l'obtenir, une intelligence active et une éducation négligée. Il dépendait de

Les *Heures de Loisir*, première publication de lord Byron, n'offrent aucune trace de cette misanthropie amère qui est empreinte dans ses autres ouvrages. On a prétendu que la critique injuste et dédaigneuse de l'*Edinburgh Review* avait affecté le poète assez profondément pour remplir son esprit et son ame de fiel et de vengeance; mais Thomas Moore, dans sa *Biographie de lord Byron*, affirme que la majeure partie de la satire violente, intitulée : *les Poètes d'Angleterre et les Critiques d'Écosse*, était composée long-temps avant l'apparition de l'article fatal. Quoi qu'il en soit, après la publication des *Heures de Loisir*, Byron devint cynique, et son humeur changea. Il garda un souvenir pénible et profond de l'attaque à laquelle il avait été en butte.

Sa haute naissance et l'étrangeté de sa vie contribuèrent à sa renommée. Il vit le jour à Londres en 1788. Son père était un dissipateur ruiné; sa mère, une riche héritière, qui avait payé de sa fortune un amour insensé, un mariage étourdiment contracté. Il ne restait à la mère de lord Byron, petite-fille de princes, qu'une faible pension.

Lord Byron, dans son enfance, ne pouvait guère s'attendre à devenir pair d'Angleterre. Entre lui et la couronne de baronnet se trouvait une armée de parens en fort bonne santé. On ne devait pas espérer qu'il porterait jamais le titre de seigneur de Newstead; mais tous ses parens moururent l'un après l'autre, et cet héritage de malheur (1) devint la propriété de Byron. Son éducation se trouvait à peine achevée, quand l'amour et la poésie s'éveillèrent à la fois dans son ame. A vingt ans, il recueillit en un volume ses poésies fugitives, fut critiqué amèrement par les savans d'Édimbourg, leur riposta par une satire furieuse, quitta l'Angleterre

parens riches, et il était fier. Son entrée dans le monde et à la chambre des lords fut telle qu'on devait la promettre à l'héritier pauvre d'une généalogie antique. Toute l'histoire de ses premières années n'est qu'une histoire de désappointemens de vanité blessée, de désirs ardens et refoulés, d'irritation secrète contre le dédain et l'oubli. Mieux que personne, il devait sentir les blessures que la société porte à ses victimes; plus que personne, il était en droit de répéter l'anathème sur elle. Il a concentré, idéalisé, éternisé cette malédiction : la philosophie de ses œuvres est détestable et nulle. Leur importance historique est immense, abstraction faite de leur valeur et du génie qui s'y déploie.

(1) Les seigneurs de Newstead semblaient depuis long-temps soumis, comme on peut le voir dans les mémoires biographiques de Thomas Moore sur lord Byron à une fatalité douloureuse; le crime, l'erreur, le vice, le malheur, s'étaient mêlés à toutes les annales de cette famille, dont lord Byron recueillit et glorifia l'héritage.

en les maudissant, et alla faire une promenade en Grèce et en Espagne, comme pour donner à son courroux de l'espace et de l'air.

On commençait à l'oublier, lorsqu'il revint tout à coup dans son pays, l'étonna par la publication de *Childe-Harold*, commença une guerre acharnée contre les tories, et s'enrôla sous la bannière des *whigs* qui l'avaient tant offensé. *Childe-Harold* se plaça du premier élan au niveau des plus beaux poèmes de la langue anglaise, et mit son auteur hors de ligne.

Depuis cette époque, la féconde verve de l'auteur ne s'arrêta plus; on vit jaillir cette source poétique avec une rapidité, une force, un éclat qui n'étaient égalés que par l'originalité de ses conceptions; c'était une succession non interrompue de poèmes imprégnés de la saveur asiatique, tout resplendissans des couleurs orientales, et portant le caractère du peuple singulier qui habite les îles de l'archipel hellénique. Cette fertilité, cette nouveauté, étourdissaient et accablaient la critique. Le même ravissement qu'avait excité l'*Arioste du Nord* (1), le même enthousiasme qu'avaient fait naître *Marmion*, *Rokeby*, *la Dame du Lac*, Byron les éveillait à son tour. Au *Giaour* succéda *le Corsaire*, et à ce dernier *le Siége de Corinthe*, *la Fiancée d'Abydos* et *Lara*. La verve passionnée du poète donna toutes ses productions enflammées en moins de deux ans, rapide et violente dans son éruption comme les volcans de Sicile et d'Italie, dont le cratère fait couler à flots sa lave embrasée.

Fatigué de la rime, il adopta tout à coup le style de Milton et de Shakspeare, écrivit en vers blancs le mystérieux drame de *Manfred* et la tragédie magnifique de *Sardanapale*, ainsi que plusieurs autres compositions dramatiques vraiment splendides, et que nous pouvons nommer *royales* (2). L'irritabilité de son tempérament, la susceptibilité de son caractère, les penchans voluptueux dont il se faisait gloire, au lieu de les dissimuler, les nombreuses aventures dans lesquelles il se trouvait impliqué, étaient un sujet de chagrin pour ses amis (3). Leur joie fut grande

(1) Walter Scott. Voyez la 1re partie.

(2) *Regal.*

(3) Lord Byron, comme le dit Moore, avait très peu d'amis, ou plutôt il n'en avait pas. On s'effrayait de la hauteur de son caractère, et, comme il n'était pas riche, il trouvait peu de complaisans et de flatteurs. Sa position était isolée comme l'est celle de tous les hommes dont on n'attend rien, dont on ne craint rien, qui ne veulent ni s'associer à une coterie, ni flatter lâchement, ni s'inféoder à un homme, ni s'asservir à une faction, et qui d'ailleurs n'ont pas assez de fortune et de pouvoir pour se constituer centres et attirer à eux les éloges, la foule et les imitateurs. Lord Byron, fier, pénétrant, pauvre et homme du monde, se trouvait

quand lord Byron leur annonça l'intention d'épouser une riche héritière dont la naissance était haute et la réputation intacte. Ils croyaient que cette imagination fougueuse se calmerait, que ce vaisseau long-temps battu de l'orage trouverait enfin un port assuré. Le résultat de cette union ne fut pas heureux. Marié, il cessa d'être poète; sa Muse se tut, ses créanciers parlèrent plus haut que jamais; trois fois les vampires subalternes, les bourreaux myrmidons de la loi, les huissiers, qui s'embarrassent fort peu du génie, même de la vertu, pourvu que leurs frais soient payés, et qu'ils vivent de la misère qu'ils aggravent, vinrent saisir et vendre dans sa maison. Orgueilleux, blessé, malheureux de ne pouvoir tirer aucune vengeance de ces outrages vulgaires, qu'il regardait comme un déshonneur, il vit le sanctuaire de ses études profané, sa paix domestique troublée. Dans le même moment, sa femme l'abandonna, sous prétexte de se rendre dans sa famille. Le monde, toujours prêt à punir l'homme de talent de sa supériorité, à écraser l'homme célèbre, à crier haro sur l'imprudence et le malheur, l'assaillit de tous côtés, et le força, désespéré, furieux, de quitter le sol qui lui avait donné naissance; et qui aujourd'hui hérite de sa gloire.

Depuis cette époque, il suivit une route ardente, bizarre, irrégulière. Il termina d'abord *Childe-Harold*, et écrivit *Mazeppa*. Son *Don Juan*, extraordinaire création, vint alarmer la conscience des gens scrupuleux et la moralité des hommes sévères. Deux anges, l'ange de ténèbres et l'ange de lumière, semblent avoir présidé à la conception du poème; ajoutons que l'ange céleste n'est guère que pour une dixième ou onzième partie de l'œuvre. C'est dans *Don Juan* que se trouvent les inspirations les plus sombres et les plus brillantes à la fois de cet étrange poète. Le monde sait comment il essaya de ranimer le feu de la liberté en Italie, et comment, s'emparant du casque et de la lance spartiates, il vogua vers la Grèce, dont il espérait ressusciter le libre génie. On n'ignore pas ses efforts persévérans pour faire revivre l'héroïsme antique parmi les hordes de la Grèce, ni sa mort glorieuse à Missolonghi, et son enterrement à Newstead, après que les dignitaires de l'église anglicane eurent fermé à son cadavre les portes de l'église de Westminster.

La poésie de lord Byron est extrêmement hardie de conception; le langage en est puissant et facile; il jette sur la nature un coup-d'œil original. Il ne veut ni sentir, ni penser comme autrui. Les personnages qu'il met en scène sont extraordinaires; ses méditations sur le présent et l'avenir, répan-

dans la situation la plus propre à lui montrer les hommes dans toute la nudité de leur égoïsme.

dues dans ses œuvres avec une prodigalité qui dépasse quelquefois toutes les bornes de la convenance, sont de nature à étonner l'imagination la plus philosophique. Ses héros-bandits n'ont aucune prétention à la vertu, à la moralité, à la pureté. Couverts de vices, noirs de crimes, ils ne se rattachent à l'humanité que par de faibles liens, par une ou deux bonnes qualités éparses dans leurs ames corrompues; espèces de points lumineux qui font ressortir l'horreur de leur caractère, rayons de soleil qui pénètrent dans les tombeaux pour en éclairer l'horreur sépulcrale. Ses héroïnes, qui n'ont rien de vrai, sont modelées sur le type de *la jeune fille aux cheveux châtains* (1), telle que Prior nous l'a si ridiculement

(1) *Nut-Brown maid.* Cette héroïne d'une vieille ballade anglaise, que Prior a refondue et rajeunie, a servi de type à la *Médora* et au *Kaled* de lord Byron. C'est une jeune fille amoureuse, aux yeux de laquelle son fiancé se présente sous les traits d'un bandit, d'un misérable et d'un homme couvert de vices. La jeune fille s'abandonne à lui, sans que ces étranges aveux l'étonnent et la fassent reculer. Quiconque a étudié le caractère humain, quiconque a jamais apprécié l'influence exercée par l'énergie du caractère sur le cœur des femmes, ne pensera pas que l'héroïne de la vieille ballade, rajeunie par Prior, et idéalisée par Byron, soit aussi contraire à la vérité, aussi éloignée de la nature que M. Allan Cunningham l'affirme. La femme du bandit italien, l'amante du guerillero espagnol, la mère et la fille de l'ancien *outlaw* anglais et écossais, celles du pirate grec de ces derniers temps se rapprochent singulièrement de ce modèle. Le tort de Byron est seulement d'avoir gâté, par un mélange de métaphysique et de mélancolie affectée, ce caractère qui ne peut avoir de réalité que dans l'état sauvage. L'ouvrage de Moore offre une explication bien insuffisante, quelquefois absurde de son caractère. Le biographe semble penser que lord Byron n'a été grand poète que parce qu'il était insociable. Jeté dans le monde par une destinée mauvaise, irrité par mille contrariétés indépendantes de sa conduite, et par celles mêmes qu'il provoquait, Byron devint de bonne heure morose, quinteux, bizarre, plein de manies étranges et de caprices fantasques. Sa femme, exacte et sévère, « dont la vertu (dit quelque part son mari) marchait régulière comme une horloge, » ne put se plier à tant de singularités, et les punit cruellement par un abandon qui humilia le jeune homme. Amertume, violence, dépit, bouillonnèrent dans son ame et se transformèrent bientôt en raillerie et en dédain. Soutenir, comme l'a fait Moore, que le talent de lord Byron émanait essentiellement de son caractère; qu'il eût fait bon ménage, s'il n'eût pas été un grand homme; que l'on n'est poète qu'à condition de rendre misérables tous ceux qui nous approchent, c'est soutenir une triste thèse et favoriser ces ridicules copistes de lord Byron qui boivent dans un crâne, et froncent le sourcil pour se donner du génie.

représentée; une espèce de personnage surnaturel, que rien n'étonne, que rien ne fait trembler, qui marche au milieu du sang, se rit de l'assassinat, et ne demande pas même à son héros un amour tendre et fidèle. C'était mal connaître le cœur des femmes et en offenser la pureté. Le charme qu'il prête à ses héroïnes, et la grandeur d'ame qu'il leur attribue, compensent à peine un si grave défaut. Ses acteurs sont répulsifs, ses actrices mélodramatiques; et cependant il leur donne une vie si forte, il analyse leurs sentimens et leurs pensées avec tant de vérité; il fait ressortir leurs actions sous le jeu varié de la lumière et de l'ombre avec une habileté si extraordinaire, que nous leur pardonnons aisément toutes leurs fautes contre les convenances et la vertu.

Anatomiste cruel et calme du cœur humain, c'est dans cette dissection qu'il excelle. Il exerce une fascination, non d'amour, mais de crainte. Nous le suivons malgré nous, charmés et effrayés à la fois, et sans pouvoir trouver dans notre propre cœur l'écho de toutes les idées lugubres et funestes qu'il exprime.

Son défaut radical est de manquer de sympathie avec la nature. Burns le paysan la comprenait bien mieux que l'héritier des vieux barons normands. L'humble métayer, avec ses sept livres sterling de patrimoine, avait un sentiment plus vif et plus vrai de la nature animée et inanimée, que le noble suzerain de Newstead avec ses souvenirs héroïques et ses tourelles féodales. L'harmonie universelle, qui restait voilée pour ce noble poète, se faisait comprendre du pauvre laboureur. Byron avait pour muse le dédain; il ne voyait de certitude que dans l'erreur, et dans la vertu qu'un accident. Sa gloire paiera le prix de sa présomption et de son orgueil. Le front se ride, le cœur se reserre quand vous parcourez ses plus beaux passages. Sa poésie, tout inspirée qu'elle soit, ne console personne; il lui manque l'ambroisie céleste que les ames tendres demandent à la Muse (1).

Vous n'auriez pas la plus légère vocation poétique, que vous seriez de fort mauvaise humeur, si, comme lord Byron, après avoir jeûné quarante-huit heures consécutives, vous vous faisiez apporter trois homards pour votre souper; si, du matin au soir, les huissiers et les créanciers assiégeaient votre porte; si, après la saisie de vos biens, vous étiez forcé de vous cacher; si tous les journaux retentissaient de votre nom calomnié, raillé, noirci; si le peu de temps que vous lasseraient une santé détruite et des affaires délabrées, vous le consacriez à l'agréable occupation de vous quereller avec votre femme. Telle fut long-temps la vie intérieure et réelle de Byron.

(1) On pourrait, en rapportant Byron à son époque, trouver cette appréciation

SHELLEY. — Ce poète, l'un des plus remarquables et des plus malheureux des hommes de talent contemporains, appartenait à une ancienne famille d'Angleterre. Né en 1792, il fit de rapides progrès dans ses études, qu'il aurait terminées à Oxford, si la liberté de ses opinions religieuses n'eût mécontenté les chefs de l'université, qui prononcèrent son expulsion. Avant de quitter le collège, il avait déjà donné preuve de talent poétique. L'enthousiasme de sa poésie, autant que le mysticisme étrange de sa pensée, l'avait fait remarquer. Il épousa une jeune personne (1) qui lui avait inspiré la passion la plus vive, et qui mourut jeune, victime, prétendirent les bruits de salons, de chagrins domestiques très vifs, et d'un amour contrarié. Déjà frappé de cette perte douloureuse, Shelley fut en butte à la rigueur de la loi anglaise qui le força de renoncer à la société de ses enfans et au bonheur de les élever lui-même, parce que tous les articles de foi de l'église anglicane n'étaient pas des articles de foi pour lui. L'indignation, le ressentiment, la tristesse, remplirent l'ame de Shelley; ce cœur blessé se soulagea en demandant à la Muse des chants de colère et de douleur. La *Révolte d'Islam* et *Prométhée déchaîné*, créations symboliques dont quelques personnes s'obstinèrent à ne pas comprendre le sens, attaquèrent toutes les institutions nationales, la foi reli-

un peu vague et même incomplète, dans sa sévérité comme dans son panégyrique. Byron comprenait assurément la nature; il s'associait à elle avec intimité. Frappé du mélange de bien et de mal qui la domine, et voyant deux principes en lutte, il n'a pu arracher sa poésie aux étreintes d'un manichéisme douloureux. Burns, admirable peintre, ne s'est jamais élevé jusqu'à la métaphysique. Il a senti la nature, et l'a reproduite. Byron, sans religion, a demandé compte à l'univers de ses contradictions apparentes. La lutte des deux principes, la douleur, le désespoir de ne pouvoir trouver, sans Dieu, la solution de l'énigme du monde, ont tourmenté Byron jusqu'à la fin de sa vie. En lui se résument le Scepticisme dans sa plus ardente amertume, le doute se dévorant lui-même; son éducation, ses opinions, son exil, les injustices qu'il avait subies, tout le préparait à cette mission poétique. Pour la concentration, la compression, la force de l'expression poétique, il a peu de rivaux. Comme peintre de caractère, il est inférieur, et reproduit sans cesse des modèles faux de férocité et de misanthropie imaginaires. L'observation impartiale et l'étendue philosophique des vues étaient les qualités qui lui manquaient. D'ailleurs le génie et le caractère de Byron n'auront leur complète appréciation que dans l'avenir.

(1) La nièce du célèbre Godwin, mistriss *Shelley*, est auteur de cet étrange roman de *Frankestein*, dont l'idée est grande et originale, tout affreuse qu'elle soit.

gieuse et l'obéissance monarchique, et réclamèrent hautement la réforme politique et sociale. Shelley eut des admirateurs et des ennemis : les uns découvraient une philosophie aussi haute que profonde dans ses mystiques œuvres; les autres y voyaient le premier cri d'une révolte impie contre l'église et contre l'état. Quelques critiques lui reprochèrent l'obscurité dans laquelle sa pensée s'enveloppe, et le traitèrent d'insensé. La masse du public reconnut la puissance d'enthousiasme et l'originale grandeur qui présidaient à ses inspirations.

Sa poésie est, en général, vague et nébuleuse. Le *Prométhée déchaîné* n'est qu'une énigme magnifique; il y a cependant beaucoup de vérité dans sa tragédie de *Cenci*, et la concision, la beauté antique et nerveuse de ses poésies fugitives, rappellent quelques-uns des chefs-d'œuvre de Milton.

Shelley périt au milieu d'une tempête qui le jeta sur les côtes d'Italie; ses amis brûlèrent son cadavre, et placèrent ses cendres dans une urne sépulcrale (1). Parfait *gentleman*, sa délicatesse, son honneur, ses manières élégantes lui valurent beaucoup d'amis. A la hauteur de l'imagination, il joignait une sensibilité profonde, des traits de gaîté originale, et ce talent pathétique qui s'adresse au cœur et qui l'émeut (2).

(1) Ce fut Byron qui se chargea de diriger cette étrange cérémonie. Une belle soirée empourprait les vagues de la mer. On choisit une grève solitaire, déserte et pittoresque; et le poète du doute éleva de ses propres mains le bûcher qui dévora les restes du poète panthéiste, exilé comme lui de l'Angleterre.

(2) Ce poète ne mérite point d'être confondu avec les médiocrités nombreuses que l'indulgente critique de M. Cunningham va passer en revue dans les biographies suivantes. Lui aussi, il a marqué sa trace. Moins populaire de son vivant que *Southey* et que *Moore*, la hauteur singulière de sa philosophie, et la platonique élévation de son enthousiasme, ont rendu à son ombre les admirateurs qui avaient manqué à sa vie. Il a des imitateurs aujourd'hui.

Shelley a poétisé le spinosisme. C'était assurément une grande idée. Que ce système fût bon ou mauvais, c'était du moins un système, quelque chose au-delà du doute que lord Byron professait, au-delà des lieux communs de Th. Moore. L'ouvrage qui rend le mieux la pensée intime de Byron, sa plus complète expression, c'est *Don Juan*. De l'exaltation à la satire, de l'adoration de la nature aux malédictions jetées sur elle, de la colère frénétique au platonisme pacificateur, la Muse de lord Byron passait sans transition, sans scrupule, sans autre excuse que le scepticisme universel qui le domine. *Shelley* chante l'ame du monde, Dieu présent partout, visible en toute chose, la matière déifiée, le rocher, la pierre, la fleur, tout ce qui est animé ou inanimé, faisant partie de la déité universelle.

Keats. — Nous ne possédons aucune biographie de John Keats ; c'est un reproche qu'il faut adresser à ses amis, aussi dévoués à son souvenir qu'ils sont capables de remplir noblement cette tâche.

Né à Londres en 1796, il reçut une excellente éducation, étudia la chirurgie, et dès l'âge de vingt ans, publia un poème singulier intitulé *Endymion*. Les critiques lui reprochèrent la profession qu'il avait embrassée, et le nommèrent, avec une sotte grossièreté, poète d'hôpital. *Endymion*, selon les admirateurs du poète, est un rêve délicieux et plein de grâce, un caprice enchanteur que le génie seul pouvait créer. *Hypérion* et ses autres ouvrages sont un peu moins mystiques, mais on trouve de l'obscurité et de la bizarrerie dans tout ce qu'il a fait. La *Veille de Sainte-Agnès* est celui de ses poèmes où il se rapproche le plus de la vie réelle. Ce fragment vraiment délicieux est fondé sur une vieille tradition populaire. On prétend que si l'on veut, la veille de la Sainte-Agnès, rester debout à la porte d'un cimetière, on est certain de voir accourir toutes les ombres de ceux qui, dans le cours de l'année suivante, doivent être ensevelis dans le même cimetière : telle est la donnée du poète.

Au moment où Keats publia ses poèmes, l'éditeur du *Quarterly* (1),

Athée comme Spinosa, c'est-à-dire panthéiste, matérialiste; sans Dieu, parce qu'il ne veut reconnaître Dieu que sous la forme de l'univers même, il a fait de la poésie avec cette philosophie immense, à peu près comme les Brahmanes ont écrit les *Pouianas*. L'originalité de Shelley dans sa vie privée est aussi remarquable que celle de lord Byron. Depuis sa première jeunesse jusqu'à sa mort prématurée, Shelley s'est occupé à la fois des études les plus contradictoires, de sciences positives et de mystagogie, d'algèbre et de poésie lyrique, de spiritualisme et d'anatomie. On conserve encore à Oxford le souvenir de ses singularités. L'appartement qu'il occupait pendant son séjour à cette université a été décrit par un de ses amis. Les cornues s'appuyaient sur les éditions d'Euripide; la fumée des préparations chimiques se mêlait à la saveur du café en ébullition et des préparations pharmaceutiques. C'était un capharnaüm rempli des objets les plus divers : ustensi les mécaniques, instrumens d'astronomie et de physique, armes anciennes, bouquins d'astrologie judiciaire, vieux livres oubliés même des savans, appareils d'électricité et de galvanisme; des fleurs nouvelles sur des os de mort, et des fleurets sur un squelette. Cet homme, qui a passé pour athée, et que l'Angleterre a banni, était le plus doux, le plus tendre et le plus aimable des mortels. Puis il a eu le privilège d'être aimé réellement de lord Byron, dont le caractère était aussi taquin, aussi fantasque et aussi difficile que celui de Shelley était doux, égal et bienveillant.

(1) *Gifford*, célèbre par sa sévérité critique et son savoir.

dont la sévérité s'était reposée depuis long-temps, cherchait une victime à dévorer. Keats se présenta; c'était un malheur pour le jeune poète qui tomba sous la férule vengeresse et redoutable du fils de *Crispin* (1). Keats fut donc sacrifié. L'article dirigé contre lui par un homme qui aurait dû se souvenir que lui-même avait été pauvre, jeune et sans protecteurs, était injuste et amer. Les beautés nombreuses contenues dans ces poèmes ne recevaient pas un seul éloge : M. Gifford affectait de n'y voir que de l'extravagance et de grands mots. A une telle critique, on ne pouvait répondre qu'avec des pistolets ou une cravache. Keats était courageux : mais déjà la consomption avait épuisé la sève vitale du jeune poète; il appartenait à la mort. On lui conseilla d'aller en Italie chercher un climat plus doux et un air plus chaud : mais le beau soleil et l'atmosphère embaumée de ce pays, qui conserve la santé de tant d'êtres sans valeur et sans force morale, ne put suspendre l'arrêt fatal qui condamnait Keats; il mourut sur la terre étrangère. On l'ensevelit dans le cimetière protestant des environs de Rome. Les ossemens profanes d'un hérétique ne profanent jamais, on le sait, le sol béni du terrain papal. (2).

William Lisle Bowles (3). — Ses sonnets et ses poésies fugitives l'ont fait connaître honorablement. Il y a du calme, de l'élégance, de

(1) *Gifford* est fils d'un cordonnier.

(2) Quoique le jeune Keats ait été attaqué fort injustement par le *Quarterly*, nous ne sommes pas d'avis que la décision de l'épée et du pistolet soit admissible en matière littéraire, comme M. Allan Cunningham semble l'insinuer. L'affectation des mots vieillis, des expressions surannées, du style du XVIe et même du XVe siècle, dépare les essais de Keats, remarquables d'ailleurs par l'imagination, la hardiesse, l'abondance, mais non par l'unité des idées et l'ensemble des conceptions. Keats ne s'était pas encore rendu compte de sa pensée. Il cherchait encore l'inspiration vraie de sa Muse, lorsque la mort, déterminée par une maladie de poitrine héréditaire, et non par la critique de Gifford, comme les journaux anglais l'ont ridiculement avancé, l'enleva à ses amis et à son avenir de poète. Byron, Southey, Mme de Staël, Rousseau, tous les hommes de génie, ont survécu à ces blessures de la critique, à ces pauvres *boulets de papier* (*paper-bullets of the brain*), comme dit Shakspeare. Séparons toutefois *John Keats*, sa poétique pensée, son élan aveugle et ardent vers le beau, des versificateurs élégans, médiocres que nous allons voir défiler devant nous.

(3) La facilité de la versification anglaise, l'espèce de poésie qui se trouve toute faite, ou du moins préparée, dans certaines combinaisons de paroles et d'images, enfin l'exemple séduisant de Byron, de Moore et de Scott, ont tellement multiplié en Angleterre les poètes médiocres et agréables, que l'auteur aurait pu sans injus-

la facilité dans ses productions. Il a pris une part active à la controverse récente que lord Byron a cru devoir soulever à propos de Pope. Tous ceux qui sont entrés dans cette lice ont eu le singulier mérite de déraisonner à la fois. La nature et l'art prêtent également à la poésie; il ne s'agit que de l'y trouver (1).

William Sotheby. — La littérature anglaise lui doit une traduction agréable de l'*Obéron* de Wieland, qui a inspiré à Flaxman (2) quelques-uns de ses plus beaux dessins. Écrivain original quand il veut l'être, il s'est occupé surtout de traductions. Ses fragmens d'*Homère* offrent une reproduction du poète grec moins pittoresque et moins naïve que celle de Cowper (3), plus fidèle que celle de Pope.

William Cary. — Il s'est fait surtout connaître par sa magnifique traduction du *Dante* et par quelques imitations des poètes français du second

tice doubler la liste des noms qu'il a placés dans cette série de rapides et piquantes biographies. Atherstone, Hartley-Coleridge et beaucoup d'autres méritaient autant cet honneur que Lisle Bowles, Motherwel et Alaric Watts. La gloire et le talent de cette innombrable armée de versificateurs ne s'élève guère plus haut que ceux des *sonettieri* d'Italie. Une pensée ingénieuse, un rapprochement singulier, un *concetto* piquant, exprimé en quelques lignes mélodieuses, suffisaient au *sonettiere*. Une émotion douce, un sentiment naturel, mais souvent vulgaire, une observation déjà triviale, un souvenir pathétique, fournissent au poète anglais de second ou de troisième ordre, une ballade, un Dirge, une élégie, des stances. La foule de ces morceaux, assez agréables à lire, mais presque tous d'un mérite égal, prouve la facilité du genre; les *Annuaires* en sont pleins; tout jeune homme bien élevé termine son éducation de cette manière. La poésie est ailleurs.

(1) Byron a joué un rôle assez ridicule dans cette controverse. Bowles avait attaqué Pope, qu'il avait traité de poète artificiel. Byron répondit que toute poésie est artificielle. M. Cunningham observe avec la sagacité ingénieuse dont il fait si souvent preuve, que la poésie est partout : dans la vaste forêt, sous le toit du vigneron, dans le cœur de la jeune femme entourée d'hommages, sur le champ de bataille ensanglanté. Byron, ennuyé de se voir suivi à la piste par les féroces copistes de *Lara* et de *Manfred*, prit en main la cause de Pope, celui des poètes qui lui ressemblait le moins, se détacha ainsi de ses propres imitateurs qu'il détestait. Il avait aussi le plaisir de se moquer un peu de M. Bowles, ministre protestant et homme pacifique, pieux, rangé, et qui lui semblait bon à tourmenter un peu.

(2) Sculpteur et dessinateur célèbre.

(3) Voyez l'article de Cowper dans notre précédent numéro.

ordre. Personne mieux que lui ne sait conserver au poète qu'il traduit le caractère propre et spécial de son époque et de son pays; c'est un des hommes les plus instruits et les plus remarquables de notre temps. Il est chargé d'un emploi secondaire et mal rétribué au Muséum britannique.

WALTER SAVAGE LANDOR, que lord Byron dans sa fameuse satire appelle *le Béotien dithyrambique*, a écrit le poème de *Gebir*, qui n'est pas assez lu, et qui renferme plus d'un passage énergique (1).

HENRY HART MILMAN. — Son génie est surtout dramatique; ses poèmes épiques sont remplis d'une splendeur quelquefois outrée et laborieuse; mais on y trouve des scènes naturelles, des sentimens énergiques et nobles, des traits pathétiques. Son *Samor, seigneur de la cité brillante*, est une histoire d'un temps trop éloigné pour attirer la sympathie du lecteur. Son *Belshazzar* devait inspirer peu d'intérêt. Qui voudrait relire dans un poète moderne ce que la Bible et les prophètes se sont chargés de proclamer au monde (2)?

WILLIAM TENNANT. — Son poème très original, *la Foire d'Anster*, a frayé la route au *Whistle-Craft* de Frère et au *Beppo* de lord Byron. Il est même juste de dire que la naïveté, la vérité, le mélange d'esprit, de caricature et de gravité moqueuse qui se trouvent chez Tennant, lui assignent une place bien supérieure à celle de la plupart de ses imitateurs.

LEIGH HUNT (3) n'a pas obtenu toute la réputation que mérite son talent. Dans son poème de *Rimini*, il y a des caractères bien étudiés, un plan heureux, quelque affectation sans doute, mais de l'aisance, une

(1) Personne plus que Landor n'est dédaigneux de la gloire littéraire. Il s'est pris de querelle avec tous les journaux, qui se sont vengés par le silence, ou par des épigrammes, du dédain qu'il leur témoignait; et ses œuvres, vraiment supérieures, ont très peu de lecteurs, même en Angleterre. Sa prose, nette, concise, éloquente, singulière, a un caractère très particulier qui rappelle les bons auteurs du temps d'Élisabeth. Landor est un de ces écrivains que la postérité retrouve après quelques siècles; quand toutes les passions sont amorties, elle fait la découverte de leur talent, et leur rend, un peu tard, il est vrai, leur place naturelle. Cet homme bizarre, dont les écrits sont orthographiés selon un système qui lui est particulier, a passé une partie de sa vie dans la solitude et en Italie.

(2) Le *Fazio* de Milman a été arrangé pour la scène française, sous le titre de *Clotilde*. Sa *Prise de Jérusalem* offre des passages très remarquables.

(3) Leigh Hunt, Landor, Keats, ont marqué par leur libéralisme politique. Sotheby, Milman, sont attachés aux opinions tories. On connaît les rapports de Leigh Hunt et de Byron, rapports qui ont abouti à une haine mutuelle.

richesse brillante d'expressions, une sensibilité vive, une conception peu commune de la beauté physique et morale. Il se plaît à mêler à son style quelques tournures familières, qui tombent de sa plume comme par hasard, et qui évoquent une foule de souvenirs et d'associations touchantes. Sa prose, qui ressemble à une causerie animée, légère et maligne, a beaucoup d'admirateurs.

Bryan Waller Proctor — a déguisé son véritable nom sous celui de *Barry Cornwall* (1), qui est devenu populaire. Les scènes dramatiques qu'il a publiées il y a trois ans, les poésies lyriques si variées et si exquises, qu'il a fait récemment paraître, se sont emparées de l'attention publique. *Lysandre et Ione* est remarquable par la douceur de la poésie et la grace de l'imagination. L'auteur a cherché surtout, dans ses fragmens dramatiques, a faire revivre la naïveté énergique de nos anciens poètes. Sa prose est simple, naturelle et pleine d'observations heureuses.

Thomas Hood — est plus connu du public comme fabricant breveté de calembourgs intarissables, que comme poète inspiré. Dans ses *petites odes adressées à de grands personnages*, il a fait une incroyable mascarade de tous les mots de la langue anglaise, et les a forcés à mille déguisemens hétéroclites. L'inspiration lui appartient cependant, comme l'a prouvé son beau poème intitulé le *Rêve d'Eugène Aram*. Cet ouvrage l'a classé au nombre des poètes qui possèdent le sentiment tragique, et qui savent en rendre les effets, moins par une exagération emphatique, que par de terribles et simples indications de caractères. La Muse sérieuse et grave n'a reçu que quelques hommages de Thomas Hood, qui s'est empressé de revenir à ses premières amours, à sa Muse folâtre, légère, fantasque et grotesque.

William Motherwell. — Lorsque la baguette d'Aaron se chargea tout à coup de fleurs et de feuilles, ce fut une merveille moins grande que de voir Motherwell, l'antiquaire, l'homme d'érudition et de critique, se transformer en poète original et énergique. Sa poésie lyrique est facile, ardente, moins passionnée et moins simple que celle de Burns, mais presque toujours remarquable par la vigueur et la nouveauté.

Alexandre Alaric Watts. — Il se distingue entre les poètes par la mélodie de sa versification, par la grace, et quelquefois par la verve

(1) Le genre de Barry Cornwall est élégiaque, vaporeux, fleuri, privé d'énergie et de nouveauté.

de sa sensibilité. Il est doué d'un goût remarquable pour les arts, et ses saillies épigrammatiques ont fait rire le public aux dépens de plusieurs de ses confrères.

Thomas Pringle. — Poète et philanthrope, il a écrit des vers agréables et pittoresques, et fait de nobles efforts pour introduire la liberté, le savoir et la religion, dans les lieux où régnaient depuis long-temps l'ignorance et l'esclavage.

William Kennedy, — auteur des *Fantaisies changeantes* (Fitful fancies) et de *la Flèche et la Rose* (the Arrow and the Rose), ne manque pas d'imagination et de sensibilité. Sa versification est inégale, et sa diction quelquefois exagérée (1).

Robert Montgomery, — poète à la fois pieux et satirique, a trouvé des censeurs amers et des panégyristes ardens. Il y a une ferveur sincère dans son enthousiasme et beaucoup de facilité dans son style. Malheureusement, les sujets qu'il choisit sont trop élevés, trop sacrés, trop monotones dans leur sublimité, pour qu'une lyre humaine s'en empare.

Alfred Tennyson (2) — est un poète doué d'une imagination heureuse et forte. L'originalité de sa pensée est souvent défigurée par la bizarrerie affectée de sa diction. Les sentimens qu'il veut exprimer ne naissent pas toujours naturellement du sujet qu'il traite. Cependant plusieurs de nos critiques le regardent comme l'espoir de la poésie anglaise, comme celui de nos jeunes poètes qui annonce le plus de génie.

Ébénézer Elliot (3) — a chanté la misère produite par nos mau-

(1) Peut-être trouvera-t-on un peu de banalité dans ces éloges distribués par l'aménité de M. Cunningham à ses confrères en l'art de poésie. Robert Montgomery, Barry Cornwall, Leigh Hunt, surtout Tennyson et Elliot sont des poètes souvent remarqués ; les autres noms sont introduits ici par la politesse de l'auteur anglais.

(2) Il est impossible de comparer Tennyson avec les versificateurs précédens. Il est original, poète métaphysicien sans mysticisme, analyste et passionné; plein de défaut, mais d'audace et de force, de pensée et de nouveauté ; il a fait de la poésie avec des syllogismes et des déductions philosophiques. Très jeune encore, il n'a donné que deux petits volumes de poésies, supérieurs pour la profondeur et la verve à celles de Barry Cornwall, de Montgomery, etc.

(3) Nous séparerons aussi de la liste des *Dii Minores* que M. Cunningham a pris la peine de former ici, le *Corn-Law-Rhymer* (le poète des lois céréales) qui a jeté récemment, au milieu du tumulte des discussions politiques, quelques pièces

vaises lois sur les grains. Sa Muse a des accens terribles et perçans comme le cri du malheureux qui meurt de faim sur la grande route.

A force d'accumuler les imprécations et les malédictions, vous diriez souvent qu'Elliot approche du sublime. Il y a de la vérité dans son invective et quelquefois de l'émotion au milieu de ses anathèmes. Mais que le prix des grains vienne à tomber, la même baisse affectera les production de cette Muse vouée à des inspirations passagères, à des colères de parti. Ce malheur est commun à tous les talens qui se consacrent à des sujets de circonstance. Cependant Ébénézer a des chances d'avenir poétique, une haute énergie de diction, un amer sarcasme, un talent rare pour reproduire l'intérieur de la vie domestique, quelque chose de la manière sombre et vraie de Crabbe. C'est à l'homme de la campagne qu'il s'adresse, et comme le prêtre que Robert Burns attaque dans ses satires, il ne lui apporte pas le salut et la paix, mais la damnation, mais le désespoir.

Georges Darley — est bon mathématicien et excellent poète. Sa *Reine de Mai* (May Queen) offre des passages gracieux et vigoureux. Ses *Fêtes Olympiennes* (Olympian Revels) sont animées d'une vie dramatique, d'une inspiration franche, qui deviennent plus rares de jour en jour.

Beaucoup d'autres poètes, chantres harmonieux ou élégans, ont trouvé un public attentif, et mériteraient une place honorable même dans ce rapide essai. Tels sont Croly, Clare, Moïr (1), Malcolm et plusieurs autres. Mais à mesure que je suis descendu des sommités de la haute poésie, je ne sais quelle lassitude s'est emparée de moi, je ne sais quelle fatigue d'esprit m'a saisi; je me suis aperçu de la distance qui me séparait des cimes

de vers, satires et dithyrambes, qui ont produit le plus grand effet. Ébénézer Elliot, forgeron du comté de Sheffield, s'est fait l'organe et l'expression de la colère vengeresse qui anime les masses populaires, et surtout les ouvriers des grandes villes manufacturières. C'est un homme éloquent, dont la pensée est toute radicale, et qui nous semble ne se rapprocher en rien de la satire froide et dédaigneuse du poète Crabbe. Ses poésies sont des discours de tribuns du peuple.

(1) *Moïr*, qui signe Δ ou *delta*, insère dans quelques ouvrages périodiques, et spécialement dans le *Blackwood*, des poésies élégiaques d'une élégance et d'une sensibilité vraiment remarquables. Ses stances *à un enfant endormi* sont dignes de Burns.

escarpées et sublimes de l'art. Toutefois, ne terminons pas ce compte rendu de nos richesses poétiques, sans rappeler les noms de quelques-unes des femmes inspirées qui ont suspendu aux autels de la Muse leurs lauriers éternels ou leurs guirlandes modestes.

Johanna Baillie,— que Walter Scott appelait sœur Jeanne, a déployé, dans ses *drames sur les passions* (1), une grande variété de talent, de la vigueur et de la sensibilité, du sarcasme et de l'élévation, une verve héroïque et tendre à la fois. On l'a surnommée le *Shakspeare* de son sexe. Ses chansons possèdent la simplicité, l'*humour* et l'éclat des vieilles ballades écossaises. Sa conversation est animée, piquante, agréable, son œil étincelle d'esprit et de talent. Je ne crois pas qu'il existe un seul portrait d'elle. Cependant Johanna, par son génie et son âge, marche à la tête des femmes-auteurs de notre époque; elle l'emporte même, par la grandeur de l'imagination et la solidité de la pensée, sur beaucoup d'écrivains contemporains qui appartiennent au sexe fort.

Félicia Hemans. — Plus d'une élégie plaintive est sortie de la plume de Félicia. Elle sympathise avec les blessures du cœur, avec les chagrins de l'ame, avec la bonté souffrante, et ne manque pas de nobles accens pour exprimer l'héroïsme et la grandeur. On doit se souvenir qu'elle a glorieusement soutenu le combat poétique contre plusieurs hommes célèbres qui lui disputaient le prix, et qui luiont cédé la palme. Un prix de soixante livres sterling avait été proposé à l'auteur du meilleur poème dont le sujet serait la mémorable conférence qui eut lieu entre *Wallace* et *Bruce* après la bataille de Falkirk. Le caprice de la Muse voulut que tous les concurrens de Félicia fussent vaincus par elle. Elle puise ses inspirations dans la vie privée et dans les affections naturelles du cœur humain (2).

(1) Johanna Baillie appartient au commencement de ce siècle. Elle a contribué au mouvement littéraire que Byron et Walter Scott ont imprimé à leur temps. Ses drames ont le malheur et le défaut d'être plus philosophiques que dramatiques.

Johanna s'est proposé le plan singulièrement métaphysique de demander à chaque passion, d'abord une comédie, puis une tragédie. Mais comment classer les passions, comment les énumérer? La colère est-elle une passion? L'envie est-elle une passion? Ce parti pris a beaucoup nui au succès des drames de miss Baillie; sa verve, emprisonnée dans un cadre argumentatif et métaphysique, n'a produit que des pièces insoutenables à la scène, et remplies de beautés que l'on ne peut apprécier qu'en les lisant. Elle est aujourd'hui dans un âge très avancé.

(2) Félicia Hemans publie des poésies intitulées *Songs of the affections.*

Lætitia Elisabeth Landon. — Elle s'est voilée à demi sous les initiales L. E. L., signature aimée du public, et qu'elle a placée au bas de plus d'un poème charmant. Miss Landon et Johanna Baillie (1) sont les femmes les plus célèbres de l'époque. Et ne croyez pas qu'elle se soit contentée de publier une ou deux romances tendres, et qu'elle se soit arrêtée ensuite pour écouter les applaudissemens flatteurs qu'on lui prodiguait. Elle a des accens pathétiques, variés, touchans, élevés, toujours gracieux. Elle excelle dans les petits poèmes dont la pensée a besoin d'être exprimée avec une netteté brillante. Cependant elle a écrit aussi un poème de longue haleine, narration ingénieuse, pleine d'évènemens qui s'enchaînent l'un à l'autre, et qui attestent une féconde imagination, toujours obéissante, jamais bizarre, furieuse, indomptée. Ses principaux ouvrages sont *l'Improvisatrice*, *le Bracelet vénitien*, poèmes; *le Roman et la réalité*, narration en prose qui prouve la variété de talent de miss Landon; un esprit orné, rapide et facile, une remarquable connaissance du monde. Elle est jeune, aimable et douée d'une gaieté brillante, vive et sans efforts.

Marie Howitt (2). — Elle a interrogé avec succès toutes les cordes de la lyre, excepté la corde sanglante du poète tragique et guerrier. C'est peut-être, de tous les poètes vivans, celle qui reproduit le mieux la simplicité des anciennes ballades. Sa diction est plus vigoureuse qu'élevée, plus expressive que figurée (3).

(1) Miss Landon a de la grace et de la facilité. C'est le Thomas Moore de son sexe. Plusieurs autres femmes, entre autres mistriss Norton, ont aujourd'hui de la réputation en Angleterre.

(2) Mary Howitt appartient à la fraternité chrétienne, ou, si l'on aime mieux, à la secte des quakers. Son *Livre des saisons* (*Book of the seasons*) a été fort remarqué et le méritait.

(3) Parmi les poètes, on ne peut confondre ceux qui ont obéi à des influences répandues autour d'eux, avec ceux qui, au contraire, ont influé sur la littérature. Montgomery, Grahame, Leyden, et une foule d'autres ont été sans puissance; ils ont brillé, comme les satellites de génies plus actifs et plus originaux. Au premier rang des intelligences maîtresses qui ont poussé leur siècle dans des voies nouvelles, il faut placer Cowper. Cette naïveté, cette énergie, cette originalité, cet enthousiasme religieux qui respirent dans ses œuvres, ont été les inspirations de Coleridge, de Wordsworth et de plusieurs autres. Ces deux derniers ont transmis, en la modifiant, cette influence, qui est devenue vaporeuse et rêveuse chez Keats, mystique et métaphysique chez Shelley. Burns, autre grand homme, a donné l'impulsion passionnée que Byron a suivie, en l'alliant à une misanthropie plus intense, à un éclat et à une profondeur admirables de poésie. Byron, à son tour, a entraîné dans sa

En jetant un coup d'œil sur la moisson poétique si éclatante et si variée (1) que les cinquante dernières années ont produite; en comparant notre poésie à la poésie du siècle d'Elisabeth, on ne peut s'empêcher d'avouer que la balance ne penche pas en notre faveur. Nos poètes, il est vrai, emploient moins d'allusions savantes et pédantesquement classiques, moins de dieux et de déesses, moins de Vénus et d'Adonis; mais les émotions qu'ils reproduisent sont moins nobles, le vol de leur imagination est moins élevé. La joie de la nature frappe moins vivement leur

voie toute la littérature de son temps. De son côté, Scott ramenait ses contemporains vers l'étude pittoresque du passé, et Southey cherchait, non dans les traditions du pays natal, mais dans les légendes fabuleuses et brillantes des terres étrangères, le renouvellement du génie épique. Quelques hommes distingués, moins hardis, moins originaux, Campbell, Rogers, Moore, et quelques femmes douées de talent, se contentaient de chercher la perfection artistique de leurs œuvres, sans frayer un sillon nouveau; Campbell, animé d'une puissance intime et supérieure, a marqué son passage plus profondément que l'élégant Rogers, et que Moore, poète facile, agréable, orné. En dehors de ces noms, vous trouverez des talens, non des puissances intellectuelles. Les hommes que nous avons nommés sont les vrais phares poétiques du XIXe siècle en Angleterre, les flambeaux à la lumière desquels tous les autres poètes sont venus allumer leur torche, et qui rayonnent encore dans des directions différentes ou opposées. Après ce grand éclat, la poésie anglaise ne pouvait que déchoir. C'est ce qui lui arrive aujourd'hui.

(1) Les éloges nombreux que M. Allan Cunningham vient de donner à tous les poètes qu'il a fait comparoir devant lui, ne contredisent-ils pas cette critique générale, d'ailleurs si ingénieuse? Est-il juste d'opposer une époque à une autre époque? L'âge d'Élisabeth a eu son Shakspeare et son Spencer, et c'est bien assez. Le dix-neuvième siècle a produit Byron et Walter Scott, météores assez lumineux pour que l'avenir ne les perde pas de vue. Peut-être, si l'on voulait absolument établir un parallèle entre les deux ères poétiques, serait-il plus juste de dire que l'élévation appartenait à l'une, et la profondeur à l'autre; d'opposer la naïveté ardente et crédule du temps de Spencer à l'analyse admirable de Byron, aux peintures inexorables de Crabbe. Il serait bon d'ajouter aussi que cette double nécessité des temps ne peut ni étonner le philosophe, ni lui inspirer un seul regret. Comment aurions-nous retrouvé cette naïveté crédule des temps passés, nous vieux de civilisation, et étayant de toutes parts notre foi chancelante? Comment nos aïeux auraient-ils devancé deux siècles, et trouvé dans leur temps les terribles enseignemens que lord Byron a reçus de la révolution française et de Bonaparte? La poésie n'est pas déchue; elle s'est transformée, de même que la société ne meurt pas, mais s'enveloppe de langes nouveaux, renaît sous d'autres attributs et de nouveaux traits, toute puissante et forte.

cœur; la Muse ne prend plus son libre essor à travers les forêts et les vallées, comme le daim sauvage bondit à travers les champs. Elle se fait misanthrope, elle est triste; ses accens sont pleins de dédain et d'amertume: elle déplore la destinée des poètes; elle ressemble à la femme hébraïque qui ne veut pas être consolée.

D'ailleurs la vogue des poètes a considérablement baissé depuis quelque temps; beaucoup de circonstances ont contribué à cette décadence. Parmi les principales causes, il faut compter spécialement l'amertume de la critique (1), le déluge de vers qui nous a inondés depuis quelques années, et surtout le penchant industriel, positif, mécanique, mathématique de notre siècle. Cette aversion pour la poésie n'aura qu'un temps; elle retrouvera son empire; l'hiver est venu pour elle: la saison des Muses et des fleurs renaîtra.

ALLAN CUNNINGHAM.

(1) La sévérité de la critique n'a paralysé ni Byron, ni Southey, ni Moore, ni Coleridge. C'est le grand nombre d'idoles, de prétendus hommes de génie, de petites publicités de coterie, de nouveaux lords Byron, créés par l'indulgence des critiques et le caprice du public, qui a fini par le rassasier et le dégoûter. Cependant, quand il s'est présenté des poètes, comme Tennyson et Elliot, qui ont exprimé un sentiment populaire, une idée neuve, au lieu de couvrir sous le rhythme sonore le vide de leur imagination, ils ont trouvé un public attentif.

(*La place nous manque aujourd'hui pour faire suivre immédiatement l'histoire de la poésie anglaise de celle du roman. Cette dernière sera toute entière dans notre prochaine livraison.*)

LES DERNIÈRES FÊTES ROYALES DE MADRID.[1]

—

Seconde Partie.

V.

UN INCENDIE.

La course royale achevée, Madrid s'était encore illuminé tout entier comme les deux soirées précédentes. C'avait été au Prado, sur les places et dans les rues, les mêmes flots de foule curieuse et bourdonnante.

(1) Nous ne recevons qu'aujourd'hui 13 novembre la 2e partie des *Fêtes de la Jura*. (Voyez notre livraison du 15 octobre.)

« Poste et courriers, nous écrit notre collaborateur, tout était arrêté et retenu par les insurgés.

Cependant, vers onze heures du soir, lorsque la ville, fatiguée de ses longues agitations du jour, succombant de sommeil, laissait s'éteindre partout ses lumières et commençait à s'endormir, les cloches, s'ébranlant tout à coup et sonnant le tocsin, réveillèrent en sursaut les paroisses de *San-Salvador* et de *Santa-Maria*.

Je traversais dans ce moment la *Puerta del Sol*. —

— Fuego! — fuego! — au feu! — au feu! — criait-on dans le lointain, du côté de la *Plaza Mayor*; — et d'épais nuages d'une fumée pleine d'étincelles montaient en tourbillonnant au-dessus des clochers du couvent de *San-Felipe el Real*; — et toute la façade du palais d'Onâte s'éclairait d'une vaste lueur rougeâtre.

Je ne doutai pas d'abord que ce ne fût le cirque des taureaux qui fût devenu la proie d'un effroyable incendie. — Je courus vers les piliers de *Guadalaxara*. — La réverbération des flammes m'avait trompé sur leur distance. — Le feu venait de plus loin. — Je descendis la rue *Mayor* jusqu'à la place de la *Villa*.

C'était là. — C'était le temple gréco-gothique construit autour de la Minerve-Fontaine, qui brûlait, — et qui brûlait aussi joyeusement que peut brûler un temple de bois de sapin et de toile peinte.

Ce fragile monument! — il n'avait pas même su durer autant que les fêtes en l'honneur desquelles il avait été bâti! — ce n'était

« Enfin, on m'annonce ce soir un courrier qui s'en va par l'Aragon et la Catalogne; j'en profite à tout hasard, et je vous expédie ce que j'ai recopié et le manuscrit du reste.

« Nous sommes maintenant sans communications à peu près avec la France; presque aucune lettre n'arrive depuis un mois, et nos dépêches n'ont probablement pas meilleure chance.

« J'ai reçu pourtant votre billet du 1er octobre. . . . . .

« Si nous sortons du chaos où nous sommes, je tâcherai de faire ce que vous me demandez, et de vous écrire quelques lettres sur nos affaires; mais, pour Dieu, attendez que la correspondance redevienne possible. A quoi bon maintenant noircir du papier qui ne sert qu'aux *cigarritos* de MM. les Biscayens et du curé Merino?

« Nous avons eu dimanche ici notre petite émeute et nos coups de fusil; cela s'est terminé par le désarmement des volontaires royalistes. Je vous conterai cela plus au long; c'était curieux. »

pas sa faute au surplus. — On l'avait surchargé de lampions et de verres de couleur avec une si indiscrète profusion, qu'on avait sans doute voulu qu'il finit par s'allumer lui-même, afin de compléter l'illumination. — Il s'était donc allumé docilement, et, une fois en train, il y avait mis de la bonne volonté, je vous assure.

C'était, en vérité, quelque chose de fort beau que cet embrasement, — isolé d'ailleurs, — et sans dangers sérieux pour les maisons voisines. — Cela valait mieux que tous les feux d'artifice qui avaient été tirés les nuits précédentes, sur la place de l'Orient.

On avait eu cependant d'abord quelque crainte pour l'hôtel de *la Villa*, sur lequel les plus hautes flammes s'étaient un instant élancées avec une effrayante avidité. — C'eût été, il faut le dire, une cruelle fatalité si son excellence *el Ayutamiento,* qui, malgré les dettes énormes dont elle était grevée, avait si généreusement prodigué tant de millions de réaux pour les solennités de la Jura, était devenue victime elle-même de ses propres magnificences, et avait vu à la ruine de ses créanciers s'ajouter celle de son palais! — Son Excellence en fut quitte pour la peur et pour son monument gréco-gothique.

Après avoir, comme un feu d'artifice ordinaire, jeté dans le ciel ses bombes, ses chandelles romaines et ses gerbes de fusées, — l'incendie redescendit humblement au niveau du faîte du temple, et ne s'occupa plus que de le consumer lentement, et d'en dessiner en braise l'ogive, les corniches, le fronton et les colonnades.

Les pompes, la compagnie de sapeurs, les divers détachemens de cavalerie et d'infanterie, accourus alors sur les lieux à la voix du tocsin qui continuait de sonner l'alarme, étaient arrivés trop tard pour rien sauver ni rien éteindre. — Ils semblèrent n'être venus là qu'afin de grossir le nombre des spectateurs, en présence desquels le frêle édifice acheva paisiblement de se réduire en cendres.

Une de ses colonnes pourtant, — une seule, — qui tomba d'elle-même, fut traînée hors du foyer par quelques soldats, et déposée, couchée en travers, devant la porte d'une allée d'où regardait un groupe de curieux dont je faisais partie. — C'était un marchepied que nous envoyait notre bonne fortune, et nous nous hâtâmes d'y monter. — Moi, j'avais pris possession du chapiteau ; — c'était la

meilleure place; — mais j'interceptais ainsi la vue de toute la colonne. On me cria unanimement d'ôter mon chapeau, parce que j'empêchais de voir. — J'ôtai mon chapeau.

Trois amours de plâtre couronnaient encore, les bras entrelacés, le dernier pilier du temple qui fût demeuré debout. Ils tenaient bon sur ce piédestal embrasé, et se maintenaient bravement au milieu des flammes qui voltigeaient autour d'eux. Ce fut là, pour mes voisins de la colonne, un grand sujet d'amusement et le texte d'une foule d'observations joyeuses.

— Ce sont de courageux martyrs, dit l'un, intimement convaincu qu'une figure sculptée ou moulée ne peut être autre chose qu'un saint.

— Ce sont des amours, dit un autre, mieux versé dans la mythologie, — des amours hérétiques condamnés au feu. — Et qui se moquent de lui parce qu'il est leur élément, — ajouta un troisième.

A ce moment, les amours s'abîmèrent avec le pilier qui les soutenait.

Il ne restait plus du monument gréco-gothique qu'un large brasier sur lequel on aurait pu faire aisément rôtir tous les taureaux tués dans la course royale. — La déesse du temple, — la pauvre Minerve, si blanche encore et si fraîchement badigeonnée le matin, réapparut au-dessus de cette fournaise, un peu échauffée pour une fontaine, et passablement noircie par la fumée.

Ce fut là tout le dommage. — Mais la dernière des illuminations de la Jura avait été un incendie! Était-ce un présage? —

VI.

LES TAUREAUX DE LA VILLE.

Le 23 et le 25, ce fut la ville à son tour qui donna ses fêtes à la Plaza Mayor. — Ces deux jours-là, il y eut également des courses le matin et le soir. Il y eut les courses d'essai et les courses de cérémonie. Ces dernières, qui attirèrent la même foule affamée de taureaux, et que leurs majestés et leur cour honorèrent

encore de leur présence, ne furent cependant pas aussi splendides que la course royale; mais elles furent assurément aussi meurtrières. — Le nombre des victimes ne fut pas moindre, si le sacrifice fut moins pompeux, et l'autel couronné de moins de fleurs.

Les hallebardiers ne reparurent plus dans la place. En revanche, la troupe des alguazils y fut doublée. Il y en eut un escadron entier rangé en bataille au-dessous de la loge du roi. — C'était une inextinguible joie pour le peuple de voir les alertes continuelles de ces timides cavaliers, leurs rapides évolutions, leurs fuites désordonnées. Plusieurs, perdant les étriers, tombèrent de cheval et se blessèrent. — Un d'entre eux, — l'un des alguazils du palais, un vieillard, un ancien serviteur du roi, jeté à terre, allait périr sous les cornes d'un taureau qui se précipitait sur lui. — Le manteau d'un matador vint à son secours et détourna l'animal furieux; — mais le malheureux alguazil qu'on emporta évanoui, dut mourir de sa frayeur, s'il ne mourut pas de sa chute.

Dans la première des deux courses de la ville figurèrent encore trois *caballeros en plaza,* ayant pour parrains trois *regidors* de Madrid. — Ces chevaliers n'eurent pas meilleure chance que ceux de la course royale, car deux d'entre eux sortirent assez grièvement blessés de leur entreprise.

Cette course fut brillante pour les matadors. Montès y fit des prodiges d'audace et de dextérité. — Léon, son rival, fut aussi bien beau. Il y eut surtout entre lui et un taureau un duel magnifique. — Ce taureau était l'un des plus grands qu'eussent nourris jamais les pâturages de la Navarre. Léon, au contraire, qui devait le combattre, était plus que médiocre de taille. Mais du moment qu'ayant saisi l'épée il s'avança vers son ennemi, la tête haute, l'œil enflammé, d'un pas rapide et ferme, — ce fut un autre homme; — il avait dix pieds. — C'est qu'il était sûr de son coup, comme Romeo quand il va tuer Tybalt. — Aussi il vint; et chacun vit bien que le taureau était déjà mort, même avant qu'il l'eût touché. — Il l'appela d'une voix rauque; de la main gauche, abaissant la muleta, il leva le bras droit; l'animal se précipita, et le matador, d'une seule et profonde estocade, où le fer disparut tout entier, le renversa expirant sur le sable.

Jamais la conscience de l'adresse et de l'intrépidité ne se montra plus puissante que dans cette lutte si inégale en apparence, et où toutes les forces passaient du côté de la faiblesse.

La dernière course de la ville durait depuis une heure, et déjà elle se traînait languissante.

Il n'y avait point eu d'abord de chevaliers sur la place. Tout s'était passé entre les combattans ordinaires ;—et puis, soit que les taureaux fussent réellement moins vaillans que ceux des courses précédentes, — soit que l'excessive chaleur de la journée les eût énervés et appesantis, — ils ne se ruaient plus sur leurs adversaires avec la même furie. — Souvent, pour les exciter et leur rendre un peu de colère, il fallait leur infliger le supplice des banderillas de feu; — il fallait les brûler ainsi tout vivans ou les faire dévorer par les chiens.

L'attention épuisée du peuple fut un instant ranimée par un terrible combat que livrèrent deux dogues à un taureau poltron, qui avait fui devant la lance des picadors.

On les amena, et ils s'élancèrent soudain à la fois vers leur commun ennemi. — A leur approche, celui-ci fit volte-face; et l'un d'eux, qu'il reçut sur ses cornes, jeté à plus de vingt pieds en l'air, retomba sur le dos, et se brisa les reins. — L'autre, resté seul contre le puissant animal, avait manœuvré long-temps autour de lui avec une infatigable agilité, sautant maintes fois jusqu'à ses oreilles, mais ne pouvant réussir à s'y attacher. — Cependant le taureau, harassé par ces attaques multipliées et les efforts de la défense, était tout haletant. Hors de sa gueule béante et pleine d'écume sortait sa langue gonflée. L'impitoyable chien, trouvant enfin la prise à sa portée, atteignit de ses dents cette langue pendante, et s'y cramponna de toutes ses mâchoires. Le malheureux taureau en perdit ses dernières forces; n'ayant plus même celle de secouer la tête pour se délivrer, il poussait seulement d'affreux mugissemens de douleur. Le sang ruisselait de son gosier, et inondait le museau du dogue acharné, qui n'abandonnait pas pour cela sa proie, et, comme une sangsue qui s'enivre aux morsures qu'elle a faites, semblait boire et se gorger à ce sanglant et mortel

baiser. — Un *chulo*, d'un coup d'épée, dont il lui perça par pitié le cœur, mit fin à l'agonie de la pauvre bête.

L'excitation légère que ce cruel combat avait produite, une fois apaisée, le *tendido* était redevenu distrait. — L'amphithéâtre n'avait plus la fièvre. — Pour le réveiller de sa torpeur, il fallait quelque grand spectacle inaccoutumé.

Le roi Ferdinand VII a toujours passé pour l'homme de son royaume qui s'entendît le mieux à diriger une course de taureaux. Il sentit bien quel était le besoin du peuple. — Il fit un signe qui ordonna la division de la place.

A cet ordre, de bruyantes acclamations de joie et de reconnaissance éclatèrent par tout le cirque.

Le détachement des alguazils sortit de l'arène, et, en moins de dix minutes, les charpentiers, qui y entrèrent aussitôt, apportant des pièces de bois et des planches préparées d'avance, l'eurent séparée en deux parties égales par une barrière à hauteur d'appui, qui la traversa dans toute sa largeur.

L'armée des toreros se divisa également en deux corps, qui prirent chacun possession de l'une des deux places. — Enfin, deux courses recommencèrent simultanément; il y eut deux batailles à la fois, à l'inexprimable allégresse des *aficionados*, qui se consolèrent de la mauvaise qualité des taureaux par leur quantité.

Cela dura encore jusqu'à la nuit, selon l'usage; mais à la nuit, ce fut bien fini. — Le cirque de la Plaza Mayor avait achevé ses représentations. Ce théâtre, construit à si grands frais pendant deux mois et qui avait servi trois jours, devait être démoli dès le lendemain. — Il ne restait point d'ailleurs de victimes aux sacrificateurs. De près de cent vingt taureaux qui avaient été rassemblés pour les fêtes royales, à peine en survivait-il quelques-uns. — L'hécatombe était complète.

VII.

LA NUIT DE LA SAINT-JEAN.

Il était près de minuit. — D'où venait que les rues de Madrid, où l'on ne rencontre plus d'ordinaire à cette heure que les *serenos*,

leur pique et leur lanterne en main, étaient traversées par tant de groupes bruyans? — Où allaient toutes ces troupes de *manolos* et de *manolas*, marchant au son des flûtes et des mandolines, chantant en chœur le *panto de la Havana* et la *jota aragonaise*? — Tout cela se dirigeait vers un seul point, tout cela prenait le même chemin des divers quartiers de la ville, tout cela descendait au Prado.

Mais quelle nouvelle fête se donnait donc encore au Prado, pour que ces bandes joyeuses y affluassent ainsi à une heure inaccoutumée? — On n'y voyait nuls préparatifs de réjouissances. Les arceaux gothiques dont l'enceinte immense de son *salon* avait été entourée pour les solennités de la Jura, n'étaient plus, comme la veille, brillamment parés de leurs guirlandes de verres de couleur. Ce Prado qui, la nuit précédente, était éclairé comme en plein jour, il était sombre maintenant, et n'avait plus d'autre illumination que les étoiles du ciel.

Ce n'était pas non plus la foule de la veille qui s'y pressait; — cette foule étrange et de mille couleurs, — bigarrée de moines, de soldats, de mendians, de femmes élégantes, de livrées, de chambellans, de gens de cour et d'officiers coquets; — non, c'était une autre foule, — une foule d'une seule classe et d'une seule espèce, — une foule en veste et en mantille de serge, à la voix éclatante, au langage cynique, aux gestes effrontés. —

Cette foule enveloppée de ténèbres, ainsi qu'une crue soudaine et mugissante, — de la porte des *Recoletos* à la porte d'*Atocha*, — elle débordait et montait partout; elle envahissait le salon, — la promenade fashionable du beau monde; — elle s'y asseyait sur les bancs et sur les chaises; elle s'y couchait à terre et s'y roulait; — elle encombrait les allées, elle se répandait sous les arbres, — sous les balcons des palais du duc de Medina-Celi et du duc de Villa-Hermosa, devant le Musée royal, sur les montées du Buen-Retiro et de San-Geronimo, tout le long de la grille du jardin de botanique, autour des fontaines d'Apollon, de Neptune et de Cybèle. Elle inondait tout ce Prado, enfin; — et puis, formant de larges cercles et de vastes rondes, agitant ses castagnettes, elle dansait ses *manchegas* dans la poussière, au bourdonnement des guitares, au chant aigu des *seguidillas*.

C'est que c'était la nuit de la Saint-Jean; — jadis, pour Madrid,

comme pour toute l'Espagne, une nuit pieuse, une nuit sainte, une nuit d'autel et de prières; — une nuit aussi de superstitions catholiques; — une nuit où s'allaient cueillir aux champs, hors des villes, le trèfle et la verveine qui se conservaient ainsi qu'un talisman dans les maisons, et y reverdissaient à la Noël; — à présent une nuit de danse et d'ivresse, une nuit de débauches, une nuit de saturnales.

A son bal immense et effréné de la nuit de la Saint-Jean, — bal qu'il n'oublie point, et auquel il est chaque année invariablement fidèle, — bal qui ne lui coûte d'ailleurs que son sommeil, — ce peuple était donc venu en masse avec son orchestre de guitares; — et il coulait là à pleins bords; et il allait s'agiter et gronder ainsi toute la nuit; — et ses vagues apaisées ne devaient se retirer et rentrer dans leur lit qu'au grand jour.

C'était une fête populaire qui tombait dans les fêtes royales, ou plutôt c'étaient bien les fêtes royales qui tombaient dans une fête populaire.

VIII.

LES PAREJAS.

Dire exactement ce qu'ont été et ce que sont les maestranzas, — rechercher l'origine et le but de leur institution primitive, — ce serait chose longue et difficile, et qui demanderait d'ailleurs beaucoup plus de développement que n'en permet une description de fêtes. — Qu'il vous suffise, quant à présent, de savoir que les maestranzas actuelles sont des compagnies de noblesse, — des espèces de congrégations militaires, dont les membres sont supposés maîtres passés dans l'art généreux et fortuné d'aller à cheval, — *arte generoso y afortunado de andar a caballo.*

Il y a cinq maestranzas : — celle de Séville, celle de Valence, — celle de Grenade, — celle de Ronda, — et celle de Saragosse. Chacune d'elles a pour chef et protecteur, ou le roi, ou l'un des membres de la famille royale. — L'organisation régulière des quatre premières remonte au commencement du 17e siècle. La

cinquième, — celle de Saragosse, — a été fondée sous le règne de Ferdinand VII.

Individuellement, un maestrante est un gentilhomme, un grand qui vit d'ordinaire à son aise, et fort tranquille dans sa province, ayant un beau cheval et un bel uniforme pour les jours de gala.

M. Martinez de la Rosa a écrit sur la tombe de deux d'entre eux :

> Aquì yacen dos maestrantes,
> Ocupados como antes (1).

Cette épitaphe est la meilleure définition qui se puisse donner de ces honorables chevaliers.

Sur le désir que leur avait fait témoigner Sa Majesté, les cinq maestranzas royales avaient élu chacune une douzaine de leurs membres, — les plus jeunes et les meilleurs cavaliers, — qui avaient été chargés d'aller représenter leurs corps respectifs aux solennités de la Jura. Ce furent ces députés qui, réunis à Madrid, au nombre de soixante, après avoir éprouvé préalablement leur adresse par de fréquentes répétitions, donnèrent enfin, le 25, publiquement, à la Place des Taureaux, hors de la porte d'Alcala, la représentation qui s'appela les *Parejas*.

L'enceinte qui lui servait de théâtre étant bien moins vaste que celle de la Plaza Mayor, il avait été plus difficile encore d'être admis aux Parejas qu'à la course royale. C'était une fête de bonne compagnie, une fête tout aristocratique. L'assemblée avait été composée d'un public de choix. Les loges étaient occupées par les grands dignitaires de l'état, par les grandes dames, par les évêques, par les cardinaux, par le corps diplomatique. Les employés des administrations, les officiers de l'armée, remplissaient avec leurs familles l'amphithéâtre couvert. — Sauf quelques-unes de ses portions qui avaient été réservées pour l'orchestre et les gens du palais, — le tendido avait été encombré de soldats de diverses armes, spectateurs dociles, auxquels il avait été enjoint de se divertir paisiblement et avec décence.

A six heures, leurs majestés, accompagnées de leurs altesses

(1) Ici reposent deux *maestrantes* occupés comme auparavant.

royales, ayant paru dans leur loge, tout le monde se leva. Sur le commandement des chefs, un *viva* unanime partit des rangs des soldats, et s'exécuta comme un temps d'exercice; puis l'orchestre commença à jouer une marche militaire, qu'il n'interrompit plus avant la fin de la cérémonie.

Leurs majestés s'étant assises, et l'assemblée aussi, les maestrantes firent leur entrée dans l'arène.

Cinq cavaliers d'avant-garde, — un de chaque maestranza, — arrivèrent d'abord de front; — après eux, les cinq premiers piqueurs; — puis, vingt-cinq trompettes; — puis, le colonel don Francisco Montferrat, portant l'étendard de la *maestranza* de Valence; — puis, quinze cavaliers sur trois rangs; — puis, douze *volantes* avec leurs vestes rouges et leurs bâtons d'argent. Suivait le corps principal des maestrantes, formé de quarante cavaliers en quatre files; — Valence et Saragosse à la droite, — Séville et Grenade à la gauche; — Ronda au centre.

Soixante laquais en grande livrée venaient à pied derrière eux. La marche était fermée par les cinq seconds piqueurs, les maréchaux et les palefreniers.

La troupe entière fit le tour du cirque dans cet ordre, et vint s'y déployer en avant des *torils*.

L'avant-garde et l'escorte de l'étendard de Valence s'étant retirées et rangées à l'écart, hors de la première barrière de l'arène, les quarante cavaliers du corps principal s'avancèrent au pas, quatre par quatre jusqu'au pied de la loge de leurs majestés, et saluèrent, défilant ensuite en quadrilles, rengaînant l'épée au fur et à mesure, et revenant se former en ligne en arrière.

Ce salut achevé, le même corps, rompant ses rangs au galop, exécuta diverses évolutions, les cavaliers se croisant, se mêlant et s'entrelaçant, feignant de se poursuivre, et se réunissant pour se séparer encore, courant isolés, et se retrouvant, quatre, huit, seize et trente-deux de front, formant des croix, des anneaux et des chaînes, et terminant enfin ces escarmouches en recomposant leur premier ordre de bataille.

Après quelques instans de repos, de nouveaux exercices recommencèrent.

A la droite de la loge royale, au-dessus de la barrière du cirque,

il y avait un Mercure, le bras étendu, tenant des bagues à sa main. — A vingt pas en avant, on plaça un *blanc* élevé sur un pieu ; — et, à une distance pareille, — une *tête de More* en carton, coiffée d'un turban, fut enfoncée le cou dans le sable.

Un des cavaliers sortit de son rang. — Les volantes lui remirent une lance. Il l'assujétit contre sa poitrine, et mettant son cheval au galop, il courut d'abord les bagues. — Il fut adroit et heureux, car il en atteignit une, et emporta, flottant au bout de son fer, le ruban bleu auquel elle était suspendue.

Ayant caché le ruban en son sein, il jeta sa lance et saisit un javelot qu'on lui présenta ; puis, reprenant carrière, il le lança au milieu du Blanc où il le fixa profondément. Alors, sans interrompre sa course, tirant son sabre, il se précipita vers la tête du More, et se baissant en passant près d'elle, il l'atteignit et l'envoya rouler au loin.

Remettant sa lame au fourreau, l'heureux maestrante, savourant son triple triomphe, revint au trot reprendre son rang au milieu des applaudissemens et des *viva* des loges et de l'amphithéâtre.

Vingt cavaliers des cinq maestranzas coururent ensuite, et avec des chances diverses ; — quelques-uns échouèrent complètement ; — d'autres emportèrent la bague et ne touchèrent ni le blanc ni la tête du More. — D'autres, ayant manqué la bague, se dédommagèrent par leur succès dans le reste de l'entreprise. — Bien peu furent servis comme le premier par la fortune et réussirent à atteindre les trois buts.

Mais si ce fut une douce récompense pour les vainqueurs du tournoi de voir tant de mains blanches, tant de mouchoirs et d'éventails s'agiter pour les saluer, la disgrace ne fut amère à aucun des vaincus. Les seuls murmures qui les accueillirent furent des murmures d'indulgence et de consolation.

Les nobles champions terminèrent leurs exercices chevaleresques en courant les *Parejas*.

Ils se détachèrent à cet effet, deux à deux, du corps principal rangé au fond du cirque, galopant côte à cote avec la rapidité de l'éclair jusqu'au pied du balcon royal. — Arrivés là, ils faisaient halte et se séparaient, s'en allant au pas, l'un à droite, l'autre à gauche, en se découvrant.

En somme, cette fête assez peu animée, où les chevaux, vifs et fringans andaloux, véritables chevaux de théâtre, élégamment parés de réseaux de soie, n'avaient pas le plus mal joué leurs rôles, n'étaient guère au fond qu'un exercice de manège en cérémonie; une pièce à la manière de celles des frères *Franconi* de Paris. — Sous un autre aspect, elle était pourtant au moins curieuse en ce sens qu'elle semblait un dernier vestige de chevalerie, et apparaissait comme une ombre des tournois du temps passé.

Au XIXe siècle, l'Espagne était bien aussi le seul pays du monde où il y eût une noblesse qui pût venir, à la voix du maître, figurer pour son bon plaisir sur un théâtre ainsi qu'une troupe d'acteurs, et donner elle-même un spectacle public.

Les parejas courues, les cavaliers mirent pied à terre, laissant leurs chevaux aux mains des livrées, et, avant le départ de leurs majestés, montèrent à leur loge leur baiser les mains.

Les *maestrantes*, étant de grands seigneurs, furent mieux traités que les toreros qui, après les courses de taureaux, auxquelles ont assisté leurs majestés, ne sont admis au baise-main qu'au bas de l'escalier, à la portière de la voiture.

IX.

LA MASCARADE ROYALE.

Les mascarades, — les *mogigangas*, — sont des fêtes nationales fort anciennes en Espagne, et qui ne manquaient guère autrefois d'y accompagner les grandes solennités royales ou religieuses.

Don Antonio Hurtado de Mendoza raconte qu'après la jura de don Baltazar Carlos, fils de Philippe IV, il y eut une brillante *mogiganga* dont firent partie beaucoup de seigneurs de la cour. Ils vinrent escortés d'un grand nombre de laquais, vêtus de riches livrées, qui portaient des torches de cire blanche, et s'étant réunis sur la place de *San-Salvador*, ils s'en furent vers celle du palais où ils formèrent des quadrilles qui réjouirent fort le peuple.

On avait exhumé la jura de don Baltazar Carlos; — il était juste qu'on exhumât une mascarade analogue.

En conséquence, le 24, à onze heures du soir, une brillante *mogiganga*, sortie du *Saladero*, se dirigea vers le palais par la rue Mayor, ayant en tête le seignero corrégidor, — à cheval et en bas de soie, ainsi que le jour de l'entrée publique; — car on met le corrégidor à tous les cortèges possibles, de même que la rue *Mayor* leur sert également à tous de passage inévitable.

Comme la mascarade royale se composait essentiellement de tableaux allégoriques dont, malgré toute votre sagacité, vous ne saisiriez peut-être pas toujours facilement le sens, pour vous le faire bien comprendre, je m'aiderai du singulier programme explicatif qu'en publia d'avance Son Excellence el Ayutamiento de Madrid, afin, sans doute, d'épargner à la foule le danger de se méprendre dans ses interprétations.

La *mogiganga* se divisait en trois troupes distinctes qui s'avançaient toutes entre une double haie de *volantes* portant des torches allumées, — et de grenadiers provinciaux, lesquels frayaient au besoin le chemin avec les baïonnettes de leurs fusils.

La marche était ouverte par la musique d'un des régimens de la garnison. — Venait ensuite un groupe de guerriers vêtus et armés à l'antique.

Cela figurait la constante loyauté de l'armée espagnole envers ses rois bien-aimés, pour la défense desquels elle est toujours prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, et faisait en même temps allusion aux gloires immortelles de la nation.

Le groupe des guerriers était suivi d'un groupe de génies couronnés, jetant des fleurs au vent.

Le second groupe représentait les doux zéphirs, les tendres amours et les ris innocens, qui planaient au-dessus du berceau doré où croissait, réservée au trône de *Recaredo*, et destinée à combler le bonheur de ses sujets, la fille adorée de Ferdinand et de Christine.

Sur un char resplendissant, attelé de six chevaux, paraissait *l'Aurore aux doigts de rose*, les cheveux flottans, une torche à la main droite, la Nuit et le Sommeil à ses pieds. — Les *Heures* et les *Graces* marchaient autour du char, chacune avec ses attributs.

Cet emblème signifiait que la princesse, objet de l'amour des Espagnols, était la consolation et l'espérance du trône où elle était

née, et des peuples qui devaient bénir son pouvoir ; — toute pareille en cela à l'Aurore qui anime et embellit les champs qu'elle éclaire. — Le *Sommeil* et la *Nuit*, — c'étaient l'ignorance, l'envie, les projets chimériques, les illusions et les crimes qu'engendrent ces deux divinités de l'Averne, dont l'influence avait disparu, comme les ténèbres devant la lumière, depuis qu'il avait plu à la Providence de féconder le lit de Christine et de Ferdinand, et surtout depuis que la nation avait vu si heureusement rétablir la santé de son roi chéri, et calmé l'inquiète sollicitude de son épouse. — Les *Heures* — étaient les heures de joie qui succédaient aux heures d'amertume, — et les *Graces* — étaient les graces que la nature avait prodiguées à la jeune princesse.

La seconde troupe, qui était précédée aussi de sa musique militaire, se composait d'une bande de bergers, de laboureurs, de marins, de jardiniers et d'artisans, avec les costumes et les instrumens de leurs diverses professions. Au milieu d'eux, six chevaux traînaient un autre char somptueux, escorté de la Peinture, de la Sculpture et de l'Architecture, et conduisant Mercure armé de son caducée, debout entre Cérès couronnée d'épis et Flore ceinte de guirlandes.

Il était aisé d'apercevoir derrière cette allégorie la séduisante perspective qu'offrait à l'Espagne la succession directe de ses rois, amans zélés des arts consolateurs. — Les bergers et les laboureurs, qui bénissaient Cérès, faisaient prévoir les progrès de l'agriculture, l'accroissement des troupeaux et l'amélioration de leurs laines précieuses. — Les jardiniers, qui adoraient Flore, annonçaient qu'une princesse sur le front de laquelle brillaient la beauté, la candeur et la pureté, ne serait pas moins chère aux Espagnols que ne l'était aux Gentils la déesse du printemps et de la fécondité. — Les marins et les artisans, qui se tournaient vers Mercure, le dieu du commerce et de l'industrie, témoignaient leur confiance dans la protection qu'à l'exemple de ses illustres parens, la princesse dispenserait à ces élémens de richesse. — La Peinture, la Sculpture et l'Architecture, leurs palmes à la main, montraient qu'un nouvel âge d'or allait renaître pour les beaux-arts, fils de l'abondance et de la prospérité.

La musique de la dernière troupe était suivie de bataillons de Romains et de Sabins. — Ils venaient là pour rappeler l'alliance célèbre de ces deux peuples et offrir un symbole de l'étroite union des provinces qui forment la vaste monarchie espagnole, ne rivalisant entre elles que dans leur dévoûment et leur fidélité au grand Ferdinand, à la bienfaisante Christine et à leur royal rejeton. — Cela manifestait bien que, si une Isabelle de glorieuse mémoire avait réuni sous un seul sceptre les royaumes de Castille et d'Aragon, — une autre Isabelle, bien digne de son aïeule, resserrait déjà ces fortunés liens, même avant d'avoir ceint le diadême.

Les anciens Espagnols et les Américains qui arrivaient ensuite, et dont on avait fait double emploi, puisqu'ils avaient servi déjà pour la course royale, démontraient clairement que les rayons du jeune astre qui se levait sur le trône, ne se borneraient pas à éclairer un seul hémisphère; — en d'autres termes, — que la princesse serait reine des Indes, aussi bien que des Espagnes, — attendu que le soleil des descendans de Charles-Quint luit incontestablement pour le monde entier, et ne se couche jamais dans leurs états.

Les Romains et les Sabins tenaient des encensoirs, des vases propres aux libations, et des bâtons à l'extrémité desquels il y avait des cigognes, — afin de témoigner ainsi la reconnaissance dont ils adressaient l'hommage au ciel qui avait comblé les vœux de la monarchie. — Les Américains et les anciens Espagnols portaient les marbres, les médailles et les parchemins qui devaient transmettre aux générations les plus reculées le célèbre nom d'Isabelle, sa grandeur et ses actions éclatantes.

A la suite d'une quantité de nymphes et de génies qui s'enlaçaient amoureusement en des danses voluptueuses, venait enfin lentement, attelé de huit chevaux empanachés, le troisième char, le plus magnifique, tout d'acajou et de dorures. — Ce char, qui, à son élevation et à sa construction, semblait une maison entière, était habité à son premier étage par quatre matrones, supposées être les *Vertus cardinales*. — Sur sa terrasse, était assise, dans un fauteuil, la Concorde, ayant à ses genoux deux lions tenant chacun un globe sous la patte. A sa droite et à sa gauche étaient des urnes

de parfums, et, sur sa tête, en manière de dais, un arc-en-ciel où l'on lisait, en caractères dorés, cette inscription :

LA CONCORDE FAIT LE BONHEUR DES ÉTATS !

Derrière le char cheminaient lentement à pied l'Honneur, le Pouvoir, l'Abondance et l'Amitié.

Le but général de cette dernière allégorie, n'en eût-on pas été préalablement instruit, ainsi que de celui des précédentes, grace à l'obligeance de la municipalité, n'eût été vraiment douteux pour personne. — Qui n'eût compris, en effet, d'abord qu'à l'aspect de cet arc-en-ciel, signe d'alliance, une touchante harmonie s'était établie soudain entre les deux partis naguère irréconciliables qui divisaient l'Espagne, et que la féroce Discorde avait été à jamais précipitée au fond de l'abîme? — Dans cet arc-en-ciel, qui n'eût reconnu la sérénissime infante Marie-Isabelle-Louise de Bourbon, en l'honneur de laquelle le loyal *Ayutamiento* de Madrid n'avait pas cru pouvoir se dispenser de décerner une mascarade royale et triomphale à la Concorde.

C'est le programme de son excellence à la main, et me bornant souvent à vous le lire, que j'ai fait défiler devant vous toute la *mogiganga*. Sans compromettre la clarté de ses allégories, je puis maintenant vous parler un peu du nombreux personnel des acteurs qui y figuraient. — Ne vous flattez point que ce fussent des grands seigneurs comme ceux qui représentèrent la *mogiganga* du prince don Baltazar Carlos. Ce n'était pas même des laquais de grands seigneurs. — Depuis Philippe IV, les mascarades royales ont bien dégénéré en Espagne.

C'était dans les prisons et les maisons de correction de Madrid qu'on avait pris la plupart des personnages. Je ne dis pas que parmi les Sabins, les Romains et les Génies, il n'y eût quelques cordonniers sans ouvrage, quelques *manolos* des faubourgs, — quelques pères de famille du Rastro; — mais c'était là le petit nombre : le surplus avait été fourni par les geôliers et les alguazils; c'étaient des détenus et des présidiaires. Quelques-uns de ces honnêtes figurans avaient dû se trouver un peu surpris d'être

chargés de représenter l'honneur espagnol et la fidélité des provinces et de l'armée.

Quant aux Heures, aux Nymphes et aux autres Divinités du sexe féminin, elles sortaient presque toutes de la *prison de ville* ou de la *galera*, où elles avaient été enfermées en raison de leur humeur belliqueuse et de leur excellente conduite dans les tavernes. Les plus innocentes de ces déesses étaient des *manolas* que quelques vingtaines de réaux avaient décidées facilement à laisser ce soir-là leurs tournées solitaires par la rue de la Montera, pour se transformer en Graces ou en Vertus cardinales.

C'était là, au surplus, ce que la mascarade offrait surtout de piquant. Ce fut ce qui en fit la fête la plus gaie et la plus animée de toutes les fêtes de la Jura. — Dans la foule qui se pressait sur le passage du cortége, beaucoup d'amateurs connaissaient ces dames de longue main, et, les appelant par leurs noms, leur adressaient des interpellations fort vives, auxquelles celles-ci ne se faisaient pas faute de répondre, ce qui réjouissait singulièrement les assistans.

La Concorde, qui venait si haut assise au sommet du dernier char, et qui n'était autre que Pepa, la *haranjera,* — la marchande d'oranges, si célèbre à Madrid par ses aventures et par sa beauté, n'avait cessé d'être en butte aux spirituelles provocations du peuple, qui lui décochait de toutes parts mille épigrammes acérées. — Lorsqu'elle passa vis-à-vis de la porte du palais des Conseils, un groupe de *manolos,* au milieu duquel je m'étais trouvé jeté, la poussa à bout de paroles avec si peu de mesure, que, n'y tenant plus, et oubliant qu'elle était une statue, — elle tourna vers nous la tête. — Fixant sur ceux qui l'avaient défiée des regards foudroyans, elle ouvrait la bouche pour leur lancer quelque repartie qui n'aurait probablement pas laissé les rieurs de leur côté; — mais son char, qui s'était un instant arrêté, se remit en marche. Cela fit sans doute ressouvenir Pepa qu'elle était la Concorde. Renfermant donc en elle sa colère, elle reprit l'attitude immobile et pacifique qui convenait à son caractère allégorique, et s'éloigna magnanimement sans mot dire.

Le char qui l'emmenait vers la place du palais avait disparu

derrière *Santa-Maria*, ainsi que l'escadron de cuirassiers qui fermait le cortége. La foule s'était précipitée à leur suite, afin de revoir la mascarade qui s'allait déployer sous le balcon du salon royal *des ambassadeurs*, où l'attendaient leurs majestés.

La rue de la Almudena, tout à l'heure encombrée de la double cohue du cortége et du peuple, — pleine de leurs rires, de leurs cris, — tout éclairée de la lumière des torches de l'escorte, — était maintenant silencieuse, obscure et déserte. —

Deux enfans de chœur sortirent de *San-Salvador* secouant alternativement des sonnettes. Le sacristain et le curé de la paroisse, revêtu des habits sacerdotaux, les suivirent, — le premier tenant une lanterne; — le second, le saint sacrement; — marchant tous deux entre six hommes, portant chacun un maigre cierge.

Cette petite procession s'avança lentement dans la rue *Mayor*. — Je voyais de loin les rares passans qu'elle rencontrait se découvrir et s'agenouiller devant elle sur le pavé. —

Je m'agenouillai aussi. — C'était Dieu qui allait chez un pauvre. C'était sa majesté, — *su majestad*, qui allait visiter un mourant. —

X.

LES THÉATRES.

Lorsque tout était spectacle à Madrid pour les fêtes de la Jura, c'eût été pitié si les acteurs de profession n'avaient pas aussi donné le leur, et n'étaient pas montés à leur tour sur la grande scène. Nul ne faillit à son devoir. Les deux théâtres de *la Cruz* et *del Principe* eurent chacun leur représentation de cérémonie. Je vous mènerai, si vous le trouvez bon, seulement à l'une d'elles; ce sera, je vous le promets, absolument comme si je vous avais conduits à toutes les deux.

Ainsi, la salle *del Principe*, où nous entrons, avait été pompeusement illuminée et décorée extérieurement et intérieurement. Toutes ses loges drapées de soie rose et blanche à franges d'or et d'argent, et garnies de candélabres à plusieurs branches où brûlait un nombre infini de bougies, étaient cérémonieusement oc-

cupées par les grands, par la cour et le corps diplomatique, et étincelaient de femmes parées de diamans, de croix, de décorations et de broderies.

Au moment où leurs majestés parurent sous leur dais, du haut des galeries de la *tertulia* on lâcha des quantités de sonnets, de petits oiseaux et de cantates. Les oiseaux s'en allèrent se percher, comme ils purent, sur le lustre et sur les corniches de la salle. Les cantates et les sonnets, ayant moins de légèreté, tombèrent en pluie sur les *lunettes* du parterre (*las lunetas*), où chacun en saisit ce qui fut à sa portée. J'en attrapai pour ma part une bonne poignée.

La poésie ne devrait jamais se traduire que par de la poésie; aussi voudrais-je être poète, afin de pouvoir vous donner une juste idée de ces ingénieuses compositions lyriques que je pris au vol; mais force sera de vous contenter de mon humble et fidèle prose.

Un de ces sonnets, adressé à la reine, lui disait :

« Vous êtes la reine des belles, et vous êtes la belle des reines. »

Un autre, parlant au roi lui-même :

« Ton règne, ô Ferdinand, a été bien fécond en époques glorieuses. Le dieu de la guerre t'a couronné de son laurier, et le dieu de l'amour t'a couronné de ses myrtes et de ses roses. »

J'avais eu encore en partage une cantate où je lus ceci :

« Regardons Ferdinand, regardons Christine. Contemplons en eux deux soleils lumineux dont les beaux rayons animent la nation. »

« Isabelle, dans son enfance, est gracieuse comme l'aurore naissante qui dore les champs espagnols, — aurore d'autres soleils, — étant elle-même fille du soleil. »

Ce ne sont là que de légers échantillons de la louange fine et délicate qui distinguait la poésie de la *Jura*.

Le rideau s'étant levé, je mis mes sonnets dans ma poche, et devins tout yeux et tout oreilles.

Ce fut d'abord un drame allégorique de circonstance, à grand spectacle, intitulé : *Le Triomphe de l'Innocence*. Le théâtre représentait un bosquet, au fond duquel il y avait deux jets d'eau.

L'Aragon et la Castille entrèrent les premiers en scène, et ayant préalablement salué leurs majestés, ainsi que le firent ensuite, au fur et à mesure qu'ils parurent, tous les acteurs qui figurèrent dans la représentation, ils commencèrent à dialoguer paisiblement ensemble. Le *Manzanares*, qui s'était couronné de roseaux, afin de se donner les airs d'un fleuve, vint se mêler bientôt de la conversation; puis Pélage descendit du ciel sur un char.

« Chantez, » cria-t-il à une troupe de Génies parés de guirlandes, qui s'étaient montrés en même temps.

Et les Génies se mirent à danser.

C'était là le triomphe de l'innocence de la jeune princesse Isabelle.

J'avais cru un instant que deux gardes-du-corps qui se tenaient debout immobiles, ainsi que des statues de cire, de chacun des côtés de la scène, étaient des personnages muets du drame allégorique; mais comme ils demeurèrent en faction et furent relevés par d'autres durant tout le reste du spectacle, je vis bien qu'ils étaient là seulement pour l'étiquette.

Après le *bolero*, après les *manchegas*, après le *fandango*, — les danses aux castagnettes, — les vives et brillantes danses nationales, — je m'étais senti ramené dans la véritable Espagne; — je m'attendais à voir la représentation s'achever par quelque belle vieille pièce du vieux théâtre espagnol. — Ce me fut un cruel mécompte. — On joua trois vaudevilles, traduits de M. Scribe, parmi lesquels je crus reconnaître, sous le titre de : — *El pobre pretendiente*, — *le Solliciteur*, l'un des chefs-d'œuvre du répertoire des *Variétés* de Paris.

C'est que M. Scribe est maintenant à Madrid l'auteur à la mode. Il y est proclamé chaque jour, sur les affiches et dans les feuilletons, l'ingénieux Scribe, l'inimitable Scribe; — *el ingenioso*, — *el inagotable*. On ne veut plus à Madrid que du Scribe. M. Scribe y est devenu toute la comédie.

Le hasard m'avait placé auprès d'un Français, — une manière de commis marchand, chaud enthousiaste du vaudeville, qui se réjouissait fort d'avoir retrouvé, au-delà des Pyrénées, ses anciennes connaissances du *Gymnase*.

— Ce Scribe est européen! me dit mon voisin.

— C'est vrai, répondis-je, et la France en doit être bien fière.

Il faut que ce M. Scribe soit un bien grand homme pour que l'Espagne ait égorgé à ses pieds Moreto, Lope de Vega et Calderon!

XI.

ACTES DE BIENFAISANCE.

Comme rien ne devait manquer aux magnificences de la Jura, les pauvres n'y furent pas oubliés.

Sept orphelines indigentes furent mariées par son excellence *el Ayutamiento,* chacune avec une dot de six mille réaux, et son excellence le commissaire-général de la *Cruzada* fit habiller de neuf, sur les fonds de la Bulle, deux cent cinquante-six enfans des écoles gratuites, garçons et filles.

Ce n'était là qu'une miette du grand banquet; mais enfin c'en était une miette. — Béni soit encore l'enfant prodigue qui se ruine pour donner un festin, et fait au moins jeter un denier au mendiant qui est à sa porte!

XII.

EL SIMULACRO.

Le 26 juin, ce fut la petite guerre, le simulacre, — *el simulacro.* — Ne craignez pas que je me fasse tacticien pour vous décrire longuement les opérations militaires qui occupèrent toute cette dernière journée, et qui furent à peu près ce qu'elles sont partout. Je n'en dirai quelques mots qu'afin de ne pas laisser incomplète l'histoire des fêtes que j'ai entrepris de vous raconter.

Le champ de bataille, qu'on avait placé dans la vaste plaine qui s'étend à droite de la route d'Alcala, avait été disposé d'avance depuis un mois, et muni de redoutes et de fortifications.

Leurs majestés assistèrent à l'action du haut du belvéder du *Buen-Retiro.* Plus de trente mille hommes y prirent part, divisés en deux armées, dont l'une essaya de s'emparer de Madrid, que défendit l'autre, — celle qui, — bien entendu, fut victorieuse.

Le programme du *simulacro*, qui avait donné le plan de la bataille et l'état des doubles forces belligérantes, n'y avait nommé que des corps et des généraux espagnols. Les troupes assiégeantes n'étaient même pas supposées être des troupes étrangères. Tout se passait entre nationaux. — Le simulacre figurait simplement une petite guerre civile.

XIII.

CONCLUSION.

Le soleil qui venait de se coucher derrière les montagnes du Guadarrama, avait achevé d'éclairer la septième journée des fêtes de la Jura. Le dernier coup de canon du *simulacro* avait été le dernier bruit qu'elles avaient fait. La nuit était descendue sur la plaine, théâtre de la bataille. Le rideau était tombé pour la dernière fois. La grande pièce à grand spectacle était terminée.

La foule, qui s'était encore portée au simulacre, comme à toutes les représentations précédentes, rentrait lentement dans Madrid, par la porte d'Alcala.

Enfin, tout était fini. Il était temps. On était harassé de fêtes; on était bien aise qu'il n'y en eût plus; on avait besoin de repos.

C'est que, durant ce long spectacle, la curiosité avait été immense, infatigable, — le plaisir médiocre. — On avait voulu tout voir, — tout voir jusqu'au bout. — On avait tout vu consciencieusement, cela en valait la peine; — c'était assez.

D'ailleurs, si on avait pris de ces réjouissances tout ce qu'on avait pu, si on leur avait donné toute son attention, tous ses regards, — on n'y avait rien ajouté de soi-même, nul n'avait contribué volontairement pour sa part à la multiplier.

En 89 pourtant, lors de la Jura de Ferdinand VII, les choses s'étaient passées d'une façon bien différente. — Les grands et les riches avaient alors, à l'envi les uns des autres, ouvert leurs maisons. Ce n'avait été que bals, soupers et comédies magnifiques. Le gouvernement du même Ferdinand VII avait pris soin, en 1833, de rappeler, par des avis indirects, ces témoignages somptueux de la loyauté du siècle précédent; — mais les grands de 1833,

— gênés, il est vrai, la plupart maintenant et criblés de dettes au milieu de leurs immenses patrimoines, — avaient fait la sourde oreille; et malgré les insinuations officieuses de la gazette officielle, il n'y avait eu chez eux ni bals, ni soupers, ni comédies.

Son excellence *el Ayutamiento* avait également annoncé qu'afin de fournir un débouché de plus à la joie qui animait les habitans de Madrid, elle permettait qu'il y eût des bals de souscription dans les salles du café de *Santa-Catalina*.

En dépit de cette autorisation, aucun souscripteur ne s'étant présenté, il n'y avait pas eu non plus de bals de souscription.

Leurs majestés, qui avaient assisté à toutes les cérémonies, qui s'étaient montrées partout, avaient été partout aussi accueillies par un morne silence. — Était-ce donc là ce roi que son peuple avait tant aimé, pour lequel il avait tant sacrifié? — Était-ce donc là cette reine, naguère l'idole de tant d'exilés auxquels elle avait rendu la patrie, et qui avaient mis en elle tant d'espérances? Étaient-ce là ces souverains au-devant desquels, il n'y avait pas un an encore, à leur retour de Saint-Ildephonse, s'étaient élancés tant de transports d'allégresse et d'enthousiasme? Chez cette nation si amante de ses monarques, si avide de fêtes, si passionnée pour elles, d'où venait cette froideur universelle?

Oh! elle avait bien des causes : c'est que chacun était froissé; c'est que chacun était mécontent du présent et inquiet de l'avenir. Les uns ne pardonnaient pas l'absence et la proscription d'un prince qui leur semblait le seul légitime héritier du trône; les autres voyaient encore une fois douloureusement s'évanouir leurs belles illusions de liberté.

Pour tous, — qu'est-ce qu'avaient été ces cortès dérisoires du 20 juin, ce fantôme de représentation nationale, cette assemblée de sourds-muets convoquée pour un jour, afin de prêter à un enfant un serment prescrit et sans réciprocité?

L'Espagne en était-elle donc descendue à ce point de servitude, après avoir eu des cortès qui avaient pu dire à leur souverain: — « Nous qui réunis valons plus que vous, et qui séparés valons chacun autant que vous, nous vous jurons, roi, sous la condition que vous garderez et maintiendrez nos droits, sinon, — non. —

Et sans remonter si haut, à moins de deux siècles de distance,

— sous les derniers rois de la maison d'Autriche qui avaient déjà si bien commencé la ruine de la nation, merveilleusement consommée ensuite par les Bourbons, — le pays n'avait-il pas encore au moins son franc-parler? Les cortès de 1646 ne disaient-elles pas à Philippe IV :

« Seigneur, les maux que souffrent les vassaux sont inexprimables, et nécessitent quelque allégement; ce n'est pas qu'ils prétendent manquer à leur obligation naturelle, et qu'ils ne soient disposés à servir Votre Majesté de leurs vies et de leurs biens; mais il serait juste que, lorsqu'ils font plus qu'ils ne peuvent, votre majesté daignât faire aussi ce à quoi elle est obligée de tout droit.

« Il y a tant de tributs que les noms manquent pour les distinguer. Les moyens que nous proposons ne suffisent pas assurément pour réparer tout le mal, car une maladie contractée en bien des années ne se guérit pas en un instant; cependant il serait fâcheux que l'on dît du royaume ce que l'on disait des Romains; — que la république était malade, et qu'il était grandement temps qu'elle nommât elle-même un médecin qui la traitât. »

Mais il s'agissait bien maintenant de pareilles représentations! Est-ce que le pays n'avait pas été peu à peu dépouillé de tous ses priviléges, jusqu'à ce qu'on en vînt à lui retirer même celui de la parole; — à lui ôter ce digne manteau qui cachait au moins sa misère; — à lui défendre même de dire : — Seigneur, nous vous donnons ce qui nous reste; seigneur, prenez notre dernier *réal*.

Cependant les fêtes de cette Jura qui ne lui avait pas rendu la moindre de ses vieilles franchises, — ces fêtes qui lui coûtaient si cher, — ces fêtes qu'il payait de son pain, — comment vouliez-vous donc qu'elles fussent bien joyeuses pour ce peuple?

Et puis, la poussière qu'elles soulevaient n'était pas si épaisse qu'on en fût entièrement aveuglé, et qu'on n'aperçût pas à l'horizon des nuages bien sombres.

Ce roi pâle et amaigri qui se traînait avec effort à toutes ces pompes, — est-ce qu'on ne voyait pas qu'il venait s'y asseoir comme Balthazar à son dernier banquet? — Derrière lui, sous son dais de pourpre, — est-ce qu'on ne voyait pas la mort, — la mort, le bras levé, prête à le frapper?

Et après lui, qu'adviendrait-il? Dans quel état allait-il laisser la monarchie? — Quelle serait sa succession? — Une minorité longue et difficile, — ou un règne cruel et fanatique; — de sanglantes guerres civiles peut-être!

Oui, — voilà quelle perspective s'était montrée au-delà des fêtes de la Jura; — aussi, le soir du 26 juin, chacun rentrait chez soi tristement, — et chacun se disait que, quoi qu'il pût arriver du pays, — quels que dussent être ses gouvernemens à venir, — aucun d'eux ne serait jamais sans doute assez riche ou assez déraisonnable pour renouveler les magnifiques folies de 1833, et que l'on avait bien vu les dernières fêtes royales de Madrid.

D. Juan Martinez.

MARIE TUDOR.

M. Hugo paraît avoir sur les prérogatives de la fantaisie une opinion absolue, personnelle, inébranlable ; la discussion et l'analyse, pour se prendre à ses œuvres, pour en deviner l'intention, pour en estimer la valeur, sont obligées, à chaque nouvelle épreuve, de choisir un nouveau terrain, et de préparer des armes inusitées. Pour notre part, nous ne regrettons pas les difficultés de la lutte, et nous n'avons pas assez d'orgueil pour nous abuser sur l'autorité de nos paroles. Nous savons très bien qu'une pensée qui se traduit par la dialectique, qui approuve ou qui blâme au nom de la vérité qu'elle croit avoir aperçue, n'aura jamais la même force et la même puissance qu'une œuvre échappée d'une main habile, et montrée à la foule assemblée. Nous n'espérons pas que notre avis, si juste qu'il puisse être, suscite un poète selon notre volonté, irréprochable aux yeux de notre conscience, et pour lequel nous n'ayons plus à chanter qu'un éternel hosannah. Ce qui entre dans nos espérances et nos desseins, c'est d'agir sur le goût public, c'est de montrer nettement aux esprits sérieux ce qu'ils entrevoient d'une façon confuse, l'altération progressive des élémens essentiels de la poésie, et d'indiquer, autant qu'il est en nous, le moyen de ralen-

tir ou d'arrêter le mal. Quand le plus grand nombre sera venu à nos convictions, alors le poète naîtra. Ce n'est pas nous qui l'aurons créé : il sortira du sein de la multitude pour la dominer. Notre rôle à nous est de l'annoncer et de lui préparer la voie.

Si dans l'accomplissement du rôle que nous avons choisi, nous paraissons nous écarter des méthodes ordinaires ; si nous introduisons dans la critique plusieurs ordres d'idées habituellement développés dans un cercle individuel ; si nous éprouvons constamment la poésie par l'histoire et la philosophie, c'est que nous croyons sincèrement à l'utilité de cette double épreuve ; c'est que nous refusons à l'imagination, si brillante qu'elle puisse être, le droit de se jouer des autres facultés humaines, et de traiter en esclaves les réalités amassées par la mémoire, ou les vérités établies sans retour par le raisonnement.

La fantaisie absolue de M. Hugo met au défi toutes nos théories, et traite avec un égal dédain les récusations tirées de la conscience et de la réflexion, ou la contradiction appuyée de l'autorité des livres. Il ne reconnaît à personne le droit de le chicaner sur son privilége d'inventeur. Il invente en dehors de l'humanité, en dehors de l'histoire. Jusqu'ici, nous le pensions du moins, la pratique individuelle de la vie sociale, l'étude persévérante des monumens du passé, suffisaient aux ressources de la critique. Il n'y avait aucune gloire assurément à manier des armes dont tout le monde peut disposer. La précision et la vivacité dans les évolutions de la pensée signifiaient tout simplement le courage et la franchise d'un homme qui avoue son avis, parce qu'il s'est donné la peine de le trouver, et qui le soutient parce qu'il le croit bon.

Marie Tudor est la sixième tentative dramatique de M. Hugo. Aujourd'hui comme en 1827, nous persistons à croire que le théâtre ne convient pas à M. Hugo. Si l'occasion et la tribune nous ont manqué pour le démontrer à propos de *Cromwell*, d'*Hernani* et de *Marion de Lorme*, nous avons donné sur *Triboulet* et sur *Lucrèce Borgia* des conclusions assez positives et assez générales pour être dispensés de récapituler les précédens littéraires du poète. L'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, au XVIe ou au XVIIe siècle, peu importe à M. Hugo. Il choisit dans le passé un nom sonore et reluisant, comme une femme choisit l'étoffe d'une robe

pour les reflets et les plis qu'elle peut donner; mais là se borne l'emprunt qu'il fait à l'histoire. Il ne s'inquiète ni des faits accomplis, ni des caractères développés et mis en jeu par les événemens. Aux personnages désignés par les annalistes, il substitue, selon son caprice, des acteurs inattendus qui n'ont pas l'air de soupçonner quels étaient les hommes dont ils portent le nom.

Cette négligence volontaire de l'histoire pourrait être amnistiée par la critique, si le poète, sans tenir compte de la vérité relative, locale, passagère, s'élevait par la méditation jusqu'à la vérité éternelle, immuable, universelle, qui domine toutes les géographies et toutes les annales; si, au lieu de la fille d'Alexandre VI ou du rival de François Ier, il nous donnait au moins une duchesse courtisane ou un empereur ambitieux et libertin. Mais loin de là; il semble que le mépris de la vérité relative obscurcisse pour lui la vérité éternelle. A mesure qu'il dédaigne plus délibérément d'étudier les peuples, il devient plus incapable de comprendre les hommes. Il attribue à l'inspiration des ressources qu'elle ne possède pas. Il croit que les facultés éminentes qu'il a reçues, le trésor de ses éblouissantes images, la coquette joaillerie de ses antithèses, le dispensent de vivre aussi bien que d'étudier. Il semble craindre d'entamer dans les veilles studieuses, ou dans le mouvement des passions, la pureté primitive de son génie. Mais cette pudeur obstinée le condamne sans retour à l'ignorance de tous les sentimens qu'il veut mettre en jeu. Les travaux de la pensée et les souffrances du cœur s'éclairent mutuellement, et quelquefois se suppléent avec bonheur; mais, excepté Dieu, je ne connais personne qui puisse se passer de ces deux ordres d'enseignement.

C'est pourquoi, dans l'impuissance où nous sommes d'imaginer pour la poésie d'autres juges et d'autres conseillers que l'histoire et la philosophie, nous examinerons successivement dans *Marie Tudor* la partie humaine et la partie historique. De cette sorte, nous l'espérons, nous éviterons à la fois le reproche de pédantisme et de mesquinerie.

Il y a dans *Marie Tudor* quatre personnages principaux : une reine, un favori, un homme du peuple amoureux d'une orpheline qu'il a recueillie, une orpheline qui se trouve être duchesse. C'est avec ces acteurs que M. Hugo a conçu son drame. J'ai long-

temps cherché quelle a pu être la pensée primitive qui a présidé au travail poétique, et j'avoue que je suis encore à la deviner.

A-t-il voulu montrer le danger des alcoves royales? Le héros de la pièce est-il Fabiano? S'est-il proposé de mettre à nu les souffrances d'un cœur de femme assez mal inspiré pour aimer un lâche? Ou bien a-t-il espéré nous intéresser aux tortures d'une ame généreuse qui voit passer aux bras d'un libertin une jeune fille sur qui elle avait placé toutes ses espérances, à qui elle avait dévoué le reste de sa vie? Ou bien enfin, a-t-il voulu réhabiliter l'orpheline qui fait de son cœur deux parts, l'une pour la reconnaissance et la vénération, l'autre pour l'aveuglement et l'abandon, et qui reconnaît trop tard l'abîme où elle est tombée?

Je ne sais vraiment laquelle de ces idées a dominé M. Hugo à l'heure de sa première conception. J'ignore s'il a voulu flétrir Marie Tudor, plaindre Fabiano, ou Gilbert, ou Jeanne Talbot. Cette indécision dans l'esprit du spectateur est, à mes yeux, un grave inconvénient : on pardonne à l'historien de manquer de volonté; on ne peut le pardonner au poète, car il faut que le poète prenne parti pour un de ses personnages.

La reine est amoureuse d'un aventurier, rien de plus simple; c'est un caprice assez commun chez les femmes de se proposer dans l'amant qu'elles choisissent une tâche difficile, de vouloir ennoblir par leur affection celui que le monde a flétri, d'élever jusqu'à elles, par une fierté persévérante, les caractères salis du mépris public. Cette donnée, on le voit, n'est pas fausse à son point de départ; mais elle ne tarde pas à s'altérer.

Marie apprend l'infidélité de Fabiano. Que doit-elle faire si elle l'aime vraiment? Le tuer? Je ne le crois pas. Ce n'est pas le premier parti qui doit se présenter à sa pensée : avant de se venger sur le favori, elle doit frapper sa rivale. Il n'y a pas une femme qui, en pareil cas, n'espère ramener à elle l'homme qui l'a trahie. Elle peut dire à son amant : Tu mens et tu me trompes; elle peut s'écrier dans un accès de colère : Je te méprise, et je me vengerai. Mais le second mouvement doit être l'indulgence et le regret, l'espérance et la volonté de ressaisir le pouvoir qui échappe, le désir de frapper Jeanne Talbot. Il n'y a pas d'amour vrai, c'est-à-dire poétique, sans jalousie. La première décision de la reine devrait

donc être de punir la maîtresse de Fabiano. Quand le favori tremblant refuse d'avouer sa liaison avec Jeanne, Marie devrait céder aux folles crédulités de la passion qui l'entraîne; elle devrait douter encore de son malheur, insulter sa rivale, l'envoyer en prison ou à l'échafaud, et attendre, pour punir Fabiano, qu'il avoue son amour pour Jeanne, qu'il ait donné à sa première maîtresse une preuve publique de son dédain et de son abandon.

La jalousie, dans ses emportemens les plus insensés, a pourtant sa logique. Comme elle naît d'un égoïsme blessé, elle ne peut pas souhaiter d'emblée la perte de la personne aimée; elle doit naturellement s'adresser à l'obstacle, c'est-à-dire à l'objet d'une affection rivale.

Si la reine veut frapper Fabiano, elle ne doit s'en remettre qu'à elle-même du soin de sa vengeance; au lieu d'aller chercher dans la foule un bras obscur, et qui peut manquer d'adresse ou de force, elle n'a qu'à choisir parmi les seigneurs de sa cour un accusateur dévoué. Puisque le favori porte la haine des courtisans, c'est à cette haine qu'il faut s'adresser comme au vengeur le plus sûr. La trahison des secrets d'état, la dilapidation du trésor, la vénalité de la justice, la corruption des conseillers de la couronne, il y a là vingt occasions de demander et d'obtenir la tête d'un homme. Une femme du bon sens le plus ordinaire apercevrait du premier coup toutes les ressources d'une pareille position, et n'irait pas compromettre sa vengeance dans une aventure incertaine.

Enfin, quand elle a résolu la mort du favori, doit-elle souffrir qu'on escamote sa victime? Ne devrait-elle pas, dans un mouvement de curiosité cruelle, soulever le voile du condamné, l'accabler de son mépris, puis le pleurer avant que la hache ne tombe, ou le sauver à l'heure suprême, lui pardonner, lui demander grace pour sa colère? Mais il faut qu'elle soit sûre de la tête qui tombe, ou de la tête qu'elle sauve.

Fabiano n'est qu'un lâche vulgaire. Je comprends difficilement comment il a pu séduire Jeanne Talbot. Libertin, joueur, effronté, ce n'est qu'une peccadille : où est la jeune fille qui n'a pas assez d'orgueil pour se vanter de corriger son amant? Mais au moins je lui voudrais de l'élégance et de la bravoure; passe encore pour

l'amour d'une reine, car la reine saura bien le défendre. Mais une orpheline a besoin d'un bras qui la protége; et la lâcheté pour se révéler n'attend pas le danger : à peine est-elle sûre d'une affection conquise, qu'elle se confesse et s'explique, jusqu'au jour où elle se justifie et se proclame comme une sagesse souveraine.

Puisqu'il n'a pas le courage d'avouer son amour pour Jeanne, il devrait avoir au moins la prudence de sa lâcheté, et se jeter aux genoux de la reine pour lui jurer une éternelle affection.

Le caractère et la conduite de Jeanne Talbot ne sont pas moins improbables et moins étranges que le caractère de Marie et de Fabiano. Je lui pardonne de grand cœur de se livrer à un misérable : les âmes les plus excellentes peuvent une fois se tromper, se perdre aveuglément. Mais la chute même qu'elles ont faite, si profonde qu'elle soit, ne les flétrit pas sans retour. Elles peuvent s'obstiner dans l'erreur, mais non pas mentir.

C'est pourquoi il me semble que si Jeanne Talbot doit un jour mépriser Fabiano, et rendre à Gilbert l'amour qu'elle lui a retiré, elle doit respecter son premier amant au point de ne pas l'abuser. Elle n'a pas besoin des interpellations de la reine pour confesser sa nouvelle passion. Pour ma part, je ne conçois pas la conciliation du mensonge avec une estime réelle.

Au contraire, en supposant à Jeanne Talbot assez de franchise et de hardiesse pour dire à Gilbert : « Je ne suis plus digne de votre amour; je me suis donnée à un autre; oubliez-moi, ou si vous n'espérez pas que je puisse être heureuse dans ce nouvel engagement, priez Dieu pour qu'il m'éclaire et me ramène à vous, priez-le pour qu'il nous réunisse dans une mutuelle et inaltérable affection. » Le pardon de Gilbert, inexplicable autrement, devient une chose toute simple.

Et comment comprendre que Jeanne, en apprenant l'amour de Fabiano pour la reine, ne revienne pas tout à coup au souvenir de Gilbert qui ne la trompait pas? Comment comprendre qu'elle ne fasse pas tout ce qui est en elle pour sauver sa tête et reconquérir un amour si précieux et si pur? Comment n'est-elle pas saisie de honte et d'admiration tout à la fois, en voyant les conditions terribles auxquelles la reine met la vengeance de Gilbert, et qu'il ne craint pas d'accepter? Où est la femme qui ne préfère

pas la bravoure à la lâcheté? S'il y en a quelqu'une capable de cette étrange méprise, c'est qu'elle n'a jamais vu dans l'amour qu'une distraction de quelques jours, un hochet pour son oisiveté; mais à coup sûr elle n'a jamais placé sur une tête chérie l'entière sécurité de sa destinée.

Or, si l'on veut que je m'intéresse de bonne foi au sort de Jeanne Talbot, il me la faut grande et passionnée, pure et hardie. Celle que M. Hugo nous a donnée est amoureuse tout au plus comme une pensionnaire de seize ans, après la lecture clandestine de quelques romans vulgaires, sans savoir comment ni pourquoi. C'est un chiffre, ce n'est pas une femme.

Gilbert n'est pas non plus une création facile à expliquer, si l'on ne s'en rapporte qu'au témoignage de sa propre conscience. Il est trahi, il n'en peut douter. Que doit-il faire? se résigner, s'il est un saint; s'il est un homme, se venger. Est-il probable que Fabiano, assez fanfaron pour flétrir une femme sans utilité pour lui-même, soit assez courageux pour soutenir ses vanteries. La chose est rare. Ceux qui soutiennent l'honneur d'un nom ne le traînent pas par les rues; le défend-on volontiers quand on a pris soi-même la peine de le salir?

Au lieu donc d'entrer presque les yeux bandés dans un imbroglio inextricable, Gilbert ne devrait s'en remettre qu'à lui-même du soin de se venger. Il n'a pas d'armes, répondra-t-on; mais Fabiano serait-il d'aventure le premier poltron désarmé et percé de son épée?

Je blâme hautement le serment à double entente, prononcé par Gilbert sur l'Évangile et sur la couronne. Un tel subterfuge est indigne d'un homme d'honneur, et flétrit d'emblée le but qu'il veut atteindre.

Parlerai-je de Simon Renart, reproduction littérale de Gubetta, fanfaron de dissimulation, charlatan de finesse, panégyriste indiscret et ridicule de toutes les ruses qu'il évente et qu'il raconte étourdiment au premier venu, qui mène la reine comme Mascarille menait son maître? Je ne m'explique pas bien comment le légat d'Autriche, pour frapper un favori qui déshonore la couche destinée à son maître, va choisir la haine impuissante de Gilbert. Il faut aimer singulièrement à embrouiller les cartes pour compliquer

à ce point la chose du monde la plus simple. C'est de la part de l'ambassadeur et de la reine une singulière niaiserie que de ne pas entrevoir pour Fabiano d'autre chef d'accusation que la séduction d'une jeune fille. Il y a là de quoi faire sourire de pitié un clerc d'avoué ou un secrétaire d'ambassade. Philippe II avait la main malheureuse en diplomatie, s'il confiait ses intérêts à des ames si candides et si malhabiles.

Reste un dernier acteur qui ne paraît qu'un instant, qui remplit un rôle absolument providentiel, un juif, dont le nom m'échappe, modelé sur le type de Shylock, ingénieux en paraboles, abondant en métaphores, assez mal inspiré du reste, puisqu'il choisit pour le défendre un homme sans armes, et qu'il demande dix mille marcs d'or à un courtisan qui a dans son fourreau une réponse toute prête. J'ai grand peur que ce juif ne soit venu en scène uniquement pour réciter quelques phrases bien faites.

Ainsi, pas un de ces caractères n'est tiré de l'humanité à laquelle nous appartenons. A quoi servirait d'interroger l'histoire? L'histoire n'est-elle pas la mise en œuvre des passions et des idées que nous avons vainement cherchées dans le drame de M. Hugo? La vérité locale et chronologique des costumes, du langage et des actions, n'est qu'une question subalterne devant la question *humaine*. Ce qui m'importe avant tout, c'est que les acteurs soient des hommes. Ce premier point éclairci, il sera temps de savoir à quelle nation, à quelle période historique ils appartiennent. Mais assuré, comme je le suis, que les personnages de *Marie Tudor* n'ont jamais pu *vivre*, je n'irai pas m'enquérir si leur existence problématique s'encadre plus volontiers entre les années 1553-1558, que dans toute autre époque. — Aussi bien l'histoire est un livre ouvert à tous les yeux, et je ne suis pas chargé de le feuilleter et de le lire à haute voix.

Faut-il s'étonner maintenant si l'action construite avec les acteurs que nous avons étudiés, viole à chaque pas les lois de la raison, semble défier les plus naïves crédulités? De grands seigneurs qui conspirent la ruine d'un courtisan aux bords de la Tamise; un légat d'Autriche qui les rassure et les encourage; un homme du peuple qui, au lieu de rentrer chez sa fille adoptive, écoute les confidences d'un mendiant, et qui sur un signe se re-

tire on ne sait où, pour venir dix minutes plus tard aider son rival à transporter un cadavre, recevoir une bourse de sa main! dans quel monde, dans quelle planète lointaine, ces choses se passent-elles?

Une reine qui écoute, sans frémir de colère, les protestations mensongères d'un favori qu'elle méprise; qui l'accuse de régicide contre toute vraisemblance, quand un mot de sa bouche le condamnerait sans retour; qui reçoit le bourreau dans la salle du trône; qui mande le chancelier et toute la cour pour publier une mésaventure d'alcove, qui prend toute l'Angleterre à témoin de ses déportemens! dans quel pays vivent les reines de cette trempe?

Le dénouement, taillé sur le même patron que celui de Lucrèce Borgia, inventé pareillement avec du drap noir et des cierges, aurait au moins une valeur fantasmagorique, si les lenteurs interminables qui le préparent n'en paralysaient l'effet en partie, et si le décorateur, par une singulière ignorance de la perspective, n'avait fait, de l'illumination de la ville de Londres, quelque chose de mesquin et d'inintelligible. Les angoisses des deux femmes seraient facilement acceptées dans un roman; mais au théâtre, le spectateur ne se prête pas si volontiers à l'illusion. Il voit trop vite les moyens d'éclaircissement; il se rit des doutes si faciles à résoudre.

Avec un drame ainsi fait, la tâche des acteurs était difficile, j'en conviens. Comme ils n'ont à leur disposition que des moyens humains, comme ils ne peuvent puiser l'expression du visage, le geste, l'attitude, que dans le souvenir de leur vie personnelle, ou dans le spectacle de la vie sociale qu'ils ont sous les yeux, ils ont dû se trouver dans un grand embarras, quand il s'est agi de rendre sur la scène des caractères et des actions qui n'ont de modèle nulle part.

Pourtant, j'ose croire que Mlle Georges et Lockroy qui, plusieurs fois, ont donné des preuves éclatantes de leur talent, pouvaient mieux faire, même dans les rôles ingrats qu'ils ont acceptés. La situation de Marie était à peu près la même que dans la *Christine* de M. Dumas; et sans vouloir contester la réelle supériorité de la reine suédoise sur la reine anglaise, au moins y avait-il dans le souvenir du premier rôle de quoi corriger le second. On ne peut

contester à Mlle Georges une intelligence nette et vive de toutes les scènes où elle paraît. Mais elle a manqué généralement de simplicité. Puisque les paroles que le poète avait mises dans sa bouche péchaient par l'emphase et la redondance, elle devait corriger ce défaut tantôt par la lenteur, tantôt par la vivacité du débit. Ainsi, par exemple, dans la première scène du second acte, elle devait hâter cet éternel échange de sermens et de promesses, qui fatigue le spectateur sans se laisser comprendre. Elle eût mis ainsi dans son rôle une intention que l'auteur ne paraît pas avoir entrevue. Heureuse et fière de son amour, tranquille et sûre de la fidélité de son amant, elle peut prendre plaisir à multiplier les questions, à prononcer lentement chacun des mots qui doit lui ramener une réponse enivrante; mais, si elle est inquiète et jalouse, elle doit presser chacune de ses interrogations pour dissiper plus vite les doutes qui la tourmentent.

Quand toute la cour assemblée assiste à sa colère, elle devait, par la familiarité des intonations, dissimuler les images ambitieuses que le poète lui prête. En parlant aux vieux serviteurs de son père, il faudrait que son geste abaissât la hauteur de son langage.

Et quand elle se trouve seule avec Jeanne Talbot, son instinct de femme devrait lui faire comprendre que la jeune comtesse ne voit pas en elle sa souveraine, mais bien celle qui lui ravit Fabiano. Elle devrait mettre dans sa voix plus de douceur et de flatterie.

Je n'approuve pas le ton vert qu'elle a donné à son visage dans les dernières scènes, comme pour singer l'Elisabeth de M. Paul Delaroche. Je n'aime pas le tableau, et encore moins la copie.

Lockroy, qui, dans le rôle de Monaldeschi, avait trouvé des accens si vrais et si pénétrans, a mis dans celui de Gilbert une monotonie de tristesse trop constante et trop uniforme. Les amours les plus malheureuses ont leurs éclairs de joie, leurs accès d'espérance. Quand il est sûr de se venger, il devrait sourire et remercier le ciel; quand il retrouve sa maîtresse, il devrait tempérer quelque peu l'âpreté farouche de sa voix. Il se fie trop volontiers au timbre strident de son gosier qui plaît à quelques femmes et les émeut. Il oublie que l'art ne restreint jamais sa puissance à l'emploi des ressources naturelles, et que le but de l'artiste doit être de les assouplir, de les varier, pour arriver à l'aisance sans renoncer à l'unité.

Le jugement le plus sévère et le plus juste que je puisse porter sur Mlle Juliette, c'est de dire qu'elle n'a pas joué ; car je ne dois compter pour rien le mouvement assidu de ses épaules, ni la perpétuelle prière que ses yeux adressaient au ciel. Elle n'a pas été mauvaise, elle a été nulle. Elle n'a pas montré un seul instant de tristesse sincère, de repentir véritable, de joie vive ou de tendresse intime. Elle ne semblait occupée que du satin de sa robe ou des pierreries de sa coiffure. Elle aurait gâté le rôle d'Ophélia.

Le public s'est montré magnanime et généreux. Il a écouté jusqu'au bout, sans manifester la moindre impatience. A la vérité, la composition de la salle avait été délibérée en conseil. Les juges de *Marie Tudor* ont été soumis, comme les jurés des assises, à la récusation de l'auteur, du directeur, etc. Lequel des deux était le prévenu? Lequel des deux représentait le ministère public? Je ne sais: mais je puis affirmer que nombre de personnes honorables n'ont pu être admises, en temps opportun, faute de recommandation.

Je doute fort que cette épuration préliminaire profite long-temps au succès de la pièce. Qui sait si dans huit jours *Marie Tudor* comptera cinq cents spectateurs?

Si la foule, sans qu'on l'en prie, envahit la salle de la Porte-Saint-Martin, ce n'est plus à l'auteur que la critique devra s'adresser, c'est à la nation elle-même; car il faut plaindre les peuples qui ont besoin de pareils spectacles.

Au temps des *Fausses Confidences*, on pouvait dire que l'art se maniérait. Le lendemain de *Marie Tudor*, il faut dire que l'art s'en va ; car les comédies de Marivaux sont des chefs-d'œuvre de vérité auprès des drames de M. Hugo. Les marquises du XVIIIe siècle, avec leurs mouches et leurs paniers, avaient au moins un cœur capable d'amours ardentes et de haines sincères. *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia* ne sont d'aucun sexe.

Je souhaite bien sincèrement qu'un nouveau volume de poésies réconcilie M. Hugo avec sa gloire et sa popularité que le théâtre menace d'une ruine irréparable.

GUSTAVE PLANCHE.

HOFFMANN ET DEVRIENT.

Nous devons à M. Loève-Veimars, d'avoir rendu Hoffmann (1) aussi populaire en France, qu'il l'est dans son propre pays. L'entreprise n'était pourtant pas facile, et plus d'un homme de mérite y eût échoué. De tous les romanciers allemands, l'auteur de *Mademoiselle Scudéry*, des *Frères Sérapion*, etc., est peut-être le plus intraduisible. Il faut l'avoir étudié dans l'original pour savoir tout ce qu'il y a de richesse, de variété, et de caprices dans son style; tantôt il vous arrête par une concision désespérante, tantôt par une suite d'épithètes qui ne se distinguent l'une de l'autre que par une nuance à peine perceptible en allemand, et presque inabordable en français; tantôt, il vous entraîne par un luxe de descriptions, par une abondance d'images, dont le pinceau le mieux exercé a grande peine à rendre tout l'effet. Que si vous avez une fois pris la résolution de le traduire, attachez-vous à lui corps à corps, ne le lâchez pas d'une ligne, ne le perdez pas une minute de vue; car c'est le Protée nouveau qui revêt toutes les formes, qui emprunte toutes les couleurs, qui tour à tour gronde, sourit, gazouille. Ayez soin de le bien tenir, ou le voilà qui fait un bond de côté et vous échappe, qui vous lance un sarcasme, et se moque ainsi de votre

(1) La dernière livraison vient de paraître. — 4 vol. in-12, chez Eugène Renduel.

grand sérieux. Avec lui il est impossible de se mettre à un pas réglé, d'adopter une allure uniforme. Ce n'est point un de ces romanciers complaisans, véritable providence des traducteurs, qui vous déroulent successivement et par ordre, avec beaucoup de soin et de méthode, tout ce qu'ils ont mis en réserve pour vous; c'est un de ces hommes bizarres qui se plaisent à décevoir votre attente, à vous faire subir les caprices les plus étranges, les transitions les plus brusques, comme pour jouir ensuite de vos regards étonnés et de votre embarras.

Enumérer ces difficultés, c'est par-là même faire l'éloge du travail de M. Loève-Veimars; car enfin, ce n'est plus ici une de ces traductions, comme il nous en arrive souvent, où l'auteur est pâlement recopié, où l'original plein de force et de chaleur se trouve réduit à n'être plus qu'un froid squelette. Non, c'est Hoffmann qui revit, c'est Hoffmann qui vient nous trouver en France, avec son regard triste ou moqueur, avec son ame ardente et profondément impressionnable, avec ces boutades énergiques, ces plaisanteries fines, ces peintures si gracieuses ou si grotesques, et son rare mélange d'*humour* et de tristesse profonde.

Faites place au penseur original, faites place à l'artiste, au musicien, au poète, à tous ces chœurs de génies et de fées qu'il entraîne après lui, à toutes ces belles et vaporeuses images auxquelles il donne le jour, à tous ces lutins qui dansent aux accords de son piano, ou déposent leurs formes aériennes dans les lignes que trace sa plume, dans les esquisses de son crayon.

Quelques hommes habitués à prendre toujours la littérature sous son point de vue positif et sérieux, se sont étonnés du renom populaire que s'est acquis Hoffmann; et cependant, le romancier de Berlin venait parmi nous remplir une lacune. Qui nous rendra encore cette joie subite, cette impression singulière que nous éprouvâmes lorsque pour la première fois Hoffmann nous apparut avec ses étranges rêveries, sa pipe, et son idéal, ses élans de poésie et son chat Murr? Et aujourd'hui que nous avons mainte et mainte fois causé avec lui; aujourd'hui que nous l'avons étudié, et qu'il n'a plus pour nous le charme de la nouveauté, Hoffmann n'en est pas moins le bien-venu dans nos bibliothèques, dans nos salons; nous avons lu avec joie ses premiers contes, et avec joie aussi on

lira ceux qui viennent de paraître, son touchant récit du pauvre *Mineur de Falaun*, sa délicieuse histoire de *l'Enfant étranger*, écrite, comme il le dit lui-même, pour les grands et les petits enfans, et toutes ses idées sur la musique exprimées avec tant de verve, de poésie et d'originalité, dans sa *Kreisleriana*. Enfin nous connaissons sa vie publiée par Walter Scott, et je suis sûr que personne ne dédaignera celle que M. Loève-Veimars a faite d'après les documens si vrais et si complets que lui a fournis Hitzig. Ainsi Hoffmann n'a rien perdu de sa popularité, car il a pour la soutenir deux moyens puissans. Il agit sur le peuple par ses créations neuves et fantastiques, et sur les artistes par sa nature maladive et passionnée.

En Allemagne, où les choses s'usent moins vite que chez nous, où l'on garde plus long-temps le souvenir de ce qui nous a une fois émus ; en Allemagne, la mémoire de Hoffmann est encore vivante et se retrouve partout. Dans la voiture de Francfort je rencontrai un bon littérateur allemand qui ne se lassait pas de m'en parler. A Leipzig, on me montrait la maison où il habitait pauvre et soucieux, la cave où il se sentait, comme il le dit lui-même, glisser sans le vouloir. J'allais voir Rochlitz, et Rochlitz, le directeur du journal de musique, ne pouvait oublier qu'il l'avait eu long-temps pour collaborateur. A Dresde, on vantait ses talens comme chef d'orchestre et régisseur de théâtre. A Berlin, on me faisait remarquer, dans la grande rue qui conduit à la porte de Brandebourg (*Unter den Linden*), une maison large, silencieuse, d'un aspect assez triste ; c'est là que fut imaginé le conte de *la Maison déserte*; on me conduisait chez Hitzig qui ne pouvait s'entretenir encore de son ancien ami, sans émotion ; on me montrait les deux jeunes filles, deux sœurs aux yeux noirs, qui ont servi de type à quelques-unes des plus belles et des plus gracieuses créations de Hoffmann. Toutes les deux n'étaient encore que des enfans, il les prenait sur ses genoux, et leur racontait quelques-uns de ses plus jolis récits, en même temps que Chamisso composait pour elles son *Pierre Schlemihl*. Ainsi je voyais son souvenir profondément gravé dans le cœur de ceux qui l'avaient connu ; puis je m'en allais hors de la ville au cimetière où je trouvais son tombeau, une simple pierre auprès de laquelle on oubliait toutes les riches sépultures en mar-

bre doré qui se trouvaient là tout autour, une épitaphe de quelques mots, ses titres de poète, de musicien et d'artiste, que l'on épelait lentement, comme si l'on eût craint d'avoir trop tôt fini!

Mais surtout on ne manquait pas d'aller visiter cette cave où l'imagination de Hoffmann a vu tant de scènes étranges, tant de figures tristes ou bouffonnes; cette cave qui n'est pas une voûte sombre et humide, comme son nom pourrait le faire croire, mais un joli salon, au rez-de-chaussée, dans la Charlotten-Strasse. Là viennent encore beaucoup d'anciens amis de Hoffmann par souvenir, beaucoup d'étrangers par curiosité, et nombre de bonnes bouteilles de Rudesheim se vident chaque jour, en l'honneur de celui qui a peuplé ce lieu de ses poétiques rêveries.

Un soir j'étais là très attentif à tout ce que je voyais, très désireux de m'expliquer comment l'esprit vagabond du romancier avait pu faire de cette jolie salle aux rideaux de soie, aux persiennes vertes, aux tentures jaunes et bleues, une description parfois si bizarre, et de toutes ces bonnes figures prussiennes attablées autour de moi, tant de personnages si curieux à voir. Je cherchais là le merveilleux, et de ma prosaïque cervelle il ne sortait, je l'avoue, qu'une bien vraie et bien commune réalité. Il y avait pourtant autour de moi des cigarres de la Havane, et de grosses pipes en porcelaine qui entremêlaient leurs nuages de fumée. Il y avait des joueurs de cartes, et de petites tables, et du vin et de la bière, tout jusqu'à la fatale glace de Souvarow, et je n'en demeurais pas moins dans un état de positif désespérant, lorsqu'un de mes amis, qui était assis à côté de moi, s'aperçut de ce que je souffrais, et prit à tâche de me consoler.

—Ecoutez, me dit-il, vous savez que j'ai vécu long-temps dans l'intimité de Hoffmann, et je ne crois pas pouvoir trouver une circonstance meilleure, un lieu plus convenable pour vous raconter sur lui quelques particularités assez remarquables.

Là-dessus, mon ami, en bon Allemand qu'il était, rallume sa pipe, se verse un grand verre de bière, et commence ainsi :

—Cette cave de Luther était jadis, comme vous le savez, le lieu où il venait passer quelques heures chaque soir. Avec lui venait Hitzig, son ancien collègue à Varsovie; Fouqué, le poète; Koreff, le médecin, et Devrient, l'acteur. Devrient était l'ame et la vie de

cette réunion. Devrient causait, criait, amassait par ses plaisanteries tout le monde autour de lui, pendant que Hoffmann, la tête tombant sur sa poitrine, se perdait dans les rêves de son imagination. Le pauvre poète, avec sa nature triste et maladive, servait souvent à égayer son insouciant compagnon. Un jour, par exemple, les Fantaisies de Callot venaient de paraître, Hoffmann arrive le soir chez Luther, avec son inséparable acolyte, le jeune Devrient, et quelques autres amis, pour fêter par d'amples toasts cette publication. Tout d'un coup il cherche sa tabatière et ne la trouve pas. — Vous n'avez pas ma tabatière? dit-il à Devrient — Moi, répond celui-ci, vraiment non; mais vous êtes si distrait, qui sait où vous l'aurez laissée? — Eh bien! prêtez-moi la vôtre. — La mienne est vide. Mais je vais donner un *gros* au garçon pour qu'il aille chercher de quoi la remplir. Le garçon sort après sa leçon faite, et revient avec un cornet dont Devrient s'empare. — Voyez, dit celui-ci en le déroulant lentement, et avec une tristesse visible, voyez pourtant, mes amis, à quoi tient aujourd'hui le destin des auteurs! Vous savez que les Fantaisies de Callot, l'un des plus beaux ouvrages de notre cher Théodore, ont paru ce matin, et voilà que l'épicier s'en sert déjà pour faire des cornets à tabac.

Là-dessus Hoffmann se jette avec fureur sur le malencontreux papier, et il fallut se hâter de lui dire que Devrient n'avait pas craint de gâter un exemplaire de son ouvrage pour lui jouer ce mauvais tour.

Ce Devrient était un acteur d'un mérite rare, un homme d'un tel talent, que le roi de Prusse s'est cru une fois obligé de lui payer toutes ses dettes, et ce n'était pas peu de chose. Il passait ordinairement sa journée à jouer et à boire. A six heures, il avait à peu près perdu l'usage de la raison; on venait le chercher pour qu'il remplît son rôle, on l'habillait, sans qu'il sût comment; on le conduisait dans les coulisses, et il laissait faire; puis, au moment où il devait paraître, on le poussait sur la scène, et voilà un homme qui, en face des quinquets, en face du public, en face de l'orchestre et du parterre, recouvrait tout à coup la mémoire, l'intelligence, l'action, et jouait d'une manière ravissante. Explique qui voudra ce fait singulier, mais il s'est répété mille fois, et tout le théâtre de Berlin en a été témoin.

Quand il avait rempli sa tâche, il revenait dans la cave de Luther, et il y avait toujours là une nombreuse réunion impatiente de le voir arriver, qui faisait éclater sa joie à son approche, et qui se formait en cercle autour de lui pour regarder sa physionomie si mobile, pour entendre sa conversation assaisonnée de tant de pointes d'esprit, assez souvent même d'un peu de cynisme.

Un matin, il était encore dans son lit, demi-dormant, demi-éveillé, lorsque sa porte s'ouvre, et il voit entrer Luther. Singulière apparition pour lui, qui n'avait jamais vu Luther que le soir à la clarté des quinquets, au milieu d'une atmosphère de fumée! Peut-être comprit-il bien le motif d'une telle visite, et, en bon acteur, il tâcha de donner à son maintien et à sa physionomie toute la dignité possible.

Cependant Luther s'approche d'un air embarrassé, fait trois révérences, demande mille pardons, puis avance d'un pas, puis s'arrête encore.

— Eh bien! Luther, qu'y a-t-il pour votre service? dit Devrient, d'un ton de voix d'Agamemnon parlant à quelque pauvre Grec.

— Monsieur... en vérité... répond Luther... je regrette extrêmement... mais vous le savez... les temps sont mauvais... je n'ai jamais voulu vous importuner; mais enfin, il y a bien maintenant quelques centaines de thalers sur votre compte... et...

— C'est bon, je vous comprends, dit Devrient avec la dignité d'un homme qui n'est pas habitué à entendre de telles requêtes; retirez-vous, vous serez payé.

Et Luther s'en va à reculons, et en donnant force coups de chapeau, et en demandant encore mille fois pardon.

Le soir, cependant, tous les admirateurs de Devrient se sont réunis dans la fameuse cave pour le voir arriver, et point de Devrient; le lendemain, même déception, le surlendemain, encore. Qu'est-il donc devenu? Où est-il? Sait-on s'il est malade, s'il boude, s'il n'a pas été tué en duel, s'il n'est point en prison? On s'adresse toutes ces questions avec anxiété, on forme mille conjectures, on a recours aux enquêtes, car il n'y va de rien moins que des plaisirs de tout l'hiver, des distractions de chaque soirée. Enfin on apprend que Devrient n'est ni malade, ni en prison, mais qu'il a choisi, pour y tenir ses séances, une autre cave où se rassemblent

déjà tous les curieux. Alors adieu la Charloten-Strasse, adieu Luther et sa jolie salle, et son bon vin, et ses petites tables. Peu s'en faut qu'en le quittant on ne lui dise encore des injures; peu s'en faut qu'on ne le paie pas, pour le punir de son ingratitude; et Luther, abandonné, perdu, ruiné, ne sachant plus que faire, voyant sa cave déserte, son enseigne impuissante, sa gloire effacée, sa caisse vide, arrive un jour, pâle et le désespoir dans le cœur, chez Devrient, et lui dit : — Monsieur, venez, buvez, disposez de moi, de mes garçons, de ma salle, de ma bière et de mon Rudesheim, je ne vous demande pas un sou. — Et l'on dit que Devrient ne se fit pas scrupule de profiter de la permission.

Il y a dans la vie de Hoffmann une page plus belle que celle où sont inscrites ses relations avec Devrient : c'est lorsque, revenant parfois le soir, las du monde qui ne lui inspirait plus aucune sympathie, las des hommes qui avaient long-temps exercé sa verve moqueuse, il se retrouvait seul chez lui, seul avec sa tristesse, avec ses rêves d'artiste, avec ses crayons et son piano, ses livres et son grand fauteuil. Alors il commençait ordinairement par s'asseoir devant son piano, il en faisait vibrer les touches, et la note qui tremblait sous ses doigts, l'accord musical qui résonnait dans l'air, lui donnaient une sorte de commotion électrique. Alors arrivaient les morceaux d'inspiration, les brillantes fantaisies, les beaux passages d'Undine, et le monde réel fuyait loin de lui, et son ame prenait l'essor avec ces riches inspirations, avec cette poésie musicale, avec ces airs capricieux, avec ces flots de mélodie. Puis, quand il se sentait échauffé, entraîné, enthousiasmé, il s'en allait fermer sa porte à double tour, puis rentrait dans son sanctuaire avec un visage épanoui.

A ce moment vous eussiez vu le bon Hoffmann tirant du fond d'une armoire une bouteille bien cachetée, puis un verre, puis d'une autre armoire, encore plus soigneusement fermée que la première, une vingtaine de petites figures en carton qu'il rangeait symétriquement sur la table. C'étaient tous les personnages principaux de ses romans, qu'il avait lui-même dessinés, collés sur carton et découpés. Là venait la pâle et poétique héroïne du Violon de Crémone, la jeune comtesse du Majorat, la pauvre Anna de Don Juan, la jolie fille de maître Martin, puis l'homme au sable, An-

selme et la princesse Brambilla, Salvator Rosa et son ami, le chat Murr et Kraisseler. Maintenant, voyez-vous Hoffmann se séquestrant de la foule, s'échappant d'une haute société où l'on eût voulu le conserver, Hoffmann s'enfermant avec tant de précautions et de mystère pour revivre avec ce monde qu'il s'est fait, avec ces figures qui lui doivent leurs traits, leur forme, leur expression. Il les regarde tour à tour, il leur parle, il leur sourit, il les aime et les trouve belles, puis il boit cette précieuse bouteille de Joannigsberg en leur honneur, puis voilà que le feu lui monte à la tête, que son imagination se jette encore une fois hors de toutes les réalités. Alors ce ne sont plus seulement des figures inanimées qu'il a devant lui, des figures dessinées à la main et collées sur papier. Non, elles vivent, elles se meuvent, elles reprennent leur place dans le roman qu'il leur a assigné, elles agissent comme il l'a voulu, elles achèvent leur drame. Il voit ces yeux qui le regardent, ces lèvres qui lui sourient, ces fronts qui pâlissent; il entend leur voix, leurs accens d'amour et de douleur, il entend le violon de Crémone qui rend un dernier accord et se brise; l'orgue qui accompagne avec ses mouvemens religieux le *sanctus*; l'orchestre qui soutient avec sa mélodie la voix d'Anna dans Don Juan. Il entend maître Martin qui crie, le serpent de Brambilla qui siffle, le chat Murr qui gronde. Autour de lui des plaintes bourdonnent, des cris d'adieux s'échangent, des ames se plaignent, des larmes tombent. Autour de lui flottent des visages pâles, des ombres qui ne sont ni de ce monde ni de l'autre, des femmes éplorées, et des êtres grotesques. Oh! son cœur se resserre, ses yeux regardent tout cela avec effroi. Oh! pauvre Hoffmann! pauvre Hoffmann! Il y a de la folie dans un tel transport d'imagination! Mais connaissez-vous une folie plus triste, une idée plus touchante, que celle de cet artiste, de ce poète qui ne peut plus exister avec le monde, et qui existe avec ses rêves peints sur papier, avec ces figures qu'il a découpées, et auxquelles il donne l'ame, le regard, la parole, la vie?

X. Marmier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1833.

Les événemens politiques de cette quinzaine se réduisent à quelques faits assez nuls par eux-mêmes, mais qui se présentent à un œil observateur, comme le point noir avant l'orage. Ces faits sont le discours de M. Persil à la cour royale, celui de M. Dupin à la cour de cassation, pour la rentrée des tribunaux, la dissolution de la garde nationale de Colmar et les considérans vraiment curieux de cette ordonnance, les coalitions des ouvriers boulangers, tailleurs, charpentiers et bottiers contre leurs maîtres, les articles du *Journal des Débats* contre la presse et le jury, et enfin l'élection à Évreux de M. de Salvandy.

Le discours de M. Persil est bien fait pour exciter quelque sensation. Évidemment, M. Persil est jaloux de la rapide fortune de M. Thiers, dont la faveur a pris tant d'extension depuis cette séance à la chambre où il vint humblement déclarer à la tribune que toute la pensée gouvernementale résidait dans la tête du roi, et que rien ne s'était fait que par cette pensée, depuis l'établissement de la monarchie de juillet. Le métier de courtisan demande plus d'audace, plus d'impudeur, dans un gouvernement représentatif que dans une monarchie absolue. Du temps du roi Louis XIV, le duc de Lafeuillade se bornait à faire élever à ses frais, sur une place publique, une statue au grand roi, et à l'entourer de lanternes; le duc d'Antin en était quitte pour quelques abattis de bois afin de ménager des vues pittoresques à son maître; mais ces flatteries publiques avaient un certain caractère de noblesse et de grandeur. Les basses et viles flagorneries se faisaient dans l'intimité des cabinets et des petits appartemens. Les plus éhontés s'y livraient tout au plus dans la publicité des grands soupers et des fêtes; mais ce n'était jamais que dans l'enceinte étroite de la cour qu'on se dépouillait de sa qualité d'homme. Pas un de ces laquais de la royauté n'eût voulu se courber aux pieds de son maître à la face de la nation. Hors de la cour, dans leurs gouvernemens, dans leurs familles, au milieu de leurs vassaux, ils avaient besoin d'honneur et de considération, et là, ils jetaient un voile sur ce qu'ils avaient dit et fait à Versailles, ainsi qu'on se plaît à oublier les turpitudes d'une orgie. Mais un courtisan dans ce régime de liberté où personne n'est forcé de l'être, un flatteur

qui fait l'abandon de sa conscience et de sa dignité, sa tâche devient autrement humiliante et rude. Jour et nuit, sa flétrissure est imprimée sur son front, car c'est publiquement qu'il lui faut exercer son triste et profitable métier. Un roi constitutionnel fait peu de cas des louanges qu'on lui adresse dans son salon, surtout quand ce roi sait la valeur des choses, et quand il a pour maxime que tout doit se résumer par un accroissement de pouvoir et de fortune. Voyez M. Thiers! Avec tout l'esprit dont le ciel l'a doué, avec toute l'adresse qui l'a fait se faufiler au pouvoir en laissant tomber à chaque pas derrière lui, sur sa route, un de ces principes dont il s'était artificieusement paré, il n'a pu franchir le dernier degré qui mène à la fortune, qu'en se soumettant à cette misérable condition, et son ministère n'a réellement commencé que de l'instant où il s'est déclaré hautement l'humble serviteur, l'esclave sans volonté du maître. Les marchands hollandais n'étaient jamais admis au riche négoce du Japon qu'après avoir craché sur l'image du Christ; nos fonctionnaires et nos traficans libéraux de juillet ne montent aux honneurs qu'après avoir foulé aux pieds le crucifix de la liberté.

M. Persil a donc fait à son tour sa profession de foi publique, et cette déclaration acquerrait quelque importance, s'il était vrai, comme on l'assure, qu'un haut personnage à qui se rapporte tout aujourd'hui, eût formulé de sa plume les passages de ce discours qui ont eu le plus de retentissement. Cette rentrée de la cour royale serait alors un véritable lit de justice, et il ne manquerait aux phrases suivantes, que la parole brève et haute d'un Louis XIV, botté, éperonné et le fouet à la main :

« On se plaint de la coopération du roi au gouvernement dans les limites mêmes de la constitution : on veut l'en éloigner pour le placer au rang obligé des rois fainéans. C'est alors qu'on aurait bon marché de la monarchie : l'inutilité d'un roi qui n'aurait d'autre mission que de vivre aux dépens du peuple, serait bientôt démontrée, et la république naîtrait de la nécessité d'avoir un gouvernement véritable. Les républicains le savent, et voilà pourquoi, afin de mieux annuler le roi, ils se couvrent de cette maxime toute démocratique : *Le roi règne et ne gouverne pas.*

« Non, messieurs, cette maxime n'est pas vraie; elle n'a pu être inventée que dans un système anti-monarchique. On en a récemment fait l'aveu. Elle n'était, nous a-t-on dit, destinée qu'à renverser la branche aînée, et, sous le roi de juillet, c'est contre la monarchie elle-même qu'elle est dirigée. *Régner* et *gouverner* sont deux choses inséparables, ou plutôt elles ne forment qu'une seule et même chose. *Régner*, c'est dominer, c'est être placé dans un lieu, dans une situation élevée, pour apprécier et juger les vœux et les besoins du peuple; *gouverner*, c'est ordonner d'après ce qu'on a vu et appris. L'un est l'examen, l'autre le jugement.

« Le roi, dans un gouvernement représentatif, est comme le pilote au gouvernail. Celui-ci observe l'état du ciel, les élémens, et s'en sert pour conduire et gouverner son vaisseau. Le roi, élevé au-dessus de tous, étudie le pays, juge si les opinions sont exactement représentées par la chambre des députés, et, d'après les résultats de ses observations, il la dissout, ou, en la maintenant, il choisit des ministres qui se conforment aux volontés qu'elle exprime, et au système qu'elle a cru devoir en faire sortir. Si les ministres s'en écartent, il les remplace par d'autres plus disposés, ou plus en état de comprendre ce qu'exige l'opinion publique. Ce n'est pas là seulement *régner*, c'est *gouverner*, dans toute la signification de cette expression. Les chambres sont, comme les élémens pour le pilote, elles ne gouvernent pas; elles indiquent si elles sont la représentation exacte du pays, comment le pays veut être gouverné.

« Tout cela se fait sans absolutisme de la part du roi, qui ne peut avoir de volonté qui lui soit propre, ni d'intérêt, même dynastique, qui ne soit celui du pays, sans basse et aveugle soumission des ministres, sans abnégation de la part des chambres, qui sont toujours assurées (et l'expérience le prouve) de faire triompher l'opinion générale. Le principe de l'unité exige qu'il y ait un centre auquel tout vient aboutir : sans cela, nous n'aurions pas une monarchie, mais une pure démocratie que rien n'aurait la puissance de contenir. »

Le *Journal des Débats*, qui a tous les genres de courages, même celui que Turenne s'accusait de ne pas posséder, le courage de la honte, le *Journal des Débats* s'est chargé de défendre la bannière remise aux mains de M. Persil. Le *Journal des Débats* est destiné à donner l'exemple de toutes les contradictions humaines. Il n'est pas une cause, un régime qu'il n'ait tour à tour attaqués ou défendus. La liberté de la presse et le jury ont eu leur tour cette fois, et à voir la violente sortie du *Journal des Débats* contre l'introduction du jury dans les jugemens de la presse, ses abonnés ont dû se demander s'ils ne recevaient pas quelque numéro oublié du *Journal de l'Empire*. Le *Journal des Débats* louait le même jour le discours de M. Persil et M. Salvandy, nouvellement élu à Evreux, qui fit à la chambre, sous la restauration, en qualité de commissaire du roi, un plaidoyer si éloquent en faveur des troupes suisses à la solde de la France. Après avoir boudé deux ans et plus la monarchie de juillet, M. de Salvandy vient enfin de rentrer au bercail. Il a eu l'honneur, disait le *Journal des Débats*, de présenter *ses devoirs* au roi et à la reine.— *Faites votre devoir et laissez faire aux dieux!* dit le grand Corneille. — C'est bien certainement ce que feront le *Journal des Débats* et M. de Salvandy.

Les amis de M. Dupin ont cherché à faire croire que le discours du

procureur-général à la cour de cassation était une réponse au discours de M. Persil. Il est vrai que M. Dupin signale dans son discours les progrès de la législation, tandis que M. Persil dénonce son insuffisance à l'égard de la presse; que l'un se montre très heureux et satisfait de la marche de la justice et de la liberté, tandis que l'autre demande à grands cris qu'on réforme la jurisprudence et qu'on pénètre dans d'autres voies : mais on peut tout au plus en inférer qu'en matières législatives, M. Persil est du mouvement, à sa manière, tandis que M. Dupin est de la résistance. Au reste, M. Dupin s'est bien gardé de se placer sur le terrain choisi par M. Persil, il a même évité la moindre allusion politique, s'enveloppant tout entier dans sa toge de magistrat, et cachant prudemment sous sa fourrure d'hermine ses opinions de la session prochaine, si toutefois M. Dupin, cet esprit si mobile, sait déjà quelles seront ses opinions dans la prochaine session.

Pendant tous ces petits débats de foyer et de coulisses, on s'apprête à lever le rideau. Les chambres s'ouvriront à la fin du mois prochain. Une grave querelle s'était élevée entre les deux feuilles ministérielles à ce sujet. Le *Journal des Débats* assurait que l'ouverture des chambres n'aurait lieu que le 30 décembre; le journal de *Paris* déclarait, au contraire, qu'elle aurait lieu du 20 au 25. Pour les mettre d'accord, le ministère a fixé le premier jour de la session au 23. Le principe du juste-milieu est comme le saint-simonisme : il s'applique à toutes choses.

Les grands acteurs sont tous prêts. Le maréchal Soult et M. Humann sont enfin d'accord. Leur accommodement ne nous coûtera que quatorze millions; mais l'union est une si belle chose, qu'on ne saurait trop la payer. M. Soult aura donc quatorze millions de crédits supplémentaires, sauf à tirer des chambres ce qu'on pourra.

Le président réel du conseil remanie son projet de loi des forts détachés. Un roi *qui règne et gouverne* a besoin de ces petits moyens d'action pour aider ses ministres à *administrer*.

M. d'Argout, qui, dans son rapport de dissolution, a accusé la garde nationale de Colmar d'avoir manqué de courage, prépare, dit-on, des modifications à la loi des gardes nationales. L'exemple de Lyon, de Strasbourg, de Grenoble et de Colmar, prouve assez que cette institution embarrasse le pouvoir. Pour la mettre en harmonie avec l'ordre de choses actuel, il faut nécessairement la dénaturer.

Le discours de M. Persil annonce clairement des modifications à la loi du jury. M. Barthe n'est pas homme à s'opposer, en quoi que ce soit, aux vues de la royauté. Quelques anciens plaidoyers, en faveur de l'extension à donner au jury, ne l'arrêteront pas, car nos ministres rient beaucoup de leurs antécédens; personne plus que M. d'Argout ne se moque des roya-

listes de 1815; personne plus que M. Barthe, des libéraux et des carbonari; personne plus que M. Thiers, des ames probes, des écrivains consciencieux et honnêtes, et des lecteurs de son Histoire de la Révolution.

Pour se distraire des légers ennuis que pourraient lui causer les chambres, la cour se prépare à se livrer de toutes ses forces au plaisir. La série des fêtes de l'hiver a commencé par un bal bourgeois à l'Opéra, précédé d'un intermède emprunté au marquis de Sourdis ou à Quinault. Les rois et reines des Français et des Belges ont été complimentés au sommet du grand escalier, par de petits enfans vêtus en Cupidons, qui leur ont présenté des bouquets et des guirlandes, et M. Dabadie a chanté à la reine des Belges une cantate de M. Dupaty, l'un des poètes les plus fleuris de l'empire. Ce bal a paru fort bien ordonné, et il nous eût semblé encore plus beau, si deux précautions, passablement injurieuses pour l'assemblée, n'avaient été prises. On avait eu l'attention de fermer les quatrièmes loges, par des raisons qu'il est inutile d'expliquer, et les rafraîchissemens étaient présentés, dit-on, par des agens de police élégamment vêtus en officiers servans. La police impériale était innocente et blonde en comparaison de la police dont nous a gratifiés la révolution de 1830.

On parle toujours d'une intervention en Espagne, mais nous savons, à n'en pas douter, qu'en ce moment on a complètement écarté cette question du conseil. Ce serait un acte de résolution et de courage, et, ces choses-là, le ministère n'est jamais pressé de les exécuter.

On ne s'occupe en ce moment dans un certain monde, que de Mme Thiers, qui sera certainement la femme à la mode pendant tout cet hiver. Il y avait foule, cette semaine, chez M. Herbault, pour aller voir les *douze* chapeaux commandés pour Mme Thiers. On ne parlait que du million donné en dot par M. Dosne à sa fille, et l'on assurait que, par un trait de modestie et de générosité qu'on ne manquera pas d'apprécier sans doute, c'était le futur lui-même qui, sous le voile de l'anonyme, faisait ce présent à sa fiancée. Quoi qu'il en soit, il n'y aura pas de fête brillante sans la femme du jeune ministre, et certaines personnes, à l'affût de tout, ont remarqué, au bal de l'Opéra, la tristesse profonde et la toilette négligée de Mme Leh... qui, jusqu'à ce jour, a donné le ton à la cour de la monarchie citoyenne. Mme Leh... est la seule illustration de ce nouveau régime, qui ne s'est pas encore effacée; un présent fait à la révolution de France par la révolution belge : deux innocentes révolutions, qui, après bien des efforts, n'ont encore produit qu'une femme. C'est beaucoup sans doute; mais le règne de cette femme est déjà prêt de finir; nous avouons franchement que s'il est dans notre destinée de subir une révolution nouvelle, nous ne serions pas fâchés qu'elle produisît un homme ou quelque chose d'approchant.

Le rédacteur d'un journal ministériel a essuyé une disgrace un peu fâcheuse. Voulant s'avancer dans les bonnes graces de son beau-père, honnête médecin d'une petite ville de Picardie, il avait sollicité la croix pour ce digne homme, et à son insu. C'était une surprise qu'il voulait lui ménager pour le jour de sa fête, et en effet ce jour-là, le docteur trouva un brevet, un ruban rouge et une croix sous sa serviette. La joie fut grande au logis du médecin, homme rangé, contribuable exact, électeur ponctuel, qui avait l'espoir de devenir prochainement maire de la ville ou du moins conseiller municipal. Cette croix, survenue si à propos, ne pouvait qu'ajouter à ses espérances. Les félicitations durèrent tout le soir, et l'on se coucha gaiement, en se livrant à des songes dorés. Tout à coup, au milieu d'un rêve, où il se sentait doucement ravi aux cieux, sur une écharpe municipale, le docteur fut réveillé par un horrible vacarme, par un de ces charivaris qui signalent, dans une cité paisible, la présence de M. Thiers ou de M. Viennet. Son nom, joyeusement salué, ne lui permit pas de douter qu'il ne fût l'objet de cette fête qui se prolongea jusqu'au soleil, recommença le lendemain, le surlendemain encore, et le priva de sommeil pendant plusieurs jours. Quel supplice et quel affront pour un homme honoré, modeste et tranquille !

Cependant le gendre du docteur dormait à Paris fort tranquillement, lorsqu'il reçut une lettre de son beau-père. Il s'attendait, comme de raison, à de vifs remercîmens du nouveau chevalier de la Légion-d'Honneur ; mais il n'y trouva que ces mots : « Je vous défends de me revoir, et je vous déshérite. » — On ne sait si le ministre consentira à reprendre sa croix.

— Le célèbre voyageur Douville, dont on n'avait pas de nouvelles depuis plusieurs mois, et sur le compte duquel on commençait à entretenir de graves inquiétudes, vient de rassurer le monde savant sur sa personne par une lettre écrite de Bahia et adressée à l'Institut. Peu satisfait des observations recueillies sur les Indiens du Brésil par ses dévanciers, cet intrépide explorateur s'apprêtait à recommencer leur ouvrage, en entreprenant un voyage chez les Botocudos, d'après la méthode qui lui est propre et dont il est l'inventeur, c'est-à-dire à la tête d'une armée avec armes et bagages. Malgré son court séjour dans les environs de Bahia, ce savant botaniste avait déjà fait deux découvertes importantes : l'une que le fruit du rocouyer, dont il envoie un échantillon à l'Institut, fournit une teinture rouge qui pourrait être employée avantageusement dans les arts ; l'autre, que deux palmiers, communs dans le pays, ont échappé aux recherches de ses prédécesseurs et sont nouveaux. Il en a jugé ainsi, avec ce coup d'œil perçant qui le caractérise, à la seule inspection de la hauteur de ces arbres, dont l'un a quarante, et l'autre douze pieds d'élévation. Au retour de son invasion chez les Botocudos qu'il ne fait que pour se mettre en haleine, M. Douville annonce qu'il s'embarquera pour Mozambique, d'où il traversera l'Afrique, soit directement à l'ouest, soit en se dirigeant au nord-ouest. Une pareille entreprise nous ferait frémir pour tout autre voyageur, mais rien n'est impossible à l'illustre auteur

du *Voyage au Congo*, et nous nous apprêtons, ainsi que la Société de géographie, à saluer incessamment en lui le Humboldt de l'Afrique !!

— Une représentation au théâtre italien. — Voici un tableau gracieux, un double trait de désintéressement, de sympathie et de dévouement parmi les innombrables traits d'égoïsme, de haine et de cupidité. Tout Paris sait à présent l'histoire simple et touchante de ces deux jeunes gens qui viennent de s'unir.

Sans ôter à miss Smithson le nom qu'elle avait illustré, M. Berlioz lui a donné le sien, si justement célèbre aussi. Entre eux il y a eu mutuel échange de gloire, d'affection, de revers, de peines domestiques, de sacrifices et de mauvaise fortune. Je me trompe, il eut un bonheur de plus qu'elle ; car elle fut dangereusement blessée, et il la sauva. Que de richesses ignorées des riches dans cette modeste alliance !

Ce sera dans le rôle d'Ophélia et le 4e acte d'Hamlet que Mme Berlioz-Smithson reparaîtra le 24 novembre au théâtre Italien, fête véritable pour ceux qui ont su apprécier son rare et pathétique talent.

Madame Dorval, que nous avons le bonheur de pouvoir nommer à présent *actrice de la comédie française*, justice long-temps attendue et obtenue à force de triomphes et de couronnes, nous rendra *Antony*, ce drame de passion dont toutes les villes de France avaient hérité depuis quelques mois, à notre grand regret et à notre grande jalousie ; ce rôle d'Adèle d'Hervey qu'elle a fait aimer partout où d'autres femmes l'avaient laissé méconnaître. Nous aurons les cinq actes, nous aurons tout ce roman de cœur, et Firmin y jouera pour cette fois seulement. Ce sera une étude et une comparaison curieuse à faire que sa manière et celle de Bocage, qui l'a créé, et qui sans doute va bientôt rentrer aux Français pour toujours.

Puis viendra un grand concert de plus de cent musiciens, dirigés par M. Berlioz lui-même, et exécutant ses œuvres.

M. Listz, le brillant, l'inspiré pianiste, fera entendre une composition de Weber sur cet instrument, auquel il a donné un essor plus vaste qu'il ne l'eut jamais.

Une symphonie nouvelle de M. Berlioz terminera cette belle soirée.

On a souvent reproché à la *Revue des deux Mondes* de ne pas s'occuper assez des publications étrangères. Une entreprise littéraire comme la nôtre est longue et pénible à organiser; aujourd'hui que le développement auquel nous sommes arrivés nous permet d'opérer de nouvelles améliorations, nous promettons à nos lecteurs, pour la fin de cette année, un examen suivi des livres étrangers, anglais, allemands et autres. Il y a peu de mois, nous avons fait en Angleterre un voyage dans ces seules vues. Maintenant, un de nos amis et collaborateurs va faire pour la *Revue* en Allemagne un voyage semblable, afin de lier des relations avec les notabilités littéraires et les premiers éditeurs de ce pays. C'est ainsi que nous espérons nous rendre dignes de plus en plus des honorables suffrages qui nous arrivent journellement, et de la bienveillance publique. Que nos lecteurs et le pays continuent de nous prêter aide et appui, et nous avons la confiance de faire le recueil le plus complet et le plus important que la France ait encore eu. C'est là toute notre ambition, et rien ne nous coûtera, ni veilles ni sacrifices, pour atteindre ce but que nous nous sommes proposé.

Le Directeur de la Revue

F. BULOZ.

HISTOIRE BIOGRAPHIQUE

ET CRITIQUE

DE LA LITTÉRATURE

ANGLAISE

DEPUIS CINQUANTE ANS[1].

TROISIÈME PARTIE. — LES ROMANCIERS ET LES CONTEURS[2].

Le goût moderne s'est éloigné du genre de fictions en prose que nos ancêtres aimaient; nos romans et nos nouvelles se sont rapprochés de la poésie et de l'histoire; le roman est devenu ambitieux dans son but. Il a élargi sa sphère; il a multiplié ses combinaisons; il a poétisé ses con-

(1) Voir les livraisons des 1er et 15 novembre dernier.

(2) M. Allan Cunningham n'a certes adopté cette division factice que pour jeter de la clarté dans son travail. Nul, mieux que ce spirituel écrivain, ne sait que la prose et la poésie se confondent maintenant dans toutes les littératures.

L'intelligence s'est développée avec trop de force et de variété pour que chacun des hommes remarquables de ces derniers temps n'ait pas fait de la prose et des vers,

ceptions. Aujourd'hui le romancier envahit le domaine du drame et de l'épopée : il arrache la palme tragique aux poètes que le mauvais goût du parterre exile de la scène. Le roman se mêle à ces hautes discussions politiques et morales dont la Muse n'oserait pas approcher. Il porte une main hardie sur les matériaux de notre histoire.

A nous, hommes du dix-neuvième siècle, il a été donné de voir un second Shakspeare répandre sur les fragmens de nos chroniques les rayons ardens, variés, de l'invention poétique et du drame de passion; de le voir amuser les loisirs d'un second duc de Marlborough par ses fictions admirables. Fielding, Smollett et Richardson (1) s'étaient contentés de des-

des poèmes et des romans. Celui de tous les poètes modernes qui paraît avoir dédaigné le plus obstinément la prose, Byron écrit des lettres familières qui méritent d'être lues, dont le style, affecté sans doute, mais piquant, spirituel et plein de saillie, reproduit très bien le ton des salons anglais en 1815. Les œuvres en prose de Moore et de Southey, de Coleridge et de Wilson, sont aussi dignes d'éloges que leurs œuvres poétiques. Tous les hommes remarquables de l'Angleterre sont polygraphes; le talent et le génie varient aisément aujourd'hui la forme de l'expression; rien de plus facile que d'apprendre cette forme. Les médiocrités elles-mêmes font de la prose passable et des vers assez honnêtes. Chez Walter Scott, l'observation du romancier et les vues de l'historien, chez Southey, la science philosophique et la sagacité du biographe se joignent à la verve du poète et à l'habileté du versificateur. Pour les apprécier complètement, c'est donc le mobile intime de leur pensée qu'il faut atteindre. On ne pourrait, sans défigurer leur portrait, les scinder et les représenter d'une part comme faiseurs de prose, de l'autre comme fabricans de poésie. Ils ont agi sur leur temps, et par leurs œuvres en prose, et par leurs œuvres en vers.

(1) Fielding, Richardson, Sterne, Lewis, Walter Scott, nous semblent marcher à la tête d'écoles fort distinctes, et que l'on ne peut confondre. Fielding est, après Cervantes, de tous les écrivains, celui qui a conçu le roman avec la largeur la plus épique, avec le plus d'harmonie dans l'ensemble et dans les détails, avec la vigueur dramatique la plus prononcée. La peinture de l'humanité telle qu'elle est, grotesque, admirable, risible, triste, bizarre, incohérente, mobile; cette peinture, soumise à une grande idée morale, mais sans jamais permettre à la moralité d'étouffer le vrai, ni aux détails de surcharger l'ensemble : tel est le roman de Fielding; c'est celui de Cervantes : c'est l'épopée de la prose, le roman de la vie bourgeoise. Peu de talens sont assez forts et assez complets pour atteindre à cette netteté, à cette concentration, à cette parfaite harmonie. Les uns tombent dans la charge, et ne saisissant que le côté grotesque du monde, font, comme Smollett, des caricatures plus ou moins gaies. Les autres, comme miss Edgeworth, habiles à discerner la vé-

siner les caractères et les passions des hommes tels qu'ils se montrent dans la vie privée. Nul d'entre eux n'avait essayé de jeter l'histoire dans le roman, et de répandre sur l'immense océan des faits réels la nuance chatoyante des fictions pittoresques. Cette révolution était sollicitée par plus d'un motif :

1° La fiction basée sur les intérêts privés se trouvait à peu près épuisée.

2° La séduction de la poésie allait s'affaiblissant chaque jour.

3° Un grand génie s'éleva dont les créations brillantes jaillirent sans interruption, et donnèrent au public le besoin de cette piquante nouveauté. Écrivains en prose et en vers, comme les moutons de Panurge, suivirent le chef du troupeau, et marchèrent en foule vers de nouveaux pâturages.

Walter Scott se mit à la tête du mouvement : ce fut lui qui mêla les

rité morale et les caractères humains, écrivent avec naïveté et finesse, mais sans éclat. — Richardson, dont toutes les données étaient contraires à celles de Fielding, a fait le *roman-sermon*, le roman de détails domestiques; l'histoire morale et microscopique de la famille, de la vie privée, de ses drames intérieurs, de ses passions examinées dans toutes leurs faces, dans tous leurs résultats, reproduites moins dans leur vérité artistique qu'avec la réalité d'un copiste chinois. Richardson a été suivi par un grand nombre d'écrivains; son genre s'accordait merveilleusement avec le système social et la vie étroite de la famille anglaise. On a outré son défaut : on a fait tourner six volumes autour d'une théière. — Sterne, humoriste plutôt que romancier, a surtout exercé son influence sur les littératures étrangères : sur l'Italie qui a eu son *Voyage Sentimental*, sur la France qui a produit une armée de petits Sterne, et sur l'Allemagne qui a eu son *Jean-Paul*. Les Anglais, tout en l'admirant, savaient à quoi s'en tenir sur l'originalité prétentieuse de Lawrence Sterne : ils savaient que toutes ces paroles bizarres, tous ces chapitres extravagans, toutes ces métaphores insolites, toute cette verve de folie baroque, avaient été recueillis par l'auteur, phrase à phrase, souvent mot pour mot, sous la poussière des vieux livres. L'originalité de Sterne est dans la forme seule. — Lewis, inspiré par les ballades sataniques de l'Allemagne, et par l'exemple d'Horace Walpole, qui, un beau jour, enveloppé de sa robe de chambre de satin, releva ses manchettes, et écrivit un conte de terreur (*le Château d'Otrante*), donna l'impulsion au genre lugubre; c'est le père de mistriss Radcliffe, de Maturin, de mistriss Shelley et de quelques autres. Le glas de cette littérature de sépulcres, d'épouvante, de squelettes et de fantômes, s'est long-temps perpétué en France; mais personne, selon nous, n'a su atteindre le degré de terreur que *le Moine* et *le Château d'Udolphe* produisent encore sur l'esprit fasciné. — Enfin, Walter Scott, vrai comme

couleurs de l'histoire (1) aux détails, aux conversations, aux incidens dramatiques qui servaient de texte aux romanciers ses prédécesseurs. Quand

Fielding, observateur comme Richardson, mais défectueux quant à la création dramatique de ses plans, vint renouveler le roman, qu'il constitua le greffier de l'histoire dans ses menus détails, dans ses anecdotes intéressantes, dans ses mille accidens pittoresques. Ce grand homme a été suivi, comme on sait, par la foule des copistes qui ont vécu de ses miettes et recueilli ses débris. James, Horace Smith, ont peu de droit à l'admiration littéraire. Banim, Irlandais, écrivain ardent, fécond, passionné, bon peintre des paysages de son pays, mais exagéré comme la plupart de ses compatriotes, essaya de donner à l'Irlande un Walter Scott, un conservateur des coutumes et des bizarreries nationales. — Depuis cette époque, le roman a encore subi une ou deux transformations. Il s'est fait homme à la mode, Dandy, Exclusif, Corinthien : il a produit une foule de mauvaises et fades peintures du grand monde; puis, professeur, il a donné les *romans politico-économiques* de miss Martineau; et enfin prédicateur, comme on peut le voir dans *Tremaine* et quelques livres modernes.

(1) La situation politique de l'Angleterre, à l'époque où Walter Scott publia ses romans, mérite d'être observée. Elle était forcée à une lutte extraordinaire. Avec son industrie gigantesque et sa capitale quatre fois plus grande que Paris, dont les habitans se répandaient sur toutes les parties du globe, avec ses manufactures florissantes et sa dette publique incalculable, avec son amour de la liberté, et sa lutte corps à corps engagée contre la révolution française et Bonaparte son héritier, l'Angleterre avait besoin de jouissances poétiques qui la fissent échapper au sentiment de cette situation anomale. C'est précisément parce que la Grande-Bretagne était forcée à une grande dépense de force morale, d'attention, d'énergie, de constance, de toutes les qualités qui n'ont aucun rapport avec la poésie et les arts, que sa soif d'émotions littéraires devint ardente, intense, violente.

Il y avait donc nécessité de s'abreuver à une source poétique nouvelle. La muse religieuse et familière de Cowper ne suffisait plus; Byron et Walter Scott furent les magiciens dont la baguette puissante fit sourdre le torrent de poésie qui jaillit tout à coup. La poésie, comme l'a dit Bacon, n'est que la représentation idéale des choses que l'on désire et que l'on n'a pas. C'était l'Orient embaumé et embrasé, l'Espagne oisive et enthousiaste, l'Italie voluptueuse et contemplative, que lord Byron importait sous les brumes de l'Angleterre. C'étaient, chez Walter Scott, les héros d'autrefois, les vieux châteaux, les vieilles tours féodales, les paladins et leurs armures, les brigands du Border et les belles qu'ils enlevaient; c'étaient les combats des vieux montagnards d'Écosse, et tous les souvenirs ardens de la féodalité que Walter Scott faisait apparaître au milieu de cette société moderne si pédan-

même il n'aurait pas créé cette forme (1), du moins la gloire lui était réservée de mouler poétiquement, de systématiser avec force et avec génie le système nouveau, et de l'environner de cette auréole de gloire que tous les pays civilisés admirent aujourd'hui.

Le Château d'Otrante (2) fut le premier ouvrage qui introduisit en

tesque et si froide. Dès que ces grands poètes firent jaillir la source ardente de leurs émotions et de leurs souvenirs au milieu de cette société desséchée par tant d'intérêts commerciaux, pécuniaires et politiques, un long cri de joie s'échappa; vous eussiez dit que la société retrouvait son ame perdue, sa poésie égarée. Plus la contrainte avait été longue, et plus l'enthousiasme fut grand.

(1) Avant Walter Scott, on avait souvent essayé le roman historique : les vieux romans de la Calprenède, le Télémaque de Fénélon, calqué sur la Cyropédie, se rapportent évidemment à cette classe de fiction. Tout le monde se souvient des essais faibles et décolorés, mais quelquefois habiles et délicats dans leurs nuances, que Mme de Genlis avait tentés dans le même genre. John Strutt, antiquaire, avait publié, peu de temps avant l'apparition de Marmion, une fiction intitulée *Queen-hoo-hall*, et consacrée exclusivement à la reproduction des coutumes du moyen âge. La vie et la vérité des figures, le détail caractéristique des portraits, ont bien plus contribué à la vraie gloire de Walter Scott, que sa science d'antiquaire et la fidélité (souvent assez équivoque) des costumes, des mœurs et des langages qu'il met en œuvre dans ses romans.

(2) Par Horace Walpole. Ce roman est un roman de terreur, comme un palais de pâtisserie est une œuvre d'architecture.

Horace Walpole, neveu du célèbre ministre Walpole, s'était épris d'une belle passion pour le gothique et le moyen âge. Il avait fait construire à grands frais un petit château féodal avec tourelles, créneaux, machicoulis, ogives et sculptures gothiques. Le mobilier de ce domaine se composait exclusivement d'antiquités recueillies dans toutes les parties de l'Europe, bijoux puériles, bizarres, précieux, à la conservation desquels le seigneur suzerain de Strawberry-Hill dévouait tout ce que lui laissaient de loisir ses nombreuses correspondances, ses frivolités de toute espèce et ses petites intrigues. C'est du temps de Walpole que se fit sentir pour la première fois le retour de l'intelligence anglaise vers les coutumes et les idées du moyen âge. Depuis le règne de Charles II, la littérature de la France avait été le seul modèle suivi par les écrivains et par les hommes du monde. Shakspeare lui-même languissait oublié; on ne jouait ses pièces que mutilées et altérées avec des intercalations et des changemens ridicules par Nahum Tate, Dryden et Aaron Hill. Walpole, homme de goût et d'esprit, écrivain élégant, frivole, contribua beaucoup à ce mouvement. Goldsmith, excellent observateur des mœurs de son temps, en a consacré le souvenir dans son Vicaire de Wakefield. *Aujourd'hui*, dit une

Angleterre le goût du genre gothique pittoresque; mistriss Radcliffe vint ensuite avec ses terreurs superstitieuses et ses ressorts surnaturels. L'impulsion était donnée; on vit s'élever sur ces fondemens les splendides créations de Walter Scott : mais d'abord il fallut qu'il fît place à mistriss Radcliffe. Comme le goût et le savoir s'éaient augmentés prodigieusement, et que l'on ne voulait plus croire aux rapports de l'homme avec le monde invisible, mistriss Radcliffe inventa une espèce de compromis, une manière d'accommoder les choses et de donner au lecteur l'agréable frisson qui naît de la terreur superstitieuse, sans l'obliger à croire au merveilleux et au surnaturel; de là ce genre équivoque qui fait passer sous nos yeux une fantasmagorie d'esprits, de fantômes et de squelettes, innocens comme ceux du professeur Robertson. Nous savons par quel mécanisme toute cette terreur est produite; nous partageons l'étrange plaisir qu'elle donne, mais nous ne permettons pas à sa féerie de nous en imposer. Cette magie blanche de la littérature a eu pour principal adepte la femme dont je vais parler.

Anne Radcliffe (1) fonda cette école de terreur. D'autres nous avaient montré le sépulcre fermé, une lampe mystérieuse brûlant sur son marbre; elle l'a ouvert à nos yeux; elle nous a montré le cadavre raide, immobile, les paupières soulevées, le regard tristement arrêté sur le spectateur, et pourrissant dans son linceul. D'autres nous avaient menacé de nous montrer des trappes souterraines, de vieilles tapisseries flottantes, des chambres de torture et de deuil. Il était réservé à mistriss Radcliffe de mettre à exécution toutes ces promesses; elle vint, armée d'une clef gothique, ouvrit lentement les portes rouillées, criardes et gémissantes, et nous força de la suivre, tout tremblans, à travers les domaines de la superstition et de la crainte. Ce ne fut pas tout : voici nos rêves, nos vieux spectres, jaillissant devant nous aux rayons de la lune,

de ses héroïnes, *on ne rêve plus à Londres que drames de Shakspeare et musique d'harmonica.*

(1) Cette appréciation du talent de mistriss Radcliffe nous semble plus complète que celle dont Walter Scott a enrichi sa *Biographie des romanciers.* Il est difficile d'analyser avec plus de sagacité les causes de l'impression vive, mais passagère, et mêlée de répulsion et de dégoût, que cet auteur a produite dans son temps. Mais ce que l'on n'a pas remarqué, c'est que le système de mistriss Radcliffe n'offre que la mise en œuvre de la théorie de Burke; le Sublime, selon lui, est tout ce qui est mystérieux, infini, vague, immense, tout ce qui effraie, tout ce qui accable l'imagination : la douleur, la terreur, l'effroi. Mistriss Radcliffe a pris cette théorie au pied de la lettre.

voici nos plus sombres imaginations réalisées; nos cheveux se dressent, nos os craquent et tremblent.

Après tout ce tapage, quand la sueur découle de nos membres, mistriss Radcliffe revient nous dire que nous avons été dupes de sa fantasmagorie; qu'elle nous a terrifiés, comme le puritain disait que l'on adorait Dieu dans les cathédrales, avec deux soufflets et trois poulies; que ces épouvantemens sont de notre propre fabrique; que ces accens qui nous ont effrayés n'ont rien qui puisse nous faire peur; que nous sommes des enfans qui avons tremblé dans l'ombre, en traversant le cimetière. Mais à qui la faute? N'avait-elle pas, la magicienne, préparé et bercé notre imagination par mille moyens? Ne nous avait-elle pas environnés de lampes tremblantes, de tourelles croulantes, de tapisseries que le vent agite, de figures voilées, de demi-mots terribles, et de tout ce qui pouvait exciter en nous le cauchemar de la peur? C'est ainsi que Fuseli (1) le peintre se préparait lui-même à créer ses tableaux démoniaques et bizarres, en se donnant une bonne indigestion de porc frais.

Pour accomplir toute cette féerie, il fallait un remarquable talent descriptif et une forte imagination. Mistriss Radcliffe possédait l'un et l'autre; ce qu'elle dit, elle le peint; elle fascine le lecteur; il y a de la cohérence dans ses merveilles; à l'horreur première succède l'horreur seconde, comme Abraham fut père de Jacob. On voit peu à peu grossir, s'assombrir, s'étendre, peser sur le paysage la nuée dense et noire qui apparaissait d'abord comme un point à l'horizon; son habileté rembrantesque place ses conceptions fantastiques sous un clair-obscur piquant et mystérieux, qui prête à ses personnages et à ses évènemens un caractère et un effet pleins de puissance. Nous nous souvenons tous de la séduction opérée sur notre jeunesse par les mystères du *Château d'Udolphe:* séduction mêlée de terreur, et qui nous attire, frémissans, pâles, agités, comme le serpent attire à lui l'oiseau et le force, chancelant, à devenir sa victime involontaire, mais incapable de se défendre et de résister.

A mesure que nous avançons dans notre lecture, la terre n'est plus qu'un vaste ossuaire, chaque maison n'est qu'un tombeau, chaque rivière roule des flots de sang, chaque oiseau pousse des cris funèbres; la trompette du jugement dernier retentit. Il y a de la grandeur sans doute dans tout cela, mais nulle vérité. Le triomphe de mistriss Radcliffe ne pouvait durer long-temps; elle devait faire une impression vive, ardente,

(1) Peintre né en Suisse, et auquel M. Allan Cunningham, dans ses *Anecdote sur les peintres,* a consacré une notice, remarquable par l'élégance, par l'intérêt autant que par l'indulgence de l'appréciateur.

mais passagère. En effet, l'auteur qui avait évoqué tous ces spectres, qui avait construit à grands frais tout cet édifice de terreur, vécut assez pour le voir se dissoudre, tomber, disparaître, et la nature reprendre sa place, reconquérir son sceptre, comme on voit dans le ciel la lune, que les nuages de la tempête ont obscurcie et ensanglantée, reparaître paisible, dominatrice et brillante.

Comme les terreurs de mistriss Radcliffe sont mécaniques, et qu'elle nous laisse voir de quoi ces terreurs se composent, comment sa lanterne magique est fabriquée, il nous est impossible d'avoir peur deux fois. Quelle frayeur nous inspirerait-elle, lorsque nous savons qu'en traversant les domaines de la superstition, nous avons voyagé, comme Sancho Pança dans les régions du feu, à travers les espaces imaginaires; que nous avons pris les cornes d'une vache pour celles du diable, le cri du hibou pour le râle de la mort, et les restes de la cuisine pour des débris de vieux squelettes sur lesquels nos pieds chancelaient? Nous restons humiliés de notre propre terreur; nous avons du mépris pour elle et pour nous-mêmes, et notre mauvaise humeur s'étend jusque sur l'écrivain qui s'est donné tant de mal pour nous prouver que nous sommes des sots et des enfans (1).

Lewis a écrit le *Moine*, roman de la même famille. Tout dans ce livre est exagéré et forcé : hommes et femmes nous apparaissent sous des couleurs fausses qui changent leurs proportions et leur aspect. Cependant il y a de la vigueur de coloris dans cette œuvre; les attitudes sont vigoureuses et expressives. Cette représentation mélodramatique de la vie humaine ne pouvait être long-temps à la mode : elle frappa d'abord le public; mais aussitôt que la nature et la simplicité entrèrent en scène, tout ce qu'il y avait là de factice et d'exagéré s'évanouit, comme les baguettes des faux prophètes disparurent devant la baguette magique de Moïse (2).

William Godwin est l'Anne Radcliffe de la sphère morale et de la société vivante; il est pittoresque et terrible comme elle. Dans ses dissec-

(1) Mistriss Radcliffe était une femme vertueuse, douce et humble. Elle est morte dans un âge avancé, long-temps après avoir renoncé à toute prétention littéraire. Son style, dont on a peu parlé, est remarquable par l'abondance, la pureté et l'éclat.

(2) Lewis nous semble bien supérieur à mistriss Radcliffe. Ses peintures sombres, mêlées de touches voluptueuses et ardentes, ont de la grandeur et de la force. Il a publié plusieurs romans inférieurs au *Moine*, une ou deux tragédies mélodramatiques, et des *Ballades* fort belles, qui n'ont pas été sans influence littéraire sur Walter Scott et Southey.

tions du cœur humain, il a recours aux mêmes ressources (1), à la même habileté qu'elle emploie pour nous faire croire au monde surnaturel.

Godwin refuse à la nature humaine un jugement impartial et une libre défense; il la cite devant lui pour l'accuser de tous les crimes, et lui ferme la bouche avec un bâillon. Il ne manque à l'édifice de Godwin que des bases solides. L'auteur raisonne bien, mais en partant d'un faux principe.

Caleb Williams est, pour ainsi dire, la crême de cette haute intelligence. Dans tous ses autres ouvrages, Godwin a beaucoup moins de force et de puissance. Quiconque a lu ce prodigieux roman a dû être blessé de l'invraisemblance du caractère de Falkland : le plus accompli des gentilshommes, l'homme qui a le plus d'élévation et de délicatesse dans les idées, commet un meurtre, laisse punir un malheureux qui en est innocent, puis poursuit de sa haine et de sa vengeance un homme dont le seul crime est d'avoir voulu pénétrer le mystère dont le meurtrier

(1) L'opinion que Bulwer, le romancier le plus brillant de l'Angleterre actuelle, Hazlitt, le plus sévère des critiques, Byron, Southey, Coleridge, ont émise sur le talent de Godwin et sur son beau roman de *Caleb Williams*, est diamétralement contraire à celle que M. Allan Cunningham exprime ici. Nous aurions peine à nous ranger de l'avis de ce dernier. Nous pensons avec Bulwer « que Godwin est, de « tous les romanciers modernes, le plus puissant et celui qui approche le plus de la « perfection. » Son genre est sombre, sans doute, mais Michel-Ange et Rembrandt sont de grands hommes; et Godwin écrivait en 1793. Le comparer à mistriss Radcliffe, c'est, selon nous, le rabaisser injustement. Si Godwin a prodigué la terreur, il a été la puiser dans le cœur de l'homme. Entre lui et mistriss Radcliffe, il y a la même distance qu'entre Eschyle et le machiniste d'un théâtre.

D'ailleurs, le considérer comme simple romancier, est-ce lui rendre justice? Godwin est plus qu'un grand écrivain. Expression de la révolte des classes inférieures contre les classes supérieures, énergique et populaire, révolutionnaire sans le savoir, il a créé la plus terrible des fictions modernes, *Caleb Williams*. Il a précédé Byron dans cette route de désespoir et de douleur. Le caractère de Falkland, que M. Allan Cunningham critique, est, selon nous, une des belles conceptions de l'art moderne, une conception dramatique et philosophique à la fois, un symbole de l'honneur chevaleresque dans sa dégénération civilisée. Falkland vit pour la considération; il commet des crimes pour ne rien perdre de cette considération : il sera vicieux plutôt que d'être méprisé. La délicatesse du point d'honneur, avec sa fausse susceptibilité, sa vanité morbide, n'a jamais été l'objet d'une attaque aussi redoutable, d'une peinture plus profonde et plus savante.

s'enveloppe. Si Caleb Williams est malheureux, c'est que le plan du roman l'exige. Un seul mot, et il est sauvé : et tout reprend son cours naturel.

Il est impossible que Godwin écrive rien, sans déployer beaucoup de talent, de connaissance de la nature humaine et un art qui n'appartient qu'à lui, l'art d'analyser les émotions et de remonter à leur source. Mais il est souvent pénible de le lire, de pénétrer dans ces mystères du crime et du vice, mystères qui laissent toujours des traces dans l'esprit, comme la bave du limaçon reste étincelante sur la fleur qu'il a souillée. Falkland se rapproche encore un peu de la vérité et de la nature; nous le suivons comme l'équipage d'un navire s'obstine à ne pas quitter un vaisseau qui périt, dans l'espérance que tout pourra se réparer. Mais Mandeville et Saint-Léon sont plus sombres de dix ou quinze degrés que Falkland.

Mandeville est un de ces êtres malheureux dont l'ame n'est jamais sans orage, et qui, en proie à une bourrasque perpétuelle de passion, ne peuvent cependant être regardés comme des fous complets. Il croit que le genre humain a conspiré contre lui (1); et pour se protéger lui-même contre ce prétendu complot, Dieu sait à quels expédiens il a recours! La

Junius, Burke, Godwin, Byron, Shelley, sont les anneaux d'une même chaîne. Junius fait la guerre au pouvoir; Burke, tout en défendant l'ancienne constitution anglaise, tonne contre le pouvoir oppresseur de l'Inde; Godwin dirige contre le fond même de l'organisation sociale la puissance de son invention, la vigueur de son éloquence; Byron confond dans la même malédiction croyances, foi, principes, institutions respectées; Shelley, le mystique de l'athéisme, transforme sa théorie anti-sociale en religion de poète. Toutes ces intelligences étaient frappées du mal social, et toutes ont exprimé leur pensée avec une force merveilleuse. Godwin s'est acquitté de son œuvre avec une netteté, une solidité, une simplicité sans égale. Il n'y a pas d'alliage dans son or. Sa pensée, sa phrase, ne font qu'un. Son style, c'est lui. La postérité, en lisant à la fois l'histoire européenne de 1789 à 1830, et les œuvres de Godwin, expliquera l'une par les autres, et laissant de côté la foule des talens secondaires, placera sur une ligne à part, comme personnages vraiment historiques, Byron et Godwin, Burke et Junius.

M. Allan Cunningham regarde le caractère de Falkland comme invraisemblable et mêlant trop de vices à trop de vertus. Hélas! les tribunaux de tous les pays ne sont-ils pas là pour nous apprendre si ces choses-là sont rares, et si, en fait de prodiges et de monstres, le cœur de l'homme peut aisément s'épuiser?

(1) Rousseau était persuadé que la conspiration contre lui était universelle. Plusieurs hommes célèbres ont vécu, soumis à la même fascination de terreur. En quoi donc le caractère de Mandeville est-il contraire à la vérité?

conception est frappante, le caractère admirablement dessiné, le langage de l'auteur énergique; mais nous déplorons l'emploi de tant de talent consacré à reproduire un monstre fantastique et impossible. D'autres romanciers veulent nous instruire ou nous amuser; leur but est d'élever la nature humaine dans notre esprit; et quoique souvent ils mettent en scène des caractères exécrables, bien qu'ils racontent des actions criminelles, cependant, quand nous les avons lus, nous n'avons pas de haine pour notre espèce. Godwin semble, au contraire, prendre à tâche de nous la rendre odieuse; comme Job, il nous fait maudire le jour de notre naissance, l'heure où notre mère nous a jetés dans ce monde; l'honnêteté, la loyauté, disparaissent de la face de la terre. Le chirurgien dissèque pour instruire; Godwin porte le scalpel dans le cadavre pour nous montrer ses chairs sanglantes et ses muscles à nu. Nous quittons ses livres, étonnés de sa puissance, mais attristés (1) par l'usage qu'il en a fait.

Mme D'ARBLAY (2). — Dans *Évelina*, *Cécilia*, *Camilla*, elle nous re-

(1) M. Allan Cunningham, en soumettant Godwin à sa critique, n'a pas donné la biographie de cet écrivain; on peut ajouter ici quelques détails curieux. Godwin appartient à une famille dissidente, à l'une de ces familles qui ont donné tant d'hommes remarquables à l'Angleterre moderne, et qui ont fait faire de si grands pas à la philosophie critique des derniers temps. Esprit spéculatif, sans légèreté, sans frivolité, sans étourderie, il vit le courant rapide qui entraînait son siècle; avant même que la révolution française eût éclaté, il prit hautement parti en faveur des opinions libérales. Adversaire de Burke, après avoir étonné ses contemporains par l'éloquence de son *Inquiry on Political Justice*, il a publié *Caleb. Caleb* a fait époque. C'est le tableau des injustices sociales, de la tyrannie possible et facile, sous la loi d'une jurisprudence qui se dit parfaite. Quiconque a lu cet ouvrage, n'a pas oublié l'impression qu'il produit. Cinq autres romans succédèrent à *Caleb;* œuvres de mérite inégal, mais tous remarquables; modèles de diction, énergiques de style, d'un intérêt puissant et soutenu. Rien ne rappelle mieux que ces chefs-d'œuvre le mot d'un ancien à propos de Tertullien et de son éloquence : *c'est de l'ébène poli, sombre et éclatant.* L'*Histoire de la république d'Angleterre* est la dernière œuvre capitale de Godwin : on a fait peu d'attention à ce gros livre. La vogue d'un ouvrage, comme le dit très-bien un écrivain anglais moderne, ne dépend pas de son mérite, mais de la capacité du public, et du rapport qui se trouve entre sa puissance d'attention et la puissance intellectuelle réelle d'un écrivain. Il serait peu étonnant que l'avenir plaçât Godwin à la tête de tous les prosateurs du XIXe siècle.

(2) Toute la couvée de romanciers et de romancières moralistes, minutieuses, analytiques, mistriss Inchbald, mistriss d'Arblay, Jane Austen, miss Edgeworth,

porte à l'époque de Johnson; nous nous trouvons jetés au milieu d'une époque dont le langage est plus étudié, dont les manières sont moins naturelles que les nôtres. Samuel Johnson, juge difficile, aimait *Évelina*, faisait souvent allusion à ce roman quand il se trouvait dans le monde, et mortifiait singulièrement Boswell (1), en le classant parmi les Brangton, famille de niais et de curieux impertinens, que Mme d'Arblay avait peints au naturel.

Personne ne fait de portraits individuels plus caractéristiques; tous ses Brangton sont admirables; son M. Smith, bourgeois de crédit et de renom, n'a pas moins de valeur. Dès qu'une singularité de caractère s'offre, elle la saisit avec vivacité, avec bonheur; elle a disséqué pour ses menus plaisirs les absurdités sociales. Aucun des détails extérieurs ne lui échappe; son pinceau, précis et net, reproduit avec une force étonnante les mœurs et les habitudes privées. Quel portrait vaut ce portrait de Boswell qu'elle nous a donné dans ses *Mémoires du docteur Burney?* Ses *Lettres à M. Crisp* sont des merveilles d'observation sociale. Comme elle étudie la mode, l'étiquette, le décorum! Quelle profonde investigation des convenances! Comme elle sait bien tout ce qui s'est passé au bal, et les mille petites passions qui ont agité les acteurs!

Il est vrai qu'à force d'arrêter ses regards sur les étoffes, les costumes, les robes brodées et les cheveux poudrés de l'époque, il ne lui est plus resté d'attention, de puissance d'examen à consacrer à tous les cœurs qui palpitaient sous le damas et sous la soie. L'originalité et la profondeur du dessin manquent à ses ouvrages; les importantes vé-

cette école de détails curieux et de peintures minutieuses, ont pour original et pour prototype Richardson, qui lui-même a suivi la route tracée par Daniel de Foë, dans son *Robinson*. Le plan de l'auteur ne lui permettait pas, comme nous l'avons dit, de suivre cette filiation des écoles. S'il eût adopté un mode de travail plus large et plus étendu, il eût sans doute fait observer que cette habitude d'analyse détaillée date de la révolution de 1688, de l'avènement de Guillaume et du triomphe des whigs, dépositaires des doctrines libérales et républicaines, adoucies et modérées par le temps. On dirait que la sévérité et l'exactitude des puritains ont fait naître ce nouveau style, inconnu auparavant, ce style de roman domestique, où tous les détails sont approfondis, et toutes les minuties sont observées; *Robinson Crusoé* en est le premier modèle; *Clarisse Harlowe* en est le type complet.

(1) Boswell s'était constitué, du vivant de Samuel Johnson, l'inséparable et l'historiographe de cet homme célèbre. Boswell est resté type de la curiosité impertinente et de la fatuité minutieuse.

tilles de la vie du grand monde et les mille peccadilles dont le bon goût fait des crimes au premier chef, n'ont pas trouvé de censeur plus sévère. Elle aimerait mieux voir son héroïne se compromettre un peu que de flétrir la pureté de ses gants blancs. Anathème sur tout ce qui est rustique et impoli. Quiconque s'éloigne du langage convenu dans un certain monde doit perdre caste sans espoir de la retrouver jamais. Prononcer un mot équivoque est pour une dame un péché mortel; une situation équivoque la compromettrait moins. Catherine de Russie excellait dans cet art; sa cour, la plus licencieuse de l'Europe, était fort décente dans ses discours. Mme d'Arblay a reproduit ce qu'elle a vu, mille affectations élégantes qui lui ont un peu caché l'aspect des émotions naturelles. La mode passe, l'homme reste; ses passions et ses sentimens sont immortels, et c'est à eux qu'il faut s'adresser.

Élisabeth Hamilton (1) a, comme Mme d'Arblay, reproduit les besoins passagers, les mœurs fugitives, les nuances variables de la vie sociale; mais ses tableaux sont puisés dans les classes inférieures de la société, sous le toit de chaume et dans la pauvre hutte. Parmi beaucoup de peintures aujourd'hui surannées, on trouve des traits naturels. Elle s'est constituée la conseillère du paysan écossais. Offensée du peu de soin des femmes de notre pays qui, selon elle, n'étaient pas assez bonnes ménagères, elle se mit à leur donner des leçons de propreté; nettoyant leur cuisine, balayant leurs escaliers, frottant leur vaisselle, récurant leur argenterie avec un zèle que l'on n'oubliera pas; tout en se livrant à ses graves et nombreuses occupations, elle parlait, parlait avec une volubilité sermonaire qui fit beaucoup d'impression.

Les Villageois de Glenburnie ont de la vérité et de la force; mais elle a réuni sur la tête de ces pauvres paysans les défauts, les ridicules et les vices d'une douzaine de comtés. Ce n'est pas là l'Écosse : peindre l'un des faubourgs les plus misérables de Londres, ce n'est pas faire le tableau de Londres. D'ailleurs, elle n'a pas observé avec assez de soin la condition sociale des humbles filles des villageois écossais. En ce temps-là,

(1) Romancière aujourd'hui oubliée. M. Cunningham n'a soumis ses biographies à aucun ordre, et s'est contenté d'y jeter de l'esprit, de la couleur et de la grace. Miss Burney, contemporaine de Johnson, appartient à une école antérieure à l'influence de mistriss Radcliffe. Madame Hamilton, romancière et moraliste, se classe avec miss Edgeworth et miss Hannah More; elle est moins habile et moins observatrice que la première, mais beaucoup plus amusante que la seconde. M. Jouy, de l'Académie française, a épousé une des filles d'Élisabeth Hamilton.

comme les *Brownies* laborieuses (1) de nos traditions, la ménagère d'Écosse avait une tâche pénible à remplir, et travaillait comme une esclave; aucune des ressources des grandes villes n'était à sa portée. Le voyageur qui, dans sa tournée en Écosse, s'arrêtait à la porte d'une chaumière et y recevait l'hospitalité, en savait plus long à ce sujet que Mme Hamilton elle-même. La femme de Glenmore saluait l'étranger, sortait, recueillait l'orge sur les épis, l'apportait chez elle, le vannait, le moulait elle-même, le pétrissait, le plaçait dans le four, et le servait avec de l'eau-de-vie (2). Pourquoi donc accuser d'indolence ces pauvres femmes, toujours occupées de travaux que dans d'autres pays l'homme exécute ou fait exécuter par des machines? Aujourd'hui la condition des femmes écossaises commence à changer; et comme elles ont plus de loisir, leurs délicatesses de femmes de ménage, leurs raffinemens domestiques, commencent à devenir aussi recherchés, aussi sévères que Mme Hamilton a pu le désirer.

— L'élégance, la grace pathétique, le style doux et agréable de Henry Mackenzie, ont assuré sa réputation. Il sait jeter dans ses nouvelles une précision, une clarté, une naïveté charmante. Personne, plus que lui, n'a le sentiment du beau et du joli. Économisant ses ressources avec adresse, ne prodiguant et ne hasardant jamais rien, il ressemble à ces hommes habiles et sages qui tirent d'une fortune modique le meilleur parti possible, et à ces bouquetières dont le talent consiste à disposer, de manière à les faire valoir, les fleurs qu'elles exposent en vente.

Quelques-unes des narrations les plus touchantes que la littérature anglaise ait produites sont sorties de la plume de Mackenzie. *Louise Venoni*, histoire simple, triste, éloquente, est un de ces récits qu'il suffit d'avoir lus une fois pour ne les oublier jamais. Son *Homme sensible* appartient aux deux écoles de Sterne et de Werther. Moins désordonné que le *Voyage sentimental*, moins frénétique que le héros de Gœthe, le héros de Mackenzie n'ose pas exprimer l'ardente passion qu'il nourrit, et meurt victime de sa délicatesse et de son silence. La scène qui se passe dans la maison des fous est admirable. Il y a trop de douleurs accumulées dans *Julia de Roubigné*. Cette manière d'atteindre le pathétique, en ne se faisant faute d'aucune calamité, est trop facile; l'ouvrage est moins une création intellectuelle qu'une douloureuse confession.

Le talent que Mackenzie avait déployé dans ses contes et ses romans de peu d'étendue, l'a quitté quand il a voulu écrire un roman en trois volumes,

(1) Esprit follet qui se charge des soins du ménage.

(2) *Whiskey*, eau-de-vie de grain.

l'Homme du Monde. Il ne s'agissait plus seulement de dessiner un caractère, de raconter une anecdote. La force a manqué à Mackenzie.

Homme de goût, doué, sinon d'une imagination puissante, du moins d'un sentiment poétique fort délicat, Mackenzie était un excellent homme, plein de générosité et de bienveillance. Il fit plus pour la gloire de Burns que n'auraient pu faire une douzaine de lords. Ce fut lui qui prit le paysan par la main, et qui le fit asseoir au rang élevé qui lui appartenait, et que l'admiration publique lui conserve (1).

Miss FERRIER a prouvé par plus d'un ouvrage son talent d'observation et son habileté comme peintre des passions et des mœurs. Les romans intitulés *le Mariage* et *l'Héritage* lui assurent un rang distingué parmi les écrivains de ce temps. Walter Scott s'exprime ainsi, en terminant sa *Légende de Montrose*. « Je me retire, persuadé non-seulement que la moisson « est encore abondante, mais que les moissonneurs habiles ne nous man- « quent pas. Plus d'un écrivain a récemment donné des preuves de ce « genre de talent. Si, dans leur foule, il est permis à l'auteur de ce livre, « auteur qui lui-même est une ombre (2), de désigner avec éloge une « autre ombre sa sœur, je citerai spécialement l'auteur de l'agréable « ouvrage intitulé *le Mariage*. » — Miss Ferrier, à une imagination active, à une grande puissance de jugement et d'observation, joint des connaissances variées et l'art de reproduire, comme dans un miroir fidèle, ce qu'elle a vu, ce qu'elle a senti.

Parmi nos romancières modernes, nulle n'égale miss EDGEWORTH (3) pour la réalité des scènes, l'observation des mœurs, de leurs variations, de leurs ombres et de leurs lumières, de l'influence exercée par l'éducation et de celle que les circonstances ont sur nous. Rien de laborieux et d'étudié dans sa manière. Elle nous force d'oublier le peintre et de ne songer

(1) Dans un journal (*the Mirror*) que Mackenzie publiait à Édimbourg, il osa le premier annoncer le génie naissant de Burns. Mackenzie appartient à l'époque de Crabbe, de Cowper et de Burke. Il a suivi modestement et un peu servilement la carrière sentimentale de Rousseau, Sterne, Gœthe, etc. Par sa simplicité, il mérite d'être distingué des Kotzebuë, des Baculard et des Auguste Lafontaine.

(2) On sait que Walter Scott publiait ses romans sous le voile de l'anonyme.

(3) Miss Edgeworth, Irlandaise, est la meilleure imitatrice de Richardson. C'est elle qu'il faut surtout distinguer parmi cette foule de romancières de détail, dont les noms, après avoir brillé un moment, se sont éclipsés. Avant Walter Scott, elle avait essayé la reproduction naïve d'une nationalité distincte, fait de cette peinture originale le but spécial de son œuvre et choisi pour son héros, non pas un homme mais un peuple. Il est vrai de dire que l'esprit féminin de miss Edgeworth, avec sa

qu'au portrait. Sa palette est toujours prête, sa main toujours hardie et rapide, son coloris toujours chaud et naturel. Dès que le cœur est frappé de ses simples paroles qui reproduisent si bien les tristes faits de la vie réelle, cette intrépide fidélité de ressemblance le fait vibrer malgré lui et lui arrache un éclair de douleur.

Le but de miss Edgeworth n'est pas seulement d'étonner et de désorienter le lecteur : elle a un plus noble objet en vue. Elle apporte des palliatifs et des remèdes à sa patrie saignante, à l'Irlande; elle essaie de régulariser ses caprices, d'affermir sa démarche, que l'ivresse morale et intellectuelle fait chanceler. Habile chirurgienne, ce n'est pas le scalpel qu'elle emploie; elle ne plonge pas dans les chairs palpitantes une lame étourdie. Elle a de douces paroles, des soins maternels, une main prudente pour guider le faible, le pauvre et le malheureux; elle prend part à la joie, aux fantaisies, aux mille originalités des habitans de l'*île verte* (1). Comme eux, elle est spirituelle; comme eux, elle semble étourdie, folâtre, ardente, incapable de prudence et de raison.

Je ne sais quel critique lui a reproché de manquer de moralité. Qu'entend-il par-là? Veut-il dire que l'affabulation de ses contes ne se trouve pas placée à la fin de chaque ouvrage, comme au bout des fables de Phèdre? La moralité de miss Edgeworth est plus vaste et plus utile; elle forme le principe et la vie de chacun de ses romans; c'est la sève vitale qui parcourt toutes les branches de l'arbre, se développe en boutons, et mûrit avec les fruits. Elle s'empare du lecteur et le domine à son insu; il ne peut s'empêcher de faire lui-même toutes les applications, que l'auteur se garde bien de suggérer elle-même.

Esprit ferme, vigoureux, original, elle a dédaigné le matériel du vieux roman, les machines à la Radcliffe : châteaux ruineux, grottes humides, tapisseries agitées, fantômes automates. Cependant le grand magasin d'Anne Radcliffe était ouvert, et chacun venait y puiser. Elle renonça encore à d'autres ressorts puissans : douces faiblesses, convulsions de l'ame, élans involontaires, irrésistibles sympathies, fièvre du cœur et de l'esprit, ressources employées par la plupart des auteurs contemporains, furent rejetées par miss Edgeworth. Elle dédaigna tout charlatanisme, et

finesse, sa sagacité plus pénétrante que vigoureuse et son coloris un peu faible, ne peut être comparé à l'étendue, à la puissance intellectuelles de Scott. Le peintre de l'Ecosse rustique, guerrière, sauvage et bourgeoise, quand même l'exemple de miss Edgeworth sa devancière ne lui aurait pas été inutile, conservera la place que son vaste et magnifique talent lui assigne.

(1) *Erin*, l'Irlande.

négligea même de placer ses acteurs dans ces attitudes mélodramatiques, admirées des lectrices. Ses romans furent privés de clairs de lune, d'évanouissemens subits, de tendres exclamations sur le chant du rossignol, la chute des feuilles, le son lointain des harpes, et les beautés du paysage. L'homme, tel qu'elle le voit et le peint, n'est pas un enfant romanesque et sentimental, mais un être noble et qu'elle a traité en conséquence. Persuadée de cette dignité humaine, elle ne place jamais ses héros dans des situations forcées. Sa couleur est modeste, simple; rarement ce sont les violentes passions, qu'elle reproduit. Elle vise peu à l'effet; elle veut être utile.

« Les œuvres de miss Edgeworth (1), dit Gifford, loin d'encourager le vice, même sous la forme la plus agréable et la plus élégante, contiennent quelques-unes des plus fortes leçons de morale qui se trouvent chez aucun écrivain. Nous apprenons d'elle, non par des maximes générales et des exemples extraordinaires, mais par la réalité même et l'aveu des acteurs, de quelle manière nous devons nous conduire dans les circonstances difficiles, quand la tentation vient nous assaillir. Elle s'occupe toujours à présenter des situations possibles, ingénieuses, non inventées, mais judicieusement choisies; et, parmi les diverses routes qui se présentent à nos yeux, elle nous montre celle qui nous conduit au bonheur par la vertu. Je ne sais si l'on peut citer une seule qualité que miss Edgeworth n'ait encouragée et placée sous son point de vue le plus noble. Elle aime surtout à nous offrir les résultats et la récompense de la bonté, de la persévérance, de l'activité, du dévouement, de l'indépendance de l'ame. »

Peut-être eussions-nous préféré que miss Edgeworth mêlât à ses excellens ouvrages un peu plus de la verve ardente, capricieuse, passionnée, qui caractérise le paysan d'Irlande. Nous la trouvons quelquefois trop sage, trop didactique. Elle oublie que le joug de la raison ne peut pas nous dominer toujours, que le plaisir a ses droits, que cette source de folie mêlée à notre nature a besoin de s'épancher de temps à autre. Elle se tient fort assiduement à côté de ses héros; Mentor inexorable de ces Télémaque nouveaux, ne leur permettant pas une espiéglerie,

(1) M. Allan Cunningham, qui n'a pas beaucoup ménagé Gifford dans le commencement de cet essai, le cite maintenant comme autorité, et lui rend la justice qui, selon nous, est due à ce rude, mais excellent critique. L'édition des *Œuvres de Ben-Johnson*, par Gifford, est un modèle dans son genre. Les notes de cet ouvrage sont peut-être le plus précieux et le plus fidèle commentaire, non seulement du langage et de la littérature, mais des mœurs et de l'histoire anglaises au XVIe siècle.

une faute, une erreur, les replaçant dans le droit chemin, leur tirant l'oreille quand ils tournent la tête, et élevant l'index de la main droite d'un air d'admonition pédagogique, toutes les fois qu'ils tressaillent au bruit de quelque nouveauté, à l'approche de quelque aubaine aventureuse.

Peintre des mœurs et bienfaitrice de son temps, son nom se perpétuera, grace à ses *Contes Moraux*, à son *Château de Rack-Rent*, à son *Patronage*, etc. Sa taille est petite, son œil est vif, sa conversation animée et agréable.

JEANNE PORTER et ANNE-MARIE PORTER (1). Ces deux sœurs occupent un rang distingué parmi leurs rivales. L'amour du bien, le sentiment du beau, caractérisent leurs ouvrages, qui se font remarquer par cette qualité plutôt que par l'élévation et la vérité.

Jeanne Porter, dans ses *Chefs Écossais*, a raconté d'une manière intéressante les aventureuses destinées de Wallace. Dans cet ouvrage, on retrouve la résolution, la fermeté, le courage héroïque, les vertus privées, la constance en amour et en amitié que tous les historiens lui attribuent, et cet amour filial porté jusqu'au fanatisme de la vengeance; mais elle lui a prêté aussi bien des traits qui ne conviennent ni à son époque ni à son caractère. Wallace aimait à s'endormir à l'ombre des vieilles forêts, couvert de sa cuirasse d'acier, à surprendre ses ennemis au sein des ténèbres, à couvrir de cadavres le champ du combat. Quand Édouard lui offrit un duché, ne répondit-il pas : *Le sang de mes ennemis, et non leur or! Leurs tombeaux, et non leurs terres!* Un tel homme était loin de la douceur gracieuse que sa romancière lui accorde.

Jeanne et Marie ont publié, chacune, à peu près cinquante volumes. Anne-Marie avait six ans lorsque Walter Scott, alors enfant, partait de l'école, se rendait chez la mère de la petite fille, et venait lui raconter d'interminables histoires de féerie et de sortiléges. Anne-Marie est un de

(1) Le talent des deux sœurs Porter nous semble dénué de force et de nouveauté. Elles aiment à peindre les mœurs héroïques, à semer leurs romans de grands noms que l'histoire consacre, et de beaux dévouemens qu'elles prodiguent sans les expliquer. Il leur manque la première qualité de l'auteur de romans, l'observation vraie. En lisant les ouvrages volumineux de ces deux sœurs, on se rappelle les fictions favorites du XVIIe siècle, les interminables épopées en prose que Mme de Sévigné entourait de sa protection, les romans de la Calprenède, de Mlle de Lafayette et de l'immortelle de Scudéry, dont les grands coups d'épée, le style facile et lâche, et les nobles sentimens, délayés en dix tomes in-4°, ont émerveillé nos bisaïeules.

ces prodiges de précocité dont le biographe est embarrassé d'expliquer le développement intellectuel. Elle avait douze ans lorsqu'elle publia ses *Contes sans Art* (ARTLESS TALES).

L'une et l'autre sont sœurs de sir Robert Ker Porter. Comme lui, elles excellent dans l'art de décrire, de peindre au moyen des mots, de distribuer l'ombre et la lumière, de créer un panorama brillant et vaste. Leurs œuvres, semées de traits pathétiques et gracieux, prouvent cependant plus de connaissance du monde extérieur que du monde intérieur, plus d'habileté à reproduire la forme visible que les émotions secrètes. Leur vie a été pure et honorée. Anne-Marie est morte le 21 septembre 1832; Jeanne, dont le talent est plus remarquable que celui de sa sœur, lui a survécu.

SCOTT.—Walter Scott, a-t-on dit, n'apercevait tous les objets qu'à travers un prisme poétique (1). D'un terrain infertile et désolé il a fait le parc admirable et pittoresque d'Abbotsford. Le château créé par lui, cette maison si commode et si bizarre, n'est, comme s'exprime un voyageur français, qu'un *roman en pierre de taille*.

On peut en dire autant de ses romans. Scott a fait subir à tout ce qu'il a touché une poétique métamorphose. La geôle d'Édimbourg lui a inspiré des pages qui vivront autant que nos collines. La poussière stérile et sèche

(1) Il est inutile de rien ajouter à cette brillante appréciation du talent de Walter Scott. Je ne sais cependant si, comme l'affirme M. Cunningham, l'*imagination* est le caractère définitif et spécial de cette puissante intelligence. On trouve bien plus de souvenir et d'observation chez lui que d'imagination et de caprice. Il vous ouvre son théâtre et fait passer à vos yeux, une foule variée, brillante, sous tous les costumes, appartenant à toutes les subdivisions de l'humanité. Comme Shakspeare, il se montre fort peu; il laisse rarement apercevoir l'auteur; il abdique l'égoïsme du poète; il offre un immense miroir à l'homme du passé et du présent, au roi, au mendiant, au voleur, au guerrier. D'autres écrivains, qui n'ont pas cette puissance de vérité, Maturin, Lewis, lord Byron, n'aperçoivent réellement les objets qu'à travers un prisme poétique. Ce sont eux qui suspendent entre le spectateur et le monde un voile dont la transparence métamorphose toutes choses. Vous ne découvrez le paysage et les figures qui l'animent qu'à travers un vitrage diaphane et coloré. La teinte sépulcrale et livide de Maturin, l'immense clair-de-lune de mistriss Radcliffe, la fumée de bierre et de punch que l'Allemand Hoffmann soulève devant vous, la couleur sombre et ardente que lord Byron répand sur ses drames, appartiennent au génie propre de ces écrivains, non à la vérité réelle et vivante. Le monde que nous habitons, ils l'ont transformé. Walter Scott et Shakspeare se sont contentés de le reproduire.

de quelques traditions vagues a servi de base à cet *Ivanhoe*, magnifique structure; avec les souvenirs féroces et fanatiques des Caméroniens, il a fait une histoire palpitante d'intérêt. Il ne lui a fallu qu'un forgeron au milieu de sa forge pour lui donner le type d'un héros; et ce héros est resté forgeron. Ce n'est ici que la dixième partie de ce qu'a su accomplir Walter Scott; et, pour exécuter une telle œuvre, il fallait être poète de premier ordre, doué d'imagination, de sensibilité, d'observation, de connaissance du monde et des hommes; comprendre le beau dans toutes ses variétés, sentir ce qui est grand, sympathiser avec l'héroïsme, et joindre à ce rare assemblage la puissance de combinaison, le talent de peindre.

Il trouva le roman de son époque déformé par mille affectations extravagantes, riche de sentimens factices, de détails ridiculement, puérilement minutieux, éloigné du naturel et de la vérité. Il lui rendit sa beauté, sa naïveté; il l'éleva plus haut que jamais; son souffle puissant le ranima. Tout ce que les narrations de ses prédécesseurs lui offraient de noble, de profond, de vraiment beau, se retrouva dans ses compositions: il les enrichit d'une variété inouie, d'une vigueur de pinceau, d'une force dramatique et d'une hauteur poétique qui les place de niveau, quant à l'intérêt général, avec les meilleurs poèmes. Byron ne se lassait pas de produire de beaux vers, ni Walter Scott des romans admirables. Telle fut la popularité de l'un et de l'autre, qu'on n'eut d'yeux et d'oreilles que pour eux, et que la seule question dont on s'occupait alors était de savoir lequel des antagonistes était le plus grand. Sans essayer de vider ce différend oiseux, on doit convenir que Walter Scott, vaincu par Byron dans la carrière poétique, prit sa revanche sur Byron prosateur. Génies rivaux, ni l'un ni l'autre ne prononça contre son émule un mot qui trahît l'envie ou la mauvaise humeur. Byron ne parlait de Scott, et Scott de Byron, que dans les termes de l'admiration et de l'amitié.

Lorsque Scott se fit romancier, il entra dans la lice visière baissée. Les romans de l'auteur de *Waverley* parurent devant le public sous des noms imaginaires. C'était grande surprise que de voir ces merveilleuses créations tomber des nues pour ainsi dire, sans laisser au lecteur le temps de respirer. Le public était stupéfait. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, apparaissant tout à coup avec ses cent mille hommes, ne causa pas une sensation de surprise plus générale. D'abord *Waverley*, avec ses chefs montagnards et ses mœurs gaëliques; puis *Guy Mannering*, avec la saveur des plaines, et son glorieux paysan Dinmont, et sa Meg Merrilies, demi-folle, demi-pythonisse; *l'Antiquaire*, escorté de Monkbarns et de l'inimitable Ochiltrie; *Rob Roy*, et son bon André Fairservice, et

son bailli Jarvie; *Old Mortality* (1), œuvre sans rivale, qui nous a valu Balfour de Burleigh, l'Antagoniste de Satan et le Meurtrier des Hollandais, sans oublier Bothwel l'impétueux, Claverhouse l'implacable, et surtout ce bon Cuddie, faisant meilleur usage de sa pauvre petite cervelle que sa mère, la prêcheuse et la savante; puis *le Cœur de Midlothian* (2), consacré par le souvenir de Jeanie et d'Effie Deans, sœurs adorables, et par Madge Wildfire et par Daddie Rat, dont l'ame était fort en peine et en tribulation, ne sachant si elle devait définitivement se tourner vers Dieu ou le diable; la *Légende de Montrose* (3), et son colonel Dalgetty vendant son épée et son sang au plus haut enchérisseur, parlement ou roi; *la Fiancée de Lammermoor*, où, sous ce fatal nuage, le pressentiment de la misère voisine et menaçante, on distingue les traits de l'altier Ravenswood, et de ce Johnnie Mortsheugh, aussi prompt à monter les cordes de son violon qu'à serrer les écrous du cercueil. Enfin, le magnifique roman d'*Ivanhoe*, tout rayonnant de la beauté sublime de cette pure et sainte Rébecca, retentissant des plaisanteries de l'excellent moine Tuck, et rempli des faits d'armes du Chevalier Noir.

Ce n'était là que le premier service de l'immense festin préparé par Walter Scott; d'autres romans succédèrent à ces chefs-d'œuvre avec une merveilleuse rapidité, quelques-uns aussi remarquables que leurs devanciers, tous empreints du sceau original de ce puissant esprit.

Dans la seconde série, il s'avisa d'introduire des agens surnaturels; non comme Anne Radcliffe, de faux démons, des sorciers pour rire, mais de vrais esprits de l'autre monde, de ces êtres que la vanité de l'homme place entre lui et Dieu, comme si l'intelligence suprême lui avait assigné une armée de gardes-du-corps aériens. Telle était la *Dame Blanche* d'Avenel. L'idée était heureuse. Pendant quelque temps, cette dame incorporelle s'acquitta fort dextrement de son office; à la grande édification du public elle fit prendre au moine un bain froid dans les eaux de la Tweed, et chanta son hymne surhumaine. Mais quand on la vit faire d'autres prouesses, guérir un blessé, fermer une blessure mortelle, creuser un tombeau et le recouvrir si habilement que les laboureurs eux-mêmes ne s'apercevaient pas que la terre eût été remuée, les amis du merveilleux froncèrent le sourcil; c'étaient là de graves erreurs, et Walter Scott n'aurait pu mieux faire s'il s'était dit : « Allons! détruisons le genre merveilleux en le parodiant! » Plus tard, il répéta la même tentative d'une

(1) *Les Puritains.*

(2) *La Prison d'Édimbourg.*

(3) *L'Officier de fortune*

autre manière. Il essaya d'effrayer les dures et terribles *Têtes Rondes* de Cromwell (1) au moyen de quelques poulies et de quelques fusées; il ne réussit pas. Mistriss Radcliffe exécutait beaucoup mieux que lui ces tours de magie blanche. Il s'en aperçut, renonça désormais au royaume des esprits, soit aériens, soit mécaniques, et confessa que sa *Dame Blanche* était une conception manquée.

Que ne s'en tenait-il à l'humanité? Tant qu'il avait affaire à l'homme réel, à l'homme de chair et de sang, il faisait des prodiges. Nul écrivain, depuis Shakspeare, n'a créé autant de personnages originaux, vivans, respirans, pleins de santé. D'autres romanciers vous en donneront deux, trois, une demi-douzaine peut-être : chaque ouvrage de Scott en compte huit ou dix. Dans les *Aventures de Nigel* vous en trouvez douze, tous appartenant à des familles diverses, ne se ressemblant en rien, n'ayant de commun rien, si ce n'est l'air qu'ils respirent. Les héros et les héroïnes n'étaient pas son fort. Il s'occupait assez peu de ces messieurs et de ces dames, et les négligeait singulièrement, Diana Vernon exceptée. Cependant, après une lecture plus attentive, on est étonné de trouver mille détails délicats et gracieux, mille traits de passion et de tendresse que l'on n'avait pas remarqués d'abord. Voyez, par exemple, comment se trahit par des actes, non par des mots, la passion profonde que Julia Mannering a nourrie dans son cœur! Et que l'amour de son Édith Plantagenet est noble et charmant!

Toutefois c'est la foule roturière qui donne un si vif intérêt à ses romans; elle marche par bataillons, par régimens innombrables, mais différente, et toujours copiée sur la nature. Dougal n'est pas beau parleur et phrasier embarrassé comme notre ami Fairservice. Ce dernier ne braverait pas les terreurs de la forêt hantée, de la grotte aux sorciers et des brigands nocturnes, comme Dandy Dinmont. Charlieshope et Cuddie Heddrigg sont deux rustiques de trempe différente; et Cuddie n'est rien auprès d'Edie Ochiltrie, qui a de la poésie et de la malice au fond de l'ame; tous ces caractères subalternes diffèrent de Richie Moniplies, qui, dans son honnêteté et son opulence, ne ressemble pas à ce forgeron Harry Wind le pacifique, qui ne se bat contre les gens des montagnes que lorsqu'il les rencontre au-delà du pont de Stirling. Même variété dans les caractères jetés sur les premiers plans. Qui confondrait le savant Monkbarns, dans les veines duquel il y a de l'encre et non du sang, avec Cosmo Bradwardine, l'antiquaire officier, ou avec Guy Mannering, entouré de ses bassets, brave et vain de ses aïeux? N'avons-nous pas aussi l'étrange

(1) Dans *Woodstock*.

Rob-Roy, aujourd'hui homme de la plaine, gros berger qui fait tranquillement son métier; demain guerrier redouté, l'Achille des monts déserts, le chef sauvage qui s'écrie : « Je ne veux pas de maître; mon pied foule ma bruyère natale, et mon nom est Mac Grégor. » On a remarqué que tous les personnages de Scott se servent du langage de leur profession; Pleydell est un code de procédure ambulant; Guy Mannering est soldat, même dans sa conversation habituelle. Il peut y avoir un peu d'affectation là dedans; mais nos pensées habituelles colorent notre langage, et Scott, en ayant recours à ce moyen pour rendre ses portraits parfaits et accomplis, n'a pas oublié de les signaler par d'autres marques distinctives.

Nous retrouvons dans les romans de Scott tout ce qui nous a charmés dans ses poésies, joint à la liberté familière et aux mille détails dramatiques et comiques que la prose comporte. Ils offrent un mélange singulier et ravissant des qualités les plus hautes et des qualités secondaires de l'esprit. Il se meut dans une sphère à la fois plus élevée, plus large et aussi humble que Fielding; il a toute la fertilité de Smollett et l'éclat poétique de Wilson. Il est spécialement remarquable par la véhémence passionnée de la narration. Toujours maître de son sujet, jamais il ne l'épuise. Scott marche sans rival à la tête des créateurs de fictions en prose, et (que cette remarque ajoute encore à sa gloire!) la Grande-Bretagne, sa patrie, lui fournit presque toutes les nuances, presque tous les sujets de ses chefs-d'œuvre (1).

Robert-Charles Maturin, surnommé par l'indulgent enthousiasme de quelques amis le Walter Scott de l'Irlande, a semé de beautés brillantes ses ouvrages singuliers. Des matériaux épars, des élémens inachevés, des traits d'un caractère original, des éclairs de génie, des fragmens de dialogue vigoureux, souvent des passages dont l'exécution éner-

(1) La vie privée de Walter Scott et les particularités qui la distinguent sont trop connues pour que nous nous arrêtions à les rappeler ici. Ses goûts étaient ceux de l'antiquaire et du vieux seigneur écossais; il y joignait les prédilections de l'homme rustique dont l'intelligence s'est développée sans rien perdre de cette saveur naïve et forte que la culture des lettres lui enlève presque toujours. Sir Walter Scott avait peu d'éclat dans le monde. Les esprits sans finesse jugeaient ses observations minutieuses; et sa conversation prudente, modérée, modeste, ne se parait point de cette verve factice et théâtrale qui donne tant d'admirateurs aux hardis causeurs de nos salons. Il avait très bien compris à la fois son infériorité en ce genre et sa supériorité intellectuelle; de là sa longue retraite d'Abbotsford et sa vie partagée entre la composition de ses œuvres, le soin de sa fortune, l'étude des vieux livres, la chasse, la pêche et le plaisir de rassembler, sous les ogives du manoir créé par lui, toutes les antiquités et les curiosités qu'il pouvait recueillir.

gique serait digne des grands maîtres, se font remarquer dans tout ce qu'il a écrit. Mais ces beautés disparaissent et se cachent sous mille décombres. Le goût et la patience lui manquaient pour mettre en œuvre les matériaux qu'il avait recueillis. Il traçait son plan, taillait quelques blocs, jetait quelques pierres d'attente, arrondissait une ou deux colonnes, sculptait çà et là quelques chapiteaux, puis il se mettait à bâtir, mêlant la pierre brute à la pierre déjà travaillée, confondant tout, et ne s'embarrassant ni de l'harmonie générale ni de polir son œuvre : l'édifice offrait une certaine grandeur barbare et irrégulière. C'était assez pour lui. Ce monstre architectural, masse cyclopéenne mêlée d'ornemens nés de la civilisation et de blocs immenses, colosse informe, suffisait à son auteur (1).

Tels sont *Melmoth* et *les Femmes*. Ce dernier ouvrage, dont la scène est en Irlande, offre, au milieu d'une narration merveilleuse, atroce, extravagante, des traits pathétiques, des passages vrais et puisés dans la nature. *Melmoth* n'est peut-être pas une œuvre aussi forcenée que certains journalistes l'ont prétendu. Mais ceux qui, effrayés d'une telle conception, n'ont pas reconnu les beautés semées dans ce roman par une imagination féconde, ardente, poétique, sont en vérité fort excusables. Le héros de l'histoire est un second Faust, qui vend son ame à Satan moyennant une prolongation d'existence et toutes les jouissances possibles. L'héroïne est une espèce de déesse, une vierge des mers, qui vit, comme Circé, dans son île magique, épouse la dupe du diable, et meurt dans les cachots de l'inquisition.

Maturin était, dit-on, aussi étrange que ses œuvres. Après la première entrevue, il n'adressait plus la parole à ceux qu'on lui avait présentés; c'était assez, selon lui, de cette première condescendance, assez flatteuse de la part d'un aussi remarquable génie. Quand l'inspiration le saisissait, il plaçait un pain à cacheter entre ses deux sourcils : et ses domestiques, avertis par ce signe, n'approchaient plus de Maturin (2).

(1) Lewis et Godwin, que l'auteur de ces notices a sacrifiés, l'emportent assurément sur Maturin, dont le charlatanisme funèbre excite souvent le dégoût. C'est Maturin qui a représenté deux amans mourant de faim et s'entre-dévorant dans un cachot, mauvaise caricature de l'Ugolin de Dante.

(2) On ferait un volume des singularités de Maturin. Beau danseur et romancier funèbre; écrivant à traits de plume ses imaginations extraordinaires; mourant de faim et fréquentant les bals; homme du monde et homme de coulisses; fat, fier, amoureux du quadrille, de la table de jeu et de la pêche : nous l'avons rencontré en octobre sur les bords d'un lac, armé d'une ligne immense, vêtu comme un beau danseur de Londres ou de Dublin, en escarpins et en bas de soie à jour.

Lady MORGAN. — La *jeune Irlandaise* (THE WILD (1) IRISH GIRL) est le premier ouvrage qui l'ait signalée à l'attention publique. Il y a dans ce roman beaucoup de naturel, et je ne sais quelle saveur sauvage et poétique qui se mêle agréablement aux réalités de la vie. Cette production d'un auteur si jeune attestait une facilité, une pénétration, un enthousiasme rares; depuis cette époque, elle a donné plus d'une preuve des mêmes qualités. La *Novice de Saint-Dominique* offrait des personnages passionnés, des tableaux intéressans, naïfs, pleins d'émotion. *Ida l'Athénienne*, contre laquelle Gifford, le destructeur des renommées, lança une de ses bombes fatales, ne manque pas de talent ni de séduction.

Les romans de lady Morgan ne sont pas ses meilleurs ouvrages. Peintre de mœurs réelles, elle a besoin de copier ce qu'elle voit, des scènes actuelles, des caractères existans, des hommes vivans, des personnages de chair et de sang, des êtres qui ont joué leur rôle dans le grand drame de la vie. Elle est peut-être sans égale dans les esquisses semi-historiques : tantôt le portrait est en pied; tantôt il se montre de profil; quelquefois, comme les têtes de Vandyk, il vous regarde par-dessus l'épaule; mais jamais elle ne manque d'assigner à chacun d'eux son vrai caractère, de saisir l'esprit du modèle. Elle aime les oppositions vigoureuses de lumière et d'ombre; elle se plaît à montrer de solennels personnages occupés de choses très peu solennelles; mais sa manière est nette, claire, facile, intelligible. L'amour de la liberté, la haine de l'oppression, respirent dans ses ouvrages.

Elle a écrit avec trop de liberté, d'amertume et de talent, pour ne pas avoir beaucoup d'ennemis; les siens sont nombreux et redoutables. Les pays étrangers la regardent comme une bienfaitrice (2). Ici elle est tournée en ridicule; on interprète à faux ses idées et ses paroles, et jamais femme n'a été traitée aussi outrageusement. Cette conduite est discourtoise, injuste, révoltante. Dans tout ce qu'elle écrit, il y a trace d'un talent très

(1) Wild, expression intraduisible en français, signifie à fois la *capricieux*, *naïf*, *sauvage*.

(2) Les lecteurs français ne seront peut-être pas de cet avis sur lady Morgan. Son étourderie, sa précipitation, ses jugemens faux, exprimés dans un style conquérant, pimpant et fardé, la familiarité protectrice avec laquelle elle traite les hommes célèbres, et les innombrables erreurs matérielles contenues dans ses ouvrages, compensent malheureusement son talent réel et ses bonnes intentions, la facilité et la légèreté de style qui la distinguent. Les Anglais pensent que nous l'admirons. Nous croyons que les Anglais l'admirent : c'est une bizarre gloire assurément, que celle qui s'appuie sur ce double et fragile piédestal.

varié; de l'esprit, de la tendresse, de la gaîté, de l'originalité, de la légèreté, une imagination vive et agréable, jointe au sentiment du patriotisme et de l'héroïsme. Sans doute, quelques-uns de ses principes déplaisent à un parti : mais est-ce dans la balance politique que son talent doit être pesé ? Le mérite réel de ses ouvrages devrait la protéger contre de si violentes attaques (1).

Hannah More (2) ne doit pas être oubliée, et il est difficile de parler d'elle. La Bible lui fournit ses sujets ; le bien-être éternel du genre humain est le but vers lequel elle tend. Quelque vingt volumes, imprimés en très petits caractères, sont sortis de sa plume, et sont consacrés à cette respectable tâche; malgré ses efforts pour communiquer la vie dramatique et l'émotion romanesque aux excellens sentimens qu'elle veut inculquer, elle n'a pu réussir dans son dessein, animer ses créations de ce souffle puissant qui les rend populaires et éternelles. Le roman religieux n'a jamais trouvé personne qui ait approché de cet honnête Jean Bunyan (3), l'inventeur du genre. Ses personnifications abstraites sont des réalités vivantes. Ses imitateurs n'ont évoqué que des fantômes allégoriques ; le souffle du lecteur les fait disparaître. Nous n'écoutons pas même leurs discours. Il nous semble voir une tête de bois dans une chaire; nous devinons la présence du prêtre qui se cache et dicte le sermon que le prédicateur de bois est censé prononcer (4).

A quoi bon le roman pieux ? N'avons-nous pas le Nouveau-Testament, et n'est-ce pas assez ? Le simple langage du Sauveur ne vaut-il pas mieux que les gloses des savans et les spéculations des habiles? Qui jamais exprimera notre devoir envers Dieu et les hommes mieux que ne l'ont fait le Christ et ses apôtres ? Le ministre de la loi sainte a droit à nos respects ; mais quand les laïques empiètent sur les attributions du prêtre, et, s'armant d'une piété raffinée, se confèrent à eux-mêmes un droit de propagande et d'apostolat, nous refusons de reconnaître leur autorité.

Jeanne Austen s'est frayé, vers la réputation et le succès, une route

(1) La véhémence politique de lady Morgan lui a valu des ennemis, et l'étourderie que cette dame a portée dans tous ses jugemens a dû en augmenter encore le nombre. Nous sommes tout-à-fait de l'avis de M. Cunningham, quant à la grossièreté inexcusable des attaques dirigées contre elle ; l'épigramme suffisait.

(2) Romancière mortellement ennuyeuse dont lord Byron a raison de se moquer, et dont les ouvrages sont entre les mains de toutes les pensionnaires.

(3) Auteur d'une admirable allégorie sacrée, le *Voyage du Pélerin* (Pilgrim's Progress).

(4) V. Butler.

lente, mais assurée. Elle brille par le bon sens et la douceur. Ce sont les convenances qu'elle défend avec persévérance; c'est pour la raison, contre les attachemens romanesques, contre toutes les folies sentimentales, qu'elle prend hautement parti. Elle a vécu dans le célibat : ses mœurs sont sans reproche. Mais, quand on la lit, on serait tenté de croire qu'elle connaît à fond la théorie générale et particulière de ces liaisons qui ne s'accordent ni avec la prudence ni avec le bonheur. Les héros et les héroïnes de miss Austen ne sont jamais touchés d'une passion plus vive que lorsqu'une bonne maison de campagne, d'excellentes rentes et des hypothèques bien solides appuient les perfections idéales de l'objet aimé. *Bon Sens et Sensibilité*, *Orgueil et Préjugé*, *le Parc de Mansfield*, *Emma*, *l'Abbaye de Northanger*, *la Persuasion*, ouvrages de miss Austen, sont non-seulement très agréables à lire, mais d'une moralité parfaite, et aussi amusans qu'instructifs, comme le dit le *Quarterly Review* (1).

Simple Histoire et *la Nature et l'Art*, par mistriss INCHBALD (2), ont

(1) Chez Mme d'Arblay, miss Austen, miss Ferrier, Jeanne et Marie Porter Hannah More, et même chez miss Edgeworth, bien supérieure à ses rivales, on trouve la trace fréquente de cette moralité un peu hypocrite, de ce *cant*, de ce puritanisme décent et convenable, que Richardson a mis en honneur parmi les romanciers anglais, et contre lesquels Fielding au XVIIIe siècle, et lord Byron de nos jours, se sont élevés avec tant de force et de colère. Il est vrai que ces dames ont leurs nuances. Miss Edgeworth prêche la prudence de la conduite; Hannah More, trois prières par jour, et la rigueur des pratiques dévotes : Mme d'Arblay, les convenances de salon, la révérence et le sourire; Jeanne Austen, l'art de formuler un contrat de mariage avec clauses utiles, biens paraphernaux, et tous les détails d'un bon acte de vente. Si l'on doit louer les intentions de ces romancières moralistes, et même jusqu'à un certain point leur talent, il faut ajouter que l'art perd beaucoup de sa variété, de sa grandeur, de sa force, de cette moralité qui lui appartient (moralité plus haute que la *civilité puérile et honnête*), quand il entre dans les voies étroites de cette philosophie subalterne.

(2) L'admirable *Simple Histoire* n'a pas été assez louée, ni mistriss Inchbald assez célèbre. C'était une femme singulière, qui, après avoir été actrice long-temps, se retira dans un grenier, et vécut à peu près comme Jean-Jacques. Bienfaisante, charitable, économe jusqu'à la plus étrange parcimonie, on cite d'elle des traits bizarres et touchans qui rappellent certaines anecdotes attribuées à feu M. Lemontey. Vous eussiez été tenté de lui faire l'aumône, et tout son revenu, le produit de ses épargnes et de ses publications, elle le dépensait en aumônes. On a publié récemment ses Mémoires et sa Correspondance, qui sont dignes de cet écrivain simple et touchant, de cette femme vertueuse et originale.

éveillé l'attention publique; leur succès éveilla la curiosité. Romancière admirable, pénétrante, douée d'une sagacité rare et d'une beauté peu commune, elle ne ressemblait guère aux personnes de son sexe; peu lui importaient l'élégance de la parure, et même la décence des vêtemens. Elle se nourrissait de fruits, buvait de l'eau, et vivait comme une anachorète. Pendant sa vie, on s'étonna d'une existence si humble et d'une pauvreté si peu expliquée par le talent qu'elle déployait, et qui était pour elle un gage de fortune ou du moins d'aisance. Ses *Mémoires* viennent de résoudre le problème. Elle vivait ainsi pour être indépendante; et le reste de son revenu, elle le consacrait à des actes de bienfaisance, de charité, surtout à l'éducation et à l'instruction de sa jeune sœur. Ce dévouement suffirait pour protéger son nom et le perpétuer comme un rare et noble exemple, si ses ouvrages pouvaient s'effacer des souvenirs du public. Mais ils n'ont rien à craindre, la nature les a dictés, elle prend toujours soin de ce qui est à elle.

ALLAN CUNNINGHAM.

(*La suite au prochain numéro.*)

PHILOSOPHES,

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

VIII.

M. JOUFFROY.

Il y a une génération qui, née tout à la fin du dernier siècle, encore enfant ou trop jeune sous l'empire, s'est émancipée et a pris la robe virile au milieu des orages de 1814 et 1815. Cette génération dont l'âge actuel est environ quarante ans, et dont la presque totalité lutta, sous la restauration, contre l'ancien régime politique et religieux, occupe aujourd'hui les affaires, les chambres, les académies, les sommités du pouvoir ou de la science. La révolution de 1830, à laquelle cette génération avait tant poussé par sa lutte des quinze années, s'est faite en grande partie pour elle, et a été le signal de son avénement. Le gros de la génération dont il s'agit constituait par un mélange d'idées voltairiennes, bonapartistes et semi-républicaines, ce qu'on appelait le libéralisme. Mais il y avait

une élite qui, sortant de ce niveau de bon sens, de préjugés et de passions, s'inquiétait du fond des choses et du terme, aspirait à fonder, à achever avec quelque élément nouveau ce que nos pères n'avaient pu qu'entreprendre avec l'inexpérience des commencemens. Dans l'appréciation philosophique de l'homme, dans la vue des temps et de l'histoire, cette jeune élite éclairée se croyait, non sans apparence de raison, supérieure à ses adversaires d'abord, et aussi à ses pères qui avaient défailli ou s'étaient rétrécis et aigris à la tâche. Le plus philosophe et le plus réfléchi de tous, dans une de ces pages merveilleuses qui s'échappent brillamment du sein prophétique de la jeunesse et qui sont comme un programme idéal qu'on ne remplit jamais, — le plus calme, le plus lumineux esprit de cette élite écrivait en 1823 (1) : « Une génération nouvelle « s'élève qui a pris naissance au sein du scepticisme dans le temps « où les deux partis avaient la parole. Elle a écouté et elle a com- « pris... Et déjà ces enfans ont dépassé leurs pères et senti le vide « de leurs doctrines. Une foi nouvelle s'est fait pressentir à eux : « ils s'attachent à cette perspective ravissante avec enthousiasme, « avec conviction, avec résolution... Supérieurs à tout ce qui les « entoure, ils ne sauraient être dominés ni par le fanatisme renais- « sant, ni par l'égoïsme sans croyance qui couvre la société... Ils « ont le sentiment de leur mission et l'intelligence de leur époque ; « ils comprennent ce que leurs pères n'ont point compris, ce que « leurs tyrans corrompus n'entendent pas ; ils savent ce que c'est « qu'une révolution, et ils le savent parce qu'ils sont venus à « propos. »

Dans le morceau (*Comment les Dogmes finissent?*) dont nous pourrions citer bien d'autres passages, dans ce manifeste le plus explicite et le plus général assurément qui ait formulé les espérances de la jeune élite persécutée, M. Jouffroy envisageait le dogme religieux, ce semble, encore plus que le dogme politique ; il annonçait en termes expressifs la religion philosophique prochaine, et avec une ferveur d'accent qui ne s'est plus retrouvée que dans la tentative néo-chrétienne du Saint-Simonisme. Vers ce même temps de 1823, de mémorables travaux historiques, appli-

(1) L'article n'a été publié qu'en 1825, dans le *Globe*.

qués soit au moyen-âge par M. Thierry, soit à l'époque moderne par M. Thiers, marquaient et justifiaient en plusieurs points ces prétentions de la génération nouvelle, qui visait à expliquer et à dominer le passé, et qui comptait faire l'avenir. Le *Globe*, fondé en 1824, vint opérer une sorte de révolution dans la critique, et par son vif et chaleureux éclectisme, réalisa une certaine unité entre des travaux et des hommes qui ne se seraient pas rapprochés sans cela. Sur la masse constitutionnelle et libérale, fonds estimable, mais assez peu éclairé de l'opposition, il s'organisa donc une élite nombreuse et variée, une brillante école à plusieurs nuances; philosophie, histoire, critique, essais d'art nouveau, chaque partie de l'étude et de la pensée avait ses hommes. Je n'indique qu'à peine l'art, parce que, bien que sorti d'un mouvement parallèle, il appartient à une génération un peu plus récente et, à d'autres égards, trop différente de celle que nous voulons ici caractériser. Quoi qu'il en soit, vers la fin de la restauration, et grace aux travaux et aux luttes enhardies de cette jeunesse, déjà en pleine virilité, le spectacle de la société française était mouvant et beau; les espérances accrues s'étaient à la fois précisées davantage; elles avaient perdu peut-être quelque chose de ce premier mysticisme plus grandiose et plus sombre qu'elles devaient, en 1823, à l'exaltation solitaire et aux persécutions. Mais l'avenir restait bien assez menaçant et chargé d'augures pour qu'il y eût place encore à de vastes projets, à d'héroïques pressentimens. On allait à une révolution, on se le disait; on gravissait une colline inégale, sans voir au juste où était le sommet, mais il ne pouvait être loin. Du haut de ce sommet, et tout obstacle franchi, que découvrirait-on? C'était là l'inquiétude et aussi l'encouragement de la plupart; car, à coup sûr, ce qu'on verrait alors, même au prix des périls, serait grand et consolant. On accomplirait la dernière moitié de la tâche, on appliquerait la vérité et la justice, on rajeunirait le monde. Les pères avaient dû mourir dans le désert, on serait la génération qui touche au but et qui arrive. Tandis qu'on se flattait de la sorte tout en cheminant, le dernier sommet, qu'on n'attendait pourtant pas de sitôt, a surgi au détour d'un sentier; l'ennemi l'occupait en armes, il fallut l'escalader, ce qu'on fit au pas de course et avant toute réflexion. Or, ce rideau de terrain n'étant plus là pour borner la vue,

lorsque l'étonnement et le tumulte de la victoire furent calmés, quand la poussière tomba peu à peu et que le soleil qu'on avait d'abord devant soi eut cessé de remplir les regards, qu'aperçut-on enfin? Une espèce de plaine, une plaine qui recommençait, plus longue qu'avant la dernière colline, et déjà fangeuse. La masse libérale s'y rua pesamment comme dans une Lombardie féconde; l'élite fut débordée, déconcertée, éparse. Plusieurs qu'on réputait des meilleurs, firent comme la masse, et prétendirent qu'elle faisait bien. Il devint clair à ceux qui avaient espéré mieux, que ce ne serait pas cette génération si pleine de promesses et tant flattée par elle-même, qui arriverait.

Et non-seulement elle n'arrivera pas à ce grand but social qu'elle présageait et qu'elle parut long-temps mériter d'atteindre. Mais on reconnaît même que la plupart, détournés ou découragés depuis lors, ne donneront pas tout ce qu'ils pourraient du moins d'œuvres individuelles et de monumens de leur esprit. On les voit ingénieux, distingués, remarquables; mais aucun jusqu'ici qui semble devoir sortir de ligne et grandir à distance, comme certains de nos pères, auteurs du premier mouvement; aucun dont le nom menace d'absorber les autres et puisse devenir le signe représentatif, par excellence, de sa génération : soit que dans ces partages des grandes renommées, aux dépens des moyennes, il se glisse toujours trop de mensonge et d'oubli de la réalité pour que les contemporains très rapprochés s'y prêtent; soit qu'en effet parmi ces natures si diversement douées il n'y ait pas, à proprement parler, un génie supérieur; soit qu'il y ait dans les circonstances et dans l'atmosphère de cette période du siècle quelque chose qui intercepte et atténue ce qui, en d'autres temps, eût été du vrai génie.

Cependant, si de plus près, et sans se borner aux résultats extérieurs, qui ne reproduisent souvent l'individu qu'infidèlement, on examine et l'on étudie en eux-mêmes les esprits distingués dont nous parlons, que de talens heureux, originaux! quelle promptitude, quelle ouverture de pensée! quelles ressources de bien dire! Comme ils paraissent alors supérieurs à leur œuvre, à leur action! On se demande ce qui les arrête, pourquoi ils ne sont ni plus féconds, eux si faciles, ni plus certains, eux autrefois si ardens; on se pose, comme une énigme, ces belles intelligences en partie in-

fructueuses. Mais parmi celles qui méritent le plus l'étude et qui appellent long-temps le regard par l'étendue, la sérénité et une sorte de froideur, au premier aspect, immobile, apparaît surtout M. Jouffroy, celui-là même dont nous avons signalé le premier manifeste éloquent. Dans une génération où chacun presque possède à un haut degré la facilité de saisir et de comprendre ce qui s'offre, son caractère distinctif, à lui par-dessus tous, est encore la compréhension, l'intelligence. S'il est exact, comme il le dit quelque part, que l'air que nous respirons sache douer au berceau les esprits distingués de notre siècle, de celle de toutes les qualités qui est la plus difficile et la moins commune, de l'*étendue*, il faut croire que sur la montagne du Jura où il est né, un air plus vif, un ciel plus vaste et plus clair, ont de bonne heure reculé l'horizon et fait un spectacle spacieux dans son ame comme dans sa prunelle.

L'intelligence à un degré excellent, l'intelligence en ce qu'elle a de large, de profond et de recueilli, de parfaitement net et clarifié, voilà donc l'attribut le plus apparent de M. Jouffroy, et qui se déclare à la première observation, soit qu'on juge le philosophe sur ses pages lentes et pleines, soit qu'on assiste au développement continu et régulier de sa parole. Je comparerais cette intelligence à un miroir presque plan, très légèrement concave, qui a la faculté de s'égaler aux objets devant lesquels il est placé, et même de les dépasser en tous sens, mais sans en fausser les rapports. Ce n'est pas de ces miroirs à facettes qui tournent et brillent volontiers, ne représentant en saillie qu'une étroite portion de l'objet à la fois; ce n'est pas de ces miroirs ardens, trop concentriques, d'où naît bientôt la flamme. Car il y a aussi des intelligences trop vives, trop impatientes en présence de l'objet. Elles ne se tiennent pas aisément à le réfléchir, elles l'absorbent ou vont au-devant, elles font irruption au travers et y laissent d'éclatans sillons. M. Cousin, quand il n'y prend pas garde, est sujet à cette manière. Chez lui, l'*acies*, le *celeritas ingenii* l'emporte; il pressent, il devine, il recompose. Il y a plus de longanimité dans le seul emploi de l'intelligence; il ne faut nul ennui des préliminaires et d'un appareil qui, quelquefois aussi, semble bien lent.

A l'égard des objets de l'intelligence, on peut se comporter de deux manières. Tout esprit est plus ou moins armé, en présence

des idées, du bouclier ou miroir de la réflexion, et du glaive de l'invention, de l'action pénétrante et remuante : réfléchir et oser. Le génie consiste dans l'alliance proportionnée des deux moyens, avec la prédominance d'oser. M. Jouffroy, disons-nous, a surtout le miroir; dans sa première période, il se servait aussi du glaive qui simplifie, débarrasse et ouvre des combinaisons nouvelles; il s'en servait avec mille éclairs, quand il tranchait cette périlleuse question, *Comment les Dogmes finissent*. Mais depuis lors, et par une loi naturelle aux esprits, laquelle a reçu chez lui une application plus prompte, c'est dans le miroir, dans l'intelligence et l'exposition des choses qu'il s'est par degrés replié et qu'il se déploie aujourd'hui de préférence. Le miroir en son sein est devenu plus large, plus net et plus reposé que jamais, d'une sérénité admirable, bien qu'un peu glacée, un beau lac des montagnes.

Mais tout lac, en reflétant les objets, les décolore et leur imprime une sorte d'humide frisson conforme à son onde, au lieu de la chaleur naturelle et de la vie. Il y a ainsi à dire que l'intelligence exclusivement étalée décolore le monde, en refroidit le tableau et est trop sujette à le réfléchir par les aspects analogues à elle-même, par les pures abstractions et idées qui s'en détachent comme des ombres.

Il y a à dire que l'intelligence, si fidèle qu'elle soit, ne donne pas tout, que son miroir le plus étendu ne représente pas suffisamment certains points de la réalité, même dans la sphère de l'esprit. Le tranchant, par exemple, et la pointe de ce glaive de volonté et de pensée pénétrante dont nous avons parlé, se réfléchissent assez peu et tiennent dans l'intelligence contemplative moins de place qu'ils n'ont réellement de valeur et d'effet dans le progrès commun. Il faut avoir agi beaucoup par les idées et continuer d'agir et de pousser le glaive devant soi, pour sentir combien ce qui tient si peu de place à distance a pourtant de poids et d'effet dans la mêlée. Or, M. Jouffroy, dans ses lucides et placides représentations d'intelligence, en est venu souvent à ne pas tenir compte de l'action, de l'impulsion communiquée aux hommes par les hommes, à ne croire que médiocrement à l'efficacité d'un génie individuel vivement employé. L'énergie des forces initiales l'atteint peu. Il est trop question avec lui, au point de vue où il se place, de

se croiser les bras et de regarder, — avec lui qui, à l'heure la plus ardente de sa jeunesse, peignant la noble élite dont il faisait partie, écrivait : « l'espérance des nouveaux jours est en eux; ils en « sont les apôtres prédestinés, et c'est dans leurs mains qu'est le « salut du monde... Ils ont foi à la vérité et à la vertu, ou plutôt « par une Providence conservatrice qu'on appelle aussi la force des « choses, ces deux images impérissables de la Divinité, sans les- « quelles le monde ne saurait aller long-temps, se sont emparées « de leurs cœurs pour revivre par eux et pour rajeunir l'hu- « manité. »

Et c'est ici, peut-être, que s'explique un coin de l'énigme que nous nous posions plus haut, au sujet de ces intelligences si supérieures à leur action et à leur œuvre. Quand nous avons dit qu'il y a dans l'atmosphère de cette période du siècle quelque chose qui coupe et atténue des talens, capables en d'autres époques de monter au génie, et quand M. Jouffroy a dit qu'il y a dans l'air qu'on respire quelque chose qui procure aux esprits l'étendue, ce n'est, je le crains, qu'un même fait diversement exprimé; car cette étendue si précoce, cette intelligence ouverte et traversée, qui se laisse faire et accueille tour à tour ou à la fois toutes choses, est l'inverse de la concentration nécessaire au génie qui, si élargi qu'il soit, tient toujours de l'allure du glaive.

Mais voilà que nous sommes déjà en plein à peindre l'homme, et nous n'avons pas encore donné l'idée de sa philosophie, de son rôle dans la science, de la méthode qu'il y apporte, et des résultats dont il peut l'avoir enrichie. C'est que nous ne toucherons qu'à peine ces endroits réguliers sur lesquels notre incompétence est grande; d'autres les traiteront ou les ont assez traités. M. Leroux, dans un bien remarquable article, a entamé, avec le philosophe et le psychologiste, une discussion capitale qu'il continuera. M. Jules Le Chevalier a fait également. Et puis, nous l'avouerons, comme science, la philosophie nous affecte de moins en moins; qu'il nous suffise d'y voir toujours un noble et nécessaire exercice, une gymnastique de la pensée que doit pratiquer pendant un temps toute vigoureuse jeunesse. La philosophie est perpétuellement à recommencer pour chaque génération depuis trois mille ans, et elle est bonne en cela; c'est une exploration vers

les hauts lieux, loin des objets voisins qui offusquent; elle replace sur nos têtes à leur vrai point les questions éternelles, mais elle ne les résout et ne les rapproche jamais. Il est, avec elle, nombre de vérités de détail, de racines salutaires que le pied rencontre en chemin; mais dans la prétention principale qui la constitue, et qui s'adresse à l'abîme infini du ciel, la philosophie n'aboutit pas. Aussi je lui dirai à peu près comme Paul-Louis Courier disait de l'histoire : « Pourvu que ce soit exprimé à merveille, et qu'il y ait bien des vérités, de saines et précieuses observations de détail, il m'est égal à bord de quel système et à la suite de quelle méthode tout cela est embarqué. » Ce n'est donc pas le philosophe éclectique, le régulateur de la méthode des faits de conscience, le continuateur de Stewart et de Reid, celui qui, avec son modeste ami, M. Damiron, s'est installé à demeure dans la psychologie d'abord conquise, sillonnée, et bientôt laissée derrière par M. Cousin, et qui y règne aujourd'hui à peu près seul comme un vice-roi émancipé, ce n'est pas ce représentant de la science que nous discuterons en M. Jouffroy; c'est l'homme seulement que nous voulons de lui, l'écrivain, le penseur, une des figures intéressantes et assez mystérieuses qui nous reviennent inévitablement dans le cercle de notre époque, un personnage qui a beaucoup occupé notre jeune inquiétude contemplative, une parole qui pénètre, et un front qui fait rêver.

M. Théodore Jouffroy est né en 1796, au hameau des Pontèts près de Mouthe, sur les hauteurs du Jura, d'une famille ancienne et patriarcale de cultivateurs. Son grand-père, qui vécut tard et dont la jeunesse s'était passée en quelque charge de l'ancien régime, avait conservé beaucoup de solennité, une grandeur polie et presque seigneuriale dans les manières. La famille était si unie, que les biens de l'oncle et du père de M. Jouffroy restèrent *indivis*, malgré l'absence de l'oncle qui était commerçant, jusqu'à la mort du père. Il fit ses premières études à Lons-le-Saulnier sous un autre vieil oncle prêtre; de là il partit pour Dijon, où il suivit le collége sans y être renfermé, lisant beaucoup à part des cours, et se formant avec indépendance. Il avait un goût marqué pour les comédies, et essaya même d'en composer. Reçu élève de l'Ecole Normale par l'inspecteur-général, M. Roger, qui fut frappé de son

savoir, il vint à Paris en 1813. Sa haute taille, ses manières simples et franches, une sorte de rudesse âpre qu'il n'avait pas dépouillée, tout en lui accusait ce type vierge d'un enfant des montagnes, et qui était fier d'en être; ses camarades lui donnèrent le sobriquet de *Sicambre*. Ses premiers essais à l'Ecole attestaient une lecture immense, et particulièrement des études historiques très nourries. Un grand mouvement d'émulation animait alors l'intérieur de l'Ecole; les élèves provinciaux, entrés l'année précédente, MM. Dubois, Albrand aîné, Caïx, etc, s'étaient mis en devoir de lutter avec les élèves parisiens, jusque-là en possession des premiers rangs. MM. Jouffroy, Damiron, Bautain, Albrand jeune, qui survinrent en 1813, achevèrent de constituer en bon pied les provinciaux. Cette première année se passa pour eux à des exercices historiques et littéraires; il fallait la révolution de 1814 pour qu'une spécialité philosophique pût être créée au sein de l'Ecole par M. Cousin. MM. La Romiguière et Royer-Collard n'avaient professé qu'à la Faculté des lettres, mais aucun enseignement philosophique approprié ne s'adressait aux élèves. M. Cousin eut, en 1814, l'honneur de le fonder, et MM. Jouffroy, Damiron et Bautain, furent ses premiers disciples.

Je me suis demandé souvent si M. Jouffroy avait bien rencontré sa vocation la plus satisfaisante en s'adonnant à la philosophie; je me le suis demandé toutes les fois que j'ai lu des pages historiques ou descriptives où sa plume excelle, toutes les fois que je l'ai entendu traiter de l'Art et du Beau avec une délicatesse si sentie et une expansion qui semble augmentée par l'absence, *ripæ ulterioris amore*, ou enfin lorsqu'en certains jours tristes, au milieu des matières qu'il déduit avec une lucidité constante, j'ai cru saisir l'ennui de l'ame sous cette logique, et un regret profond dans son regard d'exilé. Mais non; si M. Jouffroy ne trouve pas dans la seule philosophie l'emploi de toutes ses facultés cachées, si quelques portions pittoresques ou passionnées restent chez lui en souffrance, il n'est pas moins fait évidemment pour cette réflexion vaste et éclaircie. Son tort, si nous osons percer au-dedans, est, selon nous, d'avoir trop combattu le génie actif qui s'y mêlait à l'origine, d'avoir effacé l'imagination platonique qui prêtait sa couleur aux objets, et baignait à son gré les horizons. Un rude sacrifice s'est

accompli en lui ; il a fait pour le bien, il a pris sa science au sérieux et a voulu que rien de téméraire et de hasardé n'y restât. La réserve a empiété de jour en jour sur l'audace. En proie durant quinze années à cet inquiétant problème de la destinée humaine, il a voulu mettre ordre à ses doutes, à ses conjectures, et au petit nombre des certitudes ; il s'y est calmé, mais il s'y est refroidi. Sa raison est demeurée victorieuse, mais quelque chose en lui a regretté la flamme, et son regard paraît souffrant. Nous disons qu'il a eu tort pour sa gloire, mais c'est un rare mérite moral que de faire ainsi : toute sagesse ici-bas est plus ou moins une contrition.

Le retour de l'île d'Elbe jeta M. Jouffroy et ses amis dans les rangs des volontaires royaux à la suite de M. Cousin, ce qui signifie tout simplement que ces jeunes philosophes n'étaient pas bonapartistes, et qu'ils acceptaient la restauration comme plus favorable à la pensée que l'empire. Dans un article de M. Jouffroy sur les lettres de Jacopo Ortis, inséré au *Courrier Français* en 1819, je trouve exprimé à nu, et avec une fermeté de style à la Salluste, ce sentiment d'opposition aux conquêtes et à la force militaire : « Un peuple ne doit tirer l'épée que pour défendre ou conquérir son indépendance. S'il attaque ses voisins pour les soumettre à son pouvoir, il se déshonore ; s'il envahit leur territoire sous le prétexte d'y fonder la liberté, on le trompe ou il se trompe lui-même. Violer tous les droits d'une nation pour les rétablir, est à la fois l'inconséquence la plus étrange et l'action la plus injuste. »

« L'amour de la liberté commença la révolution française ; l'Europe, désavouant la politique de ses rois, nous accordait son estime et son admiration. Mais bientôt les applaudissemens cessèrent. La justice avait été foulée aux pieds par les factions ; la liberté devait périr avec elle : aussi ne la revit-on plus. Le nom seul subsista quelques années, pour accréditer auprès du peuple des chefs ambitieux et servir d'instrument à l'établissement du despotisme. »

« Le mal passa dans les camps. La fin de la guerre fut corrompue, et l'héroïsme de nos soldats prostitué. L'épée française devait être plantée sur la frontière délivrée, pour avertir l'Europe de notre justice. On la promena en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Italie. Elle fit partout de funestes miracles : on vit bien qu'elle pouvait tout, mais on ne vit pas ce qu'elle saurait respecter. »

Ce que M. Jouffroy exprimait si énergiquement en 1819, il ne le sentait pas moins vivement en 1815, sous le coup d'une première invasion, et à la menace d'une seconde. Ses craintes réalisées, et dans toute l'amertume du rôle de vaincu, il reprit avec ses amis les études philosophiques; un sentiment exalté de justice et de devoir dominait ce jeune groupe; ils étaient dans leur période stoïque, dans cette période de Fichte, par où passent d'abord toutes les ames vertueuses. M. Jouffroy gagna le doctorat avec deux thèses remarquables, l'une sur le *Beau et le Sublime,* et l'autre sur *la Causalité.* A partir de 1816, il devint maître de conférences à l'École, et fut en même temps attaché au collége Bourbon jusqu'en 1822, époque où M. Corbière, qui avait brisé l'École, le destitua aussi de ses fonctions au collége. M. Jouffroy, au sortir de l'École, entretenait une correspondance active d'idées et d'épanchemens avec ses amis dispersés en province, avec MM. Damiron et Dubois particulièrement, qu'on avait envoyés à Falaise, et ensuite avec ce dernier, à Limoges. C'étaient souvent des saillies d'imagination philosophique, non pas sur tel point spécial et borné, mais sur l'ensemble des choses et leur harmonie, sur la destinée future, le rôle des planètes dans l'ascension des ames, et l'espérance de rejoindre en ces Élysées supérieurs les devanciers illustres qu'on aura le plus aimés, Platon ou Montaigne. On surprend là tout à nu l'homme qui, plus tard, et déjà tempéré par la méthode, n'a pu s'empêcher de lancer ses ingénieux et hardis paradoxes sur *le Sommeil,* et qui consacre plusieurs leçons de son cours à la question de *la vie antérieure.* C'étaient encore, dans cette correspondance, des retours de désir vers le pays natal, vers la montagne d'où il tirait sa source, et le besoin de peindre à ses amis qui les ignoraient, ces grands tableaux naturels dont il était sevré : « Qui vous dira la fraîcheur de nos fontaines, la modeste rougeur de nos fraises? qui vous dira les murmures et les balancemens de nos sapins, le vêtement de brouillard que chaque matin ils prennent, et la funèbre obscurité de leurs ombres? et l'hiver, dans la tempête, les tourbillons de neige soulevés, les chemins disparus sous de nouvelles montagnes, l'aigle et le corbeau qui planent au plus haut de l'air, les loups sans asile, hurlant de faim et de froid, tandis que les familles s'assemblent au

bruit des toits ébranlés, et prient Dieu pour le voyageur? O mon pays que je regrette, quand vous reverrai-je? »

En 1820, ayant perdu son père, il revit ce Jura tant désiré, et toute sa chère Helvétie. Il fit ce voyage avec M. Dubois, qui, placé alors à Besançon, et lui-même atteint de cruelles douleurs et pertes domestiques, y cherchait un allègement dans l'entretien de l'amitié et dans les impressions pacifiantes d'une majestueuse nature. M. Dubois a écrit, et a bien voulu nous lire un récit de cette époque de sa vie où son ame et celle de M. Jouffroy se confondirent si étroitement. Un tel morceau, puissant de chaleur et minutieux de souvenirs, où revivent à côté des circonstances individuelles les émotions religieuses et politiques d'alors, serait la révélation biographique la plus directe, tant sur les deux amis que sur toute la génération d'élite à laquelle ils appartiennent. Mais il faut se borner à une pâle idée. Après avoir reconnu et salué le toit patriarcal, le bois de sapins en face, à gauche, qui projette en montant ses *funèbres ombres*, avoir foulé la mousse épaisse où sont les fraises, et s'être assis derrière le rucher d'abeilles, dont le miel avait enduit dès le berceau une lèvre éloquente, il s'agissait pour les deux amis de se donner le spectacle des Alpes; pour M. Jouffroy, de les revoir et de les montrer; pour M. Dubois, de les découvrir; — car c'était tout au plus si ce dernier les avait, en venant, aperçues de loin à l'horizon dans la brume, et comme un ruban d'argent. M. Jouffroy conduisit donc son ami un matin, dès avant le lever du soleil, à travers les vallées et les prairies, jusqu'à la pente de la Dôle qu'ils gravirent. La Dôle est le point culminant du Jura, et où le Doubs prend sa source. En montant par un certain versant, et par des sentiers bien choisis, on arrive au plus haut sans rien découvrir, et au dernier pas exactement qui vous porte au plateau du sommet, tout se déclare. C'est ce qui eut lieu pour M. Dubois, à qui son guide habile ménageait la surprise : « Toutes les Alpes, comme il le dit, jaillirent devant lui d'un seul jet! » L'amphithéâtre glorieux encadrant le pays de Vaud, le miroir du Léman, dans un coin la Savoie rabaissée, cet ensemble solennel que la plume, quand l'œil n'a pas vu, n'a pas le droit de décrire, la vapeur et les rayons du matin s'y jouant et luttant en mille manières, voilà ce qui l'assaillit d'abord et le stupéfia.

M. Jouffroy, plus familier à l'admiration de ces lieux, en jouissait tout en jouissant de l'immobile extase de l'ami qu'il avait guidé; il reportait son regard avec sourire tantôt sur le spectacle éclatant, et tantôt sur le visage ébloui; il était comme satisfait de sa lente démonstration si magnifiquement couronnée, il était satisfait de sa montagne. A quelques pas en avant, un pâtre debout, les bras croisés et appuyé sur son bâton, semblait aussi absorbé dans la grandeur des choses; le philosophe en fut vivement frappé, et dit : « Il y a en cette ame que voilà toutes les mêmes impressions que dans les nôtres. » — Les images nombreuses et si belles dans la bouche de M. Jouffroy, où le pâtre intervient souvent, datent de cette rencontre; c'est ce qui lui a fait dire dans son émouvant discours sur la destinée humaine : « Le pâtre rêve comme nous à « cette infinie création dont il n'est qu'un fragment; il se sent « comme nous perdu dans cette chaîne d'êtres dont les extrémités « lui échappent; entre lui et les animaux qu'il garde, il lui arrive « aussi de chercher le rapport; il lui arrive de se demander si, de « même qu'il est supérieur à eux, il n'y aurait pas d'autres êtres « supérieurs à lui,.... et de son propre droit, de l'autorité de son « intelligence qu'on qualifie d'infirme et de bornée, il a l'audace « de poser au Créateur cette haute et mélancolique question : « Pourquoi m'as-tu fait? et que signifie le rôle que je joue ici-bas? » Dans ses leçons sur *le Beau*, qui par malheur n'ont été nulle part recueillies, M. Jouffroy disait fréquemment d'une voix pénétrée : « Tout parle, tout vit dans la nature; la pierre elle-même, le minéral le plus informe vit d'une vie sourde, et nous parle un langage mystérieux; et ce langage, le pâtre dans sa solitude l'entend, l'écoute, le sait autant et plus que le savant et le philosophe, autant que le poète! »

Lorsque les amis voulurent redescendre du sommet, M. Jouffroy s'étant adressé au pâtre pour le choix d'un certain sentier, le pâtre, sans sortir de son silence, fit signe du bâton et rentra dans son immobilité. Avant de savoir que M. Jouffroy avait eu cette matinée culminante sur la Dôle, qu'il avait remarqué ce pâtre sur ce plateau, et que sa contemplation avait trouvé à une heure déterminée de sa jeunesse une forme de tableau si en rapport et si harmonieuse, je me l'étais souvent figuré, en effet, sur un plateau élevé des mon-

tagnes, avec moins de soleil il est vrai, avec un horizon moins meublé de réalités et d'images, bien qu'avec autant d'air dans les cieux. A propos de son cours sur la *Destinée humaine*, où il semblait n'indiquer qu'à peine aux jeunes ames inquiètes un sentier religieux qu'on aurait voulu alors lui entendre nommer, on disait dans un article du *Globe* de décembre 1830 : « Comme un pasteur solitaire, mélancoliquement amoureux du désert et de la nuit, il demeure immobile et debout sur son tertre sans verdure ; mais du geste et de la voix il pousse le troupeau qui se presse à ses pieds et qui a besoin d'abri, il le pousse à tout hasard au bercail, du seul côté où il peut y en avoir un. »

Le propre de M. Jouffroy, c'est bien de tout voir de la montagne ; s'il envisage l'histoire, s'il décrit géographiquement les lieux, c'est par masses et formes générales, sans scrupule des détails, et avec une sorte de vérité ou d'illusion toujours majestueuse. « Les évènemens, a-t-il dit quelque part, sont si absolument déterminés par les idées, et les idées se succèdent et s'enchaînent d'une manière si fatale, que la seule chose dont le philosophe puisse être tenté, c'est de se croiser les bras et de regarder s'accomplir des révolutions auxquelles les hommes peuvent si peu. » Voilà tout entier dans cet aveu notre philosophe-pasteur : voir, regarder, assister, comprendre, expliquer. Aussi, cette promenade sur la Dôle est-elle une merveilleuse figure de la destinée de M. Jouffroy. Chacun, en se souvenant bien, chacun a eu de la sorte son Sinaï dans sa jeunesse, sa mystérieuse montagne où la destinée s'est comme offerte aux yeux, mieux éclairée seulement qu'elle ne le sera jamais depuis. Nul ne le sait que nous ; et ce que le monde admire ensuite de nos œuvres, n'est guère que le reflet affaibli et l'ombre d'un sublime moment envolé.

Dans cette ascension de la Dôle, j'ai oublié, pour compléter la scène, de dire qu'outre les deux amis et le pâtre, il y avait là un vieux capitaine de leur connaissance, redevenu campagnard, révolutionnaire de vieille souche et grand lecteur de Voltaire. Comme il redescendait le premier dans le sentier indiqué, et qu'il voyait les deux amis avoir peine à se détacher du sommet et se retourner encore, il les gourmandait de leur lenteur, en criant : « Quand on a vu, on a vu. » Ce capitaine voltairien, près du pâtre, dut paraître

au philosophe le bon sens goguenard et prosaïque, à côté du bon sens naïf et profond.

Quelquefois, à travers leurs courses de la journée, il arrivait aux deux amis de passer à diverses reprises la frontière; ils se sentaient plus libres alors, soulagés du poids que le régime de ce temps imposait aux nobles ames, et ils entonnaient de concert *la Marseillaise*, comme un défi et une espérance. Le soir, quand ils trouvaient des feux presque éteints, qu'avaient allumés les bergers, ils s'asseyaient auprès, et M. Jouffroy, en y apportant des branches pour les ranimer, se rappelait les irruptions des barbares, lesquels, comme des brassées de bois vert, la Providence avait jetés de temps à autre dans le foyer expirant des civilisations. Nul, s'il l'avait voulu, n'aurait eu plus que lui, au service de sa pensée, de ces grandes images agrestes et naturelles.

En 1821, de retour à Paris, MM. Jouffroy et Dubois exercèrent l'un sur l'autre une influence continue fort vive; M. Jouffroy initiait philosophiquement son ami qui n'avait pas, jusque-là, secoué tout-à-fait l'autorité en matière religieuse; M. Dubois entrecoupait par ses élans politiques ce qu'aurait eu de trop métaphysique et spéculatif le cours d'idées du philosophe. Leur santé à tous deux s'était fort altérée. M. Jouffroy acquit dès lors cette constitution plus nerveuse et cette délicatesse fine de complexion, si d'accord avec son ame, mais que quelque chose de plus robuste avait dissimulée. M. Cousin s'était engagé dans le carbonarisme et y poussait avec prosélytisme; après quelque hésitation, les deux amis y entrèrent, mais par M. Augustin Thierry, dans une vente dont faisaient partie MM. Scheffer, Bertrand, Roulin, Leroux, Guinard, etc.; ils ne manquèrent à aucune des démonstrations civiques qui eurent lieu au convoi de Lallemand et à celui de Camille Jordan. En 1822, M. Jouffroy fut destitué; M. Dubois l'était déjà. En 1823, notre philosophe écrivait dans la solitude cet article, *Comment les Dogmes finissent,* où éclatent la vertu et la foi frémissantes sous la persécution, où retentit dans le langage de la philosophie comme un écho sacré des catacombes. M. Jouffroy ne s'est jamais élevé à une plus grande hauteur d'audace que dans cette inspiration refoulée; depuis il s'est épanché, étendu, élargi, en descendant à la manière des fleuves, dont le flot peut s'accroître, mais ne regagne

plus le niveau de la source. — En septembre 1824, le *Globe* fut fondé.

Il semble aujourd'hui, à ouïr certaines gens, que *le Globe* n'eut pour but que de faire arriver plus commodément au pouvoir messieurs les doctrinaires grands et petits, après avoir passé six longues années à s'encenser les uns les autres. Peu de mots remettront à leur place ces ignorances et ces injures. M. Dubois, destitué, traduisait la Chronique de Flodoard pour la collection de M. Guizot, écrivait quelques articles aux *Tablettes Universelles*, qui trop tôt manquèrent, se dévorait enfin dans l'intimité d'hommes fervens, étouffés comme lui, et dans les conversations brûlantes de chaque jour. M. Leroux, qui, après d'excellentes études faites à Rennes au même collége que M. Dubois, et avant de prendre rang comme une des natures de penseur les plus puissantes et les plus ubéreuses d'aujourd'hui, était simplement ouvrier typographe; M. Leroux avait imaginé, avec M. Lachevardière, imprimeur, d'entreprendre un journal utile, composé d'extraits de littérature étrangère, d'analyses des principaux voyages et de faits curieux et instructifs rassemblés avec choix. Il communiqua son cadre d'essai à M. Dubois, qui jugea que, dans cette simple idée de magasin à l'anglaise, il n'y avait pas assez de chance d'action, qu'il fallait y implanter une portion de doctrine, y introduire les questions de liberté littéraire, se poser contre la littérature impériale, et sans songer à la politique puisqu'on était en pleine censure, fonder du moins une critique nouvelle et philosophique. Des deux idées combinées de MM. Leroux et Dubois, naquit *le Globe*; mais celle de M. Dubois, bien que venue à l'occasion de l'autre, était évidemment l'idée active, saillante et nécessaire; aussi imprima-t-il au *Globe* le caractère de sa propre physionomie. M. Leroux y maintint toutefois sur le second plan l'exécution de son projet; et toute cette matière de voyages, de faits étrangers, de particularités scientifiques, qui occupa long-temps les premières pages du *Globe* avant l'invasion de la politique quotidienne, était ménagée par lui. Sous le rapport des doctrines et de l'influence morale, M. Leroux ne se fit d'ailleurs au *Globe*, jusqu'en 1830, qu'une position bien inférieure à ses rares mérites et à sa portée d'esprit; par modestie, par fierté,

cachant des convictions entières sous une bonhomie qu'on aurait dû forcer, il s'effaça trop; quatre ou cinq morceaux de fonds qu'il se décida à y écrire, frappèrent beaucoup, mais ne l'y assirent pas au rang qu'il aurait fallu. Il dirigeait le matériel du journal, mais en fait d'idées il y passa toujours plus ou moins pour un rêveur. Ses opinions, afin de prévaloir, avaient besoin d'arriver par M. Dubois.

M. Dubois s'était donc mis à l'œuvre en septembre 1824, secondé de M. Leroux, et moyennant les avances financières de M. Lachevardière. MM. Jouffroy et Damiron, ses amis intimes, ne pouvaient lui manquer. M. Trognon travailla aussi dès les premiers numéros. Comme il y avait exposition de peinture au début, M. Thiers se chargea d'en rendre compte; sauf ce coup de main du commencement, il ne donna rien depuis au journal. M. Mérimée donna quelque chose d'abord, mais ne continua pas sa collaboration. Quelques jeunes gens, élèves distingués de MM. Jouffroy et Damiron, entrèrent de bonne heure, parmi lesquels MM. Vitet et Duchâtel, qui n'étaient pas plus des doctrinaires alors que M. Thiers. Ils connaissaient les doctrinaires sans doute, ils étaient liés, ainsi que leurs maîtres, avec M. Guizot, avec M. de Broglie, peut-être de loin avec M. Royer-Collard. Personne dans cette réunion commençante n'en était aux préjugés brutaux et aux déclamations ineptes du *Constitutionnel*. Mais par M. Dubois, ame du journal, un vif sentiment révolutionnaire et girondin se tenait en garde; et dès que la censure fut levée, cette pointe généreuse perça en toute occasion. M. de Rémusat, le plus doctrinaire assurément des rédacteurs du *Globe* par la subtilité de son esprit, par ses habitudes et ses liens de société, ne toucha longtemps que des sujets de pure littérature et de poésie; ce qu'il faisait avec une souplesse bien élégante. M. Duvergier de Hauranne n'avait pas à un moindre degré la préoccupation littéraire, et son zèle spirituel s'attaquait, dans l'intervalle de ses voyages d'Italie et d'Irlande, à des points délicats de la controverse romantique. Ce n'est guère à M. Magnin toujours net et progressif, ou à M. Ampère survenu plus tard et adonné aux excursions studieuses, qu'on imputera un rôle dans la prétendue ligue. *Le Globe* n'a pas été fondé, et n'a pas grandi sous le patronage des doctrinaires,

c'est-à-dire des trois ou quatre hommes éminens, à qui s'adressait alors ce nom. La bourse de M. Lachevardière, l'idée de M. Leroux, l'impulsion de M. Dubois, voilà les données primitives; des jeunes gens pauvres, des talens encore obscurs, des proscrits de l'Université, ce furent les vrais fondateurs; la génération des salons qui s'y joignit ensuite n'étouffa jamais l'autre.

Le public, qui aime à faire le moins de frais possible en renommée, et qui est dur à accepter des noms nouveaux, voyant *le Globe* surgir, tenta d'en expliquer le succès, et presque le talent, par l'influence invisible et suprême de quelques personnages souvent cités. Ces personnages étaient sans doute bienveillans au *Globe*, mais cette bienveillance, tempérée de blâme fréquent ou même d'épigrammes légères, ne justifiait pas l'honneur qu'on leur en faisait. Financièrement, lorsqu'en 1828, *le Globe* devenant tout-à-fait politique, M. Lachevardière retira ses capitaux, M. Guizot, seul parmi les doctrinaires d'alors, prit une action. M. de Broglie aida au cautionnement; mais c'était un simple placement de fonds sans enjeu. Du reste, occupés de leurs propres travaux, ces messieurs n'ont jamais contribué de leur plume à l'illustration du journal; une seule fois, s'il m'en souvient, M. Guizot écrivit une colonne officieuse sur un tableau de M. Gérard; peut-être a-t-il récidivé pour quelque autre cas analogue, mais c'est tout. M. de Barante n'a fait qu'un seul article : M. de Broglie n'y a jamais écrit. Les prétendus patrons hantaient si peu ce lieu-là, qu'il a été possible à l'un des rédacteurs assidus de n'avoir pas, une seule fois durant les six ans, l'honneur d'y rencontrer leur visage. La verdeur de certains articles allait, de temps à autre, éveiller leur sévérité et raviver les nuances. M. Royer-Collard réprouva hautement l'article pour lequel M. Dubois fut mis en cause et condamné, quelques mois avant juillet 1830. M. Cousin lui-même, bien que plus rapproché du journal par son âge et par ses amis, s'en séparait crument dans la conversation; il ne répondait pas de ses disciples, il censurait leur marche, et savait marquer plus d'un défaut avec quelque trait de cette verve incomparable, qu'on lui pardonne toujours, et que *le Globe* ne lui paya jamais qu'en respects.

Si l'on examine enfin l'allure et le langage du *Globe* depuis qu'il

devint expressément politique, c'est-à-dire sous les ministères Martignac et Polignac, on y trouve une hardiesse, une fermeté de ton qu'aucun organe de l'opposition d'alors n'a surpassées. Le ministère Martignac y fut attaqué de bonne heure avec une exigence dont MM. de Rémuzat, Duchâtel et Duvergier de Hauranne ont quelque droit aujourd'hui de s'étonner. La question des jésuites et de la liberté absolue d'enseignement prêta jusqu'au bout, sous la plume de M. Dubois, à une controverse, excentrique si l'on veut, et par trop chevaleresque pour le moment, mais du moins aussi peu doctrinaire que possible. M. de Rémuzat, qui traita presque seul la politique des derniers mois avant juillet, durant la prison de M. Dubois, ne détourna pas un seul instant le journal de la ligne extrême où il était lancé; vers cette fin de la lutte, toutes les pensées n'en faisaient qu'une pour la délivrance. Il semblait même qu'il y eût dans cette rédaction du *Globe* des vues et des ressources d'avenir plus vastes qu'ailleurs. Quand M. Thiers, au début du *National*, développait sa théorie constitutionnelle, et venait professer Delolme comme résumé de son Histoire de la Révolution, ces articles ingénieux étaient regardés comme de purs jeux de forme et des fictions un peu vaines au prix de la grande question populaire et sociale; et ce n'était pas M. Dubois seulement qui jugeait ainsi, c'était M. Duchâtel ou tout autre. S'il y avait alors dissidence marquée, division au *Globe* en quelque matière, cette dissidence portait, le dirai-je? sur la question dite romantique. L'école romantique des poètes ne put jamais faire irruption au *Globe*, et le gagner comme organe à elle; mais elle y avait des alliés et des intelligences. M. Leroux, M. Magnin, et celui qui écrit ces lignes, penchaient plus ou moins du côté novateur en poésie; MM. Dubois, Duvergier, de Rémuzat, et l'ensemble de la rédaction étaient en méfiance, quoique généralement bienveillans. Tous ces petits mouvemens intérieurs se dessinèrent avec feu à l'occasion du drame de *Hernani*, qui eut pour résultat d'augmenter la bienveillance. Mais hélas! rapprochement littéraire, union politique, tout cela manqua bientôt.

Au *Globe*, M. Jouffroy tint une grande place; il était le philosophe généralisateur, le dogmatique par excellence, de même que M. Damiron était le psychologue analyste et sagace, de même

que M. Dubois était le politique ému et acéré, le critique chaleureux. Indépendamment des articles recueillis dans le volume des *Mélanges*, M. Jouffroy en a écrit plusieurs sur des sujets d'histoire ou de géographie, et y a porté sa large manière. Il cherchait à tirer des antécédens historiques, des conditions géographiques et de l'esprit religieux des peuples, la loi de leur mouvement et de leur destinée. Les résultats les plus généraux de ses méditations à ce sujet sont consignés dans deux leçons d'un cours particulier professé par lui en 1826 (*de l'État actuel de l'Humanité*). Il ne s'y interdisait pas, comme il l'a trop fait depuis, l'impulsion active et stimulante, l'appel à l'énergie morale d'un chacun; il n'y imposait pas, comme dans ses articles sur mistriss Trolloppe, le calme et le quiétisme brahminique aux assistans éclairés, sous peine de déchéance aveugle et de *fatuité*. Au contraire il y marquait l'initiative à la civilisation chrétienne et le devoir d'agir à chacun de ses membres; il y disait avec plainte : « Comment aurions-nous des « hommes politiques, des hommes d'état, quand les questions « dont la solution réfléchie peut seule les former ne sont pas même « posées, pas même soupçonnées de ceux qui sont assis au gou- « vernail; quand, au lieu de regarder à l'horizon, ils regardent à « leurs pieds; quand, au lieu d'étudier l'avenir du monde, et dans « cet avenir celui de l'Europe, et dans celui de l'Europe la mission « de leur pays, ils ne s'inquiètent, ils ne s'occupent que des détails « du ménage national.... Nous ne concevons pas que tant de gens « de conscience se jettent dans les affaires politiques, et poussent « le char de notre fortune dans un sens ou dans un autre, avant « d'avoir songé à se poser ces grandes questions.... Je sais que la « marche de l'humanité est tracée, et que Dieu n'a pas laissé son « avenir aux chances des faiblesses et des caprices de quelques « hommes. Mais ce que nous ne pouvons empêcher ni faire, nous « pouvons du moins le retarder ou le précipiter par notre mauvaise « ou notre bonne conduite. Dans les larges cadres de la destinée « que la Providence a faite au monde, il y a place pour la vertu et « la folie des hommes, pour le dévouement des héros et l'égoïsme « des lâches. »

C'était dans sa chambre de la rue du Four-Saint-Honoré, à l'ouverture d'un des cours particuliers auxquels le confinait l'interdic-

tion universitaire, que M. Jouffroy s'exprimait ainsi. Ces cours privés étaient fort recherchés; quelques esprits déjà mûrs, des camarades du maître, des médecins depuis célèbres, une élite studieuse des salons, plusieurs représentans de la jeune et future pairie, composaient l'auditoire ordinaire, peu nombreux d'ailleurs, car l'appartement était petit, et une réunion plus apparente serait aisément devenue suspecte avant 1828. On se rendait, une fois par semaine seulement, à ces prédications de la philosophie; on y arrivait comme avec ferveur et discrétion; il semblait qu'on y vînt puiser à une science nouvelle et défendue, qu'on y anticipât quelque chose de la foi épurée de l'avenir. Quand les quinze ou vingt auditeurs s'étaient rassemblés lentement, que la clé avait été retirée de la porte extérieure, et que les derniers coups de sonnette avaient cessé, le professeur, debout, appuyé à la cheminée, commençait presque à voix basse, et après un long silence. La figure, la personne même de M. Jouffroy est une de celles qui frappent le plus au premier aspect, par je ne sais quoi de mélancolique, de réservé, qui fait naître l'idée involontaire d'un mystérieux et noble inconnu. Il commençait donc à parler; il parlait du Beau, ou du Bien moral, ou de l'immortalité de l'ame; ces jours-là, son teint plus affaibli, sa joue légèrement creusée, le bleu plus profond de son regard, ajoutaient dans les esprits aux réminiscences idéales du Phédon. Son accent, après la première moitié assez monotone, s'élevait et s'animait; l'espace entre ses paroles diminuait ou se remplissait de rayons. Son éloquence déployée prolongeait l'heure et ne pouvait se résoudre à finir. Le jour qui baissait agrandissait la scène; on ne sortait que croyant et pénétré, et en se félicitant des germes reçus. Depuis qu'il professe en public, M. Jouffroy a justifié ce qu'on attendait de lui; mais, pour ceux qui l'ont entendu dans l'enseignement privé, rien n'a rendu ni ne rendra le charme et l'ascendant d'alors.

M. Jouffroy en était, en ces années-là, à cette période heureuse où luit l'étoile de la jeunesse, à la période de nouveauté et d'invention; il se sentait, à l'égard de chaque vérité successive, dans la fraîcheur d'un premier amour; depuis, il se répète, il se souvient, il développe. Le malheur a voulu qu'avec sa facilité de parler et son indolence d'écrire, il ait improvisé ses leçons les plus neuves, et

qu'elles n'aient nulle part été fixées dans leur verve délicate et leur vivacité naissante. M. Jouffroy se détermine malaisément à écrire, bien qu'une fois à l'œuvre sa plume jouisse de tant d'abondance. Il n'a publié d'original que la préface en tête des *Esquisses morales* de Stewart, et ses articles, la plupart recueillis dans les *Mélanges* : l'introduction promise des œuvres de Reid n'a pas paru. Philosophe et démonstrateur éloquent encore plus qu'écrivain, la forme, qui a tant d'attrait pour l'artiste, convie peu M. Jouffroy; il souffre évidemment et retarde le plus possible de s'y emprisonner; il la déborde toujours. La lutte étroite, la joûte de la pensée et du style ne lui va pas. Il ne s'applique point à la fermeté de Pascal; sa forme, à lui, quand il lui en faut une, est belle et ample, mais *lâchée*, comme on dit.

Saint Jérôme appelle quelque part saint Hilaire, évêque de Poitiers, *le Rhône de l'éloquence gauloise*. M. Jouffroy serait bien plutôt une Loire épanouie qu'un Rhône impétueux, comme elle lent, large, inégalement profond, noyant démesurément ses rives.

M. Jouffroy, entré à la Chambre depuis deux ans, a montré peu d'inclination pour la politique, et s'est à peine efforcé d'y réussir. On le conçoit; dans ses habitudes de pensée et de parole, il a besoin d'espace et de temps pour se dérouler, et de silence en face de lui. Il avait contre son début, dans cette assemblée assez vulgaire, d'être suspect de métaphysique dès le moindre préambule. Et pourtant la parole, hardiment prise en deux ou trois occasions, eût vaincu ce préjugé; M. Jouffroy aurait eu beau jeu à entamer la question européenne selon ses idées de tout temps, à tracer le rôle obligé de la France, et à flétrir pour le coup la politique *de ménage* à laquelle on l'assujétit : il n'en a rien fait, soit que l'humeur contemplative ait prédominé et l'ait découragé de l'effort individuel, soit que, voyant une Chambre si ouverte à entendre, il ait souri sur son banc avec dédain.

Car, malgré tout le progrès de la disposition contemplative, il y a en M. Jouffroy le côté dédaigneux, ironique, l'ancien côté actif refoulé, qui se fait sentir amèrement par retours, et qui tranche, comme un éclair, sur un grand fonds de calme et d'ennui. Il y a le vieil homme, qui fut sévère au passé, hostile aux révélations, l'ad-

versaire railleur du baron d'Eckstein, le philosophe qui ignore et supprime ce qui le gêne, comme Mallebranche supprimait l'histoire. Il y a l'aristocratie du penseur et du montagnard, froideur et hauteur, le premier mouvement susceptible et chatouilleux, la lèvre qui s'amincit et se pince, une rougeur rapide à une joue qui soudain pâlit.

Mais il y a tout aussitôt et très habituellement le côté bon, plébéien, condescendant, explicatif et affectueux, qui s'accommode aux intelligences, qui, au sortir d'un paradoxe presque outrageux, vous démontre au long des clartés et sait y démêler de nouvelles finesses; une disposition humaine et morale, une bienveillance qui prend intérêt, qui ne se dégoûte ni ne s'émousse plus. L'idée de devoir préside à cette noble partie de l'ame que nous peignons; si le premier mouvement s'échappe quelquefois, la seconde pensée répare toujours.

Outre les travaux et écrits ultérieurs qu'on a droit d'espérer de M. Jouffroy, il est une œuvre qu'avant de finir nous ne pouvons nous empêcher de lui demander, parce qu'il nous y semble admirablement propre, bien que ce soit hors de sa ligne apparente. On a reproché à quelques endroits de sa psychologie de tenir du roman; nous sommes persuadé qu'un roman de lui, un vrai roman serait un trésor de psychologie profonde. Qu'il s'y dispose de longue main, qu'il termine par là un jour! il s'y fondera à côté de la science une gloire plus durable; Pétrarque doit la sienne à ses vers vulgaires, qui seuls ont vécu. Un roman de M. Jouffroy, (et nous savons qu'il en a déjà projeté), ce serait un lieu sûr pour toute sa psychologie réelle qui consiste, selon nous, en observations détachées plutôt qu'en système; ce serait un refuge brillant pour toutes les facultés poétiques de sa nature qui n'ont pas donné. Je la vois d'ici d'avance, cette histoire du cœur. L'exposition serait lente, spacieuse, aérée, comme celles de l'Américain dont l'auteur a tant aimé la prairie et les mers. Il y aurait dès l'abord des pâturages inclinés et de ces tableaux de mœurs antiques que savent les hommes des hautes terres. Les personnages surviendraient dans cette région avec harmonie et beauté. Le héros, l'amant, flotterait de la passion à la philosophie, et on le suivrait pas à pas dans ses défaillances touchantes et dans ses reprises généreuses. Comme l'amitié, comme

l'amour naissant qui s'y cache, se revêtiraient d'un coloris sans fard, et nous livreraient quelques-uns de leurs mystères par des aspects applanis! Comme les pâles et arides intervalles s'étendraient avec tristesse jusqu'au sein des vertes années! Que la lutte serait longue, marquée de sacrifice, et que le triomphe du devoir coûterait de pleurs silencieux! Allez, osez, ô Vous dont le drame est déjà consommé au dedans; remontez un jour en idée cette Dôle avec votre ami vieilli; et là, non plus par le soleil du matin, mais à l'heure plus solennelle du couchant, reposez devant nous le mélancolique problème des destinées; au terme de vos récits abondans et sous une forme qui se grave, montrez-nous le sommet de la vie, la dernière vue de l'expérience, la masse au loin qui gagne et se déploie, l'individu qui souffre comme toujours, et le divin, l'inconsolé désir ici-bas du poète, de l'amant et du sage!

SAINTE-BEUVE.

AHASVERUS,

Mystère [1];

ET DE LA NATURE DU GÉNIE POÉTIQUE.

> Ahasvérus est l'homme éternel : tous lui ressemblent. Ton jugement sur lui nous servira pour eux tous.
>
> (QUATRIÈME JOURNÉE.)

Toutes les fois que le génie vient à réaliser dans l'art une conception long-temps rêvée, toutes les fois qu'il revêt d'une forme sensible et saisissable une fantaisie jusque-là invisible et flottante dans la pensée humaine; (que cette forme soit pittoresque, poétique ou musicale; que l'œuvre soit une partition de Mozart, un poème de Dante Aligiheri, ou une figure sculptée par Michel-Ange;) dès que cette idée est passée du monde de l'esprit dans celui de l'art et des formes, on peut dire d'elle et de l'ouvrier ce que l'Ecriture a dit de l'artiste par excellence, du poète éternel, après qu'il eut lancé dans l'espace son sublime et incompréhensible ouvrage : *tra-*

(1) Un volume in-8°; au bureau de la *Revue*.

didit mundum disputationi. C'est le propre du beau dans l'art, comme du vrai dans la science, de soulever, à sa naissance, les plus vives oppositions, et de ne s'établir dans l'admiration, comme la vérité dans la croyance, qu'après une lutte opiniâtre et prolongée. Et, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que dans ce conflit de l'enthousiasme et de la routine, de la prose et de la poésie, la violence de la lutte est en raison de l'excellence de l'œuvre qui la provoque. On n'a pas oublié la longue querelle qui s'éleva, vers la fin du XVIIe siècle, à Paris et à Londres, au sujet des poésies homériques; Pindare, Eschyle, Aristophane, Platon, Hérodote lui-même n'ont guère été jugés d'une manière plus calme et plus unanime. Nous avons vu la poésie biblique traitée dans un même siècle de sublime et de ridicule. On sait quels jugemens ineptes le *Cid* eut à subir, quelles risées dédaigneuses ont insulté *Athalie*; Ossian fut sous le directoire un objet de division et presque une cocarde de parti; Shakspeare et Schiller ont allumé, sous la restauration, des animosités violentes. Grimm et Rousseau ont rendu immortelles les querelles musicales du dernier siècle; dans les arts du dessin, les dissidences de systèmes et d'écoles ne sont, de nos jours, guère moins passionnées. C'est un malheur peut-être; mais l'esprit humain est ainsi fait. Il y a plus, toutes choses dont on ne dispute pas, toute œuvre à qui le temps et la discussion ne font pas péniblement sa renommée, toute création qui ne conquiert pas, un à un, ses admirateurs, comme *Atala*, *René*, *Oberman*, les *Méditations* de Lamartine (pour ne parler ici que des résistances surmontées), toutes compositions qu'on envisage, à la première vue, de sang-froid, sans frémissemens d'impatience, sans cris de surprise, sans vertige de la pensée, peut bien être un œuvre raisonnable, de bon sens, de talent même, mais est assurément sans poésie, sans durée probable, sans action possible sur l'avenir. Comme saint Paul, nous n'adorons guère que ce que nous avons blasphémé.

Nous sommes bien trompés, ou ce gage de vitalité que donne aux productions de l'art la vivacité même des attaques dont elles sont l'objet, ne manquera pas à la grande fresque épique que vient de terminer M. Quinet. Nous n'avons pas la prétention de prophétiser ici la mesure du succès qui lui est réservé; nous igno-

rons absolument quelle part de la faveur publique *Ahasvérus* doit obtenir. Un mouvement du télégraphe, un franc de hausse ou de baisse, le succès d'un vaudeville, peuvent absorber, pour le moment, tout ce qu'il y a chez nous d'attention disponible; mais, à en juger d'après l'impression produite par les fragmens que la *Revue des deux mondes* a publiés (1), nous sommes persuadés qu'*Ahasvérus* ne peut manquer de faire, un peu plus tôt ou un peu plus tard, une sensation profonde, et de rouvrir, au moins pour quelque temps et pour quelques-uns, le champ fermé, depuis trois ans, des discussions théoriques.

Il y a, en effet, dans cette œuvre si inattendue, si poétique, et, par cela même, si propre à désorienter la routine, tout ce qui peut exciter l'admiration et aiguiser le sarcasme. Le fond et la forme, la pensée et la langue, le corps et le vêtement, tout, dans cet ouvrage, est empreint de force et éblouissant de nouveauté. Mais, il faut le dire, il y a excès de couleurs, abus de l'effet, dédain trop prononcé des demi-teintes et des ombres. Ici, tout se presse, tout scintille et bouillonne. Au bruit de ce torrent lyrique, au fracas de cette cataracte d'écumante poésie, la pensée même accoutumée aux jets les plus hardis de l'imagination, hésite à traverser ce tourbillon, et se cabre devant ces vagues. Ce n'est point ici de la poésie contenue, reposée, qui coule majestueusement entre ses rives; c'est de la poésie enivrée, échevelée, ruisselante, qui dévore son lit, et nous porte, avec la rapidité de l'éclair, aux dernières limites du connu. Dans ce voyage, par-delà les temps et les mondes, bien peu d'entre nous ont la vue assez ferme pour ne pas se troubler, ou pour jouir, dans cette course, de leur propre vertige. Et ne cherchez dans l'art contemporain rien qui nous prépare à ces impressions. Byron, Goethe, Victor Hugo, qui ont creusé si profondément dans l'ame humaine, n'ont guère atteint l'infini au-delà du cœur et du cerveau de l'homme. M. Edgar Quinet cherche surtout l'infini dans la nature; c'est le secret de la création qu'il poursuit. Sans doute Goethe, Byron, MM. de Châteaubriand et de Lamartine, sont habiles à saisir les reflets de l'ame humaine dans les grands phénomènes naturels et à retrouver dans

(1) Livraison du 1er octobre 1833.

le cœur humain l'image des grands spectacles de la création ; mais ce sont visiblement de nouveaux aspects de l'homme qu'ils cherchent dans la nature. Le point de vue de M. Quinet est moins exclusivement humain. Son spiritualisme ne s'arrête à aucun échelon dans la série des êtres. Il interroge l'ame de l'Océan, la pensée des étoiles, la voix des fleurs, la désolation du désert, avec autant d'amour que l'esprit des races, la voix des âges, les passions de la foule, la pensée des cathédrales. Sa vocation est de déchiffrer les grands caractères que le doigt de l'Éternel a imprimés sur toutes choses, et de traduire en vibrations poétiques les sons que le monde exhale du sein de tous les élémens et de toutes les créatures. Prédisposé par une organisation contemplative, préparé par de fortes études, par de nombreux voyages (1), exercé par une longue fréquentation du génie de Herder dont il a traduit le chef-d'œuvre (2), M. Quinet s'est fait une manière à part où l'élément, que j'appellerai cosmogonique, est le fait dominant. Il n'a de commun avec les écrivains célèbres de notre époque que le talent d'agir avec puissance sur l'imagination.

Et, à ce propos, félicitons l'art actuel d'avoir compris enfin que les ouvrages dits, fort improprement jusqu'à cette heure, d'imagination, doivent être composés dans la vue de plaire à l'imagination. Cet heureux changement dans l'art date des premières années du dix-neuvième siècle. A la suite des grandes commotions sociales qui ont ébranlé l'Europe, de 1792 à 1816, nous avons fini par nous apercevoir que l'homme, même sous notre ciel tempéré, n'est pas seulement doué de raison et de sensibilité; qu'il y a encore en lui une autre faculté tout-à-fait distincte de ses deux compagnes, une faculté dont l'analyse a été à peu près oubliée par la philosophie écossaise et kantienne; faculté plus énergique assurément et plus exigeante sous d'autres climats, mais qui, même sous le nôtre, a besoin d'exercice et d'alimens. Toute l'école poétique actuelle, dont M. de Châteaubriand est le chef et le père, reconnaît pour

(1) Voyez : *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité;* 1 vol. in-8°, chez Levrault.

(2) *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, 3 vol. in-8°, chez Levrault.

premier dogme que l'imagination est la source de toute poésie. Pour elle, une des plus importantes lois de l'art est que l'imagination doit teindre de ses couleurs la raison elle-même et la sensibilité. Le XVIIIe siècle, au contraire, avait poussé si loin le culte exclusif du rationalisme et de la sentimentalité, qu'il n'avait pas laissé de place à la poésie. Aussi, qu'a produit l'art de cette époque? Des tragédies philosophiques, des romans déclamatoires, des odes morales et des drames bourgeois. Dans tout cela, il y a peu de chose pour la poésie et l'art; car l'art et la poésie, tels que nous les comprenons, n'ont pas à agir directement sur la sensibilité et la raison, comme l'éloquence et la philosophie, mais doivent s'adresser à l'imagination et n'agir sur la raison et la sensibilité que secondairement et par contre-coup. Le XVIIIe siècle avait une telle aversion de la fantaisie, qu'il l'avait bannie même d'un art qui n'existe que par et pour elle. Il avait réduit la musique à n'être qu'une déclamation un peu plus sonore, un peu plus accentuée, mais presque aussi restreinte dans ses effets que la voix parlée. Aussi, supposez qu'un auditoire de 1770, accoutumé à trouver dans le principe de l'imitation vocale les motifs de tous les chants d'un opéra, eût été, par impossible, transporté brusquement, et sans transition, devant une de ces partitions inspirées et vraiment musicales, dans lesquelles le compositeur charme d'abord l'oreille et enivre l'imagination, pour arriver plus sûrement ensuite à toucher le cœur, un tel auditoire se serait perdu dans cette route détournée; il n'aurait rien compris à cette manière indirecte, mais infaillible, de frapper l'ame; il eût déclaré les mélodies de Weber et de Rossini extravagantes, et eût accusé de folie le maestro et les chanteurs. Dans ces fantaisies enivrantes, il n'eût pas reconnu la voix humaine; il aurait cru entendre le bruit des vagues ou des chants d'oiseaux.

L'esprit seul, l'*humour,* comme disent les Anglais, porté au XVIIIe siècle jusqu'à la poésie dans Voltaire et dans Beaumarchais, produisit alors sur les masses cet ébranlement de la pensée, cet enivrement intellectuel, ce plaisir désintéressé que nous cause, dans l'ordre poétique, un conte arabe, une comédie d'Aristophane, une ballade de Burger, un chœur d'Eschyle. Cette faculté lyrique, ce pouvoir d'ébranler l'imagination qui nous a trop manqué jusqu'à ces derniers temps, les anciens l'ont possédé au suprême degré. Ils

regardaient le pouvoir dithyrambique comme la poésie élevée à sa plus haute puissance. Chez eux, les facultés de l'imagination étaient l'objet d'un culte; ses dons étaient réputés divins. Ils laissèrent même pénétrer induement l'imagination dans des genres où elle ne devait avoir que peu ou point d'accès, dans l'histoire et dans la critique, par exemple. Chez nous, au contraire, l'imagination, ce pouvoir créateur, cet instinct investigateur souvent si merveilleux et si sûr, a été long-temps subordonné à la plus restrictive de nos facultés. On croyait, dans le dernier siècle, être suffisamment poli avec l'imagination en l'appelant, avec Mallebranche, la folle du logis; on ne lui permettait que le conte de fée. Mais ce dédain ne pouvait durer; la nature ne perd pas ainsi ses droits : l'homme ne possède pas aujourd'hui une faculté de moins qu'il y a mille ans. Au bruit du canon des Pyramides, de Marengo, de la Moskowa, nos imaginations, un instant engourdies, se sont réveillées. Nous n'avons pas touché impunément le sol de l'Égypte et battu des mains à la vue des murs de Thèbes; nous ne nous sommes pas assis impunément au foyer de l'Allemagne, cette terre de la rêverie; nous n'avons pas bivouaqué impunément sous les créneaux moresques de l'Alhambra; Napoléon n'a pas fait inutilement appel à cette faculté qui enfante des miracles. Après le grand drame de l'Empire et de Sainte-Hélène, la France eût été la plus idiote des nations si elle se fût rendormie platement dans la poésie du XVIIIe siècle. Une ère nouvelle d'enthousiasme devait s'ouvrir, et elle s'est ouverte. Dans tout ce qui est art, la folle du logis est redevenue reine et maîtresse. Maintenons-la dans sa royauté, mais empêchons qu'elle ne s'élance hors de ses frontières. Ne la laissons pas rentrer dans les positions qu'elle a justement perdues, dans l'histoire, dans la philosophie, dans la critique; sa part est assez belle pour qu'elle s'y tienne. Tout ce que la science n'a pas éclairé, voilà son empire. Tout le côté inexploré de l'intelligence, tous les siècles obscurs de l'histoire lui appartiennent. Jamais circonscriptions ne furent mieux établies; jamais hémisphères n'ont été plus nettement séparés. Géographes de l'intelligence, écrivez sur la carte de l'esprit humain : à ce pôle, la science; à cet autre pôle, la poésie.

Il ne fallait pas moins que la révolution intellectuelle qui a réintégré l'imagination dans tous ses droits, pour qu'on pût songer

à demander un ouvrage sérieux et poétique à la fable populaire du *Juif errant*. Avant la chanson de Béranger sur ce vieux conte, cette légende n'avait inspiré chez nous que quelques romans critiques qui n'ont obtenu aucun succès. En Allemagne, au contraire, pays de foi, de récits merveilleux, d'histoires surnaturelles, ce sujet a tenté le génie des plus grands poètes. Aucun d'eux, il est vrai, n'a pu terminer l'œuvre; mais plusieurs, comme nous le verrons, l'ont ébauchée. En France, et à Paris surtout, où l'on est assez peu soucieux de la littérature ambulante que les porte-balles de nos campagnes colportent dans les hameaux, c'est à peine si les plus curieux d'entre nous ont jamais lu *l'Admirable histoire du Juif errant, qui, depuis l'an 33 jusqu'à l'heure présente, ne fait que marcher*. Tel est pourtant le titre d'un opuscule de quinze à vingt pages, imprimé sur papier gris et réimprimé tous les ans, suivi d'une complainte, et précédé d'une image gravée sur bois, petit livret qui peut bien ne pas se rencontrer dans nos bibliothèques savantes, mais qui ne manque, croyez-moi, dans l'armoire en noyer d'aucun villageois. L'étrange aventure qu'il contient n'est rapportée ni dans les évangiles approuvés, ni dans les évangiles apocryphes, ni dans les Actes des Apôtres, ni dans les œuvres d'aucun des anciens pères de l'Église. Quelle est donc l'origine et la date de cette légende? Je la crois, comme celle du voile de sainte Véronique, et, généralement, comme toutes les histoires relatives à la Passion, née vers le IVe siècle, à Constantinople, et contemporaine de sainte Hélène et de la découverte de la vraie croix. Mais ces traditions sont restées long-temps orales. Marianus Scotus, au XIe siècle, est le premier écrivain qui donne le récit du voile de sainte Véronique, d'après un certain Methodius, qui le lui avait communiqué (1). Au XIIIe siècle, Matthieu Paris, moine de Saint-Alban, a le premier, je crois, mentionné dans sa grande histoire d'Angleterre, une des versions relatives au Juif errant : je dis une, car il existe de ce récit au moins deux versions fort différentes. Celle que nous a conservée Matthieu Paris avait cours en Orient. La voici, un peu abrégée.

« Cette année (1229), un archevêque de la Grande Arménie

(1) Voyez Zedler, *Universal Lexicon*.

vint en Angleterre visiter les reliques des saints et les lieux vénérables, comme il avait fait dans d'autres contrées. Il était porteur de lettres de recommandation du pape pour les hommes religieux et les prélats de ce royaume. S'étant rendu à Saint-Alban pour adresser ses prières au protomartyr de l'Angleterre, il fut reçu avec honneur par l'abbé et par le couvent. Pendant son séjour en ce lieu, il fit à ses hôtes plusieurs questions relatives aux rits et coutumes de l'Angleterre, et en revanche leur raconta plusieurs particularités de son pays. On l'interrogea, entre autres choses, sur ce fameux Joseph dont il est si souvent question parmi les hommes; sur ce Joseph qui fut présent à la Passion du Christ, et qui existe encore comme une preuve vivante de la foi chrétienne. On lui demanda s'il ne l'avait jamais vu, ou s'il n'en avait pas entendu parler. Un officier de la suite de l'archevêque, natif d'Antioche, qui lui servait d'interprète, et qui était connu de Henri Spigurnel, un des domestiques du seigneur abbé, répondit dans la langue qu'on parlait en France (*gallicanâ linguâ*), que son maître connaissait parfaitement cet homme, et que même un peu avant son départ pour l'Occident, il l'avait reçu à sa table. Quant à ce qui s'était passé entre ce Joseph et Jésus-Christ, voici le récit de l'Arménien : Lorsque Jésus fut entraîné par les Juifs hors du prétoire pour être crucifié, Cartaphilus, portier de Ponce-Pilate, le poussa avec le poing par le dos, en lui disant d'un ton de mépris : Jésus, marche plus vite; pourquoi t'arrêtes-tu? Alors le Christ, fixant sur cet homme un regard triste et sévère, lui répondit : Je marche comme il est écrit, et je me reposerai bientôt; mais toi, tu marcheras jusqu'à ma venue. Au moment de la Passion, Cartaphilus avait environ trente ans; toutes les fois qu'il atteint sa centième année il tombe dans une sorte d'extase d'où il sort rajeuni et revenu à l'âge qu'il avait au jour de son arrêt. Cartaphilus se convertit à la foi chrétienne; il fut baptisé par Ananias, le même qui baptisa saint Paul, et il fut appelé Joseph. Il habite ordinairement dans l'une et l'autre Arménie; c'est un homme pieux et de conversation édifiante; il vit surtout avec les évêques; il parle peu, et seulement quand il en est requis par de hauts dignitaires de l'église ou par de saints personnages; alors il donne de curieux détails sur la Passion et la résurrection du Christ, sur

le symbole, la dispersion et la prédication des apôtres, et cela *sine risu et omni levitate verborum*. Enfin, le digne archevêque, ajoute Matthieu Paris, *narrationem sigillo rationis confirmavit*, de sorte qu'il n'y a pas à douter de la moindre partie de cette relation; le tout étant d'ailleurs attesté par un brave chevalier, Richard d'Argenton (1), qui avait visité l'Orient, et qui mourut ensuite évêque (2) ».

Ce récit diffère, sur plusieurs points, de la tradition occidentale. L'archevêque d'Arménie nomme le juif coupable Cartaphilus, et le suppose portier du prétoire, tandis que notre légende le nomme Ahasvérus, et après son baptême Buttadæus, et le fait cordonnier à Jérusalem. Je crois cette tradition beaucoup plus ancienne en Europe que celle rapportée par Matthieu Paris, qui n'a, je pense, enregistré *in extenso* la narration de l'archevêque d'Arménie, que parce qu'elle différait du récit reçu dans l'église latine. Au reste, je ne vois nulle part le nom d'Ahasvérus mentionné avant l'année 1547. Voici peut-être le plus ancien document relatif à ce personnage : c'est une lettre de Chrysostomus Dudulæus de Westphalie, écrite en 1618, à un de ses amis qui habitait Reffel (3) :

« En l'année 1547, M. Paulus de Eitzen, docteur de la Sainte-Écriture, et évêque de Schlesswig, a vu dans une église de Hambourg, un dimanche, en hiver, très mal chaussé et très mal vêtu, le vieux juif qui erre dans le monde depuis la Passion du Christ. Il lui parut d'une taille élevée, d'environ cinquante ans, ayant les cheveux longs, et pendans sur les épaules. Il assistait au sermon, et l'écoutait avec beaucoup de piété. En sortant de l'église, le docteur entra en conversation avec lui; le juif lui dit avec modestie qu'il était né à Jérusalem, où il exerçait l'état de cordonnier, qu'il se nommait Ahasvérus, et avait assisté au crucifiement de Jésus-Christ. Ensuite il parla des apôtres. Puis, il ajouta que le Christ ayant voulu se reposer du poids de sa croix en s'appuyant contre

(1) *Richardus de Argentomio*. Peut-être d'Argentan.

(2) *Matthæi Paris Historia major;* Tiguri, 1589, p. 339.

(3) Cette lettre, écrite en allemand, est citée par Martin Zeiller, *pars II, epist.* 507, *p.* 700, *seq.*

sa maison, il l'avait repoussé, et lui avait dit durement de passer son chemin, à quoi le Christ lui avait fait la réponse qui est si connue. Ce Juif avait le maintien très posé et très discret. S'il entendait blasphémer, il disait avec un soupir et dans une horrible angoisse : O malheureux homme ! malheureuse créature ! faut-il que tu abuses ainsi du nom de Dieu et de son cruel martyre? Si tu avais vu, comme moi, combien l'agonie fut pesante et amère au Christ, pour l'amour de toi et de moi, tu aimerais mieux souffrir les plus grands maux que de blasphémer son nom ! Quand on lui offrait de l'argent, jamais il ne prenait plus que deux schellings, et encore en distribuait-il sur-le-champ une partie aux pauvres, déclarant que Dieu pourvoierait bien lui-même à ses besoins. Jamais on ne l'a vu rire. Dans quelque pays qu'il allât, il en parlait toujours la langue; c'est ainsi qu'à cette époque il s'exprimait très bien en saxon. Il y a beaucoup de gens de qualité qui ont vu cet homme en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie, en Perse, en Pologne, en Suède, en Danemarck, en Écosse et en d'autres pays; comme aussi en Allemagne, à Rostock, à Weimar, à Dantzig, à Kœnigsberg. En l'année 1575 (1), deux ambassadeurs du Holstein, et particulièrement le *secretarius* Christophe Krauss, l'ont rencontré à Madrid, toujours le même de figure, d'âge, de vie et de costume; en l'année 1599, il se trouvait à Vienne, et en 1601, à Lubeck. Il a été rencontré l'an 1616, en Livonie, à Cracovie et à Moscou, par beaucoup de personnes qui se sont même entretenues avec lui ».

Ces témoignages datés de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe, ces certificats de présence, signés par des hommes graves, tels que le *secretarius* Christophe Krauss et le docteur Paulus de Eitzen, sont infiniment plus extraordinaires et plus curieux, vu leur date, que ceux que nous trouvons au XIIIe siècle dans Matthieu Paris. Il fallait que cette légende singulière eût jeté de bien profondes racines au moyen âge, pour avoir ainsi

(1) Rodolphe Bouthrays, *Botereius, regis historiographus latinus*, avocat au parlement de Paris, qui écrivit, en 1610, *De rebus in Galliâ et pene toto orbe gestis*, rapporte, liv. XI, p. 172, avec une très légère nuance d'incrédulité, l'histoire du Juif errant, et notamment son passage à Hambourg en 1564.

survécu en Allemagne à la réforme de Luther, et être restée admise presque comme une vérité de dogme, même par les communions dissidentes.

Plus près de nous encore nous trouvons des traces de cette croyance. En 1641, un baron autrichien, et en 1643 un médecin qui revenait de Palestine, ont raconté qu'un capitaine turc avait montré Joseph à un noble vénitien nommé Bianchi. Le pauvre Juif était alors retenu sous bonne garde au fond d'une crypte à Jérusalem; il était vêtu de son ancien costume romain, exactement comme au temps du Christ. Il n'avait d'autre occupation que de marcher dans la salle sans rien dire; de frapper de sa main contre le mur et quelquefois contre sa poitrine, pour témoigner son regret d'avoir frappé la sainte face du Seigneur. Je trouve ces détails dans un ouvrage anonyme publié en allemand au milieu du XVIIe siècle, sous le titre singulier de *Relation*, ou *bref récit de deux témoins vivans de la passion de notre Sauveur*.

L'idée bizarre de faire servir l'existence du Juif errant à la démonstration des vérités évangéliques, s'aperçoit déjà dans la narration de Matthieu Paris, qui se sert, en parlant de Cartaphilus, de ces mots remarquables: *Argumentum christianæ fidei*. Mais, ce qui est bien plus extraordinaire, et ce qui prouve la vitalité indestructible de cette tradition, c'est une dissertation théologique imprimée à Jena en 1668. L'auteur de cette thèse, Martin Dröscher, comme celui de l'opuscule anonyme, profite de la double tradition relative au Juif errant pour tâcher de produire *deux* témoins au lieu d'un de la passion du Christ. La majeure partie de cet opuscule est employée à établir la dualité du Juif et à prouver que Cartaphilus et Ahasvérus sont bien deux personnages différens. Quant à la vérité du fait, elle est à peine mise en question (1).

(1) Cette pièce, vraiment curieuse, est intitulée: « Dissertatio theologica de duobus testibus vivis passionis dominicæ, quam auxiliante Jesu Nazareno crucifixo, sub umbone Dn. Sebastiani Niemanni S. S. Th. D. in inclyta propter Salam academia publico eruditorum examini subjicit Martinus Dröscher ad diem xiij octobris. » Jena, 1668, in-8°. — Le savant Schudt, qui cite cette pièce dans son *Compendium historiæ judaicæ*, l'attribue par une bien singulière distraction à Sébast. Niemann.

Cette légende, créée d'abord, comme toutes les légendes, par l'imagination populaire, cette laborieuse ouvrière qui tisse incessamment sa trame poétique, détournée peu après par la scolastique, et employée aux besoins de la controverse, devait finir par rentrer dans le domaine de l'art, auquel surtout elle appartient. Un homme aujourd'hui vivant, et qui a été contemporain du Christ, un homme qui a conversé avec les premiers martyrs, qui a vu de ses yeux la chute du colosse romain, l'invasion des barbares, le moyen-âge, avec ses arts, ses croyances, ses monumens; un homme rassasié de jours et qui ne peut mourir; un homme condamné à disparaître le dernier de la création; dont les mains doivent fermer les paupières de l'humanité et ensevelir le monde dans le linceul du néant; une fiction à la fois si grandiose et si populaire, devait passer du répertoire des ménétriers de village sur les lyres des plus grands poètes. Goethe, dans sa jeunesse et dans la plus grande vigueur de son génie (en 1774, l'année même de la publication de *Werther*), eut l'idée de prendre cette histoire pour le sujet d'une épopée.

« A cette époque, dit-il dans le xve livre de ses Mémoires, toutes les pensées dont je m'occupais avec amour formaient aussitôt une sorte de cristallisation poétique. Comme j'étudiais alors les opinions des Frères Moraves, je conçus l'idée singulière de prendre pour sujet d'un poème épique l'histoire du Juif éternel, gravée depuis long-temps dans ma mémoire par la lecture des livres populaires. Je voulais me servir de cette légende comme d'un fil conducteur pour représenter toute la suite de la religion et des révolutions de l'Église. Voici comment je disposais la fable de ce poème et le sens que j'y attachais : Il existait à Jérusalem un cordonnier nommé Ahasvérus. Mon cordonnier de Dresde me fournissait les principaux traits de la physionomie de ce personnage. Je lui donnais la bonne humeur et l'esprit jovial d'un artisan tel que Hans Sasche, et j'ennoblissais son caractère par l'inclination que je lui prêtais pour le Christ. En travaillant dans sa boutique, Ahasvérus aimait à causer avec les passans : il les raillait et parlait à tous leur langage, à la manière de Socrate. Ses voisins et d'autres gens du peuple s'arrêtaient volontiers à l'écouter; des pharisiens, des saducéens, venaient le voir, et le Sauveur lui-même, avec ses disciples, le visitait quelquefois. Cet artisan, qui n'exerçait son es-

prit que sur les intérêts de ce monde, se sentait cependant une affection décidée pour notre Seigneur, et le meilleur moyen qu'il trouvât pour prouver son attachement à l'être supérieur dont il ne comprenait pas les intentions, était de tâcher de l'amener à sa manière de voir et d'agir. Il pressait le Christ de renoncer à sa vie contemplative, de cesser d'errer par les chemins au milieu d'une foule oisive, et de ne plus détourner le peuple du travail pour l'emmener au désert. Un peuple rassemblé, lui disait-il, est bien près d'être un peuple révolté, et il n'y a rien de bon à en attendre.

« Le Seigneur, au contraire, tâchait de lui faire comprendre par des paraboles son but et ses vues élevées; mais ses paroles ne pouvaient porter de fruits dans cet esprit grossier. Lorsque le rôle de Jésus-Christ, de plus en plus éclatant, lui eut donné l'importance d'un personnage public, le bon artisan insistait plus vivement. Il représentait à Jésus qu'il s'ensuivrait des troubles et des séditions; bientôt il serait contraint à se déclarer chef de parti, et ce ne pouvait être son intention. Or, l'évènement arriva comme on le sait. Jésus fut pris et condamné : l'irritation d'Ahasvérus ne fit qu'augmenter quand il vit entrer dans son atelier Judas, traître en apparence envers le Seigneur, et qui lui raconta, dans son désespoir, ce qu'il avait fait, et le mauvais succès de son action. Ce disciple s'était persuadé, comme beaucoup d'autres partisans les plus habiles de Jésus, que le Christ finirait par se déclarer chef du peuple. Il avait voulu, par un moyen désespéré, pousser vers ce dénoûment les temporisations jusque-là invincibles de son maître. Dans ce but, il avait excité les prêtres à prendre des mesures violentes, devant lesquelles ils avaient jusqu'alors reculé. De leur côté, les disciples s'étaient pourvus d'armes; et le succès n'eût pas été douteux, si le Seigneur ne s'était livré lui-même et n'eût empêché leur résistance. Ahasvérus, loin de montrer de l'indulgence à Judas, augmenta le désespoir de l'ex-apôtre, qui jugea n'avoir plus rien à faire que de s'aller pendre aussitôt.

« Cependant Jésus, conduit à la mort, passe devant la boutique du cordonnier. C'est alors que s'ouvre la scène que l'on connaît (1). Le Sauveur succombe sous le fardeau de la croix, et Si-

(1) Le traducteur des *Mémoires* de Goethe intercale en cet endroit trois mot

mon le cyrénéen est contraint de la porter; Ahasvérus s'avance alors avec la dure opiniâtreté d'un pédagogue qui, voyant un homme malheureux par sa faute, loin d'en avoir compassion, augmente son malheur par des reproches déplacés; il sort de sa maison, rappelle au Christ tous ses précédens avis, les transforme en autant d'accusations véhémentes, auxquelles il se croit autorisé par son affection pour le patient. Jésus garde le silence; mais à ce moment la pieuse Véronique couvre d'un voile la figure du Sauveur, et comme elle le retire et l'élève, la face du Christ apparaît à Ahasvérus, non pas avec l'empreinte de la douleur présente, mais transfiguré et rayonnant de la gloire céleste. Ébloui de cette apparition, Ahasvérus détourne les yeux et entend résonner ces paroles : « Tu marcheras sur la terre, jusqu'à ce que je t'apparaisse dans le même éclat. » Lorsqu'il revint de sa stupeur, la foule s'était déjà précipitée vers le lieu du supplice; les rues de Jérusalem étaient désertes; cédant alors à un aiguillon intérieur, Ahasvérus commence son éternel voyage.

« Peut-être, ajoute Goethe, aurai-je occasion de parler de ses courses et de l'évènement par lequel je terminais ce poème, quoiqu'il ne fût pas achevé. Je n'en avais écrit que le début, quelques fragmens et la fin. Je manquais alors du recueillement et du temps nécessaires pour me livrer aux études sans lesquelles je ne pouvais donner à cette figure une physionomie telle que je la concevais... »

On voit que la portion de cette histoire que Goethe a le plus négligé de féconder, le côté dont il ajourne le développement, est précisément celui où réside tout l'attrait et toute la difficulté du sujet, l'éternel voyage de l'homme qui, *depuis l'an 33 jusqu'à l'heure présente, ne fait que marcher*. J'ignore si, dans quelques parties de ses œuvres posthumes, Goethe aura laissé l'indication de la catastrophe par laquelle il terminait son poème. Une confidence expresse pourrait seule nous révéler le sens qu'il attachait à cette

singulièrement malencontreux : « Ici, dit-il, s'ouvre la scène du *Nouveau Testament*. » Ce qui pourrait faire croire qu'il est question d'Ahasvérus dans l'Écriture. Cette méprise devrait bien corriger les traducteurs de l'habitude d'ajouter au texte des mots parasites.

légende; car, malgré la promesse placée à la tête du morceau précédent, sa pensée à cet égard est restée pour nous fort obscure. Le plan des premières scènes, tel qu'il l'a esquissé, nous offre moins les linéamens d'une vaste évolution épique, que des matériaux condensés, propres à composer une tragédie, ou plutôt une comédie; car le caractère d'Ahasvérus, voulant ramener Jésus à son étroite manière de voir, est une conception entièrement comique. En faisant figurer dans la scène du Calvaire le voile de sainte Véronique, sur lequel Ahasvérus lit son arrêt, Goethe a montré un sentiment profond de ces deux légendes; mais, d'une autre part, c'est avoir méconnu bien malheureusement l'esprit de la tradition, que d'avoir voulu faire d'Ahasvérus, prédestiné à une vie et à une douleur éternelles, une espèce de joyeux compagnon à la manière de Hans Sasche. Il est probable que, même après la catastrophe, le poète nous eût montré son sardonique voyageur raillant éternellement le monde de son éternelle folie. Mais cette humeur joviale est le contre-pied de la tradition. *On ne l'a jamais vu rire*, disent les relations qui, sur ce point, sont unanimes. Enfin, si l'on veut savoir toute notre pensée sur ce canevas, il nous semble que l'auteur de *Faust* est infiniment éloigné d'avoir compris la haute portée de ce sujet. Son plan est spirituel et ingénieux à la manière moderne, mais peu poétique et nullement religieux. Aussi est-il resté dans le portefeuille du grand artiste, qui paraît en avoir jugé comme nous.

Un autre célèbre poète allemand, Schubart, a voulu tenter aussi cette épopée, mais sans pouvoir non plus la mener à bien. On trouve dans ses œuvres un fragment lyrique, *Eine lyrische rhapsodie*, sur le Juif éternel. Ce fragment, composé d'une centaine de fort beaux vers, est dans la mémoire de tous les Allemands instruits. C'est un morceau d'une très éclatante et très harmonieuse poésie, et qui perdrait la meilleure partie de son mérite à être traduit. Le poète décrit dans cette pièce, avec la plus grande énergie, les nombreux et inutiles efforts que fait Ahasvérus pour sortir de la vie. Ce malheureux essaie toutes les tortures de la mort, et ne peut mourir. Il se précipite dans le gouffre de l'Etna, et il en est rejeté vivant; il marche au devant de la mitraille, et il ne peut mourir! Il cherche la rencontre des animaux féroces, la hache des

bourreaux, la colère des tyrans, et il ne peut mourir! Enfin, après avoir, dans un monologue beaucoup trop déclamatoire, à mon gré, exhalé sa rage d'anéantissement, il est porté par l'ange qui lui avait proféré son arrêt sur une des cîmes du mont Carmel, où il reçoit l'annonce de sa grace, et s'endort enfin dans un doux sommeil; dénoûment bien commun et bien simple, ce nous semble, pour clore une si singulière légende.

Cependant, s'il faut en croire les biographes de Schubart, ce poète avait entrevu une partie de la grandeur de ce sujet. Le morceau imprimé dans ses œuvres n'est qu'un fragment détaché d'un plus vaste ensemble. Schubart, au rapport de Jordens, voulait placer sur un mont élevé le Juif éternel de son imagination, et là, lui remettant sous les yeux l'océan infini des choses qu'il a vues, lui faire composer, dans une suite de descriptions, une grande peinture épique de toutes les merveilles et de toutes les révolutions de la nature et des empires, auxquelles il a assisté.

« C'était un bonheur, dit Louis Schubart, dans la Vie de son père, de l'entendre à table, devant son grand verre, parler de cette idée favorite. Il animait un être surnaturel et qui n'a pas son semblable dans tout le monde réel ou fabuleux, un être élevé au-dessus de l'espace et du temps, et qui portait cependant tous les traits de l'humanité. Cet homme avait assisté à toutes les révolutions de la nature, à la naissance et à la chute de tous les royaumes; il avait assisté à l'immense épopée des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Allemagne; il avait vu tous les grands hommes qui, comme des colonnes de feu, ont brillé dans la nuit, et les œuvres du génie, et les découvertes des sciences, et les monumens des arts; en un mot, toutes les hauteurs, toutes les profondeurs de l'humanité, pendant un espace de près de deux mille ans, toute cette infinité d'objets qui donne le vertige; il avait tout vu : il avait visité les diverses parties du monde, et, à cette expérience, étaient proportionnés ses souvenirs et ses jugemens; Ahasvérus était ainsi parvenu à envisager toutes choses d'un point de vue où n'atteignit jamais aucun fils d'Adam... »

Schubart avait donc entrevu, comme Goethe, et même plus clairement que Goethe, ce que cette fiction contenait de grandeur et de poésie. Il avait bien senti que l'histoire de l'humanité toute

entière se trouvait au fond de la fable du Juif errant. Mais ni lui ni Goethe n'avaient pu dégager l'idée de la légende et en faire sortir une véritable individualité poétique. Ils voulaient, l'un et l'autre, représenter le Juif éternel comme le témoin et le spectateur de l'humanité depuis dix-huit siècles; ils n'avaient pas songé à nous montrer Ahasvérus comme étant l'humanité elle-même, le symbole incarné de la vie moderne, la personnification du genre humain depuis l'ère chrétienne. M. Edgar Quinet a franchi ce pas immense; son Ahasvérus est la vie, l'humanité. Cette idée est bien vraiment celle de la légende; et, c'est pour l'y avoir vue distinctement le premier, et pour avoir su l'en dégager, que M. Quinet a fait une œuvre vraiment originale et grandiose.

Une autre difficulté, qui avait brisé les ailes de Goethe et de Schubart, c'était l'incertitude de la forme à donner à ces pages d'histoire successives. Comment lier entre elles toutes ces épopées diverses? Comment établir l'unité poétique dans ce chaos d'épisodes? L'embarras des deux poètes devant ce problême fut tel, que Goethe n'esquissa que la partie du drame qui se passait à Jérusalem; et, quant à Schubart, il n'avait, comme on a vu, imaginé rien de mieux qu'une sorte de vision sur le sommet d'une montagne, triste réminiscence d'une triste fiction du *Paradis perdu*. La forme épique et purement narrative était, par elle-même, trop diffuse et trop peu concentrique pour rallier et condenser ce sujet qui tendait naturellement à s'épandre. Aussi M. Quinet jugea-t-il, avec raison, qu'il fallait le contenir dans une espèce de cadre dramatique; mais dans un cadre assez souple pour admettre à la fois l'épopée, l'ode et le drame. M. Quinet remonta donc à notre ancien mystère, à cette forme si malhabilement empruntée par Byron, et qui n'a pas encore produit, à beaucoup près, tout ce qu'on a droit d'en attendre; à cette forme si flexible, si universelle, si catholique, pour ainsi dire; à cette forme dont l'anachronisme est la loi, et qui offre avec la tradition d'Ahasvérus tant de points d'analogie et de ressemblance, qu'elle et la légende semblent avoir été faites l'une pour l'autre. En effet, comme Ahasvérus, la forme de notre ancien mystère est née du christianisme; comme lui, elle traverse le temps et l'espace; comme lui voyageuse, elle enjambe les vallées, les mers et les siècles.

Une fois la figure principale et le procédé plastique arrêtés, l'exécution était possible. Le point d'Archimède était trouvé; le poète pouvait essayer de soulever le monde.

M. Quinet a divisé son drame en quatre journées qu'il a coupées par trois intermèdes, et encadrées dans un prologue et un épilogue. Nous allons exposer la série des idées qui s'y déroulent.

Le prologue d'*Ahasvérus*, comme celui de presque tous les anciens mystères, se passe dans le ciel. Notre planète a cessé d'exister. Depuis trois mille ans et plus, la trompette du jugement a retenti dans la vallée de Josaphat. Le dernier monde était mauvais; Dieu veut que celui qui va sortir de ses mains, soit meilleur. Il annonce aux saints de la loi nouvelle, à saint Thomas, à saint Bonaventure, à saint Hubert, que c'est à leur garde qu'il confiera le nouvel univers. Mais, avant de se remettre à l'œuvre, il ordonne à ses archanges de représenter devant les saints, en figures éternelles, le vieux monde et les temps écoulés : il veut que ses séraphins retracent cette histoire d'environ six mille ans, et jouent devant son trône le grand mystère du passé. Chaque époque, chaque siècle parlera son propre langage; les lacs, les rochers, les fleurs trouveront une voix pour révéler les secrets qu'ils cachent sous leurs eaux, dans les joncs de leurs grottes, et dans le fond de leurs calices. A la voix du Père Éternel, les cieux se taisent, et le spectacle commence.

La première journée, intitulée aussi *la Création*, s'étend bien au-delà de cette période. C'est à la fois la création et la jeunesse du monde; c'est comme un second prologue qui nous mène jusqu'à la venue de Jésus-Christ.

Créé avant toutes choses, l'Océan solitaire se plaint au Seigneur de ne voir que lui seul dans son immensité : son abîme appelle à grands cris de nouveaux êtres. Bientôt le Léviathan, l'oiseau Vinateyna, le Serpent, le poisson Macar, peuplent les eaux, la terre et les airs. Ces nouveaux hôtes de l'univers à peine sortis du néant, examinent curieusement leur demeure. S'y voyant seuls, ils s'en proclament les maîtres; et dans leur orgueil, dont se rit le vieil Océan, ils s'écrient en chœur : C'est nous qui sommes Dieu. Mais bientôt sortent de leurs cavernes les Géans et les Titans, fragmens de montagnes, pour ainsi dire, réveillées d'un long sommeil, et ani-

mées d'un souffle de vie. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre, écrasent sous leurs pieds les crocodiles, broient de leurs mains le limon, élèvent des murs gigantesques, couvrent les rochers de runes et d'hiéroglyphes. Cette race ouvrière ne voit rien au-delà de la terre et du firmament. Irrité, le Père Éternel envoie son fidèle Océan effacer sous ses flots cette ébauche de vie dont il est mécontent. L'Océan noie la terre dans le déluge.

Sur le sol à peine étanché, s'agitent de nouvelles tribus moins terrestres. Elles cherchent en tous lieux les pas du Créateur; elles le demandent à toute la nature; inquiètes, pour le trouver, elles se mettent en marche, et partent comme les oiseaux voyageurs quand l'heure du départ est venue. L'une descend le long des rives du Gange ombragées de figuiers et de pamplemousses; l'autre prend le griffon pour guide jusqu'au pays d'Iran; la troisième suit le vol silencieux de l'ibis qui s'abat dans les plaines où les sphinx de pierre se creusent un lit dans le sable. Ainsi commencent les longues migrations de l'humanité.

Dans une claire nuit d'orient, la lune, une étoile, une fleur du désert et les flots de l'Euphrate qui murmurent sous les saules, nous révèlent les délicieux mystères de la nature orientale, doux concert que viennent troubler un soupir d'esclave, une parole de roi, un chœur de prêtres. L'histoire des siècles qui n'ont pas d'annales nous est racontée par la bouche des sphinx. A ce chant viennent se mêler les voix de Thèbes, de Ninive, de Persépolis, de Palmyre. Tout à coup, Babylone, l'aînée de ces villes, propose de ne faire qu'un seul dieu de tous leurs dieux. Que chacune jette en un même creuset ses amulettes et ses images sacrées; et qu'il sorte de la fournaise une idole immense, aussi grande que l'univers. On se met à l'œuvre; mais avant la fin du travail, Jérusalem accourt; elle n'apporte pas d'idoles, mais une nouvelle : cette nuit, avant le jour, ses prophètes lui ont montré dans Bethléem un Dieu né dans une étable. Une étoile brille au firmament; trois rois Mages, députés de l'Orient, vont adorer le Dieu nouveau-né. Dans sa chaumière, sur laquelle chantent les petits oiseaux et les rossignols, le Christ qui s'éveille reçoit les Mages et les bergers. Les rois lui offrent un grand calice de vermeil, dans lequel ont bu tous les rois du monde, et une pesante couronne garnie de clous

de rubis ; l'enfant s'en effraie, il préfère les dons innocens des bergers aux dons des rois, qui s'en retournent en pleurant ; et les chariots et les mules, qui, voyant que les présens des Mages ont moins de prix aux yeux de Jésus que l'offrande des esclaves, refusent de suivre plus long-temps les rois. Le soleil du vieil orient s'obscurcit ; le jour de l'occident se lève.

A cette première journée succède, comme intermède, une danse des démons qui critiquent la création. Belzébuth, Lucifer, Astaroth s'égaient au sujet de la céleste comédie ; le premier acte leur paraît ridicule. Ils parodient Dieu, le chœur des villes d'Asie et les discours de l'Océan. Nous les invitons, comme études poétiques, à relire dans Eschyle les tirades de ce même Océan, battant de ses vagues plaintives le rocher de Prométhée.

La seconde journée (*la Passion*) commence par une lamentation du Désert. Il gémit à la vue du Christ montant l'âpre sentier qui mène au Golgotha. Il voudrait pouvoir combler de ses flots de sable les rues de Jérusalem, avant que le Christ soit parvenu au Calvaire ; mais sa marche est trop lente. Déjà la foule, avide de douleurs, suit Jésus, chancelant sous sa croix. Ahasvérus, debout devant sa porte, partage toutes les mauvaises passions de la multitude. « Est-ce toi, Ahasvérus ? lui dit le Christ.

AHASVÉRUS.

Je ne te connais pas.

LE CHRIST.

J'ai soif ; donne-moi un peu d'eau de ta source.

AHASVÉRUS.

Mon puits est vide.

LE CHRIST.

Prends ta coupe, et tu la trouveras pleine.

AHASVÉRUS.

Elle est brisée.

LE CHRIST.

Aide-moi, je te prie, à porter ma croix par ce dur sentier.

AHASVÉRUS.

Je ne suis pas ton porte-croix ; appelle un griffon du désert.

LE CHRIST.

Laisse-moi m'asseoir sur ton banc, à la porte de ta maison.

AHASVÉRUS.

Mon banc est rempli, il n'y a de place pour personne.

LE CHRIST.

Et sur ton seuil?

AHASVÉRUS.

Il est vide, et la porte est fermée au verrou.

LE CHRIST.

Touche-la de ton doigt, et tu entreras pour prendre un escabeau.

AHASVÉRUS.

Va-t'en par ton chemin!

LE CHRIST.

Si tu voulais, ton banc deviendrait un escabeau d'or à la porte de la maison de mon père.

AHASVÉRUS.

Va blasphémer où tu voudras. Tu fais déjà sécher sur pied ma vigne et mon figuier. Ne t'appuie pas à la rampe de mon escalier; il s'écroulerait en t'entendant parler. Veux-tu m'ensorceler?

LE CHRIST.

J'ai voulu te sauver.

AHASVÉRUS.

Devin, sors de mon ombre. Ton chemin est devant toi; marche, marche.

LE CHRIST.

Pourquoi l'as-tu dit? Ahasvérus, c'est toi qui marcheras jusqu'au jugement dernier, pendant plus de mille ans. Va prendre tes sandales et tes habits de voyage; partout où tu passeras, on t'appellera le Juif errant. C'est toi qui ne trouveras ni siège pour t'asseoir, ni source de montagne pour t'y désaltérer. A ma place, tu porteras le fardeau que je vais quitter sur la croix. Pour ta soif, tu boiras ce que j'aurai laissé au fond de mon calice. D'autres prendront ma tunique; toi, tu hériteras de mon éternelle douleur. L'hysope germera dans ton bâton de voyage, l'absinthe croîtra dans ton outre, le désespoir te serrera les reins dans ta ceinture de cuir. Tu seras l'homme qui ne meurt jamais. Pour te voir passer, les aigles se mettront sur le bord de leur aire; les petits oiseaux se cacheront à moitié sous la crête des rochers; l'étoile se penchera sur sa nue pour entendre tes pleurs tomber, goutte à goutte, dans l'abîme.

Moi je vais à Golgotha; toi, tu marcheras de ruines en ruines, de royaumes en royaumes, sans atteindre jamais ton Calvaire; tu briseras ton escalier sous tes pas et tu ne pourras plus redescendre. La porte de la ville te dira : Plus loin, mon banc est usé; et le fleuve où tu voudras t'asseoir te dira : Plus loin, plus loin; n'êtes-vous pas ce voyageur éternel, qui s'en va de peuples en peuples, de siècles en siècles, en buvant ses larmes dans sa coupe, qui ne dort ni jour ni nuit, ni sur la soie, ni sur la pierre, et qui ne peut pas redescendre par le chemin qu'il a monté? Les griffons s'assiéront, les sphinx dormiront; toi, tu n'auras plus ni siège, ni sommeil. C'est toi qui iras me demander de temple en temple, sans jamais me rencontrer. C'est toi qui crieras : Où est-il? jusqu'à ce que les morts te montrent le chemin vers le jugement dernier. Quand tu me reverras, mes yeux flamboieront; mon doigt se lèvera sous ma robe pour t'appeler dans la vallée de Josaphat.

UN SOLDAT ROMAIN.

L'avez-vous entendu? Pendant qu'il parlait, mon épée gémissait dans le fourreau; ma lance suait le sang; mon cheval pleurait. J'ai assez long-temps gardé mon épée et ma lance. En écoutant cette voix, mon cœur s'est usé dans mon sein. Ouvrez-moi la porte, ma femme et mes petits enfans, pour me cacher dans ma hutte de Calabre.

LA FOULE.

Qu'ai-je à faire de monter plus loin jusqu'au Calvaire? S'il était par hasard un dieu d'un pays inconnu, ou bien encore un fils que l'Éternel a oublié dans sa vieillesse? Avant qu'il nous puisse reconnaître, allons nous enfermer dans nos cours. Éteignons nos lampes sur nos tables. Avez-vous vu la main d'airain qui écrivait sur la maison d'Ahasvérus : Le Juif errant? Qne ce nom ne reste pas sur la pierre! que celui qui le porte soit le bouc de Juda! Quand il passera, Babylone, Thèbes et le pays d'alentour ramasseront une pierre de leurs ruines pour la lui jeter; mais nous, sans plus jamais quitter notre vigne, nous remplirons pour la Pâque nos outres de notre vin du Carmel. »

Cependant Ahasvérus est resté comme frappé du tonnerre : un peu revenu de sa stupeur, il veut rentrer chez lui et demander à sa sœur Marthe de lui chanter un cantique; il espère ainsi chasser la

voix d'airain qui résonne dans ses oreilles. Mais qu'aperçoit-il, en se retournant, à la porte de sa maison? Un ange de mort, saint Michel, appuyé sur la crinière noire d'un cheval qui sue le sang. C'est le cheval Séméhé, qui errait, nuit et jour, depuis le matin du monde. Il faut le monter, et partir dès que la nuit sera venue. Il obtient de l'ange d'embrasser son père, sa sœur et ses petits frères, et de dire un dernier adieu au banc et au seuil paternels. Enfin Ahasvérus, précédé par les oiseaux de nuit, les émerillons et les vautours, se met en marche pour l'Occident. Après un premier tour de la terre, les pieds de son cheval frappent les feuilles mortes de la vallée de Josaphat. Au voyageur, fatigué dès le premier pas, cette vallée aride paraît plus belle qu'une ville bruyante avec ses minarets, ses créneaux et ses palais d'émir. Il voudrait s'y reposer sur une pierre, boire une goutte d'eau de sa source limoneuse; mais la vallée impitoyable le repousse; la nature répète contre lui la malédiction prononcée par le Christ. Il n'obtient pour réponse à chacune de ses prières qu'un écho de l'arrêt du Golgotha.

Cependant, pour venger la mort du juste, d'autres voyageurs, éperonnés par Dieu même, franchissent les forêts, les monts et les fleuves sur leurs étalons sauvages. Les Goths, les Huns, les Hérules accourent, à l'envi, au lieu où s'est abattue la cavale de Rome que leurs serres vont déchirer. L'Éternel, qui voit passer cette meute de barbares, les lance contre le vieux monde romain, comme jadis il avait lancé contre le jeune monde oriental les flots du déluge.

Ici survient un second intermède.

Le hennissement des coursiers d'Attila rappelle au poète la France et ses chevaux de bataille, ces bons chevaux qui se souviennent quelle herbe sanglante ils ont rongée à Lodi, à Castiglione, à Marengo, et qui crient encore : Menez-moi paître au champ de gloire! Quant à nous, leurs maîtres, qui les conduisons aujourd'hui par la bride dans un chemin où ne croît que la honte, le poète ne nous adresse que des paroles rudes et sévères, dans le goût des âpres conseils qu'Aristophane et Eschyle adressaient, par la voix du chœur, aux Athéniens.

Avec la troisième journée (*la Mort*), nous entrons dans le moyen-âge. Cette voix mélancolique que nous entendons sortir, à minuit, de cette tour crénelée, qui se penche sur le Rhin et qui ressemble à

un tombeau, c'est pourtant la voix d'un monarque, mais d'un monarque chrétien ; c'est le vieux roi Dagobert qui s'entretient avec saint Éloi : ils s'attristent des signes manifestes qui dénotent l'approche de la fin du monde. La terre a vieilli ; la mort a beaucoup moissonné. Mob, la vieille Mob, éternelle comme Ahasvérus, va commencer à se mesurer de plus près avec l'humanité. Le drame se complique : la lutte approche. Mob ne peut rien sur la vie d'Ahasvérus ; mais elle peut glacer son cœur ; refroidir sa foi, tuer ses illusions; elle peut mêler son spectre à tout ce qui doit faire la consolation de la vie humaine. Ainsi fait-elle. Un ange autrefois, aujourd'hui une femme, Rachel a eu pitié d'Ahasvérus. Au moment où le Christ l'a maudit, elle a oublié le Dieu souffrant pour l'homme condamné et malheureux. Exilée du ciel, Rachel a dû quitter la ville de Dieu, pour venir habiter la maison de Mob; elle est sa servante; mais, si Rachel déchue n'est plus la foi céleste, elle est sur la terre l'amour sans fin, la foi éternelle, le complément d'Ahasvérus. Celui-ci n'est pas seulement la vie, il est la matière, le doute, la douleur ; Rachel est l'espoir éternel, la foi éternelle, l'amour infini : il fallait ces deux élémens pour compléter l'humanité; Rachel est une ame d'ange avec un corps de femme ; c'est un de ces êtres tombés tout exprès d'en haut pour la réhabilitation de l'homme ; une essence presque divine, qui doit passer par l'amour humain avant de remonter à son premier séjour. Mob, l'impitoyable Mob, raille incessamment la pauvre fille sur ses souvenirs d'autrefois. « Qu'as-tu à faire de regarder toute la journée, assise sur ta chaise de paille, un coin du ciel, à travers la vitre de ta fenêtre? Tu n'y rentreras plus dans ce monde des rêves. » Elle y rentrera pourtant, mais plus tard; elle y rentrera quand elle aura triomphé de Mob ; après un rêve infini d'amour terrestre, elle se réveillera dans l'infini de l'amour divin.

La rencontre que fait Ahasvérus de Mob et de Rachel à Worms change toute sa destinée. Il approchait de cette ville, haletant, épuisé, comme un autre Mazeppa, et implorant la mort. Son pauvre vieux cheval trop éperonné, trop chargé des soucis de son maître, a senti le premier le voisinage de Mob ; il tombe et meurt à la porte de la ville. Ahasvérus n'éprouve qu'une défaillance. Il entre dans la cité où, pour la première fois, les bourgeois le fêtent :

il a été à demi reconnu par Rachel, qui conserve de sa vision du Calvaire un indéfinissable souvenir. Il est aimé d'elle; la malédiction du Christ pèse moins lourde sur sa tête : son arrêt même commence à recevoir une exécution moins littérale. Son voyage est fini : il a trouvé un cœur qui l'aime; pour lui le reste du monde est vide; il n'y a plus de monde. Où irait-il ? n'a-t-il pas traversé les mers, les lacs, les forêts, les déserts ? Il ne lui manquait qu'une place dans un cœur de femme; il l'a trouvée, il sait aujourd'hui où se reposer. Ses courses ne seront plus qu'autour de la cité qu'elle habite, ses yeux ne perdront plus son toit de vue. Ce ne sont plus ses pieds, c'est à présent son cœur et sa pensée qui doivent parcourir ce nouvel univers. Il ne sera pas moins agité; mais ce sera l'agitation intérieure et convulsive d'une ame qui souffre et se tord sur elle-même.

Les progrès de l'amour de Rachel sont peints avec une vérité pleine de grâce. Voyez comme elle est troublée depuis la venue du bel étranger; tout lui répète le mot qu'elle ne peut éviter, son sansonnet, son bouquet de giroflées, sa mandore. Les fées, pendant son sommeil, chantent doucement leurs airs d'amour à son chevet : elle veut prier; mais, entre chaque verset de sa prière, les fées espiègles jettent mille distractions terrestres. Et dans le jardin de Berthe, ces questions de Rachel à l'étranger, ces questions et ces réponses, qui toutes sont des demi-souvenirs, comme elles forment bien un double écho de la terre et du ciel! Et qu'elle est pâle et aride cette Mob édentée! Elle pénètre de son souffle de glace le cœur d'Ahasvérus, quand il voudrait s'ouvrir à la foi et se dilater dans l'espoir. Il faut lire et relire la longue et belle scène où elle se complaît à parcourir toutes les illusions de la vie, et à verser, goutte à goutte, sur chacune d'elles le poison mortel de son ironie; il faut voir avec quelle cruauté de scepticisme elle met tout au néant, poésie, science, religion, amour. Puis, quand elle a brisé le cœur d'Ahasvérus, elle le quitte en ricanant, secoue sa robe, déploie ses longues ailes noires, prend à minuit sa sombre volée, et plane, au clair de lune, au-dessus des cités frissonnantes, telle qu'Orcagna l'a si bien peinte dans les fresques du Campo-Santo.

Rachel, qui se dévoue à l'amour d'Ahasvérus avec un si complet abandon, ne sait pas encore le nom qu'il porte; elle ignore

qu'il soit maudit; une fois, il est vrai, au milieu de ses transports, elle a cru voir briller dans son regard la flamme des damnés; une fois le crucifix de Rachel a versé des larmes; mais un serrement de main d'Ahasvérus lui a rendu toute sa foi. Mob essaie vainement de les désunir; il ne lui reste plus à employer qu'un moyen. Elle est scrupuleuse, Mob; elle aime que les amans recourent à la bénédiction nuptiale; elle se plaît aux fiançailles et aux noces; surtout elle prend plaisir à se placer entre deux époux dans leur couche nouvelle. « Sus donc, bel épousé; j'entends mon cheval qui piaffe dans la cour; c'est l'heure de la danse des morts; charge ta fiancée sur sa croupe, et tiens-toi ferme avec elle sur les arçons. Adieu Heidelberg et son bosquet fleuri sous le balcon de l'électeur! A Strasbourg! à Strasbourg! La grosse cloche de la cathédrale nous appelle. »

Une cathédrale! c'est le résumé en pierre de la pensée, des arts, des joies, des frayeurs du moyen-âge. Le long du chœur et de la nef sont écrites en bas-reliefs toutes les histoires de la Bible et des saints. Une cathédrale! c'est le livre toujours ouvert où chacun, seigneur ou serf, vient lire ses devoirs envers Dieu et l'Église. Ici, tout promet ou menace. Ces griffons dont la tête supporte les piliers; ces serpens, ces colombes de marbre, qui pendent aux arceaux des voûtes; ces salamandres et ces gorgones en mosaïque que le peuple foule aux pieds, ces évêques qui prient agenouillés sur leurs tombeaux; ces rois chevelus, immobiles dans leurs niches ou droits sur leurs chevaux de bataille; ici des démons de pierre qui emportent une ame pécheresse; là, presque nue, la mort qui se glisse au chevet d'un pape : toutes ces choses, nous allons les voir, mais animées, mais mouvantes; le marbre hennit, les vitraux frémissent, saint Marc s'effraie, Jésus-Christ parle sur son vitrail, les évêques se lèvent, les griffons glapissent, les tombeaux s'entr'ouvrent, les morts quittent les couleuvres de leurs dalles: Dansez! dansez! rois et reines, enfans et femmes! Donnez-vous la main; faites une grande ronde dans la nef; à votre valse vous mêlez des chants : que dites-vous? vous vous lassez d'attendre l'heure prédite; mille ans et plus sont écoulés; vous niez le Christ qui vous avait annoncé la résurrection. Patience! il n'est pas temps; voyez Mob, votre reine, qui vient avec deux compagnons. Et vous, beaux fiancés;

approchez; voici le squelette du pape Grégoire qui va vous unir; il ne faut que dire vos noms. Ahasvérus hésite; c'est Jésus, du milieu de sa rosace flamboyante, qui le nomme : un cri de malédiction s'élève, l'anathème du Golgotha est répété par la ronde du genre humain. Le ciel et l'enfer frappent Ahasvérus; mais, quand tout l'accable, une femme le soutient, une femme le bénit : Rachel a fait monter au ciel un cri de miséricorde.

Après cette scène nous avons besoin de relâche. Un intermède va nous faire changer d'émotions. Cette fois, c'est de lui-même que le poète nous entretient. Assis, non plus dans la cathédrale d'Erwin de Steinbach, mais dans la nef de la petite église de Brou, où Marguerite de Savoie dort dans son lit de noce près de son époux, le poète, le front penché, repasse en lui-même sa vie si triste et que le chagrin a rendue errante. Ce qu'il murmure comme à regret, ce sont quelques mots à peine articulés d'une douloureuse et chaste histoire; ce sont quelques souvenirs pleins de larmes, quelques soupirs entrecoupés; c'est une blessure de poète, une douleur mâle et contenue. On dirait une des pages les plus tristes et les plus pénétrantes de la *Vita nova*.

Cet intermède nous conduit jusqu'au cœur du temps présent.

La quatrième journée (*le Jugement dernier*) est consacrée tout entière à l'avenir. Déjà le bruit des villes et des hommes s'est affaibli sur les rives du vieil Océan. Ses vagues commencent à tarir. Le doute impie, qui avait déjà saisi les morts, a atteint les vivans, et a passé jusque dans l'ame de la création. Soleil, fleuves, étoiles, fleurs des prairies, ont perdu la foi. Le lion de saint Marc, l'aigle de saint Jean, fatigués du paradis, demandent à leur maître la permission de descendre un moment sur la terre; bientôt ils reviennent effrayés des symptômes de destruction qu'ils y rencontrent. L'esprit de Mob dissout le monde; Rachel seule a conservé sa foi. La grotte, le rocher, le flot, la vallée, le firmament, n'ont plus ni voix, ni prière; seule, Rachel prie et aide Ahasvérus à boire le calice de douleur que lui a légué le Christ sur le Calvaire.

Enfin, la dernière heure du monde a sonné. Que l'étoile éteinte, la fleur séchée, le fleuve tari se lèvent et accourent! que les peuples se réveillent! que les villes sortent de leur tombe et se rendent dans la vallée de Josaphat! L'ange du jugement a répété

partout : Réveillez-vous! réveillez-vous! Déjà Athènes et Rome sont debout; mais qu'elles sont lentes les cités d'Orient! Babylone, la belle, voudrait rester couchée sur le coussin de son désert; les villes de l'Occident sont plus promptes : Paris, au bruit de la trompette céleste, croit entendre le clairon des batailles et se lève joyeuse, comme au matin de Bovines et d'Austerlitz. Et, cependant, la science humaine retourne sans relâche son insoluble problème. Dans son laboratoire, Albertus Magnus ne s'est pas aperçu que le monde et sa pensée elle-même finissaient. Depuis hier, il croit avoir trouvé la méthode : il faut pour l'arracher à sa rêverie que l'ange du jugement vienne lui frapper l'épaule et ferme son livre.

Notre poète soulève aussi la pierre de son sépulcre; son cœur le premier a retrouvé sa chaleur; mais ses yeux sont encore pleins de la terre du cimetière. Ce n'est pas la trompette de l'archange, ce sont des voix de femmes; que dis-je? c'est la voix d'une femme qui achève de le ressusciter.

Cependant, sur le monde en ruines, les destinées d'Ahasvérus et de Rachel s'accomplissent; l'amour les a si étroitement unis qu'ils semblent avoir changé d'ames; Rachel, l'exilée du ciel, ne songe plus à y remonter; pour suivre Ahasvérus, elle vivra sur un débris de la terre, sans Dieu, sans Christ, sans soleil. Mais Ahasvérus est las de la terre, Rachel même ne lui suffit plus; il aspire au ciel; il veut aller plus loin, plus loin, jusqu'à la source infinie de tout amour. La transfusion de ces deux existences est accomplie. Elles peuvent paraître devant leur juge.

Déjà toute la création, les fleurs, les étoiles, l'Océan et tous les peuples et toutes les villes, guidés par Mob, ont défilé comme une procession de Pâques devant le Père Éternel; tous ont confessé leurs fautes, exposé leurs œuvres; tous ont reçu du Père une parole douce ou sévère; tous ont été bénis ou maudits. De tout ce qui fut bon dans l'ancien univers l'Éternel a composé sa cité nouvelle, cette cité des ames, où tous les royaumes ne feront qu'un royaume, toutes les lois qu'une loi, toutes les langues qu'une langue qu'on appellera poésie. Il ne reste plus à juger qu'Ahasvérus et Rachel; les voici aux pieds du Christ.

« Je t'avais chargé de cueillir après moi ce qui restait de douleur dans le monde. Es-tu bien sûr de l'avoir toute bue?

AHASVÉRUS.

D'un regard vous aviez rempli mes yeux de larmes éternelles. J'ai versé déjà tous mes pleurs pendant la nuit que j'ai vécu. Vous m'aviez laissé en héritage ma coupe pleine de fiel. Rachel, en en buvant sa part, l'a vidée avec moi ce matin.

LE CHRIST.

Puisque tu as fini ta tâche, veux-tu que je te rende ta maison en Orient?

AHASVÉRUS.

Non; je demande la vie et non le repos. Au lieu des degrés de ma maison du Calvaire, je voudrais, sans m'arrêter, monter jusqu'à vous les degrés de l'univers. Sans prendre haleine, je voudrais blanchir mes souliers de la poussière des étoiles; monter, monter toujours, de mondes en mondes, de cieux en cieux, sans jamais descendre, pour voir la source d'où vous faites jaillir les siècles et les années...

LE CHRIST.

Mais qui voudra te suivre?

VOIX DANS L'UNIVERS.

Non pas nous.....

RACHEL.

Moi! Je le suivrai, mon cœur n'est pas lassé.

LE CHRIST.

Cette voix t'a sauvé, Ahasvérus. Je te bénis le pélerin des mondes à venir. Rends-moi le faix des douleurs de la terre. Que ton pied soit léger; les cieux te béniront, si la terre t'a maudit..... Tu fraieras le chemin à l'univers qui te suit. L'ange qui t'accompagne ne te quittera pas. Si tu es fatigué, tu t'assiéras sur mes nuages. Va-t-en de vie en vie, de monde en monde, d'une cité divine à une autre cité; et quand, après l'éternité, tu seras arrivé, de cercle en cercle, à la cime infinie où s'en vont toutes choses, où gravissent les ames, les années, les peuples et les étoiles, tu crieras à l'étoile, au peuple, à l'univers s'ils veulent s'arrêter : « Monte, monte toujours; c'est ici. »

Le monde promis par l'Éternel est créé. Le *mystère* est fini; on n'entend plus qu'une douce harmonie de voix et d'instrumens qui

chantent dans la cité nouvelle. De ce concert ineffable nous ne citerons que cette strophe :

LA LYRE.

Deux ames amoureuses qui ont long-temps pleuré, et dont un poète m'a parlé, vivent ici dans un même sein, dans un même cœur, et ne font plus qu'un ange. Comme la couvée d'une hirondelle de printemps, tous deux ils se voient rassemblés en un seul être, sous une même aile transparente. Dans une seule poitrine tressaillent deux bonheurs, deux souvenirs, deux mondes. Moitié homme, moitié femme, pour deux vies ils n'ont qu'un souffle. Et, quand ils effleurent mes cordes, ils n'ont tous deux qu'une bouche pour dire : « Est-ce ta voix? est-ce la mienne? je n'en sais rien. »

Un mot, un rien sonore, vibre encore là-bas; c'est *l'Épilogue*. La nouvelle cité a long-temps vécu; Marie est morte; tous les anges, l'un après l'autre, ont fermé leurs ailes; l'éternité a clos les yeux du père; Jésus reste seul au firmament : un immense ennui l'oppresse; il veut rejoindre son père; il lègue les mondes à l'éternité, pour les aimer à sa place; mais l'éternité n'a ni amour, ni haine, ni joie, ni douleur. Impassible, elle reçoit les adieux de Jésus, et lui prédit une nouvelle incarnation, une nouvelle passion, un nouveau champ du potier. Cette fois seulement, tout sera agrandi : le firmament sera sa croix; les étoiles d'or seront les clous de ses pieds; les nuages, en passant, lui donneront leur absinthe; il ne meurt que pour retrouver un plus grand tombeau, un meilleur monde, un nouveau ciel.

LE CHRIST.

Tout est fini : mets-moi dans le sépulcre de mon père; ainsi soit-il.

L'ÉTERNITÉ.

Au père et au fils, j'ai creusé de ma main une fosse dans une étoile glacée qui roule sans compagne et sans lumière. La nuit, en la voyant si pâle, dira : c'est le tombeau de quelque Dieu.

Et à cette heure, je suis seule pour la seconde fois. Non, pas encore assez seule; je m'ennuie de ces mondes qui, chaque jour, me réveillent d'un soupir. Mondes, croulez! Cachez-vous!

LES MONDES.

En quel endroit?

L'ÉTERNITÉ.

Là, sous ce pli de ma robe.

LE FIRMAMENT.

Faut-il emporter toutes mes étoiles, comme un faucheur l'herbe fleurie qu'il a semée?

L'ÉTERNITÉ.

Oui, je les veux toutes cueillir; c'est leur saison.

LE SPHINX.

Quand vous avez sifflé, pour m'appeler en messager, je vous ai suivie en tous lieux; et j'ai creusé de ma griffe votre noir abîme; laissez-moi encore me coucher à vos pieds.

L'ÉTERNITÉ.

Va-t-en comme eux. J'ai déjà jeté dans l'abîme mon serpent qui se mord la queue de désespoir.

LE NÉANT.

Au moins, moi, vous me garderez; je tiens peu de place.

L'ÉTERNITÉ.

Mais tu fais trop de bruit : ni être, ni néant; je ne veux plus que moi.

LE NÉANT.

Qui donc vous gardera dans votre désert?

L'ÉTERNITÉ.

Moi!

LE NÉANT.

Et, si ce n'est moi, qui portera à votre place votre couronne?

L'ÉTERNITÉ.

Moi!

Ce *moi* de l'éternité solitaire, remplissant les abîmes de l'infini, survivant au monde des idées comme à celui des formes, et s'asseyant seule à la place de tout ce qui fut, même de ce qui fut Dieu, est le dernier mot de cette épopée dithyrambique. Je dis épopée, parce que je trouve empreint dans cet ouvrage le véritable caractère épique. En effet, ce qui distingue l'épopée de toutes les autres sortes de compositions, c'est la confluence dans un même lit des trois grandes sources qui alimentent toutes les autres branches de poésie; savoir, Dieu, la nature et l'homme. Ce n'est pas

assez pour l'épopée de faire vibrer, comme la tragédie, les cordes les plus douloureuses du cœur humain, ou de reproduire, comme la muse paysagiste et descriptive, le miroir des lacs, l'azur du ciel, la voix des montagnes; au-delà de l'homme et du monde, la poésie épique cherche Dieu; elle n'est pas seulement humaine et cosmogonique; elle est surnaturelle et divine. Point d'épopée sans merveilleux, a-t-on dit avec raison; c'est-à-dire, point d'épopée si ce n'est à la condition d'apporter ou d'exposer de nouvelles solutions religieuses. Envisagé de ce point de vue, qui est le seul vrai, le discours de Bossuet *sur l'Histoire universelle* est incomparablement plus épique que la *Henriade*. En effet, une épopée n'est pas seulement une narration métrique, partagée en douze ou en vingt-quatre chants; c'est une tentative ou une application plus ou moins hardie, plus ou moins nouvelle de théodicée.

Ce qui a surtout manqué aux épopées chrétiennes qui ont suivi celle de Dante, c'est précisément ce caractère de nouveauté religieuse. Si la *Messiade* et le *Paradis perdu*, malgré la puissante inspiration biblique qui les a dictés, n'ont pas produit sur l'imagination des peuples le même ébranlement que la *Divine Comédie*, c'est que ces deux poèmes ne formulaient pas pour la première fois, comme cette dernière, de nouvelles solutions religieuses; c'est qu'ils n'offraient pour différences que les négations presbytériennes et les restrictions du luthéranisme; c'est enfin que, sous le rapport de la conception théosophique, ils manquaient sinon de grandeur, au moins de nouveauté. L'épopée chrétienne par excellence, c'est le poème de Dante. La *Divina Comedia* est l'expression poétique du christianisme orthodoxe, du catholicisme plein de jeunesse et de foi. En s'affoiblissant, ou, pour mieux dire, en marchant de nos jours vers un développement plus ou moins panthéistique, le christianisme a soulevé de nouveaux problèmes, ouvert de nouvelles perspectives, et rendu ainsi la grande poésie, la poésie religieuse, l'épopée possible. *Ahasvérus* est l'expression de ces croyances encore à l'état de chrysalides et à la veille de déployer leurs ailes. Nous ne voulons pas rendre à M. Quinet le mauvais service de comparer son livre né d'hier à un poème justement admiré depuis cinq siècles. A Dieu ne plaise! mais nous devons dire que l'auteur d'*Ahasvérus* a voulu faire l'é-

popée de nos trente dernières années, de notre christianisme à demi transfiguré, comme Dante, au XIVe siècle, a fait l'épopée du christianisme encore intact, du christianisme de saint Augustin, de saint Thomas et de saint Bernard.

Le tort le plus grave que l'auteur d'*Ahasvérus* ait à nos yeux est de n'avoir pas imprimé à sa pensée le sceau indestructible du mètre ; c'est d'avoir gravé sur bois, pour ainsi dire, ce qui devait être ciselé profondément dans l'airain. Les tables de la loi ne furent pas tracées sur des feuilles de palmiers, et Goethe écrivit en vers les chœurs de *Faust*. On se tromperait cependant beaucoup si on concluait de cette observation que la forme soit négligée dans cet ouvrage. La langue de M. Quinet, à la fois savante et populaire, est riche, pure, originale, quoique peut-être moins originale que sa pensée. Ce qui lui nuira près d'un certain nombre de lecteurs, c'est que sa manière est trop pleine et trop *feuillue*, comme disait Diderot de l'*Héloïse*; c'est qu'il y a partout dans son livre un luxe trop peu réprimé de pensées et d'images. On dirait une de ces forêts vierges du Nouveau-Monde, où la végétation la plus énergique, où les plus beaux arbres centenaires, où les plus belles fleurs, en nombre infini, s'entre-croisent, et, tout en excitant l'admiration du voyageur, arrêtent ou du moins retardent sa marche. On voudrait pouvoir élaguer ces futaies vigoureuses et trop touffues et s'y frayer sa route en coupant, ici et là, ces lianes qui sont à la fois une parure et un obstacle.

Nous n'insisterons pas plus long-temps sur ces détails. Quand un écrivain fait bon marché de l'art, et le sacrifie au succès du moment, la critique doit se montrer inexorable et sans merci; mais quand le poète, au contraire, sacrifie l'espoir du succès aux saintes lois de l'art, le devoir de la critique est de se montrer large et sympathique. D'ailleurs, il est peu à craindre que l'on oublie de signaler les imperfections de cet ouvrage. J'appréhenderais plutôt qu'on n'en méconnût les beautés. Jamais contre une œuvre grande et forte les petites chicanes n'ont manqué. L'auteur n'a pas fait ce qu'on avait fait avant lui ; le délit est patent; les conclusions faciles à prévoir. Je ne suis pas Œdipe, *Davus sum*, et pourtant, je gagerais que toutes les critiques que l'on fera d'*Ahasvérus* pourront se ré-

sumer dans ces deux reproches : on accusera ce poème d'être obscur et extravagant au premier chef.

Si ce blâme n'atteignait qu'*Ahasvérus*, nous le laisserions se défendre et gagner son procès lui-même. Mais la poésie et l'art sont ici en cause. Si ce n'était qu'une question individuelle, nous ne ferions nulle difficulté de reconnaître que ce *mystère*, comme l'auteur l'a nommé, laisse parfois sortir de son cratère enflammé quelques tourbillons de fumée mêlée avec la flamme. Mais savez-vous que ce rigorisme n'irait à rien moins qu'à rendre toute poésie impossible. Avec ces deux mots, obscurité et extravagance, il n'y aurait pas de poète au monde, depuis Eschyle jusqu'à Dante et depuis Aristophane jusqu'à Rabelais, qui n'eût pu, à bon droit, être envoyé aux petites-maisons. Le *Songe d'une nuit d'été* est-il parfaitement clair? La cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* est-elle parfaitement sage? Les fables de La Fontaine elles-mêmes, où la cigale converse avec la fourmi sa voisine et la traite de *ma commère*, sont-elles parfaitement raisonnables? C'est avoir une singulière idée de la poésie, que de la vouloir sage comme un article du Code civil, et lucide comme la démonstration du carré de l'hypothénuse. Il est temps de rétablir les principes. Les plaisirs de l'imagination ne sont presque jamais fondés que sur quelque chose d'obscur ou d'inadmissible à la raison, et je me fais fort de prouver que la nature de la poésie, au moment où elle se montre, est d'être folle ou de le paraître.

Ces deux propositions ne sont point un paradoxe, mais une théorie fort sérieuse, que je demande la permission de développer en peu de mots.

Remarquez, d'abord, qu'il y a pour un écrivain deux manières fort différentes d'être obscur. On peut obscurcir un sujet naturellement lucide, et alors on commet la faute la plus impardonnable dans laquelle puisse tomber quiconque se sert d'une plume; ou bien, on peut ne pas jeter toute la clarté désirable sur un sujet naturellement obscur; ce qui est infiniment plus excusable. C'est même une chose digne d'éloge, que d'apporter dans un sujet couvert de ténèbres une clarté, quelque faible qu'elle soit. Or, les matières habituellement abordées par la poésie, et en particulier par M. Edgar Quinet, Dieu, la nature et l'homme, ne sont pas,

par elles-mêmes, tellement lumineuses, que la poésie soit inexcusable de leur laisser quelque chose de leurs nuages primitifs.

Quelque bizarre que cela puisse paraître, il est de fait qu'un sujet est poétique en raison inverse de sa clarté. Aussi la poésie n'a-t-elle absolument aucune prise sur les vérités mathématiques, ni sur la partie démontrée des sciences physiques et d'observation. Ce qu'elle aime, ce n'est pas la clarté de l'analyse et l'évidence de la démonstration; c'est le demi-jour de la conjecture et l'éclair de la découverte. L'homme, en effet, est né pour connaître; c'est un des buts principaux de sa destinée. Or, pour y parvenir, il lui a été donné deux instrumens, la raison qui poursuit et atteint la science, et l'imagination qui n'atteint que la poésie qu'on peut appeler demi-science, et, mieux encore, prescience. L'imagination est l'avant-courrière de la raison. Elle la devance en éclaireur. C'est la colonne demi-lumineuse et demi-obscure qui nous conduit dans le désert. Par une sorte d'instinct divinatoire, que la philosophie n'a pas assez étudié, l'imagination saisit des rapports trop fins pour être perçus par d'autres qu'elle. La poésie jette à pleines mains dans le monde des vérités anticipées, dont la science n'a plus, par la suite, qu'à trouver la démonstration. Quand rien n'était science, tout était mystère, obscurité, poésie. Dans les temps mythologiques, Apollon était à la fois le dieu des vers, de la médecine, de l'astronomie, de la musique. Au temps de Solon, les poètes étaient à la fois devins, prêtres, historiens, législateurs. Au moyen-âge, la démonomanie, l'astrologie judiciaire, la transmutation des métaux, formaient la demi-science ou poésie de cette époque de profond travail intellectuel. Peu à peu, la raison et la science ont empiété sur le domaine de la poésie. Esculape détrôna son père Apollon; Hippocrate remplaça Esculape; de nos jours, en expliquant les phénomènes de l'extase, la médecine a fait disparaître la sorcellerie; l'astronomie a mis au néant l'astrologie judiciaire; Lavoisier a éteint les fourneaux des alchimistes. Nos grands poètes dramatiques et nos romanciers ont, par leur profonde psychologie sentimentale, rendu vulgaire, et presque scientifique, la connaissance des mouvemens de l'ame et des passions. Aussi le champ de la poésie va-t-il se rétrécissant de siècle en siècle; la raison et la prose s'avancent, comme une marée montante, et couvrent peu à peu les rivages où

se jouait la poésie. Forcée de se retirer toujours plus avant dans les replis les plus reculés de la nature et du cœur humain, la poésie doit s'ingénier de plus en plus pour arriver à ces régions vierges et inexplorées, les seules où elle se complaise. Aussi, voyez Hoffmann découvrant, à l'aide de sa nouvelle *lentille* poétique, les plus délicates et les plus bizarres sensations d'artiste. Voyez-le démêler dans Kreisler les plus singuliers phénomènes du cœur et de l'organisation; voyez-le, dans le *violon de Crémone*, surprendre les plus mystérieux effets de ce magnétisme intellectuel qui lie des êtres sensibles à d'autres êtres soi-disant inanimés, et signaler, le premier, ces lois encore inconnues, et, par cela même, si poétiques, qui passeront bientôt, peut-être, dans le domaine des vérités d'observation, et deviendront ainsi, un jour, aussi prosaïques que le sont aujourd'hui les lieux communs de la plus triviale sentimentalité.

Pour exprimer la sensation singulière, et, en quelque sorte, électrique que nous causent les créations dans le genre de celles d'Hoffmann, il manquait un mot à notre langue : on a adopté, dans ces derniers temps, celui de fantastique. Pour rendre cette idée, l'ancien mot, le mot propre, le mot poésie, ne suffisait pas. Il a trop constamment servi à caractériser des productions qui n'excitent plus en nous, quoiqu'elles aient excité jadis, cette délicieuse surprise qu'il est dans la nature de la poésie de nous causer. Il est certain qu'il nous faudrait deux mots : l'un, pour exprimer la sensation, en quelque sorte, galvanique que la poésie contemporaine produit sur nous, l'autre, pour exprimer l'impression que nous recevons de la poésie passée, de la poésie d'hier, de celle où la surprise et la nouveauté n'ont plus de part. Au reste, qu'on ne s'y trompe pas, tout grand poète, Virgile et Racine par exemple, ont produit sur leurs contemporains, et produisent encore sur nous, quand nous savons nous mettre à leur point de vue, la même commotion fantastique que Goethe, Hoffmann, Victor Hugo, nous ont fait successivement éprouver. Certes, le premier qui imagina de faire dialoguer un loup et un agneau dut paraître fou à tous les gens sensés de son voisinage, et charmer, en même temps, tous les hommes d'imagination. En France, où nous craignons tant le ridicule, et où nous fuyons si soigneusement l'inaccoutumé, nous

n'avons guère abordé dans la poésie que les genres les moins poétiques, la satire et le drame, entr'autres. Hé bien! même dans le drame, quand la poésie s'est montrée un peu plus à nu que d'ordinaire, elle a produit, au premier aspect, son effet accoutumé, elle a paru déraisonnable aux esprits exacts. Racine lui-même, Racine, avant que ses hardiesses admirables fussent devenues, avec le temps, la langue de la raison même, passa pour extravagant aux esprits prosaïques, et fit jeter les hauts cris à tout ce qui se piquait de bon goût et de jugement. Certes, le style de la *Phèdre* de Pradon est infiniment plus sage et moins métaphorique que celui de la *Phèdre* de Racine, et, pour cela même, il suscita moins de clameurs et de parodies. Enfin, quand Racine s'éleva, dans *Athalie*, à la hauteur de la vraie poésie lyrique; quand il écrivit la prophétie de Joad :

> Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
>
> . . . . . .
>
> Quelle Jérusalem nouvelle
> Sort du fond du désert brillante de clarté?

Son œuvre, à peine comprise, fut conspuée par les beaux-esprits du temps, et il lui fallut attendre près d'un demi-siècle que le peuple lui rendît, comme au *Cid*, son rang parmi les chefs-d'œuvre. L'imagination a beau parler un langage parfaitement clair et lucide pour l'imagination, elle ne peut être entendue que de l'imagination; toutes les fois que la raison seule s'avise de vouloir juger l'œuvre du poète, celle-ci peut être sûre d'être déclarée folle et fantasque.

Mais, dira-t-on peut-être : De même que toute poésie paraît d'abord nécessairement folle, toute folie paraît-elle aussi nécessairement poétique? suffit-il d'avoir le transport au cerveau pour obtenir un brevet de poète? Si cette question m'était adressée sérieusement, je répondrais que la poésie ne paraît folle qu'aux hommes entièrement privés d'imagination, et que la folie, proprement dite, paraît folle à tout le monde, même aux autres fous. Si la raison vulgaire ne comprend pas la poésie, la raison supérieure, l'intelligence complète, dont l'imagination fait partie, la comprend et l'admire. Il peut arriver que la disproportion soit trop grande entre le génie du poète et l'imagination de tel ou tel individu, de

telle ou telle classe même de lecteurs, qui le jugent pourtant et le jugent mal; mais nul, fût-ce Dante, n'a plus d'imagination que le public en masse. Voilà pourquoi l'intervention du temps qui accroît le nombre et la compétence des juges est si nécessaire aux arrêts en matière de goût; voilà pourquoi l'heure vient toujours, où il se trouve assez d'imagination dans la société pour rendre justice aux grands poètes.

D'ailleurs on m'aurait mal compris, si l'on concluait de ce qui précède qu'il y a opposition ou dissonance entre la poésie et la raison. Nullement; elles ne sonnent pas, il est vrai, à l'unisson; elles suivent en cela la loi des accords; l'intervalle est plus ou moins hardi, plus ou moins difficile à saisir; mais il est exact et harmonique : il ne faut que posséder le sens nécessaire pour le percevoir. Il existe entre la poésie et la raison une conformité secrète et finale que le temps révèle; quelques anneaux de la chaîne qui les unit ont beau n'être pas visibles, la chaîne existe; il n'y a pas solution de continuité. Le rapport de la science à la poésie n'est pas un rapport de simultanéité, mais de précession, pour ainsi dire; c'est celui du jour à l'aurore, du parfum à la fleur. Ces rapports délicats peuvent échapper aux sens vulgaires, mais n'échappent pas au sens poétique; la science elle-même, un peu plus tôt ou un peu plus tard, les découvre et les manifeste. Pour être appréciée à sa valeur, la poésie a besoin d'être jugée par l'imagination d'aujourd'hui et par la science de demain.

Nous avons dit que la philosophie moderne, qui a fait plusieurs beaux travaux psychologiques, a trop négligé l'étude de l'imagination. Nous trouverions, au besoin, la preuve de cette assertion dans un des morceaux, en petit nombre, où l'école psychologique actuelle a essayé de déterminer la nature et les fonctions du génie poétique. On lit le passage suivant dans une dissertation de M. Jouffroy, d'ailleurs pleine de vues élevées sur la philosophie de l'histoire :

« La poésie chante les sentimens de l'époque sur le beau et le vrai. Elle exprime la pensée confuse des masses d'une manière plus animée, mais non plus claire, parce qu'elle sent plus vivement cette pensée, sans la comprendre davantage. La philosophie la comprend. Si la poésie la comprenait, elle deviendrait la philosophie, et disparaîtrait. Voilà pourquoi Pope et Voltaire sont des philosophes et non des poètes. Voilà pourquoi la poésie est plus

commune et plus belle dans les siècles les moins éclairés, plus rare et plus froide dans les siècles de lumières; voilà pourquoi, dans ceux-ci, elle est le privilège des ignorans. »

M. Jouffroy a bien vu, comme nous, que toute vraie poésie est un peu confuse; mais nous différons entièrement avec lui sur la cause de cette obscurité. M. Jouffroy regarde la poésie comme aussi peu intelligente que la pensée des masses, et nous, nous la croyons très intelligente. Nous la croyons plus claire que la pensée des masses; car, en supposant qu'elle soit la même, ce serait cette pensée, plus une formule. Si elle a quelque obscurité au moment où elle se montre, c'est que sans cela, comme dit très bien M. Jouffroy, ce serait la philosophie ou la science, et non la demi-science ou la poésie. Mais si la poésie n'a pas l'évidence scientifique, ce n'est pas, suivant nous, parce qu'elle est en arrière, c'est tout au contraire parce qu'elle est en avant de la science. La poésie paraît obscure, non parce qu'elle ne comprend pas ce que la philosophie démontre ou cherche à démontrer, elle paraît obscure parce qu'elle fait rayonner ses *ténèbres visibles* au-delà du point où la philosophie peut atteindre. Étranges ignorans que Goethe, Schiller, Hoffmann et Jean Paul! Certes, s'ils sont obscurs, ce n'est pas qu'ils ne comprennent les problèmes agités par Kant, Schelling ou Fichte; c'est qu'ils dépassent ces problèmes et cherchent, par la voie de l'imagination, des solutions encore inaccessibles à la philosophie, à moins que celle-ci n'emprunte les procédés poétiques, comme a presque toujours fait l'ontologie.

M. Jouffroy continue :

« La nature de la poésie la soumet à la loi de changer avec les sentimens populaires, autrement elle cesserait d'être vraie. Le poète ne peut sentir les sentimens d'une autre époque; s'il les exprime, il ne peut qu'en copier l'expression : il est classique; ce qu'il produit n'est pas de la poésie, mais l'imitation d'une poésie qui n'est plus. Voilà pourquoi la mythologie n'est plus poétique; voilà pourquoi le christianisme ne l'est plus guère; voilà pourquoi la liberté le serait tant, si nous la comprenions moins. Les vrais poètes expriment les sentimens de leur époque... »

Si M. Jouffroy voulait dire seulement que jamais un siècle ne doit se servir des formules poétiques d'un autre siècle, et que,

pour produire l'impression fantastique dont je parlais tout à l'heure, chaque siècle doit trouver une nouvelle langue et de nouveaux symboles, je serais entièrement de son avis; mais ce n'est pas là seulement l'idée qu'il a émise. M. Jouffroy pense que la poésie d'une époque ne peut exprimer que les sentimens de cette époque. Le vrai poète, à son avis, ne peut être que le chantre de son propre temps. C'est ne comprendre que la poésie personnelle; c'est anéantir la poésie d'imagination.

L'imagination (et par conséquent la poésie) ne se plaît nulle part aussi peu que dans le temps présent; sans cesse elle est tournée vers le passé ou l'avenir. La double face de Janus serait son plus juste emblême. Ce que les poètes aiment surtout, c'est de reconstruire le monde païen, ou demi-païen, comme Goethe dans la *Fiancée de Corinthe*; c'est de réfléchir la nature lointaine et les mœurs étrangères, comme Byron dans le *Giaour*; c'est de réveiller les tournois, les pas d'armes, et de s'asseoir au foyer des vieux manoirs saxons, comme Walter-Scott dans *Ivanhoe*. La mythologie peut encore être poétique, car dans le système qui créa Psyché, il reste place encore pour bien des ravissantes créations. Le christianisme est encore pour bien long-temps poétique, car les plus belles époques chrétiennes du moyen âge sont encore pleines de mystères. Partout où la science n'a pas terminé son œuvre, il y a place pour la conjecture, pour le rêve, pour la poésie. Sans doute, les vrais artistes sont toujours de leur temps, en ce sens que c'est toujours du point de vue actuel qu'ils se retournent vers le passé, ou plongent leurs regards vers l'avenir; mais le présent n'est pas leur point de mire; il n'est que le point d'appui de leur télescope, le lieu d'où ils observent et où ils rapportent leurs observations; ce qu'ils sont le moins aptes à reproduire poétiquement, c'est le temps où ils vivent. Le lointain est nécessaire à la poésie. La plus grande figure des temps modernes, la figure de Napoléon, n'apparut poétique, même à Béranger, que quand on la vit du piédestal de Sainte-Hélène. L'œil de l'imagination ne sait voir qu'à distance, comme les yeux du corps qui, placés trop près d'une colonnade ou d'une pyramide, n'en distingueraient ni les proportions ni la hauteur. La critique de tous les temps a commis la faute immense de confondre l'impression du beau avec l'impression poétique. Il

n'existe pas, à proprement parler, d'objets poétiques, il y a des objets qui paraissent instantanément grands, beaux ou sublimes; il n'y a pas d'objets qui paraissent instantanément poétiques. L'impression du beau, pour se transformer en impression poétique, a besoin de la magie de la distance, et cette même magie peut rendre poétique le laid lui-même. Aussi rien n'est-il plus faux que le fameux axiome, *ut pictura poesis*, surtout avec les conséquences qu'on en a déduites. Les arts plastiques ont seuls pour mission de nous donner l'impression du beau; la sculpture, en particulier, limitée, comme elle l'est, aux formes humaines, reconnaît la beauté pour règle unique. La peinture, qui reproduit les couleurs aussi bien que les formes, et qui réfléchit le ciel, la terre et les eaux, admet déjà dans la beauté plus d'élémens et de combinaisons; enfin, l'architecture plus compréhensive encore, plus indépendante du principe d'imitation, l'architecture, qui est comme l'épopée des arts plastiques, produit peut-être encore plus sûrement le sentiment poétique que le sentiment du beau.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce que le sentiment poétique? Je ne pense pas qu'il y ait un seul homme assez dépourvu d'imagination pour n'avoir pas éprouvé, au moins une fois en sa vie, cette surexcitation de l'intelligence, ce vertige momentané du cœur et de la pensée que j'appellerai *état poétique*. Ce phénomène est un des faits psychologiques les moins étudiés, quoique assurément des plus dignes de l'être. J'ai dit tout à l'heure qu'aucun objet, soit dans l'art, soit dans la nature, ne nous cause immédiatement l'impression poétique. On m'objectera que la vue d'un beau ciel, le bruit de la mer qui bat ses rivages, les sons d'une symphonie de Beethoven, le silence d'une cathédrale gothique, passent généralement pour produire ce que je viens d'appeler l'*état poétique*; j'en conviens; mais il faut bien remarquer que ni la vue du ciel, ni le bruit de la mer, ni le silence de la cathédrale ne nous donnent l'idée poétique de la mer, du ciel, de la cathédrale. Si, à la vue de ces objets, nous rêvons poétiquement, nous rêvons à ce qui n'est pas eux. Ce qui nous émeut poétiquement, ce n'est pas la sensation directe, c'est une sensation occasionelle, oblique, en quelque sorte, engendrée par de secrètes affinités que notre imagination découvre. Vous êtes assis au bord de la mer : est-ce aux flots blanchissans,

est-ce aux oiseaux de mer que vous pensez là pendant des heures? Non; vous songez probablement aux premiers jours de votre jeunesse, à vos années écoulées, à l'incertitude de l'avenir, à Dieu peut-être, ou aux hommes. Il en est de même de l'impression causée par une œuvre d'art. L'impression poétique que nous en recevons n'est pas l'impression de cet objet. Vous voilà sous les arceaux gothiques de la cathédrale de Reims ou de Notre-Dame de Paris; si vous examinez ces deux édifices en artiste attentif, vous éprouverez le sentiment du beau et du grand; mais si, cessant de penser à l'œuvre, vous vous abandonnez à l'impression poétique qu'elle fait naître, l'idée de la cathédrale disparaîtra; vous penserez à Dieu, à la faiblesse de l'homme, que sais-je? à la Marguerite de Goethe, ou bien à toutes les jeunes filles qui ont passé avant le temps sous l'ogive de ce portail; et votre ame, selon son rêve de la veille, suivant l'heure du jour, la couleur du ciel, la clarté des vitraux, tombera dans une rêverie, véritable *état poétique*, musique intérieure que vous pourrez traduire par des chants ou des vers, si vous êtes poète ou musicien. Hé bien! cette même cathédrale que vous oubliez quand vous y êtes, un jour, lorsque vous serez loin d'elle, un chant d'église, entendu en traversant un village, vous la rappellera tout à coup. Vous la verrez alors, cette cathédrale, des yeux de l'imagination, dans toute sa hardiesse poétique; vous suivrez dans le ciel son clocher merveilleux, vous reverrez sa nef et ses chapelles, vous entendrez résonner son orgue et son bourdon, vous découvrirez son génie intime et ses rapports avec notre ame, et si vous êtes Schiller vous ferez la *cloche*, et si vous êtes Victor Hugo, vous ferez *Notre-Dame de Paris*.

Ce que la poésie a le pouvoir d'exprimer, ce n'est donc pas la sensation immédiate que nous recevons des objets, mais le sentiment intérieur qui se forme en nous à l'occasion de ces objets : ce qu'elle est apte à exprimer, ce sont des rapports. Si la poésie n'avait qu'à transcrire la sensation présente, il faudrait que le poète au milieu de la tempête saisît son carnet pour y décrire la tempête; qu'au milieu d'une nuit de délices, il prît son album pour lui faire la confidence de son bonheur. Rien de cela n'arrive. Les belles tempêtes du Camoens n'ont pas été décrites au milieu de la tourmente, mais quand il était rentré dans le port; ce qu'il chantait

sous le ciel brillant des tropiques, ce n'était pas cette belle nature grandiose qui s'étalait sous ses yeux; c'était les fleuves de sa patrie absente et le *ninho patrio*, comme il l'appelle.

L'éloquence peut s'inspirer de la sensation immédiate; la poésie ne peut guère que la mettre en réserve pour un autre temps. La femme que vous adorez vous a trahi; vous souffrez l'agonie du désespoir; vous lui reprochez sa perfidie; vous pouvez être éloquent, vous êtes passionné, vous parlez sous l'inspiration d'une douleur véritable. Mais est-ce assez pour être poète? Non. La langue poétique a beau vous être familière, l'inspiration poétique est exclusive de toute sensation violente. Demain, quand vous souffrirez moins, ou que vous souffrirez autrement, quand votre plaie toujours vive sera moins saignante, quand vous pourrez regarder votre peine à distance, alors vous pourrez la sentir se changer en émotion poétique, alors vous pourrez rencontrer la poésie de la douleur. Trop troublée par la sensation présente, trop déchirée par la passion actuelle, il faut à la poésie le souvenir de la sensation, et rien que le souvenir. L'éloignement est indispensable pour trouver dans l'expression poétique une jouissance et non une distraction au bonheur; et, dans la peine, une consolation plutôt qu'un redoublement de la souffrance. Si l'éloquence est la traduction, et, en quelque sorte, la voix de la sensation, il n'en est pas ainsi de la poésie. Celle-ci ne reflète pas seulement les images ou les sensations reçues; elle en crée qui sont à elle, c'est-à-dire que des rapports qu'elle découvre entre deux images ou deux idées, elle tire une troisième image ou une troisième idée, expression de ce rapport, et qui est son propre ouvrage. C'est en ce sens que la poésie est créatrice. Remarquons que ce phénomène qui se produit dans l'imagination, et qui constitue le génie poétique, a son analogue dans l'intelligence ou la raison. Entre deux idées, résultats de la sensation, la raison intervient, et le produit de cet acte libre de l'intelligence est ce qu'on appelle un jugement, qui ne résulte pas immédiatement de la sensation, mais de l'activité intellectuelle et qui peut passer ainsi pour l'œuvre de la raison.

La nature, qui ne paraît pas moins attentive à la génération dans l'ordre idéal que dans l'ordre physique, a attaché à la formation des idées comme à celle des êtres, une volupté qui nous y invite. A côté

de la raison, dont les actes sont réfléchis et volontaires, elle a, dans sa prévoyance infinie, donné à l'intelligence un autre instrument générateur qui agit spontanément et sans attendre l'ordre de la volonté. L'imagination est cet agent, et l'on peut juger de sa puissance, en étudiant les littératures populaires. On peut encore se faire une idée de son énergie, en voyant comment l'imagination fait et défait les langues. La raison, il est vrai, les perfectionne et les régularise; mais c'est l'imagination qui les invente, les entretient et, quand il en est temps, les brise et les renouvelle. Une langue ne meurt que quand elle n'offre plus rien à faire à l'imagination. Est-ce ici un emblème et un symbole? En sera-t-il ainsi de tout le reste? Pour mon compte, je le crois. Le jour où la poésie aura accompli sa tâche; le jour où l'imagination, après avoir épuisé toute la série possible des rapports qui lient Dieu, la nature et l'homme, n'aura plus rien à faire dans le monde; le jour où la science aura proclamé le mot qu'elle cherche et dont elle a aujourd'hui à peine épelé quelques syllabes, l'ensemble des phénomènes actuels que l'on appelle Univers, devra se présenter à nous sous un nouvel aspect. Quand l'homme et le monde se seront compris, l'un ou l'autre devra disparaître, comme une langue usée disparaît pour faire place à un idiome plus compréhensif, à un autre Verbe.

CHARLES MAGNIN.

MÉLANGES

DE SCIENCES ET D'HISTOIRE NATURELLE.

L'ARBRE SAINT DE L'ILE DE FER.

De tous les hommes qui, par différens moyens, concourent à l'accroissement des connaissances humaines, les voyageurs sont incontestablement ceux dont le travail est à la fois le plus pénible et le moins récompensé. C'est beaucoup si on daigne leur tenir compte des fatigues et des privations qu'il s'imposent; on oublie les dangers de diverse nature auxquels ils sont tous plus ou moins exposés, dangers tels cependant que la durée moyenne de leur vie s'en trouve réduite au point de n'être guère que la moitié de celle des savans sédentaires.

A la vérité, depuis un siècle environ, la condition des voyageurs s'est améliorée en ce sens que du moins on ne conteste pas sans de graves motifs la fidélité de leurs récits. Mais tous ceux qui les ont précédés étaient-ils donc indignes de confiance et méritaient-ils qu'on fît du mot voyageur un synonyme de celui de menteur? Non sans doute. J'ai lu beaucoup d'anciennes relations de voyages, et je puis assurer que dans toutes celles qui sont écrites par l'observateur lui-même on trouvera, sinon autant de précision, du moins autant de sincérité que dans les relations modernes.

D'où vient donc cette accusation d'imposture qu'on a fait peser si long-temps sur les voyageurs? est-ce pour ce qu'ils comptaient d'étrange? Mais s'ils n'avaient dû trouver dans leurs courses lointaines que ce qui se voyait dans leur propre pays, ce n'eût pas été la peine d'en sortir.

Leurs récits contenaient-ils des choses évidemment impossibles, c'est-à-dire qui impliquaient contradiction avec des faits connus? Non; mais ils parlaient, soit de magnificences auxquelles nos contrées occidentales n'avaient rien à comparer, soit des productions gigantesques d'une nature plus puissante que la nôtre, et cela était humiliant pour leurs auditeurs.

Une autre cause encore qu'il est nécessaire de signaler, contribua à mettre les voyageurs en mauvais renom, ce fut l'avidité et le peu de conscience des libraires-éditeurs.

Le goût des expéditions lointaines qui s'était réveillé en Europe vers la fin du XIVe siècle, amena dans le suivant une série non interrompue de découvertes importantes. Dès le commencement de ce siècle, quelques aventuriers normands étaient partis pour la conquête des Canaries, et en 1403, Bontier ajoutait les premiers renseignemens exacts à ceux que Pline nous avait laissés sur ces îles.

Bientôt, sous les auspices du prince Henri, des navigateurs portugais explorèrent les côtes de l'Afrique et les îles voisines, retrouvèrent plusieurs pays dont l'existence ne nous était depuis long-temps connue que par les écrits des anciens, et en découvrirent d'autres sur lesquels les Grecs et les Romains n'avaient jamais eu que de très confuses notions. Or, pendant que les Portugais s'établissaient ainsi dans l'Orient, les Espagnols, libres enfin de leur guerre contre les Maures, venaient de se lancer également dans la carrière des découvertes, et en avaient fait du côté de l'Occident de plus importantes encore, de sorte que, dès l'an 1493, le pape avait été appelé à partager entre les deux monarques les *mondes nouveaux ou nouvellement retrouvés.*

Il n'y avait pas trente ans que la ligne de démarcation était tracée lorsque les Espagnols, poursuivant toujours leur route vers le couchant, rencontrèrent, aux îles des Épiceries, les Portugais, qui y étaient venus par le Levant.

Il arriva, par une singulière coïncidence, que justement à l'époque où la curiosité était le plus vivement excitée par les brillans résultats de ces premières expéditions, on avait, pour la satisfaire, un moyen merveilleux et complètement inconnu aux âges précédens.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

L'imprimerie venait d'être inventée, et l'on ne tarda pas à en faire usage pour donner aux relations des navigateurs portugais et espagnols une publicité qu'eût entravée un siècle plus tôt la lenteur des copistes. Traduites en latin ou en langues vulgaires, ces relations circulèrent rapidement dans tous les pays de l'Europe; mais elles étaient, d'une part, trop concises, de l'autre, trop peu nombreuses pour assouvir la soif d'informations qui venait de se manifester, et ne faisaient que l'irriter encore. En effet, les chefs des expéditions qui ne visaient guère à la gloire littéraire, se contentaient le plus souvent de communiquer à leur gouvernement les principaux résultats du voyage, et ces documens allaient aussitôt s'ensevelir dans des archives dont ils ne ressortaient plus. Il fallait se contenter de ce qu'on pouvait apprendre dans les lettres qu'ils écrivaient à leurs amis, ou dans les récits informes de quelques matelots employés dans l'expédition.

Heureux encore si ces renseignemens imparfaits eussent été publiés tels qu'on les avait obtenus; mais alors le public voulait des relations de voyages, et on lui en faisait avec ce qu'on avait de matière. Pendant quarante ans au moins, deux ou trois libraires-éditeurs ne cessèrent d'en fabriquer. Et qu'on n'aille pas se figurer que ces publications se réduisaient à de mesquines brochures usées en passant de main en main, et bientôt oubliées; non, la plupart étaient de solides in-folio souvent écrits en latin, de ces gros livres sur bon papier qui durent pour perpétuer les mensonges.

Quand enfin les gouvernemens cessèrent de faire un mystère de leurs découvertes, les documens authentiques se multipliant, il n'y eut plus de profit à forger des relations apocryphes; mais, si dès lors il ne s'en publia guère de nouvelles, les anciennes restèrent pour l'usage des compilateurs du XVIe et du XVIIe siècle, qui ne manquèrent pas d'en user largement. Ces malheureux compilateurs, par tout ce qu'ils entassèrent d'absurdités sur les pays étrangers, dans de prétendus traités d'histoire universelle et de cosmographie, contribuèrent encore, pour leur bonne part, à discréditer les voyageurs. C'était merveille de voir comme tout allait se défigurant successivement entre leurs mains; car, si d'abord ils s'étaient montrés peu difficiles sur le choix des sources où ils pou-

vaient puiser, bientôt ils trouvèrent trop pénible de remonter jusque-là, et les dernières compilations ne se composèrent plus que de lambeaux des premières, cousus et brodés de manière à déguiser un peu le vol.

Ce n'était pas en parlant des grands évènemens de la découverte ou de la conquête des nouveaux pays qu'ils pouvaient donner carrière à leur imagination; mais ils trouvaient d'ailleurs amplement à se dédommager de cette sorte de contrainte lorsqu'il était question d'histoire naturelle. Non-seulement ils mirent en circulation une foule de fausses notions dont quelques-unes ont encore cours aujourd'hui; mais, ce qui est plus grave peut-être, ils eurent le talent de rendre complètement *incroyables* certains faits qui, d'abord, n'étaient qu'*étranges*, et ils empêchèrent ainsi les gens sensés de s'en occuper jusqu'à ce qu'il n'existât plus, pour ainsi dire, de moyens de vérification. C'est ce qui est arrivé pour le fameux *arbre saint* des Canaries, dont il était devenu ridicule de parler depuis qu'un philosophe, à qui on doit d'ailleurs d'admirables préceptes pour l'étude des sciences naturelles, eut déclaré, avec une précipitation peu conforme à ses principes, que l'histoire tout entière n'était qu'un ramas de mensonges indignes de fixer l'attention.

Avant que de dire en quoi consistait cette merveilleuse histoire, il est nécessaire de reparler un peu du pays qui en fut le théâtre.

Les Canaries, comme je l'ai dit, avaient été connues des anciens, et elles furent, même dans les premières années de l'ère chrétienne, le but d'une expédition toute scientifique, ordonnée par un roi de Mauritanie, le second des Juba, prince zélé pour les progrès de l'histoire naturelle, dont il s'occupait lui-même avec succès. La relation de ce voyage est perdue, mais les renseignemens qu'elle procura ont été en partie conservés. On les trouve dans les écrits de Pline l'Ancien, qui, né l'année même de la mort de Juba, semble avoir eu communication des écrits que ce prince avait laissés. Pour Solin, dans ce qu'il nous dit des Canaries, il ne fait, comme à son ordinaire, que copier Pline en le défigurant.

Les émissaires du roi Juba trouvèrent aux Canaries des chèvres et des chiens; de là le nom de *Canaria*, qu'ils donnèrent à la plus grande des îles, et celui de *Capraria*, par lequel ils désignèrent,

à ce que l'on croit, l'île de Fer. Ces animaux, comme ceux qu'Anson trouva aux îles de Juan Fernandez, indiquaient suffisamment une ancienne tentative de colonisation; quelques restes de constructions prouvaient d'ailleurs que deux de ces îles au moins avaient été habitées; toutes alors étaient désertes, et l'on ne sait pas combien de siècles s'écoulèrent avant qu'elles fussent peuplées une seconde fois. Les hommes que les Européens y trouvèrent à l'époque de la conquête n'avaient conservé aucun souvenir de l'arrivée de leurs ancêtres dans ce pays, et se regardaient comme autochthones.

Vers la fin du XIIIe siècle, les îles Canaries, dont l'Europe avait pendant long-temps oublié l'existence, recommencèrent à être visitées. Dans le XIVe, elles devinrent le but de fréquentes expéditions de la part des navigateurs mayorquains, andaloux et biscayens, qui venaient pour y voler du bétail et faire des esclaves. La première tentative de la part des Européens pour y former un établissement permanent eut lieu dans les dernières années de ce siècle; elle fut malheureuse. Quelque temps après, un gentilhomme normand, le sieur de Bethancourt, soumit Lancerote, Gomère, Forteventura et notre île de Fer. La Palme subit bientôt le même sort. Quant aux deux îles principales, Canarie et Ténériffe, elles opposèrent une longue et vigoureuse résistance. Enfin, les *rois catholiques* (Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille) en ayant entrepris la conquête, elles furent soumises, la première en 1483, l'autre seulement en 1495, c'est-à-dire trois ans après la découverte de l'Amérique.

Les îles Canaries devinrent, à partir de cette époque, un point habituel de relâche pour les vaisseaux qui se rendaient d'Espagne en Amérique, et c'est à ce titre qu'il en est parlé dans les premières relations de la conquête du Nouveau-Monde.

L'histoire de l'expédition de Bethancourt avait été écrite, dès l'an 1403, par deux hommes qui en faisaient partie; mais cet ouvrage, où se trouvent des détails très curieux, resta inédit jusqu'en 1630, de sorte que les premiers renseignemens donnés sur les Canaries dans les temps modernes, paraissent être ceux qu'on trouve dans la relation du voyage de Cadamosto. Le voyage est de 1454. La relation est de 1519.

Cadamosto parle de l'île de Fer, où il avait relâché en se rendant de Madère au cap Blanc, mais il ne dit rien de l'*arbre saint*, ce qui indique seulement que l'histoire vraie ou fausse de cet arbre extraordinaire n'était pas encore très répandue : elle était au contraire fort célèbre du temps d'Oviedo, et si cet auteur n'en fait pas mention dans sa première publication, qui est de 1525, quoiqu'il y ait consacré tout un chapitre aux Canaries, il ne faudrait pas en conclure qu'il regardât le fait comme douteux. Il répare, en effet, amplement cette omission dans un second ouvrage, imprimé seulement en 1547, mais écrit avant le premier, et dont celui-ci n'est qu'une sorte d'abrégé, fait de mémoire en Espagne, pour être présenté à l'empereur Charles V.

Gomara, dans son histoire générale des Indes, publiée en 1554; Sparke, dans sa relation du voyage de sir John Hawkins en 1565, et plusieurs autres écrivains estimables du XVIe siècle vinrent joindre leur témoignage à celui d'Oviedo; mais il courut aussi quelques versions ridicules, et ce fut à celles-là qu'on s'attacha pour déclarer le fait mensonger.

Certes, quand Purchas racontait, sur la foi d'un certain Jackson, que l'*arbre saint*, sec et flétri durant le jour, verse chaque nuit une quantité d'eau suffisante pour désaltérer huit mille personnes et cent mille pièces de bétail, on n'était pas tenu de croire à une pareille merveille; mais, avant de déclarer l'histoire controuvée de tout point, il eût été convenable de rechercher si elle ne se trouvait pas ailleurs avec des circonstances moins invraisemblables. Or, c'est ce que, pendant long-temps, personne ne prit la peine de faire.

Voyons cependant comment le fait est rapporté pour la première fois.

« L'île de Fer, dit Oviedo, n'a point d'eau douce de rivière, de fontaine, de lac ni de puits; et cependant elle est habitée. Mais tous les jours Dieu la pourvoit d'eau du ciel, sans qu'il pleuve, et cette eau, voici de quelle manière il la lui donne.

« Chaque matin, depuis une heure ou deux avant l'aube jusqu'après le lever du soleil, un arbre qui est dans cette île sue, et il tombe beaucoup d'eau de son tronc, de ses branches et de ses feuilles. Pendant tout ce temps, il y a au-dessus de lui un petit

nuage ou brouillard, jusqu'à ce que, deux heures après l'aube, le soleil étant déjà haut, le nuage se dissipe, et l'eau cesse de tomber; et dans cet intervalle de temps qui peut être de quatre heures, un peu plus ou un peu moins, il s'amasse au pied de l'arbre, dans un bassin ou réservoir creusé de main d'homme toute l'eau nécessaire à la consommation des habitans, de leurs troupeaux et de leurs bêtes de somme. L'eau qui tombe ainsi est excellente au goût et très saine. »

Gomara est beaucoup plus bref, mais ce qu'il dit s'accorde au fond avec le récit d'Oviedo. Voici comment il s'exprime sur ce sujet dans l'avant-dernier chapitre de son *Histoire générale*.

« En cette île (l'île de Fer), on n'a d'autre eau que celle qui dégoutte d'un arbre lorsqu'il est couvert de brouillard, et il est ainsi couvert tous les matins; étrange merveille de nature! »

Ce que Sparke apprit à Ténériffe revient encore au même. « Il y a, dit-il, dans une de ces îles, nommée l'île de Fer, un arbre qui, d'après ce que j'entendis alors conter, *pleut* continuellement; et l'eau qui en dégoutte doit suffire aux besoins des habitans et de leurs animaux, puisque dans toute l'île il n'y pas d'autre eau que celle-là. » Ce fait est, pour l'honnête marin, une occasion d'admirer les voies merveilleuses de la Providence, mais non un sujet de douter, « car, ajoute-t-il, nous retrouvâmes en Guinée de ces grands arbres dont l'eau tombe incessamment, quoiqu'en moins grande abondance, mais cela tient sans doute à ce que leurs feuilles sont moins larges, étant semblables aux feuilles du poirier. »

A la manière dont s'exprime Gomara, on doit croire qu'il n'avait pas observé directement le phénomène; et cela est certain pour Sparke et Oviedo. Le dernier n'avait jamais vu que de loin l'île de Fer. « Cependant, dit-il, comme Pline n'a pas parlé en termes assez clairs de la merveille qu'offre cette île, et que le fait, aujourd'hui très célèbre, mérite d'être bien connu, je rapporterai ce que j'en ai appris de personnes respectables. »

Accoutumé à décrire les objets qu'il a eus sous les yeux, ou les évènemens auxquels il a pris part, le vieux soldat, lorsqu'il lui arrive, comme dans ce cas, de parler sur la foi d'autrui, perd sa naïveté habituelle. Il est incapable de mentir, de rien ajouter à ce qui lui a été conté, mais il ne veut pas que le récit perde en passan

par sa bouche; il se rappelle qu'il est né à Madrid, qu'il a été élevé à la cour, et oubliant trente années passées depuis au milieu des barbares, il vise au beau langage, cherche des oppositions, prépare des effets et fait du galimatias.

Pour Gomara, c'est tout autre chose; historien de profession, et embrassant dans son récit les évènemens d'un demi-siècle dans toute une moitié du monde, ce n'est que très rarement qu'il peut parler d'après ce qu'il a vu. Obligé de puiser à toutes les sources d'informations, même aux plus suspectes, il a eu sans cesse à comparer des témoignages discordans, à les contrôler l'un par l'autre, et il a acquis dans cet exercice un tact assez délicat pour que la critique malveillante des contemporains n'ait pu découvrir dans son livre que de très légères erreurs. Ne prenant dans les différentes versions relatives à un même fait que ce qui s'y trouve de commun, il est en général fort sobre de détails. Les trois lignes que nous avons citées expriment donc, non pas tout ce qu'il a appris, mais tout ce qu'il croit de la merveille naturelle de l'île de Fer, et l'opinion d'un pareil homme n'est certainement pas sans quelque poids.

Nous avons au reste sur ce sujet ce qui vaut mieux encore que des opinions, nous avons des observations directes, et dont l'authenticité n'est pas douteuse. La plus complète n'est connue que depuis un demi-siècle environ; elle fut trouvée par don Jose de Viera y Clavijo dans un traité sur les Canaries, écrit deux cents ans auparavant, et conservé jusque-là dans les archives du pays. M. Bory de Saint-Vincent, dans son *Essai sur les îles Fortunées*, a cité ce passage en l'abrégeant. Je crois devoir le donner en entier.

« Le lieu où se trouve cet arbre, dit Galindo, porte le nom de *Tigulahe*, qui est aussi celui de tout le canton; c'est un enfoncement étendu en forme de vallée depuis la mer jusqu'à un grand mur de rochers qui en forme le fond. Non loin de ce rocher est né l'arbre saint ou *Garoé*, comme l'appellent dans leur langue les gens du pays. Quoique fort vieux, il est encore entier, sain et frais, et ses feuilles continuent toujours à distiller une assez grande abondance d'eau pour donner à boire à toute l'île; merveilleuse fontaine par laquelle la nature remédie à la sécheresse du sol, et pourvoit aux besoins des habitans.

« L'arbre est à une lieue et demie environ du bord de la mer. On ne sait pas à quelle espèce il appartient (quoique certaines gens veulent que ce soi tun *tilo*), et il n'y a dans le voisinage aucun autre arbre pareil. Son tronc a douze empans de circonférence et quatre de diamètre ; sa hauteur totale, depuis les racines jusqu'au sommet, est de quarante pieds ; sa tête n'a pas moins de cent vingt pieds de pourtour; ses branches sont étendues, touffues, très élevées au-dessus du sol. Le fruit ressemble à un gland avec son capuchon ; la graine est, comme le pignon de la pomme de pin, aromatique et agréable au goût, mais plus tendre ; l'arbre ne perd jamais sa feuille, qui est comme celle du laurier, quoique plus grande, large, courbée et toujours verte, parce que celle qui se sèche tombe aussitôt, et la fraîche seule reste.

« L'arbre est embrassé par une ronce qui atteint et entoure également plusieurs des branches. Dans les environs sont quelques hêtres, des ajoncs et des ronces; tout près du pied du côté du nord sont deux grands bassins ou réservoirs carrés de vingt pieds de long et de seize empans de profondeur, revêtus intérieurement d'une maçonnerie en pierre brute, et séparés par un mur de même, de sorte que quand l'eau de l'un est épuisée, on peut le nettoyer sans en être empêché par l'eau qui reste dans l'autre.

« Voici maintenant comment cette eau distille du garoé. Tous les matins il s'élève de la mer un brouillard qui, poussé par les vents d'est ou de sud, remonte la vallée jusqu'au point où il est arrêté par le mur de rochers dont nous avons parlé. Là justement il trouve l'arbre saint sur lequel il se pose, et qu'il enveloppe entièrement. Au bout d'un certain temps, il commence à se dissiper, abandonnant l'eau dont il était chargé, et cette eau recueillie par les feuilles nombreuses du garoé en dégoutte à mesure. Les ajoncs qui sont à l'entour font tout de même ; seulement leurs feuilles, étant beaucoup plus étroites que celles du *tilo*, ne recueillent que très peu d'eau ; ce peu d'ailleurs n'est pas perdu. Cependant on ne conserve que celle qui provient du garoé, et elle suffit, avec l'eau qui reste après l'hiver dans les mares et les creux des ravins, pour la consommation des habitans et de leurs animaux. Quand dans une année les vents d'est règnent souvent, il y a abondance d'eau, parce que c'est alors que les brouillards sont le plus épais, et les distillations le plus

abondantes; la quantité obtenue chaque jour est de plus de vingt *botas* (1).

« Il y a dans le voisinage de l'arbre un gardien préposé par le conseil, logé et salarié, lequel délivre à chaque maître de maison sept bouteilles d'eau par jour, sans compter celle qui se donne aux gentilshommes et personnages d'importance, ce qui est encore considérable. Les chefs de maison (*vecinos*) sont au nombre de deux cent trente environ, et la population totale est de plus de mille ames, qui toutes n'ont guère pour boire que l'eau fournie par cet arbre. »

L'*arbre saint*, qui, selon le rapport de Galindo, était encore, à la fin du XVIe siècle, entier et sain, fut renversé peu d'années après par un ouragan. Plusieurs écrivains ont parlé de cet évènement qui fut pour les habitans de l'île une véritable calamité; mais ils ne s'accordent pas sur la date : Nuñez de la Peña le place en 1625, et le P. Nieremberg quatre ans plus tard; mais Garcia del Castillo cite un arrêté du corps municipal de l'île, qui, au mois de juin 1612, ordonne de déblayer les réservoirs encombrés de terre et de branchages par suite de la chûte de l'*arbre saint*.

Le mot *tilo* en espagnol signifie tilleul, et c'est probablement dans ce sens que le prend Galindo, qui ne veut pas que le *garoé* soit un *tilo*. Mais nous savons qu'il existe dans plusieurs des Canaries un laurier appelé par les botanistes *til*, *till* ou *tillas*, noms qui se rapprochent trop de celui de *tilo*, pour ne pas croire qu'ils désignent un même végétal. Cet arbre est le *laurus fœtens*. A la vérité, Galindo nous dit qu'il était le seul de son espèce, ou que du moins on ne trouvait dans tout le voisinage aucun arbre qui lui ressemblât; mais il se pourrait bien que ce vieux laurier, en raison de sa position isolée, plus encore que de son utilité, fût le seul dans l'île qui eût été épargné au milieu de la dévastation générale des forêts; dévastation que les Espagnols ont à se reprocher pour les Canaries aussi bien que pour leurs possessions d'Amérique.

(1) Le mot *bota* désigne tantôt une bouteille en cuir cousu, dans laquelle les voyageurs ont coutume de porter leur vin, et qui en contient de deux à trois litres; tantôt un baril ou une futaille, comme celles où l'on garde l'eau à bord des navires.

Nous avons dit dans un précédent article comment, au Brésil et dans la Colombie, des espèces toutes nouvelles apparaissaient sur divers points, après l'incendie des grands bois; quelque chose de semblable se voit aux Canaries. Des végétaux d'Europe, arrivés à la suite des soldats européens, ont opéré aussi leur conquête, et continuent encore aujourd'hui à repousser la population primitive.

« Les races de plantes indigènes, dit M. de Buch, disparaîtront entièrement comme ont disparu les Guanches, anciens habitans de l'île, et bientôt sur les lieux même, il sera aussi impossible d'avoir des renseignemens sur leurs espèces et les lieux qu'elles occupaient, qu'il l'est maintenant d'en avoir sur la langue du peuple courageux qui, il y a quatre siècles, habitait encore ce pays. »

Les Espagnols, quand ils conquirent Ténériffe, trouvèrent trop long d'arracher les arbres de la famille des conifères, qui couvraient tout l'espace depuis les pentes jusqu'à la mer; ils les brûlèrent. La plupart des botanistes qui sont venus à Ténériffe, n'en ont pas une fois vu un seul pied, et il était réservé à M. Chr. Smith de prouver que ces bois étaient formés par une espèce très remarquable de pins.

A l'île de Fer, les bois en général ne s'avançaient pas aussi bas qu'à Ténériffe, mais ils couvraient toutes les hauteurs. « Le pays, dit Bontier, chapelain du sieur de Bethancourt, est très mauvais une lieue tout en tour par devers la mer; mais sur le milieu du pays qui est moult haut, est beau pays et delectable; et y sont les boccages grands et sont verds en toutes saisons, et y a des pins plus de cent mille, de quoi la plus grande partie sont si gros que deux hommes ne les sauraient embrasser, et y a des eaux en grand'-planté.... »

Aujourd'hui que les arbres ont été abattus, les eaux sont devenues rares. A la vérité quelques auteurs ont prétendu qu'il en avait toujours été ainsi, et Dapper va jusqu'à dire qu'à l'époque de la conquête de l'île, les Européens, qui ne trouvaient d'eau nulle part, se voyaient menacés de mourir de soif. Suivant lui, ils allaient se retirer, lorsqu'une femme canarienne, par amour pour un des hommes de l'expédition, les conduisit vers l'arbre saint, que ses compatriotes avaient environné de branchages amoncelés, afin d'en dérober la connaissance aux étrangers.

Il est probable que Dapper a tiré de son imagination toute cette histoire. Il écrivait trop et trop vite, pour faire beaucoup de recherches; c'était un de ces intrépides compilateurs dont j'ai parlé plus haut. S'il eût pris seulement la peine de consulter le livre de Bontier, imprimé en 1630, c'est-à-dire moins de quarante ans seulement avant le sien, il aurait vu que la précaution de cacher un seul arbre eût été superflue, puisqu'alors il y en avait beaucoup d'autres qui fournissaient également de l'eau. Voici, en effet, ce que dit le bon chapelain au chapitre 65 : « Si parlerons premièrement de l'isle de Fer, qui est une des plus lointaines; c'est une moult belle isle... et est le pays haut et assez plain, garni de grands bocages de pins et de lauriers, portans meures si grosses et si longues que merveilles... et au plus haut du pays, sont arbres qui toujours dégouttent eau belle et clère, qui chet en fosse auprès des arbres, la meilleure pour boire que l'on sçaurait trouver; et est icelle eau de telle condition que, quand on a tant mengé que on ne peut plus, et on boit d'icelle eau, ainchois qu'il soit une heure, la viande est toute digérée tant, qu'on a aussi grand voulenté de menger qu'on avait auparavant qu'on avait mengé. »

On pourrait croire, d'après quelques mots de Solin, que cet auteur a voulu parler de l'eau qui « au plus hault du pays choit en fosse au pied des arbres, » s'il n'était évident qu'il ne fait, dans tout ce chapitre, que suivre Pline pas à pas, en changeant seulement les mots, et souvent aux dépens du sens. Bontier est au reste, je crois, le seul écrivain qui ait parlé des tils des montagnes comme donnant également de l'eau. Aussi l'éditeur de son livre a-t-il soin de prémunir le lecteur contre cette erreur prétendue et d'avertir en marge qu'il n'existe qu'un seul arbre doué de cette propriété.

La sentence portée par Bacon paraissait être sans appel; et, pendant près de deux siècles, il n'y eut plus à s'occuper de l'arbre saint que quelques Canariens, pour qui c'était en quelque sorte une affaire d'amour-propre national. Presque tous, si l'on en excepte Viera, mirent dans leur défense plus de zèle que d'habileté; Viera lui-même laisse beaucoup à désirer, et M. Bory de Saint-Vincent est en effet le premier écrivain qui ait traité convenablement cette question.

« Il est de l'arbre saint, dit M. Bory, comme de beaucoup d'au-

tres faits d'histoire naturelle, qui, exagérés, ont dû passer pour des contes, et qui, réduits à leur juste valeur, deviennent des choses toutes simples. Nous voyons tous les jours dans nos jardins, après un brouillard épais, les arbres qui ont les feuilles dures et polies telles que les orangers, les nerions, les lauriers-cerises, tout couverts de gouttes d'eau. Supposons dans un pays chaud un lieu où les brouillards s'amoncèlent sans cesse, les végétaux qui y croîtront en feront autant que nos lauriers-cerises. Sans leur secours, l'eau des nuages absorbée par la terre ne sera d'aucune utilité pour le pays, et retournera à l'océan par des issues cachées. »

Un auteur trop peu connu en France, White, dans son Histoire naturelle de la paroisse de Selborne, avait déjà eu occasion de considérer ce mode d'action par lequel, dans des circonstances particulières, les arbres condensent et versent, sous forme liquide, l'eau qui se trouvait suspendue dans l'atmosphère à l'état vésiculaire.

« Dans les temps d'épais brouillards, les arbres, dit-il, surtout ceux qui occupent des lieux élevés, agissent comme de véritables alambics; et il est difficile, pour qui n'a pas suivi de près le phénomène, de se figurer quelle quantité d'eau un seul arbre distille dans l'espace d'une nuit. Cette eau qui résulte de la condensation des vapeurs, dégoutte des branches et des rameaux de manière à baigner entièrement le sol. Au mois d'octobre dernier (1775), j'ai vu, par un jour nébuleux, dans la ruelle Newton, un chêne, encore en feuilles, verser une pluie si abondante et si continue, qu'au-dessous, le chemin était couvert d'une boue liquide, et l'eau ruisselait dans les ornières, tandis que partout ailleurs le sol était sec et presque pulvérulent. »

« Les arbres garnis de leurs feuilles, ajoute-t-il un peu plus loin, offrent une surface incomparablement plus grande que ceux qui en sont dépouillés. La condensation qu'ils opèrent doit être beaucoup plus considérable; mais comme, en revanche, ils absorbent bien davantage d'humidité, il est difficile de déterminer *à priori* lesquels des arbres, feuillés ou non feuillés, doivent laisser dégoutter le plus d'eau. Voici d'ailleurs ce que j'ai pu remarquer, c'est que les arbres caduques, très garnis de lierre, semblent être ceux qui en distillent le plus. Les feuilles de lierre sont lisses, épaisses et froides; elles

remplissent donc toutes les conditions d'un bon réfrigérant; à quoi il faut ajouter que, n'étant pas spongieuses, elles ne retiennent presque rien de l'eau qu'elles condensent.

« Les arbres, en même temps qu'ils reprennent l'eau à l'atmosphère, empêchent celle du sol de se dissiper par l'évaporation; c'est à cette double cause que tient l'humidité qu'on observe toujours dans l'intérieur des bois un peu épais. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la présence des forêts exerce une influence notable sur l'abondance des eaux courantes ou stagnantes. Les effets de cette influence sont suffisamment prouvés par les changemens survenus dans l'Amérique du Nord, où depuis que l'on a commencé à faire disparaître les forêts, les eaux ont sensiblement diminué. Plusieurs lacs ou étangs ont décru d'une quantité notable, ou même se sont entièrement desséchés, et des cours d'eau qui, il y a un siècle, étaient considérables, suffisent à peine aujourd'hui pour faire tourner un moulin. »

L'Amérique du Sud a subi, sous l'influence des mêmes causes, des changemens tout pareils, et j'ai pu moi-même les constater maintes fois. J'eus, il y a quelques années, l'occasion d'examiner un grand nombre de vieux titres de possession relatifs à des biens ruraux ou à des mines, et je fus obligé de comparer l'état actuel avec l'ancien état. Très souvent je cherchais vainement sur le terrain des prises d'eau, des sources, des lagunes, indiquées dans les titres, et alors j'étais comme certain de rencontrer la preuve que les hauteurs voisines avaient été, dans l'intervalle, dépouillées des bois qui les couronnaient. Quelquefois l'effet avait suivi de si près la cause, que des esclaves nés sur l'habitation et témoins du desséchement progressif des eaux, se rappelaient l'abatis d'arbres qui avait eu lieu dans leur enfance, et ne se trompaient point sur les résultats qu'avait amenés cette folle dévastation.

L'œuvre de destruction a été consommée dans les Antilles bien plus tôt encore qu'à la terre ferme; mais lorsque les Européens vinrent pour la première fois s'y établir, les bois de ces îles purent souvent leur offrir la même merveille que ceux qui, à l'arrivée de Bontier, couvraient le centre de l'île de Fer; c'est du moins ce que Purchas et Ramusio assurent pour l'île de Saint-Thomas.

Sur le continent même, les forêts vierges des Cordillères offrent

encore aujourd'hui quelque chose d'analogue. J'eus l'occasion de l'apprendre à mes dépens lorsque je passai la première fois le Quindiù pour me rendre d'Ibague à Cartago. Me trouvant dans la région des chênes, sur une hauteur que les brouillards enveloppent une grande partie du jour, je fus mouillé par une ondée à laquelle j'étais loin de m'attendre, car le ciel était parfaitement serein. Un peu de vent qui agitait les arbres sous lesquels je marchais faisait tomber en pluie l'eau que les feuilles lisses de ces chênes avaient condensée, et qui s'y était réunie en nombreuses gouttelettes. Les parties découvertes du chemin indiquaient par leur sécheresse qu'il n'avait pas plu depuis plusieurs jours.

Dobereiner, dans ses Recherches sur l'influence de la pression atmosphérique dans le développement des végétaux, dit qu'un jeune Anglais qui traversait comme prisonnier l'Amérique espagnole, avait observé que, sur les hautes montagnes, les arbres, même par le temps le plus sec, exhalaient une quantité d'eau considérable, cette eau tombant quelquefois comme une véritable pluie.

On voit que le professeur d'Iéna considère l'eau comme fournie par les arbres et non par le brouillard; il le dit même un peu plus loin en termes précis, et il pense que cette exhalation qui, suivant lui, n'a lieu que sur les hautes montagnes, est due à la diminution de pression atmosphérique. Mais il est très probable que si le phénomène se montre plus souvent sur les hauteurs, cela tient surtout à la propriété qu'ont les montagnes d'attirer les nuages, qu'on voit en effet comme fixés sur leurs flancs ou leur sommet, une grande partie du jour, lorsqu'on n'en aperçoit nulle part ailleurs.

Plusieurs botanistes, il est vrai, ont été conduits, par leurs observations et indépendamment de toute idée systématique, à admettre dans certains arbres une exhalation assez abondante pour produire des effets semblables à ceux dont parle M. Dobereiner. Parmi les divers exemples qu'on en cite, le plus frappant est celui du *Cubœa pluviosa* du Brésil (*cesalpina pluviosa* de Decandolle).

Ce cubæa est un grand arbre de la famille des légumineuses, dont le tronc est fort droit, et dont les branches s'élèvent à plus de cent pieds de hauteur. « Lorsque je m'approchai pour la première fois de cet arbre, dit le père *Leandro del Sacramento*, je sentis tomber

sur moi des gouttes d'eau claire en si grande abondance, que je m'imaginai qu'il pleuvait, et en conséquence je restai là quelque temps pour attendre que la pluie passât. Enfin, voyant que cela continuait toujours sans augmenter ni diminuer, le ciel, d'ailleurs, étant serein, je pris le parti de continuer ma route. Aussitôt que je ne fus plus au-dessous de l'arbre, je ne sentis plus de gouttes, mais il ne me vint pas autre chose à l'idée, si ce n'est que la pluie avait cessé. Revenant plus tard par le même chemin, je vis encore que sous l'arbre les gouttes d'eau tombaient comme la première fois, et alors il ne me fut plus permis de douter que c'était du feuillage même de l'arbre qu'elles émanaient. Six fois différentes, dans les mois d'octobre et de novembre, j'ai revu cet arbre, et il m'a présenté le même phénomène *par un soleil ardent* et un temps serein. J'ai observé sur les rameaux floraux *près de leur insertion aux rameaux de l'année précédente*, et dans une longueur de quatre à six pouces, une humidité très-sensible. Sur quelques rameaux, il y avait des *amas d'écume au milieu de laquelle vivaient des larves nombreuse d'insectes*, auxquelles probablement cette écume était due. Les plantes qui croissaient sous l'arbre étaient humides et vigoureuses. Je crois que le fait ne doit pas être considéré comme un phénomène morbide, puisque l'émanation de l'eau n'avait lieu en nul autre point qu'à l'union des fleurs terminales avec les autres branches. Je n'ai plus eu l'occasion de voir l'arbre après l'époque de la floraison, de sorte que je ne saurais dire si l'exhalation est limitée à cette époque ou dure toute l'année. »

Il se pourrait bien que le père Leandro se fût mépris sur la véritable nature du phénomène, c'est du moins ce qu'on est porté à soupçonner lorsqu'on compare son observation avec une autre faite tout récemment à Madagascar par un naturaliste français, M. Goudot.

L'arbre qui a été l'objet des remarques de M. Goudot appartient à la famille des urticées. C'est une sorte de mûrier à feuillage coriace et touffu, dont l'espèce est assez répandue dans les environs de Tamatave. M. Goudot en a vu tomber au milieu du jour, principalement *vers l'heure de midi et sous les rayons brûlans d'un soleil presque vertical*, une pluie fraîche et abondante.

Afin d'observer de plus près le phénomène, M. Goudot est monté

sur les branches de l'arbre, et il n'a pas tardé à reconnaître la cause de cette pluie singulière. *Autour des pousses de l'année*, qui étaient vigoureuses et bien chargées de feuilles, il a vu des *groupes considérables de larves couvertes d'une mousse blanchâtre*. Ces larves sont dans une agitation constante; elles se poussent, se pressent les unes les autres, pour prendre place sur l'écorce tendre dont elles extraient la sève en quantité suffisante pour que leur corps soit toujours saturé d'humidité.

La sève aspirée par ces larves est bientôt rejetée, soit par des organes particuliers disséminés sur la surface de leur corps, soit par les conduits excréteurs ordinaires, et elle forme des gouttelettes qui se réunissent en gouttes plus larges. Cette exsudation a paru à M. Goudot devenir d'autant plus abondante, que le soleil était plus ardent; et cela est du reste conforme à l'observation générale que l'activité des larves croît à mesure que la température de l'atmosphère s'élève.

Vers le soir, lorsque la puissance des rayons solaires est sensiblement diminuée, la production du fluide si étrangement sécrété, est en partie suspendue, et les gouttes tombent lentement; à mesure que la nuit s'avance on n'entend, plus qu'une goutte qui tombe de loin en loin. Enfin bientôt tout cesse pour recommencer graduellement le lendemain aux premiers rayons du soleil.

Quand le même arbre porte, comme cela se voit souvent, cinquante et jusqu'à cent groupes de larves, la sécrétion du liquide est assez abondante pour représenter une véritable pluie. Au mois de février, l'an passé, M. Goudot, pour recueillir un peu de ce liquide, a placé un vase au-dessous d'un groupe composé d'une soixantaine d'individus parvenus à la moitié de leur grosseur; comme le soleil était ardent, les gouttes étaient très grosses, et se succédaient très rapidement, à tel point que, même avec les pertes dues à l'évaporation, un *litre* eût été rempli en une heure et demie. L'eau ainsi recueillie est limpide; M. Goudot en a goûté, et ne lui a trouvé aucune saveur désagréable. Exposée à l'air, elle finit par se troubler et prendre une teinte jaunâtre.

L'insecte dont la larve sécrète ce fluide appartient, suivant M. Goudot, au genre *cercopis* de Latreille, et est très voisin du *cercopis spumaria* d'Europe. L'insecte parfait atteint une longueur de

trente-six millimètres. Après sa métamorphose, il reste encore habituellement posé sur l'écorce des jeunes branches, et fait aussi, de temps en temps, sortir de son corps de petites gouttes d'une eau limpide.

Quoique relatives à des arbres de différentes familles, les deux observations offrent plusieurs points frappans de ressemblance. Dans l'une comme dans l'autre, nous voyons les larves vivant au milieu d'une mousse écumeuse formée aux dépens du végétal; le point d'où l'eau émane exclusivement est aussi le même dans les deux cas, c'est à l'union des nouvelles pousses avec les anciens rameaux, au point où les sucs sont le plus abondans, et où l'écorce peut être le plus facilement attaquée; enfin, dans les deux cas, c'est pendant la chaleur du jour que tombe cette étrange pluie. La cause assignée par M. Goudot pourrait bien être la seule vraie: son observation mérite plus de confiance comme ayant été faite de plus près; mais il n'est que juste de remarquer que le mûrier de Tamatave n'avait pas, à beaucoup près, la taille du *cubœa* du Brésil, et que l'observateur avait cinquante ans de moins.

Si dans les divers cas que nous avons cités l'exhalation ne paraît entrer pour rien dans la production de l'eau versée par les arbres, ce n'est pas que, dans d'autres cas, cette cause ne puisse produire des effets plus ou moins analogues. Les plantes, en effet, ont, comme les animaux, leur transpiration, et l'eau, quoique sortant habituellement sous forme de vapeur, peut apparaître quelquefois à l'état liquide, en gouttelettes, comme la sueur. C'est ainsi qu'on observe fréquemment des gouttes d'eau qui se forment au sommet des feuilles du blé à l'heure où le soleil se lève. Ces gouttelettes se voient aussi sur les dentelures de certaines plantes; elles sont rangées avec régularité sur la feuille de la capucine. On en voit aussi parfois sur les feuilles de la vigne, mais seulement à la face inférieure.

On avait cru jadis que ces gouttelettes d'eau, très visibles au soleil levant, étaient déposées par la rosée; mais Mussenbroeck a montré qu'elles doivent être rapportées à l'action du végétal vivant, puisqu'on les trouve aussi sur les plantes abritées.

L'eau contenue dans les urnes du *népenthès* est aussi exhalée par la plante, et non introduite du dehors. Quelques botanistes

assurent même que le petit couvercle par lequel le vase est surmonté s'abaisse lorsqu'il doit pleuvoir, de sorte que l'eau de pluie ne saurait y pénétrer. Il est certain que cet opercule s'abaisse et s'élève par mouvement propre, mais on ne sait pas encore si le mouvement est en rapport avec l'état de l'atmosphère ou avec la quantité de liquide contenue dans le godet.

On a vu que pour certaines plantes telles que le blé, la capucine, la vigne, l'eau exhalée s'accumule à l'extérieur, que pour d'autres dont le *cephalotus* offre un exemple aussi bien que le *népenthès*; cette eau s'amasse dans des réceptacles qui ont une communication avec l'air extérieur. Il existe enfin un troisième cas, celui dans lequel le liquide exhalé se verse dans une cavité parfaitement close. Ce cas, qui ne se présente guère dans les climats tempérés, a été rarement observé par les botanistes, et je ne sais s'il se trouve indiqué dans les meilleurs traités de physiologie végétale. J'ai appris à le connaître dans cette même cordillère du Quindiù, où je fus si bien arrosé par l'eau condensée sur les feuilles des chênes.

Je ne me trouvais pas alors dans la région des chênes, mais dans celle des palmiers; il faisait excessivement chaud, et je mourais de soif, car je marchais depuis six heures sans avoir rencontré un ruisseau. Mes guides souffraient autant que moi, et marchaient tristement sans mot dire, lorsqu'un d'eux s'écria tout à coup: « Dieu merci, voilà enfin que nous allons boire! » et il montrait du doigt un morne arrondi sur lequel il ne semblait pas qu'on dût s'attendre à trouver ni source ni mare. Je n'eus pas le temps de communiquer mes réflexions aux hommes qui m'accompagnaient, car tous s'étaient mis à courir vers le lieu qu'on leur indiquait. En regardant ce monticule, je vis qu'il était entièrement couvert de bambous *(guaduas)*; jusque-là je n'avais rencontré ces plantes que dans des terres bien arrosées, dans des marécages, des vallées humides, ou au bord des ruisseaux.

En arrivant près des bambous, mon guide s'arrêta, considéra quelque temps les différentes tiges qui faisaient partie d'une même gerbe, en choisit une, et commença à l'entamer à coups de coutelas. En un clin d'œil il eut pratiqué une ouverture d'où s'élança un flot d'eau parfaitement limpide, vers lequel il porta avidement ses

lèvres. Cette source tarie, et elle le fut en quelques secondes, il en fit jaillir une seconde, puis une troisième en entaillant deux autres nœuds; après quoi il attaqua de la même manière une nouvelle tige et obtint le même résultat. Bref, nous bûmes tous ainsi successivement, et nous ne cessâmes de frapper les bambous que lorsque notre soif fut satisfaite.

Quoique l'eau fût en général limpide, fraîche, et sans aucun mauvais goût, cette manière de se désaltérer me parut une des moins agréables : la précipitation ôtait la moitié du plaisir; puis il fallait quelque adresse pour recueillir le liquide, qui s'échappait en pure perte, si on n'approchait pas assez la bouche, et cessait entièrement de couler, si on bouchait l'ouverture de manière à empêcher l'entrée de l'air.

Il n'y avait pas d'eau dans tous les bambous d'une même gerbe; et lorsque j'en voulus ouvrir à mon tour, la plupart de ceux auxquels je m'attaquai, se trouvèrent vides. Pour mes guides, ils ne se trompaient pas de même, et il était rare que la tige qu'ils entamaient ne contînt plus ou moins de liquide; seulement, dans certains cas, ce liquide n'était pas propre à être bu, et avait une saveur amère, styptique, tout-à-fait comparable à celle de l'encre. Alors, au lieu d'être incolore, il présentait une teinte opaline ou même un aspect tout-à-fait laiteux; d'ailleurs, il n'avait rien de cette odeur désagréable que prend l'eau conservée trop longtemps dans des vases de bois.

La quantité d'eau contenue dans chaque entre-nœud variait suivant l'âge de la tige, sa grosseur, la hauteur du nœud au-dessus des racines, et suivant d'autres circonstances que mes guides semblaient connaître, mais que je ne pus bien apprécier. Dans les cas les plus favorables, il m'a semblé que la quantité de liquide était de quatre à six onces.

L'eau des bambous offrit souvent aux soldats espagnols une ressource précieuse, et qu'ils apprirent promptement à connaître. Ainsi, dans la conquête du Pérou, elle fut le salut d'un corps d'armée de cinq cents hommes que Pedro de Alvarado conduisait par terre, de Puerto-Viejo à Quito. Dans le chemin l'armée éprouva des misères de toute espèce, mais ce fut de la soif qu'elle eut le plus à souffrir. « Le manque d'eau, dit Zarate, liv. 2, chap. x,

fut tel, que les soldats auraient été en grand danger de mourir, s'ils n'eussent rencontré une forêt de roseaux d'une espèce particulière, dont l'intérieur est plein d'une eau douce et très bonne à boire. Ces roseaux sont communément gros comme la cuisse d'un homme, de sorte que dans chaque entre-nœud les soldats trouvaient plus d'une demi-azumbre d'eau. Cette eau, ajoute-t-il, est fournie à la plante par la rosée qui la nuit tombe du ciel. C'est du moins l'opinion générale, et elle me semble très juste, car on ne voit pas d'où pourrait venir cette eau, puisque la terre qui porte les roseaux est sèche et entièrement privée de sources et de ruisseaux. »

Garcilasso, dans ses *Commentaires royaux*, en racontant la même expédition, n'oublie point de parler des *roseaux* qui soulagèrent la soif des soldats. Il emprunte le fait à Zarate et à Gomara, mais il ajoute, sur la plante qu'il paraît bien connaître, plusieurs nouveaux détails, et nous apprend que dans la langue du Pérou son nom était Ypa.

Dans *la Argentina*, relation rimée de l'expédition au Rio de la Plata, l'auteur, don Martin del Barco Centenero, qui faisait partie de l'expédition, a consacré dans son troisième chant deux octaves à célébrer ces utiles roseaux (1).

Oviedo, au chapitre LXXXI de sa *Relation sommaire*, parle de différentes sortes de bambousiers que l'on trouve à la terre ferme, et dont une contient de l'eau dans l'intervalle de ses nœuds; mais l'espèce qu'il désigne est différente de celle dont il a été question jusqu'ici, elle n'appartient pas au même genre, c'est le grand *nastus chusque*, « dont la tige est grosse comme le bois d'une lance, et dont les nœuds sont espacés de deux empans. » Oviedo fait remarquer que cette canne qui atteint une grande longueur, et qui est très flexible, ne croît que là où elle peut trouver un arbre qui

(1) Unas canas he visto y canutones
Tan gruesos como piernas muy crecidas;
Catorce y quince tienen poco menos
Cada cana de agua todos llenos.
El agua es muy sabrosa clara y fria.

(CHANT III, oct. 32 et 33.)

la soutienne, ce qui fait qu'elle se montre souvent par pieds isolés, tandis que les espèces qui n'ont pas besoin d'un appui étranger, vivent presque toujours en famille. Les détails dans lesquels entre notre auteur, montrent que ce grand *chusque* lui était parfaitement connu, et ne permettent pas de supposer qu'il lui ait attribué par erreur les propriétés du bambou *guadua*.

Il n'y a pas lieu, au reste, d'être surpris que cette propriété de contenir de l'eau dans son intérieur appartienne à deux différentes espèces de bambousiers américains, puisque parmi les espèces asiatiques plusieurs la présentent également, ainsi que nous l'apprenons de Rumphius.

Cet auteur nous dit, en parlant du bambou *Ily*, grande espèce qui croît au Malabar : « C'est à tort qu'on a cru que ce bambou fournissait le tabaxir, c'est-à-dire le sucre des Arabes; l'espèce de chaux qu'on trouve dans son intérieur, quoique provenant de l'exsiccation d'une eau claire et limpide qui remplissait les tiges pendant leur jeunesse, n'a aucune saveur sucrée. »

Dans un autre endroit où il décrit le bambou *Terin*, qui est originaire de Java, mais que l'on a transporté et que l'on cultive à Amboine, et dans beaucoup d'autres pays, il remarque que, « quoique les tiges du *terin* soient, à Java et à Amboine, charnues à l'intérieur, de manière à ce qu'on les mange marinées, celles qui croissent sur les hautes montagnes de Banda, où l'air est plus froid, à Bisnagar, à Batecala, et autres lieux de l'Inde ancienne, sont moins grandes, et ne se mangent pas, parce qu'elles sont toujours pleines d'une eau claire, douce et potable, qui, en se desséchant, forme cette substance blanchâtre, sèche au toucher, et semblable à de l'amidon ou à du sucre blanc râpé que les Arabes nomment *tabaxir*, et les Indiens *saccar membu*. »

Une variété du *terin* fort remarquable par sa taille est celle qu'on nomme *Sammat*. Au Malabar, où sa tige acquiert jusqu'à un pied et demi de diamètre, les habitans en coupent des tronçons longs de douze à dix-huit pieds pour en faire des canots qui portent deux hommes. Ils ne laissent que les deux cloisons des extrémités pour former les bouts du canot, et ils ajoutent à celle du devant une sorte d'éperon destiné à fendre l'eau. Ces embarcations chavireraient aisément, si l'on n'avait soin d'attacher aux deux

côtés des roseaux de plus petits diamètres qui font l'office de flotteurs. On a conservé long-temps, sous le vestibule du jardin académique de Leyde, plusieurs tronçons de ce bambou *sammat*, dont le diamètre était de quatorze à seize pouces.

Les Grecs, à l'époque de l'expédition d'Alexandre, eurent connaissance de ces grands bambous, et de l'usage qu'on en faisait. Pline en parle au chapitre XXXVI de son XVIe livre, et dit que les roseaux dont on fait des barques croissent principalement le long du fleuve Acesines, aujourd'hui le *Tchènât*.

Les bambousiers ne sont pas les seules plantes qui dans les pays tropicaux fournissent, lorsqu'on les entaille, une eau propre à désaltérer le voyageur. Plusieurs plantes sarmenteuses en donnent également, quoique leur tige n'offre pas, comme celle des graminées, des cavités intérieures dans lesquelles le liquide puisse s'amasser à mesure qu'il est formé.

C'est encore le tourment de la soif qui m'a valu de connaître ce fait curieux de physiologie végétale, et mon maître, cette fois comme la première, était un pauvre paysan colombien. Nous gravissions ensemble, sous un soleil brûlant, des collines qui se succédaient à perte de vue et ne nous offraient pas un arbre, pas un buisson; et je voyais avec peine, d'après la nature du sol et la sécheresse de la saison, que nous n'y devions attendre ni eau de source ni eau de pluie. J'en fis la remarque à mon guide. — Soyez sans inquiétude, me dit-il; avant peu, nous rencontrerons quelques pieds de vigne sauvage, et nous aurons de quoi nous bien désaltérer. — Cette réponse ne me satisfaisait guère, car je ne pensais d'abord qu'aux raisins qui sont très petits, peu juteux, et d'un goût à la fois aigre et acerbe; mais je ne tardai pas à apprendre que ce serait aux dépens de la tige et non du fruit que je trouverais à me rafraîchir.

Mon homme n'avait pas achevé son explication, lorsque j'aperçus une vigne vers laquelle je me hâtai de courir. J'en divisai le tronc d'un seul coup de coutelas, et je présentai ma calebasse pour recevoir l'eau qui devait en découler; mais, à mon grand désappointement, il ne tomba pas une goutte, et même les deux surfaces de la coupure étaient à peine humectées. — Si vous m'aviez écouté jusqu'au bout, me dit le guide, qui arrivait en ce moment,

vous auriez su qu'on n'obtient d'eau que d'un tronçon coupé par les deux bouts. — Je donnai un second coup, détachai un morceau long comme le bras, et n'obtins pas plus d'eau que la première fois. J'appris alors que le second coup devait suivre immédiatement le premier; et en effet, agissant ainsi sur un second cep, je vis couler, de l'extrémité inférieure, une veine liquide, du diamètre d'une plume d'oie, et qui ne s'arrêta qu'après plus d'une minute; le bout détaché était long de trois pieds et avait au plus quatre pouces de circonférence. La quantité d'eau qui en sortit aurait rempli un verre à boire ordinaire. Cette eau était limpide, fraîche, excellente, et à peu près aussi pure que l'eau de rivière. J'ai eu depuis l'occasion d'en faire évaporer plusieurs onces dans un vase de verre, et je n'ai obtenu pour résidu que quelques grains d'une substance gommeuse et presque sans saveur.

Si l'eau ne coule pas lorsqu'on n'a fait qu'une seule coupure, cela tient probablement à la pression atmosphérique, qui refoule au loin le liquide dans les vaisseaux. Lorsque, au contraire, cette pression agit également en-dessus et en-dessous, les deux effets se détruisent, et ce liquide, obéissant à la seule pesanteur, s'échappe hors des vaisseaux. Cependant il se pourrait bien qu'outre cette cause mécanique il entrât dans la production du phénomène quelque action vitale.

Hans Sloane, dans son *Histoire naturelle de la Jamaïque*, tom. II, p. 104, a parlé de cette vigne, qui est connue dans l'île sous le nom de *water-white*; il décrit très bien ses feuilles en forme de cœur, beaucoup moins découpées que celles de nos vignes et couvertes d'un duvet blanchâtre; ses petites grappes serrées dont les grains, gros comme ceux du raisin de Corinthe, sont d'un violet foncé. Il la confond d'ailleurs avec la grappe à renard de la Virginie, qui en diffère de tous points.

Sloane nous dit que cette vigne, qui croît sur des collines arides et dans des lieux dépourvus d'eau, est très bien connue des chasseurs. Il indique à peu près la manière dont on recueille l'eau, mais il ne paraît pas qu'il ait connu la nécessité de séparer promptement le tronçon par haut et par bas : cette nécessité était, au reste, connue pour une autre plante américaine. « La liane rouge, dit Valmont de Bomare, rend, quand on la coupe, une eau claire

et pure dont les voyageurs altérés font un grand usage; mais il faut observer, après l'avoir coupée par le bas, d'en couper promptement la longueur de trois à quatre pouces dans le haut pour obliger l'eau à descendre, sans quoi, au lieu de s'écouler, elle remonte dans l'instant vers le haut de la tige. »

Cette liane rouge paraît être une espèce d'arum grimpant.

Humphrey Fitz-Herbert, dans sa *Description des Moluques*, parle d'un végétal qui fournit de même de l'eau : « Je ne sais par quel nom le désigner, dit-il, et si je dois l'appeler arbre ou plante. Sa substance est comme celle d'un tronc de lierre ; sa forme est celle d'une corde grosse de cinq à six pouces, et longue d'autant de brasses. Dans toute sa longueur, cette corde est absolument nue, sans branche ni rejeton d'aucune sorte; elle est fixée par une extrémité à la terre, par une autre à la branche de l'arbre ; elle est d'un bois plein, solide, sans aucune cavité, et cependant elle donne, quand on la coupe par tronçons, une eau excellente, fraîche, douce, aussi bonne au moins que la meilleure eau de fontaine. Un bout de deux pieds de long en donne la valeur d'une pinte (1), et cela dans un instant. C'est dans l'île d'Amboine que nous trouvâmes cette curiosité naturelle. » (Purchas, tom. Ier, pag. 697.)

Cette corde singulière était, ou bien une racine adventive comme en poussent certains arbres dans l'Amérique tropicale, ou bien, comme cela se voit dans les mêmes lieux, le produit d'une plante parasite dont la graine, déposée par les oiseaux sur quelques branches, s'y est développée d'abord, puis a envoyé une ou plusieurs racines directement vers la terre pour y chercher une nourriture plus substantielle. Il arrive souvent qne ces racines, descendant à la fois, s'enroulent de manière à former des tourillons et à figurer véritablement une corde.

Quand la sève qui remplit les vaisseaux de ces plantes grimpantes est très abondante, que leur hauteur est très grande (plusieurs s'élèvent, quand elles trouvent un appui, jusqu'à des centaines de pieds), alors la pression atmosphérique ne suffit plus pour

(1) La pinte anglaise n'est que la moitié de la mesure française de même nom.

contrebalancer l'action de la pesanteur qui tend à faire écouler le liquide. » J'ai vu, dit M. Finlayson dans son voyage à Siam, une plante de cette espèce qui, ayant été coupée par accident, rendit, dans l'espace d'une demi-heure, une eau pure, limpide et sans saveur, en quantité suffisante pour remplir un verre ordinaire.

On voit que l'absence d'une section supérieure rendait l'écoulement lent, tandis que, dans les autres cas cités, il était d'une extrême rapidité.

Suivant Dalrymple, il y a dans l'île de Borneo une plante rampante, nommée Bahanoumpoul, qui donne une eau claire et bonne, quoique un peu gommeuse; il faut, dit-il, la couper hors de terre, sans quoi l'eau se retire. On en trouve au sommet des collines entortillées aux plus hautes branches des arbres, d'où elles pendent en bas. Il y en a de plus grosses que la jambe d'un homme : elles ont une écorce très rouge avec de profondes ciselures. »

Outre les lianes, il y a encore dans les régions tropicales d'autres plantes qui donnent de l'eau ; telle est, au rapport du père Labat, celle qu'on nomme aux Antilles balisier, et qui n'est pas le balisier des naturalistes, mais l'*heliconia bihaï*. Il suffit d'entamer la tige à la naissance des feuilles pour en obtenir une eau très bonne à boire.

Une plante très voisine des *heliconias* par les caractères botaniques comme par l'aspect, mais qui en diffère principalement en ce qu'elle a une tige ligneuse, le *ravenale* de Madagascar, donne également une eau abondante et très bonne à boire, quand on le perce au même endroit. C'est ce qu'atteste du moins Fressange, qui avait séjourné assez long-temps dans cette île.

Tous les végétaux dont nous avons parlé jusqu'ici donnent une eau comparable à l'eau de fontaine. Quelques-uns, tels que certains palmiers, l'érable américain, etc., donnent un liquide sucré, qu'on peut convertir par la fermentation en une sorte de vin, ou par une prompte ébullition, en sirop et en cassonade. Nous aurons une autre fois l'occasion d'en parler.

ROULIN.

COMMENT

JE DEVINS

AUTEUR DRAMATIQUE [1].

Je venais d'avoir vingt ans, lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, s'approcha de mon lit, m'embrassa en pleurant, et me dit : — Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avions pour payer nos dettes.

— Eh bien! ma mère?

— Eh bien! mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs.

— De rente?...

Ma mère sourit tristement.

— En tout!... repris-je.

— En tout.

— Eh bien! ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs, et je partirai pour Paris.

— Qu'y feras-tu, mon pauvre ami?...

(1) Ce fragment sert de préface au premier volume du *Théâtre* d'Alex. Dumas, qui paraîtra dans quelques jours, chez le libraire Charpentier. L'auteur y répond, avec sa franchise ordinaire, aux aveugles attaques dont il a été l'objet depuis quelque temps. Nous-mêmes, nous nous proposons de revenir sur ce sujet dans une appréciation de ses œuvres, qu'on nous rendra la justice de croire impartiale, bien qu'Alex. Dumas soit de nos amis. (*N. du D.*)

— J'y verrai les amis de mon père, le duc de Bellune, qui est ministre de la guerre; Sébastiani, aussi puissant de son opposition que les autres le sont de leur faveur. Mon père, plus ancien qu'eux tous comme général, et qui a commandé en chef quatre armées, en a eu quelques-uns pour aides-de-camp, et les a vus passer presque tous sous ses ordres : nous avons là une lettre de Bellune, qui constate que c'est à l'influence de mon père qu'il doit d'être rentré en faveur près de Bonaparte; une lettre de Sébastiani, qui le remercie d'avoir obtenu que lui, Sébastiani, fît partie de l'armée d'Égypte; des lettres de Jourdan, de Kellermann, de Bernadotte même. Eh bien! j'irai jusqu'en Suède, s'il le faut, trouver le roi, et faire un appel à ses souvenirs de soldat.

— Et moi, pendant ce temps-là, que deviendrai-je?

— Tu as raison; mais, sois tranquille, je n'aurai besoin de faire d'autre voyage que celui de Paris. Ainsi, ce soir, je pars.

— Fais ce que tu voudras, me dit ma mère en m'embrassant une seconde fois; c'est peut-être une inspiration de Dieu. — Et elle sortit.

Je sautai à bas de mon lit, plus fier qu'attristé des nouvelles que je venais d'apprendre. J'allais donc à mon tour être bon à quelque chose, rendre à ma mère, non pas les soins qu'elle avait pris de moi, c'était impossible, mais lui épargner ces tourmens journaliers que la gêne traîne après elle, assurer par mon travail ses vieilles années à elle, qui avait veillé avec tant de soin sur mes jeunes: j'étais donc un homme, puisque l'existence d'une femme allait reposer sur moi. Mille projets, mille espoirs me traversaient l'esprit; j'avais à la fois de la joie et de l'orgueil dans le cœur, cette certitude de succès, qui est une des vertus de la jeunesse, car elle prouve que les autres pourraient compter sur vous comme vous pensez pouvoir compter sur eux. D'ailleurs, il était impossible que je n'obtinsse pas tout ce que je demanderais, quand je dirais à ces hommes dont dépendait mon avenir : « Ce que je réclame de vous, c'est pour ma mère, pour la veuve de votre ancien camarade d'armes, pour ma mère, ma bonne mère! »

Oui, c'est une bonne mère que la mienne! si bonne, que, grace à son amour pour moi, j'étais incapable de tout, excepté de me jeter dans le feu pour elle.

Car, grace à cet amour excessif, elle n'avait jamais voulu me quitter; et, lorsqu'on saura que je suis né à Villers-Cotterets, petite ville de deux mille ames à peu près, on devinera tout d'abord que les ressources n'y étaient pas grandes pour l'éducation : il est vrai que tout ce que la ville présentait de ressources sous ce rapport avait été mis à contribution. Un bon et brave abbé, que tout le monde aimait et respectait, plus encore à cause de sa dilection et de son indulgence pour ses paroissiens qu'à cause de son savoir, m'avait donné, pendant cinq ou six ans, des leçons de latin, et m'avait fait faire quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire entrer les quatre premières règles dans la tête : en échange, et sous beaucoup d'autres rapports, je possédais les avantages physiques que donne une éducation agreste, c'est-à-dire que je montais tous les chevaux, que je faisais douze lieues pour aller danser à un bal, que je tirais assez habilement l'épée et le pistolet, que je jouais à la paume comme saint Georges, et qu'à trente pas je manquais très rarement un lièvre ou un perdreau.

Ces avantages, qui m'avaient acquis une certaine célébrité à Villers-Cotterets, devaient me présenter bien peu de ressources à Paris. Après avoir gravement réfléchi et m'être mûrement examiné, je tombai d'accord avec moi-même que je n'étais bon qu'à faire un employé. Tous mes soins devaient donc tendre à me procurer une place dans ce qu'on appelle génériquement *les bureaux*.

Mes préparatifs faits, et la chose ne fut pas longue, je sortis pour annoncer à toutes mes connaissances que je partais pour Paris.

Je rencontrai dans la rue l'entrepreneur des diligences; il m'aimait beaucoup, parce qu'il m'avait donné les premiers élémens du jeu de billard, et que j'avais admirablement profité de ses leçons. Il me proposa de faire la partie d'adieu : nous entrâmes au café; je lui gagnai ma place à la voiture; c'était autant d'économisé sur mes cinquante-trois francs.

Dans ce café, se trouvait un ancien ami de mon père; il avait, outre cette amitié, conservé pour notre famille quelque reconnais-
: blessé à la chasse, il s'était fait un jour transporter chez nous,

et les soins qu'il avait reçus de ma mère et de ma sœur étaient restés dans sa mémoire.

C'était un homme fort influent dans le pays par sa fortune et sa réputation de probité. Quelques années auparavant, il avait enlevé d'assaut l'élection du général Foy, son camarade de collége. Il m'offrit une lettre pour l'honorable député; je l'acceptai, l'embrassai, et me remis en course.

J'allai dire adieu à mon digne abbé. Je m'attendais à un long discours moral sur les dangers de Paris, sur les séductions du monde, etc., etc.... Le brave homme approuva ma résolution, m'embrassa les larmes aux yeux, car j'étais son élève chéri, et, lorsque je lui demandai quelques conseils qu'il ne me donnait pas, il ouvrit l'Évangile, et me montra du doigt ces seules paroles : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Le soir même je partis, au grand désespoir de ma mère, qui ne m'avait jamais perdu de vue, mais qui se consola en pensant que mes cinquante-trois francs ne me mèneraient pas loin, et que par conséquent elle ne tarderait pas à me revoir.

Du reste, j'entrais dans le monde avec des idées de morale et de religion complètement faussées; j'étais matérialiste et voltairien jusque dans le bout des ongles; je mettais le Compère Mathieu et Faublas au rang des livres élémentaires; je préférais Pigault-Lebrun à Walter Scott; enfin je faisais de petits vers dans le style de ceux du cardinal de Bernis et d'Évariste Parny. Mes opinions politiques seules étaient arrêtées dès cette époque : elles étaient en quelque sorte instinctives, mon père me les avait léguées en mourant; depuis lors elles se sont rationalisées, mais n'ont subi aucun changement. Quant à mon goût pour la poésie légère, il venait peut-être de ce que j'étais né dans la chambre où mourut Desmoutiers.

C'est pourtant avec cette somme intrinsèque de qualités physiques et de connaissances morales que je descendis dans un modeste hôtel de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, convaincu que l'on calomniait la société, que le monde était un jardin à fleurs d'or, dont toutes les portes allaient s'ouvrir devant moi, et que je n'avais, comme Ali-Baba, qu'à prononcer le mot *Sesame*, pour fendre les rochers.

J'écrivis le même soir au ministre de la guerre pour lui demander une audience : je lui détaillai mes droits à cette faveur, je les appuyais du nom de mon père, qu'il ne pouvait avoir oublié ; j'en appelais à l'ancienne amitié qui les avait unis, passant sous silence, et par délicatesse, les services rendus, mais dont une lettre du maréchal, qu'à tout hasard j'avais apportée avec moi, faisait preuve incontestable.

Je m'endormis là-dessus, et fis des songes des Mille et une Nuits.

Le lendemain j'achetai un Almanach des vingt-cinq mille adresses, et je me mis en course.

La première visite que je fis fut au maréchal Jourdan. Il se souvenait bien vaguement qu'il avait existé un général Alexandre Dumas, mais il ne se rappelait pas avoir jamais entendu dire qu'il eût un fils. Malgré tout ce que je pus faire, je le quittai au bout de dix minutes, paraissant très peu convaincu de mon existence.

Je me rendis chez le général Sébastiani. Il était dans son cabinet de travail, quatre ou cinq secrétaires écrivaient sous sa dictée ; chacun d'eux avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et ses canifs, une tabatière d'or, qu'il présentait toute ouverte au général chaque fois qu'en se promenant celui-ci s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce d'une main que son arrière-cousin Napoléon eût enviée pour la blancheur et la coquetterie, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et, comme le Malade imaginaire, se remettait à arpenter la chambre, tantôt en long, tantôt en large. Ma visite fut courte ; quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu de vocation à devenir porte-tabatière.

Je rentrai à mon hôtel, un peu désappointé ; les deux premiers hommes que j'avais rencontrés avaient soufflé sur mes rêves d'or et les avaient ternis. Je repris mon Almanach des vingt-cinq mille adresses, mais déjà ma confiance joyeuse avait disparu ; j'éprouvais ce serrement de cœur qui va toujours croissant à mesure que la désillusion arrive ; je feuilletais le livre au hasard, regardant machinalement, lisant sans comprendre, lorsque je vis un nom que j'avais si souvent entendu prononcer par ma mère, et avec tant d'éloges, que je tressaillis de joie : c'était celui du général Verdier, qui avait servi en Égypte sous les ordres de mon père. Je

me jetai dans un cabriolet, et me fis conduire rue du Faubourg-Montmartre, n° 4; c'était là qu'il demeurait.

— Le général Verdier? demandai-je au concierge.

— Au quatrième, la petite porte à gauche. — Je le fis répéter; j'avais cependant bien entendu.

Pardieu, me disais-je tout en montant l'escalier, voilà au moins quelque chose qui ne ressemble ni aux laquais à livrée du maréchal Jourdan, ni au suisse de l'hôtel Sébastiani. — *Le général Verdier, au quatrième, la porte à gauche!* — Cet homme-là doit se souvenir de mon père.

J'arrivai à ma destination. Un modeste cordonnet vert pendait près de la porte désignée: je sonnai avec un battement de cœur dont je n'étais pas le maître. J'attendais cette troisième épreuve pour savoir à quoi m'en tenir sur les hommes.

J'entendis des pas qui s'approchaient; la porte s'ouvrit, un homme d'une soixantaine d'années parut. Il était coiffé d'une casquette bordée d'astracan, vêtu d'une veste à brandebourgs, et d'un pantalon à pieds; il tenait d'une main une palette chargée de couleurs, et de l'autre un pinceau. Je crus m'être trompé, et je regardai les autres portes.

— Que désirez-vous, monsieur? me dit-il.

— Présenter mes hommages au général Verdier. Mais il est probable que je me trompe?

— Non, non, vous ne vous trompez pas; c'est ici. —

J'entrai dans un atelier.

— Vous permettez, monsieur? me dit l'homme à la casquette en se remettant à un tableau de bataille, dans la composition duquel je l'avais interrompu.

— Sans doute; et si vous voulez seulement m'indiquer où je trouverai le général.... —

Le peintre se retourna.

— Eh bien! mais pardieu! c'est moi, me dit-il.

— Vous?.... — Je fixai mes yeux sur lui avec un air si marqué de surprise, qu'il se mit à rire.

— Cela vous étonne de me voir manier le pinceau! n'est-ce pas? reprit-il, après avoir entendu dire peut-être que je maniais assez

bien le sabre? Que voulez-vous, j'ai la main impatiente, et il faut que je l'occupe à quelque chose. Maintenant, que me voulez-vous? voyons.

— Général, lui dis-je, je suis le fils de votre ancien compagnon d'armes en Égypte, d'Alexandre Dumas. —

Il se retourna vivement de mon côté, me regarda fixement, puis, au bout d'un instant de silence :

— C'est sacredieu vrai, me dit-il, vous êtes tout son portrait. —

Deux larmes lui vinrent en même temps aux yeux, et, jetant son pinceau, il me tendit une main que j'avais plus envie de baiser que de serrer.

— Eh! qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon, continua-t-il; car, si j'ai bonne mémoire, vous demeuriez avec votre mère dans je ne sais plus quel village?....

— C'est vrai, général; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres.

— Deux chansons dont je sais l'air, murmura-t-il.

— Alors je suis venu à Paris dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour, comme elle m'a nourri jusqu'à présent.

— C'est bien fait! mais une place n'est point chose facile à obtenir par le temps qui court; il y a un tas de nobles à placer, et tout leur est bon.

— Mais, général, j'ai compté sur votre protection.

— Hein!... — Je répétai.

— Ma protection? — Il sourit amèrement. — Mon pauvre enfant, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner, et encore tu ne seras jamais un grand artiste, si tu ne surpasses pas ton maître. Ma protection? eh bien! je te suis très reconnaissant de ce mot-là, car il n'y a peut-être que toi au monde qui puisses aujourd'hui t'aviser de me la demander.

— Comment cela?

— Est-ce que ces gredins-là ne m'ont pas mis à la retraite, sous prétexte de je ne sais quelle conspiration... de sorte que, vois-tu, je fais des tableaux. Si tu veux en faire, voilà une palette, des pinceaux, et une toile de 36.

— Merci, général, mais je n'ai jamais su faire que les yeux;

d'ailleurs l'apprentissage serait trop long, et puis ma mère ni moi ne pouvons attendre.

— Que veux-tu, mon ami! voilà tout ce que je puis t'offrir... ah! et puis la moitié de ma bourse; je n'y pensais pas, car cela n'en vaut guère la peine. — Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me le rappelle, deux pièces d'or, et une quarantaine de francs en argent.

— Je vous remercie, général, je suis à peu près aussi riche que vous. — C'était moi qui avais à mon tour les larmes aux yeux. — Je vous remercie; mais vous me donnerez des conseils sur les démarches que j'ai à faire?

— Oh! cela, tant que tu voudras. Voyons, où en es-tu? — Il reprit son pinceau, et se remit à peindre.

— J'ai écrit au maréchal duc de Bellune. —

Le général, tout en glaçant une figure de Cosaque, fit une grimace qui pouvait se traduire par ces mots : « Si tu ne comptes que là-dessus, mon pauvre garçon!... »

— J'ai encore, ajoutai-je, répondant à sa pensée, une recommandation pour le général Foy, député de mon département.

— Ah! ceci, c'est autre chose. Eh bien! mon enfant, je te conseille de ne pas attendre la réponse du ministre; c'est demain dimanche, porte ta lettre au général, et sois tranquille, il te recevra bien. Maintenant veux-tu dîner avec moi? nous causerons de ton père.

— Volontiers, général.

— Eh bien! laisse-moi travailler, et reviens à six heures. —

Je pris aussitôt congé du général Verdier, et je descendis les quatre étages avec un cœur plus léger que je ne les avais montés; les choses et les hommes commençaient à m'apparaître sous leur véritable point de vue, et ce monde, qui m'avait été inconnu jusqu'alors, se déroulait à mes yeux tel que Dieu et le diable l'ont fait, brodé de bon et de mauvais, taché de pire.

Le lendemain, je me présentai chez l'honorable général Foy. Je fus introduit dans son cabinet; il travaillait à son Histoire de la Péninsule. Au moment où j'entrai, il écrivait debout sur une de ces tables qui se lèvent ou s'abaissent à volonté; autour de lui étaient épars,

dans une confusion apparente, des discours, des cartes géographiques et des livres entr'ouverts.

Il se retourna, en entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, avec la vivacité qui lui était habituelle, et arrêta ses yeux perçans sur moi. J'étais tout tremblant.

— Monsieur Alexandre Dumas?... me dit-il.

— Oui, général.

— Êtes-vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes?

— Oui, général.

— C'était un brave. Puis-je vous être bon à quelque chose? j'en serais heureux.

— Je vous remercie de votre intérêt. J'ai à vous remettre une lettre de M. Danré (1).

— Oh! ce bon ami!... que fait-il?

— Il est heureux et fier d'avoir été pour quelque chose dans votre élection.

— Pour quelque chose, — en décachetant la lettre, — dites pour tout. Savez-vous, continua-t-il, tenant la lettre ouverte sans la lire, savez-vous qu'il a répondu de moi aux électeurs, corps pour corps, honneur pour honneur? J'espère que ma nomination ne lui aura pas valu trop de reproches. Voyons ce qu'il me dit. — Il se mit à lire. — Ah! il vous recommande à moi avec instance; il vous aime donc bien?

— Comme son fils.

— Eh bien! voyons alors. — Il vint à moi. — Que ferons-nous de vous?

— Tout ce que vous voudrez, général.

— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

— Oh! pas à grand'chose.

— Voyons, que savez-vous? un peu de mathématiques?

— Non, général.

— Vous avez au moins quelques notions d'algèbre, de géomé-

(1) C'est effectivement à M. Danré que je dois d'être ce que je suis, en supposant que je sois quelque chose; on m'excusera donc de le nommer, la reconnaissance est indiscrète.

trie, de physique? — Il s'arrêtait entre chaque mot, et à chaque mot je sentais la rougeur me monter au visage et la sueur me couler sur le front; c'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.

— Non, général, répondis-je en balbutiant. — Il s'aperçut de mon embarras.

— Vous avez fait votre droit?

— Non, général.

— Vous savez le latin et le grec?

— Un peu.

— Parlez-vous quelques langues vivantes?

— L'italien assez bien, l'allemand assez mal.

— Je verrai à vous placer chez Laffitte, alors. Vous vous entendez en comptabilité?

— Pas le moins du monde. — J'étais au supplice; lui-même souffrait visiblement pour moi. — Oh! général, lui dis-je avec un accent qui parut l'impressionner, mon éducation est complètement faussée, et, chose honteuse! je m'en aperçois d'aujourd'hui seulement; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Mais en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre?

— Oh! je n'ai rien, répondis-je, écrasé par le sentiment de mon impuissance.

Le général réfléchit un instant.

— Donnez-moi votre adresse, me dit-il, je penserai à ce qu'on peut faire de vous.

Il me présenta de l'encre et du papier; je pris la plume avec laquelle cet homme venait d'écrire. Je la regardai, toute mouillée qu'elle était encore, et je la posai sur le bureau.

— Eh bien?...

— Je n'écrirai pas avec votre plume, général; ce serait une profanation.

— Que vous êtes enfant! Tenez, en voilà une neuve.

— Merci. — J'écrivis; le général me regardait faire. A peine eus-je écrit quelques mots, qu'il frappa dans ses deux mains.

— Nous sommes sauvés, s'écria-t-il.

— Pourquoi cela?

— Vous avez une belle écriture.

Je laissai tomber ma tête entre mes deux mains, je n'avais plus la force de la porter. Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais! Ce brevet d'incapacité, oh! il était bien à moi... Une belle écriture!

Je pouvais donc arriver un jour à être expéditionnaire; c'était un avenir. J'avais une belle écriture... je me serais volontiers fait couper le bras droit.

Le général Foy continua sans s'apercevoir de ce qui se passait en moi.

— Écoutez, je dîne aujourd'hui chez le duc d'Orléans, je lui parlerai de vous, mettez-vous là; — il m'indiqua un petit bureau; — faites une pétition, et écrivez-la du mieux que vous pourrez.

J'obéis avec une humilité ponctuelle, qui eût été pour moi une grande recommandation près de mon futur chef de bureau, s'il avait pu me voir.

Lorsque j'eus fini, le général Foy écrivit quelques lignes en marge. Son écriture jurait près de la mienne et m'humiliait cruellement; puis il plia la pétition, la mit dans sa poche, et me tendant la main en signe d'adieu, il m'invita à venir déjeuner le lendemain avec lui.

Je rentrai à mon hôtel, et j'y trouvai une lettre timbrée du ministère de la guerre. Jusqu'à présent la somme du mal et du bien s'était répartie sur moi d'une manière assez impartiale, la lettre que j'allais décacheter allait définitivement faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

Le ministre me répondait que n'ayant pas le temps de me recevoir, il m'invitait à lui exposer, par écrit, ce que j'avais à lui dire. Le plateau du mal l'emportait.

Je lui répondis que l'audience que je lui avais demandée n'avait pour but que de lui remettre l'original d'une lettre de remerciement qu'il avait autrefois écrite à mon père, son général en chef; mais que ne pouvant avoir l'honneur de le voir, je me contentais de lui en envoyer la copie.

Je m'acheminai le lendemain vers l'hôtel du général Foy qui était redevenu mon seul espoir. Il m'aborda avec une figure riante qui me parut de bon augure.

— Eh bien! me dit-il, votre affaire est faite.

— Comment?

— Oui, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans, comme surnuméraire aux appointemens de 1,200 francs, ce n'est pas grand'chose, mais c'est à vous de bien travailler.

— C'est une fortune; Et quand serai-je installé?

— Aujourd'hui même si vous le voulez.

— Et comment se nomme mon chef?

— M. Oudard; vous vous présenterez chez lui de ma part.

— Permettez-vous que j'annonce cette bonne nouvelle à ma mère?

— Oui; mettez-vous là, vous trouverez ce qu'il vous faut.

Je lui écrivis de vendre ce qui nous restait, et de venir me rejoindre. 1,200 francs par an me paraissaient une somme inépuisable. Lorsque j'eus fini, je me retournai vers le général, il me regardait avec un air de bonté inexprimable. Cela me rappela que je ne l'avais pas remercié. Je lui sautai au cou et je l'embrassai. Il se mit à rire.

— Il y a un fond excellent chez vous, me dit-il; mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis, étudiez.

— Oui, général, je vais vivre de mon écriture, mais je vous promets de vivre un jour de ma plume.

— En attendant, déjeunons, il faut que j'aille à la Chambre.

Un domestique apporta une petite table toute servie dans le cabinet; nous déjeunâmes en tête-à-tête. Aussitôt le déjeuner fini, je quittai le général. Je ne fis que deux bonds de la rue du Mont Blanc au Palais-Royal. Décidément la balance du bien reprenait le dessus.

M. Oudard me reçut avec une affabilité si grande, que je vis bien que ce n'était pas à mon mérite personnel que je la devais: il m'installa dans un bureau où travaillaient déjà deux autres jeunes gens qui devinrent dès lors mes camarades, et qui, aujourd'hui, sont mes amis.

Je songeai aussitôt à tenir ma promesse et à étudier sérieusement. Je savais assez de latin pour suivre seul les études de cette langue. J'achetai avec ce qui me restait de mes cinquante-trois francs, un Juvénal, un Tacite et un Suétone. J'avais toujours eu beaucoup de goût pour la géographie, je me fis une récréation de son étude. Je connaissais un jeune médecin, je le priai de me conduire à la Charité

pour y suivre un cours de physiologie : lui-même était bon physicien et bon chimiste, il se fit aider par moi dans ses opérations, et j'appris bientôt de ces deux sciences ce qu'il est nécessaire à un homme du monde d'en savoir. Ma constitution de fer me permettait de suppléer par le temps que je prenais sur la nuit, au temps qui me manquait le jour : bref, un changement complet s'opéra dans mon existence matérielle et morale, et lorsqu'au bout de deux mois ma mère arriva, elle me reconnut à peine, tant j'étais devenu sérieux.

Alors commenca cette lutte obstinée de ma volonté, lutte d'autant plus bizarre qu'elle n'avait aucun but fixe, d'autant plus persévérante que j'avais tout à apprendre. Occupé huit heures par jour à mon bureau, forcé d'y revenir chaque soir de 7 à 10 heures, mes nuits seules étaient à moi. C'est pendant ces veilles fiévreuses que je pris l'habitude que je conserve encore, de ce travail nocturne qui rend la confection de mon œuvre incompréhensible à mes amis même, car ils ne peuvent deviner ni à quelle heure ni dans quel temps je l'accomplis.

Cette vie intérieure, qui échappait à tous les regards, dura trois ans, sans amener aucun résultat visible, sans que je produisisse rien, sans que j'éprouvasse même le besoin de produire. Je suivais bien avec une certaine curiosité les œuvres théâtrales du temps dans leurs chûtes ou dans leurs succès ; mais comme je ne sympathisais ni avec la construction dramatique, ni avec l'exécution dialoguée de ces sortes d'ouvrages, je me sentais seulement incapable de produire rien de pareil, sans deviner qu'il existât autre chose que cela, m'étonnant seulement de l'admiration que l'on partageait entre l'auteur et l'acteur, admiration qu'il me semblait que Talma avait le droit de revendiquer pour lui tout seul.

Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent *Hamlet*. Je ne connaissais que celui de Ducis. J'allai voir celui de Shakspeare.

Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée ; supposez Adam s'éveillant après sa création et trouvant sous ses pieds la terre émaillée de fleurs, sur sa tête le ciel flamboyant d'étoiles, autour

de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un fleuve, un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme jeune, chaste et nue, et vous aurez une idée de l'Eden enchanté dont cette représentaion m'ouvrit la porte.

Oh! c'était donc cela que je cherchais, qui me manquait, qui me devait venir; c'étaient ces hommes de théâtre, oubliant qu'ils sont sur un théâtre; c'était cette vie factice rentrant dans la vie positive à force d'art; c'était cette réalité de la parole et des gestes qui faisait des acteurs, des créatures de Dieu, avec leurs vices, leurs vertus, leurs passions, leur faiblesses, et non pas des héros guindés, impassibles, déclamateurs et sentencieux. Oh! Shakspeare, merci! Oh! Kemble et Smithson, merci! Merci à mon Dieu! merci à mes anges de poésie!

Je vis ainsi Romeo, Virginius, Shylock, Guillaume Tell, Othello; je vis Macready, Kean, Young. Je lus, je dévorai le théâtre étranger, et je reconnus que dans le monde théâtral tout émanait de Shakespeare, comme dans le monde réel tout émane du soleil; que nul ne pouvait lui être comparé, car il était aussi dramatique que Corneille, aussi comique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Goethe, aussi passionné que Schiller. Je reconnus que ses ouvrages, à lui seul, renfermaient autant de types que les ouvrages de tous les autres réunis. Enfin, je reconnus que c'était l'homme qui avait le plus créé après Dieu.

Dès-lors ma vocation fut décidée; je sentis que cette spécialité à laquelle chaque homme est appelé, m'était offerte; j'eus en moi une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je me lançai hardiment vers l'avenir, contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

Cependant je ne m'abusais pas sur les difficultés de la carrière que j'embrassais. Je savais que, plus que toute autre, elle exigeait des études profondes et spéciales, et que pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut avoir longuement étudié la nature morte. Je pris donc, les uns après les autres, ces hommes de génie qui ont nom Shakspeare, Corneille, Molière, Calderon, Goethe et Schiller. J'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits entières, j'allai jusqu'au cœur chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai par quel méca-

nisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et je reconnus avec quel artifice ils modelaient ces chairs différentes, destinées à couvrir des ossemens qui sont tous les mêmes.

Car ce sont les hommes, et non pas l'homme qui invente; chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté quelques parcelles à la somme des connaissances humaines, qu'il lègue à ses fils; une étoile à la voie lactée. Quant à la création complète d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, ne put ou n'osa point l'inventer : il le fit à son image.

C'est ce qui faisait dire à Shakspeare, lorsqu'un critique stupide l'accusait d'avoir pris parfois une scène tout entière dans quelque auteur contemporain :

« C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne. »

C'est ce qui faisait répondre plus naïvement encore à Molière, lorsqu'on lui adressait le même reproche :

« Je prends mon bien où je le trouve. »

Et Shakspeare et Molière avaient raison, car l'homme de génie ne vole pas, il conquiert; il fait de la province qu'il prend une annexe de son empire : il lui impose ses lois, il la peuple de ses sujets, il étend son sceptre d'or sur elle, et nul n'ose lui dire en voyant son beau royaume : « Cette parcelle de terre ne fait point partie de ton patrimoine. » Sous Napoléon, la Belgique était France; la Belgique est aujourd'hui un état séparé : Léopold en est-il plus grand, ou Napoléon plus petit?

Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, génie à part, on me fait aujourd'hui la même guerre que l'on faisait à Shakspeare et à Molière; parce qu'on en vient à me reprocher jusqu'à mes longues et persévérantes études; parce que, loin de me savoir gré d'avoir fait connaître à notre public des beautés scéniques inconnues, on me les marque du doigt comme des vols, on me les signale comme des plagiats. Il est vrai, pour me consoler, que j'ai du moins cette ressemblance avec Shakspeare et Molière, que ceux qui les ont attaqués, étaient si obscurs, qu'aucune mémoire n'a conservé leur nom. Cela vient de ce qu'un homme d'art,

qui sait, par expérience, ce que la plus petite œuvre coûte, n'appuiera jamais de l'autorité de sa signature qu'une attaque consciencieuse et mesurée. Certes, le nombre de nos critiques littéraires est grand, et dans ce nombre il y a des noms d'hommes qui ont une puissance de production : Sainte-Beuve, Loève-Veimars, Planche, Latouche, Rolle, Janin, Becquet. A peine si je connais quelques-uns d'entre eux; il y en a même parmi eux que je n'ai jamais vus; tous ont, chacun à leur tour, jugé bien diversement les huit drames que j'avais donnés à l'âge de vingt-neuf ans : eh bien! je porte le défi à chacun d'eux d'oser pour lui-même signer de toutes les lettres de son nom les deux articles du *Journal des Débats* signés de la lettre G. (1).

ALEXANDRE DUMAS.

(1) On m'apprend que ces articles sont d'un M. Grenier ou Garnier de Cassagnac.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1833.

Les intrigues ministérielles, assoupies depuis quelques jours, sont au moment de se réveiller avec plus de force. Il n'est plus question de la démission du maréchal Soult, il est vrai; M. Humann a consenti à fermer les yeux sur les crédits nouveaux qu'il demande, et travaille de tout son cœur à faire, pour 1835, une seconde édition du budget *normal* de 1834, revu et augmenté de quelques articles. M. Thiers, de retour de sa tournée en Normandie, où il a fait, de son côté, avec une incroyable légèreté, des promesses qu'il lui sera impossible d'effectuer, et que son secrétaire-général, M. David, démentait à l'heure même, ne s'occupe que d'acteurs, d'actrices, de comédies et de tableaux. M. Guizot et M. de Broglie vivent paisiblement dans leur cercle d'intimes, et s'adonnent avec activité à une seule mais importante affaire, celle de marier leurs jeunes amis doctrinaires qui n'ont pas encore su trouver des dots assez considérables pour remplir l'un des statuts donnés à cette congrégation par sa fondatrice, Mme de Staël, qui prêchait si ardemment *l'amour dans le mariage*. On peut en rire, mais ce sont là les graves occupations qui absorbaient deux de nos ministres il y a peu de jours. Comme nous ne faisons pas les nouvelles, il ne tient pas à nous de les rendre plus importantes.

M. d'Argout veillait seul au milieu de ce ministère engourdi, et le résultat des élections départementales lui paraissait si satisfaisant, qu'il ne parlait que d'en finir avec le tiers-parti, le carlisme et la république, en un mot, d'écraser d'un seul coup toutes les oppositions. A voir et à entendre M. d'Argout, on eût dit qu'il allait se revêtir du heaume et de l'armure du fameux baron des Adrets, l'un de ses ancêtres, et faucher comme lui tous les hérétiques. L'élan belliqueux de M. d'Argout n'a pas tardé à se communiquer aux autres membres du conseil, et c'est aux acclamations unanimes de nos hardis ministres que le plan de campagne de la session prochaine a été arrêté dans une de leurs dernières séances, qui ressemblait moins à un conseil d'état qu'à un conseil de guerre.

Dans cette séance M. Barthe, encore ému de l'arrêt de la Cour de cassation dans l'affaire du crieur Delente, fit d'abord remarquer l'affectation qu'a mise le procureur-général Dupin à prendre la parole dans une question sur laquelle on pouvait laisser s'escrimer un substitut, et fit valoir, en dépit du mauvais succès, l'opportunité du pourvoi de M. Persil contre l'arrêt de la Cour royale, pourvoi qui avait déjà été arrêté dans une conférence

à laquelle assistaient MM. Barthe, d'Argout, Persil et Gisquet. M. Persil peut donc se consoler; il a eu contre lui les deux premières cours du royaume, mais il emporte l'approbation de M. Barthe : *victa Catoni*. Le Caton de la chancellerie termina son discours en démontrant la nécessité de combattre ouvertement M. Dupin, avant qu'il fît lui-même les premières hostilités. M. Thiers, l'homme aux expédiens, approuva fort cet avis. Il rappela quelle avait été la conduite de Casimir Périer qui, dès les premiers jours de son ministère, avait nettement tranché les positions, et mis une chambre indécise dans l'alternative absolue de repousser M. Laffitte de la présidence ou de le voir porter sa démission au roi. Pour suivre autant que possible les erremens de Périer, M. Thiers proposa de porter M. Persil à la vice-présidence de la chambre, à la place de M. Bérenger. M. Persil, l'homme des partis extrêmes, condamné tout récemment dans ses actes et dans ses principes par deux arrêts, remplaçant M. Bérenger, esprit conciliant, mais attaché, pardessus tout, à la liberté de la presse et du jury, M. Persil accolé à M. Dupin, qui vient de réfuter ses doctrines dans deux circonstances importantes, c'était là faire un coup de maître, un acte décisif, qui engagerait irrévocablement, dès les premiers jours de la session, une chambre déjà garottée par tant d'antécédens. Cette motion, ornée et appuyée de toute la faconde qui distingue M. Thiers, fut fort applaudie, et adoptée sans restriction. L'appui donné par le ministère à la candidature de M. Salvandy était déjà un fait assez significatif; mais, par cette nouvelle mesure, on se montre à découvert, et personne ne pourra ignorer les voies dans lesquelles on est décidé à marcher désormais. C'est la liberté de la presse et le jury qu'on se dispose à attaquer dans M. Dupin et dans M. Bérenger, deux hommes paisibles et prudens, qui cherchaient à éviter le combat, et qui espéraient vainement se soustraire, par leur modération, aux périls de la guerre; mais la rage du pouvoir est devenue si forte qu'elle se prend à tout, et ne veut plus souffrir d'adversaires, de quelque nuance et de quelque couleur qu'ils soient.

— En attendant qu'on en finisse de la révolution de juillet, son berceau va être démoli et mis aux enchères. On lisait, il y a huit jours, sur les murs de Paris et dans les annonces des journaux : « L'ADJUDICATION DÉFINI-« TIVE de l'hôtel de M. Jacques Laffitte, sis à Paris, rue Laffitte, n° 19, « aura lieu sur une seule publication, en la chambre des Notaires de Pa-« ris, place et bâtiment du Châtelet, le mardi 14 janvier 1834, heure de « midi, par le ministère de Me Aumont, en douze lots, qui pourront être « réunis. » Quelques jours après, un procès devant le tribunal de première instance, entre la banque de France et la liste civile, est venu révéler la cause de cette triste opération.

Me Lavaux, qui se présentait devant le tribunal pour la banque de France, demandait que M. de Montalivet, en sa qualité d'intendant général de la liste civile, fût condamné à payer une sommme de 1,000,000, restant dû sur le premier terme échu de l'obligation de 6,000,000 garantie en 1830 par le roi en faveur de M. Laffitte. Me Dupin jeune, avocat de la liste civile, répondit que le roi avait cautionné M. Laffitte, il est vrai, mais que sa qualité de caution lui donnait, aux termes du code, le droit de demander la discussion préalable des biens du débiteur, c'est-à-dire, en termes intelligibles, l'expropriation de M. Laffitte et la vente de son hôtel et de toutes ses propriétés immobilières. D'après les lois, la saisie des biens ainsi ordonnée ne pouvait être faite que sur la dénonciation expresse de la caution, c'est-à-dire que le roi lui-même doit se mettre en quête, et déclarer au tribunal quels sont les biens de M. Laffitte dont il demande la discussion. Me Dupin, avocat du roi Louis-Philippe, n'a pas manqué

de remplir cette formalité. Il a indiqué, comme biens *à discuter*, le domaine de Maisons, l'hôtel de M. Laffitte, et divers terrains situés sur le bord du canal Saint-Martin. Au reste, le client de Me Dupin lui avait suggéré une raison excellente à donner au tribunal pour motiver cette conduite. « Le roi, a-t-il dit, ne renie pas ses engagemens. Il a promis « de payer si le débiteur principal ne paie pas. La banque de France ne « court donc aucun risque. Mais le roi peut exiger que les biens du dé- « biteur principal soient discutés, et il a d'autant plus d'intérêt à le faire « que, s'il payait aujourd'hui comme caution, *il faudrait* qu'il exerçât en « son nom des poursuites contre M. Laffitte, et une foule de motifs s'op- « pose à ce que le roi poursuive personnellement M. Laffitte. » Le faire poursuivre et le faire exproprier par la banque de France, à la bonne heure!

En rendant compte de ce procès, les journaux, *la Gazette des Tribunaux* elle-même, ont commis quelques erreurs que nous devons relever. Nous rétablirons ici les faits dans toute leur exactitude, et sur des renseignemens que personne ne sera tenté de contester.

A l'époque où M. Laffitte fut supplié, c'est le mot, de prendre le ministère des finances, il se trouva contraint de liquider un passif immense en peu de temps, et il vit bientôt la nécessité de contracter un emprunt. M. Laffitte s'adressa à la banque de France qui lui prêta sept millions sur des garanties hypothécaires. Un second emprunt était devenu nécessaire; Casimir Périer alla trouver le roi et le pressa tellement que celui-ci s'engagea directement avec la banque, et, sans que M. Laffitte figurât dans cet acte, à le cautionner pour une somme de six millions. Le roi s'obligeait, au défaut de M. Laffitte, à payer huit cent mille francs par an, à compter du 15 janvier 1831, et huit cent mille francs le 31 décembre 1834, avec les intérêts à cinq pour cent en cas de retard.

M. Laffitte, qui n'avait pas signé cet acte, en trouva les conditions exorbitantes; il témoigna sa reconnaissance au roi, mais il demanda la réduction du taux des intérêts qui eussent achevé de le ruiner, et il déclara en même temps qu'on avait pris pour lui des engagemens qu'il ne pouvait remplir. On décida alors que les intérêts seraient de quatre pour cent, et qu'on s'entendrait plus tard sur les époques de remboursement. Le roi avait signé seul le premier acte. M. Laffitte signa seul le second.

La banque de France se prêta volontiers à ce nouvel arrangement. Les administrateurs étaient trop éclairés pour ne pas sentir qu'il y avait justice à soutenir une maison qui en avait sauvé tant d'autres, et bon calcul aussi à agir de la sorte, car M. Laffitte était engagé pour des sommes considérables en faveur d'une foule de négocians et de fabricans dont l'existence tenait à la sienne. Leur chute pouvait coûter à la banque, par les contre-coups, au-delà de ce qu'elle eût prêté à M. Laffitte. La suite a fait voir que le calcul de la banque était juste, car elle a déjà touché un million pour intérêts que M. Laffitte lui a payés dans son malheur, sans compter ce qu'elle pourra exiger encore. Elle ne peut et ne doit pas oublier que M. Laffitte pourrait réclamer dix années du traitement de gouverneur de la banque, qu'il a généreusement laissé dans sa caisse. La somme dont il lui a fait si grandement l'abandon, ne s'élève pas à moins d'un million. Quant à la liste civile, M. Laffitte n'a été pour elle l'occasion d'aucune perte, et c'est par une singulière erreur qu'on a parlé à l'audience d'un paiement de trois cent mille francs qu'elle aurait fait pour lui à la banque. Ce paiement a été fait des propres deniers de M. Laffitte, et la seule dépense qu'il ait occasionée à la liste civile, se borne aux six mille francs qu'elle vient d'avancer, par ordre du tribunal, pour payer les frais de la *discussion* et de l'expropriation de son cautionné.

Dans ces termes, M. Laffitte se sentant vieux et ne voulant pas, pour son repos, pour celui de sa famille, rester sous le poids d'une obligation qu'on lui faisait cruellement sentir, offrit à la banque de lui abandonner tous ses biens, pour qu'elle se payât de ses propres mains. Les biens qu'il lui confiait consistaient en valeurs mobilières estimés douze millions et en six millions de terrains immeubles; ils étaient destinées à payer, même avant les termes convenus, dix millions que M. Laffitte devait en tout à la banque. M. Laffitte ne demandait qu'une chose, c'est que la banque voulût bien renoncer à la garantie du roi. Un débiteur qui offre tout ce qu'il possède et plus qu'il ne doit, est toujours bien accueilli, ne se nommerait-il même pas Laffitte. La banque consentit à traiter sur ces bases. Elle se chargeait de se défaire lentement et le plus avantageusement possible de ces gages qu'on lui offrait, et dont une vente subite et forcée eût diminué la valeur; mais agissant pour des tiers, c'est-à-dire pour ses actionnaires, elle ne pouvait renoncer à la garantie du roi, quelque surabondante qu'elle pût être. Elle consentit toutefois à la réduire de *six millions* à *deux millions*. Le roi refusa.

« Vous voulez réduire ma garantie de deux tiers, à la condition de « traiter à l'amiable avec M. Laffitte, répondit la liste civile; les biens du « débiteur vous paraissent suffisans et au-delà pour répondre de vos « créances, et vous ne me demandez, dites-vous, ce reste de garantie « que pour satisfaire aux droits de vos actionnaires. Cette garantie, je re- « fuse de la donner. Discutez, expropriez M. Laffitte, voilà ses biens, je « les dénonce. Saisissez, dénaturez ces biens, je fournirai l'argent néces- « saire pour les faire vendre à la moitié, au quart de leur valeur! » Et quelques jours après, l'hôtel et tous les domaines de M. Laffitte étaient en vente. Cette vente faite avec lenteur et sagesse eût produit cinq millions. Elle en produira trois, et la liste civile en aura encore deux à cautionner. Un esprit financier aussi juste que celui qui régit la liste civile, devait être bien aveuglé par la haine quand il calcula si mal ses intérêts.

La situation de M. Laffitte, autant que nous pouvons l'établir, n'est cependant pas aussi fâcheuse qu'on le pense ou qu'on le voudrait. Il devait treize millions à la banque. Sur cette dette, cinq millions six cent mille francs, échus en 1831 et 1832, sont payés ainsi que *neuf cent quarante mille francs pour intérêts*. La vente de l'hôtel de M. Laffitte et des biens discutés couvrira les trois millions qu'il devra au 31 décembre, et pour faire face au dernier paiement de trois millions, il lui restera les six millions de valeurs mobilières dont la banque offrait de se charger, avant que la liste civile s'opposât à ses bonnes dispositions. Il y a donc lieu de croire que M. Laffitte ne tardera à être libéré envers la liste civile, et qu'il ne restera de tous les efforts qu'on a faits pour le perdre, que les décombres de son hôtel, exposés à tous les yeux comme une moralité parlante.

Il paraît que les rois élus n'aiment pas à se rappeler l'origine de leur grandeur. Le roi de Suède, blessé au vif par un vaudeville joué sur le théâtre du Palais-Royal, et intitulé *le Camarade de lit*, où il était question de ses campagnes républicaines, a demandé le rappel de notre ambassadeur, M. de Saint-Simon, l'un des plus braves officiers de notre armée, qui avait servi sous le prince de Ponte-Corvo. Aujourd'hui le roi de Suède supprime les journaux qui le choquent, et refuse d'exécuter les décrets d'organisation des états provinciaux de son royaume. Il fut un temps où le général Bernadotte, alors en Allemagne, tirait son sabre au moment de se mettre à table, et coupait sans pitié la nappe où se trouvaient des images de rois. Ce démagogue forcené est devenu un excellent roi, un véritable

monarque de la Sainte-Alliance. On voit qu'il ne faut pas désespérer, et qu'un républicain est quelquefois bon à quelque chose.

Un vieux soldat de la république, l'un de nos plus illustres généraux, nous est mort dans cette quinzaine. Le maréchal Jourdan, celui dont on disait : « C'est la probité même en chausses et en pourpoint, » a terminé sa glorieuse vie. A l'âge de seize ans, il combattait pour la liberté en Amérique, et depuis il fut de toutes les guerres. En 1792, il contribuait à la défense du pays, sous Dumouriez; en 1793, il commandait à la journée de Honsdscoote; en 1794, il battait les Autrichiens à Fleurus, il reprenait Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes; il enlevait Charleroi, Namur, Maestricht, plantait le drapeau tricolore en Allemagne, et nous dotait de nos belles provinces du Rhin. Au 18 brumaire, il fut exclu du corps-législatif; et au milieu des honneurs qu'on ne put refuser à sa vaillance et à son mérite, Napoléon n'osa l'affubler d'une distinction aristocratique. Jourdan et Serrurier sont les seuls maréchaux qui ne portèrent pas le titre de duc; et la Restauration ne lui donna le cordon bleu que pour satisfaire au cérémonial, qui voulait que les quatre plus anciens maréchaux prissent place au sacre du roi de France, avec les insignes de ses ordres. Jourdan est mort pauvre; il n'avait que ses appointemens, et ne laisse rien à sa famille. Une foule de généraux et de pairs se pressait à ses obsèques, où ont été prononcés plusieurs discours, dans lesquels on a parlé de son désintéressement et de son éloignement du pouvoir à un grand nombre de ses anciens compagnons dont on n'en dira pas autant le jour où on les portera en terre. M. Sébastiani a, dit-on, la promesse du bâton de maréchal, gagné avec tant de gloire et si dignement porté par Jourdan. M. Sébastiani aspire aussi à remplacer à la chancellerie de la Légion-d'Honneur le duc de Trévise, qui serait investi du gouvernement des Invalides, vacant par la mort du maréchal Jourdan. Il est inutile de demander quels sont les titres de M. Sébastiani à tant d'honneurs. Les promotions ne sont plus aujourd'hui que des affaires de cour, et M. Sébastiani est l'un des courtisans les plus assidus et les plus déliés du château.

N'oublions pas que M. de Germiny, gendre de M. Humann, vient d'être nommé receveur-général du Finistère en remplacement de M. Dosne, beau-père de M. Thiers, promu à la recette de Nantes, et qu'un fils du maréchal Soult épouse Mlle Paulée, belle-fille du général Jacqueminot, l'une des plus riches héritières de France. A cette occasion, le général Jacqueminot serait nommé au commandement de la place de Paris, en remplacement du général Dariule. A défaut de vertus publiques, les vertus de famille ne manquent pas dans notre gouvernement.

On nous annonce que M. Thiers, qui, depuis deux années, c'est-à-dire depuis la fin du ministère de M. Laffitte, semblait avoir complètement oublié son ancien bienfaiteur, s'est présenté enfin chez lui cette semaine. Le jeune ministre n'a pu voir sans émotion cet hôtel couvert d'affiches de vente, où il avait si long-temps trouvé une généreuse et cordiale hospitalité, et il s'est beaucoup plaint, dit-on, d'avoir été taxé d'ingratitude envers son illustre et malheureux propriétaire. « Pour vous prouver combien j'ai gardé le souvenir de vos bienfaits, a-t-il dit enfin à M. Laffitte, je viens vous prier de signer mon contrat de mariage. » Et celui-ci, homme d'esprit avant tout, aurait gaîment pris la plume, et répondu en souriant : « C'est le seul service que je puisse vous rendre en ce moment, mon cher Thiers, et je le fais avec plaisir. » Cette signature équivaut pour M. Thiers à un certificat de reconnaissance. Il en usera quelque jour dans l'occasion.

Le ministre des travaux publics continue d'employer, avec beaucoup

de sagacité, le crédit de 100,000,000 qui lui a été accordé par les chambres. Une dépense de 120,000 fr. environ vient d'être faite en embellissemens relatifs à la cour de cassation. Il y avait au Palais de Justice un long corridor conduisant à la galerie extérieure, où se trouvent les boutiques et la chambre des requêtes. Un architecte du ministère y a découvert une longue poutre et deux traverses dont l'existence remonte au au règne de Saint-Louis. Ne fallait-il pas embellir le corridor, afin de le rendre digne de trésors si précieux? Il a donc été transformé en galerie ornée de vitraux qui interceptent le peu de jour qui l'éclairait. Seize fausses portes ont été sculptées et dorées dans l'intention, probablement, de dissimuler les quatre portes véritables. Elles ont coûté chacune, assure-t-on, 800 fr. Comme ornement, une demi-douzaine de pommes en cuivre figurent à chaque porte. Que Dieu donne patience aux pauvres cliens, lorsqu'il leur faudra successivement essayer toutes les poignées, dont une seule est mobile! Autrefois, on voyait tout d'abord, entrant dans le corridor, écrit en gros caractères modernes : Greffe, chambre des requêtes, etc., ce qui était peu convenable, eu égard à l'antiquité de la longue poutre et des deux traverses. Il fallait cependant indiquer les véritables portes au milieu de ces vingt portes jumelles. On a tout concilié en inscrivant l'indication en petits caractères gothiques. Tant pis pour les ignorans qui ne sauraient déchiffrer cette écriture. Tout ceci doit valoir 100,000 fr. Cette somme est sacrifiée à l'agrément du public, représenté par un vieux rentier qui, de temps immémorial, assiste seul aux audiences de la chambre des requêtes. Restaient 20,000 francs que l'on a voulu employer, ce qui était fort embarrassant. Voici comment il a été procédé. Les conseillers avaient des bureaux couverts en drap, l'étoffe a été remplacée par une toile cirée. Dans une salle, un grand poële chauffait médiocrement, on l'a transformé en deux petits poëles qui ne chauffent plus du tout. Le fond de cette même salle était tendu en draperies de laine, on y a substitué un papier peint. On avouera qu'après des améliorations aussi essentielles, il serait mal aux magistrats de cette chambre de se plaindre, lorsqu'ils sont privés d'une partie de leur traitement, pour des raisons d'économie.

L'abondance des matières nous force à ajourner à notre prochaine livraison l'analyse de plusieurs ouvrages nouveaux.

F. BULOZ.

HISTOIRE BIOGRAPHIQUE

ET CRITIQUE

DE LA LITTÉRATURE

ANGLAISE

DEPUIS CINQUANTE ANS[1].

QUATRIÈME PARTIE. — LES ROMANCIERS ET LES CONTEURS.

Marie Russell Mitford (2). — Ce n'est pas une sainte, une puritaine, une prédicatrice comme Hannah More (3). Miss Mitford est gaie; la vie humaine se présente à elle sous des couleurs brillantes. J'aime ses peintures domestiques, ses tableaux d'intérieur, ses chaumières en désordre, ses amusemens champêtres, ses bons fermiers et ses vieilles ménagères. N'a-t-elle pas mille fois plus contribué au bonheur et à la moralité publique, en consacrant son talent à de telles peintures, que si elle était

(1) Voyez les trois livraisons précédentes.

(2) Miss Mitford est la madame d'Arblay des villages. Chez ces deux écrivains, même esprit de minutie et de détail, mais aussi beaucoup de finesse, d'observation, de grace, de sagacité. *Rienzi*, tragédie de miss Mitford, a eu du succès.

(3) Voyez la notice sur Hannah More, dans la 2e partie de cet essai.

venue, sermonaire violente, nous dire d'une voix terrible que nous sommes tous damnés, que le gouffre de l'enfer est là béant devant nous, et que la trompette du jugement dernier sonne?

Non, non, sa muse n'est ni fanatique, ni inexorable. Elle se promène dans les petites rues du hameau, elle fait une excursion dans les champs fleuris, elle se perd sous l'ombre des vieilles allées verdoyantes, elle entre dans la cabane du vigneron dont le toit fume au-dessus des arbres; elle vient s'asseoir, paisible, riante, au milieu des enfans joufflus et roses, au coin de la vieille cheminée noircie, auprès de la bonne femme qui file. Elle jette sur tout ce spectacle rustique un coup-d'œil bienveillant. Puis elle revient; elle rentre dans le hameau, donnant un regard sur sa route aux épis qui se balancent, au berger sous son arbre, au villageois qui suppute le gain probable de sa moisson, aux jeunes gens qui font voler loin d'eux la boule retentissante, et au tavernier qui polit sur le pas de sa porte les brocs d'étain que remplira bientôt l'*ale* savoureuse. Sous le portique du château, voici le vieux seigneur qui sort pour aller examiner ses arbres séculaires que la hache doit bientôt abattre. Après un moment de causerie sur le bon vieux temps, elle le quitte, et je suis sûr que le lendemain matin la plupart de ses vassaux recevront du gibier, des fruits, une éclanche, un petit cadeau de leur propriétaire. C'est ce caractère de bienveillance et de philanthropie réelle qui nous charme dans les ouvrages de miss Mitford. Tout ce que l'Angleterre a conservé de saveur antique, de bonhomie patriarchale, miss Mitford l'a saisi. Elle nous a vengés des accusations de Crabbe (1).

C'est un auteur modeste, mais vrai, qui n'aime pas les rudes contrastes et les effets étudiés; qui se contente de vous montrer le cœur du paysan et du pauvre dans sa réalité; qui vous introduit à la veillée; qui vous mène au milieu des glaneuses et des moissonneurs; dont le coloris est pâle et doux sans être triste; qui jamais n'a prétendu à la grande poésie et à l'élévation dithyrambique, qui n'a jamais reproduit de douleur fantastique ni créé d'héroïnes à grands sentimens, soupirant à la clarté de la lune et cherchant leur idéal dans les nuages. Il lui suffit d'être sensible et naïve, d'établir dans ses petits tableaux une unité parfaite, une complète harmonie. Douée d'un bon sens exquis, d'une pénétration vive, mais sans malice, et de ce talent admirable qui met tous les événemens à leur place, tous les personnages dans leur attitude propre, elle a beaucoup d'art, mais un art caché, paisible et discret.

Ses premiers succès ont été dus à quelques poésies gracieuses. On re-

(1) Voyez la biographie de G. Crabbe, dans la première partie de cet article.

trouve dans sa prose ces images vives et condensées, cette rapidité et cette facilité de style qui ont appartenu à tous les bons poètes devenus bons prosateurs. Comme auteur tragique, elle a eu son triomphe, et selon l'expression singulière et pittoresque du poète Cowper, elle a pu voir avec joie *un amphithéâtre de visages humides* garnir la salle de Drury-Lane, où ses tragédies étaient représentées. Ritchie, l'un de nos plus sévères critiques, exceptait miss Mitford de l'anathème général qu'il jetait sur notre époque. Il me disait, peu de temps avant de mourir : « Marie Mitford « parle à mon cœur et à mon intelligence. Ses paysages et ses acteurs ne « sont pas d'un autre monde. Presque tous les autres peintres de la nature « anglaise se contentent de jeter au hasard l'ombre et la lumière, l'éclat « et l'obscurité. Chez elle, je retrouve le sol anglais et l'homme d'Angle- « terre; aussi je l'honore profondément. »

Théodore Hook (1) est aussi vrai dans son genre que miss Mitford l'est dans le sien. Il ne lui ressemble qu'en cela. Il est citadin. Tous les goûts de miss Mitford sont rustiques. Les pages de Hook offrent le miroir complet de la vie de Londres : affectations de toute espèce, recherches, frivolités, vanité bourgeoise ; tout ce qu'il y a de factice et d'artificiel dans la cité, dans Grosvenor-Square et Pall-Mall, fausses politesses, faux toupets, embonpoint mensonger, prétentions ridicules, simulacres de bon ton et de bon goût; le gros négoce de Londres enfin, son économie systématique et ses accès d'ostentation, sa morgue et ses faiblesses. Toutes ces misères ont en lui un fidèle analyste. Il n'a pas fait de grands frais d'imagination pour inventer ses fables, souvent confuses, obscures, mal liées; sa narration marche au hasard : elle suit une route sinueuse, brisée, incertaine; elle ne doit de prix qu'aux caractères vrais qui l'animent et qui s'y jouent.

Mais aussi voyez comme il saisit, comme il explique, comme il dégage de toutes ses enveloppes le riche marchand de la cité; comme il le tourne, le retourne, lui ôte sa cravate et son habit, vous ouvre son portefeuille, vous associe à toutes ses craintes, à toutes ses espérances, basées sur son

(1) Sayings and doings (*Ce qu'on dit et ce qu'on fait*), tel est le titre d'un recueil de contes ou de petits romans, qui a fondé la réputation de Hook. Il a reproduit très minutieusement et très fidèlement les mœurs de la bourgeoisie qui s'enrichit, les prétentions de la demi-aristocratie qui se trouve suspendue entre le comptoir qui lui sert de piédestal et les mœurs élégantes qu'elle essaie d'atteindre. Tous ces écrivains, miss Mitford, Hook, Mme d'Arblay, etc., se rapprochent des peintres hollandais par la finesse et quelquefois par l'éclat, mais aussi par la puérilité de leurs peintures.

capital fixe et flottant! Vous le suivez dans ses bureaux, marchant comme un potentat au milieu de ses maigres commis, appuyant sur un pupitre chargé de chiffres son abdomen proéminent, examinant avec un soin religieux la balance de ses comptes, souriant à un actif représenté par six ou sept colonnes de beaux chiffres, apposant à ces résultats sa vénérable signature; enfin, prenant le bras de son premier commis, montant lourdement dans sa calèche dont les ressorts crient et gémissent sous son poids, et se laissant emporter par deux chevaux rapides vers sa belle maison de campagne, ancien château qui occupe le sommet d'une colline, et où, pendant une semaine, l'image de ses spéculations heureuses bercera sa pensée endormie.

Cet écrivain a passé toute sa vie à Londres; il parle de ce qu'il sait. Tout son style est imprégné des mœurs et des idées de la capitale anglaise. Le dialecte qu'il emploie est une langue étrangère pour le fermier, pour l'artisan, pour le prolétaire et le campagnard. Quiconque n'a pas été élevé et perfectionné dans cette école de civilisation spéciale, ne comprend rien à cette école qu'on a nommée l'*école de la fourchette d'argent* (1), à ses graves frivolités, à ses vétilles, à ses niaiseries solennelles. En lisant Théodore Hook, vous déplorez cette société artificielle qui attache tant de valeur aux coutumes les plus puériles, aux modes les plus passagères, qui regarde comme importantes les moindres minuties de l'étiquette sociale. Où sont maintenant les robes à ramages de nos grand'mères? où sont leurs paniers et leurs édifices de plumes? où est le plomb qui leur servait à maintenir les vastes manches de leurs robes? Toutes nos modes actuelles, tout ce dont Théodore Hook a pris la peine de conserver le souvenir dans ses pages, toute cette fatuité pleine de morgue, tous ces riens solennels passeront de même et feront sourire nos enfans.

Homme d'esprit et de talent, improvisateur agréable, fécond en calembourgs bizarres et en ingénieuses plaisanteries : donnez à Théodore Hook une bouteille de vin de Champagne et liberté entière, il vous improvisera de fort jolies chansons, dont la vivacité, la malice et la poésie ne manqueront pas de vous étonner. La plupart des bonnes épigrammes et des satires piquantes qui circulent dans le public passent pour être de Théodore Hook. Ainsi tous les exploits des vieux héros furent attribués au seul *Hercule*.

James Hogg (2). — Ne ressemble ni à miss Mitford, ni à Théodore

(1) *Silver-fork school*. Les classes inférieures se servent de petites fourchettes de fer et d'étain, à manche de bois, et armées de deux ou trois pointes seulement.

(2) Le berger d'Ettrick, James Hogg, nous semble traité un peu sévèrement

Hook. Il a son genre à lui, son monde qui lui appartient, son atmosphère qu'ils n'ont jamais respirée, son langage qu'ils n'ont jamais parlé. Sans doute on trouve dans le cercle magique tracé par sa baguette, un ciel et une terre, des bergers et des bergères, des passions humaines, craintes et espérances, antipathies et sympathies, amour et haine, comme dans toutes les fictions. Mais l'horizon de Hogg se colore d'une lueur prestigieuse; mais il y a de la magie, une aurore boréale, une lumière fantastique, une auréole de féerie, qui couronnent et dominent l'ensemble. Voilà ce que Hogg sait créer; et cette création qui le séduit, le perd. Heureux de s'égarer dans de si étranges domaines, dans ces terres australes et merveilleuses, il oublie que son lecteur a peine à le suivre au milieu de tant d'obstacles, de landes inconnues, de roches aiguës et d'étangs limoneux. Devant lui voltige le feu follet d'une imagination capricieuse, qui le captive et qui l'égare.

Ses deux romans en prose, *Dangers des hommes* et *Dangers des femmes* sont loin d'être complets. La conception en est puissante, les élémens d'une belle œuvre s'y trouvent; mais le monde invisible et le monde visible s'y entrechoquent, sans qu'une harmonie mystérieuse les unisse, sans que l'ensemble ait un caractère de grandeur et de simplicité. Entre la création de l'écrivain et le lecteur, des nuages s'élèvent, qui tantôt nous laissent entrevoir de hautes tourelles, des créneaux sombres, des colonnades magnifiques, tantôt se referment et nous cachent tout l'édifice pour se rouvrir ensuite et dévoiler à nos yeux une poterne, une tour, un portique, une fenêtre sculptée. Que ces échappées de vue vous suffisent. Vous n'en apercevrez pas davantage.

Hogg a plusieurs autres défauts encore. Il s'obstine à créer des person-

par M. Allan Cunningham. Ses contes n'ont pas moins d'intérêt, de grace, d'invention et de facilité que ceux de Galt, et de plusieurs écrivains auxquels le critique prodigue les éloges. Hogg a même une originalité dont il faut lui tenir compte. Il fait agir et parler les gnômes écossais; il met en mouvement et en action toute la mythologie de l'Écosse. Hogg a fait son éducation lui-même; il était berger; le soir il couchait dans une écurie, auprès de ses vaches. A force de lire et de relire un vieil almanach, il finit par connaître ses lettres. Après avoir composé quelques ballades rustiques, il essaya de les écrire : « Mes ma-« juscules, dit-il, dans quelques pages curieuses consacrées à sa biographie, étaient « grandes comme des portes cochères, et mes plus petits jambages n'avaient pas « moins de deux pieds de haut. » Devenu célèbre dans son canton, il prit un beau jour le chemin d'Édimbourg, et tenta la fortune littéraire, qui, long-temps rebelle, a fini par lui sourire.

nages héroïques, et ne comprend rien aux sentimens chevaleresques, à la courtoisie, à la délicatesse, à l'honneur civilisé; ses héros ressemblent aux héros de l'histoire et du roman, comme le sabot du vigneron ressemble au soulier brodé de la duchesse. De longues et inutiles conversations, qui ralentissent et même qui font rétrograder la narration, des allusions quelquefois grossières, des expressions souvent inconvenantes, déparent encore ses ouvrages. Ce dernier défaut lui sera difficilement pardonné; de tous les dix-neuf siècles qui termineront leur cours en l'an de grace 1900, le nôtre est le plus prude et le plus sévère, du moins en paroles.

A cette critique méritée, joignons un éloge non moins juste. Ses qualités d'écrivain sont nombreuses et remarquables. Il est original; il n'emprunte, il ne détourne, il ne copie, il n'achète rien à personne; il vit sur son propre fonds. Son vol est libre et indépendant. Si on lui proposait d'aller à la picorée sur les domaines d'autrui, il répondrait simplement : *A quoi bon?* Il s'élance d'une aile ferme et rapide dans l'espace qui lui est assigné : prières ou reproches ne le détourneraient pas de la carrière qu'il a résolu de parcourir. Dans toutes ses fictions, on découvre un sentiment d'innocence pastorale et de grace naïve, dont la *Brownie de Bodsbeck* est un modèle achevé. Quand il lui plaît de rester simple, personne ne le surpasse. Quelques-uns de ses *Contes des nuits d'Hiver* sont charmans; son *Wool-Gatherer* (*le Tondeur de laine*) est un chef-d'œuvre dans son genre. Il n'est jamais plus grand ni plus poétique que lorsqu'il fait planer sur les scènes champêtres un monde surnaturel, rempli d'élégance et de charme. Qu'il n'essaie pas cependant de demander aux cloches de Bow-Street et au bruit de la cité ses magiques inspirations; les fées et les gnômes respirent mal aisément dans cette atmosphère empestée et brumeuse. Qu'il reste campagnard; qu'il s'en tienne à sa vieille Écosse, au seul pays d'Europe où le peuple ait encore assez d'imagination pour chercher un génie dans la caverne, pour avoir peur d'un vieux fragment d'église. Peut-être Hogg est-il le dernier poète qui doive servir d'organe à ces superstitions populaires. L'industrie et les machines nous envahissent; la spéculation a jeté son chemin de fer à travers les domaines de la poésie; les fantômes et les sylphides ont pris l'essor et se sont évanouis devant la lumière du gaz; et nos petites fées bocagères ont cessé leurs rondes magiques, effarouchées par le bruit des roues de nos diligences et la trompette rauque du conducteur.

Thomas Hope, auteur d'*Anastase*, ne doit pas être oublié parmi les romanciers modernes. Il s'isole de tous ses rivaux, et son style paraît modelé à la fois sur le goût hellénique et sur le type oriental. Élève des

anciens plutôt qu'imitateur des écrivains nationaux, il se distingue par la vivacité et la grace de l'imagination, par la vérité des caractères et par l'habileté avec laquelle il s'est associé aux mœurs, aux idées, au langage des peuples étrangers qu'il a dépeints.

« Il serait difficile, dit Gifford, de tourner quelques feuillets de cet écrivain sans y rencontrer d'heureuses esquisses de caractère, des traits originaux, des idées renouvelées et rajeunies par la finesse et la grace avec lesquelles l'auteur les présente ou plutôt les laisse entrevoir. »

Il y a deux défauts dans *Anastase*. Le héros est un fripon consommé que nous méprisons du fond de notre ame; la diction de l'auteur, suspendue entre la prose et la poésie, forme une espèce de jargon babylonien que les pédans aiment beaucoup. Hope cependant était homme de bonne compagnie. Amateur éclairé, riche, généreux et bienfaisant, il a laissé de vifs regrets après sa mort (1).

Le *Vathek* de Beckford n'est nullement anglais. Son inspiration est toute orientale; aussi cet ouvrage n'a-t-il jamais été populaire, il n'a trouvé d'admirateurs que parmi les hommes lettrés, les savans et ceux à qui de longs voyages et des observations attentives ont permis d'apprécier le mérite et la fidélité du portrait (2).

(1) Roman, voyage et peinture de mœurs, l'*Anastase* de Thomas Hope s'est emparé d'une place originale dans la littérature anglaise. Il a ouvert la voie à Morier, à Basil Hall et à beaucoup d'autres. Le héros d'*Anastase*, aventurier comme Gilblas, spirituel comme lui, est un Grec qui voyage à travers l'Orient moderne, exploitant les hommes et le hasard, jouant avec assez de malice, de grace et d'effronterie, son jeu de Panurge et de Figaro; brave dans l'occasion; héros par hasard; raisonnant philosophie quand il est las de son rôle périlleux; mêlé d'ailleurs à mille événemens romanesques, à mille scènes pathétiques, grotesques, terribles, qui reproduisent les mœurs orientales de la manière la plus vive et la plus vraie. Cet Anacharsis fripon qui explore l'Asie moderne, comme l'Anacharsis d'autrefois explorait la Grèce héroïque, n'aurait point trouvé toutes ces excellentes peintures, s'il eût été moral, grave, enfin honnête homme. Le style coloré, fin, animé, nouveau, qu'il emploie, est un mérite ajouté à tant de mérites différens; c'est bien le langage d'un homme placé sur la limite de l'Occident qui juge, et de l'Orient qui se laisse vivre et se contente de jouir; langage émané d'une sensibilité mobile et capricieuse; idiome qui se ressent à la fois des mœurs de Constantinople moderne et des souvenirs classiques. Les qualités d'*Anastase* ne sont pas populaires. C'est un chef-d'œuvre que les gens de goût et de poésie savent apprécier.

(2) Beckford, contemporain de Walpole, et que M. Allan Cunningham, par

JONH GALT.—Auteur des *Annales de la paroisse*, de *Sir André Wyllie* et de *Lawrie Todd*, Galt ne recherche pas l'élégance, s'éloigne de l'étiquette, a peu de prédilection pour les souvenirs chevaleresques, et ne s'occupe ni d'exalter, ni d'embellir, ni de défendre ou d'accuser la nature humaine. Qu'elle s'arrange comme elle voudra, qu'elle se défende elle-même; la voici telle qu'elle est, vivante, naïve, sans plaidoyer pour ou contre. Galt s'en tient à l'ancienne façon des conteurs de fabliaux : « Il y avait un jour un homme qui.... » et, là dessus, notre homme part, continue sa narration sans s'arrêter, sans faire de phrases, sans regarder à droite ou à gauche pour découvrir des tableaux pittoresques ou des pensées neuves. Nous l'écoutons, et, sans nous en douter, nous sommes captivés par cette magie si simple et si naturelle. A nos yeux les caractères se développent, des personnages que nous jugions communs, vulgaires, peu intéressans, nous attachent malgré nous. Leurs petites bizarreries, leurs particularités si bien analysées, si bien décrites, nous amusent et nous captivent. Celui-ci est niais, cet autre malin, ce troisième est habile, et ce quatrième à la fois sentimental et égoïste. Nous vivons avec plaisir dans le sein de cette petite coterie dont les acteurs ne peuvent nous faire aucun mal, et dont les ressorts nous apparaissent, dévoilés par une main si habile.

Nous avions commencé la lecture d'assez mauvaise humeur; bientôt notre front se déride; nous approuvons, nous sourions; nous reconnaissons une veine cachée de causticité bonhommière; nous nous habituons au langage narquois de l'auteur; enfin, la gaîté nous gagne, le rire fou nous prend, et nous ne quittons l'ouvrage qu'à la dernière page du dernier volume.

Rien de plus complet et de plus vrai que les *Annales de la paroisse*. Les *Héritiers d'Ayrshire* et le *Prévost* se placent à peu près sur la même ligne. Ce sont des caractères soutenus jusqu'au bout, des hommes réels, qui sont sortis tout armés du cerveau de Galt. Voyez le révérend Balwhidder; il n'a qu'un talent, qu'une expérience. Il sait diriger sa femme, ou plutôt ses femmes. C'est là tout son génie, toute son étude. Une théière se casse;

une singulière confusion de noms et de dates, place entre *Thomas Hope* et *John Galt*, l'un mort il y a peu d'années, et l'autre qui existe encore, était un homme fort riche et un orientaliste fanatique. Pendant que Walpole s'enfermait dans ses tourelles féodales pour écrire un roman de chevalerie assez faible, Beckford faisait construire un palais asiatique, essayait en vain d'acclimater en Angleterre les arbres de la Perse et de l'Arabie, et composait son *Khalife Vathek*, livre dont on a beaucoup admiré la couleur locale, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit très ennuyeux.

il est bien plus épouvanté que lorsque la révolution française éclate. Il vit dans sa retraite, étranger aux mouvemens du monde et tout entier aux petits incidens de son ménage pacifique. La première mistriss Balwhidder une fois morte, il jette les yeux sur une voisine qui se place à l'église dans la stalle numéro 3, et il épouse la voisine avec une ponctualité religieuse, un an et un jour après les funérailles de la défunte. Quand on lui apprend la mort de Louis XVI, il découvre, comme grand résultat de cet événement, un fait remarquable qu'il prophétise : c'est qu'il y aura hausse dans le prix des tabacs, comme cela était arrivé en 1777.

J'aime beaucoup moins Galt peintre d'histoire, que lorsqu'il se renferme dans la vie domestique et intérieure. Son originalité propre, c'est le ton du paysan caustique et madré. Il se gêne, il met un corset et une cotte de maille pour faire parler ses belles dames et ses chevaliers. Il fait la révérence comme son maître de danse l'a voulu. Il marche à pas comptés, il mesure ses mouvemens, et quelquefois toute cette régularité, tout cet effort, n'aboutissent qu'à prêter à ses personnages des actions sans rapport avec leur caractère. Son portrait de l'archevêque Sharpe est faux et exagéré. C'était bien assez de lui donner le vice qu'il avait : le fanatisme persécuteur. On peut adresser le même reproche à *Southennam*, à sir *André Wyllie*, à *Stanley Buxton*, à *Ringan Gilhayze* et à quelques autres romans de Galt. Mais laissez-lui raconter les aventures de la vie privée. Dans ce genre il n'a pas de maître. Une foule de caractères vrais et singuliers se développent et éclosent naturellement comme les bourgeons des arbres et des fleurs par une belle matinée de mai. Puis, commence un babil amusant et caractéristique, menu scandale, conversations familières, détails charmans qui nous entraînent et nous intéressent malgré nous.

Bien que le style dont se sert Galt soit spécialement écossais, son talent appartient à tous les pays. Il peint des situations et des hommes de tous les temps et de tous les lieux. *Laurie Todd* est une conception aussi naturelle que poétique. Cet homme débile, maladif, qui se hasarde dans les grandes solitudes de l'Amérique, les défriche, les cultive, établit le règne de l'intelligence humaine et de la civilisation dans les lieux sauvages que l'ours et le renard habitaient, n'est-il pas un véritable héros et un héros plein d'originalité? Rien de plus dramatique et de plus vrai que ses conversations. J'aime surtout ses femmes âgées pleines d'expérience, connaissant la vie et les hommes, parlant de leurs anciennes conquêtes, ayant pitié des jeunes femmes qui ne sont plus ni si jolies ni aussi bonnes ménagères qu'autrefois. Galt excelle dans ces peintures

flamandes (1). C'est un homme d'une grande taille, d'une physionomie mâle. Sa conversation est agréable et facile. Il est dévoué à ses amis et trouve des amis dévoués.

Je voudrais vivre dans un monde créé par JOHN WILSON (2). Quels charmans paysages il sait inventer! quelles vallées ravissantes! quelles montagnes pittoresques! quels cieux rayonnans! quels ruisseaux harmonieux! quelles clartés douces s'échappent de l'orbe du soleil, à demi caché par la cime des monts! C'est un paradis que le monde de John Wilson. Les chants du rossignol retentissent, le daim s'élance et traverse la forêt, l'épine et la ronce se dépouillent de leurs armes aiguës. Au milieu de ce théâtre enchanteur, une femme, type de la perfection, vient animer le paysage de sa présence : ange revêtu d'une forme humaine, pressant les fleurs nouvelles de ses pieds délicats et nus, jetant sur tout ce qui l'entoure, même sur les animaux sauvages qui perdent leur férocité en la voyant, le magique prestige de sa beauté. Tel est le domaine intellectuel dans lequel se joue l'imagination de Wilson. Il sait être spirituel, ironique, éloquent tour à tour. La palette de Wilson le peintre n'est pas aussi riche que la sienne en couleurs étincelantes et lumineuses. De tous nos romanciers, c'est lui qui a l'imagination la plus riante, la plus éthérée; il aime à recueillir tout ce qui est aimable et gracieux dans les domaines de la réalité ou de la féerie. C'est là son charme et c'est aussi son défaut. Ce qu'il y a de divin dans l'intelligence et dans l'ame, ce qu'il y a de pur et de doux dans la nature inanimée lui appartient en propre. Il laisse au génie misanthropique et austère les ronces et les marécages, les landes et les déserts. Mais ce monde idéalisé, mais cette perfection abstraite, mais cette beauté angélique suffisent-ils aux créations de l'intelligence? N'a-

(1) M. Allan Cunningham ne parle pas de deux ouvrages remarquables de M. Galt, *The member* et *The radical*, satires politiques. La première est d'une gaieté et d'une vérité piquantes. La vie de John Galt a été fort aventureuse; et ses livres portent un cachet spécial qui nous plaît beaucoup: l'homme de lettres ne s'y montre pas, rien n'y sent le métier. C'est l'expérience de la vie qui les a dictés. Vous croyez causer avec un paysan homme d'esprit, qui a vu le monde, qui est devenu matelot, colon, planteur, spéculateur, qui s'est ruiné deux ou trois fois, qui a trafiqué dans toutes les parties du monde, qui a soutenu de longs procès, défriché des terres, mis en mouvement je ne sais combien d'entreprises, qui s'est trouvé en relation avec toutes les espèces de la famille humaine, et qui enfin, dans sa vieillesse, s'est amusé à nous livrer toute cette expérience sous forme de roman.

(2) V. l'article consacré dans ces notices à *John Wilson* considéré comme poète.

vons-nous pas nos folies et nos faiblesses? Nos passions, nos opinions, nos goûts, ne sont-ils pas de temps en temps fort prosaïques? Le positif de la vie n'est-il pas toujours prêt à fouler aux pieds les plus belles et les plus fraîches de nos fleurs, comme ces animaux indisciplinés dont la marche pesante écrase sur les plate-bandes nos violettes et nos œillets? Le mauvais levain de la nature humaine est malheureusement un ingrédient nécessaire de ce monde. La rose est plus belle sur sa tige armée de pointes acérées qu'au milieu du bouquet composé par la jardinière; et la vertu brille d'un plus pur éclat, environnée de tant de vices et de tentations.

Ce qui est étrange, c'est que Wilson, plus que personne, sait comprendre non seulement le côté poétique et idéal, mais le côté prosaïque et positif des choses humaines. Lisez ses critiques dans le *Blackwood*. Avec quelle finesse, quelle verve spirituelle, quelle fécondité vive et maligne il distribue l'éloge et le blâme!

Ombre et lumière de la vie écossaise (1), *Épreuves de Marguerite Lindsay*, *le Bucheron*, tels sont les titres de ses principaux romans, que le public a eu le bon goût d'adopter. Ils respirent un sentiment tendre, délicat, naïf; les personnages qui s'y jouent ne sont pas destinés seulement à figurer dans les quadrilles, mais à être femmes et mères, filles et frères, à aimer, à se dévouer, à souffrir, à remplir noblement et modestement leur carrière. Ses femmes surtout sont d'une modestie et d'une grace toute rayonnante, tout éthérée.

Wilson a les élémens du génie, dans toute l'étendue de ce mot. Sa puissance intellectuelle est forte et variée. Je ne sais quel genre d'ouvrage serait au-dessus de ses forces; qu'il essaie tout, il accomplira toutes les merveilles excepté celle de se rajeunir. Mais, grace à Dieu, il est encore aussi éloigné de la vieillesse que de l'adolescence.

Horace Smith a débuté par la publication de quelques parodies qui ont eu beaucoup de succès et qui le méritaient. Jamais les vers de Crabbe et ceux de Scott n'ont été imités avec une plus étonnante exactitude; ce n'était pas une imitation, mais un *fac-simile* complet.

Ensuite il a marché sur les traces de Walter Scott, et, sans atteindre le degré de perfection du maître, il a créé des ouvrages dignes d'estime, par exemple *Tor-Hill* et le *Manoir de Brambletye*, qui prouvent de l'habileté, l'art d'inventer des incidens vraisemblables, des caractères bien posés, des situations heureuses, et de jeter sur le drame une couleur de réalité locale. Mais le grand magicien d'Écosse avait quelque

(1) Ces ouvrages ont été traduits en français, et attribués par le traducteur, non pas à *John Wilson*, mais à M. *Allan Cunningham* lui-même, auteur de ces essais.

chose de plus encore, un talisman qui prêtait aux acteurs et à la scène une vie bien plus naïve, une existence bien plus vraie. Chez Horace Smith, c'est le costume qui domine; c'est l'apparence extérieure, c'est la draperie qui attirent l'attention. Nous voyons défiler devant nous les cavaliers et les têtes-rondes, simples personnages de tapisserie, auxquels manquent la chair et le sang. L'auteur n'est pas entré dans leur intimité; on voit qu'il les connaît à peine, qu'il se contente de les peindre à l'aquarelle sans les analyser, sans les anatomiser, sans leur demander tous leurs secrets. Plus heureux lorsqu'il met en scène des personnages subalternes que dans ses portraits historiques, il sait copier la nature quand il ne veut s'occuper que d'elle. Il sait décrire, mais il abuse des détails. Il compte toutes les parties d'une armure, tous les ornemens d'une chambre; il ne nous fait grace de rien.

Homme d'esprit d'ailleurs, il trace avec talent des portraits grotesques. Il sympathise avec la noblesse et la générosité de l'ame. Ses essais en vers, qui lui ont valu de la célébrité, étincèlent de saillies ingénieuses et renferment quelques peintures piquantes de la vie bourgeoise à Londres.

John Banim passe, auprès de quelques juges, pour le premier des romanciers vivans; alors même que Walter Scott existait encore, j'ai entendu quelques personnes placer le grand homme au-dessous de Banim. D'autres le condamnent comme le plus prolixe, le plus faible, le plus extravagant de tous nos écrivains.

Quelque difficile qu'il soit de concilier deux opinions si différentes, on ne peut s'empêcher de reconnaître à la fois dans les ouvrages de Banim une largeur de pinceau, une puissance dramatique, une audace de pensée rares, mais aussi une prolixité fatigante, un babil souvent oiseux et un singulier défaut de tact et d'habileté. C'est du point de vue irlandais qu'il faut juger John Banim, les passions fortes, la patriotique indignation, les élans de tendresse et d'enthousiasme auxquels il se livre. Les deux îles voisines ne se ressemblent guère; pour comprendre les ouvrages qui reflètent comme dans un miroir le génie de l'Irlande, il faut devenir Irlandais. Quelque violens, quelque exagérés que soient à mes yeux les accès de rage, de désespoir, de joie et d'amour qui remplissent les *Contes de la famille O'Hara*, je suis persuadé que cette exagération et cette violence sont historiques et même nationales. Ajoutons que l'auteur aurait rendu sa gloire plus durable et plus pure, s'il avait adouci des teintes si rudes et si sauvages, s'il avait modéré cette frénésie ardente qui s'accorde rarement avec la grace, la convenance et la beauté (1).

(1) *Horace Smith* n'est guère qu'un reflet pâle de Walter Scott. *Banim* s'est

Édouard Lytton Bulwer, doué de talens très variés, a donné plus d'une preuve de sa puissance intellectuelle. Il sait comprendre à la fois le sarcasme acéré et la plaisanterie légère, les mœurs du grand monde et les mœurs héroïques, le pathétique et le grotesque : on l'a vu reproduire avec le même bonheur les scènes des palais et celles des chaumières, faire agir et parler sur le même théâtre l'homme rustique et l'homme de cour. Maître de tous ces élémens disparates, il ne manque pas d'habileté pour les réunir, et sur cet ensemble bizarre une imagination pleine de caprice et de charme fait jouer sa lumière, souvent obscurcie, mais souvent brillante, mais toujours active et libre. Vous trouvez de tout dans les œuvres de Bulwer : le parlement et ses héros; les salons, leurs frivolités, leurs diamans et leurs panaches; Londres pendant la nuit, Londres souterraine, avec ses brigands de mauvais ton dans les carrefours et ses brigands couverts de soie dans les maisons de jeu; la pauvreté dans ses tortures, dans ses crimes, dans ses remords. Bulwer est jeune, il sait beaucoup, il a beaucoup observé; sa conception est presque toujours morale, et l'exécution de ses romans, le dessin de ses portraits sont dramatiques. Il a de l'audace dans le style, quelque chose d'expressif et de rapide; des passages heureux, des traits brillans semblent s'échapper de sa plume sans effort.

Disons un mot de ce qui lui manque. Son esprit facile et vif court et s'égare sur tous les objets, rayonne sur les monts, passe sur les villages, éclaire le sommet des édifices, s'abaisse sur les marécages et les joncs des étangs, et continue cette route vagabonde, que guide la seule fantaisie. On s'étonne de rencontrer des conversations oiseuses à côté de discussions graves, des saillies grotesques à côté d'accès misanthropiques. On se rappelle involontairement ces Romains qui réparaient, avec des fragmens de porphyre et d'albâtre arrachés à l'autel des dieux, les brèches faites à leurs remparts de briques par les catapultes ennemies. Nous admirons tout ce qu'il y a d'étendue, de variété, de souplesse et d'expérience sociale chez cet homme remarquable; et cependant je ne sais quel manque d'har-

inspiré à la fois de Godwin, de Walter Scott et de Lewis. Ce mélange de tons différens n'a pas été toujours heureux. Pour peindre les caractères, comme l'ont osé faire Scott et Shakspeare, il faut une impartialité haute et froide, une finesse presque ironique qui ne s'accordent pas avec la misanthropie déterminée de Godwin, ni avec la fougue sombre de Lewis et de Maturin. Les portraits humains de Banim nous semblent souvent exagérés, et ses peintures de passion sont chargées d'une foule de détails qui en affaiblissent la puissance.

monie nous frappe et nous déplaît. Quelques notes nous semblent fausses; quelques disparates nous choquent.

Il a pris en main la cause de la littérature. Homme politique, il s'est dévoué à cette cause. Il a déployé de l'éloquence, de l'audace, une spirituelle facilité d'invective pour réhabiliter la condition de l'homme de lettres en Angleterre. Honoré partout ailleurs, l'homme de lettres est méprisé parmi nous. M. Bulwer a beaucoup à faire, une montagne de préjugés à soulever et à renverser pour accomplir la tâche qu'il se propose. Dans la Grande-Bretagne, les relations de famille et les richesses sont tout; le génie meurt inconnu sans les guinées ou le patronage. Napoléon, Shakspeare, Gibbon, ne seraient parvenus à rien parmi nous (1). Que le ciel favorise les efforts de Bulwer, quelque téméraires qu'ils puissent être!

Jean Gibson Lockhart. — Les romans qu'il a publiés sont d'une nature si variée, que l'on serait tenté de les attribuer à des écrivains différens. C'est un de ces hommes qu'il est difficile de juger, tant les qualités dont son intelligence se compose sont hétérogènes. Il connaît la vie et le monde, la littérature et les anciens; il a de la sympathie pour le beau comme pour le comique, pour le monde invisible comme pour le monde visible. Il a prêté à quelques-uns de ses acteurs le langage léger, facile et sémillant des coteries superficielles pour leur donner ensuite des paroles pleines d'émotion, de passion, de naturel; mais depuis qu'il s'est livré exclusivement à la critique, il a jeté sur les créations de sa jeunesse un coup-d'œil de mépris.

Les *Lettres à Pierre*, son premier ouvrage, attestent en effet peu de maturité. C'est un singulier mélange de toutes les idées et de tous les sujets : l'auteur parle au hasard de tout ce qui a frappé son imagination et éveillé sa pensée, de la manière de couper et de servir le pudding écossais, de la parure des dames à Glascow, de poésie, de phrénologie, de critique, d'agriculture. Il y a de la vérité, de l'effet, beaucoup d'esprit et de vigueur dans ce livre, quelque incomplet qu'il soit. *Valerius* est un roman de mœurs qui reproduit la situation privée des Romains sous les

(1) Je ne sais jusqu'à quel point ce reproche peut être considéré comme exact. Le nombre des hommes célèbres de l'Angleterre actuelle, qui se sont frayé une route vers la gloire et la fortune, est fort considérable. M. Allan Cunningham lui-même n'a-t-il pas trouvé des protecteurs et des panégyristes empressés? W. Scott n'a-t-il pas débuté avec un patrimoine très modique, et ne s'est-il pas placé de niveau avec les premiers noms de la Grande-Bretagne? Lord Brougham, grand chancelier d'Angleterre, n'était-il pas un avocat assez obscur?

Césars. Le vieux squelette des contemporains d'Auguste a repris des chairs, de la vie et du sang, et s'est ranimé d'une existence brillante et forte. *Adam Blair*, remarquable par la délicatesse des touches et la sensibilité, se rapproche sous quelques rapports de l'école allemande et de ses exagérations mystiques. *Reginald d'Alton*, le dernier ouvrage de Lockhart, est préférable sous plus d'un rapport à *Adam Blair*.

Tour à tour Lockhart est simple, concis, sans ornemens, et pittoresque, prodigue de métaphores, poussant jusqu'au luxe asiatique l'éclat des périphrases et la beauté des images. On dirait que lorsqu'il veut être simple, il ne trouve jamais que sa concision soit assez nue, assez âpre, assez dépouillée de parure; et que lorsqu'il veut être poétique, il prenne à tâche de pousser aussi loin que possible la splendeur et l'éloquence du discours. Je préfère, je l'avoue, son style orné et embelli, à son style concis et nerveux. Ce dernier s'accorde bien moins avec le génie de la fiction qu'avec l'éloquence parlementaire.

Lockhart est poète dans toute l'étendue de ce mot. Depuis quelque temps il a déposé la baguette magique pour saisir la férule du critique, et je ne doute pas qu'il ne ressente quelque peine à se voir forcé d'analyser et de juger autrui, lui à qui la nature a fait le plus beau présent qu'elle puisse faire à un homme: le don de création.

Ses traductions des ballades espagnoles et mauresques sont des chefs-d'œuvre de simplicité, d'énergie et de beauté pittoresque; toutes les œuvres du même genre pâlissent devant ce beau travail. Lockhart a emprunté à la vieille Bible anglaise cette diction forte et mâle qui s'accorde parfaitement avec le caractère de l'Espagne chevaleresque.

Benjamin d'Israeli, auteur de *Vivian Grey* et de la *Merveilleuse histoire d'Alroy*, possède un sentiment poétique très élevé et très délicat: ces ouvrages seuls suffiraient pour le classer parmi nos écrivains remarquables. Il se plaît à essayer de nouveaux genres, à tenter des routes nouvelles: personne n'ignore le danger de ces tentatives hasardeuses. Novateur pour la pensée et la diction, il n'a pas obtenu tout le succès auquel il prétendait, qu'il méritait peut-être. L'*Histoire merveilleuse d'Alroy* est revêtue du costume asiatique: ce sont bien là les vastes draperies flottantes de l'Orient, les images fantastiques et éclatantes que le soleil d'Asie fait germer. On a blâmé l'audace de l'auteur; mais est-on bien certain que notre costume européen moderne, si écourté, si étriqué, si dénué de grace, vaille mieux que le manteau, la robe et le dolman de Perse et d'Arabie? Si M. d'Israëli, très jeune encore, s'est livré avec trop d'abandon à ce nouveau style, il est probable qu'instruit par l'âge et par la critique, il établira une espèce de compromis et de traité d'alliance entre son style oriental si

exubérant et si prodigue de couleur, et le style européen moderne, si pâle et si timide.

Jean-Philippe Richard James appartient à l'école du roman historique : il aime à choisir dans les annales des peuples un nom, un personnage, à remplir les lacunes que l'histoire à laissées, à inventer mille petits détails vraisemblables, à colorer habilement ces détails, à nous montrer le héros dans sa robe-de-chambre et dans son intimité. Du goût, des connaissances variées, une ame faite pour comprendre tout ce qui est noble, généreux et héroïque : telles sont les qualités qui le distinguent; ses meilleurs ouvrages sont *Richelieu* et *Marie de Bourgogne*.

Salathiel par le révérend Georges Croly est une fiction magnifique : c'est le conté populaire du juif errant. Ses aventures sont, comme on le pense, variées et presque interminables, car elles embrassent non seulement ses propres sentimens et les évènemens de sa vie, mais les destinées, la naissance et la mort des nations. Au milieu de passages éloquens et pathétiques et de descriptions sur lesquelles le romancier a jeté à pleines mains l'éclat du style, on trouve des passages froids, d'une solennité imposante, triste, ennuyeuse. Comment s'intéresser à un malheureux qui souffre pendant des siècles, sur lequel toutes les révolutions du monde roulent sans rien changer à son malheur, et qui, toujours étendu sur ce lit de torture, force le lecteur à partager sa longue agonie? Lorsque pendant quatre-vingt et quelques années nous avons sympathisé avec *Salathiel*, tout ce que notre cœur renfermait de compassion se trouve épuisé; le reste de ses aventures ne nous cause plus qu'une sorte d'étonnement stupide.

Le poème du même auteur intitulé *May-fair* est d'une gaîté très mordante, et se rapproche des meilleures compositions de Swift.

Mistriss Hall peint avec bonheur et détails la vie irlandaise. Personne n'a reproduit plus exactement la jeune fille, le rustre, le laboureur, le fermier d'Irlande. Rien d'exagéré dans ces peintures; elles vivent, et l'imagination qui les a créées n'a prétendu ni les embellir ni les agrandir.

Peut-être ne trouvera-t-on pas exacte la liste des écrivains que je viens de citer. Je le sais, et le temps qui me presse me force de mentionner à la fois, et sans m'arrêter davantage sur chacun d'eux, plusieurs écrivains dignes d'estime : Lord Mulgrave, auteur de *Mathilde;* Ward, auteur de *Tremaine;* Lister, auteur de *Gramby;* mistriss Gore, qui a publié plusieurs ouvrages pleins d'intérêt : ces derniers n'ont fait que reproduire les formes fugitives de la société actuelle. On peut ranger dans la même classe *Grandes routes et chemins vicinaux*, par Grattan; le *Kuzzilbash*,

par FRASER; *Hajji Baba*, de MORIER. Les *Contes et Confessions*, de LEITCH RITCHIE; les *Fêtes de Munster*, par GRIFFIN les *Légendes des Fées*, par CROKER, sont d'un ordre différent. Ces derniers ouvrages sont empreints d'une couleur poétique, superstitieuse et populaire à la fois.

Je ne dois pas oublier l'auteur d'*Élisabeth de Bruce* (1), ouvrage charmant, dont l'introduction est inimitable. J'aurais tort également de passer sous silence les tableaux maritimes si vrais pour le fonds, si intéressans par la forme, qu'ont publiés MARRYATT, GLASCOCK, CHAMIER, BASIL HALL, et l'auteur du *Patricien sur mer*. Comme je n'écris que de mémoire, plus d'une faute doit m'être échappée, et je n'ai cherché qu'à exprimer les impressions qu'une lecture rapide a laissées dans mon esprit. Aussi est-il probable que j'ai oublié plus d'un nom que j'estime et j'admire; mon appréciation doit être incomplète sous plus d'un rapport.

Des sommités de la fiction descendons maintenant dans les régions de la vie historique, de la réalité, de la vérité, de l'investigation laborieuse. Adieu aux belles féeries, aux créations bizarres et fantastiques; il nous faut suivre la route macadamizée, la route droite et bordée de trottoirs que le génie de l'industrie moderne ouvre devant nous. Déjà j'ai rencontré dans les domaines de la fiction les traces malheureuses de cette tendance; déjà j'ai trouvé la machine à vapeur, les roues et les leviers, les ressorts et les poulies dans le royaume aérien du roman et de la poésie. Tout change: l'utilité matérielle envahit le globe; les plus belles rivières, celles que les anciens souvenirs de la gloire guerrière couvrirent de leur prestige, coulent emprisonnées dans d'étroits canaux; le teinturier s'établit sur ses bords, et l'onde, autrefois limpide, emporte avec elle tous les débris de la fabrique impure. Tout devient machine, jusqu'à l'air lui-même, qui n'est plus bon qu'à soutenir un aérostat. Dans le cercle magique des fées, VATT et BOULTON ont placé une machine à vapeur de la puissance de soixante et dix chevaux. Le Parnasse ne résonne plus du bruit mélodieux des ruisseaux et du chant de Philomèle, et son écho ne répète plus d'autre bruit que celui des presses à vapeur, lançant dans le public leurs milliers d'exemplaires, leurs magasins à deux sous.

(1) Mistriss de Bray.

ALLAN CUNNINGHAM.

(*La fin comprendra les Historiens, les Dramatistes et les Critiques anglais.*)

NOUVELLES LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE.

Scènes du sixième Siècle.

LETTRE DEUXIÈME [1].

SUITES DU MEURTRE DE GALESVINTHE. — GUERRE CIVILE. — MORT DE SIGHEBERT.

(568. — 575.)

Chez les Franks, et en général chez les peuples de race germanique, dès qu'un meurtre avait été commis, le plus proche parent du mort assignait un rendez-vous à tous ses parens ou alliés, les sommant sur leur honneur d'y venir en armes, car l'état de guerre existait dès lors entre le meurtrier et quiconque tenait à sa victime par le moindre lien de parenté. Comme époux de la sœur de Galesvinthe, Sighebert se trouva chargé d'accomplir ce devoir de vengeance. Il envoya des messagers au roi Gonthramn, et celui-ci,

(1) Voir notre livraison du 1er août 1833.

sans hésiter un moment entre ses deux frères devenus ennemis, se rangea du côté de l'offensé, soit que les mœurs nationales lui en fissent une loi, soit que le crime odieux et lâche du roi Hilperik l'eût, pour ainsi dire, mis au ban de sa propre famille. La guerre fut aussitôt déclarée, et les hostilités commencèrent, mais avec une ardeur inégale de la part des deux frères armés contre le troisième (1). Excité par les cris de vengeance de sa femme Brunehilde, qui avait sur lui un empire absolu, et dont le caractère violemment passionné venait de se révéler tout à coup, Sighebert voulait pousser le combat à outrance; il ne reculait pas devant la pensée du fratricide: mais Gonthramn, soit par une inspiration chrétienne, soit par la mollesse de volonté qui lui était naturelle, ne tarda pas à quitter son rôle de co-assaillant pour celui de médiateur. A l'aide des prières et de la menace, il détermina Sighebert à ne point se faire justice, mais à la demander pacifiquement au peuple assemblé selon la loi (2).

En effet, d'après la loi des Franks, ou pour mieux dire, d'après leurs coutumes nationales, tout homme qui se croyait offensé avait le choix libre entre la guerre privée et le jugement public; mais, le jugement une fois rendu, la guerre cessait d'être légitime. L'assemblée de justice s'appelait *mâl*, c'est-à-dire conseil, et, pour y exercer les fonctions d'arbitres, il fallait appartenir à la classe des possesseurs de terres, ou, selon l'expression germanique, à la classe des hommes d'honneur *ari-mans* (3). Plus ou moins nombreux, selon la nature et l'importance des causes qu'ils avaient à débattre, les juges se rendaient en armes à l'assemblée, et siégeaient tout armés sur des bancs disposés en cercle. Avant que les Franks eussent passé le Rhin et conquis la Gaule, ils tenaient leurs cours de justice en plein air, sur des collines consacrées par d'anciens rits religieux. Après la conquête, devenus chrétiens, ils abandonnèrent cet usage, et le

(1) Post quod factum, reputantes ejus fratres quòd sua emissione antedicta regina fuerit interfecta, eum de regno *dejiciunt*. *Gregorii Turon.*, lib. IV, apud script. rerum francic., tom. 2, pag. 217.

(2) *Adriani Valesii* rerum francicarum lib. IX, pag. 26.

(3) Cette classe d'hommes est encore désignée dans les lois et les actes publics par le nom de *Rokin-burs*, *Rachimburgii*, *Rachimburdi*, riches domaniers.

mâl fut convoqué, par les rois ou par les comtes, sous des halles de pierre ou de bois : mais, en dépit de ce changement, le lieu des séances garda le nom qu'il avait reçu autrefois dans la Germanie païenne ; on continua de l'appeler, en langue tudesque, *Mâl-berg*, la Montagne du Conseil (1).

Lorsqu'une proclamation publiée dans les trois royaumes franks eut annoncé que, dans le délai de quarante nuits (c'était l'expression légale), un conseil solennel serait tenu par le roi Gonthramn, pour le rétablissement de la paix entre les rois Hilperik et Sighebert, les principaux chefs et les grands propriétaires, accompagnés de leurs vassaux, se rendirent au lieu indiqué. L'assemblée fut nombreuse ; le roi Gonthramn prit place sur un siège élevé, et le reste des juges sur de simples banquettes, chacun d'eux ayant l'épée au côté et derrière lui un serviteur qui portait son bouclier et sa framée. Cité comme appelant, le roi Sighebert se présenta le premier, et, au nom de sa femme, la reine Brunehilde, il accusa Hilperik d'avoir sciemment pris part au meurtre de Galesvinthe, sœur de Brunehilde. Un délai de quatorze nuits fut donné à l'accusé pour comparaître à son tour et se justifier par serment (2). La loi des Franks exigeait que ce serment de justification fût confirmé par celui d'un certain nombre d'hommes libres, six dans les moindres causes, et jusqu'à soixante-douze dans les causes d'une grande importance, soit par la gravité des faits, soit par le haut rang des parties (3). Il

(1) *Malbergum*, *Mallobergum*, *Mallebergium*, locus judicii, conventus judicialis, ipsum judicium, populus ad judicium congregatus. V. Legem salicam et Legem Ripuariorum, apud scrip. rerum francic., tom. IV, pag. 120 et seq.

(2) Si antrusio antrusionem de quacumque causa admallare voluerit, ubicumque eum convenire potuerit, super septem noctes cum testibus eum rogare debet, ut ante judicem ad Mallobergo debeat convenire..... Sic postea iterato ad noctes XIV eum rogare debet ut ad illum Mallobergo debeat venire ad dandum responsum. *Legis salicæ* tit. LXXVI, apud scrip. rerum francic., tom. IV, page 159.

(3) Et ille postea qui rogatus fuerat, si sex hoc idoneum esse cognoscat, se debet cum duodecim per sacramenta absolvere ; si verò major causa fuerit, se adhuc majori numero... *Ibid.*

Le serment des co-jurans se nommait en langue germanique *Weder-ed (Vedredum)*, c'est-à-dire *serment réitéré.*

Si quis Ripuarius sacramento fidem fecerit, super XIV noctes sibi septimus

fallait que l'accusé se présentât dans l'enceinte formée par les bancs des juges, accompagné de tous les hommes qui devaient jurer avec lui. Trente-six se rangeaient à sa droite et trente-six à sa gauche; puis, sur l'interpellation du juge principal, il tirait son épée et jurait par les armes qu'il était innocent. Alors les co-jurans, tirant tous à la fois leurs épées, prêtaient sur elles le même serment (1). Aucun passage, soit des anciennes chroniques, soit des actes contemporains, ne donne à penser que le roi Hilperik ait essayé de se disculper juridiquement du crime qu'on lui imputait; selon toutes les probabilités, il se présenta seul devant l'assemblée des Franks et s'assit gardant le silence. Sighebert se leva, et s'adressant aux juges, il dit à trois reprises différentes : « Dites-nous la loi salique. » Puis, il reprit une quatrième fois, en montrant Hilperik : « Je vous somme de nous dire à lui et à moi ce qu'ordonne la loi salique (2). »

Telle était la formule consacrée pour demander jugement contre un adversaire convaincu par son propre aveu ; mais, dans le cas présent, la réponse à cette sommation ne pouvait avoir lieu qu'après de longs débats, car il s'agissait d'une cause à laquelle la loi commune des Franks n'était applicable que par analogie. Dans le but de prévenir, ou tout au moins d'abréger les guerres privées, cette loi établissait qu'en cas de meurtre le coupable paierait aux héritiers du mort une somme d'argent proportionnée à la condition

seu duodecimus vel septuagesimus secundus cum legitimo termino noctium studeat conjurare. *Lex Ripuariorum*, tit. LXVI, apud scrip. rerum francic., tom. IV, pag. 248.

(1) Si autem contentio orta fuerit quòd sacramentum in die placito non conjurasset, tunc cum tertia parte juratorum suorum adfirmare studeat, aliquibus à dextris seu à sinistris stantibus. Sin autem nec sic satisfecerit, tunc secundùm præsentiam judicis vel secundùm terminationem sextam juratorum suorum cum dextera armata tàm priùs quàm posteriùs sacramentum in præsentiâ judicis confirmare studeat. (*Lex Ripuariorum*, tit. LXVI.)

(2) Si qui Rathinburgii legem voluerint dicere in Mallebergo residentes, debet eis qui causam requirit dicere : Dicite nobis legem salicam. Si illi tunc noluerint dicere, tunc iterùm qui causam requirit, dicet : Vos tangam ut mihi et isto legem dicatis. Bis autem et tertiò hoc debet facere. *Lex salica* apud scrip. rerum francic., tom. IV, pag. 155.

de celui-ci. Pour la vie d'un esclave domestique, on donnait de quinze à trente-cinq sous d'or, pour celle d'un lite d'origine barbare ou d'un tributaire gallo-romain quarante-cinq sous, pour un Romain propriétaire cent sous, et le double pour un Frank ou tout autre barbare vivant sous la loi salique (1). A chacun de ces degrés, l'amende devenait triple, si l'homme assassiné, soit esclave ou serf de la glèbe, soit Romain ou barbare de naissance, dépendait immédiatement du roi comme serviteur, comme vassal ou comme fonctionnaire public. Ainsi, pour un colon du fisc, on payait quatre-vingt-dix sous d'or, trois cents sous pour un Romain admis à la table royale, et six cents pour un barbare décoré d'un titre d'honneur, ou simplement *an-trusti*, c'est-à-dire affidé du roi (2). Cette amende qui, une fois payée, devait garantir le coupable de poursuites ultérieures et de tout acte de vengeance, s'appelait, en langue germanique, *wer-gheld*, taxe de sauve-garde (3), et, en latin, *composition*, parce qu'elle terminait la guerre entre l'offenseur et l'offensé. Il n'y avait point de *wer-gheld* pour le meurtre des personnes royales, et, dans ce tarif de la vie humaine, elles étaient placées en dehors et au-dessus de toute estimation légale. D'un autre côté, les mœurs barbares donnaient, en quelque sorte, au prince le privilége de l'homicide; et voilà pourquoi, sans étendre par interprétation les termes de la loi salique, il était impossible de dire ce qu'elle ordonnait dans le procès intenté au roi Hilperik, et d'énoncer le taux de la composition qui devait être payée aux parens de Galesvinthe. Ne pouvant juger strictement d'après la loi, l'assemblée procéda par

(1) Si Romanus vel Lidus occisus fuerit... *Legis salicæ*, tit. XLV. Si quis Romanum tributarium occiderit... tit. XLIV. Si quis Romanus homo possessor, id est, qui res in pago ubi remanet proprias possidet, occisus fuerit... *Ibid.* Si quis ingenuus Franco aut barbarum, aut hominem qui salicâ lege vivit, occiderit..... VIIIM den. qui faciunt sol. CC culp. jud. *Ibid.* Script. rerum francic., tom. IV, pag. 147 et 148.

(2) Le mot *Truste* subsiste dans la langue anglaise. Si verò eum qui in truste dominicâ est occiderit... Sol. DC culp. jud. *Legis salicæ* tit. XLIV. Si Romanus homo conviva regis occisus fuerit sol. CCC componatur. *Ibid.*

(3) Si quis gravionem occiderit sol. DC culp. jud..., tit. LVII. Si quis sugbaronem aut gravionem occiderit qui puer regius fuerat, sol. CCC, culp. jud. *Ibid.*, pag. 154.

arbitrage et rendit sa sentence à peu près dans les termes suivans :

« Voici le jugement du très glorieux roi Gonthramn et des no-
« bles hommes siégeant dans le Mâl-Berg. — Les cités de Bor-
« deaux, Limoges, Cahors, Béarn et Bigorre, que Galesvinthe,
« sœur de la très excellente dame Brunehilde, à son arrivée dans
« le pays des Franks, reçut, comme chacun sait, à titre de douaire
« et de présent du matin, deviendront, à partir de ce jour, la pro-
« priété de la reine Brunehilde et de ses héritiers, afin que, moyen-
« nant cette composition, la paix de Dieu soit désormais rétablie
« entre les très glorieux seigneurs Hilperik et Sighebert (1). »

Les deux rois s'avancèrent l'un vers l'autre, tenant à la main de petites branches d'arbre qu'ils échangèrent comme signe de la parole qu'ils se donnaient mutuellement, l'un de ne jamais tenter de reprendre ce qu'il venait de perdre par le décret du peuple assemblé, l'autre de ne réclamer sous aucun prétexte une composition plus forte. « Mon frère, dit alors le roi d'Austrasie, en pré-
« sence des Franks, hommes d'armes et d'honneur, convoqués
« selon la loi, sur la montagne du conseil, je te donne à l'avenir
« paix et sécurité sur la mort de Galesvinthe, sœur de Brunehilde.
« Dorénavant tu n'as plus à craindre de moi ni plaintes ni poursui-
« tes, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il arrivait que, de ma part, ou
« de celle de mes héritiers, ou de toute autre personne en leur nom,
« tu fusses inquiété ou cité de nouveau par-devant le *Mâl* pour
« l'homicide dont il s'agit, et pour la composition que j'ai reçue de
« toi, cette composition te sera restituée au double (2). » L'assem-

(1) De civitatibus verò, hoc est Burdegalâ, Lemovicâ, Caduroo, Benarno et Begorra, quas Gailsuindam germanam domnæ Brunichildis, tàm in dote quàm in morganegiba, hoc est, matutinali dono, in Franciam venientem certum est adquisisse. Quas etiam per judicium gloriosissimi domni Guntchramni regis vel Francorum domna Brunichildis noscitur adquisisse : ita convenit ut domna Brunichildis de præsenti in sua proprietate percipiat. *Greg. Turon.*, lib. IX, apud script. rerum Francic., tom. II, pag. 344.

(2) Ut nullo unquàm tempore de jam dicta morte, nec de ipsa leude, nec egó ipse, nec ullus de heredibus meis, nec quislibet ullas calumnias, nec repetitiones agere, nec repetere non debeamus... Et si fortasse ego ipse, aut aliquis de heredibus meis, vel quicumque te ob hoc inquietare voluerit, et à me defensatum non fuerit,

blée se sépara, et les deux rois, naguère ennemis mortels, sortirent réconciliés en apparence.

La pensée d'accepter son jugement comme une expiation n'était pas de celles que le roi Hilperik pouvait concevoir : au contraire, il se promit bien de reprendre un jour ses villes, ou d'en saisir l'équivalent sur les domaines de Sighebert. Ce projet, mûri et dissimulé pendant près de six ans, se révéla tout à coup en l'année 573. Sans se rendre un compte bien exact de la situation et de l'importance respective des cités dont il regrettait la possession, Hilperik savait que celles de Béarn et de Bigorre étaient à la fois les moins considérables et les plus éloignées du centre de ses domaines. En songeant au moyen de recouvrer par force ce qu'il avait abandonné malgré lui, il trouva que son plan de conquête serait à la fois plus praticable et plus avantageux, si, aux deux petites villes du pied des Pyrénées, il substituait celles de Tours et de Poitiers, grandes, riches, et tout-à-fait à sa convenance. D'après cette idée, il assembla dans la ville d'Angers, qui lui appartenait, des troupes, dont il donna le commandement à Chlodowig, le plus jeune des trois fils qu'il avait eus d'Audowere, sa première femme.

Avant qu'aucune déclaration de guerre eût été faite, Chlodowig marcha sur Tours. Malgré la force de cette ancienne cité, il y entra sans résistance; car le roi Sighebert, aussi bien que les deux autres rois, n'avaient de garnison permanente que dans les villes où ils résidaient, et les citoyens, tous ou presque tous Gaulois d'origine, se souciaient peu d'appartenir à l'un des rois franks plutôt qu'à l'autre. Maître de Tours, le fils de Hilperik se dirigea vers Poitiers, qui lui ouvrit ses portes avec la même facilité, et où il établit ses quartiers, comme dans un point central, entre la ville de Tours et celles de Limoges, de Cahors et de Bordeaux, qui lui restaient à conquérir (1).

A la nouvelle de cette agression inattendue, le roi Sighebert

inferamus tibi duplum quod nobis dedisti. *Marculfi formul.*, lib. II, securitas pro homicidio facto, apud script. rerum francic., tom. IV, pag. 495 et 512, in appendice formularum.

(1) Cùm Chilpericus Turonis ac Pictavis pervasisset, quæ Sigiberto regi per

envoya des messagers à son frère Gonthramn, pour lui demander aide et conseil. Le rôle que Gonthramn avait joué six ans auparavant dans la pacification des deux rois semblait l'investir à leur égard d'une sorte de magistrature, du droit de sévir contre celui des deux qui violerait sa parole, et enfreindrait le jugement du peuple. Dans cette pensée, conforme d'ailleurs à l'instinct de justice qui était une des faces de son caractère, il prit sur lui le soin de réprimer la tentative hostile du roi Hilperik, et de l'obliger à se soumettre de nouveau aux conditions du traité de partage et à la sentence des Franks. Sans adresser à l'infracteur de la paix jurée ni remontrances, ni sommation préalable, Gonthramn fit marcher contre Chlodowig des troupes conduites par le meilleur de ses généraux, homme d'origine gauloise, qui égalait en intrépidité les plus braves d'entre les Franks, et les surpassait tous en talent militaire (1). Æonius Mummolus, dont le nom, célèbre alors, reparaîtra plus d'une fois dans ces lettres, venait de vaincre dans plusieurs combats, et de repousser jusqu'au-delà des Alpes la nation des Langobards, qui, maîtresse du nord de l'Italie, tentait de déborder sur la Gaule, et menaçait d'une conquête les provinces voisines du Rhône. Avec la rapidité de mouvement qui lui avait procuré ses victoires, il partit de Châlons-sur-Saône, capitale du royaume de Gonthramn, et se dirigea vers la ville de Tours par la route de Nevers et de Bourges. A son approche, le jeune Chlodowig, qui était revenu à Tours dans l'intention d'y soutenir un siége, prit le parti de battre en retraite, et alla sur la route de Poitiers, à peu de distance de cette ville, occuper une position favorable et y attendre des renforts. Quant aux citoyens de Tours, ils accueillirent pacifiquement le général gallo-romain, qui prit possession de la place au nom du roi Sighebert. Afin de les rendre à l'avenir moins indifférens en politique, Mummolus leur fit prêter, en masse, un serment de fidélité (2). Aux termes d'une pro-

pactum in partem venerant... *Gregorii Turon.* lib. IV, apud script. rerum francic., tom. II, pag. 227.

(1) Conjunctus rex ipse cum Guntchramno fratre suo, Mummolum eligunt, qui has urbes ad eorum dominium revocare deberet. *Gregorii Turon.* lib. IV, pag. 227.

(2) Qui Turonis veniens, fugato ex inde Chlodovecho, Chilperici filio, exactis

clamation adressée à l'évêque et au comte de Tours, tous les hommes de la cité et de la banlieue, *soit Romains, soit Franks, soit de nation quelconque,* reçurent l'ordre de s'assembler dans l'église épiscopale, et d'y jurer sur les choses saintes, par le nom de Dieu tout-puissant, par l'indivisible Trinité et par le jour terrible du jugement, qu'ils garderaient en toute sincérité, et comme de véritables leudes, la foi due à leur seigneur le très glorieux roi Sighebert (1).

Cependant les renforts qu'attendait Chlodowig arrivèrent à son camp près de Poitiers. C'était une troupe de gens levés dans le voisinage et conduits par Sigher et Basilius, l'un Frank, l'autre Romain d'origine, tous deux influens par leurs richesses et zélés partisans du roi Hilperik. Cette troupe nombreuse, mais sans discipline, composée en grande partie de colons et de paysans, forma l'avant-garde de l'armée neustrienne, et ce fut elle qui d'abord en vint aux mains avec les soldats de Mummolus. Malgré beaucoup de bravoure et même d'acharnement au combat, Sigher et Basilius ne purent arrêter dans sa marche sur Poitiers le plus grand ou pour mieux dire le seul tacticien de l'époque. Attaqués à la fois en tête et par le flanc, ils furent, après une perte énorme, culbutés sur les Franks de Chlodowig, qui lâchèrent pied et se débandèrent presque aussitôt. Les deux chefs de volontaires furent tués dans cette déroute, et le fils de Hilperik, n'ayant plus autour de lui assez de monde pour défendre Poitiers, s'enfuit par la route de Saintes. Devenu maître de la ville par cette victoire, Mummolus regarda sa mission comme terminée, et après avoir, comme à Tours, fait prêter par les citoyens le serment de fidélité au roi Sighebert, il repartit pour le royaume de Gonthramn, sans daigner poursuivre

à populo ad partem regis Sigiberti sacramentis, Pictavos accessit. *Gregorii Turon.* lib. IV, pag. 227.

(1) Ut omnes pagenses vestros, tàm Francos, Romanos vel reliquas nationes degentes, bannire, et locis congruis per civitates, vicos et castella congregare faciatis; quatenùs, præsente misso nostro, fidelitatem nobis leode et samio per loca sanctorum, debeant promittere et conjurare. *Marculfi formul.*, lib. I apud script. rerum francic., tom. IV, pag. 483. — Per Dei omnipotentis nomen et inseparabilem Trinitatem, vel divina omnia, ac tremendum diem judicii. *Greg. Turon.*, hist., lib. IX, *Ibid.*, tom. II, pag. 345.

les Neustriens qui fuyaient en petit nombre avec le fils de leur roi (1).

Chlodowig ne fit aucune tentative pour rallier ses troupes et revenir sur Poitiers; mais, soit par crainte de se voir couper la route du nord, soit par une bravade de jeune homme, au lieu de tendre vers Angers, il continua de suivre une direction contraire, et marcha sur Bordeaux, l'une des cinq villes dont il avait ordre de s'emparer (2). Il arriva aux portes de cette grande cité avec une poignée d'hommes en mauvais équipage, et, à la première sommation qu'il fit au nom de son père, les portes lui furent ouvertes, fait bizarre où se révèle d'une manière frappante l'impuissance administrative de la royauté mérovingienne. Il ne se trouvait pas dans cette grande ville assez de forces militaires pour défendre le droit de souveraineté du roi Sighebert contre une bande de fuyards harassés et dépaysés. Le fils de Hilperik put librement s'y installer en maître, et occuper avec ses gens les hôtels qui appartenaient au fisc, propriétés jadis impériales, recueillies par les rois germains avec l'héritage des Césars.

Il y avait déjà près d'un mois que le jeune Chlodowig résidait à Bordeaux, prenant des airs de conquérant et affectant l'autorité d'un vice-roi, lorsque Sigulf, l'un des gardiens de la Marche des Pyrénées, s'avisa de se mettre en campagne et de lui courir sus (3). Le *mark-graf* (c'était le titre germanique des gouverneurs de province frontière) fit proclamer le ban de guerre dans toute l'étendue de sa juridiction, depuis l'Adour jusqu'à la Garonne. Ce ban ordonnait sous peine d'amende la levée en masse des habitans du pays, population de chasseurs et de bûcherons presqu'aussi sauvages que les vasques de la montagne, et qui souvent s'entendaient avec eux pour piller les convois de marchandises, rançonner les

(1) Sed Basilius et Sigharius Pictavi cives, collecta multitudine, resistere voluerunt : quos de diversis partibus circumdatos oppressit, obruit, interemit, et sic Pictavos accedens sacramenta exegit. *Greg. Turon.* lib. IV, pag. 227.

(2) Chlodovechus verò, Chilperici filius, de Turonico ejectus, Burdegalam abiit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(3) Denique cùm apud Burdegalensem civitatem nullo prorsùs inquietante resideret, Sigulfus quidam a parte Sigiberti se super eum objecit. *Greg. Turon.*,

petites villes du voisinage, ou résister aux gouverneurs franks qui exigeaient comme tribut la dîme de la résine récoltée dans les forêts des Landes (1). Ceux qui obéirent à l'appel du chef austrasien vinrent au rendez-vous, les uns à pied, les autres à cheval, avec leur armement habituel, c'est-à-dire, en équipage de chasse, l'épieu à la main et la trompe ou le cornet en bandoulière. Conduits par le *mark-graf* Sigulf, ils entrèrent à Bordeaux, pressant leur marche comme pour une surprise, et se dirigeant vers le quartier de la ville où les Neustriens étaient cantonnés. Ceux-ci, attaqués à l'improviste par un ennemi supérieur en nombre, n'eurent que le temps de monter à cheval et d'y faire monter leur prince qu'ils entourèrent, fuyant avec lui dans la direction du nord. Les gens de Sigulf se mirent à les poursuivre avec acharnement, animés, soit par l'espérance de prendre à merci et de rançonner un fils de roi, soit par un instinct de haine nationale contre les hommes de race franke. Afin de s'exciter mutuellement à la course, ou pour accroître la terreur des fugitifs, ou simplement par une fantaisie de gaieté méridionale, ils sonnaient en courant de leurs trompes et de leurs cornets de chasse. Durant tout le jour, penché sur les rênes de son cheval qu'il pressait de l'éperon, Chlodowig entendit derrière lui le son du cor et les cris des chasseurs qui le suivaient à la piste comme un cerf lancé dans le bois (2). Mais le soir, à mesure que l'obscurité devint plus épaisse, la poursuite se ralentit par degrés, et bientôt les Neustriens furent libres de continuer leur route au pas de voyage. C'est ainsi que le jeune Chlodowig regagna les rives de la Loire et les murailles

lib. IV, pag. 228. — Chlodoveus, filius Chilperici, Burdegalem pervadit à Sigulfo duce superatus, fugaciter ad patrem redit. *Fredegarii hist. francor. epitomata*, apud script. rerum francic., pag. 407.

(1) Si superest aliquid, hoc forte tributa redundant,
Qui modò mitto apices, te rogo, mitte apices.

(*Fortunati Pictavi episc. carmen ad Galœtorium comitem Burdegalensem* apud script. rerum francic., tom. II, pag. 520.)

(2) Quem fugientem cum tubis et buccinis, quasi labentem cervum fugans, insequebatur. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

d'Angers, d'où il était sorti naguère à la tête d'une armée nombreuse (1).

Cette fin ridicule d'une expédition entreprise avec insolence produisit dans l'ame du roi Hilperik un sentiment de dépit sombre et furieux. Ce n'était plus seulement la passion du gain, mais encore celle de l'orgueil blessé, qui l'excitait à tout risquer pour reprendre ses conquêtes, et répondre au défi qu'on semblait lui porter. Décidé à venger son honneur d'une manière éclatante, il rassembla sur les bords de la Loire une armée beaucoup plus nombreuse que la première, et il en donna le commandement à Theodebert, l'aîné de ses fils (2). Le prudent Gonthramn réfléchit cette fois qu'une nouvelle intervention de sa part serait probablement inutile pour la paix, et certainement très coûteuse pour lui. Renonçant au rôle d'arbitre, il adopta un genre de médiation qui, en cas de non-succès, lui permettait de se tenir à l'écart et de ne prendre aucun parti dans la querelle. Il remit à un synode ecclésiastique le soin de réconcilier les deux rois; et, d'après ses ordres, tous les évêques de son royaume, neutres par position, s'assemblèrent en concile dans une ville neutre, Paris, où, suivant l'acte de partage, aucun des fils de Chlother ne pouvait mettre le pied sans le consentement des deux autres (3). Le concile adressa au roi de Neustrie les exhortations les plus pressantes pour qu'il gardât la paix jurée et n'envahît plus les droits de son frère. Mais tous les discours et tous les messages furent inutiles. Hilperik n'écoutant rien, continua ses préparatifs militaires, et les membres du synode retournèrent auprès du roi Gonthramn, apportant pour unique fruit de leur mission l'annonce d'une guerre inévitable (4).

(1) Qui vix ad patrem regrediendi liberum habuit aditum. Tamen per Andegavis regressus ad eum rediit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(2) Chilpericus autem rex, in ira commotus, per Theodobertum filium suum seniorem, civitates ejus, *Sigiberti*, pervadit, id est Turonis et Pictavis, et reliquas citra Ligerim sitas. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(3) Guntchramnus rex omnes episcopos regni sui congregat, ut inter utrosque quid veritas haberet, edicerent. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(4) Sed ut bellum civile in majore pernicitate cresceret, eos audire peccatis facientibus distulerunt. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

Cependant Theodebert passa la Loire, et par un mouvement qui semble offrir quelque apparence de combinaison stratégique, au lieu de marcher d'abord sur Tours, comme avait fait son jeune frère, il se dirigea vers Poitiers, où les chefs austrasiens qui commandaient en Aquitaine venaient de concentrer leurs forces. Gondobald, le principal d'entre eux, eut l'imprudence de hasarder le combat en plaine contre les Neustriens beaucoup plus nombreux, et surtout plus animés à cette guerre que les troupes qu'il conduisait. Il fut complètement défait, et perdit tout dans une seule bataille (1). Les vainqueurs entrèrent à Poitiers; et Theodebert, maître de cette place au centre de l'Aquitaine austrasienne, put se porter librement vers l'une ou vers l'autre des villes dont il avait mission de s'emparer. Il choisit la direction du nord, et entra sur cette partie du territoire de Tours qui occupe la rive gauche de la Loire. Soit par les ordres de son père, soit d'après sa propre inspiration, il fit au pays une guerre de sauvage, portant la dévastation et le massacre dans tous les lieux où il passait. Les citoyens de Tours virent avec effroi du haut de leurs murailles les nuages de fumée, qui, s'élevant de tous côtés autour d'eux, annonçaient l'incendie des campagnes voisines. Quoique liés envers le roi Sighebert par un serment prêté sur les choses saintes, ils firent taire leurs scrupules religieux, et se rendirent à discrétion en implorant la clémence du vainqueur (2).

Après la soumission de Poitiers et de Tours, l'armée neustrienne alla mettre le siége devant Limoges, qui lui ouvrit ses portes, et de Limoges elle marcha sur Cahors. Dans cette longue route, son passage fut marqué par la dévastation des campagnes, le pillage des maisons et la profanation des lieux saints. Les églises étaient dépouillées et incendiées, les prêtres mis à mort, les religieuses violées et les couvens détruits de fond en comble (3). Au bruit de

(1) Qui Pictavis veniens contra Gundobaldum ducem pugnavit. Terga autem vertente exercitu partis Gundobaldi, magnam ibi stragem de populo illo fecit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(2) Sed et de Turonica regione maximam partem incendit, et nisi ad tempus manus dedissent, totam continuò debellasset. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(3) Commoto autem exercitu, Lemovicinum, Cadurcinum, vel reliquas illorum provincias pervadit, vastat, evertit; ecclesias incendit, ministeria detrahit, clericos

ces ravages, une terreur universelle se répandit d'un bout à l'autre de l'ancienne province d'Aquitaine, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Ce vaste et beau pays où les Franks étaient entrés soixante ans auparavant, non comme ennemis de la population indigène, mais comme adversaires des Goths, ses premiers dominateurs, et comme soldats de la foi orthodoxe contre une puissance hérétique, ce pays privilégié où la conquête avait passé deux fois sans laisser de traces, où les mœurs romaines se propageaient presque intactes, et où les princes germains d'outre Loire n'étaient guère connus que par leur réputation de parfaits catholiques, fut subitement arraché au repos dont il jouissait depuis un demi-siècle. Le spectacle de tant de cruautés et de sacriléges frappait les esprits d'étonnement et de tristesse. On comparait la campagne de Theodebert, en Aquitaine, à la persécution de Dioclétien (1); on opposait, avec une surprise naïve, les crimes et les brigandages commis par l'armée de Hilperik aux actes de piété de Chlodowig-le-Grand, qui avait fondé et enrichi un si grand nombre d'églises. Des invectives et des malédictions en style biblique sortaient de la bouche des évêques et des sénateurs aquitains, dont la foi chrétienne était tout le patriotisme, ou bien ils se racontaient l'un à l'autre, avec un sourire d'espérance, les miracles qui, selon le bruit public, s'opéraient en différens lieux pour punir les excès des barbares (2). C'était le nom qu'on donnait aux Franks; mais ce mot n'avait par lui-même aucune signification injurieuse; il servait en Gaule à désigner la race conquérante, comme celui de Romains la race indigène.

Souvent l'accident le plus simple faisait le fond de ces récits populaires que des imaginations frappées coloraient d'une teinte

interficit, monasteria virorum dejicit, puellarum deludit, et cuncta devastat. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(1) Fuitque illo in tempore pejor in ecclesiis gemitus, quàm tempore persecutionis Diocletiani. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

(2) Et adhùc obstupescimus et admiramur cur tantæ super eos plagæ irruerint : sed recurramus ad illud quod parentes eorum egerunt, et isti perpetrant. Illi de fanis ad ecclesias sunt conversi; isti quotidie de ecclesiis prædas detrahunt. Illi monasteria et ecclesias ditaverunt; isti eas diruunt ac subvertunt. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 228.

superstitieuse. A quelques lieues de Tours, sur la rive droite de la Loire, se trouvait un couvent célèbre par des reliques de saint Martin; pendant que les Franks ravageaient la rive gauche, une vingtaine d'entre eux prirent un bateau pour passer à l'autre bord, et piller ce riche monastère. N'ayant pour diriger le bateau, ni rames, ni perches ferrées, ils se servaient de leurs lances, tenant le fer en haut et appuyant l'autre bout au fond de la rivière. En les voyant ainsi approcher, les moines, qui ne pouvaient se méprendre sur leurs intentions, vinrent au-devant d'eux, et leur crièrent : « Gardez-vous, ô barbares! gardez-vous de descendre ici, car ce monastère appartient au bienheureux Martin (1). » Mais les Franks n'en débarquèrent pas moins; ils battirent les religieux, brisèrent les meubles du couvent, enlevèrent tout ce qui s'y trouvait de précieux, et en firent des ballots qu'ils empilèrent sur leur embarcation (2). Le bateau, mal conduit et chargé outre mesure, alla donner dans un de ces bas-fonds qui encombrent le lit de la Loire, et y resta engravé. A la secousse produite par ce temps d'arrêt, plusieurs de ceux qui manœuvraient, en poussant de toutes leurs forces pour faire marcher la lourde barque, trébuchèrent, et tombèrent en avant, chacun sur le fer de sa lance qui lui entra dans la poitrine; les autres, saisis à la fois de terreur et de componction, se mirent à crier et à appeler du secours. Quelques-uns des religieux qu'ils avaient maltraités, accourant alors, montèrent dans une barque, et virent, non sans étonnement, ce qui était arrivé. Pressés, par les pillards eux-mêmes, de reprendre tout le butin enlevé dans leur maison, ils regagnèrent la rive en chantant l'office des morts pour l'ame de ceux qui venaient de périr d'une manière si imprévue (3).

Pendant que ces choses se passaient en Aquitaine, le roi Sighe-

(1) Nolite, ô barbari, nolite hìc transire : beati enim Martini istud est monasterium. *Greg. Turon.* lib. IV, pag. 128.

(2) Illùc transgrediuntur, et, inimico stimulante, monachos cædunt, monasterium evertunt, resque diripiunt : de quibus facientes sarcinas, navi imponunt. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

(3) Quibus interfectis, monachi ipsos et res suas ex alveo detrahentes, illos sepelientes, res suas domui restituunt. *Greg. Turon.* lib. IV, pag. 229.

bert rassemblait toutes les forces de son royaume pour marcher contre Theodebert, ou contraindre Hilperik à le rappeler et à rentrer dans les limites que lui assignait le traité de partage. Il appela aux armes, non-seulement les Franks des bords de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, mais encore toutes les tribus germaines, qui, au-delà de ce dernier fleuve, reconnaissaient l'autorité ou le patronage des fils de Merowig. Tels étaient les Sweves ou Swabes et les Alamans, derniers débris de deux confédérations autrefois puissantes, les Thorings et les Baïwares, qui conservaient leur nationalité sous des ducs héréditaires; enfin, plusieurs peuplades de la Basse-Germanie, détachées soit de gré, soit de force, de la redoutable ligue des Saxons, ennemie et rivale de l'empire frank (1). Ces nations transrhénanes, comme on les appelait alors, étaient entièrement païennes, ou si les plus rapprochées de la frontière gauloise avaient reçu quelques semences de christianisme, elles y mêlaient d'une manière bizarre les pratiques de leur ancien culte, sacrifiant des animaux, et jusqu'à des hommes dans les circonstances solennelles (2). A ces dispositions féroces se joignaient une soif de pillage et un instinct de conquête qui les poussaient vers l'Occident, et les stimulaient à passer le grand fleuve pour aller, comme les Franks, prendre leur part du butin et des terres de la Gaule. Ceux-ci le savaient, et ils observaient avec défiance les moindres mouvemens de leurs frères d'origine toujours prêts à émigrer sur leurs traces, et à tenter sur eux une conquête. Ce fut pour écarter ce danger que Chlodowig-le-Grand livra aux Swabes et aux Alamans réunis la fameuse bataille de Tolbiac. D'autres victoires, remportées par les successeurs de Chlodowig, suivirent la défaite de cette avant-garde des populations d'outre Rhin. Theoderik soumit la nation thuringienne et plusieurs tri-

(1) Dùm hæc agerentur, Sigibertus rex gentes illas quæ ultra Rhenum habentur commovet, et bellum civile ordiens, contra fratrem suum Chilpericum ire destinat. *Greg. Turon.* lib. IV, pag. 229.

(2) Nàm ità christiani sunt isti barbari, ut multos priscæ superstitionis ritus observent, humanas hostias aliaque impia sacrificia divinationibus adhibentes. *Procopii* lib. II, de bello gothico, cap. XXV, apud *script. Rerum francic.*, tom. II, pag. 37.

bus des Saxons; et Sighebert lui-même signala contre ces derniers son activité et son courage. Comme roi de la France orientale et gardien de la frontière commune, il avait maintenu les peuples germaniques dans la crainte et le respect de la royauté franke; mais, en les enrôlant dans son armée et en les menant sous ses drapeaux jusqu'au centre de la Gaule, il devait réveiller en eux cette vieille passion de jalousie et de conquête, et soulever un orage menaçant à la fois pour les Gaulois et pour les Franks.

Aussi, à la nouvelle de ce grand armement de l'Austrasie, un sentiment d'inquiétude se répandit, non-seulement parmi les sujets de Hilperik, mais encore parmi ceux de Gonthramn, qui, lui-même, partagea leurs craintes. Malgré son peu de penchant à chercher querelle sans avoir été longuement et vivement provoqué, il n'hésita pas à considérer la levée en masse des nations païennes d'outre Rhin, comme un acte d'hostilité contre tout ce qu'il y avait de chrétiens en Gaule, et répondit favorablement à la demande de secours que lui adressa Hilperik. « Les deux rois eurent une entrevue, dit l'auteur contemporain, et firent alliance, se jurant l'un à l'autre qu'aucun d'eux ne laisserait périr son frère (1). » Prévoyant que le plan de Sighebert serait de marcher vers le sud-ouest, et de gagner un point quelconque de la route entre Paris et Tours, Hilperik transporta ses forces sur la partie orientale du cours de la Seine, afin d'en défendre le passage. Gonthramn de son côté garnit de troupes sa frontière du nord, qui n'était protégée par aucune défense naturelle, et vint lui-même à Troyes où il s'établit en observation.

Ce fut en l'année 574 que les troupes du roi d'Austrasie, après plusieurs jours de marche, arrivèrent près d'Arcis-sur-Aube. Sighebert fit halte en cet endroit, et attendit, avant d'aller plus loin, le rapport de ses éclaireurs. Pour entrer dans le royaume de Hilperik sans changer de direction, il devait passer la Seine un peu au-dessus de son confluent avec l'Aube, dans un lieu nommé

(1) Quod audiens Chilpericus, ad fratrem suum Guntchramnum legatos mittit. Qui conjuncti pariter fœdus ineunt, ut nullus fratrem suum perire sineret. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

alors *les Douze Ponts*, et aujourd'hui Pont-sur-Seine ; mais tous les ponts avaient été rompus, tous les bateaux enlevés, et le roi de Neustrie se tenait campé non loin de là, prêt à livrer bataille, si l'on tentait le passage à gué (1). A moins de dix lieues vers le sud, la Seine avec ses deux rives faisait partie des états, ou comme on s'exprimait alors, du lot de Gonthramn. Sighebert ne balança pas à le sommer de lui livrer passage sur ses terres. Le message qu'il lui envoya était bref et significatif : « Si tu ne me permets de passer ce fleuve à travers ton lot, je marcherai sur toi avec toute mon armée (2). »

La présence de cette redoutable armée agit de la manière la plus forte sur l'imagination du roi Gonthramn, et les mêmes motifs de crainte qui l'avaient déterminé à se coaliser avec Hilperik le portèrent à rompre cette alliance et à violer son serment. Tous les détails qu'il recevait de ses espions et des gens du pays sur le nombre et l'aspect des troupes austrasiennes, lui présentaient sous des couleurs effrayantes le danger auquel un refus devait l'exposer. En effet, si les armées des rois mérovingiens étaient d'ordinaire sans discipline, celle-là passait en turbulence farouche tout ce qu'on avait vu depuis l'époque des grandes invasions. Les bataillons d'élite se composaient de la population franke la moins civilisée et la moins chrétienne ; celle qui habitait vers le Rhin, et le gros des troupes, était une horde de barbares dans toute la force du terme. C'était de ces figures étranges qui avaient parcouru la Gaule au temps d'Attila et de Chlodowig, et qu'on ne retrouvait plus que dans les récits populaires ; de ces guerriers aux moustaches pendantes et aux cheveux relevés en aigrette sur le sommet de la tête, qui lançaient leur hache d'armes au visage de l'ennemi, ou le har-

(1) Sed cùm Sigibertus gentes illas adducens venisset, et Chilpericus de alia parte cum suo exercitu resideret, nec haberet rex Sigibertus, super fratrem suum iturus, ubi Sequanam fluvium transmearet. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229. — Sigibertus cum exercitu Arciaca resedens, Chilpericus Duodecim Pontes. *Fredegarii hist. Francor. epitomata*, pag. 407.

(2) Fratri suo Guntchramno mandatum mittit dicens : Nisi me permiseris per tuam sortem hunc fluvium transire, cum omni exercitu meo super te pergam. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

ponnaient de loin avec leur javelot à crochets (1). Une pareille armée ne pouvait se passer de brigandage, même en pays ami; mais Gonthramn aima mieux s'exposer à quelque déprédation de courte durée que d'encourir les chances d'une invasion et d'une conquête. Il céda le passage, probablement par le pont de Troyes; et dans cette ville même, il eut une entrevue avec son frère Sighebert, auquel il promit par serment une paix inviolable et une sincère amitié (2).

A la nouvelle de cette trahison, Hilperik se hâta d'abandonner ses positions sur la rive gauche de la Seine, et de gagner par une retraite précipitée l'intérieur de son royaume. Il marcha sans s'arrêter jusqu'aux environs de Chartres, et campa sur les bords du Loir, près du bourg d'Avallocium, qui maintenant se nomme Alluye (3). Durant cette longue route, il fut constamment suivi et serré de près par les troupes ennemies. Plusieurs fois Sighebert, croyant qu'il allait faire halte, le fit sommer, selon la coutume germanique, de prendre jour pour le combat; mais, au lieu de répondre, le roi de Neustrie forçait de vitesse et continuait sa marche. A peine fut-il établi dans ses nouvelles positions, qu'un héraut de l'armée austrasienne lui apporta le message suivant: « Si tu n'es pas un homme de rien, prépare un champ de bataille et accepte le combat (4). » Jamais un pareil défi porté à un homme de

(1) *Voy.* mes Lettres sur l'histoire de France, 3e édition, page 93.

(2) Quod ille timens, fœdus cum eodem iniit, eumque transire permisit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229. — Trecas junxerunt, et in ecclesia sancti Lupi sacramenta ut pacem servarent, dederunt. *Fredegarii hist. Francor. epitomata*, pag. 407. Cet auteur brouille ici les faits de la manière la plus étrange, mais j'ai cru pouvoir profiter des indications géographiques qu'il donne, et qui ne se trouvent point ailleurs.

(3) Denique sentiens Chilpericus quòd Guntchramnus, relicto eo, ad Sigibertum transisset, castra movit et usque Avallocium Carnotensem vicum abiit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

(4) Quem Sigibertus insecutus, campum sibi preparari petiit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229. — Homme de rien, *Nihtig*, *Nithing*, *Niding*, selon les dialectes germaniques. Cette formule s'employait dans les défis et les proclamations de guerre. — V. l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 3e édition, tom. I, pag. 124.

race franke ne restait sans réponse ; mais Hilperik avait perdu toute sa fierté originelle. Après d'inutiles efforts, pour échapper à son ennemi, poussé à bout, et ne se sentant pas le courage du sanglier aux abois, il eut recours à la prière, et demanda la paix en promettant satisfaction. Sighebert, malgré son naturel violent, ne manquait pas de générosité. Il consentit à oublier tout, pourvu seulement que les villes de Tours, Poitiers, Limoges et Cahors, lui fussent rendues sans délai, et que l'armée de Theodebert repassât la Loire (1). Vaincu de son propre aveu, et pour la seconde fois déchu de ses espérances de conquête, Hilperik, comme un animal pris au piége, se montra tout à fait radouci; il eut même un de ces accès de bonhomie qui, dans le caractère germanique, semblait faire intermittence avec la férocité la plus brutale et l'égoïsme le plus rusé. Il s'inquiéta de ce que deviendraient les habitans des quatre villes qui s'étaient soumises à lui : « Pardonne-leur, dit-il à son frère, et ne mets pas la faute sur eux, car s'ils ont manqué à la foi qu'ils te devaient, c'est que je les y ai contraints par le fer et par le feu. » Sighebert fut assez humain pour écouter cette recommandation (2).

Les deux rois paraissaient très satisfaits l'un de l'autre, mais un grand mécontentement régnait dans l'armée austrasienne. Les hommes enrôlés dans les contrées d'outre Rhin murmuraient de ce qu'une paix inattendue venait les frustrer du butin qu'ils s'étaient promis d'amasser en Gaule. Ils s'indignaient d'avoir été emmenés si loin de chez eux pour ne pas se battre et pour ne rien gagner; ils accusaient le roi Sighebert de s'être retiré du jeu dès qu'il avait fallu combattre. Tout le camp était en rumeur, et une émeute violente se préparait. Le roi, sans témoigner aucune émotion, monta à cheval, et galopant vers les groupes où vociféraient les plus mutins : « Qu'avez-vous, leur dit-il, et que demandez-vous? — La bataille! cria-t-on de toutes parts. Donne-nous l'oc-

(1) Ille verò timens ne, conliso utroque exercitu, etiam regnum eorum conrueret, pacem petiit, civitatesque ejus, quas Theodobertus malè pervaserat, reddidit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

(1) Deprecans ut nullo casu culparentur earum habitatores, quos ille injustè igni ferroque opprimens adquisierat. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

casion de nous battre et de gagner des richesses, autrement nous ne retournons pas dans notre pays (1) ». Cette menace pouvait amener une nouvelle conquête territoriale au sein de la Gaule, et le démembrement de la domination franke; mais Sighebert n'en fut nullement troublé; et joignant à une contenance ferme des paroles de douceur et des promesses, il parvint, sans trop de peine, à calmer cette colère de sauvages.

Le camp fut levé, et l'armée se mit en marche pour regagner les bords du Rhin. Elle prit le chemin de Paris, mais ne passa point par cette ville, dont Sighebert, fidèle à ses engagemens, respectait la neutralité. Sur toute leur route les colonnes austrasiennes ravagèrent les lieux qu'elles traversaient, et les environs de Paris se ressentirent long-temps de leur passage. La plupart des bourgs et des villages furent incendiés, les maisons pillées, et beaucoup d'hommes emmenés en servitude, sans qu'il fût possible au roi de prévenir ou d'empêcher de tels excès. « Il parlait « et conjurait, dit l'ancien narrateur, pour que ces choses n'eus- « sent pas lieu, mais il ne pouvait prévaloir contre la fureur des « gens venus de l'autre côté du Rhin (2) ». Ces païens n'entraient dans les églises que pour y commettre des vols. Dans la riche basilique de Saint-Denis, l'un des capitaines de l'armée prit une pièce d'étoffe de soie brochée d'or et semée de pierres précieuses qui couvrait le tombeau du martyr; un autre ne craignit pas de monter sur le tombeau même pour atteindre de là, et abattre avec sa lance une colombe en or, figure du Saint-Esprit, suspendue aux lambris de la chapelle (3). Ces pillages et ces profanations

(1) Tunc ex gentibus illis contra eum quidam murmuraverunt, cur se à certamine substraxisset. Sed ille, ut erat intrepidus, accenso equo, ad eos dirigit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229. — Adversùs Sigibertum rumorem levant, dicentes : Sicut promisisti, da nobis ubi rebus ditemur, aut præliemur; alioquin ad patriam non revertimur. *Fredegarii hist. Francor. epitomata*, pag. 307.

(2) Vicos quoque, qui circa Parisius erant, maximè tunc flamma consumsit; et tàm domus quàm res reliquæ ab hoste direptæ sunt, ut etiam et captivi ducerentur. Obtestabatur enim rex ne hæc fierent : sed furorem gentium, quæ de ulteriore Rheni amnis parte venerant, superare non poterat. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

(3) Adriani Valesii Rerum francicarum, lib. IX, pag. 55.

indignaient Sighebert comme roi et comme chrétien; mais, sentant qu'il ne pouvait rien sur l'esprit de ses soldats, il agit envers eux comme son aïeul Chlodowig envers celui qui avait brisé le vase de Reims. Tant que l'armée fut en marche, il laissa faire, et dissimula son dépit; mais au retour, quand ces hommes indisciplinables, regagnant chacun sa tribu et sa maison, se furent dispersés en différens lieux, il fit saisir un à un, et mettre à mort ceux qui s'étaient le plus signalés par des actes de mutinerie et de brigandage (1).

Il paraît que de semblables dévastations eurent lieu au passage des Austrasiens sur la frontière septentrionale du royaume de Gonthramn, et que ce grief, qu'il ressentit vivement, amena de la mésintelligence entre lui et Sighebert. D'un autre côté, les dispositions pacifiques du roi de Neustrie ne furent pas de longue durée; dès qu'il se vit hors de danger, il revint à son idée fixe, et tourna de nouveau un regard de convoitise vers les villes d'Aquitaine qu'il avait un moment possédées. La brouillerie qui venait d'éclater entre ses deux frères, lui parut une circonstance favorable pour la reprise de son projet de conquête; il s'empressa de saisir l'occasion, et moins d'un an après la conclusion de la paix, il envoya dire à Gonthramn: « Que mon frère vienne avec moi, « voyons-nous, et d'un commun accord poursuivons notre ennemi « Sighebert (2) ». Cette proposition fut très bien accueillie, les deux rois eurent ensemble une entrevue, se firent des présens d'amitié, et conclurent une alliance offensive contre leur frère d'Austrasie. Hilperik, plein de confiance, fit marcher de nouvelles troupes vers la Loire sous le commandement de son fils Theodebert, qui passa ce fleuve pour la seconde fois en l'année 575; lui-même entra avec une armée sur le territoire de Reims, frontière occidentale du royaume d'Austrasie. Son invasion fut accompagnée des mêmes ravages que la campagne de Theodebert en Aqui-

(1) Sed omnia patienter ferebat, donec redire posset ad patriam... multos ex eis postea lapidibus obrui præcipiens. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

(2) Post annum iterum Chilpericus ad Guntchramnum fratrem suum legatos mittit, dicens: Veniat frater mecum, et videamus nos, et pacificati persequamur Sigibertum inimicum nostrum. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

taine; il incendia les villages, détruisit les récoltes, et pilla tout ce qui pouvait s'emporter (1).

La nouvelle de ces brigandages parvint à Sighebert en même temps que celle de la coalition formée contre lui. Il avait pardonné à Hilperik, et résisté aux sollicitations de sa femme, qui ne voulait ni paix ni trève avec le meurtrier de Galesvinthe; son indignation fut celle d'un homme simple de cœur et fougueux de caractère, qui découvre qu'on s'est joué de sa bonne foi. Il éclata en invectives et en imprécations. Mais cette colère bouillante, espèce de fièvre dont l'accès pouvait se calmer de nouveau par la soumission de l'ennemi, était trop peu sûre pour contenter Brunehilde. Elle déploya tout ce qu'elle avait d'influence sur son mari pour lui insinuer dans l'ame un désir de vengeance plus réfléchi, et diriger tous ses ressentimens vers un but unique, le fratricide. En finir avec l'assassin, tel était le cri de la sœur de Galesvinthe, et Sighebert l'écouta cette fois. Ce fut avec la pensée d'un duel à mort qu'il proclama de nouveau son ban de guerre contre Hilperik, parmi les Franks orientaux et les peuples d'outre Rhin (2).

Pour exciter ces gens si peu traitables à se battre en déterminés, le roi d'Austrasie leur promit tout; de l'argent, le pillage, et jusqu'à des terres et des villes dans la Gaule. Il marcha directement vers l'ouest au secours de la province rémoise; ce qui le dispensa de s'inquiéter de la manière dont il passerait la Seine. A son approche, Hilperik, évitant le combat comme dans la campagne précédente, fit sa retraite en longeant le cours de la Marne, et alla vers la Seine-Inférieure chercher une position favorable. Sighebert le poursuivit jusque sous les murs de Paris, mais il s'arrêta là, tenté par l'idée d'occuper cette ville qu'on regardait alors comme très forte, d'en faire sa place d'armes, et au besoin une place de refuge. Quelque prudente que fût cette idée, le roi d'Austrasie, en y obéissant, fit un

(1) Quod cùm fuisset factum, seque vidissent, ac muneribus honorassent, commoto Chilpericus exercitu, usque Rhenis accessit, cuncta incendens atque debellans. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

(2) Quod audiens Sigibertus, iterùm convocatis gentibus illis, quarum supra memoriam fecimus... contra fratrem suum ire disponit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

acte de témérité devant lequel il eût reculé sans doute si sa passion de vengeance n'avait fait taire en lui tout scrupule et toute crainte. En vertu du traité de partage, conclu huit ans auparavant, Paris, divisé en trois lots, était cependant une ville neutre, interdite à chacun des trois fils de Chlother par le serment le plus sacré, et par toutes les terreurs de la religion. Nul d'entre eux jusque-là n'avait osé enfreindre ce serment, et braver les malédictions prononcées contre celui qui le violerait. Sighebert en eut le courage, aimant mieux risquer son ame que de négliger un seul moyen de succès dans la poursuite de ses desseins. Paris, en effet, lui était nécessaire comme point d'appui et, pour employer une locution toute moderne, comme base de ses opérations ultérieures, soit qu'il voulût agir contre Hilperik à l'ouest, ou au sud contre Theodebert. Il somma donc la ville de le recevoir, en dépit du traité, et il y entra sans aucune résistance, car elle n'était gardée contre lui que par la protection de saint Polyeucte, de saint Hilaire, et de saint Martin (1).

Après avoir établi ses quartiers à Paris, le roi Sighebert s'occupa premièrement d'envoyer des troupes contre le fils de Hilperik, qui, parcourant en Aquitaine la même route que l'année précédente, venait d'arriver à Limoges. Entre la ville de Tours et celle de Chartres, une bande de terre comprenant les pays de Chateaudun et de Vendôme appartenait au royaume d'Austrasie : Sighebert résolut d'y lever une armée, afin de ménager les forces qu'il avait amenées avec lui. Ses messagers allèrent de bourgade en bourgade, publiant une proclamation qui enjoignait à tout homme libre de se trouver au rendez-vous de guerre, équipé de son mieux d'armes quelconques, depuis la cuirasse et la lance, jusqu'au bâton ferré et au simple couteau. Mais, ni dans les villes, ni hors des villes, personne ne répondit à l'appel; et, malgré l'amende de

(1) Parisius venit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229. — Ecce pactiones quæ inter nos factæ sunt, ut quisquis sine fratris voluntate Parisius urbem ingrederetur, amitteret partem suam, essetque Polyeuctus martyr, cum Hilario atque Martino confessoribus, judex ac retributor ejus. Post hæc ingressus est in eam germanus meus Sigibertus, qui judicio Dei interiens, amisit partem suam... juxta Dei judicium et maledictiones pactionum. *Ibid.*, lib. VII, pag. 295.

soixante sols d'or prononcée contre celui qui résistait aux ordonnances royales, les habitans de Chateaudun, de Vendôme et des environs de Tours ne s'armèrent point, et ne quittèrent point leurs maisons (1). Ces gens savaient que leur pays était compris dans le partage de Sighebert, et que les impôts levés chez eux se rendaient au fisc d'Austrasie; mais c'était tout, et comme le roi dont ils dépendaient ne leur faisait sentir par aucun acte son autorité administrative, comme cet ordre était le premier qu'ils eussent jamais reçu de lui, ils y firent peu d'attention. Cette résistance passive devait, si elle se prolongeait, contraindre le roi d'Austrasie à diviser ses forces. Pour la faire cesser promptement et sans violence, il envoya sur les lieux ses deux plus habiles négociateurs, Godeghisel, maire du palais, et Gonthramn, surnommé Bose, c'est-à-dire le malin, homme d'intrigue et de savoir-faire, doué, malgré son origine tudesque, d'une souplesse d'esprit qui n'appartenait guère qu'à la race gallo-romaine. Les deux Austrasiens réussirent dans leur mission, et passèrent bientôt la Loire à la tête d'une armée indigène mal équipée, mais assez nombreuse pour ne pas craindre d'en venir aux mains avec les Franks de Theodebert (2).

Ceux-ci, déjà fort alarmés par la nouvelle de l'invasion austrasienne, le furent encore plus lorsqu'ils apprirent que des troupes s'avançaient contre eux, et que la retraite leur était coupée. Mais quel que fût le découragement de ses soldats, Theodebert, en véritable chef germain, résolut de marcher à l'ennemi (3). Il sortit de Limoges et alla prendre position sur les bords de la Charente, à huit ou dix milles d'Angoulême; durant ce trajet, beaucoup de ses gens désertèrent, de sorte qu'au moment de livrer bataille, il

(1) Mittens nuntios Dunensibus et Turonicis, ut contrà Theodobertum ire deberent. Quod illi dissimulantes... *Gregorii Turon.*, lib. IV, page 229.— Lex Ripuariorum tit. 65, ap. *script. Rerum francic.*, tom, IV, pag. 248. — Lex Wisigothorum, lib. IX, *ibid.*, pag. 425.

(2) Rex Godegiselum et Gontchramnum duces in capite dirigit. Qui commoventes exercitum adversùs eum pergunt *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

(3) At ille, derelictus à suis, cum paucis remansit : sed tamen ad bellum exire non dubitat. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 229.

resta presque abandonné; il n'en combattit pas moins avec une grande bravoure, et fut tué dans la mêlée. Les paysans gaulois, dont se composait l'armée de Godeghisel et de Gonthramn Bose, n'avaient point, comme les Franks, une sorte de culte pour les descendans de Merowig; sans égard pour la longue chevelure qui distinguait le fils du roi Hilperik, ils le dépouillèrent comme le reste des morts, et le laissèrent nu sur le champ de bataille. Mais un chef austrasien, nommé Arnulf, eut horreur de cette profanation: quoique ennemi de Theodebert, il enleva avec respect le corps du jeune prince; puis, l'ayant lavé, selon la coutume, et habillé de riches vêtemens, il le fit ensevelir à ses frais dans la ville d'Angoulême (1).

Cependant le roi Gonthramn, cédant encore une fois à son goût pour le repos ou à l'impression de la crainte, venait de se réconcilier avec Sighebert. Hilperik apprit cette nouvelle trahison en même temps que la mort de son fils, et la perte de son armée d'Aquitaine. Réduit par ce double malheur à un état complet de désespoir, et ne songeant plus qu'à sauver sa vie, il quitta les bords de la Seine, traversa rapidement tout son royaume, et alla se réfugier dans les murs de Tournai avec sa femme, ses enfans, et ses guerriers les plus fidèles (2). La force de cette ville, première capitale de l'empire frank, l'avait déterminé à la prendre pour asile. Dans l'attente d'un siège, il s'occupait d'y rassembler des hommes et des munitions de guerre, pendant que Sighebert, libre de ses mouvemens dans toute l'étendue de la Neustrie, s'emparait des villes de ce royaume. Ayant occupé celles qui se trouvaient au nord et à l'est de Paris, il se porta vers l'occident, résolu de livrer ce qu'il venait de conquérir, cités et territoire, en solde à ses guerriers d'outre-Rhin. Ce projet fut pour tous les Franks, même

(1) Theodobertus devictus in campo prosternitur, et ab hostibus exanime corpus, quod dici dolor est, spoliatur. Tunc ab Arnulfo quodam collectus, ablutusque, ac dignis vestibus est indutus, et ad Ecolismensem civitatem sepultus. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.

(2) Chilpericus verò cognoscens, quid iterùm se Gontchramnus cum Sigiberto pacificasset, se infra tornacenses muros cum uxore et filiis suis communivit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.

pour ceux du royaume d'Austrasie, une cause de vives inquiétudes (1). Les Austrasiens étaient peu désireux d'avoir pour voisins en Gaule des gens qu'ils regardaient comme leurs ennemis naturels; et de leur côté les Neustriens se voyaient menacés de l'expropriation, de l'asservissement politique, de tous les maux qu'entraîne une conquête territoriale. Les premiers firent entendre au roi des remontrances et des murmures; les seconds transigèrent avec lui. Après avoir délibéré sur ce qu'il convenait de faire dans une conjoncture aussi périlleuse, les seigneurs et les *arimans* de la Neustrie adressèrent à Sighebert un message conçu en ces termes : « Les Franks qui, autrefois regardaient du côté du roi Hildebert, « et qui depuis, sont devenus hommes-liges du roi Hilperik, veu- « lent maintenant se tourner vers toi, et se proposent, si tu viens « les trouver, de t'établir roi sur eux (2). »

Tel était le langage tant soit peu bizarre de la politique germaine, et c'est de cette manière que les Franks exerçaient leur droit de quitter le prince qui les gouvernait, et de passer sous l'obéissance d'un autre descendant de Merowig. La puissance royale, pour chacun des fils de Chlother, consistait bien moins dans l'étendue et la richesse des territoires qui formaient son royaume, que dans le nombre des hommes de guerre qui s'étaient rangés sous son patronage, et qui, selon l'expression germanique, obéissaient à sa bouche (3). Il n'y avait rien de fixe ni de stable dans la répartition de la population franke entre les rois dont elle fai-

(1) Sigibertus verò obtentis civitatibus illis, quæ citrà Parisius sunt positæ, usque Rothomagensem urbem accessit, volens easdem urbes hostibus cedere; quod ne faceret, à suis prohibitus est. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.

(2) Tunc Franci, qui quondam ad Childebertum adspexerant seniorem, ad Sigibertum legationem mittunt, ut ad eos veniens, derelicto Chilperico, super seipsum regem stabilirent. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230. — Convertimini ad me ut sub meâ sitis defensione. *Ibidem*, lib. II, pag. 184.

(3) *Mund*, d'où viennent les mots *mundeburdis, mundiburdium, mundeburde*, etc. Sub sermone tuitionis nostræ visi fuimus recepisse, ut sub mundeburde vel defensione inlustris viri illius majoris domûs nostri... *Marculfi monachi formul.* Apud *script. Rerum francic.*, tom. IV, pag. 477.

D'après certains radicaux des langues teutoniques, la bouche était pour les anciens Germains le symbole de l'autorité, et l'oreille celui de la dépendance.

sait la force ; elle ne répondait pas exactement aux circonscriptions territoriales, et l'un des princes pouvait avoir des vassaux dans le royaume d'un autre. Parmi ces vassaux ou leudes les plus dévoués, les plus utiles, comme on s'exprimait alors, étaient ceux qui, habitant près du roi, et formant autour de sa personne une garde permanente, avaient pour salaire la vie commune à sa table ou sur les fruits de son domaine. Il y avait moins à compter sur la foi de ceux qui, domiciliés au loin, et vivant dans leurs propres maisons, jouissaient, par concession royale, du *feod* ou de la solde en terres (1). C'est cette dernière classe d'hommes qui, pour sauver ses propriétés, déserta la cause de Hilperik, et offrit la royauté à Sighebert; l'autre, plus fidèle, mais moins nombreuse, avait suivi le roi fugitif jusque dans les murs de Tournai. Sighebert reçut avec joie le message et l'offre des Neustriens; il leur garantit par serment qu'aucune ville ne serait livrée à ses soldats, et promit de se rendre à l'assemblée où il devait être inauguré selon la coutume de ses ancêtres. Ensuite il alla jusqu'à Rouen faire une sorte de reconnaissance militaire, et revint à Paris après s'être assuré qu'aucune ville forte de l'ouest n'était disposée à tenir contre lui.

Afin de prémunir son mari contre un retour d'affection fraternelle, et de veiller par elle-même à l'accomplissement de sa vengeance, Brunehilde quitta la ville de Metz pour se rendre auprès de Sighebert. Elle avait une telle confiance dans la certitude de son triomphe, qu'elle voulut faire ce voyage accompagnée de ses deux filles, Ingonde et Chlodeswinde, et de son fils Hildebert, enfant de quatre ans. Ses chariots de bagage contenaient de grandes richesses, et ce qu'elle avait de plus précieux en ornemens d'or et en bijoux (2). Il semble que, par une vanité de femme, elle voulût éblouir les yeux, et se montrer magnifique dans sa parure, en

(1) Omnes causæ ejus aut amicorum suorum, tàm illorum qui cum illo pergunt, quàm qui ad propria eorum resident. *Marculfi monachi formul.*, lib. I pag. 477. Sur la véritable signification des mots *feod* et *alod*, voyez les *Lettres sur l'histoire de France*, 3e édition, page 172.

(2) Regressus indè, Parisius est ingressus, ibique ad eum Brunichildis cum filiis venit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.— Adriani Valesii *Rerum francic.*, lib. IX, pag. 57.

même temps que terrible pour ses ennemis. Cette princesse, jeune encore, et d'une beauté remarquable, répondait mieux que les autres épouses mérowingiennes à l'idée que la population gauloise se faisait d'une reine d'après les traditions de l'empire romain. Fille de roi, et née dans un pays où la royauté, quoique d'origine barbare, avait des allures tout impériales, elle commandait le respect par la dignité de ses manières et par la noblesse de sa naissance. Le jour de son entrée à Paris, les habitans se portèrent en foule à sa rencontre : le clergé des églises et les gens de famille sénatoriale s'empressèrent de venir la saluer; mais l'homme que sa dignité à la fois ecclésiastique et municipale plaçait à la tête de la ville, l'évêque Germanus, aujourd'hui honoré comme saint, ne se présenta pas. C'était un homme de civilisation autant que de foi chrétienne, une de ces organisations délicates à qui la vue du monde romain, gouverné par des barbares, causait d'incroyables dégoûts, et qui s'épuisait dans une lutte inutile contre la force brutale et contre les passions des rois. Dès le commencement de la guerre civile, saint Germain avait essayé de s'interposer comme médiateur entre Hilperik et Sighebert, et à l'arrivée de ce dernier, il avait renouvelé en vain ses sollicitations et ses remontrances. La fatigue et le découragement altérèrent sa santé; il tomba malade, et au milieu de ses souffrances corporelles, le présent et l'avenir de la Gaule s'offraient à lui sous des couleurs encore plus sombres. « Pourquoi, « s'écriait-il, n'avons-nous pas un moment de repos; pourquoi ne « pouvons-nous pas dire, comme les apôtres dans l'intervalle de « deux persécutions : voici enfin des jours supportables (1)? » Retenu par la maladie, et ne pouvant faire entendre à Brunehilde ses exhortations en faveur de la paix, il les lui adressa par écrit. Cette lettre qui fut remise par un clerc d'origine franke, nommé Gondulf, et qui s'est conservée jusqu'à nous, commence par des excuses respectueuses et des protestations d'attachement; puis elle continue de la manière suivante :

« Répéterai-je les bruits qui courent dans le public? Ils me con-

(1) Eo tempore quandò minor erat numerus populi christiani, et cum Dei auxilio licebat residere quietem, cùm apostoli dicebant : Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis : nunc è contrario tam funestos et luctuosos ante oculos ha-

« sternent, et je voudrais pouvoir les dérober à la connaissance de « votre piété. On dit que c'est par vos conseils et votre instigation « que le très glorieux roi Sighebert s'acharne si obstinément à la « ruine de ce pays. Si je rapporte de semblables propos, ce n'est « pas que j'y ajoute foi, c'est afin de vous supplier de ne fournir « aucun prétexte à de si graves imputations. Quoique déjà, depuis « long-temps, ce pays soit loin d'être heureux, nous ne désespé- « rons pas encore de la miséricorde divine qui peut arrêter le bras « de la vengeance, pourvu que ceux qui gouvernent ne se laissent « pas dominer par des pensées de meurtre, par la cupidité, source « de tout mal, et par la colère qui fait perdre le sens (1)....

« Dieu le sait, et cela me suffit; j'ai souhaité de mourir pour « que leur vie soit prolongée, j'ai souhaité de mourir avant eux, « afin de ne point voir de mes yeux leur ruine et celle de ce pays. « Mais ils ne se lassent point d'être en querelle et en guerre, cha- « cun rejetant la faute sur l'autre, n'ayant nul souci du jugement de « Dieu, et ne voulant rien laisser à la décision de la toute-puissance « divine. Puisque aucun d'eux ne daigne m'écouter, c'est à vous « que j'adresse mes instances; car si, grace à leurs discordes, le « royaume tombe à sa perte, il n'y aura pas là un grand triomphe « pour vous ni pour vos enfans. Que ce pays ait à se féliciter de « vous avoir reçue. Montrez que vous y venez pour le sauver et « non pour le perdre. En calmant la colère du roi, en lui persua- « dant d'attendre avec patience le jugement de Dieu, vous ferez tom- « ber à néant les mauvais propos du peuple (2).

« C'est avec tristesse que je vous écris ces choses; car je sais « comment se précipitent rois et nations à force d'offenser Dieu.

bentes dies, flentes dicimus : Ecce dies tribulationis et perditionis nostræ... *Germani* Parisiorum episc. epistola. Ap. *script. Rerum francic.*, tom. IV, pag. 80.

(1) Vulgi verba iterantes, quæ nos maximè terrent, vestræ pietati in notitiam deponimus, quæ ita disseminata eloquentium ore detrahunt, quasi vestro voto, consilio et instigatione dominus gloriosissimus Sigibertus rex tàm arduè hanc velit perdere regionem... *Scriptores rerum francic.*, tom. IV, pag. 80.

(2) Ad hoc vos hæc regio suscepisse gratuletur, ut per vos salutem, non interitum percipere videatur. In hoc populi restinguitis verba, si mitigatis furorem, si Dei facitis expectare judicium. *Scriptores rerum francic.*, tom. IV, pag. 81.

« Quiconque espère en la puissance de son propre bras, sera « confondu et n'obtiendra point la victoire : quiconque se repose « avec confiance sur la multitude de ses gens, loin d'être à l'abri « du danger, tombera en péril de mort. Quiconque s'enorgueillit « de ses richesses en or et en argent, subira l'opprobre et la déso- « lation avant que son avarice soit satisfaite. Voilà ce que nous li- « sons dans les Écritures (1)....

« C'est une victoire sans honneur que de vaincre son frère, « que de faire tomber dans l'humiliation une famille de parens, et « de ruiner la propriété fondée par nos ancètres. En se battant « l'un contre l'autre, c'est contre eux-mêmes qu'ils combattent, « chacun d'eux travaille à détruire sa propre puissance, et l'ennemi « qui les regarde et qui approche se réjouit en voyant qu'ils se « perdent... Nous lisons que la reine Esther fut l'instrument de « Dieu pour le salut de tout un peuple : faites éclater votre pru- « dence et la sincérité de votre foi, en détournant le seigneur roi « Sighebert d'une entreprise condamnée par la loi divine, et en « faisant que le peuple jouisse du bien de la paix, jusqu'à ce que « le juge éternel prononce dans sa justice. L'homme qui mettrait « de côté l'affection fraternelle, qui mépriserait les paroles d'une « épouse, qui refuserait de se rendre à la vérité, cet homme, tous « les prophètes élèvent la voix contre lui, tous les apôtres le « maudissent et Dieu lui-même le jugera dans sa toute-puis- « sance (2). »

Le sentiment de tristesse empreint dans chaque phrase de cette lettre, la gravité un peu hautaine du style, et jusqu'à cette manière dédaigneuse de parler des rois sans les nommer, tout cela avait quelque chose d'imposant; mais tout cela fut inutile. Brunehilde possédait au plus haut degré ce caractère vindicatif et implacable dont la vieille poésie germanique a personnifié le type dans une

(1) Propterea hæc dolens scribo, quia video qualiter præcipitantur et reges et populi, ut Dei incurrant offensam... *Script. rerum francic.*, tom. IV, pag. 81.

(2) Inhonesta victoria est fratrem vincere, domesticas domos humiliare, et possessionem à parentibus constructam evertere. Contra semetipsos pugnant, suamque felicitatem exterminant : de suâ perditione gaudet accelerans inimicus. *Script. rerum francic.*, tom. IV, pag. 81.

femme qui porte le même nom (1). Elle ne tint compte ni des menaces de la religion, ni de ces vieux avertissemens de l'expérience humaine sur l'instabilité de la fortune. Loin de réfléchir à la situation vraiment critique où elle se trouverait placée si son mari essuyait quelque revers, elle se montra plus impatiente que jamais de le voir partir pour aller à Tournai, porter les derniers coups et compléter sa victoire par un fratricide.

Sighebert envoya d'abord une partie de ses troupes investir la place de Tournai et en commencer le siège; lui-même fit ses préparatifs pour se rendre au lieu où il devait être inauguré comme roi des Franks occidentaux (2). Paris, ni toute autre ville, ne pouvait convenir pour cette cérémonie qui devait s'accomplir en plein air au milieu d'un camp. On choisit pour lieu d'assemblée l'un des domaines fiscaux du royaume de Neustrie, celui de Vitry sur la Scarpe, soit parce qu'il était peu éloigné de Tournai, soit parce que sa situation septentrionale en faisait un rendez-vous commode pour la population franke, moins clair-semée en Gaule à mesure qu'on remontait vers le Nord. Au moment du départ, lorsque le roi se mit en route, escorté de ses cavaliers d'élite, tous régulièrement armés de boucliers peints et de lances à banderolles, un homme pâle, en habits sacerdotaux, parut au-devant de lui; c'était l'évêque Germain, qui venait de s'arracher à son lit de souffrance pour faire une dernière et solennelle tentative : « Roi Sighebert, « dit-il, si tu pars sans intention de mettre à mort ton frère, tu « reviendras vivant et victorieux; mais si tu as une autre pensée, « tu mourras; car le Seigneur a dit par la bouche de Salomon : « La fosse que tu creuses pour que ton frère y tombe, te fera tom- « ber toi-même (3). » Le roi ne fut nullement troublé de cette al-

(1) La *Brynhilde* de l'Edda scandinave, et la *Brunhilt* des Nibelungen. Cette ressemblance de nom est purement fortuite.

(2) Ille verò hæc audiens, misit qui fratrem suum in suprà memorata civitate obsiderent, ipse illùc properare deliberans. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.

(3) Si abieris, et fratrem tuum interficere nolueris, vivus et victor redibis; sin autem aliud cogitaveris, morieris. Sic enim Dominus per Salomonem dixit : foveam quam fratri tuo parabis, in eam conrues. Quod ille, peccatis facientibus, audire neglexit... *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.

locution inattendue; son parti était pris et il se croyait sûr de la victoire. Sans répondre un seul mot, il passa outre, et bientôt il perdit de vue les portes et les murs de la ville où sa femme et ses trois enfans restaient pour attendre son retour.

Le passage de Sighebert à travers le royaume qui allait lui appartenir par élection fut comme un triomphe anticipé. Les habitans gaulois et le clergé des villes venaient processionnellement à sa rencontre; les Franks montaient à cheval pour se joindre à son cortège. Partout les acclamations retentissaient en langue tudesque et en langue romaine (1). Des bords de la Seine à ceux de la Somme, les Gallo-Romains étaient, quant au nombre, la population dominante; mais à partir de ce dernier fleuve vers le nord, une teinte germanique de plus en plus forte commençait à se montrer. Plus on avançait, plus les hommes de race franke devenaient nombreux parmi la masse indigène; ils ne formaient pas simplement, comme dans des provinces centrales de la Gaule, de petites bandes de guerriers oisifs, cantonnées de loin en loin; ils vivaient à l'état de tribu et en colonies agricoles, au bord des marécages et des forêts de la province belgique. Vitry, près de Douai, se trouvait, pour ainsi dire, sur la limite de ces deux régions; les Franks du nord, cultivateurs et fermiers, et les Franks du sud, vassaux militaires, purent aisément s'y réunir pour l'inauguration du nouveau roi. Parmi les grands propriétaires et les chefs du royaume de Neustrie, un seul, nommé Ansoald, ne se trouva pas au rendez-vous; son absence fut remarquée, et lui fit dans la suite un grand renom de fidélité au malheur (2).

La cérémonie eut lieu dans une plaine bordée par les tentes et les baraques de ceux qui, n'ayant pu se loger dans les bâtimens du domaine de Vitry, étaient contraints de bivouaquer en plein champ. Les Franks en armes formèrent un vaste cercle au milieu duquel se plaça le roi Sighebert, entouré de ses officiers et des seigneurs

(1) Hinc cui barbaries, illinc romalia plaudit,
Diversis linguis laus sonat una viri.

Fortunati pictav. episc. *carmen de Chariberto rege*. Apud *Bibl. patrum*, t. X, p. 560.

(2) Omnes Neustrasiæ ad eum venientes se suæ ditioni subjecerunt. Ansvaldus tantùm cum Chilperico remansit. *Fredegarii hist. Francor. epitomata*, pag. 407.

de haut rang. Quatre soldats robustes s'avancèrent, tenant un bouclier sur lequel ils firent asseoir le roi, et qu'ils soulevèrent ensuite à la hauteur de leurs épaules. Sur cette espèce de trône ambulant, Sighebert fit trois fois le tour du cercle, escorté par les seigneurs et salué par la multitude qui, pour rendre ses acclamations plus bruyantes, applaudissait en frappant du plat de l'épée sur les boucliers garnis de fer (1). Après le troisième tour, selon les anciens rites germaniques, l'inauguration royale était complète, et de ce moment Sighebert eut le droit de s'intituler roi des Franks, tant de *l'Oster* que du *Neoster-Rike*. Le reste du jour et plusieurs des jours suivans se passèrent en réjouissances, en combats simulés et en festins somptueux, dans lesquels le roi, épuisant les provisions de la ferme de Vitry, faisait à tout venant les honneurs de son nouveau domaine.

A quelques milles de là, Tournai, bloqué par les troupes austrasiennes, était le théâtre de scènes bien différentes. Autant que sa grossière organisation le rendait capable de souffrance morale, Hilperik ressentait les chagrins d'un roi trahi et dépossédé; Fredegonde, dans ses accès de terreur et de désespoir, avait des emportemens de bête sauvage. A son arrivée dans les murs de Tournai, elle se trouvait enceinte et presque à terme; bientôt elle accoucha d'un fils au milieu du tumulte d'un siège et de la crainte de la mort qui l'obsédait jour et nuit. Sa première pensée fut de se défaire de l'enfant qu'elle regardait comme un surcroît d'embarras et une nouvelle cause de danger : elle le laissa sans nourriture; mais comme il tardait trop à mourir, l'instinct maternel reprit le dessus. Le nouveau-né, présenté au baptême et tenu sur les fonts par l'évêque de Tournai, reçut, contre la coutume des Franks, un nom étranger à la langue germanique; celui de Samson, que ses parens, dans leur détresse, choisirent comme un présage de délivrance (2).

(1) Veniente autem illo ad villam, cui nomen est Victoriacum, collectus est ad eum omnis exercitus, impositumque super clypeo sibi regem statuunt. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230. — Plaudentes tàm parmis quàm vocibus, eum clypeo evectum super se regem constituunt. *Ibidem*, lib. II, pag. 184.

(2) Quem mater ob metum mortis à se abjecit, et perdere voluit. Sed cùm non

Jugeant sa position presque désespérée, le roi attendait l'évènement dans une sorte d'impassibilité; mais la reine, moins lente d'esprit, s'ingéniait de mille manières, faisait des projets d'évasion, et observait autour d'elle pour épier la moindre lueur d'espérance. Parmi les hommes qui étaient venus à Tournai partager la fortune de leur prince, elle en remarqua deux dont le visage ou les discours indiquaient un sentiment profond de sympathie et de dévouement : c'étaient deux jeunes gens nés au pays de Terouanne, Franks d'origine, et disposés par caractère à ce fanatisme de loyauté qui fut le point d'honneur des vassaux du moyen âge. Fredegonde mit en usage, pour gagner l'esprit de ces hommes, toute son adresse et tous les prestiges de son rang : elle les fit venir auprès d'elle, leur parla de ses malheurs et de son peu d'espoir, leur monta la tête avec des boissons enivrantes; et quand elle crut les avoir en quelque sorte fascinés, elle leur parla d'aller à Vitry assassiner le roi Sighebert. Les jeunes soldats promirent de faire tout ce que la reine leur commanderait; et alors elle donna de sa propre main à chacun d'eux un long couteau à gaîne, ou, comme disaient les Franks, un *skramasax*, dont elle avait, par surcroît de précautions, empoisonné la lame. « Allez, leur dit-elle, et si vous revenez vivans, je « vous comblerai d'honneurs, vous et votre postérité; si vous suc- « combez, je distribuerai pour vous des aumônes à tous les lieux « saints (1). »

Les deux jeunes gens sortirent de Tournai, et se donnant pour des déserteurs, ils traversèrent les lignes des Austrasiens et prirent la route qui conduisait au domaine royal de Vitry. Quand ils y arrivèrent, toutes les salles retentissaient encore de la joie des

potuisset, objurgata à rege, eum baptizari præcepit. Qui baptizatus, et ab ipso episcopo susceptus... *Greg. Turon.*, lib. V, pag. 249.—Adriani Valesii *Rerum francic.*, tom. II, lib. IX, pag. 60.

(1) Tunc duo pueri cum cultris validis, quos vulgò scramasaxos vocant, infectis veneno, maleficati à Fredegunde regina... *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230. — Tunc Fredegundis memor artium suarum inebriavit duos pueros tarwannenses, dixitque eis : Ite ad cuneum Sigiberti eumque interficite. Si evaderitis vivi, ego mirificè honorabo vos et sobolem vestram, si autem corrueritis, ego pro vobis eleemosynas multas per loca sanctorum distribuam. *Gesta regum francor.*, apud *script. Rerum francic.*, tom. II, pag. 562.

fêtes et des banquets. Ils dirent qu'ils étaient du royaume de Neustrie, qu'ils venaient pour saluer le roi Sighebert et pour lui parler. Dans ces jours de royauté nouvelle, Sighebert était tenu de se montrer affable et de donner audience à quiconque venait réclamer de lui protection ou justice. Les Neustriens sollicitèrent un moment d'entretien à l'écart ; ce qui leur fut accordé sans peine : le couteau que chacun d'eux portait à la ceinture n'excita pas le moindre soupçon, c'était une partie du costume germanique. Pendant que le roi les écoutait avec bienveillance, ayant l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, ils tirèrent à la fois leur skramasax et lui en portèrent en même tems deux coups à travers les côtes. Sighebert poussa un cri et tomba mort. A ce cri le camérier du roi, Hareghisel et un Goth nommé Sighila accoururent l'épée à la main; le premier fut tué et le second blessé par les assassins qui se défendaient avec une sorte de rage extatique. Mais d'autres hommes armés survinrent aussitôt, la chambre se remplit de monde, et les deux Neustriens assaillis de toutes parts succombèrent dans une lutte inégale (1).

A la nouvelle de ces évènemens, les Austrasiens qui faisaient le siège de Tournai se hâtèrent de plier bagage et de reprendre le chemin de leur pays. Chacun d'eux était pressé d'aller voir ce qui se passait chez lui; car la mort imprévue du roi devait être en Austrasie le signal d'une foule de désordres, de violences et de brigandages. Cette nombreuse et redoutable armée s'écoula ainsi vers le Rhin, laissant Hilperik sans ennemi et libre de se transporter où il voudrait. Echappé à une mort presque infaillible, il quitta les murs de Tournai pour aller reprendre possession de son royaume. Le domaine de Vitry, témoin de tant d'évènemens, fut le lieu où il se rendit d'abord. Il n'y retrouva plus la brillante assemblée des Neustriens, tous étaient retournés à leurs affaires, mais seulement quelques serviteurs austrasiens qui gardaient le

(1) Cùm aliam causam se gerere simularent, utraque ei latera feriunt. At ille vociferans, atque corruens, non post multo spatio emisit spiritum : ibique et Charegisilus cubicularius ejus conruit ; ibì et Sigila, qui quondam ex Gothia venerat.... multùm laceratus est. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.—Adriani Valesii *Rerum francic.*, lib. IX, pag, 61.

corps de Sighebert. Hilperik vit ce cadavre sans remords et sans haine, et voulut que son frère eût des funérailles dignes d'un roi. Par son ordre, Sighebert fut revêtu, selon la coutume germanique, d'habits et d'armes d'un grand prix, et enseveli avec pompe dans le village de Lambres sur la Scarpe (1).

Telle fut la fin de ce long drame qui s'ouvre par un meurtre et qui se dénoue par un meurtre; véritable tragédie où rien ne manque, ni les passions, ni les caractères, ni cette sombre fatalité qui était l'ame de la tragédie antique, et qui donne aux accidens de la vie réelle tout le grandiose de la poésie. Le sceau d'une destinée irrésistible n'est dans aucune histoire plus fortement empreint que dans celle des rois de la dynastie mérovingienne. Ces fils de conquérans à demi sauvages, nés avec les idées de leurs pères au milieu des jouissances du luxe et des tentations du pouvoir, n'avaient dans leurs passions et leurs désirs ni règle ni mesure. Vainement des hommes plus éclairés qu'eux sur les affaires de ce monde et sur la conduite de la vie élevaient la voix pour leur conseiller la modération et la prudence, ils n'écoutaient rien : ils se perdaient faute de comprendre; et l'on disait : Le doigt de Dieu est là. C'était la formule chrétienne; mais, à les voir suivre en aveugles, et comme des barques emmenées à la dérive, le courant de leurs instincts brutaux et de leurs passions désordonnées, on pouvait, sans être un prophète, deviner et prédire la fin qui les attendait presque tous. Un jour que la famille de Hilperik, rétablie dans ses grandeurs, résidait au palais de Braine, deux évêques gaulois, Salvius d'Alby et Grégoire de Tours, après avoir reçu audience, se promenaient ensemble autour du palais. Au milieu de la conversation, Salvius, comme frappé d'une idée, s'interrompit tout à coup et dit à Grégoire : « Est-ce que tu ne vois pas quelque chose au-dessus du toit de ce bâtiment? — Je vois, répondit l'évêque de Tours, le nouveau belvédère que le roi vient d'y faire élever. — Et tu n'aperçois rien de plus? — Rien du tout, repartit Grégoire,

(1) Chilpericus autem in ancipiti casu defixus, in dubium habebat an evaderet, an periret, donec ad eum missi veniunt de fratris obitu nuntiantes. Tunc egressus à Turnaco cum uxore et filiis, eum vestitum apud Lambros vicum sepelivit. *Greg. Turon.*, lib. IV, pag. 230.

croyant que son collègue voulait plaisanter; si tu vois autre chose, dis-moi ce que c'est. » L'évêque Salvius fit un grand soupir et reprit : « Je vois le glaive de la colère de Dieu suspendu sur cette maison (1). » Cinq ans après, le roi de Neustrie, avait péri de mort violente.

(1) Tunc remoti paululùm, dùm hìnc inde sermocinaremur, ait mihi : Vides-ne super hoc tectum quæ ego suspicio? Cui ego : video enim supertegulum, quod nuper rex poni jussit. Et ille : aliud, inquit, non adspicis? Cui ego : nihil aliud enim video. Suspicabar enim quod aliquid joculariter loqueretur, et adjeci : si tu aliquid magis cernis, enarra. At ille alta trahens suspiria ait : video ego evaginatum iræ divinæ gladium super domum hanc dependentem. *Greg. Turon.*, lib. V; pag. 264.

AUGUSTIN THIERRY.

SCIENTIA.

POÈME.

A la Mémoire de M. Sallentin,

ANCIEN PRINCIPAL DU COLLÉGE D'A***.

Dans une ville, au nord, au-dessous des remparts
(Car un large fossé l'enclot de toutes parts),
Près des murs de la ville il est un vieux collège;
Ses cours durant trois mois sont couvertes de neige;
Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours;
Et ces odeurs, ces bruits se mêlant à l'étude,
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.
Aussi, lassé du monde, un jour je voulus voir
Les toits du vieux collège, et la cour, le parloir,
Où, jeune et haletant sous ce ciel de fumée,
Je vins, enfant breton, de ma lande embaumée;

Ces lieux où j'arrivai jeune et rempli d'effroi,
J'y revenais chercher ce qu'ils gardaient de moi.

En deux jours s'accomplit ce voyage facile.
Aussitôt je montai vers les murs de la ville,
Et là, dès le matin, assis sur le gazon,
Je regardai long-temps mon ancienne maison :

. . . . . .

Au-devant de la vie allons avec courage,
M'écriai-je ; acceptons les devoirs d'un autre âge ;
Que l'enfant devienne homme et marche à l'avenir;
Mais de ce long trajet sachons nous souvenir :
Celui-là vit deux fois de qui l'ame naïve
Des âges tour à tour garde une empreinte vive,
Et sous ses blancs cheveux, dans sa voix, son regard,
Montre à la fois l'enfant, l'homme mûr, le vieillard.
Ainsi puissè-je vivre, et depuis mon enfance,
Joindre l'âge qui fuit à l'âge qui s'avance,
Dans ma pensée unir ma tombe et mon berceau,
Sans qu'à toute la chaîne il manque un seul anneau !
Quel vieillard désolé, qui, fouillant dans son ame,
La croyait pour jamais éteinte à toute flamme,
Bien loin dans sa jeunesse enfin n'a retrouvé
Un reste de chaleur sous la cendre couvé;
D'une douce amitié quelque vive parcelle;
Un amour tiède encore; et de leur étincelle
N'a senti s'animer un sang stérile et vieux
Et des éclairs de joie illuminer ses yeux?

Moi-même, à ces pensers, sentant ma force accrue,
Du collège en courant je pris l'étroite rue;
Et bientôt j'entendais les chansons du portier
Et l'affreux grincement des dents de son métier,
Lorsqu'au bruit de mes pas quelqu'un poussa la grille,
Et je fus entouré de toute la famille.
Dans la loge, parmi ces gens gais et dispos,
Ce furent entre nous bien des joyeux propos;

Pourtant j'étais pensif, car midi sonnait l'heure
Où les jeux animaient jadis notre demeure,
Et la cour restait vide, et les bruyantes voix,
Les cris n'éclataient pas dans l'air comme autrefois.
Mais en regardant bien, devant les vitres sombres
Je voyais deux à deux passer de grandes ombres,
Des lignes se croiser et des fantômes blancs
Dans les angles des murs s'enfoncer à pas lents;
Et lorsque j'écoutais, au bas de la fenêtre,
Des bruits qu'on eût en vain tâché de reconnaître,
Des soupirs étouffés, des plaintes et des toux
De moment en moment s'élevaient jusqu'à nous.
Troublé, j'ouvris la porte; une odeur douce et fade,
Telle que sur son lit en exhale un malade,
Me saisit tout à coup; près de me trouver mal,
Je vis que le collège était un hôpital.

Hideux et tout perclus, courbés sur leurs béquilles,
Vêtus de bure grise et de noires guenilles,
Plus de trente vieillards usés d'ame et de corps
Autour des bâtimens erraient comme des morts;
Étendus au soleil d'autres tremblaient les fièvres,
Ou cherchant un peu d'air ouvraient leurs pâles lèvres;
Et d'autres n'ayant plus de force pour souffrir,
Semblaient à cette place être venus mourir;
Un sifflement aigu sortait de leur narine,
Et leur front chauve et creux tombait sur leur poitrine.
Malheureux, épuisés de jeûnes, de travaux,
Semblables par leur sort à ces pauvres chevaux
Qui, sous l'équarrisseur, mornes, la tête basse,
Attendent qu'on leur donne enfin le coup de grace.
C'était dans cette enceinte un silence pareil,
En attendant le coup qui mène au long sommeil :
Si bien qu'en s'appelant, les deux enfans, mes guides,
Que n'épouvantaient plus ces figures livides,
Seuls firent plus de bruit dans cette triste cour
Que les trente vieillards qui rôdaient à l'entour.

Quelques-uns pour nous voir soulevèrent la tête,
Et par beaucoup d'efforts redressant leur squelette,
Arrêtèrent sur nous un regard sans clarté,
Mélange de souffrance et de stupidité :
Toute leur vie était dans ce regard sincère ;
Mais une histoire, hélas! si pleine de misère,
Que mes yeux ne pourraient jamais pleurer assez
Sur tant de maux présens, sur tant de maux passés.

Voilà ce qu'on voyait dans cette cour étrange,
Et comment, jeune encor, j'appris comme tout change.
On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue,
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici je grandissais, et par quels habitans
Nous étions remplacés après si peu de temps.
Le monde m'apparut dans toute sa tristesse.
Moi, loin de mon enfance et loin de ma vieillesse,
Ainsi qu'un voyageur entre deux sommités,
Je mesurais la vie à ses extrémités;
Et voyant tant de force autrefois dépensée,
De science aujourd'hui sans profits amassée,
Je cherchais dans mon cœur ce qu'on ne pourra voir
Ensemble réunis, la force et le savoir.
Alors l'un des vieillards, l'aumônier, sage prêtre,
Qui, d'après quelques mots, me devina peut-être,
Me dit en souriant : « Si vieillesse pouvait !
— Ah! repris-je, à mon tour, si jeunesse savait! »
Ainsi, de ce vieux mot de l'humaine sagesse
Tous les deux nous sentions la sévère justesse,
Lui, chargé d'un savoir inutile aujourd'hui,
Moi, qui courais sans frein au même but que lui.

Cependant m'abreuvant à cette amère source
Et d'un pas résolu je reprenais ma course,

Comme un homme nourri de fiel et de dégoût,
Mais ferme et qui s'obstine à vivre jusqu'au bout;
Et, seul, je visitai les Études, les Classes,
L'endroit où l'on jouait durant le temps des glaces,
Et ce n'étaient partout que sombres ateliers,
Que malades errant de paliers en paliers,
Les infirmiers de loin montraient leur face pâle,
Et la maison semblait en deuil et toute sale.

Après bien des détours, dans un grand corridor,
Dernier coin habité qu'il fallait voir encor,
J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne;
Mais au-dedans, hélas! on n'avait rien laissé;
Mon nom sur la muraille était même effacé;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,
Tout avait disparu! dans ma chambre, ô mystère!
Sur son lit, devant moi, gisait un grabataire!
Le mal avait noué ses jambes et ses doigts,
Et désséché son corps tel qu'un morceau de bois;
On l'eût dit sans oreille et sans langue; sa bouche
Bavait hideusement sur le bord de sa couche;
Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
Ses yeux chargés de pleurs se tournaient vers les cieux,
Et cherchaient une image aux lambris étendue : —
On y voyait dans l'air une croix suspendue,
Et sur terre un martyr à sa claie attaché,
Qui regardait le Christ dans un ciel bleu penché;
Or, le sang répandu par la divine plaie,
Comme un baume, arrosait le martyr sur sa claie,
Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur
Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus! Vieillard sans espérance!
C'était là ton recours dans ta dure souffrance!

Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras!
Par tes sourds râlemens, par tes larmes, sans doute,
Du sang miraculeux tu cherchais une goutte!
Et tu disais : Seigneur, penchez-vous par ici!
Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi! »

— Assez, assez de cris, de tortures, de larmes!
Sortons de cette chambre, à présent j'ai mes armes.
Je puis, sans trop pâlir, marcher contre le sort.
Mon cœur est aussi bon, mon esprit est plus fort.
J'ai touché dans la vie à chaque point extrême.
Le monde m'est connu, je me connais moi-même.

Sortons de cette chambre! assez, assez de pleurs!
L'ame mûrit bien vite à ces grandes douleurs.

Hélas! de ce collège où commença ma vie,
Pour la seconde fois je faisais ma sortie,
Mais j'avais l'air plus grave et le pied moins léger,
Car je ne rentrais pas au monde en étranger.

Et je dis en partant : L'homme est, à son aurore,
Un tout harmonieux qui cependant s'ignore;
Il suit son innocence avec sécurité,
Et s'en va plein de foi, de douceur, de gaîté;
Mais l'ombre vient, la route à ses regards s'efface,
Et de son conducteur l'enfant quitte la trace.
A travers les détours de ce voyage obscur
Il cherche un autre ami moins riant et plus sûr;
Long-temps il erre seul; enfin sa conscience
Comme un guide éprouvé lui donne la science;
Et son cœur, sa pensée et ses sens à la fois
Forment un nouveau tout et qui comprend ses lois.
Bien heureux désormais, quand l'épreuve est finie,
Et que son être entier n'est plus qu'une harmonie,
S'il se complaît lui-même en sa tranquillité,
Et s'il ne brise plus cette triple unité!

L'AUTEUR DE MARIE.

LETTRES

SUR

LES HOMMES D'ÉTAT

DE LA FRANCE.

QUATRIÈME LETTRE.

Paris, le 1er Décembre 1833.

Par une pluvieuse matinée du mois de septembre de l'année 1806, un jeune Anglais, non pas calme et froid comme ceux de sa nation, mais vif, brusque et impatient, traversa à franc étrier un faubourg de Constantinople, et ne cessa de déchirer son cheval à coups de fouet qu'à la porte de marbre du sérail, nommée Bab-Umayoun ou la Porte Sublime. Tout couvert de boue et imprégné de pluie qu'il était, il traversa la première cour sans se laisser arrêter par les bostandgys et les capidgys qui la remplissaient,

et franchit la porte ferrée de la cour du divan, poursuivi par un chiaoux et par des officiers du grand-seigneur qui lui tendaient la pelisse que tous les Francs doivent revêtir en pareille circonstance, mais dont il ne se laissa pas couvrir. Le divan était assemblé, et le sultan lui-même placé derrière le rideau brodé de sa tribune. En passant par la chambre obscure où se tiennent les drogmans, l'étranger répondit brièvement et avec hauteur à Aleco Souzzo, le principal d'entre eux, qui semblait regarder son habit et ses bottes remplis de fange, du même œil que le maître des cérémonies de Louis XVI regardait un jour les souliers sans boucles du ministre Roland; puis il passa outre, et le fouet à la main, il se présenta fièrement devant les ministres et les conseillers d'état de la Porte ottomane, réunis pour une délibération extraordinaire. A cette vue, les ministres turcs furent si frappés de surprise, qu'ils faillirent tomber à la renverse sur les coussins de leur divan.

Ce jeune homme était M. William Weslesley Pole, second secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople. L'ambassadeur, M. Arbuthnot, las des lenteurs et des réponses évasives du divan à toutes ses notes, excédé d'ennui et d'impatience, s'était mis au lit pour échapper aux intrigues turques et à la responsabilité d'une négociation qui prenait une assez mauvaise tournure. De sa retraite de Buyukderré sur le bord du canal du Bosphore, M. Arbuthnot s'était enfin décidé à envoyer à la Porte un de ses jeunes secrétaires de légation, chargé d'exiger une réponse catégorique à toutes les réclamations de son gouvernement. Les manières de cet envoyé, son aplomb, le désordre presque insolent de son costume, l'air menaçant avec lequel il annonça la prochaine arrivée d'une flotte anglaise, tout contribua à intimider le divan; et le grand-visir, après s'être éloigné pour aller à la tribune impériale prendre l'avis de sa hautesse, revint accéder humblement à toutes les demandes du jeune diplomate, qui se retira d'un air triomphant.

Sélim III régnait alors. C'était un prince qui, depuis son enfance, n'était guère sorti de l'enceinte du sérail que pour aller à la mosquée, ainsi que la plupart des souverains ottomans; homme irrésolu, craintif, que l'on crut long-temps lâche, et qui

le crut lui-même jusqu'au jour où il courut pour la première fois un danger, et où sa bravoure se révéla sous le feu des frégates anglaises. Après avoir long-temps refusé au maréchal Brune, ambassadeur de France, et à M. Ruffin, son conseiller de légation, qui résida après lui à Constantinople, de reconnaître Napoléon comme empereur, Sélim, décidé par les victoires de la campagne de 1805, et surtout par la bataille d'Austerlitz, avait enfin envoyé à Paris Galip-Effendi en qualité de ministre plénipotentiaire. Depuis la campagne d'Egypte, les anciennes relations amicales de la France avec la Turquie avaient été violemment rompues. L'arrivée de l'envoyé turc produisit à Paris une vive sensation; et pour achever de renouer nos rapports avec l'Orient, l'empereur se décida à expédier à Constantinople, avec la qualité d'ambassadeur, le général Horace Sébastiani.

Le général Sébastiani se présentait à Constantinople au milieu de circonstances assez difficiles. Là, comme partout, l'Angleterre et la Russie étaient liguées contre nous, et ces deux puissances étaient représentées par M. Arbuthnot et M. Italinski, deux hommes qu'on disait fort habiles. M. Italinski surtout exerçait personnellement une grande influence sur la Porte. Versé comme il l'était dans les langues orientales, parfaitement initié à la politique du gouvernement turc, connaissant à fond le manège de ses ministres, leurs points faibles et les moyens de corruption qu'on pouvait employer auprès d'eux, il était d'un grand secours au ministre d'Angleterre, et son départ forcé mit celui-ci dans un si grand embarras, qu'il tomba malade d'inquiétude, et se mit au lit, comme je viens de vous le dire. Autour de ces deux personnages, se groupaient d'autres ennemis de la France, le baron de Sturmer, internonce d'Autriche; le baron de Bielfeld, chargé d'affaires de Prusse; le chevalier de Palin, envoyé de Suède; le baron de Hubsch, agent du Danemarck, et le comte de Ludolf, ministre de Naples, tous peu redoutables par leur propre crédit, qui était fort mince, mais qui s'agitaient en tous sens, et formaient, ainsi réunis, un foyer d'intrigues et de volontés opposées aux vues du gouvernement français.

La présence du général Sébastiani à Constantinople n'était pas faite pour calmer l'aigreur et le ressentiment du gouvernement

anglais contre la Porte ottomane. En 1802, M. Sébastiani, alors seulement colonel d'un régiment de dragons, qui s'était fait plus connaître par la part active qu'il avait prise au 18 brumaire, que par ses faits d'armes, avait été chargé d'une mission dans le Levant. Le ministère anglais ne pouvait avoir oublié la manière dont il s'était présenté à Alexandrie devant le général Stuart qu'il avait sommé d'évacuer cette ville, et de s'éloigner de ses eaux, aux termes du traité signé à Amiens entre la France et l'Angleterre. M. Sébastiani, jeune et beau, naturellement fier et vain de sa personne, regardé alors comme la fleur des élégans de l'armée, envoyé d'un gouvernement tout jeune aussi, tout fier aussi de ses succès, avait parlé d'un ton si haut, que ses paroles furent citées comme un des griefs de la Grande-Bretagne contre la France, dans le manifeste qui suivit la rupture de 1803. Son arrivée à Constantinople fut le signal d'une lutte entre les représentans des puissances, dans laquelle la France n'eut pour alliés que les seuls envoyés d'Espagne et de Hollande.

Le premier soin de M. Sébastiani fut de brouiller la Porte avec la Russie, et il fit alors avec succès ce que depuis le général Guilleminot tenta de faire sous le ministère de M. Sébastiani. Il employa tous les moyens de séduction et toutes les promesses pour obtenir la destitution des princes Ypsilanti et Morusi, vaïvodes de Valachie et de Moldavie, qui étaient tous deux dévoués à la Russie. Il livra à la Porte des preuves flagrantes de leur infidélité, montra la part que l'un d'eux avait prise aux troubles de la Servie, et fit si bien, que les deux princes furent déposés et remplacés par leurs ennemis Souzzo et Callimachi, avant que l'ambassadeur d'Angleterre et l'envoyé de Russie n'eussent appris qu'une disgrace menaçait leurs créatures. Or, d'après le traité d'Yassy, les vaïvodes des deux principautés ne pouvaient être déposés par la Porte, sans le consentement du cabinet de Saint-Pétersbourg. M. Italinsky se vit forcé de demander ses passeports, et M. Arbuthnot, qui lui avait conseillé cette démarche, intimida si bien le divan, que tous les encouragemens de M. Sébastiani ne purent le maintenir dans sa résolution. Au grand chagrin de notre ambassadeur, les deux princes furent rétablis dans leurs vaïvodies. Cette lâcheté ne profita pas au divan, car tandis que M. Italinski demandait ses passe-

ports, et que M. Arbuthnot envoyait au divan menaces sur menaces par le jeune Wellesley Pole, qui annonçait aux ministres de Sélim qu'ils auraient incessamment à répondre de leur conduite devant une escadre anglaise, s'ils ne rétablissaient les vaïvodes dans leurs principautés, l'empereur Alexandre ne restait pas inactif.

A la première nouvelle de la destitution des princes de Valachie et de Moldavie, il ordonna au général Michelson d'entrer dans ces principautés avec le corps d'observation du Dniester, et, en peu de jours, l'armée turque, commandée par deux généraux, dont l'un était le célèbre pacha de Widdin, Passawan-Oglou, fut battue et repoussée jusqu'à Bukarest. La guerre se trouva ainsi allumée, les traités de l'Angleterre et de la Russie avec la Porte furent anéantis, et M. Italinski se vit menacé, à chaque instant, d'aller dans le château des Sept-Tours prendre la place laissée vide par le chargé d'affaires de France, M. Ruffin, qui y avait subi une rude détention pendant toute la campagne d'Égypte. M. Sébastiani eut encore un beau rôle à jouer dans cette circonstance. Il se joignit à l'ambassadeur d'Angleterre pour représenter à la Porte que cet usage barbare était indigne d'elle, et il obtint, en faveur du représentant d'une nation ennemie de la France, la permission de s'embarquer pour Ténédos, sur un vaisseau anglais qui se trouvait alors mouillé dans le port de Constantinople.

Le général Sébastiani devint dès lors l'homme influent à Constantinople, et il était arrivé au plus haut degré du crédit et de la faveur, lorsqu'on vit se réaliser la menace faite un jour au divan, le fouet à la main, par le jeune Wellesley Pole, au nom de l'Angleterre. Une escadre anglaise quitta le Ferrol où elle était mouillée, se renforça de quelques bâtimens à Gibraltar et à l'île de Minorque, se réunit à l'île Ténédos au vaisseau qui portait M. Italinski, à un autre navire à bord duquel avait fui M. Arbuthnot, et forte dès lors de huit vaisseaux de ligne, de deux frégates, de deux corvettes et deux galiotes à bombes, sous le commandement de l'amiral sir John Duckworth, elle se présenta à l'entrée du canal des Dardanelles.

On célébrait ce jour-là à Constantinople et tout le long du rivage de l'Hellespont la grande fête musulmane du Courban-Beyram. Les soldats et les janissaires étaient dans les villages environnans,

ivres de café et d'opium, et les vaisseaux anglais sillonnaient déjà les eaux du canal, avant que les artilleurs de la nouvelle milice fussent arrivés aux deux châteaux qu'on nomme l'un la Clef-de-la-Mer, et l'autre la Grande-Tour-du-Sultan. Aux premiers coups de canon du Royal-Georges que montait l'amiral Duckworth, le Capitan-Pacha abandonna son poste sur le rempart, et s'enfuit jusqu'à Nagara avec tous ses canonniers. La défense de ces deux châteaux, du boulevard maritime de l'empire ottoman, resta abandonnée aux officiers français qui se trouvaient alors à Constantinople, et qui étaient accourus à l'entrée du détroit au premier bruit de la canonnade. Ils étaient en trop petit nombre pour résister efficacement, ils se retirèrent sur Constantinople, après avoir inquiété quelques momens la flotte anglaise, mais sans avoir pu l'empêcher de brûler le vaisseau du Capitan-Pacha, ainsi que quatre frégates turques, et de franchir, pavillon déployé, ce fameux détroit des Dardanelles, jusqu'alors réputé inabordable.

Ils trouvèrent Constantinople dans la plus grande confusion. Sélim était entouré de femmes et d'eunuques qui le suppliaient de mettre son sérail et sa personne en sûreté; les membres du divan étaient consternés, et s'écriaient tous qu'il fallait se hâter de consentir aux demandes de l'Angleterre. Or, les Anglais demandaient tout simplement le renvoi du général Sébastiani, la remise des forts des Dardanelles et des vaisseaux turcs aux forces de la Grande-Bretagne, et pour la Russie, une cession absolue des deux principautés de Valachie et de Moldavie. L'effroi des ministres turcs ne leur permettait pas de discuter ces conditions; cet effroi augmentait à chaque coup de canon qui retentissait dans le Bosphore. M. Sébastiani ne tarda pas à voir entrer dans son hôtel un envoyé du grand-seigneur, accompagné d'un drogman, qui venait lui annoncer la résolution du divan, et le sommer de quitter Constantinople à l'instant même. La réponse de l'ambassadeur fut à la fois convenable et fière : il répondit qu'il ne quitterait Constantinople que sur un ordre de la bouche même de sa hautesse, et gagna ainsi quelques heures. On savait déjà à l'ambassade de France que le peuple de Constantinople était livré à la plus vive exaltation, que les habitans de la ville et des faubourgs couraient aux armes pour se défendre contre les Anglais, et que le sultan ne

pourrait éviter une révolution, qu'en cédant au mouvement populaire.

Dans ce peu d'heures, tout changea de face, en effet. Toutes les batteries de Constantinople, le long de Galata, de Péra, et de la côte d'Asie, qui n'étaient pas même armées à l'arrivée de la flotte anglaise, se trouvèrent garnies de canons, servis par leurs topchys. Les janissaires avaient déposé leurs bâtons blancs pour prendre leurs armes. Les vieillards, les enfans travaillaient avec ardeur aux redoutes, et devant le sérail s'élevait le grand étendard de poil de chameau noir, le sandjak-chérif qu'on dit avoir servi de portière à la chambre d'Aïsché la favorite du prophète, et qui annonce la présence du sultan à la tête de son armée.

Bientôt sur les deux rives, on vit s'élever de longs revêtemens qui les protégeaient; les Arméniens, les Grecs, les Juifs, dirigés par des officiers francs, transportaient des terres et des fascines. A Tophané, où se trouve le dépôt de l'artillerie, on préparait avec activité des bateaux incendiaires, et une flottille de chaloupes canonnières se rassemblait près de la pointe du sérail. Le sérail présentait un aspect formidable. Deux batteries avaient été placées aux deux kiosques; et sur la grande terrasse intérieure du jardin, ainsi que sur le quai de débarquement, s'élevait une grande redoute où s'agitait une troupe de jeunes travailleurs qu'il était facile de reconnaître, à leurs saillies et à leurs éclats de rire, pour des officiers français. Sélim, ayant pris la résolution de se défendre, avait appelé auprès de lui le général Sébastiani, et avait réclamé son secours ainsi que celui des officiers de sa nation qui se trouvaient à Constantinople. On pense bien que tous étaient accourus; pas un seul ne manqua. Les portes du sérail leur avaient été ouvertes. Pour la première fois, des Francs purent parcourir librement ces jardins et ces galeries ouverts jusqu'alors seulement aux femmes et aux eunuques. L'ambassadeur français, qui conserva toute sa vie certaines formes orientales, et quelques habitudes de sultan, pénétra sans obstacles dans les appartemens les plus secrets, d'où les femmes du grand-seigneur s'étaient éloignées, il est vrai. Il s'arrêta, dit-on, avec admiration dans la bibliothèque du sérail, garnie de traités religieux, couverts de velours brodé d'or, et fermés par de nombreuses agrafes en pierreries. Je me refuse

à donner créance à certaines rumeurs; à croire que l'amour de la science, sans doute, retint un moment dans ce lieu quelques étrangers, et les porta à feuilleter de précieux korans qui restèrent ouverts désormais sans pouvoir plus jamais se refermer. Ce serait une tache, et la défense de Constantinople est trop belle pour la laisser ternir par ces tristes imputations.

C'était, m'a-t-on dit, un curieux et pittoresque spectacle. Près d'Ingerlu-Kiosk, dans la batterie de la grande terrasse du sérail, on voyait un homme d'une haute taille, à l'œil bleu, vif et fin, qui encourageait quelques topchys à traîner un lourd canon turc. A deux pas de là, un jeune homme, vêtu d'un uniforme rouge brodé, l'écouvillon sur l'épaule, faisait faction à l'entrée de la batterie, aidé en cela par deux personnes impassibles et graves. L'un était le comte de Pontécoulant, membre du sénat impérial, aujourd'hui l'un des plus spirituels orateurs de la chambre des pairs et des salons de Paris; l'autre, le brillant marquis d'Alménara, qui se plaisait à railler sans cesse M. Sébastiani de ses prétentions, mais qui cette fois, suivi de ses secrétaires d'ambassade, était venu le seconder avec loyauté et courage. Là on voyait aussi, affublés du sac de cuir, et faisant le service de simple canonnier, les secrétaires d'ambassade de France, MM. Lablanche et Latour-Maubourg. M. de Lascours, aide-de-camp du général Sébastiani, commandait un poste d'artilleurs turcs; plusieurs officiers d'infanterie, arrivés tout récemment de Dalmatie, parcouraient toutes les batteries de la côte, et le chargé d'affaires de Hollande, en souliers à boucles et en bas de soie, était venu s'asseoir flegmatiquement sur le quai du sérail, et encourageait au travail les Grecs et les Juifs, à force de ducats. Ce tableau était complété par la présence du sultan, suivi de tout son divan et accompagné par le général Sébastiani couvert de son plus brillant uniforme et dans tout l'éclat de sa parure militaire. Sélim examinait tous les travaux, établissait lui-même, dans les batteries les plus découvertes, chacun de ses ministres et les employés de leurs chancelleries, s'assurait de la portée des pièces, du calibre des boulets; et il ne prit un peu de repos que lorsque plus de douze cents bouches à feu, régulièrement placées, eurent assuré la défense de son palais et de sa capitale, et forcé la flotte anglaise de reprendre le large.

Tant que dura le règne de Sélim, le général Sébastiani continua à jouir de quelque crédit à Constantinople, en annonçant chaque jour que l'empereur Napoléon, son maître, ne tarderait pas à porter ses armes invincibles au cœur même de la Russie, et à faire rendre à sa fidèle alliée, la sublime Porte, les deux principautés de Moldavie et de Valachie, qui avaient été envahies. Malheureusement une conspiration, fort bien menée par le fameux Cabackhi-Oglou, renversa Sélim, et fit monter sur l'étrier impérial Mustapha IV, qui vivait jusqu'alors captif dans le sérail. M. Sébastiani eut beau corrompre, à force d'argent, ce Cabackhi qui gouvernait le divan, il eut beau se faire livrer les notes du nouvel ambassadeur d'Angleterre, lord Paget, par le drogman Aleco Souzzo, les ministres turcs ne lui laissèrent pas un moment de repos, et ne cessèrent pas un seul jour de lui demander quand son empereur tiendrait les promesses qu'il avait faites en son nom. Plusieurs fois M. Sébastiani, poussé à bout, inventa des sujets de ressentiment, et saisit de vains prétextes pour demander ses passeports, ce qui était un mauvais moyen de consolider l'alliance encore si fragile de la Turquie et de la France. Tantôt il faisait fermer ses malles et menaçait d'enlever son écusson, si les négociations secrètes de la Porte avec lord Paget ne cessaient à l'instant; tantôt il exigeait, avec les mêmes menaces, la nomination d'un pacha de son choix, ou la mise en liberté de quelques voleurs esclavons qui se réclamaient de la France; mais toutes ces démarches, habiles ou non, n'eurent pas de grands résultats. Les ministres turcs cédaient, il est vrai, mais ils devenaient de plus en plus pressans, et toutes les graces et les bonnes manières de l'ambassadeur ne purent leur faire oublier ses promesses. Enfin M. Sébastiani se souvint de la conduite que M. Arbuthnot avait tenue dans un moment aussi critique. Il l'imita, se mit au lit, et échappa à l'opiniâtre persécution des ministres de Mustapha, en s'enveloppant la tête de ses couvertures, comme avait fait Charles XII à Bender. Ainsi se termina son ambassade; il ne tarda pas à obtenir son rappel, au moment où les Anglais obtenaient son expulsion, et légua à son successeur, M. de Latour-Maubourg, de nombreux embarras, que celui-ci eut grand'peine à surmonter.

L'ambassade de M. Sébastiani a laissé, sous tous les rapports,

de profonds souvenirs à Constantinople; mais il est surtout une famille qui ne l'oubliera pas, c'est celle du malheureux prince Aleco Souzzo, ce premier drogman de la Porte, qui livra à l'ambassadeur de France la copie des notes de lord Paget, qu'il était chargé de traduire. M. Sébastiani avait promis au prince Souzzo la protection et la reconnaissance de Napoléon, et surtout il s'était engagé à ne pas le compromettre auprès de la Porte, qui ne pouvait manquer de le soupçonner. Il paraît que les intérêts de la France l'emportèrent dans l'ame de M. Sébastiani sur toutes les autres considérations. A peine se trouva-t-il en possession de la copie des notes de l'ambassadeur anglais, qu'il se rendit devant le divan, éclata en reproches et en menaces, indiqua de point en point aux ministres turcs où en étaient leurs négociations avec l'Angleterre, et déclara qu'il partait à l'instant, si l'on ne consentait à les rompre. Elles furent rompues en effet; mais le lendemain, en venant féliciter le divan de sa condescendance, M. Sébastiani put voir la tête d'Aleco Souzzo clouée devant la grande porte du sérail. Ses biens furent confisqués, et sa famille, plongée dans la misère, attend toujours la réalisation des promesses de M. Sébastiani.

Le général Sébastiani revint de cette ambassade de Constantinople la poitrine couverte d'une brillante plaque en pierreries de l'ordre du croissant, que lui avait accordé le sultan, et Napoléon lui donna la grande croix de la Légion-d'Honneur. Napoléon ne laissait échapper aucune occasion d'élever son compatriote. Ils étaient nés tous deux vers le même temps, l'un à Ajaccio, comme on sait, l'autre à la Porta d'Ampugnano, petit bourg près de Bastia, dont M. Sébastiani garde aujourd'hui le souvenir sur son blason, où figure une vaste porte qui fait à la fois allusion au lieu de sa naissance et à la gloire qu'il s'est acquise à Constantinople. Au nom de cette patrie commune, l'empereur ferma souvent les yeux sur les fautes de son général.

Quant aux talens diplomatiques du général Sébastiani, Napoléon en fut si frappé, qu'il l'envoya aux armées dès son retour de l'Orient, et qu'il ne lui confia pas une seule négociation jusqu'à sa chute. Ce fut seulement à son retour de l'île d'Elbe, en 1814, que M. Sébastiani rentra pour un moment dans la carrière de la diplomatie. L'empereur le chargea, avec M. Degérando, d'une

mission auprès de Benjamin Constant, qui se cachait dans Paris. M. Sébastiani réussit complètement dans cette importante ambassade. Benjamin Constant ne put résister à son éloquence, et consentit à le suivre aux Tuileries, où il fut employé à modifier les constitutions impériales. C'est ainsi qu'on doit, indirectement il est vrai, à M. Sébastiani, le fameux acte additionnel.

Je n'ai à vous parler ici que de l'homme d'état, et je puis me dispenser de suivre le général dans ses campagnes en Espagne, en Russie, en Allemagne, où les divisions qu'il commandait ne l'apercevaient guère qu'au fond d'une moelleuse calèche, enveloppé d'une riche pelisse turque, et livré à ses rêveries avec toute la douce quiétude d'un pacha sur ses coussins de soie. Brave et brillant devant l'ennemi, mais mou et insouciant, le général Sébastiani faisait ces grandes et rudes guerres de l'empire comme les beaux généraux du temps de Mme de Pompadour; et quand un jour ses caissons tombèrent au pouvoir des Russes, on dut croire, en les examinant, qu'ils avaient été perdus dans les plaines de l'Allemagne, du temps des campagnes du Palatinat ou du Hanovre, par Soubise ou Richelieu, et non par un soldat de Napoléon. Ce goût de bien-être et ce péché de mollesse ne pouvaient s'accorder avec les devoirs si actifs de la vie militaire. La toilette, les repas et le sommeil du général Sébastiani occupaient si bien ses nuits et ses jours, qu'il lui restait bien peu de temps à donner à l'ennemi, et nous avons lieu de croire qu'à la malheureuse affaire de Drissa, où il fut surpris par les Russes, il ne dut sa défaite qu'au cérémonial qu'on observait autour de sa personne. Nul officier n'avait le droit d'entrer la nuit dans la tente du général, lorsqu'il était couché, et quand on se transmit les premiers indices de l'approche des Russes, il ne se trouva pas un homme assez osé pour enfreindre cette défense. L'élégance de mœurs du général Sébastiani coûta cher à son corps d'armée qui fut chassé et canonné par les Russes pendant plus d'une heure. Heureusement, un autre corps, commandé par un général moins jaloux de son repos et moins vétilleux sur l'étiquette, arriva à temps pour prévenir une complète déroute.

L'empereur ne prenait pas toujours en patience la défaite du général Sébastiani, et ce grand et terrible capitaine ne se borna pas sans cesse à une simple remontrance ou à un bon mot, comme au jour

de l'affaire de Drissa, où il se contenta de dire à son compatriote : « Général, vous nous faites marcher de surprise en surprise. » Il y eut quelques brèves et violentes dépêches, quelques hautaines menaces faites assez publiquement pour être regardées comme une disgrâce; mais l'esprit et la souplesse du général et la magie de son nom italien, comme de son origine, finissaient toujours par le remettre à flot. Je ne veux pas, je ne dois pas m'arrêter à tous les détails de cette histoire militaire, d'ailleurs fort curieux et singuliers; je ne vous parlerai ici que d'un seul fait de la campagne d'Espagne, d'une affaire qui eut lieu entre Ciudad-Réal et Tolède, et que le général Sébastiani ne désigne jamais autrement que par ces mots : *ma victoire d'Almanacid*. Peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir de quelle nature furent les lauriers cueillis dans la Nouvelle-Castille par le général Sébastiani.

Dans l'été de 1809, le général Sébastiani avait dans la Manche le commandement de quatre régimens d'infanterie de ligne, de quatre régimens de dragons, d'une belle division d'infanterie polonaise, et des hussards hollandais. Ces troupes réunies se nommaient le quatrième corps. Depuis quelque temps, le général Sébastiani soutenait une guerre de plume contre le général Vénégas et la junte de Séville, et cette guerre-là du moins ne l'exposait pas à des surprises nocturnes. Cette correspondance était des plus curieuses. M. Sébastiani répondait, entr'autres choses, au général Vénégas qui invoquait les principes politiques et le droit public : « Élevé « dans les camps, je suis peu propre aux discussions politiques, et « je me renferme dans la ligne de mes devoirs qui est obéissance « aveugle et sans borne au pouvoir, et à mon auguste maître, le « plus grand des héros et le plus puissant des monarques. » Cette lettre est du 11 juillet 1809; elle fut suivie de quelques autres dans le même goût, et la correspondance cessa par une indisposition du général Sébastiani, qui remit son commandement au général Leval, et alla se rétablir dans les salons de Madrid. Cependant le maréchal Bellune, ayant reçu avis de l'approche de l'ennemi qui s'avançait en force par la vallée du Tage, ordonna au général Sébastiani de se bien porter et de venir, à la tête de son corps, occuper Tolède, en plaçant une brigade en observation à Aranjuez, pour surveiller et garder le pont du Tage. Quelques jours après, le corps

du général Sébastiani fit sa jonction avec le premier corps commandé par le maréchal Bellune, et passa le pont du Guadarama sur la route de Madrid, à Talaveyra où se livra la fameuse bataille de ce nom. Pendant ce temps, le général Vénégas, qui ne voyait plus devant lui le général Sébastiani, et qui tenait sans doute à continuer la correspondance commencée avec lui dans les montagnes de Tolède, s'avança dans la Manche et marcha doucement et timidement sur ses traces. Avant le combat de Talaveyra, Vénégas essaya de faire quelques démonstrations sur Tolède; mais, ayant appris la retraite du général Wellington qui avait perdu cette bataille, où il n'avait fait, au dire des militaires expérimentés, que fautes et bévues, il concentra ses forces et vint s'établir à Almanacid. Il avait avec lui vingt mille hommes, ainsi que le prouve la correspondance du major-général, et non pas trente mille hommes, comme l'a dit le général Sébastiani, dans un rapport qui rappelle un peu le récit de la bataille de Thèbes par Sosie.

Après la bataille de Talaveyra, le 4e corps, commandé par le général Sébastiani, eut ordre de revenir sur ses pas, et de contraindre les Espagnols à se rejeter dans les montagnes de Tolède. Le 10 août, le général Sébastiani, surmontant son dégoût pour les reconnaissances, s'avança pour examiner la position. Peut-être, monsieur, avez-vous visité Almanacid dans vos voyages. C'est une petite ville pittoresque, juchée sur un mont isolé, comme Montmartre au milieu d'une plaine, ou comme Harrow-on-the-Hill, où vous fûtes élevé avec Byron, et dont vous me parliez si souvent. La ville s'élève gaiement avec ses clochers noirs et ses aiguilles, sur ce mont escarpé. Un alcazar, ou vieux château moresque, la couronne et la protège. L'ennemi l'avait mis un peu en défense, et sa cavalerie, peu considérable, bivouaquait à gauche et à droite dans la plaine. L'infanterie campait sur la pente de la montagne, « de sorte, dit M. Sébastiani dans son rapport, qu'il était fort difficile de s'en emparer. » M. Sébastiani signale aussi dans ce rapport quarante pièces de canon, qu'il a comptées et vues, vues de ses propres yeux, sur le penchant de cette montagne; mais ni les Espagnols, ni les Français, n'ont jamais pu les retrouver.

J'ai entendu dire à un général dont M. Sébastiani lui-même ne

récuserait pas l'autorité, qu'il eût été facile, au contraire, de manœuvrer autour d'Almanacid, de passer à droite ou à gauche à la vue même de l'ennemi, qui n'eût pu l'empêcher, de prendre position sur ses derrières en coupant la grande route, par laquelle seule il pouvait fuir, et d'attendre le corps Dessoles, qui arrivait, et dont la présence mettait Vénégas entre deux corps formant près de trente mille hommes. En suivant ce plan, le général Sébastiani eût forcé Vénégas à mettre bas les armes, et il se fût emparé de toute la division espagnole sans perdre un des siens. Le général Sébastiani fit, au contraire, attaquer le taureau par les cornes, comme on dit, et en cela, il agit avec plus de bravoure que d'habileté; car une telle manœuvre devait lui faire tuer beaucoup de monde inutilement.. Ce furent les Polonais et la division hollandaise qui furent lancés les premiers contre les Espagnols, et ceux-ci s'enfuirent ayant à peine laissé cent morts ou blessés sur le terrain. Almanacid fut enlevé au pas de charge; et cette affaire, bien que peu importante, ne laissa pas que de faire honneur au général Sébastiani et à son corps d'armée. J'ai sous les yeux deux rapports relatifs à cette affaire: dans le premier, l'état des pertes du 4e corps donné par son chef d'état-major, qui diminue la perte suivant l'usage, s'élève à deux mille deux cent seize hommes tués ou blessés, dont soixante-neuf officiers; dans l'autre rapport, ce chiffre s'élève à deux mille quatre cent soixante-dix-huit. « Cette perte est grande, dit ce rapport; mais le succès est si glorieux et si décisif, qu'elle restera inaperçue au milieu de tant de gloire. »

Dans son rapport au ministre, M. Sébastiani dit emphatiquement que tout est culbuté et détruit, qu'il n'y a plus d'armée espagnole, qu'il a pris trente-cinq pièces de canon, deux cents caissons, mille chariots, deux mille prisonniers; qu'il est resté deux mille morts sur le champ de bataille, et qu'on poursuit l'ennemi l'épée dans les reins! Ce compte rendu est unique en son genre; on croirait lire le récit de la bataille de Marengo, mais il ne faut pas vous étonner de cette fantastique énumération: je vous ai déjà dit que M. Sébastiani avait sévèrement défendu à ses aides-de-camp de le troubler dans ses rêves.

Le fait, le fait exact est que Vénégas, ayant lâchement cédé pied, s'enfuit par la route qu'on lui avait laissée libre, et qu'il ne

perdit pas les vingt pièces de canon qu'il avait en tout. On ramassa autour de la ville et sur la route cent hommes de son corps, qui, la plupart, n'étaient que blessés. Tous les récits s'accordent sur ce point; et les deux mille prisonniers qu'annonçait le général Sébastiani, avec tant de caissons et de drapeaux, n'arrivèrent jamais à leur destination.

Ce n'était pas la première fois que M. Sébastiani enlevait de la sorte du canon et des hommes à l'ennemi. Son rapport de la bataille de Talaveyra était écrit du même style. Malheureusement un journal anglais rendit un tout autre compte de ces deux affaires, et annonça au contraire que des canons avaient été pris aux Français. On sait que Napoléon se faisait rendre un compte très exact des papiers anglais. Il entra dans une effroyable fureur, et écrivit au ministre de la guerre pour le charger de transmettre ses impressions au roi d'Espagne. Voici un fragment de la lettre que le ministre Clarke écrivit à sa majesté le roi d'Espagne et des Indes, *par ordre de l'empereur,* en date du 31 août 1809.

« Sire, je me vois de nouveau dans l'obligation de transmettre « à votre majesté ce que l'empereur m'écrit encore sur les af- « faires d'Espagne, par sa lettre de Schœnbrunn, en date du « 23 août. S. M. avait reçu une belle relation du général Sébas- « tiani, et me renvoie en retour celle du général Wellesley (lord « Wellington), qui, au contraire, dans les papiers anglais, an- « nonce qu'il a pris dix bouches à feu et deux caissons sur l'armée « française. Il parle surtout de sept autres pièces qu'il aurait « trouvées abandonnées dans les bois. — L'empereur me charge de « faire connaître à votre majesté son étonnement de ce qu'on ne « lui a pas rendu un compte exact de ce qui s'est passé, et il « exige enfin qu'on lui fasse connaître la vérité tout entière sans « rien déguiser... »

La fin de cette lettre est très curieuse, et contient le duplicata de celle que le ministre de la guerre avait écrite au malheureux général Sébastiani. Cette lettre porte la même date que celle que je viens de citer. J'en transcris ici quelques lignes, et je me plais à croire que M. Sébastiani, qui l'a sans doute conservée dans ses archives, en reconnaîtra l'exactitude.

« L'empereur (dit le ministre) n'est pas satisfait. Il trouve que

« votre rapport n'est pas celui d'un militaire qui rend compte de « ce qui s'est fait. *Il n'y a vu*, dit-il, *que de l'emphase*, tandis qu'il « veut du vrai. Sa majesté a besoin d'avoir des rapports exacts. « Elle ajoute : *C'est la vérité qu'on me doit. On ne doit rien me « cacher. Altérer les faits est un crime. C'est m'obliger d'avoir re- « cours aux rapports de l'ennemi pour savoir les choses comme elles « sont.* Le général Wellesley annonce dix-sept bouches à feu prises « sur l'armée française. L'empereur veut savoir quels sont les « canonniers qui ont abandonné ces pièces et la division d'infan- « terie qui les a laissé prendre, etc. »

Dans un rapport à l'empereur, fait par le ministre Clarke, en date du 1er septembre, celui-ci transmet le narré du général commandant l'artillerie française à Talaveyra et à Almanacid. Il en loue l'exactitude, la simplicité et l'oppose au récit du général Sébastiani. « Votre majesté, dit-il, remarquera que le général « Sénarmont ne parle point de trente-cinq bouches à feu prises « à l'ennemi, ni de cent caissons, ni de deux cents voitures; mais « il rend compte de cinq pièces et de vingt voitures du pays seu- « lement. »

De telles contradictions achevèrent d'aigrir l'empereur et de perdre le général Sébastiani dans son esprit. Il oublia tous les souvenirs du pays qui avaient protégé jusqu'alors son compatriote, ainsi que l'assistance qu'il lui avait prêtée au 18 brumaire, et fit écrire avec sévérité au major-général Jourdan « qu'il voulait savoir « définitivement qui avait menti dans ses rapports, soit du général « anglais, soit des généraux français, et qui avait pris ou perdu « des canons. »

Jourdan, blessé au vif du ton de la lettre, signifia la volonté de l'empereur au général Sébastiani et au maréchal Bellune, qui expédia aussitôt de Tolède, sous la date du 16 septembre, cette lettre digne de Bayard : « Si les Anglais ont pris de l'artillerie, « des drapeaux et des étendards à l'armée française, ce n'est « point au 1er corps que je commandais à Talaveyra. Je certifie « que le 1er corps de l'armée d'Espagne n'a perdu ni drapeaux, « ni artillerie, ni étendards, et que la chose, si elle est, ne me « regarde pas. »

La lettre du général Sébastiani est moins assurée et plus mo-

deste. Poussé dans ses derniers retranchemens, il écrit en date du 19 septembre, c'est-à-dire après avoir pris plusieurs jours de réflexion : « En adressant à votre excellence l'état des pertes que « le 4e corps a faites aux batailles de Talaveyra et d'Alma- « nacid, j'avais oublié *effectivement* de vous dire que nous avions « été obligés de laisser deux pièces de canon sur le champ de ba- « taille; mais c'est parce qu'elles étaient démontées. Du reste, « votre excellence a pu voir quelle avait été notre bravoure : « nous n'avons perdu ni aigles, ni drapeaux, etc. »

Ces lettres furent envoyées à l'empereur, qui les reçut à Schœnbrunn. Il termina sèchement la farce en dictant un de ces ordres si brefs qu'on trouve en si grand nombre dans les cartons du dépôt de la guerre, et qui sont terminés par N. NAP, ou par d'autres signes tracés d'une façon tout aussi hiéroglyphique. Cet ordre est adressé au major-général; il est ainsi conçu : « Mon cou- « sin, vous ferez savoir au général Sébastiani qu'il résulte de toutes « les victoires qu'il remporte en Espagne, et dont il vous transmet « les emphatiques récits, qu'il a perdu deux pièces de canon, au « lieu d'en avoir pris par trentaine. La valeur de ces deux bouches « à feu lui sera retenue sur ses appointemens. Il me sera adressé « pièces justificatives du paiement effectué. »

Voilà comme se termina cette plaisante histoire. Le général Sébastiani ne continua pas moins de commander le quatrième corps, de remporter des victoires dont les rapports ne furent ni plus exacts ni moins pompeux, et aujourd'hui encore, dans son fauteuil, il se plaît à conter de temps en temps à ses petits-enfans sa grande victoire d'Almanacid.

Cette affaire d'Almanacid et ses suites peuvent en quelque sorte expliquer les variations de M. Sébastiani, qui fut, à la chambre des représentans de 1815, l'un des plus ardens à faire prononcer la déchéance de Napoléon, et à jeter le pilote à la mer au moment de l'orage. Il est vrai que Napoléon avait de grands torts envers M. Sébastiani, et la retenue qu'il avait exercée sur ses appointemens n'était pas le seul grief dont le général avait gardé le souvenir. Dans un jour de grace et de clémence, le roi Joseph avait promis le titre de duc de Murcie à son compatriote. C'était une faveur à laquelle aspirait depuis bien long-temps le général Sébastiani,

allié par sa femme, mademoiselle de Coigny, à une famille ancienne et illustre, et qui a toujours montré d'ailleurs une grande soif de ces sortes de distinctions. Les félicitations avaient été reçues avec une douce et bienveillante fierté, on dit même que le manteau ducal figurait déjà sur les panneaux de la calèche et des caissons du général, qui se trouvait encore en Espagne, lorsque, dans un des accès de colère que lui causaient les rapports que nous avons cités, Napoléon foula à ses pieds le brevet, qu'on lui présenta pour l'approuver, et anéantit pour jamais, du talon de sa botte, le grand feudataire que le roi son frère voulait faire sortir de la fumée du champ de bataille de Talaveyra.

Ce titre de duc resta cependant au général Sébastiani jusqu'à la fin de la campagne, et on le lui prodiguait communément à sa table et sous sa tente. Il est vrai que son chef d'état-major, M. le comte de Bouillé, ne lui épargnait pas les qualifications de *monseigneur* et d'*excellence*, auxquelles M. Sébastiani n'avait pas le moindre droit. Un officier-général, qui commandait alors en Espagne, m'a conté la manière assez grotesque dont l'idée de ce duché de Murcie vint au général Sébastiani. Son quartier-général était alors à Grenade, où il vivait en véritable satrape. Les corrégidors avaient été forcés, par ses ordres, de meubler à l'orientale et de joncher de divans l'Alhambra, cette antique résidence des rois maures. Le général Sébastiani, ambré, brodé, doré, y donnait ses audiences dans la salle dite des ambassadeurs, les jambes croisées, comme un pacha, sur des coussins de satin rouge. Tous les officiers du 4e corps peuvent se souvenir d'avoir assisté à ce curieux spectacle. On dépensa, aux frais de la ville, plus de quatre mille piastres, pour chasser les araignées séculaires de ce vieux palais, et le rajuster avec quelque magnificence. On y dressa un théâtre, et les fêtes y devinrent si bruyantes, que le bruit en vint jusqu'au maréchal Soult, qui occupait Séville. Le maréchal, peu endurant de sa nature, se fâcha, et le général Sébastiani reçut l'ordre de quitter l'Alhambra où il se mettait si bien à l'aise, et d'aller établir son quartier à Malaga. Là, le général se rangea si bien, qu'il fit, sur ses appointemens sans doute, des économies qu'on dit énormes.

Pendant ce court règne du général Sébastiani à Grenade, il lui

arriva un jour de pousser avec ses dragons une reconnaissance jusqu'à Lorca, ville frontière du royaume de Murcie. Dans cette petite expédition, on rencontra une guérilla de cinquante hommes environ, qui fut aussitôt dissipée à coups de fusils. Au retour de cette course, le général écrivit cette dépêche : « Découvrir l'ennemi en force, l'attaquer, le mettre en déroute, fut une même « chose. Le champ de bataille est jonché de morts, le pays frappé « de terreur se soumet à l'autorité légitime du roi don Joseph « Napoléon; j'aurai eu l'inexprimable bonheur d'avoir ouvert la « carrière, et préparé la conquête du royaume de Murcie que je « demande à être autorisé d'entreprendre. » Malheureusement le maréchal Soult n'approuva pas ce plan, il eut même le mauvais esprit de ne pas croire aux morts qui jonchaient le champ de bataille; mais on ne décerna pas moins, à table, dans l'Alhambra, le titre de duc de Murcie au général Sébastiani, et M. de Bouillé s'écria que l'empereur ne pouvait le refuser *à son Excellence*. Un seul officier, M. de Saint-Aubin, homme sourd et brusque, arrêta tout cet enthousiasme, en disant que l'empereur n'aimait pas qu'on lui forçât la main pour ces sortes de choses, et il pria M. de Bouillé de se souvenir de la manière dont il avait été reçu quand il avait demandé à Napoléon le droit de prendre le titre de comte de Bar, ville où un de ses ancêtres s'était distingué. — « C'est bien dommage qu'il ne vous l'ait pas accordé, dit en riant M. de Saint-Aubin, vous eussiez été *Bar-Bouillé*; » et, par cette saillie, il mit fin à cet hymne de flatteries et d'espérances qui sonnait si agréablement à l'oreille de son général.

La restauration trouva donc M. Sébastiani simple comte de l'empire, et le dédommagea assez maigrement de cette disgrace en le nommant chevalier de Saint-Louis. Aussi M. Sébastiani se montra-t-il peu empressé de rappeler les Bourbons après la déchéance de Napoléon. A leur retour, il se retira pendant quelque temps en Angleterre, et ne reparut sur la scène politique que dans l'année 1819, où M. Decazes, ministre alors, le choisit pour présider le collége électoral de la Corse, et le désigna à ses compatriotes *comme possédant toute sa pensée*. M. Sébastiani fut élu député, et il alla siéger sur les bancs de l'extrême gauche, ce qui n'étonna pas moins l'extrême gauche que le ministre.

L'élégance de M. Sébastiani, son esprit, ses bonnes manières produisaient peu d'impression dans les séances publiques de la chambre, mais il était écouté avec beaucoup d'attention dans les comités secrets, où il se livrait, sinon avec abandon, du moins avec une facilité rare, au talent de conversation qui le distingue. A la tribune, les étrangers qui avaient vu Foy et Lamarque avaient peine à reconnaître en lui un général de l'empire. Sa voix lente et ampoulée ne décelait guère un homme qui avait l'habitude du commandement militaire; et ses gants blancs, qu'il ne quittait jamais, sa coiffure savamment combinée, les poses théâtrales qu'il prenait en face de la chambre quand il s'apprêtait à parler, eussent nui au discours le plus éloquent. Or, ceux de M. Sebastiani n'étaient pas de nature à atténuer l'effet que produisait sa personne. Il se posait en public avec trop de dignité et de hauteur pour se livrer à cette causerie fine et à cet esprit *brocardeur,* comme dit Plutarque en parlant de Cicéron, qui constituent une grande partie de son mérite; et comme l'ame et l'enthousiasme réel lui manquaient, il resta constamment au-dessous de tous les généraux ses collègues. Plusieurs fois cependant, durant le cours de sa vie politique au sein de l'opposition, M. Sébastiani saisit l'occasion de se placer avec distinction comme un défenseur ardent des intérêts et de la dignité de la France. On le vit réclamer, en 1821, avec beaucoup de chaleur, en faveur des donations du Mont-Napoléon de Milan. Il déclara qu'il venait dénoncer à la France l'état d'abaissement où l'avait réduite le gouvernement des Bourbons, qui avait refusé de s'interposer entre les donataires du Mont-Napoléon et le gouvernement autrichien, qu'il eût fallu sommer de reconnaître les titres fondés sur la conquête; et il s'éleva, mais indirectement, contre le général Foy, qui, dans un généreux élan, venait de s'écrier : « Des batailles gagnées nous avaient donné les donations; des batailles perdues nous les ont fait perdre. Il n'y faut plus songer! » Le général Sébastiani tenait davantage à ses conquêtes. Dans cette circonstance, il se montra plein d'énergie et de vigueur; et si la révolution de juillet eût parlé aux puissances étrangères le langage que M. Sébastiani voulait faire tenir par la restauration, il eût laissé des souvenirs plus glorieux dans son récent ministère.

Quelque temps après, M. Sébastiani remonta à la tribune pour

appuyer la pétition de quelques anciens soldats de la garde qui avaient servi sous ses ordres en Espagne, et qui réclamaient leur solde arriérée; mais cette fois, ce fut avec l'esprit de calme et le ton de modération dont il s'écartait rarement, et le général Foy eut à soutenir tout le poids de la discussion soulevée par son ancien compagnon d'armes. M. Sébastiani avait parlé de cette réclamation en quartier-maître. Il avait établi avec beaucoup de justesse les droits des créanciers, examiné les titres qu'ils avaient dans la liquidation générale, prouvé qu'on avait payé la solde arriérée des émigrés, et qu'on ne pouvait refuser d'un côté ce qu'on faisait de l'autre. Enfin, dit M. Sébastiani en rajustant sa cravate et son habit brodé, la pétition des réclamans est juste, et elle doit vous intéresser; puis, il quitta paisiblement la tribune. Foy s'y précipita après lui : « Vous intéresser, messieurs, s'écria-t-il, n'est pas seulement mon but en ce moment; il s'agit de la solde gagnée sur le champ de bataille par des soldats qui ont combattu avec nous, à nos côtés, décorés, comme nous l'étions nous-mêmes, de la glorieuse cocarde tricolore! » La chambre répondit à ces paroles par une effroyable explosion. — « Oui, messieurs, s'écria Foy en croisant ses bras sur sa poitrine, ce qui était son geste de défi et de colère, oui, messieurs, la glorieuse, à jamais glorieuse cocarde tricolore! » Et seul sur la brèche, au milieu des cris et des rappels à l'ordre, il tint tête, en vrai soldat, à toute la cohorte royaliste, menée par les Dudon, les Castelbajac et les Marcellus, qui se ruaient sur lui avec fureur.

Le général Foy venait ainsi presque sans cesse, avec sa fougue et sa verve entraînante, au secours du général Sébastiani, dont la parole flasque et froide était souvent écrasée par les violentes apostrophes du côté droit. Toutefois il faut rendre justice au général Sébastiani; ses motions furent presque toujours dictées par un esprit de droiture et de justice, et c'est l'honorer que les rappeler aujourd'hui. On doit surtout le louer de l'opiniâtreté qu'il mit dans cette session à exiger la publicité de la liste des pensions qui figurent, comme article secret, sur le budget des affaires étrangères. « Ce sont des pensions dont vous ne pouvez connaître ni « la destination ni le titre, s'écriait M. Sébastiani. Or, dans un « gouvernement représentatif, il ne doit y avoir rien de caché,

« sans cela vous ouvrez la porte aux plus grands abus; ce n'est pas « là ce qu'exige un bon ordre administratif, il demande que l'état « de ces pensions soit imprimé et distribué à la Chambre; alors « elle connaîtra, elle pourra discuter la validité des titres. »

Ces paroles ne sont pas celles d'un orateur éloquent, mais elles expriment une pensée d'honnête homme. Dans cette circonstance, Foy vint encore en aide au général Sébastiani; il développa et mit en saillie sa pensée, toujours un peu nue, et s'empara du côté brillant de la question. Toutefois, M. Sébastiani avait courageusement commencé l'attaque, et il n'a pas dépendu de lui, sans doute, de réaliser plus tard, pendant son ministère, les salutaires réformes qu'il poursuivait alors avec tant de conscience. En général, M. Sébastiani s'entendait parfaitement, à cette époque, à tracer les devoirs d'un ministre des affaires étrangères : « On nous « demande trois cent mille francs de plus pour ce ministère, disait-il « alors; je voterais avec plaisir pour ce département non-seulement « trois cent mille francs, mais trois millions, pourvu qu'on les dé- « pensât de manière à assurer à la France le rang et la dignité qui lui « appartiennent dans la politique européenne. Quand je vois dans cet « état politique trois souverains s'arroger le droit de juger les des- « tinées du monde, je ne puis m'empêcher d'apercevoir une réso- « lution monstrueuse dans la diplomatie européenne. Ne vous y « méprenez pas. Une fausse sécurité vous trompe. Le mouvement « du siècle a été arrêté un instant, mais le mouvement du siècle est « le plus fort. » L'orateur passa ensuite aux autres ministères, et il ajouta : « Le ministère de la guerre n'est-il pas à blâmer? Les places « ne sont pas dans un état satisfaisant. La frontière de l'est est en- « tièrement ouverte. Depuis que l'Autriche est en possession de « l'Italie, Lyon et la portion de nos frontières qui dépend de sa « défense ne sont plus suffisamment couvertes. Tandis que nous « abandonnons, pour ainsi dire, les places qui importent à notre « défense, l'Allemagne et la Belgique en élèvent de toutes parts « sur nos frontières et dans l'intérieur de leurs états. Comment « voulez-vous que les amis de leur pays, de la gloire de leur patrie, « ne s'indignent pas d'une telle conduite? Je sens qu'il est impos- « sible de conserver tout le sang-froid qui convient à une discussion « en jetant les yeux sur un état aussi misérable. »

M. Sébastiani ne fut pas réélu en 1824, et il ne rentra dans la chambre que vers le commencement de l'année 1826. Dans cette longue guerre qu'il soutint contre le ministère de M. de Villèle, M. Sébastiani se montra, comme de coutume, le partisan le plus chaud de la publicité, et il demanda avec beaucoup de persévérance la communication des transactions et des comptes relatifs à la guerre d'Espagne. Ce n'était cependant, comme autrefois, que dans les comités secrets qu'il déployait sa pensée avec quelque étendue. Là du moins il lui était permis de reprendre ses habitudes de salon et du monde, de s'admirer parler, et de s'entourer, comme dans son brillant hôtel, d'amis et de complaisans qui l'écoutaient avec déférence. Les exigences de la vie publique, telle que l'a faite le régime représentatif, convenaient peu au général Sébastiani, et sa nature demi-turque, demi-italienne, s'accommodait mal de cette multitude de petits devoirs et de petits soins qu'entraînent les fonctions d'un député qui veut parvenir. C'était une rude tâche pour le général Sébastiani, qui menait la vie d'un grand seigneur et d'un vieux seigneur de l'ancien régime, que de quitter ses flatteurs, ses créatures, ses nombreux laquais, et de venir, à l'issue du petit lever presque royal qu'il tenait dans ses somptueux appartemens du Faubourg-Saint-Honoré, solliciter quelques instans d'attention à la tribune, souffrir des attaques peu mesurées et de fâcheuses contradictions, ou quêter une mention auprès des journalistes. Ainsi jeté dans le parti libéral, M. Sébastiani se trouvait sans cesse à la gêne, et il était vraiment curieux de le voir se débattant contre les conséquences de sa situation. Jugez combien il dut se trouver heureux, après ce long martyre, quand la révolution de juillet l'eut doté d'un ministère, et lorsqu'il se vit enfin à la place qu'il convoitait depuis si long-temps dans le salon occupé successivement par M. de Richelieu, M. de Châteaubriand et M. de Polignac, recevant autour de son foyer non plus les gazetiers, comme il disait, non plus les gauches électeurs de Vervins, qui l'envoyèrent à la chambre quand les électeurs de la Corse l'eurent abandonné, mais des ministres, des ambassadeurs, et le nonce du pape, que M. Sébastiani retenait avec tant de grace par ses glands de soie, dans une embrasure de croisée.

Il est inutile de vous dire, monsieur, que, pour arriver là, le gé-

néral Sébastiani ne se compromit pas avec la populace des trois jours, que les honneurs vinrent trouver son mérite, et qu'il n'alla pas les ramasser dans la rue. Sans doute, il lui fallut faire quelques concessions aux circonstances, et aussi long-temps que le roi Louis-Philippe se laissa garder dans son Palais-Royal par des ouvriers en veste bleue, M. Sébastiani consentit à recevoir et à écouter patiemment les membres des sociétés populaires, et notamment de la fameuse société qui avait pris pour devise : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* Un des membres les plus influens du comité de ce club avait même reçu de M. Sebastiani, alors au ministère de la marine, un laissez-passer qui lui permettait de se présenter à toute heure du jour et de la nuit chez le ministre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces touchantes et familières communications entre le comte Sebastiani et le parti démocratique ne durèrent pas long-temps.

D'autres communications, plus tendres et plus intimes, s'étaient établies entre M. Sébastiani et celui qui était devenu le personnage principal de la révolution. Vous me permettrez de ne pas m'étendre sur les motifs de cette sympathie; qu'il vous suffise de savoir que bientôt on trouva que M. Sébastiani était merveilleusement propre à faire un ministre des affaires étrangères, et que tout le secret des négociations extérieures resta concentré entre ce personnage et lui.

Trois grands évènemens signalèrent le passage de M. Sébastiani au ministère des affaires étrangères. La révolution de la Belgique, l'insurrection de la Pologne, et l'affaire qui motiva le rappel du général Guilleminot, notre ambassadeur à Constantinople. Il faudrait avoir l'intelligence corse et la finesse italienne de M. Sébastiani lui-même, jointes au génie retors et matois du personnage qui le seconda, ou, pour dire vrai, qu'il seconda dans cette affaire, si l'on voulait suivre dans leur marche tortueuse les négociations diplomatiques qui se firent au nom de la France, à l'occasion de la nomination d'un roi des Belges. M. Bresson, homme droit et intelligent, était alors chargé, en apparence du moins, de nos affaires à Bruxelles. Dans toutes les instructions qui lui furent adressées, on lui recommandait de combattre de toutes ses forces l'élection du jeune duc de Leuchtenberg, et de travailler en faveur du duc de Nemours. On s'engageait formellement à accepter le trône qu'on

sollicitait hardiment de toutes parts. L'influence de M. Adair, envoyé en Belgique par l'Angleterre, ayant paru dangereuse, on alla jusqu'à employer des moyens diplomatiques, vraiment dignes d'un ministre de Louis XV ou d'un agent de Mme Dubarry, et l'on expédia à Bruxelles une séduisante personne du nom d'Ader, dont, à l'aide d'un changement de deux voyelles, on fit une parente de l'envoyé anglais, qu'elle s'efforça, par tous les charmes de sa figure et de son esprit, d'apparenter à la France. Tout le monde, poussé vers un même but, agissait de bonne foi et avec zèle. Quelle fut la surprise de M. Bresson, dont les démarches et les assurances formelles avaient enfin décidé les députés belges à offrir la couronne au duc de Nemours, quand il vit refuser cette couronne! On eut peine, dans la colère qui l'animait, à l'empêcher d'éclater et de faire connaître la duplicité du ministre; et le poste d'agent diplomatique à Berlin, qui lui fut conféré peu de temps après, put à peine calmer son juste ressentiment. Toutefois on avait gagné du temps. On se mit alors à prouver à l'Angleterre qu'on était bien modeste et modéré en se bornant à ne prendre que la moitié d'un trône qu'on pouvait posséder tout entier, et l'on travailla en silence à l'élection de Léopold, après avoir exigé de lui une solennelle promesse de mariage. On n'a certainement pas oublié les orages que firent naître dans la Chambre ces longues et ténébreuses négociations, et auxquels M. Sébastiani opposa un flegme si imperturbable. Pour le petit nombre des gens bien informés, il y avait plaisir à voir M. Sébastiani gravir lentement les degrés de la tribune, et là, une main dans la poche de sa culotte et l'autre sur son cœur, déclarer au nom de l'honneur, et avec toute la franchise d'un vieux soldat, qui n'avait pas appris à mentir sur les champs de bataille, que jamais il n'avait consenti à l'élection du duc de Nemours, et que jamais non plus il n'avait été question entre le roi et lui d'aucun arrangement de famille. Pendant ce temps, le comte de Celles lisait au congrès des lettres de M. Rogier, secrétaire de l'ambassade belge, qui infirmaient tous les dires de M. Sébastiani; et pour achever d'obscurcir l'affaire, M. Sébastiani écrivait aux journaux et niait les paroles que lui prêtaient les lettres de M. Rogier. Enfin, il est bon de vous dire que les collègues de M. Sébastiani eux-mêmes ignoraient le secret de cette négociation,

et que M. Sébastiani, l'agent principal, la clé de voûte de ce souterrain édifice, poussait la déférence jusqu'à remettre à son maître, toutes cachetées, les dépêches qu'il recevait comme ministre. Ainsi, en de certains jours, M. Sébastiani et tout le ministère ont peut-être eu à défendre, à la tribune, des actes dont ils n'avaient pas la moindre connaissance. C'est de la sorte qu'on entend, en France, le gouvernement représentatif, depuis la révolution de juillet.

L'affaire de la Pologne fut moins compliquée. Il y eut là moins de faits équivoques et d'ambages. Quand un nonce s'écria douloureusement, dans la diète de Varsovie, que la Pologne périssait sans avoir même vu un courrier de la France, toutes les explications devinrent inutiles, et l'on sut à quoi s'en tenir sur l'intérêt que lui portait M. Sébastiani. Pendant toute cette guerre, il fallut journellement à M. Sébastiani plus de courage pour aller à la tribune combattre les sanglans reproches qui lui furent adressés, qu'il n'en eût fallu pour prendre en main la cause de la Pologne, au risque d'encourir la colère de l'empereur Nicolas.

Il existe en France une classe d'orateurs que nous envie l'Angleterre, et qui ne se trouvait que dans le vieux sénat romain, où Scipion, Paul-Émile, Caton d'Utique, encore tout émus de leurs batailles, venaient discuter avec gravité les intérêts de l'état. Sur les bancs du parlement anglais, siègent aussi quelques honorables officiers qui ont figuré dans l'armée du Portugal, ou qui ont combattu les Mahrattes dans l'Inde; mais où trouver dans les états modernes des tribuns comparables à Foy et à Lamarque, à Lamarque surtout, cet orateur de l'antiquité, ce héros classique, dont les paroles faisaient retentir à nos oreilles, ainsi que les belles pages d'Homère, comme un bruit d'armes et de chevaux? A le voir et à l'entendre, on ne savait dire si les blessures qui le couvraient avaient été reçues à Waterloo ou aux Thermopyles? Où trouver une assemblée comparable à celle où figuraient tous ces hardis soldats, qui, depuis quinze ans, montaient chaque jour à la tribune, pour gourmander avec un accent d'indignation le pouvoir qui s'était soumis aux traités de la Sainte-Alliance, et qui ne se lassaient pas d'appeler la France à reprendre ses vieilles armes et à aller planter son drapeau sur les bords du Rhin? Vraiment, lorsqu'on relit les belles discussions militaires

qui eurent lieu au sujet de la Belgique et de la Pologne, et dont Lamarque fit à peu près seul tous les frais, on croit ouvrir un chapitre de Plutarque, et assister aux grands débats politiques de l'ancienne Rome, que soutenaient, contre quelques patriciens égoïstes et craintifs, ces fiers généraux qui avaient lutté contre Annibal, et donné à leur nation le premier rang dans l'histoire du monde.

Dans une de ces mémorables séances, M. Sébastiani dut subir des reproches tout semblables à ceux qu'il adressait, sous la restauration, aux ministres de Louis XVIII et de Charles X, et se défendre « d'avoir sacrifié à de lâches frayeurs l'honneur et la dignité de la France. » Lamarque l'avait interpellé avec cette mordante énergie qui rendait ses paroles si redoutables. M. Sébastiani, déjà tout mutilé par les attaques continuelles que son brillant adversaire faisait pleuvoir sur lui depuis plusieurs mois, fit, je dois le dire, d'incroyables efforts pour se défendre. Lamarque avait demandé si le roi né d'une insurrection légitime avait promis de s'armer contre toute insurrection. M. Sébastiani, qui avait envoyé peu de temps auparavant des agens secrets pour pressentir l'Italie, l'Allemagne et jusqu'à la Prusse, qui, le matin même de ce jour, avait accordé quelques momens d'entretien à un jeune membre des sociétés secrètes, revenu la veille des bords du Rhin, et dont je pourrais vous citer le nom, M. Sébastiani s'écria avec une véritable indignation : « Il y a des hommes qui voudraient « nous entraîner à une guerre d'opinion, nous jeter dans une « prétendue alliance des peuples contre les gouvernemens; nous « leur demanderons de quel droit ils prétendent s'attribuer ou « nous conférer la mission de révolutionner tous les peuples. « Nous connaissons leur but et leur secrète pensée. Ces hommes « travaillent à amener les bouleversemens au-dedans par les bou- « leversemens au-dehors. Ce qu'ils désirent, nous l'évitons; ce « qu'ils craignent, nous le recherchons. A défaut de règles fixes « de conduite, leurs exhortations, leurs craintes et leurs joies « suffiraient pour éclairer notre marche et pour nous faire aper- « cevoir les abîmes où ils voudraient nous jeter. » Ce discours fut l'une des plus belles improvisations de M. Sébastiani; il se justifia de n'avoir pas envoyé de secours à la Pologne, en disant que

personne plus que lui n'avait sympathisé avec la nation polonaise, et que son sang avait coulé avec celui des Polonais sur plus d'un champ de bataille. A Almanacid sans doute, où il les avait sacrifiés? Puis le ministre parla des campagnes d'Italie en homme qui les a faites, en diplomate et en guerrier; il prouva que ces guerres d'Italie n'avaient été jamais que des désastres pour la France; mais il oublia d'ajouter qu'elles n'avaient été entreprises que pour rejeter l'Autriche sur ce point, et empêcher l'invasion du territoire français qui était imminente. Enfin il démontra que la Pologne était trop éloignée, et son seul port, celui de Polangen, trop petit pour recevoir nos vaisseaux, sans dire toutefois quel obstacle s'était opposé à l'envoi de ce seul courrier que demandaient à grands cris les Polonais, et dont la vue eût doublé leurs forces et leur courage. Enfin, il termina en annonçant que la démolition des places fortes de la Belgique laverait bientôt les affronts essuyés par la France depuis quinze ans.

Le général Lamarque bouillonnait sur son banc. Plusieurs fois il avait interrompu le ministre par ses cris. Le discours de M. Sébastiani n'était pas encore achevé, et déjà Lamarque trépignait sur les degrés de la tribune. A ses joues creuses et pâles, à son front veiné de cicatrices à peine cachées par quelques cheveux gris, à sa voix sépulcrale, on l'eût pris pour le spectre d'un de ceux qui venaient de périr dans les plaines ensanglantées de la Pologne, accouru pour reprocher à M. Sébastiani l'indifférence et la dureté qu'il montrait envers ses anciens soldats, ses bons et vaillans compagnons d'armes.

« Après avoir sacrifié l'Italie à l'Autriche, s'écria Lamarque, « vous avez sacrifié la Belgique à l'Angleterre; et ici vous ne pou- « vez pas nous dire que c'est une guerre de principes, et que vous « ne voulez vous occuper que des intérêts de la France. Jamais « intérêts ne furent plus positifs, plus incontestables; jamais sur « aucune question l'opinion ne fut plus prononcée, plus unanime. « Parcourez la France entière : il n'est pas une ville, pas un village, « pas un hameau, où l'indignation n'ait égalé l'étonnement, quand « on a vu la Belgique passer sous la domination anglaise. Tressez « des couronnes, élevez des arcs de triomphe, pour le retour « de notre plénipotentiaire; il a accompli ce que la Sainte-Alliance

« n'avait osé tenter dans l'ivresse de la victoire, ce que la branche « aînée n'aurait jamais accordé; il a réparé la triste faute po- « litique que Napoléon, dans ses mémoires, reprochait à l'égoïste « Angleterre; la Belgique lui appartient. Par le Hanovre, elle « s'ouvre tous les débouchés au nord de l'Allemagne; par le Por- « tugal, tous ceux de la Péninsule. La Belgique sera à la fois sa « tête de pont pour la guerre, et un second Hanovre pour inonder « de ses produits le nord de la France et le midi de l'Allemagne. « Hâtons-nous donc de resserrer nos lignes de douanes, de dou- « bler le nombre de nos employés, ce ne sont plus les draps de « Verviers, c'est Manchester et Birmingham, avec leur industrie « perfectionnée, qui sont à nos portes.

« L'esprit de jalousie et de rivalité qui si long-temps avait animé « les deux nations commençait à s'éteindre, et vous le réveillez « plus fort que jamais; il n'est pas un Français qui ne se croie « humilié, joué, dupé. Qui ne voit avec une douleur profonde que « nous abandonnons ces champs où dorment les héros de Fleurus, « de Jemmapes et de Waterloo; ce beau pays qui, conquis par la « victoire, réuni par les lois et l'assentiment des deux peuples, fut « si long-temps à la France! Une sage politique, et c'était celle de « nos pères, cherchait à placer de petits états intermédiaires entre « les grands états; on évitait ainsi tout choc, tout prétexte de colli- « sion, et vous, non contens d'avoir les Prussiens à nos portes, « vous faites franchir les mers à l'Angleterre pour lui livrer une « partie de nos Gaules! Ministres imprudens, les leçons du passé « ne sont donc rien pour vous? Ne savez-vous pas que trois cents « ans de guerre et de calamités furent la suite de l'abandon de « la Guyenne à l'Angleterre? Les noms de Crecy, de Poitiers, « d'Azincourt, sont-ils effacés de votre mémoire? Croyez-vous « que, placé à Bruxelles, un prince anglais ne soit pas plus dan- « gereux pour Paris que lorsque, dans le XIIIe siècle, il régnait à « Bordeaux? Ah! des torrens de sang anglais et français couleront « peut-être un jour pour effacer la faute que vous commettez en « ce moment! Mais vous prétendez nous offrir quelques dédomma- « gemens, quelques compensations. Voyons, expliquons-nous avec « franchise, et ne cherchons pas à abuser la nation par des pro- « messes qu'on ne pourrait tenir. » Abordant la question de la dé-

molition des forteresses belges, il ne vit dans le discours de la couronne qu'une assurance vague, et qui laisse le champ ouvert à d'orageuses discussions. « Déjà, dit-il, elles ont commencé avec « aigreur dans les journaux belges et dans les deux chambres du « parlement anglais, où les réponses des ministres ont été peu « satisfaisantes, et où, respirant toujours la vieille haine des Chatam « et des Burke, le généralissime a déclaré qu'à l'exclusion de la « France les quatre grandes puissances décideraient seules sur « les places à démolir et les places à conserver. Ainsi, nous sommes « encore sous le poids de la défaite! Ainsi, la France de 1831 est « traitée comme la France de 1815! Ainsi le canon de Paris n'a « pas fait taire le canon de Waterloo! »

Lamarque se demanda ensuite quelles places fortes seraient démolies, et il fut amené à cette conclusion que ce seraient les nôtres. « D'accord sans doute avec les princes qu'elles nous im- « posaient, les puissances coalisées, continua-t-il, voulurent se « réserver les moyens de rentrer en France sans trouver des obs- « tacles. La formidable ligne qu'avait élevée le génie de Vauban « fut donc tronquée sur trois points principaux : Landau ouvrit aux « Autrichiens et aux Bavarois l'Alsace et les défilés des Vosges; « Sarrelouis livra la Lorraine aux Prussiens, qui, passant entre « Metz et Sarreguemines, arrivent à Nancy sans rencontrer un « mur qui les arrête; mais la plus dangereuse de ces trouées, parce « qu'elle mène directement sur Paris, est celle qu'a faite l'abandon « aux Pays-Bas de Philippeville et de Marienbourg. Pénétrant entre « Rocroi et Avesnes, l'ennemi marche sur Vervins, sur Laon, « tourne Soissons, et fait dépendre d'une seule bataille le sort de « notre capitale. Eh bien! ce sera Philippeville bâtie par Vauban, « ce sera Marienbourg et quelques bicoques qu'on offrira de dé- « truire : on les détruira, et la trouée n'en existera pas moins; « mieux vaudrait les laisser debout, car nous les reprendrons un « jour, et elles nous épargneront les millions que coûterait une « nouvelle place. »

Enfin il termina en ces termes :

« Ils doivent périr les Français du Nord ! et comment pourront- « ils résister, lorsqu'oubliant le grand nom de Sobieski, l'ingrate « Autriche désarme leurs guerriers; lorsque notre ministère

« souffre que la Prusse nous interdise le passage sur son terri-
« toire; lorsqu'ils souffrent qu'elle fournisse vivres, munitions,
« ingénieurs, pontons aux Russes, qui, sans ce secours, auraient eu
« leurs lignes d'opérations coupées; lorsqu'ils calment, au lieu de
« l'exciter, l'ardeur belliqueuse des Persans et des Turcs qui
« auraient pu faire une si heureuse diversion. Ainsi nous aurons
« dépensé 1500 millions, nous aurons réuni cinq cent mille soldats,
« pour qu'ils assistent l'arme au bras à l'exécution des patriotes
« italiens, à l'intronisation d'un prince anglais, et aux funérailles
« d'une nation amie! Vous ne vous associerez pas à de pareils actes;
« vous n'approuverez pas un système qui prépare à l'histoire des
« pages semblables à celles des dernières années de Louis XV! »

Ce fut, je crois, à l'issue de ce discours qu'une jeune femme, placée dans une des tribunes publiques, jeta au général Lamarque un bouquet de fleurs qu'elle avait sur son sein, faveur que dut bien lui envier M. Sébastiani, lui toujours si sensible à ce genre de suffrages.

Dans ces dernières paroles, Lamarque avait fait allusion à une phrase bien malheureuse de M. Sébastiani qui avait dit à la tribune, que la Pologne était destinée à périr. M. Sébastiani eut souvent ainsi le malheur de se compromettre par des paroles qui exprimaient trop bien sa pensée, et qu'il formulait d'une façon singulière. Ainsi, un jour il annonça que les puissances nous laisseraient la paix, *si nous étions sages*. A ce propos, Lamarque qui ne laissait rien perdre, s'écria : « Qui décidera si nous sommes
« sages, ou si nous ne le sommes pas? Où siégera le tribunal,
« l'assemblée des Amphictyons? Elle sera sans doute composée
« de rois! Eh bien! ils décideront que nous n'avons pas été
« *sages* dans le mois de juillet dernier, lorsque nous avons ren-
« versé un trône et chassé une dynastie; ils le décideront, et vous
« savez comme ils oublient, comme ils pardonnent! »

M. Sébastiani prononça aussi, le jour où il annonça à la chambre la prise de la capitale de la Pologne par les Russes, ces mots devenus fameux : « Maintenant, l'ordre règne à Varsovie. » Mais il paraît que cette parole, si elle fut un crime, ne fut pas une faute du moins, et qu'elle ne fut pas dite sans dessein; car on m'a assuré que l'empereur Nicolas, ayant eu connaissance de ce

mot qu'on lui fit valoir comme il le méritait, se décida enfin à recevoir le duc de Trévise à qui jusqu'alors il avait refusé d'accorder audience. Ce mot-là équivalait, vous le voyez, à un traité de paix.

Je vous citais tout-à-l'heure l'engagement public pris par M. Sébastiani au sujet des places fortes de la Belgique, dont il annonça à la tribune la prochaine démolition. M. Sébastiani s'occupa en effet, avec un certain zèle, de cette importante affaire. Il appela un jour près de lui un de nos généraux les plus savans, membre du comité du génie, et qui fut chargé plus tard d'une mission du gouvernement français en Belgique. Le ministre lui apprit, d'un air de satisfaction, qu'il touchait au moment d'achever cette grande négociation, et il lui demanda lesquelles de ces places fortes il importait surtout de détruire; puis, sans attendre sa réponse, il s'écria qu'il comptait surtout insister sur la démolition de Courtray. Courtray, disait-il, l'occupait tout particulièrement, et il serait heureux d'annoncer à la chambre, dans la session qui allait s'ouvrir, que Courtray ne gênait plus la France. Le général demanda ingénuement à M. Sébastiani ce qu'il voulait démolir à Courtray, et quel mal lui avaient fait les innocentes maisons de cette ville pour préméditer ainsi leur ruine. Le ministre tenait toujours pour sa démolition, et il parut fort étonné en apprenant que Courtray, ville ouverte sur les deux rives de la Lys, n'avait pas la moindre apparence d'une place forte, et ne possédait ni remparts, ni demi-lunes, ni bastions, ni ravelins. M. Sébastiani souffrait déjà sans doute de la maladie cruelle qui l'éloigna pendant quelque temps des affaires; car, à son arrivée à Bruxelles, le général dont je parle fut de nouveau consulté par notre ambassadeur, M. de Latour-Maubourg, que M. Sébastiani chargeait, dans toutes ses dépêches, d'insister sur la démolition des forts et des remparts de Courtray. Il fallut envoyer un secrétaire d'ambassade sur les lieux pour démontrer cette erreur à M. de Latour-Maubourg, qui se refusait à croire qu'un ministre des affaires étrangères fût si mal informé. Une longue lettre, apostillée par le général, suffit à peine pour faire cesser les opiniâtres réclamations de M. Sébastiani. Je puis vous affirmer que c'est à cela que se réduisit toute la grande affaire, tant annoncée, de la démolition des places fortes de la Belgique.

Vous n'exigerez pas que je vous trace l'histoire de toutes les négociations diplomatiques de M. Sébastiani. Cette lettre est déjà bien longue; je me bornerai à vous dire bien sommairement les causes du rappel du général Guilleminot, qui occupait le poste d'ambassadeur à Constantinople au moment où éclata la révolution de Pologne. Dans les longues négociations relatives à la Grèce, dont il avait été chargé, le général Guilleminot avait eu souvent l'occasion de reconnaître avec quelle inquiétude l'Autriche voyait la Russie approcher de toutes parts de ses frontières, et il s'était assuré que le cabinet de Vienne n'eût pas vu avec déplaisir un peuple indépendant s'interposer entre ses possessions et cette vaste Russie dont le contact lui semblait si importun et si dangereux. L'Angleterre avait aussi montré quelques inquiétudes à Constantinople lorsque la Russie, ayant franchi les Balkans, semblait se disposer à poser un pied sur les bords de la Méditerranée. Il jugea donc qu'il pouvait compter sur l'assentiment tacite de ces deux puissances, et remit au divan une note où l'indépendance de la Pologne était présentée comme une garantie de l'existence et de l'indépendance de l'empire ottoman. M. Sébastiani lui-même n'eût pas fait mieux. En même temps, M. Guilleminot fit connaître, par une dépêche, cette démarche au ministre des affaires étrangères, qui ne songea pas à la désapprouver, jusqu'au jour où M. Pozzo di Borgo vint se plaindre à lui, au nom de l'empereur son maître, des notes hostiles de M. Guilleminot contre la Russie. Le lendemain, le général Guilleminot fut rappelé par le *Moniteur*, ce qui est une sorte d'injure. On le sacrifia comme on avait sacrifié la Belgique, la Pologne et son propre honneur, à l'effroi qu'inspirait la Sainte-Alliance. Mais ce qu'on ne saurait croire, c'est que le ministre feignit de n'avoir pas reçu la dépêche de M. Guilleminot, qui avait été expédiée en double, et que le mystère dont on l'accuse de s'être entouré fut la seule cause apparente de sa disgrace. On essaya d'apaiser M. Guilleminot comme on avait essayé d'apaiser M. Bresson, mais j'ignore s'il accepta les dédommagemens qui lui furent offerts.

Un dernier mot sur les actes de ce curieux ministère. Vous avez entendu parler, monsieur, des réclamations que les États-Unis d'Amérique élevèrent de nouveau, il y a peu de temps, contre la

France. Il s'agissait de soixante-quinze millions que le gouvernement de l'Union voulait nous faire payer, en dédommagement des pertes éprouvées par des citoyens américains, à l'époque où Napoléon fit saisir et mettre sous le séquestre, dans nos ports, tous les vaisseaux anglais qui se présentaient sous le pavillon américain. Un grand nombre de vaisseaux des États-Unis furent enveloppés dans cette mesure, et durant toute la restauration, on négocia pour satisfaire aux réclamations des États-Unis, sans toutefois admettre leurs prétentions exorbitantes. Les archives de la marine et des affaires étrangères prouvent, à n'en pas douter, que la majorité des bâtimens saisis, et dont le gouvernement américain réclame le paiement, appartenaient réellement à des Anglais; et trois commissions, prises dans le sein des chambres et du conseil-d'état, ont successivement reconnu l'exactitude de cette assertion. Une somme de quinze millions avait été acordée par ces commissions. Toutes les influences furent employées par les envoyés des États-Unis pour faire élever cette somme. Le crédit de M. Lafayette fut même mis en œuvre pour cette affaire, et M. Sébastiani, au mépris du jugement des commissions, fixa à vingt-cinq millions l'indemnité qui avait été fixée à quinze, enlevant ainsi arbitrairement dix millions à la France. Ce traité a été ratifié par le roi; mais on n'a pas encore osé le soumettre à l'approbation des chambres. On dit même qu'il ne sera pas présenté dans la session prochaine, où les demandes d'argent de toute espèce ne manqueront pas.

Quelque temps après cette dernière négociation, M. Sébastiani, frappé d'une apoplexie qui lui ravit une partie de ses facultés, s'achemina lentement vers l'Italie, pour y rétablir, sous un ciel plus chaud, les forces de son corps et de son esprit, si cruellement altérées par cet événement.

Sully rapporte, dans ses Mémoires, que son maître Henri IV l'ayant envoyé à Londres pour travailler avec Jacques Ier contre la maison d'Autriche, il ne voulut pas partir sans une attestation de la main du roi qui prenait sur lui, par cet acte, toute la responsabilité de cette démarche. Il agit même de la sorte lorsque Henri IV lui ordonna de correspondre par chiffres avec lui. Henri IV était cependant un roi absolu; mais Sully était un homme prudent qui

savait où mènent quelquefois des correspondances secrètes. Sous Louis XIV, Turenne correspondait seul directement avec le roi. Tous les autres généraux et les ambassadeurs adressaient leurs dépêches à Louvois, qui, en sa qualité de ministre, exigea même la communication des lettres de Turenne. Un prince constitutionnel peut encore bien moins se passer de l'intermédiaire des ministres. L'exemple de Danby, grand-trésorier de Charles II, qui fut mis en accusation pour avoir adressé par ordre du roi d'Angleterre une lettre secrète à Louis XIV, l'exemple plus récent de l'accusation du général Chatam, dont le crime principal était d'avoir écrit pour le roi seul un rapport de l'expédition de Walkeren qu'il commandait, peuvent servir de leçons et d'antécédens pour éviter et pour punir au besoin des actions semblables. M. Sébastiani sait fort bien l'histoire sans doute; mais il connaît en même temps trop bien son époque et son pays, pour se laisser arrêter par l'exemple du général Chatam et du trésorier Danby.

Il paraît certain (et les affirmations d'un de ses anciens collègues ne permettent pas d'en douter) que, pendant tout le ministère de M. Sébastiani, une correspondance directe, active, secrète, et souvent tout opposée à la correspondance officielle, eut lieu par son intermédiaire entre la royauté de juillet et les puissances étrangères. D'autres correspondances aussi tortueuses, aussi cachées au conseil des ministres, étaient entretenues avec M. de Talleyrand et les agens diplomatiques. Vous avez sans doute ouï dire, monsieur, qu'une dépêche, restée secrète pendant plus de trois jours entre M. Sébastiani et celui dont il a la pensée, fut la principale cause de la retraite de M. Laffitte. Rien n'est plus vrai, et ce fait se renouvela souvent depuis. Casimir Périer eut beau exiger que l'administration des télégraphes fût remise en ses mains, la correspondance secrète n'alla pas moins son train; et quand le rude et hautain ministre croyait avoir dit le dernier mot de la France aux exécuteurs de la Sainte-Alliance, une communication, venue de plus haut, les avertissait de ne pas prendre au sérieux ses paroles. Je vous ai dit, dans mes premières lettres, comment M. Pozzo di Borgo détruisit un jour les illusions du malheureux ministre qui mourut en maudissant ceux qui l'avaient joué de la sorte. La mort de Casimir Périer ne changea rien aux

habitudes du cabinet des Tuileries, et la faveur de M. Sébastiani ne fit au contraire que grandir. Elle était parvenue à son plus haut point, quand l'état pitoyable de sa santé le força à quitter, pour quelque temps, la France.

On a beaucoup et long-temps parlé de l'ambassade de M. Sébastiani à Constantinople. Toute sa réputation diplomatique est fondée sur cette mission. Vous avez pu voir, par les faits que j'ai rapportés avec exactitude, que l'éclat de cette mission se réduit à un moment de fermeté, d'autant plus louable en M. Sébastiani, qu'il contraste avec son indolence habituelle. Vous, monsieur, qui connaissez si bien l'histoire de votre diplomatie et de la nôtre, vous avez apprécié cette mission à sa valeur réelle. Vous avez sans doute déjà remarqué que, depuis un siècle et plus, tous les ambassadeurs français à Constantinople, négociateurs distingués en général, mais qui ne vivaient pas à une époque de journaux et de biographies, et qui ont négligé de sonner eux-mêmes la trompette en l'honneur de leurs exploits, ont été contraints de déployer une grande énergie et de montrer une certaine vigueur de caractère. Sous Louis XIV d'abord, et sans remonter plus haut, le marquis de Nointel, ambassadeur du grand roi, faillit se faire massacrer en plein divan, pour avoir pris place de force sur les coussins du premier visir, qui refusait de l'admettre sur son estrade. On le retint prisonnier dans son hôtel, et l'on défendit aux janissaires, sous peine de mort, de le protéger contre l'exaspération du peuple.

Guilleragues, successeur de Nointel dans l'ambassade de Constantinople, eut avec le grand visir Mustapha la même difficulté au sujet du sopha. Louis XIV exigeait hautement cet honneur, et pour l'obtenir, chacun de ses envoyés était forcé de mettre sa tête en jeu. Le même Guilleragues eut besoin de toute sa fermeté, lorsque Duquesne s'avisa d'aller attaquer les vaisseaux de Tripoli jusque dans la rade de l'île de Chio, et bombarda la ville. Guilleragues fut conduit par un chiaoux à l'audience du visir, et menacé de payer de son sang la conduite de l'amiral français. Enfin, après de longues contestations, on lui laissa l'alternative de payer sept cents bourses ou d'aller aux Sept-Tours. On l'enferma provisoirement dans une salle du sérail, et on épuisa tous les moyens de le réduire. La conduite de l'ambassadeur fut admirable, il tint conti-

nuellement un langage digne d'un envoyé de Louis XIV, et déclara que, si on le jetait dans le château des Sept-Tours, il y demeurerait jusqu'à ce que le roi son maître lui en fît ouvrir les portes. On voulut le faire parler debout; il écarta les armes qui l'entouraient, s'étendit sur le sopha, et déclara qu'il souffrirait plutôt la mort que de renoncer à ses privilèges. La conduite courageuse de Guilleragues donna une si haute idée du prince dont il était l'envoyé, que le grand seigneur voulut avoir son portrait, et le fit placer, contre tous les usages, dans une des chambres du sérail.

Plus tard, M. de Fériol, le protecteur de la belle Aïssé, fut obligé de lutter avec les chiaoux, qui voulaient lui arracher son épée qu'il prétendait porter à l'audience. Le grand visir lui fit dire que cette journée serait marquée par quelque malheur, s'il persistait dans sa résolution; mais M. de Fériol répondit avec courage : « Tant pis pour le plus faible! venez! je saurai mourir pour l'honneur du roi et de la France. » Et il fut en effet obligé de mettre l'épée à la main pour empêcher les capidgis de lui faire violence.

De pareilles scènes se renouvelèrent souvent depuis, et M. Ruffin, envoyé du Directoire, eut peine à sauver sa vie, et passa toute la campagne d'Égypte au château des Sept-Tours, dans une captivité rigoureuse.

La défense de Constantinople en 1806 est un fait plus brillant et plus décisif sans doute; mais c'est une simple démonstration militaire qui devait peu coûter à un jeune général, envoyé par une nation victorieuse, et soutenu comme il l'était par tant d'officiers de distinction qui se trouvaient alors dans cette partie de l'Orient. Il est assez singulier qu'on ait tant parlé de cette affaire, tandis que l'acte diplomatique qui fait le plus d'honneur à la capacité, à l'énergie et au coup-d'œil de M. Sébastiani, a été attribué à d'autres, et se trouve aujourd'hui, quoique bien récent, complètement tombé dans l'oubli : je parle de l'expédition d'Ancône.

Casimir Périer, très-habile banquier, mais ignorant ministre et surtout très mauvais géographe, ne savait pas précisément où se trouvait le port d'Ancône, qu'il eût plutôt cherché dans la Méditerranée que dans le golfe Adriatique, et il ne pouvait avoir l'idée d'une pareille expédition. M. Sébastiani n'ignorait pas au contraire qu'en occupant une place située presque vis-à-vis de Trieste, non-

seulement on devait dominer l'Italie par cette menace, mais répandre l'inquiétude au cœur même de l'Autriche. Il faut savoir que Trieste, où s'est réfugié le commerce du Levant, est aujourd'hui le comptoir de Vienne. Depuis le prince hongrois, qui ne sait que faire de ses richesses, jusqu'à la laborieuse servante qui amasse péniblement ses gages, il n'est pas d'habitant de cette paisible et opulente capitale qui n'ait déposé chez les marchands de Trieste quelque somme d'argent. Là, les intérêts sont exactement payés, le taux en est élevé; et on les emploie si bien, qu'ils enrichissent ceux qui se chargent de les faire valoir. Jugez de l'effroi de Vienne, en apprenant que les Français venaient de débarquer à Ancône ! Pendant plusieurs jours, on s'attendit à chaque moment à recevoir la nouvelle de leur arrivée à Trieste, et à apprendre qu'ils y avaient levé cinquante millions de contributions. Il se passa quelque temps avant que l'Autriche, attaquée dans son crédit, se remît de cette secousse. Enfin les capitalistes se calmèrent; mais M. de Metternich songea avec anxiété que, grace à cette démonstration, une guerre entre la France et l'Autriche ne commencerait plus à Nice et dans les défilés de la Lombardie, comme celles de Bonaparte, mais à Rome même, et dans la partie des possessions autrichiennes la moins défendue. Peu de gens surent alors l'impression que l'expédition navale d'Ancône avait produite à Vienne; mais M. Sébastiani en connaissait toute la portée. En habile diplomate, il en laissa la gloire et la périlleuse responsabilité à Casimir Périer.

Le rôle brillant que joua M. Sébastiani dans cette affaire ne se borne pas aux conseils qu'il donna à Paris. Quelque temps après, il arriva à Rome. Abattu, souffrant comme il l'était, pouvant à peine laisser tomber quelques paroles de sa bouche pendante, il fit, en peu de jours, plus pour la France, qu'il n'avait fait dans toutes ses campagnes et ses ambassades, au temps où il était rempli de vigueur et de jeunesse. Deux entrevues qu'il eut avec M. de Saint-Aulaire firent changer toute notre politique et donnèrent une direction plus habile aux négociations qui furent appuyées par des démonstrations qu'on avait l'air de tenir secrètes. Ainsi nos navires qui stationnaient dans l'Adriatique furent dès-lors constamment employés à étudier, la sonde à la main, la navigation de ces eaux

et à reconnaître les parages de l'Istrie; et sous le prétexte d'aller au carnaval de Venise, nos officiers de marine, descendus à terre, et voyageant à pied, firent un relevé semblable le long des côtes. La chancellerie de Vienne et la cour de Rome furent très pertinemment instruites de ces explorations; et si l'Autriche ne nous déclara pas la guerre alors, on peut assurer que c'est parce que le cœur lui manqua. Il est certain du moins que ni l'envie ni une raison valable ne lui manquaient en ce moment.

Il y a peu de mois, on vit revenir à Paris le général Sébastiani. A peine ses amis le reconnurent, tant la cruelle maladie, qui l'avait frappé, laissait de ravages sur ses traits. Pour lui, il semblait seul ne pas s'apercevoir que son corps et sa pensée avaient subi des altérations aussi vives. Il se montra partout, se traîna régulièrement chaque jour au château, continua de conférer avec le maître, à couver sous son aile le secret des négociations directes, et annonça qu'il allait reprendre au plus vite le ministère des affaires étrangères qui languissait hors de ses mains. L'état florissant de la santé du général Sébastiani et le rétablissement complet de ses facultés physiques et morales furent même un jour officiellement annoncés au pays par le *Moniteur*, et l'un de ses médecins qui s'avisa de lui recommander une vie calme et retirée, fut fortement reprimandé et renvoyé comme un conspirateur. Bientôt, en effet, M. Sébastiani fut nommé ministre. — « Ministre de quoi? » demandait un jour, avec autant d'esprit que d'insolence, M. le duc de Fitz-James au duc de Broglie, qui l'interpellait en cette qualité à la chambre des pairs. Cette question fut adressée par la presse tout entière à M. Sébastiani le jour où parut l'ordonnance qui l'appelait au conseil. M. Sébastiani garda le silence, et cependant il lui était bien facile de répondre; car, assis dans son fauteuil, sans portefeuille, sans attribution, il constitue à lui seul tout un ministère, un ministère placé au-dessus de l'autre, qui reçoit avant lui les nouvelles et les dépêches, qui a le secret des missions diplomatiques, le vrai chiffre des ambassades, où se font les véritables plans des sessions, les projets de gouvernement pour l'avenir, qui n'ouvre que parcimonieusement la main, et ne laisse tomber que de temps en temps quelques parcelles de sa pensée aux ministres responsables, en réalité ses subalternes et ses agens. A

cette sommité mystérieuse où il s'est placé, M. Sébastiani joue le rôle de la nymphe Egérie près d'un autre Numa; dans ce régime de publicité qu'il comprenait et qu'il définissait si bien autrefois, il s'est créé une importance occulte, un emploi sans retentissement et sans nom, et une sorte de toute-puissance qui s'exerce à voix basse et se glisse à l'oreille. Ministre sans portefeuille, vous le verrez avant peu maréchal de France sans bâton, chancelier de la légion d'honneur, qui sait? plus encore. L'ambition est aujourd'hui le seul plaisir qui le chatouille, et l'on s'est placé de telle sorte vis-à-vis de lui, qu'on ne peut rien refuser à cette ambition. Dire quelles confidences, quelle communauté de secrets, quelle association de démarches sinueuses l'ont amené là, c'est à quoi il faut renoncer pour aujourd'hui. Une nuit profonde recouvre encore ce foyer d'intrigues; mais les projets qui s'y forment sont faits pour éclater; et plus tôt qu'on ne pense, quelques vifs éclairs sillonneront ces ténèbres.

En attendant, on s'encourage à marcher, on se félicite, on fait mille rêves de pouvoir et de force dans cette ombre dont on s'entoure; le cerveau travaille, on escalade dans la pensée les dernières marches du trône de Napoléon, on s'y voit placé en conquérant, la main sur la garde de l'épée, et dictant sa volonté absolue à la nation humblement agenouillée et engourdie dans la fange où l'on s'efforce de la plonger. On érige en public les statues de la loi, et l'on parle tout bas d'écraser de son talon toute résistance. Heureusement, ces projets ne sont pas à la taille de ceux qui les méditent; ils avorteront, et à ce petit groupe à la fois audacieux et tremblant, qui conspire au coin d'une table, sous l'épaisseur d'un rideau, on peut adresser, en souriant de dédain, ces paroles d'un de nos meilleurs poètes : « O mépris et pitié sur tous ces para-« lytiques qui croient se soutenir, s'entr'aider, qui s'en vont pêle-« mêle, trébuchant et tombant sur leurs genoux infirmes, sans « pouvoir soulever un roseau pour s'aider eux-mêmes! Pauvres « manchots qui parlent de la force de leurs bras; pauvres boiteux « qui se croient toujours prêts à courir; pauvres menteurs qui « répètent, sans honte et sans crainte, les mêmes offres toujours « impuissantes, les mêmes sermens toujours trahis! »

(West-End-Review.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1833.

Il n'est pas de comédie de Marivaux où les amans se brouillent et se raccommodent plus souvent que ne le font depuis quelque temps M. Humann et M. Soult. Dans cette quinzaine, ils se sont dix fois éloignés et rapprochés l'un de l'autre, et quand le *Journal de Paris* annonçait de la meilleure foi du monde que jamais l'union n'avait été plus touchante dans le conseil, la discorde y éclatait de nouveau. L'affaire des crédits de la guerre est toujours le grand motif de contestation entre le président du conseil et le ministre des finances. M. Humann craint la chambre, il ne se sent pas de force à braver sa censure, et surtout il ne veut pas risquer sa position par complaisance pour le vieux maréchal. Enfin, pour obtenir quelques jours de tranquillité dans le conseil, il a été décidé que les choses resteraient comme elles sont, que le ministère n'adopterait ni le système de crédit de M. Humann, ni le mode de voies et moyens du maréchal Soult, et qu'on porterait ce grand procès à juger à la chambre. Ainsi la chambre n'aura pas devant elle un ministère compacte et homogène, mais des ministres qui lui apporteront des idées isolées et viendront même se combattre entre eux à la tribune. On conviendra que de toutes les absurdités politiques que nous avons vues depuis trois ans, celle-ci n'est pas la moins forte et la moins pitoyable.

C'est cependant ce misérable faisceau de ministres, si distendu, si fa-

cile à briser, qui rêve des coups-d'état et songe sérieusement à abattre à la fois, dans cette session, toutes les existences légales. La presse et le jury sont les deux fantômes qui l'obsèdent le plus. M. d'Argout et M. Barthe les prendront corps à corps et lutteront avec eux; et si la chambre éprouve quelque velléité de jeunesse, de vigueur et d'indépendance, on la dissoudra sans miséricorde. Les journaux ministériels font déjà entrevoir à cette chambre dont on veut achever de se rendre maître, que son existence ne tient qu'à un fil, et que c'est par pure bonté qu'on ne le coupe pas à l'heure même. Le *Journal des Débats* déclarait, il y a peu de jours, que la chambre actuelle est pleine de bons sentimens, qu'elle a rendu d'immenses services, que le pays lui doit de la reconnaissance, qu'elle est éclairée, prudente, honnête; mais qu'elle a un inconvénient, un seul, celui d'avoir terminé son existence politique et de ne pouvoir plus être utile à rien. C'est absolument l'histoire de la jument de Roland qui avait toutes les qualités et qui eût été parfaite sans un petit défaut, celui d'être morte. La mort civile ainsi prononcée sur la chambre, il ne restait au *Journal des Débats* qu'une conclusion possible. L'enterrer au plus vite et en appeler une autre. Voilà nos députés bien et duement informés. S'ils donnent le moindre signe de vie, on se souviendra qu'ils n'existent plus, et on le leur fera bien voir. Il ne leur reste d'autre moyen de prolonger leur existence, que d'agir comme les fuyards dans une déroute, de faire les morts et se coucher silencieusement sur le champ de bataille, tandis qu'on leur passera sur le dos.

On s'occupe beaucoup de l'emprunt d'Espagne, et l'on attend d'un moment à l'autre la réponse du gouvernement espagnol aux propositions que lui ont faites les banquiers de Paris. La Bourse est d'autant plus intéressée à cette réponse, que le prochain semestre des fonds espagnols échoit au premier janvier, et que vu l'état des finances de ce royaume, il est fort douteux qu'il se trouve des capitalistes assez hardis pour se charger de ce paiement. On s'attend cependant à un refus de la part de l'Espagne. La régente a été indignée, dit-on, dès les premières ouvertures de cette négociation, et toute la grandesse qui a été consultée, a manifesté la même indignation que la régente. Il faut savoir que nos banquiers n'ont pas eu honte de demander la rente d'Espagne au taux de trente, c'est-à-dire à 70 pour cent. De telles propositions n'étaient pas acceptables, et le mouvement de colère qu'elles ont excité à Madrid, a déjà fait naître de généreuses résolutions. On dit que les principaux partisans de la reine parlaient d'envoyer à la monnaie leur vaisselle, et se disposaient à couvrir l'emprunt par des dons volontaires; mais jamais le crédit public n'a été rétabli par de tels moyens, et c'est ainsi que la cour de France acheva de

le ruiner sous Louis XIV. En attendant, M. Humann se frotte les mains, et s'écrie qu'il sera fort heureux de voir disparaître ce vilain papier espagnol qui lui a causé tant d'embarras et d'inquiétudes. Le ministre oublie sans doute, dans sa joie, que ce papier se trouve aujourd'hui dans des bourses françaises, et que sa chute entraînerait nécessairement un discrédit pour nos fonds. Notre ministère n'en est encore qu'aux plus étroites vues personnelles, il ne s'est pas même élevé jusqu'à l'égoïsme bien entendu, qui est la morale de ceux qui n'en n'ont pas.

La discorde n'est pas seulement dans le ministère, elle s'est glissée au parquet, où l'ordre des avocats a failli se faire une grande querelle avec la magistrature. M. Parquin, bâtonnier de l'ordre des avocats, a été l'Achille de cette épopée. Il a vaillamment attaqué le premier président Séguier, véritable Agamemnon au petit pied qui traite fort rudement ses collègues, et fort cavalièrement les avocats et le public. Le discours de M. Parquin avait mis en émoi tout l'ordre des avocats, et les adresses de félicitation lui pleuvaient déjà de tous les points du royaume, lorsqu'un Ulysse est venu mettre fin à cette grande affaire, et enlacer le héros de quelques doucereuses paroles qui ont tout à coup calmé son ardeur. La cour royale, qui s'était déclarée compétente dans cette affaire, et juge dans sa propre cause, s'est bornée à infliger une simple réprimande à Me Parquin.

En fait de réprimandes, il nous semble que la cour de cassation en devrait une à M. Madier de Montjau, qui dédaigne de s'occuper des devoirs de sa charge de conseiller, et qui, prolongeant son absence sans congé, a laissé en suspens toutes les affaires. M. Madier de Montjau, député ministériel, et l'un des membres les plus actifs de la majorité, avait été chargé, dit-on, par M. d'Argout et M. Thiers, son ami intime, de donner ses soins aux élections départementales, et de préparer les voies aux candidats ministériels dans le cas où l'on se verrait forcé de dissoudre la chambre. Aussi avons-nous lieu de croire que l'opposition que M. le président de la cour de cassation vient de mettre au traitement de M. Madier de Montjau n'aura pas de résultats. Le garde-des-sceaux, à qui appartient la connaissance de cette affaire, donnera certainement une main-levée amicale, et absoudra le député dévoué des fautes du magistrat négligent.

M. d'Estourmel, nommé depuis trois ans ministre de France près d'une des républiques du Sud, a fait mieux : il ne s'est pas même rendu à son poste ; et, après s'être avancé dernièrement jusqu'à New-York, il a jugé à propos de revenir à Paris. Pendant ce temps, on traînait au cachot M. Barrot, notre consul à Carthagène, et on refusait de donner satisfaction à l'un de nos amiraux, sous prétexte que nous n'avons , dans la Ré-

publique Grenadine, aucun personnage diplomatique chargé de nous représenter. Nous pouvons assurer que M. d'Estourmel n'a pas non plus de disgrace à craindre, et que son absence de son poste est motivée par des raisons qui, pour n'être pas de nature à l'excuser, n'en seront pas moins reçues par le ministère. Il paraît qu'une affaire d'indemnités, assez légèrement accordées aux États-Unis par M. Sébastiani, et qu'on n'ose porter devant les chambres, a retenu M. d'Estourmel à New-York. Il faut espérer cependant que M. Madier de Montjau finira par paraître à son siége de la cour de cassation, et M. d'Estourmel à son poste de Bogota, à moins que, vu la manie de voyages qui possède M. Madier de Montjau, et le goût décidé que montre pour Paris M. d'Estourmel, on ne les fasse permuter ensemble.

Le ministère vient d'échafauder un nouveau procès politique. C'est la comédie préparatoire qui précède chaque année l'ouverture des chambres. Au lieu du procès du coup de pistolet, on nous donne cette année une simple accusation de complot contre la sûreté de l'état. Les républicains font, comme de raison, les frais de ce petit drame. Jusqu'à présent, les débats du procès n'ont encore montré au public que les louables efforts de la police et du ministère public pour créer et trouver des coupables. Quelques membres obscurs de la Société des droits de l'Homme sont accusés d'avoir continué d'assister aux séances de cette société, dissoute par un arrêt; M. Raspail, mis en cause également, n'est pas même convaincu d'en avoir fait partie. On peut déjà prévoir l'issue de ce procès, qui fournira sans doute au pouvoir un grief de plus contre le jury.

Puisque nous avons occasion de parler de M. Raspail, ce jeune savant dont la destinée est si malheureuse, nous nous étonnons que M. Guizot n'ait pas pris la peine de se justifier directement et positivement d'un fait qui lui a été imputé. Il paraît qu'un excellent mémoire scientifique de M. Raspail, présenté à la commission de l'Institut chargée de distribuer les prix Monthyon, avait été jugé digne du grand prix fondé pour l'ouvrage le plus utile. On répandit alors le bruit que le ministre de l'instruction publique avait fait savoir aux membres de cette commission qu'il s'opposerait de tout son pouvoir à ce que le prix fût décerné à M. Raspail, et que les raisons politiques alléguées par le ministre contre cet acte de justice tout-à-fait scientifique et littéraire prévalurent sur le mérite du livre. Tous les journaux indépendans jetèrent un blâme très vif sur ces menées, et nous nous empressâmes de nous joindre à eux. M. Raspail le républicain ne devait pas faire tort, aux yeux de l'Institut, à M. Raspail le savant; l'homme studieux et profond était seul cité à ce tribunal, qui ne devait pas usurper les fonctions de celui où comparaît trop souvent

l'infortuné Raspail. Une petite note bien sèche, jetée aux journaux par la commission de l'Institut, lui sembla suffisante pour se justifier des reproches qu'elle encourut dans cette circonstance. Nous espérons qu'elle se justifiera plus sérieusement du reproche que nous avons à lui adresser aujourd'hui.

Parmi les ouvrages qui lui furent envoyés comme devant concourir au prix de statistique de la fondation Monthyon, elle reçut une statistique de la France écrite par un Anglais, et dédiée à M. de Villèle. Sous son ministère, M. de Villèle avait fait communiquer à cet étranger tous les documens nécessaires à ce grand travail, qui dura plus de cinq ans. L'auteur de ce livre est M. Goldsmith, connu, il est vrai, par quelques ouvrages que la France libérale ne saurait approuver. Mais M. Goldsmith était dans la situation de M. Raspail; il se présentait comme auteur d'une statistique, c'était sa statistique, et non pas ses sentimens politiques qu'il fallait juger. On s'est défendu d'avoir repoussé M. Raspail comme républicain. On se défendra sans doute d'avoir repoussé M. Goldsmith comme carliste ou tory, ou quoi que ce soit. Les membres de la commission ont bien voulu dire qu'ils étaient indépendans de tout esprit de ministérialisme, nous pensons qu'ils voudront bien aussi nous déclarer qu'ils sont indépendans de tout esprit de parti. On aurait bien mauvaise grace à se plaindre des exclusions du ministère contre les républicains, si l'on n'était soi-même exempt de tout acte d'exclusion contre des hommes d'une opinion opposée. En attendant les éclaircissemens que nous provoquons, voici la lettre qui a été adressée, au nom de la commission de l'Institut, à l'auteur de la *Statistique de la France.*

MONSIEUR,

« Le 3 décembre dernier, j'avais fait inscrire votre ouvrage parmi ceux qui, cette année, devaient concourir pour le prix de statistique. En transcrivant la liste, on a malheureusement oublié votre nom. Je n'avais qu'un moyen de réparer cette erreur involontaire, maintenant que la commission a prononcé : c'était de vous faire réserver vos droits pour l'an prochain. Votre ouvrage concourra donc en 1834. Il est déjà dans le carton de la future commission.

« Veuillez, monsieur, agréer, avec tous mes regrets, l'expression de mes sentimens distingués.

F. ARAGO. »

Une pareille excuse, si elle ne venait d'un homme aussi honorable que M. Arago, ressemblerait beaucoup à une défaite. On n'égare, on

n'oublie pas un nom, dans une commission où les copistes et les secrétaires ne manquent pas. D'ailleurs, le livre restait, à défaut du nom de l'auteur. L'offre de concourir en 1834 n'est pas non plus un dédommagement. D'ici là, il peut se présenter de nombreux ouvrages, complétés à l'aide de celui-ci, et le tort fait à l'auteur sera irréparable. Nous ajouterons que le prix a été décerné à l'auteur de la *Statistique criminelle d'un département*, c'est-à-dire à une statistique restreinte et d'une spécialité si étroite, qu'elle en deviendra presque inutile. Il est vrai que le nom de l'auteur de la *Statistique complète de la France* avait été oublié sur la liste, ce qui a sans doute empêché de lire le livre. Nous le répétons, tout ceci est fort obscur, fort peu logique surtout, et, pour l'honneur de la commission de l'Institut, elle fera bien de donner une meilleure explication que celle qui se trouve dans la lettre de M. Arago.

Le projet des forts détachés, que les cris de mécontentement de la population parisienne semblaient avoir fait abandonner, a été repris avec beaucoup d'ardeur. Des agens parcourent les communes rurales des environs de Paris, et engagent les habitans à signer des pétitions pour demander l'établissement des fortifications. Aux uns, on fait entendre que ces travaux tourneront à leur profit, et que les ouvriers y trouveront du travail; aux autres on promet des commandes, des places, et toutes les faveurs dont le gouvernement dispose. La question des forts détachés est une de celles qu'on caresse avec le plus de prédilection, et pour lesquelles on remettra tout en jeu dans les chambres. Un haut personnage, qu'on tâchait de détacher de ce projet, en lui parlant de l'impopularité qui y était attachée, répondit, en haussant les épaules : « C'est une question de vie et de mort; il vaut mieux être impopulaire que tomber. »

Les théâtres déploient une grande activité au commencement de cet hiver; mais depuis le succès de *Bertrand et Raton*, cette curieuse comédie de M. Scribe, on ne peut guère citer que deux petits ouvrages, *la Danseuse de Venise*, joli vaudeville représenté au Palais-Royal, et *le Prédestiné*, pièce passablement obscène, mais malheureusement amusante et spirituelle, de MM. Lockroi et Arnoult; cette seconde pièce se joue au Vaudeville. Avant tout, et hors ligne, il faut placer le magnifique ballet de *la Révolte au Sérail*, représenté la semaine dernière à l'Opéra. Jamais on n'avait poussé plus loin le bon goût noble et la magnificence. Le premier acte surtout est un chef-d'œuvre d'art et de composition, et chaque scène est un tableau qui semble peint par un grand maître. *La Révolte au Sérail* est un ballet de femmes; tout le personnel féminin de l'Opéra y figure, et il y aura sans doute foule tout l'hiver pour voir Mlle Taglioni, le casque en tête, commandant une armée de jeunes filles qui manœuvre

avec une étonnante précision. Une admirable salle de bain de l'Orient, une cuve remplie de baigneuses, des danses d'une mollesse et d'une suavité sans égales, des costumes d'un luxe inoui, justifient l'engouement du public pour le ballet nouveau. On parle aussi beaucoup de la magnificence avec laquelle est monté l'opéra de *Don Juan* qu'on répète à l'Opéra.

Nous avons sous les yeux dix, vingt, peut-être trente jolis livres, dorés, satinés, couverts de maroquin, de cuir de Russie et de soie, publiés par le libraire Janet, pour être donnés en étrennes (1). On ne peut rien voir de plus riche et de plus beau. Un de ces livres, *le Diamant*, renferme seize admirables gravures anglaises, et autant de mauvais morceaux de poésie. Mais les gravures sont de celles qu'on paierait au poids de l'or; et on achèterait le livre, ne fût-ce que pour posséder le délicieux portrait d'une jeune fille, couverte d'un chapeau de velours noir, et attachant un fil à la patte d'une tourterelle. Ce beau portrait de Faulkner est au-dessus de tout éloge. Le *Landscape français*, autre livre de ce genre, publié par M. Janet, contient des gravures françaises, il est vrai; mais on y trouve des morceaux de Nodier, de Lamartine, de Sainte-Beuve, et un beau fragment de M. Alexis Dumesnil. Les gravures représentent des vues de Honfleur, de Mende, d'Abbeville, de Tours. M. Janet a publié aussi les *Annales romantiques* de 1834, dont Westall, Richter et Collin ont fait les vignettes; *le Livre de beauté*, composé de notices et de portraits qui décrivent et représentent les femmes célèbres. Nous ne citerons pas toutes les autres publications de M. Janet; elles touchent presque toutes à la perfection par le fini de l'impression, de la reliure et des planches. Nous recommanderons seulement, d'une manière spéciale, celle intitulée *Auvergne et Provence*, album pittoresque orné de superbes gravures anglaises. Quant au texte, il est de si peu d'importance dans ces sortes de livres, qu'on nous permettra de n'en pas parler. Il nous suffira de dire que nos notabilités littéraires y ont toutes contribué.

Une magnifique carte d'Europe a été publiée par M. Engelmann (2). Elle a été rédigée par M. J.-G. Heck, d'après le système hydro-orographique, représentant la division naturelle des bassins maritimes et fluvieux, et les divisions politiques. Cette nouvelle division facilite singulièrement l'étude de la science géographique. Ainsi, le grand bassin Atlantique boréal européen, qui domine cette admirable carte, se subdivise en quatre parties :

(1) Rue Saint-Jacques, 59.

(2) Cité Bergère, n° 1.

Le bassin Lusitano-Hispanique;

Le bassin Cantabro-Gallico-Britannique;

Le bassin Britanno-Germanique;

Et le bassin Scandinavien occidental.

En suivant le premier, vous trouvez le Douro, le Tage, le Guadalquivir, le Guadiana, le Minho, et tous les royaumes qu'ils entourent;

Dans le second, l'Adour, la Garonne, la Loire, la Vilaine, la Seine, la Somme, la mer d'Irlande et l'Archipel calédonien.

Le troisième est sillonné par l'Escaut, le Rhin, la Tamise, le Weser, l'Elbe, le Cattégat, le Forth, etc.

L'aspect de l'Europe si compliquée, si abstraite, prend une sorte d'unité à l'aide de ces divisions, que fait encore ressortir une exactitude de détails vraiment étonnante. Les noms originaux des villes, des contrées et des fleuves ont été rétablis partout sur cette carte; *la Thames* ne se nomme plus la Tamise; *Warsowa* n'est plus Varsovie; *Moskwa* n'est plus Moskou; *Lisboa*, *Cordoba*, ont repris leurs noms; *Kiœbenhavn* n'est plus désigné sous le nom de Copenhague; enfin, on a renoncé, pour la première fois chez nous, à cet usage barbare des Romains qui changeaient à leur manière les dénominations de tous les autres peuples. Pour aider à notre ignorance, les noms français ont été placés en regard des noms véritables que nous pourrons enfin apprendre et retenir.

Le ministre de l'instruction publique vient de prescrire pour les collèges l'étude de cette carte, dont l'exécution est un véritable chef-d'œuvre, et qui se vend à un prix très modéré.

GESCHICHTE EUROPAS SEIT DEM ENDE DES FUNFZEHNTEN JAHRHUNDERTS.

HISTOIRE D'EUROPE DEPUIS LA FIN DU XVe SIÈCLE, PAR M. DE RAUMER (1).

Parmi les écrivains actuels de l'Allemagne les plus justement estimés, il faut compter en première ligne M. de Raümer. Son *Voyage à Venise*, ses *Lettres sur la France*, l'ont fait regarder comme un homme de tact et d'esprit. Dans ses écrits sur les finances, sur la constitution de la Prusse, sur le système de douanes, il a montré des connaissances réelles en matière d'administration. Enfin, son bel ouvrage sur les *Hohenstaufen* est un monument historique à la hauteur duquel peu d'auteurs allemands ont encore atteint.

Cependant, en s'en rapportant à la réputation de M. de Raümer, il ne

(1) Première et deuxième partie. Berlin, — et Paris, chez Heideloff, rue Vivienne, 16.

faudrait pas s'attendre à trouver chez lui cette manière de traiter l'histoire dont quelques-uns de nos écrivains nous ont si bien révélé le charme. Non, vous ne reverrez là ni ces grandes masses de faits groupés avec tant d'art, comme nous les montre M. Guizot; ni cette synthèse épique, cette haute philosophie de M. Michelet; ni ce récit vif, pittoresque, saillant, de M. Thierry; ni cette naïveté que M. de Barante tâche d'emprunter à nos anciens chroniqueurs. M. de Raümer analyse, discute, raconte: c'est l'homme de conscience qui cherche sérieusement à s'éclairer et à éclairer ses lecteurs; c'est le juge qui rassemble toutes les pièces d'un procès, compulse toutes les enquêtes, place d'un côté les actes d'accusation, de l'autre les actes de défense, puis résume le tout, et laisse aux auditeurs eux-mêmes à prononcer la sentence. Pour faire un ouvrage comme son *Histoire des Hohenstaufen* et comme l'*Histoire d'Europe*, qu'il publie en ce moment, M. de Raümer ne craindra pas de visiter les principales bibliothèques d'Allemagne et d'Italie, et de venir s'installer assiduement à la bibliothèque Richelieu. Il aura recours aux pièces officielles, aux manuscrits, aux documens authentiques; heureux si, après mainte laborieuse recherche, il en vient à trouver, comme il l'a fait dernièrement, une correspondance d'Élisabeth, reine d'Angleterre, avec son ambassadeur à Paris, correspondance dont aucun historien ne s'était encore servi. Ainsi, ne redoutant pas le travail, et ne perdant pas de vue le but qu'il s'est proposé, il déroulera chaque gros in-folio que l'on pourra lui présenter, inscrira chaque date, chaque nom, chaque fait avec toutes les circonstances qui s'y rattachent, avec toutes les opinions contradictoires; puis il s'en reviendra, riche de tant de matériaux, mettre en ordre ses documens, disposer son récit, enregistrer avec soin tout ce qui peut jeter un nouveau jour sur un évènement, tout ce qui peut réparer une erreur de chronologie, éclairer une discussion, remplir une lacune.

Assurément, l'histoire ainsi faite ne nous offre ni l'attrait ni la haute portée que lui donnent, par exemple, les idées de Herder; mais ce n'en est pas moins une œuvre difficile, une œuvre de talent et de patience, d'autant plus méritoire, que peu d'hommes auraient le courage de s'y livrer. C'est, du reste, une chose assez remarquable que la plus grande partie des historiens d'Allemagne se sont rangés à l'école de J. de Müller, et suivent avec plus ou moins de tact, plus ou moins de savoir, la même ligne que M. de Raümer. Voilà pourquoi Menzell a dit, dans son ouvrage *sur la Littérature allemande* : « Nos historiens laissent encore beaucoup à désirer; ils sont trop érudits, trop minutieux et trop peu hommes-pratiques. Leurs livres sont plutôt des études que des peintures, ouvrages

basés sur la science plutôt que sur la vie réelle, ouvrages écrits pour les savans plutôt que pour le peuple. »

Le nouvel ouvrage de M. de Raümer : *Histoire d'Europe depuis la fin du* XVe *siècle*, se composera de six volumes in-8°, de plus de 600 pages chacun, qui seront publiés successivement; les deux premiers ont paru.

La grande difficulté qui se présente en abordant un drame aussi étendu, une épopée de trois siècles, où tant de révolutions s'opèrent, où tant de guerres civiles et étrangères ensanglantent la scène, où tant de nations se croisent, se mêlent, se heurtent, c'était sans doute de mettre de l'ordre et de la clarté dans cet amas de faits, d'assigner à chaque grand évènement sa place, sans pourtant l'isoler de ce qui l'entoure, ou de ce qui le précède.

Prendre l'histoire de chaque peuple l'un après l'autre, ce n'était plus tracer un tableau général de l'Europe, mais un tableau particulier de chaque état; les prendre tous à la fois, c'était courir le risque de tomber dans la confusion.

M. de Raümer établit deux grandes divisions, le nord et le midi; il prend à tâche de rapporter sans interruption l'histoire des peuples mis en contact l'un avec l'autre, l'histoire des évènemens qui se tiennent liés ensemble; il fait marcher de front les troubles d'Espagne et les guerres d'Italie, l'état vacillant de la France et la réformation d'Allemagne, François Ier et Charles-Quint, Luther et Léon X, pendant qu'il met à part les faits isolés, les peuples qui vivent paisiblement, ou qui opèrent leur révolution dans l'enceinte de leurs frontières sans rejaillir au dehors. L'histoire de chaque peuple est précédée d'une brève introduction qui le prend à son origine et l'amène rapidement par toutes les phases qu'il a subies jusqu'à l'époque où l'auteur veut poser cette histoire sur une base plus large, et l'écrire avec plus de détails.

Le premier volume renferme le récit des évènemens d'Espagne et de Portugal jusqu'en 1521, des évènemens d'Italie jusqu'à la bataille de Marignan, et des rivalités de François Ier et de Charles-Quint, depuis le traité de Noyon jusqu'à la paix de Cambrai.

Mais la partie vraiment neuve, vraiment importante, de ce volume, c'est l'histoire de la réformation allemande : c'est ici que l'on aime à retrouver l'auteur avec son amour des détails, avec son récit scrupuleux, ses faits si nettement établis, si bien expliqués, et ses portraits et ses biographies. Là, le genre d'écrire de M. de Raümer est parfaitement approprié au sujet; car cette réformation n'est point, comme on se le figure trop souvent, un acte de rupture brusque et violente avec la papauté, une protestation lancée tout à coup contre la cour de Rome, une

révolution accomplie dans un jour d'effervescence; elle arrive, au contraire, lentement, péniblement. Luther ne pense d'abord à rien moins qu'à rompre en visière avec le pape; il s'incline devant lui, il reconnaît sa suprême puissance, il lui donne encore le titre de saint (*heiliger Vater Leo*). Bien plus, la première fois qu'il comparaît devant le cardinal Cajetan, il se jette à ses pieds, et le supplie de bien comprendre la portée de ses raisonnemens. Il faut donc que la cour de Rome porte les choses à l'extrême; que la conduite des ecclésiastiques, les vices du clergé, la vente des indulgences, excitent dans tous les cœurs d'abord la défiance, puis le dégoût, puis la haine. Alors Luther sort de toutes ses hésitations; Luther est le représentant de la réforme opérée dans les esprits; Luther est le successeur de Savonarola, de Wiclef, de Jean Hus, de Jérôme de Prague et d'autres réformateurs, qui tous étaient venus trop tôt pour asseoir leur nouvel édifice, mais qui n'avaient pu mourir sans laisser çà et là quelque germe de leurs doctrines.

Il est curieux de voir, dans l'ouvrage de M. de Raümer, comment cette grande révolution naît, s'enhardit, se développe, arrive d'abord à se faire entendre, puis à effrayer le pape, puis à plier un instant sous la redoutable puissance catholique, puis à se relever tout à coup pour éclater comme une bombe et renverser en quelques années l'ouvrage de plusieurs siècles. On aimera aussi les détails biographiques dans lesquels l'auteur est entré sur les principaux acteurs de ce drame solennel. Léon X, Érasme, le duc de Saxe, Ulric de Hutten, sont là dépeints avec vérité et simplicité; et la violence de Cajetan et d'Alcander contrastent singulièrement avec le calme, la fermeté de Luther et la douceur de Melanchton.

Le second volume, si l'on en excepte un chapitre assez étendu et très intéressant sur l'histoire de Suède, de Danemarck et de Norwège, se partage entre l'histoire de France et d'Angleterre, jusque dans les premières années du XVIIe siècle.

C'est en quelque sorte la suite, ou le contre-coup de la réforme allemande. Ici le commencement des guerres religieuses; le parti catholique luttant à main armée contre les novateurs; Charles IX et la Saint-Barthélemy; Coligny et les Guise; la France divisée en deux camps, dominée par la Ligue, sillonnée par le protestantisme, ensanglantée par ces luttes de parti, de religion, de rivalité ambitieuse. M. de Raümer a traité cette partie de notre histoire en homme libre et consciencieux, qui ne rend compte qu'au public du résultat de ses recherches, du fruit de ses études, en protestant qui déchire sans passion, mais aussi sans ménagement, le voile que les catholiques ont voulu jeter sur ces pages sinistres de nos annales. Il ne veut rien cacher, ni du caractère superstitieux et cruel de

Catherine de Médicis, ni de l'esprit faible et mauvais de Charles IX, ni des folies de Henri III, ni des trames perfides des Guise, ni des cruautés que l'on exerce envers les protestans. Son style est ici vif, rapide, énergique, et les recherches profondes auxquelles il s'est livré pour recourir aux sources originales, aux renseignemens irréfragables, ne servent pas peu à lui donner plus d'assurance.

La seconde partie de ce volume est encore plus dramatique. C'est l'histoire de cette réformation d'Angleterre qui s'opère, non pas comme en Allemagne par le raisonnement, par la lutte d'un pauvre moine contre toutes les puissances, par cette sorte d'apostolat de quelques hommes obscurs, qui s'insinue dans le peuple avant d'en venir aux têtes couronnées, mais par un caprice de roi, par un roman d'amour, par une volonté de despote. C'est l'histoire de ce cruel Henri VIII, qui fait décapiter sa femme lorsqu'il lui prend envie d'en épouser une autre; l'histoire de cette belle et malheureuse Anne de Boleyn; l'histoire de Catherine Howard, condamnée à mort par ce singulier arrêt du parlement, qui déclare coupable de haute trahison toute jeune fille qui, ayant perdu sa virginité, ne le ferait pas connaître au roi, lorsque celui-ci voudrait l'épouser.

Puis vient Marie, qui tente d'opérer dans le royaume une réaction religieuse, désormais devenue impossible; les cours de justice se forment en tribunaux d'inquisition; les bûchers se dressent; le sang coule, et Philippe II a la gloire d'avoir fait martyriser les ennemis de sa croyance en Espagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas.

Puis vient Élisabeth, puis ces héros de roman, Leicester et Norfolk, et ce drame terrible de Marie Stuart, détaché si souvent des archives de l'histoire, pour être mis sur la scène. L'auteur a cru trouver dans ses documens des preuves suffisantes de la grandeur d'ame d'Élisabeth et de la culpabilité de Marie Stuart. Nous ne voulons pas entamer une polémique à ce sujet, mais nous croyons que tous les faits historiques révélés jusqu'à ce jour, en y joignant même ceux que M. de Raümer nous présente, ne sont pas encore assez forts pour diminuer l'intérêt que nous inspire cette jeune reine, obligée de fuir son royaume, mise en prison sur la terre où elle a cherché un refuge, détenue vingt ans captive et condamnée à mort par la femme, par la parente en qui elle a eu confiance.

Considéré dans son ensemble, l'ouvrage de M. de Raümer est établi sur le plan le plus large, et présente un tableau solennel, dont toutes les parties sont bien coordonnées; mais, à le prendre dans ses détails, il laisse encore plusieurs choses à désirer. On regrette en certains endroits que l'auteur sacrifie trop à ce soin scrupuleux de relater des circonstances assez minimes, qui ralentissent le récit, sans rien ajouter d'important à savoir

On voudrait le voir condenser les faits, rapprocher les évènemens, faire mouvoir avec plus de vigueur ses personnages, jeter du coloris sur ses tableaux, et donner à toutes ces guerres civiles, à toutes ces divisions, à toutes ces luttes dont il connaît si bien la marche, tout l'effet pittoresque dont elles sont susceptibles. Enfin, il serait vivement à souhaiter qu'il ne dédaignât pas d'entrer dans la peinture des mœurs et des coutumes aux diverses époques dont il retrace l'histoire. Lui qui nous a révélé dans ses *Hohenstaafen* tant de choses curieuses sur les mœurs, les lois, les habitudes domestiques, l'état de la société au moyen-âge, n'aurait-il pas aussi nombre de détails intéressans à nous donner sur les mœurs des XVIe, XVIIe et même XVIIIe siècles?

Toutes ces observations, au reste, tiennent plutôt à la forme qu'au fond même du livre; et, à supposer qu'elles indiquent une lacune, on l'oubliera bientôt dès que l'on sera entré plus avant dans l'esprit même de l'ouvrage, qui porte un caractère de gravité et de dignité en harmonie avec les hauts sujets qu'il traite; et cette Histoire d'Europe doit être prise, nous le croyons, comme un ouvrage d'un travail et d'un savoir prodigieux, comme un de ces livres d'histoire, exacts, consciencieux, écrits à force de temps, de recherches, d'études, et qui deviennent bien rares de nos jours.

SPAZIERGANGE EINES WIENES POETEN. — PROMENADES D'UN POÈTE DE VIENNE.

Voici un livre qui a fait du bruit en Allemagne, et qui méritait d'en faire par le talent qui y règne, et le ton d'opposition libérale qui en forme la base. L'auteur a cru devoir garder l'anonyme, et c'est chose prudente dans un pays comme l'Autriche, où le pauvre Grillparzer expie encore chaque jour, sous le fardeau de ses monotones fonctions, le malheur d'avoir montré du génie poétique. Et puis, il ne s'agit pas dans cet ouvrage d'élégies d'amour et de mélancoliques rêveries, de soupirs et de billets doux, innocente distraction que la censure autrichienne, la plus revêche de toutes les censures, pourrait sans remords laisser passer. Non, le poète viennois est un homme d'une trempe forte et énergique, qui d'une main robuste vient de tendre l'arc dont parle Moore, et en lance les traits contre tous ceux qui ordonnent ou soutiennent l'esclavage intellectuel de son pays. Les vers ne sont pas pour lui ces sons harmonieux propres à endormir un chagrin, ou à caresser l'oreille d'une femme; les vers ne doivent être que l'instrument dont il se sert pour remplir sa mission.

« Chacun combat, dit-il, avec ses propres armes; le prêtre avec le bréviaire, le guerrier avec la lance, et nous, poètes, avec nos chants. »

ROYAL TIMBRE SUEDE

Et le voilà qui, avec la généreuse indignation dont son cœur est animé, s'égare à travers les rues de Vienne, et frappe tour à tour sur le moine sale et hypocrite qu'il rencontre, sur le censeur qui mutile la pensée, sur les grands qui foulent aux pieds le pauvre peuple, sur tous ceux en un mot qui, méconnaissant leurs devoirs, sacrifient le bien public à leur intérêt, l'honneur à leurs passions.

Dans cette trentaine de pièces juvénaliques que le poète jette à ses adversaires, quelques-unes, comme celles qui ont pour titre : *les Prêtres*, *le Censeur*, *Pourquoi?* sont pleines de fiel et d'amertume. D'autres, comme *la Promenade*, *le Printemps*, *l'Hymne à l'Autriche*, *à l'Empereur*, respirent l'amour de la patrie le plus pur et le plus élevé.

« Maître, dit-il à l'empereur, un jour la tristesse s'était emparée de toi, et ton ame était comme brisée; alors, avec notre cœur ardent et généreux, nous vînmes prendre part à tes souffrances. Oh! souviens-toi de ce temps d'orage, où notre amour fut pour toi l'arc-en-ciel.

« Maître, tu te trouvas un jour faible et sans défense, et le peuple se leva pour toi; les hommes accoururent avec leurs épées, et tu les vis se former en cercle comme on voit en automne les gerbes de blé se dresser dans la campagne.

« Maître, tu fus un jour pauvre et sans ressource, et les pères de famille t'apportèrent l'héritage de leurs enfans, et les femmes t'offrirent leurs parures d'or. Ton peuple te donna avec joie ce qu'il possédait, ne se réservant rien que ces richesses inépuisables qu'il porte au fond du cœur.

« Et c'est nous maintenant qui sommes pauvres, faibles, sans défense, courbés par la douleur. Oh! viens donc aussi prendre part à ce que nous souffrons! donne-nous des armes, c'est-à-dire donne-nous le pouvoir de parler et d'écrire comme nous pensons; donne-nous de l'or; et l'or du peuple, c'est la constitution et la liberté. »

Nous citerons en entier la pièce suivante, qui nous a paru remarquable par la poésie qui la colore et la pensée qui la termine. Elle est intitulée : *Scène de Salon;* et nos lecteurs n'auront pas de peine à en reconnaître le principal personnage.

« C'est le soir; les girandoles flambaient dans la salle brillante, et reflètent leur lumière dans les glaces dorées. Au milieu d'un tourbillon étincelant, voici venir les vieilles et nobles dames et les jeunes beautés.

« Puis, auprès d'elles, voici venir, avec leurs insignes splendides, les hommes de guerre et les serviteurs de l'état. J'en vois un parmi eux sur lequel les regards s'attachent, et qui passe sans que beaucoup de ces hommes-là aient le courage de l'aborder.

« C'est lui qui tient le gouvernail de l'Autriche; c'est lui qui, dans le congrès des princes, pense et agit pour elle. Mais regardez comme il a l'air bon et modeste! Comme il se montre affable et gracieux envers le grand et envers le petit!

« L'étoile placée sur sa poitrine est mince et ne jette qu'un pâle éclat; mais le plus doux sourire brille sur son visage, soit lorsqu'il cueille sur un sein de femme un bouquet de roses, soit lorsqu'il divise comme des fleurs fanées les royaumes.

« Et sa voix a toujours la même douceur enchanteresse, soit qu'il fasse l'éloge de cette chevelure d'or, soit qu'il parle d'enlever la couronne royale à une tête consacrée, soit que d'un mot il exile le malheureux sur un rocher de l'Elbe ou dans les cachots de Munkat.

« Pourquoi l'Europe ne peut-elle le voir si mielleux et si galant, avec ces douces manières qui rendent heureux le prêtre, le soldat, le pauvre employé, et qui enchantent les dames jeunes et vieilles?

« Homme d'état, homme de conseil, pendant que tu te montres si gai, et que tu réjouis tout le monde avec cet air de clémence, regarde, voilà qu'à ta porte un pauvre client qui souffre, implore aussi un regard de toi pour être consolé.

« N'aie pas peur de lui. Il est honnête et loyal, et n'a point de poignard caché sous ses vêtemens. Ce client, c'est le peuple d'Autriche, le noble, le spirituel, le brave peuple d'Autriche, qui répète avec des gémissemens : Je voudrais être libre! je voudrais être libre! »

X. M.

THE ORIENTAL ANNUAL. — 1834 (1).

L'Angleterre, qui fait presque le monopole des *Annuals*, nous a déjà envoyé nombre de ces beaux livres dont elle alimente l'Europe : livres à part, si dorés, si coquets, si imprégnés de je ne sais quel indéfinissable parfum, qu'on tremble pour eux lorsque d'autres doigts que ceux d'une main de jeune femme entr'ouvrent leurs feuillets de vélin éblouissant de blancheur, et se mettent en contact avec leurs délicates vignettes; pauvres livres, dont la destinée est de ne vivre qu'un jour; monnaie courante créée pour circuler dans un jour banal, et qui, pour la plupart, ne lui survivent pas. Être offerts et reçus, admirés pendant une semaine, puis souvent aussitôt oubliés, telle est leur brillante, mais courte carrière. Il en est cependant parmi eux de dignes d'un meilleur sort; ceux-là ne se contentent pas d'étaler aux regards leurs couvertures savamment gauffrées, leur tranche brillante comme un lingot d'or poli, leurs vignettes de Westall, ni toute cette pompe extérieure enfin qui leur est commune avec leurs rivaux; ces Annuals choisis ont des prétentions à être lus, à être sérieux, instructifs, et ce sont ceux que je préfère. De ce nombre est l'*Oriental annual*. L'*Oriental* n'est pas, comme la plupart des *Keepsake*, un recueil plus ou moins habilement fait de fragmens de prose et de vers pris sur le fonds littéraire ouvert à tous, ni de mor-

(1) Londres, chez Bull. — Paris, chez Baudry, rue du Coq.

ceaux originaux d'auteurs célèbres, encore moins un dépôt aristocratique de vers échappés aux nobles plumes des lords et des bas-bleus du West-End. Deux hommes, sans plus, se sont réunis pour le mettre au jour : l'un, M. William Daniell, est un peintre d'un talent véritable qui a résidé long-temps dans l'Inde, et qui a déjà publié un magnifique ouvrage sous le titre de *Oriental scenery*, SCÈNES DE LA NATURE EN ORIENT, ouvrage qui n'a pas été traité comme il le mérite par l'aristocratie anglaise, qui aime cependant les beaux livres, parce qu'ils sont chers et qu'ils vont à ses richesses; cette fois elle s'est montrée injuste envers un artiste qu'elle devait encourager. Il va sans dire qu'à plus forte raison le livre n'a pas reçu un meilleur accueil sur le continent. Je n'en connais qu'un seul exemplaire à Paris; et pourtant c'est un livre qui devrait prendre place dans la bibliothèque de tout homme qui a cinquante mille francs de rente et qui veut avoir une bibliothèque; j'entends bibliothèque d'ouvrages précieux, interdite aux livres vulgaires, luxe honnête et grandiose, mais peu compris en France où la grande propriété s'abonne aux cabinets de lecture et n'achète guère. Je reviens à l'*Oriental annual*. C'est ce même M. William Daniell qui en a dessiné toutes les planches, et elles sont nombreuses et belles. Le texte a été rédigé par le révérend Howard Caunter. Le peintre et l'auteur voyageaient ensemble dans l'Inde, se secondant l'un l'autre et prenant note de tout ce qui s'offrait à eux sur leur route. Tandis que le premier reproduisait sur la toile les pagodes rivales de nos cathédrales gothiques par leur masse et leurs innombrables sculptures, les forts perchés sur la cime des rochers et pendant sur les précipices, les cataractes, les forêts, les éléphans sauvages, les tigres, etc.; le second recueillait ce que le pinceau est impuissant à rendre : mœurs locales, usages, anecdotes bizarres, traits de caractère, et souvent ses descriptions valent celles du peintre. Nos voyageurs nous transportent d'abord de Madras, *la ville de la mer*, comme l'appellent les Anglo-Hindous, au cap Comorin, en longeant la côte de Coromandel; ils passent ensuite à Ceylan, où la reine de Candy pose devant M. Daniell qui nous donne son portrait : délicieuse et piquante figure, moitié européenne, moitié chinoise. De Ceylan MM. Daniell et Caunter s'embarquent pour Calcutta, puis remontent le Gange jusqu'aux frontières de l'Indoustan. Leur course finit dans le Nepaul au pied de l'Himalaya.

L'*Oriental annual* est donc une véritable relation de voyage, relation dépouillée du fatras ordinaire des voyageurs, riche d'observations de toute espèce et d'anecdotes. Entre cent, j'en choisis une au hasard; c'est une histoire de requin assez tragique : la scène est à Madras.

« Un matin, un enfant, âgé d'environ huit ans, fut enlevé par une lame du catimaran (1) sur lequel il était avec son père, et avant que celui-ci pût le secourir, il fut saisi par un requin et disparut. Le père ne perdit pas un instant; il se leva avec calme, plaça entre ses dents le large couteau qu'il portait à la ceinture et plongea au milieu des vagues. Il fut quelque temps sans reparaître; mais, après quelques minutes, on le vit sortir de l'eau, puis replonger aussitôt, comme s'il livrait bataille à quelque ennemi redoutable. Un instant plus tard, l'écume blanche des lames se teignit de sang, et excita un sentiment d'horreur parmi les spectateurs qui ne pouvaient que se livrer à des conjectures sur ce qui se passait sous les eaux. L'homme parut et disparut de nouveau, ce qui montrait évidemment qu'il n'avait pas encore achevé son œuvre de destruction. Quelque temps s'écoula ainsi, quand tout à coup, au grand étonnement de ceux qui étaient rassemblés sur la grève, et il y avait foule en ce moment, le corps d'un énorme requin parut un instant sur les ondes qu'il rougit de son sang, et s'enfonça immédiatement après; puis presque en même temps l'homme s'éleva au-dessus des vagues et nagea vers le rivage. Il était épuisé, mais n'avait aucune blessure sur le corps qui indiquât le combat terrible qu'il venait de livrer. A peine venait-

(1) Espèce de petit radeau du pays.

il de gagner la terre, lorsqu'un requin de taille gigantesque fut jeté par la mer sur le rivage. Il était complètement privé de vie, et fut aussitôt tiré par les Hindous hors de portée des lames. Le spectacle qu'il offrait était effrayant et témoignait de la lutte horrible qui avait eu lieu entre ce tyran des eaux et le malheureux père. Celui-ci en avait tiré en effet une vengeance éclatante.

« Le monstre portait sur son corps de nombreuses et profondes blessures, de l'une desquelles sortaient ses entrailles. On voyait que le couteau avait été plongé dans son ventre et ramené vers la queue avec une précision admirable, de manière à lui faire une immense blessure longue de près d'une aune. Il y avait aussi plusieurs incisions profondes près des nageoires et des branchies; en un mot, il est impossible de décrire les preuves redoutables que présentait le monstre de l'adresse et de la vigueur de son intrépide ennemi, qui avait si courageusement exposé sa vie pour venger la mort de son fils unique, ainsi qu'on le sut plus tard. Aussitôt que le requin fut en lieu de sûreté, on l'ouvrit, et alors on retira de son estomac la tête et les membres de l'enfant. Le corps avait été complètement coupé en morceaux, sans toutefois que les membres fussent très mutilés. On voyait qu'ils avaient été engloutis sans subir le procédé ordinaire de la mastication. Quand le père vit les restes épars de l'objet de son affection, la froideur habituelle de l'Hindou fit place au désespoir du père, et il s'abandonna un instant à toute l'agonie d'un cœur déchiré. Il se jeta sur le sable et pleura amèrement; mais bientôt, reprenant son calme accoutumé, il déroula son turban dégouttant d'eau, et y ayant recueilli les restes sanglans de son fils, il les porta dans sa chaumière, faite de bambous et de feuilles de palmiers, et se prépara à les brûler suivant l'usage du pays.

« Lorsqu'on lui demanda les détails de son combat avec le requin, il raconta qu'aussitôt après avoir plongé, ce qu'il avait fait un instant après que l'enfant avait été entraîné par son redoutable ennemi, il avait aperçu le monstre dévorant sa victime. Il se dirigea aussitôt sur lui et le frappa de son couteau près des nageoires. En ce moment, l'animal avait achevé d'engloutir sa proie, et ne parut nullement disposé à engager le combat auquel il venait d'être si rudement provoqué. Ayant reçu un second coup aux nageoires, il s'éleva à la surface de l'eau, suivi de son assaillant qui lui plongea son couteau dans différentes parties du corps. Le monstre se retourna plusieurs fois pour saisir son adversaire, qui plongea sous lui pour l'éviter, en redoublant ses coups. La voracité du requin avait été si complètement apaisée par le repas qu'il venait de faire, qu'il se montrait peu disposé à continuer la lutte; mais enfin, réveillé par les entailles que lui faisait le terrible couteau, il commença une résistance désespérée, et se retourna de nouveau, quoiqu'avec moins d'activité que ses pareils n'en montrent quand ils sont affamés; mais l'homme plongea encore une fois, et saisissant le moment où le requin reprenait sa position ordinaire, il lui plongea son couteau dans le ventre en ramenant l'arme à lui de toute sa force, lui faisant ainsi cette blessure mortelle qu'il montrait à tous les regards. Après l'avoir reçue, l'animal s'agita d'une manière terrible et s'enfonça sans donner aucun signe de vie. L'Hindou, voyant le combat terminé, nagea vers la terre, comme je l'ai dit plus haut, et presque au même instant le cadavre du monstre fut rejeté sur la grève. »

Près de cinq mille exemplaires de l'*Oriental annual* ont été enlevés à Londres en moins de deux mois; il a déjà eu aussi les honneurs de la traduction.

Le libraire Baudry a importé également un magnifique *Landscape* anglais pour cette année. C'est un livre désespérant pour nos éditeurs, tant il éclate de beauté et de magnificence. Les vignettes du *Landscape*, gravées par Harding, Higham et les meilleurs graveurs de l'Angleterre, représentent des vues de France. Celles qui retracent une vue de Thiers, dans le Puy-de-Dôme, et d'Aurillac, sont des chefs-d'œuvre presque sans prix.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

(DEUXIÈME SÉRIE.)

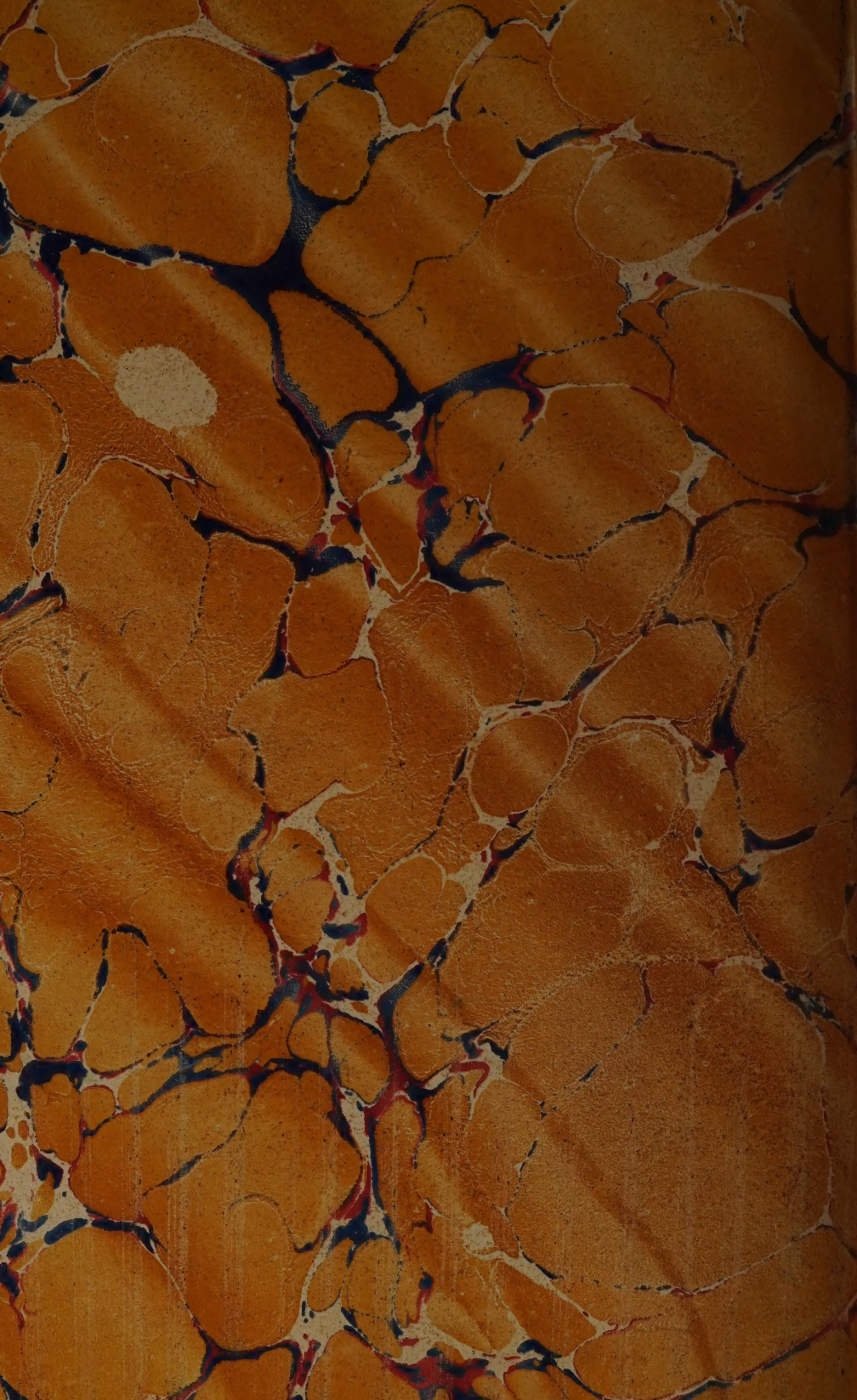
	Pages.
EDGAR QUINET. — *Ahasvérus.*	5
ROULIN. — Mélanges de Sciences et d'Histoire naturelle.	42
VILLEMAIN. — Une scène historique du XIe siècle à Rome; enlèvement du pape Grégoire VII.	74
L. V. — *West-End-Review.* — Lettres sur les hommes d'état de la France. IIIe lettre, Joseph Villèle.	85
Chronique de la quinzaine.	108
GEORGE SAND. — Metella.	121
JUAN MARTINEZ. — Les dernières Fêtes de la Jura à Madrid.	171
Mme AUGUSTIN THIERRY. — Philippe de Morvelle. IIe fragment; une Élection au bailliage de Quingey.	199
X. MARMIER. — De la Presse périodique en Allemagne.	218
ANDRÉ CHÉNIER. — Vers inédits.	229
Chronique de la quinzaine.	236
J.-J. AMPÈRE. — De la Chine et des travaux d'Abel Rémusat. IIe article.	249
DÉMÉTRIUS CARADJA. — La Koutoudgi.	276

Pages.
ALLAN CUNNINGHAM. — Histoire biographique et critique de la littérature anglaise depuis cinquante ans. Ire partie. 295
ALEXANDRE DUMAS. —Impressions de voyages.—VII. La mer de glace. 341
Chronique de la quinzaine. 352

J.-J. AMPÈRE. — De la Chine et des travaux d'Abel Rémusat. Dernière partie. 361
ALLAN CUNNINGHAM. — Histoire biographique et critique de la littérature anglaise depuis cinquante ans. IIe partie. 396
JUAN MARTINEZ. — Les dernières Fêtes de la Jura à Madrid. Fin. 429
GUSTAVE PLANCHE. — *Marie Tudor*, de M. Victor Hugo. 455
X. MARMIER. — Hoffmann et Devrient. 466
Chronique de la quinzaine. 474

ALLAN CUNNINGHAM. — Histoire biographique et critique de la littérature anglaise depuis cinquante ans. IIIe partie. 481
SAINTE-BEUVE. — Philosophes, poètes et romanciers modernes de la France. — VIII. M. Jouffroy. 509
CH. MAGNIN. — *Ahasvérus*, mystère, et de la nature du génie poétique. 533
ROULIN. — Mélanges d'Histoire naturelle. 577
ALEXANDRE DUMAS. — Comment je devins auteur dramatique. 603
Chronique de la quinzaine. 619

ALLAN CUNNINGHAM. — Histoire biographique et critique de la littérature anglaise depuis cinquante ans. IVe partie. 625
AUGUSTIN THIERRY. — Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France, scènes du VIe siècle. IIe lettre. 642
L'AUTEUR DE *Marie*. — Scientia, poème. 680
L. V. — *West-End-Review*. — Lettres sur les hommes d'état de la France. IVe lettre, le général Horace Sébastiani. 686
Chronique de la quinzaine. 726

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 7766